www.e-rara.ch

Histoire universelle depuis le commencement du monde jusqu'à présent

L' histoire des découvertes, des conquêtes, et des établissemens des Portugais, des Espagnols, des Anglois et des Hollandois aux Indes orientales ...

Arkstée & Merkus.

A Amsterdam, MDCCLXIII [1763]

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 6906: 21

Persistent Link: https://doi.org/10.3931/e-rara-27743

www.e-rara.ch
Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

Visual Library

Bircher 01:21 (Rar)
Rar 6906:21

ETH-BIBLIOTHEK
ZÜRICH

HISTOIRE UNIVERSELLE,

DEPUIS

LE COMMENCEMENT DU MONDE

JUSQU'A PRESENT.

TRADUITE DE L'ANGLOIS

D'UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

TOME VINGT-UNIEME.

FAISANT

LE TOME SEPTIEME

DE L'HISTOIRE MODERNE,

CONTENANT

L'HISTOIRE *des Découvertes, des Conquêtes & des Etablissemens des* PORTUGAIS, *des* ESPAGNOLS, *des* ANGLOIS *&* HOLLANDOIS *aux* INDES ORIENTALES.

ENRICHIE DES CARTES NECESSAIRES.



A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,

Chez ARKSTÉE & MERKUS,

MDCCLXIII.

HISTOIRE
UNIVERSELLE,

DEPUIS

LE COMMENCEMENT DU MONDE

JUSQU'A PRESENT.

TRADUITE DE L'ANGLOIS

D'UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

TOME VINGT-UNIEME.

PARISANT

LE TOME SEPTIEME

DE L'HISTOIRE MODERNE,

CONTENANT

L'Histoire des Découvertes, des Conquêtes & des Etablissemens des Portugais, des Espagnols, des Anglois & des Hollandois aux Indes Orientales.

Bücher 01:21

Sch. Kat.

* 54-55

A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,

Chez ARKSTÉE & MERKUS,

MDCCLXIII.

TABLE
DU SEPTIEME
VOLUME.

SUITE DU LIVRE DIX-SEPTIEME.

CHAPITRE IV. *Hiſtoire des Découvertes, des Conquêtes, & des Etabliſſemens des* PORTUGAIS *dans les* INDES ORIENTALES. Pag. 1

SECTION I. *Motifs qui porterent les* PORTUGAIS *à entreprendre des Expéditions ſur les Côtes d'*AFRIQUE; *détail de ces Expéditions, & la découverte ſi longtems deſirée du* CAP DE BONNE-ESPÉRANCE, *qu'ils doublent.* 1

SECTION II. *Voyage de* VASQUEZ DE GAMA *à la Côte de* Malabar; *querelles & guerres avec le* Samorin; *& progrès des* Portugais *juſqu'à l'envoi du premier Viceroi aux* Indes. 14

SECTION III. *Progrès des* PORTUGAIS *depuis l'Etabliſſement de leur Empire dans les* Indes, *juſqu'à la mort du célebre Politique & fameux Capitaine, le Grand* D'ALBUQUERQUE. 26

SECTION IV. *Suite des* VICEROIS PORTUGAIS, *& Hiſtoire abrégée de leur adminiſtration, juſqu'au Gouvernement de* DON CONSTANTIN DE BRAGANCE, *ſous lequel leur Empire parvint au plus haut point de ſa grandeur.* 37

SECTION V. *Tableau de l'Empire des* PORTUGAIS *dans les* Indes, *& Deſcription particuliere des deux grands Gouvernemens de* MOZAMBIQUE *&* D'ORMUS. 43

SECTION VI. *Continuation du même ſujet, & Deſcription des Etabliſſemens des* PORTUGAIS *à* MASCATE, DIU, DAMAN, CHAOUL, ONOR, CANANOR, CALICUT, CRANGANOR, *&* COULAN; *leurs mauvais ſuccès aux* MALDIVES; *leur Pêche lucrative à* TUTOCORIN; *& leurs Etabliſſemens à* NEGAPATAN, MELIAPOUR, & MALACCA. 57

SECTION VII. *Détail des affaires des* PORTUGAIS *à* SUMATRA, JAVA, BORNEO, CELEBES *ou* MACASSAR, *dans les Iſles* MOLUCQUES, *à la* NOUVELLE GUINÉE, *avec un expoſé de leur fauſſe politique & de leur tyrannie envers les* Indiens, *par où ils ſe ſont rendus odieux, & ont frayé le chemin aux* HOLLANDOIS *pour ruiner leur Empire, & pour fonder ſur leurs ruines un nouveau Gouvernement, qui n'eſt pas plus doux.* 74

SECTION VIII. *Commerce des* PORTUGAIS *à la* CHINE *bien établi, & malheureusement perdu sans retour. Leur Commerce & leur bel Etablissement au* JAPON, *avec une courte Relation des causes & de la maniere de leur expulsion, des inutiles & fatales tentatives qu'ils ont faites pour rétablir leur Commerce avec les* JAPONOIS. 90

SECTION IX. *Misérable état des Etablissemens qui restent aux* PORTUGAIS *dans les* INDES. *Remarques sur une décadence non moins surprenante, que la prompte élevation & la vaste étendue de leur Empire. Raisons qui font que leur condition, toute fâcheuse qu'elle est, ne doit point paroître désespérée & sans ressource.* 101

CHAPITRE V. *Histoire des Découvertes, des Etablissemens, des Conquêtes, des Guerres & du Commerce des* ESPAGNOLS *dans les* INDES ORIENTALES, *depuis leur arrivée dans ces Pays-là jusqu'à notre tems.* 115

SECTION I. *Relation des Motifs qui porterent à chercher une nouvelle route par Mer pour aller aux* INDES ORIENTALES, *du mauvais succès de cette entreprise; & de la célebre Expédition de* FERDINAND MAGELLAN, *par laquelle ce passage si longtems cherché fut enfin découvert.* 115

SECTION II. *Découverte & Conquête des Isles* PHILIPPINES. *Attention à les fortifier & à les mettre en sûreté, & dangers auxquels elles furent exposées tant de la part d'ennemis déclarés, que de celle d'ennemis cachés.* 121

SECTION III. *Nom, Situation, Etendue, Climat, Productions, & Histoire Naturelle & Civile de* LUÇON *la principale des Isles* PHILIPPINES, *avec un détail exact du Gouvernement Ecclésiastique & Civil, & de tout ce qu'il y a de remarquable par rapport au Pays & aux Habitans; ce qui prouve clairement sa richesse, & de quelle importance elle est à la Couronne d'*ESPAGNE. 130

SECTION IV. *Description des Isles qui dépendent de* LUÇON. *Leur Situation, leurs Productions, le Tribut qu'elles payent; leurs Avantages & Desavantages; la maniere dont les* ESPAGNOLS *traitent les habitans, & dont ils s'assurent de leur soumission, nonobstant le peu de Troupes qu'ils ont.* 150

SECTION V. *Isle de* CEBU, *premier Siege du Gouvernement des* ESPAGNOLS. *Route de* Lima *à cette Isle plus courte & plus commode, que celle d'*Acapulco *à* Manille. *Isle de* MINDANAO, *ses richesses & état présent de ses habitans. Isle de* XOLO. *Causes qui ont empêché les* ESPAGNOLS *d'étendre davantage leur puissance, & de tirer plus de profit de ces Isles.* 157

SECTION VI. *Prérogatives particulieres du* Viceroi Espagnol *des* Philippines, *& Politique singuliere pour contrebalancer l'autorité presque il-*

*illimitée dont il jouit. Etat du Commerce entre l'*Asie Espagnole *& l'*Amérique Espagnole. *Objections faites contre ce Commerce & Réglemens faits pour le rendre plus utile au Bien public.* 170

SECTION VII. *Relation du Voyage que fait annuellement de* MANILLE *à* ACAPULCO *le Galion privilégié, valeur des retours qu'il apporte: Artifices dont on se sert pour tromper le Gouvernement, & pour rendre inutiles tous les Réglemens: Profits immenses de ce Commerce illicite: Dangers qui en sont la suite, & combien de fois le Vaisseau d'*ACAPULCO *a été pris. Observations sur tous ces Faits, & examen approfondi de l'opinion prédominante, que ce Commerce est préjudiciable à l'*Amérique Espagnole *& à l'*Espagne. 180

SECTION VIII. *Recherches sur l'importance des* PHILIPPINES, *leur admirable situation, les causes qui ont empêché que la Couronne d'*ESPAGNE *n'en a pas retiré jusqu'à-présent autant d'avantages qu'elle auroit pu: avec quelle facilité on pourroit les rendre plus utiles, & certitude du succès: toujours négligées, mal représentées, & mal connues par les Ministres du Roi Catholique, quoiqu'il n'y ait pas de partie de ses Etats plus considérable & de plus grande conséquence.* 191

SECTION IX. *Situation, Histoire Naturelle & Productions des* ISLES DES LARRONS *ou* MARIANES: *leurs Découvertes; Génie & caractere de leurs Habitans: leur Histoire: Etat présent de ces Isles: Politique des* Espagnols *à leur égard, leur grande importance: Conjectures sur les causes qui les ont fait négliger si longtems.* 200

SECTION X. *Histoire des Découvertes faites au Nord des Isles* MARIANES: *conséquences de ces Découvertes pour enrichir ces Isles, augmenter l'Empire des* Espagnols *dans les* Indes, *& pour contribuer à faire connoître la partie la plus reculée, & jusqu'à-présent la moins examinée du Globe. Moyens de faciliter le Commerce avec ces Pays éloignés.* 242

SECTION XI. *Découvertes que l'on a faites, ou que l'on peut vraisemblablement faire au Sud-Est & au Sud-Ouëst des Isles* MARIANES; *Découverte faite peu à peu des Isles* CAROLINES *ou* NOUVELLES PHILIPPINES; *leur Situation, leur Terroir, leur Climat, leurs Productions & leurs Habitans; apparence qu'il y a qu'on trouve plusieurs choses riches & précieuses dans ces Isles; certitude d'en tirer toutes sortes d'Epiceries, & avantages qui en résulteroient.* 265

CHAPITRE VI. *Histoire de la* COMPAGNIE ANGLOISE *des* INDES ORIENTALES, *avec une Description complette des Colonies, du Commerce &c. des* ANGLOIS *jusqu'à notre tems.* 293

SECTION I. *La Charte, les premieres Expéditions, l'Origine, les Progrès*

& l'Etabliſſement de la COMPAGNIE ANGLOISE *des* Indes Orientales. 293

SECTION II. *Relation du Voyage de* KEELING; *conduite des* Turcs, *des* Hollandois *& des* Portugais *envers lui & les autres Officiers de la Compagnie, & ſuccès de différentes Expéditions.* 307

SECTION III. *Nouveaux Démêlés entre les Compagnies* ANGLOISE *&* HOLLANDOISE. *Négociations, Conférences, & Traités pour les terminer. Fatale Cataſtrophe à* AMBOINE, *avec d'autres particularités.* 325

SECTION IV. *Contenant l'Hiſtoire des* Affaires domeſtiques *de la* COMPAGNIE: *Projets d'abolir le Monopole: Démêlés de la Compagnie avec les Interlopes, & acheminemens à l'Etabliſſement d'une* NOUVELLE COMPAGNIE. 370

SECTION V. ACTE *pour autoriſer la* COMPAGNIE *d'emprunter de l'argent ſous le Sceau commun. Autre* ACTE *pour empêcher les Etrangers d'établir un Commerce préjudiciable aux intérêts de la* COMPAGNIE. *Divers autres* ACTES *en ſa faveur. Maſſacre de* PULO CONDORE. *Révolte des Habitans de* BENCOLE *&c.* 409

SECTION VI. *Relation ſuccinte de la malheureuſe affaire de* CALCUTTE. *Réduction d'*ANGRIA *par l'Amiral* WATSON *& M.* CLIVE. CALCUTTE *& tous les autres Etabliſſemens de la Compagnie ſur le Gange repris. Réduction de l'Etabliſſement des François à* CHANDENAGOR. *Défaite du Nabob de* BENGALE. *Récapitulation de l'Hiſtoire de la Compagnie.* 448

SECTION VII. *Deſcription de tous les Etabliſſemens de la* COMPAGNIE; *nature du Commerce qui s'y fait, & marchandiſes qu'on y importe, & que l'on en exporte: appointemens des Gouverneurs & des autres Employés: Mœurs, Coutumes & Religion des Naturels: Monnoyes, Poids & Meſures dont ſe ſert la* COMPAGNIE, *& Droits qu'elle paye, avec pluſieurs autres particularités.* 459

CHAPITRE VII. *Conquêtes, Etabliſſemens, & Découvertes de la* COMPAGNIE HOLLANDOISE *des* INDES ORIENTALES, *ou Hiſtoire de l'Origine, des Progrès & de l'Etabliſſement de cette* Compagnie, *nature de ſa Conſtitution, étendue de ſa Domination, importance de ſon Commerce, forme de Gouvernement de ſes Colonies, ſon Gouvernement domeſtique, & de quelle maniere elle eſt ſoumiſe aux* Etats-Généraux des Provinces-Unies. 509

SECTION I. *Motifs qui déterminerent les Marchands de* HOLLANDE *à penſer à s'ouvrir une route aux* INDES *pour y faire Commerce.*

ce. *Projet de découvrir une nouvelle route, & de paſſer par le Nord-Eſt de l'*EUROPE *en* ASIE. *Trois Expéditions entrepriſes dans cette vue ſans ſuccès.* 509

SECTION II. *Avanture qui leur procura la premiere entrée aux* INDES; *ſuites de cette entrée, & vigueur avec laquelle les Marchands pouſſerent ce nouveau Commerce.* 515

SECTION III. *Motifs qui porterent les Etats à établir la* COMPAGNIE DES INDES ORIENTALES: *teneur de ſon Octroi. Par quelles voyes les* HOLLANDOIS *s'établirent dans les* INDES; *leurs Démêlés avec les* Eſpagnols *&* Portugais, *qui travailloient à les en chaſſer.* 521

SECTION IV. *Projet d'*ISAAC LE MAIRE, *& de ſes Aſſociés pour l'Etabliſſement d'une* Compagnie de la Mer du Sud: *il échoue. Démêlés avec les Inſulaires & les* Anglois *dans l'Iſle de* JAVA. *Les* HOLLANDOIS *chaſſés de cette Iſle.* 527

SECTION V. *Affaires rétablies à* JAVA. *Fondation de la Ville de* BATAVIA, *qui devient la Capitale des Etabliſſemens des Hollandois. Traitement cruel fait aux Anglois à* AMBOINE. BATAVIA *deux fois aſſiégée & vigoureuſement défendue. Promptement réparée, fort augmentée, & rendue la plus belle & la plus forte Ville des* INDES. 533

SECTION VI. *Commerce & Démêlés des* HOLLANDOIS *avec les* JAPONOIS, *auxquels ils ſont obligés de livrer* PIERRE NUYTS *Gouverneur de* FORMOSE. *Suites heureuſes & ineſpérées de cette marque de ſoumiſſion, qui leur procure le moyen d'établir ſolidement leur Commerce au* JAPON. 541

SECTION VII. *La* COMPAGNIE *obtient un troiſieme Octroi, moyennant une groſſe ſomme. Sa conduite adroite dans les* INDES. *Elle termine ſes querelles avec les* ANGLOIS *par un Traité avec la République d'*ANGLETERRE, *& elle s'applique à chaſſer les* PORTUGAIS *de tous leurs Etabliſſemens.* 551

SECTION VIII. *Cauſes de la guerre de* CEYLON, *événemens de cette guerre, & ſuccès des* HOLLANDOIS *dans cette Iſle, où ils ſe rendent non ſeulement ſupérieurs aux* PORTUGAIS, *mais ſoumettent entierement les Inſulaires & défont toutes leurs forces réunies pour ſecouer le joug.* 556

SECTION IX. *Conduite des* HOLLANDOIS envers les CHINOIS *& les autres Nations de* l'Orient. *Guerre de* FORMOSE, *& Cauſes de la perte de cette riche & importante Iſle.* 564

SECTION X. *Politique par laquelle les* HOLLANDOIS *ont entierement ruiné les* PORTUGAIS. *Les cauſes & la nature de leurs liaiſons avec les* TARTARES *de la* CHINE. *Guerre de* MACASSAR, *& ruine totale du Roi de cette Iſle & de ſes Sujets, qui s'efforcent inutilement de ſecouer le joug des* HOLLANDOIS. 573

SEC-

SECTION XI. *Quatrieme Octroi de la* COMPAGNIE des Indes Orientales. *Elle ménage ſes affaires avec la même prudence & le même ſuccès que par le paſſé. Elle fait échouer les* FRANÇOIS *dans les tentatives qu'ils font pour s'établir à* CEYLON, *& continue à les traverſer avec avantage.* 582

SECTION XII. *La conduite de la* COMPAGNIE *la fait extrêmement conſidérer dans la République. La nature & le ſuccès de ſa Politique dans l'Iſle de* JAVA. *Les* HOLLANDOIS *prennent la réſolution de chaſſer les* FRANÇOIS *des* Indes; *ils attaquent & prennent* PONDICHERY. *Fameuſe Médaille frappée à l'honneur de la* Compagnie, *après que dans le cours d'un ſiecle elle a acquis tant de gloire, de puiſſance & d'Etats.* 591

SECTION XIII. *Cauſes & ſuites de la longue guerre que la* COMPAGNIE *a eue à ſoutenir dans l'Iſle de* JAVA, *ce qui ne l'empêche pas d'améliorer ſes Etabliſſemens dans cette Iſle. Grande Conſpiration des Inſulaires pour exterminer les* HOLLANDOIS, *comment découverte, prévenue & punie. Copie de quelques Pieces relatives à cet événement extraordinaire, qui prouvent également le courage des* INSULAIRES *& des* HOLLANDOIS. 603

SECTION XIV. *Le Soulévement, ou, comme d'autres l'appellent, le Maſſacre des* CHINOIS. *Relations diverſes de cette terrible affaire, & Remarques ſur la conduite de la* COMPAGNIE *dans cette occaſion, & ſur les ſuites.* 612

SECTION XV. *Deſcription du grand Gouvernement de* BATAVIA, *qui eſt la Capitale des* Indes Hollandoiſes; *des Pays des environs & de ſes Productions. Des Inſulaires ſujets de la* COMPAGNIE; *des* CHINOIS *& des autres Nations étrangeres qui vivent ſous ſa protection; Plan de l'étendue de ſon Empire.* 618

HIS-

HISTOIRE MODERNE
DE TOUS LES
PEUPLES DU MONDE.

LIVRE DIX-SEPTIEME.

CHAPITRE IV.

Hiſtoire des Découvertes, *des* Conquêtes *& des* Etabliſſemens *des* PORTUGAIS *dans les* Indes Orientales.

SECTION I.

Motifs qui porterent les Portugais *à entreprendre des Expéditions ſur les Côtes d'*Afrique; *détail de ces Expéditions; & la découverte ſi long-tems deſirée du* Cap de Bonne-Eſpérance, *qu'ils doublent.*

SECTION I. *Expéditions des* Portugais *ſur les Côtes d'*Afrique &c.

APRÈS que les richeſſes & les délicateſſes des Indes ſe furent répandues, par le luxe des Gouverneurs Romains, juſqu'aux extrémités les plus reculées de leur Empire, tous les Peuples en conſerverent ſi bien le goût, qu'il paroît clairement, même par les Hiſtoires obſcures & mal écrites de ces tems-là, que ces précieuſes marchandiſes étoient connues & recherchées des Princes, des Prélats, & de tout ce qu'il y eut de Gens de diſtinction dans les ſiecles ſuivans, quoiqu'il n'y eût pas de commerce direct, même par terre, entre l'Europe & les Indes; & nous n'avons auſſi point de Relations, au moins ſur leſquelles on puiſſe faire quelque fonds, de voyages particuliers, depuis le cinquieme juſqu'au douzieme ſiecle (*a*). Il eſt donc abſolument néceſſaire de faire voir, par voye d'introduction à ce qui fait le ſujet de ce Chapitre, comment les premiers rayons de lumiere percerent à travers ces ſombres ténébres par rapport aux Européens en général, pour leur rendre quelque connoiſſance imparfaite au moins de ces Pays, inconnus depuis ſi longtems; il faut enſuite marquer comment il arriva que les

Le goût des Marchandiſes des Indes *ſuivit à la perte du Commerce direct avec ces Pays-là.*

(*a*) *Procope*, Hiſt. Mêlée, Ch. 17. *Gerberon*, Hiſt. des Tartares.

SECTION I.

Expéditions des Portugais sur les Côtes d'Afrique &c.

les Portugais furent les premiers qui firent des entrepriſes pour étendre leur domination & pour augmenter leurs richeſſes par cette nouvelle méthode, en faiſant des découvertes. La tâche eſt à-la-vérité grande & difficile, & les bornes qui nous ſont preſcrites, étroites; mais nonobſtant ces obſtacles, nous ne négligerons rien pour traiter ce ſujet d'une maniere conciſe & ſatisfaiſante.

Les Croiſades nuiſibles à des Nations particulieres, ont été avantageuſes à la Chretienté en général.

La Guerre Sainte, ainſi qu'on la nomma, dans laquelle la plupart des Princes de l'Europe furent engagés par les ſollicitations de divers Papes, pour tirer Jéruſalem & la Paleſtine des mains des Infideles, fournit les premieres ouvertures pour renouveller une correſpondance directe entre les habitans de l'Europe & les Peuples qui habitoient les Pays les plus reculés de l'Orient (*a*). On ne peut douter qu'une violente ambition, jointe à des vues particulieres & à des intrigues politiques, n'ait contribué beaucoup à allumer & à entretenir cette longue & ſanglante guerre. Il n'eſt pas moins certain qu'elle a eu de fâcheuſes ſuites pour les Pays de l'Europe dont les Souverains, dans la vue de ſignaler leur courage, & de ſatisfaire une dévotion alors à la mode, laiſſerent leurs Etats expoſés à bien des inconvéniens, pendant qu'ils s'engageoient en des expéditions, dont il y avoit peu à eſpérer, & qui ont produit encore moins (*b*). Avec tout cela les ſuites des Croiſades ont été très-avantageuſes au Chriſtianiſme; elles mirent obſtacle à l'accroiſſement de la Puiſſance des Mahométans, lorsqu'elle étoit à ſon plus haut point; elles apprirent aux Princes de l'Europe le prix d'une Marine, & en leur procurant une plus juſte connoiſſance qu'ils n'auroient pu ſans cela l'avoir en ce tems-là, de la ſituation, des productions, & de l'état des grands Pays de l'Aſie, elles frayerent le chemin aux découvertes & aux conquêtes, qui ont depuis été la ſource des plus conſidérables avantages. Il faut avouer que ce n'a été que fort longtems après, & lorſqu'on avoit entierement renoncé à ces ſortes d'expéditions en Orient; de-là vient que peu d'Auteurs ont enviſagé l'objet ſous le point de vue où nous le plaçons, mais cela n'empêche point que le fait ne ſoit véritable, comme il paroîtra pleinement dans la ſuite (*c*). Il n'a pas même échappé à un Vénitien, qui dans ce tems-là compoſa un ſavant & judicieux Traité ſur ce ſujet; & quoiqu'il ne produiſît que peu ou point d'effet alors, il fournit néanmoins une preuve inconteſtable que l'on a prévu ces heureuſes ſuites longtems avant qu'elles ſoient arrivées, ou qu'elles ont été compriſes (*d*).

Le bruit des Conquêtes de Jenghiz Khan fit revivre la correſpondance entre l'Occident & l'Orient.

Un autre grand événement ne contribua pas peu encore à rouvrir la correſpondance entre l'Occident & l'Orient; ce fut la ſurprenante irruption du fameux Empereur Tartare *Jenghiz Khan*, qui de Chef peu conſidérable & inconnu d'une Tribu de ſa nation, devint le plus puiſſant & le plus fameux Prince de ſon tems, & peut-être, tout bien conſidéré, de tous les tems. Il mourut l'an 1227, après avoir renverſé l'ancien Empire de la

(*a*) *Purchas* Pilgrim L. VIII.

(*b*) *Mezeray*, Abrégé de l'Hiſt. de France, T. II. p. 516.

(*c*) *Gerberon*. Hiſt. des Tartares.

(*d*) *Sanudo*, in Libro cui tit. Secreta Fidelium Crucis.

la Chine, s'être rendu maître de la plus grande partie des Indes, & après avoir détruit les puissantes Monarchies que les Mahométans avoient fondées en Perse & dans la Chaldée (*a*). Ses premiers Successeurs étendirent encore les frontieres de leurs Etats, & changerent tout-à-fait la face de l'Orient; il n'est donc pas surprenant que les Princes Chretiens, qui étoient alors dans le feu de la Guerre Sainte, ayent souhaitté de se procurer l'amitié de ces nouveaux Conquérans (*b*). Ce fut l'occasion des Ambassades que l'on envoya peu de tems après dans la Grande Tartarie; & comme suivant le génie de ces siecles on se servit principalement de Religieux, ce fut par les Relations qu'ils donnerent de leurs voyages, que les Européens eurent une connoissance distincte des Pays les plus éloignés de l'Asie, & ce fut aussi-là presque tout le fruit qu'on recueillit de leurs Négociations (*).

Section I. *Expéditions des Portugais sur les Côtes d'Afrique &c.*

Le premier de ces Ambassadeurs ou Agens fut un Religieux de l'Ordre de St. François, nommé *Jean Du Plan Carpin*, lequel avec cinq ou six autres Religieux fut chargé des Lettres du Pape *Innocent* IV. au Grand Khan de Tartarie, en faveur des Chretiens qui étoient dans ses Etats. *Carpin* fit son voyage en 1246, & à son retour il en publia une Relation, où il a inséré quantité de contes absurdes & ridicules sur des ouï-dire; mais ce qu'il raconte de ce qu'il a vu lui-même, est assez conforme à la vérité, quoiqu'il n'y ait rien de fort important (*c*). Sept ans après St. *Louis*, Roi de France envoya *Guillaume de Rubruquis*, pour lier, s'il étoit possible, une correspondance avec le Grand Khan (*d*). *Rubruquis* s'embarqua à Constantinople, & ayant passé la Mer Noire il traversa les vastes Régions de la Tartarie; après avoir fait tout ce qu'on pouvoit attendre de lui, il revint par une autre route; il passa l'Euphrate & continua son voyage jusqu'à Tripoli en Syrie, d'où il écrivit au Roi son Maître, & ensuite il composa une Relation étendue de son voyage, qui est très-fidele, très-exacte, & dans laquelle il donne une juste idée des Tartares & de leurs conquêtes. Il ne paroît point que ces deux Pieces ayent pu être de grand usage pour faciliter le commerce entre les Parties Occidentales de l'Europe & l'intérieur de l'Asie; mais les goût des voyages, l'envie de voir les Pays étrangers, & de pénétrer, s'il étoit possible, plus loin que les autres n'avoient

Voyages de Du Plan Carpin *&* de Rubruquis *en* Tartarie.

(*a*) *De la Croix*, Hist. de Genghiscan.
(*b*) *Abulghazi Khan*, Hist. Généal. des Tartares, P. III. Ch. I.
(*c*) Relation des Voyages en Tartarie &c. p. 313 Paris 1634.
(*d*) Là-même, p. 1.

(*) Le Lecteur sera peut-être surpris, que ces voyages n'ayent pas produit d'abord un effet extraordinaire; mais son étonnement cessera, s'il considere que les Pays que ces Religieux traverserent, sont peut-être les moins propres à attirer qu'il y ait au Monde, & qu'en ce tems-là ils n'étoient pas dans un état fort florissant; il comprendra aisément que les Relations de ces Voyageurs étoient plutôt destinées à exciter la surprise, qu'à procurer de la satisfaction & du plaisir: ce qui n'empêcha pas que notre fameux Religieux *Bacon* (1) n'en retirât l'avantage d'acquérir une connoissance assez passable de la Géographie de ces Pays, comme on peut le voir aisément par ses Ouvrages, ou dans les Recueils dans lesquels on a inséré ce qu'il a dit des Tartares (2).

(1) *Rog. Bacon*, Opus Majus, p. 228-235. (2) *Purchas* Vol. III. p. 52.

SECTION I. *Expéditions des Portugais sur les Côtes d'Afrique &c.*

voient fait, commença à regner, enſorte que pluſieurs, partie par curioſité, partie par l'eſpérance de faire fortune à la Cour de l'Empereur Tartatare, prirent la réſolution de courir les riſques d'aller dans ſes Etats (*a*) (*). C'eſt à cette envie de voyager que l'on doit l'Hiſtoire de *Marc Paul*, à qui les Européens ont l'obligation de la premiere connoiſſance claire & diſtincte qu'ils ont eue des extrémités de l'Aſie. Ses découvertes étoient ſi importantes, & eurent des ſuites d'une telle nature, qu'on ne ſera pas fâché de trouver ici en peu de mots ſon Hiſtoire, celle de ſa famille & ſes avantures.

Découvertes de MarcPaul, *& Voyages lointains du Chevalier* Jean Mandeville.

Le Seigneur *Nicolas Paul*, pere de *Marc*, & le Seigneur *Maffio* frere du premier, partirent de Conſtantinople en 1250, & s'étant rendus à la Cour du Grand Khan de Tartarie, ils y reſterent pluſieurs années, & revinrent à Veniſe vers l'an 1269, où ils trouverent la femme de *Nicolas* morte, & le fils dont elle étoit enceinte à leur départ, âgé de dix-neuf ans, & jeune homme bien élevé (*b*). Ils l'emmenerent avec eux à la Cour du Grand Khan, où ils demeurerent encore vingt-ſix ans ſans qu'on apprît aucune nouvelle d'eux à Veniſe; enfin ils y revinrent en 1295. Peu de tems après leur retour, *Marc Paul*, ſervant ſur mer contre les Génois, la Galere qu'il montoit fut coulée à fonds dans un combat qui ſe donna; il fut fait priſonnier, & mené à Genes. Il y demeura pluſieurs années en priſon, & tant pour ſe diſtraire de ſa mélancolie, que pour ſatisfaire ceux qui le lui demandoient, il fit venir ſes Journaux de Veniſe, & compoſa l'Hiſtoire de ſes Voyages. On trouve certainement dans cet Ouvrage nombre de choſes extraordinaires, & même des choſes fauſſes, qu'il rapporte ſur ce qu'il a appris par d'autres; mais ce qu'il dit ſur ſa propre expérience eſt également curieux & exact (*c*). Il a non ſeulement fait mieux connoître la Chine qu'on ne faiſoit auparavant, mais il a donné la deſcription du Japon, de pluſieurs des Iſles des Indes Orientales, de Madagaſcar & des Côtes d'Afrique; enſorte qu'il étoit aiſé de recueillir de ſon Ouvrage, que le paſſage direct aux Indes par mer, étoit non ſeulement poſſible, mais praticable. *Ayton* ou *Haiton*, Roi d'Arménie, après avoir voya-

(*a*) *Guyon*, Hiſt. des Ind. Orient. T. I. C. 10.
(*b*) *Ramuſio* Vol. II. *Purchas* Pilgrims.
(*c*) Il eſt inſéré dans les Collections de *Ramuſio*, de *Purchas* & de *Harris*. Vol. III.

(*) Il y a quelques années que l'on a publié en Hollande un excellent Recueil de ces anciens Voyages, avec des Cartes ſur leſquelles on a marqué les routes que les Voyageurs ont ſuivies (1). Nous ne diſons rien dans le Texte du fameux Voyageur Juif *Benjamin de Tudele* (2), parcequ'il y a de bonnes raiſons de douter de l'authencité de ſon Ouvrage: & s'il n'eſt pas ſuppoſé, il eſt fort inférieur aux autres dont nous avons parlé; puiſque l'on peut à juſte titre attribuer à ces Religieux l'envie de traverſer les déſerts de la Tartarie, pour viſiter la Cour du Grand Khan, à laquelle il paroît que les perſonnes de tout Pays & de toute Religion qui avoient quelque talent, étoient bien reçus, & ſouvent même avancés.

(1) Recueil de divers Voyages curieux en Tartarie &c. par *Benj. de Tudele Carpin* &c. Leyde 1730. 2 Voll. in 4to.
(2) Voy. la Préface & les Rem. de la Trad. Françoiſe, par *Baratier*.

Section I. *Expéditions des Portugais sur les Côtes d'Afrique &c.*

yagé dans les principales Contrées de l'Orient, se retira vers l'an 1305 dans l'Isle de Chypre, où il se fit Moine; il écrivit ou fit écrire ensuite une espece d'Histoire de l'Empire des Tartares, à laquelle il ajouta ce qu'il avoit remarqué de plus important dans ses voyages: cet Ouvrage fut généralement estimé & lu avec avidité, tant à cause de la qualité de l'Auteur, qu'à cause du grand nombre de choses nouvelles & surprenantes qu'on y trouve (*). Notre Compatriotte le Chevalier *Jean Mandeville*, homme de bonne famille, qui avoit eu une belle éducation, & s'étoit appliqué à la Médecine, curieux de visiter les Pays lointains, & particulierement ceux dont il avoit lu des choses si singulieres dans les anciens Auteurs, partit l'an 1332, & employa trente-quatre ans à voyager en Arménie, en Egypte, en Lybie, en Arabie, en Syrie, en Médie, en Mésopotamie, en Perse, dans la Grande Tartarie & en d'autres Contrées; il donna une Relation de ses Voyages, que les uns ont regardée comme un excellent morceau, & d'autres comme un tissu de fables & de fausſetés (*a*). La vérité est que son érudition, sa curiosité, l'envie d'exciter l'admiration de ses Lecteurs, ont eu une fâcheuse influence sur son Ouvrage, où il a fourré tout ce qu'il avoit lu ou entendu dire, aussi bien que ce qu'il avoit vu, & c'est ce qui a fait juger si différemment de ses Ecrits. Mais quoi qu'on en pense aujourd'hui, on en fit grand cas quand ils parurent, & ils contribuerent beaucoup à entretenir le goût des voyages dans les Pays lointains, qui doit avoir été assez vif auparavant, puisqu'il dit dans sa Relation, que dans sa jeunesse on amusoit les gens de l'histoire d'un homme qui avoit fait le tour du Monde: sur quoi il fait quelques remarques, qui font voir clairement que c'étoit un homme d'esprit, & un assez bon Mathématicien pour ce tems-là (†).

Une

(*a*) On trouve ses Voyages, ou plutôt les Extraits qu'on en a fait, en divers Recueils, mais la seule Edition authentique a pour titre, *The Voyage and Travels of* Sir John Mandeville, Kright, *whith treated of the way to Hierusalem and of Marvailes of Inde, with others Ilaunds and Countryes. From an Original MS. in the Cotton Library.* 8vo. 1727.

(*) Il y a certainement dans tous ces Ouvrages des choses singulieres, & qui au premier abord paroissent incroyables & ridicules, qui depuis que les Pays dont il s'agit ont été mieux connus, ont fait tomber ces Relations dans le discrédit & même dans le mépris; cependant ceux qui dans la suite ont examiné de plus près l'Histoire, les Sciences & la Géographie de ces Contrées, ont reconnu qu'il y avoit du vrai dans plusieurs choses rapportées par ces Voyageurs, qui avoient paru évidemment absurdes (1). Avec cela, quand ces Relations parurent, les merveilles qu'elles contenoient firent un fort bon effet; elles animerent tout ce qu'il y avoit d'esprits hardis en Italie, en Espagne & en Portugal, ce qui produisit les recherches & les entreprises qui nous ont fourni la matiere de cette Section & des suivantes.

(†) Il dit qu'il avoit entendu raconter dans sa jeunesse l'histoire de cet homme qui avoit fait le tour du Monde, & il soutient que la chose est possible. Mais qu'il l'ait crue avec cette remarquable circonstance, qu'à son retour en Angleterre cet homme entendit parler sa Langue, & vit en usage les mêmes coutumes qu'il avoit vues dans sa jeunesse, sans savoir qu'il étoit dans son Pays, c'est ce qui n'est pas bien clair. On pourroit croire qu'il n'y a fait entrer cela que pour montrer comment la chose se pouvoit,

(1) Voy. la Préface des Voyages de *Mandeville*, de l'Edition citée dans le texte.

SECTION II. *Expédition des Portugais sur les Côtes d'Afrique.*

Une nouvelle & grande révolution, qui arriva vers la fin du quatorzieme siecle, contribua auſſi puiſſamment à lever les obſtacles que les Européens auroient rencontré infailliblement à leur arrivée aux Indes, au-lieu que l'on verra qu'ils n'y trouverent qu'une très-foible réſiſtance, la plupart des Nations avec leſquelles ils eurent à faire, n'étant pas encore revenues à elles depuis les derniers troubles qui les avoient agitées. La révolution dont il s'agit, c'eſt la ſeconde irruption des Tartares ſous *Timur Bec* ou *Tamerlan*, ainſi que nos Hiſtoriens le nomment: ce Prince réſolut de faire valoir les droits, quoique pas trop bien fondés, qu'il tenoit de *Jenghiz Khan*, de qui il deſcendoit. Il réuſſit ſi heureuſement, qu'il ſe rendit avec le tems maître de la plus grande partie de l'Aſie, qu'il partagea entre ſes enfans, laiſſant à *Miracha*, ſon troiſieme fils, l'Empire des Indes avec d'autres Provinces; & quoique dans la ſuite une partie des dernieres ayent été perdues, l'Inde eſt encore aujourd'hui ſous l'obéiſſance de ſa poſtérité (*a*). L'envie de voyager & de chercher des avantures en Orient, avoit en ce tems-là tellement prévalu en Europe, que *Tamerlan* avoit dans ſon armée pluſieurs Européens courageux, quelques-uns même de bonne famille, la plupart cependant Italiens, qui lui rendirent de bons ſervices (*b*). Il faut avouer qu'après le grand coup que ce Conquérant porta à la puiſſance des Turcs, les Ottomans ſe rétablirent bientôt, & firent des conquêtes en Europe, dont les Tartares envahirent & ſubjuguerent auſſi quelques Provinces: nonobſtant cela on peut aſſurer que c'eſt vers ce tems-là que l'on commença à avoir la hardieſſe d'attaquer les Mahométans par mer & par terre: bientôt on les chaſſa d'Eſpagne, on arrêta leurs conquêtes dans le Nord (*c*), & depuis le même eſprit a mis obſtacle preſque par-tout à l'accroiſſement de leur puiſſance: rien n'y a davantage contribué, que la deſtruction de celle qu'ils acquéroient, & qu'ils avoient en grande partie acquiſe dans les Pays maritimes & dans les Iſles des Indes.

Les Conquêtes de Tamerlan ſont favorables aux Chrétiens.

Com-

(*a*) *D'Herbelot* Biblioth. Orient. art. *Timur* & autres.

(*b*) *Chereffeddin Ali.* Hiſt. de Timur Bec.

(*c*) Voy. l'Hiſtoire d'Eſpagne dans le Chapitre ſuivant.

voit, & pour écarter le préjugé dominant alors, qu'il étoit impoſſible d'aller au deſſous du Globe ſans tomber dans le Ciel; ce qu'il réfute avec force, en obſervant qu'il n'y a proprement ni deſſus ni deſſous, & que la Terre eſt par-tout également environnée du firmament. Il prend occaſion de-là de dire au Lecteur, qu'on peut repréſenter la choſe à l'œil, en traçant une figure, ſur le papier, de deux cercles, l'un plus grand que l'autre, & en tirant de leur centre commun des lignes à la circonférence de l'un & de l'autre. Ces lignes, dit-il, indiqueront le rapport des parties de la Terre avec celles du Ciel qui y correſpondent, & comment on peut meſurer un degré ſur la ſurface de la Terre, & déterminer par ce moyen la circonférence & le diametre. Ce n'étoit donc pas certainement un homme ignorant & eſclave des préjugés, quoiqu'en ſe fiant trop à des rapports, & en tranſcrivant ce qu'il trouvoit dans les anciens Auteurs, il paroiſſe avoir été fort crédule (1).

(1) *Mandeville's* Voyages and Travels, p. 222.

SECTION I.

Expéditions des Portugais sur les Côtes d'Afrique &c.

Comme tout ce que nous avons rapporté jusqu'ici, & quelques autres incidens moins considérables dont nous n'avons pas le tems de parler, avoient répandu en Europe la réputation des grandes richesses de l'Orient, cela fit naître à divers Princes l'envie de tenter si l'on ne pourroit pas découvrir une voye pour avoir commerce avec les Indes par mer. Mais il n'y en eut aucun qui pensât plus sérieusement à équiper des vaisseaux, pour augmenter ses revenus & étendre ses Etats, que *Jean* I. Roi de Portugal (*a*). C'étoit un Prince que son courage & sa bonne conduite avoient mis sur le Trône, quoiqu'il ne fût que fils naturel de son Prédécesseur; mais nonobstant ce défaut dans ses droits, & quelques-uns dans son administration, eh quel Prince est parfait? il se distinguoit par d'aussi grandes qualités qu'aucun Prince de son tems, ce qui le fit aimer de ses Sujets & respecter de ses Voisins. En prenant la couronne, il s'étoit vu à la fois engagé à soutenir une Guerre Civile & Etrangere; s'en étant tiré heureusement par le secours de *Jean de Gand* Duc de Lancastre, il épousa *Philippine* fille de ce Prince, qui lui donna huit enfans. Il pensa alors à employer les gens courageux & entreprenans, que des tems critiques produisent naturellement, de maniere à les empêcher de troubler la tranquillité, rétablie depuis peu dans ses Etats (*b*). Il entreprit donc plusieurs expéditions pour faire des découvertes: dans une de ces expéditions on retrouva l'Isle de *Madere*, qui longtems auparavant avoit été visitée par un Anglois nommé *Edouard Macham*, qui s'y étoit enfui avec sa maîtresse; celle-ci y étant morte, il éleva une petite chapelle au-dessus de son tombeau, qui fut en même tems un monument pour elle, & une preuve de la découverte qu'il avoit faite, comme les Ecrivains Portugais en conviennent unanimement (*). Cet événement qui arriva en 1419, & la découverte

Les Portugais commencent sous le regne de Jean I. à faire des découvertes.

(*a*) *Eman. De Faria y Sousa*, Epitome de las Historias Portuguesas, L. IV. C. 1.

(*b*) *La Clede* Hist. de Portugal. T. I. p. 401.

(*) Le tems de cette découverte est fort incertain: suivant un Auteur, ce doit avoir été vers l'an 1344, mais plus tard selon d'autres; voici en substance l'Histoire, qui est très-bien attestée. *Edouard Macham* s'étant embarqué avec une Demoiselle qu'il avoit enlevée sur un vaisseau Anglois fretté pour l'Espagne, une tempête les emporta en mer, & les conduisit à l'Isle de Madere, qui étoit couverte de bois. Il y débarqua avec sa maîtresse, qui étoit fort incommodée, & un petit nombre d'autres personnes; il l'accommoda avec leur secours le mieux qu'il lui fut possible, mais pendant qu'ils étoient occupés, le vaisseau remit à la voile, & les laissa dans l'Isle. Combien ils y demeurerent, c'est ce que l'on ignore; mais la Demoiselle étant morte, *Macham* l'enterra dans une espece de chapelle, qu'il avoit construite à l'honneur du Saint *Jesus*; il érigea un monument à sa mémoire, sur lequel il grava leurs noms & les circonstances de leur histoire. Ensuite lui & ses compagnons abbattirent un grand arbre, qu'ils creuserent en guise de Canot, & s'y étant embarqués ils gagnerent avec beaucoup de peine la côte opposée d'Afrique: les gens du Pays se saisirent d'eux & les présenterent à leur Roi, qui les envoya en présent au Roi de Castille. Cette avanture fit tant de bruit, qu'elle donna lieu à l'équipement des vaisseaux qui découvrirent les Isles Canaries, selon les uns en 1395, & selon d'autres en 1405 (1). Ils ne trouverent pas pourtant l'Isle où *Macham* avoit été, qui ne fut

(1) *Galvani's* Discoveries translated by *Hakluyt* p. 2.

SECTION I.

Expéditions des Portugais sur les Côtes d'Afrique &c.

te de *Puerto Santo* deux ans auparavant, encouragerent le Capitaine *Gilles Anez* à doubler le Cap *Bojador*, ce qu'on n'avoit pas encore entrepris. Le Roi *Jean* passa aussi avec une puissante armée en Afrique, où en peu de jours il se rendit maître de la Forteresse de Ceuta; il avoit encore d'autres grands projets, mais dont il laissa l'exécution à son Successeur (*a*).

Caractere de ses cinq Fils, qui encouragerent les découvertes.

La Providence ayant accordé à ce grand & sage Prince cinq fils, il ne négligea rien pour leur donner une éducation digne de leur rang. Nous avons dit qu'il avoit formé de grands projets, & qu'il espéroit que ses fils pourroient les exécuter avec autant de succès, qu'il avoit fait paroître de prudence en les formant. Il prit soin lui-même d'instruire dans l'art de gouverner son fils ainé *Edouard*, auquel il donna, à la maniere d'Angleterre, le Titre de Prince de Portugal; il lui inculqua sur-tout les maximes qu'il crut les plus avantageuses au bien de ses Etats. *Don Pedre* son second fils avoit l'esprit vif & le jugement solide, desorte que tout jeune encore il acquit sous les yeux de son pere une grande connoissance de toutes les Sciences, & pour le perfectionner davantage le Roi l'envoya voyager en plusieurs Pays de l'Europe, avec une suite convenable à sa naissance; il fit après cela un tour en Asie & en Afrique (*b*). On peut inférer delà que son pere comptoit principalement sur lui pour les découvertes & les conquêtes qu'il méditoit; mais ce jeune Prince ayant été obligé de s'occuper de bonne heure des affaires du Gouvernement, il se contenta de communiquer les lumieres que l'expérience lui avoit fournies, au Prince *Don Henri* son cadet, dont nous parlerons plus au long dans la suite; nous nous contenterons de remarquer ici, que dès son enfance il s'appliqua aux Mathématiques, qu'il prenoit grand plaisir à la conversation des Savans, & surtout à celle des Savans qui entendoient la Cosmographie & l'Astronomie, qui étoient ses Sciences favorites (*c*). Il avoit beaucoup de pénétration, avec un esprit posé & tranquille; une grande passion pour la gloire de son Pays, sans aucun mélange d'ambition, à moins que l'on ne donne ce nom à l'extrême desir de faire du bien, selon ces mots qu'il avoit pris pour sa devise, *Talent de bien faire*, qu'il fit mettre sous les Armes de Portugal, sur les Croix qu'on éleva, & sur les Forts qu'on bâtit dans les lieux qui furent découverts à ses dépens. Il étoit Grand-Maître de l'Ordre de Christ, & tenoit sa Cour à *Sagres* dans les Algarves, pas loin du Cap Saint Vincent (*d*). *Don Jean*, quatrieme fils de Jean I. étoit Grand-Maître de l'Ordre de St. Jaques, & *Don Ferdinand* le plus jeune, Grand-Maître de ce-

(*a*) *De Faria* L. IV. C. 3.
(*b*) Hist. de Portugal, T. I. p. 406.
(*c*) *Lafitau*, Hist. des Conquêt. des Portugais, T. I. p. 8, 9. *De Faria* l. c.
(*d*) Les mêmes.

fut découverte de nouveau qu'en 1419, comme nous le disons dans le texte, par *Jean Gonçalès Zarco* & *Tristan Vaz Teixera*, qui à cause du bois dont elle étoit couverte lui donnerent le nom de *Madeire*, que les Espagnols écrivent *Madere*: ayant trouvé la chapelle & le tombeau dont nous avons parlé, ils appellerent la Baye, sur le bord de laquelle étoit ce monument, *Machico*, en l'honneur de celui qui avoit le premier découvert cette Isle (1).

(1) *J. de Barros*, Dec. I. L. I. C. 3.

celui d'*Avis*, qui avoit été le premier Titre de son pere: après sa mort il fut honoré du Titre de *Martyr*, parcequ'il mourut prisonnier parmi les Maures (*a*).

Section I. *Expéditions des Portugais sur les Côtes d'Afrique &c.*

Le Prince *Edouard* succéda à son pere au Trône de Portugal. La seconde année de son regne, en 1433, il entreprit une expédition contre Tanger, qui ne réussit point, & dans laquelle les Maures firent son frere *Ferdinand* prisonnier: ils demanderent la Fortereſſe de Ceuta pour sa rançon; le Roi n'ayant pu se résoudre à s'en désaisir, ce Prince infortuné passa le reste de ses jours en captivité. Le Roi *Edouard* ne regna pas longtems, il mourut le 19 de Septembre 1438, laissant deux fils en bas-âge (*b*). *Don Alfonse* l'ainé succéda à son pere, & *Don Pedre* son oncle fut déclaré Régent, non sans de grandes oppositions; ce qui l'obligea, malgré son goût pour l'étude & pour les découvertes, de se décharger de tous les soins de ce genre sur son frere *Don Henri*, Duc de Viseo, qu'il aida cependant de tout son pouvoir, tant qu'il eut l'autorité en main. Il importe d'autant plus de faire cette remarque, que sous le regne précédent on avoit vu les entreprises de cet illustre Prince d'un œil jaloux & envieux. On insinua au Roi *Edouard*, que l'état du Royaume de Portugal ne permettoit en aucune façon qu'on exposât des vaisseaux & des hommes dans des entreprises d'une nature fort incertaine, & dont le succès même seroit la source de nouvelles expéditions plus considérables, également hors de saison, vu que le Royaume étoit épuisé par la malheureuse expédition d'Afrique, que l'on blâmoit aussi le Prince d'avoir conseillée (*c*). Mais après l'avénement de son neveu *Alfonse* à la Couronne, il se vit en pleine liberté de poursuivre ses desseins, & d'employer ses revenus comme il le jugeoit à propos. Les troubles domestiques qui suivirent, mirent beaucoup d'obstacles à ses progrès; car lorsqu'*Alfonse* eut pris lui-même le gouvernement de ses États en main, il se brouilla avec son oncle *Don Pedre*, la Guerre Civile s'alluma, & ce grand Prince, qui s'étoit distingué également par l'épée & par la plume, fut tué (*d*), au grand regret de ceux qui s'intéressoient au bonheur du Portugal; ils sentirent alors qu'il valoit mieux employer des gens hauts & inquiets dans des entreprises utiles à leur Patrie, que de leur fournir l'occasion d'en troubler la paix. C'est ce qui nous conduit à ce qui fait proprement le sujet de ce Chapitre, & nous oblige de faire selon l'ordre chronologique la récapitulation des découvertes faites dans cet intervalle par ordre de *Don Henri*, & les progrès que l'on fit après que les troubles furent appaisés (*e*) (*).

La conduite du Prince Henri *blâmée.*

Le

(*a*) Hist. de Portugal. T. I. p. 418.
(*b*) *De Faria* L. IV. C. 4.
(*c*) *Lafitau*, l. c p 15, 16.
(*d*) Ibid. p. 35.
(*e*) Hist. de Portugal, p. 431.

(*) Nous avons dit dans le texte que l'Infant *Don Pedre* avoit beaucoup voyagé, & qu'il se fit un plaisir de donner à son frere tous les secours qui dépendirent de lui pour avancer ses découvertes; nous en donnerons ici une preuve remarquable. Après avoir vu l'Angleterre, la France & l'Allemagne, ce Prince passa dans la Terre Sainte: à son retour en Europe il alla à Rome & fit un tour à Venise; on dit qu'il y acquit une Map-

SECTION I. *Expéditions des* Portugais *sur les Côtes d'Afrique.*

Le Duc de Viſeo, ce digne & illuſtre Prince, étoit doué de toutes les qualités qui forment les Héros. Il avoit donné des preuves de ſon courage dans les guerres contre les Maures, mais il jugea que le véritable courage conſiſtoit à ſurmonter les obſtacles qui s'oppoſent au ſuccès des deſſeins utiles au Genre Humain. Pour ſatisfaire donc ſa paſſion pour les découvertes, il réſolut de ſe rendre maître des Canaries, qui étoient alors entre les mains de *Maſſiot de Bethancourt*, qui les avoit eues du Roi de Caſtille: *Maſſiot* les céda à de certaines conditions au Prince Henri, vers l'an 1406 (*a*). Il envoya *Ferdinand de Caſtro* pour en prendre poſſeſſion; & comprenant qu'elles pouvoient ſervir beaucoup à découvrir les Côtes d'Afrique, qui étoient en ce tems-là peu connues, il commença vers l'an 1410 à équiper des vaiſſeaux, recevant à ſon ſervice des Eſpagnols, & d'autres gens experts dans la Navigation; ce que les Portugais connoiſſoient de la partie du Sud-Ouëſt de l'Afrique ne s'étendoit pas au-delà d'un Cap qui ſort du pied du Mont Atlas, dont le véritable nom étoit *Chaunor*, mais que les Mariniers appelloient le *Cap Non*, ſitué, ainſi qu'on l'eſtimoit alors, à vingt-huit degrés, dix minutes de Latitude Septentrionale; les vaiſſeaux envoyés par le Prince Henri allerent le long de la côte au-delà juſqu'au Cap *Bojador*, à la Latitude de vingt-ſix degrés, mais ils n'eurent pas le courage de le doubler. En 1418 *Triſtan Vaz* découvrit l'Iſle de *Porto Santo*, à laquelle il donna ce nom, parcequ'il l'apperçut le jour de la Touſſaint. L'année ſuivante les Portugais découvrirent l'Iſle de *Madere*, qu'on nomme ainſi parcequ'elle étoit couverte de bois, comme nous l'avons dit. En 1433 un Capitaine Portugais doubla le Cap *Bojador*, que quelques-uns croyent être le *Canaria* de *Ptolemée;* en 1440, on remonta juſqu'au Cap *Blanc*, à la Latitude de vingt degrés, deſorte que les Portugais découvrirent environ huit degrés dans les quarante premieres années (*b*).

Récapitulation des découvertes de l'Infant Don Henri *pendant les* 40 *premieres années.*

Découvertes des Portugais *pendant les* 40 *années ſuivantes.*

En 1446 *Nuno Triſtan* doubla le *Cap Verd*, à la Latitude de quatorze degrés, quarante minutes. Au Printems de l'année 1448, *Don Gonzalo Vallo* fit voile pour les *Açores* ou Iſles des Faucons, *Açor* ſignifie en Eſpagnol un Faucon. Elles étoient déſertes en ce tems-là, & ce Capitaine les peupla; il ne viſita pourtant point les Iſles de *Flores* & de *Corvo*, qui ayant été découvertes & peuplées par des Flamans, furent appellées les Iſles de Flandres (*c*). En 1449 on découvrit les Iſles du Cap Verd pour l'In-

(*a*) *Galvano's* Diſcoveries.
(*b*) *Maffæi*, Hiſt. Ind. P. I. L. I. C. 3.
(*c*) *De Faria*, Epit. de las Hiſtorias Portugueſas L. IV. C. 6.

pemonde très-rare, où l'on voyoit non ſeulement le Cap de Bonne-Eſpérance ſous le nom de Front d'Afrique, mais auſſi le Détroit de Magellan ſous celui de Queue du Dragon; fait qui paroît fort douteux & même peu vraiſemblable, quoiqu'on l'aſſure poſitivement, & qu'il y ait des Auteurs qui prétendent l'avoir vue (1). Il n'eſt pourtant pas impoſſible que l'Infant *Don Pedre* n'ait trouvé quelques informations utiles à Veniſe, & de meilleures Cartes que celles qu'on avoit en Portugal, dont le Duc de Viſeo ſon frere profita; ce qui, ſelon toutes les apparences, a donné lieu à cette Hiſtoire.

(1) *Galvano's* Diſcoveries.

l'Infant Don Henri; on nomma la premiere l'Isle de *Mai*, parcequ'on la découvrit le premier jour du mois de Mai; on donna à deux autres de ces Isles les noms de *St. Jaques* & de *St. Philippe*, les autres ne furent visitées qu'en 1460 (*a*). Les découvertes de l'Infant Don Henri firent beaucoup de plaisir à la Cour de Portugal, en sorte que le Roi Alfonse, ou pour mieux dire l'Infant Don Pedre qui gouvernoit pendant la minorité de son neveu, lui céda le domaine des Isles de Porto-Santo & de Madere. L'Infant Don Henri, suivant l'usage de ce tems-là, souhaitta d'avoir l'approbation du Saint Siege, & chargea de cette commission *Don Fernand Lopez d'Azevedo*, qu'il envoya au Pape Martin V. Comme cette démarche faisoit honneur au Saint Siege, il accorda à la Couronne de Portugal tout ce qui se découvriroit de ce côté-là jusqu'aux Indes inclusivement. Cette Bulle, qui est datée de l'an 1444, fut confirmée par les successeurs de Martin Eugene IV. Nicolas V. & Sixte IV. Le Prince Henri, qui avoit si heureusement formé & commencé à exécuter le plan de ces découvertes, vécut assez pour les voir poussées jusqu'au *Cap de Sierra Leona* à huit degrés de la Ligne; il mourut assez âgé en 1463 (*b*). *Pedro d'Escovar* découvrit en 1471 l'Isle de *St. Thomas* & celle *du Prince*; & le jour de l'an de l'année suivante il en découvrit une autre sur la même côte, qu'il nomma *Anno Bueno*, dont on a fait par corruption *Annobon*. En 1484 *Diegue Can* découvrit le Royaume de *Congo*, & ayant ouï parler d'un Roi Chretien qui regnoit en Ethiopie, il exalta tellement la puissance de ce Prince à son retour, que le Roi *Jean* II. résolut d'envoyer par terre deux personnes de confiance, pour avoir des nouvelles certaines de ce Prince, qu'il jugeoit être le Prêtre-Jean, & pour prendre les informations les plus exactes qu'ils pourroient de l'état des Indes, mais ils revinrent sans avoir rien fait, ce qui obligea le Roi de faire un nouveau choix (*c*) (*).

SECTION I. *Expéditions des Portugais sur les Côtes d'Afrique &c.*

Le 7 de Mai 1487, il donna cette commission à *Pedre de Covillan* & à *Alfonse de Payva*, qui eurent un ordre précis de mettre par écrit tout ce qui leur paroîtroit digne de curiosité, sur-tout ce qui regardoit la situation des lieux, & la navigation sur les Côtes d'Ethiopie, parceque l'on espéroit de trouver par-là une nouvelle route pour aller aux Indes (*d*). Ces deux Gentilshommes, qui parloient parfaitement l'Arabe, se rendirent ensemble à Alexandrie, & de-là au Caire, d'où ils allerent à Aden, fameux Port d'Arabie; là ils apprirent par la conversation avec des Marchands de toutes les Nations & de tous les Pays des Indes, nombre de choses de grande conséquence, qui les mirent en état de rendre bon compte de leur commission

Voyage de Covillan & de Paiva par terre aux Indes & en Ethiopie.

(*a*) *Galvano's*, Discoveries.
(*b*) *Spond.* Ann. Eccl. ad ann. 1420. num. 12.
(*c*) *Maffæus*, l. c. Ch. 5.
(*d*) *De Barros*, Decad. I. L. III. Ch. 5.

(*) Quelques Auteurs Portugais disent qu'ils n'allerent pas plus loin que Jérusalem, parcequ'on leur fit comprendre que sans la Langue Arabe, qu'ils ne savoient pas, il leur seroit impossible & inutile de continuer leur voyage en Orient; & que ce fut-là la raison de leur retour, pour que le Roi pût en envoyer d'autres qui possédassent l'Arabe (1).

(1) *Lafitau*, Hist. des Conq. des Portugais, T. I. p. 62.

SECTION I. *Expéditions des Portugais sur les Côtes d'Afrique &c.*

sion au Roi. Ils prirent enſuite la réſolution, que l'un feroit un tour aux Indes, pendant que l'autre ſe rendroit à la Cour du Roi d'Ethiopie. *Pedre de Covillan* alla aux Indes, & après avoir dreſſé une Carte exacte des Côtes de ce Pays, il paſſa la Mer d'Arabie & ſe rendit en Afrique, en ayant viſité les principaux Ports, il vint à Sofala, pleinement convaincu & par la nature de la choſe & par le ſentiment unanime de tous les gens de mer, à qui il avoit parlé, qu'on pouvoit en faiſant le tour de l'Afrique trouver un paſſage court & aiſé pour aller aux Indes (*a*). Très-content de ce qu'il avoit appris, il ſe dépêcha de ſe rendre au Caire, où il comptoit de trouver ſon compagnon de voyage; mais il apprit à ſon arrivée que l'infortuné *Alfonſe de Payva* avoit été tué en allant en Ethiopie, ce qui le mit dans l'embarras; après mûre délibération il prit le parti d'informer par Lettres le Roi des découvertes qu'il avoit faites, & de pourſuivre ſon voyage pour l'Ethiopie, afin de pouvoir à ſon retour ſatisfaire le Roi à tous égards (*b*). Il fit d'abord ce voyage auſſi heureuſement qu'il avoit fait l'autre; *Alexandre*, qui regnoit alors en Ethiopie, le reçut très-favorablement, fut très-content des offres qu'on lui faiſoit, & promit de renvoyer *Covillan* avec des Lettres pour le Roi ſon Maître: mais l'Empereur étant mort ſubitement, *Nahu* ſon Succeſſeur traita notre Portugais non ſeulement avec froideur & mépris, mais d'une maniere cruelle; il lui refuſa la permiſſion de s'en retourner, & le retint pendant pluſieurs années priſonnier à ſa Cour, en ſorte que l'on crut en Portugal qu'il étoit mort, quoiqu'il vécût encore aſſez pour recouvrer ſa liberté (*c*) (*).

Diaz *double le* Cap de Bonne-Eſpérance *& montre le paſſage en* Aſie.

Pendant que l'on travailloit à acquérir des lumieres par les voyages de terre, on ne négligea pas la voye la plus ſimple de pouſſer par degrés, quoique lentement, les découvertes le long des côtes. Le Roi Jean II. employa pour aller le long de la Côte Méridionale d'Afrique *Barthelemi Diaz*, également diſtingué par ſa prudence, ſon habileté dans la navigation, & par un courage à toute épreuve. Ce Capitaine exécuta les ordres de ſon Maître en 1486, il eſſuya un fort gros tems à la vue d'un Cap extrêmement élevé, & le vaiſſeau qui portoit ſes proviſions fut ſéparé de lui; ſes gens ſe mutinerent, & ſe plaignirent que c'étoit trop que de ſouffrir à la fois les dangers de la mer & les horreurs de la diſette. Le Capitaine *Diaz* leur

(*a*) *Maffæus*, P. I. L. I. Ch. 19.
(*b*) *Lafitau*, ubi ſup. p. 63.
(*c*) *Maffæus*, P. I. L. I. Ch. 20.

(*) Pendant que nos deux Voyageurs travailloient à s'acquitter de leur commiſſion, le Roi envoya deux Juifs, qui lui rendirent un compte exact du prodigieux commerce qui ſe faiſoit à Ormus, de la route que ſuivoient les Caravanes qui alloient de Balſora à Alep, de la nature, de la quantité & de la valeur des marchandiſes, qui l'un portant l'autre ſe tranſportoient tous les ans par cette voye. Le Roi très-ſatisfait de cette Relation, les renvoya pour chercher *Pierre de Covillan*, avec de nouveaux ordres de ſe rendre à la Cour d'Ethiopie On aſſure qu'il eſt le premier Portugais qui ait entré dans les Indes; la Relation de *Covillan*, que le Roi reçut par les Juifs, perſuada pleinement ce Prince, que ſes efforts réuſſiroient heureuſement. *Covillan* demeura comme priſonnier en Ethiopie juſqu'à l'an 1520 (1).

(1) *Maſſæi*, Hiſt. Ind. P. I. L. I. Ch. 11.

leur repréſenta qu'ils n'évitoient point les premiers en s'en retournant, & que le ſeul moyen de prévenir les autres c'étoit de continuer leur route juſqu'à quelque endroit où ils puſſent trouver des rafraîchiſſemens; ces repréſentations firent un ſi bon effet, qu'ils doublerent le Cap, & avancerent aſſez loin au-delà juſqu'à un endroit où ils dreſſerent une colomne de pierre; ayant obtenu quelques vivres, *Diaz* s'en retourna, & il rencontra alors le vaiſſeau qui s'étoit écarté, ſur lequel il ne trouva que trois hommes de neuf qu'il y avoit laiſſés, *Ferdinand Colazzo*, l'un des trois, mourut de joie en revoyant ſon Capitaine (*a*). Enfin *Diaz* arriva à Lisbonne en Décembre de l'an 1487, ſeize mois & dix-ſept jours après en être parti, ayant découvert dans cet eſpace de tems au-delà de mille milles de côtes. Il rendit compte au Roi de ſes avantures, & s'étendit fort ſur la peine qu'il avoit eue à doubler ce prodigieux Cap, qu'il appelloit *le Cap des Tourmentes*; mais le Roi, que les Lettres de *Covillan* mettoient en état de juger de l'importance de cette découverte, le nomma le Cap de Bonne-Eſpérance, nom qu'il a toujours conſervé depuis; ce Prince voyoit clairement par l'accord des deux Relations, que le paſſage étoit trouvé, & qu'un voyage encore acheveroit ce qu'il avoit ſi longtems deſiré, la découverte d'un chemin direct aux Indes par mer (*b*). Mais dans le tems que le Roi Jean méditoit ce grand deſſein, & qu'il s'occupoit des moyens de l'exécuter d'une maniere honorable pour lui & avantageuſe à ſes Sujets, il plût au Souverain Maître des événemens de le retirer de ce Monde (*c*) (*).

SEC-

(*a*) *Purchas*, Vol. I. p. 7. *Maff.* P. I. l. c. Ch. 17. *Lafitau* ubi ſup. p. 68. L. I. Ch. 20.

(*b*) *Oſor.* de Reb. Eman. L. I. *Maff.* p. 20. *Lafitau*, l. c. p. 90.

(*c*) *De Faria*, ubi ſup. Ch. 8. *Maff.* l. c.

(*) Ce Monarque ayant fait de la découverte des Indes ſa grande affaire, il eſt aiſé de concevoir qu'il dut reſſentir un mortel chagrin à l'arrivée de *Colomb*, le 4 de Mars 1493, dans le Port de Lisbonne, après avoir découvert l'Amérique, dont il avoit propoſé la découverte à ce Prince, qui, pouſſé par des gens jaloux de *Colomb*, avoit refuſé ſes offres. *Colomb* en avoit été ſi piqué, que le Roi l'ayant fait venir pour lui faire la relation de ſon voyage, il y mêla des reproches ſur la maniere dont il avoit été traité. Cette hardieſſe irrita quelques Courtiſans, qui propoſerent au Roi de l'aſſaſſiner, mais il rejetta cette propoſition avec horreur, & affecta même de gracieuſer *Colomb*; il fit auſſi habiller d'écarlate les Inſulaires qu'il avoit à bord de ſon vaiſſeau (1). Quand Jean II. mourut, on regardoit la découverte, qu'il avoit ſi fort à cœur, comme une choſe certaine & praticable; ce ne fut néanmoins que ſous le regne de ſon Succeſſeur qu'elle fut conſommée (2).

(1) *Lafitau*, Conq. des Portugais, T. I p. 87.

(2) *De Faria*, Epit. de las Hiſtorias Portugueſas, L. IV. Cap. 8.

SECTION II.

Le Voyage de Vasquez de Gama *à la Côte de* Malabar; *querelles & guerres avec le* Samorin; *& progrès des* Portugais *jusqu'à l'envoi du premier Viceroi aux* Indes.

SECTION II. *Voyage de* Vasquez de Gama &c.

JEAN II. ce bon & sage Roi, à qui ses vertus mériterent le Titre de *Prince parfait*, étant mort le 25 d'Octobre 1495, sans laisser d'enfans légitimes, il eut pour Successeur *Don Emanuel*, fils de *Don Fernand*, Duc de Viseo, à qui la couronne appartenoit de droit. Ce Prince étoit à la fleur de son âge quand il monta sur le Trône, ayant vingt-sept ans, & il étoit doué de toutes les qualités dignes d'un grand Roi: il joignoit à une grande pénétration un jugement excellent; avec cela il se défioit tellement de lui-même, que prévoyant que l'exécution des projets de son Prédécesseur demanderoit de plus grandes dépenses encore que celles que l'on avoit faites jusques-là, il ne voulut pas les poursuivre sans avoir pris l'avis de son Conseil, auquel il fit présenter toutes les informations que lui-même & le Roi Jean son Prédécesseur avoit eues (*a*). Les Ministres furent partagés dans leurs sentimens; les uns presserent le Roi de marcher sur les traces de ses Prédécesseurs, & de finir glorieusement ce qu'ils avoient commencé; d'autres s'opposerent vivement à la poursuite des découvertes. Les uns & les autres ne manquoient pas de raisons spécieuses pour appuyer leur sentiment. Ceux qui souhaittoient qu'on tentât cette nouvelle navigation, disoient,

Raisons qui engagerent le Roi Emanuel *à poursuivre les découvertes.*

„ Que le Commerce des Indes avoit toujours été la source de la grandeur
„ & des richesses de tous les Empires, qui en avoient été en possession;
„ qu'il sembloit que la Providence l'avoit jetté dans les mains de leur Nation,
„ de maniere qu'il seroit non seulement desavantageux, mais honteux de
„ le refuser; que tous les obstacles étoient en quelque façon surmontés: en
„ sorte qu'il ne restoit plus, pour ainsi dire, que d'aller se mettre en pos-
„ session de ces belles contrées, & de ces grandes richesses, que tout le
„ monde desiroit avec ardeur, & que personne qu'eux seuls ne savoit
„ comment acquérir; qu'en assurant au Portugal ce riche Commerce, on
„ contrebalançoit le peu d'étendue du Royaume, & l'on mettoit les Sujets
„ du Roi en état de faire une aussi grande figure que les habitans de
„ Royaumes en apparence plus puissans; enfin qu'il y avoit autant de ris-
„ que d'abandonner ce dessein, que d'avantage à espérer de son exécu-
„ tion; puisque vraisemblablement leurs ambitieux voisins, les Espagnols
„ ne manqueroient pas de l'entreprendre, & d'achever ce grand ouvrage,
„ dont l'accomplissement leur fourniroit assez de richesses pour exécuter
„ aisément tout ce que leur ambition demesurée leur dicteroit".

Raisons pour discontinuer les découvertes.

D'autre part on allégua: „ Qu'il y avoit plusieurs choses qui paroissoient
„ plus nécessaires pour le bien du Royaume, que des expéditions longues,
„ coûteuses & incertaines; qu'il y avoit quantité de terres, & sur-tout
„ dans

(*a*) *De Faria*, ubi sup. L. IV. Cap. 9.

„ dans la ſpacieuſe plaine entre l'Ebre & le Tage, qui étoient en friche, „ & dont la culture les mettroit à l'abri de la néceſſité de dépendre des „ Etrangers pour avoir du pain; que le Pays étoit peu peuplé, au moins „ à proportion du nombre d'habitans qu'il pouvoit nourrir, ſi au-lieu de „ s'occuper d'expéditions ſur mer, on s'attachoit à faire dans l'intérieur „ tout ce que l'on pouvoit; tellement qu'il étoit ſouverainement déraiſonnable de perdre tant de bons ſujets qui pouvoient d'abord être utiles „ à leur patrie, pour des eſpérances éloignées & peut-être trompeuſes; „ que toutes les découvertes & les conquêtes n'avoient fourni juſqu'alors „ qu'un petit nombre de Negres, des dents d'éléphant, des oiſeaux ra„ res, & d'autres curioſités, que l'on avoit acquiſes par divers naufrages „ & au riſque de perdre encore plus de vaiſſeaux; que depuis un ſiecle on „ les berçoit de ces beaux ſonges d'or, & qu'il étoit tems de ſe réveiller, „ & de ne plus ſe laiſſer ſéduire par ces illuſions; que les Prédéceſſeurs du „ Roi avoient fait ſans beaucoup de fruit de grandes dépenſes dans les „ mêmes vues; que c'étoit une raiſon qui devoit non ſeulement le rendre „ plus retenu à ſuivre leur exemple, mais le porter à faire réflexion ſur „ les dangereuſes conſéquences du deſſein d'engager une Nation épuiſée en „ des dépenſes qu'elle n'étoit pas en état de ſupporter; que peut-être le ſuc„ cès même de l'entrepriſe pourroit attirer à la Couronne de Portugal des „ ennemis, auxquels elle ne pourroit réſiſter, en ſorte que les intérêts de „ l'Etat au dedans ſeroient ſacrifiés à ceux du dehors (*a*)". *Emanuel*, ayant mûrement peſé les raiſons des deux partis, réſolut de ſuivre de chaque opinion, ce qu'il jugeoit le plus convenable à ſon honneur, le plus propre à accomplir les projets de ſes Prédéceſſeurs, & à contribuer au bien de ſes Peuples (*).

Section II. *Voyage de* Vaſquez de Gama &c.

Ce fut en conſéquence de cette réſolution, qu'au Printems de la ſeconde année de ſon regne, il fit équiper quatre vaiſſeaux, dont trois étoient armés, & montés de quelques pieces de canon, le quatrieme étoit une pinque pour porter des vivres & des proviſions. Ces vaiſſeaux n'étoient certainement pas grands, puiſqu'ils n'avoient en tout que cent-ſoixante hommes, ſoldats & matelots, d'équipage. Le Roi nomma pour les commander *Don Vaſquez* ou *Vaſco de Gama*, Homme de qualité, qui avoit toutes les

Vaſquez de Gama *va aux* Indes *par le* Cap de Bonne-Eſpérance. 1494.

(*a*) *Laſitau*, ubi ſup. p. 94, 95.

(*) On remarque trois circonſtances particulieres par rapport à l'avénement de ce Prince au Trône, & à l'accompliſſement du deſſein que ſon Prédéceſſeur avoit ſi ardemment ſouhaitté de voir exécuté. Premierement, il avoit été élevé & adopté par le Prince Don Henri, qui avoit ſemblé le regarder comme l'héritier de tout le fruit de ſes découvertes. En ſecond lieu, que le Roi Jean l'obligea d'ajouter à l'écu de ſes armes une Sphere, ce qui fut regardé dans la ſuite comme ayant été un préſage de la découverte des Indes ſous ſes auſpices. Enfin il parvint au Trône ſans devoir s'y attendre, parceque ce ne fut que par la mort de Don Alfonſe fils du Roi Jean II. qu'une chûte de cheval mit au tombeau à la fleur de ſon âge, le 12 de Juillet 1491 (1).

(1) *De Faria*, Epit. de las Hiſtorias Portugueſas L. IV. Ch 9. *Maff.* P. I. L. I. Ch. 21. *Laſitau.* Hiſt. des Conq. des Portugais T. I. p. 93.

SECTION II. *Voyage de* Vasquez de Gama &c.

les qualités requises pour cet Emploi (*a*). Le 9 de Juillet 1494, il s'embarqua sur le *Gabriel*, qui étoit le Vaisseau-Amiral du port de cent-vingt tonneaux, & le même jour il mit à la voile. Le 3 d'Août il quitta l'Isle de St. Augustin, & le 20 de Novembre il doubla le Cap de Bonne-Espérance. Au commencement de Janvier il relâcha dans un Port d'Ethiopie, & le 1 de Mars il entra dans celui de *Mozambique*, où plusieurs de ses gens moururent du scorbut, & où ils coururent tous risque de périr, dèsque l'on sut qu'ils étoient Chretiens, mais son artillerie le sauva. Il continua son voyage jusqu'à *Mombaze*, où il éprouva la même perfidie. Ayant fait voile pour *Melinde*, le Roi le reçut honnêtement, & promit qu'à leur retour il envoyeroit un Ambassadeur au Roi Emanuel. *De Gama*, suivant ses instructions, fit voile pour la Côte de Malabar, & étant arrivé à *Calicut* il y entendit parler d'un puissant Monarque, qui regnoit dans ces quartiers, nommé le *Samorin*. Il rencontra dans ce lieu-là sans s'y attendre, un homme dont il reçut des marques extraordinaires d'amitié; un de ses Officiers étant allé à terre avec quelques-uns de ses gens, ils rencontrerent un Maure de Tunis, nommé *Monzaide*, qui les reconnut à leur figure pour Portugais; & quoique naturellement leur ennemi par naissance & par Religion, il leur offrit ses services, & leur en rendit effectivement de très-essentiels. Il informa le *Samorin*, qu'une Nation puissante & guerriere étoit venue des extrémités du Monde pour rechercher son amitié, & pour trafiquer avec ses Sujets: ce discours fit son effet; *Gama* eut la permission d'entrer dans le Port, & fut admis à l'audience du *Samorin* (*), qui le reçut très-civilement (*b*).

Différend avec le Samorin, *qui oblige* Gama *à quitter* Calicut.

Les affaires ne demeurerent pas longtems dans cette favorable situation. Les Mahométans, qui étoient établis dans les Etats du Samorin, prévoyant que l'arrivée des Portugais feroit la ruine de leur commerce, se donnerent des mouvemens incroyables pour les décrier; ils les dépeignirent comme des gens ambitieux & cruels, qui ne se proposoient que de dépoſer le Samorin & de conquérir ses Etats. Ces représentations firent tant d'impression sur le Monarque Indien, qu'il tendit des pieges pour faire périr *Gama* & tous les Portugais. *Vasquez* fut averti à tems de ses desseins, se hâta de regagner son bord, & de quitter Calicut. Il écrivit cependant une Lettre

(*a*) *De Barros*, Decad. I. L. IV. Ch. 2-11. *Faria*, L. IV. Ch. 9. *Osor.* de Reb. Eman. *Maffæi* Hist. Ind. P. I. L. I. Ch. 21. *De* L. I. (*b*) *Lafitau*, t. c. p. 143 & suiv.

(*) Les Portugais se défioient avec raison de ce Prince, & déconseillerent unanimement à leur Général de mettre sa personne entre ses mains; mais *Vasquez* donna dans cette occasion une belle preuve de vrai courage & de zele pour le Bien public; il laissa son frere Paul pour faire les fonctions de Général, avec ordre exprès que s'il lui arrivoit quelque malheur, il ne fit pas le moindre mouvement pour le secourir & le sauver, mais qu'il appareillât sur le champ pour retourner en Portugal, le chargeant de dire au Roi qu'il mouroit son fidele sujet, heureux d'avoir exécuté ses ordres, & découvert les Indes pour le Portugal (1). Mais la Providence le conserva pour en porter lui-même la nouvelle.

(1) *De Barros*, Dec. I. L. IV. Ch. 7.

tre au Samorin, dans laquelle il se plaignoit de son manque de foi, se justifioit des odieuses imputations des Maures, & exhortoit ce Prince à reprendre ses premiers sentimens. Le Samorin lui fit une réponse honnête, rejetta la faute sur ses Ministres & sur les Mahométans, promettant de punir les coupables, & l'assurant que sa Nation n'auroit aucun sujet de se plaindre; il ajouta à ces complimens une Lettre polie pour le Roi de Portugal (*a*), par laquelle il acceptoit les propositions qu'il lui avoit fait faire, & promettoit la liberté du commerce aux Portugais, sans préjudice cependant de ses anciens Alliés (*). *Vasquez* ayant reçu ces Lettres, fit voile pour les Isles d'Anchedive, à cinquante lieues de Calicut. Il y fit radouber ses vaisseaux & rafraîchir ses équipages, après quoi il appareilla pour retourner en Europe. Il passa à Melinde, où il fut encore reçu avec des marques d'amitié, & le Roi fit partir avec lui un Ambassadeur pour la Cour de Portugal (*b*). Il toucha ensuite à l'Isle de Zanguibar, mais voyant que son monde étoit fort diminué il brûla le *Saint Raphaël*, que son frere *Paul de Gama* commandoit, & prit l'équipage sur son bord. De Zanguibar il fit voile pour Mozambique, où il prit des provisions. Le 20 Mars suivant il doubla le Cap de Bonne-Espérance, passa aux Terceres, & arriva heureusement à Belem au mois de Septembre 1499, après un voyage de deux ans & dix mois, ayant perdu par les maladies ou les fatigues cent hommes, & entr'autres son frere (*c*). Le succès de ce voyage termina toutes les disputes, tout le monde se réunit à combler d'éloges le grand homme qui avoit exécuté cette haute entreprise, & l'on remarqua que ceux qui avant son départ avoient traité cette découverte de vision, furent les plus prodigues de louanges; la raison en étoit simple, ils s'y étoient opposés à cause de la dépense, parcequ'ils aimoient l'argent; & voyant que la chose avoit réussi, l'espérance du profit qu'ils en retireroient les jettoit dans l'autre extrémité (*d*) (†).

Le

(*a*) *Maffæus*, l. c. Ch. 29.
(*b*) *Galvano's*, Discoveries. *Purchas*, Vol. I. p. 29. *Eden's* Hist. of Travel.
(*c*) *De Barros*, Dec. I. L. IV. Ch. 11.
(*d*) *Maffæus*, ubi sup.

(*) Ce fut à *Monzaide* que *Vasquez* dut son salut, & à qui les Portugais eurent l'obligation de la possession des Indes. Les Mahométans représenterent au Samorin toutes les fâcheuses conséquences de l'arrivée des Chretiens aux Indes, & lui firent comprendre que l'unique moyen de les prévenir, étoit de se défaire de ces Etrangers sans en épargner un seul & de brûler leurs vaisseaux: on croit que ce Prince s'y seroit aisément porté, si l'occasion s'en étoit présentée. *Monzaide* fut assez honnête homme & assez généreux pour en avertir *Vasquez*, & pour vouloir en même tems suivre sa fortune; il retourna avec lui en Portugal, se fit Chretien, vécut avec honneur, & mourut en paix (1).

(†) A son arrivée à Belem, *Gama* voulut faire une neuvaine à l'Hermitage de Notre-Dame, que le Prince Henri avoit fait bâtir, & où il avoit fait ses dévotions avant son départ. Le Roi y envoya les premiers Seigneurs de la Cour pour le saluer de sa part; il lui fit ensuite une entrée publique dans Lisbonne comme à un Prince Souverain, & voulut célébrer son retour par des fêtes, des jeux, des illuminations & des feux de joie. Il ne se borna pas à cela, & lui donna des marques de sa reconnoissance; il lui permit

(1) *Maffæi*, Hist. Ind. P. I. L. I. Ch. 29.

SECTION II. *Voyage de* Vaſquez de Gama &c.

Le Conſeil de Portugal n'étant plus partagé, on ſollicita le Roi de ne pas perdre de tems & de n'épargner rien pour profiter de ſa bonne fortune, & pour recueillir les fruits d'une découverte que ſes Prédéceſſeurs n'avoient vue qu'en perſpective. La Flotte pour cette ſeconde expédition fut compoſée de treize vaiſſeaux, parmi leſquels il y en avoit de fort gros (*a*). *Don Pedre Alvarez de Capral* ou *Cabral* fut nommé Général & Commandant en Chef; on lui donna quinze-cens hommes de troupes reglées, outre les équipages. Comme on avoit appris par expérience que le mois de Mars étoit la ſaiſon la plus favorable pour le voyage des Indes, il mit à la voile en ce mois-là. Ayant dans ſa route pris le large pour éviter les tempêtes qu'on avoit eſſuyées en doublant le Cap de Bonne-Eſpérance, il ſe trouva à la vue d'une Terre inconnue à l'oppoſite de l'Afrique; & comme le Pays lui parut fort beau, il y deſcendit, en prit poſſeſſion au nom du Roi ſon Maître, & lui donna le nom de *Terre de Sainte Croix*, mais elle a été connue depuis ſous le nom de *Breſil;* ce fut la premiere fois que les Portugais aborderent à l'Amérique (*b*). Cette découverte parut ſi importante à *Don Pedre*, qu'il dépêcha un de ſes vaiſſeaux ſous la conduite de *Gaſpar Lamidos*, ſur lequel il fit embarquer un des Sauvages, pour en porter la nouvelle en Portugal. Ayant laiſſé au Breſil deux de ces criminels, dont la peine de mort avoit été changée en celle de l'exil, il continua ſon voyage (*c*); mais peu de tems après avoir quitté les côtes, il fut aſſailli d'une horrible tempête, qui ſubmergea quatre vaiſſeaux avec leurs équipages; *Barthelemi Diaz*, celui qui le premier avoit doublé le Cap de Bonne-Eſpérance, en commandoit un, & périt avec les autres. Le Général ne laiſſa pas de pourſuivre ſa route juſqu'à Mozambique, où il arriva avec ſix vaiſſeaux en aſſez mauvais état; les habitans ſe ſouvenant des querelles qu'ils avoient eues avec *Vaſquez*, le reçurent avec de grands égards, & lui fournirent tout ce qu'il demanda; il alla de-là à Quiloa, d'où il ſe rendit à Melinde; il y mit à terre l'Ambaſſadeur qui avoit accompagné *Vaſquez de Gama*; il pouſſa

Seconde Flotte envoyée aux Indes, *ſous* Pedre Alvarez de Capral.

(*a*) *De Barros*, Dec. I. L. V. Ch. 2.
(*b*) *Maffæus*, P. I. L. II. Ch. 2.
(*c*) *Lafitau*, l. c. p. 160.

mit de mettre dans l'écuſſon de ſes armes une partie de celui de la Couronne, le déclara Amiral des Mers des Indes, lui aſſigna mille écus de rente, lui accorda de pouvoir charger toutes les années *deux-cens-mille* Cruſades en marchandiſes pour les Indes, qui produiſoient au-delà de *deux-cens-mille* Livres ſterling en retour. Il le créa enſuite Comte de *Vidigueira* (1). Pour rendre éternelle la mémoire de ce grand événement, & faire honneur à celui qui en avoit été le premier moteur, le Roi fit bâtir une Egliſe magnifique dans le lieu même où étoit le petit Hermitage du Prince Don Henri, avec un Couvent de Hiéronymites, qu'il dota de grands revenus; il le nomma *Bethlehem*, ou *Belem* comme prononcent les Portugais; ç'a été depuis le lieu de la ſépulture des Rois de Portugal. Il fit auſſi dreſſer la ſtatue du Prince Henri dans l'endroit le plus éminent au deſſus de la grande porte de l'Egliſe (2). [Je ne trouve dans aucun Auteur que le montant que Gama pouvoit charger pour les Indes allât à deux-cens-mille cruſades, & il n'y a gueres d'apparence qu'il fût queſtion d'une ſomme auſſi forte: le P. *Lafitau* parle de *deux-cens* Cruſades d'or, ce qui rendoit, dit-il, environ ſept autres cens Cruſades. REM. DU TRAD.]

(1) *Maffei*, Hiſt. Ind. L. II. Ch. 1. (2) *Lafitau*, Hiſt. des Conq. des Portugais. T. I. p. 154, 155.

Section II. *Voyage de* Vasquez de Gama &c.

pouſſa après cela juſqu'aux Iſles Anchedives, ce qui en Langue Arabe ſignifie les cinq Iſles, parcequ'elles ſont au nombre de cinq; il s'y rafraîchit (*a*).

Le Samorin inſtruit de ſon arrivée envoya des Seigneurs le ſaluer de ſa part, & le fit inviter de venir à Calicut; il accepta la propoſition, pourvu qu'on lui donnât des ôtages: il demanda le *Catual*, & quelques-uns des Miniſtres du Samorin; ce Prince, après avoir balancé, y conſentit. *Capral* deſcendit à terre, & eut audience de l'Empereur; & comme il étoit naturellement vain il y parut avec toute la magnificence Portugaiſe. Le Samorin, pour prouver la ſincérité de ſes intentions, accorda au Général une maiſon, dont il lui fit une donation entiere, & dont l'acte fut écrit en lettres d'or. Il lui fut permis d'y arborer l'étendard de Portugal, d'établir un Facteur, & d'ouvrir ſes magaſins pour le commerce, mais toutes ces belles apparences d'amitié de part & d'autre s'évanouirent bientôt. Les Hiſtoriens Portugais conviennent que ce fut par l'imprudence de *Correa*, leur Facteur; cet homme, ſur de fauſſes informations, fit entendre au Général, que le Samorin méditoit quelque mauvais coup. *Capral* ſaiſit là-deſſus des vaiſſeaux, & commit d'autres hoſtilités. Les habitans irrités attaquent la maiſon des Portugais, enfoncent les portes, la pillent & y mettent le feu; de ſoixante-ſix Portugais qui y étoient, il y en eut cinquante de tués; les autres ſe ſauverent avec peine à bord de leurs vaiſſeaux (*b*) (*). Le Général s'en vengea en brûlant dix vaiſſeaux richement chargés, qui étoient dans le Port, dont il fit les équipages eſclaves, & en canonnant la ville, où il abattit pluſieurs maiſons. Il mit enſuite à la voile pour *Cochin*, trente-lieues au-delà de Calicut. *Trimumpara*, Prince ſage, regnoit à Cochin; comme il avoit des ſujets de mécontentement contre le Samorin, il reçut *Capral* très-honnêtement, & fit un Traité avec lui, dans lequel les Rois de *Coulan* & de *Cananor* furent enſuite compris (*c*); car le Général Portugais, affectant beaucoup de grandeur, n'entendit pas d'abord à leurs propoſitions, mais offrit de mener leurs Ambaſſadeurs en Portugal, les aſſurant que le Roi de Portugal leur envoyeroit un prompt & puiſſant ſecours contre le Sa-

Il attaque le Samorin *par la faute de ſon Facteur.*

(*a*) *Maffæus*, l. c. Ch. 4.
(*b*) *Ibid.* P. I. L. II. Ch. 4.
(*c*) *De Barros*, l. c. Ch. 3.

(*) Les Maures étoient en ce tems-là maîtres de la plus grande partie du commerce dans les Etats du Samorin; & ils avoient à Calicut deux perſonnes de leur Nation pour veiller aux affaires de leur commerce, qu'on appelloit *Sabandars*; l'un avoit la juriſdiction ſur les Caravanes & ſur le Commerce par terre, l'autre préſidoit à la Marine. Le Général Portugais nomma *André Correa* pour être Conſul de ſa Nation; les deux Sabandars s'adreſſerent à lui, le premier avec les meilleures intentions du monde, & l'autre dans les vues les plus malignes. Comme les méchans ſont ordinairement flatteurs, cet homme s'inſinua ſi bien dans l'eſprit de *Correa*, qu'il lui remplit la tête de ſoupçons, & le porta à commettre pluſieurs violences; en même tems il ameuta le peuple, & le porta à attaquer & à piller la maiſon des Portugais, où *Correa* perdit la vie avec cinquante autres, ce qui donna lieu à *Capral* de ſe venger de la maniere dont on le rapporte dans le Texte (1).

(1) *De Barros*, Dec. I. L. V. Ch. 5.

SECTION II. *Voyage de* Vaſquez de Gama &c.

Samorin. Ils accepterent ſon offre; ayant chargé richement ſon vaiſſeau, il rendit une viſite au Roi de Cananor, prit les Ambaſſadeurs des trois Princes ſur ſon bord, & au mois de Janvier mit à la voile pour l'Europe. En chemin un de ſes vaiſſeaux échoua ſur la côte de Melinde, il encloua le canon & y mit le feu, pour empêcher les Mahométans d'en profiter; le Roi de Mombaze ne laiſſa pas de trouver moyen de faire enlever les canons, & de les mettre en état de ſervir, au grand préjudice des Chretiens. *Capral* continua ſon voyage, doubla le Cap ſans beaucoup de peine, & arriva heureuſement à Lisbonne le 23 de Juillet 1501. Il apportoit une cargaiſon conſidérable, les Ambaſſadeurs de trois Princes, & une Relation pompeuſe de ſes exploits contre le Samorin (*a*). Avec tout cela il ne reçut pas un accueil bien favorable, à cauſe des grandes pertes qu'il avoit faites, & du nombre de braves gens qui avoient péri, dont toutes les richeſſes des Indes ne pouvoient compenſer la perte, au moins au jugement du Roi ſon Maître. Les Sujets de ce Prince lui donnerent le Titre de *Grand*, & jamais aucun Roi de Portugal ne le mérita ſi bien, ni aucun autre ne le mérita mieux (*).

Troiſieme Eſcadre ſous Don Juan Calleco, *qui rend beaucoup de ſervice.*

Ce grand Monarque avoit tant de prévoyance, qu'avant le retour de *Capral*, il avoit fait partir une petite Eſcadre de quatre vaiſſeaux, commandée par *Don Juan Calleco*, qui répara heureuſement le mal qu'avoit fait le Samorin, & l'empêcha d'en faire davantage, par la défaite d'une Flotte de quatre-vingt bâtimens, dont il en ruina dix; il engagea auſſi le Roi de Cochin à perſiſter dans ſon alliance avec les Portugais, en lui donnant des aſſurances d'une conſtante protection (*b*). L'activité & la modération de ce Général lui acquirent univerſellement l'eſtime & l'amitié de ceux des Princes Indiens, qui avoient déja négocié avec les Portugais, & il fit en peu de tems une riche cargaiſon, avec laquelle il retourna en Portugal. Il toucha ſur ſa route à l'Iſle de Sainte Helene, qui lui plut tellement qu'il engagea le Roi à ordonner qu'à l'avenir ſes Flottes y aborderoient pour ſe rafraîchir (*c*). On ne peut gueres penſer que les retours qu'il apporta des Indes fuſſent en eux-mêmes plus conſidérables que ceux des Flottes précédentes; mais ils parurent davantage à proportion de ſon Eſcadre, & de la dépenſe de ſon expédition. C'eſt à cela que l'on doit attribuer l'ardeur incon-

(*a*) *Maffeus*, ubi ſup. Ch. 5.
(*b*) *De Barros*, Dec. 1. L. V. Ch. 10.
(*c*) *Maffeus*, P. I. L. II. Ch. 6.

(*) Ce qu'on dit dans le texte ne regarde que les qualités perſonnelles & les vertus Royales du Monarque Portugais, mais elles ne furent pas le ſeul motif qui lui procura le Titre de Grand; il avoit effectivement la perſpective de devenir un des plus puiſſans Princes de ſon tems. Il avoit épouſé l'Infante d'Eſpagne, dont il eut un fils, en ſorte qu'il étoit l'Héritier préſomptif de tous les Etats des Rois Catholiques Ferdinand & Iſabelle; & quoique ces belles eſpérances fuſſent trompées dans la ſuite, elles ne laiſſoient pas en ce tems-là de l'élever dans l'eſprit des Etrangers, comme dans celui de ſes Sujets; en ſorte que perſonne ne le taxa de vanité quand il ajouta aux Titres ſimples & modeſtes de ſes prédéceſſeurs, celui de Maître de la Navigation, Conquêtes & Commerce d'Afrique, d'Arabie, de Perſe & des Indes (1).

(1) *De Faria*, Epit. de las Hiſtorias Portugueſas, L. IV. Ch. 10.

concevable avec laquelle les personnes de toute condition embrassoient le Commerce des Indes, d'autant plus qu'il attiroit quantité de vaisseaux étrangers dans le Port de Lisbonne, & tant les Portugais que les Etrangers firent paroître un si violent desir de prendre part à un commerce si lucratif, que lorsque le Roi Emanuel déclara qu'il avoit résolu d'envoyer une Flotte de vingt vaisseaux (*a*), il se vit en état d'exécuter son dessein, aussitôt que la saison le permit; c'est-là une preuve évidente des étonnantes suites qu'ont les nouvelles découvertes, & de la grande opinion que les hommes ont eu naturellement dans tous les tems des entreprises difficiles, quand elles ont heureusement réussi: c'est ce que doivent bien peser tous les Ministres-d'Etat, & sur-tout ceux des Puissances maritimes, chez lesquelles la réputation d'une nouvelle route est capable de procurer des avantages, que l'on auroit eu de la peine à imaginer avant que l'événement les eût produits. Mais c'est l'Histoire dont nous devons nous occuper, sans nous livrer aux réflexions: il est vrai qu'elles se présentent quelquefois si vivement, qu'un Auteur attentif à ce qu'il écrit, & qui s'intéresse à ceux pour qui il écrit, ne peut quelquefois s'empêcher d'en faire part à ses Lecteurs.

Section II. *Voyage de* Vasquez de Gama &c.

Les deux dernieres expéditions avoient fait voir clairement, que le choix d'un Commandant en Chef importoit plus encore, que la force même de la Flotte. Lors donc que ce grand armement fut achevé, le Roi souhaitta que *Vasquez de Gama* fit un second voyage aux Indes; ce grand homme y consentit sans peine, jugeant qu'il devoit préférer le Bien public à la douceur du repos qu'il goûtoit dans la vie privée. Le Comte de Videguaira partit de Lisbonne dans la saison favorable, & étant venu surgir à Quiloa, il força le Roi à se reconnoître Vassal de la Couronne de Portugal, & à lui payer un tribut annuel de deux-mille écus d'or. De-là il fit voile pour Cananor, où il mit à terre l'Ambassadeur, fit de riches présens au Roi, & renouvella les Traités avec lui, après quoi il alla à Cochin. Peu de tems après y être arrivé, il lui vint des Députés de la part des Chretiens des Indes, ou, comme on les appelle communément, des Chretiens de St. Thomas; le Comte promit son secours, & s'engagea à laisser, comme il fit, une Escadre pour les protéger (*b*). Le Samorin ne négligeoit ni intrigues, ni artifices, ni efforts pour ruiner les Portugais ses ennemis. Il travailla à engager *Trimumpara* à trahir de Gama; ce Prince répondit au Samorin que les Portugais en avoient agi avec lui avec beaucoup de générosité, & que tant qu'ils se conduiroient ainsi il ne les abandonneroit jamais. Le Samorin n'ayant pu réussir par cette voye, assembla une Flotte de vingt-neuf vaisseaux, dans le dessein d'attaquer Don Vasquez quand il s'en retourneroit, espérant que la Flotte Portugaise, chargée comme elle l'étoit de marchandises, seroit moins en état de résister à la sienne. *Don Vasquez* laissa approcher les ennemis autant qu'il leur plût, attaqua alors deux de leurs plus gros vaisseaux, & après un combat qui dura peu ils perdirent trois-cens hommes, qui sauterent dans la mer; cela mit un tel effroi parmi les autres, qu'ils se sau-

Second Voyage de Vasquez de Gama, *& ses Exploits aux* Indes.

(*a*) *De Faria*, ubi sup. L. IV. Ch. 9. *Maffæus*, l. c.

(*b*) *Maffæus*, l. c. Ch. 7.

SECTION II. *Voyage de Vasquez de Gama &c.*

sauverent en désordre. On trouva dans les deux vaisseaux de grandes richesses, outre des vases d'or & d'argent; le tout ayant été transporté à bord de l'Amiral, on brûla les deux vaisseaux (*a*). Don Vasquez, après cette victoire, se rendit à Cananor, conféra avec le Roi sur les mesures qu'il falloit prendre après son départ; & ayant laissé six bons vaisseaux sous le commandement de *Vincent Sodre*, il fit voile pour Mozambique, y prit des rafraîchissemens, continua sa route, & arriva sans accident à Lisbonne, où il fut reçu avec la plus grande joie, & à son entrée on porta devant lui en triomphe le tribut du Roi de Quiloa dans un bassin d'argent (*b*) (*).

Le Samorin attaque Cochin, & réduit le Roi à une grande extrémité.

Après le départ de la Flotte Portugaise le Samorin profita de l'occasion, & marcha à la tête de cinquante-mille hommes pour attaquer le Roi de Cochin; les Sujets de Trimumpara, peu disposés à combattre, supplierent ce Prince de faire sa paix, en abandonnant des Etrangers: mais ce Prince, qui avoit des sentimens plus nobles, agit avec autant de fermeté que de grandeur. Dans une conjoncture si difficile *Vincent de Sodre* arriva à Cochin, le Roi lui demanda du secours, & le sollicita de débarquer ses troupes pour l'assister dans l'extrémité où il se trouvoit (*c*). *Sodre*, si nous en croyons les Historiens de sa nation, étoit un bon Officier, qui entendoit très-bien la guerre, mais il aimoit l'argent, & il trouvoit le moyen d'en amasser commodément en pillant les Marchands Mahométans, de sorte qu'il ne pouvoit se résoudre à y renoncer; il prétexta donc que ses Instructions le bornoient à agir sur mer, & ne voulut pas mettre un seul homme à terre (*d*). Ce procédé consterna le vieux Roi, & indigna au plus haut point les Portugais qui étoient à Cochin; mais *Sodre*, sans s'embarrasser de leur ressentiment, fit voile pour la Mer Rouge, afin de faire des prises; il y perdit son vaisseau & périt avec son frere (†). Le Samorin entra avec son armée sur les ter-

(*a*) *Lafitau*, ubi sup. p. 181.
(*b*) *Maffæus*, P. I. L. II. Ch. 7.
(*c*) *Lafitau*, T. I. p. 203.
(*d*) *Maffæus*, l. c. Ch. 8.

(*) Parmi les riches dépouilles qui ornerent le Triomphe de l'Amirante, il y avoit une Idole d'or, qu'on avoit trouvée sur un des vaisseaux Indiens. Elle pesoit soixante livres, ses yeux étoient deux très-belles émeraudes, & elle avoit sur la poitrine un rubis de la grosseur d'une chataigne, à laquelle les Jouailliers ne purent mettre de prix. Le manteau de l'Idole étoit enrichi de perles d'un grand prix. Ce fut le Roi qui régla tout pour la solemnité de l'entrée de l'Amiral des Indes; car ce grand homme releva le mérite de ses services par la plus parfaite modestie, & par la généreuse répugnance qu'il témoigna à recevoir les récompenses qui lui étoient dues, disant toujours que la gloire de ses succès appartenoit à Dieu seul, & que les honneurs qu'il avoit reçus étoient un pur effet de la bonté du Roi (1).

(†) Les Historiens Portugais font un portrait des plus desavantageux de cet Officier; ce qui montre clairement que l'avarice n'est pas le vice de leur Nation, mais que c'étoit la passion dominante de *Sodre* au plus haut degré. Il échoua sur les Isles de *Curia-Muria*; les Arabes du voisinage le secoururent par un commerce mutuel de leurs bestiaux avec ses marchandises; ils lui donnerent ensuite avis de se mettre à couvert d'un coup de vent de Nord, ordinaire dans ce parage au mois de Mai, & si violent qu'il n'y avoit point de vaisseau qui y pût tenir. Quatre de ses Capitaines se séparerent alors de lui, & se re-

(1) *Lafitau*, Conq. des Portugais, T. I. p. 196, 197.

terres de Cochin, & le Roi ayant été trahi il passa le pas qui conduisoit à la Capitale, & crut alors que Trimumpara seroit réduit à se mettre à sa merci. Aussitôt que ce Prince fut instruit de ce malheur, son premier soin fut de pourvoir à la sureté des Portugais, & il les fit passer dans l'Isle de Vaipin, vis-à-vis de Cochin. Cette Isle étoit consacrée aux mysteres de la Religion des Indiens, & par cette raison elle avoit toujours été un asyle sacré dans toutes les guerres que les Princes idolâtres avoient eues entr'eux; elle étoit d'ailleurs bien fortifiée, & presque inaccessible tant par la nature que par l'art; il y avoit des magasins bien pourvus, & une Garnison composée de bonnes troupes. Le Samorin emportant tout ce qui se trouvoit devant lui, la plupart des Sujets de Trimumpara abandonnerent leur Maître & se soumirent au Vainqueur, de sorte que le Roi de Cochin fut obligé de suivre bientôt les Portugais & de chercher une retraite dans la même Isle (*a*). Le Gouverneur de Vaipin demeura fidele à son Maître, & le mit à couvert de la fureur de son ennemi; car le Samorin, après avoir brûlé la ville de Cochin, attaqua cette Isle plusieurs fois, mais il fut toujours repoussé avec perte, & à la fin il fut contraint de renoncer à son dessein, & de s'en retourner dans ses Etats, à cause de l'approche de la mauvaise saison, durant laquelle il est impossible à une Armée Indienne de tenir la campagne. Il laissa néanmoins une bonne Garnison dans Cochin, & ordonna de construire plusieurs Forts, étant résolu de revenir au Printems & d'achever l'exécution du projet qu'il avoit de chasser les Chrétiens (*b*).

Section II. *Voyage de Vasquez de Gama &c.*

Mais avant le retour de la saison où une Armée peut agir, il arriva de Portugal une nouvelle Flotte bien montée, sous le commandement de *François d'Albuquerque*, homme de tête & de cœur: ayant trouvé les quatre vaisseaux de *Sodre*, il ne lui fut pas difficile, avec ces forces réunies, de ruiner les projets du Samorin, & d'exécuter les siens: car dans les Indes, comme par-tout ailleurs, quand on est maître absolu de la mer, on peut donner la loi sur terre, comme nous verrons que le Général Portugais le fit. Il chassa la Garnison que le Samorin avoit laissée dans Cochin, & ayant ruiné tous les Forts qu'il avoit fait élever, d'Albuquerque ramena le Roi dans sa Capitale (*c*). Comme ce rétablissement donnoit à l'Amiral Portugais tout crédit sur l'esprit du Roi, il lui proposa de bâtir une Forteresse dans la ville pour la sureté des Portugais, afin qu'ils ne courussent plus dans la suite les mêmes risques que par le passé. Le Roi de Cochin y consentit, & lui permit de bâtir le Fort où il voudroit (*d*). Le Général choisit un emplacement élevé, qui commandoit le Port & la Ville; & le Roi, pour faciliter la construc-

François D'Albuquerque *arriv aux* Indes *& rétablit le Roi de* Cochin.

(*a*) *Lafitau*, T. I. p. 209, 210.
(*b*) *Maffæi*, Hist. Indic. P. I. L. II. Ch. 8.
(*c*) *Lafitau*, Hist. des Conq. des Portugais, Tom. I. p. 211.
(*d*) *Guyon*, Hist. des Ind. Orient. P. I. Ch. 10.

retirerent aux Isles d'Anchedive; son frere & lui périrent par son opiniâtreté avec toutes les richesses qu'ils avoient acquises en piratant, tandis qu'ils avoient abandonné leur fidele Allié (1).

(1) *Maffæi*, Hist. Ind. P. I. L. II. Ch. 9.

SECTION II.

Voyage de Vasquez de Gama &c.

ſtruction de la Forteresſe & pour l'accélérer, permit de couper les palmiers qui étoient autour de ſon Palais, de ſorte qu'elle fut bientôt achevée, & en auſſi bon état que les matériaux qu'on avoit, le pouvoient permettre. Il fit auſſi bâtir une Chapelle pour faire le Service Divin. C'eſt ainſi, pour nous exprimer avec les Hiſtoriens Portugais (*a*), que leur Nation ſe mit en poſſeſſion pour la ſpirituel & pour le temporel de l'Empire des Indes (*). *Don François* pouſſa ſes ambitieux projets, & ſous prétexte de réduire ceux qui s'étoient révoltés contre le Roi de Cochin, il ſe rendit maître de leurs terres, pilla comme il lui plut les villes & les bourgs, & fit de plus grands ravages que le Samorin n'avoit fait (*b*).

Le Samorin conclut la Paix avec lui & les Portugais.

Les pauvres Indiens furent conſternés, & ne purent s'empêcher de concevoir de l'horreur pour des Etrangers qui les traitoient avec tant d'inſolence & d'inhumanité; ils ne ſavoient où fuir pour trouver un aſyle, ſi ce n'étoit dans la clémence de leur Roi, qui en véritable pere oublia leur rebellion contre lui, & obtint par ſon interceſſion des Portugais qu'on les traiteroit avec plus de douceur. Le Samorin en ce tems-là rechercha la paix, qui fut traitée & conclue avec beaucoup de ſecret (*c*). Tous les articles étoient extrêmement favorables à la Couronne de Portugal, & les ſuites auroient pu être des plus avantageuſes à ſes Sujets; mais ils étoient ſi inſolens, qu'ils rompirent la paix preſque auſſitôt qu'elle eut été conclue. Quand le Samorin en fit des plaintes, *François d'Albuquerque* écouta froidement ſon Envoyé, & pour lui marquer le mépris qu'il avoit pour ſon Maître, il ne daigna pas ſeulement lui répondre. Un auſſi grand Prince ne pouvoit gueres ſouffrir patiemment un procédé auſſi haut, il fit ſous main tous les préparatifs néceſſaires pour ſe venger. *Trimumpara* en fut inſtruit, & en donna avis au Général Portugais, le priant de retarder ſon départ pour l'Europe: *Alfonſe d'Albuquerque*, ſon coulin, y auroit conſenti, mais *Don François* n'y voulut abſolument point entendre. Tout ce qu'on put obtenir de lui, ce fut de laiſſer *Edouard Pacheco*, avec cinquante hommes & trois vaiſſeaux, pour aſſiſter le Roi de Cochin (*d*). Ce qui le rendit ſi inflexible, c'eſt qu'il avoit fait une grande fortune aux Indes, qui lui fut cependant funeſte & à tous ceux qui étoient avec lui; car ayant à leur retour été accueillis d'une tempête, & le vaiſſeau étant trop chargé de richeſſes, ils périrent tous (*e*) (†).

La

(*a*) *Maffei*, Hiſt. Ind. P. I. L. II. Ch. 9.
(*b*) *Laſitau*, ubi ſup. p. 217.
(*c*) *Maffeus*, ubi ſup.
(*d*) *Laſitau*, ubi ſup. p. 222.
(*e*) *Purchas*, Vol. I. p. 32.

(*) C'eſt une choſe digne de remarque, que *Vaſquez de Gama* avoit tâché de fonder la domination des Portugais dans les Indes ſur l'attachement volontaire des habitans, & que ce fut ſur ſa modeſtie & ſa probité que *Trimumpara* conçut une ſi haute opinion des Portugais, dont il eut bien ſujet de ſe repentir dans la ſuite (1). Il eſt cependant fort douteux que cette envie de bâtir des Forts & de ſe rendre les maîtres par-tout où ils venoient, ait été auſſi avantageuſe à cette Nation, que l'auroit été l'autre méthode, comme on le verra dans la ſuite de ce Chapitre.

(†) Il faut obſerver que *François* & *Alfonſe d'Albuquerque* étoient couſins, que le pre-

(1) *Guyon* Hiſt. des Ind. Orient. P. I. Ch. 10.

La guerre recommença dans le Royaume de Cochin, auſſitôt que les Portugais eurent mis à la voile ; les naturels du Pays firent comme ils avoient déja fait, les uns s'enfuirent & les autres déſerterent ; mais *Pacheco* défendit le Roi avec autant de courage que de généroſité, juſqu'à ce que par l'arrivée de nouveaux ſecours d'Europe, & par des victoires réitérées ſur le Samorin, la paix fut entierement rétablie dans les Indes. Après qu'elle fut bien affermie, *Pacheco* partit avec une très-médiocre fortune, mais avec des témoignages glorieux non ſeulement de ſon courage, de ſa conduite, de ſon zele pour l'honneur de ſon Pays & des grands ſervices qu'il avoit rendus à ſes Alliés, mais encore de ſa droiture & de ſon équité : auſſi fut-il reçu avec des honneurs extraordinaires en Portugal ; le Roi voulut qu'un des plus éloquens Prélats de ce tems-là écrivît l'Hiſtoire de cette guerre, & qu'il fît l'éloge du deſintéreſſement avec lequel *Pacheco* en avoit agi (*a*). Le Roi tira de grandes lumieres de lui pour l'exécution d'un grand deſſein qu'il méditoit depuis quelque tems, qui étoit de chaſſer les Mahométans entierement des Indes. Ce deſſein étoit certainement noble & héroïque, digne d'un Héros Chretien, & dont les ſuites ne pouvoient qu'être fort avantageuſes à ſes Sujets ; mais en même tems il ne paroiſſoit pas auſſi facile dans l'exécution, qu'il étoit glorieux. Après mûre délibération, Emanuel le trouva moins difficile ; il avoit appris qu'il y avoit trois principaux Ports en Orient, où les Mahométans étoient établis, & d'où ils étendoient leur commerce dans les endroits les plus éloignés des Indes. Ces Ports étoient *Aden* en Arabie, *Ormus* dans l'Iſle du même nom ſur les côtes de Perſe, & *Malacca* proche du détroit de Sincapour. Leurs forces étant ainſi diviſées, le Roi de Portugal jugea qu'il n'étoit pas impoſſible de ſe rendre maître de ces places l'une après l'autre : dans cette vue il commença à faire équiper une Flotte plus forte encore qu'aucune de celles qu'on avoit envoyées aux Indes (*b*). Les idées de ce Prince étoient juſtes, & nous verrons qu'également ſage & heureux il exécuta ſes grands projets par degrés, & en ménageant peu à peu les différentes parties.

Section II. *Voyage de Vaſquez de Gama &c.*

Edouard Pacheco *défend glorieuſement le Royaume de Cochin.*

SEC-

(*a*) *De Faria* l. c. C. 9. (*b*) *Maffæus* ubi ſup. L. III. C. 5.

premier étoit l'aîné, & commandoit en ce tems-là, de ſorte que le ſecond, qu'il conſultoit rarement, ne put empêcher ces actions de hauteur & de violence, qui firent un ſi mauvais effet. Mais d'ailleurs tout le monde convient, qu'à d'autres égards *François d'Albuquerque* étoit homme de mérite & bon Officier ; & l'on rapporte comme un trait d'habile Politique, que lorſqu'il trouva le vieux Roi de Cochin enfermé dans ſon Iſle, & en aſſez mauvais état, il lui rendit non ſeulement de grands reſpects, mais qu'il prit dix-mille cruſades d'or du tréſor de la Flotte, dont il fit préſent à ce Prince au nom du Roi de Portugal ſon frere : ce qui fit une impreſſion que rien ne fut capable d'effacer, & l'on a remarqué que cette libéralité bien placée changea les cœurs de tous les Indiens à l'égard des Portugais (1).

(1) *Laſitau*, T. I. p. 212.

SECTION III.

Progrès des Portugais *depuis l'Etabliſſement de leur Empire dans les* Indes, *juſqu'à la mort de leur célebre Politique & fameux Capitaine le* Grand D'ALBUQUERQUE.

SECTION III. *Progrès des* Portugais &c.

SUR ces entrefaites la face des affaires changea dans l'Orient. Les Bramins de la Cour du Samorin firent voir qu'ils étoient habiles politiques, en lui donnant le conſeil le plus avantageux à ſes affaires. Remarquant que les Mahométans & les Chretiens étoient également ſes ennemis, il lui repréſenterent qu'il ne pouvoit prendre de parti plus ſage, que d'appeller les uns pour combattre les autres, afin qu'après avoir épuiſé leurs forces réciproques il lui fût plus facile de tenir tête aux uns & aux autres. Suivant ce conſeil le Samorin demanda du ſecours au Sultan des Mamelucs, qui étoient en ce tems-là maîtres de l'Egypte: cette nouvelle allarma tous les Chretiens des Indes, qui en donnerent auſſitôt avis en Portugal. Le Roi Emanuel là-deſſus fit partir ſa Flotte plutôt qu'il n'avoit deſſein, & moins forte, quoique très-conſidérable, puiſqu'elle étoit de treize bons vaiſſeaux & de ſix caravelles, qui portoient un bon Corps de troupes (*a*). Il nomma pour la commander *Don François d'Almeyde* Comte *d'Abrantes*, qui avoit ſervi Ferdinand, Roi de Caſtille, avec beaucoup de réputation: il lui donna le Titre de Gouverneur-Général & de Viceroi des Indes, & pour qu'il figurât d'une maniere convenable, il lui aſſigna une Garde, un certain nombre de Chapelains, & tout ce qui pouvoit contribuer à relever ſa Dignité. La Flotte partit de Lisbonne le 25 Mars 1505, & elle arriva le onzieme d'Avril aux Iſles du Cap Verd; delà ayant trop pris vers le Sud, dans l'eſpérance de doubler plus aiſément le Cap, ils eurent un ſi grand froid que les Matelots eurent les doigts gelés; ils prirent alors un rumb ou deux à l'Eſt, & arriverent enfin heureuſement à Quiloa. *Ibrahim*, qui y commandoit, refuſant de payer davantage le tribut, le Viceroi le chaſſa, mit en ſa place *Mohammed Anconin*, & bâtit un Fort pour tenir le Peuple en bride (*b*).

Le Samorin *par le conſeil des* Bramins *appelle les* Mamelucs *à ſon ſecours.*

Exploits de Don François d'Almeyde *premier Viceroi* Portugais *des* Indes.

Delà il ſe rendit à *Mombaze*, petite ville ſituée dans une Iſle bien fortifiée, avec deux Forts où il y avoit quelques petites pieces de canon, ce qui inſpira au Roi la hardieſſe de refuſer l'entrée du Port à *Almeyde*; il la força bientôt en raſant les Forts, prit la ville l'aſſaut, & fit la plus grande partie des habitans eſclaves. Il fit enſuite voile pour les Iſles Anchedives, qui ne ſont pas loin de *Goa*, & ſelon les ordres qu'il avoit il y bâtit un Fort; s'étant rendu delà à Cananor, il y conſtruiſit auſſi, avec le conſentement du Roi, une Forteresſe, où il mit une bonne Garniſon (*c*). En arrivant à Cochin, il trouva que *Trimumpara*, accablé de vieilleſſe, avoit abdiqué la cou-

(*a*) *De Faria* L. IV. C. 9.
(*b*) *Maffæus* L. III. C. 5.
(*c*) *Lafitau* l. c. p. 277.

Section III. *Progrès des Portugais &c.*

couronne en faveur de *Noubeador*, second fils de sa sœur, en rejettant l'aîné, qui l'avoit abandonné lors de l'invasion du Samorin. Ce choix avoit causé des troubles, mais le Viceroi les appaisa, en affermissant *Noubeador* sur le Trône en qualité de Vassal de la Couronne de Portugal. *Almeyde* étoit vain & fier, mais il entendoit fort bien les intérêts de son Pays, & ne négligea rien pour les avancer. Sous son Gouvernement on découvrit la grande Isle de *Madagascar*, qu'on nomma l'*Isle de Saint Laurent*, parcequ'on en fit la découverte le jour de la Fête de ce Saint. *Don Laurent d'Almeyde*, fils du Viceroi, reconnut les *Isles Maldives*, & découvrit ensuite celle de *Ceylon*, dont il contraignit le principal Monarque de se soumettre à la protection du Portugal. A son retour de cette expédition, il alla joindre la 1508.
Flotte Portugaise qui devoit assieger Calicut, le Viceroi étant résolu d'assurer l'Empire des Portugais par la ruine de cette puissance. *Laurent d'Almeyde* donna de grandes preuves de sa valeur dans un grand combat sur mer, où les forces navales du Samorin reçurent un coup mortel, mais ce jeune Héros y perdit la vie sans qu'on pût jamais trouver son corps. Le Viceroi fit paroître dans cette occasion une fermeté extraordinaire, car lorsqu'il apprit la nouvelle de la victoire & de la mort de son fils, il se contenta de dire: *Tous les hommes doivent mourir*, & Laurent *ne pouvoit mourir plus glorieusement qu'en servant sa patrie* (*a*).

Sa fin tragique à son retour des Indes.

Le desir de venger la mort de son fils, & de réduire toute la Côte de Malabar sous l'obéissance des Portugais, occupoit entierement l'esprit du Viceroi, & il auroit pu y être fort secondé par *Alfonse d'Albuquerque*, qui étoit revenu aux Indes, & y avoit déjà fait quelques grands exploits; mais la jalousie que le Viceroi avoit conçue contre lui, alla si loin que non seulement il ne voulut pas se servir de lui, mais qu'il porta les choses jusqu'à le faire arrêter, & à l'envoyer prisonnier dans la Citadelle de Cananor, parcequ'il savoit que le tems de son Gouvernement étoit prêt d'expirer, & que le Roi destinoit *Don Alfonse* à être son successeur (*b*) (*). Mais avant que de

(*a*) *Maffæus* L. IV. C. 2. (*b*) *Lafitau* T. I. p. 429.

(*) Nous avons tâché de rapporter dans le texte d'une maniere aussi concise qu'il nous a été possible, les principaux exploits par lesquels les Portugais fonderent leur Empire dans les Indes. Nous nous proposons d'ajouter dans les Remarques, les circonstances propres à en donner une idée claire & nette à nos Lecteurs, le plan de notre Ouvrage ne nous permettant pas de donner cette Histoire au long, & de rapporter les belles actions des Capitaines particuliers. A présent il faut observer qu'*Alfonse d'Albuquerque* étoit parti de Lisbonne en 1506. avec *Tristan d'Acugna*, ayant des patentes secrettes pour succéder dans le Gouvernement général des Indes à Almeyde, dès que son tems seroit expiré; il paroît avoir eu le secret de son Maître; il aida son Général avec beaucoup d'activité & de valeur à ruiner les Forteresses que les Maures avoient élevées sur les Côtes d'Afrique, pour faciliter & protéger leur commerce aux Indes; il ne se signala pas moins en enlevant leurs vaisseaux, après quoi il vint avec son Général sur la Côte de Malabar joindre le Viceroi (1). Il fit ensuite de nouveau voile pour les Côtes d'Arabie dans le dessein de ruiner le commerce des Maures, & le succès répondit à son attente; mais dédaignant un emploi qui avoit si fort l'air du métier de Corsaire, & sachant combien le Roi son Maître souhaittoit de joindre Ormuz à ses autres conquêtes, il

(1) *Maffæus*, L. III. C. 5.

SECTION III. *Progrès des* Portugais &c.

de quitter le Gouvernement, il eut la satisfaction de combattre la Flotte des Mahométans, & de remporter sur eux une victoire complette, & par-là il ruina en grande partie les forces de cette formidable Ligue, par laquelle le Samorin se flattoit de contraindre les Portugais d'abandonner leurs conquêtes dans les Indes. L'arrivée du Grand-Maréchal de Portugal avec une puissante Flotte & trois mille hommes d'armes, termina tous les différends entre le Viceroi & *Don Alfonse d'Albuquerque*: le Maréchal notifia au premier les ordres du Roi, qui étoient qu'il eût à résigner sa Charge & à retourner en Portugal, & que *Don Alfonse* lui succédât, mais seulement avec la qualité de Gouverneur & Général en Chef de toutes les fortes des Portugais dans les Indes (*a*). Le Viceroi obéit, embarqua les grandes richesses qu'il avoit amassées, & ayant quitté Cochin il fit voile pour l'Europe; mais son voyage lui fut fatal par sa propre imprudence. Ayant abordé à la Côte d'Afrique pour prendre quelques rafraîchissemens, les Cafres firent insulte à ses gens, & on en vint aux mains: le Viceroi accourut précipitamment l'épée à la main pour soutenir les Portugais, & un des Caffres le perça d'un coup de lance, dont le bout avoit été durci au feu (*b*). Triste & déplorable fin pour un si grand homme! Il est vrai que d'autres Ecrivains rapportent toute cette affaire d'une maniere différente, soit qu'ils ayant eu de meilleures mémoires, soit par respect pour la mémoire d'Almeyde: on dit que quand on apprit à la Cour d'Espagne la nouvelle de sa mort, *Ferdinand* & *Isabelle* porterent le deuil (*c*) (*).

Aussi-

(*a*) *Purchas* Vol. I. p. 32. *Guyon*, Hist. des Ind. Orient. P. I. Ch. 10.

(*b*) *Maffæus* L. IV. C. 4.

(*c*) *De Barros*, Dec. II. L. X. *De Faria*, *Castaneda*, &c.

il vint mouiller à la vue de cette ville le 25 de Septembre 1507; mais le Tuteur du jeune Roi, n'ayant pas reçu ses propositions comme il le vouloit, *d'Albuquerque* attaqua, défit & brûla une nombreuse Flotte qui étoit dans le Port, ruina tous les vaisseaux & toutes les barques, même ceux qui étoient sur les chantiers, obligea le Roi d'Ormus de se reconnoitre Vassal de la Couronne de Portugal, & de consentir à la construction d'un Fort. Le Tuteur, & premier Ministre de ce Prince, trouva cependant moyen, en faisant distribuer secrettement de l'argent, de gagner quelques-uns des Officiers Portugais, & d'engager nombre de Soldats & de Matelots à se mutiner, sous prétexte qu'on les faisoit travailler comme des manœuvres au Fort, tandis qu'ils pouvoient s'enrichir en croisant sur les Maures. Pendant cette division, la guerre recommença, & les Portugais furent obligés d'abandonner leur Fort sans être achevé, & l'Isle. *Don Alfonse* persista cependant dans son entreprise, & résolut d'affamer les habitans d'Ormus, s'ils ne renouvelloient pas le Traité, & ne tenoient pas leurs promesses. Il en seroit certainement venu à bout, si trois de ses Capitaines, qui étoient mécontens, n'avoient lâchement abandonné leurs postes, & fait voile pour la Côte de Malabar (1). Dans le dessein de justifier leur conduite, ils ne négligerent rien pour irriter le Viceroi contre *Don Alfonse*, & ils y réussirent si bien, qu'il écrivit au Gouverneur d'Ormus, & lui demanda son amitié, desapprouvant tout ce qui s'étoit fait, & promettant de lui faire rendre justice par la Cour de Portugal. Il étoit dans ces dispositions, quand *Don Alfonse* arriva; il le reçut fort froidement, lui refusa la permission de l'accompagner dans l'expédition qu'il alloit faire, & à son retour il le fit arrêter, & enfermer dans la Citadelle de Cananor, où il demeura trois mois, pendant lesquels il eut assez à souffrir (2).

(*) Dès que le Viceroi eut remis le Gouvernement entre les mains de *Don Alfonse*, il se

(1) *De Barros*, Dec. II. L. V. VI. V. I. (2) *Lafitau*, Conq. des Portugais, T. I. p. 418, 419.

Section III. *Progrès des Portugais &c.*

Auſſitôt qu'*Alfonſe d'Albuquerque* eut pris le Gouvernement en main, le Maréchal de Portugal lui repréſenta qu'il étoit impoſſible d'exécuter les projets qu'il avoit formés lui-même, & ceux de la Cour, ſans avoir auparavant réduit Calicut, & ruiné une Puiſſance qui leur avoit déja cauſé tant d'embarras, & leur en donneroit toujours. *Don Alfonſe* entra avec plaiſir dans ſes vues, fit d'abord les préparatifs néceſſaires pour cette expédition, & attaqua la place par mer & par terre avec tant de furie qu'il ſe rendit maître de la Ville, qu'il brûla, & de la Forteresſe, qu'il fit raſer. Dans le même tems le Maréchal attaqua le Palais Royal, qu'il emporta après une opiniâtre réſiſtance; mais y ayant trouvé d'immenſes richeſſes, les Soldats ſe mirent à piller; les Indiens profiterent de l'occaſion, les inveſtirent & les taillerent tous en pieces, parcequ'ils étoient ſi chargés de butin qu'ils ne pouvoient ſe défendre. *Albuquerque* apprenant le danger où ils ſe trouvoient, marcha auſſitôt qu'il put à leur ſecours, mais ayant été bleſſé dangereuſement en deux endroits, chemin faiſant, il ne put arriver aſſez à tems pour les ſauver, & en renouvellant l'attaque il penſa être accablé ſous une groſſe pierre, qui tomba ſur lui, deſorte qu'ayant perdu connoiſſance on eut bien de la peine à le tranſporter à bord de ſon vaiſſeau. Les Portugais firent retraite du mieux qu'ils purent, ayant eu quatre-vingts hommes de tués, & trois-cens bleſſés, ſans compter la perte du Maréchal, qui fut la victime de ſon impatience, & de l'ambition de vouloir ſe rendre maître du Palais de l'Empereur ſans aſſiſtance (*a*).

Premier exploit D'Alfonſe D'Albuquerque Gouverneur des Indes.

Quand *Albuquerque* fut guéri de ſes bleſſures, il forma le projet d'attaquer encore Ormus, & dans cette vue il aſſembla une Flotte, & un Corps de troupes, parmi leſquels il y avoit deux mille Portugais aguerris, qui avoient ſervi du tems dans les Indes; mais lorsqu'il étoit ſur le point de mettre à la voile, il changea de plan, & réſolut d'attaquer *Goa*, grande & riche ville dans l'Iſle de Tiçuarin, qui a un des meilleures Ports des Indes. Cette Iſle, qui a environ neuf ou dix lieues de tour, paſſoit par ſa ſituation pour le poſte le plus important de la Côte de Malabar; elle appartenoit au Roi de Decan; celui qui y commandoit pour lui étoit *Idalcan*, Maure d'origine, homme de tête & de cœur, qui s'étoit donné tous les ſoins poſſibles pour mettre la ville en état de ſe bien défendre. Les précautions qu'il avoit priſes n'empêcherent pas que l'Iſle ne fût ſoumiſe, & la Ville de Goa emportée d'aſſaut, le Roi d'*Onor* ayant aidé les Portugais de ſa Flotte & de

Il attaque & réduit avec peine Goa.

(*a*) *Purchas*, Vol. I. p. 32. *Lafitau*, T. II. p. 13.

ſe retira à ſon vaiſſeau, ne voulant pas être à la diſcrétion d'un homme qu'il avoit ſi fort maltraité. Quand il partit pour retourner en Portugal, il eut le plaiſir de voir quantité d'Officiers s'embarquer avec lui, parcequ'ils diſoient qu'ils ne vouloient pas ſervir ſous *Don Alfonſe*; mais la vérité eſt, que jugeant de ſon cœur par le leur, ils n'oſerent mettre ſa généroſité à l'épreuve, & s'expoſer à ſon reſſentiment. Ce furent ces mêmes Officiers qui donnerent au Viceroi le conſeil fatal qui cauſa ſa mort; il perdit outre cela la Baniere Royale & onze Capitaines dans une querelle, qui n'auroit pu faire honneur aux Portugais, quand ils auroient été vainqueurs (1).

(1) *Lafitau*, Conq. des Portugais, T. I. p. 431, 432.

SECTION III. *Progrès des* Portugais &c.

de ſes Troupes, que *Timoia* ſon Général commandoit (*a*). *Don Alfonſe d'Albuquerque* fit ſon entrée triomphante dans GOA, le 17 de Février 1510, avec beaucoup de pompe; & après y avoir mis ordre à tout, il nomma *Antoine de Norogna*, ſon neveu, Gouverneur de la ville; *Gaſpar de Payva* eut la direction du Commerce, & *Timoia* la Charge de Contrôleur-Général des Finances, les revenus montant à quatrevingt-deux mille pieces d'or par an. Les Portugais ne conſerverent pas longtems cette conquête; *Idalcan* revint avec aſſez de forces pour reprendre la place, le nouveau Gouverneur *Antoine de Norogna* fut tué; mais cet échec ne ſervit qu'à animer davantage *Albuquerque* à relever la réputation de la Nation Portugaiſe, en s'aſſurant d'un Pays & d'une ville de ſi grande importance (*b*) (*), il en vint à bout après une longue guerre: en 1559 Goa devint le ſiege du Gouverneur, & eut le titre d'Archevêché & de Primatie des Indes, titres qu'elle conſerve encore.

La

(*a*) *Guyon*, l. c. p 385. *Lafitau*, Vol. II. p. 45. (*b*) *Maffæus*, L. IV. C. 7.

(*) L'Hiſtoire de l'expédition de Goa fourniroit matiere à un petit volume, & elle démontre que les louanges dont les Portugais comblent *d'Albuquerque*, ſont bien fondées. Il fit cette entrepriſe du conſentement de ſes Officiers, qu'il obtint en leur faiſant voir qu'il y avoit un concours de circonſtances qui ſembloient les aſſurer de la victoire, & qu'il avoit eu ſoin de ménager lui-même à leur inſu. Il ſe rendit maître de la place ſans peine, quoiqu'elle fût très-bien fortifiée, pourvue d'une bonne Garniſon, & en ce tems là la plus importante des Indes. Il en fut chaſſé autant par les ſéditieuſes pratiques de ſes propres Officiers que par les forces ſupérieures de l'ennemi. Il paſſa l'hiver dans le port en dépit de tous leurs efforts pour l'empêcher, & dans le tems qu'il ne pouvoit compter que ſur les gens qu'il avoit ſur ſon bord. Il donna dans cette ſituation même une preuve de fermeté, dont on ne trouve peut-être pas d'exemple dans l'Hiſtoire. Un jeune Gentilhomme Portugais ayant débauché une des filles Maures qui étoient ſous la protection du Général, fut condamné à être pendu. Toute la Flotte ſe ſouleva en ſa faveur, & l'on députa deux des Capitaines les plus ſéditieux, pour demander à *d'Albuquerque* en vertu de quelle autorité il exerçoit une pareille juſtice. *Alfonſe* les pria de monter à bord, en leur diſant qu'il leur montreroit ſes pouvoirs: auſſitôt qu'ils y furent, *je le fais*, leur dit-il, *en vertu de la même autorité que je fais ceci*, en les faiſant arrêter & mettre aux fers, après quoi il fit exécuter la ſentence. Cette action de vigueur retint tout le monde dans le reſpect. Quoique les uns fuſſent mécontens, que les autres l'abandonnaſſent, & que la plupart n'obéiſſent que par crainte, il perſiſta dans ſon deſſein: quand il voulut attaquer Goa, il dit à ſes Officiers qu'il le faiſoit pour le ſervice du Roi, pour l'honneur de la Nation & pour leur propre ſureté, ajoutant, *je ne deſire d'être ſuivi que de ceux qui ſont vrayement ſenſibles à tes motifs* (1). Un cri d'applaudiſſement que jetterent les Soldats & les Matelots, obligea les Officiers de faire leur devoir, & pour effacer le ſouvenir de leurs fautes paſſées ils ſe comporterent ſi vaillamment qu'ils ſe rendirent maîtres de la ville. Les Portugais ne s'apperçurent de l'extrême importance de Goa, qu'après qu'ils en furent poſſeſſeurs; & ils avouerent alors que *d'Albuquerque* s'étoit conduit par des principes très-ſages, en pouſſant les choſes auſſi loin qu'il avoit fait pour s'aſſurer l'établiſſement le plus avantageux par ſa ſituation, au milieu de la Côte de Malabar, le plus aiſé à défendre par ſa force naturelle, & le plus commode par ſon port ſpacieux & ſûr. Ce qui donnoit encore du prix à cette conquête, c'eſt qu'elle ſe fit en grande partie aux dépens des Maures, qui ſe propoſoient d'en faire une place d'armes, pour faciliter l'exécution de leur grand deſſein de chaſſer les Chretiens des Indes (2).

(1) *De Barros*; Dec II. L. X. (2) *Guyon*, Hiſt. des Ind. Orient. Vol. I p. 385, 386.

SECTION III. *Progrès des Portugais &c.*

La conquête de Goa, quoique d'une très-grande importance, n'étoit nullement capable de satisfaire l'ambition de *d'Alberquerque*, qui n'étoit occupé que du desir d'étendre la domination de son Maître, & d'augmenter sa réputation. Ce fut dans ce dessein qu'il fit voile pour *Malacca*, & étant arrivé à la rade il fit demander au Roi les prisonniers Portugais qu'il avoit entre les mains. Le Monarque Indien l'amusa par de belles promesses, & le Général le souffrit pendant quelque tems, par la crainte que ce Prince ne fît mourir les prisonniers: mais à la fin il perdit patience, attaqua la ville & y mit le feu; sur quoi le Roi de Malacca renvoya les prisonniers, & offrit de faire la paix à telles conditions que les Portugais souhaitteroient. Celles que *d'Albuquerque* proposa étoient des plus fieres; il demanda de pouvoir bâtir une Citadelle, qu'on payât la valeur de tous les dommages que les Portugais avoient soufferts, & tous les fraix de l'armement qu'il avoit fait. Le Monarque Indien refusa absolument de se soumettre à ces conditions, les hostilités recommencerent de part & d'autre, & enfin *d'Albuquerque* attaqua la ville par mer & par terre avec beaucoup de furie, & après une résistance opiniâtre elle fut emportée d'assaut & livrée au pillage. On peut juger des richesses qui s'y trouverent par le quint du butin qui revint de droit au Roi, & qui monta à deux-cens-mille crusades d'or (*a*).

Il se rend maître de Malacca.

Précautions qu'il est obligé de prendre pour la conservation de la Ville.

Le Général commença par faire construire une Citadelle pour mettre la place en sureté, il y mit une bonne Garnison, & en donna le commandement à *Rodriguez Patalino.* Il établit en qualité de premier Magistrat sur les Indiens & les Maures *Utemutis*, Seigneur Indien, qui ayant abandonné le Roi de Malacca lui avoit rendu de bons services; & après avoir reçu les félicitations de plusieurs Princes Indiens sur sa victoire, il se disposa à retourner à Goa. Avant son départ on découvrit une conspiration, dont *Utemutis* étoit le principal auteur, comptant de se rendre maître de la place. Les Lettres qu'on avoit interceptées, servirent de preuve contre lui; malgré son grand âge il fut condamné avec son fils à perdre la tête, & la sentence fut suivie de l'exécution, quoique l'on offrît cent mille pieces d'or pour lui sauver la vie (*b*) (*). Après avoir demeuré presque une année en-

(*a*) *Lafitau*, Conq. des Portugais, T. II. p. 109. & suiv.

(*b*) *Purchas*, Vol. I. p. 33. *Maffæus*, L. V. C. 1, 2.

(*) Le premier qui essaya de s'établir à Malacca fut *Diego Lopez de Siqueira*, qui y alla par ordre du Viceroi Almeyde avec une Escadre de cinq vaisseaux, vers la fin de l'année 1509. Malacca étoit alors une des villes les plus riches des Indes, où il y avoit plusieurs Marchands assez puissans pour pouvoir mettre en mer trois ou quatre vaisseaux, & les charger richement à leurs propres dépens: elle étoit le centre du commerce des Moluques, de la Chine & de toutes les Indes. Le Roi, qui s'appelloit *Mahmud*, reçut d'abord *Sequeira* assez bien, mais à la longue, à l'instigation des Maures, il entreprit de faire un massacre général des Portugais, & il s'en fallut peu qu'il n'y réussît. Il y en eut un grand nombre de tués, quelques-uns demeurerent prisonniers, & *Sequeira* fut obligé de se retirer en si mauvais état, qu'il fallut faire couler à fonds un de ses vaisseaux, afin d'avoir assez de monde pour gouverner les quatre autres; il en envoya deux pour porter au Viceroi la nouvelle de son désastre, & avec les deux autres il fit voile

SECTION III. *Progrès des* Portugais &c.

entiere à Malacca, *d'Albuquerque* y laiſſa pour Gouverneur un homme expérimenté, avec un nombre ſuffiſant d'hommes & de vaiſſeaux, & fit voile pour la Côte de Malabar; il fut accueilli dans ſa route d'une ſi violente tempête, que la plus grande partie de ſa Flotte périt avec toutes les richeſſes qu'elle portoit, & le Général eut beaucoup de peine à ſe rendre au Port de Cochin (*a*).

Son activité & ſon bonheur rendent la Couronne de Portugal *redoutable.*

Après y avoir demeuré peu de tems, & y avoir mis tout en bon ordre, *Don Alfonſe* retourna à Goa, où les affaires étoient un peu en déſordre; il les eut bientôt rétablies, & il humilia les Princes du voiſinage à un tel point, que le Samorin même envoya des Ambaſſadeurs pour demander la paix, & pour lui offrir de faire conſtruire à Calicut un Fort en tel endroit qu'il jugeroit à propos. L'Empereur d'Ethiopie envoya auſſi un Ambaſſadeur à Goa, pour le faire paſſer en Portugal; la terreur des armes Portugaiſes étoit ſi grande, qu'*Idalcan* & les autres Princes qui s'étoient le plus fortement oppoſés à l'Etabliſſement des Portugais, furent bien aiſe d'effacer la mémoire de leur imprudence, en offrant de ſubir telles conditions qu'il plairoit à *Don Alfonſe* de leur impoſer. Tant de proſpérités auroient été capables de faire tourner la tête à un homme moins habile que ne l'étoit le grand *d'Albuquerque*, à la capacité duquel les Portugais doivent plus leurs conquêtes, qu'aux Armées & aux Flottes qu'il commandoit (*b*). Il aimoit l'ancienne frugalité de ſon Pays, & ne ſe laiſſa corrompre ni par l'autorité, ni par les richeſſes dont il étoit en poſſeſſion; dont il ne ſe ſervit effectivement que pour le ſervice de la Couronne.

Vertus & grandes qualités de Don Alfonſe D'Albuquerque *le Grand.*

Quand il remarqua que les Indiens jugeoient de tout par l'éclat & la pompe, il s'accomoda à leurs idées, & affecta dans des occaſions extraordinaires une magnificence extraordinaire juſques dans les plus petites choſes; mais au milieu de tout cette ſplendeur il ne ſe relâchoit en rien de ſa premiere ſimplicité, & vivoit quant à ſa perſonne auſſi frugalement qu'aucun particulier. Il exigeoit avec quelque rigueur ce qui revenoit à la Couronne, mais pour ſa fortune particuliere il en prenoit ſi peu de ſoin, qu'à la réſerve de ſes appointemens il n'avoit preſque rien qu'il pût dire lui appartenir. Ses Officiers étoient ſes enfans, & il prenoit autant de ſoin de les former, que le pere le plus tendre en prend de l'éducation de ſes enfans. Il pardonnoit les fautes, mais il puniſſoit avec une inflexible ſévérité les traîtres & ceux qui manquoient à leur devoir. Il étoit prompt à recompenſer; à table il ne parloit que des belles actions de ſes Officiers, tandis qu'il gardoit non ſeulement le ſilence ſur les ſiennes propres, mais ne vouloit pas permettre aux autres de les louer. Il diſoit ſouvent qu'il ne redou-

(*a*) *Laſitau*, T. II. p. 160. (*b*) *Maffæus*, L. V. C. 3.

voile pour le Portugal. Ce fut pour ſe venger de cette inſulte, & pour reclamer les priſonniers, que *Don Alfonſe* ſe rendit devant Malacca au mois d'Avril 1511; & ne voyant pas qu'il eût plus de raiſon de ſe fier au Roi que *Sequeira*, il attaqua hardiment la ville, & s'en rendit maître avec beaucoup de peine; par cette conquête il ouvrit le commerce avec les Iſles de la Sonde, & avec la Chine (1).

(1) *Purchas*, Vol. I. p. 32.

doutoit rien à l'égal de la flatterie, & l'an remarque qu'il n'avança jamais aucun de ceux qui tenterent de gagner ſes bonnes graces par cette voye. C'eſt ce que l'on peut regarder comme un des traits les plus ſinguliers de ſon caractere, car on ne voit gueres de Grands qui ſoient inacceſſibles par ce côté-là; mais en même tems on peut attribuer à cela, qu'il étoit ſi bien ſervi, le mérite ſeul donnant droit à ſa faveur; & pendant ſon adminiſtration les flatteurs, gens faux & lâches, furent toujours exclus. Quelques Hiſtoriens Portugais ont très-judicieuſement obſervé, que la vanité d'Almeyde le porta à affecter toute la grandeur d'un Prince, dans un tems où la puiſſance des Portugais n'étoit pas encore fort bien établie; au-lieu que jamais la modeſtie de *d'Albuquerque* ne brilla davantage, que lorſque ſes victoires ne lui laiſſoient plus rien à craindre, & que les plus grands Princes de l'Orient recherchoient ſon amitié par leurs Ambaſſadeurs (*a*). Avec tant de belles qualités ce Héros n'étoit pas exempt de défauts; il avoit une ambition demeſurée, & emporté par un deſir immodéré d'étendre la domination de la Couronne de Portugal, il ne s'embarraſſoit gueres ſi les moyens qu'il employoit étoient juſtes ou non. Dans la vie privée il étoit de la plus rigide probité, mais la vérité ne permet pas d'en dire autant quand il agiſſoit en homme public. Le reſte de ſon Hiſtoire juſtifiera pleinement l'impartialité de cette Remarque (*).

Il s'empara de Goa, ſans autre droit ſinon que la Couronne en avoit beſoin. Il ſe rendit maître de Malacca par la même raiſon, & ce motif lui fit méditer encore la conquête d'Ormus, qu'il fit de la maniere ſuivante. On a vu, qu'avant que d'être déclaré Gouverneur-Général des Indes, il avoit tenté d'y élever une Citadelle, ſans pouvoir l'achever; mais la puiſſance des Portugais s'étant tellement accrue que tout le Commerce d'Orient dépendoit d'eux, le Roi d'Ormus s'étoit vu dans la néceſſité de payer un tribut annuel au Roi de Portugal, parceque la ville & ſes habitans ne ſubſiſtoient que par le Commerce des Indes. Le Trône d'Ormus étoit alors rempli par un jeune Prince, nommé *Torun Shah*, qui avoit peu de capacité, & qui étoit d'un caractere timide. Au com-

(*a*) *De Barros*, Dec. II. L. X. C. 5.

(*) On a allégué pour juſtifier la conduite de ce Grand Homme, qu'il trouva le plan de *Vaſquez de Gama* impraticable, & qu'il n'étoit pas poſſible de conſerver le commerce à moins que de ſe rendre maître des Indes. En ſuppoſant la vérité du fait, cela le juſtifie certainement en qualité de Politique; mais la queſtion eſt de ſavoir quel droit lui ou le Roi ſon Maître avoient de mettre ſous le joug des Peuples avec leſquels ils n'avoient point eu auparavant de commerce, & dont ils n'avoient par conſéquent aucun ſujet de ſe plaindre, qui en combattant contre les Portugais étoient dans le cas de la légitime défenſe de ſoi-même. Quoi qu'il en ſoit, ſa droiture & ſon équité, quand ſon ambition n'étoit point intéreſſée, étoient telles, que ſes envieux mêmes n'oſoient les conteſter. Tous les habitans des Indes, de quelque Religion qu'ils fuſſent, étoient ſi intimement convaincus de ſon équité, qu'après ſa mort ils en donnerent une ſinguliere preuve; ils alloient offrir des vœux à ſon tombeau, pour lui demander juſtice contre la tyrannie de quelques-uns de ceux qui ſuccéderent en ſa place, mais qui ne ſuccéderent pas à ſes vertus (1).

(1) *Lafitau*, T. II. p. 253.

SECTION III. *Progrès des* Portugais &c.

commencement de son regne toute l'autorité avoit été entre les mains d'un vieux Ministre, nommé *Noradin*, homme des plus rusés, mais nullement entreprenant: pour se soutenir & assurer l'autorité à sa famille, il introduisit à la Cour trois de ses neveux, à qui il confia les principales Charges de l'Etat & de l'Armée. *Hamed*, le plus jeune des trois, se rendit en peu de tems si puissant par ses intrigues, qu'il ne restoit plus au Roi & à son oncle qu'une ombre d'autorité (*a*).

Sa derniere entreprise contre Ormus.

Don Alfonse d'Albuquerque, qui fut informé de tout, assembla une Flotte, & publia qu'il avoit dessein d'attaquer *Aden*; mais dès qu'il fut en mer, il fit voile vers les Côtes de Perse, & parut à la vue d'Ormus, dans le tems qu'on s'y attendoit le moins. Il demanda qu'on lui remît d'abord la Citadelle, qu'on établît des Factoreries Portugaises dans la ville, & que le Roi se reconnût Vassal de la Couronne de Portugal. *Torun Shah*, jugeant qu'il valoit mieux être Vassal d'un Prince Souverain qu'esclave de son Ministre, se servit de son autorité pour dégrader sa Dignité, reçut le Général dans la Citadelle, lui assigna quelques-unes des meilleures maisons de la ville pour y établir ses quartiers, & fit arborer sur son Palais la banniere de Portugal. *Hamed* ne put dissimuler son ressentiment à la vue d'une révolution si subite & si imprévue; pour en prévenir les suites il forma quelques complots contre la vie du Général: *Don Alfonse* n'en fut pas plutôt instruit, qu'il chargea quelques-uns de ses Soldats de l'en défaire, ce qu'ils firent sans autre cérémonie. Passe encore, si le Général s'en étoit tenu-là; mais ses desseins étoient de nature à ne pouvoir être bornés que par l'entiere possession de ce qu'il ambitionnoit, desorte que sous prétexte qu'une Flotte d'Egypte menaçoit l'Isle d'une descente, il demanda toute l'artillerie de la ville, dont il disoit avoir besoin pour la défendre contre l'ennemi. *Torun Shah* assembla son Conseil, qui déclara d'une voix qu'il n'avoit aucune connoissance du projet de cette descente, & qu'il jugeoit qu'il y auroit une grande imprudence à condescendre à la demande du Général. La lâcheté du Roi l'emporta sur la sagesse de ses Ministres, l'artillerie fut portée à bord des vaisseaux, & *Don Alfonse* ne voulut jamais la rendre. Ayant nommé *Pierre d'Albuquerque* Gouverneur de la Citadelle, il se saisit de quinze Princes du Sang, de leurs femmes & de leurs enfans, & les transporta à Goa, pour lui servir d'ôtages. C'est ainsi qu'Ormus fut pour le présent assujettie aux Portugais, & par-là une autre partie du grand projet d'Emanuel se trouva heureusement exécutée, si l'on peut parler ainsi d'une chose où le succès n'est pas fondé sur la justice (*b*) (*).

Le

(*a*) *Maffæus*, L. V. C. 7. (*b*) *Guyon*, Hist. des Ind. Orient. P. I. p. 388, 389.

(*) En l'année 1513, *d'Albuquerque* avoit risqué une attaque contre la ville d'*Aden*, qui étoit alors en la puissance d'un Prince Arabe; mais comme elle étoit bien fortifiée, & défendue par une Garnison de neuf-mille hommes, sous les ordres d'un Emir, le Général manqua son coup, & perdit beaucoup de monde. On convient néanmoins généralement qu'il se seroit rendu maître de la ville, s'il eût poursuivi son entreprise avec sa fermeté ordinaire; mais il commença à s'appercevoir que son propre plan étoit aussi impraticable que celui de *Gama*; & que s'il avoit pris *Aden*, il y auroit fallu une Garnison plus nom-

Section III. *Progrès des Portugais &c.*

Le Général Portugais eut peu après le plaisir de recevoir un Ambassadeur du Roi de Perse. Ce Monarque ne pouvoit voir sans crainte l'Etablissement d'une Nation puissante si proche des côtes de ses Etats, mais la nécessité l'obligea de dissimuler, & il jugea qu'il valoit mieux paroître en Prince ami qu'en Prince qui avoit peur. *Don Alfonse* pénétra le véritable motif de cette Ambassade, & il ménagea les choses avec tant de prudence, qu'il dissipa les ombrages du Monarque Persan, & qu'il établit une véritable amitié avec lui. Il reçut l'Ambassadeur avec de grands honneurs en public, & très-gracieusement en particulier: il témoigna la plus haute estime pour le Shah, & en retour des présens qu'il lui avoit faits, il lui envoya un train de pieces de campagne, avec des Canoniers pour les servir. Le Shah fut également surpris & charmé de la politesse du Général Chretien, qui par-là ménagea très-sagement aux Persans le moyen d'agir avec succès contre les Turcs, qui étoient les ennemis communs des uns & des autres. Il est certain que *Don Alfonse* étoit un des ennemis les plus redoutables & les plus déclarés, que cette Nation ait jamais eus: il prévoyoit qu'ils deviendroient un jour maîtres de l'Egypte, & il savoit que s'ils le devenoient, ils pourroient, en ménageant bien les choses, s'assurer le Commerce des Indes. Il prit la résolution de prévenir le coup, & dans cette vue il forma deux projets, qui feront à jamais honneur à sa mémoire, & qui prouvent que l'étendue de son génie égaloit son ambition, quoiqu'il ne vequît pas assez pour les exécuter (*a*).

Il reçoit des complimens du Roi de Perse.

Le premier de ces projets étoit d'empêcher le renouvellement du commerce par la voye d'Alexandrie, en quoi il savoit que les Vénitiens pour leur propre intérêt, aideroient les Turcs, & tels autres Barbares. Pour le prévenir, il insinua à l'Empereur d'Ethiopie, que pour se mettre en sureté contre de si dangereux Voisins, il ne pouvoit rien faire de plus avantageux, que de détourner le cours du Nil, en lui ouvrant un passage par où il se jettât dans la Mer d'Arabie, avant qu'il entrât en Egypte. Si ce projet avoit été praticable, la plus grande partie de l'Egypte seroit devenue inhabitable, & il auroit été impossible en même tems de transporter, comme autrefois, les marchandises des Indes de la Mer Rouge à Alexandrie, ce qui étoit son grand objet. Son autre projet étoit de faire passer de l'Isle d'Ormus sur la côte opposée d'Arabie, qui n'en est qu'à soixante-dix lieues, trois-cens chevaux, jugeant ce nombre suffisant pour piller le tombeau de Mahomet à la Mecque (*), ce qui lui paroissoit devoir avoir des suites fort avantageuses, parcequ'un pareil coup auroit rempli de terreur & de consternation les Ma-

Grands Projets qu'il forme, mais que la mort l'empêcha d'exécuter.

ho-

(*a*) *Osor.* de Reb. Eman. L. X.

nombreuse que ne l'étoit toute son armée: il aima donc mieux employer toutes ses forces contre Ormus, où il prit si bien ses mesures, qu'il fut en état de la garder avec un petit Corps de troupes. Il fit cette expédition en 1515, & ce fut la derniere de ses conquêtes (1).

(*) L'Historien se trompe pour avoir suivi *Maffée*, le tombeau de Mahomet n'est pas à la Mecque mais à Médine. Rem. du Trad.

(1) *Maffæus*, L. V. C. 7.

SECTION III. *Progrès des* Portugais &c.

hométans d'Orient, & par-là auroit arrêté ce concours de Pélerins, qui contribuent en quelque façon à soutenir le Commerce d'Arabie: par-là il auroit avancé beaucoup son autre projet, qui étoit d'ôter le Commerce de l'Orient aux Turcs & aux autres Mahométans (*a*). Peu après le retour de *Don Alfonse* à Goa, ce Seigneur tomba malade, & mourut en peu de jours, âgé de soixante-trois ans. Les Mahométans l'appelloient *Albuquerque Malandi*, parcequ'il étoit né à Melinde en Afrique, & que dans toutes les Langues Orientales cette ville s'appelle *Malanda*; les Portugais l'ont nommé à juste titre *Albuquerque le* GRAND. Il étoit le plus habile Politique & le plus grand Capitaine qu'ils ayent jamais eu aux Indes, où il laissa les affaires sur le pied le plus avantageux, & cependant il fit tous ses grands exploits avec des forces assez médiocres. Il prit Calicut avec trente vaisseaux, Goa avec vingt-un: il surprit Malacca avec vingt-trois, & il n'en avoit que vingt-deux à son expédition d'Ormus. La mort de ce Grand Homme, quoique déja âgé, fut très-préjudiciable aux affaires des Portugais, & elle l'auroit été bien plus encore, si son successeur ne se fût trouvé en ce tems-là à Cochin, où il venoit d'arriver de Portugal avec dix voiles (*b*). *Albuquerque* laissa tous les Etablissemens des Indes dans une paix parfaite, & dans un ordre admirable, avec un Corps de troupes régulieres en état de conserver non seulement ce qu'il avoit conquis, mais encore de faire de nouvelles conquêtes, si le Roi ou ses Successeurs en vouloient entreprendre. On lui fit des obseques magnifiques, & il fut inhumé dans l'Eglise de Notre Dame de Goa, qu'il avoit bâtie, & que son fils, *Alfonse d'Albuquerque* aggrandit dans la suite: ce dernier vécut quatre-vingts ans, & écrivit les Commentaires où il fait l'Histoire des exploits de son pere (*c*) (*).

16 Décembre 1515.

SEC-

(*a*) *Maffeus*, L. V. C. 7. *Lafitau*, T. II. p. 250, 251.

(*b*) *Maffæus*, L. V. C 7.

(*c*) *Lafitau*, T. II. p. 252.

(*) Cet homme véritablement Grand, qui avoit fait tant de merveilleux exploits pour la Couronne de Portugal, & qui avoit l'honneur de servir un des plus sages & des meilleurs Princes qui ayent jamais occupé le Trône, eut néanmoins le malheur de mourir en disgrace. Son ambition, sa rigueur & son inflexible équité lui attirerent un grand nombre d'ennemis. La plupart étant retournés en Portugal, ne cessoient de tâcher de prévenir le Roi contre lui, en insinuant à ce Prince qu'il pensoit plus à ses intérêts qu'à ceux de son Maître. Tout cela n'auroit cependant pas fait grande impression, si malheureusement *Don Alfonse*, craignant qu'on ne veillât pas à la conservation de Goa autant que l'importance de la place le méritoit, ne l'avoit demandée à titre de Duché, en recompense de ses services: cette demande fit ce que tous ses ennemis n'auroient pu faire, elle donna de l'ombrage au Roi, & lui fit prendre la résolution de mettre le Gouvernement en d'autres mains. *Don Alfonse* en reçut la nouvelle étant malade, & l'on dit qu'il s'écria; „ Quoi! *Soarez* Gouverneur des Indes! *Vasconcellos* & *Diego Pereira*, que „ j'ai fait passer en Portugal comme criminels, renvoyés avec honneur! J'encours la haine des hommes pour l'amour du Roi, & la disgrace du Roi pour l'amour des hommes! au tombeau, malheureux vieillard, il est tems, au tombeau!" Il écrivit une Lettre au Roi pour lui recommander son fils, qui étoit fils naturel: la Lettre étoit fort courte, & finissoit par ces mots. *Je ne vous dis rien des* Indes, *elles vous parleront assez pour elles & pour moi* (1).

(1) *Lafitau*, Conq. des Portugais, T. II. p. 248, 249.

SECTION IV.

Suite des Vicerois Portugais, *& Hiſtoire abrégée de leur adminiſtration, juſqu'au Gouvernement de* Don Conſtantin de Bragance, *ſous lequel leur Empire parvint au plus haut point de ſa grandeur.*

Section IV. *Suite des* Vicerois Portugais *aux* Indes.

Lopez Soarez de Albergaria *ſuccede à* Albuquerque.

Don *Alfonſe d'Albuquerque* eut pour ſucceſſeur *Lopez Soarez de Albergaria*, qui prit d'abord en main le Gouvernement. C'étoit un homme plein de candeur & de probité, & l'on prétend que ces vertus le rendoient peu propre à l'Emploi dont il fut revêtu. Il fit les arrangemens néceſſaires pour maintenir les Portugais dans les Poſtes où ils étoient établis: il envoya auſſi une Flotte à la Chine, & ce fut-là ce qu'il fit de plus ſage pendant ſon adminiſtration (*a*). D'ailleurs il ne fut pas fort empreſſé à faire de nouvelles conquêtes, ni à former des projets au préjudice de ſes Voiſins. Ayant appris que le Sultan d'Egypte avoit équipé une puiſſante Flotte ſur la Mer Rouge, il ſe mit en mer pour l'aller combattre avec toutes les forces navales des Portugais, qui ſurpaſſoient tout ce qu'ils avoient encore eu dans ces mers. La fortune parut le favoriſer d'abord; les habitans d'*Aden*, voyant leurs forces fort diminuées & les fortifications de leur ville en grande partie ruinées, appréhenderent tellement qu'il ne les attaquât, qu'ils lui envoyerent des Députés pour lui offrir de ſe ſoumettre. Il les reçut honnêtement, accepta des rafraîchiſſemens, & ſe fiant à leurs proteſtations il ne prit point la précaution d'y faire conſtruire une Forteresſe & d'y mettre de Garniſon, pour s'aſſurer de la place. Les Adenois profiterent de l'occaſion, réparerent promptement leurs murailles, & ſe mirent en ſi bon état de défenſe, qu'ils lui firent ſentir ſon imprudence par le mépris qu'ils firent des ordres qu'il leur envoya: il ſe repentit de ſa crédulité, & s'apperçut des fâcheuſes ſuites de ſa négligence, quand il fut trop tard (*b*). Il marqua le même défaut d'intelligence & de courage, en ne s'oppoſant point aux progrès des Turcs, qui ſe rendirent en peu de tems maîtres de l'Egypte, & commençoient à devenir redoutables dans le Golphe Perſique & dans la Mer Rouge; enſorte qu'il étoit de jour en jour plus viſible, que ce Gouverneur, nonobſtant ſa grande vertu & ſon amour pour la juſtice, n'étoit nullement propre pour le Poſte auquel on l'avoit élevé; & ſelon toutes les apparences les affaires des Portugais aux Indes auroient ſouffert davantage par ſa mauvaiſe conduite, ſi *Diego Siqueira* n'étoit arrivé de Portugal, & n'avoit pris le commandement (*c*).

Don Diegue de Siqueira *lui ſuccede.*

Le nouveau Viceroi ſe rendit à Malacca, où il régla tout à l'avantage & à la ſatisfaction des Portugais. Il tourna enſuite ſes armes contre les Mahométans, & réduiſit le Roi de *Baharen*, qui eſt une Iſle du Golphe Perſique, lequel s'étoit révolté contre le Roi d'Ormus, Vaſſal de la Couronne de Portugal; & comme cette entrepriſe étoit ſage & bien conduite, elle ne contri-

(*a*) *Maffæus*, L. VI.
(*b*) *Lafitau*, T. II. p. 271. 277.
(*c*) *Maffæus*, L. VII. C. 1, 2, 3.

SECTION IV. *Suite des Vicerois Portugais aux Indes.*

tribua pas peu à augmenter la réputation & la puiſſance des Portugais. Il échoua cependant dans quelques tentatives ſur *Diu*, & il commença à s'appercevoir que les guerres continuelles pour chaſſer les Mahométans des Indes, avoient fort affoibli les Portugais, & qu'il étoit très-difficile de maintenir le vaſte Empire qu'ils avoient fondé. Ses trois années étant expirées, il eut pour ſucceſſeur *Don Edouard de Meneſez*, qui ſe trouva bientôt engagé en pluſieurs querelles, contre leſquelles il lutta avec beaucoup de patience, de courage, & avec des ſuccès différens (*a*). La premiere année de ſon Gouvernement mourut *Emanuel le Grand*, Roi de Portugal, qui avoit heureuſement acquis, prudemment conſervé, & par ſon admirable politique étendu l'Empire de ſa Couronne ſur une grande partie de l'Aſie & de l'Afrique. Le grand ſecret de ſon Gouvernement, par lequel il remporta pendant tout le cours de ſon regne des victoires, ſans aucun revers conſidérable, conſiſtoit à ne rien donner au hazard ni aux expédiens. Il avoit de grands revenus, qu'il ménageoit ſagement, ne dépenſant rien pour des maîtreſſes ou pour ſes plaiſirs: il recompenſoit le mérite très-généreuſement & au-delà de l'eſpérance de ceux qui recevoient ſes faveurs; il envoyoit tous les ans de nouvelles Flottes aux Indes, & il ne ſouffrit jamais de relâchement dans la diſcipline ni ſur mer ni ſur terre; il pardonnoit aiſément les fautes, mais jamais les tromperies, & puniſſoit la trahiſon avec la derniere ſévérité (*b*).

15 Decembre 1521.

Jean III. *envoye des forces aux* Indes.

Jean III. ſon fils lui ſuccéda: voulant ſuivre les maximes de ſon pere, il envoya un renfort de vaiſſeaux & de troupes aux Indes, & par-là *Meneſez* ſe trouva en état de pourſuivre ſes deſſeins dans toutes les parties des Indes, ce qu'il fit heureuſement tant qu'il gouverna. L'année ſuivante *Vasquez de Gama*, Comte de Videgueira, fut nommé Viceroi des Indes; mais comme il étoit fort âgé, & qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il finît les trois années de ſon adminiſtration, il y eut une commiſſion en faveur de *Henri de Meneſez*, pour lui ſuccéder en cas de mort: une troiſieme commiſſion pour *Pierre de Maſcarenhas*, ſi *Meneſez* venoit à mourir, & une quatrieme pour *Lopez de Sampayo*, qui devoit en pareil cas remplacer *Maſcarenhas*. Don *Vaſquez de Gama* ne jouit pas longtems de ſa nouvelle Dignité, ayant défait ſur mer les Calicutiens, il mourut moins de quatre mois après ſon arrivée à Goa, deſorte que la Viceroyauté échut à *Henri de Meneſez* (*c*).

Déſordres après la mort de Vaſquez de Gama.

La commiſſion en vertu de laquelle il devoit ſuccéder étoit cachetée, avec cette inſtruction. „ Ne doit point être ouverte, qu'en cas, ce qu'à Dieu „ ne plaiſe, que Don *Vaſquez de Gama*, Viceroi & Grand-Amiral des In„ des, vienne à mourir." La commiſſion ayant été ouverte dans la grande Egliſe de Cochin par les Officiers qui commandoient, *Meneſez*, qui étoit abſent, fut proclamé Viceroi; ſon Gouvernement fut court, & mêlé de bons & de mauvais ſuccès; après avoir livré pluſieurs combats à ceux de Calicut, qui n'avoient rien de déciſif, il défit leur Flotte dans le Port de Gulete, & ſe rendit maître de la plupart de leurs vaiſſeaux; peu après il rui-

(*a*) *Lafitau*, T. III. p. 3. Eman. L. XII. p. 366.
(*b*) *De Faria*, L. IV. C. 10. *Oſor.* de Reb. (*c*) *Maffæus*, L. VIII. C. 14.

ruina une Flotte des Turcs de Dabul, une autre des Maures de Zeila, il attaqua & battit celle du Prince de Patane, de même que *Laqueximene*, Amiral de Bintam; s'étant enſuite avancé pour ſecourir les Portugais aſſiégés par l'ennemi dans la Forteresſe de Calicut, il exécuta glorieuſement ſon deſſein, mais il mourut d'une bleſſure à la jambe, & l'on crut que la fleche qui l'avoit atteint étoit empoiſonnée. Ce malheureux accident fit beaucoup de tort aux affaires des Portugais, & comme les précautions qu'on avoit priſes pour prévenir les troubles, en furent la principale ſource, il ne ſera pas inutile de développer ce dont il s'agit (*a*).

Section IV. *Suite des Vicerois Portugais aux Indes.*

Auſſitôt qu'on eut à Goa la nouvelle de la mort de *Henri de Meneſez*, les principaux Officiers s'aſſemblerent pour ouvrir la commiſſion qui regloit la ſucceſſion à la Viceroyauté, & l'on trouva qu'elle regardoit *Don Pedre de Maſcarenhas*, qui étoit pour lors à Malacca. Un des Officiers s'aviſa d'une diſtinction entre un Gouverneur préſent & un Gouverneur éloigné; il ſoutint qu'il étoit évident que le but de ces ſubſtitutions étoit d'empêcher que le Gouvernement des Indes ne fût jamais ſans Chef, & qu'un Chef abſent n'en étant proprement point un, il falloit ouvrir une autre commiſſion, afin d'avoir un Viceroi qui pût d'abord agir, juſqu'à l'arrivée de *Maſcarenhas*. Cette propoſition ne fut nullement du goût d'un grand nombre, qui prévirent que ſous prétexte de prévenir un petit mal, ou pour mieux dire un léger inconvénient, ils étoient ſur le point de tomber dans un plus grand. Mais *Alfonſe Mexia* inſiſta ſi fortement, qu'enfin on y conſentit, & le billet ayant été ouvert, *Lopez de Sampayo*, quatrieme Viceroi ſubſtitué, prit les rênes du Gouvernement, & remporta une victoire ſignalée ſur les Malabares à l'embouchure du Bacanor (*b*). *Maſcarenhas* fut très-piqué de ce que *Sampayo* avoit uſurpé l'autorité hors de ſon tour, refuſa d'acquieſcer à l'arrangement que l'on avoit pris, & prit le Titre de Viceroi: étant obligé d'attendre la ſaiſon propre pour retourner à Goa, il profita du tems pour ſe rendre avec une Flotte de dix-neuf voiles ſur la Côte de Bintam, où il défit *Laqueximene*, l'Amiral ennemi, avec la Flotte de Pahang, qui étoit venue à ſon ſecours; ayant enſuite emporté la ville de Bintam d'aſſaut, il la brûla; le Roi étant mort de chagrin, *Maſcarenhas* en mit un autre en ſa place, à condition qu'il n'entretiendroit ni Armée ni Flotte ſans la permiſſion des Portugais, & qu'il ſe repoſeroit entierement ſur leur protection. Delà il fit voile pour Goa, & demanda des Arbitres pour décider qui de lui ou de *Sampayo* étoit le légitime Viceroi; mais le dernier refuſa tout arbitrage, & au contraire il fit arrêter *Maſcarenhas*, comptant que cela termineroit le différend; mais il prit en cela de fauſſes meſures, car au-lieu d'affoiblir le parti de *Don Pedre*, cette violence groſſit le nombre de ſes partiſans, enſorte qu'il fut réduit à conſentir à la propoſition de ſon compétiteur: on choiſit treize Juges pour décider cette épineuſe diſpute, qui par un incident qui arriva, devint encore plus embarraſſante (*c*).

Deux Vicerois en même tems.

Une

(*a*) *Laſitau*, T. III. p. 127.
(*b*) *Maffæus*, L. XI. C. I.
(*c*) *Laſitau*, T. III. p. 158.

SECTION IV. *Suite des Vicerois Portugais aux Indes.*

Une petite Escadre arriva de Portugal à Cochin, portant ordre à *Alfonse de Mexia* de supprimer les nominations précédentes (*a*), & on lui en envoyoit d'autres. *Mexia* s'en prévalut, & contre l'avis du Conseil il fit ouvrir la premiere des nouvelles commissions; & comme il y trouva ce qu'il espéroit, il ne douta point que tout n'allât à son gré. Cette commission étant en faveur de *Lopez de Sampayo*, il soutint que les deux nominations précédentes n'étoient d'aucune autorité, & que l'on ne devoit avoir égard qu'à la derniere: comme la plupart des assistans étoient de la faction de *Mexia*, ou qu'il les avoit gagnés, tous acquiescerent à son sentiment, reconnurent *Sampayo* pour Viceroi, & ordonnerent, pour mettre fin aux disputes, que *Don Pedre de Mascarenhas* s'en retourneroit en Portugal. Quand il fut arrivé à Lisbonne, il rendit compte de tout ce qui s'étoit passé au Roi, qui seul pouvoit lui rendre justice. Ce Prince, après l'avoir écouté décida avec autant de sagesse que d'équité; il cassa la sentence des Arbitres, & ordonna que *Lopez*, actuellement Viceroi, payeroit à *Don Pedre* vingt-mille écus, qui étoient les appointemens de deux années; il fit aussi un Réglemnt pour l'avenir, par lequel il statua qu'à l'ouverture des billets de succession, l'absence ne préjudicieroit en nulle maniere, pourvu que celui qui seroit nommé se trouvât entre le Cap Cori & Diu; & comme cela comprenoit la plus grande partie des Indes, il étoit impossible que le cas qui avoit causé tant de trouble, arrivât jamais; cependant *Don Lopez Vaz de Sampayo* s'étant conduit parfaitement bien à d'autres égards, on jugea à propos de le confirmer dans la Viceroyauté, parcequ'il étoit obligé de donner tout ce qu'il avoit reçu jusqu'alors (*b*).

Un incident rend l'affaire plus embarrassée.

Don Lopez Sampayo *est confirmé dans le Gouvernement.*

Dès que les ordres du Roi furent arrivés aux Indes, *Don Lopez* les exécuta très-ponctuellement, se reconcilia avec les amis de *Mascarenhas*, & se comporta à tous les autres égards en homme de mérite & en bon sujet. Il souhaittoit ardemment d'effacer par de grands services la mémoire de ses fautes: ayant eu avis qu'une nombreuse Flotte de cent-trente vaisseaux, chargée d'épiceries, étoit en route pour aller à la Mecque, il l'attaqua à son passage, en dispersa & ruina une grande partie, & enleva le reste. Il rangea aussi à son devoir un redoutable Corsaire, qui s'étoit emparé d'un lieu nommé *Porca*, & qui avoit amassé tant de richesses, que lorsqu'on partagea le butin, chaque Soldat Portugais eut mille écus pour sa part (*c*). Quelque tems après il remporta une nouvelle victoire sur les Indiens & les Mahométans, & étant retourné à Goa, comme il savoit que le tems de sa Viceroyauté étoit prêt d'expirer, il fit les préparatifs nécessaires pour la réception de son Successeur, & ne négligea rien pour mettre tout sur le meilleur pied qu'il étoit possible. Le succès à cet égard égala son zele, & les plus judicieux Historiens conviennent que dans le tems qu'il remit sa Charge, les affaires des Portugais aux Indes étoient dans un état aussi florissant qu'elles l'eussent jamais été, depuis la premie-

(*a*) *Maffæus*, L. IX. Ch. 4.
(*b*) *Lafitau*, ubi sup. p. 193.
(*c*) *Maffæus* l. c. C. 7.

SECTION IV. *Suite des Vicerois Portugais aux Indes.*

miere expédition de *Vasquez de Gama*; car il fit achever à Goa le Palais, la Cathédrale, le Couvent de St. François & le grand Hôpital; il fit bien réparer les Fortereſſes des Côtes & des Iſles, chaque Gouverneur eut ordre d'être à ſon poſte; toutes les Garniſons étoient complettes, les magaſins bien pourvus, & pour couronner le reſte la Flotte étoit la plus belle & la plus nombreuſe qu'on eût encore vue. Elle étoit de cent-trente-ſix Bâtimens, quatorze de haut bord, ſix Galeres Royales, huit Fregates, ſix Brigantins, & cent-deux demi Galeres ou autres Bâtimens; & enfin il employa trois-cens mille écus à payer les arrérages dus à l'Armée & à la Flotte. Tel étoit l'état des choſes quand *Don Lopez* ſortit de charge (*a*) (*).

Nunho da Cunha & *ſes ſucceſſeurs juſqu'à la mort de* D. Juan de Caſtro.

Son ſucceſſeur fut *Nunho da Cunha*. Il étoit parti de Portugal avec la patente de Général, accompagné de ſon frere *Simon da Cunha*, nommé Amiral des Indes. Ayant voulu s'arrêter à Mombaze pour y paſſer l'Hiver, le Roi refuſa de le recevoir, deſorte qu'il força l'entrée du port, & s'étant rendu maître de la ville, il l'abandonna au pillage & y mit le feu. Il fit voile delà pour les Indes dès le commencement du Printems: auſſitôt qu'il fut arrivé à Goa, en 1529, il réſolut d'attaquer la Ville & la Fortereſſe de *Diu*, ſituée dans une Iſle du même nom, proche de l'entrée du Golphe de Cambaye; ayant fait voile avec la Flotte il ne parut pas ſitôt à la vue de la place, qu'il reçut un Ambaſſadeur de *Badur* Roi de Cambaye, avec offre de remettre la Fortereſſe entre ſes mains: la propoſition ayant été acceptée, il en confia la garde à *Antoine Silveira*, à la grande ſatisfaction des Portugais, qui depuis longtems convoitoient cette place (*b*). Quelque tems après, le Roi de Cambaye, à l'inſtigation des Turcs, qui ſouhaittoient fort d'être maîtres de Diu, tenta d'en dépoſſéder les Portugais & de reprendre cette ville; mais cette entrepriſe fut très-malheureuſe, il fut battu à platte couture, la plus grande partie de ſa Flotte coulée à fonds, & lui-même dangereuſement bleſſé.

Peu de tems après *Soliman*, Bacha du Caire, vint pour aſſiéger *Diu* avec

(*a*) *Maffæus*, L. IX. C. 7. Epit. de las Hiſtorias Portugueſas, L. IV.
(*b*) *Laſitau*, T. III. p. 284. *De Faria*, C. 12.

(*) Ce Viceroi étoit certainement un homme de mérite, qui avoit les intérêts de la Couronne & de la Nation Portugaiſe fort à cœur; mais la maniere dont il parvint à la Viceroyauté des Indes, lui avoit fait un grand nombre d'ennemis, qui ſous divers prétextes traverſerent ſes deſſeins, & l'empêcherent d'acquérir la réputation que ſes ſoins infatigables lui auroient méritée. Il étoit plus retenu que la plupart de ſes prédéceſſeurs à entrer en guerre; mais quand on l'attaquoit, ou qu'il ſe trouvoit dans la néceſſité d'attaquer, il ſe conduiſoit en homme de courage, & il auroit eu de plus grands ſuccès, ſi les Officiers qui ſervoient ſous lui n'avoient par envie arrêté ſes progrès. A l'égard du Civil, qui dépendoit plus abſolument de lui, il rendit de grands ſervices à ſa Nation, en réglant les fonctions des Officiers ſubalternes de façon à prévenir toutes les diſputes, & en employant les plus capables, & ceux qui avoient le plus longtems ſervi aux Indes. Tout cela n'empêcha pas que ſon ſucceſſeur ne le fît arrêter, & qu'il n'eût beaucoup à ſouffrir après ſon retour en Portugal (1).

(1) *Laſitau*, Conq. des Portugais, T. III. p. 206. & ſuiv.

SECTION IV. *Suite des Vicerois Portugais aux Indes.*

avec une Flotte de soixante-deux Galeres, de six Gallions & d'autres Bâtimens, qui portoient quatre-mille Janissaires, & seize-mille autres Soldats, outre les Canonniers & les Matelots; & d'abord qu'il fut arrivé il fut joint par quatre-vingt Voiles & quelques Troupes de *Mohammed*, le nouveau Roi de Cambaye. Le Bacha Turc ayant fait descente fit battre la place avec soixante pieces de canon; mais le Gouverneur soutint courageusement ses attaques jusqu'à l'arrivée de *Garcie de Noronha*, nouveau Viceroi de Goa, qui vint à son secours. Celui-ci s'avisa d'un stratagême, qui fut de faire mettre quatre grandes lanternes à chaque vaisseau de la Flotte, ce qui jetta une si grande terreur parmi les Turcs, qu'ils leverent le siege avec la derniere confusion, abandonnant tentes, munitions, artillerie, & au-delà de mille blessés, qui avec un pareil nombre allés au fourrage, tomberent entre les mains des Portugais (*a*). *Mohammed* se soumit ensuite à la Couronne de Portugal. *Noronha* eut pour successeur *Etienne de Gama*, celui-ci *Alfonse de Sosa*, auquel succéda *Don Jean de Castro*; sous la Viceroyauté de ce dernier les Cambayens & les Turcs attaquerent encore Diu, mais sans succès; le Viceroi les battit sur mer & sur terre, & en fit un grand carnage. Il ajouta plusieurs ouvrages à la place, y fit construire une nouvelle Citadelle dans une situation plus avantageuse & mieux bâtie que la premiere. Ce grand-homme ne survéquit pas long-

1548. tems, quoiqu'il eût peu de tems avant sa mort la satisfaction de recevoir des Lettres gracieuses du Roi son Maître, avec une commission qui le continuoit dans la Viceroyauté pour trois ans, une augmentation d'appointemens, & un présent de dix-mille pieces d'or (*b*) (*).

Garcie de Sa, *Viceroi.*

A l'ouverture des billets de succession, le premier nom que l'on trouva fut celui de *Don Pedre de Mascarenhas*; mais comme il étoit déja parti pour retourner en Portugal, on ouvrit le second billet, qui désignoit *Don Garcie de Sa*, ancien Officier, qui avoit gagné l'estime de tout le monde. Il commença son administration en mettant la derniere main à ce qui n'étoit pas fini du sage & beau plan formé par son prédécesseur; &

(*a*) *Maffæus*, L. XI. C. 15, 16. (*b*) *Lafitau*, T. IV. p. 31. *De Faria*, l. c. L. IV. C. 12.

(*) On ne peut refuser aux Vicerois & aux Gouverneurs Portugais la justice de reconnoître, que par leur vigilance & leur courage ils rendirent inutiles toutes les entreprises que les Empereurs Turcs firent pour établir leur puissance sur mer dans les Indes, quoique leurs mesures fussent très-bien prises, & les Flottes qu'ils employerent très-puissantes, & bien montées d'hommes; ce fut par la bonne conduite des Chefs Portugais que leur Nation se maintint non seulement dans l'Empire qu'elle avoit, mais que la puissance des Chretiens s'est établie dans les Indes; car si les Turcs avoient pu une fois se rendre maîtres de Diu, & de quelques Forteresses sur la Côte de Malabar, ils auroient emporté tout, parceque les Maures se seroient soulevés par-tout en leur faveur; & le zele de Religion, joint à l'intérêt temporel, les auroit animés à pousser leur pointe jusqu'à ce qu'il eussent remis les choses sur l'ancien pied; peut-être même auroient-ils à leur tour envahi l'Europe, avec les forces navales des Indes (1). Mais la sage Providence prévint ce malheur, en accordant aux Portugais des victoires réitérées.

(1) *Baldæus*, Hist. de Malabar. C. 12.

& quoiqu'il ne vécût qu'un an il augmenta la Flotte de quatorze bons Vaisseaux, & rendit d'autres services, qui furent fort utiles à ceux qui lui succéderent. *Don George Capral* fut appellé après lui au Gouvernement; bientôt après il se trouva engagé dans la guerre contre le Samorin, qu'il contraignit promptement à demander la paix; & il auroit fait de plus grands exploits si l'arrivée de *Don Alfonse de Norogna* n'avoit mis fin à sa commission (*a*). Ce fut sous la Viceroyauté de *Norogna* que les Turcs attaquerent Ormus, & furent sur le point de s'en rendre maîtres; cependant ils furent obligés à la fin de lever le siege. Il y eut quelques autres contretems pendant son administration, qui fut de quatre ans, au bout desquels *Don Pedre de Mascarenhas* lui succéda, mais il mourut un an après avoir pris possession de sa nouvelle Dignité. *Don Pedre Baretto*, qui prit sa place, eut à soutenir des guerres continuelles contre les Indiens & les Mahométans, & il les conduisit avec autant de courage que de bonheur, jusqu'à ce qu'il fût relevé par *Don Constantin de Bragance*, frere du Duc du même nom, le premier Viceroi des Indes, nommé par la Régence après la mort du Roi Jean III. & un des plus sages & des plus grands hommes qui ayent été revêtus de cette Dignité: sous son gouvernement tout prospéra de maniere que les Portugais se persuaderent que la durée de leur Empire dans les Indes en égaleroit la gloire & l'étendue; mais ils ne furent pas longtems à s'appercevoir de leur erreur, & à reconnoître qu'il n'y a rien de plus passager que la prospérité humaine.

Section IV. *Suite des Vicerois Portugais aux Indes.*

SECTION V.

Tableau de l'Empire des Portugais *dans les* Indes, *& Description particuliere des deux grands Gouvernemens de* Mozambique *&* d'Ormus.

Les Portugais avoient dans l'espace de soixante ans fondé dans l'Orient un Empire, qui a quelque chose d'admirable & d'étonnant aux yeux de ceux qui sont en état d'en juger; d'un côté leur puissance s'étendoit jusqu'aux extrémités des Côtes de Perse, & ils étoient comme les maîtres du Golphe Persique; quelques-uns des plus petits Princes Arabes leur payoient tribut, d'autres étoient alliés avec eux, & tous les respectoient & les redoutoient. De l'autre côté de l'Arabie ils avoient des liaisons avec l'Empereur d'Ethiopie, auprès duquel ils avoient du crédit, desorte qu'on pouvoit dire avec vérité qu'ils commandoient depuis une mer jusqu'à l'autre mer. Le long de la côte des Indes & des frontieres de Perse, ils tenoient presque tous les Ports & toutes les Isles de quelque importance, comme *Diu*, *Daman*, *Chaul* &c. Ils possédoient toute la Côte de *Malabar* depuis le *Cap Ramez* jusqu'au *Cap Comorin:* ils étoient encore maîtres de la Côte de *Coromandel*, du Golphe de *Bengale*, de la Ville, de la

Section V. *Empire des Portugais dans les Indes.*

Vaste Empire fondé par les Portugais dans l'espace de soixante ans.

(*a*) *Maffæus*, L. XVI. C. 5.

SECTION V. *Empire des Portugais dans les Indes.*

la Fortereſſe & de la Preſqu'Iſle de *Malacca:* la grande Iſle de *Ceylon* leur payoit tribut, de même que les Iſles de la *Sonde*; & les *Moluques* étoient entierement ſous leur obéiſſance; enfin un avantage qui leur étoit en quelque façon particulier, c'eſt qu'ils avoient un établiſſement à la Chine, & la liberté du Commerce avec les Japonois (*a*) (*).

On a vu de quels petits commencemens ce vaſte Empire s'éleva; nous avons rendu ſuccinctement compte des actions des grands hommes par la conduite & le courage deſquels de ſi grandes choſes furent exécutées; & quoique nous ayons tâché d'être auſſi concis qu'il étoit poſſible, nous avons rapporté dans un ordre clair & chronologique les principaux événemens, juſqu'au tems où l'Empire des Portugais dans les Indes parvint à ſon plus haut point de grandeur. Si nous voulions continuer ainſi juſqu'à notre tems, notre Hiſtoire deviendroit trop étendue, ſans contribuer au but qui eſt l'objet de notre travail. Nous nous écarterons donc un peu du plan que nous avons ſuivi juſqu'ici, & nous tâcherons de donner auſſi briévement qu'il nous ſera poſſible une idée claire de la nature de l'Empire des Portugais dans les Indes pendant qu'il a été dans ſa force, les conſéquences qu'il a eues pour la Couronne de Portugal dans cet intervalle, les véritables cauſes de ſa décadence & preſque de ſon entiere ruine. Ajoutons à cela, qu'aucune partie de ce ſujet, qui peut être d'une utilité réelle, ne doit être paſſée ſous ſilence; deſorte que nous indiquerons dans leur ordre naturel les principales Fortereſſes que cette Nation a élevées dans les Indes, les Colonies qu'elle y a établies, & nous indiquerons comment & en quel tems elles ſont tombées en d'autres mains. Enfin nous ferons la deſcription de la Ville de Goa, & du Pays d'alentour; & nous donnerons au Lecteur une juſte idée des miſérables débris de cette prodigieuſe puiſſance, dont l'origine & les progrès nous ont occupés juſqu'ici.

Nous nous flattons, qu'en arrangeant de cette façon la quantité de matériaux que nous avons, nous éviterons des répétitions ennuyeuſes & inutiles; puiſque ce qui mérite principalement notre attention par rapport aux Portugais, c'eſt la connoiſſance des véritables ſources de leur décadence, & le tems précis où ils ont été chaſſés de leurs établiſſemens; car pour ce qui

(*a*) *Guyon*, Hiſt. des Ind. Orient. P. I. p. 393.

(*) Ce fut la prodigieuſe étendue de leur Empire, l'autorité abſolue qu'ils avoient ſur les habitans naturels, & la diſtribution qu'ils firent des différentes ſortes de commerce dans les Indes, qui mirent les Portugais en état d'accumuler de ſi immenſes richeſſes, & d'envoyer de ſi prodigieux retours en Portugal. Mais l'étendue de leur domination, & leurs meſures pour la maintenir, cachoient les principes de leur ruine: car en acquérant des établiſſemens fixes aux Indes, qui paſſoient à leur poſtérité, les Portugais devinrent mols & lâches, & n'ayant aucune des vertus & très-peu du courage de leurs ancêtres, ils ſe comporterent avec une arrogance inconnue dans les premiers tems. En Portugal on meſuroit la proſpérité des Indes par les profits qu'elles produiſoient, & on ne s'embarraſſoit point du caractere d'un Officier qui en revenoit, s'il apportoit de grands biens (1).

(1) *Laſitau*, T. III. p. 212.

qui regarde les autres particularités intéreſſantes de ces événemens, elles appartiennent proprement aux autres Chapitres, dans leſquels nous ferons l'Hiſtoire des progrès des autres Nations de l'Europe dans les Indes; & comme ç'a été en grande partie aux dépens des Portugais qu'elles ſe ſont établies, il falloit éviter la répétition des mêmes faits. Mais comme l'impartialité eſt encore un article de la derniere importance, nous conſulterons auſſi les Hiſtoriens Portugais dans cette partie de notre Ouvrage, afin de mettre les faits dans leur véritable jour, & non tels que les repréſentent ordinairement ceux qui veulent faire honneur à une Nation particuliere, & qui par cette raiſon s'appliquent à donner un tour avantageux à ſes entrepriſes, comme ſi l'accroiſſement de puiſſance marchoit toujours de pair avec la juſtice & la vertu, tandis que c'eſt très-ſouvent le contraire, non à-la-vérité dans les vues de la Providence, qui fait ſouvent ſervir les mêmes vices & les mêmes paſſions des uns pour punir les violences & les rapines commiſes par d'autres (*a*).

SECTION V. *Empire des Portugais dans les Indes.*

Pendant que les Portugais furent maîtres des Indes, l'Autorité Souveraine étoit entre les mains d'un ſeul, aſſiſté d'un Conſeil; quoique ceux qui en ont été revêtus l'ayent été ſous différens Titres, comme on l'a vu, de Général, de Gouverneur, & ordinairement de Viceroi des Indes, on n'a gueres conféré cette haute Dignité qu'à des perſonnes de la premiere qualité & de la plus grande capacité: & il faut avouer à l'honneur de la Nation Portugaiſe, que l'on ne trouve gueres dans l'Hiſtoire d'hommes plus ſages, plus vertueux & plus vaillans, que parmi ceux qui ont rempli ce Poſte ſi élevé. L'autorité du Viceroi étoit en quelque maniere illimitée, mais ce qui contrebalançoit ce grand pouvoir, c'eſt que le tems de ſon adminiſtration étoit court, n'étant gueres que de trois ans. Il étoit maître abſolu du Militaire, & quoiqu'il y eût ſouvent un Amiral des Indes, il étoit ſoumis aux ordres du Viceroi. Dans les Affaires Civiles le Tribunal du Viceroi à Goa décidoit en dernier reſſort & ſans appel; mais dans les Affaires Criminelles le Viceroi ne pouvoit faire mourir aucun Gentilhomme Portugais, & tous ceux qui ſont au ſervice du Roi ſont eſtimés tels, ſans l'approbation du Roi (*b*).

Grande autorité du Viceroi des Indes.

Le Viceroi avoit pour ſoutenir ſa Dignité de gros appointemens, qui le mettoient en état de vivre avec la derniere magnificence; & c'eſt ce qui étoit d'autant plus néceſſaire qu'il commandoit à pluſieurs Rois, qui en qualité de Vaſſaux de la Couronne de Portugal lui obéiſſoient exactement & ſans délai. Ce fut pour s'aſſurer de leur ſoumiſſion que dans pluſieurs de leurs Capitales, & en d'autres endroits convenables de leurs Etats, on bâtit des Forts, où l'on entretenoit des Garniſons; par-là, pour dire la choſe nettement, leur autorité étoit tellement bridée qu'ils ne pouvoient rien faire de contraire aux intérêts des Portugais, ou à ce qu'il plaiſoit à ceux-ci d'appeller leurs intérêts. Les Portugais avoient des Factoreries dans les Ports de ces Princes, & étoient maîtres du Commerce; ils mettoient à leur

Prérogatives des autres Gouverneurs, & comment les Productions paſſoient en Portugal.

(*a*) *Guyon* ubi ſup. p. 394.

(*b*) *Guyon* Hiſt. des Indes Orient. P. I. p. 391, 393.

SECTION V. *Empire des Portugais dans les Indes.*

leur gré le prix aux Productions & aux Manufactures du Pays, & prétendoient avoir le droit de préférence, deſorte que non ſeulement les Mahométans mais les Indiens naturels ſe trouvoient preſque abſolument exclus du commerce. Par ces moyens ils tiroient des richeſſes immenſes en or, en pierres précieuſes, en épiceries, en aromates, en bois rares, en drogues, en étoffes, que leurs Flottes tranſportoient tous les ans de leurs établiſſemens ſur les Côtes de Malabar & de Coromandel, dans le Golphe de Bengale, dans les Royaumes de Camboye, de Decan, de Malacca, de Patane, de Siam &c. dans les Iſles de Ceylon, de Sumatra, de Java, de Borneo, dans les Moluques, à la Chine & au Japon; toutes ces richeſſes paſſoient en Portugal, où toutes les Nations de l'Europe venoient les acheter au prix qu'ils vouloient y mettre. On ne doit donc pas être ſurpris du tout, qu'un ſi petit Royaume ait pu équiper de ſi prodigieuſes Flottes, ou ait pu envoyer tant de monde dans ces Régions éloignées, parceque le deſir de partager leurs richeſſes & leur proſpérité attiroit continuellement de nouveaux habitans chez eux tant en Europe que dans les Indes (*a*) (*).

Liberté de Conſcience à Goa.

Ce fut un grand trait de politique que d'accorder une parfaite liberté de conſcience à Goa, quoique l'Inquiſition y fût établie, mais elle n'avoit aucun pouvoir ſur ceux qui n'étoient point entrés dans le ſein de l'Egliſe Catholique. C'eſt ce qui y attira des Marchands de tout Pays & de toute Religion, & ce qui y entretint pendant un grand nombre d'années un prodigieux concours de toutes parts; enſorte que des particuliers acquirent d'immenſes richeſſes, & furent en état de payer libéralement la protection que leurs Gouverneurs leur accordoient. Ce fut dans ces premiers tems, lorſque toutes les richeſſes des Indes ſe trouvoient en quelque façon à la diſpoſition d'une ſeule Nation, que l'extrême importance de ce commerce parut dans tout ſon jour; & c'eſt ſur ce que rapportent les Auteurs qui ont vécu dans cette période, & qui n'ont parlé que ſur leurs propres obſervations, que nous pouvons comprendre comment on pouvoit faire de ſi immenſes fortunes dans ce tems-là, & que l'on apportoit certainement en Europe plus de richeſſes réelles que l'on n'a jamais fait (*b*). Car c'eſt un point

(*a*) *Guyon*, Hiſt. des Ind. Orient. P. I. p. 391, 393.

(*b*) *De Faria*, ubi ſup. L. IV. C. 10, 12.

(*) Les Portugais n'imiterent point les Vénitiens dans la maniere de faire leur commerce, en tranſportant eux-mêmes les marchandiſes des Indes dans les différens Pays de l'Europe: ils les vendoient à ceux qui venoient à Lisbonne pour les acheter. C'eſt ce qui engagea quantité de Marchands à s'établir parmi eux en qualité de Facteurs ou d'Agens; nombre de Mariniers s'engageoient ſur les Flottes qu'ils envoyoient aux Indes; les Charpentiers & les autres Ouvriers trouvant plus d'argent en Portugal que dans leurs Pays, venoient s'y établir, & y exercer leur métier (1). Les enfans de tous ces gens-là ſe naturaliſoient, & tentés par les avantages qu'on leur promettoit aux Indes, il y en paſſoit tous les ans, & comme ils n'avoient pas de peine à y trouver des femmes & des établiſſemens, ils y reſtoient; ce fut ainſi que les Portugais, tant qu'ils furent dans un état floriſſant, entretinrent leurs Garniſons, & fournirent ſans peine leurs Flottes de Soldats & de Matelots.

(1) *Monſon's* Naval Tracts, in the III. Volume of *Churchill's* Voyages.

point digne de remarque, que tant que le commerce de l'Europe avec les Indes fut entre les mains des Portugais, il se faisoit tout autrement qu'aujourd'hui; & quoique nous ne puissions articuler bien distinctement ce qu'ils portoient aux Indes, nous sommes bien surs qu'ils n'y envoyoient pas de grandes quantités d'argent; l'or, les pierres précieuses, les épiceries qu'ils apportoient étoient en partie les revenus des Pays qui étoient sous leur domination, & en partie le retour des marchandises qu'ils y envoyoient; mais ils avoient l'avantage de mettre tel prix qu'ils vouloient à celles qu'ils vendoient comme à celles qu'ils achetoient, & l'on peut bien juger qu'ils ne négligeoient pas leur intérêt en le faisant: ensorte que quelle que fût la balance entre le Portugal & les autres Pays, on ne peut douter qu'elle ne fût tout-à-fait en faveur de l'Europe, quelle qu'elle ait été depuis (*a*).

Section V. *Empire des Portugais dans les Indes.*

Les affaires des Portugais aux Indes déclinent depuis la mort de Jean III.

La minorité qui suivit la mort de Jean III. Roi de Portugal, fut très-préjudiciable aux affaires de ce Royaume en Europe, & encore davantage dans les Indes, où l'on n'obéit plus aux Vicerois avec la même promptitude & la même exactitude: au contraire, chaque Gouverneur commença à faire le maître dans son département, & à tâcher de faire une grosse fortune, pendant la courte durée de son administration. Cette conduite fit naître des conspirations, des soulévemens, & des guerres avec plusieurs Princes Indiens; *Goa* & *Chaul* furent assiégées, l'une six mois, & l'autre neuf mois, par toutes les forces des Indes (*b*). *Don Sebastien*, Roi de Portugal, l'ayant appris, avoit grande envie d'aller en personne au secours de ces places, & l'on eut bien de la peine à l'en dissuader. On auroit peut-être bien fait de lui laisser entreprendre le voyage, puisque pour l'en détourner on jugea à-propos de l'engager dans cette fatale expédition d'Afrique, qui fut cause de sa perte & de la ruine de ses sujets. Les Portugais des Indes se défendirent cependant avec tant de courage & de résolution, qu'ils conserverent ces deux Fortereſſes, & contraignirent leurs ennemis d'en lever le siege avec beaucoup de perte. Mais ce fut-là le dernier grand effort de leurs forces, par lequel elles furent fort affoiblies, & c'est de cette époque que l'on a daté généralement & avec raison la décadence de leur puissance. Mais comme leur Empire s'étoit élevé par degrés, que les fondemens en étoient profonds, que leurs établissemens étoient en grand nombre, & quelques-uns très-forts, & qu'une longue suite de prospérités y avoit attiré beaucoup de monde, qui étoit à leur service, on peut aisément concevoir qu'un pareil édifice ne pouvoit s'écrouler tout d'un coup, mais devoit s'ébranler & se ruiner peu à peu; & que comme il y avoit eu plusieurs circonstances favorables qui avoient contribué aux heureux accroissemens de leur pouvoir, il doit y avoir eu aussi un grand concours de causes différentes pour ruiner entiérement leurs affaires: nous allons, à l'aide des meilleurs Auteurs, les rechercher & les développer (*c*).

1572.

Le

(*a*) *Cuyon* Hist. des Ind. Orient. P. III. p 35, 36.

(*b*) *De Faria*, l. c. L. V. C 1.

(*c*) Les Etats, Empires & Principautés du Monde, p. 329.

SECTION V. *Empire des* Portugais *dans les* Indes.

Le malheur qu'eut le Portugal d'être annexé au Royaume d'Eſpagne, après la mort du Cardinal *Henri*, oncle du Roi *Sebaſtien*, porta un terrible coup à la puiſſance des Portugais aux Indes, par les changemens que de pareilles révolutions occaſionnent naturellement dans le Gouvernement, par la négligence, qu'on eut bientôt, d'envoyer les ſecours ordinaires, & d'entretenir la Flotte Royale à Goa, & les différentes Eſcadres, qui croiſoient ſur les côtes des divers Pays de leur domination, & ſur-tout par le relâchement général de la Diſcipline, qui ne fut pas longtems à s'introduire (a) (*). Une autre cauſe de leur décadence fut la corruption des mœurs, que des richeſſes immenſes, un pouvoir abſolu, & un luxe exceſſif produiſirent parmi les perſonnes de toute condition aux Indes; on vit diſparoître cette piété ſincere, ce courage généreux, cette infatigable induſtrie, qui avoient fait regarder les premiers Conquérans comme au deſſus de l'humanité; leurs ſucceſſeurs devinrent indolens & pareſſeux, débauchés & lâches à un point, que nous aimons mieux laiſſer imaginer au Lecteur, que décrire. A quoi l'on peut ajouter, que leur ſoif inſatiable de dominer les porta à faire un ſi grand nombre d'établiſſemens, dont quelques-uns étoient ſi éloignés, que leurs forces, quoique grandes en elles-mêmes, ſi elles avoient pu être réunies au beſoin, étoient tellement affoiblies par cette mauvaiſe politique, qu'ils n'étoient pas en état de faire une réſiſtance vigoureuſe, ſurtout quand ils étoient attaqués en pluſieurs endroits à la fois (b).

Par le relâchement de la Diſcipline, & la Corruption des mœurs &c.

Par leur tyrannie envers les Indiens *& par l'arrivée des* Hollandois.

Ils s'étoient d'ailleurs attiré la haine de tous les Indiens par la dureté de leur Gouvernement, par cette impétuoſité inquiette à vouloir s'ouvrir l'entrée de tous les Pays, & par l'opiniâtreté avec laquelle ils perſiſterent à chaſſer les Maures, les Arabes & les Noirs. Ces cauſes priſes enſemble auroient déja été ſuffiſantes pour les affoiblir & pour les ruiner avec le tems, ſi la derniere & immédiate cauſe de leur ruine n'avoit pas paru alors. Ce fut l'arrivée des *Hollandois* aux Indes, après que *Philippe* II. leur eut défendu l'entrée de ſes Ports (c); il ſe flattoit par cette rigueur de ramener les *Provinces-Unies* ſous ſon obéiſſance, & elle ne ſervit au contraire qu'à les met-

(a) *Cuyon*, ubi ſup. Vol. III. p. 36-39.
(b) *De Faria*. Epit de las Hiſtorias Portugueſas L. V. Ch. 6.
(c) *D'Argenſola*, Hiſt. de la Conq. des Moluq. T. II. L. VII. p. m. 75, 76.

(*) Cette grande révolution arriva aux Indes en 1581, *Louis d'Ataïde* en étoit Viceroi, mais accablé d'années, d'infirmités & de ſoins, il mourut avant que l'on eût fait aucune démarche pour reconnoître un nouveau Souverain. Par l'ordre des ſucceſſions la Vice-royauté échut à *D. Fernand Tellez de Meneſez*, qui dans l'eſpérance de faire ſa cour à ſon nouveau Maître, fit proclamer & reconnoître *Philippe* II. dans toutes les places. Comme *Philippe* ne pouvoit le prévoir, il avoit eu ſoin d'envoyer *D. François de Maſcarenhas*, avec le Titre de Viceroi; & ſuppoſant qu'il trouveroit *D. Louis d'Ataïde* en vie, il le faiſoit Marquis de Santaren, afin qu'il ne fît point de difficulté de remettre le Gouvernement au nouveau Viceroi. Mais *D. François* ayant trouvé le bon homme mort, & que tout étoit réglé auſſi bien que le Roi le pouvoit ſouhaitter, il dépoſſéda le Seigneur qui avoit tout fait, dans l'eſpoir d'une recompenſe qu'il n'eut jamais.

(1) *Lyſias*, Conq. des Portugais, T. IV. p. 383, 384.

mettre en poſſeſſion de l'Empire des Indes. Endurcis à la fatigue & dans le beſoin, ayant tout à eſpérer & rien à perdre, les Hollandois eurent à faire à une Nation diviſée dans ſes Conſeils, dépravée dans ſes mœurs, & déteſtée de ſes ſujets & de ſes voiſins, de ſorte qu'ils trouverent bientôt moyen de s'établir dans quelques Iſles éloignées; & de-là par les nouvelles recrues qui leur venoient des Pays-Bas, ils ſupplanterent les Portugais, & les dépouillerent de leurs Domaines en beaucoup moins de tems qu'ils ne les avoient acquis, tant par la force des armes & par leurs intrigues, que ſur-tout par la maniere dont ils ſurent mettre leurs fautes à profit.

SECTION V. *Empire des Portugais dans les Indes.*

Nous allons à-préſent parler plus particulierement des places que les Portugais poſſédoient, dans le tems que leur Empire dans les Indes étoit dans toute ſa ſplendeur, afin de faire connoître au juſte l'étendue de leur puiſſance, le prix réel de leurs poſſeſſions, la nature du Commerce qu'ils faiſoient, le tems qu'ils en furent les maîtres, & l'époque de leur ruine & de la perte de la plupart de ces places. Si en liſant cette Deſcription, le Lecteur veut avoir une Carte ſous les yeux, & examiner la nature des lieux à meſure qu'il avancera, nous oſons lui promettre, ſans craindre de tromper ſon attente, qu'il aura un plan plus net, plus clair & plus complet des Indes Portugaiſes, qu'on n'en trouve dans aucun Ouvrage particulier, nonobſtant le grand nombre de Volumes qu'on a publiés ſur ce ſujet. Il faut pourtant obſerver avant tout, que pendant que l'Empire des Portugais en Aſie étoit floriſſant, le Viceroi diſpoſoit de cinq grands Gouvernemens, qui eu égard à leur valeur & à leur importance ſe ſuivoient dans cet ordre (*). Premierement celui de *Mozambique* ſur la Côte d'Afrique en ſecond lieu, celui de *Malacca* dans la Preſqu'iſle de ce nom; le troiſieme étoit celui de la Citadelle & de l'Iſle d'*Ormus* dans le Golphe Perſique; la Ville & la Forteresſe de *Maſcate* de l'autre côté ſur la Côte d'Arabie, formoit le quatrieme Gouvernement; & celui de l'Iſle de *Ceylon* étoit le cinquieme. Il y en avoit outre cela pluſieurs autres moins importans, quoique très-conſidérables, dont nous parlerons en leur lieu (*a*). Il eſt vrai que *Mozambique* étant ſur la Côte d'Afrique, nous pourrions en renvoyer la deſcription à une autre partie de notre Hiſtoire; mais comme elle a toujours été regardée comme faiſant partie des Indes, que ſon commerce étoit & eſt encore de la derniere conſéquence pour

Gouvernemens qui compoſoient l'Empire des Portugais dans les Indes.

(*a*) Les Etats, Empires & Principautés du Monde, p. 234.

(*) Cette diviſion doit s'entendre de la plus grande partie du tems que ces vaſtes domaines furent à la Couronne de Portugal; car ils furent quelquefois diviſés d'une autre maniere, & toutes les Indes partagées en trois Provinces, peu ou point dépendantes les unes des autres, parceque les Rois de Portugal appréhendoient ſouvent que les Vicerois ne devinſſent trop puiſſans (1); & cette crainte ne ceſſa, que lorſque l'expérience apprit qu'ils n'avoient pas aſſez d'autorité, & que le grand *d'Albuquerque* avoit eu une juſte idée du Gouvernement convenable aux Indes, en conſeillant de faire rendre rigoureuſement compte à tous les Vicerois, à la fin du terme de leur adminiſtration, mais de leur laiſſer la liberté de faire ce qu'ils jugeroient à propos, tant qu'ils ſeroient en place; parceque ſans cela ils ne pouvoient faire grand' choſe, & ne devoient pas être reſponſables de beaucoup.

(1) *Carré*, Voyage des Indes Orient. Vol. II. p. 92-94.

SECTION V. *Empire des Portugais dans les Indes.*

pour les Portugais, & qu'ils en ſont encore les maîtres, nous croyons pour plus grande clarté, devoir commencer par-là, & paſſer enſuite au Golphe Perſique & à la Côte d'Arabie; & de-là, ſuivant l'ordre de la ſituation des places, nous irons aux Moluques; nous paſſerons enſuite à la ville de Macao à la Chine, & aux établiſſemens que les Portugais avoient au Japon.

Deſcription de l'Iſle de Mozambique.

L'Iſle de *Mozambique* gît à quinze degrés de Latitude Auſtrale, à une demi-lieue du Continent d'Afrique; elle a environ trois quarts de lieues en longueur, & un quart de lieue de largeur; & elle n'a pas au-delà d'une lieue & demie de tour; le rivage eſt blanc. Elle s'étend du Sud au Nord le long du Continent entre la Terre & l'Iſle, & la Baye, qui offre un Port commode, à l'abri de tous les vents, ſpacieux, & ayant huit ou dix braſſes d'eau; les vaiſſeaux ancrent à un jet de pierre de l'Iſle. La Fortereſſe que les Portugais y ont bâtie eſt un quarré régulier, fortifié de quatre gros baſtions, & c'eſt la meilleure place qu'ils ayent jamais eue ſur les Côtes d'Afrique. Il eſt certain que toute l'Iſle eſt bien peuplée, mais il n'eſt pas aiſé de dire de quelle façon les habitations ſont diſpoſées; quelques Auteurs parlent de villes, comme s'il y en avoit deux: d'autres en font des villages, mais les meilleures Relations diſent qu'il y a un grand nombre de maiſons par toute l'Iſle, dont quelques-unes ſont bien bâties, & d'autres ſont petites & peu de choſe (*a*). Il y a des habitans de Nations & de Religions différentes; environ quarante ou cinquante familles Portugaiſes hors du Fort, un plus grand nombre de Meſtices, quelques centaines de familles Arabes qui ſont Mahométans, & beaucoup de Noirs du Continent, de la Religion deſquels nous n'avons point de connoiſſance diſtincte; en tout il peut y avoir entre deux, trois ou quatre-mille ames (*b*). Cette Iſle fut réduite ſous l'obéiſſance de la Couronne de Portugal au commencement du ſeizieme ſiecle, & elle lui appartient encore (*).

1601. 1606. Les Hollandois l'ont attaquée pluſieurs fois, la derniere fois ils l'aſſiégerent durant trente-deux jours, mais à la fin ils furent obligés de ſe retirer, non ſans emporter un gros butin (*c*). Le Climat eſt fort chaud & humide, & par conſéquent très-mal-ſain, excepté pour les naturels & pour ceux qui y ſont habitués depuis longtems. La juriſdiction du Gouverneur

(*a*) *Dapper*, Deſcript. de l'Afrique p. 398. Les Etats, Empires & Principautés du Monde. *Laſitau*, T. I. p. 110.

(*b*) *Purchas*, Vol. I. p. 278.

(*c*) Recueil des Voyages qui ont ſervi à l'établ. de la Comp. T. VI. p. m. 324 & ſuiv.

(*) Dans le tems que les Portugais vinrent aux Indes, *Mozambique* étoit un des principaux poſtes dont les Maures étoient les maîtres, comme ils l'étoient auſſi de *Quiloa* & de quelques autres places, par le moyen deſquelles ils ſe flattoient de pouvoir s'aſſurer le commerce des Indes, & ce fut-là la véritable raiſon qui les porta à ne rien négliger pour trahir & perdre *Vaſquez de Cama* à ſon premier voyage aux Indes. D'autre part l'expérience ayant appris aux Portugais, qu'ils ne pouvoient ſe fier à ces Peuples, & que ces places étoient de grande conſéquence pour eux, ils entreprirent de s'en rendre les maîtres, & y réuſſirent; & juſqu'à-préſent ils en ſont demeurés en poſſeſſion (1).

(1) *Laſitau*, Conq. des Portugais, T. I. p. 110-165. Les Etats, Empires & Principautés du Monde, p. 207. *Ramuſio*, Vol. II. fol. 107.

neur s'étend fort loin le long des côtes, jusqu'à Sofala d'un côté, & jusqu'à Melinde de l'autre. Les Isles de *Querimba* appartiennent aussi aux Portugais, les maisons sont bâties de pierre, & si bien munies qu'elles peuvent passer pour des Forts. Il y a aussi une ville Portugaise sur la Riviere, qui vient du Continent se décharger dans le Port; on y va en dix jours à la rame & à la voile, mais on en vient en cinq; c'est-là qu'on transporte les marchandises d'Europe & des Indes, & elles se répandent dans les Pays qui sont plus avant dans les terres, jusqu'à la distance de trois ou quatre mois de chemin (*a*). Dans les anciens tems il étoit fort ordinaire à un Gouverneur Portugais d'amasser, dans l'espace de trois ans, un demi million d'écus. Un Ecrivain fort intelligent assure, que la derniere fois qu'il étoit à Goa, le Gouverneur de Mozambique qui venoit justement d'arriver, apportoit avec lui la valeur de deux-cens-mille écus en Ambregris, outre un grand nombre d'autres choses de prix. La Flotte de Mozambique part tous les ans pour Goa dans le mois d'Août, & en revient en Avril (*b*).

SECTION V. *Empire des Portugais dans les Indes.*

Le Commerce qui s'y fait consiste en or, dont il y en a de deux sortes, celui qu'on tire des Mines, & la poudre d'or qu'on ramasse dans le sable des Rivieres; en argent, qui vient des Mines; on y a la plus belle ébene, dont il se trouve des forêts entieres; de très-bel ivoire en grande quantité; on y fait aussi commerce d'Esclaves, qui passent pour les meilleurs des Indes, de bestiaux, d'oiseaux, de vin de palme, de fruits & de racines. Les marchandises d'Europe & des Indes qu'on y envoye sont des vins d'Espagne & des Canaries, des huiles, des soies, des toiles, des cotons, du corail, des coquilles, & des Clinquailleries; on les transporte, comme nous l'avons dit, par la Riviere de *Senna*, & de-là dans tout le Continent. Leurs principales richesses viennent des Mines de Sofala, qui donnent, à ce que l'on prétend, plus d'or qu'aucune qu'il y ait au Monde; puisque, si l'on en croit le compte des Negres, elles ont produit depuis une longue suite d'années la valeur d'un million & demi de Livres sterling par an, dont les Portugais avoient autrefois la plus grande partie, & à quoi ils ont encore bonne part; de sorte que sans le secours de ce commerce, il y a longtems que celui de Goa seroit réduit à rien. On ne peut par conséquent douter, que dans le tems de leur plus grande prospérité, lorsque les Portugais étoient maîtres de Quiloa, de Mombaze, & d'autres places, & qu'ils avoient de grandes forces sur toutes ces côtes, ils ne dussent en retirer de prodigieux profits; encore aujourd'hui ils sont en possession de tout le commerce d'Europe qui s'y fait, qui ne peut être que fort considérable, quoiqu'au-dessous de ce qu'il étoit autrefois (*c*).

Commerce de Mozambique, à quoi il monte & son importance.

L'Isle d'*Ormus*, avec la Ville & la Forteresse qui y sont, ont été longtems fameuses en Orient, & n'étoient pas entierement inconnues aux Européens, avant

Situation, Productions &

(*a*) *Dapper*, ubi sup. p. 401.
(*b*) Les Etats, Empires &c. p. 207, 208.
(*c*) Dictionn. Univ. de Commerce, T. II. Col. 675-677.

SECTION V. *Empire des* Portugais *dans les* Indes.

avant que les Portugais eussent pénétré dans les Indes. L'Isle est à l'entrée du Golphe Persique, à cinq milles ou environ de la côte. Elle n'est pas fort grande, car ceux qui en ont fait le plus exactement la description, ne lui donnent pas au-delà de sept milles de tour. A parler exactement ce n'est qu'un roc de sel, la poussiere même de l'intérieur de l'Isle étant blanche, & piquante au goût. Il n'y a aucune source, & quand quelques Auteurs parlent de petits Lacs d'eau douce, il ne faut entendre par-là que des creux remplis par la pluie; mais il y pleut rarement, & quand il pleut en abondance, la pluie est accompagnée ordinairement de violens orages. L'Isle étoit non seulement peuplée, mais il y avoit aussi une bonne ville, & une Citadelle bien fortifiée, dans laquelle les Sultans ou Rois d'Ormus faisoient leur résidence; ces Princes possédoient aussi quelques domaines, quoique pas fort étendus, en terre ferme. La situation avantageuse en avoit fait la plus célebre échelle de l'Orient, on y voyoit aborder des vaisseaux de toutes les parties des Indes, des Côtes d'Afrique, de l'Egypte & de l'Arabie, outre le commerce réglé qui se faisoit par les Caravanes dans le Pays. C'est ce qui avoit rendu les Rois d'Ormus riches & les avoit fait respecter, sans être de grands & puissans Monarques; dans certaines saisons de l'année il y avoit un abord prodigieux de Marchands de tous les Pays, outre les Facteurs qui y résidoient toujours; les Vénitiens sur-tout faisoient un grand commerce en pierres précieuses, qui d'Ormus se transportoient à Bassora, de-là par les Caravanes à Alep, ou par mer à Suez, ensuite par terre ou par le Nil à Alexandrie, où elles étoient remises aux Marchands à qui elles appartenoient (*a*) (*).

*Importance de l'Isle d'*Ormus.

Etablissement des Portugais *à* Ormus.

Les richesses & le prodigieux commerce d'Ormus engagerent les ambitieux Portugais à en entreprendre la conquête; nous avons déja rapporté de quelle maniere ils y réussirent. Comme ils n'avoient pas d'intérêt à dépouiller le Sultan de sa qualité & de ses Etats, ils lui laisserent l'une & l'obligerent à payer tribut pour les autres; mais ils étoient maîtres absolus de la ville & de la Citadelle. La ville étoit sur le bord de la mer, & consistoit en trois mille maisons environ. Les habitans étoient ou des Arabes Mahométans sujets du Sultan, ou des Indiens idolâtres en petit nombre, & environ une centaine de familles de Juifs; on comptoit qu'il y avoit en tout quarante-mille ames (*b*). Quand les Portugais y furent établis ils bâtirent de bel-

(*a*) *Hakluyt's*, Voyag. p. 215. Les Etats, Empires &c. p. 209.

(*b*) *Hakluyt's*, Voyag. Vol. I. p. 47. *Tavernier*, l. c. *Thevenot*, T. IV. L. III. Ch. 5.

(*) On a une Chronique des Rois d'Ormus, par laquelle il paroît que leurs Etats étoient originairement en terre ferme; & que l'Isle s'étant peuplée à cause du commerce, & étant devenue riche à la longue, ces Princes y établirent leur résidence, & réduisirent aussi une partie de la Côte d'Arabie sous leur obéissance. Ils devinrent par-là puissans & riches, & se virent exposés à l'envie. Cependant si ces Princes avoient été habiles, ou qu'ils eussent été bien servis, ils auroient pu certainement se maintenir dans l'indépendance; mais le luxe, les dissensions intestines, & le manque de foi les réduisirent à un si petit pied, qu'ils payoient tribut au Roi de Perse, dans le même tems qu'ils étoient Sujets & Vassaux de la Couronne de Portugal (1).

(1) *Tavernier*, P. I. L. V. Ch. 23.

belles maisons, le fer des portes & des fenêtres étoit tout doré, & l'on prétend qu'ils se vantoient de substituer avec le tems l'or & l'argent au fer & au plomb. Les matériaux dont ils se servoient étoit du sel solide, qui, s'il est permis de se servir de cette expression, rendoit le sol de l'Isle durable dans ce climat-là, & assez agréable à la vue. Les rues étoient allignées & étroites, & les maisons exhaussées pour se mettre mieux à couvert du Soleil. Sur les toits ils avoient des appartemens de bois où ils couchoient en Eté, & une espece de Ventilateurs de pierre ponce pour la légérété, par le moyen desquels ils rafraîchissoient l'air dans les appartemens d'embas. Leurs meilleurs appartemens étoient au-dessous du rez-de-chaussée, où ils avoient des bains, dans lesquels ils étoient tout le jour avec leurs femmes & leurs enfans, durant les chaleurs de l'Eté, qui y sont plus grandes qu'en aucun autre endroit du Monde connu, à la réserve cependant de la côte qui est vis-à-vis. Les Portugais avoient aussi bâti dans l'Isle une belle Eglise dédiée à la Vierge, où ils alloient faire leurs dévotions, & qui leur servoit aussi de promenade (*a*).

Section V. *Empire des Portugais dans les Indes.*

La Forteresse, bâtie à la pointe de l'Isle du côté de la Perse, étoit réguliere, belle & forte, pourvue par degrés de trois-cens pieces de canon. Le Sultan avoit son Palais dans une belle plaine, avec quelques pavillons & quelques maisons de plaisance dans les environs, & un bosquet de palmiers. L'Isle a deux Ports, l'un du côté de l'Orient & l'autre du côté de l'Occident, mais ni l'un ni l'autre ne sont fort commodes, de sorte que tous les vaisseaux du Port de plus de six-cens tonneaux sont obligés d'ancrer dans la Baye, à une demi-lieue du rivage. Entre deux Havres & comme au centre de l'Isle, s'éleve une montagne, & au-dessus de celle-là une autre plus petite & plus escarpée; la premiere est de sel & de soufre, & l'autre uniquement de sel si pur, que dans l'éloignement, on diroit qu'elle est couverte de neige. On voit encore sur cette montagne les ruines de quelques tours, dans l'une desquelles les Sultans d'Ormus tenoient leurs freres prisonniers, après les avoir privés de la vue, & où ils étoient bien servis & magnifiquement entretenus (*b*). Les Portugais avoient encore une autre Forteresse en terre ferme du côté de la Perse, sous laquelle ils retiroient leurs barques armées, n'y ayant point d'endroit propre pour cela dans l'Isle. Le rivage est couvert d'un sable noir & fort luisant. Les habitans naturels se mettoient le matin & le soir, surtout en Eté, jusqu'au cou dans la mer, mais c'est ce que les Européens n'osoient faire parcequ'ils se peloient, ce qui les obligeoit à se servir des bains dont nous avons parlé (*c*).

Force de l'Isle & de la Forteresse qui la commande.

On a très-judicieusement observé, que les richesses, la splendeur, & le concours de peuple, non seulement rendoient Ormus la merveille du Monde pendant qu'elle fut dans un état florissant, mais qu'elles offrent un modele parfait du pouvoir presque infini du Commerce. Car dans les

Luxe, magnificence & richesses des habitans & des Portugais d'Ormus.

(*a*) Les mêmes.

(*b*) *Ramusio*, T. I. fol. 187, 292, 338, 388. P. I. L. V. Ch. 23.

(*c*) *Purchas*, Vol. II. p. 414. *Tavernier*, *Tavernier* & *Thevenot*, ubi sup.

SECTION V. *Empire des Portugais dans les Indes.*

saisons où il se faisoit, qui duroient depuis Janvier jusqu'en Mars, & pendant les mois de Septembre & d'Octobre, on voyoit non seulement un mouvement continuel de gens occupés, dont quelques-uns venoient pour ainsi dire du bout du Monde, pour recueillir les fruits du trafic, mais encore les plaisirs & la joie s'offroient à ceux qui vouloient les goûter. La poussiere salée des rues étoit cachée par des nattes propres, & par de riches tapis; on étoit défendu des rayons du Soleil du midi par des auvents de toile qui s'avançoient du haut des maisons. Les appartemens qui donnoient sur les rues étoient ornés de cabinets des Indes, de piles de la plus belle porcelaine, entremêlées d'arbrisseaux & de plantes de senteur, dans des vases dorés, & ornés de différentes figures. On trouvoit à tous les coins des rues des chameaux chargés d'eau. On prodiguoit les plus délicieux vins de Perse, les parfums les plus exquis, & tout ce que l'Orient fournit de plus délicat. Et tant que la saison duroit, ce qui alloit quelquefois à six semaines, il sembloit qu'on voyoit un spectacle enchanté, qui offroit les scenes les plus différentes; l'artifice & la gravité dominoient à la Bourse; un air de politesse officieuse brilloit par-tout dans les boutiques; les Officiers Portugais Civils & Militaires avoient quelque chose de haut & de fier dans leur maintien; on voyoit briller un air d'admiration & de contentement dans les yeux des spectateurs ordinaires, de transport & de joie dans les places publiques; c'étoit-là que les Danseurs de corde, les Baladins, les Charlatans, les Diseurs de bonne avanture & leurs semblables faisoient valoir leurs talens pour amuser & tromper. C'est ainsi que l'industrie humaine dirigée par l'art, & soutenue par le commerce, avoit rendu, en dépit de la Nature, ce misérable roc de sel aussi propre à captiver tous ceux que l'avarice, le luxe & la curiosité guidoient, qu'il est aujourd'hui desagréable & désert (*a*).

Prodigieuses sommes que le Gouverneurs levoient.

Il est aisé de concevoir par cette description que le Poste de Gouverneur d'Ormus devoit être très-lucratif, sur-tout dans les derniers tems, que les Gouverneurs avoient pour maxime fondamentale, que leur grande affaire étoit de s'enrichir. Dans cette vue ils tiroient de grosses sommes des droits sur tous les vaisseaux qui venoient dans le Port ou à la rade d'Ormus; ils mettoient encore de fort grands droits sur la Pêche des perles de l'Isle de Baharen; les barques des Côtes d'Arabie & de Perse, quoique chargées seulement des choses nécessaires à la vie, donnoient annuellement de grosses sommes, à cause de la grande consommation que faisoient les étrangers & les habitans. Le Gouverneur prétendoit avoir le privilege d'envoyer ses propres vaisseaux à Goa, Chaul, Bengale & Mascate; & pour que le profit sur ses cargaisons fût plus considérable, le commerce n'étoit ouvert pour les Marchands particuliers, qu'après que les vaisseaux du Gouverneur avoient leur charge (*b*). On prétend que les instruc-

tion;

(*a*) *Ramusio*, T. I. fol. 388. Essai sur la Marine & sur le Commerce, p. 184-186.

(*b*) *Hakluyt's*, Voy. p. 215. Les Etats, Empires & Principautés du Monde, p. 207, 208.

tions du Gouverneur ne portoient rien de semblable, mais que c'étoit une de ces usurpations, qui faites hardiment, se perpétuent dans la suite à titre de droit légitime. Ajoutez à tout cela le droit exclusif de vendre des chevaux dans toute l'étendue de sa jurisdiction, qui devoit rapporter beaucoup, puisqu'ils valoient généralement quatre & cinq-mille écus la piece. Les Caravanes d'Alep pour Bassora partoient deux fois l'an, dans les mois d'Avril & de Septembre. Ces Caravanes étoient composées depuis deux ou trois-mille jusqu'à cinq ou six-mille personnes, avec un grand nombre de chameaux, qui portoient de prodigieuses richesses; de Bassora les Marchands passoient aisément avec leurs marchandises par mer à Ormus. D'autre côté le Commerce régulier de Malacca, les Vaisseaux particuliers de toutes les parties des Indes, & les Caravanes qui traversoient les Provinces de Perse, apportoient aussi une grande quantité des plus riches & des plus précieuses marchandises; & il ne se vendoit & ne s'achetoit rien, que le Gouverneur d'Ormus & ses gens n'y gagnassent plus ou moins, aussi bien que les propriétaires. On diroit que l'importance d'Ormus étant si bien connue, & la place si bien fortifiée, il n'y avoit gueres à craindre pour elle, sur-tout dans un tems où la puissance des Portugais étoit si grande, & celle de leurs ennemis, considérés séparément, si peu considérable (*a*) (*).

Les Persans *& les* Anglois *attaquent l'Isle par mer & par terre.*

Mais l'insolence que produit la prospérité, rendit inutiles les précautions prises dans des tems où la prudence & le zele pour le Bien public prévaloient. Le fameux Shah *Abbas* méditoit depuis longtems la conquête de cette importante place, mais n'ayant point de forces de mer il ne pouvoit l'entreprendre. Les Portugais, qui étoient alors sous la domination de l'Espagne, lui procurerent par leur imprudence une Flotte, qu'il n'auroit pu équipper avec toute la puissance de Perse, ni que sa politique n'auroit jamais obtenue. Ils se brouillerent avec les Anglois, qui commençoient à devenir puissans dans les Indes, & les insulterent. Ceux-ci firent un Traité avec le Monarque Persan, par des raisons & sous des conditions dont nous rendrons compte dans la suite, & lui fournirent une Escadre de neuf vaisseaux, avec laquelle ils blocquerent & canonnerent la ville & la For-

(*a*) *Tavernier*, ubi sup. Les Etats, Empires & Principautés du Monde, p. 207, 208.

(*) Le dernier Roi d'Ormus, qui s'appelloit *Mahmut*, écrivit une Lettre, que l'on a encore, au Roi d'Espagne, quelque tems avant la ruine de l'Isle, dans laquelle il rendoit un fidele compte à ce Monarque des fautes du Gouvernement, qui devoient naturellement causer la perte entiere de ses Sujets & de ceux du Roi d'Espagne. Il y remarque que l'orgueil des Officiers Portugais augmentoit à proportion que leur pouvoir diminuoit; que dans les anciens tems un Gouverneur étoit fort content, quand au bout du terme de son administration il emportoit trente-mille Cruzades, au-lieu qu'alors deux-cens-mille suffisoient à peine pour les contenter, & qu'afin de gagner cet argent ils se servoient pour faire leur commerce des vaisseaux & des troupes du Roi, de sorte que l'Isle restoit sans défense (1). Lorsqu'Ormus fut prise par les Persans, cette Lettre tomba entre les mains des Anglois, & elle prouve clairement que ce Prince infortuné méritoit un meilleur sort.

(1) *Purchas*, Pilgrims Vol. II. p. 1802.

SECTION V. *Empire des Portugais dans les Indes.*

Fortereſſe, & tranſporterent dans l'Iſle une armée de trois-mille Perſans. Les Aſſiégés avoient de grandes forces, & une bonne Flotte, mais tout fut mal conduit. La ville ſe rendit bientôt, quelques Auteurs inſinuent que ce fut par trahiſon, mais il ſemble plutôt que ce fut par imprudence & par folie. La plus grande partie de la Flotte Portugaiſe fut brûlée & détruite. La Fortereſſe ne laiſſa pas de ſe bien défendre, & elle auroit pu ſe conſerver ſans l'opiniâtreté du Gouverneur, qui ne voulut pas ouvrir un paſſage à la mer en coupant la Preſqu'iſle ſur laquelle la place étoit bâtie, parcequ'il n'avoit pas ſuggéré cet expédient lui-même. Enfin au bout de deux mois la Garniſon capitula avec les Anglois. C'eſt ainſi que les Portugais perdirent Ormus, après en avoir été maîtres pendant cent-vingt ans (*a*) (*).

Richeſſes immenſes pillées à Ormus. 1622.

On compta, qu'outre les joyaux & les riches marchandiſes, le pillage & l'argent produiſirent au-delà de deux millions. Les articles de la Capitulation furent très-mal obſervés, auſſi bien que ceux du Traité avec les Anglois, qui n'eurent pas à beaucoup près la part du butin qui devoit leur revenir, & ce qu'ils en eurent ne leur profita gueres, la plus grande partie ayant péri ſur mer. Les Portugais tenterent de reprendre Ormus, & ils auroient peut-être réuſſi, ſi le Viceroi de Goa, ſoit par incapacité, ſoit par indolence ou par quelque pique contre l'Officier qui commandoit dans cette expédition, n'eût auſſi mal fait ſon devoir que le Gouverneur d'Ormus. Après que la place fut tombée entre les mains des Perſans, elle fut bientôt ruinée, & le Commerce tranſporté à Bander Abbaſſi ou Gambron. Dans la ſuite les vaiſſeaux Hollandois, ſous prétexte de prendre du leſt, ont emporté les matériaux de la ville, dont ils ont profité ; les Perſans ſe ſont aviſés de le leur défendre, quand il a été trop tard. Pendant quelque tems les Perſans ont eu Garniſon dans la Fortereſſe ; mais inſenſiblement elle eſt auſſi tombée en ruine, l'Iſle eſt entierement déſerte, & à peine y reſte-t-il encore quelques ruines, qui juſtifient ce que dit l'Hiſtoire, & qui prouvent que c'étoit-là autrefois une place de ſi grande importance, & le grand Magaſin de tout l'Orient (*b*).

SEC-

(*a*) *Purchas*, Vol. II. p. 1787. *Tavernier*, l. c.

(*b*) Voyages de *Pietro Della Valle* T. VI. p. 229. Paris 1745. *Purchas*, Vol II. p. 1793. *Tavernier*, P. I. L. V. Ch. 23.

(*) Il paroît par les Relations des Anglois eux-mêmes, qu'ils s'engagerent dans cette entrepriſe partie par crainte, partie par l'eſpérance d'avoir part au butin ; & quoique les Perſans n'euſſent pu rien faire ſans eux, on en agit fort mal avec eux, quoiqu'ils euſſent tout fait, & au bout du compte ils gagnerent fort peu à une entrepriſe qui changea entierement la face des affaires de ce côté-là, & mit les Rois de Perſe en poſſeſſion de tout ce qu'ils pouvoient deſirer ; tandis qu'elle porta un tel coup à la puiſſance des Portugais, qu'ils n'ont jamais pu en revenir, ſe trouvant maltraités de ce côté-ci par les Anglois autant qu'ils l'étoient de l'autre par les Hollandois, avec cette différence que les derniers ont gardé ce qu'ils ont pris, au-lieu que les autres ont donné tout aux Perſans, & ſont demeurés à leur merci (1).

(1) Voy. *Monexe's*, Account of the taking of Ormuz, in the ſecond Volume of *Purchas*, Pilgrims.

SECTION VI.

Continuation du même ſujet, & Deſcription des Etabliſſemens des Portugais *à* Maſcate, Diu, Daman, Chaoul, Onor, Cananor, Calicut, Cranganor & Coulan; *leurs mauvais ſuccès aux* Maldives; *leur Pêche lucrative à* Tutocorin; *& leurs Etabliſſemens à* Negapatan, Meliapour *&* Malacca.

Section VI. *Empire des* Portugais *dans les* Indes.

Le troiſieme Gouvernement des Indes Portugaiſes étoit celui de *Maſcate*, ou *Muſcate*, ville célebre dans l'Arabie Heureuſe. Elle eſt ſituée entre le Cap de *Raz-al-gate* & celui de *Moccandon*, au vingt-troiſieme degré, trente-minutes de Latitude Septentrionale, ſous le Tropique du Cancer. Elle a environ trois milles de tour, elle eſt bâtie ſur une petite Baye, de hauts rochers l'entourent, & elle a de fortes murailles qui la défendent, avec cinq ou ſix Châteaux garnis de canon; elle eſt très-bien ſituée pour le commerce à cauſe de ſon bon Port. Avant l'arrivée des Portugais aux Indes, il y avoit un grand abord de Marchands à Maſcate, & cette ville, quoique moins grande & moins belle que d'autres, étoit une des plus conſidérables de la côte; elle dépendoit du Roi d'Ormus, ou du moins payoit tribut à ce Prince; il y avoit une Douane avec les Officiers néceſſaires, qui recevoient les droits de la Péche des perles ſur la côte de l'Iſle de Baharen, qu'on eſtimoit qui alloient à cinq-cens-mille ducats. Le grand *Albuquerque* ayant ſommé cette place, l'obligea de ſe ſoumettre en 1507; mais un Corps de deux-mille Arabes étant entré dans la ville, ils exciterent un ſoulévement nonobſtant tout ce que le Gouverneur put faire pour les appaiſer, de ſorte qu'il ſe donna un combat opiniâtre & ſanglant, dans lequel les Portugais reſterent victorieux (*a*). Le Gouverneur perdit la vie dans l'action, mais *Albuquerque* rendit toute la juſtice poſſible à ſon innocence, & maintint ſa famille dans la jouiſſance de ſes biens. La grandeur d'Ormus fit un peu déchoir le commerce de Maſcate, mais celle-ci en fut amplement dédommagée après la ruine de l'autre, ſon Port étant devenu la principale échelle de cette partie du Monde, de ſorte que la Couronne de Portugal en tiroit de grands profits, ſans compter les prodigieuſes fortunes que faiſoient les Gouverneurs & les autres Officiers, pendant qu'ils étoient en charge (*b*) (*).

Etabliſſemens des Portugais *à* Maſcate.

Il

(*a*) *Maffæus*, Hiſt. Ind. L. III. Ch. 8.

(*b*) Les Etats, Empires, & Principautés du Monde, p. 252.

(*) Le deſintéreſſement & le zele pour le Bien public des premiers Conquérans Portugais avoient élevé en peu de tems leur Empire à un haut point de grandeur; mais lorſque les Gouverneurs commencerent à n'avoir plus égard au Bien public, & ne penſerent qu'à leurs intérêts particuliers, tout tomba en confuſion, & ceux qui auparavant tremblolent à la ſeule penſée de les offenſer, tramerent & acheverent leur ruine avec une égale facilité. Et comme les Gouverneurs ne croyoient pas la plupart du tems qu'ils dûſſent rien hazarder pour ſe ſoutenir les uns les autres, ils perdirent peu à peu leurs places, & devinrent même mépriſables à ces Peuples, auxquels ils avoient paru autrefois ſi terribles (1).

(1) *Guyon*, Hiſt. des Ind. Orient. P. III. p. 39.

SECTION VI. *Empire des* Portugais *dans les* Indes.

Il eſt certain que pendant ce tems-là la ville de Maſcate devint beaucoup plus conſidérable. Outre des fortifications régulieres, les Portugais y bâtirent une belle Egliſe, un College & d'autres Edifices publics, auſſi bien que de belles maiſons de pierre, où les principaux Marchands, & ceux qui avoient amaſſé dans l'adminiſtration des affaires publiques dequoi vivre à leur aiſe, demeuroient. A la longue ils traiterent ſi mal les naturels, & rendirent le commerce ſi difficile pour eux, que déſeſpérant enfin de ſe faire rendre juſtice d'une autre façon, ils prirent les armes; & quoique l'on convienne que les Portugais ſe défendirent en braves gens, ils furent cependant réduits à une ſi grande extrémité, qu'ils furent bien aiſes de s'embarquer avec leurs meilleurs effets ſur les vaiſſeaux qu'ils avoient dans le Port, & ſe retirerent dans leurs autres établiſſemens. Ceci arriva vers l'an 1648, mais la guerre ne finit pas. Ils ont fait de fréquentes tentatives pour recouvrer une place ſi importante, tantôt par la force, tantôt par la voye de la négociation, mais ſans ſuccès. Il eſt vrai que pendant longtems ils troublerent le commerce de Maſcate, mais à la longue cela leur a été préjudiciable; inſenſiblement les Arabes ſont devenus habiles Mariniers, experts dans le manîment des armes à feu, & ſe ſont rendus redoutables ſur mer. Le Souverain de ce Pays eſt à-préſent maître de toute la Côte depuis *Raz-al-gate* juſqu'à *Alcatif*, ce qui comprend une étendue de cinq-cens milles. *Nazura* eſt ſa Capitale, & Maſcate eſt confiée à un Gouverneur, dont l'autorité eſt fort grande (*a*).

Embelliſſemens qu'ils font à la Ville, & comment ils en ſont dépoſſédés.

Situation, climat & productions du Pays autour de Maſcate.

Comme c'eſt à-préſent la principale ville de commerce qu'il y ait dans ces quartiers, il ne ſera pas hors de propos d'entrer dans quelque détail. La chaleur y eſt exceſſive en Eté; c'eſt ce qui paroiſſoit autrefois fort étrange, cette place étant ſituée à l'extrémité de la Zone Torride; mais les Philoſophes modernes ne ſont plus embarraſſés à trouver les raiſons de cette exceſſive chaleur, ni n'ont plus de peine à concevoir qu'il peut & doit faire plus chaud ſous les Tropiques, que ſous la Ligne même. Les montagnes qui ſont derriere la ville ſont nues & ſtériles, mais les vallées ſont fleuries & fertiles, quoiqu'il ne pleuve gueres que deux ou trois fois par an; mais les fortes roſées qui tombent la nuit rafraîchiſſent la terre, entretiennent les plantes dans leur fraîcheur, & rendent les fruits excellens. Ils ont des oranges, des limons, des raiſins, des abricots, des pêches, & pluſieurs ſortes de racines & d'herbages; mais ce qu'ils eſtiment plus encore ſont les dates, qui y ſont en ſi grande abondance, que l'on voit de vaſtes vergers qui en ſont remplis, & elles ſont d'un ſi bon débit que l'on en charge des vaiſſeaux entiers. Ils ont du bétail, de la volaille & du poiſſon; en un mot c'eſt un bon & beau Pays, conſidéré en lui-même, & c'eſt un paradis terreſtre en comparaiſon du reſte de l'Arabie; & ſi nous en croyons quelques Voyageurs modernes, on peut ajouter qu'il eſt habité par des Anges (*b*).

Les

(*a*) *Ovington*, T. II. Ch. 10.

(*b*) *Hamilton's*, Account of the Eaſt Indies, Vol. I. Ch. 7.

Les habitans ſont à-la-vérité Mahométans, mais ils ont retranché ce qui ſent la ſenſualité dans l'Alcoran, & en ont même tellement épuré la Morale, que les Auteurs Chretiens de nations différentes les repréſentent comme le Peuple de tout l'Orient le plus pur dans ſes mœurs & le plus civiliſé en même tems. Ils s'abſtiennent non ſeulement du vin & des autres liqueurs fortes, mais du thé & du caffé, comme de boiſſons qui ſervent plutôt à ſatisfaire le goût qu'aux beſoins de la nature, ſe contentant pour cela d'eau pure & de ſorbet. Ils ne ſont pas moins ſobres & tempérans pour le manger & pour d'autres articles. L'impureté & la débauche n'y ſont point punies, parcequ'elles ſont inconnues parmi eux. On n'entend jamais parler de vols; & la Police eſt ſi grande, que perſonne ne ſe trouve jamais réduit à une néceſſité qui le porte à dérober. Ils ont toujours l'eſprit ſi tranquille & ſi ſerein, que les étrangers peuvent converſer avec eux ſans rien craindre. La juſtice s'exerce exactement ſans rigueur, & leur charité envers les malheureux n'a d'autres bornes que leurs beſoins. Ces qualités les font reſpecter & aimer, & inſpirent en même tems cette parfaite confiance qui eſt l'ame du Commerce. Tout le trafic ſe fait de jour, & il n'eſt pas permis d'en faire, ni à aucune chaloupe d'aborder à terre après le coucher du Soleil. Tout cela peut paroître incroyable, & eſt cependant fondé ſur de bonnes autorités, ni n'a jamais été contredit (*a*).

Section VI. *Empire des Portugais dans les Indes.*

Tous les Auteurs louent les habitans de Maſcate.

L'Iſle de *Diu* eſt à l'entrée du Golphe de Cambaye, au vingt-deuxieme degré, vingt-minutes de Latitude, à deux-cens lieues du Cap Comorin. Nous ne ferons ici qu'une courte deſcription du Pays, de la Ville & de la Forteresſe, parcequ'étant encore au pouvoir des Portugais nous y reviendrons à la fin de ce Chapitre. L'Iſle, ou pour mieux dire la Péninſule ſur laquelle la ville eſt ſituée, a environ une lieue de longueur ſur un quart de lieue de largeur (*b*). La ville eſt petite, mais bien bâtie, & très-forte, indépendamment de trois Forts qui la défendent, dont il y en a deux qui ſont d'une grande force, & le troiſieme paſſe pour imprenable. Dans le tems que l'Empire des Portugais étoit floriſſant, & avant que Cambaye & Surate fuſſent des Ports renommés, *Diu* étoit un lieu de grand commerce, & le Port étoit toujours rempli de vaiſſeaux; & quoique depuis longtems cette ville ait inſenſiblement décliné, que le nombre des Marchands y ſoit moins grand, & qu'ils ne faſſent pas une ſi belle figure qu'autrefois, elle ne laiſſe pas de ſe ſoutenir, & les Marchands y ſont aſſez aiſés; & comme ils ſavent que leur ſureté dépend de la force de la Garniſon & du bon état des Fortifications, ils contribuent très-volontiers à payer l'une & à entretenir les autres. Le petit territoire d'alentour leur fournit aſſez paſſablement des vivres, & comme ils ſont aſſez ſages pour les donner à bon marché aux vaiſſeaux qui y abordent pour prendre des rafraîchiſſemens, ils ont conſervé pluſieurs branches de commerce qu'ils auroient perdu ſans cela. La plupart ſont auſſi en correſpondance avec ceux de Guzurate, qui trouvant leurs magaſins & leurs boutiques bien fournies des marchandiſes de l'Europe,

Deſcription de l'Iſle & de la Forteresſe de Diu, & importance de cette Place.

(*a*) Dictionn. Univ. de Commerce, T. II. Col. 705. *Hamilton*, ubi ſup. *Ovington*, l. c.

(*b*) *Baldæus*, Deſcript. des Côtes de Malabar & de Coromandel, Ch. 7.

SECTION VI. *Empire des* Portugais *dans les* Indes.

pe, ſe pourvoyent chez eux, parcequ'ils ſont à leur porte, pour s'épargner la peine de les aller chercher plus loin (*a*). C'eſt pour cela, & par quelques autres raiſons que nous indiquerons en leur lieu, que l'on regarde encore *Diu* comme une des plus importantes Fortereſſes qui reſtent à la Couronne de Portugal dans les Indes, étant à l'entrée de ces Pays, ce qui fait que quelques Auteurs l'en appellent la Clé. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que de très-bons juges du commerce de cette partie du Monde ont regardé cette place comme la plus propre à être une échelle générale, & à s'élever à un auſſi haut point de richeſſe & de magnificence, que l'étoit autrefois Ormus, ſi elle étoit entre les mains d'un peuple entreprenant (*b*) (*).

Deſcription de Daman.

La premiere place du continent des Indes, qu'on appelle la Preſqu'iſle en-deçà du Gange, qui appartient aux Portugais, eſt *Daman*, ſituée dans une Péninſule à l'entrée du Golphe de Cambaye, au vingt-unieme degré de Latitude, à une diſtance égale de Surate & de Baçaïm. Les Portugais ſe rendirent maîtres de cette place de très-bonne heure, & la fortifierent réguliérement (*c*). La ville eſt grande & étoit autrefois fort peuplée; le Port eſt peu de choſe, mais la Citadelle paſſe pour une des meilleures Fortereſſes des Indes. Il ſe fait encore quelque commerce dans cette ville, principalement de froment & de riz. Il y a quelques anciennes familles qui ſont riches; & comme la place a été ſi longtems entre les mains des Portugais, ils ont toujours eu aſſez de forces pour la défendre quand elle a été attaquée, de ſorte qu'ils en ſont encore les maîtres (*d*). Le fameux *Aureng Zeb*, étant venu l'aſſiéger avec une armée de quarante-mille hommes, ſe flattoit de chaſſer les Chretiens de ſes Etats, mais ce ſiege le fit changer d'idées. Celui qui commandoit dans Daman, étoit un vieux Soldat, qui avoit trois fils avec lui & une Garniſon de huit-cens hommes. Après avoir bien canonné la ville, le Mogol ſe diſpoſa à donner un aſſaut

(*a*) *Hamilton*, l. c. Vol. I. p. 140, 141.
(*b*) Diction. Univ. de Commerce, T. II. p. 200. Col. 778.
(*c*) *Laſitau*, Conq. des Portugais, T. IV.
(*d*) *Baldæus*, l. c. Ch. 12.

(*) Il paroît par-là de quelle conſéquence peuvent être un petit nombre de Fortereſſes bien ſituées, bien entretenues & pourvues, pour faire le commerce des Indes, ſans avoir la peine de faire avec beaucoup de dépenſe & de danger de grandes conquêtes. Le grand *d'Albuquerque* penſoit que c'étoit le meilleur moyen de conſerver les Indes, & il croyoit que ſix ou ſept places fortes, outre Goa, dont il vouloit faire la Capitale de l'Empire des Portugais, auroient ſuffi pour maintenir leur puiſſance dans l'Orient, ſans épuiſer le Portugal d'hommes, & ſans rendre leurs domaines aſſez étendus, pour mettre obſtacle à un Gouvernement bien réglé. Entr'autres événemens qui ont rendu *Diu* célebre, on peut compter la ſurpriſe de cette place par les Arabes de Maſcate en 1670; ils y entrerent de nuit par la négligence des Portugais, & la pillerent ſans quartier; le Gouverneur ſe tint clos & couvert dans la Fortereſſe, recevant tous ceux qui venoient s'y ſauver, mais il laiſſa faire tranquillement les ennemis. Cette conduite les jetta dans la ſécurité & la négligence; c'étoit ce que le Gouverneur attendoit; il fit alors publier que tous les Eſclaves qui tomberoient ſur eux auroient la liberté, & par ce moyen ils furent chaſſés de la ville avec perte de mille hommes (1).

(1) *Hamilton*, Vol. I. p. 140.

assaut le Dimanche à la pointe du jour. Le Gouverneur en ayant eu avis, lui en épargna la peine. Un peu après minuit il fit une sortie à la tête de six-cens hommes, qui allerent d'abord donner du côté où il y avoit deux-cens éléphans; ils y jetterent quantité de feux d'artifice, & firent sonner les trompettes & battre les tambours, ce qui épouvanta si fort les éléphans qu'ils se tournerent contre les assiégeans; la confusion s'y mit, & les Portugais, parmi lesquels il y avoit deux-cens chevaux, augmenterent le désordre & tuerent bien du monde; en sorte que le Mogol après avoir perdu la moitié de son armée & toute son artillerie, se retira avec beaucoup de précipitation, & depuis ce tems-là ce Prince ne voulut plus se jouer avec les Européens (*a*). Pas loin de Daman est *Bombay*, qui étoit un des meilleurs Ports des Portugais; mais ayant été donné aux Anglois comme une partie de la dot de l'Infante *Catherine*, il n'est pas nécessaire que nous nous y arrêtions.

Description de Chaül, & de son importance pour les Portugais.

La ville de *Chaoul* ou *Chaül* est au dix-huitieme degré, trente-minutes de Latitude, bien située & ayant un Port spacieux, mais dont l'entrée est un peu difficile. Les Portugais la prirent en 1507, & l'embellirent extraordinairement: il y a tout auprès une ville de Maures, dont les habitans dépendent du Gouvernement Portugais (*b*). Il s'y trouve plus de riches Marchands que dans aucune autre place de l'obéissance de la Couronne de Portugal. On y fabrique quantité de belles & bonnes étoffes de soie, & l'on y fait un grand commerce en épiceries; il y vient tous les ans quelques vaisseaux de la Chine, & l'on y voit encore cet esprit d'industrie & cette activité qui distinguoient autrefois les Portugais. Il y a plusieurs villages sous sa juriſdiction; & le Pays des environs étant très-fertile, les fermes & les plantations rapportent beaucoup, parcequ'elles fournissent les établissemens voisins & une partie des Etats du Mogol, de chevaux, de bêtes à corne, de grains & de fruits (*c*). Nous parlerons de Goa à la fin de ce Chapitre, quand nous exposerons l'état présent des affaires des Portugais dans cette partie du Monde.

Le Royaume d'Onor.

Onor, au treizieme degré, trente-minutes de Latitude, étoit la Capitale d'un Royaume, quand les Portugais vinrent aux Indes; ils mirent d'abord le Roi au nombre de leurs Alliés, & ensuite en firent leur Sujet. Ils y bâtirent un bon Fort, pour maintenir leur autorité, & pour s'assurer du commerce du poivre, car celui qui s'y recueille passe pour le meilleur de toutes les Indes (*d*). Comme cette Forteresse étoit des plus fortes, les Portugais furent plus négligens qu'ils n'auroient dû l'être, ce qui engagea les naturels du Pays, par le conseil & avec le secours des Hollandois, de l'attaquer & de s'en rendre les maîtres, & par-là ils secouerent le joug, & se sont maintenus toujours depuis en liberté. Il y a cependant encore un grand nombre de Portugais, qui y vivent en paix & en sureté; s'ils ne sont pas riches, ils sont au moins tranquilles & contens (*e*).

Ca-

(*a*) *Tavernier*, P. II. L. I. Ch. 12.
(*b*) *Lafitau*, ubi sup. T. IV. p. 191, 300.
(*c*) *Guyon*, Hist. des Ind. Orient. P. II. p. 67. Les Etats, Empires & Principautés du Monde, p. 212.
(*d*) *Maffæus*, L. IV. Ch. 6.
(*e*) *Baldæus*, ubi sup. Ch. 16.

SECTION VI. *Empire des Portugais dans les Indes.*

Cananor, dont nous avons déja tant parlé, eſt aujourd'hui une grande ville fort peuplée; les habitans ſont la plupart Mahométans, & font un grand commerce. Nous avons vu de quelle maniere les Portugais trouverent moyen d'y bâtir une Citadelle très-forte, à la faveur de laquelle ils ſe rendirent maîtres abſolus du commerce; & ſi elle eût été auſſi bien fortifiée du côté de terre qu'elle l'étoit du côté de la mer, elle ſeroit vraiſemblablement encore en leur pouvoir; mais les Hollandois, aidés des Naturels du Pays, l'attaquerent & la prirent, en accordant une capitulation honorable à la Garniſon, qui s'étoit bien défendue (*a*). Le riz de ce Pays eſt fort eſtimé; ils ont outre cela du ſucre, du poivre, du gingembre, & d'autres riches marchandiſes, de ſorte que l'on compte qu'il vient bien deux-cens vaiſſeaux tous les ans dans ce Port, qui eſt ouvert à toutes les Nations Européenes qui ont des établiſſemens aux Indes.

Force, importance & état préſent de Cananor.

Calicut *abandonnée des* Portugais, *eſt une Ville fort marchande encore.*

Calicut étoit la Capitale du Samorin ou Empereur du Malabar, &, comme nous l'avons vu, le premier Port où les Portugais terrirent, lorsqu'en doublant le Cap de Bonne-Eſpérance ils ouvrirent un paſſage direct par mer aux Indes: & après de longues guerres, dans leſquelles il périt bien des milliers d'hommes, ils y bâtirent une forte Citadelle (*b*), & s'emparerent de tout le commerce, dont ils ſont demeurés maîtres abſolus juſqu'au commencement du ſiecle paſſé, que les Hollandois commencerent à les inquietter. Ceux-ci ſe liguerent avec le Samorin, lui donnerent du ſecours dans la guerre qu'il fit aux Portugais, & le mirent en état de les ſerrer plus d'une fois extrêmement; ils ne laiſſerent pas de ſe défendre ſi bien, que leurs ennemis ne purent jamais triompher d'eux par la force; mais les diſſenſions entre eux firent ce que les armes de leurs ennemis n'avoient pu faire: leurs diviſions dérangerent tellement leurs affaires, qu'ils raſerent enfin leur Fort, & abandonnerent la place aux habitans naturels. *Calicut* eſt encore une ville de grand commerce, les François, les Anglois, les Hollandois & les Danois y ont des Comptoirs, & le Bazar ou Marché paſſe pour un des plus beaux de ces quartiers (*c*). On en tire principalement du poivre, des toiles fines, du ſalpêtre, des bois de ſenteur & du riz. Le ſable de la Riviere qui ſe décharge dans le Port, eſt mêlé de grains d'un or fort fin, & les pauvres gens gagnent leur vie à l'en ſéparer en le lavant, ce qui eſt un rude travail (*d*). Si nous en croyons les Auteurs Chretiens de toutes les Nations, les Samorins ſont les Princes les plus fourbes & les plus perfides qu'il y ait au monde; peut-être les Hiſtoriens de ce Pays-là ne donnent-ils pas une idée plus favorable des Chretiens avec leſquels ils ont à faire.

Etat paſſé & préſent de Cranganor *& de* Cochin.

Cranganor, Capitale d'un petit Royaume du même nom, étoit une ville où les Portugais avoient une bonne Fortereſſe, ce qui obligea les habitans à ſe transplanter à quelque diſtance delà. La ville des Portugais étoit une des plus belles de toutes les Indes, & le principal endroit où les Chre-

1504.

tiens

(*a*) *Guyon*, l. c. P. II. p. 85.
(*b*) *Lafitau*, T. II. p. 223.
(*c*) *Baldæus*, Deſcript. des côtes de Malabar & de Coromandel. Ch. 17.
(*d*) *Hamilton's*, Accout of the Eaſt Indies Vol. I. p. 309.

tiens de St. Thomas demeuroient. Les Portugais s'y établirent de bonne heure, & demeurerent les maîtres, au grand créve-cœur des naturels (*a*), jusqu'au tems que les Hollandois attaquerent & prirent le Fort; ils accorderent une bonne Capitulation à la Garnison, & la transporterent en Portugal. Le Royaume de *Cochin* étoit sur le même pied, c'est-à-dire qu'il avoit deux Capitales, l'une qui appartenoit aux Portugais, & l'autre aux habitans naturels. Nous avons vu que cette ville fut la premiere place qu'ils eurent aux Indes, & les habitans, soit qu'ils fussent mieux traités, soit qu'ils fussent accoutumés aux manieres des Portugais, leur ont toujours été fideles. Cette place, après s'être bien défendue, fut prise par les Hollandois, qui la trouverent grande & bien bâtie; il y avoit bon nombre d'édifices publics, dont quelques-uns sont aujourd'hui entierement ruinés (*b*) (*). 1662.

Description de la Forteresse & du Pays de Coulan.

Coulan est la Capitale du dernier & du plus petit Royaume de la Côte de Malabar, n'ayant en tout que quinze lieues d'étendue. La ville est divisée en haute & basse; la premiere est aux habitans du Pays, & la seconde aux Portugais; c'étoit une belle ville, où ils avoient plusieurs Couvens bien bâtis, sept belles Eglises, une belle Bourse, & un très-beau Château tout de pierre de taille, où le Gouverneur Portugais demeuroit. Le Port étoit grand, & sûr pour de petits vaisseaux, ce qui y attiroit un grand commerce, rendoit la ville fort peuplée, & enrichissoit bon nombre des habitans (*c*). Les Hollandois s'en étant rendus maîtres en 1661, en furent bientôt dépossédés; les habitans ayant surpris leur Garnison, lui couperent la gorge & rendirent la place aux Portugais, mais il la reprirent après un siege long & meurtrier; depuis ce tems-là elle est fort déchue, & quantité de monumens de son ancienne splendeur sont réduits en ruines (*d*). C'est la derniere place de quelque conséquence entre l'Indus & le Cap Comorin, qui termine la Péninsule, qui étoit autrefois au pouvoir des Portugais. On peut dire avec vérité, que s'ils avoient bâti moins de Forteresses, qu'ils les eussent faites plus grandes, & qu'ils eussent eu autant de soin de réprimer le luxe que d'assujettir les habitans du Pays, ils auroient pu conserver plus longtems un Empire, dont l'acquisition fait tant d'honneur à leur courage & à leur conduite.

Les

(*a*) *Guyon*, ubi sup. p. 93.
(*b*) *Baldæus*, ubi sup. Ch. 80.
(*c*) *Hamilton*, Vol. I. p. 333.
(*d*) *Baldæus*, Ch. 21.

(*) Il y avoit autrefois à Cranganor une République de Juifs, qui prétendoient prouver par des mémoires gravés sur des plaques de cuivre, qu'ils étoient de la Tribu de Manassé. Pendant un tems ils furent en grand nombre, puissans & maîtres du Pays, mais selon les dernieres Relations ils sont en petit nombre, foibles & pauvres; ils ont cependant une Synagogue, & observent rigoureusement la Loi de Moyse. La ville Portugaise de Cochin étoit sur le bord de la Riviere à trois lieues de la mer, mais à présent elle n'en est éloignée que de cent verges. C'étoit dans le tems de leur prospérité un endroit si agréable & où tout abondoit tellement, que l'on disoit en commun proverbe, que la Chine étoit le meilleur endroit pour gagner de l'argent, & Cochin pour le dépenser (1).

(1) *Hamilton* Vol. I. p. 323, 324.

SECTION VI. *Empire des* Portugais *dans les* Indes.

Les Iſles *Maldives* ſont ſituées de façon, qu'il étoit impoſſible aux Portugais, après avoir été quelque tems établis aux Indes, de ne pas en avoir connoiſſance, puiſque la plus ſeptentrionale de ces Iſles n'eſt qu'à cinquante lieues du Cap Comorin. Elles s'étendent depuis le huitieme degré de Latitude Septentrionale juſqu'au quatrieme de Latitude Auſtrale, ainſi elles occupent près de deux-cens lieues en longueur, mais elles n'en ont que trente ou trente-cinq dans leur plus grande largeur (*a*). Cet eſpace contient un prodigieux nombre d'Iſles; du tems de *Ptolémée*, c'eſt-à-dire dans le ſecond ſiecle, on en comptoit plus de treize-cens. Si l'on en croit ceux qui les habitent, il n'en connoiſſoit qu'une très-petite partie; & le Prince qui en eſt le Souverain Général, prend le titre de Sultan, Roi de treize Provinces & de douze mille Iſles (*b*). Il y a ſans-doute du faſte & de l'exaggération dans ce titre pompeux, qui ſe reſſent de la vanité des Orientaux, mais le nombre de ces Iſles eſt certainement plus grand que ne le ſavoient les Anciens. L'Amiral *Soarez* les découvrit en 1507; il fit une alliance avec le Roi du Pays, qui fut confirmée par *Sequeira*; il demanda la permiſſion de bâtir un Fort dans l'Iſle de *Malé*, la plus grande, & la ville du même nom eſt la Capitale de tout le Royaume, qui eſt ancien, riche & puiſſant (*c*).' *Jean Gomez*, qui y fut envoyé pour faire conſtruire le Fort, fut favorablement reçu, & engagea le Roi par préſens à y conſentir. Il le bâtit de bois & de terre, n'y ayant ni pierre ni chaux dans l'Iſle. Il étoit très-bien ſitué & commandoit le Port, enſorte qu'il auroit pu être d'une grande utilité aux Portugais, ſi *Gomez* ſe fût bien conduit; mais à peine eut-il vu ſon ouvrage achevé, que ſe fiant un peu trop ſur la réputation du nom Portugais, il voulut dominer ſur les étrangers & donner la loi dans le commerce, quoiqu'il n'eût que dix-ſept hommes. Les Mahométans formerent contre lui une ligue ſecrette, l'attaquerent ſubitement, le tuerent avec tous ſes gens, & raſerent le Fort. Les Portugais n'ont jamais depuis ce tems-là pu obtenir la permiſſion de s'établir dans les Maldives; c'eſt ce qui fait que pluſieurs de leurs Auteurs parlent de ces Iſles avec le dernier mépris, & traitent les habitans de miſérables & de barbares, ce qui eſt contraire à la vérité & à l'expérience (*d*) (*).

Etabliſſement des Portugais *aux* Maldives. *Leur inſolence les en fait chaſſer.*

Avant

(*a*) *Guyon*, Hiſt. des Indes. P. II. p. 187.
(*b*) *Mandelſlo*, Voy. Col. 284. *Ptolem.* Geogr. L. VIII.
(*c*) *Lafitau* T. II. p. 297.
(*d*) *Maffæi*, Hiſt. Ind. L. VII. C. 7.

(*) Il eſt à propos d'inſtruire le Lecteur de deux choſes, qui regardent ces Iſles, & qui ſont particulieres dans leur genre. La premiere eſt, que les Hollandois qui en font en grande partie le commerce, le trouvent très-lucratif, parcequ'ils y achetent pour peu de choſe, & en auſſi grande quantité qu'il leur plait, les plus belles *Couris* qu'il y ait au monde, qui ſervent de monnoye courante en divers lieux, & particulierement ſur la Côte de Guinée (1). La ſeconde, que les *Cocos* des Maldives, dont on fait tant de choſes utiles, & dont pluſieurs Auteurs parlent avec tant d'éloges (2), comme s'ils n'y en avoit nulle part d'auſſi beaux, ſont réellement une eſpece particuliere de cette ſorte de noix,

(1) Dictionn. Univers du Commerce T. II. Col. 849. (2) Mémoire MS. de M. *Garcin.*

Section VI. *Empire des Portugais dans les Indes.*

Avant que de pouvoir parler convenablement de la célebre Iſle de *Ceylon*, il faut dire quelque choſe des avantages que les Portugais retiroient de l'Empire qu'ils avoient ſur la mer qui eſt entre cette Iſle & la Terre-ferme; mais on doit obſerver, que nous nous bornons à cet eſpace de tems, pendant lequel les Portugais en ont été les maîtres, les choſes ayant bien changé depuis que la propriété, ou, comme il leur plait de l'appeller, la protection de ces mers eſt tombée entre les mains des Hollandois. Dans le tems que les Portugais étoient les maîtres dans ces quartiers, la pêche des huîtres & des perles s'appelloit la *Pêcherie* par excellence: l'endroit où elle ſe fait a les Côtes du Royaume de *Maduré* au Nord, & les Iſles qui ſont entre celle de Ceylon & la Terre-ferme au Sud. Le nom de *Pêcherie* lui convient très-bien, car quoique quelques-uns préferent les perles qu'on prend proche de l'Iſle de *Boharen* dans le Golphe Perſique, & celles qu'on trouve ſur les Côtes de la Chine à l'Iſle de Hainan, il eſt cependant aiſé de prouver par la comparaiſon du produit annuel de ces Pêcheries dans l'intervalle dont il s'agit, qu'il ſurpaſſoit rarement celui de la Pêcherie dont nous parlons (*a*). Un des plus grands traits de la ſage Politique des Portugais étoit, que quoiqu'ils fuſſent réellement maîtres de ce commerce lucratif, ils feignoient de ne l'être point, & avoient grand ſoin de laiſſer croire aux naturels qu'ils étoient parfaitement libres, & qu'ils s'en mêloient non pour s'arroger aucune autorité, mais pour leur rendre ſervice. Par cette raiſon ils ne voulurent point bâtir de Fort ni à Tutocorin ni à Calipatnam, deux villes ou bourgs en terre-ferme, d'où venoient les Pêcheurs avec leurs barques, & ils laiſſerent ſubſiſter les anciens droits (*b*).

Pêche des Perles à Tutocorin

La ſaiſon de cette pêche étoit la fin d'Avril ou le commencement de Mai; quelquefois plutôt, quelquefois plus tard, ſelon le tems qu'il faiſoit. On en laiſſoit entierement la direction au Souverain du Pays, appellé *Naïk*; & les Portugais, en qualité de Protecteurs de la Mer, envoyoient deux Fregates pour défendre les Pêcheurs contre les Pirates Malabares & des Maldives. Le tems de la pêche duroit environ quinze jours, & le *Naïk* faiſoit publier quand elle devoit commencer. Au jour marqué il ſe rendoit au lieu aſſigné pluſieurs milliers de perſonnes hommes & femmes de tout âge & de toute condition, un nombre indéfini de barques de pêcheurs,

(*a*) *Joſ. Acoſta*, Hiſt. Nat. des Indes. L. IV. Ch. 15.

(*b*) *Tavernier* P. II. L. II. Ch. 21.

noix, qui ne croît que dans les Maldives, mais les noix ne ſont pas bonnes à manger, comme on le dit communément; elles ſont médecinales, & en cette qualité fort eſtimées, ſur-tout pour la guériſon des fievres, & contre le poiſon. Un Voyageur moderne en parle ſur ſa propre expérience en ces termes: „ Cet arbre, *dit-il*, leur ſert à bâtir „ des vaiſſeaux de vingt ou trente tonneaux; le corps du bâtiment, le mât, les corda„ ges, les ancres, les cables, les proviſions, & le feu, tout eſt tiré de cet arbre ſi utile. „ Il leur fournit encore de l'huile pour leurs mets & pour leurs lampes, du ſucre, des „ confitures, & une toile aſſez forte" (1).

(1) *Hamilton*, ubi ſup. Vol. I. p. 349.

SECTION VI. *Empire des Portugais dans les Indes.*

cheurs, & depuis cinq ou six-cens jusqu'à mille plongeurs. A un certain signal les barques mettoient en mer, & ayant choisi leurs endroits, les plongeurs alloient prendre au fonds les huîtres, qu'ils apportoient dans de petits paniers sur leur tête; quand les barques en étoient suffisamment chargées, on les transportoit sur le rivage, où ceux qui y étoient restés pour cette besogne les enterroient dans le sable, jusqu'à ce que l'ardeur du Soleil eût pourri & consumé l'huître, pour en tirer plus facilement les perles. Tout le produit de la pêche du premier jour appartenoit au *Naïk*, après quoi ce qui se prenoit chaque jour étoit mis à part, mais le profit étoit en commun. Le nombre de ceux qui s'emploioient à cette pêche tant sur terre que sur mer, alloit souvent à cinq ou six-mille ames, & les pavillons & les tentes qu'on dresse pour leur commodité, font un beau coup-d'œil de loin. Après que les perles avoient été tirées, nettoyées & séchées, ils les passoient par une espece de tamis, ce qui servoit à distinguer leur grosseur. Quand tout étoit fini, le *Naïk* indiquoit le tems & le lieu où se devoit faire la vente publique; il se tenoit alors une sorte de Foire, qui duroit ordinairement depuis la fin de Juin jusqu'au commencement de Septembre. Les plus petites, que nous appellons semence de perles se vendoient au poids, & les autres suivant leur grosseur & leur beauté, depuis quelques schelings jusqu'à dix & vingt livres sterling, & même au-delà la piece; mais il n'y avoit gueres d'autres acheteurs que les Marchands Portugais, qui achetoient argent comptant & faisoient de bons coups, & ainsi tout le monde étoit content (*a*). Les Portugais prirent cette pêche sous leur protection peu de tems après qu'ils furent établis aux Indes, & l'ont gardée jusqu'en 1658, lorsque par les pertes qu'ils avoient faites dans l'Isle de Ceylon & ailleurs, elle tomba entre les mains des Hollandois, qui en sont demeurés depuis ce tems-là en possession (*b*) (*).

Nous

(*a*) Dictionn. Univ. de Comm. Vol. II. Col. 787.

(*b*) *Baldæus*, ubi sup. C. 22.

(*) Les Hollandois ont changé la méthode, comme nous l'avons appris d'un homme bien instruit de leurs affaires. Voici comment les choses se passent à présent. Le camp est tantôt en terre-ferme sur la côte de *Madure*, tantôt dans l'Isle de *Manar*, dont les Hollandois sont les maîtres. Ils ne laissent pas de suivre l'exemple des Portugais, & ne prétendent qu'au titre de Protecteurs de la Pêcherie; & en vertu de cela leur Commissaire est toujours au camp de même que le *Naïk*, qui est non seulement Souverain du Pays, mais aussi Rajah de Tanjour. On met les huîtres qui se prennent chaque jour dans des tonneaux, & quand il y en a un certain nombre de pleins, on les vend à l'enchere, les Marchands offrent à proportion de l'idée plus ou moins avantageuse qu'ils ont de l'année, c'est-à-dire de l'état des huîtres pour la Saison. Le prix moyen est ordinairement de trente ou quarante schelings par tonneau. Quand un Marchand en a acheté un, il l'emporte à son quartier, & au bout d'un certain nombre de jours il procede à l'ouverture des huîtres, mais toujours en plein air, à cause que la puanteur est presque insupportable. Ils les ouvrent au-dessus de cuves, où ils jettent ce qui sort de l'huître, de même que l'eau bourbeuse qui reste dans le tonneau; ils la tirent ensuite avec des passoires de différentes grandeurs, à la fin ils trouvent quelquefois la valeur de quatre ou cinq schelings en perles, quelquefois jusqu'à celle de dix ou douze livres sterling; desorte

que

SECTION VI. *Empire des Portugais dans les Indes.*

Nous parlerons à préſent de cette belle Iſle, qui eſt au-delà des Maldives, & au Sud du Cap Comorin, & dont les Auteurs modernes écrivent le nom de différentes manieres, *Ceylon*, *Ceylan*, *Ceilon*. Ses habitans l'appellent *Lamca*, ce qui ſignifie *Paradis Terreſtre* ou *Terre Sainte*; nom qui lui fut donné par ſon premier Roi *Vigia Raja*, que l'on croit avoir vécu cinq-cens ans avant Jeſus-Chriſt (*a*). Enſuite on l'a appellée *Ilanare* ou *Tranate*, qui veut dire *Royaume Inſulaire*. On la nomme auſſi *Hibenaro*, c'eſt-à-dire *Terre fertile*, & *Tenariſim*, qui marque un lieu de délices. Les Arabes l'appellent *Serendib* ou *Serendine* (*b*). Pluſieurs la regardent comme la plus grande Iſle du Monde, & elle eſt ſans contredit une des plus agréables & des plus fertiles. Les Portugais y aborderent en 1506, ſous la conduite de *Laurent d'Almeyde*, qui y érigea une colonne avec une inſcription, par laquelle il marquoit qu'il en prenoit poſſeſſion au nom d'*Emanuel* Roi de Portugal, donnant à entendre qu'elle n'avoit point de maître; quoiqu'il traitât en même tems avec un des Rois de Ceylon, lui promettant la protection d'Emanuel, moyennant une reconnoiſſance de deux-mille-cinq-cens quintaux de canelle par an (*c*). En 1520 les Portugais y bâtirent un Fort & s'y établirent, & enſuite s'attribuerent une autorité abſolue ſur une grande partie de l'Iſle, ſous prétexte d'un teſtament de l'Empereur, qui les inſtituoit héritiers de ſes Etats. Le commerce qu'ils y faiſoient étoit des plus conſidérables; ils en tiroient du poivre long, du coton fin, de l'ivoire, de la ſoie, du tabac, de l'ébene, du muſc, du criſtal, du ſalpêtre, du ſouffre, du plomb, du fer, de l'acier, du cuivre, outre les trois articles capitaux de la canelle, toutes ſortes de pierres précieuſes, excepté des diamans, & des éléphans. Auſſitôt que les Hollandois parurent dans les Indes, ils formerent le projet de ſe rendre maîtres d'un ſi riche établiſſement (*d*). Ils firent leur premiere deſcente en 1602, & tantôt ils firent ouvertement la guerre aux Portugais, tantôt ils intriguerent ſous main contre eux juſqu'à ce qu'enfin au bout de cinquante-cinq ans ils les chaſſerent de Ceylon, s'étant rendus maîtres de *Colombo* & de *Negombo*, les deux principales places dans l'Iſle, & du Fort de *Punto Gallo*, qui en commande le meilleur Port. Les Portugais avoient poſſédé ces établiſſemens pendant cent-cinquante ans ſous ſeize Capitaines-Généraux, depuis *Pedro Lopez de Souſa*, qui fut le premier, juſqu'à *D. Antoine d'Amaral y Meneſez*, qui fut le dernier. Ceux qui ſont le mieux inſtruits de l'Hiſtoire des Indes en général, & de celle de cette Iſle en particulier, conviennent qu'elle ſe perdit après une ſi longue poſſeſſion, par l'orgueil & l'avarice des Gouverneurs, & par le luxe, la pareſſe & la lâcheté des Soldats; & ils accuſent de

Noms, étendue, état, productions & Gouvernement de Ceylon, quand Soarez la découvrit.

(*a*) *Cuyon*, T. II. p. 193, 194.
(*b*) Anciennes Relations Arabes, traduites par *Renaudot*.
(*c*) *Maffæus*, L. VII. Ch. 5. *Laſitau*, T. II. p. 307. *Baldæus*, Deſcript. de Ceylon C. 2.
(*d*) Recueil des Voyages de la Compagnie T. IV. p. m. 90, 91.

que c'eſt une véritable Loterie, à laquelle un petit nombre s'enrichiſſent, tandis qu'elle en réduit un grand nombre à la beſace (1).

(1) Sur un Mémoire MS. de M. *Garcin*.

SECTION VI. *Empire des Portugais dans les Indes.*

de ces vices le peu de soin que l'on eut en Portugal de prendre connoissance de l'état d'un établissement si important, & qui produisoit un si grand revenu à la Couronne de Portugal; on n'y pensa que lorsqu'il fut trop tard (*a*): circonstance certainement qui mérite d'être mûrement pesée par toute Puissance maritime, & sur-tout par celles qui ont des Colonies importantes & fort éloignées.

Etat de Negapatan *du tems des* Portugais *& depuis.*

La premiere place de quelque importance qui se présente sur la Côte de Coromandel, est *Negapatan*, ce qui en Langue du Pays signifie la *Ville aux Serpens;* elle est nommée ainsi non seulement à cause de la multitude de serpens qu'on y trouve, mais à cause d'une sorte de respect religieux que les habitans ont pour ces reptiles, regardant comme une impiété de les tuer (*b*). Lorsque les Portugais commencerent à s'établir dans les Indes ce n'étoit qu'un simple village ou un petit bourg; mais s'étant bientôt apperçus de l'avantage qu'on en pouvoit retirer, & sur-tout pour assurer leur commerce dans le Golphe de Bengale, ils l'environnerent de murailles, & en firent avec le tems une belle ville, où il y avoit plusieurs belles Eglises & un fort beau College appartenant aux Jésuites (*c*). Ils la garderent jusqu'au tems qu'ils perdirent l'Isle de Ceylon, mais comme elle devint alors une place de conséquence pour les Hollandois, ceux-ci engagerent le Roi
1658. de Tanjour à trahir les Portugais ses anciens alliés, & à leur aider à s'emparer de cette ville (*d*). Les Portugais en connoissoient trop bien l'importance pour y renoncer aisément, & pour en oublier sitôt la perte; ils firent donc un grand effort pour la reprendre, & ils y réussirent, mais ils ne la garderent pas longtems; les Hollandois étoient devenus si puissans aux Indes, & avoient dépossédé les Portugais de tant de places, qu'il fut impossible à ceux-ci de secourir Negapatan, quand elle fut assiégée, de sorte
1662. que les Hollandois s'en emparerent une seconde fois, & ils en sont demeurés depuis les maîtres (*e*). C'est aujourd'hui un lieu de grand commerce, quoique le Port ne soit pas admirable: presque toutes les Nations qui sont aux Indes, Maures, Indiens, Arméniens &c. y sont établis & y trafiquent sous la protection du Fort (*).

Me-

(*a*) *Ribeyro*, Hist. de Ceylon, p. 346, 347.
(*b*) *Schouten*, Voy. T. I. p. m. 486.
(*c*) *Baldæus* l. c. Ch. 22.
(*d*) *Guyon*, ubi sup. P. II. p. 100.
(*e*) *Hamilton's*, Accout of the East Indies Vol. I. Ch. 28.

(*) Cette ville appartenoit originairement, au moins autant que nous pouvons remonter, au Naïk, dont nous avons parlé plus haut: mais nous observerons que c'est le Titre de sa Dignité, parceque cela nous donne lieu de parler d'une chose singuliere, qu'on ne s'attendroit gueres de trouver aux Indes, qui est une constitution parfaitement conforme à celle de l'Empire Germanique Tous les Pays voisins appartenoient autrefois à un puissant Prince qu'on appelloit l'Empereur de Bisnagar, qui distribuoit les Provinces aux principaux Seigneurs de sa Maison. Le *Naïk* ou Echanson étoit du nombre, & en vertu de sa Charge il étoit Gouverneur de Tanjour; où il se rendit indépendant, aussi bien que le Roi de Golconde, & d'autres, qui comme lui étoient originairement Officiers de l'Empereur (1).

(1) *Tavernier*, P. II. L. I. Ch. 10. Lett. Edif. & Cur. T. XV. p. 19.

Meliapour, à dix milles au Nord de l'établiſſement des Anglois au Fort de St. George, étoit autrefois la Capitale du Royaume de Coromandel; c'eſt en partie ſur les ruines & en partie dans ſon voiſinage que les Portugais bâtirent la belle ville de *Saint Thomas* ou *Saint Thomé*, comme on l'appelle communément; de-là vient que, quoique quelques voyageurs diſtinguent Meliapour de Saint Thomé, la plupart n'en font qu'une ſeule ville; ſi c'eſt une erreur elle eſt aſſez pardonnable (*a*). Elle étoit, & eſt encore habitée par des Tiſſerands & des Teinturiers, & eſt fameuſe pour les plus belles étoffes de couleur qui s'y font, que l'on tranſporte à Malacca, à Java, aux Molucques, à Siam, à Pegu &c. On attribue la beauté & la durée des couleurs à la qualité de l'eau, qui ſort des ſources d'un ſable blanc ſans aucune argile. Il y en a qui croyent que *Meliapour* eſt la *Mapoura* de *Ptolemée*. Elle étoit ruinée quand les Portugais y vinrent, & ils la rebâtirent en 1545: enſuite le nombre des maiſons & des habitans augmenta à un tel point, qu'en peu d'années elle devint une des plus belles villes des Indes. Elle eſt fortifiée d'une muraille de pierre, flanquée de baſtions, & elle a plus de trois-cens villages ou bourgs ſous ſa juriſdiction. Elle relevoit d'abord de l'Evêque de Cochin, mais enſuite elle fut érigée en Evêché Suffragant de l'Archevêque de Goa. Les Portugais y avoient pluſieurs Egliſes, où les Mahométans & les Gentils étoient inſtruits & baptiſés, outre quelques autres; deux Couvens & un College de Jéſuites, où l'on inſtruiſoit les enfans des Portugais & des Malabares. Auprès du College il y avoit une grande Paroiſſe, qui n'étoit habitée que par des nouveaux Convertis (*b*). Il y a auſſi la fameuſe Egliſe de l'Apôtre *St. Thomas*; les Portugais prétendent qu'il eſt enterré dans ce quartier, & ils montrent ſur le haut d'une montagne voiſine ſon ſépulcre, ſur lequel ils ont bâti une petite chapelle, que l'on découvre en mer. Proche du College ſur une aſſez haute colline il y a une autre chapelle, qu'ils prétendent avoir ſervi à l'Apôtre pour prendre ſon ſommeil, & ils ont orné l'endroit où il prioit de degrés de fer doré. Ils montrent une croix de pierre, qu'il ont couverte d'une arcade, qui tomba, diſent-ils, du ciel du tems de l'Apôtre. Le bois de cette chapelle paſſe pour une grande relique, & les Pélerins en emportent ſouvent de petits morceaux, qu'ils font enchaſſer dans de l'or. La ville a ſept portes, & eſt très-forte par ſa ſituation, étant défendue d'un côté par la mer, & de l'autre par une chaîne de montagnes. Les Maures ne laiſſerent pas de la prendre en 1661, après un long ſiege, & ils en ſont encore les maîtres. La rade eſt très-ſure depuis le mois d'Avril juſqu'à celui de Septembre, tant que les vents de Sud & de Sud-Ouëſt ſoufflent; mais dans les autres Saiſons, les grands vaiſſeaux ſont obligés de ſe retirer dans quelques-uns des Ports voiſins (*c*) (*).

Meliapour *ou* St. Thomé.

Il

(*a*) *Cuyon*, T. II. p. 119.

(*b*) *Baldæus*, Deſcript. des Côtes de Malabar & de Coromandel, Ch. 23.

(*c*) Atlas Geogr. Vol. III. p. 596.

(*) Nous aurons occaſion de parler plus d'une fois de cette place. Les Hollandois aiderent au Roi de Golconde à s'en rendre maître; les François la prirent ſur lui, &

SECTION VI. *Empire des Portugais dans les Indes.*

Il paroît par leurs propres Hiſtoires, que les Portugais, dans le tems de leur plus grande proſpérité, ſe contenterent de ces établiſſemens ſur la Côte de Coromandel, quoique le commerce qu'ils y faiſoient, fût très-conſidérable; mais ils avoient grand ſoin de tenir les places dont nous avons parlé, en état de défenſe, & ils y entretenoient de nombreuſes Garniſons pour les garder: ils tenoient le reſte de la côte en reſpect par leurs Eſcadres, qui croiſoient continuellement dans le Golphe de Bengale. De l'autre côté du Golphe les Portugais s'acquirent beaucoup de crédit dans le Royaume de Pegu, parcequ'ils avoient donné du ſecours au Roi contre celui de Siam ſon voiſin, qui l'avoit attaqué, & qui ſelon toutes les apparences l'auroit contraint de lui payer tribut, ſans un petit Corps de Portugais: il ſe trouva par-là non ſeulement en état de ſe défendre, mais de porter la guerre dans le Royaume de Siam. Il eſt aiſé de comprendre quel avantage les Portugais auroient pu tirer de conjonctures auſſi favorables, s'ils avoient ſu en profiter; mais un Voyageur moderne nous apprend, que ce qui auroit pu tourner ſi fort à leur avantage, fut la cauſe de leur ruine en très-peu de tems, par leur mauvaiſe conduite (*a*). Le Roi de Pegu fut ſi ſenſible au ſervice que les Portugais lui avoient rendu, en chaſſant le Roi de Siam de ſes Etats, que par reconnoiſſance il fit *Thomas Pereyra*, qui les commandoit, Généraliſſime de ſes armées; cette faveur les rendit ſi inſolens, qu'en peu d'années ils devinrent odieux & inſupportables aux perſonnes de tout rang & de toute condition. Les deux Rois étoient las de la guerre, mais ils étoient trop fiers pour faire des avances propres à rétablir la paix, deſorte que pendant pluſieurs années il y eut diverſes rencontres, mais non des batailles en forme; mais par-tout où les Portugais ſe trouvoient, la victoire les ſuivoit. Le Roi de Pegu, pour être plus près des frontieres de Siam, fixa ſa réſidence à Martavan, où il tint les Portugais auprès de ſa perſonne, pour pouvoir ſe défendre ou attaquer ſelon que l'occaſion ſe préſentoit. *Thomas Pereyra* étoit ſon grand Favori, il avoit ſes éléphans de parade, & une Garde compoſée de ſes compatriotes. Un jour qu'il venoit de la Cour en grande pompe, monté ſur un éléphant, il entendit les réjouiſſances qu'on faiſoit dans la maiſon d'un Marchand, qui avoit marié le matin ſa fille, qui étoit fort belle, avec un jeune homme du voiſinage. Le Général s'arrêta, leur fit des complimens ſur la circonſtance, & demanda à voir la mariée. Les parent tinrent ſa viſite à grand honneur, & amenerent la fille auprès de ſon éléphant. Epris de ſa beauté, il ordonna à ſes Gardes de l'enlever, & de la conduire chez lui. Il ne fut que trop promptement obéi, & l'infortuné époux ſe cou-

Par quelle imprudence les Portugais ont perdu leur crédit au Pegu.

(*a*) *Hamilton*, Vol. II. p. 36.

la garderent quelque tems: enſuite le même Prince, avec le ſecours de ſes Alliés, la reprit, & en demeura en poſſeſſion juſqu'au tems que le Grand-Mogol s'empara de ſes Etats; & elle eſt à préſent au Mogol. Ce qui l'a fait déchoir c'eſt le voiſinage de *Madras*, que quelques Ecrivains prétendent avoir été bâtie en partie de ſes débris (1).

(1) *Guyon* T. II. p. 121.

coupa la gorge de déſeſpoir. Les parens déſolés déchirerent leurs habits, & allerent en pleurant par les rues au Palais du Roi, implorant le ſecours de leurs concitoyens pour ſe venger de l'inſolent Portugais. Le Peuple accourut pour entendre & pour voir cette tragédie; enfin la foule devint ſi grande, & le bruit augmenta tellement qu'il parvint aux oreilles du Roi, qui envoya ſavoir la raiſon de ce tumulte. Le meſſager étant revenu lui apprit ce qui s'étoit paſſé, & il fit dire à ceux qui s'étoient aſſemblés, qu'il feroit punir le coupable. Ayant fait dire au Général de ſe rendre à la Cour, celui-ci s'excuſa ſur ce qu'il étoit incommodé. Cette réponſe irrita tellement le Roi qu'il fit prendre les armes à tous les Peguans, & leur ordonna de maſſacrer tous les Portugais qui étoient dans la ville & dans le Royaume. Les ordres du Roi furent exécutés avec tant de diligence, qu'en peu d'heures tous les Portugais furent exterminés: le coupable ayant été pris en vie fut attaché par les pieds à ceux d'un éléphant, & traîné par les rues, juſqu'à ce qu'il ne reſtât plus de chair ſur les os, ce qui appaiſa le Peuple furieux. Il n'y eut que trois Portugais qui échapperent au carnage; s'étant trouvés par hazard dans les fauxbourgs proche de la Riviere, ils ſe cacherent juſqu'à la nuit, & s'embarquerent à la faveur de l'obſcurité dans un canot, avec lequel ils navigerent le long de la côte, ſe nouriſſant de ce qu'ils pouvoient trouver dans les bois & ſur les rochers; ils arriverent enfin à Malacca, où ils porterent la triſte nouvelle de cette tragique ſcene (*).

Grand commerce que les Portugais faiſoient à Siam.

Le Royaume de *Siam* eſt voiſin de celui de *Pegu*, & d'une vaſte étendue. Le Roi de cet Etat étoit trop puiſſant pour que les Portugais puſſent penſer à faire des conquêtes dans ſes terres, deſorte qu'ils prirent le parti de vivre en bonne intelligence avec lui, à cauſe du grand commerce qui ſe fait dans ſon Royaume, qui eſt très-bien ſitué pour cela, ayant d'un côté les Royaumes de Laos, de Camboye & de la Cochinchine, & de l'autre les Pays qui ſont le long du Golphe de Bengale (*a*). D'ailleurs il y vient tous les ans une flotte de vaiſſeaux marchands de la Chine, chargés des plus riches marchandiſes de cet Empire. Les Portugais ont entretenu la bonne intelligence avec ce Monarque & ſes ſujets, tant que leur puiſſance a ſubſiſté dans les Indes; mais il y a longtems que les Hollandois leur ont fait perdre inſenſiblement le crédit qu'ils avoient, & ils ont ſu ſi bien gagner la confiance de ces Princes, qu'ils leur ont accordé le privilege d'acheter ſeuls tout l'étain dans leurs Etats, branche de commerce d'une très-grande importance (*b*). Les Portugais ne ſont pas pourtant entierement exclus, mais le commerce qu'ils font eſt peu de choſe ou rien, en comparaiſon de ce

(*a*) *Mandelſlo*, Voy. Col. 304. 331. (*b*) *Tavernier*, P. II. L. III. Ch. 18.

(*) Cet événement eſt rapporté d'une façon un peu différente par le fameux *Mendez Pinto*, qui en parle comme témoin oculaire. Il nomme le Général Portugais *Diego Suarez*, & non *Thomas Pereyra*. Nos Hiſtoriens ont parlé de ce fait dans l'Hiſtoire du Pegu, & là ils ont ſuivi *Pinto*. Sans doute que *Hamilton*, qu'ils ſuivent ici, n'a été que confuſément inſtruit. Voy. les *Voyag. de Pinto*, Ch. 191, 192. p. m. 975-986. Rem. du Trad.

SECTION VI. *Empire des Portugais dans les Indes.*

ce qu'il étoit autrefois. Ils avoient auſſi beaucoup de crédit dans les autres Principautés de cette Preſqu'iſle, & une grande correſpondance avec les habitans, comme on le remarque par le mélange de mots Portugais dans les langues de ces Peuples (*a*), & par les reſtes de ceux qui deſcendent d'eux, qu'on reconnoît aiſément dans ces Pays, mais qui bien loin d'être eſtimés ſont traités avec dédain & avec mépris (*).

Ils embelliſſent & fortifient Malacca.

Dans le tems que les Portugais arriverent aux Indes la grande Preſqu'iſle de *Malacca* étoit ſous la domination du Roi de *Johor*; & nous avons déja rapporté ce qui engagea les Vicerois de la Couronne de Portugal à attaquer la ville de *Malacca* & à s'en emparer. Quand elle fut entre leurs mains elle changea bien de condition; quoique ce fût déja auparavant une place de conſéquence, elle devint en peu de tems fameuſe dans les Indes & dans l'Europe, étant le centre du Commerce, où abordoient les vaiſſeaux qui venoient du Japon, de la Chine, de Formoſe, de Luçon, de Tonquin, de la Cochinchine, de Camboye & de Siam, ſans parler de Johor, de Sumatra, de Java, de Borneo, de Macaſſar, d'Amboine & de Ternate, dont les riches marchandiſes s'y portoient (*b*). Après Goa & Ormus, c'étoit certainement la plus riche ville des Indes, & le grand entrepôt de tout ce que les différens Pays de l'Orient produiſoient. Elle étoit le Siege d'un Evêque, & la Cathedrale, dédiée à St. Paul, étoit fort belle. Il y avoit outre cela cinq autres Egliſes Paroiſſiales, les Jéſuites y avoient un beau College & un Séminaire, où tous les Nouveaux Convertis étoient inſtruits. La ville étoit entourée d'une forte muraille de pierre flanquée de baſtions & régulierement fortifiée; elle étoit fort peuplée, il y avoit une nombreuſe Garniſon, bien pourvue de tout, parceque les Portugais la regardoient comme la frontiere orientale de leurs domaines (†), à la ſureté de laquelle ils ne croyoient pas pouvoir trop pourvoir (*c*).

En

(*a*) *Hamilton*, Vol. II. C. 38.
(*b*) *Lafitau*, T. II. p. 117, 130.
(*c*) *Maffæus*, L. XIV. C. 1.

(*) L'état des Portugais dans preſque tous les Pays des Indes eſt vrayement déplorable; car ils vivent dans la baſſeſſe & la miſere, quoique généralement parlant ils ſoient protégés des Princes Indiens & Mahométans, dans les Etats deſquels ils ſont établis; ſi c'eſt parcequ'ils ſont depuis ſi longtems aux Indes, ou parceque la conformité de leurs manieres les rend plus recommandables que les autres Européens, c'eſt ce que nous ne déciderons point. Ce qui eſt bien viſible, c'eſt qu'ils n'ont rien du courage & de l'induſtrie de leurs peres, qu'ils ne s'embarraſſent gueres d'avoir des Forts ou des Comptoirs, & ſe contentent de ce qu'ils peuvent gagner en travaillant à quelques manufactures, en faiſant quelque petit commerce de lieu en lieu, ou en ſe mettant au ſervice des Anglois, des Hollandois & des François, dans quelque petit emploi, ou comme ſimples ſoldats; ſoit à celui de quelque Prince Indien. Mais ils ſont tellement abatardis, qu'il ne leur reſte de Portugais que le nom (1).

(†) On a vu plus haut qu'elle fut priſe en 1510 par le grand *Albuquerque*; avant que de retourner à Goa, où il réſidoit en qualité de Général des Indes, il ſe vit obligé de faire mourir le Raja *Utemutis*, auquel il étoit en grande partie redevable de cette importante conquête. Le bien des affaires demanda auſſi qu'il élevât *Ninachetu*, vrayement noble par ſes vertus, s'il ne l'étoit pas par ſa naiſſance, à la Dignité de *Bandura* ou de Chef des

(1) Dictionn. Univ. de Commerce, T. II. Col. 781.

En 1605 les Hollandois y attaquerent & ruinerent une Flotte Portugaise de trente-quatre voiles, montée de trois-mille hommes; ils ne purent cependant se rendre maîtres de la place. L'année suivante, le Roi de *Johor* l'assiegea avec une armée de soixante-mille hommes, pour se venger des Portugais, qui trois ans auparavant avoient pris & ruiné sa Capitale; mais il fut aussi obligé de lever le siege avec grande perte (*a*). Les Hollandois connoissoient trop bien l'importance de cette place pour lâcher prise, ils savoient les grands avantages que les Portugais retiroient de sa situation & de son commerce, la premiere les mettant en état de lever un droit de dix pour cent sur tous les vaisseaux qui passoient par le Détroit de Malacca, & le dernier leur rapportant un gros revenu: ils l'attaquerent donc si vivement en 1640, qu'ils s'en rendirent maîtres après un siege de six mois (*b*). Ils conserverent les murailles, les fortifications & l'Eglise de St. Paul, mais ils ont ruiné la plupart des autres Eglises, & ils ont fait du grand Hôpital un Magasin. La Langue de Malacca passe pour la plus belle de toutes les Indes, & c'est par cette raison qu'elle est comme la Langue générale dont on se sert dans les Isles & les Pays qui sont à l'Orient (*c*). Les Portugais font encore un commerce considérable dans le Royaume de Camboye, ils sont aussi bien venus dans le Tonquin; avec tout cela le commerce qu'ils font sert plutôt à les empêcher de mourir de faim qu'à les enrichir, ou à les mettre en état d'envoyer des retours en Europe, avec laquelle ils ont pour dire la vérité peu de relation, & dont par conséquent ils ne s'embarrassent gueres (*d*).

Elle est l'objet de l'ambition des Hollandois, qui s'en rendent enfin maîtres.

SEC-

(*a*) *Nieuhof*, Voy. aux Indes.
(*b*) *Guyon*, T. II. p. 159.
(*c*) *Mandelslo*, Voy. aux Indes Col. 344.
(*d*) *Guyon*, T. III. p. 40.

des Indiens, qu'il avoit justement méritée. Mais on représenta à *Albuquerque*, que les Princes Indiens ne pouvoient se résoudre à obéir à un homme qu'ils regardoient comme fort au-dessous d'eux; desorte que le Général s'engagea imprudemment, ou au moins fort injustement à faire naître l'occasion de lui ôter son Emploi. Il tint parole, quand il envoya *George Albuquerque* pour succéder à *Ray de Britto* en 1514. Ce nouveau Gouverneur éleva le Roi de *Campar* à la Dignité de *Bandura*, en la place de *Ninachetu*. Cet homme généreux fit dresser un bûcher de bois précieux de senteur dans une des plus grandes places de la ville; y étant monté, il fit un discours touchant au Peuple, dans lequel il rappella les services qui lui avoient acquis son Emploi, la fidélité avec laquelle il s'en étoit acquitté, & la lâche ingratitude de ceux qui le lui ôtoient, après quoi il fit mettre le feu au bûcher, & mourut avec cette fermeté qui a rendu les Indiens si fameux (1). Le Roi de *Campar* n'avoit pas moins de vertu & de probité, mais ayant été faussement accusé auprès de *George Albuquerque*, ce Gouverneur, sans mûr examen, lui fit perdre la tête sur un échaffaud, comme traître. Ces injustices & ces cruautés inspirerent tant d'indignation & de haine contre les Portugais parmi toutes les Nations voisines, que Malacca fut plus exposée à des trames secrettes & à des hostilités ouvertes, qu'aucun autre endroit de la domination des Portugais dans les Indes, comme nous aurons occasion de le dire dans la suite (2).

(1) *Maffæus*, Hist. Ind. L. V. Ch. 5, 6. (2) *Lafitau*, T. II. p. 233.

SECTION VII.

Détail des affaires des Portugais *à* Sumatra, Java, Borneo, Celebes *ou* Macaſſar, *dans les Iſles* Molucques, *à la* Nouvelle Guinée, *avec un Expoſé de leur fauſſe politique & de leur tyrannie envers les* Indiens, *par où ils ſe ſont rendus odieux, & ont frayé le chemin aux* Hollandois *pour ruiner leur Empire, & pour fonder ſur leurs ruines un nouveau Gouvernement, qui n'eſt pas plus doux.*

SECTION VII. *Conduite des* Portugais *dans les* Indes &c.

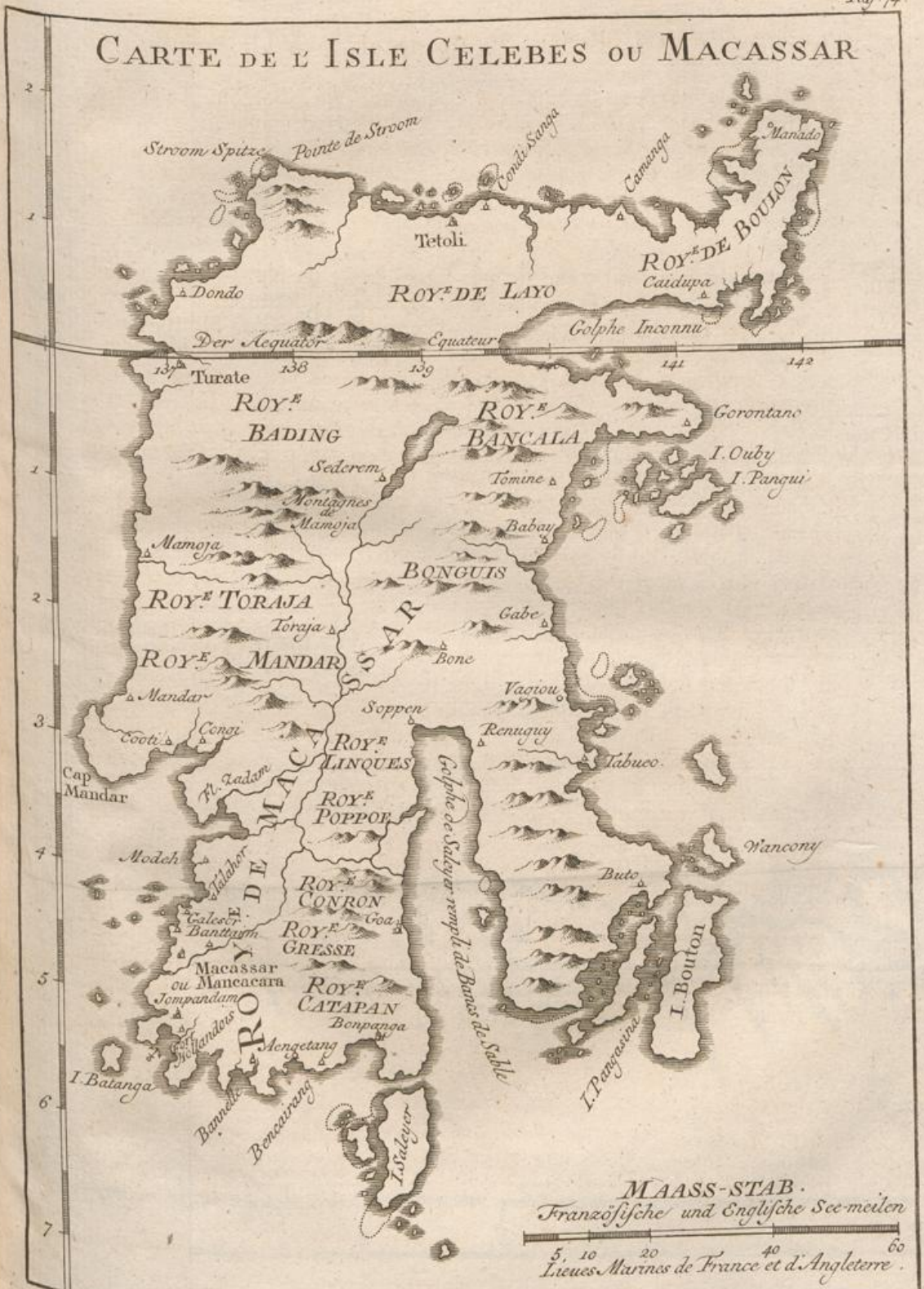
L'ISLE de *Sumatra* s'étend ſur une ligne droite du Nord-Ouëſt au Sud-Eſt, & fait face à la Preſqu'iſle de *Malacca*. Coupée en deux parties preſqu'égales par l'Equateur, elle s'avance de ſix degrés au Nord, & autant au Midi. Elle a deux-cens-cinquante lieues de long, ſoixante de large, & environ cinq-cens de circuit. Les Portugais y aborderent pour la premiere fois ſous les ordres de *Diego Lopez de Siqueira* (*a*). Ils trouverent le Pays riche & fertile, ſous la domination de pluſieurs petits Princes, qui étoient preſque toujours en guerre les uns avec les autres. On croiroit peut-être que cela leur en auroit facilité la conquête, comme ils avoient conquis d'autres Pays des Indes, mais les Peuples, par leur continuelles diviſions, s'étoient ſi bien aguerris, que les Portugais ne purent faire de grands progrès; ils ſe contenterent de faire quelques établiſſemens ſur les côtes, par le moyen deſquels ils faiſoient avec les habitans un commerce très-lucratif, non ſeulement en ſouphre, riz, gingembre, poivre, camphre, caſſia, bois de ſandal & autres bois précieux, & en drogues, mais auſſi en bel étain, fer, cuivre, argent, or & diamans. La Couronne de Portugal eut ſouvent des différends avec les Souverains de l'intérieur de l'Iſle, & remporta quelquefois de grands avantages ſur eux; mais les Portugais ne purent jamais les ſubjuguer, ni ſoumettre à leur obéiſſance aucun des Etats, quoiqu'ils l'entrepriſſent plus d'une fois. Ils auroient bien voulu auſſi conſtruire ici, comme ils avoient fait ailleurs, quelque bonne Forteresſe, pour tenir avec le tems les naturels en bride. Mais ils ne purent jamais en obtenir la permiſſion, & ils n'avoient à Sumatra aucune eſpece de place forte, ainſi qu'il paroît par un état des revenus des établiſſemens des Portugais dans les Indes, dreſſé & publié par *Don Edouard de Menezez*, qui étoit Viceroi en 1584 (*b*). Les Hollandois aborderent dans cette Iſle dès la fin du ſeizieme ſiecle, & peu après, leur puiſſance ayant augmenté, ils commencérent à leur ordinaire à en exclure les autres Nations; mais les habitans ſecouerent bientôt le joug, & ſont encore en grande partie libres & indépendans (*). C'eſt vraiſemblablement ce qui fait que preſque tous les Eu-

Les Portugais *s'aſſurent le commerce de* Sumatra, *par un petit nombre d'établiſſemens ſur les Côtes.*

(*a*) *Maffæus*, Hiſt. Indic. L. IV. Ch. 4. (*b*) *Purchas*, Pilgrims. Vol. II. p. 1532. *Caſtanéda.*

(*) Un des meilleurs Hiſtoriens Portugais, faiſant la deſcription de l'Iſle de Sumatra, dit qu'elle abonde en étain, fer, verre & ſouphre, auſſi bien qu'en or, & en une certaine gomme, à qui des gens, qui ignorent la Langue Arabe, ont donné le nom de cam-

CARTE DE L'ISLE CELEBES OU MACASSAR



KARTE VON DEM EYLANDE SUMATRA

nach den Tagebüchern der Schiffer und vielen Karten, die bey der Kammer wegen des Seewesens in Verwahrung liegen.

Durch den Hrn Bellin Ing. ord. de la Marine.

Maaßstab von großen Französischen Seemeilen 20 auf einen Grad.

5 10 15 20 40

CARTE DE L'ISLE DE SUMATRA

Dréssée sur les Journaux des Navigateurs

Et sur plusieurs Cartes Manuscrites qui sont au Dépôt des Plans de la Marine.

Par le Sr. Bellin Ingr. ord. de la Marine.

NOTA

Le mot de Songi veut dire Riviere.
Celui de Tanjong signifie Pointe ou Cap.
Celui de Pulo veut dire Isle.
L'interieur de l'Isle de Sumatra et le Cours des Rivières ne sont pas connus.

Echelle de Grandes Lieues de France de 20 au Degré

40 20 15 10 5

Equateur ou Ligne Equinoctiale
Der Aequator od. die Linie

Longitude de l'Isle de Fer
Længe von dem Eylande Ferro

113 114 115 118 119 120 121 122 123 124 125

1 2 3 4 5 6

I. Nias
Achem
Roy. d'Achem
Pedir
Pacem
Diamant
Pointe du Diamant
Fl. Pissang
Fl. Siner ou Sumelange
I. Vay
Pointe Pedre
Spitze Pedro
Königs Spitze
P.e du Roy
Fl. Daya
Arigas
Goro
Dely
Songi Dely
I. Varella
les 2 Freres ou les Isles al'eau
Pointe Spitze Labon
Labo
I. des Cocos, Inseln
Songi Carrang
Songi Cassang
I. Daru ou de Aroe
I. Besser ou Lalang
Bacungene
Die 2 Inseln
les 2 Isles
I. des Cochons od. Schweine Inseln
Furumane
Fl. Tajan
Fl. Sitoe
Fl. Cinquel
Manara
I. Lalang
Eilzil
Pongolu
Tellega
Baukel
Baros
Peni
Carlang
I. Baniac
P.e de Tallebay
I. Baly
I. Lucotte
I. Mezular
Tepenuli
Sibuluron
Baderie
Songi Davane
Sinkuan
Baiton
Tabuiane
Fl. Bauras
Mandane
I. Mladi
I. Batang ou I. Bolhou
I. Durion
Batang ou Bataham
Passaman
Ticu
Gassangue
Pingangue
Priaman
I. des I. oups marins
Insel der Seewölfe
Cap des Arbres
Vorg. der Bæume
I. Montabay ou I. Mintac
Nieu-zeland
Tello Bangi
Cortatenga
Ouyong Carang
Padang
Banjang
Sande
Cambang
Manimcabo
Vulcan
Indrapour
Fl. Indripura
Fl. Mandata
Mocomo
Aver Diket
Aypour
Caytona
Pali
Songai Lama
Bancul
Sellebar
Salonna
Manna
Grosse Insel Fortuna
Grande Isle de Fortune
I. Mosquites
I. Ourang
Cocos Insel
I. des Cocos
I. Ringin
I. Petten
Wilhelms Insel
I. Guillaume
Spitze Indrapur
Pointe d'Indrapour
I. de Berg
Versunkene Insel
I. Noyee
B.e de Coquet
I. de Nassau
Schildkröten Insel
Les Tortues
Cocos Insel
I. des Cocos
P.e du Pecheur
Fischer Sp.
Insel der 3 Berge
I. des 3 Montagnes
I. Basse, od. Niedrige I.
I. Triste, od die Traurige
I. d'Inganno ou I. Trompeuse
die Betrügerische
I. Pissang
Pongong
I. Fortuna
Detroit de la Sonda
Prinzen Eyland
Prince
Isle
Bay de Kaisers Keisers Bay
Songy Poeti
Schweine Lampons Bay
Spitze
Pointe des Cochons
die 2 Schwestern
les 2 Soeurs
Insel der hohen Bæume
Isle des Hauts arbres
R. Douce
Süße Fluß
Fl. S. Johann
R. S. Jean
Fl. S. Clara
R. S. Claire
Palimban
Isle de Banca
I. Lingen
I. Barella
Pulo Trin
Tanjong Bon
Jambi
Fl. Jambi
Pointe Jujor
Spitze Jujor
Drop
Andsahuri
Andigti
Bantantiguc
Frederic Hendrik
Friedrich Heinrich
I. Verte
Grüne Insel
Pointe de Spitze Batacarang
Joor
Pointe des Couleuvres
Tanjong Pantiore
Fl. Cantre
Camper
Tanjong Buro
Romische Spitze
Pointe Romaine
Straße Sincapour
Detroit de Sincapour
I. Panjan
I. Tingi
I. Aor
I. Pissang
P. Timon
I. Varella
Pontigaram
Tingoran
Pahang
Fl. Pahang
Songi Delis
Songi Caland ou Fl. Destin
Berg Mont Parcelar
Songi Rachade Neue Fluß
Tanjong Clin
Malaca
Fl. Muar
Tanjong Thor
Mont & Riviere Batabulo Formosa
Permas Sangue
Schlangen Spitze
Isle Pilti
I. Pisang
Cap Rachade R. Neuve
Tanjong Tesorot
I. Jara
I. Talang
Songi Borroas
Solongor
Perach
Tanjong Auvat
I. Pisang
Outqueda Alqueda
P. Serga
Songi Larot
Pecrosel
Fl. Centre
DETROIT DE MALACA
PRESQU'ISLE DE MALACA
MATRA

Nouvelle Carte de l'Isle de Java

Dressée suivant les Observations les plus recentes faites par ordre de la Compag. Holl. des Indes Orientales

Lieues d'Allemagne de 15 au Degré.

1 2 3 4 5 10 15

Isle de Sumatra

Baye des Lampons

Baye Keyssers

Pointe occidentale

I. Keyssers

Malle hoek

Isles Plettenberg

Isles Cruratay

I. du Nord

Isles des 3 Sœurs

Isle du Milieu

Pte Tenjon

Pte Tjoma

Pte Pepper

Pte St Nicolas

I. Pangang

I. Penat

Pte Pandeang

Pte Tadjong

Pte Parc

I. Panjouack

Amsterdam

Edam

Middelburg

Enchuysen

Hoorn

Alkmaar

Pte Ontong Java

Detroit de la Sonde

Bantam

Ani

Royaume de Bantam

Tangerang

Serittu

Tampoera

Baye de Peovre

Isle du Prince

Behouden Passage

B. de Bonne arrivée

Pointe Occidentale de Java

Grands Rochers

Montagnes Hautes et escarpées le long du Rivage

Mont Salak

I. Cleppus

I. Peeren

Baye de Sable

Pointe de Vineron

Terres Hautes et Droites

Isidammer

Pointe Carawang

Pointe Monckenaers

Bancs de Sable

Pointe Pamanocktan

Poman Setan

I. Boempies

I. Pachit Indramaye

Pointe Indramaye

Pte Jasnes

Batavia

Prov.e de Karawang

Prov.e de Tsiatsem

Prov.e de Pamanockan

R. Indramaye

R. de Batavia

R. de Jacatra

Royaume de Jacatra

I S L E

Prov.e de Parocka Moetjang

Prov.e de Sammadang

Roy.e de Isieribon

Prov.e de Bandong

Prov.e de Priangam

Prov.e de Sidammer

Prov.e de Kandang Wessi

Prov.e de Soekapoera

Prov.e de Wallás

Prov.e de Gabbang

Montagnes Inaccessibles Montagnes Bleues etc.

Pendak sama

Sele goden

Koewassing Goloen et Imparagara

Calibaca

Mont Kandang

Mont Keddee

Province de Bagaleen

Prov.e de Kadoewang

Rochers escarpés

Baye de Prisca

Pointe Haute

Baye de Mauve

I. Nossa Combang

Cap des Torrens

Banc de Cérane

Pte Dena

Pte Kelser

Pte Suraden

Japara

Tamana

Pointe Mang

Banc de Rochers

Rembang

Tacal

Damak

Mont Cadja

Mt Banjoebiroe

Mont Tasoel Volcan

Mt Keppeng

Mt Barbabee

Montagnes Leerenteid

Cartanagara

Cartasoera

Mt Beliring

Mt Manapi

Mont Kandang

Mont Keddee

Prov.e de Mataram

Mataram

Kadoewang

Mt Radverrinin

Montagnes Escarpées en forme d'Isles

Prov.e de Panara

Montagnes Bornena

Pandjaga

Iagaraga

Mt

Princ.e de Madian

Madion

Loemoe

Prov.e de Cadiri

Cadiri

Prov.e de Brindjok

Brindjok

Prov.e de Loedaia

Mt Badiri

Prov.e de Poegar

Mt Mamerro

Prov.e de Diapan

Diapan

Passaroewan

Singasari

Mt Diapan

Mt Brame

Mt Domani

Mt Gendang

Province de Passaroewan

Prov.e de Panaroekan

Mt Balamboang

Province de Balamboang

Balamboang

Baye de Balamboang

Hauts Rochers

Roche basse

Roche noire

Roche Blanche

Roche Mauvaise

Noessa Baron

Toute cette partie du Sud est bordée de Montagnes escarpées et inaccessibles sans mouillage ni fond

Baye des Chauves Souris

Pointe de Rochers

Baye de Dioscol

Baye Sapanvent

Baye Mangale

Baye Padjot

Tangal

Toeban

Tjedoe

Sandapoeri

Triempoe

Preprin

Samangi

R. Damak

R. Tjeroesen

R. Combreng

R. Tjatepang

R. Cadiri

Roy.e de Gressic

Grysse

Prov.e de Soerabaja

Soerabaja

Sidoine

I. Boddingegen

I. Madura

Madureina

Ambalega

Balega

Sampan

Prebaan

Sammanap

Pamakassan

I. Pondu

I. Gilien

I. Poreau

I. Remoulin

I. Laux-Passagers

I. Kambing

I. Labarbos

Pointe de l'Est

Pte Tjedoe

Pte Kalever

Brandoen

Roche Mauvaise

Cap Sandano

Callebe mang I. de Chef

Pte Nicolas

Baye de Madi

I. de Bali

Pointe de l'Est

Detroit de Bali

Pte Nord

Pte Sud

Pte Blanche

Baye de Blanche

Pte Ouest

Pte Est

Pte Sud

Pte Nord

Baye de Sud

Baye de Nord

Baye de Ouest

Baye de Est

Européens s'accordent à les représenter comme les plus cruels, les plus barbares & les plus perfides de tous les Peuples des Indes, sans faire réflexion que ces épithetes peuvent à juste titre être rendues à ceux qui tâchent de les dépouiller de leur liberté & de leurs terres, sans aucune ombre de droit. Mais, sans nous engager en des réflexions qui ne sont pas de ce lieu, passons aux autres grandes Isles, & disons quelque chose de leur état, dans le tems de la domination des Portugais dans les Indes.

Section VII. *Conduite des Portugais dans les Indes &c.*

Les Portugais ont connu & visité l'Isle de *Java* vers le commencement du seizieme siecle, principalement à cause du dommage que leur causoient les Pirates de *Bantam*, ou de *Bintam*, ainsi qu'ils l'appellent, & des autres lieux de cette Isle. C'est ce qui engagea *Don Pedre de Mascarenhas* d'attaquer *Bantam*, qu'il prit & pilla, ce que *George d'Albuquerque* avoit inutilement tenté (*a*). La grande *Java* est au Sud-Est de la Presqu'isle de Malacca, & a Sumatra vis-à-vis d'elle, dont elle n'est séparée que par un canal étroit, célebre sous le nom de Détroit de la Sonde. Les Auteurs varient sur son étendue; les plus modérés lui donnent neuf-cens milles de circuit. L'air passe pour y être meilleur que dans aucune des autres Isles dont nous avons parlé, le Pays est abondant, & il y a grand nombre de bons Ports sur les côtes. Les Javanois prétendent qu'ils sont les descendans des véritables anciens Chinois qui se retirerent dans cette Isle quand les Tartares conquirent leur Pays, & ils se glorifient beaucoup de cette origine; mais avant l'arrivée des Portugais ils s'étoient non seulement mêlés avec les autres Nations voisines, mais avoient embrassé le Mahométisme (*b*). En ce tems-là l'Isle étoit partagée entre plusieurs petits Souverains, plus ou moins puissans, mais la plupart avoient quelques forces sur mer. Le Général Portugais vit bien qu'il n'en avoit pas assez pour garder cette grande Isle, desorte qu'après avoir pris Bantam, il se contenta d'y faire un nouveau Roi, qui s'engagea à payer un tribut annuel (*c*).

Guerres des Portugais contre les Souverains de Bantam dans l'Isle de Java.

Pa-

(*a*) *Maffæus*, L. IX. C. 2.
(*b*) *Nieuhof*, Voy. aux Indes.
(*c*) *Maffæus* L. IX. C. 2.

camphre (1). Il y a cependant beaucoup d'apparence qu'il avoit été mal informé par ceux qui lui ont fait faire cette critique, puisque le camphre de Sumatra passe pour le meilleur de toutes les Indes & qu'il vaut un demi écu l'once sur les lieux, ainsi que l'assure le curieux & exact M. *Ockyer*, sur ce qu'il en savoit par lui-même. Il nous apprend une autre particularité singuliere & curieuse, c'est que le camphre de Sumatra se vend fort cher à la Chine, & que le Chinois le mêlent avec le leur, qui est plus grossier, auquel ils croyent qu'il donne de la force & de l'odeur. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'il n'y a que très-peu de ce camphre, qui sans cela seroit une bien bonne marchandise (2). *Maffæi* fait une remarque digne d'attention, & qui est de poids; c'est que l'Isle de Sumatra, & non la Presqu'isle de Malacca, est la *Chersonese d'Or* des Anciens: ce qui est d'autant plus probable, qu'il y a beaucoup d'or dans cette Isle, au-lieu qu'il n'y en a point du tout dans le Pays autour de Malacca (3).

(1) *Maffæi*, Hist. Indic. L. IV. C. 4.
(2) *Account of the Trade in India*, p. 41.
(3) *Maffæi* ubi sup.

SECTION VII.

Conduite des Portugais *dans les* Indes &c.

Panarucan, petite Ville & Capitale d'un petit Etat du même nom, où il y avoit un Port commode, profita beaucoup de la protection des Portugais; ils en firent une des principales échelles de tout le Pays, où ils faisoient non seulement le commerce de riz, de poivre & d'autres productions de l'Isle, mais aussi celui de l'or, des pierres précieuses, & des épiceries, que l'on y apportoit d'autres lieux, & sur-tout des Isles voisines. Mais depuis que les Hollandois sont devenus maîtres de Batavia, & que l'Empereur ou le *Mataram* & le Roi de Bantam ont partagé l'Isle entre eux, Panarucan est devenu un village de pêcheurs, & son commerce est entiérement ruiné. On peut assurer avec vérité, quoi qu'en disent quelques Voyageurs, que les habitans de ces Isles en général, & de celle-ci en particulier, sont fort déchus, & bien moins puissans qu'ils ne l'étoient à l'arrivée des Européens. Il n'y a point de Monarque Javanois qui puisse, comme autrefois, équiper aujourd'hui une Flotte de trente grands vaisseaux, dont l'Amiral étoit d'une telle force, quoique grossiérement bâti, qu'il étoit à l'épreuve du canon. Tous les Princes ensemble ne sont pas en état de chasser à présent les Hollandois; au-lieu qu'autrefois un petit Roi, ou même une Reine, pouvoit lever assez de forces pour assiéger par mer & par terre Malacca, lorsqu'elle étoit la meilleure Forteresse des Indes, & non seulement de l'assiéger, mais de la réduire à une grande extrémité (*a*) (*). Nous aurons occasion de traiter plus amplement ce sujet, quand nous parlerons de ceux qui sont aujourd'hui les maîtres de cette Isle, & qui y ont fondé la magnifique Capitale de leur vaste & puissant Empire.

Les Habitans de ces Isles étoient plus puissans avant l'arrivée des Européens, *qu'ils ne l'ont été depuis.*

Il

(*a*) *Lafitau*, Conq. des Portugais. T. IV. p. 11.

(*) Les Historiens Portugais eux-mêmes rapportent, qu'en 1547, le Roi d'Achen, dans l'Isle de Sumatra, envoya une Flotte de soixante-dix bâtimens, avec un bon Corps de troupes de débarquement pour attaquer Malacca. Cette Flotte formidable, équipée avec un très-grand secret, vint surgir dans le Port même de Malacca le 18 d'Octobre, & le Général mit son monde à terre à deux heures du matin, avant qu'on ait eu la moindre connoissance de son entreprise; il fut à-la-vérité repoussé, mais il brûla huit vaisseaux, qui étoient dans le Port, dont il y en avoit cinq richement chargés. Les Portugais furent si frappés de leur bonheur dans cette occasion, qu'ils le regarderent comme un miracle obtenu par les prieres de *François Xavier*, qui étoit alors à Malacca (1). Le même Monarque se ligua en 1570 avec le Grand-Seigneur, le Roi de Perse, & d'autres Princes Mahométans, pour chasser les Portugais des Indes; & de tous les confédérés il fut celui qui se porta avec le plus d'ardeur, ayant malgré des pertes réitérées équipé consécutivement quatre puissantes Flottes. Il vint lui-même en 1575 avec la derniere devant Malacca, qu'il blocqua par mer & assiégea par terre, & il l'auroit infailliblement prise, parceque la poudre & les vivres y manquoient, & que tout le monde étoit consterné & au désespoir. Mais le silence qui y régnoit, ayant fait appréhender à ce Prince quelque surprise ou quelque ruse de guerre, il leva le siege avec une précipitation extraordinaire, dans le tems que la ville se seroit rendue à discrétion. Il est très-certain que tous les Princes de cet Archipel ensemble ne sont pas en état d'enlever cette Forteresse aux Hollandois, & c'est la connoissance qu'ils en ont qui les rend si tranquilles (2).

(1) *Lafitau*, T. IV. p. 11, & suiv. (2) Le même p. 295, 337, 357, 367.

Il y avoit plus de trente ans que les Portugais étoient établis dans les Indes, qu'ils ne connoiſſoient encore de l'Iſle de *Borneo* que ſon nom & ſa ſituation, parcequ'ils paſſoient fréquemment le long des côtes. Vers ce tems-là *Edouard Conil* eut ordre d'en prendre connoiſſance, & quand une fois ils en connurent l'importance, ils y firent de fréquens voyages. Cette Iſle eſt à peu près ronde, & une partie eſt ſous l'Equateur; elle a environ quatre-cens lieues de tour, & abonde en toutes ſortes de richeſſes; on trouve de l'or & des diamans dans les Rivieres, qui les entraînent ſans doute du haut des montagnes, où elles ont leur ſource. Les Portugais trouverent que les côtes étoient occupées par des Maures Malayens, qui s'y étoient certainement établis par voye de conquête; mais les habitans naturels habitent dans les montagnes, & on les appelle *Beajous*, ce qui en Malais ſignifie un Sauvage; les Maures donnent auſſi ce nom aux plus grand ſinges, qui ſont aſſez communs dans l'Iſle, comme pour dire, que les uns tiennent autant de l'humanité que les autres, ce qui néanmoins eſt très-éloigné de la vérité. Les Maures ſont gouvernés par divers Rois, dont les principaux ſont ceux de *Manjar Maſſeen*, de *Succadonne*, dans les Etats duquel il y a une Riviere où l'on trouve de beaux diamans, celui de *Borneo* & d'autres (*a*).

SECTION VII. *Conduite des Portugais dans les Indes &c.*

Comment les Portugais vinrent à avoir commerce avec les Inſulaires de Borneo.

Les *Beajous* n'ont point de Rois, mais pluſieurs petits Chefs. Ceux qui relevent du Roi de *Manjar*, ou qui confinent à ſes terres, lui payent tribut; mais ceux qui ſont plus avant dans le Pays, & en des lieux inacceſſibles aux Maures, ſont abſolument indépendans & vivent ſelon leurs coutumes. Ils ſont généralement fort ſuperſtitieux, & attachés aux augures. Ils n'adorent point d'idoles, & les ſacrifices qu'ils font de bois de ſenteur, & de parfums ſont offerts à Dieu ſeul, qu'ils croient devoir recompenſer les bons dans le Ciel, & punir les méchans dans l'Enfer. Ils n'épouſent qu'une ſeule femme, & regardent le manque de foi dans le mariage, tant d'un côté que de l'autre, comme un crime ſi odieux, qu'ils le puniſſent de mort, ou que les parens le font. Les femmes auſſi y ſont fort modeſtes & retirées, ſur-tout les filles, que les époux ne voyent jamais avant le jour du mariage. Les *Beajous* ſont naturellement honnêtes-gens & induſtrieux, & ils vivent entre eux dans une grande union. Quoiqu'ils ayent l'idée de propriété, ils ne ſont nullement avares. Ils ſement & cultivent leurs terres, mais quand chacun a recueilli ce qu'il lui faut pour ſa famille, le reſte eſt en commun à tous, & par-là ils préviennent la diſette & les querelles (*). Les côtes ſont habitées, comme on l'a dit, par des Mau-

Caractere & mœurs de ces Inſulaires.

(*a*) *Guyon*, T. II. p. 227.

(*) Ce que l'on rapporte dans le texte eſt tiré de la meilleure, & peut-être de l'unique Relation authentique qu'on ait de ces Peuples. M. *Guyon* a rapporté ce qu'il en dit ſur l'autorité de *la Martiniere*, qu'il blâme d'avoir oublié de citer ſon Auteur. C'eſt ce qui nous oblige à faire cette Note, pour dire que cette Relation eſt tirée des papiers d'*Antoine Ventimiglia*, Miſſionnaire Italien, qui paſſa dans l'Iſle de *Borneo* ſur un vaiſſeau Portugais de Macao, & convertit un grand nombre des habitans de l'Iſle, où il mou-

SECTION VII. *Conduite des* Portugais *dans les* Indes &c.

Maures, avec lesquels les Portugais firent un commerce fort avantageux quand ils virent qu'ils ne pouvoient les subjuguer; ils conclurent un Traité avec le Roi de Borneo, auquel les deux Parties trouverent leur compte (*a*).

Commerce des Portugais *avec les Habitans de* Celebes *ou* Macassar.

Vers le même tems que les Portugais commencerent à avoir quelque correspondance avec les habitans de Borneo, ils eurent aussi connoissance de l'Isle de *Celebes*, les uns disent par hazard, & les autres par le naufrage de quelqu'un de leurs vaisseaux; mais on convient qu'ils n'en eurent qu'une connoissance fort superficielle jusqu'au tems qu'*Antoine de Galvano*, Gouverneur des Molucques, renvoya chez eux deux des naturels de *Celebes*, qu'il avoit convertis au Christianisme: ils porterent plusieurs de leurs compatriotes à se faire Chretiens, & établirent la bonne intelligence entre les Peuples de cette Isle en général & les Portugais (*b*). La grande Isle de *Celebes* est séparée de Borneo par le Détroit de Maccassar. *D'Argensola* & d'autres Auteurs disent que les habitans ont le teint blanc, & que c'étoient autrefois de grands Pirates; ils nous donnent aussi une idée de l'ancienne forme de Gouvernement établie dans cette Isle, qui semble confirmer qu'il y a eu de grandes révolutions dans ces Pays avant l'arrivée des Européens. Ce qu'ils en disent revient en substance à ceci. Qu'il y avoit originairement sept Royaumes ou Principautés dans l'Isle, dont les Souverains s'assembloient pour élire un Monarque, dont l'autorité étoit limitée dans sa nature, mais s'étendoit sur toute l'Isle, & que les Electeurs déposoient en cas qu'il abusât de son pouvoir, & qu'il en passât les bornes (*c*) (*). Les Portugais regarderent la découverte d'un si grand Pays comme une chose de la derniere conséquence, & prirent des mesures pour s'assurer l'amitié de Peuples qu'il n'étoit pas aisé de subjuguer, & qui pouvoient être utiles à leurs Alliés (*d*).

Motifs qui engagerent les Macassars *à abandonner leur ancienne Religion.*

Les Macassars étoient plus vaillans & plus intelligens que les autres Indiens, ensorte qu'après avoir eu quelque tems commerce avec les Européens,

(*a*) *Lafitau*, T. III. p. 221.
(*b*) C'est la Relation de *Galvano*, dans son Livre, intitulé *Découvertes*.
(*c*) *Gervaise*, Hist. de Macassar p. 31.
(*d*) *Maffæus*, L. X. Ch. 11.

mourut vers l'an 1691. Les Portugais de Macao faisoient depuis quelques années un grand commerce avec les Maures des côtes, & à leur priere y établirent un Comptoir; mais les Maures le surprirent & le pillerent dans la suite, massacrant la plupart de ceux qui y étoient (1).

(*) Il ne seroit pas difficile de prouver, si c'en étoit ici le lieu, que quoi qu'on dise de la barbarie de ces Peuples, il n'est presque aucune forme de Gouvernement connue, qui ne fût établie dans les Indes quand les Portugais y pénétrerent; & ceux qui sont bien au fait de l'Histoire de ces Pays, s'apperçoivent sans peine que les choses alloient en décadence parmi les naturels, quoiqu'elles ayent bien décliné depuis. On peut voir par la Remarque précédente, qu'il n'y a pas beaucoup de fonds à faire sur ce qu'on rapporte de Peuples qui sont séparés des autres, & comme cachés au reste de l'Univers. Les Maures représentent les *Ecajous* à peu près comme des bêtes à deux pieds, tandis que le Missionnaire Italien, qui a vécu & est mort parmi eux, & qui n'avoit aucun intérêt à déguiser ou à dissimuler la vérité, assure qu'ils étoient plus vertueux & plus sages que les Maures.

(1) *Gem. Carreri*, Voy. autour du Monde, T. III. L. III. Ch. 9.

péens, ils s'apperçurent de l'abſurdité de leur Religion, dont voici le Syſtême en abrégé (*a*). Leurs Prêtres enſeignoient que le Ciel n'avoit jamais eu de commencement; que le Soleil & la Lune étoient un Dieu & une Déeſſe, qui y avoient une ſouveraine puiſſance; qu'ayant eu querelle enſemble le Soleil avoit maltraité la Lune, qui étoit accouchée de la Terre, à quoi ils ajoutoient quantité d'autres fables du même goût. Ils enſeignoient auſſi la doctrine de la Tranſmigration des ames, & que c'étoit un crime de tuer aucune créature vivante pour s'en nourrir, à la réſerve des cochons & des oiſeaux, parceque les premiers étoient trop ſales, & les autres trop petits pour loger des ames humaines. Mais ils leur preſcrivoient d'immoler des animaux au Soleil & à la Lune, & l'on voyoit des peres, qui n'ayant plus de beſtiaux ſacrifioient leurs enfans. Il n'eſt donc pas étonnant qu'ils fuſſent charmés de renoncer à une pareille Religion, & à de ſemblables pratiques, comme ils firent unanimement, en devenant Déiſtes. Mais ils ne s'en tinrent pas-là, ils prirent la réſolution d'envoyer en même tems à Malacca & à Achen, pour demander d'un côté des Prêtres Chretiens, & de l'autre des Docteurs Mahométans, promettant d'embraſſer la Religion de ceux qui arriveroient les premiers (*b*).

SECTION VII. *Conduite des Portugais dans les Indes &c.*

Les Portugais avoient paſſé juſques-là pour être fort zélés pour leur Religion, mais *Don Ray Perera*, en ce tems-là Gouverneur de Malacca, ſembla en manquer un peu dans cette occaſion, puiſqu'il différa longtems d'envoyer les Miſſionnaires qu'on lui demandoit. La Reine d'Achen, Mahométane zélée, ne fut pas ſitôt inſtruite des diſpoſitions des Peuples de Celebes, qu'elle fit embarquer en toute diligence un grand nombre de ſes Docteurs, qui firent recevoir l'Alcoran parmi les Macaſſars. Quelque tems après arriverent les Miſſionnaires Chretiens, qui déclamerent vivement, mais ſans ſuccès, contre la Religion de Mahomet; les Peuples de Celebes avoient pris leur parti, & rien ne fut capable de les faire changer (*c*). A-la-vérité un des Rois, qui s'étoit fait Chretien auparavant, perſiſta dans la Foi, & la plupart de ſes ſujets ſe convertirent auſſi; mais le gros des Macaſſars demeura Mahométan, & ils le ſont encore aujourd'hui, étant même les plus grands zélateurs de la Loi de Mahomet qu'il y ait dans les Indes. La différence de Religion ne les empêcha pas cependant de vivre en bonne intelligence avec les Portugais, qui y établirent un commerce plus avantageux que dans aucun endroit des Indes; car n'y trouvant que peu de riches marchandiſes, & très-peu d'occaſions d'empietter ſur la liberté des habitans, ils furent bien aiſes de les traiter comme un Peuple libre; & la ſituation de l'Iſle étant très-favorable, ils en firent le centre du commerce des Iſles voiſines (*d*).

Les Portugais perdent, par une négligence impardonnable, l'occaſion d'établir le Chriſtianiſme parmi eux.

La grande Iſle de Borneo, qui abonde en or, en diamans, en poivre & autres richeſſes, n'en eſt qu'à une journée de chemin, Amboine & les Moluccques qu'à trois ou quatre: les Royaumes de Siam, de Camboye, de la Co-

Situation avantageuſe de cette Iſle pour le

(*a*) *Galvano's* Diſcoveries.
(*b*) *Alex. de Rhodes*, Voy. aux Indes, p. 293.
(*c*) *Guyon*, T. II. p. 230.
(*d*) *Cervaiſe*, Hiſt. de Macaſſar p. 233.

SECTION VII.

Conduite des Portugais *dans les* Indes &c.

Cochinchine & de Tonquin, l'Empire de la Chine & les Iſles Philippines, n'en ſont pas à plus de trois-cens lieues; on ne doit donc pas être ſurpris que le Port de *Jampodan*, le plus ſûr & le plus ſpacieux des Indes, fût toujours rempli de vaiſſeaux; & que les grandes villes de la côte devinſſent extrêmement marchandes, les Portugais ayant tant d'intérêt à en favoriſer le commerce. Les Macaſſars étoient eux-mêmes fort capables de le conduire, étant fort induſtrieux, & au moins auſſi habiles mariniers qu'aucun de leurs Voiſins; & quoiqu'ils n'euſſent pas, comme nous l'avons dit, de fort riches marchandiſes, à la réſerve de l'or, qui n'y étoit pas en grande quantité, ils avoient cependant de quoi ſe procurer les plus précieuſes, leur riz paſſant pour le meilleur des Indes, & leur coton pour le plus fin: ils trafiquoient de l'un & de l'autre aux Molucques, d'où ils apportoient une ſi grande quantité d'épiceries, qu'ils en faiſoient un commerce conſidérable avec leurs Voiſins & les Européens (*a*) (*).

Commerce. Pourquoi les Portugais *l'encouragerent.*

Caractere, bonnes & mauvaiſes qualités des Macaſſars &c.

On appelle l'Iſle tantôt *Celebes*, tantôt *Macaſſar*, parceque le Royaume qui porte le premier de ces noms, qui eſt dans le Nord-Ouëſt de l'Iſle, & le ſecond qui en occupe toute la partie méridionale, ſont les deux principaux; le dernier ſur-tout eſt conſidérable, ſes Rois étant très-puiſſans, & ſouvent les maîtres de la plus grande partie de l'Iſle. Leurs Sujets, les plus vaillans & les plus intrépides des Indiens, ſont auſſi renommés pour la parfaite connoiſſance qu'ils ont des poiſons; ils en ont de ſi violens, qu'il ſuffit de les ſentir ou de les toucher, pour en mourir ſur le champ. Les hommes s'en ſervent pour y tremper la pointe de leurs fleches ou de leurs dards, qu'ils décochent en les ſoufflant par une ſarbacane avec tant de force & d'adreſſe, qu'ils donnent dans un petit but à la diſtance de quatrevingt pas (*b*). Ils trempent auſſi dans le poiſon la pointe de leurs poignards, & la ſimple égratignure d'un dard ou d'un poignard eſt mortelle. Les femmes ſe ſervent du poiſon pour ſe venger; car comme elles ſont fort conſtantes dans leur amour, elles reſſentent vivement les infidélités qu'on leur fait, ſur-tout de la part des Européens, qui ont ſouvent commerce avec elles, & quelquefois en épouſent (*c*). Comme ils étoient Alliés & non Sujets des Portugais, ils leur étoient plus attachés que tous les autres Peuples des Indes, & ils accueillirent avec beaucoup d'hoſpitalité ceux qui dans le tems de la ruine de leurs Colonies ſe réfugierent parmi eux; ce fut-là une des grandes raiſons qui porterent les Hollandois à vouloir ſou-

(*a*) Rec. des Voyag. de la Compagnie. T. V. p. m. 223.

(*b*) *Nieuhof.*

(*c*) *Gervaiſe*, Hiſt. de Macaſſar.

(*) On a obſervé plus haut que les Mahométans arriverent dans cette Iſle un peu avant les Portugais; & il y a tout lieu de croire, qu'en ce tems-là l'Iſle de Celebes étoit le centre du commerce de toutes les Nations des Indes qui trafiquoient en épiceries, à cauſe de la commodité de ſes Ports, du génie commerçant des habitans, & de la grande abondance des vivres, qui manquoient dans les Molucques mêmes, & les rendoient par conſéquent moins propres à recevoir les étrangers (1).

(1) Rec. des Voy. qui ont ſervi à l'établiſſ. de la Comp. T. IX. p. 165.

soumettre le Roi de Macassar, comme ils firent après une longue guerre en 1667; ils lui imposerent aussi des conditions fort dures; entre autres celles-ci, qu'il leur remettroit le Port de Jompadan, qu'il feroit sortir de ses Etats tous les Portugais; enfin qu'il renonceroit à tout commerce avec les Moluques, sans quoi ses Vainqueurs n'auroient pu s'approprier ce commerce uniquement, & tenir le Roi dans une dépendance servile (*a*). Section VII. *Conduite des Portugais dans les Indes &c.*

Les Portugais ne découvrirent les Isles *Molucques* qu'en 1511, & encore fut-ce par hazard, *François Serrano*, *Diegue d'Abreu* & *Ferdinand Magellan*, ayant été envoyés faire des découvertes, furent séparés par une tempête: le premier alla jusqu'à *Ternate*; les deux autres découvrirent seulement *Amboine*, & ensuite *Banda*. Ils mirent à peu près huit ans à faire ces découvertes, qui coûterent la vie à *Serrano* à son retour. *Antoine de Britto* succéda à *Serrano* dans le Gouvernement de *Ternate*, & y bâtit un Fort, sous prétexte de protéger le Roi, qui étoit enfant, mais véritablement pour se rendre maître du Roi & de ses Sujets (*b*). Dans ces entrefaites, *Magellan*, que son ami *Serrano* avoit parfaitement instruit de la situation de ces riches Isles, sachant l'immense fortune qu'il avoit fait dans le petit nombre d'années qu'il avoit résidé à Ternate, prit la résolution de retourner en Portugal, pour tâcher d'obtenir la recompense qu'il croyoit due à ses services; & si on la lui refusoit, de se retirer en Espagne, & de suggérer à Charlequint, qu'il avoit plus de droit sur les Molucques que la Couronne de Portugal, suivant la Bulle du Pape (*). On lui refusa à la Cour de Lisbonne ce qu'il demandoit d'une maniere propre à dégoûter extrêmement un homme tel que *Magellan*: il prit donc le parti de passer en Espagne, où il réussit, même contre le gré de l'Empereur, dont le Conseil entra chaudement dans les vues de *Magellan*. Ce Capitaine partit de *St. Lucar* le 21 Septembre 1519, avec une Escadre, dans le dessein de découvrir une nouvelle route pour aller aux Molucques. Il découvrit effectivement dans cette expédition, dont nous parlerons plus amplement dans la suite, un passage *Découverte de Molucques, & sujet du mécontentement de Magellan.*

(*a*) Voyez ce sujet traité plus en grand dans l'Histoire des Etablissemens des Hollandois.

(*b*) *D'Argensola*, Hist. de la Conq. des Molucques L. I.

(*) Nous donnerons dans le Chapitre suivant une Relation étendue de l'expédition de *Magellan* pour le service de la Couronne d'Espagne; mais nous remarquerons ici, que ceux qui représentent les services qu'il avoit rendus au Portugal comme médiocres ou équivoques, lui font grand tort. *Don Alfonse d'Albuquerque* l'estimoit beaucoup, & en 1510 il sauva les équipages de deux Vaisseaux Portugais, qui avoient fait naufrage proche des isles d'Angedive (1). Peu de tems après il contribua beaucoup à sauver l'armée Portugaise au siege de Goa, & ce fut à lui que *Diegue Siqueira* & une partie de son Escadre dûrent leur salut à Malacca, où l'on avoit formé le dessein de les surprendre. Il servit encore sous *d'Albuquerque* à la prise de cette ville, & ce fut de-là qu'il fit voile avec la commission de ce Général pour faire la découverte des Isles Molucques. Il avoit donc lieu d'espérer que la Cour de Portugal lui accorderoit ce qu'il demandoit, qui n'étoit qu'une petite augmentation de ses appointemens, non par avarice, mais parceque c'étoit en ce tems-là une marque singuliere d'honneur (2).

(1) *Maffæus*, L. IV. C. 6. (2) *Lafitau*, T. II. p. 37.

SECTION VII. *Conduite des* Portugais *dans les* Indes &c.

ge par le Détroit qui porte encore son nom, pour aller par la Mer du Sud aux Molucques, & il en fut fort proche, mais n'y arriva pas, ayant été tué en trahison. La Cour de Portugal fut très-bien informée de ces desseins, & en avoit envoyé des avis aux Indes, avec des instructions au Viceroi sur la conduite qu'il devoit tenir dans cette occasion. Mais retournons à présent aux Molucques, & à l'étrange révolution qui y arriva.

Exemple de la conduite qui a fait perdre les Indes *aux* Portugais.

Henri Garcias avoit succédé à *Antoine Britto* dans le Gouvernement de ces Isles, & ayant trouvé les affaires fort embarrassées par la guerre que son prédécesseur avoit faite au Roi de *Tidor* avec assez peu de succès, il jugea à-propos à son arrivée de faire la paix avec *Almanzor*, Roi de cette Isle, à condition que ce Prince rendroit l'artillerie & les prisonniers qu'il avoit pris aux Portugais, ce qu'il promit de faire dans l'espace de six mois. Mais la face des affaires ayant changé peu de tems après, *Garcias* se repentit d'avoir fait la paix, & prit la résolution de recommencer la guerre, s'imaginant que la conquête de Tidor augmenteroit la puissance des Portugais, & rehausseroit sa réputation (*a*). Pour avoir donc un prétexte de rompre avec *Almanzor*, il lui fit redemander l'artillerie & les prisonniers avant le terme fixé. Le Roi de Tidor répondit honnêtement, qu'il les auroit rendus d'abord après la conclusion de la paix, s'il l'avoit pu, mais qu'ayant prêté le canon à un Prince de ses voisins, il falloit quelque tems pour le faire revenir. Il soupçonnoit cependant si peu le Gouverneur d'avoir de mauvaises intentions, qu'étant tombé malade en ce tems-là, il le fit prier de lui envoyer un Médecin pour avoir soin de lui (*b*). Le Gouverneur lui en envoya un, & le Roi s'étant mis entre ses mains il l'empoisonna lâchement. D'abord après la mort de ce Prince, *Garcias* fit encore demander l'artillerie & les prisonniers, & ceux de Tidor demanderent un délai à cause qu'ils étoient occupés aux obseques du Roi: comme *Garcias* avoit prévu cette reponse, & qu'il avoit tout préparé, il fit descente dans l'Isle, attaqua la Capitale, la prit, la pilla, & traita les Tidoriens avec la derniere inhumanité.

Les Espagnols *trouvent par-là facilement accès dans les* Molucques.

Le Viceroi de Goa ayant appris ce qui s'étoit passé, lui envoya un successeur. Comme cette indigne action s'étoit faite, sans y avoir donné le moindre sujet, en pleine paix, & dans un tems où les Tidoriens ne pensoient nullement à reprendre les armes contre les Portugais, elle leur inspira & à tous les Peuples des Molucques une haine implacable pour eux. L'Escadre de Charlequint étant arrivée peu de tems après, les Tidoriens reçurent les Espagnols avec beaucoup de joie, parcequ'ils étoient ennemis des Portugais, comme eux; ils les admirent dans leur Port, qu'ils fortifierent en cas d'attaque de la part de l'ennemi. Les Espagnols, qui depuis la mort de *Magellan* étoient commandés par *Igniguez*, alléguerent que les Molucques leur appartenoient de droit, ayant été découvertes par *Magellan*, qui avoit une commission du Roi d'Espagne, & que la décision de la question ayant été remise à des Arbitres, ils avoient décidé en leur faveur.

(*a*) *Maffæus*, L. IX. C. 4.

(*b*) *D'Argensola*, Conq. des Molucq. T. I. L. I. p. m. 45.

veur. D'autre part les Portugais, commandés encore par *Henri Garcias*, disoient que l'injuste sentence des Arbitres Espagnols avoit été cassée par les Juges de Portugal : que ces Isles avoient été découvertes dix ans avant l'expédition de *Magellan* pour l'Espagne par *Antoine d'Abreu*, qu'*Alfonse d'Albuquerque* avoit envoyé faire des découvertes, & que *Magellan* lui-même avoit été de ce voyage, avant qu'il eût abandonné le service de sa patrie (*a*).

Section VII. *Conduite des Portugais dans les Indes, &c.*

Après avoir ainsi fait valoir les raisons de part & d'autre, on eut recours aux armes, les Insulaires de Ternate se déclarerent pour les Portugais, & ceux de Tidor & de Gilolo prirent parti pour les Espagnols. Ceux-ci commencerent les hostilités en assiégeant le Fort des Portugais à Ternate, & dès la premiere attaque ils prirent un vaisseau ennemi ; les Espagnols & les Portugais alloient payer tout le mal qu'ils avoient fait aux Indiens, en se détruisant les uns les autres, si l'Empereur, qui avoit des guerres onéreuses sur les bras en Europe, n'avoit négligé des acquisitions si éloignées, & cédé pour une certaine somme au Roi de Portugal ses droits sur les Molucques (*b*). On regarda cette conduite en ce tems-là comme l'effet d'une très-mauvaise politique, dont l'Empereur ne comprit pas les suites, non plus que les avantages qu'il auroit retirés en Europe, si ses affaires avoient été bien conduites en Asie ; mais il étoit tout occupé de la chimérique espérance de fonder par la force des armes une Monarchie universelle : au-lieu que les Portugais se contenterent de pousser leurs conquêtes dans les Indes, & se servirent des richesses qu'ils en recueilloient, à se mettre en sureté contre les entreprises de voisins ambitieux (*c*) (*).

Le Roi Catholique cede ses prétentions.

La continuation de l'Histoire de ces Isles, tandis qu'elles furent sous la domination, ou pour mieux dire sous la tyrannie des Portugais, nous obligeroit d'entrer dans un long détail de pillages, de meurtres & de trahisons d'un côté, de révoltes, de ligues & de guerres opiniâtres de l'autre : car les Portugais, comme leurs propres Historiens en conviennent, en agirent avec ces Peuples de la maniere la plus cruelle & la plus perfide ; ils les voloient sans remords, les massacroient sans miséricorde, juroient des Traités qu'ils n'avoient pas dessein d'observer, empoisonnoient quelques-uns des Rois, en assassinoient d'autres, les trompoient & les trahissoient tous.

(*a*) *J. de Barros*, *Maffæus*, *d'Argensola*, Hist. des Molucq. L. I.

(*b*) *Herrera*, Hist. de las Indias Occidentales, Decad. II.

(*c*) Voyez ce sujet plus amplement traité dans le Chapitre suivant.

(*) Les Espagnols vantent extraordinairement, & avec raison, la sagesse & la politique de Charlequint : & il est d'autant plus surprenant, qu'on ne put jamais lui faire concevoir en quelque façon les avantages qu'on retiroit des Colonies, & ceux que procuroit à l'Espagne la découverte & la conquête du Nouveau Monde : cependant c'est un fait, comme il paroît clairement par sa renonciation à ses droits sur les Molucques (1), aussi bien que par la froideur avec laquelle il traita le fameux *Fernand Cortez*, par le don qu'il fit de toute une Province de l'Amérique aux habitans de la ville d'Augsbourg, & par plusieurs autres traits.

(1) *Herrera*, Hist. de las Indias Occident. Dec. III. L. IV. C. 5.

SECTION VII. *Conduite de* Portugais *dans les* Indes &c.

tous. Il y a déja une Hiſtoire, où toutes ces odieuſes actions ont été expoſées aux yeux du Public; on en a auſſi d'autres où l'on a tâché par toutes ſortes de tours de les cacher & de les déguiſer (*). Soyons auſſi courts qu'il nous eſt poſſible, & tâchons de faire connoître l'importance de ces Iſles en en faiſant ſuccintement la deſcription (*a*).

Deſcription des Molucques *proprement dites, & de* Ternate *en particulier.*

Ces riches Iſles ne ſont à parler proprement qu'au nombre de cinq, & c'eſt delà, dit-on, qu'elles ont tiré leur nom dans la Langue Originale des Inſulaires. Elles ſont à la vue les unes des autres, & n'occupent gueres que vingt-cinq lieues d'étendue. Elles ſont fameuſes par les aromates qu'elles produiſent, & ſur-tout les noix muſcades & les cloux de Géroffle. Elles obéiſſent à trois Rois, l'accès en eſt dangereux par la multitude de bancs de ſable & d'écueils dont elles ſont environnées. Elles ont été autrefois ſoumiſes aux Chinois, enſuite elles furent occupées par les Javanois & par les Malais, & enfin les Maures s'y étoient établis & avoient commencé à y propager la Religion de Mahomet, peu de tems avant que les Portugais en fiſſent la découverte (*b*).

L'Iſle de *Ternate* a huit lieues de tour; le terrein en eſt élevé, l'eau y eſt fort bonne, les vivres y ſont peu abondans, & il y a peu de bétail, à la réſerve des cabrits. Sa principale richeſſe conſiſte en cloux de Géroffle: on y trouve des perroquets d'une beauté extraordinaire, qui ſurpaſſent ceux des Indes Occidentales, & quantité d'oiſeaux de paradis (*c*). Il y a des amandiers, & du tabac. Durant les guerres que les habitans eurent avec les Portugais, ils brûlerent les Geroffliers, ſe retirerent dans les montagnes & dans les déſerts, & défendirent ſous peine de mort de leur rien vendre, ce qui les réduiſit à une grande extrémité. Quoiqu'ils euſſent brûlé les Géroffliers par déſeſpoir, & pour les détruire, les cendres fertiliſerent tellement la terre, qu'en peu d'années elle en produiſit plus que jamais. Le Roi de cette Iſle étoit le plus puiſſant de tous, & ſe vantoit d'un extraction divine; ce que le Peuple crédule croyoit fermement. Il étoit Souverain de vingt-deux Iſles de ce grand Archipel, entre Mindanao au Nord,

(*a*) Recueil des Voyag. de la Compagnie, T. VII. p. 245.
(*b*) *D'Argenſola*, l. c. L. I.
(*c*) Recueil des Voy. de la Compagnie, T. II. p. 231.

(*) L'Hiſtoire à laquelle on renvoye dans le texte eſt celle du judicieux *Barthelemi Leonard d'Argenſola*, que le Conſeil des Indes choiſit pour écrire l'Hiſtoire de la conquête de ces Iſles ſous le regne de *Philippe* III. dont on trouvera en abrégé le détail dans le Chapitre ſuivant. L'Ouvrage de *d'Argenſola* eſt curieux & amuſant, auſſi bien que très-authentique & impartial. Il a écrit ſur de bons mémoires; & il n'avoit aucune raiſon de diſſimuler la vérité, comme les Auteurs Portugais, qui, ſelon la remarque d'un habile Ecrivain François (1), ont été dans la néceſſité de traiter ce ſujet fort confuſément & de ſe contredire les uns les autres. Il faut ſavoir que la Traduction Françoiſe de l'Hiſtoire de la conquête des Molucques, imprimée en Hollande en trois volumes, contient non ſeulement l'Original, mais encore un Supplément, où l'on fait l'Hiſtoire de la conquête de ces Iſles par les Hollandois, c'eſt par cette raiſon que nous ne citons que ce Volume, parceque c'eſt véritablement un Original, & un morceau très-curieux (2).

(1) *Laſitau*, T. IV. p. 90. (2) Amſterdam 1706, in 12.

Section VII. *Conduite des Portugais dans les Indes &c.*

Nord, celles de Bima & de Corea au Sud, & la Terre-ferme de Papous ou Nouvelle Guinée à l'Eſt; & ces Iſles lui payoient tribut en or, en ambre & en oiſeaux de paradis. Il prenoit le titre d'Empereur de l'Archipel, où il y avoit pluſieurs Colonies de Chretiens, mais la plupart périrent ou apoſtaſierent pendant les guerres dont nous avons parlé (*a*). Suivant le calcul des troupes que chaque Iſle peut fournir, le tout monte à plus de cent-mille hommes, outre une infinité d'eſclaves. Pluſieurs de ces Iſles ont leur Roi particulier, mais tous étoient vaſſaux de celui de Ternate, & ſervirent ſous lui pour venger la mort de Sultan *Aerio*, que les Portugais avoient maſſacré lâchement (*). Ce puiſſant Roi de Ternate s'appelloit *Cachil Babu*, & étoit troiſieme fils d'*Aerio*; il permit le Commerce aux Hollandois, & en 1599 fit alliance avec eux; auſſi lui aiderent-ils à ſecouer le joug des Eſpagnols & des Portugais (*b*).

Iſle de Tidor.

L'Iſle de *Tidor* eſt plus grande que celle de Ternate; elle a ſon Roi particulier & produit les mêmes choſes que Ternate, au Sud de laquelle elle gît, proche de la Ligne. Les Eſpagnols aſſiſterent d'abord les Tidoriens contre ceux de Ternate, mais enſuite ils furent en guerre avec eux, & les traiterent cruellement, juſqu'à ce qu'ils fuſſent chaſſés par les Princes ligués. Les Hollandois les attaquerent en 1607, & depuis, ſans ſuccès; mais ils ſe rendirent enfin maîtres de leur Fort avec le ſecours du Roi de Ternate, quoique les Eſpagnols fiſſent une vigoureuſe défenſe; le Roi de Tidor les accueilit très-favorablement, & leur permit d'établir des Comptoirs. La Capitale porte le nom de l'Iſle, le Port eſt ſec à marée baſſe, il eſt défendu par une chaîne étroite de rochers, qui en pleine eau ſont couverts depuis trois juſqu'à ſix pieds. La ville eſt naturellement forte, & on pourroit la rendre imprenable (*c*).

Mo-

(*a*) *Laſitau* T. III. p. 233, 236 &c.
(*b*) *D'Argenſola*, L. IV.
(*c*) Rec. de Voyag. de la Comp. T. VII. p. 339.

(*) Ce Sultan *Aerio* étoit un des amis les plus affectionnés que les Portugais ayent jamais eu, mais ils le recompenſerent d'une étrange maniere. *Lopez de Meſquita*, qui fut fait Gouverneur des Molucques en 1570, ſe ſaiſit de lui, & l'envoya priſonnier à Goa, ſous prétexte qu'il avoit connivé à l'ordre que ſon fils avoit donné de tuer pluſieurs Portugais, qui avoient enlevé la fille d'un de ſes ſujets, quoique cet ordre n'eût point été exécuté; & que le Roi voulut nonobſtant cela punir ſon fils, ſi les Portugais ne l'en avoient empêché (1). Quand cet innocent mais infortuné Prince arriva à Malacca, il trouva des Lettres du Viceroi, qui le prioit de retourner dans ſes Etats, l'aſſurant qu'il étoit très-content de ſa conduite, & qu'il puniroit avec le tems le Gouverneur, le priant en attendant de vivre bien avec lui (2). Le Roi étant revenu à Ternate, *Lopez de Meſquita* feignit de ſe reconcilier avec ce Prince, qui de ſon côté lui pardonna ſincérement. Mais cinq jours après *Meſquita*, prétextant une incommodité, le fit prier de venir au Fort pour conférer avec lui, & le fit aſſaſſiner de la maniere la plus lâche & la plus cruelle (3). Ce fut cet aſſaſſinat qui porta Sultan *Babu* à ſe liguer avec les Princes voiſins, pour exterminer ou chaſſer les Portugais; ce qui donna lieu à une guerre ſi ſanglante & ſi cruelle, qu'elle ruina en quelque façon les deux partis. [L'Auteur Anglois dit que Sultan *Aerio* ſe défendit vaillamment ce qui eſt démenti non ſeulement par le témoignage de *Laſitau* qu'il cite, mais encore par celui d'*Argenſola*. Rem. du Trad.]

(1) *Maffæus*, L. XII. Ch. 5. (2) Conq. des Molucq. T. I. p. 155. (3) *Laſitau*, p. 86-88.

SECTION VII. *Conduite des* Portugais *dans les* Indes &c.

Motir ou *Motil* gît entre Tidor & Machian; elle étoit devenue déserte pendant les guerres, mais les Hollandois y ayant bâti un Fort à l'extrémité septentrionale, cela encouragea les habitans à revenir de *Gilolo*, & étant demeurés attachés aux Hollandois, les Espagnols n'oserent les attaquer (*a*). *Machian* est directement sous la Ligue, au Sud de Motir; elle a sept lieues de circuit, & plusieurs petits bourgs ou villes. Les Hollandois en chasserent les Espagnols en 1609, & y bâtirent trois Forts. On y comptoit environ neuf-mille ames. Elle passoit autrefois pour la plus fertile des Isles Molucques, & produisoit le meilleur clou. Les habitans sont aussi plus industrieux que leurs voisins. *Bachian*, la derniere des Molucques proprement dites, est au midi de Machian, & étoit un Royaume indépendant. Le Pays est en grande partie inculte & désert; où il est cultivé il produit en abondance du sagu, des fruits & d'autres provisions. Ce Royaume étoit autrefois fort puissant, & avoit beaucoup de clou, mais la négligence & la paresse des habitans l'ont ruiné. Ils étoient en alliance avec les Portugais & les Espagnols, qui y avoient Garnison; mais les Hollandois les en chasserent en 1610, bâtirent d'autres Forts, & obtinrent la liberté d'y faire commerce sans payer de droits. L'Isle de *Labova* en est si proche, qu'on donne souvent le même nom à l'un & à l'autre, quoiqu'elles ayent chacune leur Roi particulier. La derniere est très-agréable & abonde en clou (*b*).

Description des autres Molucques.

Profits qu'en retiroient les Portugais.

Nous serons obligés de parler encore de ces Isles dans le Chapitre suivant, & lorsque nous ferons l'Histoire des établissemens des Hollandois dans les Indes. Ici nous nous bornons à donner une idée de leur état quand les Portugais les perdirent, en ayant été maîtres près d'un siecle; pendant cet intervalle, leurs oppressions & les guerres dépeuplerent tellement ces Isles, & porterent les Insulaires à de si étranges excès de désespoir, qu'ils les laisserent bien différens de ce qu'ils les avoient trouvés, & si terriblement prévenus contre la Religion Chretienne, que lorsque les Hollandois s'établirent chez eux, ils mirent dans les Traités qu'ils ne le troubleroient point sur l'article de la Religion. Dans les tems de paix, lorsque les Portugais étoient pleinement en possession de ces Isles, elles produisoient en noix muscades & en cloux de Géroffle un profit annuel de cinq-cens-mille livres sterling, qui auroit dû, diroit-on, assouvir la plus insatiable avarice. Il est vrai que lorsque les Espagnols les troublerent dans cette possession, leur commerce commença à déchoir, mais il auroit toujours été en leur pouvoir de le rétablir, s'ils avoient pu se résoudre à traiter les Peuples avec plus d'humanité & de douceur (*c*) (*).

Nous

(*a*) Rec. des Voy. de la Comp T. VII. p. 244.

(*b*) Voyez une description plus particuliere de cette Isle dans l'Histoire des Etablissemens des Hollandois.

(*c*) *Lafitau*, T. IV. p. 90. Rec. des Voyag. de la Compagnie, T. IX. p. m. 253.

(*) Une des grandes vues des Portugais étoit de se rendre seuls maîtres du commerce des épiceries, & ils y avoient en grande partie réussi; en sorte que s'ils avoient voulu traiter les Rois de ces Isles avec tant soit peu d'égards, qu'ils eussent travaillé à faire de leurs

Section VII. *Conduite des Portugais dans les Indes &c.*

Nous avons observé plus haut, qu'il y a dans le voisinage des Molucques grand nombre d'autres Isles, les unes plus grandes, les autres plus petites, mais toutes plus grandes que les Molucques, qui doivent leur célébrité non à leur étendue, ou à leur fertilité à d'autres égards, mais à ce que la Nature semble leur avoir accordé l'avantage de produire les plus riches épiceries à l'exclusion de tous les autres Pays; mais si ç'a été un bonheur ou un malheur, c'est ce que les habitans eux-mêmes n'osent pas bien décider. L'Isle de *Bouro* étoit anciennement soumise au Roi de Ternate: elle n'est pas fort considérable, mais elle l'étoit plus du tems des Portugais qu'elle ne l'est aujourd'hui. Mais l'Isle dont ils faisoient le plus de cas étoit la *grande Timor*, ainsi nommée parcequ'elle est beaucoup plus grande que l'autre du même nom; elle étoit très-fertile, & c'étoit de-là qu'ils tiroient la plupart des vivres pour les Molucques. A l'Ouëst on trouve l'Isle de *Solor*, où les Portugais avoient un bon Fort, dont la Garnison se défendit pendant deux mois contre les Hollandois; & après la reddition de la place, il en sortit près de mille ames (*a*). Il y a encore plusieurs autres Isles, auxquelles depuis les conquêtes des Hollandois on a donné en général le nom de Molucques, parcequ'elles en sont voisines, qui ne servent seulement qu'à l'entretien des Garnisons qui y sont pour les protéger. On dit que nonobstant la grande importance des Molucques, il y a des Pays qui n'en sont pas éloignés qui méritent d'être connus, abondans en or & en pierres précieuses, & où il se trouve même des épiceries. Il est d'autant plus à-propos d'en parler ici, que quoique les Portugais les ayent à moitié découverts, les Hollandois n'en ont pas poursuivi, bien moins achevé la découverte. Au contraire on donne à en-

Isles voisines des Molucques & Nouvelle Guinée.

(*a*) Rec. des Voy. de la Comp. T. VII. p. m. 263.

leurs Sujets de bons Chretiens, en vivant eux-mêmes en vrais Chretiens, & qu'ils eussent pris soin de leur fournir des provisions à un prix raisonnable, ils se seroient assurés de leurs muscades, de leur macis & de leur clou, sans que les Insulaires eussent pensé qu'on leur fit le moindre tort, & avec une partie de ces épiceries ils auroient pu faire à la Chine & dans les Indes un commerce qui les auroit mis en état d'envoyer en Europe deux ou trois fois la valeur des épiceries (1). Au-lieu que par la maniere dont ils inquieterent, maltraiterent, & opprimerent les Peuples, dont ils encouragerent les divisions & les querelles parmi les Grands, par les outrages qu'ils firent aux Princes, qu'ils empriſonnoient, exiloient, dépossoient & assassinoient à leur gré, ils rendirent des Nations entieres furieuses, dépeuplerent de grands Pays, se mirent dans la peine d'entretenir des Forts & des Garnisons dans les lieux où leur mauvaise conduite les rendit nécessaires, & ruinerent insensiblement le commerce pour le soutien duquel ils avoient été bâtis (2). Cependant les Portugais conserverent toujours un si vif sentiment de l'importance de ce commerce, que lorsqu'ils furent devenus sujets de la Couronne d'Espagne, & que la conservation des Molucques dépendoit entierement du secours des Philippines, le commerce des épiceries leur fut réservé (3); parcequ'il leur étoit impossible, comme ils le représenterent à la Cour de Madrid, de faire sans cela leur commerce aux Indes, lequel étoit une si grande charge pour les Espagnols, qu'ils avoient de la peine à la soutenir, comme nous le verrons dans le Chapitre suivant.

(1) Conq. des Molucq. L. I.
(2) *Lafitau*, T. IV. p. 90.
(3) Voy. les Mémoires sur ce sujet dans le Chapitre suivant.

SECTION VII. *Conduite des* Portugais *dans les* Indes &c.

entendre qu'il y a eu de l'erreur, que ces Pays ſont pauvres, ſtériles & incultes, & que les habitans ſont des Peuples brutaux, ſtupides & miſérables. Cela ſe peut: comme on en a cependant parlé d'une autre maniere, & que ces Contrées ſont ſur la ligne qui ſépare les parties du Monde connues d'avec celles qui ſont inconnues, & que l'on peut y aller auſſi bien par la Mer du Sud que par la voye du Cap de Bonne-Eſpérance, nous rapporterons quelques particularités tirées des Hiſtoriens Portugais, qui pourront être ni deſagréables ni inutiles, ſur-tout ſi le goût des découvertes prenoit un jour ou l'autre à nos Compatriotes (*).

Comment les Portugais *eurent commerce avec les Habitans de la* Nouvelle Guinée.

Dans le tems qu'*Antoine de Galvano* commandoit à Ternate, il y avoit un fameux Pirate qui, avec une Eſcadre de Paraos, faiſoit de grands ravages ſur les côtes du Pays des Papous, qu'on a nommé depuis la Nouvelle Guinée, & à la fin il commença à menacer les Portugais des Molucques. Le Gouverneur, pour arrêter les violences de ce Corſaire, équipa quelques barques que le Roi de Tidor lui prêta, & les ayant montées d'un petit nombre

(*) La Nouvelle Guinée eſt un Pays auquel les uns donnoient une étendue de côtes de deux, d'autres de trois (1), & quelques-uns de quatre-cens lieues (2). Ce Pays & les Iſles qui en ſont voiſines ont été connus aux Européens il y a plus de deux-cens ans, mais on n'en a jamais bien fait la découverte, ni la deſcription (3). On dit qu'*Alvare de Saavedra* fut le premier qui les découvrit au mois de Mai 1529, en retournant des Molucques à la Nouvelle Eſpagne (4). Les habitans des Iſles appellent ceux du continent *Papous*, c'eſt-à-dire *Noirs*; les Eſpagnols ayant plus d'égard au ſon qu'à la ſignification du mot, les nomment *los Papuos*, mais ils n'en ſavent preſque rien. En 1545, quelques Eſpagnols, qui avoient été aux Philippines, reconnurent ces Iſles, & crurent être les premiers qui en avoient fait la découverte, n'ayant point de connoiſſance de l'expédition de *Saavedra* (5). Mais, ainſi que nous l'avons remarqué dans le texte, elles étoient connues longtems auparavant, & quelques-unes dépendoient du Roi de Ternate. Suivant les Relations des Indiens, les habitans du continent ont de l'or, des épiceries & d'autres marchandiſes précieuſes, mais ceux des Iſles ſont pauvres & miſérables (6). *Schouten* & *Le Maire* côtoyerent ce Pays en 1616, & trouverent tout conforme à la deſcription de *Saavedra*; mais ils n'apperçurent pas de grandes marques de richeſſes, ils trouverent ſeulement dans quelques-unes des Iſles de la porcelaine, qu'ils jugerent y avoir été apportée par les Chinois, ou par quelques Européens qui trafiquoient à la Chine (7). Le Capitaine *Dampier*, qui en 1699 y alla uniquement pour faire des découvertes, donna le nom de *Nouvelle Bretagne* à une grande Iſle qu'il découvrit. Il trouva beaucoup de Noirs, qui avoient la vue foible, qui vivoient à ce qu'il jugea de poiſſon crud, & qui étoient extrêmement pauvres & miſérables (8). Le Commandeur *Roggeveen* reconnut pluſieurs de ces Iſles, & navigea le long de la côte du Continent en 1722. La meilleure ou pour mieux dire la ſeule Relation que nous ayons d'un voyage de ce côté-là, dit que ces Iſles ſont agréables, fertiles & fort peuplées, que le Continent paroît un Pays fertile & bien pourvu d'arbres, ajoutant qu'on dit que les francs Bourgeois Hollandois des Molucques, font avec eux un riche commerce en troquant de petits morceaux de fer pour de grandes muſcades (9). Le Lecteur voit ici en abrégé, combien on a juſqu'à préſent acquis peu de connoiſſance des Terres Auſtrales inconnues, que la Poſtérité trouvera peut-être d'auſſi grand prix que l'Amérique & les Indes.

(1) *Galvano's* Diſcoveries.
(2) *Gomara* Hiſt. Gen. L. II. C 72.
(3) *Purchas* Pilgrims. Vol. II. p. 1689.
(4) *Galvano's* Diſcoveries.
(5) *Purchas* l. c. p. 1693.
(6) Conq. des Molucq. T. I. L. II.
(7) Voyag. de la Comp. T VIII p. 159, 201.
(8) Voyag. de *Dampier* aux Terres Auſtrales, Ch. 4.
(9) Hiſtoire de l'Expédition de trois vaiſſeaux, T. I. Ch. 16 & 17.

bre de Portugais, & de quelques gens des Iſles voiſines, il les envoya ſous la conduite d'un Prêtre, nommé *Ferdinand Vinagrez* à la pourſuite du Pirate; ils l'attaquerent, & après un combat fort vif, où le Corſaire & ſon frere furent tués, ils coulerent à fonds une partie de ſon Eſcadre & diſperſerent le reſte. Après avoir remporté cette victoire, *Vinagrez* fut envoyé à la Terre de *Papous*, où il fut très-bien reçu de pluſieurs Princes, qu'il convertit avec leurs Sujets à la Foi. L'illuſtre Gouverneur en fut ſi charmé, qu'il fonda une eſpece de Séminaire, où il élevoit quantité de jeunes gens de tous ces Pays, les inſtruiſant lui-même dans la Religion Chretienne, & dans les Sciences que l'on cultivoit en ce tems-là en Portugal, dans leſquelles *Don Antoine* étoit très-verſé. Sa ſageſſe & ſa douceur lui acquirent une ſi grande réputation dans toutes les Indes, qu'elles attirerent dans les Molucques un grand nombre de Chretiens, que les Princes Mahométans avoient chaſſé de leurs Etats; tous les Princes de ces Iſles aimoient ſi fort *Don Galvano*, qu'ils ſe réunirent pour demander au Roi de Portugal de le continuer dans ſon Gouvernement pour toute ſa vie; mais avant que la Requête fût bien en ordre, le Gouverneur des Indes envoya *George de Caſtro* pour lui ſuccéder: ce qui en peu d'années cauſa un ſi grand changement dans ces quartiers, que les Hiſtoriens Portugais ont évité d'en parler davantage (*a*).

Section VII. *Conduite des Portugais dans les Indes &c.*

Ce fut le rappel de ce Grand-Homme qui empêcha que tout ce Continent Auſtral ne fût parfaitement connu. Par la ſageſſe de ſon Gouvernement la face des affaires dans cette partie du Monde avoit changé de façon que les Portugais n'en avoient pas ſeulement eu l'idée; & s'il y fût demeuré ſeulement quelques années, il auroit plus fait pour la converſion de ces Peuples, que toute une légion de Miſſionnaires. Mais ce qu'il n'a pu faire de fait, il nous l'a tracé dans ſes Ecrits. Nous y apprenons que de ſon tems ce grand Continent Auſtral étoit très-bien peuplé, & que, ſi dans quelques endroits les habitans étoient tout-à-fait ſauvages, en d'autres lieux ils étoient auſſi civiliſés que leurs voiſins, & avoient non ſeulement l'uſage des barques, mais une ſorte de Forces navales, dont ſuivant les dernieres Relations il ne reſte ni ombre ni trace (*b*). On aſſure que la plupart des habitans ſont des Caffres ou des Negres, ce que veut dire le nom de *Papous*, c'eſt-à-dire qu'ils ſont noirs & ont les cheveux crépus. Mais on convient qu'il y en a d'autres très-différens pour les mœurs comme pour la couleur, entr'autres quelques-uns qui ſont blancs & blonds, avec de grands yeux bleus, mais ſi foibles qu'ils ne peuvent ſupporter la lumiere du Soleil; mais la nuit ils ſont vifs & agiſſans, & reſſemblent aſſez à ceux qu'on appelle en Amérique yeux de Lune (*c*). De quelle façon les uns & les autres ſont venus-là, ou s'ils ſont les anciens habitans du Pays, c'eſt ce que nous ne diſcuterons point, n'ayant ni le loiſir ni les lumieres requiſes.

Grand changement dans ce Pays ſuivant les dernieres Relations.

Nous

(*a*) *Galvano's* Diſcoveries.

(*b*) Voyages de *Le Maire*, *Dampier* & *Roggeveen*.

(*c*) Voy. de *Waſer*, Ch. VII. Dans le IV. Vol. de ceux de *Dampier*, p. m. 244, 245.

SECTION VII. *Conduite des* Portugais *dans les* Indes &c.

Nous nous contenterons de dire, que les vaiſſeaux Chinois viſitoient ſouvent ces côtes, ſur-tout avant l'arrivée des Portugais ; & que les productions de ces Iſles en général étoient également recherchées dans toutes les parties des Indes, ſur-tout dans les deux grandes échelles de Malacca & d'Ormus, & dans les Ports de la Chine, qui étoient alors ouverts aux Etrangers. C'eſt ce qui nous conduit naturellement à parler du Commerce des Portugais avec les habitans de cet Empire fameux, étant les premiers Européens qui ayent trouvé le chemin pour y aller directement par mer ; ce qui auſſi bien que leurs autres découvertes leur procura de très-ſolides avantages, & leur acquit un grand nom.

SECTION VIII.

Commerce des Portugais *à la* Chine *bien établi, & malheureuſement perdu ſans retour. Leur Commerce & bel Etabliſſement au* Japon, *avec une courte Relation des cauſes & de la maniere de leur expulſion ; des inutiles & fatales tentatives qu'ils ont faites pour rétablir leur commerce avec les* Japonois.

SECTION VIII. *Commerce des* Portugais *à la* Chine *& au* Japon &c.

LE Viceroi *Lopez Soarez*, ſucceſſeur du fameux *D. Alfonſe d'Albuquerque*, fut le premier qui penſa à ouvrir le commerce avec la Chine. Il fit partir en 1517, ſous le commandement de *Fernand d'Andrade*, une Eſcadre de huit vaiſſeaux, chargés de marchandiſes, avec *Thomas Perera*, qui avoit le caractere d'Ambaſſadeur d'Emanuel Roi de Portugal. Quand ils arriverent à l'embouchure de la Riviere de *Canton*, on arrêta les vaiſſeaux Portugais, & l'on ne permit qu'à deux de remonter juſqu'à la ville ; l'Ambaſſadeur & *Andrade*, homme d'une grande probité, étoient ſur l'un des deux. Le caractere *d'Andrade* fit qu'il gagna les Chinois, malgré leur averſion naturelle pour les Etrangers. Par ſa civilité & la politeſſe de ſes manieres il les engagea à commercer avec lui, & par ſon exactitude & ſa probité il ſe concilia leur confiance ; mais ce qui fit ſur-tout un grand effet, & ce qui auroit pu procurer aux Portugais le Commerce de la Chine à l'excluſion de toutes les autres Nations, c'eſt qu'avant que de mettre à la voile, il fit publier que s'il y avoit quelqu'un qui eût ſujet de ſe plaindre de lui ou de quelque Portugais, il pouvoit venir en liberté pour en recevoir ſatisfaction. C'étoit-là une nouveauté pour les Chinois, mais qui leur plut à un tel point, qu'ils lui firent les plus grandes proteſtations d'amitié, & l'aſſurerent qu'ils trafiqueroient avec plaiſir avec ſa Nation, dans l'eſpérance que l'on en agiroit toujours de la même maniere. Mais cette belle perſpective diſparut bientôt, & peu s'en fallut que le premier voyage des Portugais à la Chine ne fût le dernier (*a*). Les Capitaines des vaiſſeaux qui étoient reſtés à l'embouchure de la Riviere en furent cauſe ; ils deſcendirent à terre, & trafiquerent avec les habitans ; mais comptant ſur leur puiſſance dans les Indes, ils voulurent traiter les Chinois comme les autres Peuples ; ils

Lopez Soarez *ouvre le Commerce de la* Chine *avec aſſez peu de ſuccès.*

(*a*) *Maffæus*, Hiſt. Ind. L. VI. Ch. 5.

ils débarquerent du canon, & prirent tout ce qui leur plaisoit & à tel prix qu'ils jugeoient à-propos, commettant d'autres violences, jusqu'à violer les femmes, & à acheter des personnes de condition libre, que certains Pirates leur vendoient. Le Viceroi de la Province équippa & arma promptement une Flotte; environna l'Escadre Portugaise, qu'il auroit certainement prise, mais une tempête écarta la Flotte Chinoise, & les Portugais retournerent à Malacca avec plus de richesses que d'honneur (*a*). Pour ce qui est de l'Ambassadeur *Thomas Perera*, bien qu'il fût parfaitement innocent, il ne laissa pas d'être la victime de la mauvaise conduite de ses compatriotes. Car la Cour de la Chine, ayant été informée de ce qui s'étoit passé, refusa non seulement de lui donner audience, mais le renvoya chargé de chaînes à Canton, où il fut enfermé dans une prison parmi les plus grands scélérats; il y languit plusieurs années dans la derniere misere; & enfin accablé de mauvais traitemens il y mourut si pauvre, qu'il ne laissa pas de quoi l'enterrer (*b*) (*).

Section VIII. *Commerce des Portugais à la Chine & au Japon &c.*

Il se passa bien des années avant que les Chinois vouluſſent négocier avec les Portugais; ils leur permirent à la fin d'envoyer quelques vaisseaux à l'Isle de *Sanchan*, & d'y dresser des tentes sur le rivage pour très-peu de tems, afin d'y débiter leurs marchandises. Vers la fin du seizieme siecle il s'offrit une occasion favorable de rétablir non seulement leur commerce, mais de se procurer un établissement à la Chine, ce dont aucune autre Nation n'a jamais pu se glorifier. Un Pirate, nommé *Tchang-si-lao*, après avoir fait de grands

Vaisseaux que les Portugais envoyoient d'abord annuellement, & leur établissement à Macao.

(*a*) *Lafitau*, Hist. des Conquêtes des Portugais, T. II. p. 310.

(*b*) *Maffæus*, ubi sup.

(*) Il est assez remarquable que les deux Chefs qui conduisirent ces expéditions d'une façon si différente, & avec un succès aussi différent que l'étoit leur conduite, étoient freres. *Fernand d'Andrade*, qui transporta l'Ambassadeur à Canton, d'où il alla par terre à Peking, demeura à la Chine près d'un an, & pendant ce tems-là il se conduisit avec tant de sagesse, fit observer une si exacte discipline, & fut obéi avec tant de soumission, que les Chinois jugerent que les Portugais étoient la plus sage & la plus puissante Nation avec laquelle ils eussent eu commerce (1). Cependant *Fernand d'Andrade* fit très-bien les affaires de sa Nation & les siennes propres, il emporta une très-riche cargaison, & fit sa fortune & celle de ses Officiers; ce qui lui acquit la faveur du Roi Emanuel qui vivoit encore, & ce Prince ne se lassoit point de l'entendre parler de la Chine (2). *Simon d'Andrade*, envoyé pour ramener l'Ambassadeur, gâta tout ce que son frere avoit fait de bien, prévint les Chinois au dernier point contre les Portugais, qu'ils ne regarderent plus que comme des voleurs & des pirates; en sorte qu'il retourna à Malacca, avec perte de ses gens, sans cargaison, considérable & perdu de réputation (3). Il y a quelque incertitude sur le nom de l'Ambassadeur; car quoique l'Auteur que nous citons le nomme *Thomas Perera*, d'autres l'appellent *Thomas Perez*. Peut-être l'erreur vient-elle de ce qu'il y a eu un *Pereyra*, qui fut longtems prisonnier à la Chine, & qui a écrit une ample Relation de cet Empire, laquelle a été traduite en Anglois & en d'autres Langues (4). [Dans cette Note l'Auteur corrige le texte sans le dire, car on diroit que les deux freres *Andrade* étoient en même tems à la Chine, & que les Portugais commirent des violences à leur premier voyage, ce qui n'est point; ce fut après le départ de *Fernand* que *Simon Andrade* fut à la Chine. Rem. du Trad.]

(1) *Lafitau*, T. II. p. 312.
(2) *La Clede*, Hist. Gen. des Portugais, T. I. p. 623.
(3) *Maffæus*, L. VI. Ch. 5.
(4) *Purchas* Pilgrims, Vol. III. f. 199.

SECTION VIII. *Commerce des Portugais à la Chine & au Japon &c.*

grands ravages sur les côtes, étant devenu puissant, s'empara de la petite Isle de *Macao*, & bloqua non seulement le Port de Canton, mais assiégea la ville. Dans cette extrémité les Mandarins eurent recours aux Portugais, qui étoient alors avec leurs vaisseaux à *Sanchan*. Ceux-ci offrirent d'abord leur secours, forcerent *Tchang-si-lao* de lever le siege, & le poursuivirent jusqu'à *Macao*, où ils le tuerent. Le Viceroi ayant fait savoir à l'Empereur ce signalé service, ce Prince, par reconnoissance, publia un Edit, par lequel il accordoit *Macao* aux Portugais pour s'y établir (*a*). Ils accepterent cette grace avec joye; quoique le lieu soit petit & peu commode, ils y bâtirent une bonne ville, fortifiée à la maniere de l'Europe, & avec le tems ils y mirent près de deux-cens pieces de canon. On croiroit peut-être que cela devroit donner de l'ombrage aux Chinois, qui passent avec raison pour les Peuples les plus défians qu'il y ait au Monde: mais ils ont si bien pris leurs précautions, qu'ils sont absolument maîtres des Portugais, parcequ'ils n'ont pas de provisions seulement pour un jour, & qu'on y apporte tout des habitations des Chinois, & ils sont si bien gardés, qu'ils ne peuvent rien entreprendre au préjudice de l'Empire (*b*). Cette place a été pourtant très-avantageuse aux Portugais; car c'étoit de-là qu'ils ont fait pendant longtems un grand commerce au Japon, ce qui avoit fait de Macao une des villes les plus riches & les plus considérables des Indes; & plusieurs Seigneurs Portugais, qui avoient occupé de très-grands Emplois, s'y établirent, vivant avec beaucoup de magnificence, & amassant de grands biens par le commerce; de sorte que la permission de demeurer à Macao étoit une recompense des services qu'on avoit rendus; & l'art de ménager des recompenses de cet ordre, sans qu'il en coutât rien à la Couronne, faisoit la grande politique des Vicerois Portugais (*c*) (*).

Un

(*a*) *Du Halde*, Descript. de la Chine, T. I. p. 241.

(*b*) *Gem. Carreri*, Voy. du tour du Monde, T. IV. L. I. Ch. 2.

(*c*) *Le Comte*, Nouv. Mémoir.

(*) Il est fort difficile de savoir en quel tems & de quelle maniere les Portugais se raccommoderent avec les Chinois; la meilleure Relation que nous avons pu déterrer est celle d'un Dominiquain, dédiée à *Sébastien* Roi de Portugal: il rapporte, qu'à l'occasion des violences dont il est parlé dans la Note précédente, les Chinois, pour marquer leur haine pour les Portugais, les appelloient *les hommes du Diable*. Cependant ils recommencerent à négocier sous main avec eux à *Liampo*; & enfin près de quarante ans après, par la bonne conduite de *Lionel de Sousa*, ils furent de nouveau reçus à Canton, & on leur donna un nom plus honorable, les appellant *gens d'une autre Côte* (1). On ne sait pas bien certainement quand & comment on leur donna l'Isle de *Macao*; ce qui paroît le plus vraisemblable, c'est que vers l'an 1585 on la leur assigna pour y hyverner, s'ils pouvoient en chasser les Pirates qui y étoient, & c'est là-dessus qu'est fondé ce que nous avons rapporté dans le texte d'après des Historiens modernes. Car si la chose eût été d'une notoriété si publique, la date de cette concession auroit été marquée plus d'une fois. Dans les anciennes Cartes Chinoises ce lieu est nommé *Amacoa*, c'est-à-dire le *Port d'Ama*, d'après une Idole de ce nom, dont le temple est proche du Port (2).

(1) *Gaspar da Cruz*, Hist. Sin. L. V.

(2) Cette Carte Chinoise a été publié par *Purchas*, Vol. III. p. 401.

SECTION VIII. *Commerce des Portugais à la Chine & au Japon &c.*

Un Voyageur moderne parle d'un ancien établiſſement des Portugais à la Chine dans un lieu qu'il nomme *Limpoa*, qui eſt peut-être *Liampo*, mais on n'en trouve aucune trace dans les Auteurs Portugais. Cependant comme il tenoit cette Hiſtoire des Chinois, il eſt à-propos d'en dire un mot, parce qu'elle a ſelon les apparences quelque fondement. Cet établiſſement, dit-il, devint très-conſidérable, & les Portugais qui y demeuroient ayant acquis de grandes richeſſes, devinrent bientôt auſſi inſolens que débauchés. Entr'autres excès qu'ils commirent, celui qui révolta le plus les Chinois, ce fut qu'ils enlevoient par force de jeunes filles, & après les avoir gardées auſſi longtems qu'ils le jugeoient à-propos, ils les renvoyoient à leurs parens, quand ils en étoient las. Toutes les remontrances ſur ce ſujet ayant été inutiles, les Chinois prirent la réſolution d'oppoſer la force à des violences ſi choquantes, & ayant enveloppé une troupe de ces raviſſeurs, ils les taillerent tous en pieces, ſans qu'il en échappât un ſeul. Les Portugais ſe plaignirent à leur tour, ce qui fit porter l'affaire à un Tribunal ſupérieur; les Chinois ſe juſtifierent pleinement ſur la néceſſité où ils s'étoient trouvés de repouſſer la force par la force; enfin l'Empereur ayant été informé de la choſe, ordonna qu'on fît des informations exactes de la conduite de ces Etrangers, & l'on découvrit tant d'horreurs & de violences, qu'on publia un Edit qui leur enjoignoit de ſortir d'abord de la Chine, ce qu'ils furent obligés de faire; on leur permit cependant d'emporter leurs effets. Et de cette maniere fut ruinée, dit l'Auteur, la plus opulente Colonie qu'il y eût alors dans le Monde (*a*).

Ruine de leur établiſſement à Limpoa, ſelon la Relation d'un Voyageur moderne.

Comme il attribue les grandes richeſſes de ceux de *Limpoa* principalement au commerce du Japon, il n'eſt pas aiſé de concilier ce fait avec les Relations des Portugais, qui placent unanimement le centre de ce Commerce à Macao, & avec raiſon, ainſi que nous le verrons dans la ſuite. Nous aurons auſſi occaſion à la fin de ce Chapitre de parler de l'état préſent de cette ville, qui appartient encore à la Couronne de Portugal; & quoiqu'elle ſoit peu conſidérable en comparaiſon de ce qu'elle étoit autrefois, elle ne laiſſe pas d'être à divers égards une place importante.

Qui ne ſe concilie pas aiſément avec les Relations des Portugais.

Mais il eſt tems de parler des découvertes les plus reculées que les Portugais ayent fait dans l'Orient, & de la maniere dont ils eurent entrée dans le Japon: ils ne furent pas à-la-vérité les premiers Européens qui en eurent connoiſſance, nous avons vu que le fameux *Marc Paul* de Veniſe avoit viſité ces Iſles, & qu'il en a fait en grande partie la deſcription longtems auparavant; mais les Portugais ont été ſans-contredit les premiers qui ſe ſont établis dans le Pays, ou qui ont fait commerce avec les habitans. Ils en retiroient des profits immenſes, & ils en ſeroient ſans-doute demeurés en poſſeſſion ſans leur orgueil & leur imprudence, & ſans la grande adreſſe des Hollandois qui les ont ſupplantés.

De tout ce qui a trait au ſujet de ce Chapitre, il n'eſt rien de plus curieux & de plus extraordinaire que ce qui regarde les Iſles du Japon, où dans le même tems à peu près aborderent deux compagnies différentes d'Avanturiers.

Comment Pinto entra au Japon.

(*a*) *Hamilton's*, Account of the Eaſt Indies, Vol. II. p. 282, 283.

SECTION VIII. *Commerce des Portugais à la Chine & au Japon &c.*

riers. Et quoique l'on ne trouve preſque point de dates dans les Relations des uns & des autres, il paroît aſſez évidemment par la comparaiſon des faits, que les premiers, dont nous parlerons, aborderent dans le Pays au mois de Mai de l'an 1542 (*a*). *Fernand Mendez Pinto* nous apprend lui-même, que ſe trouvant avec deux autres Portugais, nommés *Diego Zeimoto* & *Chriſtophle Borello*, dégradé à Macao, ils furent fort embarraſſés à trouver une occaſion pour retourner aux Indes. A la fin un Corſaire Chinois leur offrit de les conduire aux Iſles *Lequios*, dont il paroît que les Portugais avoient déja connoiſſance. On donne différens noms à ces Iſles, les uns les appellent *Liqueios* & les autres *Riuku*. Elles gîſent entre le vingt-ſixieme & le trentieme degré de Latitude Septentrionale, ayant l'Iſle de Formoſe au Sud-Ouëſt, le Continent de la Chine à l'Ouëſt, les Iſles du Japon au Nord, & l'Océan à l'Eſt, & de ce côté-là l'Amérique eſt le Pays qui en eſt le plus proche. Si nous en croyons les Japonois, elles ſont les plus fertiles de tout le Monde, & les habitans ſont les hommes les plus gais & les plus heureux qu'il y ait. Elles dépendent du Prince de *Saxuma*, un des premiers Seigneurs du Japon. Les Chinois en ont été autrefois les maîtres, & il y a encore quelque commerce entre ces Iſles & les Philippines. Nos Avanturiers s'étant embarqués, ils eſſuyerent tant de mauvais tems, que le vaiſſeau ayant beſoin de radoub, il falloit néceſſairement tâcher de gagner quelque Port. Le Capitaine tourna vers un Havre d'une des Iſles du Japon; c'étoit celui de *Miaygima* dans l'Iſle de *Tanuximaa*, où ils entrerent heureuſement. Il y a tout lieu de croire que cette Iſle eſt la même que d'autres appellent *Tacuxima* au Royaume de *Firando*. Elle eſt au trente-unieme degré de Latitude Septentrionale, à peu de diſtance de l'Iſle de *Ximo*, la ſeconde des grandes Iſles connues en Europe ſous le nom commun du Japon: nous avons vu que ce n'eſt pas le nom particulier d'un ſeul Pays, mais celui d'un grand Archipel d'Iſles, dont la principale eſt *Niphon*. Dès qu'on eut découvert le vaiſſeau, deux barques vinrent demander qui ils étoient & ce qu'ils demandoient? Le Capitaine répondit qu'il venoit de la Chine, & que ſon deſſein étoit de trafiquer, s'il pouvoit en obtenir la permiſſion. Celui qui portoit la parole lui dit que le Seigneur de l'Iſle, nommé *Nautaquim*, y conſentiroit volontiers, mais à condition qu'il payeroit les droits; le Capitaine ne fit aucune difficulté, & cet homme le traita fort poliment, lui montra le Port & l'y conduiſit (*b*).

Courte Relation de ſes avantures dans ces Iſles, & de quelle maniere il les quitta.

Environ deux heures après, *Nautaquim* parut avec une ſuite de pluſieurs Gentilshommes & quelques Marchands. La vue des trois Portugais le ſurprit, & il demanda au Capitaine où il avoit pris ces Etrangers, & de quelle Nation ils étoient? Le Chinois répondit qu'ils venoient d'une grande ville, nommée Malacca, & qu'ils étoient d'un Royaume d'Europe appellé *Portugal*. A ces mots *Nautaquim* parut interdit, & quelques momens après, ſe tournant vers ceux qui l'accompagnoient: „ Je veux mourir, *leur dit-il*, „ ſi

(*a*) Voyage Avantureux de *Mendez Pinto*, Ch. 132. Paris 1628. in 4to.

(*b*) Là-même.

„ ſi ce ne ſont point-là de ces *Chinchicogis*, dont il eſt écrit dans nos anciens
„ Livres, que volant ſur les eaux, ils doivent ſe rendre maîtres de toutes
„ les Terres qui poſſedent les plus grandes richeſſes. Nous ſerons fort
„ heureux s'ils veulent bien ſe contenter d'être nos Alliés". Il ne fit pas de difficulté de paſſer ſur le vaiſſeau Chinois avec quelques perſonnes de ſa ſuite, & fit quantité de queſtions aux Portugais, & les pria de le venir voir chez lui. Ils y allerent, & lui porterent un préſent qui fut fort bien reçu. *Nautaquim* leur parla de leur Pays, & les interrogea ſur-tout ſur trois choſes, que des Chinois & Lequiens lui avoient dites: la premiere, s'il étoit vrai que le Portugal fût plus grand & plus riche que la Chine? La ſeconde, ſi le Roi de Portugal avoit véritablement conquis la plus grande partie du Monde? La troiſieme, ſi ce Prince avoit deux mille maiſons toutes pleines d'or & d'argent? *Pinto* avoue franchement, qu'en répondant à ces queſtions, il eut moins d'égard à l'exacte vérité, qu'à la néceſſité de confirmer *Nautaquim* dans la grande idée qu'il avoit du Roi ſon Maître. Tout le tems que nos trois Avanturiers demeurerent-là, ils furent traités avec tous les égards poſſibles, on leur permit de voir tout ce qu'ils ſouhaitterent, & d'aller par-tout où il leur plut. *Nautaquim* étoit neveu & gendre du Roi de *Bungo*, un des plus puiſſans Rois du Japon. Ce Prince ayant appris l'arrivée de ces Etrangers, fut curieux de les voir, & à ſa priere *Nautaquim* lui envoya *Pinto*; quelques événemens qui arriverent à la Cour concilierent tellement aux Portugais les bonnes graces du Roi, qu'il lui fit de grands préſens, outre une ſomme d'argent de la valeur environ de mille livres ſterling; & il eut de la peine à lui permettre de ſe rembarquer ſur le vaiſſeau qui l'avoit amené, avec lequel il retourna à la Chine, & de-là aux Indes (*a*) (*).

Section VIII. *Commerce des Portugais à la Chine & au Japon &c.*

Par-

(*a*) Voyage de *Pinto*, Ch. 133-136.

(*) Ce Voyageur paſſe dans l'opinion de preſque tout le monde pour très-fabuleux, à cauſe de l'envie générale qu'ont tous ceux de ſa Nation d'orner leurs Relations de façon à cauſer de l'étonnement, & par-là il a mérité juſtement qu'on ajoutât peu de foi à ce qu'il dit. Cependant de bons juges, après avoir lu ſon Ouvrage & l'avoir mûrement examiné, ont trouvé qu'il y a non ſeulement quantité de choſes curieuſes & utiles, mais auſſi que par rapport aux faits auxquels il a eu part, il eſt exact & ſincere. Par exemple au ſujet du voyage dont il s'agit ici, il dit fort franchement, qu'ils étoient huit Portugais, qui après avoir ſouffert toutes ſortes d'infortunes, traverſerent la Chine & ſe rendirent à l'Iſle de *Sanchan*, & de-là à un autre Port, que l'on croit être Macao, où ils trouverent pluſieurs bâtimens ſur leſquels ils auroient pu s'embarquer pour les Indes (1). „ Mais, *dit-il*, d'autant que nous autres Portugais tenons cela de notre Na-
„ tion d'abonder en notre ſens, & d'être fermes dans nos ſentimens, il y eut entre
„ nous huit une ſi grande contrariété d'avis ſur une choſe où rien ne nous étoit ſi
„ néceſſaire que d'agir de concert, que nous fûmes preſque ſur le point de nous cou-
„ per la gorge les uns aux autres. L'Officier qui nous avoit conduits, nous quitta
„ très-mécontent, ſans vouloir ſe charger de nos Lettres, diſant qu'il aimoit beaucoup
„ mieux que le Roi lui fît couper la tête, que de porter avec lui quoi que ce fût qui
„ nous appartînt". Il raconte enſuite ce que nous avons rapporté en abrégé dans le texte; ſur quoi il falloit citer ſon témoignage, &, autant que la juſtice le permet, défendre ſa ſincérité.

(1) Voyage de *Fernand Mendez Pinto*, Ch. 133, 135, 136.

SECTION VIII. *Commerce des* Portugais *à la* Chine *& au* Japon &c.

Parlons à-préſent des autres Avanturiers, dont l'hiſtoire eſt fort courte. En l'année 1542, trois autres Portugais aborderent au Japon, ils s'appelloient *Antoine Mota*, *François Zeimoto* & *Antoine Pexota*. Etant partis de l'Iſle de Macaſſar pour aller à la Chine, ils furent jettés ſur les côtes du Japon, & parfaitement bien reçus. Ils lierent particulierement connoiſſance avec un Japonois nommé *Angeroo*, homme riche & d'extraction noble, qui avoit de grands remords des déréglemens de ſa jeuneſſe; il écouta avec plaiſir ce qu'ils lui dirent des vérités de la Religion Chretienne. Deux ans après, un autre Marchand Portugais, nommé *Alvare Vaz*, étant venu au Japon, fit amitié avec *Angeroo*, à qui il perſuada d'aller trouver le fameux *François Xavier*, dont les conſolans diſcours le tranquilliſeroient. S'étant rendu à Goa, il y reçut le Baptême en 1548, & l'année ſuivante il accompagna *Xavier* & deux autres Jéſuites au Japon, où ils commencerent d'abord les fonctions de leur Miniſtere: les progrès qu'ils firent furent ſi grands, que le Pays devint ſi parfaitement connu aux Portugais, que ſi *Mendez Pinto* n'eût pas fait lui-même la relation de ſon voyage, on n'en auroit peut-être jamais entendu parler, mais ſeulement on auroit ſû qu'il y retourna enſuite avec *Xavier*, que les Catholiques-Romains regardent comme l'Apôtre des Indes, & qu'après la mort de cet infatigable Miſſionnaire il y alla encore en 1556 en qualité d'Ambaſſadeur du Viceroi des Indes à la Cour du Roi de Bungo, en ſorte qu'il n'y a aucune raiſon légitime de révoquer en doute ſa Relation. Les nombreuſes converſions qu'on fit dans tout l'Empire, ne contribuerent pas peu à faire fleurir le commerce des Portugais, qui le faiſoient avec autant de facilité que de profit. Etant établis à la Chine, ils portoient au Japon une prodigieuſe quantité d'étoffes de ſoie, dont tous les Japonois s'habillent, de ſorte qu'il s'en fait une conſommation extraordinaire, ce qui enrichiſſoit promptement les Marchands Portugais; quoique l'on ait de la peine à croire ce que quelques Auteurs Hollandois rapportent, qu'ils ont quelquefois tiré du Japon dans un de leurs petits navires plus de cent tonnes d'or (*a*). Mais ce grand ſuccès fut enfin ce qui leur fit perdre ce riche commerce.

Autres Portugais *qui découvrent le* Japon, *& comment* Xavier *a paſſé pour l'Apôtre de ce puiſſant Empire.*

Ce qui fit perdre d'abord aux Portugais *leur crédit au* Japon, *& les en fit enfin chaſſer.*

Notre plan ne nous permet pas d'entrer dans un détail long & circonſtancié des divers faits qui leur attirerent, de la part du Gouvernement du Japon, le fatal Edit qui les proſcrivoit; nous rapporterons ſeulement en général, & auſſi ſuccinctement qu'il nous ſera poſſible, les cauſes de leur excluſion. Les grandes richeſſes qu'ils avoient acquiſes, ayant corrompu les Portugais, ils devinrent moins retenus qu'ils n'auroient dû l'être avec les Japonois, en ſorte que de modérés, ſobres & réguliers dans leur conduite qu'ils étoient d'abord, ils devinrent orgueilleux, inſolens & débauchés. Cela les porta à quitter les lieux où ils avoient coutume de trafiquer, & de préférer les Ports qui appartenoient à des Princes idolâtres, à ceux des Princes Japonois qui avoient embraſſé la Religion Chretienne, afin de pouvoir vivre à leur gré, & ſans eſſuyer les cenſures des Miſſionnaires, qui ſe donnoient tous les ſoins imaginables pour engager leurs compatriotes à

(*a*) *Kæmpfer*, Hiſt. du Japon. L. IV. Ch 5.

à accréditer la Religion Chretienne par la régularité de leurs mœurs (*a*). Cette conduite produisit deux mauvais effets; premierement elle mécontenta les Princes, qui s'étoient fait Chretiens; & en second lieu elle endurcit les Idolâtres dans leur éloignement pour la Foi. Mais ce ne fut pas seulement la corruption des Officiers, des Marchands & des Mariniers Portugais qui choquerent les Japonois, les intrigues des Missionnaires contribuerent aussi beaucoup à les indisposer, en donnant de l'ombrage à l'Empereur; car dans tous les lieux où ils avoient converti quelque Prince du Pays, ils étoient toujours à la Cour; & au-lieu de s'occuper de ce qui regardoit leur Ministere, ils se mêloient d'affaires d'Etat, & pensoient plus à diriger les Conseils que les Consciences: par-là ils furent les auteurs de plusieurs troubles, & donnerent occasion à leurs ennemis de les accuser de plus encore; en sorte que l'Empereur du Japon commença à soupçonner qu'il y avoit plus d'hypocrisie que de véritable piété dans leur fait, & que sous prétexte du salut des ames ils avoient dessein de changer la forme du Gouvernement (*b*) à ses dépens.

SECTION VIII. *Commerce des Portugais à la Chine & au Japon &c.*

Deux circonstances augmenterent extrêmement ces soupçons, qui n'étoient peut-être pas tout-à-fait malfondés. La premiere fut la hauteur & la mauvaise conduite de ceux que l'on envoya au Japon en qualité d'Ambassadeurs, sur-tout après l'union des Couronnes d'Espagne & de Portugal; ces Ministres vantoient sans-cesse la grande puissance du Roi Catholique, & la vaste étendue de ses Etats, affectant, pour en convaincre les Japonois, de leur montrer des Cartes des Indes Orientales & Occidentales. L'imprudence d'un de ces Ambassadeurs alla bien plus loin: comme on lui demanda „ comment son Maître avoit pu acquérir de si vastes domaines „ à une si grande distance de ses Etats héréditaires? C'est, *répondit-il*, en „ envoyant d'abord des Missionnaires pour convertir les habitans au Christia„ nisme, & ensuite des troupes pour aider aux nouveaux Convertis à se„ couer le joug des Princes infideles". L'autre circonstance fut l'arrivée des vaisseaux Hollandois sur les Côtes du Japon; comme ils s'appliquoient entierement au Commerce, & que pour le faire avec succès ils se soumirent à tout ce qu'il plut aux Japonois de leur prescrire, ils gagnerent tellement la confiance des Princes, que l'on ajouta foi implicitement à tout ce qu'ils représenterent touchant les ambitieux desseins des Espagnols & des Portugais. Ces remarques sont la Clef de la Politique que suivirent les Japonois, d'abord ils limiterent le commerce des Portugais à un seul Port, & ensuite ils les tinrent enfermés comme des prisonniers. Mais nonobstant ces avant-coureurs d'une rupture avec les Japonois, ils ne prirent aucune des mesures que la prudence la plus ordinaire auroit dû leur suggérer pour prévenir ce malheur, & devinrent au contraire de jour en jour plus méchans, jusqu'à ce que l'orage fondit sur eux avec une violence à laquelle ils ne purent résister (*c*) (*).

Leur sécurité & leur aveuglement impardonnable.

L'Edit

(*a*) *Manley's*, Account of the Island of Japon, and of the exclusion of the Portuguese.

(*b*) *Hamilton*, Vol. II. p. 299.

(*c*) *Varenius*, *Kæmpfer*, *Caron* &c.

(*) Il y a plusieurs Relations de l'expulsion des Portugais du Japon, qu'il ne nous con-

SECTION VIII.

Commerce des Portugais *à la* Chine *& au* Japon &c.

L'Edit irrévocable fut donné l'an 1639; quelque tems après deux grands vaiſſeaux de *Macao*, richement chargés, entrerent dans la rade de *Nangasacki*; on ſignifia d'abord à celui qui les commandoit, que l'Empereur avoit défendu tout commerce avec les Portugais par les raiſons ſuivantes. Premierement, que malgré des défenſes réitérées ils avoient toujours continué de tranſporter des Miſſionnaires au Japon. En ſecond lieu, qu'ils les y avoient entretenus de vivres & de tout ce dont ils avoient beſoin. Enfin, qu'on avoit de juſtes raiſons de croire qu'ils avoient trempé dans la derniere rebellion des Chretiens. On donna en même tems au Capitaine une Copie de l'Edit pour la porter à Macao, & on lui déclara que ces deux Navires ſeroient les derniers de leur Nation à qui l'on permettroit d'entrer dans les Ports du Japon; que tous ceux qui oſeroient y paroître dans la ſuite, ſeroient traités en ennemis, & les équipages punis de mort. La conſternation fut grande à Macao quand on y apprit ces nouvelles, parceque la perte du Commerce du Japon étoit la ruine de la ville. On réſolut donc d'envoyer une Ambaſſade ſolemnelle à l'Empereur, pour détruire les ſiniſtres impreſſions qu'on lui avoit données; & pour obtenir, s'il étoit poſſible, la révocation de l'Edit, ou du-moins quelque adouciſſement, afin qu'il leur fût permis ſous de certaines conditions d'envoyer des vaiſſeaux au Japon. La difficulté étoit de trouver des perſonnes qui vouluſſent ſe charger de cette dangereuſe commiſſion; à la fin *D. Louis Paez Pacheco*, qui avoit commandé avec honneur dans les armées des Indes, & étoit âgé de ſoixante-dix-huit ans, *Don Roderic Sanchez de Paredez*, *D. Gonzalez Montcyro de Carvailho* & *D. Simon Vaz de Pavia*, tous gens de diſtinction, s'offrirent d'en courir les riſques, ſans autre motif que celui de juſtifier leur Nation & de rendre ſervice à leur Patrie (*a*).

Tentative des Portugais *de* Macao *pour renouer avec les* Japonois.

Réception qu'on fait aux Ambaſſadeurs.

Le vaiſſeau qui les portoit entra le neuvieme de Juillet 1640 dans la rade de Nangaſaki, & ils firent ſavoir aux Gouverneurs quelle étoit la commiſſion dont ils étoient chargés. On ſe ſaiſit d'abord du vaiſſeau, les Ambaſſadeurs & tout l'Equipage, à la réſerve de huit Matelots Noirs, furent mis

(*a*) *Charlevoix*, Hiſt. du Japon, T. V. L. 18.

convient pas d'examiner. Ce que nous en diſons dans le texte, nous paroît le plus vraiſemblable, après avoir comparé les Relations. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les Hollandois coururent riſque de ſouffrir, en qualité de Chretiens, auſſi bien que les Portugais; & il n'eſt point douteux que la Cour du Japon ne ſût très-bien qu'ils l'étoient; on leur déclara même nettement, que ce qu'ils diſoient des différences importantes qu'il y avoit entre leur Religion & celle des Portugais, paroiſſoit très-peu de choſe au Miniſtere du Japon, & en conſéquence on leur ordonna de démolir d'abord tous les bâtimens ſur leſquels ils avoient marqué la date de l'année de Notre Seigneur, & de ne faire aucun exercice public de leur Religion, pour que les ſujets de l'Empereur n'euſſent pas devant les yeux ce qui pouvoit renouveller en eux les idées du Chriſtianiſme (1). C'eſt-là une preuve convaincante que le Gouvernement du Japon étoit perſuadé que les Japonois ne pouvoient être en même tems Sujets fideles & bons Chretiens; ce qui ne leur ſeroit certainement jamais monté dans l'eſprit, ſi les Japonois convertis s'étoient conduits d'une maniere conforme aux principes de l'Evangile, n'y en ayant point de plus propres à contribuer au bonheur de la Société Civile.

(1) Recueil de Voyages au Nord, T. III. p. 248, 249.

mis comme en prison dans l'Isle de *Kisma*, jusqu'à qu'on eut reçu les ordres de l'Empereur. Au retour du Courier qui avoit été dépêché à la Cour, on les fit comparoître en posture de criminels devant les Magistrats, & on leur demanda ce qui avoit pu, après l'avertissement qu'on leur avoit donné, les engager à venir au Japon, contre les défenses expresses de l'Empereur? Ils répondirent qu'ils n'étoient nullement dans le cas de l'Edit, qui ne parloit que de Négocians, qu'ils ne l'étoient point, & que leur Navire ne portoit aucune sorte de marchandises; qu'ils étoient revêtus du caractere d'Ambassadeurs, lequel avoit toujours été sacré chez toutes les Nations. On leur dit que cette distinction ne signifioit rien, qu'ils avoient encouru la peine de mort portée par l'Edit, & sur l'heure ils furent liés & conduits en prison.

Section VIII. *Commerce des Portugais à la Chine & au Japon &c.*

Le lendemain les Ambassadeurs avec toute leur suite, au nombre de soixante-quatorze personnes, Portugais, Espagnols, Chinois, Canarins & Indiens furent conduits devant les Magistrats, & on leur déclara que l'Empereur les avoit tous condamnés à mort à l'exception de treize, & la sentence fut exécutée le même soir. Le lendemain, avant qu'il fût jour, le Gouverneur fit venir les treize à qui l'on avoit fait grace, & après leur avoir demandé s'ils avoient vu brûler leur vaisseau, il s'informa s'ils rapporteroient fidélement à Macao ce que l'Empereur avoit ordonné de dire de sa part? Ayant répondu affirmativement, le Gouverneur ajouta: „ Ne „ manquez donc point d'avertir les habitans de Macao, que les Japonois „ ne veulent plus recevoir d'eux ni or, ni argent, ni aucune sorte de „ présens & de marchandises, en un mot rien absolument qui vienne de „ leur part. Vous êtes témoins que j'ai fait même brûler les habits „ de ceux qui furent exécutés hier: qu'ils en fassent de même à notre é- „ gard, s'ils en trouvent l'occasion, nous y consentons sans peine, & „ qu'ils ne songent non plus à nous que si nous n'étions pas au Mon- „ de (*a*)". Les pauvres malheureux ayant écouté ce beau discours, promirent de s'acquitter de la commission. On les conduisit ensuite au lieu où leurs gens avoient été exécutés, afin qu'ils en reconnussent les têtes, qui avoient été posées sur des planches, & rangées en trois rangs, celles des Ambassadeurs au premier, celles des autres Européens au second, & celles des Etrangers au troisieme; on leur montra après cela une grande caisse toute revêtue de fer blanc, dans laquelle on leur dit qu'étoient renfermés tous les corps, & où l'on avoit mis une inscription fort longue, qui finissoit par ces mots: „ Ceci soit pour la mémoire du passé, & „ un avertissement pour l'avenir. *Tant que le Soleil échauffera la Terre,* „ *qu'aucun Chretien ne soit assez hardi pour venir au Japon; & que tous sa-* „ *chent que* le Roi Philippe *lui-même*, *le* Dieu même des Chretiens, *le* „ grand Xaca, *un des premiers Dieux du Japon, s'ils contreviennent à cette* „ *défense, le payeront de leurs têtes*". On leur donna ensuite un assez mauvais navire pour retourner à Macao, qu'ils préférerent à cinq grands vaisseaux

Condamnés à mort & exécutés.

(*a*) Tiré de l'ample Relation du même.

SECTION VIII. *Commerce des Portugais à la Chine & au Japon &c.*

feaux que les Hollandois avoient dans le Port, & qui offrirent de les débarquer à Macao (*a*) (*).

Nouveaux efforts après l'avénement du Duc de Bragance à la Couronne de Portugal.

Don Juan de Bragance étant monté sur le Trône de Portugal sous le nom de Jean IV. jugea à-propos de faire une nouvelle tentative en faveur de la ville de Macao, en 1646; il envoya *D. Gonzalo de Sequeyra*, en qualité d'Ambassadeur, à l'Empereur du Japon, pour lui faire part de son élevation au Trône; l'informer que le Portugal n'étoit plus soumis à l'Espagne; & lui représenter, que comme ç'avoit été la principale cause de l'interdiction du Commerce des Portugais avec les Japonois, il espéroit que la bonne intelligence entre les habitans de Macao & les Sujets de Sa Majesté Impériale se rétabliroit. On reçut l'Ambassadeur avec politesse, & l'on expédia un Courier pour donner avis de son arrivée à l'Empereur. Environ un mois après le Courier apporta la réponse, qui fut que l'Empereur ne pouvoit lui accorder sa demande, & que lui & ceux qui l'accompagnoient avoient la permission de s'en retourner (*b*).

Une occasion favorable donne lieu à une nouvelle tentative, également infructueuse.

En 1685, il se présenta une autre occasion favorable, dont les Portugais ne manquerent pas de profiter. Une Barque Japonoise, que la tempête avoit éloignée des côtes de l'Empire, fit naufrage auprès de Macao; on fit un fort bon accueil aux Japonois qui la montoient, & on les entretint aux dépens du Public, jusqu'à ce qu'ils se fussent refaits des fatigues qu'ils avoient souffertes. On les embarqua ensuite sur un vaisseau, & on les renvoya au Japon. Etant entrés dans la rade de Nangasaki, ils mirent les Japonois à terre, après quoi les Magistrats leur firent dire qu'on les remercioit de ce qu'ils avoient fait, mais qu'à l'avenir ils n'eussent plus à revenir, parcequ'ils s'en trouveroient mal (*c*). On peut juger par tout cela de l'importance de ce Commerce, & combien les Portugais redoutoient les fatales suites de sa ruine: l'événement a justifié leur crainte; leur commerce, leur puissance & leur réputation dans les Indes, ont déchu peu à peu depuis ce tems-là.

SEC-

(*a*) *Charlevoix*, l. c. p. 337.
(*b*) Là même, p. 389, 390.
(*c*) *Gem. Carreri*, T. I. L. I. Ch. 3.

(*) Par précaution ils prirent un Passeport de l'Empereur du Japon, pour se garantir des Corsaires Hollandois; ils se rendirent heureusement à Macao; les habitans, après avoir entendu la Relation de leur voyage, célébrerent avec un courage digne de leur Nation la constance de ces généreux Martyrs, qui avoient souffert la mort pour leur Religion & pour leur Patrie (1).

(1) *Charlevoix*, Hist. du Japon. T. V. p. m. 337, 338.

SECTION IX.

Misérable état des Etablissemens qui restent aux Portugais *dans les* Indes. *Remarques sur une décadence non moins surprenante, que la prompte élevation & la vaste étendue de leur Empire. Raisons qui font que leur condition, toute fâcheuse qu'elle est, ne doit point paroître désespérée & sans ressource.*

Section IX. *Etat présent des* Portugais *dans les* Indes &c.

APRE'S avoir achevé l'Histoire de l'origine & des progrès de la puissance des Portugais dans les Indes, il ne nous reste plus qu'à donner une idée juste & claire des établissemens que la Couronne de Portugal y possede encore. Dans ce dessein nous commencerons par la description de l'Isle & de la Ville de *Goa*, qui est, comme elle a toujours été, la Capitale de leur domination. Nous avons rapporté comment elle tomba entre leurs mains, en 1508, par la valeur & la conduite d'*Alfonse d'Albuquerque*. Les Naturels l'ayant reprise, il fallut la reconquérir, comme l'on fit deux ans après avec beaucoup de peine. La situation commode de cette ville, la beauté de son Port, & la fertilité des Isles voisines firent prendre la sage résolution d'en faire le siege de l'Empire (*a*).

Description de Goe, *Capitale de l'Empire des* Portugais *aux* Indes.

L'Isle de *Goa*, ainsi qu'on l'appelle aujourd'hui, ou de *Tiçuarin* (*), comme on la nommoit autrefois, est située au quinzieme degré, trente minutes de Latitude Septentrionale, & a environ sept lieues de tour. La Riviere de *Mandowa*, que les Indiens vénerent presque autant que le Gange, la sépare de la Terre-ferme, & à six milles environ au-dessous se jette dans la mer. La saison des pluies y dure depuis le mois de Juin jusqu'en Septembre ou Octobre, & les torrens entraînent une si grande quantité de limon & de sable, que le Port en est bouché, & la navigation interrompue. Pendant ce tems-là les chaleurs sont fort grandes après le lever du Soleil, lorsque la pluie cesse; cependant avant qu'elles commencent, c'est-à-dire dans les mois d'A-

(*a*) *Maffæus*, Hist. Ind. L. VII. Ch. 3.

(*) On ne sera peut-être pas fâché de connoître l'état de cette ville, avant l'arrivée des Portugais aux Indes, & cela servira à rendre notre description plus claire. Dans la Langue du Pays *Tiçuarin* signifie trente, & ce nom fait allusion au nombre des villages de l'Isle. Ils sont principalement habités par les Maures, qui devinrent possesseurs de ces Isles par un cas tout particulier. Le Roi ou l'Empereur de Bisnagar étant en guerre avec le Roi du Décan, fut si irrité de ce que les Maures fourniſſoient des chevaux à son ennemi, qu'il ordonna au Roi d'Onor, son Vassal, d'exterminer tous les Maures qui étoient dans ses Etats. Ce Prince se mit en devoir de le faire, & en fit périr un grand nombre; ceux qui échapperent se retirerent dans l'Isle de *Tiçuarin*, & y bâtirent la ville de Goa, ce qu'il ne faut pas entendre de la vieille ville, mais de la nouvelle, que les Portugais ont embellie & fortifiée dans la suite. Cela arriva l'an 1479, & ces réfugiés choisirent pour leur Roi *Hossein*, que les Portugais appellent *Melikebocem*. Il eut pour successeur son fils *Idalcan*, à qui *d'Albulquerque* enleva Goa; ce Prince fit longtems la guerre dans l'espérance de la reprendre, mais à la fin il fut obligé de se contenter de ce qu'il possédoit encore en terre-ferme (1).

(1) *De Barros*, Decad. I. L. VIII. Decad. II. L. V. Ch. 1.

SECTION IX.

Etat présent des Portugais dans les Indes &c.

d'Avril & de Mai, la chaleur eſt plus grande encore, mais l'air eſt fort tempéré depuis le mois d'Octobre juſqu'à celui de Mars (*a*).

Dans les meilleures Deſcriptions que nous avons de ces Pays, on parle du Port de Goa comme d'un des plus beaux qu'il y ait aux Indes, & c'eſt là Nature qui en a fait preſque tous les fraix; cependant il faut rendre la juſtice aux Portugais, de dire qu'ils n'ont rien négligé pour le perfectionner, ils l'ont auſſi fortifié par des châteaux & des tours, bien munis d'artillerie. A l'entrée, à gauche ſur la pointe de l'Iſle de Bardes, on trouve la Fortereſſe d'*Agoada*, avec de grands ouvrages extérieurs, & des batteries à fleur d'eau: au haut de la montagne, proche du Canal, il y a une longue muraille bordée de canon; & à l'oppoſite eſt le Fort, nommé *Noſſa Senhora del Cabo*, ou de Notre Dame du Cap, bâti dans l'Iſle de Goa. Après avoir fait deux milles dans le Canal on trouve ſur l'Iſle de Bardes le Fort de *los Reyes* ou des Rois, avec de bons ouvrages & une batterie à fleur d'eau, & c'eſt ici où les nouveaux Vicerois prennent poſſeſſion de leur Gouvernement. Il y a un Couvent de Cordeliers proche de ce Château, vis-à-vis duquel on trouve à la portée du canon le Fort de *Gaſpar Diaz*, qui n'eſt éloigné que de deux milles de celui de *los Reyes*. Quand on a paſſé ces Forts le Canal devient plus étroit, n'ayant quelquefois qu'un ou deux milles de largeur; & ſes bords qui ſont remplis des plus beaux arbres & des plus beaux fruits des Indes, en rendent la vue charmante. Outre cela il y a quantité de belles Maiſons de plaiſance, qu'ils appellent *Quintas*, & pluſieurs autres que les Payſans occupent (*b*).

Commodité, force & autres avantages du Port.

Situation & belle vue ſur le Pays des environs.

Cette agréable décoration dure pendant huit milles juſqu'à Goa. On trouve à moitié chemin de ce Canal ſur la droite un Palais, qu'on appelle *Paſſo de Daugi*, où les Vicerois tenoient autrefois leur Cour, & qui ſert préſentement de cazerne aux Soldats de la Garniſon. En cet endroit commence un large mur, qui a deux milles de long, & qui ſert aux gens de pied pour paſſer pendant la haute mer. On ramaſſe beaucoup de ſel le long de ce mur, ou digue, & vis-à-vis on voit une petite colline, ſur laquelle eſt bâti le Noviciat des Jéſuites (*c*). Le Viceroi & l'Archevêque ont leurs Palais ſur le même Canal; celui du premier s'appelle *la Polvereira*. Là commence la ville, & les vaiſſeaux peuvent y venir, après s'être déchargés d'une partie de leurs marchandiſes. Ce Canal qui forme un Port ſi fameux, s'étend encore pendant pluſieurs autres milles dans les terres, & coupe le Pays en pluſieurs Iſles & Preſqu'iſles fertiles, qui non ſeulement fourniſſent abondamment à la ville tout ce qui lui eſt néceſſaire, mais charment le goût de ceux qui en mangent les fruits, enchantent les yeux par la beauté de la vue, & rapportent un grand profit à ceux à qui elles appartiennent. Tout proche de ce Port eſt celui de *Murmugon*, formé par un autre Canal qui court entre l'Iſle de Goa & la Preſqu'iſle de Salzette; c'eſt où ſe retirent les vaiſſeaux qui viennent de Portugal & d'autres endroits, lorſque le Port de Goa eſt fermé par les ſables qu'entraîne la

(*a*) Les Etats du Monde, p. 217.
(*b*) *Della Valle*, Voy. T. VII. p. m. 35.
(*b*) *Tavernier*, *Le Bruyn* &c.

la Riviere de Mandova, enflée par les premieres pluies de Juin, & cette barre reste ainsi jusqu'à la fin d'Octobre. Le Port de *Murmugon* est défendu par un Fort du même nom, situé dans la Presqu'isle de Salzette, & qui est toujours pourvu d'une bonne attillerie & d'une forte garnison (*a*).

Section IX. *Etat présent des Portugais dans les Indes &c.*

A l'entrée méridionale du Canal, un peu au-delà des Forts qui sont à la droite, on voit les débris du vieux Goa, & de-là jusqu'à la nouvelle ville il y a un chemin commode, planté d'arbres fruitiers, qui donnent un ombrage agréable; pendant plusieurs milles on ne voit que maisons de plaisance, qui ont des jardins fort propres. On apperçoit dans ce qu'on appelle la nouvelle ville des marques visibles de décadence; car quoique les murailles soient bien entretenues, & pourvues par-tout de canon, cependant comme elles renferment un espace de douze milles, elles font connoître ce que la ville étoit autrefois en comparaison de ce qu'elle est aujourd'hui. Dans le tems qu'elle étoit florissante, il n'y en avoit point dans les Indes qui lui fût comparable, & il y avoit peu de plus belles villes en Europe. Il ne laisse pas d'y avoir encore de superbes édifices, qui sont des monumens de son ancienne grandeur. La Cathédrale est grande & soutenue par douze colomnes, la Chaire de l'Archevêque n'est pas fort élevée de terre (*b*). Son Palais est magnifique, mais il demeure ordinairement dans celui qui est proche de *la Polvereira*. Le Palais du Viceroi est superbe, & a quantité d'appartemens. La Maison du St. Office ou le Palais de l'Inquisition est vaste, & les appartemens de l'Inquisiteur-Général sont richement meublés. Le pouvoir de ce terrible Ecclésiastique s'étend sur les personnes de tout rang, à la réserve du Viceroi, de l'Archevêque & de son Vicaire, qui est toujours un Evêque. Il y a assez de Couvents & d'Eglises pour une beaucoup plus grande ville. Les Jésuites seuls y ont cinq Maisons, & l'on dit qu'ils ont autant de revenu que la Couronne de Portugal; mais il faut se souvenir que tout ce qui reste de richesses est entre les mains des Ecclésiastiques (*c*). Les maisons de Goa sont les mieux bâties des Indes, & sont encore belles. On y compte vingt-mille habitans; les Portugais sont le plus petit nombre; les Métis sont en plus grand nombre; les Canarins, ou naturels du Pays, sont noirs comme des Ethiopiens, mais ils ont de longs cheveux & les traits réguliers; une multitude d'Esclaves Negres & d'autres Idolâtres de différentes Nations, composent le reste du peuple. On convient généralement que les hommes y sont la plupart orgueilleux, indolens, jaloux, vindicatifs & misérables; les femmes paresseuses & lascives, & aussi habiles à empoisonner qu'il y en ait au Monde, tant les Portugais sont dégénérés. On pourroit soupçonner ces Relations d'être fabuleuses, ou du-moins exagérées, si les voyageurs de différentes Nations n'étoient pas parfaitement d'accord sur ce sujet, & si l'état présent des choses ne prouvoit clairement qu'elles sont conformes à la vérité, & que la corruption

Etat ancien & présent de cette Ville.

les

(*a*) *Gem. Carreri*, Voy. T. III. L. I. Ch. 7.
(*b*) Le même & Lett. Cur. & Edif. T. XV. p. 48.
(*c*) *Tavernier*, *Gem. Carreri*, *Dellon*, *Bouchet*.

SECTION IX.

les a fait déchoir de ce qu'ils étoient autrefois, & les a avilis au point où ils le ſont (*a*).

Etat préſent des Portugais dans les Indes &c.

Tout ce qui appartient à la Couronne de Portugal depuis le Cap de Bonne-Eſpérance en Afrique juſqu'à Macao dans la Chine, eſt gouverné par un Viceroi ou Capitaine-Général, qui réſide à Goa. Il y a ſix & quelquefois huit *Deſembargadores* ou Juges qui compoſent la Cour Souveraine ou le Conſeil. Ils portent un habit long, & une robe qui vient juſqu'aux talons, avec des manches larges, qui tombent juſqu'à la moitié du bras. Ils ſe font toujours honneur de la Goliſſe, & ils ont de grandes perruques à la Françoiſe. La principale Cour où ces gens de robe aſſiſtent s'appelle le Tribunal de *la Relation*, qui adminiſtre la Juſtice dans le Civil & dans le Criminel, ayant pouvoir par-deſſus tous les autres Juges, & jugeant définitivement de tous les appels qui viennent d'ailleurs. Le Viceroi comme Chef de ce Tribunal eſt aſſis ſous un dais, & les Juges ſur des bancs qui ſont ſur le même plancher. Le Tribunal de *Facada* eſt celui des revenus du Roi, ou quelqu'un des Juges eſt député du Viceroi pour y aſſiſter. C'eſt ainſi que l'on ſoutient encore la majeſté du Gouvernement, quoique l'étendue de ſon pouvoir ſoit fort diminuée (*b*). Il y a encore autant de Gouvernemens ſubalternes qu'il y en avoit autrefois, mais ils ne ſont gueres que titulaires, quoique ceux qui en ſont revêtus ayent la qualité & le rang de Général. L'un eſt Général pour le Golphe d'Ormus, & commande quatre vaiſſeaux; un autre l'eſt du Nord, qui a le Gouvernement de toutes les petites places de la Côte de Malabar; il y en a un de Salzette, qui commande dans cette Iſle; un autre de la Chine, qui eſt proprement le Gouverneur de Macao, & Vaſſal des Chinois. Il y en a un dans les Iſles de Solor & de Timor auquel les Portugais de ces Iſles n'obéiſſent qu'autant qu'il leur plait; il demeure dans un miſérable Fort, dont les canons ſont hors d'état de ſervir. Enfin il y a un Général de Goa, qui a ſoin des canaux qui ſont entre les Iſles, & d'avoir l'œil ſur ceux qui fraudent les droits, à moins qu'ils ne ſoient ſous la protection de ſes Supérieurs (*c*).

Autorité du Viceroi & Nature du Gouvernement dans les Indes Portugaiſes.

Par quels degrés les Habitans ſe ſont corrompus.

Mais comme il eſt vrai que les hommes ne deviennent pas tout-à-fait méchans tout d'un coup, il eſt certain que la corruption des mœurs s'eſt introduite peu à peu parmi les Portugais, & que leur puiſſance s'eſt affoiblie par degrés. Tandis que le Portugal fut annexé à l'Eſpagne, on envoyoit les Viceroi & les Gouverneurs aux Indes par différentes raiſons, tantôt pour les écarter, tantôt par le crédit qu'ils avoient à la Cour, tantôt pour les recompenſer de leur complaiſance en des choſes préjudiciables à leur Patrie. Des gens de ce caractere ſe conduiſoient plus mal encore dans des Pays éloignés, comme il eſt naturel de le croire, ne penſant qu'à s'enrichir par toutes ſortes de voyes. Le mauvais exemple des Gouverneurs faiſoit une grande impreſſion ſur leurs inférieurs, en ſorte que l'orgueil, la vanité, le luxe, & un faſtueux étalage de richeſſes, amaſſées par les plus indignes moyens,

(*a*) *La Martiniere*, Dictionn. de Commerce. *Du Bois*, Geogr. p. 641. *Guyon*, T. II. p. 69. *Hamilton*, Vol. I. p. 241.

(*b*) *Carreri*, T. III. L. I. Ch. 8.

(*c*) *Baldæus*, *Tavernier*, &c.

moyens, prirent la place de ces vertus & de ce zele pour le Bien public, qui avoient mis leurs Peres en état de jetter les fondemens d'un ſi vaſte Empire, avec une très-petite partie des forces qu'avoient ceux qui le perdirent. Le Clergé ſuivoit l'exemple des Laïques, & au-lieu de travailler, comme dans les commencemens, à convertir les naturels du Pays à la Foi Chretienne, dans la vue du ſalut des ames, ils s'y appliquoient par le lâche motif de les faire ſervir à leurs intérêts, & d'amaſſer de grandes richeſſes. La corruption augmenta tellement par degrés, que pluſieurs Jéſuites de Goa, contre les regles de leur Inſtitut, & contre leur devoir de Miſſionnaires, faiſoient non ſeulement commerce, mais ſe déguiſoient en Faquirs, pour aller aux mines de Diamans, & y acheter des pierres d'un grand prix, y en ayant eu de découverts & de punis pour ce manege (*a*).

Section IX. *Etat préſent des Portugais dans les Indes &c.*

Ce qui contribua à corrompre les Portugais établis dans les Indes, c'eſt qu'ils abandonnerent le ſoin de leurs affaires à des Eſclaves Negres, & qu'ils contracterent des mariages avec des femmes du Pays; deux choſes qui ont été, & qui ſeront toujours fatales aux établiſſemens, parcequ'elles amolliſſent non ſeulement ceux qui embraſſent ce genre de vie, mais leur font perdre tout amour pour leur patrie, & leur portent à faire tout ce qui peut ſervir à les maintenir dans la jouiſſance de ces honteux plaiſirs. Il y a plus d'un ſiecle que les Portugais de Goa ont été tellement livrés à cette vie molle & ſenſuelle, que pourvu qu'ils puſſent occuper leurs belles maiſons de la ville, & jouir des délices de la campagne des environs, ils ne s'embarraſſoient point de ce qui ſe paſſoit ailleurs, ni des grands progrès que faiſoient les Hollandois, en ſe rendant maîtres de leurs établiſſemens éloignés. La ſuite naturelle de cette indolence fut, qu'après la perte de ces établiſſemens, ceux qui ſe trouverent chaſſés de leurs demeures, au-lieu de ſe retirer à Goa & de prendre les armes pour le ſervice de leur Roi, & pour reconquérir ce qu'ils avoient perdu, ſe refugierent dans les terres de quelques Princes Indiens, ſe mirent à leur ſolde pour peu de choſe, ou prirent quelque petit emploi à leur Cour; en ſorte que tandis que les Flottes & les Armées Portugaiſes devenoient mépriſables, faute de Soldats & de Matelots il y avoit des milliers de Portugais diſperſés dans les Indes, qui deshonoroient leur Pays par la maniere honteuſe dont ils gagnoient leur vie; au-lieu que par une conduite digne d'eux ils auroient pu rétablir les affaires de leur Souverain, & leur propre fortune. Mais lorſqu'une fois les hommes oublient aſſez la dignité de leur nature pour faire conſiſter leur ſuprême félicité dans les plaiſirs des ſens, on ne peut attendre d'eux rien de juſte & de prudent, de grand & de bon; leur ame étant eſclave de leurs paſſions, leur corps eſt à tous ceux qui ſont diſpoſés à leur procurer l'indigne ſatisfaction après laquelle ils ſoupirent avec tant d'ardeur (*b*) (*).

Le grand nombre d'Eſclaves inutiles & débauchés a été une grande cauſe de leur ruine.

Les

(*a*) *Baldæus*, Deſcript. des Côtes de Malabar & de Coromandel. Ch. 14.

(*b*) *Mandelſlo, Tavernier, Baldæus, Guyon, Bouchet.*

(*) Nous trouvons dans l'Ouvrage d'un Voyageur moderne de notre Nation, une deſcrip-

SECTION IX. *Etat présent des Portugais dans les Indes &c.*

Terres qui dépendent du Viceroi de Goa.

Les terres qui dépendent immédiatement du Viceroi, sont premierement l'Isle dans laquelle la ville est située, où il y a environ trente villages; ensuite la Presqu'Isle de Salzete, qui a soixante milles de circuit; on y compte cinquante villages, & autant de milliers d'habitans, La Presqu'Isle de Bardes, qui a environ quarante-cinq milles de tour & vingt-huit villages; les Anchedives, qui sont un groupe de cinq Isles, à quelque distance de Goa; elles ne sont ni fort grandes, ni fort peuplées. Toutes ces places ne sont pas bien importantes; la seule chose qui les fait valoir, c'est qu'elles fournissent la ville de Goa de provisions, ce qui ne paroît pas un grand avantage à des gens éclairés; car comme on apporte de grandes quantités de riz à vendre, & qu'il n'en faut que deux plats par jour pour l'entretien d'un Esclave, cela fait que tous les Portugais ont un grand nombre de gens inutiles à leur service, le moins qu'ils en ayent est six, & il s'en trouve qui en ont trente ou quarante (*a*) (*). Si ces pauvres misérables, qui sont la plupart Negres, étoient occupés à quelque chose d'utile, passe encore; mais leur principale occupation est de porter le palanquin ou le parasol de leur Maître; c'est ainsi que l'orgueil & la misere marchent de compagnie; cela va même si loin, que les femmes vont demander l'aumône en palanquin; tandis qu'elles demeurent à la porte du logis, un Noir qui les accompagne vient faire un compliment de leur part, sur-tout aux étrangers, où il explique leurs besoins, & fait comprendre qu'elles recevront avec plaisir la charité (*b*). Passons à-présent en terre-fer-

(*a*) *Baldæus*, l. c. Ch. 14. *Gem. Carreri*, T. III. L. I. Ch. 7.

(*b*) *Tavernier*, P. II. L. I. Ch. 13.

scription de Goa, faite d'après ses propres observations, qui en donne l'idée la plus méprisable qu'on puisse imaginer (1). Il assure qu'il ne se peut de contraste plus parfait que celui qu'il y a entre l'état passé & l'état présent de cette Capitale, & du Pays d'alentour. Du haut d'une petite montagne proche de la ville il compta quatre-vingt Couvens & Monasteres, où l'on disoit qu'il y avoit au moins trente-mille Ecclésiastiques de différens Ordres, de différentes Nations, & de toutes couleurs, qui n'ont pas honte de vivre aux dépens du travail des Laïques, dans le tems que ceux-ci ont à peine de quoi subsister eux-mêmes, & que bien loin de pouvoir donner le moindre ombrage aux Anglois & aux Hollandois leurs voisins, ceux-ci regardent leur misérable état avec compassion, quoiqu'en même tems ils ayent le dernier mépris pour leur orgueil mal-placé & pour leur incurable paresse.

(*) Quand on dit que la plupart des habitans de Goa sont noirs, il ne faut pas penser que ce soient tous des Negres, quoique le nombre de ceux-ci soit fort grand. Les Canarins, ou naturels du Pays sont noirs aussi, bien-qu'ils ayent les cheveux longs & frisés, & le visage bien fait. La plupart sont Chretiens; ceux qui tirent leur origine des Castes nobles, des Bramins & des Nairos, sont actifs & civils, mais ceux de basse naissance sont les plus grands voleurs & menteurs qu'il y ait au monde (2). Il y en a beaucoup des premiers, qui sont Prêtres, Médecins, Marchands, Avocats, Procureurs, Notaires, Solliciteurs de procès; ils sont aussi libres que les Portugais, & souvent plus riches qu'eux, cependant il y a une distinction très-mortifiante pour eux, c'est qu'ils ne peuvent porter ni bas ni souliers quelque riches qu'ils soient. Avec cela c'est eux qui font le peu de commerce qu'il y a encore, & qui gagnent tout l'argent qu'on peut acquérir dans les professions un peu distinguées (3).

(1) *Hamilton*, Account of the East Indies, Vol. I. p. 254.

(2) *Tavernier*, *Dellon*, *Hamilton*.

(3) *Gem. Carreri*, ubi sup.

ferme, & voyons quelles ſont les Villes & les Fortereſſes qui relevent du Général du Nord, qui ſont en petit nombre, la plupart malſaines, & ſi éloignées les unes des autres qu'elles n'ont gueres de correſpondance enſemble que par mer. Nous les indiquerons par ordre ſuivant leur diſtance de Goa la Métropole, à laquelle elles ne ſont nullement comparables ; cependant, ſi nous en croyons les meilleurs Voyageurs, elles ſont moins déchues de leur ancien état, au-moins en apparence, que cette Capitale (*a*).

Section IX. *Etat préſent des Portugais dans les Indes &c.*

La premiere de ces places eſt *Chaül*, qui n'eſt pas ſituée, comme le diſent pluſieurs Auteurs, ſur le bord de la mer, mais dans une plaine à ſix milles de la côte. Il eſt vrai qu'elle eſt ſur le bord d'une belle Riviere, que le flux de la mer rend capable de porter toutes ſortes de vaiſſeaux juſqu'au Port; du côté de la mer la ville eſt couverte d'une montagne ſur laquelle il y a une bonne Fortereſſe, qui commande la Ville & le Port; l'entrée de celui-ci eſt un peu difficile, mais d'ailleurs c'eſt un des plus ſurs & des plus commodes de toutes les Indes. Les murailles de la ville ſont aſſez bien entretenues & garnies de bonne artillerie (*b*).

Chaül, Daman, & *autres Places.*

Nous avons parlé plus haut de *Daman*, qui eſt à quelque diſtance de *Chaül* & ſituée ſur une Riviere du même nom. Il y avoit autrefois une autre ville de *Daman*, ſur l'autre bord de la Riviere, & plus proche de la mer, qui eſt à-préſent fort ruinée, n'y ayant que des chaumieres de terre, & n'étant habitée principalement que par des Gentils & des Maures. Quant à la ville même de *Daman*, elle eſt belle & bien fortifiée, il y a quantité de Couvens & d'Egliſes; mais ce qui eſt fort deſavantageux, c'eſt que le Port n'eſt pas bon, les barques ne peuvent y entrer qu'une fois par jour, quand la marée monte, & les plus gros vaiſſeaux ne peuvent ni entrer ni ſortir que deux fois par mois, dans le tems des plus hautes marées (*c*). Cependant comme l'air y eſt bon, le terroir aſſez fertile, & que les habitans ont encore quelque induſtrie, qui les porte à faire quelque commerce dans le Pays, & les met en état d'entretenir une bonne Garniſon, il y a de l'apparence que les Portugais pourront conſerver cette ville, tant qu'ils auront quelque choſe dans les Indes (*d*).

Baçaim, *Baſſaim* ou *Bazaim* eſt ſituée au dix-neuvieme degré de Latitude Septentrionale, & fut cédée au Viceroi *Nunez d'Acugna*; dès l'an 1535 c'étoit une place importante; mais comme les Princes Indiens l'ont priſe il n'y a que quelques années, & que nous ne ſommes pas ſurs que les Portugais l'ayent repriſe, nous ne croyons pas devoir nous arrêter à en faire la deſcription, & c'eſt par cette raiſon que nous n'en avons pas parlé plus haut. La ſeule choſe que nous remarquerons, c'eſt que c'étoit la réſidence du Général du Nord, qui y vivoit avec une ſorte de magnificence, plus aſſortie à ſon titre qu'à ſon pouvoir, ou à l'état de ceux qui étoient ſous

(*a*) *Nieuhof*, *Baldæus*, *Carreri*.
(*b*) Dictionn. de Commerce, Vol. II. Col. 779. *Hamilton's*, Accout of the Eaſt Indies Vol. I. P. 243.
(*c*) *Gem. Carreri*, T. III. L. I. Ch. 2. Dictionn. de Commerce, Vol. II. Col. 778.
(*d*) *Tavernier*, *Cuyon*, *Bouchet*.

SECTION IX.

Etat présent des Portugais dans les Indes &c.

sous son Gouvernement; ainsi il dissipoit l'argent, qui bien employé auroit servi à la conservation de la place (*a*).

Description de Diu, une des plus importantes Places des Indes.

Nous nous sommes engagés à parler avec un peu plus d'étendue de *Diu*, qu'on appelle à juste titre la Clef des Indes. Le Port est fort bon, & peut recevoir de grands vaisseaux. Dans le tems que les Portugais avoient encore des Flottes tant soit peu considérables, c'étoit-là qu'elles passoient l'hiver; & tant qu'ils furent puissans, les Maures & les autres qui négocioient dans ces mers, étoient obligés d'y prendre des passeports avant que de faire voile vers l'Orient. Ce fut pour favoriser le commerce de Diu, que les Portugais ruinerent Surate, & en revanche depuis que le Mogol a fait rebatir Surate & la prise sous sa protection, elle a, conjointement avec Cambaye, fait beaucoup de tort au commerce de Diu (*b*). Comme la place est neanmoins très-forte & que l'expérience a fait voir qu'elle est capable d'une longue défense, il y a de l'apparence qu'elle demeurera plus longtems qu'aucune autre à la Couronne de Portugal. Il n'est pas douteux qu'il ne s'y fasse encore du commerce, & que l'on n'y équippe encore quelques vaisseaux, mais ce sont des Marchands Indiens qui le font, & ce n'est proprement rien en comparaison de la situation & des avantages de cette ville, qui entre les mains d'une autre Nation deviendroit bientôt considérable (*c*). Aujourd'hui elle subsiste de ce que les habitans ont amassé dans des tems plus favorables, mais elle déchoit visiblement, & comme le reste des places des Portugais elle succombe sous son propre poids (*).

Ils

(*a*) Les Etats, Empires & Principautés du Monde, p. 212.

(*b*) *Baldæus*, Descript. des Côtes de Malabar & de Coromandel, Ch. 10.

(*c*) Dictionn. de Comm. Vol. II. Col. 778.

(*) Après Goa cette place a toujours été regardée comme la plus forte que les Portugais possédassent. & elle est fameuse dans l'Histoire pour avoir soutenu deux sieges, qui font beaucoup d'honneur aux Portugais; c'est ce qui nous engage à en faire l'histoire en peu de mots. Sultan *Badur*, Roi de Cambaye, accorda à *Nugno d'Acugna*, Viceroi des Indes, la permission de bâtir une Forteresse à *Diu*, en 1535. *D'Acugna* y fit travailler avec tant de diligence, qu'en quarante-neuf jours elle se trouva en état de défense (1). Peu après, *Badur* ayant changé d'avis entreprit de l'enlever aux Portugais, mais il périt dans l'exécution de son dessein (2). Sultan *Mahmud*, son successeur, suivit ses vues, & appella les Turcs dans les Indes; *Soliman*, Bacha du Caire, vint à son secours avec une puissante Flotte, qui portoit de belles Troupes. Avant son arrivée, *Mahmud* avoit déja investi la Forteresse de *Diu*, dont les ouvrages extérieurs n'étoient pas achevés. *Don Antoine Silveyra de Menesez* y commandoit, ayant une Garnison de six-cens hommes. Les Turcs commencerent à débarquer leurs Troupes le 14 de Septembre 1538, ouvrirent la tranchée réguliérement, & firent le siege dans toutes les formes avec une armée de vingt-mille hommes & une nombreuse artillerie, ne négligeant rien de ce que la force ou la ruse peuvent faire pour se rendre maîtres de la place; mais ils furent enfin obligés de lever le siege le premier de Novembre, après avoir perdu trois-mille hommes, laissant cinq-cens tant malades que blessés, & presque toute leur grosse artillerie. La Garnison n'en pouvoit plus, il ne restoit que quarante

(1) *Baldæus*, Descript. des Côtes de Malabar & de Coromandel, Ch. 2.

(2) *Maffæi*, Hist. Indic. L. XI. Ch. 4.

Ils ont des Comptoirs & un très-petit commerce à Bisnagar, & en quelques autres endroits. Il y a trente ou quarante ans qu'il n'y avoit gueres de Ville ou de Pays qui fit quelque commerce, où l'on ne trouvât des descendans de ces anciens Conquérans des Indes, mais cela a fort changé depuis, au moins le nombre en est-il fort diminué (*a*). Dans les Isles de *Timor* & de *Solor*, qui sont fort éloignées, & qui dépendoient du Gouvernement des Moluques, ils ont encore quelques établissemens, aussi bien que les Hollandois; tous les deux ou trois ans il vient un vaisseau de Goa pour charger les productions de ces Isles, qui sont du bois de Sandal, marchandise fort recherchée à la Chine, de la Cire en grande quantité, & des pierres de Solor, qui sont de la même qualité que le Bézoar, & qui n'ont pas moins de vertu (*b*). Les Portugais ne possedent rien de plus, à la réserve de l'Isle & de la Ville de *Macao*, à la Chine, que nous nous sommes engagés de faire connoître plus particulierement par rapport à son état présent; c'est ce qui est d'autant plus nécessaire, qu'il est assez difficile de concevoir, comment ses habitans peuvent subsister depuis la perte du commerce du Japon.

Section IX. *Etat présent des Portugais dans les Indes &c.* — *Etat du Commerce des Portugais &c.*

En parlant de la ville de *Macao*, les uns la représentent comme située dans une Isle, & les autres dans une Péninsule. Les uns & les autres ont raison, & c'est ce qui fait qu'ils ne sont pas aisés à entendre. L'embouchure de la Riviere de Canton, ou pour mieux dire le bras de mer dans lequel elle se décharge, est rempli d'Isles de différentes grandeurs; d'une des plus gran-

Etat présent de l'Isle & de la Ville de Macao.

(*a*) *Tavernier*, P. II L. I. Ch. 14. Dictionn. de Commerce, T. II. Col. 781.

(*b*) *Hamilton*, l. c. Vol. II. p. 138. Dictionn. de Commerce, T. II. Col. 415.

te hommes en état de combattre, & si fatigués qu'à peine pouvoient-ils se soutenir. Ce premier siege de *Diu* fit tant de bruit, que *François* I Roi de France envoya exprès en Portugal, pour avoir le portrait du Gouverneur (1). Le second siege de cette ville ne fut pas moins mémorable que le premier, il arriva en 1546, lorsque *Don Juan de Castro* étoit Viceroi des Indes. *Mahmud* Roi de Cambaye assiégea *Diu* avec une puissante armée & une nombreuse artillerie. La place n'étoit défendue que par une foible Garnison sous les ordres de *Don Juan de Mascarenhas*, qui soutint courageusement les attaques des ennemis pendant quelques mois, au bout desquels il fut secouru par le Viceroi, dont le fils avoit été tué durant le siege. *Don Juan de Castro* attaqua les Maures dans leurs retranchemens, & après un combat opiniâtre remporta une victoire complette, qui le mit en possession de la ville de *Diu* & de toute l'Isle (2); mais il trouva les maisons & les fortifications tellement ruinées, qu'il fallut rebâtir la Citadelle & réparer les maisons; l'argent manquoit; le Tréfor Royal étoit vuide, le Viceroi n'avoit pas de quoi assurer ce qu'il falloit emprunter; au défaut de tout autre gage il voulut envoyer le corps de son fils; mais comme il ne se trouva pas en état d'être transporté, à la fin il envoya quelques flocons de sa barbe qu'il adressa dans un Lettre au Conseil & à la Ville de Goa; il obtint ce qu'il demandoit, on lui fit tenir la somme dont il avoit besoin, en lui renvoyant son gage, les Dames mêmes y ajouterent leurs pierreries; peu de tems après le Viceroi fit une riche prise, qui le mit en état de satisfaire la ville de Goa, de réparer la Citadelle, & de rebâtir la ville de *Diu*, de maniere qu'il la rendit une des plus belles Forteresses des Indes (3).

(1) *La Clede*, Hist. Gén. de Portugal, T. I. p. m. 711, 712.

(2) *Baldaus*, ubi sup. Ch 12.

(3) *Lafitau*, Hist. des Conq. des Portugais, Vol. IV. p. 3-5.

SECTION IX. *Etat présent des* Portugais *dans les* Indes &c.

grandes sort une Presqu'isle, qui a à-peu-près la figure d'un bras, qui tient à la terre, comme le bras se joint à l'épaule; cet isthme est si étroit, qu'il est fermé par une muraille, où il y a une porte, & c'est ce qui borne la jurisdiction de la ville (*a*). Cette Presqu'isle, qui n'a pas plus de trois milles de tour, est au vingt-deuxieme degré, vingt-minutes de Latitude Septentrionale. Le Port n'est pas grand, mais il est sûr: il y a un bon Fort, dans lequel on tient une petite Garnison. La ville est sans murailles, & par plusieurs raisons cette place n'est d'aucune force pour les Chinois; le terrein est fort inégal, ce qui n'empêche point que la ville ne soit assez bien bâtie; les édifices publics sont grands & propres, & les rues bien pavées; ce qui n'est pas surprenant, puisqu'il y eut un tems où les Portugais auroient pu la paver d'argent (*b*).

Nombre des Habitans, leurs occupations & leur commerce.

Il y a environ quatre-mille Portugais en comptant leurs esclaves, & quinze ou dix-huit mille Chinois. Les premiers sont gouvernés dans le Civil & le Militaire par le Gouverneur de la ville, que le Roi de Portugal nomme; on lui donne dans sa Fortereſſe le titre de Son Excellence le Général de la Chine. La ville le paye, & lui donne une piece de huit par jour, & trois-mille à son départ. Les Chinois ont un Mandarin, sans le consentement duquel le Gouverneur ne peut rien faire. Tout le monde y subsiste par le commerce, & personne n'aspire à rien de plus qu'à avoir du pain; & cela ne peut être autrement, car ils n'ont pas seulement assez de terre pour semer une poignée de pois; la seule différence qu'il y a, c'est que le commun peuple travaille, va sur mer, ou tient boutique; les gens de quelque condition trafiquent, & prêtent leur argent à intérêt: quelques-uns font commerce avec les vaisseaux Européens qui viennent dans la Riviere de Canton, & d'autres avec les Chinois, quand il n'y a point de vaisseaux étrangers; mais le plus grand profit qu'ils font est celui qu'ils tirent d'une espece de contrebande avec les Isles Philippines, & selon quelques-uns avec les habitans de Hainan, grande Isle sur la Côte de la Chine, qui est fort riche en or (*c*). Mais les droits qu'ils payent au *Hopou* ou Receveur Chinois des Douanes, & les dix pour cent qu'on exige de toutes les marchandises des Portugais pour l'entretien des Officiers Civils & Ecclésiastiques, font qu'il n'y a gueres personne qui puisse se vanter d'être riche; & pourvu qu'ils puissent vivre passablement, & cela dans un lieu où tout est à bon marché, ils sont fort contens (*d*) (*).

Pour

(*a*) *Gem. Carreri*, T. IV. L. I. Ch. 2.
(*b*) Dictionn. de Commerce, T. II. Col. 844, 845.
(*c*) *Carreri*, l. c. *Tavernier*, *Hamilton*, &c.
(*d*) Dictionn. de Commerce, T. II. Col. 845, 846.

(*) Nous avons dit combien la perte du Commerce du Japon a été fatale à cette florissante ville; & il ne sera pas hors de propos d'observer ici, que ce qui a en grande partie achevé de la ruiner, c'est la guerre qu'ils ont entreprise & continuée pendant vingt ans contre les habitans de l'Isle de *Timor*. Ces Peuples étoient Chretiens & reconnoissoient le Roi de Portugal pour leur Souverain, mais ils vouloient vivre selon leurs Loix, sans avoir de Gouverneur-Général ni d'Evêque, que les Portugais prétendoient leur donner. Ils défendirent si bien leurs privileges sous le commandement d'un certain *Gonzalez*

Go-

SECTION IX.

Etat présent des Portugais dans les Indes &c.

Pour se faire une idée plus juste encore de l'état des affaires des Portugais dans les Indes, il faut se rappeller ce que nous avons dit des places qu'ils possedent encore sur les Côtes d'Afrique, particulierement *Mozambique* & *Sofala*. L'or qu'on en tire s'envoye à Goa & à Diu, où l'on en frappe de petites pieces d'or, qu'on appelle *Saint Thomas*, qui valent un demi écu de notre monnoye; & cette monnoye est d'un plus bas alloi qu'aucune qu'il y ait dans les Indes, marque infaillible du déclin du commerce; car les *Sarasins*, qu'on frappoit autrefois à Ormus, dans le tems que les Portugais en étoient les maîtres, passoient pour le meilleur or des Indes; mais ils sont devenus fort rares aujourd'hui, & l'on assure que d'année en année on frappe aussi moins de *St. Thomas* (*a*). Enfin on dit que tout ce que les Portugais possedent rapporte si peu de chose au Roi de Portugal, qu'on a délibéré plus d'une fois s'il ne seroit pas avantageux à la Couronne d'abandonner les places, en en retirant l'artillerie & les effets; & l'on assure que ce n'est aucune raison de politique, mais un pur principe de Religion qui a empêché d'en venir là, les Prêtres ayant fait comprendre que ce seroit la perte d'une infinité d'ames pour l'Eglise.

Affoiblissement la Monnoye.

On en sera d'autant moins surpris, si l'on considere que ceux qui sont le mieux au fait du Commerce des Indes, assurent qu'un seul Marchand peut bien faire un commerce aussi considérable que celui qui se fait entre Lisbonne & Goa, mais c'est ce qui demande quelque explication. Il y a encore un assez grand nombre de vaisseaux qui vont de Goa, de Diu & de Daman sur les Côtes de Perse, au Pegu, aux Manilles & à la Chine, mais la plupart sont pour le compte des Marchands Indiens, n'y ayant guere de Négociant Portugais à Goa qui puisse faire une cargaison de dix-mille écus (*b*); & l'on doute si tout leur commerce monte bien à la valeur de deux-cens-mille écus, de sorte qu'il n'est nullement surprenant que l'un portant l'autre il ne vienne tous les ans que deux vaisseaux directement de Goa à Lisbonne, & encore ne sont-ils pas le quart aussi richement chargés que dans le tems qu'il en venoit vingt (*c*). Mais ceux qui entendent le mieux la matiere, conviennent qu'un établissement, que l'on a fait à Goa pour le maintien & l'accroissement du commerce achévera de le ruiner (*d*); c'est une Compagnie qui a le privilege exclusif de faire le commerce de Mozambique & de Macao; cette Compagnie s'est chargée de payer les Officiers du Roi, qui y sont intéressés pour les deux tiers: cet établissement a porté un tel coup

De quelle maniere se fait le peu de Commerce qui reste à Goa.

(*a*) *Tavernier*, P. II. p. 614.
(*b*) Dictionn. de Comm. l. c. p. Col. 881.
(*c*) *Guyon*, Hist. des Ind. Orient. P. III. p. 39. 40.
(*d*) Dictionn. de Comm. ubi sup. Col. 880.

Gomez, qu'ils les ont conservés dans leur entier. La guerre commença en 1688, & eut, comme nous l'avons dit, les plus tristes suites pour les habitans de Macao; au-lieu de mille citoyens aisés qu'ils avoient, ils furent réduits environ à une cinquantaine, & au-lieu de cinquante bons vaisseaux, ils ne s'en trouverent à la fin de la guerre que cinq (1).

(1) *Hamilton*, Vol. II. p. 138 *Garcin*,

SECTION IX. *Etat présent des* Portugais *dans les* Indes &c.

coup au commerce naturel de Goa, que la plupart des Marchands Indiens se sont retirés ailleurs. Pour dire la vérité, ce qui a d'abord fait tort au grand commerce qu'ils avoient, c'est la grande part que les Vicerois, les Gouverneurs & les autres Officiers y prenoient, sans y rien contribuer, qu'en protégeant les Marchands contre les violences qu'ils commettoient eux-mêmes sur ceux qui refusoient de le partager avec eux (*). Mais bien que leur commerce & leur puissance soient si fort déchus, leur orgueil est aussi grand que jamais, jusques-là que, comme nous l'avons remarqué, ils refusent aux gens du Pays, qu'on appelle Canarins, le privilege de porter des bas, qu'ils payeroient volontiers bien cher; & cependant ils ne laissent pas de se servir d'eux en qualité de Médecins, d'Avocats & de Marchands, ce qui fait qu'il y en a qui deviennent assez riches pour avoir douze ou quinze esclaves, & qu'ils sont mieux dans leurs affaires que les Portugais eux-mêmes (*a*). Mais ce qui n'est pas peu surprenant, c'est que malgré tout cela, les revenus de l'Eglise n'ont gueres souffert du changement arrivé dans l'Etat, en sorte qu'il n'y a presque point de Couvent qui ne reçoive quatre ou cinq-mille écus du Tréfor, dans le tems que les Soldats meurent de fin & se mutinent faute de paye; & cette charge est d'autant plus onéreuse au Gouvernement, que ces bons Peres savent fort bien se pourvoir. Il n'est pas aisé de savoir ce que ces Ecclésiastiques font de l'argent qu'ils amassent (*b*), mais il est évident que leurs richesses & l'établissement de l'Inquisition à Goa sont si funestes à cette ville, que tôt ou tard c'en sera la ruine, à moins qu'on n'y applique un remede prompt & efficace (*c*) (†).

Les

(*a*) *Tavernier*, P. II. L. I. Ch. 13, 14.
(*b*) *Hamilton*, Vol. I. p. 251.
(*c*) *Du Bois*, Geogr. p. 640.

(*) On convient généralement que l'avarice de leurs Gouverneurs a été la principale cause de la malheureuse décadence de leurs affaires, nonobstant les ordres réitérés de la Cour de Lisbonne pour arrêter le cours de ces pernicieuses pratiques. La véritable raison qui a toujours empêché ces ordres de produire beaucoup d'effet, est évidemment celle-ci; c'est que les Gouverneurs qui les violoient, apportoient en Portugal assez de trésors pour se mettre à couvert de toutes les poursuites, ce qui mettoit ceux qui avoient été exposés à leurs injustices dans l'impuissance de se faire rendre justice. Si la Cour de Portugal avoit envoyé de tems en tems des gens de probité, en qualité de Commissaires, pour informer sur les lieux, punir, suivant l'exigence des cas, les coupables, & pour indemniser sur leurs biens ceux à qui ils avoient fait tort, la perte seroit tombée sur un petit nombre de méchans, & la Nation auroit conservé par la justice l'Empire que les vertus des *Cama*, des *Albuquerques* & des *Castro* lui avoient acquis.

(†) Il est très-surprenant que parmi ce grand nombre d'Ecclésiastiques, il ne s'en trouve pas qui ayent assez d'esprit & de pénétration pour voir, qu'en continuant à suivre ce genre de vie, il leur sera fatal aussi-bien qu'à l'Etat, puisqu'ils doivent sentir que les ennemis de celui-ci ne les respecteront gueres. D'ailleurs l'expérience a dû leur apprendre, que les riches Eglises de Malacca, de Cochin & de l'Isle de Ceylon ont été pillées & démolies, & que ce sera-là tôt ou tard le sort qu'auront celles qui sont en d'autres lieux. Il y a longtems que cela seroit arrivé à Goa, si le Marquis *de Villaverde*, dans le tems qu'il étoit Viceroi, n'eût recruté ses troupes en se saisissant de tous les Moines fainéans qu'il put attrapper, ce qui le mit en état de repousser les Infideles & de sauver la ville. Il fut cependant rappellé, excommunié, & essuya bien des chagrins, quoique personne ne disconvint de la nécessité qu'il fit valoir pour justifier sa conduite; nécessité qui fut

SECTION IX.

Etat présent des Portugais dans les Indes &c.

Les Portugais eux-mêmes, c'eſt-à-dire ce qu'il y a de gens ſages & éclairés parmi eux le ſentent très-bien, & ont ſouvent repréſenté à la Cour, qu'au-lieu d'être continuellement en guerre, comme ils l'ont été depuis plus d'un ſiecle, avec tous les Princes Indiens de la Côte de Malabar, ce qui engage à de grandes dépenſes, parceque l'honneur de la Couronne y eſt intéreſſé, il vaudroit infiniment mieux vivre en bonne intelligence avec leurs voiſins, employer une partie des Revenus Eccléſiaſtiques à ſubvenir aux beſoins des Pauvres, & par quelque condeſcendance pour les habitans du Pays faire revivre cet eſprit d'induſtrie, ſi néceſſaire pour amaſſer du bien dans les Indes & par-tout ailleurs (*a*). Mais dans une Cour où le Confeſſeur du Roi a toujours beaucoup de crédit, & eſt quelquefois Premier Miniſtre, on peut plutôt ſouhaitter qu'eſpérer que l'on adopte des plans de réforme, qui ne peuvent s'exécuter qu'aux dépens des Eccléſiaſtiques; & il n'y en a point d'autres qui puiſſent y fournir: c'eſt là-deſſus que quelques-uns ont prédit, qu'à la fin de ce ſiecle il ne reſtera plus un pouce de terre aux Portugais dans cette partie du Monde, où leur commerce eſt déja ruiné, & où le peu de pouvoir qui leur reſte ne ſe maintient qu'à la faveur des grandes dépenſes que fait la Couronne, & cela en partie par point-d'honneur & en partie par principe de Religion; & quoique ces motifs ſoient louables, ce ne ſont pas dans le fond ceux qui généralement parlant rendent les Colonies floriſſantes.

Les principaux en Portugal connoiſſent bien le mauvais état des affaires.

Il y auroit cependant encore moyen d'y remédier.

Après tout cependant, on peut enviſager l'état des affaires des Portugais en Aſie ſous un point de vue plus favorable; bien-qu'ils ſoient réduits au petit pied, & qu'ils ayent fort dégénéré de ce qu'ils étoient autrefois, ils ont cependant encore des établiſſemens, qui bien ménagés les mettroient ſur un pied plus avantageux qu'aucune Nation Européenne dans les Indes, à l'exception des Hollandois. Il ne leur reſte à-la-vérité qu'un petit nombre de places fort éloignées les unes des autres, mais avec cela ces places ſont avantageuſement ſituées pour le commerce, & pourroient par une bonne direction être rendues très-utiles à la Couronne de Portugal (*b*). Si *Diu* & *Macao* étoient rendus des Ports francs, & que le pouvoir de l'Inquiſition fût limité par rapport aux Européens qui ſeroient diſpoſés à s'établir parmi les Portugais, les affaires prendroient infailliblement un autre tour; l'intérêt, ſur-tout dans cette partie du Monde, étant un attrait ſuffiſant. Tout le commerce que les autres Nations Européennes font dans les Indes, eſt entre les mains de Compagnies qui ont des Octrois qui en excluent

(*a*) Dictionn. de Commerce, T. II. Col. 748, 749.

(*b*) *Tavernier*, P. III. p. 128.

fut ſi grande, qu'une Dame Portugaiſe de qualité, apprenant le danger où ſe trouvoit la ville, parceque les ennemis s'étoient rendus maîtres d'un poſte important, ſe mit à la tête d'une poignée de gens, qu'elle anima par ſon exemple; elle attaqua & reprit ce poſte, taillant en pieces le double d'ennemis; ce généreux exploit valut à cette Héroïne, qui vivoit encore en 1705, le titre & la paye de Capitaine (1).

(1) *Hamilton's*, Account of the Eaſt Indies, Vol. I. p. 254, 260.

SECTION IX. *Etat présent des Portugais dans les Indes &c.*

cluent les particuliers, & que cela ſoit ou ne ſoit pas avantageux aux Nations auxquelles ces Compagnies appartiennent, il eſt très-certain que les particuliers n'y trouvent nullement leur compte; & ſi des places ſi commodes & ſi bien ſituées leur étoient ouvertes, & qu'ils euſſent une entiere liberté de trafiquer ſous la protection de la Couronne de Portugal, on verroit bientôt que cette protection, qui ne coûteroit rien, produiroit beaucoup; & que ce pavillon, dont on fait à-préſent ſi peu de cas, ſeroit bientôt un des plus reſpectés dans les Indes (*a*) (*). Sans-doute que ce projet paroîtra chimérique à bien des gens; mais ſi on fait réflexion ſur les grands mouvemens que l'on s'eſt donné en faveur de la Compagnie *d'Oſtende*, ſur les nouveaux Etabliſſemens que l'on a fait dans le Nord de l'Europe, ſur le Plan à l'exécution duquel on travaille dans les Etats d'Italie qui appartiennent à la Maiſon d'Autriche (*b*), on verra clairement, que ſi le Miniſtere de Portugal étoit diſpoſé à ſuivre ces maximes, & le faiſoit avec vigueur, il pourroit bien plus aiſément que d'autres attirer à ſon ſervice les Avanturiers, qui ont été les véritables Auteurs de ces projets, & qui ſont les ſeuls qui les ſoutiennent. Il y a une grande différence entre n'avoir point du tout d'établiſſemens, & en avoir d'auſſi commodes qu'il y en ait dans les Indes, déja formés & fortifiés; & les circonſtances favorables à la Navigation ſont ſi évidentes par elles-mêmes, que nous oſons dire hardiment qu'il n'y a que l'indolence, la timidité & la bigotterie, qui puiſſent empêcher d'entreprendre ce projet, & de l'exécuter, après l'avoir entrepris, avec bien plus de facilité, que l'on n'a fait les premiers établiſſemens il y a deux-cens-cinquante ans. C'eſt par cette obſervation que nous croyons entierement nouvelle & nullement mal-fondée, que nous finiſſons ce Chapitre, pour paſſer à une autre partie du vaſte plan que nous nous ſommes tracés.

CHA-

(*a*) Voy. le Ch. X. ſur la Compagnie d'Oſtende.

(*b*) Nous pouvons ajouter la Compagnie établie à *Embden*. [Elle n'a pas tenu longtems, & ce n'a été qu'un feu follet, REM. DU TRAD.]

(*) Il faut obſerver que quoique les Infideles, quels qu'ils ſoient, jouiſſent de la liberté de conſcience à Goa, tous les Chretiens d'Europe ſont ſoumis à la rigueur de l'Inquiſition, & ce ne ſont pas ſeulement des Proteſtans (1) qui s'en ſont plaints, mais des Catholiques mêmes (2), qui ont appuyé leurs plaintes par des exemples propres à faire trembler ceux qui ont quelque humanité. Ainſi tant que ce Tribunal y ſubſiſtera, & étendra ſon autorité ſur le peu de places qui reſtent aux Portugais, il eſt impoſſible de faire revivre le Commerce, ſans lequel ils doivent tomber entierement.

(1) *Tavernier*, P. II, L. I. Ch. 15. (2) *Dellon*, Voyag. aux Ind. Orient.

CHAPITRE V.

Hiſtoire des Découvertes, des Etabliſſemens, des Conquêtes, des Guerres & du Commerce des Espagnols *dans les* Indes Orientales, *depuis leur arrivée dans ces Pays juſqu'à notre tems.*

SECTION I.

Relation des motifs qui porterent à chercher une nouvelle route par mer pour aller aux Indes Orientales; *du mauvais ſuccès de cette entrepriſe, & de la célebre Expédition de* Ferdinand Magellan, *par laquelle ce paſſage ſi longtems cherché fut enfin découvert.*

Section I. *Recherche & découverte d'une nouvelle route pour aller aux* Indes Orientales.

LA réputation que s'étoient acquiſe les Portugais par leur établiſſement dans les Canaries, par la découverte de l'Iſle de Madere & des Açores, & par leurs découvertes le long des Côtes d'Afrique, excita bientôt la jalouſie, ou du-moins l'émulation de leurs voiſins, & ſur-tout des *Caſtillans*, naturellement auſſi fiers & courageux qu'aucune autre Nation du Monde. Ils étoient gouvernés en ce tems-là par le Roi *Ferdinand* & par la Reine *Iſabelle*, qui par leur mariage avoient réuni ceux des Royaumes d'Eſpagne, que chacun d'eux poſſédoit par droit de ſucceſſion héréditaire; la ſupériorité de puiſſance qui réſultoit naturellement de cette union, les engagea à attaquer le Royaume de *Grenade*, la ſeule Contrée d'Eſpagne dont les Maures étoient encore en poſſeſſion; & après une guerre ſanglante ils aſſiégerent la Capitale & la prirent, & ajouterent cette fertile Province à leurs autres Etats, par droit de Conquête (*a*). Pendant que leurs Majeſtés Catholiques étoient occupées au ſiege de Grenade, la Reine, après avoir laiſſé attendre & ſolliciter pluſieurs années *Chriſtophle Colomb*, accepta ſes propoſitions. *Colomb* étoit Génois, & ſon projet étoit de découvrir de riches Pays en faiſant voile vers l'Occident. Lorſque Grenade fut priſe, cette Princeſſe lui fournit les moyens d'exécuter ſon deſſein; le Traité ou la Capitulation avec lui ayant été ſignée le 17 d'Avril 1492, il s'embarqua le vendredi 3 d'Août de la même année (*b*) (*).

*Origine de la Marine d'*Eſpagne *ſous* Ferdinand & Iſabelle.

Ce

(*a*) *Mariana*, de Reb. Hiſpan. L. XXV.

(*b*) Hiſtorie di *Fernando Colombo* nelle quali Phao porticolare, e vera relatione della vita e de fatti dell' Ammiraglio *D. Chriſtophoro Colombo* &c. Veniſe 1511 in 8. &c.

(*) Le projet de *Colomb* étoit ſans-contredit plus grand & plus beau qu'aucun de ceux des Navigateurs Portugais. C'étoit le réſultat de ſes études, & il étoit fondé ſur des connoiſſances réelles. Car au-lieu d'aller le long des côtes & de doubler un Cap après l'autre avec autant de péril que de difficulté, comme on avoit fait, il entreprit hardiment en prenant la haute mer de faire tout d'un coup ce que les autres avoient eu en

SECTION I.

Recherche & découverte d'une nouvelle route pour aller aux Indes Orientales.

Ce grand Homme étant de retour de son heureuse découverte, *Ferdinand* & *Isabelle* jugerent à-propos, suivant la coutume & la politique de ce tems-là, de s'adresser à la Cour de Rome, pour se faire confirmer leurs droits sur ces Pays nouvellement découverts, & sur ceux que l'on découvriroit encore (*a*). *Alexandre* VI. qui occupoit alors le Siege Papal, donna à leurs Majestés Catholiques l'investiture des Indes, avec une souveraine autorité sur tout cet Hémisphere, & du consentement & avec l'approbation de tout le Sacré College, la Bulle fut expédiée dans la forme ordinaire le deuxieme de Mai 1493, accordant à leurs Majestés Catholiques les mêmes droits & prérogatives qui avoient été auparavant accordées aux Rois de Portugal dans les Indes Orientales & sur les Côtes d'Afrique; & par une autre Bulle du troisieme de Mai de la même année, il statua qu'on tireroit une ligne d'un Pole à l'autre, à la distance de cent lieues des Isles Açores & de celles du Cap Verd, & que toutes les Isles & les Terres découvertes ou que l'on découvriroit à l'Occident & au Midi, appartiendroient aux Rois de Castille & de Léon, moyennant qu'elles ne fussent pas occupées par quelque Prince Chretien avant Noël, menaçant des foudres de l'Eglise tous ceux qui passeroient dans ces Pays (*b*). Ces Bulles, destinées à terminer les différends entre les deux Couronnes, bien loin de produire cet effet, ne servirent qu'à rendre les animosités plus vives; le Roi de Portugal représenta à leurs Majestés Catholiques & à la Cour de Rome, qu'on lui faisoit grand tort par ce partage, prétendant que les Pays nouvellement découverts lui appartenoient, & menaçant d'envoyer une Flotte pour soutenir ses droits (*c*).

Le Pape Alexandre VI. *confirme leurs droits sur les Terres découvertes par* Colomb.

Différends entre l'Espagne & le Portugal terminés.

On en vint cependant à la négociation, & l'on convint que pour prévenir des querelles qui ne pourroient qu'être préjudiciables aux deux Couronnes, on nommeroit de part & d'autre des Commissaires, pour discuter & régler les choses à l'amiable. Les Commissaires choisis de part & d'autre

(*a*) *Herrera*, Hist. de las Indias Occid. Dec. I. L. III. C. 4.
(*b*) *Mariana*, L. XXVI. C. 3. *Herrera* Dec. I. L. II. C. 4.
(*c*) *La Clede*, Hist. des Portug. T. I. p. 542, 543.

vue par de pénibles travaux depuis tant d'années (1). Pour faire comprendre une chose, qui en ce tems-là devoit paroître fort étrange, il dressa une Mappemonde suivant ses idées, & appuyée de l'autorité de *Strabon*, de *Ptolémée*, de *Pline* & d'*Isidore*, par laquelle il entreprit de démontrer, qu'en allant à l'Occident de l'Espagne il devoit nécessairement arriver aux Indes, telles que les décrivent ces Auteurs (2). Son frere *Barthelemi Colomb* publia cette Carte à Londres en 1480, & quoiqu'elle fût fausse à divers égards, sur-tout pour ce qui regardoit les distances, qu'il avoit faites moins grandes qu'on ne les trouva dans la suite, soit qu'il eût été induit à erreur par ses Auteurs, ou qu'à dessein il eût voulu représenter l'expédition comme très-possible; avec tout cela son plan étoit très-bien fondé, & doit paroître à ceux qui l'examinent attentivement & sans préjugé, un des plus grands efforts de l'esprit humain; sur-tout si l'on considere qu'il l'exécuta avec autant de prudence & de courage, qu'il l'avoit formé avec habileté & jugement (3).

(1) Vita dell Ammiraglio Colombo.
(2) *Herrera*, Dec. I. L. I. C. 7.
(3) *Hakluyt*, Vol. III. p. 2.

tre eurent plein pouvoir d'ajuſter le différend, en fixant des limites au Nord & au Sud, à l'Occident & à l'Orient, ou de telle autre maniere ſur mer ou ſur terre, qu'ils jugeroient à-propos. Après bien de conférences, & après avoir entendu pluſieurs Coſmographes, qui y furent admis, les Commiſſaires convinrent le ſeptieme de Juin 1493, que la ligne de démarcation ſe tireroit deux-cens-ſoixante-dix lieues plus loin que celle que portoit la Bulle du Pape, à l'Occident des Iſles du Cap Verd; & que tout ce qui ſeroit au Couchant de ce Méridien appartiendroit aux Rois de Caſtille & de Léon, & que tout ce qui ſeroit à l'Orient ſeroit le partage des Rois de Portugal: avec cette clauſe, que les vaiſſeaux de leurs Majeſtés Catholiques auroient la liberté de traverſer les mers du partage du Roi de Portugal, en ſuivant directement leur courſe. On convint encore que tout ce qui ſeroit découvert avant le vingtieme dudit mois de Juin en-deçà des deux-cens-cinquante premieres lieues des trois-cens ſoixante-dix, demeureroit au Roi de Portugal, & que ce qui ſe découvriroit dans l'eſpace des cent-vingt autres lieues appartiendroit pour toujours aux Rois de Caſtille (*a*).

Section I. *Recherche & découverte d'une nouvelle route pour aller aux Indes Orientales.*

Ces Articles ayant été dreſſés en préſence d'*Hernan Alvarez de Toledo*, Secretaire de leurs Majeſtés Catholiques, & d'*Etienne Baez*, Secretaire du Roi de Portugal, leurs Majeſtés Catholiques les ſignerent à Arevalo, le deuxieme de Juillet, & le Roi de Portugal à Evora le vingt-ſept de Février de l'année ſuivante. Les Rois Catholiques chargerent le ſeptieme de Mai de cette année-là les Coſmographes & les autres qui devoient tracer la ligne, de s'aſſembler, & de le faire dans l'eſpace de dix mois s'il le falloit, mais il ne paroît pas qu'ils l'ayent fait, quoique les Rois Catholiques preſſaſſent la choſe (*b*). Les découvertes des Portugais ne s'étendoient gueres en ce tems-là au-delà de l'Iſle de Saint Thomé ſous la Ligne, mais ne voulant pas que leurs Voiſins les prévinſſent, ils les pouſſerent ſi vivement, que peu de tems après ils doublerent le Cap de Bonne-Eſpérance, & entrerent ainſi en poſſeſſion de leurs Indes (*c*) (*).

Les Portugais continuent leurs découvertes vers l'Orient avec vigueur.

En vertu de la convention dont nous venons de parler, les choſes reſterent aſſez tranquilles pendant pluſieurs années, juſqu'au tems de *Ferdinand de Magalhaens*, ou comme on le nomme communément *Magellan*, qui avoit eu

A la découverte des Molucques Magellan renouvelle la diſpute.

(*a*) *Herrera*, Dec. I. L. II. C. 10.
(*b*) *Idem* ibid.
(*c*) *De Barros*, *Caſtaneda*, *Maffæus*.

(*) Le Lecteur peut voir par-là la vérité de ce que l'on a dit ſi ſouvent, que bien que l'on ait découvert premierement la route des Indes Occidentales, cette découverte ne s'eſt faite qu'en cherchant la route des Indes Orientales. Il étoit réellement impoſſible à *Colomb* de penſer à des Pays abſolument inconnus, mais comme il diſoit qu'il devoit naturellement trouver dans ſon chemin des Iſles que l'on n'avoit pas encore viſitées, ſon honneur fut parfaitement à couvert par les découvertes qu'il fit d'abord & par celles qu'il fit dans la ſuite, qui donnerent lieu aux diſputes entre l'Eſpagne & le Portugal, fondées ſur une ſuppoſition qui ſe trouva véritable, que l'on pouvoit par-là ouvrir une route aux Indes Orientales, comme *Magellan* le fit, qui reprit le fil que *Colomb* avoit laiſſé tomber par ſa mort; deſorte que le mérite de *Magellan* conſiſte à avoir démêlé le véritable deſſein de ce grand Homme, & à l'avoir exécuté avec ſuccès (1)

(1) *Herrera*, Hiſt. de las Indias Occid, Dec. II. L. II. C. 3.

SECTION I.

Recherche & découverte d'une nouvelle route pour aller aux Indes Orientales.

eu quelque part à la découverte des Molucques pour la Couronne de Portugal: ce Capitainne soupçonna que ces Isles étoient peut-être hors des limites des Portugais, & que la Couronne d'Espagne avoit droit d'y prétendre suivant les termes du Traité; il résolut de se prévaloir de cette idée, si ses sollicitations à la Cour de Lisbonne, fondées sur ses services, étoient sans succès, & pour pouvoir mieux réussir dans le parti qu'il jugeroit à-propos de prendre, il se procura de bons Mémoires de son ami *François Serrano*, qui avoit eu la principale part à la découverte des Molucques (*a*). A son retour en Portugal, il présenta un Mémoire, dans lequel il exposoit ses services & demandoit une petite augmentation de paye. Ce qu'il demandoit étoit si peu de chose, qu'il paroît étrange à quelques Historiens que la Cour de Lisbonne ait pu le refuser si sèchement, vu sur-tout qu'il menaçoit de quitter le Service, de renoncer à son Pays, ce qui paroît avoir été permis en ce tems-là, & de chercher de l'emploi ailleurs (*b*). Mais ce ne fut pas réellement la gratification en elle-même, qui fit de la peine aux Ministres Portugais, mais l'exemple qu'ils auroient donné, dont ils prévoyoient les conséquences (*c*). *Magellan* prit donc la résolution d'exécuter l'autre projet qu'il avoit formé, il passa en Espagne avec une Mappemonde faite par *Pierre Reynel*, & tant par cette Carte que par les Lettres que *Serrano* lui avoit écrites, il fit connoître à l'Empereur Charlequint qu'il avoit droit sur les Molucques; il appuya son sentiment par les écrits & par l'autorité de *Ruy Faleyro* Portugais, Astrologue judiciaire, mais sur-tout par celle de *Serrano* (*d*).

Les Espagnols *acceptent les offres de* Magellan.

Quand on apprit en Portugal ce qui se passoit, on proposa divers expédiens pour prévenir l'exécution de cette entreprise; on fit faire de grandes offres à *Magellan* & à son compagnon *Faleyro*, pour les engager à retourner à Lisbonne, mais ce fut en vain; on parla même de l'assassiner, mais cela ne fut pas tenté, ou du-moins ne réussit pas (*e*). On ne négligea pas cependant de représenter publiquement à la Cour d'Espagne, que l'envoi de cet homme étoit une infraction au Traité, & l'on insinuoit sous main que l'affaire n'aboutiroit à rien; que *Magellan* étoit un rodomont & un avanturier de peu de courage, & qui avoit encore moins de capacité. On dit que l'Empereur n'avoit pas grande envie d'entrer dans ce projet, mais le Conseil d'Espagne, qui entendoit mieux ces sortes d'affaires fut d'un autre avis. Il jugea l'entreprise très-praticable, & avoit grande opinion de celui qui la proposoit; en quoi les Espagnols avoient certainement raison, puisque jamais homme ne conduisit mieux une entreprise de cette importance. Le 10 d'Août 1519 Magellan mit à la voile de Seville avec une Escadre de cinq vaisseaux, deux de cent-trente-un tonneaux, deux de quatre-vingt-dix, & un de soixante, qui portoient en tout deux-cens-trente-quatre hommes, dont le quart environ étoient des Portugais (*f*). Il s'étoit engagé à deux choses: premierement, de découvrir dans les limites de l'Es-

(*a*) Conquête des Isles Molucques, T. I. p. 32.

(*b*) *La Clede*, Hist. de Portugal, T. I. p. 526.

(*c*) *De Faria*, Epit. de las Historias Portuguesas. L. IV. C. 10.

(*d*) *Herrera*, Dec. II. L. III. C. 3.

(*e*) Conq. des Molucq. l. c.

(*f*) *Ramusio*, Vol. I. fol. 352.

l'Eſpagne des Iſles d'où l'on pourroit tirer des épiceries. En ſecond lieu, de trouver une route pour y aller & pour en revenir, qui ne donnât aucune atteinte aux droits des Portugais. En cas de réuſſite l'Empereur s'engageoit à lui accorder & à *Ruy Faleyro*, qui étant devenu fol ne fit point le voyage, le privilege excluſif du commerce dans ces Iſles pendant dix ans, le Titre d'*Adelentado*, & le vingtieme des profits pour toujours (*a*).

Section I. *Recherche & découverte d'une nouvelle route pour aller aux Indes Orientales.*

L'Eſcadre relâcha aux Canaries, & pendant qu'elle y étoit *Magellan* reçut par une Caravelle un avis ſecret, que les Capitaines qui l'accompagnoient, & particulierement *Jean Cartagene*, avoient réſolu de ne lui point obéir. Il diſſimula prudemment d'abord, mais il ne fut pas long tems ſans avoir de preuves des mauvaiſes intentions de ces Officiers, car ils lui demanderent raiſon de la route qu'il leur faiſoit tenir : Il leur répondit „ Que c'étoit-là ſon affaire, qu'ils „ n'avoient qu'à le ſuivre & à lui obéir, & qu'il répondoit du reſte." Quand ils furent avancés juſqu'à trente-cinq degrés de Latitude Méridionale, il ſe plaignirent du froid & des autres incommodités. *Magellan* répondit „ qu'on naviguoit „ bien ſur les côtes de Norvege & d'Islande, qui étoient beaucoup plus près „ du Pole, que le lieu où ils ſe trouvoient alors." Il paſſa l'hiver dans le Port de St. Julien, où la ſédition éclatta, mais il l'étouffa avec une préſence d'eſprit admirable, & par une ſévérité néceſſaire (*b*). De-là il pourſuivit ſon voyage, & paſſa le Détroit qui a depuis porté ſon nom. Auſſitôt qu'il fut dans les Mers du Sud, il aſſembla un Conſeil, dans lequel il déclara qu'il n'y avoit plus lieu de douter qu'il n'y eût par-là un paſſage pour aller aux Molucques. *Etienne Gomez*, le plus habile Pilote de la Flotte appuya ſon ſentiment, mais en même tems fut d'avis de s'en retourner, parcequ'ils avoient encore un vaſte Ocean à traverſer. *Magellan* repondit rondement „ qu'il vouloit pourſuivre le voyage, dût-il manger le cuir qui étoit au „ bas du mât; qu'on n'auroit pas plus à ſouffrir en allant en avant qu'en „ retournant ſur ſes pas, ajoutant, que ſi quelqu'un étoit aſſez hardi pour „ parler de la longueur du voyage ou de la quantité de vivres, il le feroit „ mourir ſur le champ." *Gomez* ne laiſſa pas de trouver peu après le moyen de s'en retourner avec le vaiſſeau dont il étoit Pilote. *Magellan*, à qui il ne reſtoit que trois vaiſſeaux des cinq avec leſquels il étoit parti, continua ſon voyage, nonobſtant les difficultés que lui & ſes gens eurent à ſurmonter, & arriva enfin à l'Iſle de *Zebu*, une des Philippines, ainſi qu'on les nomma dans la ſuite, & pas loin des Molucques (*c*). Le Roi de *Zebu* le reçut fort bien, ſe fit Chretien, & ſe ſoumit à la Couronne d'Eſpagne. Les Eſpagnols furent très-bien traités, & ſe rétablirent promptement de leurs fatigues; mais *Magellan* s'étant engagé témérairement à ſoutenir le Roi Chretien ſon ami contre deux autres Princes Indiens, il fut tué malheureuſement dans un combat le 27 d'Avril 1521 (*d*). D'autres Hiſtoriens diſent que le Roi de Zebu le trahit, & le fit périr. Quoi qu'il en ſoit, un de ſes vaiſſeaux nommé *la Victoire*, commandé par *Sebaſtien Cano*, retourna en Eſpagne, étant le pre-

Expédition découverte & mort de Magellan.

(*a*) *Herrera*, ubi ſup.
(*b*) *D'Argenſola*, Conq. des Molucq. T. I. p. 34, 35.
(*c*) *Herrera*, Dec. II. L. VII. C. 11.
(*d*) *Ramuſio*, Vol. I. fol. 361.

SECTION I.

Recherche & découverte d'une nouvelle route pour aller aux Indes Orientales.

premier, au-moins autant qu'on le sait par l'Histoire, qui eût fait le tour du Globe (*a*) (*).

Nous ne nous ferions pas si fort étendus sur les motifs de cette expédition, & sur les disputes qu'elle occasionna, si ce n'eût été pour faire voir de quelle maniere les Espagnols, nonobstant les Bulles du Pape, trouverent une route pour aller aux Indes Orientales, article essentiel par rapport à notre but; & par cette raison nous continuerons ce sujet pour montrer comment la dispute se termina à l'égard des Molucques, qui en étoient la premiere source (*b*). *Jean* II. qui regnoit alors en Portugal, connoissoit parfaitement le prix de ces Isles dont il étoit en possession, n'ayant point envie d'avoir dans cette partie du Monde une guerre sur les bras avec la seule Nation de l'Europe dont il eût à craindre la puissance sur mer, il fit insinuer sous main à l'Empereur, qu'en faisant un accommodement il pourroit peut-être obtenir une grosse somme d'argent (*c*). On avoit entamé des négociations pour discuter à l'amiable les droits des uns & des autres, ce qui pour dire la vérité n'étoit pas aisé: les Espagnols soutenoient que les Portugais avoient falsifié les Cartes, & les Portugais de leur côté contestoient la justesse des Observations Astronomiques que *Magellan* avoit faites dans son voyage; ensorte que les Commissaires, nommés en 1525 & 1526, se séparerent sans en venir à aucune conclusion (*d*). Mais l'insinuation dont nous avons parlé, rouloit fort dans l'esprit d'un Monarque, qui pour satisfaire son ambition avoit toujours besoin d'argent; ainsi, sous prétexte de l'étroite parenté qu'il y avoit entre lui & le Roi de Portugal & de ne pas vouloir mettre la division dans leurs familles, il résolut de faire avec le Roi de Portugal le marché le plus avantageux qu'il pourroit. Le 22 Avril 1529, il conclut un Traité, par lequel pour la somme de trois-cens-cinquante mille ducats, payables en certains termes, il engageoit ces Isles au Roi de Por-

Charle-quint *se désiste de ses prétentions pour une médiocre somme d'argent.*

(*a*) *D'Argensola*, l. c. p. 43.
(*b*) Voy. l'Histoire de cette dispute dans *Eden's* Book of Travayle.
(*c*) *De Faria*, Epit. de las Historias Portug. L. IV. C. 11.
(*d*) *Eden's*, Hist. of Travayle.

(*) Il y a différentes Relations de l'expédition de *Magellan* d'Auteurs Espagnols, Portugais & Italiens, qui ne sont pas d'accord sur bien des faits; mais comme il ne s'agit ici que de faire connoître succinctement en quel tems & de quelle maniere cette découverte s'est faite, nous croyons pouvoir nous dispenser d'entrer dans un long détail des différences qu'il y a dans les récits qui ne font que peu ou point à notre but; car qu'il ait abordé d'abord à telle ou à telle Isle de cet Archipel, c'est ce qui importe assez peu, puisque tout le monde convient qu'il est le premier Européen qui y ait été; & en s'y rendant par une autre route que celle du Cap de Bonne-Espérance, il remplit ses engagemens avec la Couronne d'Espagne, & mit aussi la derniere main à l'exécution du grand projet de *Colomb*, d'aller aux Indes Orientales par l'Occident, en démontrant la vérité du principe qui avoit servi de fondement à ses découvertes, que le Globe est environné de l'Ocean, & que l'on peut en faire le tour (1). Cette entreprise de *Magellan* prouva que la ligne de démarcation étoit fondée en raison, bien-que l'ambition des Princes la rendit inutile, parcequ'en pareil cas il est toujours facile de disputer sur les calculs, chacun ayant ou prétendant avoir des preuves que telles Isles & tels Pays, dont il a envie, se trouvent dans les limites marquées par les Traités.

(1) *Essai sur la Marine & sur le Commerce*, p. 8.

Portugal ; on devoit auſſi nommer des Commiſſaires pour examiner de nouveau l'affaire; mais avec cette condition, que quelque choſe qui arrivât, l'Empereur ne pourroit agir qu'après avoir acquitté la ſomme avancée (*a*). SECTION I.

Découverte d'une nouvelle route pour aller aux Indes Orientales.

Les Eſpagnols, qui en ce tems-là parloient fort librement, & ne croyoient pas leurs Rois infaillibles & impeccables, furent très-mécontens de cet accord, par lequel, diſoient-ils, l'Empereur avoit ſacrifié leurs intérêts pour avoir une ſomme d'argent, dont il avoit beſoin pour les fraix de ſon Couronnement en Italie; & pour faire voir qu'ils ne ſe bornoient pas à des plaintes vagues, ils propoſerent un expédient, lequel à leur avis concilioit les intérêts particuliers de l'Empereur avec l'intérêt public; c'étoit que les *Cortes* ou Etats de Caſtille payeroient au Roi D. Jean le prix de cet engagement, moyennant que l'Empereur leur engageât les Molucques pour ſix ans, pendant leſquels ils transféreroient tout le Commerce des épiceries à *la Corunne*, & qu'après les ſix ans paſſés Sa Majeſté Impériale demeureroit en poſſeſſion de ce commerce. Mais l'Empereur, ſoit par des raiſons particulieres, ou par point-d'honneur, parcequ'il ſavoit que le Roi de Portugal ſe repoſoit ſur la foi du Traité qu'ils avoient conclu, rejetta ces propoſitions, & donna ordre qu'on ceſſât de travailler à la nouvelle Flotte que l'on préparoit pour les Molucques (*b*).

Cet accord déplait aux Eſpagnols, qui lui font des propoſitions.

SECTION II.

Découverte & Conquête des Iſles Philippines : *attention à les fortifier & à les mettre en ſureté, & dangers auxquels elles furent expoſées tant de la part d'ennemis déclarés, que de celle d'ennemis cachés.*

L'Accord dont on vient de parler, priva l'Eſpagne des Molucques pendant le reſte du regne de Charlequint & durant une partie de celui de ſon Succeſſeur; mais alors elles tomberent avec tout le reſte de la Monarchie Portugaiſe, dans toutes les parties du Monde, ſous la puiſſance de Philippe II. (*c*). Nonobſtant la perte que l'Eſpagne fit ſitôt de ce qui venoit de ſe découvrir, la découverte de Magellan fut très-avantageuſe à cette Couronne, non ſeulement en ce qu'elle ouvroit une nouvelle route pour entrer dans les Mers du Sud, mais en ce qu'elle fraya le chemin à la conquête de pluſieurs riches Iſles, & pouvoit être ſuivie de pluſieurs autres avantages (*). *Magellan* ayant découvert quelques-unes de SECTION II.

Découverte & Conquête des Philippines &c.

Par qui & quand ont été découvertes les Iſles Philippines.

(*a*) *D'Argenſola*, ubi ſup. p. 95, 96.
(*b*) Hiſt. Gen. d'Eſpagne. T. V. p. 196. *L'Argenſola*, l. c. p. 97.
(*c*) *De Faria*, Epit. de las Hiſtorias Portugueſas L. V. C. 7.

(*) Il s'en faut de beaucoup que les meilleurs Ecrivains Eſpagnols s'expliquent bien clairement ſur les bornes de cet Archipel, ce qui cauſe beaucoup de confuſion parmi les Géographes. Pour la prévenir autant qu'il nous eſt poſſible, nous traiterons ce ſujet par

SECTION II. *Découverte & Conquête des* Philippines &c.

de ces Iſles le jour de St. Lazare, appella celles qu'il reconnut l'*Archipel de St. Lazare* (*a*). Ce ne fut que pluſieurs années après cette premiere découverte, ſavoir en 1543, qu'on y envoya une Eſcadre, ſous la conduite de D. *Lopez de Villalobos*, qui viſita quelques-unes des principales, & leur donna, diſent quelques-uns, le nom de *Philippines*, en l'honneur du Prince *Philippe* (*b*): ſelon d'autres elles n'eurent ce nom qu'en 1564, ſous le regne même de *Philippe*, lorſque l'Adelantado *Michel Lopez de Legaſpe* vint en faire la conquête. Il commença par l'Iſle de *Zebu* & par celles du voiſinage, qu'on appelloit alors *Pintados*, parceque les habitans qui alloient nuds, ſe peignoient le corps; il ne mit pas moins de ſix ans à les ſoumettre; ayant alors appris qu'il y en avoit qui méritoient mieux d'occuper ſes armes, il abandonna en quelque façon celles qu'il avoit déja conquiſes, & raſſembla toutes ſes forces, pour pouvoir entreprendre ſa nouvelle expédition avec plus d'eſpérance de ſuccès (*c*).

Conquête de l'Iſle de Luçon.

Après avoir mis une petite Garniſon à *Zebu*, & pris les meilleurs arrangemens qu'il put pour la conſervation de cette Iſle & des Iſles voiſines, il s'embarqua, & paſſa à celle de *Luçon* ou *Luzon*, à cent-cinquante lieues de *Zebu*. Après que la premiere ſurpriſe, que cauſerent aux Indiens les armes, les vaiſſeaux & la figure des Eſpagnols, fut paſſée, ils ſe défendirent très-courageuſement. *Legaſpe* remonta quatre lieues dans une Baye, juſqu'à un endroit où il y a une Iſle, qu'on appelle à-préſent *Marivelez*. Cette Baye a trente lieues juſqu'à la ville de *Manille*, où il a huit lieues de traverſe du Nord-Ouëſt au Sud-Eſt. Les habitans de cette Capitale lui réſiſterent plus vigoureuſement que les *Pintados*, parcequ'ils avoient du canon & un Fort, mais auſſitôt qu'ils le virent pris par les Eſpagnols, ils ſe ſoumirent. Cette expédition fut pouſſée ſi bruſquement & avec tant de vigueur, que les habitans du Pays n'eurent pas le tems de s'aſſembler; deſorte que *Legaſpe* entra dans *Manille*, qui eſt, comme

(*a*) *Ramuſio*, Vol. I. fol. 356.
(*b*) Relac. de las Iſlas Philippinas.
(*c*) *Purchas*, Vol. II p. 284.

par raiſon & hiſtoriquement. Il eſt très-probable que *Magellan* avoit deſſein de comprendre dans ſon *Archipel de St. Lazare* toutes les Iſles qu'il concevoit être du côté de la ligne de démarcation, qui appartenoit à l'Eſpagne, ce qui renfermoit d'un côté les Iſles des Larrons & de l'autre les Molucques, mais ce nom n'eſt plus en uſage. On entend aujourd'hui par les *Philippines*, les Iſles de l'Ocean Indien qui appartiennent à la Couronne d'Eſpagne (1), & on les diviſe en grandes & petites Philippines, dont nous ferons la deſcription dans la ſuite, & en *Nouvelles Philippines*, découvertes au commencement de ce ſiecle, & dont nous n'avons encore que des Relations imparfaites. Car quant aux Iſles des *Larrons* ou *Marianes*, elles ſont ſituées entre l'Aſie & l'Amérique, & appartiennent auſſi à l'Eſpagne, mais de fort peuplées qu'elles étoient, pluſieurs ſont devenues entiérement déſertes. Toutes les Iſles Eſpagnoles priſes enſemble ſont en grand nombre, quelques Auteurs les font monter à onze mille (2); mais cela ne ſert qu'à brouiller les choſes au-lieu de les éclaircir; nous ne devons nous occuper que de celles qui ſont bien connues & habitées; & celles-là ſont en petit nombre en comparaiſon des autres, comme on le verra dans le cours de ce Chapitre.

(1) Rel. de las Iſlas Philipinas y Molucas por *Hernan de los Rios Coronel.*
(2) Voy. le mot *Philipinas* dans le Dictionn. Eſpagnol de *Sobrino.*

me on va le voir, un lieu naturellement fort par sa situation (*a*). Elle est placée sur une pointe de terre, qui est presque entourée par la Baye & par une grande Riviere, qui a sa source dans un grand Lac nommé *Bahi*, à cinq lieues de-là. Cette pointe, qui est d'abord fort étroite, s'élargit ensuite, parceque la côte s'écarte vers le Sud-Sud-Est, & la Riviere vers l'Ouëst, laissant un assez grand espace pour la ville, qui est environnée d'eau de tous côtés, à la réserve de celui du Sud-Ouëst. *Legaspe* bâtit les maisons de bois, qui se trouve en quantité dans le Pays; il les couvrit de feuilles de *Nipa* ou de Palmier, qui ressemble à nos roseaux, ce qui étoit suffisant pour se garantir des pluies; mais comme elles sont fort combustibles, cela a causé souvent de grands incendies. On croiroit peut-être qu'à la longue on auroit remédié à cet inconvénient, & il y a de l'apparence qu'on l'auroit fait, si les habitans n'avoient craint de tomber dans un plus grand; car comme le Pays est fort sujet aux tremblemens de terre, des maisons solidement bâties seroient souvent le tombeau de ceux qui les habiteroient; de-là vient qu'à présent encore le haut des maisons est de bois, quoiqu'on ne manque pas d'autres matériaux (*b*).

Section II. *Découverte & Conquête des Philippines &c.*

Nous n'avons gueres de Mémoires sur l'Histoire des Philippines, même dans les Auteurs Espagnols, & quand nous en aurions de meilleurs, il ne seroit ni nécessaire, ni convenable à notre but d'entrer dans un détail exact à cet égard. Nous nous bornerons donc à quelques circonstances remarquables & peu connues, pour passer ensuite à la description des Pays que la Couronne d'Espagne possede dans l'Asie, dont on connoît en général assez imparfaitement l'étendue, l'importance & le commerce (*). Les Chinois ont été autrefois maîtres de toutes ces Isles, comme leurs propres Historiens le rapportent; mais voyant que leur Empire étoit en danger de succomber sous le poids de sa grandeur, ils les mépriserent & plusieurs autres Provinces frontieres; fondés sur cette judieuse maxime, qu'un plus petit Pays, bien peuplé & bien cultivé, est mieux en état de se soutenir, &

Les Philippines possédées autrefois par les Chinois, & droits que les Japonois prétendent y avoir.

(*a*) Relac. de las Islas Filippinas. (*b*) *Carreri*, T. V. L. I. Ch. 2.

(*) Il arrive souvent, comme un judicieux Auteur de notre Nation le remarque, que le génie d'un seul Ministre, fort attentif aux intérêts d'une grande Monarchie, tire tout d'un coup un grand parti de choses auxquelles on n'a pas fait attention, ou que l'on a négligées pendant plusieurs siecles. C'est ce qui arrivera un jour ou l'autre par rapport aux Pays que les Espagnols possedent dans les Indes Orientales, dont ils ont fait jusqu'ici très-peu de cas, & qui par cette raison ont été fort négligés par la plupart de ceux qui ont traité ce sujet. Un Auteur de notre tems, qui a donné au public une Histoire très-curieuse & fort instructive des Indes Orientales, ne donne que deux ou trois pages aux Philippines, & n'a pas seulement nommé les Espagnols parmi les Nations Européennes qui font commerce aux Indes (1). Mais quand on aura lu avec attention cette Section, nous ne doutons point que l'on ne soit d'opinion, que d'abord que la Cour de Madrid aura sérieusement égard à l'intérêt national, il ne lui sera pas difficile de convaincre l'Europe que ses domaines en Asie sont réellement considérables, & peuvent être mis à profit de maniere qu'ils ne le céderoient gueres en valeur au vaste empire qu'elle possede en Amérique; parceque jusqu'ici on n'a pas bien connu les avantages qu'on en pourroit retirer, ce qui a fait qu'elles ont paru de si peu d'importance.

(1) *Guyon* Hist. des Ind. Orient. T. II. p. 231.

SECTION II. *Découverte & Conquête des* Philippines &c.

& de jouir des avantages d'un ſage & juſte Gouvernement, qu'un vaſte Empire, dont les extrémités doivent, par leur ſituation même, être expoſées à de fréquens & inévitables malheurs (*a*). Mais quoique l'Iſle de Luçon ne fût plus ſous la domination de leur Empire, il y avoit cependant pluſieurs milliers de Chinois qui y étoient établis, quand *Legaſpe* ſe rendit maître de la Capitale, dont la plupart ſe retirerent dans la ſuite dans leur Pays; ils continuerent cependant à y trafiquer, & tous les ans il venoit de nombreuſes Flottes de la Chine (*b*). Les Japonois avoient auſſi des prétentions ſur ces Iſles, deſorte que les Eſpagnols étoient environnés de toutes parts d'ennemis; & au-lieu de tirer quelque ſoulagement de la jonction que le Roi *Philippe* fit des Terres de Portugal aux ſiennes, ils éprouverent que c'étoit pour eux une charge plus peſante & plus diſpendieuſe, que toutes les difficultés qu'ils avoient à combattre auparavant; ce qui fit que la Cour d'Eſpagne eut moins de ſoin de ces Iſles qu'elle n'avoit eu.

Miſes en bon état de défenſe par un Gouverneur zélé pour le Bien public.

Il eſt fort étonnant que les Eſpagnols n'ayent jamais entretenu correſpondance en droiture avec Luçon, ni avec les autres Iſles qui en dépendent, & qu'ils ayent toujours envoyé les Gouverneurs, les troupes & les munitions pour ces Iſles à la Nouvelle Eſpagne. C'eſt ce qui eſt ſansdoute fondé ſur quelque maxime de Politique que nous ignorons, mais c'eſt évidemment la cauſe de pluſieurs inconvéniens, & celle qui fait que tant de riches & de beaux Pays rapportent ſi peu à la Couronne d'Eſpagne. Leur bien-être dépend, & a toujours dépendu des bonnes ou des mauvaiſes qualités de ceux que l'on y a envoyés pour les gouverner. Le premier, qui mit Manille dans un état de défenſe, propre à délivrer les Eſpagnols de l'appréhenſion d'être les victimes de quelque invaſion imprévue, fut *Gomez Perez de las Marinnas*, Chevalier de l'Ordre de St. Jaques, homme de grande réputation (*c*). Il arriva aux Philippines, en 1590, & mena avec lui *Don Louis* ſon fils, Chevalier de l'Ordre d'Alcantara.

Projets de Gomez Perez de las Marinnas.

Ce nouveau Gouverneur trouva Manille toute ouverte, ſans qu'elle eût la forme d'une ville, & point d'argent pour la mettre en meilleur état, & il falloit plus de deux-cens-mille pieces de huit pour la fermer. Néanmoins il ſut ſi bien ménager les eſprits, & conduire les choſes avec tant d'adreſſe, que ſans faire aucun tort ni au public ni aux particuliers, il vint à bout de cet ouvrage. Il mit quelques impôts ſur les cartes à jouer, & ſur les joueurs mêmes qui paſſoient de certaines bornes. Il punit par des amendes les monopoles & les fraudes des vivandiers, & d'autres gens qui vendoient diverſes choſes. De l'argent qu'il en tira furent bâties les murailles de Manille, qui avoient douze-mille, huit-cens, quarante-neuf pieds géométriques de tour (*d*). Il ſe donna beaucoup de peine & de ſoins pour l'avancement de cet ouvrage, engageant par ſes prieres & par ſon exemple les

(*a*) *Purchas* Pilgrims Vol. III. p. 283. *Hernan de los Rios Coronel.*
(*b*) Relac. de las Islas Filippinas.
(*c*) Relac. de las Filipinas y Malucas, por
(*d*) *Idem* Ibid.

les habitans à y contribuer auſſi de bonne grace. Il y avoit dans la ville un Fort aſſez mal conſtruit; il en fit bâtir un autre à l'entrée de la Riviere & le nomma Saint Jaques. Il fit auſſi réparer & revêtir l'ancien Fort. Il acheva le bâtiment de l'Egliſe Cathédrale; & éleva dès les fondemens celle de Sainte Potenciane, Patrone de l'Iſle. Il fit enſuite travailler à fondre de l'artillerie, & fit faire pluſieurs pieces de canon groſſes & petites. Il fit encore bâtir des Galeres pour la commodité & la ſureté du Commerce, qui fait la richeſſe du Pays. Après quoi, comme il avoit promis en Eſpagne, de reconquérir Ternate & les autres Molucques, il y penſa ſérieuſement, pour tâcher d'effacer la honte des mauvais ſuccès de ceux qui l'avoient précédé, & qui avoient fait des efforts inutiles pour réduire ce Royaume & châtier ceux qui le tyranniſoient. Ce grand projet, formé principalement pour ſatisfaire la Cour d'Eſpagne, eut un très-malheureux ſuccès, nonobſtant tous les ſoins & la ſageſſe des meſures de ce Seigneur (*a*) (*).

Section II. *Découverte & Conquête des Philippines &c.*

Le Gouverneur, qui avoit été juſques-là admiré & adoré des habitans, ſe trouva tout d'un coup expoſé aux ſoupçons & au mécontentement. Ses préparatifs firent appréhender qu'il n'eût une pareille expédition en vue, & c'eſt ce qui lui fit perdre leur confiance. Il eut recours à l'adreſſe; tantôt il diſoit qu'il avoit avis que les Chinois avoient de grands deſſeins, tantôt que l'on avoit à craindre de la part du Japon; & à la faveur de ces fauſſes allarmes il augmenta ſes troupes, fit conſtruire un plus grand nombre de Galeres, & pourvut à tout ce qu'il crut néceſſaire non ſeulement pour conquérir les Molucques, mais auſſi pour les défendre contre quelque ennemi que ce fût (*b*). Quand il fallut mettre cette formidable Flotte en mer, on manquoit de rameurs, ce qui obligea le Gouverneur d'avoir recours aux Chinois, & partie par promeſſes, partie à force d'argent il en engagea un grand nombre; mais comme cela ne ſuffiſoit pas encore, il employa la force & la violence. Il fit voile avec ſa Flotte le 17 d'Octobre 1593, ayant environ trois-mille ſoldats, outre les matelots & les rameurs. Il y avoit ſur la Capitane qu'il montoit deux-cens-cinquante Chinois & quatre-vingts Eſpagnols. Les premiers ſe ſouleverent pendant une nuit obſcure, maſſacrerent les autres à la réſerve de deux, & emmenerent la Galere (*c*). Cet

Sa malheureuſe Expédition pour reconquérir les Moluc-ques, où il perd la vie.

(*a*) *Carreri*, T. V. L. I. Ch. 9.
(*b*) *Coronel*, ubi ſup.
(*c*) *D'Argenſola*, L. VI.

(*) Les meilleures Relations que nous avons de ces Iſles, eu égard au tems où elles ont été écrites, ſont les Mémoires envoyés à la Cour d'Eſpagne, dont quelques-uns ont été imprimés à Mexique, mais ils ſont très-rares, & d'autres, qui ſont manuſcrits, ne ſe trouvent que dans les cabinets des Curieux. Nous avons fait uſage de tous ceux que nous avons pu avoir, & on les trouve cités dans tout le cours de ce chapitre. Mais il y a beaucoup d'apparence qu'il y a des pieces de plus fraîche date & plus importantes, que les Miniſtres d'Eſpagne n'ont pas jugé à-propos de publier par des raiſons d'Etat, parmi leſquelles on peut peut-être mettre celle de cacher leur ignorance ou leur négligence. Il n'eſt cependant jamais trop tard de ſe corriger: & à en juger par quelques Ouvrages ſur le Commerce qui ont paru depuis peu en Eſpagne, il y a tout lieu de croire, qu'avant la fin du ſiecle courant il y aura de grands changemens dans la politique de la Cour à cet égard.

SECTION II. *Découverte & Conquête des* Philippines &c.

Cet accident mit fin à l'expédition, & à cet égard ce fut un bonheur pour les Eſpagnols ; car à peine *Don Louis* fut-il retourné à Luçon, & eut-il pris poſſeſſion du Gouvernement, que l'on vit arriver un grand nombre de vaiſſeaux Chinois, ſur leſquels il y avoit pluſieurs Mandarins. Ils ne purent donner qu'une idée fort confuſe de leur commiſſion ; mais il parut bientôt qu'ayant été informés de l'expédition contre les Molucques, ils s'étoient flattés de ſe rendre aiſément maîtres de Luçon, & il eſt certain qu'ils y auroient réuſſi ſi cette expédition avoit eu lieu ; mais quand ils virent l'Armée & la Flotte de retour, & que le Peuple étoit extrêmement irrité de la trahiſon de leurs compatriotes, ils jugerent à propos de ſe retirer (*a*).

Danger où ſe trouve Manille *par le ſoulévement des* Chinois.

Après avoir échappé à un pareil danger, on croiroit que les Gouverneurs ſuivans auroient dû être ſur leurs gardes ; mais ſoit que leur ambition les y portât, ſoit qu'ils euſſent des ordres précis de la Cour d'Eſpagne, ils ſuivirent le même plan, & hazarderent toujours les Philippines pour reconquérir les Molucques ſur les Hollandois, tant que le Portugal fut annexé à l'Eſpagne. Un autre mal, produit par l'avarice & la négligence des Gouverneurs, c'eſt qu'en conſidération des grands droits qu'ils en retiroient, ils permirent à un trop grand nombre de Chinois de demeurer dans les fauxbourgs, nonobſtant les terribles conſéquences que cette mauvaiſe politique avoit eues (*b*). C'eſt ainſi que du tems de *Don Pedre d'Acugna*, qui avoit été fort favorable aux Chinois, & que l'on en croyoit aimé, il vint quelques Mandarins de la Chine, ſous un prétexte frivole, mais réellement pour engager leurs gens à ſe révolter, & pour leur fournir des armes, parceque le Gouverneur penſoit alors à entreprendre une nouvelle expédition (*c*). Le jour de St. François, ou plutôt la veille, les Chinois attaquerent la ville avec la derniere furie, maſſacrant ſans quartier tout ce qui ſe trouvoit devant eux. La révolte étoit générale, & l'on ſe battit pendant pluſieurs jours, mais à la fin les Japonois & les autres Etrangers avec les Naturels de l'Iſle étant venus au ſecours des Eſpagnols, les Chinois furent bientôt réduits, ou pour mieux dire exterminés, y en ayant eu en moins de trois ſemaines au-delà de vingt-mille de tués ; tout le grand fauxbourg qu'ils habitoient fut entierement brûlé, & il périt par les flammes d'immenſes richeſſes en toutes ſortes de marchandiſes (*d*).

Ambaſſade de la Chine *à cette occaſion.*

Quelque tems après on vit arriver de la Chine pluſieurs Mandarins, qui reprocherent ouvertement au Gouverneur ce qui s'étoit paſſé à l'égard de leurs compatriotes ; ils ſoutinrent qu'ils n'avoient pas été les aggreſſeurs, mais qu'ils avoient été attaqués & maſſacrés par les Eſpagnols, afin de piller quatre-cens boutiques, & de s'enrichir du bien de huit-mille familles, demandant au nom de l'Empereur de la Chine une ample ſatisfaction, avec menace en cas de déni de juſtice d'envoyer une armée ſur une Flotte de mil-

(*a*) Relac. de las Iſlas Philipinas. *D'Argenſola*, L. IX.
(*b*) Relac. de las Iſlas Filipinas.
(*c*) *D'Argenſola*, l. c.
(*d*) *Carreri*, T. V. L. I. Ch. 2. *D'Argenſola* ubi ſup.

mille voiles (*a*). *Don Pedre* répondit que tout cela étoit notoirement faux; qu'à-la-vérité il avoit péri quatre ou cinq-mille Chinois, qui étoient innocens, & qui ne trempoient point dans la révolte, mais qu'ils avoient été massacrés par leurs propres gens; que la même raison l'avoit porté à en sauver autant qu'il lui avoit été possible, en les envoyant à bord des Galeres; que s'ils vouloient les emmener à la Chine, ils en étoient les maîtres; qu'à l'égard de l'argent & des effets des rebelles, ils n'avoient point été pillés, mais étoient en dépôt, & que l'on pourroit les rendre à leurs héritiers s'ils étoient connus, ou les employer à des œuvres de charité. Ces excuses furent reçues, ou la perte parut si peu considérable en comparaison du profit que le commerce produisoit, qu'au mois d'Avril suivant la Flotte de la Chine fut aussi nombreuse qu'elle l'avoit jamais été, & le fauxbourg bientôt repeuplé. Peu de tems après un des plus puissans Princes du Japon envoya une Ambassade à *Don Pedre* avec de riches présens, pour lui demander quelques personnes capables de construire des vaisseaux & de fondre du canon; mais comme l'on peut juger il s'en excusa avec toute la civilité possible, non sans mécontenter le Prince (*b*).

Conquête de Molucques *par* D. Pedre d'Acugna. *Elles se reperdent bientôt.*

Le même *Don Pedre d'Acugna* eut aussi l'honneur d'exécuter heureusement le projet de conquérir les Molucques, qui avoit été la perte de ses prédécesseurs. Ce fut en 1605 qu'il reçut là-dessus les ordres de Sa Majesté Catholique, & de la Nouvelle Espagne un secours considérable de vaisseaux, d'hommes & de munitions de guerre; avec cela il ne laissa pas de craindre d'entreprendre cette expédition; mais il changea de sentiment, quand il apprit que les Hollandois étoient entierement maîtres de ces Isles, qu'ils avoient une puissante Flotte, & qu'ils se disposoient à l'attaquer dans les Philippines (*c*). Ayant communiqué ces informations aux principaux tant Ecclésiastiques que Laïques, ils se porterent avec autant d'ardeur & de soin à contribuer à cette entreprise, qu'ils avoient toujours témoigné de répugnance & eu peu d'empressement en pareil cas par le passé. Au commencement du mois de Janvier 1606, *Don Pedre* mit en mer avec une nombreuse Flotte, qui avoit plus de trois-mille hommes à bord, & une grande quantité de canons. Il trouva les Hollandois & les Insulaires fort unis, & en état de le bien recevoir: il ne laissa pas d'attaquer l'Isle de Ternate, & avec le secours du Roi de Tidor de la soumettre, ce qui fut suivi bientôt de la réduction de toutes les Molucques. Il emmena avec lui, parmi les prisonniers qu'il avoit faits, le Roi de Ternate, son fils, & vingt-quatre Seigneurs de la premiere qualité, avec lesquels il entra en triomphe dans la Capitale de son Gouvernement, le 10 de Juin. Mais il ne jouit pas longtems du plaisir de ses heureux succès, des gens envieux qui le haïssoient eurent la lâcheté de lui donner du poison, dont il mourut le 3 Juillet 1606; & ce fut une grande perte pour les Espagnols (*d*) (*). Au

(*a*) *Coronel* l. c.
(*b*) *D'Argensola*, ubi sup.
(*c*) *Coronel*, Relac. de las Islas Filipinas y Malucas.
(*d*) *D'Argensola*, L. X.

(*) Nous avons suivi dans le texte les meilleurs Historiens Espagnols, qui s'accordent una-

SECTION II. *Découverte & Conquête des* Philippines, &c.

Au bout d'un petit nombre d'années les affaires se trouverent néanmoins en aussi mauvais état que jamais, nonobstant tous les efforts du Gouverneur Espagnol des Philippines; ce qui ne doit pas surprendre si l'on considere que les Peuples de son Gouvernement n'entreprenoient ces expéditions que malgré eux; que les Portugais ne s'intéressoient gueres à leurs succès; que les Hollandois avoient l'avantage du nombre, & d'être mieux & plus promptement fournis de ce qui leur étoit nécessaire; & qu'en général les Naturels du Pays, ignorant quels Maîtres ils auroient en eux dans la suite, leur étoient fermement & fidélement attachés. Comme tout cela étoit cause qu'il venoit des plaintes & des demandes continuelles des Philippines à la Cour d'Espagne, on délibéra dans le Conseil de *Philippe* III. ainsi qu'on l'avoit déja fait dans celui de *Philippe* II. s'il ne seroit pas avantageux à la Monarchie d'Espagne d'abandonner les Philippines, & de les laisser occuper par quelque autre Nation, ou retourner aux Chinois leurs anciens Maîtres (a) (*).

Avantages qui mirent les Hollandois *en état de chasser les* Espagnols.

Raison qu'on allegue en Espagne *pour abandonner les* Philippines.

Parmi les raisons qu'on allégua pour appuyer ce sentiment, on dit, „ Que

(a) Justification de la Conservatio y Commercio de las Islas Filipinas, à l'Illustrissimo y Reverendissimo Senor Don Juan de Palafox y Mendoza, del Consejo de su Majestad en el Real de las Indias, obispo de la Puebla de los Angelos, por *Don Juan Gran y Montfalcon*, Procurador General de las Islas Filipinas, Agente del Principipado de Catalùna, y Syndico de las Ciudad de Barcelona.

unanimement à combler *D. Pedre d'Acugna* de louanges, & à célébrer l'heureux succès de son entreprise; mais les Mémoires dont nous avons fait mention, en parlent d'une façon un peu différente; ils disent qu'il fut blâmable d'avoir laissé les Hollandois en possession d'Amboine, où ils se fortifierent si bien, qu'on ne put les en chasser, & d'où avec les nouveaux secours qui leur vinrent de Hollande ils reprirent bientôt ce qu'on leur avoit enlevé. On dit encore que *d'Acugna* fit une grande faute en ne laissant point quelques Galeres pour défendre les Molucques, & pour empêcher les Hollandois de se fortifier à Amboine, ce qu'elles auroient pu faire aisément, parceque ces bâtimens tirent peu d'eau, & que toutes les fortifications des Hollandois étoient sur le bord de la mer. Le Roi de Ternate captif fut très-bien traité tant que *D. Pedre* vécuit; mais sous son successeur, *Don Juan de Silva*, on le resserra dans une étroite prison, & on prit si peu de soin de lui, que sa santé en fut altérée, & il seroit mort de faim s'il ne se fût procuré dequoi vivre, en demandant l'aumône. Ce qui, dit notre Auteur, étoit un grand deshonneur pour Sa Majesté Catholique, vu que ce Prince avoit été si puissant, qu'il étoit redouté dans toutes les Isles voisines (1).

(*) Si depuis le tems que l'on s'étoit établi aux Philippines, elles n'avoient pas été toujours chargées de la protection des Molucques, & par-là engagées dans les guerres continuelles avec les Hollandois, elles auroient selon toutes les apparences été peuplées, & les Espagnols s'étant multipliés peu à peu, se feroient appliqués à tirer parti des Mines & des autres richesses naturelles, qui y abondent; mais étant sans cesse détournés de leurs occupations, & obligés à de grandes dépenses pour soutenir des guerres offensives & défensives, ils sont toujours demeurés pauvres, c'est ce qui a prévenu injustement contre ces Isles, & fourni les prétextes allégués dans le texte pour engager le Roi Catholique à les abandonner; & l'on voit par-là qu'il est plus aisé à des Ministres ignorans & négligens de donner de fausses idées des Colonies éloignées, que de se donner la peine de les rendre utiles à la Patrie (2).

(1) *Coronel*, Relac. de las Islas Filipinas y Malucas.

(2) Justification por *Don Juan Gran y Montfalcon*.

„ Que les Philippines, bien-que très-belles en elles-mêmes & capables d'exciter les desirs d'une autre Nation de l'Europe, n'étoient cependant rien en comparaison des vastes Pays que la Couronne d'Espagne possédoit déja; desorte que bien loin qu'il y eût de la bassesse, ce seroit une marque de grandeur d'ame, si Sa Majesté Catholique prenoit cette résolution. On ajoutoit, qu'une Monarchie si étendue, & dont les parties étoient séparées par de si vastes mers, & situées en des climats si différens, souffroit de sa propre grandeur, & ne pouvoit se rétablir qu'en rassemblant davantage ses forces vers le centre. Que ces raisons étoient plus concluantes encore par rapport aux Philippines, parcequ'au-lieu de contribuer aux dépenses communes de l'Etat, elles étoient à charge à la Nouvelle Espagne, dont elles tiroient annuellement beaucoup d'argent, & que cet argent passoit à la Chine, d'où il ne revenoit plus, desorte qu'on l'enterroit à aussi grands fraix qu'on le transportoit. Qu'en épargnant tous les ans ces dépenses, en retirant les Garnisons & en employant d'une autre maniere les forces qui étoient dans les Philippines, on feroit un grand bien aux autres Etats du Roi. Enfin, que c'étoient-là des vérités devenues sensibles aux plus simples par l'expérience; & que tout ce que l'on pouvoit alléguer pour le sentiment opposé, n'étoient que des paroles, des discours pompeux, & le langage de gens séduits par de vaines notions de grandeur, qui ne servent qu'à plonger les particuliers dans la misere, & à ruiner les grands Etats (*a*)".

Raisons qui empêchent l'exécution de ce projet.

Ces raisons, que les Italiens & les Flamans firent principalement valoir, ne furent pas goûtées de tout le monde, avant même qu'on sût le sentiment du Roi; car on laissa à chacun la liberté de dire son avis sans la moindre gêne, pour que le Roi & ses Ministres fussent mieux en état de prononcer. Les anciens Conseillers Espagnols répondirent. „ Qu'on ne pouvoit tirer „ aucune conclusion au préjudice d'une des parties de la Monarchie Espa„ nole, en la comparant avec le Corps entier; parceque sur ce pied-là on „ pouvoit raisonner ainsi de toutes les Provinces l'une après l'autre, & insi„ ster sur l'avantage qu'il y auroit à les abandonner, parcequ'il n'y avoit „ pas de doute que d'autres ne fussent prêts à se saisir de ce qu'on jette„ roit; que si Sa Majesté avoit envie de faire une expérience, elle pourroit „ la faire avec les pierreries de la Couronne à moins de fraix, qu'avec les „ Etats qui lui venoient de ses Ancêtres. Qu'à l'égard de la vaste étendue „ de ses Royaumes, il étoit vrai que le Soleil ne s'y couchoit jamais, & que „ leurs bornes étoient celles du Monde; mais qu'ayant été acquis par la sa„ gesse & la puissance des Rois ses prédécesseurs, ils pouvoient se conser„ ver en suivant les mêmes regles de prudence; que ce n'étoit pas l'éloigne„ ment des Pays, mais les mauvais effets d'un Gouvernement foible, qui „ faisoient paroître un Empire trop étendu; & que si le Roi vouloit borner „ ses vues en Europe, il seroit en état de défendre ce qu'il possédoit au de„ hors. Qu'à l'égard des grosses sommes qu'on envoyoit annuellement de „ la Nouvelle Espagne aux Philippines, c'étoit en apparence une charge,

„ mais

(*a*) *D'Argensola*, T. I. p. 175, 176.

SECTION II. *Découverte & Conquête des* Philippines &c.

„ mais qui pouvoit bien n'en pas être une, parceque l'or qu'on renvoyoit
„ égaloit la valeur de l'argent qui s'apportoit; & que si l'un étoit de plus
„ d'usage aux Philippines, & que l'on aimât mieux l'autre en Amérique,
„ l'échange d'un métal blanc pour un métal jaune, n'étoit pas une raison
„ qui dût engager le Roi d'abandonner de vastes Contrées. Que supposé
„ qu'il y eût de la perte, on ne devoit pas l'attribuer aux Philippines, mais
„ aux services extraordinaires que la Couronne avoit exigés des habitans.
„ Que quoique l'on alléguât contre ces établissemens, ils avoient été décou-
„ verts aux dépens de la Nation Espagnole, & formés par ses travaux; &
„ qu'il y auroit de la dureté à les abandonner, soit pour conserver ce que
„ les Portugais mépriſoient après l'avoir possédé, soit afin d'avoir de l'ar-
„ gent pour pousser en Europe une guerre, qui avoit déja épuisé le sang &
„ les trésors de l'Espagne. On ajoutoit, que ce n'étoient pas-là des paro-
„ les vuides de sens, ou des fleurs de Rhétorique, mais que c'étoient les
„ anciennes maximes de la Couronne de Castille, maximes par lesquelles on
„ pouvoit maintenir également la gloire du Roi & les intérets de ses Su-
„ jets; au-lieu que la Politique qui prétendoit borner tout à l'Europe, étoit
„ nécessairement ruineuse, puisqu'elle tendoit à abaisser le Roi au-dessous
„ de ce qu'il étoit, & à renoncer aux Indes, sur l'espérance absurde d'exé-
„ cuter des projets qu'il n'avoit pu accomplir avec toutes les richesses qu'il
„ en tiroit". Le Roi *Philippe* II. ajouta, & son fils suivit son senti-
ment: „ Qu'il ne vouloit pas abandonner les Philippines, parceque depuis
„ qu'il en étoit possesseur, on avoit converti à la Foi Chretienne cinq-cens-
„ mille ames; que l'argent de la Nouvelle Espagne ne pouvoit être mieux
„ employé qu'à protéger ces nouveaux Convertis; que quitter ces Pays, c'é-
„ toit abandonner de grandes Nations à l'Idolâtrie, & qu'après avoir dé-
„ pensé tant de millions pour s'opposer à l'Hérésie, il ne seroit gueres di-
„ gne d'un Prince Catholique de vouloir épargner quelques petites sommes
„ aux dépens du Christianisme (*a*)".

SECTION III.

SECTION III. *Description des* Philippines.

Nom, Situation, Etendue, Climat, Productions, & Histoire Naturelle & Civile de Luçon, *la principale des Isles* Philippines: *avec un détail exact du Gouvernement Ecclésiastique & Civil, & de tout ce qu'il y a de remarquable par rapport au Pays & aux Habitans; ce qui prouve clairement sa richesse, & de quelle importance elle est à la Couronne d'*Espagne.

Importance des Philippines.

UN Historien Espagnol qui s'est beaucoup étendu sur ce sujet par l'ordre du Roi Catholique, & qui a écrit sur les meilleurs Mémoires, après avoir applaudi au jugement des deux Monarques, ajoute, *que si l'on eût abandonné les* Philippines, *on auroit certainement conservé les* Moluc-
ques

(*a*) *Don Juan Grau y Montsalcon* Justification &c.

ques (*a*). Il ne prévoyoit pas que si on l'eût fait, les Molucques aussi-bien que les Philippines auroient été perdues pour la Couronne d'Espagne, & que l'événement a ainsi parfaitement justifié la sagesse des Rois Catholiques. Il est vrai que depuis la séparation des Couronnes de Portugal & d'Espagne, les Gouverneurs des Philippines se sont occupés davantage des affaires de leur département, & qu'ils y ont même trouvé dequoi exercer les plus grands talens; car les meilleurs Ecrivains conviennent, que leur autorité n'est pas seulement reconnue dans la dixieme partie des Isles qui composent ce grand Archipel; & que la douzieme partie des Peuples, même dans les Isles qu'ils possedent, ne leur est pas soumise. Mais tout bien considéré, cela est très-excusable: ils n'ont point de communication directe avec l'Espagne, ils sont très-éloignés du Mexique, du Viceroi duquel le Gouvernement des Philippines dépend; & ils ont tant d'objets différens dont ils doivent s'occuper, qu'il n'est en aucune façon surprenant qu'un Gouverneur, quelque longtems qu'il reste en place, puisse faire beaucoup pour remédier aux maux qui se sont glissés par degrés, & pour faire quelque bien dans un poste où il est nécessairement obligé de donner bien des heures à pourvoir à sa propre sureté (*b*). C'est au Ministere à lever les obstacles, qui l'empêchent de faire pour le service du Roi ce qu'il pourroit.

Section III. *Description des Philippines.*

Pour justifier ce que nous avons avancé, & dissiper cette nuée d'incertitudes dont la variété d'opinions des Auteurs a enveloppé un sujet, en soi-même plus curieux & agréable, plus utile & plus instructif, & d'une plus grande importance qu'on ne se l'imagine ordinairement, nous ferons d'abord une Description aussi claire qu'il nous sera possible de la principale Isle, de sa Capitale, & de tout ce qu'il y a de digne d'attention: nous passerons ensuite au Gouvernement Civil & Ecclésiastique; c'est ce qui nous donnera lieu de parler des dépendances de ce Gouvernement, & des Isles qui y sont soumises, ou qui en relevent. Nous discuterons après ce qui regarde le fameux article du vaisseau qui traverse annuellement le vaste Océan Atlantique pour aller de *Manille* à *Acapulco*, & nous finirons par quelques remarques sur ce commerce des Indes Espagnoles, & nous examinerons quelles raisons il y a de croire qu'il peut par degrés augmenter ou diminuer. C'est ce qui mettra le Lecteur mieux en état de juger des Indes Espagnoles, qu'il ne le pourroit par aucun Ouvrage en notre Langue ou en d'autres: car nous osons assurer qu'il n'y a peut-être pas d'article de l'Histoire générale auquel on ait fait aussi peu d'attention qu'à celui-ci, & par cette raison nous nous féliciterons si nous réussissons à mettre les matériaux qui s'y rapportent dans un ordre passable (*).

Methode & but du reste de ce Chapitre.

La

(*a*) *D'Argensola*, T. I. p. 176.

(*b*) *D. F. Navarette*, Tratados Historicos de la Monarchia de China.

(*) Nous aurions pu ajouter quantité d'autres particularités touchant ces Isles, dont ceux qui en ont fait la description n'ont jusqu'ici que peu ou point parlé; mais la nature de notre Ouvrage & la nécessité de nous renfermer dans de certaines bornes, nous oblige de nous contenter de ce qui peut servir à rendre la Relation que nous donnons des

SECTION III. *Description des* Philippines.

Isle de Luçon.

La principale Isle de tout cet Archipel s'appelle *Luçon* ou *Luçonia*, du nom que lui donnent les habitans : les Espagnols l'appellent *Manille* ou *Manile*, qui est le nom de la Capitale. Voici quelle est l'étymologie de l'ancien nom. Le mot de *Luçon* signifie dans la langue du Pays un Mortier, ainsi les Isles de *los Luçones* auroit voulu dire le Pays de Mortiers. Les *Luçons* sont certains mortiers de bois, d'une palme de profondeur & d'autant de largeur, dans lesquels les Indiens pilent leur riz. Il n'y a point d'Indien qui n'en ait un devant sa porte; il y en a même qui en creusent trois tout de suite sur un même tronc, afin qu'autant de personnes puissent s'employer en même tems à un travail si nécessaire, parcequ'ils ne se nourrissent que de riz, & l'écrasent dans ces mortiers avant que de le faire cuire (*a*). Le nom de *Manille*, que les Espagnols donnent à l'Isle, signifie proprement un bracelet, & lui a été donné, à ce que l'on croit, sur une pensée qui n'est gueres bien fondée, que *Ptolémée* l'a nommée ainsi (*b*). Elle est très-avantageusement située, ayant le continent de la Chine au Nord, à environ soixante lieues de distance; les fameuses Isles du Japon au Nord-Est, à deux-cens-cinquante lieues; au devant elle a l'Océan; au Midi gîsent les autres Isles de ce grand Archipel, dont on dit que le nombre va à onze-cens tant grandes que petites; au Couchant sont Malacca, Patane, Siam, Camboye, la Cochinchine, & d'autres Pays des Indes, dont les plus voisins sont à trois-cens lieues (*c*) (*).

Le

(*a*) *Gem. Carreri*, T. V. L. I. Ch. 7.
(*b*) *Cabrera*, L. VII. Ch. 8 p. 422. C'est une erreur certainement.
(*c*) Relac. de las Islas Filipinas.

Isles Philippines plus claire & plus intelligible. Les Hollandois, avant qu'ils eussent fait la paix avec l'Espagne, ont plusieurs fois attaqué ces Isles, mais gueres sans autre succès que de faire tantôt de riches prises, tantôt de piller par surprise des villes & des villages sur les côtes. Si l'on avoit eu égard aux Mémoires dont nous avons parlé plusieurs fois, si l'on avoit eu soin de ne choisir que d'habiles Gouverneurs, si on les avoit mis en état de construire & d'entretenir un certain nombre de Galeres, si l'on avoit fait alliance avec le Roi de Macassar, & avec quelques autres Princes Indiens du continent, comme les bons patriotes dans ces Isles le proposoient, & sur-tout si l'on avoit exclu les Chinois, & permis à d'autres Nations de négocier librement à Manille, il y a longtems que les Espagnols auroient fait une plus grande figure qu'ils ne font aujourd'hui; car quoiqu'il s'y fasse, & qu'il s'y soit toujours fait un fort grand commerce, comme il est en contrebande & clandestin, il n'a jamais tourné au profit général du Peuple, comme il auroit pu faire autrement, mais a servi à remplir les coffres des Gouverneurs & des autres personnes en place, qui à leur départ ont trouvé moyen d'embarquer leurs richesses, quoiqu'il y en ait eu très-peu d'assez heureux pour les porter en Europe (1).

(*) Il ne sera pas inutile de faire souvenir le Lecteur que les onze-cens Isles sont des Philippines, & ne comprennent point toutes celles de l'Archipel de St. Lazare, lequel, comme on l'a observé, en contient dix fois autant : nous ne garantissons cependant point ni l'un ni l'autre de ces nombres. Il n'est pas impossible, en adoptant l'opinion reçue que l'Isle de Luçon a la figure d'un bras plié, qu'on n'ait fait quelque allusion à cela, en donnant à la Capitale le nom de *Manille* ou de *Bracelet*; ces sortes de choses étant assez dans le génie des Espagnols. Tous les Voyageurs conviennent que cette ville a du côté du Port un aspect fort agréable, & que les gens de quelque condition y vivent, autant que le climat le permet, dans l'abondance & magnifiquement; quoiqu'à quelques égards leur maniere de vivre ne soit pas du goût des Européens, qui sont portés à traiter

(1) *D. Juan Grau y Montfalcon* Justification,

Section III. *Description des Philippines.*

Le milieu de l'Isle est au quinzieme degré de Latitude Septentrionale, son extrémité orientale au treizieme degré trente minutes, & la plus septentrionale au dix-neuvieme. On dit qu'elle a la figure d'un bras lié, inégal néanmoins dans son épaisseur, puisque du côté de l'Orient on peut la traverser en un jour, & que de celui du Nord elle s'élargit si fort, que sa moindre largeur d'une mer à l'autre est de trente à quarante lieues. Toute sa longueur est de cent-soixante lieues Espagnoles, & son circuit d'environ trois-cens-cinquante. Dans le coude de ce bras vers le Sud-Est, il y a une grande Riviere qui se rend dans la mer, & forme une belle Baye de trente lieues de tour. Les Espagnols l'appellent *Bahia*, parceque la Riviere sort du grand Lac de *Bahi*, qui est à six lieues de la ville (*a*).

Sa situation & son étendue.

Ces Latitudes sont fixées sur les meilleures autorités que l'on a pu avoir, & sur-tout sur une Carte Hollandoise, levée dans un tems où les Hollandois avoient des desseins sur ces Isles, & où par conséquent ils ont été aussi exacts dans leurs plans qu'il leur a été possible. On varie extrêmement sur la Longitude, ce qui vient principalement des disputes que *Magellan* fit naître pour justifier son projet. Si l'on peut s'en rapporter à la Carte dont nous venons de parler, le milieu de l'Isle est au cent-treizieme degré de Longitude Est de Londres; ce qui ne s'accorde pourtant pas avec la Carte de *Magellan*, suivant laquelle elle est au cent-soixantieme degré de la fameuse Ligne, réglée par les Cours de Castille & de Portugal, pour le partage de leurs découvertes (*b*). Il faut avouer que la chose n'est pas aujourd'hui fort importante, sinon en ce qu'il est toujours important de connoître la vérité, que ceux qui lisent pour s'instruire, & non simplement par curiosité & pour s'amuser, cherchent toujours avec soin. *Magellan* prétendoit que ces Cartes étoient fondées sur des Observations Astronomiques, & suivant lui tous les Pays à l'Orient de la Presqu'isle de Malacca étoient dans

Longitude de cette Isle selon une Carte Hollandoise, & selon celle de Magellan.

(*a*) *Carreri*, T. V. L. I. Ch. 3.

(*b*) *Coronel*, Relac. de las Islas Filipinas.

ter de ridicule tout autre genre de folie que le leur. Il y en a cependant qui prétendent que ce n'est pas la beauté de la ville, qui a porté les Espagnols à lui donner le nom de Bracelet, mais que c'est tout le contraire; que les Indiens mêmes appelloient cet endroit *Mainila*, c'est-à-dire, *Marets*, dont les Espagnols ont fait *Manile*, en conservant le son autant qu'ils ont pu (1). On dit aussi que le nom de *Sangleys*, que les Espagnols donnent aux Chinois, vient d'une méprise qu'ils ont faite la premiere fois que les Chinois vinrent chez eux; car comme ils demandoient à chacun de ceux qu'ils rencontroient, qui ils étoient & d'où ils venoient, ils répondoient toujours *Xang-lai*, que les Espagnols prirent pour le nom de leur Pays ou de leur profession; au-lieu que les Chinois croyant qu'on leur demandoit ce qui les amenoit, répondoient *Xang-lai*, *nous venons trafiquer*. On assure de plus que le nom de l'Isle de *Luçon* vient des Chinois, qui l'appellent *Liu-zin* (2); cependant, comme ces mots sont ortographiés différemment, & que l'on ne dit pas ce qu'ils signifient en Chinois, il n'est pas sans apparence qu'ils ont formé ce nom de celui que les Naturels y donnent, lequel, comme on l'a vu, signifie une sorte de mortier.

(1) *Navarete*, Tratados Historicos de la Monarchia de la China, L. I C. 1.

(2) Les Chinois de la même maniere appellent l'Amérique *Ta-ma-li-kia*, qui paroît d'abord un autre mot, mais qui est réellement le même, exprimé aussi bien que leur Ortographe le permet.

SECTION III. *Description des* Philippines,

dans les limites de l'Eſpagne, & c'eſt là-deſſus qu'eſt fondé le droit des Eſpagnols ſur tout ce qu'ils poſſedent dans les Indes Orientales, c'eſt-à-dire relativement à la Couronne de Portugal ; car pour ce qui eſt des autres Princes & Etats de l'Europe, ces Traités les intéreſſent auſſi peu que les Bulles du Pape, que l'on ne doit s'attendre à voir reſpectées que par les Princes de la Communion de Rome ; & il paroît par ce que nous avons rapporté, que ces Princes eux-mêmes n'y ont pas eu beaucoup d'égard, puiſque cela auroit prévenu toutes les diſputes (*a*).

Climat de Manille, *ſes avantages & ſes inconvéniens* &c.

Le climat de Manille eſt, comme on le doit naturellement penſer, chaud & humide, cependant un Italien, bon juge ſur cet article, aſſure que la chaleur n'y eſt pas ſi ſenſible qu'aux jours caniculaires en Italie (*b*). L'humidité y eſt plus grande, parcequ'il y a beaucoup de Rivieres, de Lacs, d'Etangs, & qu'ayant le Soleil à leur zénith deux fois par an, au mois de Mai & d'Août, on peut concevoir aiſément qu'il doit élever une grande quantité de vapeurs humides. On remarque comme une choſe ſurprenante, que quand il fait de l'orage il pleut & éclaire, & quand la pluie eſt ceſſée on entend le tonnerre. Dans les mois de Juin, Juillet, Août & une partie de Septembre regnent les vents de Sud & d'Ouëſt, qu'ils appellent *Vendavales*, & qui cauſent de ſi abondantes pluies & de ſi grandes tempêtes, que les campagnes ſont toutes inondées, & qu'il faut ſe ſervir de petits bateaux pour aller d'un lieu à un autre. Depuis Octobre juſqu'à la moitié de Décembre le vent de Nord ſouffle, & delà juſqu'à Mai celui d'Eſt & de Sud-Eſt. Il y a ainſi deux Saiſons, que les Portugais nomment Monçons dans ces mers, la ſeche & belle qu'ils appellent la Briſe, & l'humide & orageuſe qu'ils appellent Vendavale (*c*). On a encore remarqué que dans ce climat les Européens ne ſont point ſujets à la vermine, quand même ils porteroient leurs chemiſes fort longtems, & que les Indiens en ſont tout remplis. Il eſt aiſé de voir par ce que l'on a dit, qu'il ne fait jamais froid dans ce Pays ; & parceque les jours & les nuits ſont d'une égale longueur, c'eſt pourquoi à Manille les heures de dîner, de ſouper, de faire des affaires, d'étudier & de prier ſont les mêmes pendant toute l'année ; on ne change point d'habits, & on n'en prend de drap que quand il pleut (*d*).

L'air étant humide & chaud n'eſt pas fort ſain, & empêche en quelque maniere la digeſtion ; il incommode les jeunes gens nouvellement venus de l'Europe plus que les vieillards. La Providence a pourvu à cela, en donnant à ce Pays des mets plus faciles à digérer. Le pain ordinaire n'eſt que de riz, & n'a pas tant de ſubſtance que celui de l'Europe. Les grandes roſées qui tombent dans les jours ſereins, contribuent à rendre l'air mal-ſain ; & comme on a remarqué que les terres hautes ſont plus ſaines, les gens riches ont des maiſons de campagne dans les montagnes, où ils ſe retirent depuis la mi-Mars juſqu'à la fin de Juin. Les naturels du Pays, ſans prendre beaucoup de précautions, vivent quatrevingt & cent ans, mais il eſt rare d'y voir des Européens qui paſſent les ſoixante, à moins qu'ils n'y ſoient

(*a*) *Luyts* Introd. ad Geogr. Sect. III. C. 13.
(*b*) *Carreri*, ubi ſup. Ch. 11.
(*c*) *Navarette*, ubi ſup.
(*d*) *Gem. Carreri*, T. V. L. I. Ch. 11.

soient venus ayant déja un certain âge (*a*); & c'eſt, à ce que l'on croit, la raiſon qui fait que peu de perſonnes de grande qualité ont accepté ce Gouvernement (*).

Le Terroir eſt fameux dans toutes les Indes pour ſa fertilité, qui eſt telle que ſi nous y inſiſtions en particulier, elle paroîtroit incroyable. Une ſeule obſervation en fournira la preuve. Le riz, qui par-tout ailleurs demande beaucoup de culture, vient par-tout dans l'Iſle avec peu ou point de ſoin, même ſur le ſommet des plus hautes montagnes, ſans être arroſé; c'eſt ce qui fait qu'il y eſt en ſi grande abondance, que les Indiens mépriſent l'or, & ne ſe donnent pas la peine de le ramaſſer, quoiqu'ils le trouvent preſque par-tout ſous leurs pieds (*b*). Le froment y eſt quelquefois ſi rare, qu'il ſe vend quatrevingt-dix pieces de huit le boiſſeau, n'y en ayant point d'autre que celui qu'on y porte; quoique le terroir ſoit très-propre à en produire, comme il a paru par une expérience que l'on a faite, un boiſſeau en ayant rapporté cent-trente (†). Quant au riz, qui eſt le bled du Pays, il y en a de différentes ſortes, dont les unes demandent quatre ou cinq mois depuis qu'on les a ſemées juſqu'à la récolte, & d'autre qu'on recueille quinze jours après les ſemailles (*c*). Ce que nous venons de dire n'eſt que pour faire voir que le Pays eſt excellent en ſoi, bien-que quelques Auteurs le repréſentent comme pauvre, parcequ'il n'en revient pas autant d'Eſpagnols riches, que des autres Pays ſoumis à Sa Majeſté Catholique; mais cela vient en partie de la beauté du lieu, qui charme à un tel point les habitans, qu'elle les engage à y paſſer leur vie, & en partie de la difficulté du retour, dont la dépenſe eſt extraordinaire, qui demande beaucoup de tems & oblige à paſſer par les lieux les plus malſains de la Terre, & en des ſaiſons nullement favorables (*d*).

On

(*a*) *Coronel* l. c.
(*b*) *Navarette, Gem. Carreri, Luyts.*
(*c*) *Carreri, Luyts.*
(*d*) *Navarette, Carreri.*

(*) Ceci mérite d'être mûrement peſé; car quoiqu'aucun des Auteurs que nous avons conſulté n'en ait fait la remarque, il paroît cependant par leurs Relations, qu'il y a une différence viſible pour la taille & la force entre les Inſulaires qui habitent les vallées, les pentes ou le haut des montagnes. Ces derniers, qui ſont entierement libres, ſont grands, vifs & hardis, quoiqu'ils ſoient moins à leur aiſe, & qu'ils ſoient plus expoſés aux inclémences de l'air que les autres (1), comme on le verra dans la ſuite. Il y auroit beaucoup à dire ſur ce ſujet, mais la nature de notre Ouvrage ne nous permet que de mettre le Lecteur ſur les voyes, & de laiſſer le reſte à ſes propres réflexions.

(†) Il y a en cela quelque choſe de ſi étrange, qu'on croiroit qu'il y a de l'abſurdité: c'eſt faute d'examiner des articles de cette nature, que l'on révoque ſouvent en doute la bonne foi des meilleurs Auteurs. Dans le cas dont il s'agit ici, voici le fait. Quand les Indiens ſoumis aux Eſpagnols ſement du bled, les Gouverneurs le prennent ſouvent pour le ſervice du Roi à bas prix, & on ne le paye que longtems après, & ſouvent point du tout; c'eſt ce qui fait qu'ils ne veulent point cultiver leurs terres: & l'on voit en cela clairement la raiſon pourquoi dans un Pays ſi abondant le grain eſt ſouvent ſi rare (2).

(1) Relac. de las Iſlas Filipinas, *Gem. Carreri, Navarette.*
(2) *Coronel* l. c. *Navarette*, L. VI. C. 6. *Carreri.*

SECTION III. *Description des* Philippines.

On ne doit pas cependant conclure delà, qu'avec toute sa fertilité, Manille ne soit pas exposée à de grandes incommodités: elle est sur-tout plus sujette qu'aucun Pays du Monde à de fréquens & terribles tremblemens de terre: il y a aussi des Volcans, les uns brûlent encore, d'autres sont éteints depuis longtems, & plusieurs se sont épuisés il n'y a pas longtems: avec cela la face de l'Isle n'en souffre point, ni des suites de leurs éruptions (*): au contraire, on ne peut pas trouver de terroir plus agréable & plus fertile. En tout tems, en toute saison les herbes croissent, les arbres poussent, & sur les montagnes comme dans les jardins ils donnent en même tems des fruits & des fleurs, les vieilles feuilles tombent rarement avant que les nouvelles soient venues. C'est ce qui fait que les *Tinghians*, ou Habitans des montagnes, n'ont aucune demeure fixe, mais suivent toujours l'ombre des arbres, qui leur servent de toit, & leur fournissent dequoi vivre: lorsque les fruits de leur canton sont finis, ils vont dans un autre endroit où il y en a d'une espece différente. Les orangers, les citronniers, & les autres arbres d'Europe portent deux fois l'année. Si l'on plante un rejetton, il est arbre portant fruit l'année suivante (*a*).

Fruits, Epiceries & Drogues.

Nous n'avons pas dessein d'entreprendre la description de tout ce que produit ce riche Pays, cela demanderoit un petit volume: il suffit pour notre but de remarquer, que les meilleurs fruits des Indes Occidentales & Orientales y croissent en abondance, outre ceux qui ne se trouvent nulle part ailleurs. On y compte jusqu'à quarante especes de palmiers, les plus excellentes noix de cocos, & la meilleure casse, dont il y a une si grande quantité, qu'ils se servent du fruit pour engraisser leurs cochons. On trouve aussi sur certaines montagnes de la canelle sauvage, & des muscades sauvages, quelques-uns y ajoutent des géroffles sauvages, de l'ébene, du bois de sandal, & plusieurs autres bois propres à la construction des maisons & des vaisseaux. Ils ont une grande quantité d'animaux, un bœuf gras ne coûte pas plus de quatre pieces de huit: il y a beaucop de civettes, & le musc qu'on en tire est fort estimé; la mer jette de l'ambre sur les côtes, & souvent de l'ambre-gris en prodigieuse quantité, dont on trouve quelquefois des pieces qui pesent quarante, cinquante, & même soixante livres. Après cela il ne vaut peut-être pas la peine d'a-

(*a*) Rel. de las Islas Filipinas.

(*) Il n'est pas difficile d'assigner les causes de ces tremblemens de terre & de ces éruptions de flammes. La terre est remplie par-tout de souffre minéral, & les grandes chaleurs ayant fait entrouvrir la terre, quand les pluies viennent l'eau pénetre aisément aux veines de souffre, & y cause une fermentation qui excite des tremblemens dans tous les endroits où la surface de la terre est serrée & ferme: là où elle est plus légere & plus poreuse, l'air s'y insinue, les vapeurs échauffées s'allument, & jettent des flammes & du feu tant que les matieres combustibles durent. Nous observerons en même tems, que la grande chaleur, la situation de ce Pays, environné de l'Océan de tous côtés, avec la quantité de montagnes & de bois qui s'y trouvent, sont les principales causes de l'humidité qui y regne; comme cette humidité jointe à la chaleur est celle de son extraordinaire fertilité, & de la bonté du bois pour tout (1).

(1) *Varen.* Geogr. *Luyts*, *Navarette*, *Carreri*; *Hooke* Lectures upon Earthquakes.

d'ajouter, qu'il n'y a gueres de Pays qui fourniſſe plus & de meilleure cire, qui ne coûte d'autre ſoin aux habitans que de la ramaſſer dans les bois (*a*).

Section III. *Deſcription des Philippines.*

Obſervons enfin, qu'il y a une ſi grande abondance d'or, qu'à la réſerve des Iſles voiſines, il n'y a gueres de Pays où l'on en trouve autant: car quoiqu'il y ait des Provinces qui en ont plus que d'autres, on peut dire que dans tous les quartiers de Manille on en trouve ſur le haut des montagnes, dans les vallées, dans le ſable des Lacs & des Rivieres. Quand les Eſpagnols y aborderent, les Indiens s'appliquoient à le chercher avec plus de ſoin qu'ils ne font à préſent, pour en faire des ornemens; mais ils ſont devenus fort indifférens à cet égard, parcequ'on les leur enleve; ils n'en chercheroient pas même du tout, ſi en quelques endroits ils n'étoient obligés d'en payer leur tribut (*b*). C'eſt par ce moyen que les Eſpagnols en ramaſſent en tout environ mille ou quinze-cens livres peſant tous les ans, ce qui ſe fait ſans le ſecours du feu ni du mercure; d'où l'on peut conjecturer quelle prodigieuſe quantité on en tireroit, ſi les Eſpagnols pouvoient obliger les habitans à y travailler, comme au Chili & au Pérou; mais ils ont trouvé par expérience que dans l'opinion de ces Peuples la mort eſt préférable à cet eſclavage; c'eſt ce qui fait qu'il n'y a point de Pays des Indes où ils ne ſe ſoient enfuis, de peur d'y être réduits (*c*).

Manille abonde en Or.

Habitans du Pays.

Parlons à préſent des Peuples qui habitoient ce Pays, quand les Eſpagnols y aborderent. Ils trouverent les côtes occupées par des Maures, qui ſe donnoient le nom de *Tagales*, qui y étoient venus certainement de Malacca ou de Borneo; mais s'ils y avoient été jettés par la tempête, où s'ils y avoient paſſé volontairement, c'eſt ce qu'il eſt impoſſible de déterminer. On ne peut douter que les originaires de Manille & des environs ne ſoient deſcendus de Malais, comme on le voit par leur couleur, leur taille, leur habillement & leur langage: la plupart ſont modeſtes, doux & d'un bon naturel (*d*). Il ſe trouve dans quelques Provinces des *Pintados*, ou Indiens peints, qui ſont grands, droits, robuſtes, actifs, & bien faits. Enfin il y a des Noirs qui vivent dans les montagnes & les bois épais; les Eſpagnols leur ont donné le nom de *Negrillos* (*e*). On croit que ce ſont les habitans originaires; ils aiment la liberté plus qu'aucun Peuple du Monde, & n'ont d'autre principe qu'une extréme horreur pour la dépendance; c'eſt ce qui fait qu'ils n'ont ni Loix, ni Gouvernement, ni preſque de Société. Ceux qui habitent au bas d'une montagne, ſont ennemis mortels de ceux qui occupent le haut, & les uns & les autres ſont également haïs de ceux qui vivent vers le milieu. Quand ils ont tué un Eſpagnol, ils boivent dans ſon crâne (*f*); à tous égards ce ſont des Peuples brutaux & barbares. Ce ne

ſont

(*a*) *Coronel* Relac. *Navarette*, *Carreri*.

(*b*) L'Amirante *d'Hieronimo de Bannelos y Carillo*, Relac. de las Iſlas Filipinas, *Carreri*.

(*c*) *Coronel*, Relac. de las Iſlas Filipinas y Malucas. *Navarette*.

(*d*) *Coronel*, *Navarette*, *Carreri*.

(*e*) *Navarette*, Tratados Hiſtoricos de la Monarchia de China.

(*f*) *Carreri*, T. V. L. I. Ch. 7.

SECTION III. *Description des* Philippines.

ſont pas les Eſpagnols ſeuls qui les dépeignent ainſi; avant leur tems les Tagales & les Pintados les avoient trouvés tels, & ils ne les traitoient pas autrement qu'en leur caſſant la tête (*a*). On trouve dans les montagnes près des ſources & dans des cavernes agréablement ſituées une autre Nation qu'on nomme *Ilayos* ou *Tinghians*, que quelques-uns croyent deſcendus des Japonois, qui ſont auſſi libres que les *Negrillos*, avec leſquels ils n'ont d'ailleurs point de conformité, étant fort braves, mais en même tems doux & humains. Ils ne vivent que de ce que la terre produit d'elle-même, & n'ont d'autre toit que l'ombre des arbres ou leurs cavernes. Ils ne font jamais de mal ni aux Eſpagnols ni aux autres Indiens à moins qu'ils n'entreprennent ſur leur liberté, mais pour leur propre ſureté ils ne font aucun quartier aux *Negrillos* (*b*). On croit généralement que ces Noirs ſont les mêmes qui habitent la Nouvelle Guinée & pluſieurs Iſles entre ce Pays & les Philippines. C'eſt peu dire, mais c'eſt tout ce que l'on en dit. Car quoiqu'il y ait plus de deux-cens ans que les Européens ont quelque connoiſſance de la Nouvelle Guinée, on ignore encore ſi c'eſt un Continent ou une Iſle, ſi ce Pays obéit à un ſeul Prince ou à pluſieurs, ſi les peuples ſont diſpoſés à faire commerce, ou s'ils ſont auſſi intraitables que les *Negrillos* de Manille (*).

Il

(*a*) *Navarette* ubi ſup. L. VI. C. 4. (*b*) *Gem. Carreri.*

(*) Il eſt certain qu'il faut lire les Relations des Miſſionnaires avec beaucoup de précaution à divers égards; mais en même tems on doit convenir, que ſans eux on ne pourroit rien ſavoir du caractere, des inclinations & du génie des Indiens. Les Hiſtoriens Eſpagnols parlent des *Tagales* comme de peuples groſſiers & ſtupides, & propres à en faire des eſclaves. Un ſavant Jéſuite, qui avoit demeuré longtems à Manille, aſſure au contraire qu'ils ſont non ſeulement humains & traitables, mais civils & bien élevés (1). Un Cordelier, qui a fait des remarques ſur l'Ouvrage du Jéſuite, n'eſt pas tout-à-fait d'accord avec lui ſur l'article de la bonne éducation, ſur-tout par rapport à la preuve qu'il en donne, c'eſt qu'ils parlent toujours en tierce perſonne. Au-lieu de dire, *comment vous portez-vous?* ils diſent *comment ſe porte Monſieur un tel*, en nommant celui à qui ils parlent. Là-deſſus notre Critique fait la remarque ſuivante. „ J'ai été Miſſionnaire chez les *Ta-* „ *gales*, & quoiqu'il y ait dix-huit ans je n'ai pas oublié leur langue. J'ai fait la miſ- „ ſion parmi eux. J'ai entendu des milliers de confeſſions, & ai prêché quelques centai- „ nes de fois. Je ne diſconviens pas que pluſieurs, & ſur-tout les principaux, ne ſe ſervent „ de ce tour d'expreſſion, mais je ne puis accorder qu'il ſoit général: ils tutoyent mille „ & mille fois les Miſſionnaires. Ils ont appris quelques manieres des Eſpagnols avec „ leſquels ils converſent, ce qui fait que ceux des environs de Manille ſont plus civils. „ Diſcourant un jour ſur cet article avec quelques Indiens, un des principaux dit, ſi „ les Eſpagnols n'étoient pas venus dans notre Pays, nous aurions tous été des brutes, „ les lumieres de l'Evangile & le commerce nous ont rendu des hommes. Il diſoit la vé- „ rité, & faiſoit voir qu'il étoit homme de ſens. Par-là il paroît que les *Tagales* ne ſont „ pas par eux-mêmes auſſi civils & bien élevés, que quelques-uns le prétendent (2)". On voit que cela confirme plutôt que cela ne réfute ce que le Jéſuite rapporte; ils conviennent tous deux en un point, c'eſt que les *Tagales* ſont meilleurs Chretiens que leurs Maîtres, qu'ils ſont juſtes, charitables & induſtrieux; que les femmes ſont chaſtes, prudentes & extrêmement modeſtes; & les deux Ecrivains ſe plaignent qu'on les opprime mi

ſé-

(1) *P. Letona.* Relac. de las Iſlas Filipinas. Hiſtoria de la Compania de Jeſus en las Iſlas Filipinas, por *F. Colin*, C. XIII. p. 37.

(2) *Navarette*, L. VI. C. 32.

Section III. *Description des Philippines.*

Il faut à préſent parler des Provinces de cette Iſle. La Province de *Balayan* ſuit la ville de Manille, & s'étend le long de la côte, du côté oriental de l'Iſle, un peu au-delà de la Baye de *Batangas*. Il y avoit autrefois des Mines d'or, mais il y a longtems qu'elles ont été abandonnées. Il y a environ deux-mille-cinq-cens Indiens qui payent tribut: elle abonde en coton, en riz & en palmiers. Cette Province eſt bien cultivée, & la plupart des Eſpagnols y ont leurs maiſons de campagne. On entre enſuite dans celle de *Caliluya* ou *Tayabas*, qui s'étend juſqu'au Cap de *Bondo*, & dans le Pays juſqu'à *Maubun*, ſur la côte oppoſée de l'Iſle. Elle eſt plus grande & a plus d'habitans que la premiere.

Provinces de Balayan & de Camarines.

On paſſe après dans la Province de *Camarines*, où ſont compris *Bondo*, *Paſſacao*, *Ibalon* Capitale de la Juriſdiction de *Catanduanes*, *Bulan*, où ſe perdit le vaiſſeau *l'Incarnation*, revenant de la Nouvelle Eſpagne en 1649, *Sorſocon* ou *Bagatao*, Port où l'on bâtit les gros vaiſſeaux du Roi, & *Albay*, qui eſt une grande Baye hors du Détroit, proche de laquelle eſt un Volcan fort haut, que les Navires qui viennent de la Nouvelle Eſpagne apperçoivent de fort loin. Il y a dans cette Montagne quelques Sources d'eau chaude. Au-delà d'*Albay*, vers l'Orient, eſt le Cap de *Buiſaygay*. Ici la côte remonte vers le Nord, en laiſſant à droite les Iſles de Catanduanes. Enſuite en côtoyant l'Iſle vers l'Ouëſt on trouve la Riviere de *Bicor*, qui vient d'un Lac, & baigne la ville de *Caçeres*, fondée par *D. François de Sande*, ſecond Gouverneur & Propriétaire de ces Iſles. L'Evêque du Nouveau Caçeres y fait ſa réſidence, & les Provinces de Calilaya, de Camarines & d'Ibalon ſont ſous ſa Juriſdiction (*a*).

Celles de Paracale & de Cagayan.

On entre de la Province de Camarines dans celle de *Paracale*, où il y a de riches Mines d'or, d'autres Mines de différens métaux, & de la meilleure Pierre d'aiman. Elle eſt habitée par environ ſept-milles Indiens payant tribut. Le terrein eſt bon & plat, il produit du Cacao & des Palmiers, dont on tire de l'huile & du vin. Après trois jours de chemin le long de la côte, on trouve la Baye de *Mauban* dans le pli du bras, à l'oppoſite du coude où eſt Manille. Les Navires qui viennent de la Nouvelle Eſpagne ont quelquefois laiſſé l'argent dans cet endroit, pour le tranſporter à Manille. Au dehors de la Baye eſt le Port de *Lampon*, qui eſt ſemblable à celui de *Mauban*. Depuis Lampon juſqu'au Cap *del Engano*, la côte n'eſt habitée que par des Barbares. C'eſt en cet endroit que commence la Province & la Juriſdiction de *Cagayan*, qui eſt la plus grande qui ſoit dans les Iſles, ayant quatrevingt lieues en longueur ſur quarante de largeur. Sa Capi-

(*a*) Relac. de las Iſlas Filipinas. *Carreri* T. V. L. I. Ch 8.

férablement, & qu'on les maltraite; & en cela, pour dire la vérité, ils ne diſent rien que leurs prédéceſſeurs n'ayent dit, ayant toujours repréſenté à la Cour d'Eſpagne, que ſi l'on ne traitoit pas ces peuples en eſclaves, mais en ſujets, les Eſpagnols ſeroient auſſi puiſſans aux Philippines, qu'ils pourroient le ſouhaitter; mais il paroît que ce n'eſt pas de l'intérêt des gens qui ont l'autorité en main (1).

(1) Relac. de las Iſlas Filipinas.

SECTION III. *Description des Philippines.*

pitale est la *Nouvelle Ségovie*, fondée par le Gouverneur *Don Consalvo Ronquillo*, avec l'Eglise Cathédrale. La ville est située sur le bord d'une Riviere du même nom, qui traverse presque toute la Province. Le grand Alcayde ou Juge de la Province y fait sa résidence avec une Garnison d'Infanterie Espagnole. On y a bâti un Fort de pierre, & fait d'autres ouvrages, pour se défendre contre les *Irayas*, qui sont des Indiens révoltés, demeurans dans les montagnes, qui partagent toute l'Isle. Les Paroisses dans cette Province appartiennent aux Dominicains (*a*).

Le Cap le plus Septentrional est celui *Del Engano*, qui est fort dangereux pour les vents du Nord & les grands courans. Après avoir suivi la côte de l'Est à l'Ouëst pendant quinze lieues, on trouve l'autre pointe, que l'on appelle le *Boxeador*. Au-delà de ce Cap la côte tourne au Sud, & l'on fait encore vingt lieues dans la Province de Cagayan, & là commence celle d'*Illocos*. Les Cagayens tributaires sont au nombre d'environ neuf-mille, outre ceux qui ne sont pas encore subjugués. Toute la Province est fertile, & ses habitans, qui sont robustes, se partagent entre l'Agriculture & les Armes; les femmes font divers ouvrages de coton. Ses montagnes, aussi bien que toutes celles de l'Isle, ont des milliers d'essaims d'Abeilles, qui fournissent de la cire en si grande quantité, que tous les Pauvres s'en servent au-lieu d'huile: ils font leurs chandelles dans une canne, laissant aux deux extrémités un petit trou pour y passer la meche, ils ferment celui d'embas, & l'empliſſent par celui d'en haut, & dès que la cire est refroidie, ils brisent le moule; de cette maniere la chandelle est faite en un moment, & de la grosseur que l'on veut. On trouve encore sur ces montagnes beaucoup de bois de Brésil, de l'ébene, & d'autres bois estimés. Les Forêts sont pleines de sangliers, qui ne sont pas si bons que les nôtres, & de cerfs que l'on tue pour la peau & les cornes, dont on fait commerce avec les Chinois (*b*).

*Province d'*Illocos.

La Province d'*Illocos* passe pour une des plus peuplées & des plus riches des Isles. Elle a quarante lieues de côte, & est située sur les bords de la Riviere de *Bigan*. Le Gouverneur *Guido de Laceazaris*, successeur de l'Adelantado, y fonda en 1574 la ville *Fernandine*. Cette Province ne s'étend pas plus de huit lieues dans les terres; par de-là sont les montagnes & les forêts qu'habitent les *Igolottes*, Nation guerriere & de haute stature, & des Noirs qui ne sont pas encore subjugués. On a vu l'étendue du Pays entre les montagnes, lorsqu'en 1623 l'armée marcha sept jours, ne faisant que trois lieues par jour, sous des arbres de noix muscades sauvages & des pins; elle arriva enfin au haut de la montagne, où étoient les principales habitations des *Igolottes*. Ils vivent dans ces endroits-là, à cause des riches Mines d'or qui s'y trouvent; ils en amassent & le troquent avec ceux d'*Illocos* & de *Pangasinan* pour du tabac, du riz & autres choses. Outre l'or cette Province produit beaucoup de coton, dont on fait de belles étoffes (*c*).

On

(*a*) *Navarette*, *Luyts*, *Carreri* l. c.

(*b*) Relac. de las Islas Filipinas.

(*c*) *Carreri* ubi sup.

Section III. *Description des Philippines.*

On entre enſuite dans la Province de *Pangaſinan*, dont la côte a quarante lieues d'Eſpagne d'étendue; elle eſt à peu près de la même largeur que celle d'*Illocos*. Ses montagnes & ſes campagnes produiſent beaucoup de bois, que les Indiens appellent *Sibucan*, pour teindre en rouge & en bleu. Tout l'intérieur de la Province eſt habité par des Indiens ſauvages, qui vont comme les bêtes tout nuds & errans dans les forêts & ſur les montagnes, n'ayant qu'une feuille pour couvrir les parties naturelles. Ils ſement un peu de riz dans leurs vallées, & tâchent d'avoir ce qui leur manque des Indiens conquis, en leur donnant de petits morceaux d'or, qu'ils ramaſſent dans le lit des Rivieres. On compte neuf-mille Indiens, qui payent tribut dans la Province d'*Illocos*, & ſept-mille dans celle de *Pangaſinan*. C'eſt ſur la côte de cette derniere qu'eſt le Port de *Bolinao* & la *Playa Oada*, endroit fameux dans les Philippines, par la victoire que les Eſpagnols y remporterent ſur les Hollandois.

De Pangaſinan.

De Pampanga.

Après la Province de Pangaſinan ſuit celle de *Pampanga*, où finit le Dioceſe de la Nouvelle Ségovie, & commence celui de l'Archevêque de Manille. Cette Province eſt grande & importante, parceque les gens du Pays, étant bien inſtruits par les Eſpagnols, ſont néceſſaires pour la conſervation de l'Iſle, & effectivement ils s'en ſont ſervis non ſeulement dans Manille, mais encore dans Ternate, & en d'autres Provinces. Outre cela, le terroir y eſt fort fertile, ſur-tout en riz, dont elle fournit Manille. Elle fournit encore le bois pour la conſtruction des vaiſſeaux, ſes forêts étant ſur la Baye, peu éloignées du Port de *Cavite*. Il y a huit-mille Indiens qui payent le tribut en riz. Les *Zambales* & les *Negrillos* habitent les montagnes de cette Province. Ils ſont continuellement aux mains entre eux, pour s'empêcher tour à tour l'entrée dans les bois, où ils ont leurs pâturages & leurs chaſſes (*a*) (*).

La

(*a*) Relac. de las Iſlas Filipinas. *Navarette*, *Luyts*, *Gem. Carreri*, T. V. L. I. Ch. 8.

(*) On trouve dans *Navarette* une Relation claire & agréable de ces Peuples; comme elle eſt courte, nous la rapporterons dans les propres termes de l'Auteur (1). „ Le *P.* „ *Latona*, dit-il, aſſure qu'il y a dans l'Archevêché de Manille certains Idolâtres „ noirs, natifs d'une Iſle qui n'eſt pas conquiſe, qu'on appelle *Zambales*, & qui ne ſont „ pas encore ſubjugués. Mais ceux qui lui ont dit que ces Noirs ſont les *Zambales*, l'ont „ trompé; car les *Zambales* ſont les ennemis mortels des *Noirs*, qui les redoutent beaucoup. Il y en a parmi eux qui ſont fort bons Chrétiens; leurs bourgs ſont ſur les bords „ des montagnes, pour empêcher les Noirs de tomber ſur les bourgs des Indiens. C'eſt à „ cauſe de cela, & pour d'autres raiſons que les *Zambales* ſont exempts de corvées: ils „ payent leurs taxes en argent non travaillé & non en eſpece. Les Noirs ont les cheveux crépus comme les Cafres, ce que n'ont point les Zambales. Les Noirs ne ſont „ point aſſujettis, & il eſt impoſſible de les ſubjuguer quand on auroit une armée de „ cent-mille hommes. Premierement, parceque les montagnes ſont inacceſſibles & ſi „ couvertes de bois, qu'à moins d'abbattre les arbres, ni Eſpagnols ni Indiens ne peuvent faire un pas, & les Noirs entrent & ſortent à chaque trou comme des lievres. En „ ſecond lieu, parceque ſe tenant derriere les arbres, ils tuent à coups de fleches autant „ de gens qu'il leur plait, ſans être vus, parcequ'on ne peut diſtinguer leur couleur de „ celle des arbres. Quand les Indiens & les Zambales vont dans les montagnes, ils ont gé-

(1) *Navarette*, Tratados Hiſtoricos de la Monarchia de China. L. VI. C. 31.

SECTION III. *Description des* Philippines.

La Province de *Bahi*, qui eſt à l'Orient de Manille, produit auſſi du bois propre à la conſtruction des vaiſſeaux. Autour du Lac de ſon nom & des villages circonvoiſins, viennent les meilleurs fruits que l'on mange dans l'Iſle, ſur-tout la *Bonga* ou l'*Areque*, & le *Buyo*, qui eſt la même choſe que le Bétel. C'eſt un fruit aromatique très-tendre, mais celui de Manille ſurpaſſe tous les autres, & les Eſpagnols ne font autre choſe que d'en mâcher depuis le matin juſqu'au ſoir. Le fruit qui nait de cette plante s'appelle *Tacloué*. Les habitans de cette Province ſont fort fatigués à couper le bois néceſſaire pour les vaiſſeaux; il y en a tous les mois depuis deux-cens juſqu'à quatre-cens d'occupés à ſcier ſur les montagnes ou dans le Port de Cavite. Le Roi leur donne une piece de huit par mois, & du riz à ſuffiſance. On compte environ ſix-mille Indiens dans la Province qui payent tribut.

Provinces de Bahi & *de* Bulacan.

La Province de *Bulacan*, ſituée entre Pampanga & Tondo, eſt très-petite & habitée par les Tagales. Elle abonde en riz & en vin de palme, & n'a que trois-mille perſonnes payans tribut.

Il reſte à dire un mot d'une petite Province qui eſt proche de l'embouchure du Canal; elle n'a que ſa Capitale ſur les terres de Manille, & le reſte conſiſte en pluſieurs Iſles, comme *Catanduanes*, *Masbate* & *Bourias*. La premiere a trente lieues de tour, & ſa figure eſt triangulaire. Elle eſt des premieres que l'on trouve en venant aux Iſles, & ſi proche de l'Embocadero de

„ généralement du deſſous, & par cette raiſon ils tâchent d'attirer les Noirs en raſe „ campagne, mais cela n'eſt pas facile. Ils ſont tantôt en paix, tantôt en guerre avec „ les Indiens: quand ils ſont en paix, ils viennent en troupes dans les bourgs ou les „ villes, on leur donne du tabac, des guenilles & du vin, dont ils ſont fort contens, & „ quelques-uns aident aux principaux Indiens à cultiver leurs terres. Nous admirions „ qu'ils fuſſent ſi gras, ſi grands & ſi robuſtes, ne ſe nourriſſant que de racines ſauvages „ des montagnes, de quelques fruits, & de chair crue, n'ayant d'autre habit que leur „ peau, & d'autre lit que la terre. Chacun d'eux a ſon arc & ſes fleches: l'arc eſt „ auſſi long que celui qui s'en ſert; ils les font du bois d'une ſorte de palmier qui eſt „ auſſi dur que le fer; la corde eſt d'écorce d'arbre, & d'une force dont rien n'appro„ che. Ils ont encore une petite arme de fer plus large que la main, d'un quart d'aune „ de long, dont la poignée eſt fort belle, qu'ils diſoient être de coquilles d'huîtres brû„ lées & de limaçons: elle reſſembloit à de beau marbre. Ils ſe ſervent de cette arme „ quand on ſe mêle, & ils ſont ſi adroits qu'ils coupent la tête à un homme à la bou„ che. Tous les peuples de ces montagnes juſqu'à la nouvelle Ségovie eſtiment beau„ coup un crâne pour y boire, deſorte que celui qui a le plus de crânes paſſe pour le plus „ vaillant, & c'eſt pour jouir de cet honneur, que ſans autre vue ils vont en courſe pour „ couper des têtes. En quelques endroits ils font des dents qu'ils en tirent, des eſpeces „ de guirlandes qu'ils mettent ſur leurs têtes; celui qui en a le plus, eſt le plus eſtimé. „ Il y a une grande quantité de ces Peuples dans les montagnes d'*Orion*, ſur la Baye de „ Manille, mais ils ſont fort pacifiques; pendant tout le tems que j'y ai été, ils n'ont „ fait aucun dommage." Ce paſſage eſt curieux, & nous apprend des particularités qui ne ſe trouvent nulle part ailleurs. On y voit clairement qu'il y a dans ces Iſles deux races différentes de Noirs; les uns qui ſont de véritables Negres, & les autres qui ont des cheveux longs comme les Canarins du voiſinage de Goa; qu'ils ſont naturellement ennemis les uns des autres; que les premiers ſont féroces, & plus ſauvages que les autres; & que quoique l'on puiſſe civiliſer plus aiſément les uns, les autres ne ſont nullement auſſi impoſſibles à apprivoiſer, que la plupart des Ecrivains Eſpagnols & ceux qui les copient le prétendent, pour juſtifier la maniere dont ils traitent ces pauvres miſérables.

de St. Bernardin que plusieurs Pilotes s'y trompent; & croyant entrer dans la bouche du Détroit, ils se sont mis entre des seches très-dangereuses, dont toute l'Isle est environnée jusqu'à une portée de mousquet de la côte. Elle est exposée aux vents de Nord, ce qui fait qu'on n'en peut approcher que depuis la mi-Juin jusqu'à la mi-Septembre (*a*).

Section III. *Description des Philippines.*

L'Isle de Catanduanes.

Elle abonde en riz, huile de palme, cocos, miel & en cire. Il y a plusieurs Rivieres dangereuses à passer, dans le lit desquelles on trouve de l'or, que les torrens qui tombent des montagnes entraînent avec eux. La plus grande s'appelle *Catandangan*, & les Espagnols lui donnent le nom de *Catanduanes*, ce qui a donné le sien à l'Isle. La principale occupation des Habitans est de faire de petites barques légeres, qu'ils vont vendre à Mindoro, à Caleleya, à Balagan & ailleurs. Ils en font premierement une grande sans pont & sans cloux, mais qui est seulement cousue avec des cannes des Indes, & puis les autres plus petites, qu'ils mettent l'une dans l'autre, & les transportent ainsi à cent lieues (*b*). La Nation est belliqueuse, & se peint comme les *Bisayas*. Ces gens-là sont si bons mariniers, qu'en sautant dans l'eau ils redressent dans un clin d'œil une barque qui a tourné; comme ils craignent ces accidens, ils portent leurs provisions dans des troncs de cannes, bien bouchés & attachés aux côtés de la barque. Ils n'ont d'autre habillement qu'une veste, qui leur vient jusqu'aux genoux. Les femmes ont l'esprit mâle, cultivent la terre, & vont à la pêche comme les hommes. Elles sont habillées modestement à la maniere das *Bisayas*; elles ont une robe avec un long manteau, & leurs cheveux sont liés sur le haut de la tête d'un nœud fait en forme de rose. Elle portent sur le front un morceau d'or battu, large de deux doigts, qui est doublé de taffetas, & trois pendans d'or à chaque oreille, l'un comme on les porte en Europe, & les deux autres plus haut. Elles ont des anneaux aux jambes, qui font du bruit quand elles marchent (*c*).

Description de Manille.

La Ville de *Manille* est située, comme nous l'avons déja insinué, sur la pointe de terre que forme la Riviere, qui se rend du Lac dans la Mer, & dans l'endroit d'où *Michel Lopez* chassa, le 19 de Juin 1571, le Raja Maure, qui s'y étoit fortifié avec des remparts bien palissadés de palmiers, & quelques petites pieces de canon. La place peut avoir deux milles de tour, & de longueur environ un tiers de mille: sa figure est irréguliere, fort étroite aux deux bouts & large au milieu. Il y a six Portes, savoir celle de *Los Almazenes*, de *St. Dominique*, de *Parian*, de *Sainte Lucie*, la *Royale* & une Poterne. La muraille du côté de Cavite a cinq petites tours, garnies de canons de fer, mais à la pointe on trouve un fameux bastion qu'on appelle *della Fundizione*, & un peu plus loin un autre pareil. C'est entre ces deux ouvrages que se trouve la Porte Royale, qui est aussi garnie de bonne artillerie de fonte, avec plusieurs ouvrages extérieurs. On trouve ensuite la Porte de *Parian*, qui tire ce nom d'un fauxbourg qui la couvre, où il y a aussi plusieurs pieces de fonte. En continuant de suivre la Riviere, on trou-

(*a*) *Gem. Carreri*, l. c.
(*b*) *Coronel*, *Navarette*, *Luyts*.
(*c*) *Navarette*, *Luyts*, *Gem. Carreri*, ubi sup.

SECTION III. *Description des Philippines.*

trouve la Tour de St. Dominique, proche d'un Couvent de cet Ordre, & l'on acheve le tour de la ville en venant du Château, qui termine sa longueur. Ainsi Manille est baignée au Midi par la Mer, au Septentrion & à l'Orient par la Riviere, sur laquelle il y a des ponts-levis pour entrer dans la Porte Royale & dans celle de Parian. Les maisons de Manille, quoique de charpente, depuis le premier étage jusqu'en haut, ne laissent pas d'être assez agréables à cause de leurs belles galeries. Les rues sont larges, mais les fréquens tremblemens de terre en ont gâté la symétrie, parcequ'on y voit quantité de maisons ruinées, & qu'il y a peu d'apparence qu'on les rebâtisse (*a*).

Nombre des Habitans.

On y compte trois-mille habitans, mais nés presque tous de tant d'unions différentes, qu'il a fallu inventer des noms bizarres pour les distinguer. Cela est arrivé par les alliances qu'ont fait ensemble les Espagnols, les Indiens, les Chinois, les Malabares, les Noirs, & les autres qui habitent la ville & les Isles qui en dépendent. On voit la même chose dans les Pays que les Portugais ont conquis aux Indes, dans le Pérou, à la Nouvelle Espagne, & en d'autres endroits de l'Amérique. Quoique Manille soit également petite par l'enceinte de ses murs, & par le nombre de ses habitans, elle est néanmoins très-grande si l'on y comprend ses fauxbourgs : car à une portée de fusil de la Porte de Parian est le quartier des Marchands Chinois, qu'on appelle Sangleyes, où il y a plusieurs rues remplies de boutiques pleines d'étoffes de soye, de belles porcelaines & d'autres marchandises de prix. On y trouve toutes sortes d'Artisans & de Métiers, c'est ce qui fait que tout le bien des Bourgeois est entre les mains des Sangleyes, qui achettent & vendent tout, les Espagnols & les Indiens ne voulant pas s'en donner la peine (*). On compte près de trois-mille de ces Chinois dans Parian, & autant dans les Isles; on leur permet d'y demeurer, non comme à des Chretiens, mais comme à des gens qui pourront le devenir; en effet plusieurs se convertissent par la crainte d'être chassés (*b*).

Des Chinois qui habitent le Fauxbourg de Parian.

Il y en avoit autrefois jusqu'à quarante-mille, mais on en a tué un grand nombre dans les séditions qu'ils ont excitées plusieurs fois, & sur-tout la veille de St. François en 1603, comme on l'a vu plus haut : c'est pourquoi le Roi

(*a*) *Coronel* Relac. *Navarette*, *Carreri* T. V. L. I. Ch. 3. (*b*) Les mêmes, *Luyts*.

(*) Cela vient de la paresse des Espagnols, & de la pauvreté & de la défiance des Indiens; d'un côté ceux-ci ont peu de chose à mettre dans le commerce, & de l'autre ils craignent qu'on ne leur ôte ce peu qu'ils ont, ce qui selon les apparences leur arriveroit s'ils trafiquoient. Leur misere fait leur sureté; la réputation qu'ils ont d'être pauvres est cause qu'ils sont à l'abri des pieges qu'on leur tendroit s'ils étoient riches, ou si on les croyoit tels. Par-là tout passe entre les mains des industrieux Chinois, qui ne trouvent rien de bas, de fatigant, de pénible, pourvu qu'il y ait à gagner. Quant au nom qu'on leur donne dans le texte, nous en avons déja marqué l'origine. Ce que les François des Provinces méridionales de France sont pour les Espagnols en Europe, les Sangleyes le sont pour les Espagnols des Philippines : ils suppléent à leur défaut, font leur besogne, flattent leur vanité, supportent leurs hauteurs, & emportent leur argent, qu'ils acquierent à plus juste titre qu'eux : & pour dire la vérité, c'est-là le grief. Ces faits sont véritables à la lettre, & sont en même tems une peinture allégorique des divers moyens par lesquels quelques Nations s'enrichissent, & d'autres tombent dans la misere.

Roi Catholique leur a défendu de demeurer dans l'Iſle; on n'obſerve point du tout cet ordre, parceque tous les ans il en reſte beaucoup de cachés, de ceux qui viennent dans quarante ou cinquante Chiampans apporter quantité de marchandiſes, ſur leſquelles ils gagnent plus à Manille qu'à la Chine, où toutes les Manufactures ſont à très-bas prix. Les Marchands ou Sangleyes de Parian (*), ſont gouvernés par un Alcalde ou Prévôt, à qui ils donnent une ſomme conſidérable; ils font auſſi de gros préſens à l'Avocat-Fiſcal leur Protecteur, à ſon Intendant & aux autres Officiers, outre les tributs & les impôts qu'ils doivent payer au Roi. Pour la permiſſion de jouer à la Metoua, au commencement de leur nouvelle année, on exige d'eux dix-mille pieces de huit, & cependant cette permiſſion ne dure que peu de jours, afin qu'ils ne courent pas riſque de perdre le bien d'autrui. La Metoua eſt un Jeu de pair-ou-non; ils mettent une quantité de petites monnoyes en un monceau, qui eſt pour celui qui devine (*a*). Ceux qui tiennent le jeu y ſont ſi adroits, qu'à la longueur & à la hauteur du petit monceau ils en connoiſſent le nombre, & quelquefois en enlevent ſubtilement une piece, pour faire le nombre qu'ils ſe ſont propoſés. Les Eſpagnols tiennent ces Chinois rigoureuſement dans le devoir; on ne leur permet pas de paſſer la nuit dans les maiſons des Chretiens, & leurs boutiques ou maiſons ne doivent pas être ſans lumiere (†).

Section III. *Deſcription des Philippines.*

Lorſ-

(*a*) *Carreri*, ubi ſup.

(*) L'adreſſe & l'induſtrie de ces gens-là ſont ſi grandes, & ils ont l'art de ſavoir ſi bien ménager les paſſions, & flatter le foible de ceux à qui ils ont à faire, qu'ils emportent toujours la plus grande partie de l'argent qui vient tous les ans par le vaiſſeau de la Nouvelle Eſpagne. Ce ſont en un mot les plus ruſés Négocians qu'il y ait au Monde, & comme ils trompent conſtamment les autres, il arrive quelquefois qu'ils ſe trompent eux-mêmes. On en trouve un plaiſant exemple dans une Relation Eſpagnole, que nous rapporterons pour divertir le Lecteur. Un Eſpagnol avoit eu le malheur de perdre une partie du nez, ce qui l'expoſa ſi fort à la riſée publique dans Manille, qu'il fit venir un Artiſan Chinois, à qui il demanda s'il ne pourroit pas lui faire un nez poſtiche? Le Chinois s'y engagea ſur le champ, & fit effectivement ce que l'autre lui avoit demandé; l'Eſpagnol en fut ſi content, qu'il lui donna vingt ducats. Le faiſeur de nez, charmé de la ſomme, rapporta l'année ſuivante de la Chine toute une cargaiſon de nez poſtiches, ſans penſer que de pareils accidens n'arrivoient pas aſſez ſouvent pour lui fournir des marchands. Deſorte qu'avec toute ſon adreſſe il en fut pour ſes peines (1).

(†) Le danger qu'il y a à avoir un ſi grand nombre de ces gens-là auprès de la Capitale, a fait le ſujet des repréſentations qu'on a faites à la Cour d'Eſpagne, preſque depuis le tems que les Eſpagnols ſont en poſſeſſion de l'Iſle, mais preſque toujours ſans effet. Car quoique l'on ait quelquefois modéré l'abus, on n'y a jamais entierement remédié: la raiſon en eſt, que le Gouverneur & les Officiers trouvent leur compte à le laiſſer ſubſiſter, & le public ſeul gagneroit au remede. Ainſi pour répondre aux remontrances, ils n'ont jamais manqué de faire entendre à la Cour, que les taxes ordinaires & extraordinaires ſur les Chinois ſont le tiers de tout le revenu des Philippines, que l'on perdroit par conſéquent ſi on les banniſſoit; & cette raiſon, toute mauvaiſe qu'elle eſt, l'a emporté juſqu'à préſent. L'Auteur d'un des Mémoires que nous avons ſouvent cités, raiſonne ſur ce ſujet de la maniere ſuivante. Le Commerce des Philippines, tel qu'il ſe fait à

(1) Relac. de las Islas Filipinas, écrite par un Eccléſiaſtique qui avoit demeuré dix-huit ans à Manille.

SECTION III. *Description des Philippines.*

Lorsqu'on a passé le pont de la Riviere, qui est proche de Parian, on trouve les fauxbourgs de Tondo, Minondo, Sainte-Croix, Dilao, St. Michel, St. Jean de Bagambaya, St. Jaques, Notre Dame de l'Hermite, Malati, Chiapo, & autres au nombre de quinze, qui sont tous habités par des Indiens, des Tagales, & autres Nations, sous la direction d'un Alcalde (*a*).

Maisons de Manille & des environs.

La plupart des maisons sont de bois, & bâties sur des piliers le long de la Riviere; on y va en bateau comme à Siam. Elles sont couvertes de Nipas ou de feuilles de palmier; les côtés sont garnis de cannes: on monte dans plusieurs par des échelles, à cause que le terrein est humide & souvent plein d'eau. Dans le tems du petit Roi *Matanda*, Tondo étoit fortifié de remparts pourvus d'artillerie, mais il résista peu aux armes des Espagnols. On trouve dans l'espace, qui est entre ces fauxbourgs jusques au Lac de Bahi, sur l'un & l'autre bord de la Riviere, quantité de jardins, de fermes & de maisons de campagne, dont la vue est assez agréable; desorte qu'en considérant le tout ensemble, cela approche assez de ces grands villages étendus de Siam. Quant aux Edifices publics ils étoient autrefois beaucoup plus magnifiques qu'ils ne le sont à-présent, l'expérience ayant appris qu'il vaut mieux bâtir dans ce Pays-là de bois & de cannes, que de briques ou de pierre; mais la magnificence qui regne en dedans, prouve que les Espagnols la connoissent & n'en sont pas ennemis (*b*). Le College des Jésuites est à tous égards de beaucoup le plus considérable bâtiment de la ville: il fut fondé en 1581, & comme les

(*a*) *Mendoza* Descript. de l'Isle de Luçon. (*b*) *Carreri*, T. V. L. I. Ch 3.

à Manille est un des plus riches du Monde, & cependant Sa Majesté Catholique n'en tire presque rien, & ses sujets très-peu de chose D'où cela vient-il? Comme l'objet du Commerce est de gagner du bien, on peut le considérer comme une espece de Jeu, mais un Jeu d'adresse & non de hazard: desorte que ceux qui sont habiles & industrieux doivent à la fin emporter tout: à la Manille ce sont les Chinois qui tiennent le cornet, & à la longue tout ce qui se met au jeu passe dans leur poche; il n'y a que les Gouverneurs & les Grands, de qui ils tiennent ce privilege, qui ont part au butin. Le remede est simple & aisé à tous égards, à la réserve d'un seul, ce seroit de nommer successivement trois Gouverneurs honnêtes gens, qui préféraissent l'honneur à l'espérance incertaine de porter des richesses en Espagne; espérance qui en a séduit plusieurs, mais que très-peu ont vu accomplie Si quelques Gouverneurs de ce caractere traitoient les Indiens avec douceur, encourageoient leurs manufactures, & les laissoient jouir des fruits de leur industrie, sans les inquiéter, les Chinois perdroient bientôt ce Commerce, nonobstant toutes leurs finesses; une grande partie de l'argent qui vient du Mexique, demeureroit dans l'Isle; la Navigation augmenteroit, il s'établiroit de nouveaux endroits de Commerce, les revenus de Sa Majesté seroient en peu d'années dix fois plus grands, & le nombre de ses sujets doubleroit & tripleroit; car un grand nombre d'Indiens, qui sont Chretiens dans le cœur, ne veulent pas se faire baptiser, pour ne pas passer sous le joug d'un Gouvernement où il n'y a ni justice, ni regle, ni douceur: & où au contraire la rapine & la fraude ont régné depuis deux-cens ans, ont chassé des centaines de mille personnes de leur Pays, faute de subsistance, en ont fait périr des millions, malgré les biens que la Providence a accordés à ces Isles, & l'abondance de tout ce que les hommes s'accordent à nommer bénédictions temporelles (1).

(1) *Don Juan Gran y Monifalcon*, Justification &c.

les autres Maisons de cette Société il s'est de plus en plus enrichi, comme les Peres qui l'occupent sont toujours devenus plus accrédités & plus puissans. Il y a outre cela un grand nombre d'Eglises & de Couvents, à proportion de la grandeur de la ville. Le Château est situé, comme nous l'avons dit, sur la pointe occidentale de la ville, la Mer le baigne d'un côté, & la Riviere de l'autre: on l'appelle le Château de St. Jaques; il étoit originairement fortifié en forme de triangle, ayant un bastion du côté de la Mer, un second du côté de la Riviere, & un troisieme à la Pointe vers l'Occident, pour défendre le Port, qui n'est propre que pour de petits bâtimens. Après avoir parlé de la ville, il faut faire un pas plus loin, & faire connoître une autre place importante, que l'on regarde généralement comme le Port, parceque, comme nous venons de le remarquer, il n'y a que de petits vaisseaux qui remontent jusqu'à Manille (*a*).

SECTION III. *Description des Philippines.*

Description du Port de Cavite.

Cette ville s'appelle *Cavite*, nom que les Tagales lui ont donné: elle n'est éloignée que de trois lieues de Manille, au Sud, sur une langue de terre étroite, qui a d'un côté la Mer, & de l'autre le Golphe qui sert de Port. Elle est défendue par le Château de St. Philippe, qui commande le Port; & c'est le meilleur Fort de toute l'Isle: c'est un quarré régulier, avec quatre bastions assez bien pourvus de canon; c'est-là que sont les principaux magasins pour la Guerre & la Marine. La Baye est profonde presque par-tout, & fort poissonneuse; ses rives sont bordées de villages (*b*). A son entrée on trouve l'Isle de Maribele, qui a trois lieues de tour & une demi-lieue de largeur; elle est à huit lieues de Manille, & quoique ce soit une place très-importante, il n'y a qu'une très-petite garde sous le commandement d'un Officier, qui fait aussi l'office de Corrégidor dans le village. On entre dans la Baye par trois passages; le premier est entre l'Isle & la Pointe du Diable; c'est le plus fréquenté, parcequ'il est plus profond, & qu'il a une demi-lieue de largeur: le second a un quart de lieue de large, entre la côte opposée & l'Ecueil des chevaux; il n'est pas fort sûr, parcequ'il a peu de fonds & quelques petits rochers sous l'eau: le troisieme qui a trois lieues de large, est entre l'Ecueil des chevaux & la Pointe de Marigondon; il est rempli de bas-fonds, & l'on a besoin d'un bon Pilote en y entrant. Le Port est en demi-cercle; on y est à l'abri des vents de Sud, mais non pas de ceux du Nord. Sur la pointe où est le Château de St. Philippe, on voit aussi l'Arsenal, où l'on construit les Gallions, & il y a ordinairement depuis trois jusqu'à six & huit-cens Indiens qui y travaillent; on les releve tous les mois, & ils sont entretenus aux dépens du Roi, pendant qu'ils sont en service. Le fauxbourg de St. Roch dépend de Cavite, il a plus d'habitans que la ville, tant Espagnols qu'Indiens & Chinois. Il y a sur cette côte plusieurs autres Ports moins considérables, qui ne laissent pas d'être fort utiles, pour servir de retraite aux Jonques du Japon, & aux Bâtimens d'autres Nations Orientales, qui viennent en grand nom-

(*a*) *Coronel, Navarette, Luyts.* (*b*) *Carreri*, T. V. L. I. Ch. 8.

SECTION III. *Description des Philippines.*

nombre tous les ans dans la saison favorable (*a*) (*).

Gouvernement Ecclésiastique & Civil de Manille.

En parlant du Gouvernement, nous commencerons par respect par l'Ecclésiastique. Manille fut érigée en Evêché l'an 1581, & dix-sept ans après, par la faveur du Pape & du Roi d'Espagne, en Archevêché. Tout le Clergé de ces Isles est soumis à l'Archevêque comme à son Métropolitain. Il reçoit annuellement du Roi six-mille pieces de huit, les douze Chanoines de la Cathedrale ont chacun quatre ou cinq-cens pieces. Il y a outre Manille trois Evêchés aux Philippines, ceux de Zebu, de Camarines & de Cagayan, qui ont chacun cinq-mille pieces: outre cela il y a toujours un Evêque titulaire à Manille, qui prend le Gouvernement de la premire Eglise vacante, qui seroit obligée sans cela d'attendre six ans. Le Clergé inférieur est très-nombreux, & comme tous ces Ecclésiastiques tirent plus ou moins du Trésor Royal, c'est une grande charge pour l'Etat (*b*): il ne faut pourtant pas décider à la hâte, que c'est une charge inutile, puisqu'il est certain que les Indiens sont plus contenus dans le devoir par les exhortations & par le pouvoir que les Ecclésiastiques ont sur leur esprit, que par tout autre moyen (†). Quant au Gouvernement Civil, la ville de Manille est gouvernée

(*a*) Relac. de las Islas Filipinas. (*b*) *Carreri*, ubi sup.

(*) Les meilleures Relations que nous ayons de ces Isles, ne sont pas d'assez nouvelle date pour pouvoir parler avec certitude de leur état présent, & par cette raison nous n'osons pas assurer que les Jonques Japonoises viennent à-présent régulièrement sur les côtes de Luçon, mais on convient généralement qu'il vient des Japonois avec les Vaisseaux Chinois, & que de tems en tems ils se risquent seuls dans les Isles voisines. La Flotte de la Chine vient tous les ans depuis la mi-Décembre jusqu'à la fin de Janvier. Les Marchands mettent environ deux mois à expédier leurs affaires, & ils retournent communément à la Chine vers la fin de Mars, ou au commencement d'Avril; après ce tems-là la Navigation dans ces mers passe pour dangereuse; & à considérer les bâtimens dont on se sert, les naufrages y seroient plus fréquens qu'ils ne le sont, sans le grand nombre de ports & d'anses qui se trouvent dans les Isles voisines de Manille, où ils peuvent toujours se retirer & se mettre en sureté à la moindre apparence de mauvais tems (1).

(†) Le nombre des Prêtres Séculiers n'est pas grand, mais ces Isles fourmillent de Réguliers de différens Ordres, comme Dominiquains, Cordeliers, Jacobins, Augustins & Jésuites, qui desservent les Paroisses des divers Dioceses. Ils s'accordent assez bien ensemble, à la réserve des derniers, qui ne s'accordent avec personne, si ce n'est entre eux. C'est à ces Missionnaires que le Roi Catholique doit tous les Sujets Indiens qu'il a, & ils lui en procureroient encore davantage, si les abus du Gouvernement Civil n'empêchoient un grand nombre d'Indiens de se déclarer ouvertement Chretiens. Il paroît clairement par les Ouvrages que ces Missionnaires ont écrit, & par les Mémoires qu'ils ont présenté à la Cour d'Espagne, que ce sont les meilleurs patriotes qu'il y ait aux Philippines, & à divers égards ils se montrent fort desintéressés, en déclamant contre les Bénéfices simples, & contre la grandeur inutile de certains Ecclésiastiques, tandis qu'en d'autres endroits le Peuple manque de Pasteurs, faute de pouvoir les entretenir (2). Le P. *Navarette*, dans l'Ouvrage duquel il y a mille particularités curieuses, en fournit une forte preuve, en raisonnant contre les Jésuites, les seuls Prédicateurs qui soutiennent par des soldats les Ouvriers Apostoliques (3). „ Le Christianisme, dit ce respectable Auteur, avoit fait de „ grands progrès au Japon sans le secours des armes; & s'il s'y est anéanti, ce n'a pas „ été

(1) *Coronel*, Relac. de las Islas Filipinas y Malucas.
(2) *Navarette*, *Carreri*, *Combès*.
(3) *Navarette*, Tratados H.ſt. de la Monarchia de China.

Section III. *Description des Philippines.*

née par deux Alcaldes: les autres villes & les gros bourgs ont un Alcalde, & les villages un Corrégidor. Il y a appel de leurs sentences à la Cour Royale de Manille, composée de quatre Auditeurs ou Juges, & d'un Procureur-Fiscal. Chacun de ces Juges a trois-mille-trois-cens pieces de huit d'appointemens par an. Le Viceroi est Président de cette Cour, & en cette qualité il a quatre-mille pieces de huit, mais il n'a point de voix; quand les voix sont égales, il nomme un Docteur, qui a voix décisive. Le Procureur-Fiscal a six-cens pieces tous les ans des Chinois, en qualité de leur Protecteur (*a*).

De quelle maniere les Indiens sont gouvernés, & la nature des Encomiendas.

A l'égard des Indiens qui sont soumis, ils payent le tribut selon les proportions suivantes; ceux qui ne sont pas mariés payent depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à soixante, cinq réales par tête, aussi bien que les filles depuis vingt-quatre jusqu'à cinquante: ceux qui sont mariés payent dix réales. On compte dans toutes les Isles deux-cens-cinquante-mille Indiens, sujets du Roi Catholique, dont deux cinquiemes payent tribut au Roi, les autres dépendent des Seigneurs. Les Seigneuries s'appellent en Espagnol *Encomienda*, & les Seigneurs *Encomendaro*; mais ils doivent payer sur le tribut qu'ils reçoivent deux réales par tête, pour l'entretien des troupes, & au-

(*a*) Relac. de las Islas Filipinas, *Navarette*, *Carreri*.

» été faute de soldats, mais par d'autres causes, que l'on auroit bien pu prévenir. Les » deux persécutions générales à la Chine ont eu aussi d'autres causes. Je trouve que par- » tout il y a quelque chose à dire. Les Peres de la Société, ayant mené des soldats en » Ethiopie, en ont été chassés sans espérance de retour; on les regarde comme des » espions au Tonquin, dans la Cochinchine & à la Chine: cela est moins mauvais que » l'autre. Nous n'avons aussi rien gagné en allant avec des troupes de Manille à Itui; ce » fut l'avis particulier d'un seul, que les autres desapprouverent, en prédisant le mauvais » succès de l'entreprise. Tant qu'il n'y eut que trois Peres dans cette Province, ils fi- » rent quelques progrès, & prêcherent en paix & sans être troublés; les soldats ne pa- » rurent pas sitôt, que les Naturels allarmés coururent aux armes, brûlerent, blesserent, » massacrerent, & tout fut perdu. On sait ce qui est arrivé dans les Isles *Marianes*, ainsi » il n'est pas besoin de preuves. J'ai encore une autre difficulté, c'est que si les Missions » doivent être soutenues par la force des armes, il n'y en peut avoir que très-peu, en- » sorte qu'il faut y renoncer, ou suivre l'exemple des Apôtres; car d'où tirerons nous » des troupes pour soutenir ceux qui prêchent à la Chine, au Japon, & dans les Etats » du Grand-Mogol? Je ne nomme que ces Pays-là sans parler de plusieurs autres vas- » tes Royaumes. Mais si tous les soldats de l'Eglise ne suffisent pas pour trois endroits, » par quel moyen soutiendrons-nous les autres Missions? Je suis persuadé qu'un seul » Chretien instruit & converti par les voyes de la douceur, en vaut vingt de ceux que » l'appareil militaire fait. Ceux qui parlent de la protection des troupes Chretiennes, » s'imaginent que les soldats ne font qu'aider & défendre; mais je soutiens qu'ils font » plus de mal par leurs débauches en un jour, que vingt Missionnaires ne peuvent répa- » rer en un an. Mais, dit-on, s'il n'y a pas de troupes, les infideles tueront les Mis- » sionnaires avant qu'ils ayent pu faire le moindre bien. Qu'ils les tuent: Jésus-Christ » lui-même & ses Apôtres ont été mis à mort; & c'est faire assez que d'arroser la ter- » re de son sang, pour qu'elle rapporte dans la suite une plus abondante moisson". Voilà, il faut l'avouer, qui est beau & héroïque. D'autres Procureurs, car le *P. Navarette* étoit revêtu de cette charge, on insisté sur cet article, soutenant que sans le secours des soldats ils pouvoient gagner des milliers de Sujets au Roi Catholique, les rendre industrieux sans autres Loix que celles de l'Evangile, & le Pays riche & florissant moyennant que leurs Prosélytes fussent à couvert de toute oppression temporelle ou spirituelle.

SECTION III. *Description des* Philippines.

autant pour le Prêtre de la Paroisse (*a*). On compte que les Revenus Royaux montent à cinq-cens-mille pieces de huit, outre les casuels. Il y a environ quatre-mille hommes de troupes dans les Philippines, dont huit-cens ou mille sont en garnison à Manille. Le Viceroi est aussi Capitaine-Général, & sous ce titre il a quatre-mille pieces de huit (*b*). Nous parlerons de l'étendue de son autorité dans la suite. Après avoir fait connoître l'Isle de Luçon & Manille sa Capitale, nous allons faire une courte description du reste de cet Archipel.

SECTION IV.

Description des Isles qui dépendent de Luçon; *leur Situation, leurs Productions, le Tribut qu'elles payent, leurs Avantages & Desavantages, la Maniere dont les* Espagnols *traitent les Habitans, & dont ils s'assurent de leur soumission, nonobstant le peu de Troupes qu'ils ont.*

SECTION IV. *Suite de la Description des* Philippines.

La méthode la plus aisée, la plus naturelle & la plus utile de faire la description des petites Isles qui sont dans le voisinage de Luçon, c'est de commencer par celles qui sont le long du Canal par où passe le Galion qui va à la Nouvelle Espagne, & de continuer ensuite par celles qui sont au Sud, à l'Ouëst & au Nord. La premiere est *Capoul*, qui a trois lieues de tour; son terroir est très-fertile & fort agréable, les Indiens y ont de bonnes habitations, faites à la maniere de celles des Bisayas. A quelques lieues au Nord-Est de l'embouchure du Détroit est *Ticao*, qui a huit lieues de circuit, habitée par des Indiens, dont la plus grande partie sont indépendans, ou dans le stile des Espagnols sauvages. Il y a un assez bon Port, on y trouve de l'eau fraîche & du bois; c'est la derniere terre que touchent les vaisseaux qui vont à la Nouvelle Espagne (*c*).

Description des autres Philippines.

A quatre lieues à l'Ouëst de *Ticao*, on trouve *Bourias*. Cette Isle a cinq lieues de tour, & contient quelques Indiens tributaires, Paroissiens de Masbate, qui est dans une autre Isle au Sud de la derniere, & qui n'est pas éloignée de *Ticao*. L'Isle de *Masbate* a trente lieues de circuit, & est longue à proportion: ses Ports sont commodes pour tous les vaisseaux, pour y faire de l'eau. Elle est habitée par deux-cens-cinquante familles Indiennes, qui payent le tribut en cire, sel & civette. Mais ceux qui demeurent dans les montagnes, & qui sont venus originairement d'ailleurs, sont en fort grand nombre. Les Mines d'or qui y sont produisoient autrefois beaucoup de ce précieux métal, qui étoit à vingt-deux carats (*d*). On ne travaille point aujourd'hui à ces Mines: car pour les Indiens, lorsqu'ils ont un plat de riz ils ne songent gueres à l'or; & s'ils en ramassent quelquefois dans les Rivieres, ce n'est que quand on les presse de payer le tribut, n'en pre-

(*a*) Les mêmes.
(*b*) *Don Juan Gran y Montfalcon* Justification &c.
(*c*) *Carreri*, T. V. L. I. Ch. 9.
(*d*) Ibid.

prenant pas plus qu'il ne leur en faut pour cela. Les bords de cette Isle sont souvent enrichis d'ambregris, qu'y jettent les courans du Canal qui s'y termine (*a*).

Section IV. *Suite de la Description des Philippines.*

Laissant derriere Ticao, Masbate & Bourias, & suivant la même route, on trouve *Marinduque* à quinze lieues de Manille. Elle en a dix-huit de tour, son terroir est élevé & abondant en cocos & autres fruits, dont les habitans se nourrissent, parcequ'on y trouve peu de riz. On y fait beaucoup de poix, & la cire n'y est pas si commune que dans les autres Isles. *Mindoro*, qui est à huit lieues de Manille & à cinq de Marinduque, a quinze lieues de long sur huit de large; & en a soixante-dix de circuit; sa plus grande largeur est au Cap du Sud, où avec une autre petite Isle élevée, qu'on appelle *Ebin*, elle forme un Détroit entre elle & *Panay*, à qui l'on donne le nom de *Potol*. Il y en a encore une autre entre cette Isle & *Luban*, qui est connu sous le nom de *Calabite*. La terre de *Mindoro* est haute & montagneuse, elle abonde en dattes & en toute autre sorte de fruits, mais on ne trouve du riz qu'en de certains endroits. Les Canaux & les embouchures des Rivieres sont habités par des Indiens, qui payent tribut; du côté de l'Est, du Nord-Est & du côté de Manille, ce sont des Tagales, & du côté de celle de Panay, ce sont des Bisayas. Ceux qui occupent le cœur de l'Isle sont des Manghiens, qui parlent une langue différente, mais ni les uns ni les autres n'ont aucune forme de Gouvernement. Ils vont nuds, & ne couvrent que les parties naturelles: comme ils ne se nourrissent que de fruits, ils changent de demeure suivant les saisons. Quoiqu'ils soient voisins de Manille, ils ont encore la simplicité de changer la cire de leurs montagnes pour des cloux, des couteaux, des aiguilles, des plats & autres bagatelles (*b*). La Capitale de l'Isle, où l'Alcalde fait sa résidence, est *Baco*: on trouve proche de cette place, le vieux Mindoro, qui a donné le nom à l'Isle. Un de ses Caps, appellé le *Varadero*, s'étend vers *Tal*, village de la côte de Manille, entre les Bayes de Bobou & de Batangas; & parcequ'il se trouve entre les deux une petite Isle, que l'on appelle *Verte*, le passage pour les vaisseaux qui vont à Cavite & qui en viennent, n'a pas plus d'un mille de large; ce qui cause des tournans & des courans qui mettent les vaisseaux en grand danger, lorsqu'ils n'entrent pas dans le Canal avec un vent & un courant favorable. On compte dans Mindoro & dans Louban dix-sept-cens habitans, qui payent le tribut en cire, & en une espece de chanvre noir, dont on fait des cables pour les vaisseaux du Roi. *Louban* est une petite Isle basse, qui a cinq lieues de tour; la petite Isle d'*Ambie* en est tout proche, où se trouve un Volcan fort haut, que l'on découvre de fort loin, à cause des flammes continuelles qu'il vomit. De Louban en remontant vers le Nord, on ne voit aucune Isle digne de remarque; seulement, après avoir passé le Cap Boxeador à huit lieues vis-à-vis de la Nouvelle Ségovie, on rencontre les petites Isles basses de *los Babouyanes*, qui s'étendent jusqu'aux Isles de Formose & de Liquejos (*).

Isles de Marinduque, Mindoro, Ebin &c.

Dans

(*a*) Relac de las Islas Filipinas. *Navarette*, *Carreri*. l. c. (*b*) *Carreri*, ubi sup.

(*) Ce fut à l'Orient de ces Isles, mais à une Latitude incertaine, que vers le commen-

SECTION IV. *Suite de la Description des* Philippines.

Dans la plus proche que l'on a conquiſe, il y a cinq-cens originaires qui payent tribut. Elle produit de la cire, de l'ébene, des patates, des cocos, des plantains, & autres choſes qui ſervent à nourrir les habitans. A quatorze ou quinze lieues au Sud-Ouëſt de Louban ſe trouvent les *Calamianes*, Province compoſée de dix-ſept Iſles ſoumiſes, outre pluſieurs autres qui ne le ſont point encore. Parmi les premieres il y en a une grande, que l'on appelle *Paragoa*, dont une partie appartient aux Eſpagnols, & l'autre au Roi de Borneo (*a*).

Iſle de Paragoa *& les Iſles qui ſont entre celle-là &* Borneo.

L'Iſle de *Paragoa* eſt la troiſieme en grandeur parmi les Philippines: elle a deux-cens-cinquante lieues de tour, cent en longueur, mais ſa largeur n'eſt que de douze ou quatorze. Le milieu de l'Iſle eſt ſous le neuvieme ou dixieme degré; le Cap le plus avancé, nommé *Taguſan*, vers le Nord-Ouëſt, n'eſt qu'à cinquante lieues de Borneo. Dans cet eſpace il y a une ſi grande quantité d'Iſles baſſes, qu'elles paroiſſent joindre les deux grandes. Les habitans des côtes de ces Iſles & de Taguſan ſont Sujets du Roi de Borneo, qui eſt Mahométan (*b*); mais le milieu du Pays eſt habité par des Indiens ſauvages, barbares, & ſans Roi, qui apportent tous leurs ſoins à ne ſe pas laiſſer ſoumettre par le Roi de Borneo, ni par les Eſpagnols, qui ſont maîtres de la moitié de l'Iſle. Ils peuvent avoir douze-cens Indiens, qui leur payent tribut; ces Indiens ſont auſſi noirs que les Negres d'Afrique,

(*a*) Relac. de las Iſlas Filipinas. *Navarette*, *Carreri*, ubi ſup.

(*b*) *Carreri*, T. V. L. I. Ch. 9.

que, mencement, & même vers le milieu du dix-ſeptieme ſiecle, les Eſpagnols & les Portugais envoyerent diverſes fois des vaiſſeaux, pour découvrir une petite Iſle, nommée *Riccadoro* (1), dont voici l'hiſtoire en peu de mots. Un vaiſſeau Portugais, qui alloit de Macao au Japon (2), ayant été accueilli par une violente tempête, ſe mit à couvert dans une petite Iſle inconnue: trouvant que la terre du foyer s'étoit détachée ils prirent une ſorte de terre rouge, qu'ils trouverent dans l'Iſle, pour en faire une couche, & continuerent leur voyage. Peu de jours après ils trouverent le foyer encore défait; quand ils l'examinerent, ils s'apperçurent que la terre rouge étoit en partie conſumée, & en partie changée en une plaque d'or, par la chaleur du feu, cela leur fit donner à cette Iſle le nom de *Riccadoro*. On n'a jamais pu la retrouver depuis, & l'on croit que les violentes tempêtes auxquelles les vaiſſeaux ſont expoſés dans ces mers en ſont la cauſe (3). Un des derniers vaiſſeaux employés à cette recherche fut envoyé par le Viceroi de la Nouvelle Eſpagne, & partit d'Acapulco ſous le commandement d'un Capitaine nommé *Sébaſtien*. La tempête le jetta ſur les côtes du Japon: le Gouvernement naturellement ombrageux conçut des ſoupçons, ou d'autres Européens lui en firent naître; on s'imagina que ce vaiſſeau étoit envoyé pour découvrir ſur les côtes un bon Port pour y tranſporter des troupes Eſpagnoles; ce fut-là une des principales cauſes de la perſécution qui s'alluma contre les Chretiens, & de l'interdiction abſolue de tout commerce avec les Eſpagnols & les Portugais (4), dont nous avons déja parlé dans le Chapitre précédent.

(1) Ce qu'on dit ici eſt ſur l'autorité d'une ancienne Carte Eſpagnole.

(2) L'Amirante *D. Hieronimo de Banvelos y Carillo*, Relac. de las Iſlas Filipinas, à la marge, où il dit auſſi qu'il avoit une fois eſſuyé une violente tempête à la hauteur de cette Iſle.

(3) *Gem. Carreri*, P. V. L. III. Ch. 6. mais il dit qu'elle fut découverte par un Gallion, qui alloit de Manille à Acapulco, ce qui eſt plus vraiſemblable, s'il ne confond pas les Iſles de *Riccadoro* & de *Ricca Plata* avec les Iſles de Salomon.

(4) L'Amirante *Don Hieronimo de Banvelos y Carillo*, Relac. de las Iſlas Filipinas.

que, & ils n'ont jamais de demeure fixe (*). Ils ſont fort fideles aux Eſpagnols, qui tiennent-là une garniſon de deux-cens hommes, partie Eſpagnols, partie Indiens, avec un Juge, qui fait ſa réſidence à *Taytay*, ſur le Cap oppoſé à celui de Taguſan, que les Eſpagnols appellent Bornei, où il y a un Fort médiocre. Le Lampuan ou Gouverneur pour le Roi de Borneo, demeure à *Lavo*. L'Iſle eſt fort montagneuſe, & pleine de toutes ſortes d'arbres & d'animaux; on trouve beaucoup de cire ſur les montagnes, mais elle produit peu de riz (*a*).

Section IV. *Suite de la Deſcription des Philippines.*

Proche du Cap Septentrional de Paragoa, vers l'Eſt, ſe voyent les trois Iſles appellées *Calamianes*, qui donnent le nom à une Province. Ces Iſles & neuf autres voiſines, toutes petites, ſont habitées par des Indiens paiſibles. Dans les unes il y en a cent-cinquante qui payent tribut, dans les autres moins. La principale choſe que rapportent leurs montagnes eſt de la cire, dont ils font la récolte deux fois par an. On trouve ſur les roches proche de la mer, de ces nids d'oiſeaux ſi eſtimés (*b*); & l'on péche de très-belles perles le long des côtes (*c*).

Iſle de Cuyo, & la belle Iſle de Panay.

Au-delà des Calamianes, à la vue de la haute montagne de Mindoro, ſont les cinq Iſles de *Cuyo*, peu éloignées les unes des autres. Il y a environ cinq-cens familles qui payent tribut, qui ſont plus civiliſées & plus affectionnées aux Eſpagnols que celles de Calamianes & de Paragoa. Ils ſont fort laborieux, & c'eſt ce qui fait qu'ils recueillent une grande quantité de riz, de légumes & des fruits. Les montagnes ſont pleines de toute ſorte de gibier. La Province de Calamianes finit à ces Iſles, & l'on entre dans celle de *Panay*, dont la premiere terre eſt *Potol*. Comme Paragoa eſt la plus grande Iſle après celles de Manille & de Mindanao, *Panay* eſt la plus peuplée & la plus fertile de tout l'Archipel (*d*); ſa figure eſt triangulaire, & elle a cent lieues de tour. Les noms de ces principaux Caps ſont Potol, Naſo, & Boulacabi. La côte depuis Boulacabi juſqu'à Potol court de l'Eſt à l'Ouëſt;

(*a*) Relac. de las Iſlas Filipinas, *Luyts.*
(*b*) Voy. la deſcription des nids d'oiſeaux dans le Ch. VII.
(*c*) Relac. de las Iſlas Filipinas, *Navarette*, *Carreri*, ubi ſup.
(*d*) *Carreri*, T. V. L. I. Ch. 9.

(*) Il ne ſera pas hors de propos d'obſerver que l'on n'a pas juſqu'à préſent donné de notion ſatisfaiſante des deux différentes races de Noirs qui habitent la plupart des Iſles de cet Archipel; les uns ont le nez écraſé, de groſſes levres & les cheveux crépus, comme les Negres de la côte de Guinée; les autres ont les traits bien proportionnés, & de longs cheveux noirs, friſés naturellement. Les premiers prétendent être les habitans naturels de ces Iſles, & dans celle de Luçon en particulier ils ont dit aux Miſſionnaires que les Tagales étoient leurs eſclaves. Les Eſpagnols les appellent *Negrillos* & *Zambales*, mais ils avouent qu'ils ne connoiſſent pas la diſtinction qu'il y a entre ces Peuples, & qu'ils ignorent comment ils ſont venus dans ces Iſles. Quant aux Negrillos, il eſt très-apparent qu'ils ſont venus du Pays qui a été ſi longtems, & qui eſt encore ſi peu connu des Européens, qu'ils ont appellé la Nouvelle Guinée, parceque tous les habitans ſont de cet ordre; c'eſt ce qui eſt d'autant plus probable, que l'Archipel, compoſé d'un nombre infini d'Iſles, qui a été découvert au commencement de ce dix-huitieme ſiecle, & qu'on a nommé les nouvelles Philippines, forme une eſpece de demi cercle entre la Nouvelle Guinée & Mindanao, la plus méridionale des Philippines, où ces Negrillos ſont en plus grand nombre que nulle part ailleurs. D'autre part les Zambales ſont en plus grand nombre dans les Iſles Septentrionales, & par cette raiſon il y a de l'apparence qu'ils ſont venus du Continent de l'Aſie.

SECTION IV. *Suite de la Description des Philippines.*

l'Ouëst; celle de Potol à Naso du Nord au Sud; celle de Boulacabi jusqu'au Cap d'Iloilo, qui est plus petit que les autres, va encore du Nord au Sud; celle d'Iloilo à Naso, de l'Est à l'Ouëst. Le milieu de l'Isle est sous le dixieme degré de Latitude. Du côté du Nord, presque au milieu des deux Caps de Boulacabi & de Potol, la fameuse Riviere de Panay se rend à la mer, vis-à-vis de la petite Isle *Lutaya*, dans le Port de laquelle les Espagnols trouverent une sure retraite, avant la découverte & la conquête de Manille & de Cavite. La fertilité de l'Isle de *Panay* vient de ce qu'elle est arrosée de plusieurs Rivieres, desorte qu'on ne peut pas faire une lieue sans trouver un ruisseau, sur-tout proche de la grande Riviere qui donne son nom à toute l'Isle, & qui l'arrose pendant quarante lieues (*a*).

Couvernement, Productions, Revenus, & nombre des Habitans de Panay.

L'Isle est divisée en deux Jurisdictions, afin que la Justice soit mieux administrée. La premiere, qui est celle de *Panay*, s'étend depuis le Cap de Potol jusqu'à celui de Boulacabi: le reste de l'Isle dépend du Juge d'*Otton*, qui fait sa résidence à Iloilo, situé sur un Cap, qui s'avançant vers le Sud entre les Rivieres de Tig, Bavan & Jaro, forme avec l'Isle d'*Imaraz* un Détroit qui n'a pas plus de demi-lieue de largeur, ou pour mieux dire un Port ouvert. Ce fut sur ce Cap que le Gouverneur *Consalve Ronquillo* fit bâtir un Fort en 1681. Les Indiens tributaires sont au nombre de seize-mille-trois-cens-soixante, qui payent partie au Roi, partie aux Seigneurs particuliers, mais tout en riz, l'Isle en produisant cent-mille boisseaux, mesure d'Espagne; il y a peu d'autre grain (*b*). Les habitans sont d'une taille épaisse, bons laboureurs & habiles chasseurs, l'Isle leur fournissant des cerfs & des sangliers en quantité. Les femmes s'occupent à faire des étoffes de diverses couleurs. On compte dans l'Isle quatorze Paroisses dépendantes des Augustins, trois Bénéfices desservis par des Prêtres Séculiers, & un College de Jésuites, dans lequel on administre les Sacremens à la Garnison d'Iloilo. Outre les Indiens qui payent tribut, il y a encore de ces Noirs que les Espagnols appellent Negrillos, qui ont été les premiers habitans de l'Isle, & que les Bisayas ont obligés de se retirer au fonds des bois (*c*). Ils n'ont pas les cheveux si crépus, & sont de plus petite taille que ceux de Guinée. Ils demeurent dans les lieux les plus sauvages des montagnes, & vont nuds comme des bêtes; ils sont si légers à la course, que souvent ils attrappent des cerfs & des sangliers. Quand ils en ont tué quelqu'un, ils demeurent autour de l'animal jusqu'à ce qu'il soit mangé, n'ayant d'autre subsistance que celle qu'ils tirent de leur arc & de leurs fleches. Ils fuient les Espagnols, non par haine mais par crainte. Parmi les Isles qui sont autour de Panay, se trouve celle d'*Imaraz*, vis-à-vis d'Iloilo. Elle est longue & basse, a dix lieues de tour & trois de largeur; son terroir est fertile, abondant en salsepareille & en bonnes eaux. On trouve dans les montagnes des cerfs, des sangliers & quantité de bons arbres. Il y a le Port de *Ste. Anne*, qui n'est qu'à trois lieues d'Iloilo (*d*).

A

(*a*) *Mendoza*, *Coronel*, *Luyts*.
(*b*) Relat. de las Islas Filipinas, *Carreri*, l. c.
(*c*) *Mendoza*, *Navarette*, *Carreri* ubi sup.
(*d*) *Mendoza*, *Luyts*, *Carreri* l. c.

A dix ou douze lieues de Boulacabi eſt l'Iſle de *Sibouyan*, pareille à celle d'Imaraz. Deux lieues plus au Nord on trouve *Romblon* & *Batan*, & enfin l'Iſle de *Tablas*, qui eſt plus grande que les dernieres, & n'eſt éloignée du Cap de Potol que de cinq lieues. Il y a beaucoup d'Indiens qui parlent la même langue que ceux de Panay; ils ne différent preſque en rien les uns des autres. Voilà quelles ſont les Iſles les plus voiſines de Manille, voyons à préſent celles qui en ſont plus éloignées.

Section IV. *Suite de la Deſcription des Philippines.*

Autres Iſles.

Entre les deux grandes Iſles de Manille & de Mindanao, la premiere la plus ſeptentrionale & l'autre la plus méridionale de cet Archipel, on trouve les Iſles de *Samar*, *Leyte* & *Bohol*, qui ſe ſuivent & entrent dans le demi cercle que toutes ces Iſles forment. La premiere & la plus proche de Manille s'appelle *Samar* du côté des Iſles, & *Ibabao* du côté de la grande Mer. Elle reſſemble pour la figure à un corps humain, ſans tête ni jambes; ſa plus grande longueur eſt depuis le Cap de *Baliquaton*, qui avec la pointe de Manille forme le Détroit de St. Bernardin (*) à treize degrés, trente minutes de Latitude Septentrionale, juſqu'à celui de Guiguan ſous le onzieme vers le Sud. Les deux autres Caps, qui font la plus grande largeur de l'Iſle, ſont le Cap du *St. Eſprit*, dont les hautes montagnes ſe font voir de loin aux vaiſſeaux qui viennent de la Nouvelle Eſpagne, & l'autre à l'oppoſite vis-à-vis de *Leyte*, qui forme un Détroit, large tout au plus d'un jet de pierre, & où cependant un vaiſſeau nommé *St. Juanillo* a paſſé en venant de l'Amérique (*a*). L'Iſle a environ cent-trente lieues de tour. Entre le Cap de Guiguan & celui du St. Eſprit on trouve le Port de *Borongon*, & pas loin delà ceux de *Palapa* & de *Catubig*, la petite Iſle de *Bin* & la côte de

Iſle de Samar.

(*a*) *Navarette*, *Coronel*, *Carreri*, T. V. L. I. Ch. 10.

(*) Ce Détroit eſt un des plus fameux qu'il y ait dans le Monde connu. Si la difficulté de le paſſer eſt en quelque façon avantageuſe à la ville de Manille, en ce qu'il ne ſeroit gueres poſſible à une Eſcadre d'y paſſer ſans avoir un Pilote du Pays, il eſt auſſi très-dangereux pour les Eſpagnols mêmes, & leur donne bien de la peine, comme on en peut juger par la deſcription qui ſe trouve dans le texte, qui eſt tirée exactement d'un Auteur qui y avoit paſſé lui-même, & qui a d'ailleurs beaucoup profité des Relations Eſpagnoles des Philippines. La petite Iſle de *St. Bernard* eſt au douzieme degré, quarante-cinq minutes de Latitude Septentrionale, & le Cap du St. Eſprit au douzieme degré, quarante minutes. Dans la plupart des Cartes Eſpagnoles le Détroit eſt nommé *Embocadero de S. Bernardini*, en d'autres *Eſtricho de Manila* ou Détroit de Manille, pour le diſtinguer de l'autre Détroit, qu'il faut auſſi paſſer avant que de pouvoir gagner le Port de Cavite, & qui s'appelle *Eſtricho de Mindoro*; tout le Détroit eſt embarraſſé de petites Iſles, qui en rendent le paſſage difficile & dangereux (1). Il arrive quelquefois que le Gallion d'Acapulco ne peut entrer dans le Détroit de St. Bernardin faute de vent, alors il eſt contraint d'entrer dans le Port de *Lampon*, ſur la côte orientale de Luçon, d'où l'on tranſporte la cargaiſon ſur le dos des hommes, ce qui a coûté la vie à pluſieurs milliers d'Indiens. D'autrefois le Gallion a abordé à la Nouvelle Ségovie, dans le Nord de l'Iſle; & comme ce lieu eſt encore plus éloigné de Manille, le double d'Indiens a péri pour tranſporter la charge: cela ne vient uniquement que de ce que le Gallion ne part pas d'aſſez bonne heure de la Nouvelle Eſpagne (2).

(1) *Carreri* T. V. L. III. Ch. 1-3. On a auſſi conſulté les Cartes Eſpagnoles, Hollandoiſes & Angloiſes.

(2) *Navarette*, Tratados Hiſtoricos de la Monarchia de China.

SECTION IV. *Suite de la Description des Philippines.*

de *Catarman*. Il y a souvent des barques de Nations inconnues, qui font naufrage sur la côte de Palapa. En entrant par le Détroit de St. Bernardin, après avoir passé Baliquaton, on trouve la côte de Samar, le long de laquelle sont les villages d'*Ibatan*, de *Bangahon*, de *Catbalogan*, de *Paranos* & de *Calviga*. On passe ensuite le Détroit de St. Juanillo, & on va jusqu'au Cap & à la petite Isle de *Guiguan*, qui finit le tour de l'Isle. Elle est fort pleine de montagnes escarpées, mais les plaines sont fertiles. Les fruits sont comme ceux de *Leyte*: il y en a un particulier sans noyau, que les Espagnols appellent *Chicoy*, & les Chinois, qui l'estiment fort, *Seyzou* (*a*).

De l'Isle de Leyte.

L'Isle de *Leyte* prend son nom du village de *Gleyte*, situé dans une Baye vis-à-vis de *Panamao*. De la pointe de cette Baye, la côte s'étend pendant vingt lieues au Nord jusqu'au Détroit de St. Juanillo; delà tournant du Nord au Sud, on trouve l'Isle de *Panahan* à trente lieues de distance, où il y a deux Caps éloignés l'un de l'autre de trois lieues. Le premier s'appelle *Cabalian*, & l'autre *Motavan*, nom qui vient d'un rocher qui est vis-à-vis, & que l'on appelle aujourd'hui *Sogor*. *Ferdinand Magellan*, qui le premier découvrit ces Isles en 1521, y entra par le Détroit de Panahan. Celui qui le reçut le mieux ce fut le Seigneur de la petite Isle de *Dimassavan*, qui le conduisit jusqu'à *Cebu*, & reçut là le baptême avec le Roi de l'Isle (*b*). De Dimassavan ou Segor, en allant vers l'Ouëst, il y a encore quarante lieues de côtes jusqu'à la pointe de Leyte, ainsi son tour est d'environ quatre-vingt-dix ou cent lieues.

Elle est très-peuplée du côté de l'Est, c'est-à-dire depuis le Détroit de Panamao jusqu'à celui de Panahan, à cause des plaines fertiles. De très-hautes montagnes partagent l'Isle en deux, & font une si grande altération dans l'air, que quand il est Hiver du côté du Nord dans le même tems qu'en Europe, il fait Eté du côté du Sud. Desorte que quand une moitié de l'Isle fait la moisson, l'autre seme, & l'on y fait deux abondantes récoltes dans une année; plusieurs Rivieres qui viennent des montagnes ne contribuent pas peu à cette abondance. Les montagnes fourmillent de cerfs, de vaches, de sangliers & de poules sauvages. La terre y produit quantité de racines, dont les habitans se nourrissent également, comme de pain, des légumes, des cocos, & du bois propre à construire des vaisseaux. La mer ne le cede point à la terre, & leur fournit beaucoup de bon poisson. On compte dans l'Isle neuf-mille Indiens, qui payent le tribut en riz, en cire & en toiles. Le Peuple est susceptible d'instruction, & a deux bonnes coutumes: l'une de se recevoir les uns chez les autres quand ils voyagent; & l'autre de ne point changer le prix des vivres, quelque disette qu'il y ait, & cela sous de très-grandes peines (*c*).

L'air est plus frais à Leyte & à Samar qu'à Manille, & par conséquent le séjour de ces Isles est plus agréable. Du côté de *Baybay* & d'*Ogmua* l'Isle de Leyte confine à celle de *Bohol*, qui est la troisieme dont les Jésuites ont soin. Sa longueur du Nord au Sud est de seize lieues, sa largeur de huit

(*a*) Relac. de las Islas Filipinas.

(*b*) *Pigafetta*, *d'Argensola*, *Coronel.*

(*c*) *Carreri* l. c.

huit & de dix, & elle en a quarante de tour. La côte méridionale vers Mindanao, eſt la plus peuplée, c'eſt-à-dire depuis *Lobog*, ſa Capitale, juſqu'à la petite Iſle ou Preſqu'iſle de *Panglao*. Il y en a encore trois autres, mais qui ſont moins peuplées, & l'on n'y compte en tout que douze-cens perſonnes, qui payent tribut. Le terroir ne produit point de riz, mais il eſt riche en Mines d'or, & abondant en cocos, patates & racines qui ſuppléent au défaut de riz. Les montagnes ſont pleines de bêtes fauves, & la mer abonde en poiſſon, que les habitans troquent avec ceux des Iſles voiſines pour du coton. Leur langage eſt le même que celui des Biſayas; mais ils ſont plus blancs, mieux faits que ceux de Leyte, de Samar & de Panay, & plus braves ſur terre & ſur mer. Leur fierté paroît aſſez par le ſurnom qu'avoit celui qui les commandoit avant l'arrivée des Eſpagnols, qui étoit *Baray Tupueng*, qui veut dire l'Incomparable & le Sans-pareil. Mais leur orgueil a été humilié par ceux de Ternate, les Portugais & les Eſpagnols ſucceſſivement; & cela leur fut prédit en vers d'un ton fort lamentable par une de leur *Baylona* ou Prêtreſſes, nommée *Cariapa*. Toutes les Hiſtoires des habitans de Philippines ſont des eſpeces de Chroniques en vers (*a*).

Section IV. *Suite de la Deſcription des* Philippines.

SECTION V.

Iſle de Cebu, *premier Siege du Gouvernement des* Eſpagnols. *Le chemin de* Lima *à cette Iſle plus court & plus commode, que celui d'*Acapulco *à* Manille. *Iſle de* Mindanao, *ſes richeſſes, état préſent de ſes Habitans; Iſle de* Xolo. *Cauſes qui ont empêché les* Eſpagnols *d'étendre davantage leur puiſſance, & de tirer plus de profit de ces Iſles.*

Cebu, *Sogbu*, *Sibu* ou *Zebu* n'eſt pas grande, elle n'a pas plus de quinze ou vingt lieues en longueur, ſa largeur eſt de huit, & ſon circuit de quarante-huit. Son Cap principal, qui eſt au Nord-Eſt, s'appelle *Burulaque*, & delà ſes deux côtes s'étendent, l'une du Nord-Eſt au Sud-Ouëſt juſqu'au Détroit de *Tanay*; & l'autre du Nord au Sud juſqu'à la petite Iſle de *Matta*, qui a quatre lieues de tour & la ville du Saint Nom de Jesus (*b*). Cette place eſt ſituée ſur une pointe preſque au milieu de l'Iſle, ſous le dixieme degré, & n'eſt éloignée de l'Iſle de Matta du côté de l'Eſt que d'une portée de mouſquet, & du côté de l'Ouëſt d'une portée de canon. C'eſt en cet endroit que *Magellan*, ſon beaupere, le premier Pilote, & le Capitaine *Jean Serrano* furent tués. On voit entre ces deux terres un Port, où l'on eſt à l'abri de tous les vents, & qui a deux entrées du côté de l'Eſt & de l'Ouëſt, mais il y a quelques bas-fonds à éviter. *Magellan* trouva en cet endroit pluſieurs vaiſſeaux de différentes Nations. Le Roi du Pays voulut exiger de lui le droit pour les marchandiſes & pour l'ancrage, mais il s'en

Section V. *Des Iſles de* Cebu, *de* Mindanao, *de* Xolo &c.

Iſle de Cebu.

(*a*) Relac. de las Islas Filipinas. (*b*) *Carreri* ubi ſup.

SECTION V. *Des Isles de Cebu, de Mindanao, de Xolo &c.*

s'en excusa, en alléguant la grandeur du Roi d'Espagne, & que des vaisseaux de guerre ne payoient rien (*). Il y avoit alors dans l'Isle de Cebu trois-mille familles de gens belliqueux ; on y fonda dans la suite le premier village Espagnol, avec des Juges, & tous les Officiers de distinction (*a*).

Erigée en Evêché, & sa décadence.

Le Roi en fit une ville en 1598, en y envoyant pour l'Evêque le P. *Pierre d'Agurto* de l'Ordre de St. Augustin. Il étoit permis en ce tems-là aux habitans de *Cebu* d'envoyer des vaisseaux à la Nouvelle Espagne, de même qu'à ceux de Manille aujourd'hui, mais ils peuvent seulement en envoyer deux, & par des raisons que nous dirons dans la suite ils se contentent même d'un seul. A mesure que le commerce de cette derniere place s'est accru, & sur-tout depuis la permission d'envoyer annuellement des vaisseaux au Mexique, le commerce de *Cebu* est tombé peu à peu, & depuis longtems cette ville est devenue un village, où réside cependant toujours un Evêque (*b*). Il y reste néanmoins encore quelques traces de son ancienne splendeur, comme la Cathédrale, deux ou trois Couvents, & un Fort de pierre de forme triangulaire, pour la défense du Port, où l'on entretient une Garnison de deux Compagnies d'Infanterie Espagnole. Il y a aussi dans les environs deux villages, qui étoient autrefois les fauxbourgs de la ville ; l'un, nommé *Parian*, est occupé par des Marchands & des Ouvriers Chinois, & l'autre par des Indiens, qui sont exempts de tribut, parcequ'ils ont été les premiers à se soumettre aux Espagnols, & qu'ils leur ont

(*a*) *Coronel, d'Argensola, Carreri*, l. c. (*b*) *Mendoza, Carreri*, T. V. L. I. Ch. 10.

(*) Il y a dans le voisinage de Cebu quelques petites Isles, qu'on appelle *Pintados*, du nom des Habitans, auxquels les Espagnols donnent le même nom, parcequ'il y en a beaucoup qui se peignent le corps d'une façon singuliere. Ils sont noirs, & il y en a encore bon nombre dans les Isles voisines, qui ne sont point assujettis aux Espagnols. Ils se peignent par incision & avec le feu. Les uns sont peints par tout le corps, les autres seulement sur l'estomac, les hanches, le dos, ou les bras; ils y mettent toutes sortes de figures de serpens, de dragons & d'oiseaux carnaciers, c'étoit-là la preuve de valeur de ces Peuples nuds, & des especes d'écussons, qui annonçoient leurs grands exploits, toutes ces figures étant emblématiques, & elles ne s'imprimoient sur le corps qu'après que celui qui les portoit avoit fait les actions représentées par ces figures (1); étrange façon de faire honneur, au moins selon notre maniere de penser, mais c'étoit certainement un honneur parmi eux, parcequ'ils voyoient du premier coup-d'œil sur le corps d'un homme distingué, de quelle façon il l'étoit devenu. Il est évident, par le grand nombre de vaisseaux que *Magellan* trouva à Cebu, qu'il se faisoit un grand commerce aux Philippines avant l'arrivée des Européens; & l'on a lieu de regretter que les premiers *Découvreurs* Espagnols n'ayent pas laissé des Relations plus exactes de l'état où ils trouverent les Pays dont ils firent la découverte; on auroit su bien des choses, sur lesquelles on n'a aucunes lumieres. Ce qu'il y a de certain, c'est que depuis que les Européens se sont établis dans ces quartiers, la Navigation des naturels a diminué plutôt qu'elle n'a augmenté; les Chinois mêmes, qui avoient coutume de venir avec de grandes Flottes dans ces Isles, se bornent à présent au commerce de Manille, & l'on ne voit que peu ou point de leurs Jonques dans aucune des Isles qui sont au Sud (2).

(1) Relac. de las Islas Filipinas.

(2) Il paroît par les Voyages de *Marc Paul*, que les Chinois connoissoient autrefois la Nouvelle Guinée, & il y a très-grande apparence qu'ils étoient en ce tems-là meilleurs mariniers, qu'ils ne le sont aujourd'hui.

ont aidé à découvrir & à conquérir les autres Isles. On compte dans Cebu cinq-mille familles, fort attachées aux Espagnols, parcequ'elles sont Chrétiennes. La seule espece de grain que l'Isle produit s'appelle *Borona*, qui n'approche pas du bled, ni même du riz; il est de la couleur du millet, mais il est un peu plus petit, & a un autre goût (*a*). Il y croît aussi beaucoup d'*Abaca*, sorte de plante, qui préparée comme le lin fournit du fil fin & gros. Du premier on fait de la toile, qui quoiqu'elle ne soit pas fort belle, ne laisse pas d'être d'usage & forte. Du plus gros on fait des cables qu'on assure être très-bons, n'étant pas sujets à se pourrir dans l'eau, comme les cordes noires, que l'on fait du Gamuto, que l'on tire du cœur de quelques palmiers. Il y a encore beaucoup de coton, dont on fait des toiles très-fines; & des palmes on fait une autre sorte de toile, dont la chaîne est de coton; pour beaucoup d'autres productions de valeur il n'y en a point. On trouve pourtant une espece de drogue qui ressemble à l'Assa fœtida, une grande quantité de bonne cire, & de la civette (*b*).

SECTION V. *Des Isles de Cebu, de Mindanao, de Xolo &c.*

Avant que de quitter cette Isle, il faut instruire le Lecteurs de quelques particularités, qu'il ne trouvera nulle part ailleurs. Nous voyons que divers Auteurs judicieux témoignent une grande surprise, de ce que les Espagnols, en traversant l'Océan Atlantique pour aller des Philippines à la Nouvelle Espagne, & de la Nouvelle Espagne aux Philippines, ayent fait si peu de découvertes, & n'ayent jamais pu retrouver des Isles, qu'ils avoient reconnues dans leurs premiers voyages. Mais il est facile d'en rendre raison. Pendant que le Commerce avec les terres des Espagnols en Asie & en Amérique fut à Cebu, il ne se faisoit pas entre cette Isle & la Nouvelle Espagne, mais avec le Pérou; on alloit de Calao à Cebu & de Cebu à Calao. Cette route, qui est presque en droite ligne, étoit plus aisée & plus courte que celle de Manille à Acapulco. Des vaisseaux de Calao sont venus à Cebu en deux mois, & n'en ont mis que trois pour le retour, & il ne s'est gueres fait de voyage qu'on n'ait découvert quelques Isles au Sud ou au Nord de l'Equateur. Quelques Relations disent qu'en 1567 on découvrit les Isles de Salomon, que l'on prétendoit être plus riches qu'aucun Pays découvert jusqu'alors (*c*).

La route de Lima à Cebu est plus aisée & plus courte, que celle d'Acapulco à Manille.

Cela engagea le Licentié *Castro*, pendant qu'il étoit Gouverneur du Pérou, d'envoyer en 1579 une Flotte, sous le commandement de *Don Alvare Mendoza*, & de *Don Pedre Sarmiento*, pour achever cette découverte. Ils firent voile du Port de Calao, & après avoir couru huit-cens lieues à l'Ouëst, ils découvrirent par la Latitude d'onze degrés, quelques Isles dont les habitans étoient fort bruns, dans les cabanes desquels ils trouverent des geroffles, du gingembre & de la canelle. Ils nommerent *Isabelle* la premiere Isle où ils descendirent; ils y équipperent une pinasse, avec laquelle & les chaloupes de leurs vaisseaux ils découvrirent onze grandes Isles, entre le neuvieme & le quinzieme degré de Latitude Australe, toutes fort riches, bien peuplées, & abondantes en épiceries, dont ils emporterent une bonne quantité avec eux. Mais le Chevalier *François Drake* étant entré dans les Mers du

Découvertes faites dans cette route.

(*a*) *Carreri*, ubi sup.
(*b*) *Mendoza*, *Carreri*, *Luyts*.
(*c*) *Purchas* Pilgrims, Vol. IV. p. 1432, 1447.

SECTION V. *Des Iſles de* Cebu, *de* Mindanao, *de* Xolo &c.

du Sud par le Détroit de Magellan peu de tems après, il vint des ordres d'Eſpagne, qui portoient défenſe de chercher davantage ces Iſles. Cela n'empêcha point qu'en 1595 le Viceroi du Pérou n'envoyât une Eſcadre de quatre vaiſſeaux, ſous le Commandement d'*Alvare de Mendana*, qui manqua les Iſles de Salomon, mais découvrit entre le neuvieme & dixieme degré de Latitude Auſtrale pluſieurs Iſles, où par leur propre faute les Eſpagnols furent fort maltraités, perdirent deux de leurs vaiſſeaux, & des deux autres l'un ſe rendit à Mindanao, & l'autre à Manille, avec beaucoup de peine (*a*). C'eſt-là une Relation claire & nette des différentes tentatives que l'on a faites pour découvrir ces Iſles fameuſes, & qui eſt propre à convaincre pleinement les perſonnes intelligentes, que les Eſpagnols n'ont pas gagné beaucoup en changeant de route pour aller aux Philippines (*). Paſſons à la deſcription du reſte de cet Archipel.

Les

(*a*) Hiſtory of the Navigation prefixed to the firſt Volume of *Churchill's* Voyages, p. 74. *Charlevoix*, Faſtes Chronol. du Nouveau Monde, ſous 1579 & 1595.

(*) On a ſouvent ſollicité la Cour d'Eſpagne d'ouvrir une communication directe par le Détroit de Magellan entre ce Royaume & le Chili, & une communication directe entre le Chili & les Philippines. On a fait voir que l'un & l'autre de ces voyages pouvoit ſe faire en neuf mois, au-lieu qu'il ſe paſſe aujourd'hui quelquefois ſix ans avant que l'on reçoive réponſe aux Philippines aux Mémoires que l'on envoye en Eſpagne (1). On a montré auſſi que par cette navigation on pourroit tranſporter tous les ans les plus riches marchandiſes des Indes Orientales & Occidentales en Eſpagne plus commodément, plus ſurement, & avec plus de profit ſans comparaiſon qu'on ne l'a fait juſqu'à-préſent des Colonies des deux Indes. Avec tout cela, les Miniſtres d'Eſpagne ſe ſont contentés d'entendre répéter ſouvent le même avis, ſans rien faire pour en profiter (2). C'eſt ce que l'on a attribué à deux cauſes. Premierement, le danger & la difficulté du paſſage par le Détroit de Magellan; cependant dans le tems que l'on découvrit ce Détroit, on ne mit que trois ſemaines à le paſſer (3); & depuis on y a paſſé ſans beaucoup de peine, & ſans le moindre danger. En ſecond lieu, qu'il y a longtems qu'on a ſuivi une autre route, & ſuivant une maxime reçue dans les Conſeils d'Eſpagne, il ne faut y rien changer, quoique l'on n'ignore pas le nombre de grands inconvéniens qu'il y a à s'y tenir. Il pourroit bien y avoir une troiſieme raiſon, que l'on n'a pas ſoupçonnée juſqu'ici, & qui ſelon les apparences eſt la véritable, étant bien plus grave, & mieux fondée que les deux autres. C'eſt que le Conſeil d'Eſpagne ſent la vérité des repréſentations, & appréhende que s'il accepte la propoſition, & qu'on l'exécute avec ſuccès, d'autres Nations ſuivront la même route, ce qui pourroit avoir de fâcheuſes conſéquences pour les Etabliſſemens Eſpagnols dans les deux Indes. Que la choſe ſoit praticable, c'eſt ce que l'on peut inférer du conſentement général de tous les plus habiles Mariniers de toutes les Nations, qui ont examiné ce point avec attention, & ſur-tout de ceux qui ont parlé par expérience. Il y a longtems qu'un Voyageur Hollandois a obſervé, que la route de la Mer du Sud pour aller à Batavia, eſt à pluſieurs égards préférable à celle du Cap de Bonne-Eſpérance. Premierement, parcequ'en ſuppoſant pour l'une & pour l'autre le vent & le tems également favorables, elle eſt au moins de deux mois plus courte. En ſecond lieu, parcequ'elle a bien moins de difficultés par rapport aux vents, qui dans toutes les ſaiſons ſont favorables dans les Mers du Sud, au-lieu que par le Cap de Bonne-Eſpérance les vaiſſeaux ont mis quinze ou ſeize & même dix-neuf mois pour ſe rendre à Java; au-lieu que par

(1) *Carreri*, T. V. L. I. Ch. 6.

(2) Relation Hiſtorica del Reyno de Chile y de las Miſſiones y Miniſterias que exercita la Gompania de Jeſu, por *Alonzo d'Ovalle*, Roma 1646. fol. L. II. Ch. 4.

(3) *Purchas*, Vol. I. p. 35.

Section V. *Des Iſles de Cebu, de Mindanao, de Xolo &c.*

Iſles dans le voiſinage de Cebu, & particuliérement de l'Iſle des Noirs.

Les Iſles voiſines de *Cebu* ſont au Nord-Eſt, proche du Cap de Burulaque; comme *Bantayan*, petite Iſle environnée de quatre ou cinq autres plus petites. Dans toutes, on ne compte que trois-cens Indiens tributaires, qui s'occupent à la pêche & à faire des toiles & des bas de coton. Entre *Cébu* & la côte d'*Ogmuchi* & *Leyte* on trouve d'autres petites Iſles, qu'on appelle *Camotes*, dont la principale eſt *Pono*, qui dépend de Cebu. Son Cap appellé *Tanion* confine à *l'Iſle des Noirs*, qui a cent lieues de tour; elle n'en eſt ſéparée que par un petit canal d'une lieue de large, très-dangereux pour les courans. L'Iſle des Noirs s'étend depuis le neuvieme degré juſqu'au-dixieme, trente-minutes. Elle eſt fort fertile en riz, dont elle paye ſon tribut, & en fournit Cebu & les autres Iſles voiſines. Les montagnes ſont habitées par des Noirs aux cheveux crépus, qui à cauſe de leur nombre ont donné le nom à l'Iſle, & vivent en liberté, comme leurs ancêtres. Le Pays eſt partagé entr'eux, les uns demeurant ſur le ſommet des montagnes & les autres ſur le penchant; ils ſe battent cruellement quand les uns veulent entrer ſur les terres des autres, ce qui arrive ſouvent; parceque c'eſt une coutume entr'eux que ceux d'en haut ne peuvent point avoir de femme, à moins qu'ils ne l'ayent ravie à ceux d'embas, & ainſi de même de ceux d'embas; de ſorte que tous les jours il y a du ſang répandu, & beaucoup meurent des fleches empoiſonnées, dont la pointe eſt ordinairement de fer, de caillou, d'os, ou de bois durci au feu (*a*).

Il y a une troiſieme eſpece de Noirs, qui demeurent aux embouchures des Rivieres, & qui n'ont point de communication avec les autres. Ils haïſſent ſi fort les Eſpagnols qu'ils ne leur font aucun quartier, cependant quand l'Iſle eſt attaquée par les Corſaires de Mindanao & de Xolo, tous courent à la défenſe commune, & puis ils ſe retirent dans les montagnes: ce qui les fait agir ainſi, c'eſt qu'ils ſe regardent comme les premiers Seigneurs de l'Iſle. Les Biſayas, par reconnoiſſance de ce qu'ils y ont été reçus, leur fourniſſent du riz pour de la cire. Ces *Biſayas* habitent dans les plaines, & le plus grand nombre eſt du côté de l'Ouëſt, ſous la conduite des Jéſuites. On compte trois-mille tributaires dans l'Iſle, ſous un Gouverneur & un Commandant. On y fait beaucoup de cacao, que l'on a apporté de la Nouvelle Eſpagne aux Philippines. On trouve auſſi du riz dans les montagnes, qui y croît ſans eau. L'Iſle *di Fuegos* ou *Siquior* eſt proche

(*a*) *Carreri*, T. V. L. I. Ch. 10.

par les Mers du Sud ils peuvent aller aux Philippines, qui ſont beaucoup plus loin, en neuf mois. En troiſieme lieu, cette route eſt plus avantageuſe pour la ſanté; il y a des exemples que dans ces longs voyages il eſt mort cent-ſoixante hommes ſur deux-cens, au-lieu que l'on a été aux Indes par la Mer du Sud ſans perdre un ſeul homme. En quatrieme lieu, parcequ'on peut eſpérer de faire des découvertes importantes par cette route, au-lieu que l'on ne peut en faire aucune par l'autre. Cependant dans l'eſpace de cent-cinquante ans les Hollandois n'ont pas changé de ſyſtême, ni fait aucune tentative à cet égard, quoique l'on y ait toujours très-bien réuſſi (1). Notre fameux Voyageur *Dampier* a dit la même choſe.

(1) Recueil des voyages qui ont ſervi à l'établiſſement de la Compagnie, T. IX. p. 37, 50.

SECTION V. *Des Iſles de Cebu, de Mindanao, de Xolo &c.*

proche de celles des Noirs & de Cebu; quoique petite elle eſt habitée par des Peuples courageux, & redoutables à ceux de Mindanao & de Xolo. L'Iſle de *Panamao* eſt vers l'Ouëſt, ſur la côte la plus éloignée de *Carigara*, & n'eſt éloignée de Leyte que d'une portée de mouſquet. Elle a ſeize lieues de tour, quatre de longueur, & eſt large à proportion; elle eſt montagneuſe, arroſée de pluſieurs Rivieres, & pleine de Mines de ſouphre & de mercure (*a*).

Ce qui reſte à traiter touchant l'Empire des Eſpagnols *en* Aſie.

Telles ſont ce qu'on peut appeller les parties intégrantes de l'Empire des Eſpagnols dans les Indes Orientales; car pour ce qui eſt des plus petites Iſles, dont quelques-unes ſont déſertes, il faudroit un volume entier pour en faire ſeulement une courte deſcription. Les Habitans des Philippines parlent tous des Langues différentes, & dans quelques-unes des grandes Iſles, où il y a pluſieurs Nations, on parle autant de langues qu'il y a de différens Peuples. Pluſieurs de ces langues ne ſont cependant que des dialectes, qui doivent leur origine à la diverſité de la prononciation, de ſorte qu'ils s'entendent les uns les autres, au moins aſſez pour n'avoir pas beſoin d'interprete. Il y a outre cela deux Langues générales; & ce que l'on en ſait eſt plus que ſuffiſant pour faire comprendre qu'il fut un tems où ces Pays étoient plus floriſſans & les habitans plus civiliſés qu'ils ne le ſont aujourd'hui (*b*) (*). Après avoir achevé ce que nous avions deſſein de dire des Provinces qui dépendent du Gouverneur Eſpagnol de Manille, il nous reſte à dire quelque choſe de deux Iſles, qui, bien-qu'elles ayent ſecoué depuis longtems le joug des Eſpagnols, ſont regardées comme faiſant partie de l'Archipel de St. Lazare, & ſont ſans contredit auſſi importantes qu'-

(*a*) *Mendoza*, *Navarette*, *Carreri*, l. c.

(*b*) *D'Argenſola*, *Coronel*, *Combes*, *Navarette*, *Carreri*. Juſtification de la Conſervation y Comerſio de las Iſlas Filipinas. Voyez auſſi les Sections ſuivantes.

(*) Les deux Langues générales ſont celles des *Tagales* & des *Biſayas*. La derniere eſt groſſiere, ſans regles, & n'eſt en uſage que parmi le commun peuple; mais l'autre eſt non ſeulement exacte & abondante, mais auſſi élégante & douce. Il n'y a que douze conſones & trois voyelles; ils confondent le *E* & le *J* & le *O* & le *U*. Ils n'ont de caracteres que pour les conſones, & ne marquent les voyelles que par un point différemment placé (1). Les Miſſionnaires aſſurent que cette Langue a la gravité de l'Hébreu, la préciſion du Grec, la correction du Latin, & que dans le ſon elle approche de la douceur de l'Italien (2). Les Peuples ſont généralement meilleurs mariniers que ſoldats, & ils avoient à l'arrivée des Européens plus de bâtimens & des bâtimens plus grands, nommés *Caracores*, qu'ils n'ont aujourd'hui. Quoiqu'ils n'euſſent pas l'uſage de la Bouſſole, ils ne laiſſoient pas de faire de longs voyages dans toute l'étendue de l'Archipel (3), & faiſoient un commerce beaucoup plus conſidérable qu'ils ne font à-préſent. Par où il paroît que s'ils étoient mieux traités, s'ils vivoient plus à leur aiſe, & qu'on encourageât leurs talens, ils feroient des Sujets infiniment plus utiles, ſans que l'on eût à craindre de révolte. C'eſt ce que les Miſſionnaires, & les Dominiquains en particulier, n'ont ceſſé de repréſenter (4), quelquefois en termes très-forts, mais juſqu'ici avec peu de ſuccès.

(1) Relac. de las Iſlas Filipinas, *d'Argenſola*, *Navarette*.

(2) Mémoire MS. d'un Eccléſiaſtique qui avoit demeuré vingt ans ces Iſles.

(3) *Combes*, Hiſtoria de las Iſlas Mindanao, Jolo &c.

(4) *D'Argenſola*, *Navarette*, Relac. de las Iſlas Filipinas.

qu'aucune de celles dont nous avons parlé, à la réſerve de Luçon. Nous paſſerons enſuite aux articles qui feront mieux comprendre encore, par quelles raiſons nous ſommes entrés dans un ſi grand détail ſur toutes ces Iſles, dont on n'a gueres connu le prix juſqu'à aujourd'hui.

Section V. *Des Iſles de Cebu, de Mindanao, de Xolo &c.*

Mindanao eſt après Manille la plus grande de ces Iſles. Elle eſt d'une figure triangulaire, dont les trois principaux Caps ſont *Samboangan*, *St. Auguſtin*, à ſix degrés de Latitude Septentrionale, & *Suliago* à dix degrés, trente-minutes. On trouve entre ce dernier & celui de St. Auguſtin, c'eſt-à-dire du Nord au Sud, la Province de la belliqueuſe Nation des *Caragas*. Entre Suliago, qui eſt au Nord-Eſt, & Samboangan, eſt la Province d'*Illigan*, qui dépend de *Dapitan*, & celle des Peuples appellés *Subanos*. Samboangan ne fait qu'une ligne de l'Eſt à l'Ouëſt avec le Cap de St. Auguſtin, & ſes Peuples confinent d'un & d'autre côté avec les Provinces de *Buhayen* & de *Mindanao*. Cette Iſle a environ trois-cens lieues de tour, mais elle a tant de Caps qui avancent en mer, & des Bayes ſi profondes, qu'on peut la traverſer en un jour & demi. Elle eſt à deux-cens lieues de Manille, vers le Sud-Eſt. Il y a pluſieurs Iſles de différentes grandeurs dans ſes environs; parmi celles qui ſont habitées ſe trouve *Xolo*, à trente lieues de Samboangan; *Baliſan* diviſée au milieu par un détroit de quatre lieues; *Sanguil*, la Preſqu'iſle de *Santranguan*, & autres (*a*). *Mindanao*, ayant ſes parties ſi éloignées & ſi diviſées, jouit auſſi de divers climats, & eſt environnée de mers orageuſes, principalement ſur la Côte des *Caragas*. La partie qui eſt ſous le Gouvernement de *Samboangan* eſt très-tempérée, les vents y ſont agréables, les tempêtes rares, & les pluies peu fréquentes. Les Provinces de *Mindanao* & de *Buhayen*, ſujettes à deux Rois Maures, ſont marécageuſes, & les moucherons en rendent le ſéjour très-deſagréable (*b*). On compte dans l'Iſle vingt Rivieres navigeables, & deux-cens petites. Les plus fameuſes ſont *Buhayen* & *Butnan*, qui viennent de la même ſource; mais la premiere a ſon cours vers Mindanao; la ſeconde ſe jette dans la mer vis-à-vis de Bohol & de Leyte. Une troiſieme, appellée *Sibuguey*, a ſa ſource auprès de *Dapitan*, & ſes eaux ſéparent les terres de Mindanao de celles de Samboangan. On y trouve auſſi deux Lacs; l'un que l'on appelle de Mindanao, ce qui ſignifie en langue du Pays Homme de Lac, & qui a donné le nom à toute l'Iſle, eſt très-grand, & couvert de certaines herbes, qu'on nomme *Tanſon*, qui s'étendent ſur l'eau en pluſieurs branches; l'autre, qui a huit lieues de tour, eſt dans le côté oppoſé de l'Iſle, & s'appelle *Malanao*. Tout le Pays eſt plein de montagnes, excepté le long de la mer; il produit cependant beaucoup de riz, & des racines très-nourriſſantes, comme des Patates, des Ubis, des Gaves, des Aperes & d'autres. On trouve dans toute l'Iſle, & principalement ſur la Côte de Ca-

Deſcription de l'Iſle de Mindanao.

ra-

(*a*) *Combes*, Hiſtorias de las Iſlas de Mindanao, Jolo y ſut adjacente. Rec. des Voyag. de la Compagnie, T. VI. p. 48. *Carreri*, T. V. L. II. Ch. 6.

(*b*) Relac. de las Iſlas Filipinas. *Luyts*, *Dampier*, T. I. p. m. 393 & ſuiv.

(*c*) *Carreri*, ubi ſup.

SECTION V. *Des Isles de* Cebu, *de* Mindanao, *de* Xolo &c.

garas, quantité de Palmiers de *Sagu*, de la farine desquels on fait du pain & du biscuit (*a*) (*).

Min-

(*a*) *Carreri*, ubi sup.

(*) Ce que nous disons dans le texte est fondé sur le témoignage d'Auteurs qui attestent ce qu'ils ont vu; mais une description nette & exacte du *Sagu* ou *Sagou*, car on prononce des deux manieres, forme un grand & curieux article dans l'Histoire Naturelle. Sans traiter ce sujet à fonds, nous tâcherons de satisfaire à cet égard le Lecteur aussi succinctement qu'il nous sera possible. Le *Sagu* est une des plus nombreuses especes de Palmiers, il croît dans les Molucques, de même que dans l'Isle de Borneo, qui passe pour produire les meilleurs. La Providence semble avoir destiné cet arbre à fournir de la nourriture aux hommes, dans les Pays où l'on ne peut cultiver aucune sorte de grain jusqu'à maturité. Le terroir le plus propre pour le Sagu est un terrein bas & marécageux, où il s'éleve à la hauteur de vingt-cinq & quelquefois de trente-pieds, & il est d'une grosseur considérable, un homme pouvant à peine l'embrasser des deux bras. Le tronc est uni, car les feuilles sortent du sommet; elles sont d'abord droites & pointues, de la grosseur du bras au bas; elles s'ouvrent peu à peu, & baissent leurs pointes jusqu'à ce qu'elles soient aussi longues que l'arbre a de hauteur. Elles sont épaisses & fortes, on s'en sert à couvrir les maisons, & elles les couvrent mieux que le chaume; on les employe encore à d'autres usages. Au revers de la feuille il y a des épines fortes & aigues, qui empêchent que les bêtes ne les mangent, & sur-tout les sangliers, qui les aiment beaucoup, & s'en nourrissent lorsqu'étant vieilles les épines en sont tombées. Quand les nouvelles poussent, les vieilles passent. Le Sagu est trente ans à produire du fruit; alors au-lieu de nouvelles feuilles, il sort de la tête un morceau de bois solide de la grosseur du bras, qui produit des fleurs & du fruit. Le fruit, qui est de la grosseur d'un œuf de pigeon, a un petit noyau noir, & d'un goût fort aigre. L'arbre ne porte qu'une fois, après quoi il déchoit peu à peu. Mais il y en a peu à qui on donne le tems de porter du fruit, parceque c'est du corps de l'arbre qu'on tire la farine, qui est d'une si grande utilité. On juge du tems propre à le couper par ses feuilles, qui deviennent blanches & se sechent, & peuvent se mettre aisément en poudre, quand la moëlle est à point. Aussitôt qu'on a coupé l'arbre, on en ôte l'écorce, qui a environ deux doigts d'épaisseur, ensuite on le taille en pieces de cinq pieds de long, que l'on fend par le milieu. Les uns prétendent que c'est de la moëlle que l'on fait la farine, & les autres de la substance de l'arbre; ce n'est dans le fonds qu'une dispute de mots, puisque dans la vérité l'arbre est composé de différentes substances, c'est-à-dire d'une matiere spongieuse entremêlée de fibres ligneuses. On sépare soigneusement la premiere des autres, ensuite on la bat, on la passe & on la lave dans de l'eau, jusqu'à ce qu'elle soit réduite en farine, qui s'amasse au fond du vaisseau; on fait alors écouler l'eau & sécher cette farine, qui est alors propre à s'en servir. Quand elle est fraîche on en fait diverses sortes de mets, assez agréables à des palais Indiens, mais insipides pour des Européens, qui ne laissent pas à force de jus de citron, de sucre & d'épiceries de les rendre bons. Le pain de Sagu se fait dans des vases de terre, en forme de tourteaux quarrés, de six doigts de long, de quatre de large, & d'un d'épaisseur. Quand on veut le garder longtems les Indiens le savent mettre en grains, & il se conserve de cette maniere plusieurs années. La farine de Sagu est de facile digestion, nourrissante & fort saine, parfaitement proportionnée au climat auquel elle est destinée, de sorte qu'il s'en consomme une prodigieuse quantité. Les Hollandois en transportent beaucoup dans leurs Colonies éloignées, où les soldats en font leur principale nourriture. Depuis quelques années on en a apporté une grande qnantité en Angleterre & en Hollande, & l'expérience a fait voir, que c'est un grand confortatif, excellent pour les estomacs foibles, qu'il fortifie peu à peu, faisant revenir l'appétit & aidant à la digestion (1).

(1) Tiré des informations d'un Monsieur Hollandois qui avoit demeuré quelque tems aux Molucques.

Des Isles de Cebu, de Mindanao, de Xolo &c.

Mindanao produit tous les fruits qui se trouvent dans les autres Isles de cet Archipel; mais l'arbre de Canelle est particulier à cette Isle; il croît sur les montagnes sans être cultivé, & n'a d'autre maître que celui qui le trouve le premier. Cela est cause que chacun, de crainte qu'un autre n'en profite, en enleve l'écorce avant qu'elle soit mûre; & quoique d'abord elle soit aussi piquante que celle de Ceylon, elle perd en moins de deux ans son goût & sa vertu. On la recueille dans vingt-cinq villages sur la Côte de Samboangan vers Dapitan, dans des montagnes escarpées, & encore dans un village de la Province de Cagayan. Les habitans trouvent de fort bon or, en creusant profondément en terre, & dans les Rivieres, en y faisant des fosses avant que le flot arrive. Il y a beaucoup de souphre dans les Volcans, dont le plus ancien est *Sanxil* dans le district de Mindanao. En 1640 toute une montagne sauta en l'air, & remplit tellement la terre & la mer de ses cendres, que l'on croyoit que c'étoit la fin du Monde. On pêche de grosses perles dans les mers de cette Isle & de celle de Xolo (*a*).

Canelle qui se trouve à Mindanao.

A trente lieues de Mindanao vers le Sud-Est, est la fameuse Isle de *Xolo* ou de *Gilolo*, gouvernée par son Roi particulier. C'est où arrivent tous les Navires de Borneo, & on peut l'appeller la Foire de tous les Royaumes Maures. L'air y est sain & frais, à cause des pluies fréquentes, qui rendent le terroir abondant en riz. On assure que cette Isle est la seule des Philippines où il y ait des éléphans; & parceque les Indiens ne les apprivoisent pas, comme l'on fait à Siam & à Camboye, ils s'y sont extrêmement multipliés. On y trouve des chevres, dont la peau est mouchetée comme celle des tigres (*b*). On estime beaucoup un Oiseau, nommé *Salangan*, qui fait son nid comme les moineaux; ces nids étant bouillis passent pour très-fortifians. Parmi les fruits cette Isle a le *Durion*, & beaucoup de poivre, que les habitans recueillent verd, & un fruit particulier, qu'ils appellent *du Paradis*, & les Espagnols *Fruit du Roi*, parcequ'il ne se trouve que dans son jardin. Il est gros comme une pomme ordinaire, de couleur de pourpre, il a de petits pepins blancs, gros comme des gousses d'ail, couverts d'une écorce épaisse comme la semelle d'un soulier, qui sont d'un goût très-agréable. L'Isle de *Basilan* est à trois lieues de Mindanao, & en a douze de circuit. Comme elle est à l'opposite de Samboangan, on peut l'appeller le jardin qui lui fournit des plantains, des cannes de sucre, & d'autres fruits, qui s'y trouvent en abondance (*c*) (*).

Isle de Xolo.

Il

(*a*) Relac. de las Islas Filipinas. *Damier.*

(*b*) *Carreri*, T. V. L. II. Ch. 6.

(*c*) *Combes*, *Carreri*, ubi sup.

(*) Avant que les Chinois trafiquassent avec les Hollandois à Batavia, ils tiroient, sinon toute, au moins la plus grande partie de leur Canelle de Manille, les Espagnols l'ayant de Mindanao. Il n'est point douteux, que si on la cultivoit comme il faut, elle n'y devint aussi bonne qu'à Ceylon; mais les Princes Maures ont de l'éloignement pour tout ce qui est de ce genre, de peur d'attirer les Espagnols & les Hollandois, qui en les traitant comme s'ils étoient nés pour être leurs esclaves, découragent toute amélioration; & en voulant avoir plus qu'ils ne peuvent gouverner, ils perdent beaucoup de ce qu'ils

SECTION V. *Des Iſles de* Cebu, *de* Mindanao, *de* Xolo &c.

Il y a cinq Nations principales dans Mindanao, ſavoir les *Mindanaos*, les *Caragas*, les *Lutaos*, les *Subanos* & les *Dapitans*. Les *Caragas* ſont braves par mer & par terre. Les *Mindanaos* perfides, fainéans & cruels. Les *Lutaos*, Nation établie depuis peu dans les Iſles de Mindanao, de Xolo & de Baſilan, vivent dans des maiſons bâties ſur des pieux, au bord des Rivieres, que l'on ne peut pas paſſer à gué de haute marée, car *Lutao* ſignifie en leur langue une perſonne qui nage. Ces Peuples aiment ſi peu la terre, qu'ils ne ſe ſoucient pas de ſemer rien, & vivent comme ils peuvent de la pêche dans les mers de ces Iſles. Ils ſont habiles dans le Négoce, & ils portent le turban comme les Mores, à cauſe du commerce qui les rend amis de ceux de Borneo. Les *Subanos*, c'eſt-à-dire gens qui demeurent proche des Rivieres, car *Suba* ſignifie une Riviere, ſont les moins eſtimés de toute l'Iſle, & ſont regardés comme des infames & des traîtres. Ils ne s'éloignent jamais des Rivieres, où ils bâtiſſent leurs maiſons ſur des pieux ſi hauts qu'on n'y atteindroit pas avec une pique; ils s'y retirent la nuit, en y montant par le moyen d'une perche qui eſt pour cet uſage. Ils ſont comme vaſſaux des *Lutaos*. Les *Dapitans* ſurpaſſent les quatre Nations, dont nous avons parlé, en courage & en prudence, & l'on ne doute pas qu'ils n'ayent fort aidé les Eſpagnols à faire la conquête des Iſles (*a*).

Nations qui habitent ces Iſles.

L'intérieur du Pays eſt habité par des Montagnards, qui aimant la liberté & le repos reſtent dans ces endroits, ſans aucune envie de venir ſur les côtes, s'embarraſſant peu du labourage. S'étant ainſi rendus ſauvages, faute de Commerce, ils ont donné occaſion aux Etrangers de s'emparer de leurs Côtes & de leurs Rivieres. On trouve encore dans Mindanao quelques Peuples noirs comme des Ethiopiens. Ils ne reconnoiſſent point de Supérieur, non plus que ceux de l'Iſle des Noirs, & des montagnes de Manille, & vivent comme des bêtes, n'ayant commerce avec perſonne, & faiſant du mal à tous ceux qu'ils rencontrent. Ils n'ont aucune demeure fixe, & dans les plus mauvais tems ils n'ont d'autre couvert que les arbres. Ils n'ont d'habillemens que ceux que la nature leur a donnés, puiſqu'ils ne couvrent pas même les parties honteuſes. Leurs armes ſont l'arc & la fleche; & leur barbarie ne leur a procuré d'autre avantage, que de ſe maintenir en liberté (*b*).

Mahométans *de ces Iſles.*

Tous les habitans de ces Iſles ſont généralement Gentils de Religion; mais

(*a*) *Combes, Carreri* l. c. *Dampier*, T. II. Ch. 12.

(*b*) *Carreri* & *Dampier*, ubi ſup.

pourroient acquérir ſans peine & ſans danger (1). On dit que l'on a trouvé auſſi dans cette Iſle des Geroffliers. mais que le Roi en ayant été informé, les fit arracher, en diſant, *il vaut mieux que nous le faſſions nous-mêmes, que ſi les Hollandois le faiſoient* (2). Il faiſoit voir en cela qu'il étoit bon Politique, préférant ſa ſureté & celle de ſes ſujets au profit paſſager qu'ils auroient pu retirer de cette épicerie. Les Cannes de ſucre ont été apportées de l'Amérique dans cette Iſle par les Eſpagnols, & elles y ont ſi bien profité, que le ſucre, qui eſt fort bon, eſt à vil prix (3).

(1) Mémoire MS. d'une perſonne qui a été longtems aux Indes Orientales.

(2) *Dampier*, T. I. p. 401.

(3) Dictionn. de Commerce, au mot *Sucre*.

Section V. *Des Iſles de Cebu, de Mindanao, de Xolo &c.*

mais depuis Sanxil juſqu'à Samboangan, le long de la côte, ils ſont Mahométans; particulierement dans les Iſles de Baſilan & de Xolo, qui eſt comme le Siege de cette Religion & la Mecque de cet Archipel, parceque celui qui la leur a prêchée le premier, y eſt enterré; les crédules *Caſikes* en content une infinité de fables. Les Eſpagnols à leur arrivée détruiſirent ſon tombeau; mais pour dire le vrai, ils ſont généralement Athées, & ceux qui ont quelque Religion ſont ſorciers (*a*) (*). Les Mahométans ne ſavent de leur Religion que ces trois articles; ne point manger de porc, être circoncis, & entretenir pluſieurs femmes, quoiqu'ils s'accordent tous à ajouter beaucoup de foi aux augures & aux préſages pour la moindre choſe. Ils ſont fort ſobres, ſe contentant d'un peu de riz cuit, & quand ils n'en ont point, de racines d'arbres, ſans jamais ſe ſervir d'épices, les riches comme les pauvres. Lorſqu'ils ont un cerf, un chevreau, du poiſſon, ils n'y mettent aucune autre ſauce que du ſel & de l'eau. Leur habillement eſt ſimple, & chacun eſt ſon propre tailleur. Un même habit ſert de haut-de-chauſſes, de pourpoint & de chemiſe. Ils portent au côté un poignard à leur mode, dont la poignée eſt dorée, & une ceinture au-deſſus des haut-de-chauſſes, d'une toile du Pays, ſi large qu'elle leur tombe ſur les genoux: ils ont le turban à la maniere des Maures (*b*). Les femmes portent de jour un ſac, qui leur ſert de jupe, & de nuit c'eſt leur drap, leur lit, leur matelas ſur une mauvaiſe natte; elles ne laiſſent pas d'avoir de riches bracelets aux bras. Leurs maiſonnettes de bois ſont couvertes de nattes; la terre leur ſert de ſiege, les feuilles d'arbres de plats & d'aſſiettes, les cannes de vaiſſeaux & les cocos de taſſes. Leurs coutumes ſont plus barbares que celles des autres Mahométans; car ſi le pere dépenſe quelque argent pour le fils, ou le rachette de l'eſclavage, il le retient pour ſon eſclave, & ce qui eſt plus dénaturé encore, le fils fait la même choſe à l'égard du pere. Pour le moindre bien qu'ils font à quelqu'un ils le privent de la liberté, & pour le crime d'un ſeul ils réduiſent tous les parens en eſclavage. Ils font des avanies continuelles aux étrangers qui ont affaire avec eux, & l'on ne peut s'en

(*a*) Relac. de las Iſlas Filipinas. (*b*) *Carreri*, T. V. L. II. Ch. 6.

(*) Ce que nous diſons eſt ſur l'autorité des Auteurs Eſpagnols, & le Lecteur doit l'entendre dans ſon véritable ſens. Il eſt certain que les Miſſionnaires ne nous donneut que des idées confuſes & abſurdes des Opinions Religieuſes des Naturels des Pays; dans tout l'Orient les Peuples en font un grand ſecret, & c'eſt par une raiſon fort ſimple & naturelle, pour que ce qu'ils eſtiment ſacré ne ſoit pas expoſé à la riſée de ceux qui ſont d'une autre Religion. Si c'étoit ici le lieu, nous pourrions, d'après les recherches d'un ſavant & judicieux Ecrivain (1), donner un ample détail des principes religieux de ces Peuples, que les juſtifieroit pleinement d'Athéiſme, mais prouveroit eu même tems qu'ils ſont extrêmement crédules & ſuperſtitieux. Leurs Prêtres ſe vantent à-la-vérité d'avoir commerce avec les mauvais Eſprits, & ont établi une multitude d'étranges ſacrifices, qui les rendent Sorciers d'intention, mais qui ne ſont que des illuſions, & des effets d'une folie enthouſiaſte. A cet égard les Eſpagnols leur ont rendu beaucoup de ſervice; car depuis que la Religion Chretienne s'eſt introduite parmi eux, ceux-là mêmes qui ne l'ont pas embraſſée ont fort rectifié leurs ſentimens, & ont non ſeulement renoncé à leurs anciennes ſuperſtitions, mais les regardent avec mépris.

(1) Relaciones de las Iſlas Filipinas.

SECTION V. *Des Iſles de* Cebu, *de* Mindanao, *de* Xolo &c.

s'en tirer qu'aux dépens de ſa bourſe. Ils ont le vol en horreur: ils puniſſent de mort l'inceſte au premier degré, mettent le criminel dans un ſac & le jettent dans la mer. Les procès ſe terminent promptement ſans beaucoup de formalités, tant dans le Civil que dans le Criminel. Le Roi de *Xolo* a pour l'adminiſtration de la Juſtice un Premier Miniſtre, qu'on appelle *Zarabandal*, qui eſt le premier Officier de la Cour. Les Grands y oppriment les Pauvres, parceque le Roi n'y eſt pas aſſez abſolu (*a*). Il y a des degrés de Nobleſſe, comme de *Tuam*, c'eſt-à-dire Seigneur, d'*Orancayes*, homme riche & Seigneur de Vaſſaux. Les Princes du Sang Royal à Mindanao, ſont appellés *Caciles*, ou *Cachiles* comme l'on prononce; les mêmes diſtinctions ont lieu dans les Molucques (*b*). En tems de guerre ces Peuples ont fait paroître beaucoup de courage ſur mer & ſur terre contre les Eſpagnols, qu'ils ont ſouvent fort inquiétés par leurs pirateries ſur mer, & en faiſant des deſcentes ſur leurs côtes; c'eſt à quoi ils n'auroient jamais été expoſés, ſi, comme on l'a ſouvent conſeillé, les Gouverneurs avoient entretenu une petite Eſcadre de Galeres, ce qu'ils auroient pu faire avec une médiocre dépenſe (*c*).

Mindanao *dépend des* Eſpagnols, *mais les Habitans ſont diſpoſés à recevoir une autre Nation* Européenne.

Une grande partie de l'Iſle de Mindanao étoit autrefois ſoumiſe au Roi Catholique, mais il en avoit beaucoup coûté à la réduire, & on la gardoit avec peine. Les Eſpagnols dans la ſuite ayant fait la paix avec le Sultan Maure, diminuerent leurs garniſons, & ſe repoſerent ſur le zele des Miſſionnaires de la converſion des Indiens; ceux qui ſe firent Chretiens s'attacherent fortement aux Eſpagnols, & comme ils ſont éloignés de Manille ils ſont moins expoſés à l'oppreſſion (*d*). La ville de Mindanao eſt ſituée ſur le bord d'une Riviere du même nom; les maiſons ſon bâties ſur des pilotis élevés, comme la Capitale de Siam; il s'y fait un grand commerce, & il y roule une conſidérable quantité d'or. Le Capitaine *Dampier* rapporte, que dans le tems qu'il y étoit le Sultan & ſes Sujets témoignoient beaucoup de bonne volonté pour les Anglois, & leur auroient accordé un établiſſement avec plaiſir; ſelon lui cela étoit très-praticable, pourvu qu'on y eût envoyé les vaiſſeaux par la Mer du Sud; alors, en partant d'Angleterre au mois d'Août, ils pouvoient arriver à Mindanao en Février. Les raiſons qu'il allegue pour prouver qu'on pourroit y faire un établiſſement avantageux, ſont très-plauſibles, & ſont tirées principalement de la commodité de la ſituation de l'Iſle, de l'abondance de riches marchandiſes qu'on y trouve, & de ce que l'on pourroit commercer avec les Iſles voiſines (*e*) (*). Mais il n'y

(*a*) *Combes*, *Carreri* l. c. *Dampier*, T. II. Ch. 12.

(*b*) *Argenſola*, Conq. des Molucq. T. I. L. I.

(*c*) L'Amirante, *D. Hieronimo de Banvelo y Carillo* Relac. de las Iſlas Filipinas.

(*d*) Relac. de las Iſlas Filipinas.

(*e*) *Dampier*, T. II. p. m. 33.

(*) C'étoit au mois de Juillet 1686, que le Capitaine *Dampier* étoit à Mindanao, ſur un vaiſſeau de Boucaniers, commandé par le Capitaine *Swan*; la deſcription qu'il fait de l'Iſle & de la Capitale, qui, comme on le dit dans le texte, porte le même nom, eſt conçue en ces termes (1). „ Pluſieurs perſonnes âgées de l'un & de l'autre ſexe parlent „ Eſpa-

(1) *Dampier*, T. II. p. 9. & ſuiv. L'Auteur a ſuivi un Extrait des Voyages de *Dampier*, qui ſe trouve dans *Harris*, Collect. of Voyag. Vol. I. p. 106, 107.

n'y a gueres d'apparence que l'on tente rien de pareil, au moins de notre tems, vu les privileges excluſifs de nos Compagnies, qui ſont abſolument incompatibles avec des projets de cette nature, notre complaiſance perpétuelle pour les Puiſſances à qui nous pourrions donner de l'ombrage par un établiſſement pareil, & le peu qui reſte de cet eſprit entreprenant requis pour ſoutenir de ſemblables entrepriſes.

Section V. *Des Iſles de Cebu, de Mindanao, de Xolo &c.*

Cependant ſi parmi le grand nombre de projets que forment les Puiſſances, qui voudroient fonder une Marine, elles s'aviſoient d'entreprendre de paſſer par les Mers du Sud & d'aller par cette route aux Indes, ce qui pourroit très-bien arriver, on verroit bientôt que la politique des Eſpagnols, des Anglois & des Hollandois, qui les a portés à négliger cette route, & à en détourner, eſt mal-fondée, & que les profits d'un commerce aux Indes Orientales par cette voye l'emporteroient de beaucoup ſur ceux du commerce tel qu'on le fait à-préſent. Ce ne ſont-là encore que des ſpéculations,

Il ſe pourroit que quelqu'un des nouveaux Projets d'un Commerce avec les Indes s'étendit à ces Iſles.

» Eſpagnol, parceque les Eſpagnols ont eu autrefois pluſieurs Forts dans cette Iſle. Ils » l'auroient vraiſemblablement toute aſſujettie, s'ils n'euſſent pas été obligés de la quit- » ter pour aller défendre Manille contre les Chinois, qui menaçoient d'y faire une in- » vaſion. Le vieux Sultan, pere de celui qui regne à-préſent, profita de l'occaſion pour » raſer leurs Forts, & pour les chaſſer de l'Iſle. Ils appréhendent beaucoup à-préſent » les Hollandois, de-là vient qu'ils ont longtems invité les Anglois à s'établir parmi » eux, ne les trouvant pas ſi entreprenans que les Hollandois ou les Eſpagnols. Les » principaux Artiſans de Mindanao ſont les Orfevres, les Forgerons, & des Charpen- » tiers; ils bâtiſſent de bons vaiſſeaux pour le commerce & pour la guerre. Les princi- » pales marchandiſes qu'ils exportent ſont de l'or, & de la cire & du tabac. Ils achet- » tent l'or & la cire des Montagnards, & le tabac croît en grande quantité dans tou- » te l'Iſle. Ils troquent ces marchandiſes pour des toiles de Coton, des mouſſeli- » nes, & des ſoies de la Chine. Le tabac de Mindanao ne le cede point en bonté à ce- » lui de Manille, & on peut en avoir dix ou douze livres pour une réale". Voici ce qu'il dit touchant un Etabliſſement des Anglois. „ *Raja Laut* & un des fils du Sul- » tan vinrent à notre bord, & nous demanderent en Eſpagnol, qui nous étions? » ayant appris que nous étions Anglois, ils demanderent ſi nous venions pour nous é- » tablir chez eux; on leur avoit promis quelque choſe de pareil auparavant, & ils eſpé- » roient qu'on alloit tenir parole, & les ſoutenir contre les Hollandois, qu'ils appré- » hendoient beaucoup. Je crois, tout bien conſidéré, que nous n'aurions pu mieux » faire, vu la ſituation commode de Mindanao par rapport aux Iſles des Epiceries, » les trois Iſles de *Méangis*, qui abondent en geroffle, n'en étant gueres qu'à-vingt » lieues, & à l'égard des Philippines. Il ne nous manquoit rien pour nous établir, à » peine y avoit-il de métier néceſſaire, que quelqu'un des nôtres n'entendît; nous a- » vions des Charpentiers, des Tailleurs de briques, des Maçons, des Tailleurs &c. » nous avions bonne proviſion de toutes ſortes d'outils, de poudre, de bales, des ca- » nons & d'autres armes à feu. Nonobſtant le grand éloignement de cette Iſle de » l'Angleterre, nous n'étions pas ſans eſpérance d'en recevoir du ſecours, pourvu que » les vaiſſeaux en partant d'Angleterre ſur la fin d'Août, fiſſent le tour de la Terre *del* » *Fuego*, & fiſſent voile droit à Mindanao, ou ils pourroient porter ſur les côtes de » l'Amérique auſſi loin qu'il le faudroit, & faire voile enſuite droit à cette Iſle. On » éviteroit par ce moyen l'approche des établiſſemens des Hollandois, & après que » l'on auroit une fois paſſé la Terre *del Fuego*, on ſeroit aſſuré de trouver toujours » un vent d'Eſt frais & conſtant, de ſorte que ce voyage pourroit ſe faire en ſix ou » ſept mois, au lieu que par le Cap de Bonne-Eſpérance il en faut au moins huit » ou neuf ".

SECTION V. *Des Isles de* Cebu, *de* Mindanao, *de* Xolo &c.

tions, mais il peut venir un tems, & il viendra certainement, que nos Neveux verront que les Indes ne sont qu'à moitié découvertes, & que l'on peut encore trouver des Pays qui abondent en marchandises aussi précieuses qu'on en ait jusqu'à-présent apportées en Europe, dont les habitans se déferoient volontiers en échange de nos manufactures; & ce commerce seroit à couvert de l'objection vulgaire, qu'on exporte l'argent, quoique, s'il pouvoit s'établir, il y ait peu lieu de croire qu'il deviendroit plus abondant en Europe, parcequ'il seroit moins recherché, & que par conséquent il nous en viendroit moins de l'Amérique (*a*).

SECTION VI.

Prérogatives particulieres du Viceroi Espagnol *des* Philippines; *& Politique singuliere pour contrebalancer l'autorité presque illimitée dont il jouit. Etat du Commerce entre l'*Asie Espagnole *&* l'Amérique Espagnole: *Objections faites contre ce Commerce: Réglemens faits pour le rendre plus utile au Bien public.*

SECTION VI. *Autorité du* Viceroi *des* Philippines &c.

APRE'S avoir fait la description des Isles que les Espagnols possedent, nous allons examiner l'état général des choses, & faire voir de quelle valeur & de quelle importance sont les Philippines. Le Gouverneur-Général de ces Isles est pour le rang égal, sinon supérieur, au Viceroi des Indes. Ses appointemens en qualité de Gouverneur sont de cinq-mille pieces de huit par an, ce qui joint avec ce qu'il a comme Président de la Cour Royale, & comme Général, fait en tout treize-mille pieces de huit; & ce n'est-là cependant que la moindre partie de son revenu (*b*). Son autorité n'a presque d'autres bornes que celles qu'il veut y mettre lui-même. Il dispose de tous les Emplois Militaires, & de la plupart des Emplois Civils, quand ils viennent à vaquer; il choisit les vingt-deux Alcaldes, qui gouvernent autant de Provinces, envoye un Gouverneur aux Isles Marianes, quand celui qui y est vient à mourir, jusqu'à ce que le Roi en ait nommé un autre; il nomme le Général du Galion qui va tous les ans à la Nouvelle Espagne, & comme ce poste rapporte cinquante-mille écus, il ne le donne pas pour rien, non plus que les autres (*c*). Il distribue toutes les *Encomiendas* ou Seigneuries. Il donne aux Indiens des Commissions de Colonels, de Majors & de Capitaines parmi leurs gens, & comme ils sont fort avides de ces Titres, ils ne manquent pas de témoigner leur reconnoissance à celui qui leur confere ces honneurs. En un mot on peut dire qu'il jouit presque de l'Autorité Souveraine avec un revenu immense, & cela pendant huit ans, sans contradiction. Mais comme toutes les conditions de la vie ont leurs désagré-

Grande autorité du Gouverneur des Philippines, *& ses revenus.*

(*a*) *Purchas*, Pilgrims, Vol. IV. p. 1422. (*c*) *Navarette*, *Carreri*, l. c. *Hamilton's*
(*b*) Relac de las Islas Filipinas. *Carreri*, Account of the East Indies.

grémens, cette haute Dignité eſt accompagnée d'une circonſtance fâcheuſe, qui fait qu'elle eſt moins deſirable. La Cour d'Eſpagne, conſidérant que le Gouverneur eſt un homme que l'autorité peut éblouir & corrompre, & que l'envie de s'enrichir expoſe à une forte tentation, elle le laiſſe en quelque façon à la merci du peuple, quand il ſort de charge (a) (*).

SECTION VI. *Autorité du Vice-roi des Philippines &c.*

Quand le tems de ſa Commiſſion eſt expiré, il ne peut quitter Manille, qu'après qu'on a fait une rigoureuſe recherche de ſa conduite. Son Succeſſeur eſt ordinairement le Juge, en vertu d'une Commiſſion expreſſe. Les habitans ont ſoixante jours après la publication faite dans toutes les Provinces, pour porter leurs plaintes, & trente pour les pourſuivre. Quand il s'agit de choſes importantes & extraordinaires, le Juge reçoit ſeulement les informations, & les envoye avec ſon avis au Conſeil des Indes, mais il décide dans les choſes de moindre importance (b); la peine conſiſte ordinairement à reſtituer à la perſonne offenſée, & à payer une amende au profit du Roi (†). Autrefois la rigueur alloit ſi loin, que ſi les accuſations étoient

Examen rigoureux qu'il doit ſubir avant que de quitter les Philippines.

(a) *Careri*, ubi ſup. (b) *Navarette*, *Carreri*.

(*) C'étoit une coutume établie parmi les anciens Egyptiens, qu'avant que d'inhumer les Rois, les Prêtres faiſoient publiquement un Diſcours, dans lequel ils louoient la ſageſſe & les vertus du défunt; ſi le peuple applaudiſſoit par ſes acclamations, on achevoit la cérémonie des funerailles avec toute la magnificence imaginable; ſi au contraire les Aſſiſtans murmuroient, & au-lieu de louanges faiſoient entendre des plaintes, le Prêtre interrompoit ſon Diſcours, il n'étoit plus queſtion de funerailles ſolemnelles, on emportoit le corps & on l'enterroit le plus ſecrettement qu'il étoit poſſible (1). L'Hiſtoire Sainte nous apprend que la même choſe avoit lieu chez les Juifs, de ſorte que ſelon qu'un Roi avoit bien ou mal gouverné, il étoit enterré ſans cérémonie, ou dépoſé avec pompe dans le ſépulcre de David (2). A Veniſe on obſerve une coutume ſemblable à la mort d'un Doge; on examine toute ſa conduite, & les honneurs funebres ſont réglés ſur le réſultat de cette recherche (3). Il y a toute apparence que dans le cas préſent, on a établi cette recherche pour empêcher un Gouverneur d'emporter les richeſſes qu'il auroit amaſſées par des voyes injuſtes, & pour le détourner de faire aucun abus de ſon pouvoir, à cauſe de la néceſſité de la reſtitution. S'il vient à mourir ſa conduite eſt ſujette aux mêmes recherches, & le premier Auditeur, qui gouverne en attendant qu'il y ait un nouveau Gouverneur, eſt ſoumis aux mêmes procédures, quand ſon adminiſtration eſt finie, avec cette différence cependant, qu'il n'eſt pas obligé de reſter dans l'Iſle juſqu'à ce que la recherche ſoit terminée; en nommant un Procureur qui parle pour lui, & en donnant caution de ſon acquieſcement à la ſentence qui ſera portée, on lui permet de s'embarquer pour la Nouvelle-Eſpagne, s'il le juge à-propos (4).

(†) Parmi les Gouverneurs des Philippines, que l'abus tyrannique de leur autorité a expoſés aux rigueurs de cette recherche, un des principaux a été *Don Sebaſtien Hurtado de Corcuera*, qui gouvernoit en 1646. Il avoit fait pluſieurs grandes entrepriſes, entr'autres celle de la conquête de Mindanao & de Xolo, qui n'eut pas grand ſuccès; il ſe brouilla avec l'Archevêque de Manille, & le relegua hors de l'Iſle; en un mot il gouverna plus deſpotiquement que n'avoit fait aucun de ſes prédéceſſeurs, & l'on dit qu'il fut l'inventeur de l'impôt qu'on appelle *Vandalas* (5). Ce droit conſiſte à eſtimer le bled ou le riz ſur

(1) *Diodor. Sic.* L. I. Ch. 6.
(2) 2 *Rois*, XVI. 20. 2 *Chroniq.* XXVIII. 27. *Prideaux*, Hiſt. des Juifs &c. T. I. p. m. 26.
(3) *Ray's* Travels, Vol. I. p. 151-153. *Amelot de la Houſſaye*, Examen de la Liberté de Veniſe.
(4) *Carreri*, T. V. L. I. Ch. 6.
(5) *Navarette*, Tratados Hiſtoricos de la Monarchia de China.

SECTION VI. *Autorité du Vice-roi des Philippines &c.*

étoient nombreuſes & graves, le Gouverneur étoit mis en priſon, & il y a eu l'exemple d'un qui y a demeuré cinq ans, & d'autres ſont morts de frayeur (*a*). Depuis on dit, qu'à la faveur d'un préſent de cent-mille écus au Succeſſeur, ils ſe ſont tirés d'affaire; ce qui a tellement irrité les habitans, qu'ils ſe ſont quelquefois fait juſtice eux-mêmes, ſant attendre le Juge; & quoique cette action ne ſoit pas excuſable, c'eſt cependant une bonne leçon pour apprendre aux Gouverneurs à ne point perdre de vue leur devoir, & qu'il eſt dangereux pour eux de l'oublier, de peur que ceux qui en ſouffrent n'imitent leur exemple, & ne s'écartent de l'obéiſſance qu'ils leur doivent. C'eſt ainſi que dans ce cas-là, comme en pluſieurs autres, un grand mal porte ſon remede avec lui.

Soulèvement dans lequel le Gouverneur & ſon fils furent tués.

On en vit un exemple en 1719. Le Viceroi, qui gouvernoit alors, ayant commis autant d'injuſtices qu'aucun de ſes prédéceſſeurs, s'aviſa encore d'un nouvel expédient, qui fut de pourſuivre les Marchands pour avoir fraudé les droits d'entrée, & afin de ne faire pas les choſes à demi, il apoſta non ſeulement des faux-témoins, mais érigea de ſa propre autorité une Cour, devant laquelle il étoit ſûr que ces témoins ſeroient crus (*b*). Un ſi grand nombre furent ſi bruſquement dépouillés, que le reſte penſa à ſe mettre à couvert; après avoir mis leur argent en dépôt en divers Couvents, ils s'embarquerent pour différens endroits des Indes, en attendant que ſon tems fût fini. Le Gouverneur continua ſes perſécutions, & ayant fait condamner les Marchands abſens à payer telle ſomme qu'il lui plut, il demanda leurs effets aux Couvents où ils les avoient dépoſés, menaçant en cas de refus de les enlever par force. Alors l'Archevêque de Manille, ſuivi de tout le Clergé, ſe rendit au Palais, & reprocha ouvertement au Viceroi, que

(*a*) *Navarette*, Tratados Hiſtoricos de la Monarchia de China, L. VI. Ch. 4.

(*b*) *Hamilton's*, Account of the Eaſt Indies, Vol. II. p. 293.

ſur les terres d'un Indien, & à lui ordonner de le porter dans les magazins publics pour le ſervice du Roi à un fort bas prix, que perſonne ne fait encore quand on paye. On s'imaginera peut-être que cela eſt aſſez dur, cependant ce n'eſt pas ce qu'il y a de plus cruel dans cette taxe; ceux qui évaluent le terrein, ſuppoſent ſouvent qu'il produira beaucoup au-delà de ce qu'il peut rapporter, & alors le propriétaire eſt obligé d'acheter le ſurplus argent comptant. Tout cela avoit rendu *Corcuera* ſi odieux, que ſon Succeſſeur le tint cinq ans en priſon, mais à la fin on l'envoya en Eſpagne, où il fut abſous par le Conſeil des Indes. Les Habitans de Manille diſoient qu'ils avoient trois témoins irrecuſables contre lui; l'Eſcadre qui avoit péri aux Iſles Marianes; le Magazin de riches marchandiſes qu'il avoit à Acapulco, brûlé par le feu du Ciel; & les tréſors qui lui appartenoient qu'on avoit ſaiſis à Burgos, qui pris à part étoient plus qu'il n'avoit pu acquérir légitimement dans ſon Gouvernement, & cependant il lui en reſta aſſez pour acheter des amis, & de bonnes terres (1). *Don Jaques Faxardo Chamon*, ſon Succeſſeur, fut à ſon tour priſonnier dans la Château de St. Jaques à peu près cinq ans; & les Habitans de Manille épouvanterent ſi fort *Don Saviniano Manriquez de Lara*, ſucceſſeur de *Faxardo*, lorſqu'on fit la recherche de ſa conduite, qu'étant embarqué ſur le Gallion, il ne ceſſoit de demander au Pilote pendant tout le voyage, ſi le vaiſſeau pouvoit retourner à Manille, ce qu'il redoutoit plus que la mort, & ayant appris qu'il falloit aller à la Nouvelle-Eſpagne ou mourir, il fit éclatter la plus grande joie (2).

(1) *Coronel*, *Navarette*, ubi ſup. L. VI. Ch. 4.

(2) *Carreri*, T. V. L. I. Ch. 6.

que ſon avarice ſeule étoit la cauſe des déſordres, & que c'étoit en vain qu'il ſe flattoit de l'impunité, s'il oſoit entreprendre de violer les immunités de l'Egliſe, dont le but primitif étoit le Bien public, auquel elles ſervoient actuellement. Le Gouverneur, ſourd à cet avis ſi ſage, leur ordonna de ſe retirer ſur le champ, ce qu'ils firent: mais un Religieux Auguſtin, irrité du traitement fait à l'Archevêque, & voyant le peuple bien armé dans les rues, tira un grand crucifix d'argent, le mit ſur ſon épaule gauche, & ordonna à tous les bons Catholiques de le ſuivre. Se voyant bien accompagné, il retourna au Palais; le Gouverneur, qui n'avoit que peu de gens autour de lui, eut l'imprudence de leur ordonner de faire feu, ce qui mit le peuple en fureur; ils donnerent l'aſſaut au Palais, & tuerent le Gouverneur ſur la place. A la premiere nouvelle du tumulte, ſon fils ſortit de la Citadelle à la tête de la Garniſon, pour venir à ſon ſecours, & les habitans allerent au devant de lui. Celui qui portoit leur étendard, lui dit en peu de mots, qu'ils étoient bons Sujets de Sa Majeſté Catholique, & qu'ils avoient puni un homme qui ne l'étoit point: que quant à lui, les habitans de Manille n'avoient aucun ſujet de s'en plaindre, & qu'ainſi il feroit bien de s'en retourner à ſon poſte; mais en s'obſtinant à vouloir venger la mort de ſon pere, il périt lui-même, parceque les Soldats l'abandonnerent & rentrerent dans la Forteresſe. Quand le nouveau Gouverneur fut arrivé, on fit de rigoureuſes recherches de tout ce qui s'étoit paſſé; les Marchands furent déclarés innocens & on les invita à revenir, & ſur un million & demi de pieces de huit, que l'on trouva dans les coffres du Gouverneur défunt, on indemniſa ceux qui avoient perdu par ſes injuſtices. D'un autre côté il y a eu des Gouverneurs qui ſe ſont conduits avec tant d'intégrité, qu'ils ont été continués dans leur poſte, quoique leur Succeſſeur fût nommé & eût payé au Roi ſoixante-dix-mille pieces de huit; la patente ayant été révoquée & l'argent rendu, à la ſollicitation des habitans de Manille. Pendant les huit premieres années de ſon adminiſtration, ce Gouverneur avoit acquité généreuſement tout ce qui étoit dû aux Indiens, défrayé toutes les dépenſes publiques des revenus de l'Etat, amaſſé plus de quatre-cens-milles pieces de huit dans le Tréſor Royal, & augmenté les revenus du Roi de plus de cent-mille, en s'attirant les bénédictions du Peuple; & nonobſtant cela par une décente frugalité il ne laiſſa pas d'acquérir d'immenſes richeſſes, dont il voulut par ſon Teſtament que la plus grande partie fût employée en charités (a) (*).

Commerce de Manille aux Indes.

Il eſt évident par ce que l'on vient de dire, que l'Expérience & la Raiſon d'em-

(a) *Navarerte*, Tratados Hiſtoricos de la Monarchia de China, L. VI.

(*) Cet illuſtre Gouverneur étoit *D. Fauſte Cruzat y Gongora*, Chevalier de St. Jaques, & deſcendu des anciens Rois de Navarre. Il ne flattoit ni ne craignoit le peuple, qui au contraire l'aimoit & le craignoit plus qu'aucun de ſes Prédéceſſeurs. Il ne fut malheureux qu'à un ſeul égard, c'eſt que de ſon tems il périt deux Galions, ce qui réduiſit les habitans de Manille à une grande pauvreté (1).

(1) *Carreri*, T. V. L. I. Ch. 6.

SECTION VI.

Autorité du Vice-roi des Philippines &c.

démontrent également, que les Philippines ſont en état de rapporter au-delà de ce qu'il faut pour les garder; & l'on convient néanmoins généralement que les revenus publics ne fourniſſent que les deux tiers de ce qu'il faut pour les dépenſes annuelles. Le reſte, qui monte à environ deux-cens-cinquante-mille pieces de huit s'envoye tous les ans de la Nouvelle Eſpagne en argent; c'eſt ce dont on s'eſt plaint depuis longtems comme d'une charge fort onéreuſe, parceque les Eſpagnols prétendent qu'on ne voyoit jamais cet argent; mais d'habiles gens croyent que les Gouverneurs & les autres grands Officiers, en tranſportent au moins l'équivalent en or & en pierreries, dont une grande partie paſſe par la voye du Mexique, & une autre partie va par une autre route en Eſpagne. C'eſt ce qui nous conduit naturellement à parler du Commerce de ces Iſles; quoiqu'il ne ſoit pas à beaucoup près auſſi grand qu'il pourroit l'être, il ne laiſſe pas cependant d'être très-conſidérable, puiſque les Européens & les autres habitans ont entre quatre & cinq-cens vaiſſeaux de différentes grandeurs, avec leſquels ils négocient dans l'Archipel, en divers lieux du continent des Indes, à Macao & en d'autres endroits (*a*). D'ailleurs Manille eſt comme un Magazin des Marchandiſes des Indes Orientales & Occidentales, & en même tems c'eſt en quelque façon un Port franc, où les vaiſſeaux de toutes les Nations, à la réſerve de ceux des Hollandois, ſont bien venus. Les Anglois y commercent ſous le Pavillon Portugais, ou ſous celui de quelque Nation des Indes, & dans ces derniers tems les Danois ont fait la même choſe. Tant que les habitans de Goa ont été en état de faire quelque commerce, ils y envoyoient quantité de vaiſſeaux, & quoiqu'il y en ait encore un grand nombre qui portent Pavillon Portugais, ils appartiennent à d'autres Nations; ceux qui viennent véritablement de Goa ſont pour le compte des Canarins & non des Portugais; tant l'indolence & le luxe ont fait déchoir une Nation, qui tant qu'elle eut du courage & de l'induſtrie, fut maîtreſſe des Indes (*b*). Grande leçon pour ceux qui ſe glorifient aujourd'hui de leur puiſſance.

Marchandiſes des Philippines.

Les Philippines ont pluſieurs marchandiſes propres pour le commerce du dehors; elles fourniſſent de l'or quoique pas en grande quantité, de la civette excellente qui s'y trouve en abondance, des peaux de cerf, des drogues, des bois de teinture, de la cire, du miel, des vivres: on y a auſſi pluſieurs ſortes de groſſes toiles fortes, & d'autres manufactures que les Indiens fabriquent. Mais ce qui attire ſur-tout les Etrangers ce ſont les marchandiſes de la Chine, comme les étoffes de ſoie, la ſoie écrue, les brocards d'or & d'argent, les beaux cabinets & autres ouvrages de Vernis, & un nombre infini d'autres curioſités que les induſtrieux Chinois y apportent; & bien-qu'ils ſoient ſans-doute ceux qui gagnent le plus à ce Commerce, il eſt impoſſible cependant qu'il ſe faſſe à Manille, ſans qu'il en revienne un profit conſidérable aux habitans de cette ville; auſſi ont-ils fort augmenté depuis quelques années. S'ils étoient moins gênés à certains égards,

(*a*) Relac. de las Iſlas Filipinas. *Navarete, Carreri*, l. c. Ch. 11.

(*b*) Dictionn. de Commerce, T. I. Col. 1147. Ed. in fol. Paris 1723.

égards, & que les affaires fussent dirigées plus au Bien public, ils pourroient être bien plus à leur aise qu'ils ne le sont, sur-tout en tems de paix; quoiqu'en tems de guerre même il ne leur arrive gueres d'être troublés, & qu'ils n'ont plus à craindre qu'on vienne les attaquer dans leurs Isles (a). Mais ce qu'il y a de plus important, c'est le Commerce de ces Isles avec la Nouvelle Espagne, parceque c'est ce qui fait qu'elles sont d'une si grande conséquence au Roi Catholique. Ce qui entretient le commerce avec la Chine, & fournit des Emplois honorables & lucratifs à des personnes de grande naissance qui n'ont pas de fortune; & ce qui est plus encore, elles défendent les Mers du Sud, & les Etablissemens Espagnols sur les côtes de ces mers contre toutes les entreprises que l'on pourroit former, & auxquels ils seroient infailliblement exposés, si quelque autre Nation étoit maîtresse de ces Isles. Par cette raison les Ministres qui ont voulu & qui voudroient qu'on abaissât les habitans des Philippines, ou ne sont pas bien instruits de l'importance de ces Isles, & des grands avantages qu'on en peut retirer, ou se laissent entraîner par des préjugés, qui sont l'effet de leur esprit borné & prévenu (b).

SECTION VI. *Autorité du Vice-roi des Philippines &c.*

Nous avons observé, que dans les commencemens que l'on s'établit aux Philippines, *Cebu* étoit la Métropole, & de-là le commerce se faisoit à Callao, qui est le Port de Lima, & il étoit fort différent de ce qu'il est devenu dans la suite. Dans ces premiers tems les Indiens s'appliquoient volontiers à chercher de l'or, & les Espagnols en avoient une bien plus grande quantité qu'ils n'ont eu dans la suite, vraisemblablement ils les traitoient mieux; ils avoient aussi part au Commerce des épiceries; de sorte que les cargaisons qu'ils envoyoient au Pérou, y étoient de bon débit. Après la conquête de l'Isle de Luçon, & la fondation de Manille, en 1572, lorsque le commerce de la Chine commença, on trouva à-propos de faire divers changemens; le voyage de Manille à Callao se trouva long & fatigant; on changea donc de cours, & parceque les vaisseaux sont obligés de faire route Est-Nord-Est pour trouver les vents alisés, on choisit le Port d'Acapulco, comme le plus propre à plusieurs égards pour le Commerce, & par-là on abrégea le voyage de l'Amérique de la moitié (c). Le Commerce demeura cependant libre pour tout le monde comme auparavant, & par-là la nouvelle Colonie fleurit extrêmement pendant environ trente ans. La Flotte du Pérou arrivoit régulierement à Acapulco, à-peu-près vers le tems que les Galions de Manille y abordoient, pour avoir part aux marchandises qu'ils apportoient; de cette façon le commerce entre les Espagnols des Indes Orientales & ceux des Indes Occidentales se faisoit au contentement de tous les intéressés, quoique les retours pour Manille fussent principalement en argent, & en bien plus grande quantité, qu'aujourd'hui (d) (*).

Autrefois le Commerce n'étoit point gêné.

Mais

(a) *Carrert*, ubi sup. Dictionn. de Commerce. *Hamilton.*

(b) *D. Juan Gran y Montfalcon*, Justification &c.

(c) *Hakluyt's*, Voy. Vol. III. p. 442.

(d) L'Amirante *D. Hieronimo de Benveios y Carillo*, Relationes de las Islas Filipinas.

(*) Ce fut dans cet intervalle que le Capitaine *Cavendish* enleva le Galion de Manille

SECTION VI. *Autorité du Vice-roi des Philippinus &c.*

Mais vers le commencement du dix-ſeptieme ſiecle les Miniſtres de la Cour d'Eſpagne & ceux de la Nouvelle Eſpagne conçurent de grandes craintes touchant les conſéquences du Commerce de Manille; ils crurent qu'il ne tendoit qu'à appauvrir l'une & l'autre, & à enrichir principalement les Chinois; juſques-là qu'on diſoit communément à Mexique, que l'Empereur de la Chine pourroit bâtir un Palais des barres d'argent qu'on tranſportoit. Cependant c'étoit une raiſon d'une toute autre nature, qui occaſionnoit l'envoi de ſommes immenſes aux Philippines. *Philippe* II. étant maître des Indes Portugaiſes, ſouhaittoit extrêmement de conſerver les Iſles Molucques, parceque l'on prévoyoit très-bien que leur perte entraîneroit celle des autres Établiſſemens Portugais dans les Indes; ce fut par cette raiſon que l'on mit les Molucques ſous la protection des Philippines, avec cette fâcheuſe circonſtance, que les Portugais en tiroient toutes les épiceries dont ils avoient beſoin pour leur commerce, pendant que tout le poids de la guerre tomboit ſur les Philippines. C'eſt ce qui porta les dépenſes annuelles à près de huit-cens-cinquante-mille pieces de huit, tandis que les revenus publics ne vont à gueres plus de deux-cens mille (*a*).

On le regarde comme préjudiciable à la Nouvelle Eſpagne, & on le limite.

Nonobſtant toutes les remontrances, les clameurs contre les Philippines devinrent ſi grandes, qu'en 1604 le commerce fut limité, c'eſt-à-dire qu'il ne fut permis aux habitans de Manille d'embarquer que pour deux-cens-cin-

(*a*) *D. Juan Cran y Monſalcon*, Juſtification de la Conſervation y Comerſio, &c.

nille chargé de richeſſes immenſes; & ſi l'on conſidere que ce que l'on fourniſſoit annuellement pour le maintien des Molucques, montoit à plus de ſix-cens-mille pieces de huit, il falloit que les ſommes que l'on tranſportoit de la Nouvelle-Eſpagne fuſſent près du double de ce qu'elles ſont à-préſent; cependant ce fut faute de remiſes ſuffiſantes, que les Eſpagnols furent obligés de renoncer à la défenſe de ces Iſles, en ſorte qu'elles tomberent entre les mains des Hollandois, qui ſont redevables de l'établiſſement de leur Compagnie des Indes Orientales, & des profits immenſes qui en ont été la ſuite, aux richeſſes qu'ils en tirerent d'abord (1). Un Hiſtorien Eſpagnol attribue les entrepriſes des Hollandois à la Reine *Eliſabeth*, qui, dit-il, leur perſuada par ſes Miniſtres de tenter la conquête des Molucques pour affoiblir l'ennemi commun 2). Il y a cependant infiniment plus d'apparence que les Hollandois l'entreprirent de leur propre mouvement, & pour leur intérêt, animés par ce que *Drake* & *Cavendish* avoient déja fait: le dernier étant revenu avec un aſſortiment complet de voiles de ſoie, faites des riches marchandiſes qu'il avoit trouvées dans le vaiſſeau de Manille, quoiqu'il en eût brûlé cinq-cens tonneaux, & qu'il n'eût conſervé que les plus précieuſes, avec cent-ſoixante-douze-mille peſos d'or, ce qui étoit en ce tems-là une ſomme immenſe 3. Il fit voile enſuite aux Philippines, & demeura quelques jours à l'Iſle de Capoul, où il fit pendre le Pilote Eſpagnol qui avoit conduit ſon vaiſſeau depuis Acapulco, parcequ'il avoit écrit une Lettre à ſes compatriotes, pour les exciter à venir attaquer les Anglois, en leur expliquant combien ils étoient foibles, & aiſés à prendre (4) Ce fut ce voyage qui fournit aux Hollandois quelques-uns des meilleurs Pilotes; & c'eſt apparemment ce qui fit croire aux Eſpagnols, que la Reine *Eliſabeth*, à laquelle ils ont attribué volontiers tous les déſaſtres qu'ils ont eſſuyés, avoit encouragé les Hollandois à envoyer des Flottes aux Indes.

(1) Mémoire de l'Amiral *Matelief*, au ſujet de l'état du Commerce des Indes.

(2) *D'Argenſola*, Hiſt. de la Conq. des Molucq. T. I. p. 351.

(3) *Purchas*, Vol. I. p. 65.

(4) *Hakluyt's*, voyag. T. III. p. 819.

cinquante-mille piaſtres de marchandiſes, & de n'en rapporter que cinq-cens-mille. Quelque tems après le Commerce du Pérou & du Mexique fut interrompu par les mêmes raiſons; &, comme nous l'avons dit ailleurs, il y eut même des gens qui vouloient pouſſer les choſes juſqu'à abandonner entierement les Philippines, dans l'eſpérance que ce ſeroit un moyen de faire venir plus d'argent en Europe; ce qui auroit certainement favoriſé les vues ambitieuſes de la Cour de Madrid, qui étoit brouillée avec tous ſes voiſins. Nous avons déja vu comment on para ce coup, & il ſuffit pour notre but d'obſerver ici, que durant les trente années ſuivantes il ne fut queſtion que de mécontentemens, de plaintes, de recours au Conſeil des Indes, le tout ſuivi des fâcheuſes conſéquences que ces ſortes de diſputes traînent ordinairement après elles, les uns inſiſtant ſur de nouvelles reſtrictions, & les autres alléguant que la continuation de celles qu'on avoit miſes, étoit plus que ſuffiſante pour cauſer la ruine entiere des Philippines: cependant le nombre des habitans y étoit augmenté du double, & quoiqu'il y eût peu ou point de Marchands riches, ils avoient néanmoins de quoi ſubſiſter & faire commerce; ils l'auroient même étendu, s'ils n'avoient été arrêtés par les Gouverneurs, obligés de ſuivre les inſtructions qu'ils recevoient de tems en tems des Miniſtres de Madrid; ceux qui s'intéreſſoient ſérieuſement à la proſpérité de la Nation Eſpagnole, en quelqu'endroit qu'ils fuſſent, s'adreſſerent ſouvent à la Cour, pour obtenir quelques changemens, ou au moins qu'il fût permis ſans reſtriction d'exporter les denrées du crû des Iſles, & les manufactures des habitans (*a*) (*).

Section VI. *Autorité du Vice-roi des Philippines &c.*

Ce

(*a*) Ces particularités ſont toutes tirées des Mémoires préſentés en divers tems à la Cour d'Eſpagne.

(*) Les principes ſur leſquels les Mémoires de ceux qui plaident pour les Philippines ſont fondés, intéreſſent toutes les Nations qui ont des Colonies, auſſi-bien que les Eſpagnols. On y expoſe que les maximes du Roi & celles de ſes Miniſtres ſont diamétralement oppoſées, de ſorte qu'il eſt impoſſible de ſuivre les unes ſi ce n'eſt aux dépens des autres. Que le Roi eſtime toutes ſes Colonies, dans la ſuppoſition qu'elles contribuent à la propagation de l'Evangile, à augmenter le nombre de ſes Sujets, & ſa puiſſance, en étendant ſon autorité ſur des Nations inconnues autrefois au Genre-humain. Que les vues des Miniſtres ſont de faire du bien à ceux qui ſont envoyés en qualité de Gouverneurs, d'Amiraux & de Juges, & d'y trouver leur compte; que ces Meſſieurs ne penſent qu'à faire promptement une grande fortune; que pour y réuſſir il faut rendre les peuples eſclaves, & faire tout ce qui eſt poſſible pour les empêcher de connoître leurs intérêts, ou de les faire valoir: qu'après avoir atteint par de pareils moyens leur but au dehors, ils ſont obligés, s'ils reviennent, de prêcher cette fauſſe doctrine, & ſont ſouvent aſſez heureux de faire prendre pour le fruit d'une ſage expérience, ce qui n'eſt qu'un effet d'endurciſſement. Ils diſent que les Loix & les Déclarations faites en divers tems par les Rois d'Eſpagne, prouvent la vérité de ce qu'ils avancent, comme d'un autre côté la conduite des Gouverneurs & des grands Officiers, jointe aux plaintes continuelles qui ſont portées, fourniſſent des preuves du ſecond point qu'ils ſoutiennent. Ils ajoutent, que le ſpécieux prétexte de conſulter l'intérêt de la Couronne, n'eſt qu'une impudente tentative pour colorer la tyrannie & l'oppreſſion, que des Sujets exercent pour leur avantage, avec l'Autorité Royale, dont ils procurent par-là la ruine; puiſqu'un Viceroi, qui ſe conduit en Tyran, eſt coupable de la plus lâche trahiſon, en travaillant non ſeulement contre ſon Maître par la maniere dont il viole les Loix, mais en le

SECTION VI. *Autorité du Vice-roi des Philippines &c.*

Ce que nous ſavons de l'iſſue de ces diſputes n'eſt rien moins que clair depuis un ſiecle. Tout ce que nous ſavons certainement, c'eſt que pendant longtems les Habitans de Manille ont eu le droit d'envoyer deux Galions tous les ans à Acapulco, en payant au Roi ſoixante-quinze-mille piaſtres pour chacun; de ces deux Galions l'un eſt pour le commerce, & l'autre pour lui ſervir de convoi; mais pour n'en pas payer deux, ils en envoyent un extraordinairement grand, qu'ils chargent ſi fort de monde & de marchandiſes, que la batterie d'embas ne peut ſervir, juſqu'à ce que par la conſommation des vivres ils puiſſent tirer les canons du fonds de cale, quand ils approchent des Côtes de l'Amérique. Ces grands vaiſſeaux ſe bâtiſſent à Bagatao, proche de Manille, où il y a un bel Arſenal, avec tout ce qui eſt néceſſaire. Le bois dont ils ſe ſervent eſt excellent, les voiles & les cordages ne le ſont pas moins, & tout ce qu'ils employent eſt de leur crû à l'exception du fer, qui vient de la Chine, & qui n'eſt pas fort cher (*a*). Ces vaiſſeaux ſont de différentes grandeurs, depuis douze-cens juſqu'à deux-mille tonneaux; mais de quelque grandeur que ſoit le Galion les marchandiſes doivent être partagées en quinze-cens balots égaux, dont une grande partie appartient aux Couvents, c'eſt-à-dire, qu'ils ont le privilege d'envoyer un certain nombre de balots, & ils vendent ordinairement ce droit à des Marchands; en cas que le Marchand ne ſoit pas aſſez bien fourni pour le faire valoir de ſon propre fonds, les Couvents lui font des avances à la groſſe avanture. Mais il y a en tout cela de grands abus; car au-lieu de quinze-cens bales, le Galion en a ſouvent deux-mille & juſqu'à deux-mille cinq-cens; & quoique les Officiers du Roi aillent à bord, & faſſent décharger les bales ſurnumeraires, quand le Galion paſſe le Détroit de Manille, on les rembarque, & pour trouver place à les mettre on briſe les jarres d'eau, & à peine laiſſe-t-on aſſez de place pour manœuvrer (*b*). C'eſt-là la véritable raiſon pourquoi le Galion eſt ſi longtems à mettre à la voile, & court riſque d'eſſuyer bien des contre-tems fâcheux dans ſon paſſage de Manille à l'*Embocadero* de St. Bernard, ce qui prend quelquefois cinq ou ſix ſemaines & même deux mois (*).

La Charge du Galion portée à ſix-cens mille piaſtres.

La

(*a*) *Navarette*, ubi ſup. L. VI. Ch. 31. (*b*) *Carreri*, T. V. L. II. Ch. 10.

le deshonorant par ſes actions dans le tems qu'il repréſente ſa perſonne; ces redevances ſerviles, ces groſſes taxes, ces Loix rigoureuſes, ces Troupes réglées, ce Commerce limité, peuvent convenir à des hommes ambitieux & avares, qui ont deſſein d'opprimer leurs concitoyens; mais une liberté raiſonnable, des Loix douces, des taxes modérées, l'eſprit belliqueux dans le peuple, & tout ce qui tend à encourager l'induſtrie, c'eſt-là le moyen d'augmenter la population, de rendre le peuple riche & heureux, & ſon Roi grand & glorieux (1).

(*) Une des plus amples & des meilleures Relations que nous ayons du paſſage par le détroit de Manille eſt celle de *Gemelli Carreri*, par laquelle il paroît que bien-que le Galion ſur lequel il s'étoit embarqué, eût fait voile du Port de Cavite, le vndredi 29 Juin, il fut cependant juſqu'au jeudi neuvieme d'Août avant que d'être en pleine mer, c'eſt-à-dire quarante-deux jours en tout; la fin de ſon Journal mérite l'attention du Lecteur (2). „ On ne peut ſortir de l'Embocadero, qu'avec un vent qui faſſe ſurmonter le „

(1) *D. Hieronimo de Banuelos y Carillo, Coronel, Graz y Monſalcon, Navarrite &c.* (2) *Carreri*, T. V. L. III. Ch. 2.

La cargaiſon conſiſte en partie en marchandiſes & manufactures des Philippines; ces dernieres ſont fort propres pour le commun peuple de l'Amérique, parcequ'elles ſont fortes & à bon marché, quoique groſſieres. Le gros de le cargaiſon conſiſte en marchandiſes étrangeres, ſur-tout de la Chine, comme des étoffes de ſoie & de la ſoie écrue, en une prodigieuſe quantité. On en peut juger par celle des bas de ſoie, dont on envoye communément cinquante-mille paires; ajoutez à cela quantité d'étoffes des Indes, des mouſſelines, des toiles peintes, des épiceries, & des ouvrages d'Orfévrerie, & l'on aura une idée de la charge du Galion. Il eſt regardé comme vaiſſeau du Roi auſſitôt qu'il eſt en commiſſion, & c'eſt auſſi le Roi qui paye les Officiers & l'Equipage. Le Commandant en Chef a le Titre pompeux de Général, il a ſous lui un Capitaine, qui gagne quarante-mille piaſtres à ce voyage, le Pilote vingt-mille, & chacun des Sous-pilotes environ la moitié. Ceux qui font le voyage en qualité de Facteurs ont neuf pour cent des marchandiſes qu'ils vendent, les Matelots ont trois-cens-cinquante pieces de huit pour tout le voyage, aller & revenir, ce qui ſe fait dans l'eſpace d'un an; mais ils n'en reçoivent que ſoixante-quinze à Cavite, & les deux-cens ſoixante-quinze autres à Acapulco pour leur retour; précaution ſage, parceque ſans cela très-peu retourneroient aux Philippines. Le nombre des perſonnes à bord de ces vaiſſeaux, y compris les paſſagers, eſt depuis trois-cens-cinquante juſqu'à ſix-cens, & nonobſtant cela ils pourroient à tous égards être bien, s'ils mettoient des bornes à leur avarice, & ſe contentoient de n'envoyer le vaiſſeau qu'avec une charge raiſonnable. Bien des gens penſent que l'on trouveroit mieux ſon compte à envoyer deux vaiſſeaux, comme l'on faiſoit autrefois, parcequ'une ſi vaſte machine eſt bien plus expoſée, & court ſouvent riſque, au-lieu qu'un vaiſſeau de moyenne grandeur n'y eſt point auſſi ſujet (*a*). Mais c'eſt en vain qu'on prêche des hommes livrés ſans réſerve à leurs paſſions, qui veulent s'enrichir tout d'un coup, & qui aiment mieux s'expoſer aux derniers malheurs, dans l'eſpérance de paſſer le reſte de leurs jours dans les délices, en quoi néanmoins ils ſe trouvent trompés.

SECTION VI. *Autorité du* Vice-roi *des* Philippines &c.

En quoi conſiſte ſa Cargaiſon, & les grands profits de ce voyage.

SEC-

(*a*) *Navarette*, Tratados Hiſtoricos de la Monarchia de China, L. VI. Ch. 31.

» le courant impétueux qu'on y trouve. Cet Embocadero a huit lieues de long, & qua-
» tre, cinq ou ſix de large. D'un côté il eſt enfermé comme une cour par la Côte de
» Manille, les Iſles de Borias, Ticao & Masbate, par les ſix Iſles des Oranges, qui
» ſont inhabitées; par l'Iſle fertile de Capoul, que les Indiens appellent d'Ava, par celle
» des Alupores, & enfin par la côte occidentale de Palapa; & d'un autre côté par les Iſles de
» Maripipi, habitées des Taraxes, de Tagapola, Mongol, Kamandan & Limbanquayan,
» qui toutes enſemble rendent le paſſage très-difficile pour aller en Amérique, quelque
» route que l'on veuille prendre". C'eſt de ce récit que nous inférons, qu'une grande partie du retardement vient de la pernicieuſe coutume d'embarquer un tiers de marchandiſes au-delà de ce qu'il y a d'enregiſtré, ce qui rend non ſeulement le Galion peſant & mauvais voilier, & met les paſſagers ſi à l'étroit, qu'ils peuvent à peine ſe remuer; mais ce qui fait auſſi que s'il eſt accueilli de quelque tempête ou attaqué par des ennemis, il eſt impoſſible à l'équipage de travailler comme il faut à pourvoir à ſa ſureté ou à ſa défenſe.

SECTION VII.

Relation du voyage que fait annuellement de Manille *à* Acapulco *le Galion privilégié : Valeur des retours qu'il apporte : Artifices dont on se sert pour tromper le Gouvernement & pour rendre inutiles tous les Réglemens : Profits immenses de ce Commerce illicite : Dangers qui en sont la suite, & combien de fois le vaisseau d'*Acapulco *a été pris. Observations sur tous ces Faits, & examen approfondi de l'opinion prédominante que ce Commerce est préjudiciable à l'*Amérique Espagnole *& à l'*Espagne.

SECTION VII. *Commerce de* Manille *à* Acapulco *par le Galion*, &c.

QUAND le Galion a toute sa charge, & qu'il est en état de mettre en mer, il part de Cavite vers le milieu de Juillet, & tâche de gagner la mer à la faveur de la Monson de l'Ouëst (*a*). Quand il est hors du détroit & tout-à-fait dégagé des terres, il fait route à l'Est-Nord-Est, pour venir à la hauteur du trentieme degré de Latitude, ou au-delà, chercher les vents d'Ouëst, qui le menent tout droit à la Côte de Californie. Ce qu'il y a de singulier, c'est que tous les Navigateurs Espagnols attestent unanimement, que depuis les Philippines jusqu'à la Côte de Californie on ne trouve pas un Port, pas même une Rade passable; de sorte que le Galion ne laisse pas tomber l'ancre une seule fois, depuis qu'il a perdu la terre de vue, jusqu'à son arrivée sur la Côte de Californie, souvent même pas avant qu'il ait atteint la pointe la plus méridionale de ce Pays. Comme ce voyage est rarement de moins de six mois, & que le vaisseau est extrêmement chargé de marchandises & plein de monde, on sera peut-être curieux de savoir comment tant de gens sont fournis d'eau douce pendant un si longtems. La maniere dont ils s'en pourvoyent est tout-à-fait singuliere, & mérite d'être rapportée (*b*).

Tems du départ du Galion & sa route.

De quelle maniere il se pourvoit d'eau douce pendant le voyage.

Nous avons déja remarqué que les Espagnols ne gardent pas dans des futailles l'eau qu'ils ont à bord de leurs vaisseaux, mais dans de grandes jarres, comme sont celles dans lesquelles on met souvent l'huile en Europe. Lorsque le Galion de Manille met en mer, on y charge une provision d'eau, beaucoup plus grande qu'on ne peut loger entre les deux ponts; les jarres qui la contiennent sont suspendues de tous côtés aux haubans & aux étais. Cet usage gagne beaucoup de place, d'ailleurs les jarres sont plus aisées à manier que les futailles, & ne sont point sujette à couler à moins qu'on ne les casse; mais avec tout cela, il n'est pourtant pas possible qu'un vaisseau aussi chargé puisse avoir une provision d'eau suffisante, nous ne dirons pas pour six mois que dure cette navigation, mais seulement pour trois mois. Ils ont donc une autre ressource, mais qui paroît si peu sure, qu'on ne peut assez admirer que tant de gens veuillent s'exposer à la plus cruelle des morts, sur une espérance aussi incertaine. Cette ressource est la pluie, qu'ils trouvent assez régulierement entre les trente & quarante degrés de Latitude Septentrionale, & qu'ils sont toujours prêts à re-

(*a*) *Teixeira's*, Travels, Ch. 1. (*b*) Voyag. *d'Anson*, L. II. Ch. 10.

recueillir. Pour cet effet ils ont à bord une grande quantité de nattes, qu'ils placent de biais le long des vibords, dès qu'il commence à pleuvoir. Ces nattes s'étendent d'un bout du vaiſſeau à l'autre, & par le bas elles ſont appuyées ſur un gros Bambou fendu, de ſorte que toute l'eau qui tombe ſur la natte coule dans le Bambou, qui ſert de rigole pour la conduire dans une jarre. Ce ſecours, quelque hazardé qu'il paroiſſe, ne leur a jamais manqué, & il leur arrive quelquefois de remplir leurs jarres pluſieurs fois dans le cours du voyage. Il leur reſte aſſez d'autres incommodités à eſſuyer dans une navigation auſſi longue que celle-là (*a*). Le Scorbut, entr'autres maux, fait quelquefois de terribles ravages parmi eux. D'autrefois leur voyage eſt aſſez heureux, & ils font la traverſée juſqu'à Acapulco, preſque ſans perte de leurs gens (*b*) (*).

Section VII. *Commerce de Manille à Acapulco par le Galion &c*

L'extrême longueur du tems employé à cette navigation vient peut-être en grande partie de l'indolence & du peu d'habileté des Mariniers Eſpagnols, & des précautions inutiles & exceſſives qu'ils prennent pour un vaiſſeau ſi richement chargé. On dit, par exemple, qu'ils ne tendent jamais leur grande voile pendant la nuit, & qu'ils amenent ſouvent toutes les voiles ſans néceſſité. Les inſtructions qu'on donne à leurs Capitaines ſont dreſſées par des gens qui ont plus de peur d'un vent trop violent, quoique favorable, que des inconvéniens & de la mortalité même, qui ſont ſouvent les ſuites d'une longue navigation. Il eſt ordonné fort expreſſément au Capitaine de faire ſa traverſée ſous le trentieme degré de Latitude, s'il lui eſt poſſible, & d'éviter ſoigneuſement d'avancer plus vers le Nord qu'il n'eſt abſolument néceſſaire pour trouver le vent d'Ouëſt (*c*). Suivant d'habiles Navigateurs c'eſt-là une reſtriction fort ridicule, parcequ'on ne peut gueres douter qu'en avançant plus vers le Nord, on ne trouvât les vents de Nord plus forts & plus conſtans, qu'à trente degrés de Latitude, de ſorte que tout leur plan de navigation paroît fort ſujet à critique. Si au-lieu de faire route d'abord à l'Eſt-Nord-Eſt juſqu'à la Latitude de trente degrés & un peu plus, ils portoient au Nord-Eſt, & même plus au Nord encore, juſqu'à ce qu'il fuſſent à quarante ou quarante-cinq degrés, ils ſeroient aidés pendant une partie de ce cours par les vents aliſés, & ils abrégeroient conſidérablement leur voyage, qu'ils ſeroient peut-être dans la moitié du tems qu'ils

Véritables raiſons qui rendent ce voyage par la Mer Pacifique ſi long.

y

(*a*) *Texeira, Carreri.* (*b*) Voyage d'*Anſon*, l. c. (*c*) Le-même.

(*) Le tréſor de Manille fournit une aſſez groſſe ſomme, pour avoir des confitures, du vin, du chocolat, & d'autres rafraîchiſſemens pour les malades; mais celui à qui le ſoin en eſt commis les réſerve ordinairement pour ſa table, ce qui fait qu'il retire davantage de ceux qui mangent avec lui. Cependant la ſobriété naturelle des Eſpagnols, l'eau fraîche qu'ils ont communément en abondance, & que d'autres pourroient avoir dans des voyages de long cours, en prenant les précautions que l'on prend ſur le Galion, le poiſſon frais qu'ils prennent en mer, le ſoin de s'abſtenir des liqueurs fortes, & les divertiſſemens qu'ils prennent pour tenir les eſprits en mouvement, les garantiſſent en grande partie des maladies dont les Mariniers des autres Nations ſont affligés dans des voyages bien plus courts; avec tout cela il ne laiſſe pas de mourir beaucoup de monde ſur le Galion (1).

(1) *Texeira, Carreri.*

SECTION VII. *Commerce de Manille à Acapulco par le Galion &c.*

y mettent à préſent (*). Car on trouve dans leurs Journaux, qu'après qu'ils ont perdu la terre de vue, ils ſont quelquefois un mois ou ſix ſemaines avant que de gagner les trente degrés de Latitude, au-lieu que s'ils dirigeoient plus leurs cours au Nord, ils pourroient faire ce chemin dans le quart du tems, & lorſqu'ils ſeroient bien avant vers le Nord, les vents d'Ouëſt les pouſſeroient bientôt ſur les Côtes de la Californie, & au-lieu de tous les inconvéniens auxquels ils ſont à préſent expoſés, ils n'auroient que ceux qui ſont cauſés par une mer plus rude & un vent fort (*a*).

Continuation du voyage du Galion.

Dès que le Galion de Manille s'eſt aſſez avancé vers le Nord, pour trouver les vents d'Ouëſt, il garde la même Latitude, & dirige ſon cours vers les Côtes de Californie. Après avoir couru quatre-vingt-ſeize degrés de Longitude, à compter du Cap *Eſpiritu Santo*, on trouve ordinairement la mer couverte d'une herbe flottante, que les Eſpagnols appellent *Porra*, ce qui fait croire que c'eſt une eſpece de porreau marin. Quand ils voyent cette plante, ils jugent qu'ils ſont aſſez près de la Californie, & ils comptent ſi bien là-deſſus, qu'auſſitôt qu'ils découvrent ces ſignes, ils entonnent le *Te Deum*, & regardent comme finis les travaux & les dangers de leur voyage ; & ils corrigent leur eſtime ſans voir terre (*b*). Auſſitôt ils

(*a*) *Hakluyt's*, Voy. T. III. p. 445. Voy. d'*Anſon*, ubi ſup.

(*b*) *Hakluyt*, l. c. p. 446. *Carreri*, T. V. L. III. Ch. 6. Voy. d'*Anſon*, l. c.

(*) Pour appuyer ce que l'on dit dans le texte, il ſera bon de remarquer, qu'en 1721 un vaiſſeau François, en ſuivant la route qu'on propoſe, fit la traverſée des côtes de la Chine, à la vallée de *Vanderas* dans le Mexique, en cinquante jours, c'eſt-à-dire en auſſi peu de tems, ou quelques jours de plus que le Galion de Manille en met à ſe dégager des terres: à-la-vérité, on dit que l'Équipage ſouffrit tellement du ſcorbut, qu'il n'en reſtoit plus que quatre ou cinq hommes en vie quand ils arriverent à l'Amérique (1). On peut juger en quelque façon par-là de l'avantage qu'il y auroit à trouver un paſſage par le Nord-Ouëſt, puiſque l'on voit ici en combien peu de tems la traverſée peut ſe faire des Côtes de la Chine; on pourroit prendre des précautions contre les dangereux effets du ſcorbut. On trouve dans un ancien, mais excellent Recueil de voyages, celui que l'on croit avoir été le premier qui ſe ſoit fait d'Acapulco à Manille (2). Le Capitaine *François de Gualle* mit à la voile le 5 Mars 1582, & étant arrivé heureuſement aux Philippines, il alla des Philippines à Macao. Il fit enſuite voile de ce Port pour Acapulco, & il paroît avoir remonté fort haut vers le Nord, quoiqu'il ne marque point juſqu'à quel degré; il dit qu'en courant à l'Eſt & à l'Eſt-Nord-Eſt, à trois-cens lieues du Japon, il trouva une mer fort rude, & un courant qui venoit du Nord & du Nord-Ouëſt, qui le pouſſa environ ſept-cens lieues, rencontrant des baleines, des thons & d'autres poiſſons, qui ſe plaiſent dans des eaux agitées & rapides: quand il fut retombé à la Latitude de trente-ſept degrés & demi, à deux-cens lieues des Côtes de la Nouvelle Eſpagne, il ſortit de cette mer rude, & commença à trouver de ces herbes flottantes, que les Eſpagnols appellent ſignes, & finit heureuſement ſon voyage en 1584. Cet exemple prouve, que dans les anciens tems les Mariniers Eſpagnols étoient & plus hardis & plus habiles qu'ils ne le ſont à-préſent; on voit auſſi par-là que les raiſonnemens qu'on fait ne ſont pas de ſimples ſpéculations, mais qu'ils ſont fondés ſur des faits.

(1) La route de ce vaiſſeau eſt marquée ſur les Cartes de M. de L'iſle. Voy. le Voyage d'*Anſon*, L. II. Ch. 10.

(2) *Hakluyt's*, Collection of Voyages, Vol. III. p. 442.

Section VII.

Commerce de Manille à Acapulco par le Galion &c.

ils portent au Sud, sans chercher la vue de la côte, qu'après être parvenus à une Latitude beaucoup moins avancée: car en cet endroit la Mer voisine de la Californie est embarrassée d'Isles & de Bas-fonds, & les Navigateurs Espagnols sont trop précautionnés pour s'y engager: ce n'est que lorsqu'ils savent qu'ils approchent de l'extrémité méridionale de cette Presqu'isle, qu'ils osent chercher la terre, tant pour reconnoître le Cap de *St. Lucas*, pour vérifier leur estime, que pour prendre langue, & savoir des habitans s'il n'y a pas d'ennemi qui rode dans ces mers. C'est-là un article exprès des Instructions du Capitaine, à qui il est enjoint de chercher à s'approcher de la côte au Nord du Cap *St. Lucas*; & les habitans ont ordre, dès qu'ils découvrent le Galion, d'allumer des feux. A la vue de ces signaux le Capitaine envoye sa chaloupe à terre, avec vingt hommes bien armés, qui portent les Lettres des Jésuites de Manille aux Missionnaires de Californie, & qui reviennent au vaisseau avec les rafraîchissemens qu'on tenoit tout prêts, & des avis touchant les ennemis qui pourroient être sur la côte. Si le Capitaine apprend par ces avis qu'il n'y a rien à craindre, il doit porter sur le Cap de St. Lucas, & delà sur celui de Corientes, pour ranger ensuite la côte jusqu'à Acapulco (*a*) (*).

On doute s'il est avantageux de lier trop les Officiers à leurs Instructions.

Tous les Officiers sont obligés de s'en tenir exactement aux Instructions qu'ils ont; & si à quelques égards cela contribue à leur sureté, à d'autres aussi ils sont plus exposés. Dans tous les cas de cette nature il vaut infiniment mieux être circonspect dans le choix de celui à qui l'on confie une commission si importante, en laissant les choses à sa prudence, que de lui prescrire ce qu'il doit faire, & de l'astreindre par-là à faire ce qu'il n'auroit pas fait sans cela, & ce qui est peût-être le moins expédient. D'ailleurs ces réglemens ont été dans leur origine le fruit de l'expérience, & leur utilité diminue à proportion que l'on acquiert plus d'expérience; & quoi qu'en pensent les Espagnols, ces Instructions ne sont gueres autre chose qu'une invention propre à empêcher les Galions de profiter des découvertes postérieures, & à borner l'art de la Navigation avec autant de soin, que d'autres Nations en prennent pour le perfectionner. Ajoutez à cela qu'à moins que

(*a*) Relac. de las Islas Filipinas. Voyage d'*Anson*, L. II. Ch. 10.

(*) Depuis quelques années les Jésuites, encouragés & aidés d'une donation considérable du Marquis *de Valero*, ont établi une Mission réguliere dans la Californie. Leur principal établissement est vers le Cap de *St. Lucas*, où ils ont rassemblé plusieurs Indiens, & en les instruisant dans la Religion ils les ont formés à l'Agriculture & aux Arts Méchaniques; ce qui les met à couvert des besoins auxquels ils étoient exposés pendant leur vie sauvage. Ces bons Peres leur ont appris si bien à cultiver les vignes, qu'elles ont réussi, & on y fait déja beaucoup de vin, dont le goût approche de celui du vin de Madere, & il commence à être en réputation au Mexique (1). Ce sont ces Missionnaires qui ont soin de faire faire les signaux pour le Galion, quand il approche de la Côte; & comme leur freres de Manille y ont le plus grand intérêt, ils ne négligent rien de ce qui peut contribuer à sa sureté. Il entre peut-être trop de vues temporelles dans ces précautions de part & d'autre; mais quoi qu'il en soit les Ministres Espagnols ont certainement raison de profiter de cette disposition des Jésuites pour l'intérêt général.

(1) Voy. d'*Anson*, L. II. Ch. 12.

SECTION VII. *Commerce de Manille à Acapulco par le Galion &c.*

que les Inſtructions ne reglent le tems & les vents, il eſt difficile qu'elles ſoient de quelque utilité, & elles peuvent être au contraire, & ſont réellement la cauſe de bien des retardemens & de pluſieurs dangers, & ce qui fait que les Mariniers Eſpagnols ſont moins habiles & moins actifs que les Anglois & les Hollandois. Nous ne devons donc pas être ſurpris qu'ils mettent ſix ou ſept mois à faire cette longue traverſée, & qu'ils arrivent rarement à Acapulco avant l'*Epiphanie*, de ſorte qu'ils ſont en mer entre vingt-ſix & trente ſemaines. On conçoit bien que pendant ce tems-là ils doivent être expoſés à bien des miſeres & des maladies. Le biſcuit ſe remplit de vers, & tous les vivres ſe corrompent; & ſans les confitures, le chocolat, l'eau fraîche, & le poiſſon qu'ils prennent, après avoir trouvé les ſignes, ils ſeroient réduits à la plus affreuſe miſere. Ils ſont ſujets principalement à deux maladies: l'une s'appelle *Berben*, qui eſt une ſorte d'hydropiſie, qui conſume peu à peu ceux qui en ſont attaqués, & dont les ſymptomes ſont ſi doux, que pour l'ordinaire ils meurent en parlant, & ſans ſe douter qu'ils ſoient ſi prêts de leur fin. L'autre eſt le Scorbut, trop connu pour en faire la deſcription. Il faut avouer cependant, comme nous l'avons déja inſinué, que ceux qui ſont ſur le Galion de Manille ſont généralement plus ſains qu'on ne devroit s'y attendre, vu la multitude de gens entaſſés les uns ſur les autres dans un petit eſpace, qui ne reſpirent pendant ſix ou ſept mois que l'air de la mer, corrompu encore entre les ponts par les vapeurs nuiſibles des malades (*a*).

Ce qui ſe paſſe à l'arrivée du Galion dans le Port d'Acapulco.

Le Port d'*Acapulco* eſt le plus ſûr & le plus beau de l'Océan Pacifique: le Galion entre par le côté oriental, & les vaiſſeaux qui viennent du Pérou, par le côté oppoſé. Auſſitôt que le vaiſſeau eſt amarré, on décharge la cargaiſon: la ville d'Acapulco & les environs, qui auparavant étoient déſerts, ſe rempliſſent d'une foule de Marchands, ce qui dure juſqu'à ce que la vente ſoit faite: après que tout eſt réglé, on prépare en diligence tout ce qui eſt néceſſaire pour le retour. Il faut remarquer que comme le Galion qui part de Manille trouve ordinairement celui qui revient, ſur les côtes des Philippines, avant que de les avoir quittées, on prend toutes les meſures poſſibles pour que tout ſoit prêt, en ſorte que le Galion puiſſe être de retour avant la fin de l'année, ce qui eſt de grande conſéquence, pour arriver dans la ſaiſon qu'il faut, afin d'avoir un bon vent pour paſſer les Détroits de Manille. Pendant quatre mois qu'ils ſont dans le Port d'Acapulco, ils perdent toujours une partie de leur équipage par la malignité de l'air, qui eſt effectivement ſi mauvais, qu'il n'y a que l'amour des richeſſes qui puiſſe engager à s'y expoſer, & il faut avouer que ceux qui s'y riſquent ſe font bien payer (*b*). Cette mortalité n'empêche pas qu'à ſon retour le Galion n'ait plus de monde qu'en venant, ce qui vient du grand nombre de Marchands & de Paſſagers qui vont à Manille; avec tout cela ils ſont beaucoup plus à leur aiſe, parceque la cargaiſon, qui conſiſte principalement en argent, prend moins de place; on y embarque une Compagnie ou deux de ſoldats, pour recruter les Garniſons des In-

(*a*) *Carreri*, T. V. L. III. Ch. 6. (*b*) *Navarette*, *Carreri*, *Coroncl.*

Indes: on craint auſſi moins de faire ce voyage, parcequ'il eſt plus ſûr, plus court & plus agréable. Mais avant que de parler du retour du Galion de Manille, il faut dire quelque choſe de la cargaiſon qu'il rapporte, pour ſe faire quelque idée du profit de ce commerce; ce qui nous mettra mieux en état de prononcer ſur la grande queſtion, ſavoir ſi ce commerce eſt ſi préjudiciable aux habitans de la Nouvelle Eſpagne, ou s'il diminue l'exportation pour l'Eſpagne en Europe, comme on le penſe communément (*a*).

Section VII. *Commerce de Manille à Acapulco par le Galion &c.*

Valeur de la cargaiſon au retour.

Nous avons déja ſpécifié les marchandiſes qu'on apporte de Manille, que l'on peut aſſez bien réduire à quatre claſſes différentes. On peut mettre dans la premiere la poudre d'or, les joyaux & les ouvrages d'orfévrerie, qui ne ſont pas à-la-vérité néceſſaires à la vie, mais qui ont cependant une valeur réelle, ſelon l'opinion générale de toutes les Nations civiliſées. En ſecond lieu, il y a les étoffes groſſieres, qui ſont pour l'uſage du commun Peuple, & celles-là ſont néceſſaires. En troiſieme lieu les ſoies écrues font une partie conſidérable de la cargaiſon, & l'on aſſure qu'elles fourniſſent dequoi ſubſiſter à des milliers de perſonnes, qui travaillent aux Manufactures auxquelles on les employe. Nous mettons dans la derniere claſſe, les belles étoffes de ſoie, les bas fins, les toiles peintes, les mouſſelines, les épiceries, les aromates, qui ſont toutes des marchandiſes de luxe. Le tout ſe paye principalement en argent; & le reſte de la cargaiſon du retour conſiſte en cochenille, confitures, vins d'Eſpagne, merceries & colifichets d'Europe pour les femmes de Manille, & de toutes les Philippines. Pour faire l'eſtimation de la quantité d'argent que le vaiſſeau de Manille rapporte, il ſemble qu'on ne peut mieux faire que de ſuivre les anciennes proportions, parcequ'elles ne varient gueres; lorſque le commerce étoit borné à deux-cens-cinquante-mille piaſtres, le retour alloit à cinq-cens-mille; aujourd'hui la charge monte à ſix-cens-mille piaſtres, par conſéquent le retour doit être de douze-cens-mille; ce qui joint à deux-cens-cinquante-mille, que l'on remet annuellement, pour ſuppléer à ce qui manque au revenu des Philippines, fait en tout quatorze-cens-cinquante-mille piaſtres. Si l'on compare ce calcul avec les ſommes qui ſe chargent dans le vaiſſeau de Manille, on ne trouvera pas qu'il y ait dequoi le conteſter beaucoup (*b*).

Juſqu'où cela nuit ou ne nuit pas au commerce du Mexique avec l'Eſpagne.

Examinons à-préſent juſqu'où cela peut nuire ou ne pas nuire au commerce du Mexique avec l'Eſpagne. A l'égard du Mexique, il faut remarquer que l'argent n'eſt qu'une marchandiſe, que les habitans du Nouveau Monde mettent dans le commerce, & pour parler impartialement, il leur importe fort peu, quand ils ſe défont de leur argent, qu'on le tranſporte en Orient ou en Occident, en Aſie ou en Europe, puiſque dans l'un & dans l'autre cas, ils ne le revoyent jamais: ceux-là mêmes qui ſe plaignent le plus de ce commerce, conviennent qu'ils peuvent tirer pour la même ſomme plus de Manille que d'Europe; de ſorte qu'il n'eſt pas aiſé d'appercevoir quel-

(*a*) Ce qu'on dit dans le texte eſt tiré principalement de Mémoires Eſpagnols.

(*b*) *Hakluyt*, *Purchas*, *Dampier*, *Cooke*, *Anſon*.

SECTION VII.

Commerce de Manille *à* Acapulco *par le Galion &c.*

quelle raiſon les habitans de la Nouvelle Eſpagne auroient de ſe plaindre; auſſi ne ſe plaignent-ils point, d'autres ſe plaignent pour eux ; c'eſt ce qui nous conduit à la ſeconde queſtion, qui eſt de ſavoir, en quoi ce commerce peut être préjudiciable aux Eſpagnols d'Europe ? Autant que nous en pouvons juger, il ne s'agit gueres que des ſoies, qui ſe porteroient d'Europe, s'il n'en venoit pas de Manille, & par conſéquent on en recevroit la valeur en argent. A cela il n'y a point d'autre réponſe que celle-ci : Que la Cour d'Eſpagne eſt le mieux en état de juger de l'importance des Philippines, & ſi ce ſurplus d'argent ajouté aux revenus de la Couronne, compenſeroit pour elle la perte de ces Iſles, qui ſeroit une ſuite infaillible de la défenſe du commerce dont il s'agit, comme on l'a démontré ſans replique, quand on a débattu cette affaire dans le Conſeil des Indes (*a*) (*).

*Retour du Galion d'*Acapulco *à* Manille.

Quand le Galion eſt en état de partir, le Capitaine en quittant *Acapulco*, tâche d'abord de gagner la Latitude de treize ou quatorze degrés, & dirige enſuite ſon cours dans ce parallele, juſqu'à ce qu'il ait la vue de *Guam*, une des Iſles des Larrons. Il eſt bien averti par ſes inſtructions de prendre garde aux bas-fonds de *St. Barthelemi*, & de l'Iſle de *Gaſparico*. Un autre avis qu'on lui donne, pour l'empêcher de dépaſſer pendant l'obſcurité les Iſles des Larrons, eſt qu'il y a ordre à *Guam* & à *Rota* d'entretenir du feu toutes les nuits du mois de Juin ſur quelque hauteur (*b*). Il y a à *Guam* une petite Garniſon Eſpagnole pour aſſurer un lieu de relâche au Galion, & lui donner tout le ſecours poſſible. Cependant la rade y eſt ſi mauvaiſe que ce vaiſſeau n'y reſte gueres qu'un jour ou deux: il y prend de l'eau & des rafraîchiſſemens le plus promptement qu'il lui eſt poſſible, & en part pour porter directement ſur le Cap *Eſpiritu Santo*, dans l'Iſle de *Samal*. Le Capitaine a ordre d'obſerver encore là les ſignaux, auſſi bien qu'à *Catanduanas*, *Butuſan*, *Birriborongo*, & à l'Iſle de *Batan*. Dans tous ces endroits il y a des Sentinelles poſtées, avec ordre d'allumer un feu dès qu'ils apperçoivent le Galion. Si après que ce feu eſt éteint, le Capitaine en voit

(*a*) Tiré des Mémoires pour la juſtification des Eſpagnols des Philippines.

(*b*) Relac. de las Iſlas Philipinas. *Navarette*, *Carreri*.

(*) Entre autres réponſes que les Avocats des Philippines ont faite à cettes objection, qu'on répétoit ſans ceſſe, que la meilleure partie de l'argent qui vient de la Nouvelle Eſpagne paſſe à la Chine, d'où il ne revient jamais, il y en a une à laquelle les Miniſtres d'Eſpagne n'ont jamais pu trouver de replique. En ſuppoſant la vérité du fait diſent-ils que les Chinois ont tout le profit, ou la plus grande partie de notre commerce, quel tort cela fait-il à l'Eſpagne? L'Empereur de la Chine n'attaque jamais les Sujets de Sa Majeſté Catholique, ne forme aucunes prétentions à leur préjudice, ni ne favoriſe jamais leurs ennemis ou leur donne du ſecours. Quant à l'argent qu'on envoye du Mexique en Eſpagne, il n'y reſte gueres plus longtems qu'à Manille. Où va-t-il donc? il paſſe entre les mains des ennemis jurés du Roi Catholique, qui s'en ſervent à payer des Armées & à équiper des Flottes, pour ruiner ſes Etats & détruire ſes Sujets. Quel eſt donc le commerce dont l'Eſpagne ſouffre le plus, ou celui qui fait paſſer une marchandiſe de prix dans les Etats d'un Prince, dont les Sujets donnent au moins quelque choſe en échange, ou celui qui fournit aux Ennemis de la Couronne d'Eſpagne les moyens de s'enrichir, en même tems qu'ils la preſſent & la mettent dans le beſoin (1)?

(1) *D. Juan Gran y Montfalcon* Juſtification.

voit allumer quatre autres ou plus, il peut conclure qu'il y a des ennemis dans ces Parages; & il doit d'abord faire mettre à terre, pour s'informer en détail de la force de ces ennemis, & du lieu où ils croisent. Il doit se régler sur les lumieres qu'il reçoit, & tâcher de gagner quelque Port sûr, en évitant soigneusement de venir à la vue de l'ennemi. En cas que ce dernier le découvre lorsqu'il est dans le Port, & qu'il craigne d'en être attaqué, il doit envoyer le Trésor à terre, & y débarquer de l'artillerie pour sa défense, en donnant du tout de fréquens avis au Gouvernement de Manille. Mais si ensuite du premier feu, le Capitaine remarque que les Sentinelles n'en allument que deux, il peut en inférer qu'il n'y a rien à craindre, & continuer sa route jusqu'à Cavite, qui est le Port des vaisseaux employés au commerce d'Acapulco (*a*) (*).

Section VII. *Commerce de Manille à Acapulco par le Galion &c.*

Nous nous sommes d'autant plus étendus sur le commerce qui se fait entre les Philippines & la Nouvelle Espagne, que c'est à divers égards la Navigation la plus extraordinaire & la plus importante, comme la plus longue de notre Globe, sur laquelle il y a par conséquent bien des remarques curieuses à faire. En premier lieu, c'est la preuve la plus forte & la plus décisive de la supériorité des Modernes dans l'Art de la Navigation, puisque les Anciens n'auroient pas seulement pu comprendre la possibilité d'un pareil voyage, vu l'état de la Géographie de leur tems; il auroit dû même leur paroître impraticable, suivant leurs principes, quand même on en auroit démontré clairement la possibilité. Ce n'est point une difficulté, que ce que quelques-uns prétendent, que *Ptolémée* a eu connoissance de ces Isles; car supposé que cela soit vrai, ce qui est plus qu'on ne peut demander, cela ne lui auroit donné aucunes lumieres sur la route pour y aller, dont il s'agit ici (*b*). Mais en admettant que la possibilité d'une semblable traversée se fût présentée à l'esprit de quelques-uns des Anciens, comme elle vint à l'esprit à *Colomb*, ils n'auroient jamais cru qu'il fût possible à un homme de l'exécuter, si l'on fait réflexion qu'un voyage, non seulement de quel-

(*a*) Voyage d'*Anson*, ubi sup. (*b*) *Navarette*, Tratados Histor. &c.

(*) Dans quelques Mémoires Espagnols on dit que la principale raison qui oblige à tenir les Officiers de si court, & à prendre tous les soins imaginables pour prévoir les accidens, & pour y pourvoir autant qu'il est possible, c'est qu'ils connoissent le caractere haut & fier de ceux qui par degrés parviennent au poste de Général du Galion, qui, si on les laissoit en quelque façon maîtres, risqueroient souvent, par différens motifs, bien des choses dangereuses, au moins très-préjudiciables au vaisseau confié à leur conduite. On ajoute, pour le justifier, qu'il ne s'est gueres perdu de Galion, ou qu'il n'y en a eu gueres de pris, que parcequ'on avoit négligé de suivre les Instructions; ce qui, selon les apparences, pourroit bien être fondé. Il n'est pourtant pas impossible qu'il n'y ait une autre raison, qu'on ne veut pas dire; c'est que tous les emplois sur le Galion s'achettent; de sorte que ce n'est ni le mérite, ni les services, mais l'argent qui les procurent; & comme l'Audience Royale ne peut l'empêcher, le seul remede qui reste, c'est de prescrire exactement aux Officiers ce qu'ils ont à faire, & de leur lier les mains autant qu'il est possible par leurs Instructions, en prenant soin de leur donner en même tems tout ce qui peut contribuer au succès de leur voyage (1).

(1) Relac. de las Islas Filipinas, *Navarette*, *Gem. Carreri*.

SECTION VII. *Commerce de* Manille *à* Acapulco *par le Galion &c.*

quelques jours, mais de plusieurs mois, sans voir terre, étoit une chose dont ils n'avoient ni ne pouvoient avoir d'idée. *Colomb* fut le premier à qui elle vint; & il y a tout lieu de présumer, que s'il eût été en état de faire un calcul exact, & qu'il eût bien compris qu'il falloit parcourir une étendue de deux-cens-trente degrés de Longitude, en faisant voile d'Espagne pour les Indes vers l'Occident, la chose lui auroit paru fort incertaine, sinon absolument impossible; mais en très-peu d'années, car depuis le premier voyage de *Colomb* jusqu'à celui de *Magellan* (*a*) il n'y a eu gueres que trente ans, on la conçut, on l'entreprit & on l'exécuta, & par conséquent on fit plus de progrès dans l'Art de la Navigation, que l'on n'avoit fait dans le grand nombre de siecles qui avoient précédés. Tant il importe de tenir les hommes en action, d'exciter leurs facultés, d'enflammer leur courage par l'émulation, & de faire servir une découverte d'acheminement à une autre. C'est par ces moyens que l'on fit tant en si peu de tems, & c'est en les négligeant qu'on a fait si peu de chose depuis.

Longueur de la route du Galion en allant & en revenant.

Avant que de quitter ce sujet, on s'attendra que nous marquions exactement de combien est la traversée de Manille à Acapulco, & celle d'Acapulco à Manille; parceque les Auteurs different fort entre eux sur cet article, tant ceux qui par leur habileté dans les Mathématiques peuvent passer pour Juges compétens, que ceux qui ont fait le voyage, & qui à cause de cela semblent avoir plus de droit encore d'en être crus (*). Mais ces

(*a*) *Ramusio, Herrera, d'Argensola.*

(*) Il est à-propos de donner quelques exemples des sentimens différens des meilleurs Auteurs sur cette matiere. *Varenius*, estimé à juste titre pour son judicieux Système de Géographie, s'explique en ces termes (1). „ Les vents généraux ne se trouvent qu'entre les Tropiques, autour de tout le Globe, à la réserve de quelques endroits, où ils „ s'étendent sept degrés au-delà des Tropiques; ils viennent tous de l'Est, ou des points „ voisins, tels que Sud-Est & Nord-Est, & soufflent pendant toute l'année. Ils ne sont „ pourtant pas également constans dans toutes les parties de ces mers, ils trouvent plus „ ou moins d'obstacles en certains lieux. Ils soufflent le plus constamment dans l'Océan Pacifique, c'est-à-dire dans cette étendue qui est entre les Tropiques, en sorte que „ les vaisseaux qui vont d'Acapulco, Port de la Nouvelle Espagne, en Amérique, aux „ Philippines, c'est-à-dire qui font voile d'Orient vers l'Occident, navigent quelquefois „ deux mois, sans toucher aux voiles, avec un vent d'Est ou de Nord-Est, & jusqu'à „ aujourd'hui il n'a péri aucun vaisseau dans cette longue traversée, de seize-cens-cinquante milles. Ce qui fait que les Mariniers disent qu'ils peuvent dormir tranquillement, & qu'ils n'ont pas besoin de s'embarrasser de gouverner le vaisseau, parceque „ ce vent les conduit tout droit au Port, c'est-à-dire à la vue des Philippines; car-là ils „ trouvent d'autres vents, qui arrêtent le cours du vent général." *Gemelli Carreri*, qui fit le voyage de Manille à Acapulco en 1698, rapporte les choses tout autrement (2). „ Je demandai aux Pilotes, combien de lieues & de degrés nous avions fait; mais ils furent tous de différens avis, & cela parcequ'on n'avoit pas navigé en droite ligne, mais „ en serpentant inutilement sur la mer. *Pierre Fernandez*, Portugais né à Madere, le „ premier Pilote, me dit que nous avions parcouru cent-vingt-cinq degrés, & fait „ deux-mille cinq-cens lieues d'Espagne. Mais *Isidore Montes d'Oca*, de Seville son camarade, dit que c'étoit cent-trente degrés, & environ trois-milles lieues. Lorsqu'on „ fait

(1) Geogr. Gen. Part. Absolut. L. I. C. 21. Propos. II.

(2) *Gem. Carreri*, Voy. du Tour du Monde T. V. L. III. Ch. 13.

ces différences mêmes prouvent clairement, qu'il n'eſt pas aiſé de décider exactement là-deſſus. En partant de Manille pour Acapulco, un vaiſſeau eſt obligé, après être dégagé des terres, de remonter vingt degrés de Latitude pour trouver le vent dont il a beſoin, & quand il approche des côtes de l'Amérique, de deſcendre preſque autant vers l'Equateur; ce qui eſt une des raiſons qui rendent ce voyage ſi ennuyeux, en l'allongeant (*a*). Mais, en ſuppoſant qu'un vaiſſeau de Manille atteigne la hauteur de trente-cinq degrés auſſitôt qu'il eſt poſſible, & qu'il tienne le même parallele autant qu'il ſe peut juſqu'à ce qu'il trouve les vents dont il eſt parlé dans la deſcription précédente, il fera environ trois-mille lieues, un peu plus ou un peu moins. En retournant d'Acapulco à Manille, ils gagnent d'auſſi près qu'il eſt poſſible la Latitude de Manille, & courent ainſi tout droit avec le vent en poupe, & leur cours eſt environ de deux-mille-cinq-cens lieues: comme cette traverſée eſt évidemment plus courte, moins difficile, & que le vaiſſeau eſt moins chargé, ils peuvent la faire dans la moitié du tems qu'ils mettent en allant à l'Amérique. Pour conclure, le Galion part de Manille vers la fin de Juin ou au commencement de Juillet, arrive à Acapulco au commencement vers le milieu ou à la fin de Janvier, en repart au commencement d'Avril, & entre dans le Port de Cavite vers le même tems qu'il en eſt parti l'année précédente; & auſſitôt que le Tréſor eſt débarqué, les Matelots reçoivent les deux-cens-ſoixante-quinze piaſtres qui reſtent de leurs gages (*b*).

Section VII. *Commerce de Manille à Acapulco par le Galion &c.*

Les Eſpagnols donnent à cette immenſe Mer, qui eſt entre l'Aſie & l'Amérique, le nom d'*Ocean Pacifique*, parcequ'elle eſt généralement calme, & *Océan Pacifique, pourquoi ainſi nommé.*

(*a*) *Hakluyt, Purchas, Navarette.* (*b*) *Carreri* T. V. L. III. Ch. 6.

„ fait voile d'Acapulco à Manille on ne fait pas ce grand tour, parcequ'après être deſ-
„ cendu du dix-ſeptieme degré au treizieme, on continue le voyage ſur le même pa-
„ rallele juſqu'à Manille, avec vent en poupe, & l'on y arrive heureuſement en deux
„ mois & demi, ou trois tout au plus, ſans aucune tempête. On peut prendre un au-
„ tre chemin, en allant d'Acapulco au Cap Mendocin, & là mettre le Cap aux Iſles Ma-
„ rianes & à Manille; ils diſent alors qu'on parcourt cent vingt-ſept degrés, & que
„ l'on fait deux-mille-cent-cinquante-neuf lieues." Voici ce que l'on trouve là-deſſus dans la Relation du Voyage de Milord *Anſon* (1). „ Ce commerce ſe faiſoit au
„ commencement entre Callao & Manille, les vents aliſés étoient toujours favorables
„ pour cette traverſée, & quoiqu'elle fût de trois à quatre-mille lieues, elle ſe faiſoit
„ ſouvent en un peu plus de deux mois. Mais le retour de Manille à Callao étoit en re-
„ vanche très-pénible & très-ennuyeux: on dit que l'on y mettoit quelquefois plus d'u-
„ ne année, ce qui n'eſt pas étonnant, ſi ces Navigateurs ſe tenoient pendant toute la
„ route entre les limites des vents aliſés." Après avoir lu ces paſſages, on ne peut qu'être convaincu de la vérité de ce qui eſt dit dans le texte. A l'égard de *Varenius* nous remarquerons qu'il parle vraiſemblablement de milles d'Allemagne, donc il y en a quinze au degré, & par conſéquent il fait la diſtance de deux-mille deux-cens lieues. Les Pilotes du vaiſſeau ſur lequel étoit *Gemelli*, paroiſſent avoir été des gens habiles & prudens: & quant au dernier calcul, il n'eſt exprimé que vaguement; & l'autre s'accorde parfaitement avec la Carte Eſpagnole, inſérée dans le Voyage d'*Anſon*, & c'eſt ſans-contredit la meilleure qui ait jamais été publiée.

(1) Voy. d'*Anſon* L. II. Ch. 10. p. m. 187.

SECTION VII.

Commerce de Manille à Acapulco par le Galion &c.

& tranquille le long des côtes du Chili, du Pérou & du Mexique, de sorte qu'ils y navigent sans beaucoup de précautions, & sans essuyer de fâcheux accidens. Mais on se tromperoit, si l'on inféroit de-là que les vaisseaux qui font annuellement ce grand voyage, ne courent que peu ou point de risque, puisqu'il est certain qu'il y en a plusieurs qui ont péri, soit à leur retour, soit en allant; les uns ont été engloutis par la mer, & d'autres ont fait naufrage sur les côtes des Philippines, le nombre de ceux-ci est le plus grand. Les Espagnols donnent aussi à ces Mers le nom d'Océan Pacifique, parcequ'il n'y a gueres que leurs vaisseaux qui les traversent, & que par conséquent on y connoît peu les horreurs de la guerre (*a*).

Combien de fois le Galion a été pris par les Anglois.

Il faut pourtant à ce dernier égard faire bien des exceptions; la tranquillité de ces Mers a été assez souvent troublée, depuis que les Espagnols sont maîtres du Nouveau Monde, & les Galions dont il s'agit, ont été plusieurs fois attaqués & pris. Le célebre & heureux Capitaine *Thomas Cavendish* enleva le vaisseau parti de Manille, proche du Port d'Acapulco, le 4 de Novembre 1587, peu de tems après que ce commerce avoit été établi (*b*). Il alla ensuite aux Philippines, où il mit l'allarme: n'oublions pas de remarquer, qu'il fit la traversée avec une promptitude surprenante, ayant quitté les côtes de l'Amérique le 19 de Novembre, & étant arrivé au Détroit de Manille le 19 de Janvier suivant (*c*). Le 22 Décembre 1709, le Capitaine *Rogers* prit près d'Acapulco un des vaisseaux de Manille, avec sa petite Escadre, composée du *Duc*, de la *Duchesse* & du *Marquis*; ils attaquerent ensuite le plus grand, mais ils furent obligés faute de munitions & de monde de lâcher prise (*d*). Le 20 Juin 1743, le Commandeur *Anson* prit un Galion, qui joint à ses autres importans services l'a fait créer Pair du Royaume (*e*). Nous ne nous arrêterons pas à faire le détail des attaques inutiles: de ce nombre est celle du Capitaine *Dampier*, qui attaqua le vaisseau de Manille le 6 de Décembre 1705, & l'auroit certainement pris, s'il étoit venu d'abord à l'abordage; mais n'ayant que des canons de cinq livres de bale, ils ne put faire grand mal au Galion; & lorsqu'au bout de deux heures de combat ce vaisseau commença à faire feu sur lui avec des canons de vingt-quatre livres, il est bien plus surprenant qu'il ne fût pas pris, qu'il ne l'est qu'il ait pu se tirer d'un combat si inégal avec un vaisseau pourri & qui faisoit eau. C'est par ces traits du courage Anglois dans une entreprise, à l'égard de laquelle d'autres Nations n'ont pas seulement tenté de nous imiter, que nous finirons la partie Historique de notre sujet, où le Lecteur voit réuni tout ce que nous avons pu recueillir d'un grand nombre d'Auteurs qui ont écrit avant nous.

SEC-

(*a*) *Herrera*, *Oviedo*, *d'Argensola*.
(*b*) *Hakluyt*, Vol. III. p. 816.
(*c*) *Purchas*, *Will. Monson's* Naval Tracts.
(*d*) Voy. de *Woodes Rogers*; T. I. p. 400-412.
(*e*) Voy. *d'Anson* L. III. Ch. 8.

CARTE DES ISLES PHILIPPINES

Dressée sur la Carte Espagnole du R. P. Murillo de Velarde

2e Feuille

Pour servir a l'Histoire Generale des Voyages

Par le Sr Bellin Ingr de la Marine.

1752.

Echelle

Lieues communes de France.

5 10 15 20 25

On prétend qu'il y a dans ce parage beaucoup d'Isles de differentes grandeurs, dont on ne connoit ni l'étendue ni le nombre ni la situation

PARTIE DE L'ISLE DE BORNEO

I. Balaba

I. Calamiane

I. Linacapan

I. Dumaran

I. Cuyo

I. Panay

I. Mindoro

I. Malbate

I. Bohol

I. Panaon

I. Basilan

I. Jolo

I. Mindanao

Quiblat

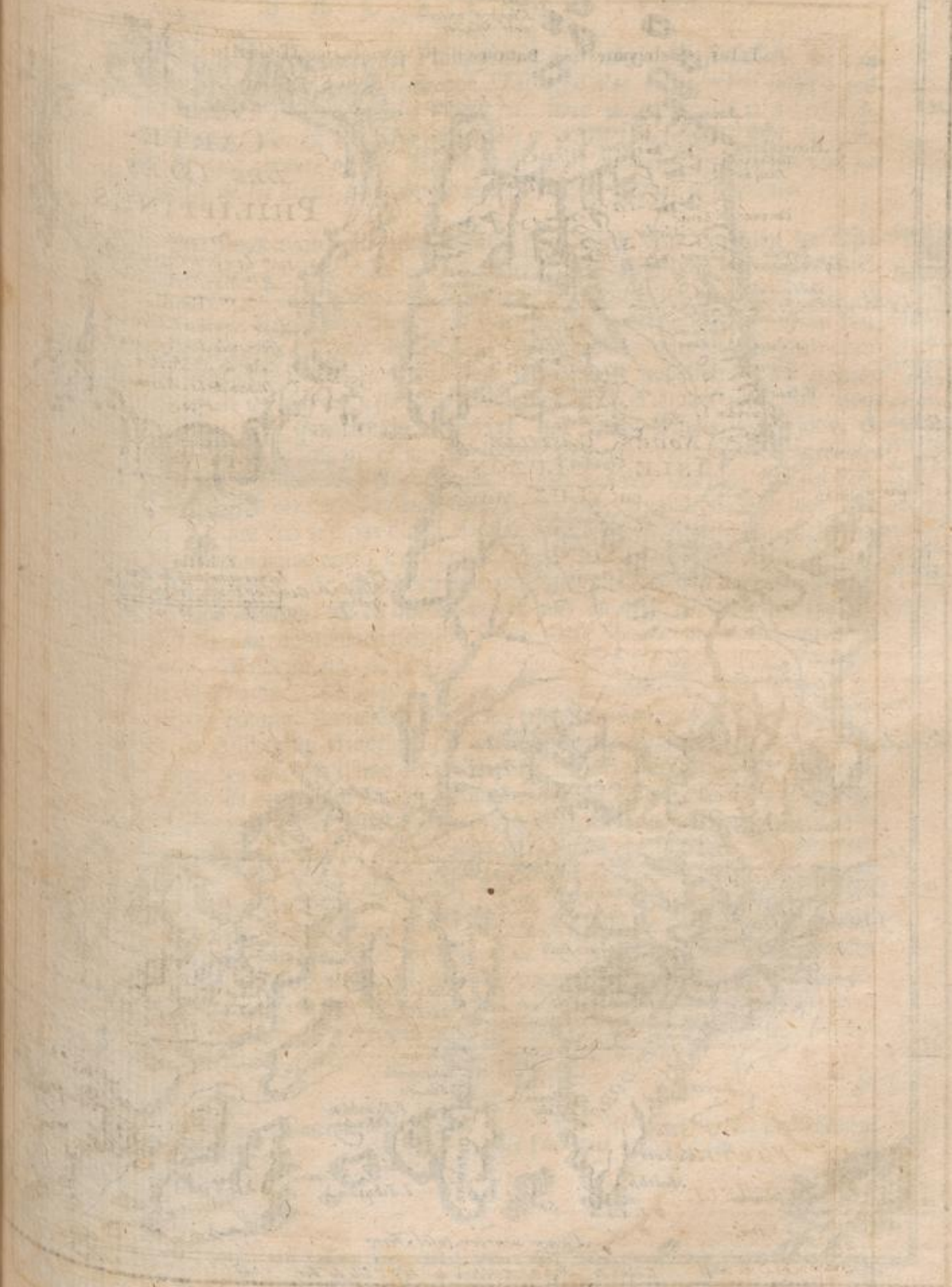
I. S. Johann

I. S. Jean

Vorgeb. des H. Geistes. Cap du St Esprit

Longitude du Meridien de l'Isle de Fer.

Laenge von der Insel Ferro.




CARTE
DES ISLES
PHILIPPINES
Dressée
sur la Carte Espagnole
du R.P. Murillo de Velarde
Ire Feuille
Pour servir a l'Histoire
Generale des Voyages.
Par le Sr. Bellin
Ingen. de la Marine
1752.
Echelle
Lieues communes de France.
Gemeine Franzosische Meilen
Isles Babuyanes ou Batanes
Rochers sous l'eau
Klippen unter dem Wasser
I. Palmouin
C. Boxeador
Cap del Engano
NOUV. CASTILLE
ISLE LUZON
ou LUZ
Pte Bolinao
Ytalones
Pte de Ste Ildefons
Spitze
Polo
Manille
I. Luban
MINDORO
I. Mindoro
I. Romblon
I. Sibuyan
I. Malbate
I. Catalonan
Piedra Tarudada
Longe von der Insel Ferro
Longitude du Meridien de l'Isle de Fer.

SECTION VIII.

Recherches sur l'importance des Philippines; *leur admirable situation, les causes qui ont empêché que la Couronne d'*Espagne *n'en a pas retiré jusqu'à présent autant d'avantage qu'elle auroit pu: avec quelle facilité on pourroit les rendre plus utiles & certitude du succès : toujours négligées, mal représentées & mal connues par les Ministres du Roi Catholique, quoiqu'il n'y ait pas de partie de ses Etats plus considérable & de plus grande conséquence.*

Section VIII. *Importance des Isles* Philippines &c.

CE que nous avons dit jusqu'ici suffit pour faire voir combien les Espagnols sont puissans dans les Indes Orientales, aussi bien que dans l'Amérique, & de quelle maniere des Colonies si éloignées les unes des autres, & qui sont à une si grande distance du Pays dont elles dépendent, se sont soutenues depuis près de deux siecles (*a*). Mais pour rendre ce Chapitre complet, il sera utile, nous pourrions dire absolument nécessaire, d'y joindre un tableau de ce que ces Colonies pourroient être: d'autant plus que nous avons sur ce sujet quantité de matériaux qui n'ont jamais vu le jour, & qui étant tout à la fois nouveaux & instructifs ne peuvent qu'être agréables aux personnes judicieuses & curieuses. Quelques-uns des plus habiles Politiques Portugais ont attribué la décadence de leur Commerce & de leur Marine, à ce que l'on n'a pas établi dans le tems qu'il le falloit, une pleine & libre correspondance entre leurs établissemens aux Indes Orientales & ceux qu'ils ont au Brésil, & ils ont vu trop tard que ç'auroit été le moyen d'augmenter leur Marine, & ce qui les auroit mis en état de défendre l'un & l'autre Pays, au commencement du siecle passé, beaucoup mieux qu'ils ne l'ont fait. Ils alleguent, & peuvent alléguer avec raison, que le Portugal étoit alors Province d'Espagne, & que toute la puissance qu'ils avoient acquise par le courage invincible & par les travaux infatigables de leurs compatriotes en Asie & en Amérique, a été employée, & exposée à une entiere ruine pour les intérêts d'une autre Nation; en sorte que quand par un généreux effort ils ont élevé sur le Trône la Famille Royale de Bragance, aujourd'hui regnante, & ont recouvré leur indépendance, ils ont trouvé leurs forces trop épuisées pour conserver toutes leurs acquisitions, & par cette raison ont été obligés de souffrir de grandes pertes aux Indes pour être en état de conserver & de recouvrer leurs possessions au Brésil (*b*). C'est ce qui peut servir de leçon aux Espagnols, la seule Nation de l'Europe, à la réserve des Portugais, qui ait dans les Indes Orientales & Occidentales des Colonies situées de maniere à pouvoir avoir ensemble un commerce constant & réglé ; lequel, si l'Espagne vouloit s'en donner la peine, pourroit sans-contredit devenir le fondement d'une Marine égale, sinon supérieure à celle que *Philippe* II. sacrifia à la chimere de la Monarchie Universelle.

L'Exposé des avantages qu'on peut tirer des Philippines, *fait une partie essentielle de cette Section.*

Si

(*a*) *Dictionn.* de Commerce. Vol. I. Col. 1218 & suiv.

(*b*) Voy. notre Histoire des Etablissemens des Portugais en Amérique.

SECTION VIII. *Importance des Iſles* Philippines &c.

Si nous conſidérons la nature & l'état de ces Iſles, & les forces que les Eſpagnols y ont, il eſt impoſſible de ne pas voir qu'elles peuvent être rendues en peu de tems aſſez floriſſantes, pour n'avoir rien à redouter de la part d'aucun ennemi, quelque formidable qu'il ſoit. Tout ce qu'il faudroit pour cela, ce ſeroit la réformation de quelques abus dans le Gouvernement, & de n'élever perſonne à la ſuprême puiſſance, qu'il n'eût paſſé par les autres Charges, comme celles d'Alcalde, d'Amiral, & d'Auditeur. Il faudroit diſpenſer les Indiens Chretiens, au moins les Tagales, de tous les ſervices perſonnels, & de cette ſujettion qui approche de l'eſclavage; diminuer prudemment le nombre des Chinois, qui ſont dans l'Iſle de Luçon & dans les autres Iſles; & permettre à d'autres Etrangers, ſûr la fidélité deſquels on pût compter, & les inviter même, non ſeulement à y venir trafiquer, mais à s'y établir (*a*). Ce ſont-là des articles qui ont ſouvent été preſſés, mais qui juſqu'à préſent n'ont pas été favorablement reçus. Cependant s'ils avoient lieu, ils changeroient entierement la face des affaires, reprimeroient le luxe des Eſpagnols, & ranimeroient l'induſtrie des Indiens: car tant qu'il y aura nombre de gens en poſſeſſion d'un pouvoir qui les met en état de tyranniſer le Peuple, ils ne penſeront jamais qu'à leurs plaiſirs, ou pour mieux dire à ſatisfaire leurs paſſions; & tandis que la plus grande partie des habitans ſont réduits à la ſervitude pour le maintien de ces petits Tyrans, ils reſteront dans l'oiſiveté autant qu'ils le pourront; car c'eſt l'eſpérance qui produit l'induſtrie, & un Eſclave n'ayant rien à eſpérer, n'employera ni ſes forces ni ſes facultés au-delà de ce que la crainte lui fera faire. Il n'y a donc point de Réglemens qui puiſſent rendre des Peuples, qui ſont dans une pareille ſituation, puiſſans ou riches.

Pourquoi ces Iſles procurent ſi peu d'avantage, malgré leur heureuſe ſituation.

Remedes qu'on peut y apporter.

Dans un Pays tel que les Philippines, où les vivres ſont à grand marché, & en abondance, ſi l'on rendoit l'œconomie néceſſaire aux Eſpagnols, & ſi l'on aſſûroit aux Indiens la paiſible jouiſſance de ce qui leur appartient, tout iroit de ſoi-même. Les Indiens ne feroient plus un ſecret de leurs richeſſes, mais tâcheroient de procurer autant d'or qu'ils faiſoient dans le commencement de l'établiſſement des Eſpagnols; & l'on peut conjecturer à quoi cela alloit, par ce que le Capitaine *Cavendish* trouva dans le Galion de Manille, qui montoit à cent-vingt-deux-mille Peſos (*b*). Toutes leurs Manufactures fleuriroient; & ayant des Marchands parmi eux, quantité de bois pour conſtruire des vaiſſeaux, pluſieurs bons Ports, ces Manufactures ſe tranſporteroient en d'autres lieux, & ils ne ſeroit pas difficile d'en trouver le débit parmi de Peuples qui vont preſque tout nuds, & qui ſeroient charmés de ſe procurer des vêtemens, s'ils étoient ſurs de les garder; & c'eſt ce qu'ils pourroient faire, s'ils étoient civiliſés; les Miſſionnaires n'auroient pas de peine à y réuſſir, ſi aux promeſſes d'un bonheur infini dans l'autre vie, ils pouvoient ajouter une modique portion de bonheur dans celle-ci. Il faut avouer que ces Iſles ne ſont pas auſſi peuplées qu'elles l'étoient

(*a*) *Don Juan Gran y Montſalcon* Juſtification.

(*b*) *Hakluyts* Voyag. Vol. III. p. 816.

toient autrefois, cependant il y a encore dix fois plus d'habitans qu'il ne faut pour les rendre auſſi floriſſantes qu'aucune Colonie qu'il y ait dans le Monde; & il eſt évident par les meilleures Relations, que l'on pourroit ramener la plus grande partie de ces Peuples, parceque ce n'eſt pas la ſujettion, mais l'eſclavage qu'ils abhorrent (*a*) (*).

Section VIII. *Importance des Iſles Philippines &c.*

La ſituation de ces Iſles eſt ſans comparaiſon la plus propre à faire un commerce univerſel, comme on doit l'avoir déja ſenti, par ce que nous avons dit juſqu'ici, étant voiſines du Japon, de la Chine, de la Cochinchine, de Camboye, de Siam, de Borneo, de Célebes, & des Iſles aux Epiceries, ſans parler des Pays & des Iſles encore peu connues aux environs de la Nouvelle Guinée, que l'on a de bonnes raiſons de croire auſſi riches qu'aucun autre qu'on ait découvert. Que ſi l'on trouvoit à cet égard des difficultés inſurmontables dans les forces des Hollandois, & dans le ſoin qu'ils prennent de couvrir Banda & Amboine, on pourroit ſe paſſer aiſément de ce commerce, en encourageant la culture des épiceries à Mindanao; car il eſt certain qu'il s'y trouve quantité de canelle, & que l'on pourroit auſſi y avoir des géroffles & des muſcades, ſi les habitans étoient ſurs d'être protégés (*b*); & en très-peu d'années les Eſpagnols des Philippines pourroient les protéger contre tout l'Univers, s'ils pouvoient une fois ſe bien convaincre eux-mêmes de la vérité d'une maxime qu'ils n'ont pas fort goûtée juſqu'à préſent, *que le* Commerce *eſt un lien plus fort que la* Conquête, *& que des Peuples courageux*, tels que ceux de cette Iſle & de celle de Xolo le ſont naturellement.

Grand commerce que l'on pourroit attirer aux Philippines *de toutes les parties des* Indes.

(*a*) *Coronel, Navarette, Carreri.*

(*b*) Dictionn. Univ. de Commerce. *Dampier, Hamilton.*

(*) Le *P. Navarette* aſſure, que de ſon tems les Indiens montroient à leurs Confeſſeurs de riches morceaux de Mine, & que ceux-ci leur ayant promis le ſecret, ils leur avoient confié d'où ils les tiroient. Que les Confeſſeurs gardoient religieuſement le ſecret, parceque ſans cela les Gouverneurs Eſpagnols auroient fait travailler ces pauvres gens aux Mines, de la même façon qu'ils font dans les bois, c'eſt-à-dire juſqu'à ce qu'ils périſſent par les travaux exceſſifs. C'eſt pourquoi les Miſſionnaires, comme ils le déclarent eux-mêmes, ne révelent jamais ce que les Indiens leur apprennent, de peur qu'on n'en prenne occaſion de charger ces pauvres Peuples plus qu'ils ne le ſont déja (1). Il paroît par les Relations envoyées en Eſpagne, il y a plus d'un ſiecle, qu'il y avoit alors une grande quantité d'or, & qu'il n'y avoit que peu ou point d'Indiens qui n'euſſent des ornemens de ce métal, mais aujourd'hui ils n'en amaſſent, ni n'en portent, au moins communément. Il eſt cependant très-vraiſemblable, que les Grands ont des moyens d'en avoir, puiſque le Capitaine *Rogers* rencontra en Hollande une perſonne, qui avoit demeuré aux Philippines, & s'étoit trouvée ſur le grand vaiſſeau que ce Capitaine avoit attaqué, qui lui dit qu'ils avoient beaucoup d'or à bord, & que cependant le vaiſſeau n'étoit pas auſſi richement chargé que ces vaiſſeaux le ſont ſouvent (2). Les meilleurs Auteurs conviennent auſſi, qu'il y a de l'or non ſeulement dans les Iſles de Luçon & de Mindanao, mais dans toutes les autres Philippines (3), & que ce ſont principalement les Noirs, qui demeurent dans les Montagnes, qui le trouvent, & s'en ſervent quelquefois à acheter ce dont ils ont beſoin des Indiens, ſujets des Eſpagnols, & avec leſquels on pourroit trafiquer avantageuſement, ſi on les traitoit mieux. La Tyrannie trahit toujours ſes propres intérêts, & en voulant ravir tout, elle perd tout.

(1) *Navarette*, Tratados Hiſt. &c. L. VI. C. 6.
(2) *Woodes Rogers* Voy. T. II. p. 35.
(3) L'Amirante D. *Hieron. de Banvelos* Relac. de las Islas Filipinas. *Hakluyt* Vol. III. p. 820.

SECTION VIII. *Importance des Isles* Philippines &c.

turellement, *sont plus utiles en qualité d'*Alliés, *que comme* Sujets, *parcequ'alors ils servent de* Gardes *à ceux qui dans l'autre cas sont obligés d'entretenir de* fortes Garnisons, *pour se précautionner contre eux.* Si les affaires domestiques de ces Pays changeoient de face, il deviendroient infailliblement l'étape & le magasin de toutes les riches marchandises de l'Orient; c'est à quoi la Nature les a destinées, & à quoi les Espagnols mettent obstacle. S'ils vouloient relâcher de cette sévérité, qui les a tenus jusqu'ici dans la bassesse, & se reposer du reste sur la Providence, ils pourroient en quelque façon demeurer les bras croisés, & voir en peu de tems leur Empire fleurir au-delà de leurs plus hautes espérances, & s'il est possible de leurs vœux. Ils n'auroient plus besoin de l'argent de l'Amérique, à moins que ce ne fût pour aider à la circulation de leur Commerce, & peut-être la Cour d'Espagne seroit-elle obligée d'ordonner absolument l'envoi d'un vaisseau annuel à Acapulco, au-lieu de le permettre par grace, à moins qu'on ne fût assez sage pour laisser une entiere liberté de commerce dans leurs Colonies, ce qui produiroit beaucoup plus d'avantages que toutes les Loix & tous les Réglemens du Monde (*). On observera que tout ce que nous disons est fon-

(*) La maxime de la Cour d'Espagne a toujours été de rendre les Colonies des Indes utiles à la Couronne, plutôt qu'à la Nation; & c'est la véritable raison qui a fait qu'elles ont toujours été moins utiles à l'une & à l'autre, qu'elles n'auroient pu l'être. Le manque de liberté du commerce a nui à la Navigation, mis obstacle à l'accroissement de la Marine, & rendu les Espagnols pauvres & foibles au milieu des richesses. On dira peut-être, que quand même ils en viendroient jamais à encourager le commerce dont nous parlons, il ne seroit jamais considérable, parceque la longueur des voyages détourneroit les particuliers de commercer avec leurs propres vaisseaux des Indes Occidentales aux Indes Orientales, & de celles-ci à l'Amérique (1). Nous répondons, en observant, qu'en 1715 quelques Marchands de France équiperent quatre ou cinq vaisseaux pour la Mer du Sud, où ils arriverent heureusement, & qu'après avoir vendu leur cargaison, ils firent voile de la côte du Pérou à la Chine, qui est un voyage bien plus long que celui des Philippines; ils firent cette traversée en moins de quatre mois, & de la Chine ils retournerent en France (2): cet exemple prouve ce que l'espoir du gain peut faire entreprendre, & ce que l'on peut faire lorsqu'on est sûr d'être dédommagé des risques que l'on court & des travaux auxquels on s'expose. La seule maxime qui peut donc encourager le commerce, c'est de rendre tout facile à ceux qui sont disposés à s'y engager, & de regarder les profits du Gouvernement comme le dernier point auquel on doit penser; & ils n'en seront pas moindres pour cela, parceque le Roi d'un Peuple riche ne peut jamais être pauvre; & là où le Peuple est pauvre la Couronne ne peut longtems être riche. Il semble qu'on l'avoit compris en Espagne il y a plus de vingt ans, lorsque sur la proposition d'établir une Compagnie pour faire le commerce des Philippines, on examina à fonds tout ce qui y avoit du rapport, & le tout fut rédigé dans un Octroi accordé pour vingt ans à *D. Emanuel d'Arriaga*, & à ceux qui entreroient en Société avec lui, aux conditions marquées (3). Mais soit que le projet n'eût été formé que pour un jeu d'actions, soit qu'il ne se trouvât point de gens qui voulussent risquer, soit enfin que le tems de pousser le commerce dans les Etats du Roi Catholique ne fût pas venu encore, ce grand dessein n'eut d'autre effet que de faire voir aux gens intelligens ce qu'on auroit pu faire.

(1) Cette objection se trouve dans les Mémoires cités.

(2) *Gentil.* Voy. autour du Monde T. I. p. 128, 129.

(3) Supplément aux Corps Diplomat. T. II. P. II. Art. CLV.

fondé sur la supposition, que l'on pourroit engager les Espagnols de ces Isles à agir pour leurs propres intérêts.

Section VIII.

Importance des Isles Philippines &c.

A la premiere vue ce que nous avançons peut paroître peu vraisemblable; mais si l'on considere combien l'on pourroit augmenter l'Orfévrerie & la Jouaillerie, en formant les jeunes Indiens à ces Métiers, au-lieu d'employer des Chinois, que le métal & le travail des Sujets d'Espagne dans une partie du Globe, est un juste équivalent du métal & du travail des Sujets de la Couronne dans une autre partie, & que les soies écrues & les toiles de Coromandel peuvent se payer en marchandises & en manufactures des Indes Occidentales; il est aisé de voir que sans user de sévérité, ce commerce pourroit par degrés être mis sur le pied le plus avantageux que la Cour de Madrid puisse desirer: car tirant actuellement douze pour cent de droits de toutes les marchandises qu'on exporte de l'un & de l'autre Pays, si ce commerce étoit bien réglé il est clair qu'elle n'y perdroit pas (*a*). Car quoiqu'il soit vrai que l'argent qu'on envoye de la Nouvelle Espagne aux Indes Orientales, n'y revient jamais, on peut aussi assurer avec autant de vérité, que l'argent que l'on envoye en Espagne y demeure rarement bien longtems, & qu'il passe entre les mains des autres Nations de l'Europe, qui fournissent les marchandises & les manufactures, en échange desquelles l'argent vient du Mexique & du Pérou: enforte qu'au fonds ce n'est pas pour l'argent même que les Politiques Espagnols contestent, mais pour le plaisir de le voir, qui n'est certainement pas un objet à mettre en parallele avec le bien & l'avantage des Peuples, & avec la grandeur & la sureté de l'Etat (*b*). Cet argument ne perd rien de sa force par ce que l'on a représenté aux Ministres du Roi Catholique, que ce sont les Couvents & surtout les Jésuites de Manille qui s'enrichissent principalement par ce commerce; car si le fait est vrai, nous devons naturellement croire que la Société a des voyes secrettes pour faire venir en Europe ses richesses, & en ce tems-là le commerce répond aux vues de la Cour, & apporte en Espagne ou l'argent qui vient à Manille, ou sa valeur (*c*). Mais si l'on a des soupçons du contraire, la Cour a toujours un remede efficace entre les mains, c'est de donner aux Couvents un équivalent en la place du droit qu'ils ont de charger dans le Galion annuel, ou de retrancher les pensions qu'on leur donne en argent comptant du Tréfor du Roi, si après mûr examen on trouve que le service qu'ils rendent en contenant les Indiens dans l'obéissance, est trop peu considérable pour mériter un si gros revenu (*d*).

Comment on pourroit remédier à tous les inconvéniens dans le commerce avec la Nouvelle Espagne.

Mais il reste encore deux articles, qui relativement à ce sujet méritent beaucoup d'attention. Le premier est, qu'en vertu de bonnes instructions de la Cour d'Espagne, le Gouverneur des Philippines pourroit, sans contraindre les Espagnols eux-mêmes au commerce, faire de quelque lieu convenable le centre du commerce pour les Nations les plus éloignées de l'Orient.

Les Espagnols sans commercer eux-mêmes pourroient se faire un gros revenu en permettant aux Indiens d'avoir un Port franc.

(*a*) Tiré des Mémoires présentés à la Cour par les Habitans des Philippines.

(*b*) *Coronel*, Relac. de las Islas Filipinas y Malucas.

(*c*) Voyage d'*Anson*, p. m. 190.

(*d*) Ce moyen est indiqué dans les Mémoires cités.

SECTION VIII. *Importance des Isles Philippines &c.*

rient. Les vaisseaux de la Chine, de Formose, de la Corée, des Isles dépendantes du Japon, sinon du Japon, s'y rendroient infailliblement en grand nombre, pour trafiquer les uns avec les autres, & avec les vaisseaux de Borneo, de Célebes, de Gilolo, & même d'endroits plus reculés des Indes (*a*). Il se peut, & il y a de l'apparence que cela est, qu'il se fait déja quelque chose de pareil, dont le Gouverneur retire un grand profit (*b*). Mais cela doit se faire clandestinement; & plus le profit du Gouverneur est considérable, plus il doit y avoir d'oppression, & par conséquent plus le commerce est gêné, au-lieu que si c'étoit le Roi qui accordât sa protection aux Marchands sous un droit raisonnable, & que ce droit se levât sans extorsion, l'abord des vaisseaux augmenteroit d'année en année, surtout si l'on bâtissoit des magazins aux dépens du Public, & qu'on les louât à juste prix (*c*). Ces expédient amèneroit bientôt des vaisseaux de Pays dont les Espagnols n'ont point encore de connoissance, & leur fourniroit sans peine & sans dépense le moyen d'avoir de plus grandes lumieres sur de certains Pays (*d*), & de savoir si ce sont des Continens ou des Isles, ou pour parler plus juste, si ce sont de grandes ou de petites Isles, qui sont çà & là entre l'Asie & l'Amérique; ils pourroient être mieux instruits de cette façon, qu'ils ne l'ont été eux-mêmes, ni les autres Nations avec une infinité de risques & de hazards, jusqu'à présent (*e*).

En permettant aussi aux vaisseaux des Européens des Indes d'y commercer.

L'autre article n'est pas moins important. Il s'est toujours fait, & vraisemblablement il se fait encore par connivence aux Philippines un petit commerce des établissemens des autres Européens aux Indes (*f*). Si au-lieu de ce commerce clandestin on permettoit sous un droit raisonnable, & avec les restrictions requises aux vaisseaux de ces Nations de venir librement dans le même Port, ou dans quelqu'autre, cela produiroit un gros revenu, & mettroit les Espagnols des Philippines en peu de tems en état de se soutenir, sans recevoir des remises d'argent aussi considérables, & peut-être sans en recevoir aucune de la Nouvelle Espagne: alors il seroit aisé d'envoyer un Galion moins grand, ou d'en envoyer moins souvent, par exemple tous les trois ou tous les cinq ans, ce qui feroit proprement abolir ce commerce, qui depuis si longtems, si c'est avec raison ou non c'est ce que nous ne déciderons point, donne de l'ombrage aux Ministres d'Espagne (*g*). Ici, comme par-tout ailleurs, des défenses absolues, même sous les plus rigoureuses peines, n'ont servi qu'à faire frauder, ce qui profite à quelques personnes, mais est très-préjudiciable au Public: au-lieu qu'un commerce libre, sagement réglé, enrichiroit les Sujets du Roi Catholique en général, fourniroit aux dépen-

(*a*) Hist. des Molucques T. III. passim. *Savary* Dict. de Commerce. Art. *Commerce*. Relat. des Philippines.

(*b*) *Coronel*, *Carreri*, T. V. L. I. Ch. II.

(*c*) *Navarette*, *Don Juan Gran y Montfalcon*, *Coronel*.

(*d*) *Dampier*. Relat. des Philippines.

(*e*) Voyez cet article traité dans la Section suivante.

(*f*) *Savary* Dictionn. de Commerce, l. c. *Hamilton's* Voyage to the East Indies. An Idea of the Trade of Europe with the Nations in the East Indies.

(*g*) Recueilli des derniers Mémoires que l'on a des idées du Ministere Espagnol sur le Commerce.

penſes publiques, & convaincroit en très-peu de tems la Cour de Madrid, que les Philippines bien loin d'être une charge, peuvent à tous égards devenir auſſi utiles qu'aucun de Pays ſoumis à la Couronne d'Eſpagne. Nous finirons, en ajoutant que l'on peut obtenir tous les avantages propoſés ſans riſque & ſans difficulté; tout ce qu'il faudroit ce ſeroit de faire un bon plan d'inſtruction, de s'y tenir fermement, & de faire de ſéveres exemples de ceux qui par avarice ou par ambition s'en écarteroient, ou entreprendroient de ſacrifier à des intérêts particuliers un Syſtême heureuſement établi pour le Bien public.

Section VIII. *Importance des Iſles Philippines &c.*

Il y a cependant des perſonnes qui prétendent connoître le Monde, & donner aux Princes des avis aiſés à ſuivre, & dont l'événement peut bientôt faire connoître l'utilité, qui ſoutiennent que les Manilles, depuis le tems de leur découverte, ont toujours été une charge; que c'eſt-là un fait évident que l'on ne peut conteſter: que l'argent que le Galion rapporte annuellement, pourroit paſſer en Eſpagne: que l'on y a un beſoin preſſant d'eſpeces; & qu'après tout, ſi les Philippines ſont de quelque valeur, on le verroit en interdiſant ce commerce; & alors la ſeule réforme qu'il y auroit à faire, ce ſeroit d'égaler les dépenſes du Gouvernement aux revenus. Ils diſent encore, qu'après avoir attendu deux-cens ans l'effet des belles promeſſes des défenſeurs de cet établiſſement, c'eſt une folie d'attendre plus longtems, & une plus grande folie encore de faire aucune dépenſe pour faire fleurir le commerce d'une Colonie avec laquelle on n'a point de correſpondance directe: que ſi la Nouvelle Eſpagne ne fourniſſoit plus rien, le Gouvernement feroit naturellement des efforts pour ſa propre conſervation, & qu'en prenant ce parti les Galions apporteroient un million de plus tous les ans. Ce ne ſont pas-là des ſuppoſitions imaginaires, mais c'eſt ſans déguiſement le réſultat des repréſentations faites par des gens qui ſe croyent grands Politiques, & qui paſſent pour tels. On a fait pourtant contre ces raiſonnemens quelques objections, que l'on prétend etre fondées ſur des principes évidens par eux-mêmes; en bornant les dépenſes du Gouvernement au revenu réglé de la Couronne, dit-on, ces réglemens deviennent inutiles: on peut prouver, que le million que l'on épargneroit à la Nouvelle Eſpagne ne viendroit pas avec les Galions, mais ſeroit abſorbé par le commerce clandeſtin avec les autres Nations Européennes; & que la conſéquence infaillible de ce nouveau Syſtême ſeroit la perte des Philippines, & le rétabliſſement du commerce dans la Mer du Sud ſous la protection d'une Flotte étrangere, avec cette nouvelle circonſtance, que ces maux ſeroient ſans remede (*a*) (*).

Raiſons de ceux qui voudroient interdire tout commerce entre l'Aſie & l'Amérique.

Ceux

(*a*) Tiré des Mémoires préſentés au Conſeil des Indes, & des préambules de quelques-uns des Edits Royaux.

(*) On dit que les raiſons contre ce commerce avoient fait beaucoup d'impreſſion ſur l'eſprit de *Don Joſeph Patinho*, un des Miniſtres les plus habiles & les plus deſintéreſſés que l'Eſpagne ait eu depuis longtems; & l'on croit que s'il eût vécu plus longtems, il auroit exécuté le projet d'abolir l'envoi du Galion de Manille (1). Mais il auroit

(1) Voyage d'*Anſon* p. m. 190.

SECTION VIII. *Importance des Iſles* Philippines &c.

Ceux qui ſont pour les voyes modérées, que nous avons expoſées plus haut, prétendent avoir encore des expédiens propres à mettre leur Syſtême à l'abri de toute objection, à aſſurer le ſuccès, & à ne point faire languir la Cour dans l'attente de l'événement. Voici en peu de mots à quoi ſe réduiſent ces nouveaux expédiens. Ce ſeroit d'envoyer par la Mer du Sud une Eſcadre de deux ou trois bons vaiſſeaux, chargés de marchandiſes de l'Europe, & en droiture aux Philippines, ce qui pourroit ſe faire dans la moitié du tems que les Nations du Nord mettent à envoyer leurs vaiſſeaux à la Chine : que par ce moyen les Eſpagnols des Manilles pourroient entretenir le commerce avec les Chinois ſur un pied plus avantageux qu'ils n'ont fait juſqu'à préſent: que ces vaiſſeaux pourroient porter de l'argent, & le troquer pour de la poudre d'or; que le produit d'une partie des marchandiſes d'Europe, & ce qui en reſteroit, pourroit s'embarquer ſur un ou deux Galions, ſe tranſporter à Acapulco, & le produit de leur cargaiſon être envoyé en Eſpagne. Par-là on réuniroit tous les avantages, les habitans des Philippines n'ayant point d'autre voye d'avoir de l'argent qu'en donnant de l'or, trouveroient bientôt les moyens de s'en procurer; on ajoute, qu'en peuplant les Iſles *Juan Fernandez*, il y auroit en peu d'années un commerce réglé avec l'Eſpagne d'établi; que celui de ce Royaume reprendroit vigueur, & deviendroit indépendant, & qu'en conſéquence la Marine ſe rétabliroit; que l'on ajouteroit par-là infiniment plus de luſtre à la Couronne d'Eſpagne, & contribueroit plus au bien des Sujets de Sa Majeſté Catholique, que par tous les ambitieux projets en Europe; parceque ces derniers ne ſervent qu'à exciter la haine des voiſins, & à conſumer toutes les richeſſes des Indes ; tandis que les habi-

Nouvelles raiſons en faveur du Syſtême oppoſé.

tans

roit ſans-doute, en ce cas-là, trouvé quelque autre voye d'entretenir correſpondance avec les Philippines, peut-être celle dont on parle dans le texte: car ſans ce commerce, ou ſans quelque choſe d'équivalent, il ſeroit impoſſible aux Eſpagnols de les garder longtems. Un grand argument en faveur de ces Iſles, que l'on n'a jamais fait valoir, eſt, que la Couronne d'Eſpagne en les gardant, peut mettre ſes Sujets en état de faire le commerce le plus riche dans les Indes, ſans entreprendre de former de nouveaux établiſſemens, & de faire de nouvelles conquêtes; ce qui mérite bien d'être mûrement peſé, parceque ce ſeroit embraſſer un Empire trop étendu pour leurs forces, ce qui a été fatal aux Portugais, & ce que l'on conjecture qui pourroit un jour ou l'autre être préjudiciable à une autre grande Puiſſance (1). Il eſt certain que les Hollandois, en voulant trop embraſſer dans les commencemens, coururent grand riſque de perdre tout; lorſqu'ils échouerent au premier ſiege de Malacca, & que *Don Pedro d'Acugna* reconquit les Molucques avec les forces qu'il avoit amenées des Philippines, leurs affaires ſe trouverent dans une dangereuſe criſe, & ſi lui & ſes Succeſſeurs avoient été mieux ſecourus de la Nouvelle Eſpagne, ils auroient pu exécuter tout ce que l'on attendoit d'eux (2). Mais ſi l'on accordoit aux Sujets d'Eſpagne dans les Philippines les privileges dont on a parlé, leurs forces augmenteroient de jour en jour, & avec leurs forces, leurs richeſſes & leur commerce, ſans rien entreprendre contre leurs voiſins, & ſans courir grand riſque que ceux-ci fuſſent en état de rien faire contre eux, puiſque l'on pourroit faire ces utiles changemens en tems de paix, & ſans donner aucune atteinte aux Traités (3).

(1) D'habiles Politiques croyent que les poſſeſſions des Hollandois ſont aſſez étendues pour leurs intérêts.

(2) *D'Argenſola*, Conq. des Iſles Molucques, L. X.

(3) Sur des Mémoires Eſpagnols relatifs à ce commerce.

tans des Pays d'où elles, viennent ſont ſouvent en danger de mourir de faim ; malheur auquel ils n'ont jamais été expoſés, avant que les projets de donner des Couronnes, & d'entretenir des Armées dans les Pays étrangers, ayent attiré toute l'attention du Souverain, & ſoient devenus par conſéquent le grand objet des délibérations de leurs Miniſtres (a) (*).

Section VIII. *Importance des Iſles Philippines &c.*

Raiſons qui ont engagé à approfondir ce Sujet.

Nous vivons dans un ſiecle où les avantages du Commerce ſont bien connus en pluſieurs Pays, ou quelques-uns en jouiſſent, & où tous les deſirent avec ardeur: chaque année voit éclorre de nouveaux projets: on a fait diverſes entrepriſes, qui bienque téméraires & chimériques dans leur origine, ont été ſuivies avec ſuccès. Il eſt donc très-vraiſemblable que notre ſiecle verra de plus grands changemens, & de plus extraordinaires révolutions, que ce que l'on a vu encore à cet égard. Ainſi quand on peut indiquer à-propos & ſur de ſolides fondemens, où & comment ces changemens peuvent arriver, c'eſt une partie également utile & néceſſaire de l'Hiſtoire Univerſelle. Par-là on fournit de nouvelles lumieres, on étend la ſphere des idées, on met toutes les facultés en action, & on met le Lecteur en état de ſentir ce qu'il lit, de juger du paſſé, de raiſonner ſur le préſent, & de prévoir ce qui arrivera dans la ſuite. C'eſt par ces motifs que nous avons traité l'Hiſtoire des Philippines avec tant d'étendue & de liberté, afin que l'on conçoive non ſeulement ce qu'elles ſont, mais ce qu'elles pourroient être. La derniere partie de ce Chapitre paroîtra peut-être incertaine aux uns, & peu vraiſemblable à d'autres ; mais après qu'ils auront lu le ſeptieme, & fait mûrement réflexion ſur la promptitude avec laquelle les Hollandois ſe ſont rendus maîtres des Molucques, & que les profits immenſes de ce commerce leur ont ſervi à fonder leur Empire dans les Indes, changeront ſelon les apparences de ſentiment, & appercevront auſſi clairement que nous l'importance des Philippines. Car de tous les Pays des Indes Orientales dont il eſt poſſible aux Européens d'être les maîtres, ces Iſles ſont tout-à-la-fois les plus riches en elles-mêmes, & les plus propres à être miſes davantage en valeur, deſorte que tôt ou tard elles attireront plus l'attention qu'elles ne l'ont fait juſqu'ici. Mais il eſt tems de laiſſer ces ſpéculations au jugement du Public, & de continuer l'Hiſtoire.

SEC-

(a) Recueilli des faits rapportés dans *Coronel*, *Navarette*, *Carreri* & autres.

(*) Ceux qui ſont verſés dans l'Hiſtoire de la Marine s'appercevront aiſément qu'il n'y a rien de difficile, bien moins d'impraticable dans ce que l'on propoſe: car dans des matieres de cette nature, il n'y a pas de maxime plus certaine que celle-ci, *que ce qui s'eſt fait, peut ſe faire encore*; & il n'y a rien dans ce que nous propoſons, qui n'ait été fait par des Particuliers, deſorte que la Couronne d'Eſpagne pourroit l'exécuter, & même très-aiſément (1). Si elle le voudra jamais ou non, c'eſt une autre queſtion; mais on aſſure qu'à préſent la Cour de Madrid fait plus d'attention à ces ſortes d'objets, qu'elle ne faiſoit ci-devant; & qu'elle eſt pleinement convaincue, que les forces de la Monarchie ont été plus affoiblies par la négligence dans des choſes de cette nature, que par tous les efforts des ennemis de l'Eſpagne.

(1) Des Vaiſſeaux Anglois, François & Hollandois, équipés par des Particuliers ont fait ce voyage.

SECTION IX.

Situation, Hiſtoire Naturelle, & Productions des Iſles des Larrons *ou* Marianes: *leur Découverte, génie & caractere de leurs Habitans: leur Hiſtoire, Etat préſent de ces Iſles: Politique des* Eſpagnols *à leur égard, leur grande importance: Conjectures ſur les cauſes qui les ont fait négliger ſi longtems.*

SECTION IX. *Deſcription & Hiſtoire des Iſles* Marianes *&c.*

LEs Iſles dont il s'agit dans cette Section, furent découvertes par *Ferdinand Magellan*, dans le premier voyage entrepris pour faire le tour du Monde. On dit qu'il les nomma d'abord *de las Velas*, ou des voiles, ou de las *Velas latinas*, des voiles triangulaires, à cauſe des bâtimens dans leſques les habitans vinrent au devant de ſon vaiſſeau; mais enſuite il les nomma *Las Iſlas de los Ladrones*, les Iſles des Larrons, parceque les Inſulaires qui vinrent à ſon bord, volerent tout le fer qu'ils purent (*a*). Ce n'a été que vers la fin du ſiecle paſſé qu'elles ont reçu le nom d'Iſles *Marianes*, à l'honneur de la Reine d'Eſpagne *Marie Anne d'Autriche*, Mere de Charles II. laquelle y envoya des Miſſionnaires (*b*). On ne les trouve que peu ou point ſous le nom de *las Velas*, ſinon dans la Relation de *Magellan:* celui d'Iſles des Larrons eſt devenu le nom ordinaire, & elles ſont ainſi nommées dans tous les anciens Voyages & dans les Cartes (*c*): cela n'empêche pas que le nom d'Iſles *Marianes* n'ait pris faveur, & à-préſent il l'emporte, deſorte que dans la plupart des Langues de l'Europe on les appelle ainſi (*).

Noms de ces Iſles.

Ces

(*a*) Viaggio atorno il Mondo, fatto & deſcritto par *M. Antonio Pigafetta* &c. ap. *Ramuſio* T. I fol. 352. b. Hiſtory of Travayle by *Richard Eden*, fol. 430. in 4to 1577. *Will. Monſon's* Naval Tracts in *Churchill's* Collection.

(*b*) *Luyts*, Introd. ad Geogr. *Sect.* III. C. 13. *Du Bois* Geogr. Moderne P. II. Ch. XIV. art. 5. *Le Gobien* Hiſt. des Iſles Marianes, p 4.

(*c*) *Pet. Martyr* Dec. V. L. VI. *Purchas* Pilgrims Vol. I. L. XI. Ch. 2. p. 34. *Cluverii* Introd. in Univ. Geogr. L. V. Cap. XI.

(*) Un nom donné mal-à-propos, quoiqu'il ait pu être fondé dans ſon origine, ſe conſerve longtems. Dans tous les Recueils des Voyages, les Hiſtoriens, & Traités de Géographie, écrits en Latin, on trouve ce petit Archipel déſigné par le nom de *Inſulæ Latronum*, & quelquefois de *Inſulæ Furum* (1): dans les Auteurs François *Iſles des Larrons* (2), & dans notre Langue *The Islands of the Thieves*. Les meilleurs Auteurs ne ſont pas d'accord ſur leur ſituation & ſur leurs noms. *Herrera*, honoré du titre de Géographe Royal de la Couronne d'Eſpagne, dans ſon excellente Deſcription des Indes, datée de Valladolid le 15 Octobre 1601 (3), dit qu'elles ſont à douze degrés, dix-ſept minutes de Latitude Septentrionale; le terroir, dit-il, eſt ſtérile & miſérable; il n'y a ni beſtiaux, ni métaux, ni beaucoup de vivres; elles ſont habitées par un Peuple pauvre, nud & voleur; il en compte ſeize. La plus ſeptentrionale, dit-il, s'appelle *La Ingleja*, ſuivent *Ota*, *Mao*, *Chemechoa*, *Gregna*, *Agan* ou *Tagan*, *Oromagan*, *Guguan*, *Chareg*.

(1) *P. Martyr* Dec. V. L. 6.
(2) *Robbe* Geogr. T. II. p. 149
(3) *Herrera*, Deſcript. de las Indias Occid. Cap. XXVII.

CARTE
DE L'ARCHIPEL DE S.T LAZARE
OU LES
ISLES MARIANES

Sur les Cartes du P. Alonso Lopez
Et le Memoire du P. Morales Jesuites
Espagnols Missionaires dans ces Isles
Pour servir a l'Histoire Generale
des Voyages
Par le S.r Bellin Ing.r de la Marine.
1752

Echelle
Lieues communes de France
5 10 15 20 25 30

Urac wüste Insel
Isle Deserte

Maug ou Tunas appellée I. S. Laurent
S.t Lorenz-insel genant

Assonsong ou I. de l'Assomption
Himelfahrts Insel

Agrigan ou I. de Francois Xavier
S. Franciscus Xaviers Insel

Pagon ou I. de S. Ignace
I. S.t Ignacius

Amalagan ou I. de la Conception
I. der Empfängnis

Guguan ou I. de S. Philippe
I. S.t Philipp

Sarigan ou I. de S. Charles
I. S.t Carl

Anatajam ou I. de S. Joachim
I. S.t Joachim

Isle de Guahan
ou
Isle S.t Jean.

Lieues
Meilen

Inapsan, Tarracut, Rindiam, Apolo, Ayram, Tuham, Ipao, Apunuam, Agadna, Cap Ardulio, Tapungan, Sienne, Mapaz, Hanum, Anaguao, Azan, Agofan, Spagat, Pagat, Visicham, Mapupan, Pipuro, Taragrichon, Pago, Sydia, Irig, Aty, Umatag, Merico, Hadadan, Pua, Tanusoso, Pispug, Astiga, Merigan

Tinian ou I. de Benaventa Mariana

Aguigan ou I. de S. Ange

Zarpane ou Rota ou I. S.t Anne
od. I. S.ta Anna

Guahan ou Guan ou I. S. Jean
od. I. S. Johann

Agadna

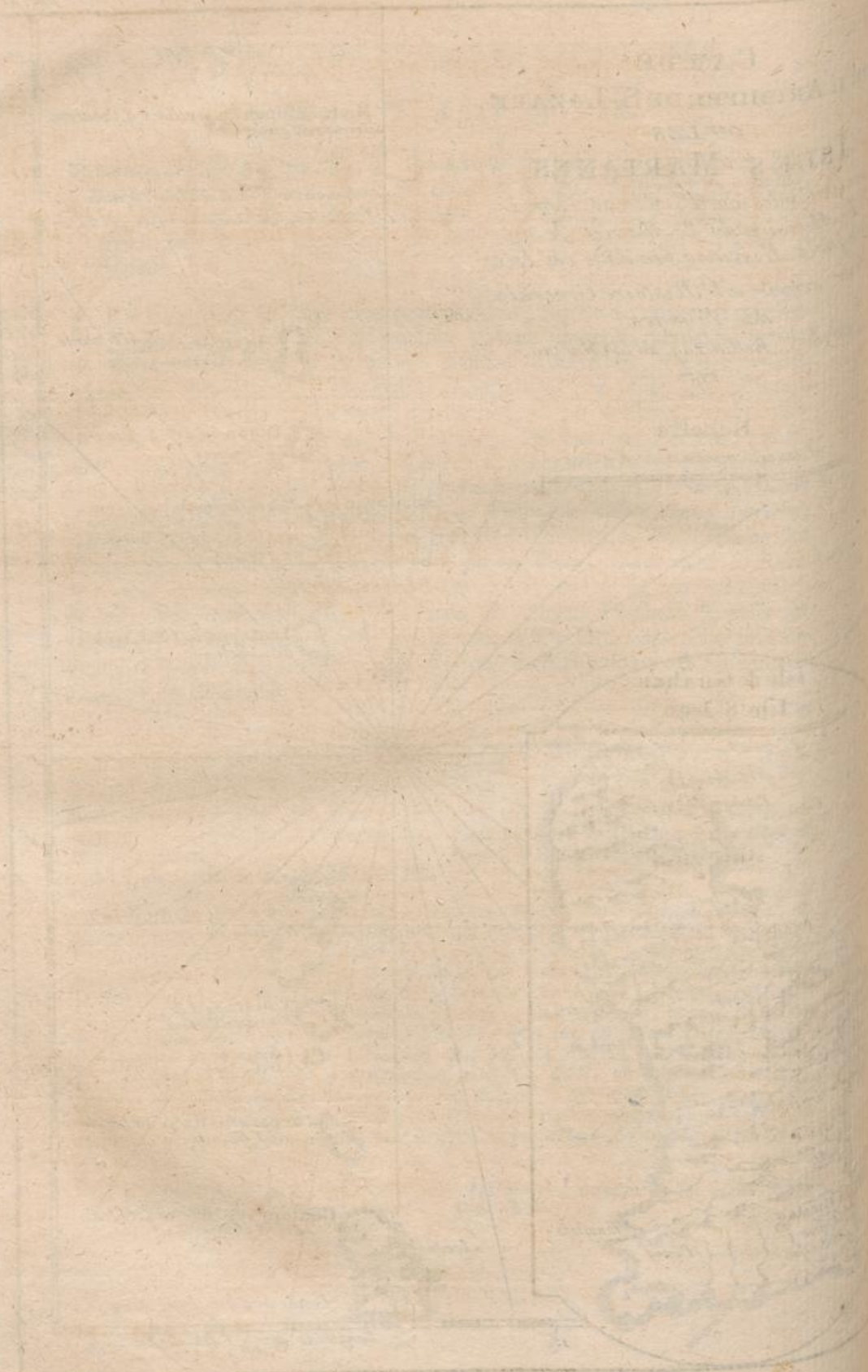
Saypan ou I. de S. Joseph
I. S.t Joseph

Klippe
Rocher

Lange von der Insel Ferro.
Longitude de l'Isle de Fer.

137 159 160 161 162

21 20 19 18 17 16 15 14 13



SECTION IX. *Description & Histoire des Isles Marianes &c.*

Leur Situation, nombre, ordre, grandeur & noms particuliers.

Ces Isles sont entre le treizieme degré, vingt-cinq minutes, & le vingt-unieme de Latitude Septentrionale; elles sont rangées en ligne droite du Sud au Nord, & occupent une étendue de plus de quatre-cens-cinquante-milles, ayant les Isles du Japon au Nord, la Nouvelle Guinée au Sud; elles sont à l'extrémité de l'Océan Oriental, & près de la Mer du Sud, à douze-cens milles des Philippines (*a*). *Antoine Herrera* en compte seize (*b*), les Géographes modernes n'en reconnoissent que quatorze, qu'ils placent de la maniere suivante (*c*) du Sud au Nord. 1. *Guahan*, *Guam*, *Guan*, ou comme prononcent les Insulaires *Guahon*, autrement l'Isle de *St. Jean*. 2. *Sarpana* ou *Rota*, ou l'Isle de *Sainte Anne*. 3. *Agiguan* ou l'Isle de *Saint Ange*. 4. *Tinian* ou *Buena Vista Mariana*. 5. *Saypan*, ou l'Isle de *St. Joseph*. 6. *Anatajan* ou l'Isle de *St. Joachim*. 7. *Sarigan* ou l'Isle de *St. Charles*. 8. *Guguan*, ou l'Isle de *St. Philippe*. 9. *Alamagan* ou l'Isle de *la Conception*. 10. *Pagon* ou l'Isle de *St. Ignace*. 11. *Agrigan* ou l'Isle de *St. François Xavier*. 12. *Assonsong* ou l'Isle de *l'Assomption*. 13. *Maug* ou *Tunas*, appellée aussi l'Isle de *Saint-Laurent*. 14. *Urrica* ou *Urac*, qui est inhabitée.

L'Isle de Guahan *la plus considérable de ces Isles.*

L'Isle de *Guahan* ou *Guam* est la plus méridionale de ces Isles, étant à treize degrés, vingt-cinq minutes de Latitude Septentrionale; elle a environ trente-trois milles d'Angleterre en longueur sur douze de largeur, & elle en a cent-vingt de tour (*d*). Il y a une chaîne de montagnes qui court du Sud au Nord; on trouve entre ces montagnes des vallées agréables & fertiles, & les montagnes sont couvertes de beaux & grands arbres, qui de loin forment un coup d'œil charmant (*e*). La côte est unie, & le terroir est généralement excellent, étant arrosé sur-tout du côté de l'Ouëst par un grand nombre de ruisseaux, dont les bords couverts de verdure rendent le Pays très-agréable. Du même côté de l'Isle il y a deux assez mauvais Ports, *Hate* & *Umatay*; les Hollandois viennent quelquefois carener leurs vaisseaux dans ce dernier. Du côté oriental de l'Isle il y a aussi deux Ports,

(*a*) *G. B. Ramusio*, Racolto delle Navigationi & Viaggi. T. I. fol. 376. *Luyts*, Introd. ad Geograph.

(*b*) *Ant. Herrera*, Descript. de las Indias Occid. XXVII.

(*c*) *Le Gobien*, Hist. des Isles Marianes. *Robe*, Méthode pour apprendre la Géographie T. II. p. 149. *Du Bois*, Géogr. P. II. Ch. XIV. Art. 5. Mémoire du P. *Louis Moralès*.

(*d*) *Le Gobien*, ubi sup. L. III. *Du Bois* l. c. *Le Gentil*, Voyage du Tour du Monde T. I. p. 149.

(*e*) *Cowley's* Voy. round the World. p. 15. *Dampier* Voy. T. I. p. 370. *Le Gentil* l. c.

reguan, *Natan*, *Saepan*, *Botan* & *Volia*. *Luyts*, qui suit généralement les meilleurs Guides, les divise en Septentrionales & Méridionales (1); entre les premieres il compte *Desierta*, *Malabrigo*, *La Ingleja*, *Mano*, *Cheroja*, *Guana*, *Pagan*, *Arromagan*, *Guiga*; il nomme parmi les dernieres, *Chariga*, *Sapan*, *Guahan*, peut-être *Guhan*, *Volia*, *Bataba* & *Bacim*. Il est bon de savoir ces différens noms, d'autant plus qu'ils n'ont aucun rapport à ceux que l'on donne aujourd'hui à ces Isles. Ils distinguent encore les neuf septentrionales des autres par le nom d'Isles de *Gani*, quoiqu'on les appelle aussi *las Islas de las Bolcanes* (2) à cause de deux Volcans qu'on y voit.

(1) *Luyts*, Introd. ad Geogr. Sect. III. Cap. 13. (2) *Gobien*, Hist. des Isles Marianes, p. 306.

SECTION IX. *Description & Histoire des Isles Mariannes &c.*

Ports, qui sont assez bons, *Iris* & *Pigpug*, qui ne sont séparés que par une langue de terre. Mais le meilleur de tous est celui d'*Agadna*, où est la Ville & le Fort des Espagnols; les vaisseaux y peuvent être à l'abri de tous les vents, excepté quand il fait des ouragans, & il y a depuis dix jusqu'à dix-huit brasses d'eau sur un bon fonds (*a*). Il y avoit autrefois entre trente & quarante villages dans l'Isle, mais il y en a aujourd'hui moins, & parmi ceux qui restent *Agadna* & *Umatay* sont les seuls qui méritent le nom de villes; les maisons y sont assez bien bâties; il y a un grand nombre d'Espagnols, des Eglises, des Couvents & quelques autres Edifices publics. Comme le climat, quoique chaud, est également agréable & sain, que l'on y a tout ce qui est nécessaire à la vie avec peu de peine & en grande abondance, & que l'on trouve presque dans toute l'Isle des matériaux propres à bâtir, il est surprenant que les Espagnols n'y ayent pas davantage d'établissemens, & qu'ils ne soient pas meilleurs; & il est plus surprenant encore que ceux qu'ils y ont, ne sont nullement florissans (*b*) (*). En 1684, les Espagnols y construisirent un vaisseau de cent-soixante tonneaux, pour commercer à Manille, mais on n'a fait rien de semblable depuis bien des années. Au contraire, comme on le verra dans la suite, ils se font un point de Politique de conserver seulement les établissemens qu'ils ont, parcequ'ils sont absolument nécessaires, sans penser du tout à les pousser plus loin. Cette Isle est la seule où il y ait des Espagnols, si l'on en excepte les Missionnaires; ils envoyent à-la-vérité de petits détachemens de leur Garni-

(*a*) *Le Gobien*, ubi sup. p. 75. *Cowley* l. c. (*b*) *Carreri*, T. V. L. III. Ch. 4. *Pet. Martyr* Decad. V. L. VI. *Du Bois* l. c. p. 20, 21.

(*) Nous parlerons en son lieu de la Politique des Espagnols dans la maniere dont ils font le commerce aux Isles Marianes, & des motifs qui les font agir. Nous indiquerons seulement ici, ce qu'ils veulent persuader aux Etrangers pour colorer une conduite qui paroît si contraire au bon-sens. Ils disent toujours que ces Isles ne sont qu'une conquête *ad honores*, que le Roi Catholique garde à grands fraix, non pour aucun avantage qui en revienne, mais pour montrer la puissance de sa Couronne, qui n'abandonne pas même des Pays inutiles. On dit encore que c'est par principe de Religion, pour que tant de milliers d'ames, que les Missionnaires ont retirées de dessous l'empire des ténebres, & amenées au Royaume de la lumiere, ne retombent pas dans le même esclavage (1). Quelque légers que soient ces prétextes, bien des gens les ont pris pour des vérités, & ont tourné en ridicule la conduite des Espagnols, comme une marque de foiblesse, tandis qu'eux-mêmes étoient bien plus crédules (2). Que ce ne soit-là qu'un prétexte, & non la véritable raison, c'est ce qui paroît en ceci, que les Espagnols ont été en possession de ces Isles pendant une longue suite d'années, sans penser du tout à la conversion des Indiens; aujourd'hui même il y a une opposition sensible entre les pieuses dispositions du Roi Catholique & le Système politique de ses Ministres: puisque certainement les Missionnaires voudroient conserver & protéger leurs Prosélytes, tandis qu'il est très-clair que la plupart des Gouverneurs de ces Isles ont cru qu'il étoit de leur intérêt d'en diminuer le nombre & de les détruire (3). Nonobstant tout cela, c'est une vérité de fait, que l'on pourroit cultiver l'Isle de Guam très-utilement, puisqu'elle jouit d'un air pur, d'un climat doux, d'un terrein fertile, & qu'elle est sujette à moins d'incommodités que plusieurs autres Pays qui ont été cultivés avec succès par d'autres Nations de l'Europe, & même que quelques-uns de ceux que possedent les Espagnols.

(1) *Carreri*, T. V. L. III. Ch. 4.
(2) *Le Gentil* Tour du Monde. T. I. p. 150.
(3) Voyage d'*Anson*. L. III. Ch. 2.

nison dans les Isles voisines, pour y porter des rafraîchissemens: le vaisseau de Manille y touche en passant pour en prendre, & pour rétablir les malades; c'est la principale raison qui engage l'Espagne à faire la dépense d'y entretenir un Fort & une Garnison, sans rien retirer du produit de l'Isle (a). Section IX. *Description & Histoire des Isles* Marianes *&c.*

Zarpana, *Rota* ou l'Isle de *Sainte Anne*, est à sept lieues de celle de *Guam*, à quatorze degrés de Latitude Septentrionale; elle a environ quarante-cinq milles de tour. C'est aussi une Isle agréable & fertile, diversifiée par des collines couvertes de grands arbres, & par de belles plaines dont la terre est noire & bonne, & elle est bien arrosée. Il y a deux excellens Ports, l'un au Sud & l'autre au Nord-Ouëst de l'Isle. Le dernier s'appelloit dans la langue des Insulaires *Socanrayo*, mais les Espagnols le nomment le *Port de St. Pierre*. L'Isle étoit extrêmement peuplée quand les Espagnols aborderent à *Guam*, & même longtems après. Quelques Missionnaires ont souffert la mort, en travaillant à la propagation de la Foi parmi ces Indiens; aujourd'hui le nombre des habitans est petit en comparaison de ce qu'il étoit, par les raisons que l'on verra dans la suite de cette Section (b). *Description de* Zarpana *ou Isle de* Sainte Anne.

Agiguan ou l'Isle de *St. Ange* gît au quatorzieme degré, quarante-trois minutes de Latitude, à environ quarante milles de Zarpana (c). C'est une petite Isle d'environ trois lieues de circuit, montueuse mais agréable, & autrefois bien peuplée. C'est vraisemblablement à cette Isle que le Capitaine *Funnel* toucha en 1730; les habitans vinrent dans leurs barques, & lui apporterent du poisson, des œufs, des yames, des patates & d'autres rafraîchissemens. Les Anglois voulurent les payer en argent, mais après l'avoir regardé ils le refuserent, & firent connoître par signes qu'ils aimoient mieux du tabac, qu'on leur donna. Ils offrirent à un de ces pauvres Indiens, qui vint à bord, un verre d'eau de vie; voyant qu'ils en buvoient gayement, il se hazarda d'en avaler un peu, mais sur le champ il tomba par terre comme mort les yeux roides & la bouche ouverte; ils le mirent dans sa barque, en le recommandant aux soins de ses compatriotes, à qui ils firent entendre qu'il reviendroit bientôt à lui-même (d) (*). D'Agiguan *ou Isle de* St. Ange.

Ti-

(a) *Carreri*, l. c. *Le Gentil* ubi sup. p. 150. Voy. d'*Anson* L. III. Ch. 2.
(b) Mém. du *P. Louis Moralés*, *Le Gobien* l. c. p. 77. *Anson* ubi sup.
(c) *Moralés* l. c. *Le Gobien* p. 388.
(d) *Funnel's* Voy. round the World, in *Harris* Collection Vol. I. p. 139.

(*) Il n'est pas tout-à-fait certain que ce soit cette Isle que le Capitaine *Funnel* a vue; mais si c'étoit une des Isles de cet Archipel, comme il semble le croire, ce doit avoir été celle-ci: selon la description qu'il en fait, elle étoit petite, très-haute, mais unie & couverte de verdure, enrichie de beaux arbres, & très-agréable, vue à quelque distance. Il est vrai qu'il place son Isle de *Mogon* à treize degrés, ce qui ne convient point du tout à cette Isle. Mais quand il dit qu'en prenant au Sud-Ouëst il eut la vue de l'Isle de Guam, il est évident qu'il s'est trompé sur la Latitude, dont il ne parle que par conjecture, & qu'il fait plus grande qu'elle ne l'est. Quand ils furent à moins d'un degré de la Ligne ils trouverent trois Isles, qui ne sont point marquées sur les Cartes, & ils donnerent à deux des noms pris de ce qui leur arriva, appellant l'une l'*Isle de la fraude*, & l'au-

SECTION IX. *Description & Histoire des Isles Marianes &c.*

Tinian, ou l'Isle de *Buena Vista Mariana*, est à une lieue d'*Agiguan*, & a environ quarante-cinq lieues de circuit. Un vaisseau de Manille, nommé *la Conception*, périt sur cette côte en 1638, & les Missionnaires racontent qu'un des Insulaires, qui s'appelloit *Taga*, vit en vision la bienheureuse Vierge, qui l'exhorta à se faire Chretien, l'instruisit du naufrage du vaisseau, & lui dit de secourir les pauvres gens qui s'étoient sauvés. Cet homme passa à Manille, & y reçut le Baptême. Cette prétendue vision est l'origine du nom Espagnol de cette Isle (*a*). M. *Anson* y toucha en allant aux Philippines, & nous avons dans la Relation de son voyage, une description plus exacte de *Tinian*, que nous n'en aurons vraisemblablement jamais d'aucune des autres Isles; & comme cette description peut servir à nous faire connoître mieux non seulement cette Isle, mais toutes ces Isles en général, nous en profiterons dans cette vue (*b*).

Isle de Tinian.

Sa Description.

Cette Isle gît à quinze degrés, huit minutes de Latitude Septentrionale, & à cent-quatorze degrés, cinquante minutes de Longitude Ouëst d'Acapulco. Sa longueur est d'environ douze milles, & sa largeur va à peu près à la moitié; elle s'étend du Sud-Sud-Ouëst au Nord-Nord-Est. Le terrein en est sec & un peu sablonneux, ce qui rend le gazon des Prés & des Bois plus fin & plus uni, qu'il n'est ordinairement dans les climats chauds; le Pays s'éleve insensiblement depuis l'Aiguade des Anglois jusqu'au milieu de l'Isle, mais avant que d'arriver à sa plus grande hauteur on trouve plusieurs Clarieres en pente douce, couvertes d'un trefle fin, qui est entremêlé de diverses sortes de fleurs, & bordées de beaux Bois, dont les arbres portent d'excellens fruits. Le terrein des Plaines est fort uni, & les Bois ont peu de broussailles. Ils sont terminés aussi nettement aux endroits qui touchent aux Plaines, que si la disposition des arbres étoit l'ouvrage de l'Art. Ce mêlange, joint à la variété des collines & des vallons, forme une infinité de vues charmantes (*c*).

Les Animaux contribuent aussi à donner à ce beau Pays un air enchanté. On y voit quelquefois des milliers de bœufs paître ensemble dans une grande prairie, spectacle d'autant plus singulier, que tous ces animaux sont d'un blanc de lait, à l'exception des oreilles, qu'ils ont ordinairement noires. Quoique l'Isle soit déserte, les cris continuels, & la vue de la volaille domestique, qui court en grand nombre dans les Bois, réveillent des idées de Fermes & de Villages, & contribuent à la gayeté & à la beauté du lieu. Les bœufs sont si peu farouches, qu'ils se laissent d'abord approcher

(*a*) Mém. de *Morales*, *le Gobien* Hist. des Isles Marianes, p. 77. *Du Bois* Géogr. l. c.

(*b*) Voyage *d'Anson*, L. III. Ch. 2. *Pascoe Thomas*, Journal of commodore Anson's Voyages p. 165.

(*c*) Voy. d'*Anson* l. c. *Pascoe Thomas* Journal, p. 165, 166.

l'autre l'*Isle du mauvais succès*. Ces Isles étoient si peuplées, qu'il en vint entre quarante & cinquante *Pros*, où il y avoit bien entre quatre & cinq-cens hommes (1): & c'est ce qui confirme pleinement ce que les Missionnaires disent du grand nombre d'habitans qu'il y avoit dans les Isles Marianes.

(1) *Funnel's* Voyage round the Word, in *Harris* Collection, Vol. I.

Section IX. *Description & Histoire des Isles Marianes &c.*

procher, & il y en avoit bien dix-mille. Quand on a assez de poudre le plus court est de les tuer à coups de fusil, mais quand on veut la ménager on peut les prendre aisément à la course. La chair en est bonne, & les Anglois la trouverent plus aisée à digérer qu'aucune autre de la même sorte qu'ils eussent mangée ailleurs. La volaille étoit excellente, & se prenoit aussi à la course: à peine s'éloignoit-elle de cent pas au premier vol, & cet effort la fatiguoit jusqu'à ne pouvoir s'élever une seconde fois dans l'air. Outre le bétail & la volaille on trouve aussi quantité de cochons sauvages, qui furent pour nos gens un mets exquis; mais comme ils étoient extrêmement féroces, il fallut tirer dessus, ou tâcher de les prendre avec de grands chiens, que les gens de l'équipage du *Centurion* rencontrerent, qui avoient passé dans l'Isle avec le Détachement Espagnol, envoyé pour fournir des vivres à la Garnison de Guam. Ces chiens, qui étoient dressés à cette chasse, sont hardis & vigoureux, cependant les cochons se défendirent si furieusement qu'il en déchirerent plusieurs (*a*).

Cette Isle abonde non seulement en bons vivres, mais elle est encore admirable pour ses fruits & ses plantes. Les Bois sont remplis de cocotiers, qui fournissent leurs noix & leurs choux: il y a aussi des goyaves, des limons & des oranges, tant douces qu'aigres, & une sorte de fruit particulier à ces Isles, que les Indiens nomment *Rima*, & que nous appellons *Fruit à pain* (*), que les Anglois préféroient au pain. Ce fruit croît sur un arbre, qui s'éleve assez haut, & qui vers le sommet se divise en grandes & longues branches. Les feuilles sont d'un beau verd foncé, elles ont les bords dentelés, & peuvent avoir depuis un pied jusqu'à dix-huit pouces de longueur; le fruit vient indifféremment à tous les endroits des branches. Il a la figure d'une longue poire plutôt que celle d'une pomme,

(*a*) Les mêmes.

(*) L'abondance de ce fruit à pain est une bénédiction particuliere que la Providence a accordée à ces Isles, car il ne se trouve nulle part ailleurs un fruit de cet ordre, que nous sachions. Les plus judicieux Auteurs disent, qu'il y a deux sortes d'arbres, qui portent du fruit à pain. Le premier est le *Rima*, dont le fruit est gros comme un melon, de la couleur d'une date, mais plein de piquans: il y a dans le milieu un noyau blanc, de la grosseur d'une noix. L'autre est le *Doucdou*, qui pour la grandeur, la figure & les feuilles ne differe guere du *Rima*; mais le fruit est long, & de la grosseur d'une bonne poire. La pulpe en est blanche & molle, & a quinze noyaux, qui étant rotis ont le goût de la chataigne (1). Il paroît par-là que ce qu'on appelle *Rima* dans le texte étoit le *Doucdou*; mais le nom de *Rima* étant celui dont les gens de mer se servent communément, & l'un & l'autre fruit étant fruit à pain, il étoit facile de s'y tromper. Il y a encore d'autres arbres que les habitans nomment *Nica*, *Ifjouni* & *Daga* (2), dont le fruit préparé comme celui du *Rima*, c'est-à dire cuit au four ou sous la cendre, a le goût de pain frais, lorsqu'après l'avoir laissé refroidir, on gratte la croûte noire; & il est également sain, nourrissant & agréable. L'un ou l'autre de ces fruits, se trouve dans chacune de ces Isles, & on en a transplanté de tous en différens quartiers de l'Isle de Guam.

(1) *Carreri* T. V. L. III. Ch. 5. (2) *Le Gentil*, Voyag. T. I. p. m. 151.

SECTION IX.

Description & Histoire des Isles Marianes &c.

me, & a sept ou huit pouces de longueur; il est couvert d'une écorce épaisse & forte. Chaque fruit vient séparément, on ne le mange que quand il a toute sa grosseur, mais lorsqu'il est encore verd, & dans cet état il ne ressemble pas mal, tant en goût qu'en substance à un cul d'artichaud. En mûrissant tout-à-fait il devient mou, jaune, d'un goût doucereux, & d'une odeur agréable, qui tient un peu de celle d'une pêche mûre; mais on prétend qu'il est alors mal-sain, & qu'il cause la dyssenterie (*a*). Outre ces fruits, dont nous venons de parler, on trouve dans l'Isle des melons d'eau, de la dent de lion, de la menthe, du pourpier, du cochlearia & de l'oseille, qui sont d'un grand prix pour des gens fatigués de la mer & accablés du scorbut. Il y a beaucoup de poisson sur la côte, mais il passe pour mal-sain. Au milieu de l'Isle sont deux Lacs d'eau douce remplis de canards, de sarcelles, de corlieux & de pluviers sifflans. Ces deux Lacs, avec les Puits & les Sources qu'on trouve par-tout assez près de la surface de la terre, réparent le manque d'eau courante, que l'on a en abondance dans l'Isle de Guam (*b*).

Incommodités de cette Isle.

Il faut cependant avouer que ce manque d'eaux courantes est à divers égards une incommodité: il y en a une autre, qui quoique moins importante, est très-fâcheuse; c'est une multitude de moucherons & d'insectes, outre des tiques qui s'attachent aux hommes comme aux bêtes, & causent une inflammation douloureuse: on y trouve aussi des millepieds & des scorpions, & il n'est pas impossible qu'il n'y ait d'autres animaux venimeux (*c*).

Il n'y a point de bonne Rade.

Mais un inconvénient bien plus terrible, c'est que le mouillage n'y est pas sûr dans certaines saisons de l'année. Le meilleur mouillage pour de grands vaisseaux est au Sud-Ouëst de l'Isle. Le fond de cette Rade est rempli de rochers de corail fort pointus, qui durant quatre mois de l'année, c'est-à-dire depuis la mi-Juin jusqu'à la mi-Octobre, rendent ce lieu d'ancrage fort peu sûr (*). Cette Saison est celle de la Mousson de l'Ouëst; aussi

(*a*) *Cooks* Voy. round the World, in *Harris* Collection, Vol. I.

(*b*) Voyage d'*Anson* L. III. Ch. 2. *Dampier* T. I. p. 370 & suiv. *Pascoe Thomas* Journal p. 167.

(*c*) *Anson*, ubi sup.

(*) La Saison dont il est parlé dans le texte, est celle des Ouragans; il y en a ordinairement un ou deux par an, & quelquefois plus souvent: ils sont toujours violens, souvent terribles, & quelquefois funestes. Au mois de Novembre 1680 il y en eut un qui bouleversa presque toutes les habitations de l'Isle de Guam, détruisit une partie d'une petite Isle voisine, & ruina la plupart des plantations (1). Il fait néanmoins rarement d'aussi grands désordres. Le retour annuel de ces Ouragans est avec cela le plus grand inconvénient auquel ces Isles sont exposées. Cependant il faut considérer que si ces vents impétueux causent de grands désordres, ils font aussi un grand bien; car ils chassent toutes les mauvaises vapeurs, & purifient l'air si parfaitement, qu'il est également serein & sain tout le reste de l'année. D'ailleurs ces Ouragans ne sont pas particuliers aux Isles Marianes, ils sont ordinaires à l'Amérique (2) & en d'autres lieux, dont le Lecteur trouvera un exemple remarquable dans un volume suivant de cette Histoire. Ainsi quel-

(1) *Le Gobien*, Hist. des Isles Marianes. p. 283. *Hooke's*, Posthumous Works, p. 364. *Labat*, Voyage aux Isles de l'Amérique, T. II. P. 223. Edit. in 12.

auſſi longtems qu'elle dure, vers le tems de la pleine & ſur-tout de la nouvelle Lune, le vent eſt ordinairement variable, & fait le tour du compas; il ſouffle alors avec tant de violence, qu'on ne ſauroit gueres ſe fier aux plus gros cables, & le péril augmente encore par la rapidité du flux, qui porte au Sud-Eſt entre l'Iſle de Tinian & celle d'Agiguan: ce flux amene une prodigieuſe quantité d'eau, & fait que la Mer s'enfle d'une maniere terrible, deſorte que ceux qui y ſont à l'ancre ont ſujet de craindre d'être ſubmergés, même avec un vaiſſeau de ſoixante pieces de canon. Les autres huit mois de l'année, c'eſt-à-dire depuis le milieu du mois d'Octobre juſqu'au milieu du mois de Juin, il fait un tems égal & conſtant, & pourvu que les cables ſoient bien garnis, il n'y a pas de riſque qu'ils ſoient endommagés, ſi bien que pendant toute cette Saiſon la Rade eſt auſſi ſure qu'on la peut ſouhaitter. Il faut ajouter ſeulement, que le Banc ſur lequel on mouille, a beaucoup de pente & court Sud-Ouëſt, ſans avoir d'autre bas-fonds qu'une chaîne de Rochers au-deſſus de l'eau, éloignée du rivage d'environ un demi mille, & qui laiſſe un paſſage étroit que les chaloupes doivent ſuivre, pour entrer dans une petite Baye ſablonneuſe, qui eſt le ſeul endroit où elles puiſſent aborder (*a*).

L'Iſle de Saypan.

Saypan ou l'Iſle de *St. Joſeph* gît au quinzieme degré, vingt minutes de Latitude, à neuf ou dix milles de Tinian; elle a environ vingt milles de circuit. Il y a du côté de l'Ouëſt, au fonds d'une Baye profonde, & couverte de bois, un Port commode & ſpacieux, que les Auteurs Eſpagnols appellent *Cantanhitda* (*b*). Après Guam c'eſt la plus grande des Iſles, c'étoit autrefois la plus peuplée, & les Eſpagnols ne l'ont entierement ſubjuguée qu'au commencement de ce ſiecle. Le Pays eſt entre-mêlé de Collines & de Plaines, de loin il paroît couvert de verdure & agréable, & examiné de près il ne perd rien de ſa beauté, car il fournit en abondance tout ce qui eſt néceſſaire à la vie; la terre y eſt fertile, & l'air pur (*c*).

Deſcription des autres Iſles de cet Archipel.

Anatajan ou l'Iſle de *St. Joachim* eſt à dix-ſept degrés, vingt minutes de Latitude, & a environ trente milles de tour. C'eſt la premiere des Iſles qu'on appelle Septentrionales, & elle eſt à un peu plus de cent milles de Saypan (*d*). *Sarigan* ou l'Iſle de *Saint-Charles* eſt à dix-ſept degrés, trente-cinq minutes, elle a environ douze milles de circuit, & eſt environ à neuf d'Anatajan (*e*). *Guguan* ou l'Iſle de *Saint-Philippe* gît à dix-ſept degrés, quarante-cinq minutes, à dix-huit milles de Sarigan; elle a environ neuf milles de tour (*f*). *Alamagan* ou l'Iſle *de la Conception* eſt à dix-huit degrés, dix

(*a*) Voyage d'*Anſon* l. c. *Paſcoe Thomas* Journal, p. 163, 164.
(*b*) Mém. du P. *Moralés*. *Le Gobien* ubi ſup. p. 304.
(*c*) *Le Gobien*, p 387.
(*d*) Mém. de *Moralés*. *Le Gobien*, p. 306.
(*e*) *Moralés* l. c.
(*f*) Le même.

quelque effrayante & dangereuſe que cette Saiſon puiſſe être, ſur-tout pour les Mariniers, l'habitude, & les ſalutaires effets que ces Ouragans produiſent, les rendent moins terribles aux habitans; & comme ils ſavent à peu près le tems qu'ils arrivent, ils peuvent prendre des précautions pour leur ſureté.

SECTION IX. *Description & Histoire des Isles Marianes &c.*

dix minutes, à environ dix milles de Guguan, & elle en a dix-huit de circuit (*a*). *Pagon* ou l'Isle de *Saint-Ignace* gît aux dix-neuvieme degré de Latitude, à trente milles d'Almagan: elle en a environ quarante de tour (*b*). *Agrigan* ou l'Isle de *Saint François Xavier* est à dix-neuf degrés, quatre minutes; c'est une grande Isle montagneuse, qui a cinqante milles de tour, & qui est remarquable par son Volcan (*c*) (*). Un Voyageur moderne nous apprend qu'elle est bien peuplée, & qu'autrefois les Habitans, comme ceux des autres Isles, venoient avec leurs barques apporter des vivres & des rafraîchissemens aux vaisseaux, mais qu'ils ne viennent plus à la rencontre des Galions, depuis qu'un Espagnol insolent s'avisa de maltraiter un de leurs gens (*d*).

Assonsong ou l'Isle de *l'Assomption*, où il y a aussi un Volcan, gît à vingt degrés, quinze minutes de Latitude; elle a autour de dix-huit milles de circuit, & est à vingt lieues au Nord d'Agrigan (*e*). *Maug* ou *Tunas*, nommée aussi l'Isle de *Saint-Laurent*, est composée de trois rochers, & a un peu plus de vingt milles de tour; elle gît à vingt degrés, trente-cinq minutes de Latitude, & a environ quinze milles d'Assonsong (*f*). A la même distance à peu près au Nord on trouve *Urraca* ou *Urac*, la derniere de ces Isles, qui ne paroît pas avoir été jamais habitée, & dont par conséquent on ne dit rien (*g*).

Ces

(*a*) Le même.
(*b*) *Le Gobien*, p. 308.
(*c*) *Moralès* l. c.
(*d*) *Carreri* T. V. L. III. Ch 3.
(*e*) Mém. de *Moralès*. *Le Gobien* l. c. p 306.
(*f*) *Moralès* l. c. *Du Bois* Géogr. p. 708.
(*g*) Mém. de *Moralès*.

(*) Ceux qui croyent que les Isles doivent leur origine aux tremblemens de terre, & que ceux-ci sont causés par des feux souterreins, prétendent que ces Isles fournissent un fort argument en faveur de leur hypothese. Ils disent que dans tout l'Archipel de Saint Lazare il y a nombre de Volcans; on sait qu'il y en a dans les Moluques & dans les Philippines, & l'on dit qu'il y en a quelques-uns dans la Nouvelle Guinée; il s'en trouve aussi beaucoup au Nord de ces Isles jusqu'au Japon (1). La figure de ces Isles, au moins de la plupart, s'accorde assez bien avec cette notion de leur origine, car elles s'élevent insensiblement depuis le rivage de tous côtés, & vers le milieu elles sont fort hautes; d'autres ressemblent à une grande montagne qui sort de la mer, d'où ceux qui soutiennent ce sentiment, inferent qu'elles sont d'une origine plus récente que le reste de la Terre (2). Un de nos Savans a proposé une méthode pour découvrir l'âge de ces sortes d'Isles, ou à peu près, en examinant la profondeur du sol, desorte que suivant son Systême les Isles Méridionales sont plus anciennes que les Septentrionales, plusieurs de celles-ci n'étant gueres que des rochers (3). On a allégué contre l'opinion que nous avons rapportée, comme une raison peremptoire, que s'agissant d'un fait il faudroit le prouver par l'Histoire plutôt que par des raisonnemens; mais si l'on considere d'un côté, qu'on peut prouver que quelques Isles sont sorties ainsi de la Mer (4), desorte que la chose n'est ni impossible, ni improbable, & de l'autre qu'on ne peut rien produire qui réfute le fait, il s'ensuit que le sentiment dont il s'agit est assez bien fondé; & d'ailleurs c'est une de ces questions, sur lesquelles chacun peut penser comme il lui plaît, en prenant la Raison & l'Expérience pour Guides.

(1) Observat. Physiques & Mathemat. de l'Academie, p. 223.
(2) *Hook's*, Posthumous Works, p. 422.
(3) Mém. du P. *Moralès*.
(4) *Kircheri*, Mundus Subterraneus.

SECTION IX.

Description & Histoire des Isles Marianes &c.

Ces Isles sont dans la Zone torride; avec cela la chaleur du Soleil y est tellement tempérée par l'humidité de l'air, & par les brises de mer, que le climat est généralement serein, pur & agréable: il n'y a que quelques Saisons où, comme on l'a remarqué, elles sont sujettes à des Ouragans, qui, bien qu'ils fassent quelquefois de grands désordres, purifient & rafraîchissent l'air à un tel point, qu'avant l'arrivée des Européens les Habitans vivoient communément plus de cent ans, sans avoir d'incommodités & de maladies (*a*). Car, comme nous l'avons déja observé, les plus anciens Ecrivains Espagnols parlent de ces Isles, comme étant stériles & mépriſables; & il y a de l'apparence qu'ils veulent que l'on conçoive qu'ils les ont regardées comme telles, puisqu'ils disent que leur Gouvernement a été près d'un siecle à résoudre, si on les garderoit ou non. Pour comprendre ceci bien clairement, & pour le concilier avec ce que nous avons dit, il faut découvrir toute la honte de ces pauvres Isles, c'est qu'avec le plus beau Soleil, & le terroir le plus fertile, elles n'ont ni pierres précieuses ni métaux, cependant ce misérable Pays produit des fruits & des herbes salutaires en grande abondance: il est vrai qu'il n'y a point de bestiaux, & seulement une sorte d'oiseau qui ressemble assez à une tourterelle (*b*). Il y a bien du poisson dans les Rivieres & sur les côtes, mais on doute s'ils en mangent, & l'on en verra la raison dans la suite.

Climat & Terroir des Isles Marianes en général.

Les Habitans sont grands, robustes & gros, & avec cela ils sont souples & agiles; ils sont basanés, mais leur teint est d'un brun plus clair que celui des Insulaires des Philippines; ils ont les traits grossiers ou plutôt laids. Les hommes sont entierement nuds, mais les femmes couvrent ce que la pudeur défend de montrer. La nature a donné aux uns & aux autres de la force d'esprit; mais ils ne s'en servent point à corriger leurs passions, qui sont violentes, mais plutôt à les satisfaire. Ils ont la conception vive, ne manquent pas d'intelligence, ils expriment coulamment & d'une façon éloquente leurs pensées, mais ils ne sont pas moins adroits à les dissimuler: ils ont l'imagination vive, aiment le plaisir, connoissent la vertu, mais ils ont peu de disposition à la pratiquer. L'incontinence, la dissimulation & la vengeance sont leurs vices dominans, disent les Missionnaires, & rien ne les arrête pour se satisfaire. Cependant, à tout prendre, & en les considérant comme séparés du reste du Monde, & ayant à peine l'idée d'autres Peuples que de ceux qui habitent les Isles voisines, qui toutes ensemble renferment bien cent-mille habitans; ces Insulaires forment une Nation très-extraordinaire, qui mérite d'être mieux connue qu'elle ne l'est communément; d'autant plus qu'après avoir soigneusement examiné & comparé ensemble ce qu'en disent les Auteurs de différentes Nations, il ne nous paroît pas impossible d'en donner une idée assez juste (*c*).

Portrait, inclinations & caractere des Insulaires.

On

(*a*) *Le Gobien*, ubi sup. p 74.

(*b*) *Herrera*, Descript. de las Indas Occidentales Cap. XXVII. *Le Gobien* l. c. p. 44. *Carreri*, ubi sup. Ch. 5.

(*c*) *Ramusio*, Racolto delle Navigatione Viaggi. T. I. fol. 355 b. *Le Gobien*, Hist des Isles Marianes, p. 43, 44. *Du Bois* l. c p. 702.

SECTION IX. *Description & Histoire des Isles Marianes &c.*

Ils n'ont point de Religion, & sont fort superstitieux.

On dit qu'ils n'ont point de Religion, ce qui n'empêche pas qu'ils ne soient excessivement superstitieux. Ils avoient à peine quelque notion de Divinité, mais une idée très-distincte du Diable. Ils croyoient l'immortalité de l'ame, quoiqu'ils ne connussent ni peines ni recompenses; ils étoient cependant persuadés qu'il y avoit un séjour de bonheur & un lieu de tourmens. Ils n'avoient pas de nom pour désigner le premier, mais ils le plaçoient sous terre, & le concevoient comme un beau jardin, rempli de cocotiers, d'excellens fruits, bien arrosé de belles Rivieres, qui coulent dans des vallons émaillés de fleurs, qui embaument l'air de leur odeur. Ils appelloient l'Enfer *Zazarraguan*, ou la Maison de *Chaifi* (*a*), c'est-à-dire du Démon, auquel ils attribuoient le pouvoir de tourmenter les ames qui tomboient entre ses mains. Ce n'étoit pas la vertu ou le crime qui les conduisoit dans l'un ou dans l'autre de ces lieux, tout dépendoit de la maniere dont on sortoit de ce Monde; ceux qui mouroient naturellement alloient dans le lieu de délices, & ceux qui mouroient de mort violente avoient le *Zazarraguan* en partage. Quand quelqu'un de leurs parens ou de leurs amis alloit mourir, ils mettoient une petite corbeille sur sa tête pour recueillir son esprit, & le conjuroient de vouloir bien s'y placer, & s'y reposer, quand il se donneroit la peine de les venir voir. Les plus qualifiés mettoient dans ces corbeilles des herbes odoriférantes, & les enduisoient d'huiles de senteur, les portant tantôt dans des lieux agréables, tantôt chez leurs parens, & quelquefois ils les y laissoient, s'imaginant que les ames pouvoient se plaire à ce changement de demeure. Toutes ces marques de respect ne procédoient pas tant de vénération & d'affection, que de crainte & de terreur. Ils s'imaginoient que les *Anitis*, c'est le nom qu'ils donnoient dans leur langue aux ames séparées, leur apparoissoient, les maltraitoient & les troubloient, sur-tout en songe, & par cette raison ils jeûnoient en certains tems, & employoient d'autres moyens pour les appaiser (*b*).

Noblesse très-fiere.

Comme ils sont superstitieux sans Religion, il n'y a point de Peuple au Monde qui soit plus entêté de la noblesse du Sang, sans avoir de Gouvernement. Leur Nation est distinguée en trois Etats, les *Chamorris* ou les Nobles, l'Etat mitoyen & le Peuple. Les premiers ont des especes de terres sur lesquelles ils vivent, mais ils n'ont ni Fermiers, ni Vassaux, ni Domestiques. On leur porte un grand respect, & dans les assemblées publiques on les écoute en silence avec beaucoup d'attention; ce qui n'empêche pas qu'on n'écoute aussi tout autre, & qu'on ne suive l'avis qui passe à la pluralité. Les *Chamorris* ont quelque chose de haut & de fier tant dans leur air & leur maintien, que dans leurs manieres; ils observent une sorte de politesse entre eux, & leur compliment ordinaire est *Ali Arimo*, ce qui signifie, *je vous baise les pieds*. Il n'ont jamais de commerce avec le Peuple, au contraire, si quelqu'un du commun mange ou boit chez eux, ils estiment leur maison souillée (*c*). Quand ils sont obligés de par-

(*a*) *Le Gobien*, l. c. p. 65, 66.
(*b*) Le même p. 67, 68.
(*c*) *Le Gobien*, ubi sup. p. 49, 50.

parler à leurs inférieurs, ils s'en tiennent à une grande distance ; s'expliquent en peu de mots, & d'un ton élevé. Si un *Chamorris* s'allie dans une famille du Peuple, c'est un si grand deshonneur pour la Noblesse, que cette tache ne peut être lavée que dans le sang du coupable. Nonobstant cette grande délicatesse en fait de mariage, ce ne sont pas les enfans qui succedent à leur pere, mais les freres ou les neveux du mort. Il n'y a ni Loix, ni Autorité parmi eux, sinon celle qui s'acquiert par la persuasion, & qui dure aussi longtems qu'on peut la conserver par la supériorité d'éloquence. Ainsi, quelles que soient les idées que ces Peuples ayent de la liberté, il est certain que dans la pratique ils la portent aussi loin qu'il est possible (*a*).

Section IX. *Description & Histoire des Isles Marianes &c.*

Manieres singulieres, Fables ridicules, & vanité de ces Insulaires.

On n'est pas encore d'accord sur l'origine de ces Insulaires; les uns croyent, sur l'affinité de leur langage avec celui des *Tagales*, qu'ils sont sortis des Philippines; d'autres ont jugé que leur amour excessif de la liberté, leur fierté & leurs idées de Noblesse indiquent une origine Japonoise. Il se pourroit que les *Chamorris* sont du Japon, & le reste du Peuple des Philippines. Ils ont des Poëtes, que l'on admire beaucoup; dans leurs Chansons ils célebrent les grandes actions de leurs ancêtres, & bercent le pauvre Peuple d'imaginations extravagantes, non seulement à l'égard de leur force & de leur agilité, à quoi il y a encore quelque apparence, mais à l'égard de la supériorité de leurs connoissances sur tous les Peuples du Monde (*b*). Ils leur font croire que le premier homme a été formé de la terre de l'Isle de Guam, qu'il fut ensuite changé en pierre, & que cette pierre ayant été brisée, & les morceaux dispersés par toute la Terre, le Genre Humain en étoit né. „ De-là vient, disent-ils à leurs vains & crédules Auditeurs, que les autres hommes ayant été si longtems éloignés „ de leur pays natal, ils ont perdu l'usage de la parole, & ne nous entendent point, ni ne s'entendent eux-mêmes; car quoiqu'ils prononcent quelques sons rudes & tirés de la gorge, qui ressemblent à des paroles, ils „ le font comme les fols, ou comme les oiseaux que nous instruisons, n'ayant qu'une idée imparfaite de ce qu'ils veulent exprimer, le don de la „ parole ayant été réservé pour nous, qui sommes leurs Peres". Ils ont parmi eux une autre sorte de gens, qu'ils appellent *Macanas* ou Sages, comme étoient les Mages en Perse; ils les dirigent dans leurs pratiques superstitieuses, leur enseignent à appaiser les *Anitis*, connoissent les vertus de certaines Herbes, & pratiquent une sorte de Médecine. Mais tout leur crédit est fondé sur l'art de persuader; tant qu'ils ont le secret de plaire, on leur obéit; car tout homme est son propre maître & tout-à-fait indépendant, dès qu'il est en état de pourvoir à sa subsistance. Cependant ces gens si éclairés & si habiles n'avoient pas seulement l'idée du feu, ils apprirent à le connoître à leurs dépens; lorsque les Espagnols brûlerent leurs maisons, ils regarderent le feu comme une espece d'animal, qui se nourrissoit de bois, de sorte que si avant ce tems-là ils se nourrissoient de poisson, comme il est certain qu'ils en pêchoient, il faut qu'ils le mangeas-

(*a*) *Du Bois*, l. c. p. 703.

(*b*) Relation des Isles Philippines, p. 13. *Le Gobien*, l. c. p. 45, 46.

SECTION IX. *Description & Histoire des Isles Marianes &c.*

geaſſent crud, ou ſéché au Soleil, toutefois nous n'avons rien de certain là-deſſus (*a*) (*).

Talens des Femmes, qui les rendent ſupérieures aux Hommes.

Les femmes de ces Iſles ont toutes les graces de leur ſexe dans leurs perſonnes & dans leurs manieres; leurs traits ſont plus délicats & plus réguliers que ceux des hommes, leur teint plus clair; elles ont un air aiſé & ſont gayes, aimant autant le plaiſir & les divertiſſemens que les femmes des Pays les plus polis. Elles ont leurs aſſemblées, comme les hommes, dans leſquelles elles récitent les vers de leurs Poëtes d'une façon qui leur eſt particuliere. Elles ſe mettent dix ou douze en rond, & chantent enſemble ſi diſtinctement, & avec un agrément & une juſteſſe qui plairoient en Europe; l'accord de leur voix eſt admirable, & ne cede en rien à la Muſique la mieux concertée. Dans ces occaſions elles ſont parées à leur maniere, avec des coquillages & des morceaux d'écaille de tortue, qu'elles laiſſent pendre ſur leur front; leurs ceintures ſont de même avec des fleurs entrelacées & des petites noix de cocos, aſſez proprement travaillées (*b*). Elles portent ordinairement un morceau de natte par modeſtie, en quoi elles l'emportent ſur les hommes, qui, comme on l'a dit, vont tout-à-fait nuds; dans leurs aſſemblées elles ont une eſpece d'habillement, qui eſt un tiſſu de racines & de petites branches d'arbres, qui ne ſert qu'à les défigurer; car on diroit qu'elles ſont enfermées dans une cage, ce qui ne les empêche pas de ſe remuer avec beaucoup d'agilité. Elles danſent avec de petites coquilles entre les doigts, qu'elles font jouer comme nos caſtagnettes; elles animent leur chant avec une action ſi vive, & tant d'expreſſion dans leurs geſtes, qu'elles peuvent paſſer pour de fort bons Pantomimes (*c*). Comme c'eſt par leur habileté dans ces exercices qu'elles ſe font admirer, elles s'en font une affaire capitale, & c'eſt par l'habitude conſtante qu'elles atteignent cette étonnante perfection pour la conduite de la voix & l'adreſſe de leurs geſtes (*d*).

C'eſt

(*a*) *Du Bois* l. c. p. 703.
(*b*) *Le Gobien*, p. 58, 59.
(*c*) *Du Bois*, p. 702.
(*d*) *Le Gobien*, p. 59.

(*) De tout ce que l'on rapporte de ces Peuples, il n'y a rien qui paroiſſe plus incroyable que ce que l'on dit, qu'ils ne connoiſſoient point du tout le feu; car outre les éclairs, qu'ils pouvoient voir dans leur Iſle, ils ne pouvoient gueres aller à quelque diſtance en mer, ſans appercevoir l'un ou l'autre des Volcans du voiſinage; cependant le fait eſt atteſté poſitivement par les Eſpagnols (1); & ce qui donne du poids à leur témoignage, c'eſt que des Voyageurs d'autres Nations ont découvert des Pays pas fort éloignés des Marianes, dont les habitans étoient dans le même cas (2). On en ſera peut-être moins ſurpris, ſi l'on fait réflexion qu'un des plus judicieux Ecrivains de l'Antiquité croit, que les hommes ont connu les utilités du feu plutôt par accident, que par raiſonnement. Des arbres, dit-il (3), fort ſerrés dans un bois, de maniere que leurs branches étoient entrelacées, étant violemment agités par le vent, auront pris feu par le frottement. Ce qui aura paru d'abord étrange aux hommes, mais en s'appercevant que le feu répandoit à la fois de la lumiere & de la chaleur, ils auront pris le parti d'en profiter, & ont fait du feu en frottant des branches ſeches. Cela eſt fort bien imaginé, & nullement ſans vraiſemblance, d'autant plus qu'il y a encore des Peuples qui font du feu de cette maniere (4).

(1) *Le Gobien*, p. 44. *Du Bois* l. c. p. 703.
(2) Voyage for the Diſcovery of New Guinea &c.
(3) *Vitruv.* L. II. C. 1.
(4) *W. Rogers* Voyage, in *Harris* Collection.

Section IX. *Description & Histoire des Isles Marianes &c.*

C'eſt en vertu de ces talens qu'elles ont acquis un empire plus abſolu qu'en aucun autre lieu du Monde. Les hommes prennent à-la-vérité autant de femmes qu'ils jugent à-propos, & n'ont pas d'autre frein que celui de la parenté: mais c'eſt un privilege dont ils ne peuvent gueres profiter, parceque leur travail ne peut gueres fournir qu'à l'entretien d'une ſeule. Nous avons dit plus haut, que chaque homme eſt ſon propre maître, & ne dépend d'aucun autre. Mais du moment qu'il ſe marie il perd la plus grande partie de ſon autorité: car la femme commande abſolument dans la maiſon, & diſpoſe de tout, le mari dépend d'elle. S'il lui donne ſujet de jalouſie, elle eſt en droit de le punir de maniere à prévenir tout ſoupçon à l'avenir. S'il n'a pas pour elle toute la déférence qu'elle ſe croit en droit d'exiger, ſi ſa conduite n'eſt pas réglée, ou qu'il ſoit de mauvaiſe humeur, ſa femme en informe toutes ſes voiſines, qui s'aſſemblent armées des lances de leurs maris, & viennent déſoler & ruiner ſes terres & ſa maiſon, & ſouvent il ne ſeroit pas en ſureté s'il tomboit entre les mains de ces furieuſes (*a*). La femme a auſſi la liberté, ſi elle eſt mécontente, de ſe retirer chez ſes parens, qui ſont bien aiſes d'avoir une occaſion de piller leur voiſin, ſous prétexte de le punir. Si la femme eſt d'un caractere plus doux, elle quitte ſon mari, ſans en donner d'autre raiſon, ſinon qu'elle eſt laſſe de lui. Il peut auſſi quitter ſa femme, ou l'obliger à le quitter, mais elle emporte alors ce qu'il a de meilleur, & ſes enfans la ſuivent, deſorte qu'un mari, en lâchant un mot de travers ſe voit en un moment ſans femme, ſans enfans & ſans bien, & a le chagrin de les voir quelquefois paſſer chez ſon voiſin dès le lendemain. Si une femme fait infidélité à ſon mari, il peut s'en venger ſur l'amant & même le tuer; mais à moins que de vouloir reſter ſeul, il ne doit pas penſer à lui témoigner ſon reſſentiment (*b*).

Privileges déraiſonnables de celles qui ſont mariées.

Ces chagrins & ces inconvéniens du mariage portent quantité de Jeunes-gens à vivre dans un libertinage dont ils reviennent rarement. Ils corrompent des filles par des préſens, ou les achettent de leurs parens pauvres quand elles ſont encore jeunes, & les mettent dans les lieux ſéparés, où ils les entretiennent en commun (*c*). Ce genre de vie libertin étoit fort ordinaire parmi ces Inſulaires avant l'arrivée des Eſpagnols, & en corrompant leur eſprit, en énervant leurs forces il les expoſa aux malheurs qu'ils éprouverent bientôt. Cependant, comme parmi toutes les Nations il y a des différences entre les mœurs, comme des diſtinctions de naiſſance & de condition, les plus ſages & les plus vertueux avoient en horreur ceux qui ſe livroient ainſi à la débauche. Ils étoient néanmoins en aſſez grand nombre, pour avoir de la ſociété entre eux, & ces Peuples étant extrêmement portés au plaiſir, ils n'étoient point retenus par la honte: dans les Iſles les plus éloignées, & même dans les montagnes de celle de Guam, où les habitans jouiſſent encore de leur liberté, ces ſortes d'aſſociations ſont encore aſſez communes: c'eſt principalement la corruption de ces Libertins, qui a fait que les Auteurs ont donné des habitans des Maria-

Libertinage des Jeunes-gens.

(*a*) *Du Bois*, p. 702. (*b*) *Le Gobien*, p. 61. (*c*) *Du Bois* ubi ſup.

SECTION IX. *Description & Histoire des Isles Marianes &c.*

rianes en général des idées plus desavantageuses qu'ils ne méritent (*a*). Car il est certain que les vices de ceux dont nous parlons, les rendent aussi mépriſables aux yeux de leurs compatriotes qu'à ceux des Européens. Mais comme il n'eſt point de Peuple chez qui l'on ne trouve des vicieux, ce n'eſt pas par eux qu'il faut juger du caractere d'une Nation en général. Il eſt vrai qu'il y a eu des Auteurs qui ſont tombés dans l'excès oppoſé, & qui ont donné à ces Inſulaires de plus grands éloges qu'ils ne méritent. La vérité ſe trouve ici, comme ailleurs, dans un juſte milieu; elle ne rabaiſſe point leurs vertus, & n'exaggere pas leurs vices; c'eſt en ſuivant ce principe que nous avons tâché juſqu'ici, & que nous continuerons de les dépeindre avec impartialité, en repréſentant leurs mœurs telles qu'elles ſont (*b*).

Leurs Maiſons, meubles, uſenſtiles &c.

Leurs maiſons ſont bâties de palmier, & d'autres bois que ces Iſles fourniſſent. Elles ſont communément partagées en quatre appartemens, ſéparés par des eſpeces de nattes, faites de feuilles, de racines & de petites branches d'arbres. Le toit eſt de la même matiere, mais plus groſſiere. Chacun de ces appartemens eſt deſtiné à un uſage particulier. On couche dans le premier, on mange dans le ſecond, le troiſieme ſert à garder les fruits & les proviſions, & le quatrieme au travail. Ils ont peu de meubles, mais tout ce qu'ils ont eſt propre, & marque leur génie, par lequel ils ont ſuppléé à bien des choſes, dont des Nations plus civiliſées ſont redevables à l'expérience. Ils n'ont point d'armes défenſives, & pour ce qui eſt des armes offenſives, ils ne connoiſſent point l'arc, la fleche ni l'épée, ni même aucune autre arme, ſinon une ſorte de lance ou de javeline, faite d'un bois fort, & garnie d'un os humain, qu'ils rendent très-pointu; on aſſure qu'ils ſont ſi venimeux, que la moindre bleſſure faite avec cette arme eſt mortelle (*c*). On ne peut douter du fait, ſi le concours unanime des Voyageurs de toutes les Nations eſt une preuve ſuffiſante (*). Nous pouvons ajou-

(*a*) *Le Gobien*, p. 61, 62.
(*b*) *Cowley*'s Voy. round the World, p. 17, 18. *Dampier*, T. I. p. 378. *Le Gentil*, T. I. p. 149.
(*c*) *Purchas*, p. 951. *Cowley*, l. c. p. 19. *Du Bois*, p. 703.

(*) Les Miſſionnaires & tous les Voyageurs anciens & modernes s'accordent à dire, qu'ils arment leurs lances d'os humains (1). Un de nos Voyageurs Anglois rapporte qu'ils font huit lances des os d'un homme; deux des os des jambes, deux de ceux des cuiſſes, & quatre des os des bras (2). Ces os ſont non ſeulement pointus, mais auſſi dentelés d'un bout à l'autre. Les uns diſent que ces os ſont ſi venimeux par leur propre vertu, que les bleſſures qu'ils font ſont toujours mortelles; d'autres prétendent qu'elles déviennent mortelles, ſi elles ne ſont pas guéries en ſept jours (3). On n'en conçoit pas bien la raiſon. Peut-être cela vient-il des dents qui y ſont, comme ils pouſſent leurs lances avec une grande roideur, elles déchirent apparement la partie offenſée de façon que cela rend la playe mortelle, ſans qu'il y ait proprement rien de venimeux dans les os mêmes, quoi qu'en diſent les Miſſionnaires & les autres Auteurs. On peut remarquer que les habitans de la *Californie*, qui reſſemblent pour la figure & les manieres à nos Inſulaires, ſe ſervent de cette même ſorte de lances (4), à la réſerve que la pointe eſt ou d'un morceau d'agathe, ou des os de quelque grand poiſſon.

(1) *Pigafetta* ap. *Ramuſio*, *Hakluyt*'s Collect. of Voyag. Vol. III. p. 739. *Purchas*, p. 951. *Churchill*'s Collect. of Voyag. Vol. IV. p. 673. *Harris* Collect. Vol. I. p. 690.
(2) *Cowley*'s Voy. p. 19. *Du Bois*, p. 703.
(3) *Cowley* l. c.
(4) *Shelvock*'s Voyage. *Harris* Vol. I. p. 234.

Section IX. *Description & Histoire des Isles Marianes &c.*

ajouter, que la raison qui fait qu'ils sont bornés à cette arme, c'est qu'ils n'ont aucuns métaux, ni d'os d'aucun animal, qui soient assez forts pour cet usage, ces lances & des pierres sont leurs seules armes; & quoiqu'ils n'eussent point de frondes, avant que les Espagnols les leur eussent fait connoître, ils lançoient les pierres avec tant d'adresse & de roideur, qu'elles entroient quelquefois dans le tronc des arbres (*a*).

Leur maniere de faire la guerre, & leurs exercices.

Comme ils n'ont aucune forme de Gouvernement, chacun se fait justice selon qu'il le juge à-propos dans les démêlés qui naissent entre eux. S'il survient quelque différend entre les Villages & les Peuples, ils se font la guerre jusqu'à ce qu'ils ayent obtenu satisfaction. La ruse leur sert plus que le courage & la force; ils tâchent de faire tomber leurs ennemis dans quelque piege, & passent quelquefois deux ou trois jours sans manger pour observer leurs mouvemens & les surprendre. S'ils en viennent aux mains le combat n'est ni long ni sanglant; la mort de deux ou trois hommes décide ordinairement de la victoire, & les vaincus envoyent des Ambassadeurs aux victorieux pour faire la paix. Ils se forment à la guerre par des exercices violens, comme la course & la lutte; ils s'exercent aussi à sauter, & à lancer leurs javelines dans un but.

Leurs Arts.

Ils sont d'une adresse extrême à nager & à plonger, ils s'y accoutument dès l'enfance, & aussitôt qu'ils savent marcher, par-là ils deviennent non seulement robustes, mais s'endurcissent tellement qu'ils ne craignent point l'eau, & sont en quelque façon habitans de cet élément, au moins en comparaison du reste des hommes; ils vont chercher à une grande profondeur des pierres, des poissons, ou telle autre chose qu'ils apperçoivent. Leur adresse & leur génie méchanique paroît sur-tout dans la structure de leurs barques singulieres, que nos Mariniers appellent *Pros volant*, admiré de tous, mais sur-tout de ceux qui s'entendent à la construction des vaisseaux, & qui sont juges compétens (*). Avant que de connoître les Européens, ils

(*a*) *Le Gobien*, ubi sup. *Churchill's* Collect. of Voyages, Vol. IV. p. 673.

(*) Le *Pros volant* est regardé avec raison comme le plus parfait chef-d'œuvre d'Architecture Navale qu'on ait encore vu. Quand nous parlons ainsi, cela doit s'entendre relativement à l'usage auquel ces bâtimens sont destinés, & c'est en cela que consiste la bonté d'un vaisseau: or ces *Pros* sont tout ce que l'on peut imaginer de plus convenable pour naviger dans les mers de ces Isles & avec les vents qui y regnent, desorte qu'ils passeroient pour un chef-d'œuvre, s'ils étoient faits dans les Pays les plus civilisés avec les meilleurs matériaux & les outils les plus propres à ce travail. Et si l'on considere que les Insulaires les construisent avec beaucoup de desavantage pour les matériaux, & sans aucun outil de fer, au moins avant l'arrivée des Européens, on y trouvera quelque chose d'étonnant (1). Pour en donner la plus juste idée qu'il nous sera possible, nous en ferons d'abord une exacte description, & nous en indiquerons ensuite les avantages particuliers pour la Navigation, à laquelle on les employe; après quoi nous laisserons à décider au Lecteur, si l'invention, la construction & la manœuvre d'un bâtiment aussi extraordinaire, n'est pas une preuve incontestable du génie, de la sagacité & du courage de ces Peuples (2). Ces *Pros* sont de différentes grandeurs, sur-tout pour la longueur, cependant on peut dire qu'ils ont en général quarante pieds, mais ils n'ont que deux pieds de large. Le corps du *Pros* est composé de deux pieces, qui s'ajustent suivant la longueur, &

(1) *Eden's* History of Travayle, fol. 430. (2) *Carreri*, T. V. L. III. Ch. 5.

SECTION IX. *Description & Histoire des Isles Marianes &c.*

ils faisoient avec ces vaisseaux de grands voyages d'une Isle à l'autre; quand ils renversent, ils ont une grande adresse à les tourner & à les remettre en état; ainsi à tout prendre, ces Insulaires peuvent passer pour n'être pas tout-à-fait les plus mauvais soldats, & pour les mariniers les plus hardis & les plus adroits de tous ces Pays. On dit qu'ils cultivoient aussi leurs terres, mais sans nous apprendre de quelle maniere, ni ce qu'ils y semoient ou plantoient; car quoiqu'ils s'y entendent assez bien aujourd'hui, il est visible qu'ils l'ont appris des Espagnols, & peut-être ont-ils perdu par-là le souve-

& qui sont cousues ensemble avec de l'écorce d'arbres, & enduites d'une sorte de bitume naturel, qui se trouve dans la plupart de ces Isles. Le *Pros* a deux pouces d'épaisseur vers le fonds, ce qui va en diminuant jusqu'aux bords, qui n'ont qu'un pouce; il a environ quatre pieds de profondeur; le mât, qui a vingt-quatre pieds de haut, est justement au milieu: il y a une voile triangulaire, attachée à deux vergues d'environ vingt-sept pieds. Tous les autres vaisseaux ont la proue différente de la poupe, les *Pros* au contraire ont la proue semblable à la poupe, desorte qu'ils peuvent s'en servir également, & que la poupe devient la proue, selon qu'ils gouvernent. Les autres vaisseaux ont aussi les deux côtés semblables, mais dans le *Pros* ils sont différens; celui qui doit toujours être au lof est plat, & celui qui doit être sous le vent est courbe comme dans tous les autres vaisseaux. Pour pouvoir porter une si grande voile sans courir risque de tourner, ils ont une espece de cadre, ajusté au côté qui est sous le vent, & qui soutient une poutre creuse & taillée en forme de petit canot; ce cadre a environ douze pieds de longueur, & le petit canot en a treize. Nous trouvons cette machine nommée *Outleaguer* ou *Outrigger*. Il y a encore une planche mince, placée du même côté, c'est-là que s'asseoit l'Indien qui vuide l'eau du fonds du *Pros*; on y met aussi des marchandises. Un *Pros* est ordinairement monté de six ou sept hommes, un à la proue & l'autre à la poupe; ces deux gouvernent alternativement avec une pagaye, dont se sert celui qui est à la poupe, selon la bordée qu'on court; les autres s'occupent à vuider l'eau qui peut entrer par hazard dans le vaisseau, & à manœuvrer la voile (1). Le mât, la vergue, la vergue inférieure & le cadre sont de Bambous, & la voile de Nattes. Lorsqu'on veut changer de bordée, on arrive un peu pour avoir le vent en poupe; alors en lâchant l'écoute, on dresse la vergue, & faisant courir le talon le long du côté du lof, on le fixe dans le creux opposé, tandis que la vergue inférieure, en lâchant & en halant l'écoute, prend une situation opposée à celle où elle étoit auparavant, ainsi ce qui étoit la poupe du *Pros* en devient la proue, & on a changé de bordée. Comme toutes les Isles de cet Archipel gisent à peu près sur une ligne du Sud au Nord, entre les limites des vents alisés, il est évident que ces Bâtimens, qui voguent parfaitement en recevant le vent de côté, sont très-propres à passer d'une Isle à l'autre, & reviennent sans peine, en tournant la voile, sans jamais virer de bord (2). C'est le peu de largeur de ces bâtimens & le côté plat du lof, qui leur donnent un avantage, que les vaisseaux qui ont le vent en poupe n'ont point, & d'aller souvent plus vîte que le vent même. C'est ce qui rend en quelque maniere raison de ce que les Espagnols racontent de l'extraordinaire vîtesse du cours de ces vaisseaux; & quoiqu'il puisse y avoir ici de l'hyperbole, comme dans tous les cas de cette nature, on peut dire sans passer les bornes de la vérité, que les *Pros* font bien cent milles dans l'espace de cinq heures avec un vent alisé frais (3). On a déja parlé de l'adresse de ces Insulaires à gouverner, à manier, & à redresser ces bâtimens quand ils tournent, & il est inutile d'y insister ici. Ce que nous avons dit justifie pleinement les louanges qu'on donne à ces admirables bâtimens, & la conséquence naturelle qu'on en tire, en faveur du génie naturel, de l'adresse & de l'application de ces Peuples.

(1) Voyage d'*Anson*, p. m. 269 271.
(2) *Purchas* Pilgrims, Vol. I. L. II. Ch. 2. p. 34 *Funel's* Voyage round the World.
(3) *Woodes Rogers* Voyage autour du Monde; T. II. p. m. 85.

venir des pratiques de leurs ancêtres, s'ils en ont eu quelques-unes, ce que l'on ne peut dire avec certitude. S'il eſt permis de faire des conjectures, on pourroit croire que la Nature leur ayant donné libéralement le fruit à pain, elle a été plus avare à d'autres égards, & cette idée n'eſt pas démentie par l'expérience (*a*).

Section IX. *Deſcription & Hiſtoire des Iſles Marianes &c.*

Quelques Miſſionnaires prétendent que *Magellan* fit grand tort à ces Peuples en donnant à leurs Iſles le nom d'*Iſles des Larrons*. Tant s'en faut, diſent-ils, que ces Inſulaires ſoient portés au larcin, qu'au contraire tout eſt ouvert chez eux, ſans qu'ils ſe défient les uns des autres, & ſans jamais rien perdre (*b*). Mais ce n'eſt nullement une preuve qu'ils ne ſoient pas voleurs, de ce qu'ils n'ont pas la notion du larcin. D'autres Peuples ſauvages ont reſpecté auſſi bien qu'eux ce qui appartient à ceux de leur Nation, ſans ſe faire ſcrupule de ſe ſaiſir de tout ce qui leur tombe ſous la main parmi les Etrangers. *Magellan* n'a pas eu ſi grand tort de les qualifier de Larrons, car des Mariniers d'autres Nations en ont parlé depuis de la même maniere ; & ce qui donne du poids à leur témoignage, c'eſt qu'ils ont allégué de bonnes raiſons du nom de Larrons qu'ils leur ont donné. On ne doit pas à-la-vérité ajouter foi implicitement à ces Voyageurs modernes, non plus qu'à d'autres ; mais dans des cas de cette nature, ſi la vérité mérite d'être recherchée, on la découvre par la réflexion & par la voye de comparaiſon (*c*).

On les veut juſtifier ſur l'article du Vol.

Il ſemble auſſi y avoir un peu de contradiction entre ce que l'on dit de la légéreté & de l'inconſtance de ces Inſulaires, qui fait que ce qu'ils deſirent avec le plus d'ardeur, ils ceſſent de le vouloir un moment après, & cette profonde diſſimulation qu'on leur attribue, enſorte, dit-on, qu'ils laiſſent paſſer des années entieres pour attendre l'occaſion de ſe venger de ceux qui leur ont fait injure ; & alors ils ſe dédommagent d'une ſi longue violence, en ſe livrant à tout ce que la haine & la trahiſon leur inſpirent de plus noir & de plus affreux. Ce portrait n'eſt pas naturel, les gens légers & inconſtans ſont très-capables de duplicité, mais non d'une diſſimulation méthodique (*d*). Les Miſſionnaires ſe ſont trompés, ſelon toutes les apparences en attribuant à d'anciens reſſentimens & au ſouvenir d'injures paſſées, & comme oubliées, ce qui étoit réellement un effet de légéreté, ou de quelque injure imprévue, qu'ils n'ont pas remarquée, qui a porté ces Indiens à ſe venger, & ſans laquelle tout auroit été oublié (*e*). Les bons Peres, auſſi bien que les autres Hiſtoriens, jugent des autres par eux-mêmes, & attribuent leurs actions aux paſſions qui les auroient portés eux-mêmes à des actions de la même nature. Ce qui n'eſt pas tout-à-fait conforme à la Raiſon ; des gens groſſiers, ignorans & ſans regle ont les paſ-

Remarques ſur ce que l'on dit de leur caractere.

(*a*) *Ramuſio*, T. I. fol. 355. b. *Cowley's* Voy. p. 17. *Dampier*, T. I. p. 379 & ſuiv. *Le Gobien*, p. 52. Voyage d'*Anſon*, p. m. 271, 272.

(*b*) *Le Gobien*, p. 62.

(*c*) *Ramuſio*, Racolto delle Navigationi & Viaggi, T. I. fol. 355. *Purchas*, Vol. I. L. II. Ch. 4. p. 66.

(*d*) *Le Gobien*, Hiſt. des Iſles Marianes, p. 57.

(*e*) *Cowley's*, Voyage round the World, p. 18. *Dampier* Voyag. T. I. p. 378 & ſuiv. *Shelvock's* Voyage round the World.

SECTION IX. *Description & Histoire des Isles Marianes &c.*

passions vives & violentes, mais ils ne savent pas les cacher & les dissimuler. Ce sont-là des effets de la réflexion & de l'éducation, quelque mauvais qu'ils soient, & des Sauvages en sont aussi peu capables, qu'ils le sont d'entendre la Logique & les autres Sciences, l'habitude de penser étant également nécessaire dans l'un & dans l'autre cas (*a*).

Ils aiment le plaisir.

Les Missionnaires ont vraisemblablement plus de raison, en les représentant comme des gens qui aiment passionnément le plaisir. C'est-là l'objet naturel des desirs de tous les hommes; c'est l'ouvrage de la Raison de savoir faire un juste choix des plaisirs, & des moyens propres à se les procurer. C'est en cela que consiste la grande différence entre les Nations civilisées & les Sauvages. Les derniers sont moins en état de juger solidement des apparences, & en se livrant brusquement à tout ce qui leur paroît plaisir, ils s'exposent à des maux qu'ils auroient certainement évités, s'ils les avoient apperçus. Cette espece d'ignorance, qui est naturelle, & par conséquent inséparable des Sauvages, est ce que des Peuples civilisés appellent barbarie, lorsqu'ils la voyent avec surprise, ou qu'ils l'éprouvent à leurs dépens. Le premier pas pour faire du bien à des hommes de ce caractere, est de leur apprendre à raisonner, & bien que cette méthode soit plus lente, ce seroit la plus sure pour les engager à embrasser la véritable Religion; & c'est sans-doute pour ne l'avoir pas suivie que tant de Missionnaires ont souffert le martyre, sur-tout dans ces Isles; pendant qu'ils se félicitoient de faire un grand nombre de conversions, ils ne faisoient réellement que peu de Chretiens. Le Lecteur s'appercevra de l'usage de ces réflexions dans la suite, en voyant que sans cela une partie de ce que nous avons à dire paroîtroit obscur, au moins embarrassé, sinon inintelligible. Nous nous flattons que par cette raison on excusera des réflexions, qui pourroient paroître une digression inutile, mais qui sont nécessaires dans un sujet qui ne peut être éclairci autrement. Une Histoire qui n'instruit point ne differe gueres du Roman, & une Histoire fausse est pire encore; la vérité seule y donne du prix, on ne peut donc prendre trop de peine pour faire comprendre la vérité.

Découverte de ces Isles par Magellan.

Il faut à-présent rapporter la découverte de ces Isles, & le petit nombre de faits qui en composent l'Histoire depuis leur découverte. *Ferdinand Magellan*, qui par son voyage acheva d'exécuter le projet du fameux *Colomb*, en allant aux Indes par l'Occident, après avoir été plus longtems que personne encore avant lui sans voir aucune terre connue, arriva à ces Isles le 6 de Mars 1521. On dit qu'il passa entre une Isle qui étoit au Nord-Ouëst, & deux autres qui étoient au Sud-Ouëst, dont l'une étoit plus haute & plus grande que l'autre. Il voulut descendre à terre, mais il fut prévenu par une multitude de Canots ou de *Pros* Indiens; ceux qui les montoient vinrent sur son bord, & déroberent tout ce qu'ils purent attraper. Il changea alors de dessein, & au-lieu de mouiller il débarqua avec quarante hommes bien armés, & pour satisfaire son ressentiment & celui de ses gens, il brûla cinquante maisons, quelques-uns de leurs *Pros*, tua sept des

(*a*) *Le Gobien* ubi sup.

des Insulaires, & reprit une chaloupe qu'ils lui avoient emmenée. Ce fut cette avanture qui le porta à donner à ces Isles le nom flétrissant d'*Isles des Larrons* (a). Après cet exploit il continua sa route, & arriva en quatre jours à *Samal*, qui passe généralement pour être une des Philippines.

Il n'est rien moins que clair de quelle de ces Isles il s'agit dans ce récit. On a cru avec beaucoup de vraisemblance, que l'Isle Septentrionale dont il est parlé, est *Saipan*, & en ce cas-là ce sera celle de *Tinian*, qui aura éprouvé les effets de sa colere. On dit que quand les Insulaires furent percés de fleches, ils les tirerent de leurs corps, & les regarderent avec une curiosité surprenante, qui l'emportoit sur la douleur de leur blessure, jusqu'à ce qu'ils tombassent morts (b). Ce qu'il y eut de plus singulier, c'est que nonobstant ce qui étoit arrivé, ces Insulaires suivirent *Magellan* en mer avec deux-cens *Pros*, en montrant du poisson & d'autres denrées, comme pour les troquer. Des Espagnols virent dans quelques-uns de ces *Pros* des femmes qui se lamentoient & s'arrachoient les cheveux, & ils jugerent qu'elles déploroient la perte de leurs maris. Ce qui est rapporté succinctement de ces Peuples dans la Relation du Voyage de *Magellan*, s'accorde parfaitement avec ce que nous en avons dit plus au long; & c'est sans doute cette conformité qui a porté la plupart des Ecrivains à conclure que les Isles de *las Velas* & celles *des Larrons* sont les mêmes; ce qui cependant, après mûr examen, peut être encore mis en question, malgré ce concours unanime (c) (*), à moins qu'on n'étende extrêmement les bornes de cet Archipel, pour les y comprendre.

Un

(a) *Ramusio*, ubi sup. *Purchas* l. c. p. 37. *Eden's* History of Travayle.

(b) *Ramusio*, l. c. fol. 356. a.

(c) La Historia general y natural de las Indias, por el Capitain *Gonçalo Hernandez de Oviedo*. *Cluverii* Introd. in Univ. Geogr. L. V. C. XI. *Le Gobien*, ubi sup.

(*) On a différentes Relations du Voyage de *Magellan*; nous avons suivi dans le Texte celle d'*Antoine Pigafetta*, Chevalier de l'Ordre de Malthe, qui l'accompagna dans son Expédition. Il place les Isles dont il parle au douzieme degré de Latitude Septentrionale, & il dit qu'il y en avoit une petite au Nord-Ouêst, & deux autres au Sud-Ouêst, ce qui ne convient nullement aux Marianes (1). *Herrera*, après avoir rapporté le passage de *Magellan* par le Détroit auquel il a donné son nom (2), ajoute „ Que depuis le vingt-„ unieme degré, cinquante minutes de Latitude Méridionale, il fit deux mille lieues „ sans voir autre chose que deux Isles désertes au milieu de l'Océan; & que le 20 de Janvier „ (*Pigafetta* dit le 6 de Mars) ils se trouverent à quinze degrés, quarante-huit minu-„ tes de Latitude Septentrionale, où ils découvrirent deux belles Isles, fort peuplées „ de Sauvages qui adoroient des Idoles; ils passoient d'une Isle dans l'autre, qui en é-„ toit à huit lieues, avec des canots, dont le plus grand ne tenoit que dix hommes. Ils „ avoient des voiles triangulaires, ou, comme quelques-uns les appellent, d'épaule de mou-„ ton très-bien faites de feuilles de palmier; leur nourriture consistoit en cocos, yames „ & un peu de riz. Il vint un si grand nombre de ces Insulaires à bord, que le vaisseau ne „ pouvoit les contenir. *Magellan* commanda qu'on les fit sortir, & il fallut employer la „ force, car ils ne vouloient pas s'en aller de bon gré. Ces Indiens en furent irrités, re-„ vinrent avec leurs canots, & jetterent tant de pierres & de bâtons durcis au feu, que „ *Ma-*

(1) *P. Martyr* Decad. V. L. VI. *Eden's* History fol. 430. *Purchas* Vol. I. L. II. Ch. 2.

(2) *Herrera* Decad. II. L. IX. Ch. 2.

SECTION IX.

Description & Histoire des Isles Marianes &c.

Un traitement si dur, après si peu de connoissance, sembloit être de mauvais augure aux habitans, & leur préſager ce qu'ils avoient à attendre de leur commerce avec les Européens; car si l'on en excepte la connoissance du feu & de ses usages qu'ils acquirent, ils ne retirerent aucun fruit de cette visite. On a vu, au commencement de ce Chapitre, les obstacles qui empêcherent les Espagnols de mettre à profit le passage qu'ils avoient ouvert entre les Indes Orientales & Occidentales, dont la recherche avoit été la seule raison qui les avoit conduits à ces Isles, comme ç'avoit été l'occasion de leur découverte. C'est ce qui explique, pourquoi ils en ont acquis si peu connoissance, & y ont fait si peu d'attention durant cet intervalle, jusques-là qu'il n'est pas aisé de découvrir en quel tems ils y ont retourné, ni s'ils les ont regardées comme dignes de l'honneur d'être annexées à l'Empire Castillan (*a*). Les richesses des Molucques les engagerent à tenter cette route, desorte que lorsque la Cour d'Espagne trouva à-propos de suspendre ses prétentions sur ces Isles, & qu'elle fit peu

Le peu de cas que les Espagnols en ont fait pendant longtems.

(*a*) *Herrera*, Cap. XXVII.

„ *Magellan*, qui avoit d'abord défendu de leur faire aucun mal, ne pouvant plus souffrir „ leur insolence, fit tirer le canon qui en tua quelques-uns; cela ne les empêcha pas de „ revenir troquer ce qu'ils avoient. Un après-midi que les vaisseaux croisoient auprès d'u„ ne de ces Isles, les Indiens détacherent l'esquif qui étoit à la poupe du Commandant, „ & l'emmenerent. Le lendemain matin il envoya deux chaloupes avec quatrevingt-dix „ hommes armés, à un endroit qui étoit au pied d'une montagne où les Indiens avoient „ conduit l'esquif. Ceux-ci coururent sur le haut de la montagne, & firent pleuvoir une „ grêle de pierres; mais aussitôt qu'on eut tiré sur eux, ils prirent la fuite. Les Espa„ gnols entrerent alors dans le bourg, y mirent le feu, tuerent tous ceux qu'ils trouve„ rent, & emporterent les provisions Les Indiens, s'imaginant que c'etoit l'esquif qui „ leur avoit attiré cet orage, le mirent en mer; *Magellan* s'en assura, fit de l'eau, & „ partagea les rafraîchissemens, pour le soulagement des malades, qui en avoient grand „ besoin. Le lendemain il quitta ces Isles, qu'il appella de *las Velas Latinas*, ou des „ *Voiles d'épaule de mouton*, s'avança trois-cens lieues vers le Couchant, & découvrit „ plusieurs Isles, où il y avoit des vivres en abondance, dont les habitans entendoient „ le langage d'un Indien que Magellan avoit avec lui." Il semble évidemment par cette Relation que ces Isles ne pouvoient être celles qui ont depuis porté le nom d'Isles des Larrons, puisque l'on convient que les habitans n'ont jamais été idolâtres; d'ailleurs la Navigation de *Magellan* est représentée sur les meilleures Cartes Espagnoles suivant la Relation de *Pigafetta*, & en conséquence les Isles où il toucha sont placées au Sud de *Guam* (1); & nous verrons plus bas, que l'on a des raisons de croire, ou qu'il faut étendre les Isles des Larrons de quelques degrés plus près de la Ligne, ou reconnoître qu'elles n'ont d'autre titre à ce nom, sinon que les Insulaires se servent de *Pros* semblables à ceux des Isles que *Magellan* reconnut, & qu'ils sont, comme les habitans de ces Isles, portés au larcin (2). Quelle de ces deux opinions que l'on adopte, il faut convenir qu'il y a plusieurs autres Isles, habitées entierement par des Peuples à peu près du même ordre, enforte que les preuves qu'on allegue dans la suite des avantages que l'on pourroit tirer de ces Pays, & des Peuples qui y habitent, en prenant de sages mesures, ne sont nullement invalidées par ce que les Espagnols ont suivi un Système opposé, s'y sont tenus pendant une longue suite d'années, & l'ont porté en dernier lieu à un point apparent de perfection (3).

(1) Voy. aussi les Cartes de *De Lisle* & des meilleurs Géographes.

(2) Relatione di *Juan Gaëtan*, Pilotto Castigliano, ap. *Ramus.* T. I. fol. 375. b.

(3) *Shelvock's* Voyage, in *Harris* Collect. Vol. I. p. 193. Voyage d'*Anson*, p. m. 268.

peu de cas des informations qu'elle reçut touchant les Philippines, on ne doit pas être surpris que les Isles des Larrons, où il n'y a ni métaux ni épiceries, ayent paru aux Ministres indignes de leur attention; il est même remarquable, que d'*Argensola*, qui écrivit l'Histoire des Molucques par ordre du Roi, n'ait pas seulement fait mention de la découverte de ces Isles, quoiqu'il fasse une courte Relation du Voyage de *Magellan* (*a*). Ce fut réellement un malheur pour les Espagnols, que les premiers Pays qu'ils découvrirent fussent si riches, parceque cela leur fit négliger tous les autres avantages. Ils ne firent pas assez d'attention à la correspondance entre les différentes parties de leur Empire dans les Indes Orientales & Occidentales, & dans le même tems ils dissiperent les immenses trésors qu'ils en tiroient, en voulant se rendre maîtres en Europe d'Etats qui ne leur étoient que de peu ou point d'utilité. C'est ce qui suffit pour rendre raison de la décadence de la Monarchie Espagnole, dans un tems où ses Rois aspiroient à la Monarchie Universelle, & sembloient avoir en main les moyens les plus propres pour y parvenir.

SECTION IX. *Description & Histoire des Isles Marianes &c.*

Au bout de vingt-deux ans de délibérations, on envoya le Général *Ruy Lopez de Villa Lobos*, pour prendre possession des Isles que *Magellan* avoit découvertes, & auxquelles son successeur *Don Miguel Lopez de Legaspe* donna le nom de *Philippines*. L'un & l'autre toucherent aux Isles des Larrons, chemin faisant, pour y prendre des rafraîchissemens, mais ils ne s'y arrêterent point, ni n'y laisserent personne; elles devinrent ainsi, & particulierement l'Isle de *Guam*, ce qu'elle est encore, le lieu de rafraîchissement dans la grande traversée entre les deux Indes (*b*). En 1568, un Vaisseau Espagnol allant aux Philippines avec deux Compagnies de soldats à bord, quelques-uns d'eux descendirent dans l'Isle, & s'y avancerent pour chercher des vivres. Il y avoit parmi eux un jeune homme d'environ vingt ans, qui passant par un Bois sans armes rencontra un garçon d'environ quatorze ans, qui aborda cet étranger, lui fit des caresses, & à la fin le saisissant au corps, l'emporta en riant. Le pauvre Espagnol se débattit, mais n'osoit crier de peur que le Sauvage ne le tuât; cependant le bruit que le Sauvage fit en traversant le Bois amena quatre Espagnols armés, qui voulurent voir ce que c'étoit; alors le jeune Sauvage lâcha sa proye, & s'enfuit avec une vîtesse surprenante dans le Bois. Cet exemple prouve, que dans leur état naturel, & avant qu'ils eussent changé leur façon de vivre, pour imiter les Européens, ces Peuples avoient une force prodigieuse, & étoient d'une étonnante agilité (*c*).

Les Espagnols visitent ces Isles au bout de quelque tems, en allant aux Philippines.

Environ cinq ans après, *Don Martin Henriquez*, Viceroi du Mexique, ordonna au Capitaine *Juan Lopez d'Aguirre*, le même qui commandoit le vaisseau dont nous venons de parler, & qui retournoit aux Philippines, de se saisir de quelques jeunes gens de cette Isle, & de les emmener avec lui à Manille, pour les y élever & leur faire apprendre l'Espagnol, afin de tirer d'eux plus de lumieres sur leur Pays, qu'on n'en avoit pu avoir encore

Exemple singulier des barbares coutumes de ces Insulaires.

(*a*) Conquête des Molucq. L. I.
(*b*) *Colin*, Hist. de las Filipinas. L. I.
(*c*) Fragmens sur les Isles de Salomon, ap. *Thevenot* T. I.

SECTION IX. *Description & Histoire des Isles Marianes &c.*

core. Le Capitaine exécuta sa commission, & parmi ceux qu'il enleva, se trouva le jeune homme qui avoit voulu emporter l'Espagnol. Quand ils furent arrivés à Manille ils se reconnurent, & devinrent fort bons amis; ce fut alors que le Sauvage avoua franchement à l'Espagnol, que s'il eût réussi dans son dessein, son intention étoit, suivant la coutume de son Pays, de lui casser la tête, de sucer la cervelle, de brûler son corps, ensuite d'en boire les cendres dans du vin de palme, ce qui étoit, disoit-il, la maniere d'ensévelir leurs parens, & de garder ses os pour en armer ses lances (*a*). Ce sont-là des particularités dont les Missionnaires ne disent rien, parceque selon les apparences cette barbare coutume avoit cessé avant leur arrivée dans ces Isles, ou, si elle avoit lieu encore, parcequ'on eut soin de la leur cacher.

Thomas Cavendish *arrive à ces Isles.*

Notre fameux Navigateur, le Capitaine *Thomas Cavendish*, fut le premier Anglois qui aborda à ces Isles; car, comme nous le prouverons en son lieu, il est faux, au moins fort incertain, que le Chevalier *François Drake* y ait touché, quoiqu'on l'assure généralement. Le Capitaine *Cavendish* y arriva le 3 de Janvier 1588, ayant traversé l'Océan Pacifique en quarante-cinq jours, & fait dans cet espace de tems, selon son estime, huit-cens lieues. Il arriva sur les deux heures après midi sur la côte de Guam, & fut d'abord environné de soixante ou soixante-dix *Pros*, remplis d'Insulaires, qui lui apportoient des plantains, des cocos, des patates, & du poisson frais, qu'ils avoient pêché. Le troc se faisoit en attachant un morceau de vieux fer à une corde, qu'on dévaloit dans le *Pros*; les Indiens détachoient le fer, & attachoient à la corde quelqu'une des denrées qu'ils avoient (*b*). Mais il paroît qu'il étoient plus avides de fer, que nos gens de rafraîchissemens; car ils les suivirent si longtems, & les pressèrent si fort, quoique le vaisseau eût renversé quelques-uns de leur *Pros*, que le Capitaine ordonna de faire feu sur eux; mais ils éviterent les coups, en sautant dans l'eau. Au rapport de nos gens, ces Insulaires étoient basanés, plus grands & plus gros que la plupart d'entre eux, ayant de longs cheveux noirs, qui descendoient jusqu'à la ceinture, ou qui étoient liés sur le haut de la tête en forme de nœud. Ils admirerent beaucoup leurs *Pros*, ou leurs Canots, ainsi qu'ils les appellent, qui étoient, disent-ils, proprement travaillés, vu sur-tout qu'ils n'avoient pas d'autres outils que des cailloux & des coquilles. Ils ne furent pas moins frappés de l'adresse avec laquelle ils les manioient, aussi bien que de leur hardiesse & de leur agilité à nager. Le Capitaine *Cavendish* fit voile de-là, comme avoit fait *Magellan*, pour l'Isle de *Samal*, qui gît à trois-cens-dix lieues de Guam, & il la découvrit le 14 de Janvier (*c*).

Particularités des Mœurs de ces Insulaires.

L'Adélantado *Alvaro de Mindana*, étant parti du Pérou en 1596 pour découvrir les Isles de Salomon, un des vaisseaux de son Escadre aborda sans s'y

(*a*) *Churchill's* Collect. of Voyages, Vol. IV. p. 673.

(*b*) *Purchas* Pilgrims, Vol. I. L. II. Ch. 4. p. 67. *Will. Monson's*, Naval Tracts, in *Churchill's* Collection.

(*c*) *Hakluyt's* Voy. Vol. III. p. 818.

s'y attendre à celle de Guam. On trouve dans un Fragment de la Relation de ce Voyage, quelques particularités curieuses touchant les Insulaires. L'Auteur rapporte qu'il vit quelques-uns de leurs *Pros*, où il n'y avoit qu'un seul homme ; & quoique ce bâtiment eût un mât, une voile, des vergues, un gouvernail, l'Indien gouvernoit d'une main, & de l'autre il hissoit & baissoit sa voile, & la tenoit en équilibre ; il avoit l'écoute attachée à chaque pied, & lâchoit ou retiroit selon le besoin. Les deux bouts du vaisseau sont égaux, & aussi-tôt que la voile a changé, ils font route sans revirer de bord. Ces bâtimens vont fort vîte ; si une vague vient les heurter & les remplit d'eau, l'Indien se jette à la mer comme un poisson, tourne son canot, & le vuide ; il y rentre ensuite par un côté, & quand il est à terre il le charge sur ses épaules, & le met contre l'arbre sur lequel il a son habitation comme un oiseau, vivant de poisson. Cette Relation porte, que ces Peuples étoient idolâtres, adorant le Soleil, la Lune, les Etoiles, & même des Crocodiles & des Poissons ; qu'ils leur sacrifioient en mettant leurs offrandes dans un *Pros*, qu'ils lâchoient en mer ; que leurs maisons étoient bâties sur des piliers ou sur des arbres ; qu'ils se moquoient de l'argent, mais qu'ils étoient fort avides de fer, dont ils faisoient des outils. Qu'ils écorchoient premierement & brûloient ensuite les morts, dont ils gardoient les os, avalant leurs cendres dans du vin de palme. Qu'ils louoient dans ces occasions des Pleureurs, qui, si c'étoit un Homme de distinction, chantoient ses louanges durant huit jours, racontant toutes ses actions depuis sa naissance jusqu'à sa mort ; s'il s'en trouvoit de comiques, toute l'assemblée, composée de quelques centaines de personnes, éclattoit de rire ; que s'il s'agissoit de quelque accident tragique, ils jettoient tous des cris lugubres (*a*) (*). Sur

Section IX. *Description & Histoire des Isles Marianes &c.*

(*a*) *Churchil's* Collection of Voyages, Vol. IV. p. 673, 674.

(*) Les Missionnaires assurent que peu de Nations sont plus éloquentes dans la douleur, & sur-tout les femmes, qui élevent avec beaucoup de soin & d'adresse des tombeaux ou des trophées en l'honneur de ceux qu'elles pleurent (1). Si le mort s'est signalé par les armes, on orne son tombeau de lances ; s'il s'est distingué sur mer par son adresse à gouverner un *Pros*, on construit le trophée, en enfonçant le mât bien avant en terre, on met le bâtiment & les vergues en pieces, que l'on entasse des deux côtés, en y entre-mêlant haut & bas des Pagayes, auxquelles on attache des morceaux de la voile. S'il est également illustre dans les deux professions, on entre-lace les rames & les lances, & on couronne le tombeau de branches vertes, & de tout ce qui peut contribuer à rendre le trophée beau & magnifique, suivant leurs idées. Leurs cérémonies funebres durent plusieurs jours, pendant lesquels ils s'épuisent tellement par leurs larmes & leur abstinence qu'ils sont à peine reconnoissables. On ne sera peut-être pas fâché de voir de quelle maniere ils expriment leur douleur. „ Il n'y a plus de vie pour moi, *dit l'un* ; ce qui m'en „ reste ne sera qu'ennui & amertume. Le Soleil qui m'animoit s'est éclipsé, la Lune qui „ m'éclairoit s'est obscurcie, l'Etoile qui me conduisoit a disparu. Je vais être enséveli „ dans une nuit profonde, & abîmé dans une mer de pleurs & d'amertume". A peine l'un a-t-il cessé, qu'un autre s'écrie : „ Hélas ! j'ai tout perdu, je ne verrai plus ce qui „ faisoit le bonheur de mes jours & la joie de mon cœur. Quoi ! l'image de nos anciens „ Guerriers, l'honneur de notre Race, la gloire de notre Pays, le Héros de notre Nation n'est plus ! il nous a quittés ! qu'allons-nous devenir, & comment pourrons-nous „ vi-

(1) Fragmens sur les Isles de Salomon, ap. *Thevenot*, Vol. I.

SECTION IX. *Description & Histoire des Isles* Marianes *&c.*

Sur les autres articles cette Relation s'accorde assez bien avec ce que nous avons dit.

Arrivée des Hollandois *à ces Isles.*

Le premier Hollandois qui ait visité ces Isles, fut *Olivier de Noort*, qui y aborda le 16 de Septembre 1599, avec deux vaisseaux qu'il commandoit. Ils furent aussi-tôt environnés d'une multitude de *Pros*, remplis d'Insulaires, qui crioient *Hierro*, *Hierro*, c'est-à-dire, du fer, du fer. Les Hollandois, qui avoient vu la Relation de *Cavendish*, firent comme lui, & leur descendirent du fer avec des cordes dans leurs canots, & en échange ils y attachoient de petits paniers remplis de fruits, de racines & de riz, qu'ils cultivoient alors (*a*). Les Hollandois trouverent que *Magellan* avoit eu raison de nommer ces gens-là des Larrons; car en examinant ces paniers, qui étoient fort proprement travaillés, ils ne trouverent que des feuilles & des coquilles, couvertes d'un peu de riz. Quelques-uns des Indiens passerent à bord, & après avoir saisi ce qu'ils trouvoient de fer, ils sautoient en mer. Un d'eux voyant un des gens de l'équipage qui avoit une épée à la main, prit si bien son tems, qu'il la lui arracha, & se jettant sur le champ dans la mer, il l'emporta (*b*).

Ils trouvent tout conforme à la description de Cavendish.

Ceux qui restoient à bord & qui n'avoient point volé, regardoient ce qui se passoit avec la plus grande indifférence, mangeoient & buvoient ce qu'on leur présentoit, & quand ils avoient fini ils se jettoient dans la mer. Pour éprouver leur adresse à nager & à plonger, on leur jetta cinq morceaux de fer à la mer, & il y en eut un, qui fut assez adroit pour les retirer tous cinq & en si peu de tems, qu'on pouvoit regarder cela comme une merveille. Tout ce que nos Anglois rapportent de la taille, de l'air & de la force de ces Insulaires, est confirmé par les Hollandois, qui ajoutent que les hommes & les femmes sembloient n'avoir aucun sentiment de pudeur. Il paroît qu'en ce tems-là il y avoit quelque changement dans la mode de porter leurs cheveux, les femmes les avoient fort longs, & les hommes courts (*c*). Les Hollandois ont visité ces Isles fréquemment dans la suite, & y ont carené leurs vaisseaux, les trouvant fort commodes pour cela en de certaines saisons de l'année. Les Indiens étoient toujours indépendans, & en agissoient également avec tous les Européens, c'est-à-dire qu'ils leur attrappoient autant de fer qu'il leur étoit possible, par toutes les voyes, justes ou injustes, dont ils pouvoient s'aviser. C'étoit peut-être autant par un

(*a*) Recueil des Voyages qui ont servi à l'établiss. de la Comp. T. III. p. m. 82-84.
(*b*) *Harris* Collection, Vol. I. p. 34.
(*c*) Recueil *ut supra*, l. c. *Monson's* Naval Tracts in *Churchill's* Collection.

„ vivre sans lui (1)?" Il est bien surprenant que les Missionnaires n'ayent pu rien faire de plus d'un Peuple qui avoit tant d'adresse, qui marquoit tant de talens, & qui au sein de la barbarie donnoit tant de preuves de génie. On ne peut s'empêcher de penser que ces Insulaires auroient été capables d'autre chose que de cultiver du riz & de paître des bestiaux, & qu'ils méritoient un meilleur sort que celui qu'ils ont éprouvé, puisqu'ils ont peu s'en faut été exterminés (2).

(1) *Le Gobien*, Hist. des Isles Marianes, p. 69. & précédentes.
(2) *Harris* Voyages, Vol. I. p. 193. *Le Gentil*, Tour du Monde, T. I. p. 150. *Voyage d'Anson*, p. m. 247.

un principe de barbarie, que d'injuſtice; car c'eſt une coutume aſſez générale parmi les Sauvages de piller les Etrangers, quoiqu'ils diſtinguent & reſpectent entre eux ce qui appartient à chacun; de ſorte que le larcin eſt plutôt un vice de leur eſprit que de leur cœur. SECTION IX. *Deſcription & Hiſtoire des Iſles Marianes &c.*

Il ſe paſſa près d'un ſiecle & demi, depuis la découverte de *Magellan*, avant que les Eſpagnols penſaſſent ſérieuſement à prendre poſſeſſion de ces Iſles, ou à y faire aucune ſorte d'établiſſement. Leurs vaiſſeaux y touchoient à-la-vérité annuellement dans leur traverſée de l'Amérique à Manille; ils avoient enſeigné aux habitans à ſemer du riz & d'autres grains, ils leur avoient donné des légumes, des racines, & des graines de différentes herbes; ils y avoient laiſſé de la volaille, des cochons, & d'autre bétail pour y multiplier; & quelquefois on y laiſſoit des Eſpagnols, ſoit pour ſe rétablir, ſoit pour aſſembler des proviſions pour le tems de l'arrivée des vaiſſeaux; mais les Indiens conſervoient toujours leur liberté & leurs mœurs, ne devenoient pas meilleurs par leur commerce avec les Européens; au contraire ils devinrent pires qu'ils n'étoient, parcequ'ils imiterent les vices qu'ils voyoient, & n'avoient gueres de reſpect pour des exhortations qu'ils n'entendoient qu'à demi, que leur adreſſoient les Miſſionnaires qui paſſoient du Mexique aux Philippines, qui voyoient à regret un Peuple qui ne manquoit pas d'eſprit naturel plongé dans les plaiſirs les plus brutaux, & privé entierement des lumieres de la Religion (*a*). *Combien de tems les Eſpagnols ont délibéré avant que de s'y établir.*

Ce fut ſur les ſollicitations de quelques-uns de ces zélés Miſſionnaires, que le Roi Catholique *Philippe IV.* forma le deſſein d'envoyer quelques Religieux pour prêcher l'Evangile à ces Peuples. Mais étant mort avant de l'exécuter, la Reine Douairiere *Marie Anne d'Autriche*, qui gouverna pendant la minorité de *Charles II.* l'exécuta vers l'an 1668, nonobſtant quelques obſtacles de la part des Vicerois du Mexique & des Philippines; prévoyant qu'on les rendroit reſponſables du ſuccès de ces Miſſions, & craignant les embarras que cela leur cauſeroit, ils ne s'empreſſerent pas beaucoup à obéir aux ordres qu'ils reçurent de ſeconder le zele des Miſſionnaires (*b*). Cependant à la fin on en envoya, & on les abandonna à leur ſort parmi ces Sauvages. Ils en convertirent grand nombre à leur maniere, & envoyerent de belles Relations des progrès de l'Evangile parmi les habitans de ces Iſles, qui furent appellées *Marianes*, du nom de leur Protectrice. Ces Relations produiſirent l'effet qu'ils en attendoient, ſavoir des ordres très-précis aux Vicerois Eſpagnols des Indes Orientales & Occidentales, d'appuyer de tout leur pouvoir une œuvre ſi ſainte, qui, ſelon la remarque d'un de leurs plus judicieux & plus ſages Ecrivains, proſpéra davantage, tant que les Miſſionnaires ne ſe ſervirent que des armes ſpirituelles, que lorſque leur prédication fut ſoutenue par la force (*c*). *Miſſionnaires envoyés.*

Don Juan de Vargas Hurtado, qui en 1678 alloit aux Philippines en qualité de Viceroi, toucha à *Guam*, & à ſon départ il y laiſſa *Don Juan Antonio* *Suite des Gouverneurs Eſ-*

(*a*) *Herrera*, Cap. XXVII. *Carreri*, T. V. L. III. Ch. 4. *Le Gobien*, p. 5.
(*b*) *Du Bois*, Géogr. Mod. p. 702.
(*c*) *Navaretre*, Tratados Hiſtor. L. VI. C. 32.

SECTION IX. *Description & Histoire des Isles Marianes &c.*

tonio de Solas, sous le titre de Gouverneur des Isles Marianes, avec environ trente Soldats, & c'est-là l'époque de l'établissement de la domination Espagnole dans ces Isles: il est vrai qu'elle étoit encore bien peu de chose, ne possédant que deux ou trois misérables villages, dans lesquels, aussi-bien que dans quelques autres lieux, les Missionnaires avoient bâti des Eglises. En 1681 le Roi nomma *Don Antoine de Seravia* Gouverneur de ces Isles, sans dépendance des Vicerois des Philippines & du Mexique. Il étendit bientôt son autorité, & persuada à un grand nombre d'Indiens de se reconnoître vassaux de la Couronne d'Espagne (*a*). Il eut en 1683 pour Successeur *Don Damien de Esplana*, assisté de *Don Joseph de Quiroga*; ce fut alors qu'on jugea qu'il falloit bâtir un Fort pour la sureté de l'établissement, & dans cet intervalle les Missionnaires visiterent plusieurs autres Isles, dont les Espagnols n'avoient eu auparavant que peu ou point de connoissance; ils y firent à-la-vérité plusieurs conversions, mais trouverent en même tems beaucoup d'opposition: quelques-uns des Nobles qu'ils avoient convertis, apostasierent, exciterent le Peuple à s'en tenir à ses anciennes coutumes, & se servirent de cette éloquence naturelle, qui les a rendus célebres, pour tourner en ridicule les nouvelles doctrines & les nouvelles coutumes que ces Etrangers avoient introduites. Les Missionnaires disent, & selon les apparences ils disent vrai, que ce furent ces Libertins qui entretiennent des femmes en commun, dont nous avons parlé plus haut, qui furent les principaux auteurs de ces obstacles. Quoi qu'il en soit le désordre augmenta, & dégénéra en révolte générale, qui mit l'établissement des Espagnols, bienqu'il fût plus considérable qu'il n'avoit été, en danger d'être entierement ruiné. Nonobstant la grande inégalité des armes, les Insulaires profiterent tellement de leur nombre, joint à leur caractere artificieux, qu'ils firent la guerre avec vigueur, & plusieurs des Missionnaires souffrirent le martyre de la façon la plus cruelle (*). Les violences que l'on commit de part

pagnols *jusqu'au tems de la Révolte.*

(*a*) *Le Gobien*, p. 292.

(*) On convient généralement que le *P. Diegue Louis de Sanvitores*, d'une ancienne & illustre famille de la vieille Castille, a été le fondateur de cette Mission. On le dépeint comme un homme de la plus fervente piété, dont le zele pour l'Evangile, & le desir de secourir les Infideles de ces Isles, l'engagerent à travailler avec beaucoup de peine à se procurer les moyens d'y passer avec quelques-uns de ses compagnons, ce qu'il fit enfin en 1668 (1). Ils eurent d'abord un succès prodigieux, au moins s'en flatterent-ils, baptisant les Indiens par centaines. Mais on vit bientôt qu'un grand nombre de ces nouveaux Chretiens n'en prenoient que le nom pour quelque tems, retournant à leurs anciennes superstitions aussi promptement qu'ils y avoient renoncé. Le *P. Louis de Medina*, un des compagnons de *Sanvitores*, fut tué le 29 Janvier 1670 dans l'Isle de *Saipan*, au second voyage qu'il y fit (2). Le *P. Sanvitores*, que les Jésuites appellent l'Apôtre de ces Isles, fut tué par un Apostat dans l'Isle de *Guam*, le 2 d'Avril 1672 (3). Le *P. Esquerra* périt de la même maniere avec sept de ses compagnons, le 2 de Février 1674 (4). Le *P. Pierre Diaz* eut le même sort, & fut tué par quelques-uns de ces jeunes libertins dont nous parlons dans le texte, & qu'on nomme dans la Langue du Pays *Urritaos*. Il avoit converti une jeune personne qu'ils entretenoient, & l'avoit engagée à quitter son infame profession,

(1) *Le Gobien*, Hist. des Isles Marianes, p. 40.
(2) *Ibid.* p. 121, 125.
(3) *Ibid.* p. 164, 167.
(4) *Ibid.* p. 205.

part & d'autre, allumerent une si grande animosité entre les deux Nations, (car on peut encore donner le nom de Nation aux Indiens) qu'elle n'a jamais cessé entierement (*a*).

Section IX. *Description & Histoire des Isles Marianes &c.*

Ce fut vers le milieu de Mars de la même année, que le Capitaine Anglois *Eaton* aborda avec un vaisseau bien armé à l'Isle de Guam, où il trouva tout fort en désordre. Le Gouverneur lui fit demander qui il étoit, question à laquelle le Capitaine *Eaton* ne jugea pas à-propos de répondre nettement; il se donna pour un vaisseau François équipé pour faire des découvertes, & comme tel il fut très-bien reçu; on lui fournit à un prix fort raisonnable tout ce qu'il avoit besoin, & le Gouverneur & lui se firent réciproquement beaucoup d'honnêtetés & des présens. La Relation qu'on trouve dans ce Voyage s'accorde à tous égards avec celles des Missionnaires. Les Insulaires en agirent tantôt bien tantôt mal avec les gens de l'équipage, suivant qu'ils étoient ou plus forts ou plus foibles. Le Capitaine *Eaton* ayant fait quelques excuses au Gouverneur sur ce qu'il y en avoit eu trois ou quatre de tués dans une occasion où il assuroit qu'ils étoient entierement dans le tort, le Gouverneur lui répondit qu'il n'en doutoit point, &

Eaton *Capitaine Anglois des Boucaniers arrive à Guam, & est bien reçu du Gouverneur Espagnol.*

(*a*) *Cowley's* Voyage round the World, p. 17. *Dampier* Voy. T. I. p. 382. *Le Gobien*, p. 308, 309.

fession, pour vivre dans la dévotion; cela mit en fureur ces débauchés, qui massacrerent le Missionnaire avec deux de ses compagnons, & brûlerent le Séminaire qu'il avoit fondé (1). Le *P. Sebastien de Mauray*, qui étoit aussi venu avec le *P. Sanvitores*, fut trahi par un des Nobles du Pays, & assassiné en allant à la pêche avec lui (2). Dans le tems du soulévement général, le *P. Emanuel de Solazzano* & plusieurs autres furent massacrés, lorsque les Insulaires vouloient exterminer tous les Espagnols. Le *P. Theophile de Angelis* fut à moitié pendu, & ensuite bâtonné par deux *Urritaos* jusqu'à ce qu'il expirât (3). Le *P. Augustin Stroback*, natif de Moravie, éprouva aussi ce barbare traitement; & le *P. Comans* périt dans l'Isle de Saypan, en 1685 (4), quelque pieuses que fussent les intentions de tous ces Missionnaires, & ce seroit manquer de charité que de penser qu'ils ayent sacrifié leurs aises, leur patrie & leur vie même par aucun autre motif, ils furent seulement coupables d'une grande imprudence; car au-lieu d'engager un nombre de ces Insulaires à changer leur façon de vivre, & à former une espece de Société bien réglée, ils introduisirent des austérités que ces Peuples ne pouvoient ni goûter ni comprendre, s'attacherent scrupuleusement à faire observer des cérémonies qui n'avoient aucune utilité réelle; & au-lieu de prêcher à leurs auditeurs la Morale de l'Evangile, ils les amuserent de frivoles légendes, que les Indiens ne furent pas longtems à tourner en ridicule. Ensorte que faute d'avoir posé de bons fondemens, & d'avoir fait comprendre à leurs Néophytes que la régularité, la justice & l'industrie devoient être les marques de leur Christianisme, peut-être aussi faute d'avoir de justes idées du mérite du Martyre, qu'ils semblent avoir cherché avec une sorte de passion peu compatible avec les principes de l'Evangile, ils furent les victimes de l'ignorance & de la fureur de ces Sauvages. S'ils les avoient ménagés avec plus de prudence, & qu'ils leur eussent enseigné les grands devoirs de la Morale, & qu'ils leur en eussent fait sentir les conséquences nécessaires, qui sont de rendre les hommes heureux dans ce Monde, & dans celui qui est à venir, ils les auroient sans-doute ramenés, & ils en auroient fait avec le tems d'honnêtes gens & de bons Chretiens, ce qui leur auroit fait honneur, auroit assuré la vie, & auroit procuré de grands avantages aux Espagnols.

(1) *Le Gobien*, Hist. des Isles Marianes, p. 225, 227.
(2) *Ibid.* p. 252.
(3) *Ibid.* p. 323, 324.
(4) *Ibid.* p. 339, 340. *Du Bois*, Géogr. Mod. p. 703. *Le Gentil*, Tour du Monde, T. I. p. 152.

SECTION IX. *Description & Histoire des Isles Marianes &c.*

& qu'il ne pouvoit pas lui faire un plus grand plaisir, que d'en tuer autant qu'il voudroit; que c'étoient des gens rusés, méchans & cruels, qui ne gardoient la foi à personne, & que l'on ne devoit pas ménager. Le Capitaine lui céda à sa priere quatre barils de poudre, qui selon toutes les apparences empêcherent les Espagnols d'être chassés de l'Isle. Depuis le commencement jusqu'à la fin, tout se passa entre les Espagnols & les Anglois avec toute la civilité & toute la candeur possible, de part & d'autre; &, ce qui arrive bien rarement en ces sortes d'occasions, ils se séparerent meilleurs amis qu'en commençant à se connoître, & sans la moindre froideur ni aucune défiance des deux côtés (*a*).

Les Insulaires lui offrent leur Isle.

Les Insulaires de leur côté agirent comme s'ils avoient eu dessein de justifier le portrait que les Espagnols avoient fait de leur caractere. Quelquefois ils se joignoient aux Anglois, & alloient à la pêche & à la chasse avec eux; mais dès qu'ils trouvoient ou croyoient trouver une occasion favorable, ils les attaquoient, & tâchoient de les massacrer, ce qui fut cause que plusieurs des leurs furent tués. Cependant dès le lendemain ils revenoient trafiquer comme s'il ne s'étoit rien passé, & si l'on se fioit à eux ils se montroient également traîtres. Quelque tems avant que le Capitaine *Eaton* fît voile, ils lui envoyerent quelques-uns des principaux d'entre eux, pour lui dire que la plus grande partie de leurs compatriotes avoient quitté l'Isle & étoient passés dans une autre, ce qui étoit vrai; qu'ils étoient résolus de secouer le joug des Espagnols, & que s'il vouloit les assister, ils étoient disposés à le reconnoître lui & ses gens pour leurs Maîtres; le Capitaine rejetta cette proposition avec indignation (*b*) (*).

Nous

(*a*) *Cowley's* Voy. round the World, p. 17.

(*b*) *Ibid.* p. 18, 19. Voy. de *Dampier*, Vol. I. p. 382.

(*) Ce fut un bonheur pour les Espagnols, que *Don Damien Esplana* leur Gouverneur en agît si honnêtement avec le Capitaine *Eaton*; car en ce tems-là leurs affaires étoient dans une situation si critique, que l'arrivée accidentelle de ce vaisseau & la conduite de ceux qui le montoient, décidoit si les Espagnols conserveroient ou perdroient l'Isle de Guam (1). Le Capitaine *Eaton*, quoiqu'il ne fût proprement qu'un Boucanier, montra qu'il avoit des sentimens d'honneur & de reconnoissance, en rejettant la proposition que lui firent les Insulaires d'attaquer le Fort & de piller l'Isle, ce qu'il auroit pu faire aisément, quoiqu'il n'eût pas de grandes forces. Ce fut aussi un bonheur que les gens de son équipage n'eurent pas assez de pénétration pour appercevoir l'avantage qu'ils auroient pu retirer de l'acceptation de la proposition des Indiens, puisque cela auroit pu faire tomber le vaisseau de Manille entre leurs mains, & que leur fortune auroit été faite tout d'un coup; ce qui étoit leur unique objet. Mais, outre la civilité du Gouverneur, ils avoient conçu une si mauvaise opinion des Insulaires, qu'ils ne vouloient avoir rien à démêler avec eux; & il paroît effectivement par leur Relation, que les mœurs de ces Indiens n'avoient gueres amendé par leur commerce avec les Espagnols (2). Leur vigueur & leur activité étoient cependant encore les mêmes qu'à l'arrivée des Européens. Le Capitaine *Cowley*, qui tenoit le Journal du Voyage, rapporte qu'ils prirent quatre de ces Sauvages, & les amenerent à bord les mains liées derriere le dos: dans cet état trois

(1) *Le Gobien*, Hist. des Mariannes, L. VIII. *Harris* Voyage, Vol. I. p. 81.

(2) History of the Buccaneers, p. 427. *Harris* Vol. I. p. 81. *Le Gobien*, L. VIII.

Section IX. *Description & Hiſtoire des Iſles Marianes &c.*

Nous apprenons des Miſſionnaires que ce ſoulévement & les autres qui ſuivirent, furent cauſés uniquement par l'éloquence naturelle de quelques-uns des *Chamorris*, qui déclamoient ſans-ceſſe contre les Eſpagnols, & contre les maux qu'ils leur avoient attirés. Les Miſſionnaires ont rapporté pluſieurs de ces harangues, & quoique la plus grande partie de ce qu'elles contiennent ſoit entierement étranger à notre ſujet, il y a cependant quelques traits dignes d'attention. Ils ſe plaignoient non ſeulement, que ſous prétexte de les rendre plus heureux, ces Etrangers les avoient privés de leur liberté, & les avoient empêché de profiter de leurs forces naturelles, en les obligeant de porter ce qu'ils appelloient des *habillemens*, mais qu'ils avoient auſſi apporté chez eux de nouvelles maladies, comme des rhumes & des coliques ; qu'ils y avoient amené des moſquites & d'autres inſectes venimeux, dont ils n'avoient jamais été incommodés auparavant, ajoutant pluſieurs autres accuſations du même genre ; ils aſſuroient en même tems qu'avant l'arrivée des Eſpagnols ils menoient une vie tranquille quoique laborieuſe, & jouiſſoient d'une meilleure ſanté ; que s'ils avoient moins de commodités (car ils avouoient que les Eſpagnols leur avoient appris bien des choſes) ils avoient auſſi moins de beſoins, & que tout bien peſé ils n'avoient pas gagné. On ne peut gueres croire, que ſi ces faits euſſent été faux, ils euſſent pu faire quelque impreſſion ſur le Peuple, & s'ils étoient véritables, ils paroiſſent un peu extraordinaires. La guerre dura pluſieurs années, & ne fut entierement éteinte, que lorſque *Don Joſeph de Quiroga* devint Gouverneur de ces Iſles ; il la termina non ſeulement, mais ſoumit toutes les Iſles Marianes, tant Septentrionales que Méridionales, vers l'an 1695 (*a*).

Prétextes de la Révolte des Inſulaires.

Mauvais état de ces Iſles à-préſent.

Pendant le ſiecle courant les choſes ont pris peu à peu un mauvais tour pour le Gouvernement Eſpagnol, en ſorte qu'on aſſure que pluſieurs des plus grandes Iſles ſont abſolument déſertes. Il n'y a pas une ame à *Tinian*, à la réſerve de ceux qu'on y envoye quelquefois chercher des proviſions ; il n'y a que trois ou quatre-cens Indiens dans l'Iſle de *Rota*, qui cultivent des fruits, du riz & des légumes pour l'uſage de la Garniſon de *Guam*. Nous n'avons rien de certain ſur l'état des autres, & ſur-tout des plus ſeptentrionales, qui ſont peut-être encore paſſablement peuplées, parcequ'elles ſont plus

(*a*) *Le Cobien*, ubi ſup. p. 376.

trois ſauterent dans la mer ; les gens du Capitaine *Eaton* les ſuivirent dans la chaloupe, réſolus à les faire périr, ce qui n'étoit pas aiſé encore, quoiqu'ils fuſſent ſans défenſe ; car un homme vigoureux avoit de la peine à percer leur peau avec un ſabre ; le ſecond reçut quarante coups de fuſil avant que d'expirer ; & le troiſieme, bienqu'il eût les bras attachés, auſſi-bien que les mains liées ſur le dos, nagea l'eſpace d'un mille Anglois, avant que d'être expédié (1). On peut conclure de-là, que ſi quelque autre Nation avoit travaillé à ſupplanter les Eſpagnols, s'étoit donné la peine de civiliſer ces Indiens, & les avoit pris ſous ſa protection, les Eſpagnols auroient bientôt été chaſſés de ces Iſles ; & l'on verra dans la ſuite de cette Section ce qu'ils auroient perdu par-là, & ce que les Conquérans auroient pu gagner.

(1) *Cowley's* Voyages, in Captain *William Hacke's* Collection of Original Voyages, p. 19. *Harris* ubi ſupra. Hiſt. des Iſles Marianes, l. c.

SECTION IX. *Description & Hiſtoire des Iſles Marianes, &c.*

plus éloignées de l'établiſſement des Eſpagnols, & plus hors de la route du vaiſſeau annuel (*a*). Nous obſerverons ici que l'on doit lire les Relations de la plupart des Voyageurs avec beaucoup de circonſpection, & ſur-tout celles de pluſieurs François, qui, plutôt que de paroître ignorer quelque choſe, ſuppléent à ce qu'ils ne ſavent point par la vivacité de leur imagination, & donnent leurs idées & leurs conjectures pour des faits. A cet égard il y a plus de fonds à faire ſur nos Voyageurs & ſur les Hollandois, & bienque leurs Relations ſoient un peu plus ſeches, & leurs deſcriptions moins amuſantes, l'expérience montre qu'elles ſont moins hyperboliques, & qu'elles approchent plus de la vérité (*).

Se-

(*a*) *Carreri*, T. V. L. III. Ch. 4. *Le Gentil*, T. I. p. 149, 150. Voy. d'*Anſon*, p. m. 267, 268.

(*) Il y auroit de l'injuſtice à faire des critiques pareilles, ſans les appuyer de quelques preuves; d'autre côté il ſeroit de peu ou point d'utilité d'entrer dans le détail de preuves de ce genre, ſi elles ne ſervoient en même tems à l'éclairciſſement du Sujet: mais quand ces deux choſes ſe réuniſſent, elle ne peuvent que faire plaiſir à un Lecteur curieux. L'expédition des vaiſſeaux *le Duc* & *la Ducheſſe*, ſous le Commandement des Capitaines *Woodes Rogers* & *Etienne Courtney*, eſt une des entrepriſes les plus hardies & les plus heureuſes que nos Compatriotes ayent faites. Après avoir fait pluſieurs bonnes priſes dans les Mers du Sud, ils arriverent à la vue des Iſles Marianes dans le mois de Mars 1710: nous rapporterons la réception qu'on leur fit dans les termes du Capitaine *Rogers* (1). „ Afin de nous rafraîchir tranquillement à ces Iſles, nous „ tâchâmes d'avoir quelques-uns des Naturels du Pays, qui étoient dans les *Pros*, pour „ les retenir en ôtages, en cas que nous envoyaſſions quelques-uns des nôtres au Gou„ verneur. Lorſque mon vaiſſeau alloit entrer dans le Port avec Pavillon Eſpagnol, „ un de ces *Pros* vint ſous notre arriere, & deux Eſpagnols qui y étoient, nous de„ manderent qui nous étions & d'où nous venions? Sur ce qu'on leur répondit que „ nous étions de leurs amis, ils monterent d'abord ſans aucune difficulté; nous écri„ vîmes une Lettre fort honnête au Gouverneur, qui le lendemain fit une réponſe „ civile, avec offre de tout ce que l'Iſle fourniſſoit, ce qui nous fit grand plaiſir. Le „ lendemain on régala nos hôtes Eſpagnols à bord du *Bachelier*; incapable de me re„ muer, & attaché ſur un ſiege on me hiſſa hors de ma Fregate, & enſuite de la „ chaloupe dans le *Bachelier*. Il y fut conclu que le jeudi ſuivant un Député de „ chaque vaiſſeau iroit ſaluer le Gouverneur pour lui faire un honnête préſent, & le „ remercier de la bonté qu'il avoit de nous fournir des vivres. Le 15 de Mars nous „ eûmes un autre régal à bord du *Marquis*, où je fus hiſſé de la même maniere, & „ où l'on confirma la réſolution priſe. Le 16, la plupart de nos Officiers, invités par „ le Gouverneur, ſe rendirent à terre ſur la Pinaſſe. On les reçut avec de grandes „ marques d'amitié, & on leur fit tous les honneurs poſſibles; ils trouverent à leur „ deſcente près de deux-cens hommes ſous les armes & rangés en haye, avec les Offi„ ciers & les Eccléſiaſtiques de l'Iſle, pour les conduire à la maiſon du Gouverneur, „ qui étoit fort jolie, eu égard à l'endroit. On leur ſervit du moins ſoixanre diffé„ rens plats de tout ce qu'il y avoit de meilleur dans l'Iſle, & à leur départ ils fu„ rent ſalués d'une décharge de la Mouſquetterie. D'un autre côté ils préſenterent au „ Gouverneur deux jeunes Garçons Negres en habits de livrée, vingt verges de drap „ d'écarlate, & ſix pieces de Cambrai, dont il parut ſi ſatisfait qu'il promit de nous „ aider en tout ce qui dépendroit de lui. Le lendemain mon vaiſſeau reçut ſa portion „ de vivres, qui conſiſtoit en ſoixante cochons, quatre-vingt-dix-neuf volailles, vingt„ quatre corbeilles de mais, quatorze ſacs de riz, quarante-quatre corbeilles de yames, „ &

(1) *Woodes Rogers* Voyage autour du Monde, T. II. p. m. 76 & ſuiv.

Selon les dernieres Relations Eſpagnoles, il y a préſentement environ quatre-mille habitans dans l'Iſle de Guam, dont on dit que le quart demeurent

Section IX. *Deſcription & Hiſtoire des Iſles Marianes &c.*

Etat préſent de l'Iſle de Guam.

„ & huit-cens noix de Cocos. Le 18 le régal ſe fit ſur mon bord, où ſe trouverent la „ plupart de nos Officiers, avec quatre Meſſieurs Eſpagnols, qui étoient venus de la „ part du Gouverneur. Je les régalai du mieux qu'il me fut poſſible, il y eut Sympho- „ nie de nos Inſtrumens de Muſique, nos gens danſerent juſqu'à la nuit, & alors nous „ nous ſéparâmes fort bons amis. Ce même jour chacun de nos vaiſſeaux reçut quator- „ ze bœufs, que nous acceptâmes de bon cœur, quoique maigres & petits. Le ving- „ tieme, chacun de nos Bâtimens eut encore deux vaches & deux veaux; c'eſt-là tout „ ce que nous pûmes obtenir. Il y eut une Aſſemblée du Conſeil à bord du *Marquis*, où „ nous réſolûmes de faire un honnête préſent au Lieutenant du Gouverneur, qui avoit „ eu le ſoin de ramaſſer nos vivres, & qui s'en étoit acquitté avec toute la diligence „ poſſible. Nous lui donnâmes, auſſi-bien qu'aux autres Officiers Eſpagnols, ce qu'ils „ eſtimoient le double de ce que nous avions reçu, ce qu'ils témoignerent dans un Cer- „ tificat ſigné de leur main, où ils marquoient de plus que nous avions été fort civils à „ leur égard. Nous leur rendîmes la pareille dans un autre Certificat, qu'ils pouvoient „ montrer aux Anglois qui aborderoient ici dans la ſuite, & nous prîmes congé les uns „ des autres de bonne amitié". Un Voyageur François, qui aborda à cette Iſle le 30 de Mai 1716, fait la Relation ſuivante de l'état des choſes (1). „ A peine avions-nous „ jetté l'ancre dans la Rade, que nous apperçûmes trois vaiſſeaux, qui venoient auſſi y „ relâcher. C'étoit le reſte de notre Eſcadre marchande. Ce ſurcroît de compagnie, qui „ dans d'autres circonſtances auroit pu nous cauſer du plaiſir, ne nous en cauſa aucun, „ parceque nous craignîmes que tant de vaiſſeaux n'apportaſſent la famine dans cette „ Iſle, que nous ſavions être peu pourvue de vivres. Nous nous empreſſâmes de pré- „ venir le Viceroi en notre faveur. Je deſcendis à terre avec le Capitaine, & nous lui „ rendîmes notre premiere viſite. On nous fit paſſer par un guichet qui ſervoit de por- „ te cochere à ſon Palais, & nous rentrâmes ſous un Portique, où je vis quelques fu- „ ſils, ſept ou huit rondaches, des lances, quatre drapeaux & un tambour. Quarante „ Soldats rangés en haye ſur l'eſcalier, nous reçûrent avec toute la gravité de leur Na- „ tion, & leur Officier nous introduiſit avec un air de cérémonie dans l'appartement du „ Viceroi. L'air gai & content dont ce Seigneur nous reçut, nous fit juger qu'il n'étoit pas „ fâché que notre arrivée lui procurât du pain & du vin, alimens dont il nous avoua qu'il „ manquoit depuis long-tems. Le mot de *Palais* vous aura peut-être paru étrange, mais „ il faut que vous ſachiez que ce qui s'appelleroit chaumine chez vous, a dans ces Co- „ lonies le titre de Palais. Celui dont il s'agit eſt couvert de paille & de feuilles de „ palmier, & conſiſte en trois ſalles; les deux premieres ſont deſtinées pour le Vice- „ roi, l'autre eſt réſervée pour une troupe de jeunes Indiennes, qu'il éleve, & qu'il fait „ inſtruire par charité; bonne œuvre qu'il peut faire ſans ſcandale, ſon grand âge le „ mettant à couvert de la cenſure. Il nous promit toutes ſortes de rafraîchiſſemens, & „ nous nous repoſâmes ſur ſa parole, ſans craindre qu'il y manquât, car étant Eſpa- „ gnol il auroit plutôt jeûné ſix mois que de ne la pas tenir. Nous rendîmes auſſi viſite „ aux deux PP. Jéſuites, qui me parurent de ſaints perſonnages. Ce n'eſt pas aſſuré- „ ment l'ambition qui les a attirés dans ces Iſles, ils y menent une vie très-auſtere & „ très-mortifiée. Le lendemain de notre arrivée, le Viceroi *Don Juan Antonio Franciſ- „ co Fernando Pimentel y Toledo* vint nous rendre viſite ſur notre vaiſſeau. Nous le ré- „ galâmes autant que notre diſette put nous le permettre. Le meilleur plat, & celui qu'il „ agréa le plus, fut une décharge de ſept coups de canons, qu'on fit pour ſaluer ſon „ Excellence. Nous convinmes des beſtiaux qu'il nous donneroit en troc de farine, de „ biſcuit, de vin & d'eau de vie. Les Naturels du Pays ſont preſque nuds, & affligés „ de la lepre, qui eſt une eſpece de mal épidémique parmi eux. Leurs cabanes ſont „ couvertes de feuilles de palmier, & conſtruites de gros troncs d'arbres enclavés les uns „ dans les autres. Leur maniere de vivre eſt triſte & miſérable, mais les Eſpagnols qui „ y

(1) *Le Gentil* Voy. autour du Monde, T. I. p. 144 & ſuiv.

SECTION IX. *Description & Histoire des Isles Marianes &c.*

rent dans la ville de *Saint Ignace d'Agadna*, où le Gouverneur fait ordinairement sa résidence: on dit que les maisons y sont belles, bâties de pierre & de bois & couvertes de tuiles, chose rare dans ces climats chauds, & dans ces Pays sauvages (*a*). Outre cette ville, il y a dans l'Isle treize ou quatorze villages. Comme ce poste est de quelque importance à cause des rafraîchissemens qu'il fournit au vaisseau de Manille, il est défendu par deux Forts, situés sur le bord de la mer; l'un s'appelle le Château de *Saint Ange*, il défend la Rade où le Galion mouille; ce Fort est peu de chose, il n'a que cinq canons de huit livres de balle. L'autre, nommé *Saint Louis*, est à quatre lieues au Nord-Est du premier, & destiné à défendre une Rade, où mouille un petit Bâtiment de Manille, qui vient à cette Isle tous les deux ans une fois (*b*). Ce dernier Fort est garni d'artillerie précisément comme l'autre; & outre ces deux Forts, il y a encore une batterie de cinq pieces sur une éminence voisine de la mer. La Garnison Espagnole consiste en trois Compagnies d'Infanterie, de quarante à cinquante hommes chacune, & ce sont-là toutes les Troupes sur lesquelles le Gouverneur peut compter; car pour les Indiens, il est en général toujours mal avec eux, & il s'y fie si peu, qu'il a pris le parti de ne leur souffrir ni armes à feu ni lances (*c*).

Quel-

(*a*) *Cowley's* Voy. l. c. p. 16. *Dampier*, Vol. I. p. 382.

(*b*) *Du Bois*, l. c. *Le Gentil*, T. I. p. 144 & suiv. *Le Gobien*, Hist. des Isles Marian. p. 75.

(*c*) *Le Gobien*, p. 75. Voyage d'*Anson*, p. m. 268. *Cowley's* Voy. p. 17. *Dampier*, T. I. p. m. 382. Voyage d'*Anson* ubi sup.

„ y sont en garnison sont encore plus malheureux, parcequ'ils sont moins accoutumés „ que les Indiens à ce genre de vie. Cette Isle est d'un grand entretien, & ne me pa„ roît être d'aucun avantage à la Couronne d'Espagne; c'est une conquête *ad honores*. „ La Cour d'Espagne veut peut-être par un trait de politique conserver une Colonie „ inutile, pour persuader au Monde que l'intérêt de la Religion a été l'objet de toutes „ ses conquêtes. Il n'y a en effet que le desir de maintenir les Indiens dans le Chris„ tianisme, qui puisse l'engager à faire cas de celle-ci. On voudroit, s'il étoit possible, „ peupler cette Colonie, mais je crois qu'on en viendra difficilement à bout; le nombre „ des Indiens diminue tous les jours, & de quinze-mille qui restoient après la conquê„ te, à peine en compte-t-on quinze-cens. On trouve encore quelques habitations sur „ les montagnes où se sont retirés les Indiens qui n'ont point voulu se soumettre à la „ domination Espagnole, ou qui ont secoué le joug après l'avoir reçu".

Il nous dit ensuite, que le Viceroi leur donna cent poules, quarante canards, quatre bœufs, six moutons, huit cochons, & des légumes; & qu'il s'excusa de ce qu'il ne leur donnoit pas davantage de provisions sur la nécessité d'en réserver pour le vaisseau d'Acapulco. Il ajoute que le Viceroi accorda le congé à onze Soldats, ennuyés de vivre de *Rima* & de cocos, fruits d'une substance légere, & qu'ils se crurent les plus heureux du Monde de se voir dans un lieu où ils pouvoient se rassasier de biscuit. En comparant les deux Relations que nous venons de rapporter, on voit clairement que la derniere est un retour fort injurieux des honnêtetés reçues, & que les François devoient être bien convaincus, que vu les provisions que les Espagnols avoient à Tinian & à Rota, les Soldats n'avoient pas besoin de s'embarquer pour ne pas mourir de faim. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'à la page suivante le Voyageur rapporte qu'ils allerent dîner à bord d'un autre vaisseau, où ils firent une chere fort délicate, & qu'ils trouverent sur tout excellens les chapons de *Marianc*.

Quelques Auteurs prétendent que les Miſſionnaires ont plus contribué à ſoumettre ces Iſles à la Couronne d'Eſpagne que les armes, & ils ont peut-être raiſon; mais ils peuvent avec autant de juſtice leur imputer la perte de ces Iſles, en appellant ſans-ceſſe la force à leur ſecours, comme un Eccléſiaſtique Eſpagnol l'a remarqué il y a long-tems (*a*). Car dès les commencemens de leurs Miſſions dans ces Iſles, auſſi-bien que dans les Philippines, le gros des Indiens conçut de l'averſion & même du mépris pour la Religion qu'ils prêchoient, & un grand nombre de ceux qu'ils avoient convertis d'abord apoſtaſierent enſuite, & devinrent, comme c'eſt l'ordinaire des Apoſtats, les ennemis les plus envenimés de la Foi qu'ils avoient profeſſée, & à laquelle ils revinrent bien rarement, ſi même il y en eut qui y retournaſſent (*b*). Il ſemble que l'on convient aſſez généralement, que les Eſpagnols ont renoncé entierement à faire des Marianes une Province de quelque conſidération de leur Empire, & qu'ils ſe bornent uniquement à conſerver *Guam*, comme un entrepôt entre leurs poſſeſſions des Indes Orientales & Occidentales (*c*) (*). Cependant, ayant pris autant de pei-

Section IX. *Deſcription & Hiſtoire des Iſles Marianes &c.*

L'unique but des Eſpagnols eſt de tenir les Indiens dans la ſujetion.

re.

(*a*) *Navarette* Tratados Hiſtoricos de la Monarchia de China, L. VI. Ch. 32.
(*b*) *Le Gobien*, p. 139, 140.
(*c*) *Herrera*, Cap. XXVII. *Carreri*, T. V. L. III. Ch. 4. *Le Gentil*, T. I. p. 152.

(*) Nous prions le Lecteur de diſtinguer entre l'objet de la Politique des Eſpagnols, qui eſt ce que nous cenſurons, & les meſures qu'ils ont ſuivies pour réuſſir, dont nous ne conteſtons point la juſteſſe. Si l'on pouvoit alléguer quelque raiſon pour prouver qu'il étoit contre les véritables intérêts de la Couronne d'Eſpagne de faire des établiſſemens dans ces Iſles, & qu'il étoit néceſſaire en même tems d'y conſerver un pied, il eſt certain qu'ils auroient montré une grande habileté & beaucoup de dextérité à exécuter ce plan (1). Nous voyons clairement, que par des moyens dont on apperçoit les uns, tandis qu'il eſt aiſé de deviner les autres, ils ont réduit un nombre extraordinaire d'habitans qu'ils trouverent dans ces Iſles, & qui y étoient encore long-tems après qu'ils en furent en poſſeſſion, à une poignée d'Indiens, qui vivent ſous le joug, ou qui ſont redevables de la liberté dont ils jouiſſent aux lieux inacceſſibles, où ils ont cherché une retraite. D'autre côté les établiſſemens des Eſpagnols ſont ſuffiſamment forts, quel que ſoit leur but. Le Gouverneur a toujours dequoi fournir aux vaiſſeaux de Manille tous les rafraîchiſſemens dont ils ont beſoin, tandis qu'en même tems il n'en a pas à Guam une ſi grande quantité, qu'il ne puiſſe s'excuſer honnêtement auprès de tous les Etrangers qui y touchent; & qu'il leur ôte toute envie de le dépoſſéder, par la crainte de manquer en peu de tems de ſubſiſtance, quand même ils réuſſiroient dans leur deſſein (2). En enviſageant les choſes ſous ce point de vue, & en accordant le principe par lequel les Eſpagnols ſe conduiſent, il faut avouer qu'ils ont pris des meſures aſſez prudentes. Mais il y a une extrême différence entre agir ſagement ſur de faux principes, & ſe conduire ſagement ſur des principes véritables; il eſt bien vrai que la plus grande partie de ce que le monde appelle Politique, n'eſt autre choſe qu'une conduite qui conſiſte à prendre des meſures juſtes pour parvenir à de mauvaiſes fins; mais cela ne change rien ici, & ne prouve autre choſe, ſinon qu'on peut exécuter un lâche & indigne deſſein par les mêmes voyes qui auroient fait réuſſir un projet noble & généreux (3). Que ceux qui ſont en état de juger faſſent réflexion ſur les meſures que la Cour d'Eſpagne prit pour réduire

(1) Voy. *Monſon's* Navals Diſc. L. IV. *P. Martyr*, *Navarette*, notre ſection précédente & les obſervations de *Savary* dans le Dict. Univ. de Commerce.
(2) Comparez les Relations des divers Voyageurs que nous avons rapportées.
(3) *Le Gobien*, p. 31.

SECTION IX. *Description & Histoire des Isles* Marianes *&c.*

peine à ramasser quantité de matériaux, à les comparer ensemble, & à les mettre dans le meilleur ordre qu'il nous a été possible, qu'il nous soit permis d'en faire l'usage le plus utile que nous pourrons, qui consistera, si nous ne nous trompons, à faire voir que les Espagnols ont entierement manqué le but, & qu'il leur auroit été infiniment plus avantageux de ménager les habitans de ces Isles, de les cultiver avec soin, & de les rendre aussi fertiles & aussi peuplées qu'ils auroient pu certainement le faire, s'ils y avoient travaillé avec prudence & application, vu la bonté du climat & l'excellence du terroir.

Les Marianes *sont la barriere naturelle de l'Empire* Espagnol *dans les deux* Indes.

D'abord ils auroient dû les regarder comme la barriere commune de leur Empire en Asie & en Amérique, mise par les mains mêmes de la Nature; & qui pouvoit par conséquent, selon l'usage qu'on en feroit, tourner extrêmement à leur avantage, ou leur être fort préjudiciable. Ces Isles offrent à ceux qui les occupent tout ce qui est nécessaire aux besoins & à l'agrément de la vie. Si au-lieu d'une poignée de Soldats affamés & traîneurs, on y avoit transporté de bonne heure du Mexique une centaine ou deux de familles de Blancs, & qu'on les eût bien pourvues de tout dans l'Isle de Guam, ce qui auroit pu se faire avec peu de dépense en comparaison des avantages qu'on en auroit retirés, cette Colonie seroit devenue dans l'espace de cinquante ans une Nation, eu égard au Pays qu'elle habitoit; & si l'on eût traité les Indiens avec douceur, ils se seroient mis volontairement sous la protection de ces Colons, & auroient imité leurs manieres. Quant à ceux qui auroient été assez obstinés, assez vicieux ou assez inconstans pour ne pouvoir être gagnés ou conservés par de bons traitemens, ils auroient quitté l'Isle, ce qui auroit été un bien. Quand l'établissement de Guam auroit été une fois en bon état, on auroit pu envoyer de-là une Colonie à Tinian, ou dans quelque autre des plus grandes Isles, & s'y établir de maniere à n'avoir rien à craindre des Indiens, que l'on n'auroit jamais dû priver de leur liberté; il auroit fallu leur en laisser reconnoître les desavantages, en comparant leur misérable condition avec la situation aisée des Espagnols & de ceux de leurs compatriotes, qui auroient recherché leur protection & adopté leurs manieres (*a*).

Les Missionnaires auroient pu contribuer à les rendre fort utiles.

Les Missionnaires auroient pu être d'une grande utilité pour l'exécution d'un plan de cette nature, si au-lieu de baptiser les Indiens à la hâte, ils avoient tâché de les engager à vivre quelques années d'une façon civilisée & en hommes raisonnables, avant que de devenir Chretiens, se bornant à baptiser ceux qui l'auroient souhaité, quand ils étoient malades ou à l'extrémi-

(*a*) *Le Gobien*, p. 281.

re les Peuples des Pays-Bas dans l'esclavage, ils verront qu'elles produisirent d'abord l'abbattement & la misere, & firent ensuite perdre ces belles Provinces, nonobstant toute l'habileté de ceux qui travaillerent à exécuter ce dessein, les immenses trésors qu'on dépensa, & les nombreuses forces qu'on employa (1): après cela on ne nous taxera pas de vanité, si nous blâmons leur conduite dans le Nouveau Monde, où tôt ou tard la même chose leur arrivera.

(1) Voy. *Grotius*, *Meteren*, *Strada* & les autres Historiens.

trémité; par-là on auroit gagné des Sujets à l'Etat & des Membres à l'Egliſe: s'ils avoient exigé un léger tribut de ceux qui continuoient de vivre à la ſauvage ſans les troubler & leur faire de tort, & qu'ils les euſſent exemptés de tribut quand ils ſe ſeroient faits Chretiens, qu'ils leur euſſent confié des armes, qu'ils leur euſſent conféré quelques petits Emplois Civils & Militaires, ils auroient eu bientôt des milliers de bons Sujets, une multitude de véritables Chretiens, & par conſéquent de grandes forces. Si l'on avoit donné des titres aux Nobles, & une certaine meſure d'autorité, cela les auroit attachés à leurs bienfaiteurs, & ils auroient fait valoir leur éloquence en faveur d'un Gouvernement auquel ils étoient redevables de pareils avantages. On auroit pu fonder une ville dans tous les lieux où l'on élevoit une Egliſe, & qu'il y eût ou n'y eût point de bons Ports dans l'Iſle, on auroit pu avec un peu de ſoin établir une puiſſante Marine pour cette partie du Monde, vu le génie naturel des habitans, & leur goût pour la Navigation; & quand elle n'auroit ſervi qu'à réduire peu à peu ces Iſles, & à entretenir le Commerce entre elles, il en ſeroit réſulté des avantages infinis (*a*) (*).

Ces

(*a*) Voyage d'*Anſon*, p. m. 269.

(*) Il faut avouer qu'il y a eu un concours de quelques circonſtances malheureuſes, qui ſemblent donner une apparence de raiſon à des procédés qui ſont néanmoins inſoutenables quand on les approfondit. Les Eſpagnols ont, il faut l'avouer, de brillantes & héroïques qualités, très-propres à faire de grands Conquérans; mais ils manquent beaucoup des qualités ſociales, n'ont la plupart que de légeres notions d'une conduite prudente, & ils ſe croyent nés pour commander dans tous les Pays où ils entrent (1). La fortune qui les avoit accompagnés en Amérique, & enſuite la riche conquête des Philippines inſpirerent aux ſimples Soldats un mépris naturel pour un Pays qui ne produiſoit qu'une grande abondance de vivres. Dès le commencement ils eurent ſans-ceſſe des querelles avec les Naturels; cela leur inſpira une haine implacable, & une averſion invincible, peut-être mal-fondée, pour ces pauvres Inſulaires, dont l'ignorance, effet de la néceſſité, les rendit mépriſables, nonobſtant les marques de génie qui auroient dû les faire paroître eſtimables (2). Les Miſſionnaires vinrent certainement avec des intentions pieuſes, & s'appliquerent avec beaucoup de zele & très-ſincérement à la converſion de ces Sauvages, mais il paroît évidemment que c'étoient d'autres Jéſuites que ceux qui vont en Miſſion en des Pays plus riches. Ils ne poſſédoient point les Arts & la dextérité que quelques-uns de leurs confreres ont montrés à la Chine, dans les Indes & au Paraguay (3). Ils ne penſerent jamais à s'accommoder aux idées & aux mœurs de ces Peuples, ni à régler leurs inſtructions de maniere à les former par degrés au goût de l'honnêteté, de l'ordre & de la ſubordination. Ils leur apprenoient des prieres par routine, & leur inſpiroient une grande vénération pour des cérémonies, dont il étoit impoſſible qu'ils compriſſent le but. D'autre côté il faut convenir qu'ils n'avoient trouvé ni en Aſie ni en Amérique de Peuple moins aiſé à manier pour eux, que ces Indiens; gens d'un eſprit vif & pénétrant, qui ne manquoient pas de ſagacité, fortement prévenus en faveur de leurs opinions, & paſſionnés pour une liberté, dont les Eſpagnols étoient auſſi opiniâtrement réſolus de les priver auſſi-tôt qu'ils le pourroient (4). Telle étant la ſituation des choſes, & le Gouvernement d'Eſpagne ne témoignant gueres d'inclination à fai-

(1) *Juſtin.* L. XLIII. Voyage de *Thom. Gage*, T. I. p. 5 & ſuiv.

(2) Fragment ſur les Iſles de Salomon. Dictionn. de Commerce, T. I. Col. 1220.

(3) *Navarette* Tratados Hiſt. L. VI. C. 32. *Norbert* Mém. Hiſtor. ſur les Miſſions de Malabar, Vol. II. p. 352. Voy. Mémoire ſur le Paraguay dans *Frezier*, Voyage &c. T. II. p. 577.

(4) *Du Bois* Géogr. Mod. p. 703.

SECTION IX. *Description & Histoire des Isles Marianes &c.*

Ces Isles auroient pu servir de Séminaire pour des Soldats & des Mariniers, ce qui à bien des égards auroit été utile à la Couronne d'Espagne. D'abord, elles sont beaucoup mieux situées pour défendre & secourir les Molucques, que les Philippines. Elles auroient pu aisément empêcher les autres Nations d'aller aux Indes Orientales par l'Océan Pacifique. Elles auroient pu être le magasin des marchandises des Indes pour les Philippines; & le Gouvernement de ces Isles auroit pu régler, selon les ordres du Roi Catholique, le troc de ces marchandises pour les richesses du Mexique & du Pérou, parcequ'il n'y auroit eu aucun intérêt particulier; & le manque de Mines & d'autres richesses naturelles dans ces Isles, au-lieu d'être desavantageux, auroit été utile à l'Espagne (*a*).

Elles auroient pu être le centre du Commerce entre les deux Indes.

Mais quelqu'aveugles que l'on suppose les Espagnols (& il faut qu'ils l'ayent été extrêmement pour ne pas appercevoir les grands & évidens avantages qu'ils pouvoient retirer en faisant un établissement solide dans des Pays, dont il leur étoit si aisé de s'assurer, vu leur fertilité, & la quantité de Peuple qui y étoit déja) on peut s'étonner avec autant de raison qu'ils n'ayent pas apperçu le risque qu'ils couroient que d'autres Nations ne profitassent de leur négligence. Car si l'on avoit fait quelque établissement dans une des Isles les plus éloignées, & que ceux qui l'auroient fait eussent conduit leurs affaires avec tant soit peu de prudence & de politique, ils auroient pu s'ancrer si bien, même avant que les Espagnols en fussent bien instruits, qu'ils auroient été en état de se défendre contre toutes les forces qu'on auroit employées, sur-tout s'ils avoient gagné les Insulaires & qu'ils leur eussent donné des armes pour résister à l'ennemi commun. Le manque de bons Ports eût été un avantage pour cette Nation, puisqu'avec un ou deux Forts pour commander les Rades, & quelques petits vaisseaux pour croiser, elle auroit pu se maintenir, & troubler, sinon interrompre tout-à-fait le commerce entre Manille & Acapulco. Quelque inutiles que soient aux Espagnols les Naturels, on auroit pu, en les traitant bien, en faire de bons Sujets, & s'ils sont à-présent de dangereux ennemis, ils auroient été bien plus redoutables. Quelque singuliere & extraordinaire que puisse paroître cette idée, on ne la trouvera pas si chimérique & si impraticable, si l'on veut se rappeller certains faits, qui font voir qu'on a été à portée de faire ce que nous disons, quoiqu'on ne l'ait pas fait (*b*).

Risque que les Espagnols auroient couru, si d'autres Nations s'étoient établies dans ces Isles.

Preuve que cela n'est pas impraticable.

Dans le tems que le Chevalier *François Drake* & le Capitaine *Cavendish* étoient dans les Mers du Sud, ils auroient pu certainement, s'ils l'avoient trou-

(*a*) *Don Juan Gran y Montfalcon* Justification de la conservation de las Islas Filipinas.

(*b*) *Purchas* Pilgrims, Vol. I. Ch. 4. p. 37. *Cowley's* Voyage round the World, p. 20. *Dampier*, T. I. p. 382.

faire autre chose que d'entretenir la Garnison & les Missionnaires, dont il regardoit même l'entretien comme une charge pour les autres Provinces, & une dépense onéreuse à la Couronne (1), on doit être moins surpris que les affaires ayent pris un pareil tour, & qu'ayant rendu Esclaves ceux qui auroient dû être leurs Sujets, ils se soient fait des ennemis irréconciliables de gens qui auroient été d'utiles Alliés.

(1) *Carreri*, T. V. L. III. Ch. 4. *Le Gentil*, T. I. p. 350.

trouvé bon, s'emparer de quelqu'une de ces Isles & la fortifier; & quoique cela ne leur soit pas venu dans l'esprit, & que cela ne le pouvoit naturellement, des accidens auroient pu les y forcer. Si, par exemple, ils avoient échoué sur quelqu'une de ces Isles, toute leur ressource pour sauver leur vie & leur liberté auroit été de se fortifier, de s'associer avec les Insulaires, & de tâcher avec leur secours de s'emparer du premier vaisseau Espagnol qui se seroit présenté. Le Chevalier *Richard Hawkins*, qui fut pris dans les Mers du Sud, auroit été de tous les hommes le plus propre pour une pareille entreprise, s'il fût arrivé à ces Isles, où il avoit dessein d'aller: il avoit une tête propre à former des projets, & tout le cœur nécessaire pour exécuter tout ce que pouvoient imaginer les gens de ce tems-là, où les Officiers de Mer entreprenoient avec des Barques ce à quoi l'on croiroit aujourd'hui devoir employer de puissantes Escadres. Si nous nous rappellons que *Philippe II.* envoya promptement bâtir une ville dans le Détroit de Magellan, & fortifier ce poste, aussi-tôt qu'il apprit que le Chevalier *Drake* y avoit passé, nous avons juste sujet d'être surpris que les Espagnols n'ayent point craint pour les Marianes; & pour peu que l'on fasse réflexion sur le projet formé par un Amiral encore vivant, lorsqu'il se crut confiné dans l'Isle de Tinian, on aura quelque raison de douter que de pareilles entreprises ne soient plus à craindre. Les Hollandois ont eu encore bien plus d'occasions, ils ont passé les Isles Marianes, non avec un seul vaisseau, mais avec des Flottes entieres; & s'ils avoient laissé une Colonie dans quelqu'une, ils auroient pu correspondre avec elle & la secourir des Molucques. Un accident auroit pu engager les Boucaniers, gens aussi hardis & aussi entreprenans que l'on en ait jamais vu, à prendre une de ces Isles pour leur servir de retraite; & s'ils l'avoient fait leurs compagnons se seroient infailliblement rendus auprès d'eux, ce qui auroit pu avoir pour les Espagnols des suites aussi fatales, qu'un autre établissement de ces Boucaniers au petit *Goave*, auquel les François ont l'obligation d'être maîtres de la meilleure partie de l'Isle de St. Domingue (*a*).

Section IX. *Description & Histoire des Isles Marianes &c.*

Quoi qu'il en soit, trois choses sont incontestables. La premiere, que d'autres Nations ont aussi bien que les Espagnols visité souvent ces Isles, comme nous l'avons fait voir par divers exemples. La seconde, que les Espagnols n'ont été nullement en état de leur rien refuser, puisqu'ils ont été contraints de leur fournir des rafraîchissemens. La troisieme, que, si au lieu d'aller à Guam, ces Etrangers avoient été aborder à quelque autre Isle, ils auroient eu le tems de s'y fortifier, avant que les Espagnols eussent été en état de les en chasser. Tout cela est plus que suffisant pour prouver ce que nous avons avancé, que les Espagnols ont non seulement négligé les avantages visibles qu'ils pouvoient retirer de ces Isles, mais qu'ils ont très-peu pourvu à leur propre sureté. Cela feroit presque penser, qu'ils ont cru qu'en s'aveuglant eux-mêmes, ils fermeroient les yeux aux autres Nations; &

Il est certain que les Espagnols se sont trompés par rapport à ces Isles.

(*a*) Recueil des Voy. pour l'établ. de la Compagnie, T. III. p. 84. *Dampier* ubi sup. *Charlevoix* Hist. de l'Isle de St. Domingue, L. VII.

SECTION IX. *Description & Hiſtoire des Iſles* Mârianes *&c.*

& il faut avouer qu'à cet égard ils ont juſqu'ici du bonheur, qui paſſe quelquefois pour le fruit d'une Politique raffinée (*a*) (*).

Nous ne prétendons pourtant pas nier que, bienque la Cour d'Eſpagne & les Gouverneurs ayent trouvé à-propos de rejetter les maximes qui nous pa-

(*a*) *Cowley's* Voy. p. 15. *Dampier*, l. c. Voy. d'*Anſon*, L. III. Ch. 3.

Syſtême des Eſpagnols *par rapport aux Iſles* Marianes.

(*) Le Lecteur s'appercevra aiſément qu'on dit peu de choſe dans le texte, pour prouver que les Eſpagnols n'ont jamais eu aucun deſſein de faire valoir ces Iſles, & que l'on a parlé encore moins des raiſons qui les ont engagés à prendre ce parti; on avoit droit néanmoins de s'attendre qu'on en diroit quelque choſe, vu la réputation que les Eſpagnols ont d'être d'habiles Politiques; mais nous avons renvoyé à nous expliquer là-deſſus dans cette Remarque (1). Cet eſprit entreprenant qui diſtingue les *Découvreurs* du reſte des hommes, & qui diſtingua au plus haut degré *Colomb* de tous les autres *Découvreurs*, continua pendant long-tems à animer les Héros Eſpagnols, qui pouſſerent leurs conquêtes avec une ardeur étonnante, & leurs recherches dans toutes les parties du Monde connu (2). Il dura même après que leur empire fut affermi, & les Vicerois du Mexique & du Pérou avoient coutume d'équipper des vaiſſeaux pour viſiter les Côtes, afin que les Annales de leurs Gouvernemens fuſſent enrichies de l'Hiſtoire de nouvelles acquiſitions pour la Couronne d'Eſpagne, ce qui les faiſoit reſpecter dans les Indes, & pouvoit leur aſſurer un degré proportionné d'eſtime & de conſidération en Eſpagne, s'ils vivoient aſſez pour y retourner. Tant que l'on applaudit à ces entrepriſes, les affaires des Eſpagnols dans ces Pays éloignés furent ſur un pied floriſſant, leur nom & leur empire s'étendirent en même tems (3). Mais quand une fois *Drake* eut pénétré dans ces lieux, où aucun étranger n'avoit encore paru, & qu'il eut audacieuſement entrepris de troubler le repos de l'Océan Pacifique, *Philippe* II. qui s'appercevoit que les forces de ſa Monarchie s'affoibliſſoient, jugea qu'il étoit de la ſageſſe d'arrêter ces ſortes d'expéditions, croyant qu'il étoit également contraire à ſa prudence & à ſa grandeur de faire découvrir par ſes Sujets des Pays qu'ils n'étoient pas en état d'occuper, & de les faire ſervir de Pilotes aux autres Nations pour reconnoître de nouvelles Terres (4). Ce qu'il fit alors, peut-être avec juſte raiſon, puiſque les Eſpagnols lui ont donné le titre de *Prudent*, étouffa ce feu héroïque, qui juſques-là avoit ſoutenu leur empire dans ſa vigueur. Cet eſprit de Politique plus calme qui prit la place, & qui avoit pour principe de conſerver le vaſte empire déja fondé, changea la face des choſes, & produiſit une nouvelle race d'hommes dans les Indes. L'orgueil & la ruſe ſuccéderent à cette fiere ambition, & à ces vaſtes projets de conquêtes qui avoient rendu leurs Héros précédens ſi fameux. Les Gouverneurs, qui depuis ce tems-là gouvernerent, tâcherent la plupart de faire fortune en pillant au dehors, & de ſe ſauver du châtiment par des préſens en Eſpagne. Par-là ils regarderent avec froideur les projets que leurs prédéceſſeurs avoient encouragés, & ſous le ſpécieux prétexte de ménager les fonds publics, ils découragerent les particuliers, tout ce qui avoit l'air de nouveauté, ou qui demandoit des dépenſes pour l'entreprendre (5). De-là tant de remontrances ſur les tréſors qu'on envoyoit aux Philippines, dont nous avons parlé; de-là ces reſtrictions ſéveres pour les Commandans du Galion annuel; de-là le mépris pour les Marianes; & de-là enfin ce nouveau Syſtême, qui en étouffant l'enthouſiaſme, a introduit une langueur mortelle dans leur conduite, & qui a appris aux autres Nations, par leur exemple, que par rapport à des Souverainetés de cette nature, lorſque l'envie d'acquérir eſt ou perdue ou gênée, il eſt très-difficile, ſinon impoſſible, de conſerver ce que l'on a déja acquis (6).

(1) Sir *Richard Hawkins* Obſervations in his Voyage into the South-Sea, Sect. XXX. *London* 1622. in fol.

(2) *P. Martyr* Epiſtolæ, *Mariana*, *Herrera*.

(3) *Herrera* Deſcription de las Indias Occident. *Hawke's* Relation of the State of Nova Hiſpania addreſſ'd to *Richard Hakluyt*, Eſq. London 1572, Hiſtory of the Spaniſh America from Spaniſh Writers.

(4) *Churchill's* Voyages.

(5) *Coronel* Relationes de las Iſlas Filipinas y Malucas, *Navarette*, *Le Gobien*, p. 35.

(6) *Dampier*, *Rogers*, *Shelvock's* Voyages, *Carreri*, *Le Gentil*, *Anſon's* Voyages.

paroiſſent juſtes & ſages, ils n'y ayent ſubſtitué un autre plan de leur façon. Nous voyons clairement qu'ils l'ont fait, & nous ſommes en état de déterminer par les faits quelle eſt la nature de ce Syſtême. Leur premier deſſein étoit d'entretenir auſſi peu de monde, & avec le moins de dépenſe qu'il ſeroit poſſible dans l'Iſle de Guam, ſans s'embarraſſer des autres Iſles; & pendant une longue ſuite d'années ils s'y ſont conſtamment tenus, mais enfin les Miſſionnaires, aidés par la piété des Rois Catholiques, les ont obligés de renoncer à cette méthode, & de leur permettre d'entreprendre la converſion des Indiens. Mais les Jéſuites, quels qu'ils ſoient ailleurs, n'ont pas montré ici qu'ils fuſſent de fort habiles gens; la raiſon en eſt peut-être, que le Pays étant pauvre, il n'y a eu que des Jéſuites zélés & pieux, & non des Jéſuites habiles & raffinés, qui ſe ſont conſacrés à cette Miſſion: de-là il eſt arrivé que leurs Proſélytes ont été des Bigots oiſifs, qui ont fait peu de bien à la Colonie, & beaucoup de mal à leur propre Nation: c'eſt ce qui a fait revivre l'ancien Syſtême, & peu à peu on l'a mis en exécution (*a*). Le Gouverneur ſe repoſe ſur le peu de forces qu'il a dans leur unique établiſſement ſur l'Iſle de Guam; il tient les Inſulaires qui ne dépendent pas immédiatement de lui, auſſi bas, auſſi pauvres & auſſi hors d'état de défenſe, qu'il lui eſt poſſible; & traite ceux qui reconnoiſſent ſon autorité en Eſclaves, & non en Sujets ſon principal ſoin eſt d'ordonner une quantité ſuffiſante de proviſions pour le ſervice de la Colonie & pour le vaiſſeau annuel. On penſe, ſemble-t-il, que c'eſt-là le meilleur uſage que l'on puiſſe faire des Iſles Marianes, la voye la plus ſure de ſe mettre à couvert du reſſentiment des Naturels, & le garand le plus certain que ces Iſles ne tomberont point entre les mains d'aucune autre Nation. Les faits que nous avons recueillis d'Ecrivains de toutes les Nations, de différens tems, & dans des circonſtances qui ne peuvent nous tromper, font voir que c'eſt-là le Syſtême que l'on ſuit aujourd'hui, & autant que nous pouvons le voir, c'eſt celui que l'on ſuivra, tant qu'il reſtera aſſez d'Indiens pour que leurs Maîtres ſoient en état de conſerver cet établiſſement (*b*) (*).

Mais

(*a*) *Shelvocks* Voyage round the World, Voyage d'*Anſon*.

(*b*) *Dampier*, ubi ſup. *Le Gentil*, T. I. p. 150 *Cook's* Voyage.

(*) Quelque Critique objectera peut-être, que comme la maniere dont les Eſpagnols gouvernent ces Pays, tire ſon origine de leur caractere, & des maximes fixes que ſuivent leurs Miniſtres, dont nous ne connoiſſons gueres les motifs, nos cenſures peuvent auſſi avoir leur ſource dans le caractere de notre Nation, & que nous nous donnons la liberté d'entrer dans tous les Sujets, & de les diſcuter ſuivant les idées que nous avons des choſes tandis qu'elles peuvent être auſſi partiales & auſſi éloignées de la vérité, que nous le paroît la conduite des Nations, que nous blâmons ſans réſerve. A quoi nous oppoſons une réponſe courte & ſimple: c'eſt que les gens les plus judicieux & les plus ſages parmi les Eſpagnols, qui ont traité ces mêmes matieres, ne s'éloignent pas moins que nous des vues de leurs Politiques, & ſe déclarent expreſſément en faveur du Syſtême que nous ſoutenons (1). Pluſieurs des Miſſionnaires, tant Dominiquains que Franciſcains, ont avoué franchement, que la véritable maniere de convertir les Indiens à la Foi Chretienne, eſt celle que nous avons indiquée; ils diſent qu'ils l'ont ſuivie & la ſuivent avec ſuccès; ils ont

(1) Hiſtorica Relatione del Regno de Chile, del P. *Alonſo d'Ovaglie*, L. II. Ch. 4.

SECTION IX. *Description & Histoire des Isles Marianes &c.*

Mais si cette maniere de traiter ces Isles & leurs habitans s'accorde avec les principes de l'Humanité, les Loix de la Nature & la Morale de l'Evangile, c'est ce que nous laissons à la décision du Public ; c'est à lui encore à juger, si, à envisager ce plan de conduite du côté de la simple Politique, il ré-

On laisse à la décision du Lecteur quel des deux Systêmes est préférable.

ont même eu assez de candeur, pour reconnoître que c'étoit le sentiment de quelques Jésuites, & parculiérement celui de *François Xavier*, qualifié Apôtre des Indes par ceux de son Ordre, & qu'ils pensoient que de baptiser des gens, & de leur enseigner à réciter quelques Prieres, étoit une maniere de convertir fort imparfaite ; & que la véritable méthode étoit de leur ouvrir l'esprit & de réformer leurs mœurs, de façon à en faire des hommes sobres, raisonnables & honnêtes, après quoi il n'étoit pas douteux qu'ils ne devinssent & ne demeurassent bons Chretiens (1). D'autres ont travaillé à dévoiler la folie & la foiblesse qu'il y a d'empêcher les Colonies de correspondre les unes avec les autres : & ils ont soutenu que c'étoit l'unique moyen de les rendre riches & de les peupler, & ce qui est bien plus important, d'y rendre les peuples contens & heureux. Ils se plaignent que ces vérités ne sont pas goûtées à Madrid, & la raison qu'ils en donnent, c'est qu'on ne les y comprend pas bien (2). Ils nous donnent clairement à entendre que les limitations que *Philippe* II. établit provisionnellement avec beaucoup de sagesse dans des tems de trouble, & lorsque chaque Etat de l'Europe s'efforçoit de s'aggrandir & d'augmenter ses richesses aux dépens de la Monarchie Espagnole, ont été adoptées comme des maximes d'Etat invariables, dont ses Successeurs & leurs Ministres ne doivent jamais se départir. Au-lieu que la prudence demandoit que les principes de leur conduite changeassent avec les circonstances, & que ces limitations auroient dû cesser dès-que la paix a été solidement rétablie. C'est de ces Auteurs que nous apprenons, que la distinction moderne entre les intérêts de l'Espagne & ceux de Colonies n'est point fondée dans la nature, & qu'elle doit nécessairement avoir des suites fâcheuses, & avec le tems fatales pour l'une & pour les autres (3). Ils ne font pas difficulté non plus d'assurer, que la plupart de leurs Gouverneurs n'ont d'autre vue que de s'enrichir promptement, & de représenter à la Cour ce qui peut faciliter leurs desseins particuliers; que ceux qui se sont écartés de la route étroite où ils sont bornés, & qui se sont conduits par de meilleures vues, n'ont été que trop souvent exposés au ressentiment des Ministres, qui, faute de lumieres, ont adhéré au Systême opposé, & qu'ils ont été dépeints comme des esprits factieux & bizarres, à qui l'envie de paroître populaires, ou l'opinion présomptueuse de leur capacité supérieure, a inspiré le dessein de changer les anciennes mesures établies, & d'introduire des nouveautés préjudiciables aux intérêts de l'Espagne. Ce dernier article est comme un puissant Fort pour protéger la mauvaise conduite, & l'étrange façon d'agir, qui rend l'Empire des Espagnols dans les deux Indes aussi peu considérable, en comparaison de ce qu'il pourroit être ; & il est de la derniere évidence, que tant que l'on aura pour principe qu'il ne faut rien innover par quelque raison que ce soit, il n'y aura jamais aucun amendement à attendre (4). Nous n'ajouterons qu'un mot encore, c'est qu'il n'est rien de plus clair pour ceux qui par la lecture & la réflexion se sont mis au fait de ces matieres, que les Sujets de la Couronne d'Espagne sont à portée de faire le commerce des Indes Orientales avec beaucoup plus de commodité, & d'une façon plus étendue que ceux d'aucune Puissance de l'Europe; c'est ce qui a été il y a longtems solidement prouvé (5): ce n'est pas une idée nouvelle dont nous prétendions le moins du monde nous faire honneur, à moins qu'il n'y ait du mérite à faire revivre & à défendre la vérité, & à inculquer que les principes que nous soutenons ne regardent pas seulement les Espagnols, mais qu'ils sont utiles à toutes les Nations qui ont des Colonies (6): elles ne peuvent en tirer d'avantage qu'en s'attachant à l'intérêt commun des Colonies & du Pays dont elles dépendent, qui doit toujours été préféré à l'intérêt de l'un ou des autres en particulier.

(1) *Navarette* Tratados Historicos &c.
(2) *B. de las Casas*, *Don Juan Gran y Montfalcon*, *Coronel* &c.
(3) *Navarette*, *Coronel*, *Ovaglie*.
(4) Historia Relat. del Regno di Chile, L. II. Ch. 4.
(5) Discourse of *Lopez Vaz* concerning the Spanish Power in the West-Indies. *Monson's* Naval Tracts in *Churchill's* Collection.
(6) *Wood's* Survey of Trade, P. III.

répondra long-tems au but que l'on se propose, & s'il n'auroit pas mieux valu ménager & civiliser ces Peuples, en avoir transporté quelques-uns tout jeunes à la Nouvelle Espagne & d'autres aux Philippines; leur avoir appris l'Espagnol, & les avoir ramenés bien élevés & instruits en différens Arts & Métiers dans leur Pays, où ils auroient pu être doublement utiles par l'exercice de leurs propres talens, & par leur capacité à instruire les autres (*a*). Par-là on les auroit certainement attachés efficacement aux intérêts des Espagnols, qui seroient devenus avec le tems les leurs, & ils auroient adopté les mœurs de cette Nation : celle-ci auroit eu non seulement des milliers de Sujets pour cultiver & faire valoir un Pays si propre à les nourrir, mais encore pour le défendre contre toute invasion, pour leur propre intérêt. C'est encore ce qui auroit plus efficacement contribué au but de fournir du secours, aussi-bien que des vivres & des rafraîchissemens aux Galions qui y touchent, & ce qui auroit fait plus d'honneur au Gouvernement Espagnol, & lui auroit moins coûté que le plan que l'on suit à-présent, en supposant même qu'il y a des raisons suffisantes de ne pas embrasser le plan plus étendu, de faire de ces Isles le centre du Commerce entre les deux Indes. Quoi qu'il en soit, il y a une observation claire & certaine, que l'on peut déduire de cette Histoire & des Réflexions précédentes, par laquelle nous terminerons la présente Section (*b*) (*).

Section IX. *Description & Histoire des Isles Marianes &c.*

Quel-

(*a*) *Navarette* Tratados Historicos de la Monarchia de China, L. VI. Ch. 4.

(*b*) *Herrera* Description de las Indias Occidentales, Ch. XXIX. *Monson's* Naval Tracts, in *Churchill's* Collection. Voyage d'*Anson*.

(*) Nous avons donné dans cette Section une aussi ample Description des Isles Marianes, un détail aussi exact de leurs productions, une Histoire aussi circonstanciée de leurs habitans, qu'il nous a été possible de recueillir des matériaux que nous avons rassemblés : nous nous flattons que ce morceau sera d'autant mieux reçu, qu'on ne trouve rien de pareil nulle part, & une Relation de ce genre manquoit également pour la Géographie, l'Histoire & la Politique, & c'est à ces trois égards que nous avons considéré notre objet. La seule raison qui nous a fait prendre cette peine, c'est l'importance du sujet, & nous avons fait tout ce qui dépendoit de nous pour l'éclaircir. Ce n'est pas qu'il fût entierement inconnu, mais il étoit indiqué si brièvement, & encore principalement dans des Livres assez anciens, & peu lus, qu'il nous paroit soit courir risque d'être tout-à-fait oublié dans la suite, ce que nous avons cru devoir prévenir. Il y a autant de mérite à renouveller des connoissances utiles qu'on a négligées, qu'à faire de nouvelles découvertes, & quelquefois il arrive que les unes conduisent aux autres. Car si l'on veut se donner la peine de réfléchir, on verra qu'il y a peu d'inventions modernes, qui par leur utilité ont fait quelque figure dans le Monde, qu'on n'ait dans la suite reclamé en faveur des Anciens, peut-être quelquefois à juste titre, souvent aussi sans raison. Il se peut très-bien que les Isles Marianes, qui depuis deux siecles ont été peu estimées, & mépriſées également de ceux qui les possedent & de toutes les autres Nations, paroîtront dans la suite d'un plus grand prix, comme cela est arrivé aux Isles de *Mascarenhas* & de *Maurice*, occupées & abandonnées plusieurs fois par différentes Nations, & dont on a enfin reconnu l'importance, & de quelle utilité elles pouvoient être. Il ne faut pas cependant laisser toujours cela au hazard, & au concours d'événemens imprévus, sur-tout lorsqu'il n'en coûte qu'un peu de peine & un médiocre degré d'attention pour mettre les choses dans leur vrai jour; c'est-à-dire dans le jour qui fait le plus d'honneur à la Providence, & qui fait voir de quelle façon on peut les rendre utiles au Genre-humain : c'est-là sans-contredit le grand objet de l'Histoire, & que nous avons été soigneux de ne pas perdre de vue.

SECTION IX. *Description & Histoire des Isles* Marianes *&c.*

Quelque droit que les Espagnols puissent avoir de traiter les Pays qu'ils ont découverts & qu'ils possedent, de la maniere qu'ils croyent la plus avantageuse dans leurs vues, & quelque droit qu'ils puissent avoir de désoler les Isles dont il s'agit, & d'en exterminer les habitans, ils n'en ont certainement aucun d'empêcher le reste du Monde de connoître les avantages qu'ils en auroient pu retirer, & que d'autres Nations en pourroient retirer encore, lorsque par une suite de cette Politique rafinée des Espagnols elles seront devenues entierement désertes. Le but d'une HISTOIRE UNIVERSELLE ne permet pas aussi d'ensévelir dans l'oubli les connoissances que fournissent les découvertes faites par une Nation, & les avantages qui peuvent en résulter, parcequ'il est, ou que l'on croit qu'il est de l'intérêt de cette Nation, qu'on en perde le souvenir, comme si on ne les avoit jamais eues. Par les mêmes raisons, & avec le même droit que dans la premiere Partie de notre Ouvrage nous avons travaillé à faire connoître l'ancien état des Pays, & leur ancienne Histoire, nous sommes autorisés à poursuivre nos recherches par rapport aux fruits que le Genre-humain en général peut recueillir de la découverte de ce nombre presque infini d'Isles, dispersées dans cette partie du Nouveau Monde, dont nous avons parlé, que l'on a conjecturé, non sans vraisemblance, n'être que les fragmens de quelque grand Continent, qui unissoit autrefois les parties de notre Globe qui sont aujourd'hui séparées (*a*). Ce dessein entre inconteſtablement dans notre Plan, & quelque imparfaits que soient nos efforts, ils prouveront au moins le desir sincere que nous avons de le remplir de la façon la plus complette, & ils indiqueront à la Postérité ce qu'il faut faire pour le perfectionner.

SECTION X.

SECTION X. *Découvertes au Nord des Isles* Marianes *&c.*

Histoire des Découvertes faites au Nord des Isles Marianes; *conséquences de ces Découvertes pour enrichir ces Isles, augmenter l'Empire des Espagnols dans les Indes, & pour contribuer à faire connoître la partie la plus reculée, & jusqu'à présent la moins examinée du Globe: Moyens de faciliter le commerce avec ces Pays éloignés.*

Les Isles Marianes *peuvent devenir importantes par de nouvelles découvertes.*

LE grand but de l'établissement des Colonies, considérées politiquement, est l'avantage du Pays qui les fonde, ce qui est sans-doute une vue légitime & louable; mais tous les Princes & les Etats Chretiens font profession d'avoir encore des vues plus nobles, c'est de contribuer au bonheur du Genre-humain dans cette vie & dans celle qui est à venir (*b*). Lors donc qu'on abandonne des Colonies par des raisons politiques, il faut que ce soit parcequ'elles sont trop éloignées, difficiles à garder, ou que si on les garde, on

(*a*) *Plin.* Hist. Nat. L. II. Ch. 86, 87. *Seneca* Quæst. Nat. L. IV. Ch. 1. *Hook's* Posthum. Works, p. 402.

(*b*) *Tit. Liv.* Dec. III. L. VII. Esprit des Loix, L. XXI. Ch. 18. *Wood's* Survey of Trade, P. III.

Section X. *Découvertes au Nord des Isles Marianes &c.*

on ne peut les faire valoir assez pour donner un profit suffisant au Pays de leur origine, à proportion de la peine & des dépenses nécessaires pour les garder. C'est, dit-on, par ces raisons que la Couronne d'Espagne auroit dû il y a long-tems abandonner les Isles des Larrons ou Marianes, & qu'elle les auroit abandonnées, si la charité pour les Insulaires ne l'en avoit empêchée. Nous avons fait voir dans la Section précédente, qu'il y a tout lieu de penser, qu'à la rigueur ce n'est pas le seul motif qui porte à les garder, & que c'est plutôt le dessein de faciliter la correspondance avec les Philippines, à quoi elles sont absolument nécessaires: nous avons aussi indiqué par quels moyens elles pourroient être rendues très-utiles & profitables à d'autres égards (*a*). Nous avons dessein dans cette Section de continuer à traiter ce Sujet, de prouver incontestablement par les grandes découvertes que les Espagnols ont faites au Nord de ces Isles, qu'on en pourroit faire de plus grandes encore, & en espérer avec une certitude morale des avantages considérables, ce qui rendroit cet Archipel aussi utile à l'Espagne qu'aucun des Pays qu'elle possède (*b*).

Les Espagnols avoient fortement l'esprit de découvertes dans les commencemens de leur venue aux Indes.

On avoit au commencement du seizieme Siecle en Espagne des idées bien différentes de celles qui y regnent à-présent, puisqu'en 1525 *Don Garcie de Loaysa* fut envoyé avec une Escadre de sept vaisseaux aux Indes Orientales par le Détroit de *Magellan*; on le chargea de faire les observations les plus exactes qu'il lui seroit possible pour faciliter cette navigation, & de se mettre au fait des moyens les plus propres à la faire directement d'Espagne, & des Pays déja conquis en Amérique (*c*). En entrant dans la Mer du Sud par le Détroit de Magellan, un petit vaisseau, qui lui servoit de vaisseau d'avis, fut séparé de sa Flotte, & après avoir couru de grands hazards sur mer, alla enfin aborder à un Port de la Nouvelle Espagne, dans le tems que l'équipage étoit prêt à mourir de faim (*d*). Par cet accident le fameux *Hernan Cortez*, alors Viceroi de la part de l'Empereur, eut connoissance de cette expédition, & du but qu'on s'y proposoit; il ordonna d'équiper une Escadre aussi promptement qu'il seroit possible, composée de vaisseaux neufs, qu'il avoit fait bâtir; il en donna le commandement à *Alvare de Savedra* son neveu, qu'il chargea de suivre *Don Garcie*, & de prendre une connoissance exacte des découvertes qu'il auroit faites; *Cortez* regardoit les Molucques, & tous les Pays qui étoient entre ces Isles & lui, comme appartenant de droit à son Gouvernement (*). On voit par-là

(*a*) *Herrera* Descript. de las Indias Occid. Ch. XXVII. Relacion Historica del Reyno de Chile y de las Missions y Ministros que exercita la Compania de *Jesu*, par *Alonso d'Ovalle*, Roma 1646. fol. Dict. Univ. de Commerce, T. I. Col. 1222.

(*b*) History of Travayle, by *Richard Eden*, fol. 430. 1577. in 4to. *Will. Monson's* Naval Tracts in *Churchill's* Collection, Vol. III. p. 433. *Hakluyt's* Collection of Voyages, Vol. II. p. 778.

(*c*) *Gomara* Historia General de las Indias, L. IV. Ch. 12. *Alonso d'Ovalle* ubi sup. L'Esprit des Loix, l. c.

(*d*) *Alonso d'Ovalle* l. c. *Calvano's* Discoveries translated by *R. Hakluyt*. *Herrera* Hist. toria de las Indias Occident. Dec. III. L. II. Ch. 4.

(*) Pour bien entendre ce qui est dit dans le texte, & quelques autres endroits de cette Section, il est nécessaire de se rappeller ce que nous avons déja dit ailleurs des

SECTION X.

Découvertes au Nord des Iſles Marianes &c.

là qu'on ne craignoit pas alors, ni en Eſpagne ni aux Indes, de pouſſer les découvertes avec vigueur, quoique l'on n'eût pas de grands moyens pour le faire, ou pour les ſoutenir après les avoir faites, ſur-tout en comparaiſon de l'état préſent des choſes. On peut dire que ces deux expéditions furent malheureuſes. *Don Garcie* mourut pendant le voyage, & *Alvare de Savedra*, après avoir mis deux fois en mer pour retourner à la Nouvelle Eſpagne, mourut aux Molucques (*a*). Ces deux Commandans ne laiſſerent pas de découvrir de nouvelles Iſles dans le voiſinage des Marianes, & donnerent à leurs compatriotes les premieres connoiſſances de la grande étendue

(*a*) Diſcourſe of *Lopez Vaz* concerning the Spaniſh Power in the Indies, in *Hakluyt's* Voyages Vol. III. p. 778. *Herrera* l. c. *Gomara*, L IV. Ch. 14.

lignes de démarcation réglées par l'autorité du Pape, pour prévenir les diſputes qui pouvoient naître des découvertes faites par les Eſpagnols & les Portugais. La premiere de ces lignes étoit tirée parallélement au premier Méridien, à la diſtance de trente degrés à l'Occident, paſſant par *Terre Neuve* & l'embouchure du Fleuve *Maranon*, par le milieu du Bréſil. L'autre ligne étoit ſuppoſée paſſer par le Méridien de Malacca. Ces lignes étoient les limites des découvertes des Eſpagnols à l'Eſt & à l'Oueſt, & de celles des Portugais à l'Oueſt & à l'Eſt. C'eſt ſur ce principe que *Herrera* nomme tout ce que les Eſpagnols poſſédoient en vertu de la Bulle du Pape, les *Indes Occidentales Eſpagnoles*, par oppoſition aux découvertes des Portugais, qu'il appelle les *Indes Orientales*. Cependant quand il fait ſa deſcription des premieres, il fait une nouvelle diviſion, qui eſt très-remarquable, & à laquelle le Lecteur doit faire une attention particuliere. Il appelle tout ce que les Eſpagnols poſſédoient dans le Nord du Nouveau Monde, depuis Quivira juſqu'à Porto Bello, *Las Indias del Norte*, ou les Indes Septentrionales; & tout ce qu'ils poſſédoient depuis Porto Bello juſqu'au Détroit de Magellan, *Las Indias de Medio Dia*, ou les Indes Méridionales, qu'on appelloit, dit-il, de ſon tems mal-à-propos l'*Amérique*; par où nous voyons qu'en ce tems-là on ne donnoit ce nom qu'à la partie méridionale de ce grand Continent, que l'on déſigne aujourd'hui tout entier par-là (1). Il décrit le reſte, c'eſt-à-dire tout ce qui eſt entre les Mers du Sud & la derniere ligne de démarcation, ſous le nom de *Las Indias del Poniente*, ou d'Indes Occidentales. Cela ne peut que paroître fort extraordinaire à ceux qui ſont accoutumés à regarder ces mêmes Pays comme les extrémités des Indes Orientales : mais pour ôter tout doute, nous rapporterons la deſcription même de cet Auteur, autant qu'il eſt néceſſaire pour bien faire comprendre ſa penſée (2). „ Les *Indes Occidentales*, dit-il, comprennent toutes les Iſles, & la „ Terre-ferme, qui ſont en-deçà de la ligne de démarcation pour les Couronnes de Caſtille & de Léon, laquelle ligne occidentale paſſe par la ville de Malacca, & à l'orient „ de cette ligne, entre elle & la Nouvelle Eſpagne, il y a dans un vaſte Golphe une infinité d'Iſles, grandes & petites, avec nombre de Côtes & de Terres-fermes, que l'on „ diviſe en Iſles des Epiceries ou *Molucques*, Iſles *Philippines*, Côtes de la *Chine*, Iſles de „ *Liqueos*, Iſles du *Japon*, Côtes de la *Nouvelle Guinée*, Iſles de *Salomon*, & Iſles *des Larrons*; le climat de tous ces Pays, ſoit Iſles ſoit Continens, eſt généralement parlant humide, & d'une chaleur tempérée; la terre y produit toutes ſortes de proviſions, quelque or, qui n'eſt pas fin, point d'argent, quantité de cire, & ils ſont habités par des „ Peuples de différentes couleurs, dont la plus grande partie reſſemble néanmoins aux „ Indiens, quoiqu'il s'en trouve parmi eux qui ſont aſſez blancs, & d'autres qui ſont de „ véritables Negres". Ces remarques, quoique peut-être un peu ſeches en elles-mêmes, ſont cependant importantes pour entendre tout ce qui regarde l'Empire des Eſpagnols dans cette partie du Monde, & pour comprendre la nature des découvertes qu'on peut faire d'Iſles ou de Terres qu'ils ont négligées.

(1) *Herrera* Deſcription de las Indias Occidentales, Cap. IV. XIV. *D'Argenſola* Conquête des Iſles Molucques, L. I.

(2) *Herrera*, ubi ſup. Cap. XXVII.

Section X. *Découvertes au Nord des Isles Marianes &c.*

Découvertes faites au Nord par Villalobos négligées.

due de cet Archipel, & qu'il seroit avantageux d'examiner les différentes Isles dont il étoit composé. Ces avis furent très-bien reçus, car en ce tems-là les Gouverneurs Espagnols dans l'Amérique, animés d'émulation, se disputoient à qui étendroit les bornes de son Gouvernement, ou feroit les plus grandes découvertes.

Mais ce ne fut que près de vingt ans après que l'on fit les plus importantes découvertes par rapport aux Isles qui sont au Nord des Marianes, le Viceroi *Don Antoine de Mendoça* ayant envoyé *Ruy Lopez de Villalobos* de ce côté-là. Etant parti des Philippines pour retourner à la Nouvelle Espagne, il découvrit presque sous le Tropique du Cancer quelques Isles, qu'il nomma *Malabrigos*, c'est-à-dire les mauvaises Rades, parcequ'il n'y trouva point de bon ancrage (*a*). Au-delà de ces Isles il en découvrit deux autres très-belles, fort proche l'une de l'autre, qu'il appella par cette raison *Las dos Hermanas*, ou les deux Sœurs: ils virent plus loin quatre autres Isles, qu'ils appellerent *Los Volcanes*, à cause des Volcans qu'ils y apperçurent; on dit qu'il y a dans ces Isles quantité de belle cochenille. Au-delà, c'est-à-dire plus vers l'Est, ils eurent la vue de *la Farfana*, & plus loin celle d'un Rocher pointu fort élevé, qui jettoit du feu & de la fumée par cinq différentes ouvertures. Ils apperçurent encore cinq ou six autres Isles, auxquelles ils ne donnerent point de nom. Le vent leur étant devenu contraire, ils prirent la résolution de retourner aux Philippines, & dans leur route ils découvrirent à la hauteur environ du seizieme dégré de Latitude Septentrionale un amas d'Isles, dont les habitans étoient blancs, les femmes bien faites & bien mises, avec beaucoup d'ornemens d'or. Ces Insulaires avoient de gros vaisseaux de soixante pieds de long sur une largeur proportionnée, construits de planches de cinq pouces d'épaisseur, & qui alloient à la rame. Ces Isles paroissent avoir été au Nord-Ouëst des Marianes; car les habitans leur dirent qu'ils alloient trafiquer avec ces vaisseaux à la Chine, & qu'ils faisoient ce voyage en huit jours. Ils trouverent aussi d'autres Barques, très-bien faites, qui avoient deux ponts. Sur celui de dessus il y avoit des hommes blancs, bien vêtus, & fort commodément accommodés; sur celui d'embas il y avoit des Noirs qui ramoient, ce qui surprit fort les Espagnols, qui en ce tems-là ne pensoient pas seulement qu'il y eût des Negres dans cette partie du Monde (*b*). Il est étonnant, & c'est cependant un fait, que nous ne trouvons plus aucune mention de cet Archipel, & que ces Isles ne sont pas marquées sur les Cartes Espagnoles. Il est cependant très-probable par ce récit, & il le paroîtra encore davantage par d'autres circonstances que nous rapporterons dans la suite, qu'il y a au Nord, au Nord-Est & au Nord-Ouëst des Marianes nombre d'Isles qui vaudroient bien la peine d'être visitées, si les Espagnols l'avoient jugé à-pro

(*a*) *Galvano's* Discoveries translated by *R. Hakluyt*. The Voyage of *Francisco de Gualle*, in *Hakluyt's* Collection, Vol. II. p. 442. Voy. la Carte dans l'Original de *Herrera*.

(*b*) *Herrera* Cap. XXVII. *Galvano's* Discoveries.

SECTION X. *Découvertes au Nord des Iſles* Marianes *&c.*

à-propos (*a*). Mais dans ce tems-là, ils ſemblent en avoir été détournés par la découverte des Philippines, ce qui étoit un plus grand objet, qui par conſéquent attira toute leur attention pendant pluſieurs années (*).

Après que ce grand deſſein fut en quelque façon exécuté, on auroit pu reprendre & perfectionner celui de pouſſer les découvertes au Nord, en tranſportant ſeulement deux ou trois-cens enfans, depuis l'âge de dix juſqu'à celui de quinze ans, des Iſles Marianes aux Philippines, pour les inſtruire dans la Religion Chretienne & leur apprendre l'Eſpagnol, ſans pourtant

Il auroit été facile d'en profiter, & par-là de faire valoir les Marianes.

(*a*) *Cluverii* Introd. in Univ. Geogr. L. V. Ch. 11. *Luyts* Introd. in Geogr. Sect. III. Ch. 13. *Du Bois* Géogr. Mod. P. II. Ch. XIV. Art. 5.

(*) On ne doute point que parmi les perſonnes d'autorité & curieuſes en Eſpagne, il n'y en ait qui ont des Relations exactes, au moins de toutes les Iſles que leurs Pilotes autoriſés ont miſes de tems en tems dans leurs Cartes, comme de cet Archipel, auquel ils ont donné le nom d'*Iſlas del Fuego*, les Iſles du Feu, & de pluſieurs autres, dont le reſte du Monde n'a que peu ou point de connoiſſance; & il y a de l'apparence qu'il ne ſera gueres mieux inſtruit d'aucune des découvertes des Eſpagnols juſqu'à ce qu'ils ſoient d'humeur à les mettre à profit (1). Entre autres, il n'eſt point douteux qu'ils n'ayent donné le nom de *Hermoſa* à l'Iſle qu'on a appellée depuis *Formoſa*, où ils ont eu autrefois une Forteresſe nommée *Kilung*; on ne ſait pas bien s'ils l'ont abandonnée volontairement, ou ſi les Hollandois l'ont détruite (2). En ſorte qu'il paroît par-là qu'il y eut un tems qu'ils étoient moins indifférens ſur ces ſortes de choſes, qu'ils ne le ſont aujourd'hui; on croiroit qu'ils auroient dû trouver des objets dignes d'attention dans une belle Iſle fertile & agréable, car c'eſt l'idée qu'ils en donnent eux-mêmes, abondante en riches productions, parmi leſquelles on compte l'or, & qui égale la Sicile en étendue. Nous avons effectivement les preuves les plus fortes du penchant qu'ils ont eu il y a long-tems de pouſſer des entrepriſes de cette nature, & de s'inſtruire non ſeulement de la ſituation & de la grandeur des Iſles qui ſont dans ces mers, mais auſſi des Ports qu'on y trouve, & de leurs productions; & c'eſt par leurs propres Relations que nous ſavons qu'ils eurent connoiſſance de quatre Iſles à l'Orient du Japon, dont les habitans apportoient tous les ans une grande quantité d'or en barres, des toiles de coton, d'une ſorte de poiſſon ſalé ſemblable au thon, & d'autres marchandiſes (3). Ces Iſles exiſtent certainement encore, & quoiqu'il ſe puiſſe que leur commerce ait ceſſé, du-moins de celles qui ſont les plus voiſines des Eſpagnols, par un effet de la timidité naturelle aux Peuples Orientaux, qui aiment mieux perdre les avantages qui leur reviennent du Commerce, que de courir riſque d'être aſſujettis par les Européens; il n'eſt certainement pas ſans vraiſemblance, qu'avec les inſtructions néceſſaires, & du ſoin, ces Peuples ne puſſent être rétablis au moins dans l'état où ils étoient autrefois, & qu'on ne pût par conſéquent faire avec eux un commerce avantageux (4). Et bienque durant le cours de ce ſiecle on n'ait penſé à rien de ſemblable, les Eſpagnols n'ont pas laiſſé d'avoir le bonheur de faire la découverte de pluſieurs belles Iſles, qui ſont droit au Nord des Marianes à l'Eſt du Japon, qu'ils appellent *les Nouvelles Iſles de l'an* 1716 (5), pour les diſtinguer d'un autre Archipel, qui eſt à un degré plus bas, qui fut découvert en 1664 (6). Nous nous ſommes d'autant plus attachés à éclaircir cet article, que nous avons voulu convaincre le Lecteur, que tout ce que nous avançons dans le texte eſt fondé ſur des faits, & nullement dit au hazard.

(1) Voy. la Carte Eſpagnole de l'Océan Pacifique dans le Voyage d'*Anſon*.
(2) Hiſt. de la Chine par le P. *Martini*.
(3) The Voyage of *Francisco de Gualle*, in *Hakluyts* Collection, Vol. II. p. 442. *Herrera* Deſcription de las Indias Occident. Ch. XXVII. *Carreri*, T. V. L. III.
(4) *Fryke's* Voyage to the Eaſt Indies. Ch. VIII. IX.
(5) Voy. la Carte Eſpagnole de l'Océan Pacifique dans le Voyage d'*Anſon*.
(6) Mappe-Monde à l'uſage du Roi, par *Guillaume de Liſle*.

tant leur laiſſer oublier leur propre langue (*a*). Enſuite on auroit pu les ramener dans quelques-unes de leurs Iſles, & les employer en qualité de Mariniers ſous des Officiers Eſpagnols, pour reconnoître peu à peu toutes ces Iſles. Si l'on ſuppoſe ſeulement qu'ils ſe fuſſent avancés autant de degrés plus au Nord qu'il y en a depuis *Guam*, la plus méridionale de ces Iſles juſqu'à *Urac*, la plus ſeptentrionale, ils n'auroient pu manquer de trouver des Iſles mieux peuplées & mieux cultivées que les leurs (*b*). En ſuivant cette méthode de faire des découvertes, les Eſpagnols auroient ménagé leurs propres gens, & pu exécuter de grandes choſes avec très-peu de peine, de riſque & de dépenſe. Leurs autres Colonies n'en auroient point du tout ſouffert, au contraire tous les profits qu'on auroit pu retirer de ces découvertes auroient pu ſe raſſembler dans les Marianes, & ſe tranſporter enſuite ou aux Philippines, ou à la Nouvelle Eſpagne & de-là en Europe (*c*). Nous verrons dans un moment, qu'on trouve dans des Iſles qui ſont à une plus grande Latitude, & cependant à portée d'être découvertes de cette maniere, les plus riches & les plus précieuſes marchandiſes en grande quantité (*d*); ſi l'on avoit fait des Marianes le magaſin de ces Iſles, par le travail & l'induſtrie des habitans; on ne leur auroit pas reproché leur pauvreté, comme on l'a fait. Comme ſi des Peuples robuſtes, actifs, ingénieux, naturellement adonnés à la Navigation, & capables, s'ils étoient bien inſtruits, d'autres Arts, n'auroient pas pu devenir des inſtrumens propres à enrichir, entre les mains d'une Nation ſage & intelligente, vu ſurtout leur heureuſe ſituation, jointe à des perſpectives ſi attrayantes de tous côtés (*e*).

Section X. *Découvertes au Nord des Iſles Marianes &c.*

Pour concevoir ceci plus clairement, conſidérons que les riches Pays du *Japon* n'en ſont pas plus éloignés que les Philippines, & quoiqu'il ſoit vrai qu'à préſent les Eſpagnols y ſeroient mal reçus, cela n'a pas toujours été: peut-être auroient-ils pu donner du ſecours aux Chretiens Japonois, s'ils avoient pouſſé avec diligence leurs découvertes de ce côté-là; car ils ſavoient très-bien par les Miſſionnaires & par d'autres canaux, qu'il y avoit entre les Iſles Marianes & celles du Japon un grand nombre d'autres Iſles, parmi leſquelles il s'en trouvoit de fort grandes; s'ils y avoient fait des établiſſemens, ou qu'ils euſſent ſeulement entretenu commerce avec leurs habitans, ils auroient peut-être joui autant & plus de celui du Japon, qu'en ayant directement correſpondance avec cet Empire (*f*). Auſſi les Eſpagnols n'ont-ils pas toujours négligé cet objet, & quels qu'ayent été les motifs qui les ont fait déſiſter de leurs efforts, ce n'a pas été certainement que la choſe fût impraticable. Il y a plus d'apparence que ç'a été par mépris pour tous les avantages qui ne ſont pas le fruit d'une conquête abſolue. Les

Quelques-uns des plus riches Pays du Monde ſont dans le voiſinage des Marianes.

Por-

(*a*) *Don Juan Gran y Montſalcon* Juſtification de la Conſervation de las Iſlas Filipinas. *Alonſo d'Ovalle* Relacion Hiſtor. del Reyno de Chile. *Atlas* Maritimus & Commercialis, p. 322.

(*b*) *Carreri*, T. V. L. III.

(*c*) *Herrera*, Ch. XXVII. D'*Ovalle* & Atlas Maritimus ubi ſup.

(*d*) Dictionn. Univ. de Commerce, l. c.

(*e*) Atlas Maritimus & Commercialis, p. 322.

(*f*) *Herrera* Deſcript. de las Indias Occid. *Hakluyt's* Collection of Voyages. Hiſt de la Chine, par *Martini*.

SECTION X. *Découvertes au Nord des Iſles* Marianes *&c.*

Portugais, il eſt vrai, aimerent bientôt le Commerce, & commencerent à adoucir leur caractere par les mœurs de l'Orient; mais on ne peut en dire autant des Eſpagnols (*a*). Ils conſervent leur caractere national dans tous Pays, & affectent de ne s'établir que dans les lieux où on les reconnoît pour Maîtres; mais cela même n'auroit pas dû les décourager, ils auroient pu trouver des Iſles, où un établiſſement protégé d'un bon Fort avec une Garniſon Eſpagnole, auroit répondu efficacement à toutes les fins qu'ils ſe propoſoient, & les auroit mis en poſſeſſion d'un Commerce qui auroit pu ſe lier auſſi aiſément avec les Philippines, qu'avec les Marianes (*b*).

Les Iſles de Liqueios *dans le voiſinage du* Japon *& de la* Chine.

Pour prouver la certitude, auſſi-bien que la probabilité de ce que nous avons avancé, obſervons que ces Iſles, ſi fameuſes parmi les premiers *Découvreurs*, & dont le véritable nom nous eſt à peine connu, ſont pleinement à portée des Marianes. Ce ſont les Iſles de *Liqueios* ou de *Riuku*, ſitués depuis le vingt-ſixieme juſqu'au trentieme degré de Latitude Septentrionale, ſeulement cinq degrés plus haut que la plus ſeptentrionale des Marianes. Les *Liqueios* ont les Iſles du Japon au Nord, le Continent de la Chine à l'Ouëſt, l'Iſle de Formoſe au Sud-Ouëſt, les Marianes un peu au Sud-Eſt, & l'Océan, ſans aucun Continent qui nous ſoit connu à l'Eſt (*c*). C'eſt un Archipel compoſé de pluſieurs petites Iſles, avec deux aſſez grandes au Nord, qu'on appelle par cette raiſon les grandes Liqueios, outre deux autres plus conſidérables que les autres à l'extrémité méridionale, qu'on nomme les petites Liqueios. C'eſt un principe reçu parmi les Japonois, que ces Iſles ſont les plus fertiles Contrées du Monde; ſi on les en croit les habitans font deux récoltes par an. Elles ſont principalement de riz, ils ont d'ailleurs d'autres grains, une grande variété d'excellens fruits, quantité de beſtiaux, quelque or & de riches aromates. Les habitans paſſent pour le Peuple le plus gai & le plus heureux de toute la Terre, quoiqu'ils ſoient dépendans de quatre, ſi ce n'eſt de cinq Maîtres. Ils ont leur Souverain particulier, qui porte comme l'Empereur du Japon le titre de *Dairi*; mais s'il a un Lieutenant temporel ou non, c'eſt ce que l'on ignore. Ils ſont tributaires du Prince de Saxuma, un des Princes du Japon, auquel ils payent annuellement une groſſe ſomme, outre les préſens qu'ils font quelquefois à l'Empereur. Ils raſſemblent auſſi tous les ans une ſomme conſidérable qu'ils font préſenter à l'Empereur de la Chine, pour lui témoigner leur reſpect (*d*). Il eſt vrai que l'on prétend que pluſieurs milliers de Chinois ſe ſont réfugiés dans ces Iſles, dans le tems de la derniere révolution, & qu'ils ſont aujourd'hui incorporés avec les Naturels, qu'ils ont vraiſemblablement perfectionnés dans l'Agriculture, les Manufactures & le Commerce: mais pour ce qui eſt de la Navigation, ces Inſulaires paſſoient pour

y

(*a*) *Galvano's* Diſcoveries &c. Dictionn. de Commerce. Atlas Maritimus &c,

(*b*) The Voyage of *Franciſco de Gualle*, in *Hakluyt's* Collection, Vol. II. p. 442. *Alonſo d'Ovalle* ubi ſup. *Purchas* Pilgrims, Vol. I. p. 370.

(*c*) *Ramuſio* Racolte delle Navigationi &c. T. I. fol. 369. *Herrera* ubi ſup. The Voyages of *Franc. Gualle*, l. c.

(*d*) *Herrera*, Ch. XXVI. *Purchas* L. V. Ch. XIV. Sect. 1. *Du Bois* Géogr. Mod.

Section X. *Découvertes au Nord des Isles Marianes &c.*

y être plus habiles que les Chinois, dans le tems de l'arrivée des Européens aux Indes; c'étoient auſſi les Négocians les plus francs & les plus eſtimés de tout l'Orient, où la profeſſion de Marchand a toujours été honorable, & où l'on voit encore pluſieurs Marchands qui vivent avec une magnificence égale à celle des Princes (*).

Caractere des Inſulaires, & par quelles voyes ils ſe ſont maintenus libres & heureux.

Ce qui diſtingue les Inſulaires des Liqueios, c'eſt leur amour de la tranquillité, & leur application aux Arts de la paix; au milieu des révolutions, qui ont non ſeulement troublé, mais plus ou moins détruit les Nations qui les environnoient, ils ſe ſont maintenus par-là à peu près dans le même état, dans la jouiſſance de leurs Loix, de leurs Coutumes, & dans l'exercice de la Navigation & du Commerce; c'eſt-là ce qui les a mis à couvert des maux, que leurs voiſins plus puiſſans & plus fiers ont cruellement reſſentis. La richeſſe de leurs Terres, & la douceur de leur Climat, au-lieu de les rendre pareſſeux, les ont portés à faire valoir autant qu'il leur a été poſſi-

(*) C'eſt des Voyageurs Européens, qui ont été par terre aux Indes avant que les Portugais euſſent découvert la route par le Cap de Bonne-Eſpérance, que nous apprenons que l'état de ces Pays & de leurs habitans étoit très-différent de ce que nous nous ſerions imaginés ſans ces Relations. L'Iſle d'Ormus étoit en ce tems-là, comme nous l'avons fait voir ailleurs (1), le centre du commerce de l'Inde extérieure, comme Malacca l'étoit pour l'Inde intérieure; c'étoit auſſi à Ormus que ſe faiſoit le peu de commerce que l'Europe avoit avec ces Pays éloignés; & l'on ne peut effectivement concevoir un lieu plus propre à cela. Les Marchands des Côtes d'Egypte, d'Arabie & de Perſe s'y rendoient d'un côté; & ceux de la Corée, de la Chine, du Japon, & peut-être de Pays plus éloignés, de l'autre; de-là vient que *Louis de Berthema* ou *Vertoman*, un des plus anciens Voyageurs, des Ouvrages duquel il nous reſte quelque choſe, dit qu'il croyoit qu'il y avoit plus de vaiſſeaux dans ce Port, que dans aucun autre du Monde, ce qui, vu le tems où il écrivoit, pouvoit bien être vrai (2). *Eduard Barboſa*, autre ancien Voyageur, dont on trouve encore les Ouvrages, quoiqu'imparfaitement, dans le meilleur Recueil de Voyages que nous ayons, parle des Inſulaires, dont il s'agit dans le texte, en ces termes (3). „ Tout du long des Côtes du Continent de la Chine il y a „ une multitude d'Iſles, & l'on dit qu'au-delà de ces Iſles il y a un très-grand Pays, „ que l'on croit être un Continent, d'où il venoit tous les ans à Malacca avec ceux de la „ Chine trois ou quatre vaiſſeaux, montés par des hommes blancs, qui étoient de grands „ Négocians & fort riches; car ils apportoient dans leurs vaiſſeaux de grandes quantités d'or en barres, de l'argent, toutes ſortes de grains, des fleurs, de belle porcelaine, & entre autres quelques pieces d'une beauté exquiſe, & d'autres riches marchandiſes, qu'ils troquoient pour du poivre & pour d'autres marchandiſes qu'ils trouvoient-là. „ Ces Peuples s'appellent *Liqueiens*, & ſuivant le témoignage unanime des habitans de „ Malacca, ils ſont fort différens des Chinois, & leur ſont très-ſupérieurs pour la franchiſe, les richeſſes & les habillemens; mais nous ne pouvons rien dire de plus de ces „ Peuples aujourd'hui, parcequ'ils ne ſont plus venus aux Indes depuis que les Portugais y ſont devenus les maîtres". Nous pouvons inférer de-là qu'il faut de l'adreſſe & des ménagemens pour trafiquer avec ces Inſulaires. On croiroit donc que les Eſpagnols, en conſidération des avantages qu'ils en pourroient retirer, pourroient ſe porter à commercer avec eux, ſans entreprendre ſur leur liberté, de la conſervation de laquelle leur commerce dépend ſelon toutes les apparences, & à laquelle ceux qui voudroient gagner avec eux, ne devroient pas attenter.

(1) Voy. ch. IV. ſect. V.
(2) Voy. ces Voyages dans *Eden* Hiſtory of Travaile.
(3) *Ramuſio* Racolte delle Navigationi & Viaggi, T. I. fol. 320 b.

SECTION X. *Découvertes au Nord des Isles Marianes &c.*

possible, les avantages que la Nature leur a accordés (*a*). Leurs champs sont cultivés avec tout le soin imaginable, & selon la qualité du sol ils y sement différentes sortes de grains. Après la récolte, ils séparent le fin, le grossier & celui qui est de rebut; ils prennent du premier pour leur usage, & pour l'exporter; du second ils font une sorte de biere assez agréable, nommée *Sacki*, qui donne cependant la colique, quand on la boit froide: le troisieme sert à faire une espece de liqueur forte, qu'ils appellent *Awamuri*. Ils cultivent aussi avec beaucoup d'application leurs jardins, où ils ont toutes sortes de racines, quantité de légumes, d'herbes médicinales, & de très-belles fleurs. Leur principale Manufacture sont des étoffes de soie, & ils en ont de plusieurs especes, dont ils s'habillent, ils ne laissent pas d'en avoir beaucoup pour l'exportation; ils ont aussi de la nacre de perles, & des *Couris*, qui sont fort recherchés au Japon, où quand ils sont parfaitement blancs, on les réduit en une poudre très-fine, dont on fait une espece de fard, dont l'un & l'autre Sexe se servent. Ils ont encore une autre sorte de coquilles plattes & polies, dont les Japonois se servent au-lieu de vîtres (*b*).

On pourroit découvrir d'autres Isles, dont les habitans ne sont pas moins industrieux & riches.

Comme l'industrie est le caractere distinctif de ces Insulaires, ils ont vraisemblablement trouvé le moyen de payer leur tribut au Japon & à la Chine du produit du commerce qu'ils y font; outre les productions de leurs propres Isles, ils portent au Japon les marchandises de la Chine, & à la Chine celles du Japon, par où ils gagnent beaucoup, & peut-être que la plus grande partie de l'or que l'on voit chez eux, est le fruit de ce commerce. Si donc les Espagnols s'étoient établis dans ces Isles, comme sans-contredit ils le pouvoient aisément, les marchandises de l'Europe & de l'Amérique y auroient sans-doute été bien reçues de ces habiles Négocians, & peut-être que les Japonois, nonobstant toutes les défenses, les auroient prises par cette voye (*c*). Il n'est nullement improbable qu'on ne pût trouver entre les Liqueios & les Marianes d'autres Isles qui ne manquent pas de riches marchandises, & l'on sait très-bien qu'il y a plusieurs amas de petites Isles à l'Ouëst, entre celles-ci & le Continent de la Chine, entre autres celles que nos Boucaniers ont appellées les Isles *Bashée*, où il se trouve de l'or, & quelques épiceries, pour ne rien dire des gommes & des drogues pour la teinture. Nous n'avons donc rien avancé de chimérique, & sans fondement, touchant les découvertes qu'on pourroit faire dans le voisinage de l'Archipel des Marianes, qu'on a souvent, faute de mûr examen, traitées avec tant de mépris (*d*) (*). Qu'il nous soit permis d'ajouter que si les Mission-

(*a*) *Charlevoix* Hist. du Japon, T. I. p. 9, 10.

(*b*) *Herrera*, Ch. XXVI. *Charlevoix*, T. VI. p. 28.

(*c*) *Harris* Collection of Voyages, Vol. I. p. 686.

(*d*) *Brentii* Tab. *Purchas*, L. V. Ch. XIV. Sect. I. Voy. la Carte Espagnole dans les Voyages d'*Anson*.

(*) Peut-être s'attendra-t-on que nous citions des autorités de plus fraîche date, & que l'on sera surpris que nous ne produisions que d'anciens Recueils, & des Voyageurs qui vivoient si long-tems avant notre tems. Nous répondrons en remarquant, que c'étoit le tems des découvertes, lorsque l'Empire des Espagnols étoit encore dans son accroissement, & avant qu'on eût inventé des Systêmes de commerce, & qu'on eût en conséquence

Section X. *Découvertes au Nord des Isles Marianes &c.*

sionnaires avoient suggéré quelque chose de pareil au Gouvernement d'Espagne, & qu'ils eussent offert leurs services pour l'éducation des jeunes Indiens, séquence de ces systêmes établi des Compagnies privilégiées chez les autres Nations. Depuis cette époque les choses ont été plutôt à reculons pour des entreprises de cette nature, & ce seroit envain que l'on chercheroit, depuis le commencement de ce siecle, des témoignages sur quelque entreprise de ce genre (1). Mais pour mettre la probabilité de ce que nous disons dans le texte au-dessus de tout doute, nous ferons connoître par le témoignage d'un témoin oculaire de notre Nation, quelle sorte de Peuple habite les Isles de *Bashée* ou de *Bachi*; & quand on verra combien sa Relation s'accorde avec ce que nous avons rapporté des habitans des Liqueios, excepté que ces derniers sont plus civilisés, mais en même tems moins libres, on ne pourra douter qu'une Nation douée de bon-sens, & qui a de l'humanité, pourroit faire de ces Peuples, qui sont nombreux, tout ce qu'elle voudroit. Notre Auteur observe d'abord, qu'il n'a apperçu aucune trace de Religion parmi eux; mais il ne faut pas conclure de-là qu'ils n'en ont point, parceque la plupart des Peuples de l'Orient gardent un profond secret là-dessus. Il ajoute qu'ils n'ont aucune forme de Gouvernement, sinon que les peres sont maîtres dans leur famille, & que les enfans les respectent & leur obéissent; il croit qu'ils ont néanmoins quelques Loix ou Coutumes, parcequ'il vit enterrer un jeune homme tout vif pour vol. Voici ce qu'il dit du caractere & de la maniere de vivre de ces Peuples (2). „ Ils n'ont qu'une „ femme, avec laquelle ils vivent fort bien, & les enfans sont fort obéissans au pere & „ à la mere. Les garçons vont à la pêche avec leurs peres, & les filles demeurent à la „ maison avec leurs meres. Quand elles ont assez de force, on les envoye aux plantations fouir des yams & des patates, dont elles apportent tous les jours au logis, sur „ leur tête, autant qu'il en faut pour toute la famille; car ils n'ont ni riz ni mahis. „ Leurs plantations sont dans les vallées, assez loin de leurs maisons. Chacun a un morceau de terre en propriété, qu'il cultive pour son usage, & dont il tire suffisamment „ pour ne rien emprunter de son voisin. Ils sont fort propres sur leurs personnes, tant „ les hommes que les femmes. Ce sont les gens les plus paisibles & les plus civils que „ j'aye jamais rencontrés. Je n'ai jamais remarqué qu'ils se soient mis en colere les uns „ contre les autres. J'ai vu avec admiration à bord de notre vaisseau vingt à trente bateaux tout à la fois, sans qu'il soit arrivé le moindre démêlé. Au contraire tout étoit „ paisible & honnête, chacun tâchoit de se secourir dans le besoin. Nul bruit, nulle „ apparence de mécontentement, & quoiqu'il arrivât quelquefois des traverses qui auroient pu mettre d'autres gens aux mains, tout cela néanmoins ne fut pas capable de „ les émouvoir. Ils boivent aussi quelquefois & s'échauffent en buvant, cependant je „ n'ai jamais remarqué pour cela le moindre emportement en eux. Non seulement ils „ sont honnêtes entre eux, mais aussi fort obligeans & fort généreux à l'égard des E„ trangers, & contre l'ordinaire leurs enfans ne nous faisoient rien de desobligeant. A„ la-vérité quand nous allions chez eux les femmes nous demandoient modestement quel„ ques guenilles, ou petits morceaux de toile pour envelopper leurs enfans, ce qu'elles „ faisoient en nous les montrant. Il est ordinaire de demander parmi toutes ces Nations „ sauvages, cependant on demandoit ici avec moins d'importunité qu'ailleurs. Pour les „ hommes ils ne demandent jamais rien". Ces Insulaires ont aussi des Barques bien bâties, la plupart petites, ils en ont pourtant d'assez grandes pour porter quarante ou cinquante hommes; celles-ci ont douze ou quatorze rames d'un côté. Il n'y a rien d'improbable & d'absurde à supposer que ces Peuples sont fort déchus de ce qu'ils ont été autrefois; car puisqu'ils ont encore des Loix, c'est une preuve qu'ils ont eu autrefois une forme de Gouvernement, qui ayant été tout-à-fait renversée, l'autorité est revenue à ceux qui la tiennent de la nature. Leur équité & leur humanité sont aussi des restes de tems plus

(1) Discourse of *Lopez Vaz* concerning the Spanish Power in the Indies, in *Hakluyt's* Voyage, Vol. III. p. 778. *Monson's* Naval. Tracts, in *Churchill's* Collect. Vol. III. p. 437. *Mun's* advantages of Foreign. Trade.

(2) *Dampier*, Voy. T. II. p. m. 131, 132.

SECTION X.

Découvertes au Nord des Iſles Marianes &c.

diens, de maniere à les rendre propres à exécuter des projets de cette nature, ils auroient rendu un double ſervice aux Naturels & à leurs Maîtres, en leur inſpirant des principes d'induſtrie & le goût des Arts, ils auroient réveillé les ſemences de civilité & de qualités ſociales, que ces Peuples doivent avoir conſervées, s'il y a quelque vérité dans la conjecture des Miſſionnaires, qu'ils ſont deſcendus en partie des Japonois, & en partie des Tagales, deux Nations qui ont de grandes qualités, qui ont pu aiſément s'obſcurcir, & en quelque façon ſe perdre, par la barbarie qui a ſuivi par degrés leur éloignement du Pays de leur origine, & la privation de tout commerce avec leurs compatriotes (*a*).

Un autre avantage que les Eſpagnols pouvoient raiſonnablement eſpérer d'un commerce étroit avec les habitans des Liqueios, c'étoit d'acquérir quelque avantage du commerce caché de l'Orient. Car c'eſt une choſe très-connue, quoique nous ne puiſſions en marquer les détails, qu'avant l'arrivée des Européens, les Chinois, les Japonois & les habitans de ces Iſles faiſoient un commerce fort conſidérable dans la plus grande partie des Indes; bien que les deux dernieres de ces Nations l'ayent abandonné depuis, cependant ou elles ont conſervé d'autres branches de commerce, ou elles en ont ouvert un nouveau au Nord & à l'Ouëſt, ſur-tout avec les Iſles qui ſont entre la Corée & le Japon. Il ne peut donc y avoir de difficultés inſurmontables à tirer de ces Inſulaires ſur ce ſujet des lumieres, qu'il n'y a pas d'apparence que l'on puiſſe avoir par aucune autre voye. Si les Eſpagnols ou leurs Miſſionnaires conſervent encore le même zele pour la propagation de l'Evangile, c'eſt-là un nouvel aiguillon pour eux, & l'on ne peut imaginer de moyen en apparence plus propre à ſe procurer l'entrée de quelqu'un des Pays de l'Empire du Japon (*b*). En retour des lumieres qu'ils recevroient, les Miſſionnaires pourroient de leur côté donner à ces Inſulaires des connoiſſances plus juſtes, qu'ils n'ont peut-être de l'Aſtronomie, de la Coſmographie & de la Navigation; & comme ils ont naturellement de la diſpoſition pour ces Sciences, on pourroit bientôt les engager à faire uſage des progrès qu'ils y auroient fait, ſuivant les directions, & en quelque meſure à l'avantage de leurs Maîtres (*c*).

Avantages d'avoir un Port dans quelque Iſle plus Septentrionale.

Si par ces moyens, & par d'autres qu'une correſpondance avec ces Inſulaires pourroit ſelon les apparences fournir, les Eſpagnols pouvoient découvrir

(*a*) *Ramuſio* Racolto delle Navigationi e Viaggi, T. I. fol. 369.
(*b*) *Dampier* Voy.
(*c*) *Navarette* Tratados Hiſtoricos &c. *Hakluyt's* Collect. of Voyages.

plus heureux; & leur goût pour le Commerce eſt probablement auſſi un reſte de la diſpoſition, qui autrefois les a mis en état de faire un commerce plus étendu; car il n'y a rien de plus certain, que les Nations Indiennes déteſtent toute gêne à cet égard, & quoiqu'ils en ayent été privés depuis ſi long-tems, ils ſoupirent après un commerce libre (1). D'autre part il eſt aiſé de comprendre, combien ces Peuples, même tels qu'ils ſont, pourroient être utiles à ceux qui voudroient ſimplement protéger & encourager leur commerce, en conſidération de quelque tribut ou d'autres ſervices.

(1) *Maffei* Hiſt. Indic. L. V. *Grotius* Hiſt. Belg. L. X. XV. *Dampier.*

vrir quelque Isle plus au Nord, où le Galion de Manille pût toucher & trouver des rafraîchissemens, ce seroit un avantage inexprimable pour ce commerce, & en peu d'années on sauveroit la vie à autant de personnes qu'il en faudroit pour faire un pareil établissement, dont on pourroit retirer même plusieurs autres avantages, que nous ne pouvons deviner (*a*). Nous pouvons cependant ajouter, que cela faciliteroit aussi le commerce en droiture entre le Mexique & la Chine, ce qui, tout extraordinaire & chimérique que cela puisse paroître à des Lecteurs modernes, n'a pas laissé d'être tenté il y a deux cens ans, lorsque les Espagnols, en vertu de l'union du Portugal avec l'Espagne, étoient maîtres de Macao, desorte qu'à cet égard nous raisonnons sur une maxime inconteſtable, que ce qui a été peut être; & que ce que les Espagnols ont pu faire il y a si longtems, ils pourroient le faire encore, ayant plus de secours qu'ils n'en avoient alors (*b*). Nous savons aussi que dans ces voyages, & en d'autres postérieurs, on a reconnu des Isles qui promettoient beaucoup, & entre autres une fort grande, à la hauteur d'un peu plus de trente-sept degrés, qu'aucun vaisseau cependant ne se donne la peine d'examiner dans le cours d'un voyage si long & si hazardeux; & quand même ils auroient envie de le faire, ils sont tellement liés par leurs instructions, qu'ils ne le peuvent absolument point. Cependant si en faisant ainsi peu à peu des découvertes, on pouvoit trouver quelque Isle propre à ce que nous disons, il n'y a point de doute que les Espagnols seroient bien aises de cette nouvelle acquisition, indépendamment de l'espérance qu'ils auroient qu'elle pourroit ressembler à ces Isles abondantes en argent, dont ils ont tant de Relations par tradition, comme nous l'avons déja dit (*c*) (*).

Section X. *Découvertes au Nord des Isles Marianes &c.*

Il

(*a*) *Herrera*, C. XXVI. *Galvano's* Discoveries. *Carreri* T. V. L. III.

(*b*) *Herrera*, Descript. de las Indias Occid. XXVIII. *Will. Monson's* Naval Tracts in *Churchill's* Collection. Description of the English Province of Carolina, by *D. Coxe*, Esq. p. 65.

(*c*) *Herrera*, l. c. C. XXVI. *Galvano's* Discoveries. The Voyage of *Francisco de Gualle* in *Hakluyts* Collection. Vol. II.

(*) On objectera peut-être, que les Espagnols ayant pratiqué depuis si longtems cette Navigation, doivent non seulement la connoître mieux que personne, mais aussi avoir découvert depuis longtems les Continens & les Isles qui sont entre deux, & qu'ils les auroient certainement examinés & s'en seroient mis en possession, s'ils avoient cru qu'on en pût retirer quelques-uns des avantages dont nous avons parlé. On dira encore, que les vues des Princes & des Politiques sont très-différentes des visions de quelques Spéculatifs, qui voyagent dans leur cabinet, font des découvertes sur le papier, & forment des projets qu'ils admirent, de même que les gens qui ont le même tour d'esprit, mais dont les habiles Ministres se moquent. Le fait n'est point contesté, mais la question est qui a raison? Princes & Politiques sont de grands noms, des gens éclairés & qui ont de la sagacité sont de grands hommes. Les premiers sont généralement occupés de ce qui se passe de leur tems, les autres examinent ce qui s'est passé avant eux, & pensent au bien de la Postérité. Ce n'est pas *Ferdinand*, bienqu'honoré des titres de *Sage*, de *Grand* & de *Catholique*, qui a découvert le Nouveau Monde, mais le pauvre *Colomb*, qu'on avoit traité de visionnaire, & dont les vastes projets auroient été étouffés dans leur naissance, si la Reine *Isabelle* ne l'eût mis en état de les exécuter, en mettant ses pierreries en gage (1).

Ve-

(1) *Herrera*, Dec. I. L. I. C. 9.

SECTION X.

Découverte au Nord des Iſles Marianes *&c.*

Il dépend donc d'eux, ſi après mûre délibération ils jugent que cela leur ſoit avantageux, de réſoudre avec certitude ce qui depuis ſi longtems paſſe pour un problême, ſavoir s'il y a un paſſage par le Nord-Ouëſt dans la Mer du Sud. On pourroit douter peut-être avec quelque fondement, ſi cette découverte, ſuppoſé qu'elle ſoit poſſible, ſeroit agréable ou non aux Eſpagnols (*a*). C'eſt à eux à le décider; mais ce qu'il y a de bien certain, c'eſt qu'ils en ſont mieux inſtruits que perſonne, ſi l'on peut compter ſur un fait qui ſe trouve dans quelques Mémoires, qu'en 1609 un vaiſſeau qui alloit d'Acapulco aux Philippines fut chaſſé par la tempête par ce Détroit, & après avoir touché à un Port d'Irlande il ſe rendit heureuſement à Lisbonne, où les Journaux des Pilotes furent brûlés par ordre de Sa Majeſté Catholique, pour empêcher les autres Nations de découvrir ce paſſage, ce qui eſt très-probable, ſuppoſé la vérité du fait (*b*). A tout événement il ne peut être préjudiciable à la Couronne d'Eſpagne de parvenir à la certitude ſur cet article, d'autant plus que les choſes ont tellement changé de face, qu'on enviſageroit peut-être une nouvelle route ſous un tout autre point de vue, qu'en ce tems-là (*c*) (*).

Les Eſpagnols *pourroient ſavoir s'il y a un paſſage au Nord-Ouëſt.*

Les

(*a*) *Humphry Gilbert's* Diſcourſe to prove a Nord Weſt paſſage. Ch. VII. *Purchas* Pilgrims. Vol. III. p. 8. 49.

(*b*) *Henri Hawkes*, Relation adreſſed to *R. Hakluyt.*

(*c*) *Will. Monſon's* Naval Tracts, in *Churchill's* Collect. Vol. III. p. 428, 429, 445.

Venons à l'article dont il s'agit ici. On trouve dans quelques Cartes Eſpagnoles un grand nombre d'Iſles marquées à une grande hauteur, en d'autres il n'y en a que très-peu, & nous en avons dit la raiſon. Il eſt néanmoins très-certain, qu'il n'y a gueres plus de treize degrés de Latitude entre la plus Septentrionale des Marianes & l'Archipel découvert à l'Eſt du Japon en 1716, qui eſt directement au Nord des Marianes, & l'on voit dans cet eſpace, ſur quelques Cartes Eſpagnoles, entre trente & quarante Iſles, deſorte qu'on ne peut nier que l'on ne puiſſe les découvrir entierement avec la plus grande facilité (1). D'ailleurs *Don Juan de Gama* découvrit un Continent, ou au moins une fort grande Iſle à une beaucoup plus grande Latitude à l'Eſt du Japon au Nord de ces Iſles, enſorte qu'il n'y a rien d'improbable ou de difficile, bien moins d'abſurde dans ce que nous avons avancé (2); au contraire il eſt très-certain qu'il y a de tels Pays, & on pourra ſavoir ſans peine quels Pays ce ſont, quand il plaira aux Eſpagnols. Quels ſont les motifs qui les empêchent de faire ces ſortes de découvertes, c'eſt une autre queſtion, que nous n'avons pas deſſein de traiter expreſſément, parceque nous n'avons pas de lumieres ſuffiſantes ſur cet article; mais quelque ſages & bien fondés que ſoient ces motifs, ils doivent tirer leur origine des circonſtances de leurs affaires & de la nature de leur Gouvernement, qui ſont évidemment des choſes qui ne nous regardent point; nous n'enviſageons ſimplement les Eſpagnols dans cette Section comme poſſeſſeurs de ces Pays, & comme en état en cette qualité de les faire ſervir aux uſages qu'ils jugent à propos, & entre autres à ceux que nous indiquons.

(*) Il eſt de la derniere importance pour entendre ce ſujet à fonds, de connoître & de comparer enſemble les notions que les Eſpagnols avoient dans les premiers tems touchant la probabilité du Détroit par lequel on pourroit par le Nord Ouëſt entrer dans les Mers du Sud. Nous avons parlé au commencement de cette Section de l'expédition de *Don Garcie de Loayſa* aux Molucques par le Détroit de Magellan. Il y avoit un habile Pilote, nomme *Eſtevan Gomez*, qui auroit fort ſouhaitté d'être du voyage, mais que

(1) Voy. la Carte Eſpagnole de l'Océan Pacifique dans le Voyage d'*Anſon*.

(2) Mappe-monde à l'uſage du Roi, par *G. De Liſle*.

Section X.

Découvertes au Nord des Iſles Marianes &c.

Les Eſpagnols établis en Amérique doivent auſſi ſavoir, s'il eſt vrai, comme on l'a dit, que les Indiens du Nord-Ouëſt de l'Amérique, derriere la

Les Eſpagnols pourroient au

que l'on ne voulut point prendre (1). Ce Pilote avoit propoſé à Charlequint la découverte du paſſage du Nord-Ouëſt pour aller à la Mer du Sud. On ne l'écouta point : piqué de cet affront, il propoſa au Comte *d'Aranda* & à quelques autres d'aller par cette route aux Molucques; ils lui équiperent un vaiſſeau pour l'exécution de ce projet en 1525: il mit dix mois à ſon voyage, il ſe rendit d'abord à Cuba, enſuite il porta au Nord juſqu'à la hauteur du Cap Raze, à quarante-ſix degrés de Latitude Septentrionale; le courage lui ayant manqué alors il revint à la Coruna (2). Une miſérable équivoque le perdit de réputation, & ce qu'il y a de plus ſingulier fit tort au paſſage par le Nord-Ouëſt. Lorſque le vaiſſeau entra dans le Port, quelqu'un demanda ce qu'ils avoient à bord? Un des Mariniers répondit *Eſclavos*, des Eſclaves; quelqu'un qui étoit au guet ſur le rivage, entendit *Clavos*, des Cloux, ſe rendit en poſte à la Cour, & y porta la nouvelle que *Gomez* étoit revenu des Molucques chargé d'épiceries, ce qui, après que la bévue fut découverte, l'expoſa lui & ſes patrons à la riſée (3). Mais ſi ce paſſage perdit crédit en Europe, les Portugais & les Eſpagnols qui étoient aux Indes, demeurerent fermement perſuadés qu'il y en avoit un; c'eſt ce qui paroît, entre autres, par la Relation d'un de nos compatriotes, écrite en 1572, après avoir demeuré cinq ans à la Nouvelle Eſpagne (4). „ Il y a, dit-il, à l'Ouëſt de Mexique, un Port ſur la Mer du Sud, „ nommé *Puerto d'Acapulco*, où ſont les vaiſſeaux dont ils ſe ſervent ordinairement „ pour la Navigation de la Chine, qu'ils ont nouvellement découverte. Ce Port eſt à „ ſoixante lieues de Mexique. Il y a un autre Port ſur la Mer du Sud, nommé Culia„ can, qui eſt à l'Ouëſt tirant vers le Nord de Mexique, & à deux cens lieues de cet„ te ville; c'eſt-là où les Eſpagnols ont fait bâtir deux vaiſſeaux pour chercher le Dé„ troit ou le Golphe qui eſt, diſent-ils, entre le New-foundland & le Groenland, & „ qu'ils appellent le Détroit des Anglois, qui juſqu'à préſent n'a pas été parfaitement „ découvert; ils aſſurent que ce Détroit n'eſt pas loin du Continent de la Chine, que les „ Eſpagnols diſent être prodigieuſement riche."

Cet Auteur écrivoit ce qu'il avoit appris, nous allons citer le ſentiment d'un Eſpagnol, qui écrivoit ſur ſa propre expérience, & qui rapporte des faits dans la Relation de ſon retour de la Chine à la Nouvelle Eſpagne (5). „ En courant ainſi Eſt „ & Nord environ trois-cens lieues depuis le Japon, nous trouvâmes une mer fort „ haute, avec un courant qui venoit du Nord & du Nord-Ouëſt, la mer libre & lar„ ge, ſans rencontrer rien qui nous arrêtât dans la route que nous fîmes; & quelque „ vent qu'il ſoufflât, la mer fut toujours haute, & le courant le même, pendant ſept „ cens lieues. A environ deux-cens lieues des Côtes & des Terres de la Nouvelle Eſ„ pagne, nous commençâmes à perdre cette haute mer & ce courant; c'eſt ce qui me „ perſuade très-ſurement, que vous trouverez un Canal ou Détroit entre le Continent „ de la Nouvelle Eſpagne & les Terres de l'Aſie & de la Tartarie: nous trouvâmes „ auſſi dans toute cette étendue de ſept-cens lieues quantité de baleines & d'autres poiſ„ ſons, que les Eſpagnols nomment *Atuns* ou Thons, qu'on trouve en grand nombre ſur „ la Côte de Gibraltar en Eſpagne; nous vîmes auſſi des Albicores & des Bonites, qui „ ſont tous des poiſſons qui ſe tiennent ordinairement dans les Canaux, les Détroits, & „ dans les lieux où il y a des courans, pour frayer; ce qui me fait croire encore plus, „ qu'il doit y avoir-là quelque part un Détroit par où l'on peut paſſer." Paſſons des Relations & des Conjectures à des Faits. M. *Michel Locke*, Marchand Anglois, qui étoit à Veniſe en 1596, y fit connoiſſance avec un Pilote Grec, dont le véritable nom étoit *Apoſtolos Valerianos*, & que les Eſpagnols appelloient *Juan de Fuca*; cet homme avoit fait deux voyages par ordre du Viceroi de la Nouvelle Eſpagne, le dernier en 1592, pour

(1) Diſcourſes and Propoſals relating to a Nord Weſt paſſage.
(2) *Galvano's* Diſcoveries.
(3) *Monſon's* Naval Tracts, l. c.
(4) *H. Hawke's* Relation of his Obſervations in New Spain, *ubi ſup.*
(5) The Voyage of *Franç. de Gualle*, in *Hakluyt's* Collection, Vol. II. p. 442.

SECTION X.

Découvertes au Nord des Iſles Marianes &c.

la Californie, ont commerce avec les habitans de l'Aſie, des Continens ou des Iſles qui ſont entre l'Aſie & l'Amérique; les Eſpagnols tant de l'Amérique que de l'Europe de même que les autres Nations, l'ont cru autrefois fermement, tant ſur des raiſons que ſur des autorités. Il eſt vrai auſſi que ce ſentiment a été fortement combattu, & que depuis quelques années il en a été peu queſtion. Mais l'incertitude ou le ſilence ne concluent rien ſur la nature du fait, ni ſur ſon importance (*a*). Les Eſpagnols, ou au moins les Jéſuites ſous leur protection, ont des miſſions conſidérables dans la Californie & dans le Pays de Quivira, qui pourroient aiſément éclaircir le doute; & cet éclairciſſement devroit paroître de la derniere importance à la Cour d'Eſpagne, par des raiſons que l'on verra en leur lieu, ſi elle comprenoit & peſoit mûrement ſes véritables intérêts dans les Indes. Après avoir été en poſſeſſion de ces Pays depuis plus de deux ſiecles & demi, il eſt certainement plus que tems de s'inſtruire de tout ce qui y a du rapport, & de tous les avantages qu'on en peut retirer, ſans quoi ce ſont des Pays qui ſont plutôt découverts que poſſédés, ſi cette poſſeſſion ne conſiſte qu'à les garder ſans en profiter, ou pour mieux dire c'eſt les retenir à d'autres, qui en ſauroient tirer meilleur parti (*b*) Cette conduite paroîtra d'autant plus hors de ſaiſon, ſi l'on conſidere qu'il y a plus de deux-cens ans, que ceux qui ont connu le mieux les intérêts de l'Eſpagne dans ces Pays, ont condamné cette humeur de garder ſans faire valoir; de ſorte que ce que nous diſons n'eſt ni étranger au ſujet, ni incompatible avec le génie de la Nation Eſpagnole; ce ſont au contraire des projets propoſés par leurs propres Auteurs, qui les ont maniés en maîtres, & ſur leſquels ils ont

moins ſavoir, s'il y a commerce entre les Indiens du Nord & les Peuples Orientaux.

(*a*) *Joſ. Acoſta*, Hiſtoria Natural ei Moral de las Indias L. II. Seville 1590 in 4to. *Gomara* Hiſt. Gén. des Indes, L. VI. Ch. 17. *Hakluyt's* Voyag. p. 562. de l'Edition originale.

(*b*) *Herrera* Ch. XXVI. Voy. de *Franç. Gualle*, l. c. *Hakluyt's* Collection. Vol. II. p. 429.

pour découvrir ce Détroit, & il aſſuroit qu'il l'avoit découvert entre le quarante-ſeptieme & le quarante-huitieme degré de Latitude: ce Détroit avoit trente lieues de largeur à ſon embouchure, avec un Cap du côté du Nord-Ouëſt, remarquable par un Rocher qui s'élevoit en forme de pyramide. Il navigea pendant quelque tems dans ce Détroit, découvrant pluſieurs Iſles, & ayant une mer ouverte, & libre au Nord-Eſt (1). A ſon retour à Acapulco, le Viceroi le combla de louanges, & lui conſeilla de ſe rendre à la Cour de Madrid, muni de bons certificats, pour ſolliciter une recompenſe proportionnée à l'importance du ſervice qu'il avoit rendu au Roi Catholique. S'y étant rendu, on le reçut avec de grandes marques d'approbation & d'eſtime; mais ne recevant après de longues ſollicitations que des promeſſes réitérées, il s'en retourna dans ſon Pays, vivement piqué contre les Eſpagnols: par le moyen de *M. Locke* il fit offrir ſes ſervices à la Reine *Elizabeth*, s'engageant de découvrir ce Détroit depuis un bout juſqu'à l'autre dans l'eſpace de trente jours, avec un vaiſſeau de quarante tonneaux & une pinaſſe. Cette propoſition fut très-bien reçue en Angleterre, mais la Reine étoit ſi ménagere, que faute de cent livres ſterling pour défrayer le Pilote, on différa juſqu'à ce qu'il mourût (2). Nous avons encore des preuves inconteſtables, que ce M. *Michel Locke* étoit un homme curieux & infatigable, dans un Exemplaire du *Recueil de Voyages* de *Ramuſio*, chargé de remarques en marge de ſa propre main, qui eſt à-préſent dans la Bibliotheque de M. *Robert Harper* de *Lincoln's-inn*.

(1) *Hakluyt's* Collection. Vol. I. p. 412. (2) *Purches* Pilgrims, Vol. III. p. 849, 850.

SECTION X.

Découvertes au Nord des Iſles Marianes &c.

ont inſiſté comme abſolument néceſſaires pour lier enſemble les différentes parties des Indes Eſpagnoles, & pour rendre complet ce plan d'empire, ouvert par les découvertes, fondé par les conquêtes, & qui doit être maintenu, affermi, & perfectionné par une ſage & habile Politique (*a*).

Quatre Projets pour ouvrir une communication entre les Mers du Nord & du Sud.

Nous trouvons qu'on a propoſé quatre différens Projets pour ouvrir un paſſage des Mers du Nord dans celles du Sud, indépendamment du Détroit de Magellan, & du paſſage par le Nord-Ouëſt, ſuppoſé qu'il exiſte. Le grand but de tous ces Projets étoit de rendre la navigation d'Eſpagne aux Philippines praticable, ſans être expoſé aux inconvéniens que l'on avoit éprouvés en paſſant par le Détroit de Magellan, & que l'on ſuppoſoit qui ſe rencontroient dans le paſſage par le Nord-Ouëſt (*b*). Tous ces Projets étoient fondés évidemment ſur la ſuppoſition, qu'il étoit du véritable intérêt de l'Eſpagne d'entretenir une étroite & conſtante correſpondance entre ſes Colonies quelconques, & entre ces Colonies & l'Eſpagne. Ceux qui propoſoient, & ceux qui appuyoient ces Projets, étoient convaincus que cette correſpondance réguliere étoit néceſſaire pour l'avantage réciproque des Colonies, en les mettant en état de ſe ſecourir & de s'enrichir les unes les autres, & que c'étoient le moyen de les bien peupler, & de porter ceux qui y étoient à faire valoir leurs talens pour leur propre bien & pour le ſervice du Public; que d'ailleurs cela tourneroit à l'utilité de l'Eſpagne (*c*). En adoptant un de ces Projets les Colonies n'auroient plus reçu les marchandiſes & les manufactures d'Europe, que d'Eſpagne, ou par ſa permiſſion, & en même tems les riches productions des Indes Orientales & Occidentales auroient dû être tranſportées en Eſpagne (*).

Ils

(*a*) *Galvano's* Diſcoveries. *De Gualle* & *Carreri.*

(*b*) *Galvano's* Diſcoveries. *Alonzo d'Ovalle*, Relacion Hiſt. del Reyne de Chile, L. II.

(*c*) *Galvano. D. Juan Gran y Montfalcon* Juſtification &c. *Herrera.* C. 4. *Comara* L. VI. C. 17.

(*) Tous les projets imaginés pour ouvrir un paſſage aiſé des Mers du Nord dans celles du Sud, doivent être enviſagés comme autant de tentatives pour accomplir le premier & grand deſſein de *Colomb*, dont nous avons ſouvent parlé, d'aller aux Indes Orientales par l'Occident (1). Ceux qui ont le mieux entendu les intérêts de la Couronne d'Eſpagne ont toujours continué à regarder comme le grand objet le moyen de réunir les principales ſources de commerce, & d'aſſurer par-là à la Couronne d'Eſpagne tous les avantages du plus riche commerce du Monde. Le premier de ces paſſages, dont nous avons parlé, eſt entre le *Golphe de St. Michel* dans la Mer du Sud, & le Golphe d'*Uraba* dans celle du Nord. La Riviere de Darien ſe jette dans le dernier, & le paſſage par la Province que les Eſpagnols appellent *Terre-ferme* eſt environ de vingt-cinq lieues (2). Il n'y a point de doute que cela ne fût aſſez commode, ſi le Pays étoit bien peuplé, que la terre y fût bien cultivée, & ſi les chemins étoient rendus commodes. Mais ces trois choſes, abſolument néceſſaires pour prendre cette route, rencontreroient de grands, ſinon d'inſurmontables obſtacles. D'abord le Pays eſt naturellement aride, ce qui fait que l'air y eſt fort mal-ſain. Les terres baſſes ſont marécageuſes, en creuſant à un pied de profondeur on trouve de l'eau puante, également nuiſible & deſagréable (3); ainſi nous n'en dirons pas da-

(1) *Herrera*, Dec. I. L. I. C. 7. *Alonzo d'Ovalle* ubi ſup.

(2) *Galvano's* Diſcoveries.

(3) *P. Martyr*, Dec. III. L. VI.

SECTION IX. *Découvertes au Nord des Isles Marianes &c.*

Ils concevoient, & l'on ne peut assigner de bonne raison pour juger qu'ils se trompassent, que plus on pourroit rendre faciles & surs les voyages entre leurs Colonies éloignées, serrer & étendre le commerce entre elles, plus l'esprit d'industrie regneroit parmi les habitans, plus ils acquerroient de richesses, plus leur Commerce & par une suite naturelle leur Marine fleuriroient, & par conséquent plus le commerce exclusif auquel elles seroient liées avec l'Espagne seroit lucratif. Tel étoit l'ancien Système de la Puissance des Espagnols dans les Indes, formé pour l'assurer, la maintenir & l'étendre; c'étoient-là des moyens par lesquels on vouloit entretenir l'esprit par lequel on avoit acquis ces Pays, & la méthode par laquelle on tâchoit d'a-

Utilité de ces Projets.

davantage sur cet article, La seconde route est entre *Panama* & *Porto Bello*, dont nous parlons suffisamment dans le texte. La troisieme, par le Lac de *Nicaragua*, seroit si courte, si aisée & si commode, qu'il est bien difficile de deviner pourquoi elle n'a pas été tentée ou suivie. Ce Lac d'eau douce est peut-être le plus beau qu'il y ait dans le Monde, eu égard au Pays qui l'environne; il est si riche, si agréable & si sain, que lorsque les Espagnols y arriverent, il l'appellerent le *Paradis de Mahomet*, & on le nomme à juste titre le *Jardin de l'Amérique* (1). Il y a deux grandes villes sur le Lac, *Léon* & *Grenade*, outre plusieurs autres villes bien peuplées. Ce Lac a cent-trente milles de long, & communique avec la Mer du Nord par la Riviere de *Desaguaderos*, à l'embouchure de laquelle on pourroit faire un bon Port. Il y a aussi une belle Riviere qui se jette dans la Mer du Sud, elle est navigable jusqu'à peu de distance de la ville de Léon; outre que le Port spacieux & commode de *Realejo*, où ils bâtissent de bons vaisseaux, n'en est pas loin (2). Comme le Pays de Nicaragua est un des mieux peuplés, pour ne pas dire le plus peuplé de toutes les Provinces de la Nouvelle Espagne, y ayant près de cinq-cens mille Indiens, qui vivent heureux, & parfaitement libres, plusieurs même sont fort à leur aise, & ont gagné du bien par le Commerce, on ne perdroit point de tems à exécuter le projet d'ouvrir un passage par-là; aussitôt qu'on en auroit reçu la permission d'Europe, il s'exécuteroit de lui-même (3). La quatrieme route est par la Province de *Honduras*; la distance d'une Mer à l'autre y est à-la-vérité de cinquante-trois lieues, depuis *Puerto di Cavallos*, sur la Mer du Nord, jusqu'à la Baye de *Fonseca* dans celle du Sud; mais à la faveur de deux Rivieres qui contribuent à former ces Ports, le passage par terre n'auroit été que de quelques milles (4). Comme on en eut informé *Philippe* II. il chargea *Batista Antonelli*, habile Ingénieur, d'examiner la chose, ce qui prouve qu'en ce tems-là de pareilles propositions étoient reçues. *Antonelli* convint que la communication étoit praticable, mais il jugea qu'elle auroit tant d'inconvéniens, qu'il n'encouragea point de la tenter (5). Nous pouvons ajouter une cinquieme route, qui, bienque la moins commode, est la seule qu'on suive; c'est celle d'*Acapulco* à *Vera-Cruz*, dont nous avons parlé ailleurs. Il paroit que les Espagnols ont eu trois grandes raisons de fixer & de continuer dans ces deux Ports le commerce entre les Indes Orientales & Occidentales. La premiere est la grande difficulté qu'ils ont trouvée à revenir des Philippines & même des Marianes, en navigeant entre les Tropiques. La seconde, que bienque le chemin d'Acapulco à la Vera Cruz soit par terre & fort long, il est très-sûr. La troisieme, qu'ils ont été longtems peu portés au commerce des Indes Orientales, parcequ'il emportoit beaucoup d'argent (6). Il n'est pas néanmoins impossible qu'on ne trouve les moyens de diminuer, sinon de lever entierement ces difficultés, & de mettre cette correspondance sur un meilleur pied qu'elle ne l'est à présent.

(1) *Hieron. Benzoni*, novæ novi Orbis Hist. L. II. C. 16. Voyag. de *Coreal*, T. I. P. I. C. 5.

(2) *Gomara*, Hist. Gén. des Indes, L. VI. Ch. 4 & 7. *Dampier* T. II. p. 283 & suiv. Atlas Maritimus & Commercialis, p. 322.

(3) *Coreal*, ubi sup.

(4) *Galvano's* Discoveries.

(5) *Herrera*, Descript. de las Indias Occid. Cap. XIII.

(6) *Herrera* C. III. *Alonzo d'Ovalle*, ubi sup. L. II. C. 4. Atlas Maritimus & Commercialis, p. 322.

d'avoir les forces néceſſaires pour conſerver & couvrir ces conquêtes qui ſe multiplioient, & de prévenir les inconvéniens qui naiſſent du défaut de circulation des richeſſes & de la puiſſance, par une circulation continuelle & rapide des unes & de l'autre: on trouvoit qu'en employant ainſi les Peuples & ceux qui les gouvernoient, on les empêcheroit de tomber dans l'indolence & le luxe, & que l'on retireroit de leur travail un juſte tribut dû au Pays de leur origine, pour les forces qu'elle leur avoit originairement données, & pour tous les ſecours qu'ils en avoient reçus (*a*). C'étoit-là ſans-contrédit une méthode très-praticable pour maintenir les choſes dans un état floriſſant, propre à répondre aux vues du Prince & du Peuple, & d'entretenir ce courage & cette vigueur qui avoit donné naiſſance à cet étonnant Empire.

SECTION X. *Découvertes au Nord des Iſles Marianes &c.*

Suivant le ſentiment d'un habile & judicieux Auteur, qui dédia le grand Ouvrage qu'il compoſa au Roi Catholique, de tous les Projets propoſés, celui qui méritoit la préférence, étoit de faire venir les vaiſſeaux des Indes Orientales à *Panama* dans la Mer du Sud, d'où leur charge pouvoit être tranſportée ſans beaucoup de peine, par un chemin aiſé de quatre lieues à la Riviere de *Chagre*; delà ſur des barques légeres à *Nombre de Dios* ou *Porto Bello*, où avec les produits de l'Amérique on l'auroit embarquée ſur les Galions pour l'Europe. Ce Plan lui paroiſſoit avantageux à divers égards; parlà le voyage entre les deux Indes ſe faiſoit de la maniere la plus courte, en faiſant cours preſque toujours ſous le même degré de Latitude, parallélement à la Ligne, & à peu de diſtance de la Ligne, en traverſant ainſi l'Océan Pacifique, proprement dit, en peu de tems, & preſque ſans riſque (*b*). D'ailleurs ce plan ne changeoit gueres rien à la méthode établie, ce qui, comme nous l'avons remarqué plus d'une fois, eſt de grande conſéquence, parceque les Eſpagnols ſont naturellement fort attachés aux routes une fois réglées, & qu'on ne les engage pas aiſément à rien changer, quelque apparens que paroiſſent les avantages du changement (*c*). Si ce Projet qui, pour rendre juſtice à l'Auteur, étoit très-naturel & praticable, avoit eu lieu, les Marianes y auroient néceſſairement profité, parcequ'elles auroient été propres à ſervir de Magazin aux marchandiſes des deux Indes, pour abreger le paſſage, rendre la correſpondance plus ſure & plus uniforme, & pour prévenir, comme on l'auroit pu facilement, tout commerce clandeſtin; & ſi après mûre réflexion on faiſoit jamais quelque choſe de pareil, ce que nous venons de dire ne pourroit manquer d'arriver; car il eſt impoſſible que l'on examine jamais mûrement des circonſtances auſſi favorables pour une correſpondance de cette nature, ſans qu'elles produiſent cet effet; & l'on a de fortes raiſons de s'attendre que cela arrivera tôt ou tard, & que cet Archipel, aujourd'hui ſi négligé, deviendra tout d'un coup le centre d'un commerce auſſi conſidérable qu'il y en ait au Monde, uniquement à

Projet d'établir le commerce des Indes entre Panama & Porto Bello, par où les Marianes ſeroient devenues le Magazin.

(*a*) *Alonzo d'Ovalle*, ubi ſup. L. II. Ch. 4. *Herrera* C. XIII. *Galvano's* Diſcoveries.

(*b*) *Herrera* C. XIV. *Oviedo* la Hiſtoria general y natural de las Indias, L. II. *Gomara* P. II. Ch 32.

(*c*) *Galvano's* Diſcoveries. *Acoſta* Hiſtoria natural y moral de las Indias. Hiſtory of Spaniſh America, p. 189.

SECTION X.

Découvertes au Nord des Iſles Marianes *&c.*

à cauſe de ſa ſituation commode; & quoiqu'il y ait ſi longtems qu'on n'y a pas fait attention, c'eſt un avantage qui ne ſe perd point, parcequ'il n'y a point de preſcription contre les dons de la Nature (*a*).

Après tout pourtant, peut-être les Eſpagnols trouveroient-ils plus d'avantages encore, en pouſſant leurs découvertes au Nord, au Nord-Ouëſt & au Nord-Eſt, puiſqu'il eſt extrêmement vraiſemblable, & même preſque certain, que cela auroit les ſuites les plus favorables; & ſi le commerce réuni de ces Pays pouvoit ſe fixer dans quelque Port convenable ſur le Continent au Nord-Ouëſt du Nouveau Mexique, il ne pourroit manquer d'attirer tant de monde dans cette Province, par l'attrayante perſpective de s'enrichir promptement, que l'on ſeroit en état de bien couvrir cette frontiere, qui eſt la plus expoſée. Les François ont eu depuis longtems des vues de ce côté-là, & ſe ſont donnés des ſoins pour avoir des lumieres ſur cet article, quoique juſqu'à-préſent ils n'ayent pas été en ſituation de tenter une pareille entrepriſe (*b*). Il eſt par conſéquent de la derniere importance aux Eſpagnols de pourvoir à tems à leur propre ſureté, en continuant leurs découvertes & leurs établiſſemens au Nord & au Nord-Ouëſt, ce que la perſpective d'un pareil commerce faciliteroit, quoique la choſe ſoit d'ailleurs difficile.

*Le Commerce avec les Nations de l'*Orient *vaudroit encore mieux.*

Sur-tout parcequ'il aſſureroit le Nouveau Mexique *& les Provinces voiſines.*

Il eſt vrai qu'ils ont des Mines fort riches, & des Etabliſſemens conſidérables dans le Nouveau Mexique, & dans les Provinces voiſines, dont ils ont raiſon d'être contens, pourvu qu'ils ſoient en même tems en ſureté. Mais comme dans la ſuite du tems ces Pays pourroient avoir autant à craindre, que les nôtres à-préſent, de la part des François, avançant leurs découvertes, & intriguant avec les Indiens derriere eux; il eſt à préſumer qu'une Nation auſſi ſage & auſſi pénétrante que les Eſpagnols ne continuera pas à négliger la voye la plus courte & la plus efficace de prévenir même un danger éloigné, ſur-tout parcequ'ils trouveront qu'il n'eſt nullement difficile de tranſporter le produit de ce nouveau Commerce par les grandes Rivieres qui ſe déchargent dans le Golphe de Mexique. En bâtiſſant promptement quelques villes conſidérables ſur les bords de ces Rivieres, ils éléveroient de ce côté-là une barriere qui les délivreroit de toute appréhenſion, vu la diſproportion qu'il y a actuellement entre leurs établiſſemens & ceux de leurs ambitieux Voiſins (*c*). C'eſt-là une choſe ſi néceſſaire & ſi praticable, que bien que nous n'en ayons pas de preuve, nous ne pouvons nous empêcher de croire qu'il y ont déja fait attention, & que ſi nous avions quelque bonne Relation de l'état de leurs domaines dans ces quartiers-là, ſur lequel nous avouons que les lumieres nous manquent abſolument, il ſe trouveroit que ce que nous ne diſons que par ſimple conjecture, auroit pu être appuyé par des faits, ſi nous avions été inſtruits à tems; ſi le cas arrive, cela ne pourra que nous accréditer dans l'eſprit de nos Lecteurs.

(*a*) *Herrera* C XXVII. *Alonzo d'Ovalle* ubi ſup. Atlas Maritimus & Commercialis l. c.

(*b*) *Galvano*'s Diſcoveries. *Carreri*, T. V. L. III. *Gomara* Hiſt. Gén. des Indes.

(*c*) *Herrera* C. XI. *Du Bois* Géogr. Mod. P. IV. Ch. 4. Voyage de *Coreal*, T. I. P. I. Ch. 2.

teurs, & jusqu'à ce que la chose arrive, nous comptons sur leur équité, persuadés que la peine que nous avons prise de voyager si loin par des routes peu frayées, pour leur utilité, ne peut qu'être agréable à des Juges curieux & impartiaux (*a*).

Section X. *Découvertes au Nord des Isles Marianes &c.*

Tout ce que nous avons proposé dans le cours de cette Section, ne se réduit pas à des conjectures & à des suppositions; au contraire, on ne propose rien comme praticable ou possible, que l'on ne prouve être tel, ou par des raisons concluantes, ou par des faits. Les Naturels des Philippines, des Isles Marianes, & de toutes les Provinces de la Nouvelle Espagne ne manquent ni de force de corps, ni de génie, ni même de docilité, si nous en croyons les meilleurs Ecrivains Espagnols; il n'y a par conséquent aucun lieu de douter, qu'à la faveur de bonnes instructions, d'un traitement doux, & par des recompenses on ne pût, en mêlant quelques Espagnols parmi eux, les porter à faire tout ce que l'on pourroit en attendre. Comme les Espagnols seroient les maîtres de choisir parmi ces Peuples, & les mêler ensemble de la maniere qu'ils jugeroient à-propos, & de les employer à exécuter ce à quoi ils les croiroient les plus propres, ils pourroient s'en servir sans crainte & sans danger. Ils pourroient les tenter par tant de différentes recompenses, & reconnoître leurs services par tant de douceurs, qu'en peu de tems les volontaires accourroient de tous côtés. Ils pourroient entreprendre & exécuter les Découvertes proposées, au moins en grande partie, des Philippines, des Marianes & du Mexique en même tems, & en faisant ces découvertes par degrés & d'un pas égal, ils pourroient les faciliter & les faire servir à se soutenir les unes les autres. Comme les avantages qu'ils peuvent attendre de leurs efforts à cet égard sont grands, ils n'ont pas aussi de grands obstacles à vaincre, ni aucun sujet de craindre quelque ennemi puissant. Ils peuvent faire ce qui leur plait, faire autant ou aussi peu qu'ils voudront; ils sont les maîtres de publier ou de cacher ce qu'ils jugent à-propos, & de porter tous leurs desseins à un degré de perfection, ou au moins à un point qui n'en soit pas éloigné, avant que le reste de l'Univers en soit informé (*b*).

Tout ce que l'on propose dans cette Section est possible & praticable.

D'ailleurs, dans l'état présent des choses, la Couronne d'Espagne, au lieu d'avoir toute l'Europe pour ennemie, comme du tems de l'ambitieux *Philippe* II. n'a à-présent sous *Ferdinand* VI. point d'ennemis du tout. Il n'y a par conséquent aucune difficulté à entreprendre & à exécuter ces desseins. Nous ajouterons quelque chose sur leur utilité. Une vie sédentaire & indolente est fatale à toutes les Colonies qui sont fort éloignées du Pays de leur origine, c'est la source du luxe & de la corruption, sur-tout quand elles ont des Peuples qui leur sont soumis; car alors les Colons deviennent des tyrans, & ceux qui devroient n'être que des Sujets, sont rendus esclaves. L'expérience l'a fait voir parmi les Espagnols, & on n'a point trouvé de remede efficace à cet abus, parcequ'on n'a jamais employé le véritable re-

Nouveaux Eclaircissemens sur ce sujet.

(*a*) *Alonzo d'Ovalle*, l. c. L. II C. 4. Atlas Maritim. & Commerc. p. 297, 298. *Coxe's* Description of Caroline, p. 15-17.

(*b*) *Herrera* C. XXVI. *D'Ovalle*, l. c. C. VI. *Acosta*, Historia natural y moral de las Indias, L. VI.

SECTION X. *Découvertes au Nord des Isles Marianes &c.*

remede (*a*). Il consiste à ranimer l'industrie & le zele pour le Bien public, en faisant regner des sentimens d'honneur & le desir de la gloire, & en mettant les personnes de toute condition en droit d'y aspirer. Si l'on en venoit une fois-là, des gens de naissance, riches & bien élevés, se piqueroient de s'engager dans de pareilles entreprises; & comme elles ne pourroient s'exécuter sans le concours de ceux de moindre condition, le besoin que les autres en auroient les engageroit à ménager leurs vassaux, & en peu d'années il se feroit dans les mœurs un changement qui augmenteroit la puissance des Espagnols, quelque petites que pussent être les nouvelles acquisitions qu'ils feroient dans cet intervalle (*b*).

Ces matieres appartiennent à cette Section.

Tout ce que nous avons dit, est naturellement du ressort de cette Section, où nous avons entrepris de faire connoître tout ce que l'on a découvert, & ce que l'on pourroit découvrir au Nord des Marianes, ce qui nous a obligé de mêler les faits & les réflexions; ces dernieres ne font pas moins partie de l'Histoire que les premiers, les uns regardent les événemens passés, & les autres font envisager ceux qui pourroient arriver dans la suite (*c*). Nous avions à traiter ici de cette portion du Globe, qui est située d'une façon si singuliere, que l'on ne sait presque à quelle partie on doit la rapporter; on en connoît quelques Pays, comme les Liqueios & les autres Isles qui sont dans leur voisinage; d'autres sont à moitié connus, tels sont les Isles que les Espagnols ont marquées sur leurs Cartes, & auxquelles ils ont donné des noms; d'autres sont moins connus encore, comme ceux d'où venoient les vaisseaux qu'on dit avoir vus sur la côte du Nord-Ouëst de l'Amérique, & d'autres enfin sont tout-à-fait inconnus, mais on en peut présumer l'existence sur le concours de plusieurs circonstances: tel est le Continent ou les Isles qui sont entre l'Asie & l'Amérique, au Nord-Est de la premiere & au Nord-Ouëst de l'autre (*d*). Nous avons parlé de tous ces Pays autant que les lumieres que nous avons nous l'ont permis, & quelque peu que nous en ayons dit, ce peu est encore beaucoup plus qu'on ne trouvera dans aucun autre Ouvrage, au moins qui soit venu à notre connoissance. Notre but a été d'assigner les moyens de faire de nouvelles découvertes, de les encourager, en montrant avec combien de facilité on pourroit les faire; & ce qui est encore plus, les avantages qu'on en pourroit retirer. Nous avons en tout cela tâché sérieusement & en conscience de remplir les vues du Créateur, qui a fait ce Monde & toutes les parties qui le composent pour l'usage de l'homme, & qui regarde tous les Peuples de la Terre comme une seule & même famille (*e*).

Com-

(*a*) *Carreri*, T. V. *Frezier*, Voyage à la Mer du Sud, T. II. p. 470, 471. *Coreal*, T. I. P. I. Ch. 8 & 10.

(*b*) *Gomara*, L. VI. Ch. 18. *Hieron. Benzoni*, novæ novi Orbis Histor. L. I. Atlas Maritim. & Commercial.

(*c*) *Herrera*, C. III. *D'Ovalle*, L. II. C. 4. *Oviedo*, la Historia general y natural de las Indias.

(*d*) *Galvano's* Discoveries. Atlas Maritimus & Commercialis. The Voyage of *Gualle*.

(*e*) *Will. Monson's* Naval Tracts in *Churchill's* Collection. *Robbe*, Méthode pour la Géogr. T. II. p. 317, 325. Dictionnaire Univerſel de Commerce. Art. *Commerce*.

Section X.

Découvertes au Nord des Isles Marianes &c.

Comme les Isles Marianes ont été découvertes par les Espagnols, & qu'ils en ont toujours été, & qu'ils en sont encore en possession, ce que nous avons rapporté dans la Section précédente & dans celle-ci, est à sa place, & ne pouvoit venir ailleurs naturellement; & comme les découvertes qu'on peut faire en partant de ces Isles, peuvent être faites avec toute la facilité & toute la certitude possible, & avec l'espérance la plus apparente d'en recueillir du fruit par ceux qui en sont aujourd'hui les maîtres, nous avons envisagé les choses selon l'état présent, & nous les avons appuyées principalement de l'autorité des Auteurs Espagnols, conformément à la nature & au but de cet Ouvrage (*a*). Mais bien que les Espagnols soient en possession de ces Isles, & qu'elles leur appartiennent, tous les hommes ont également droit d'en connoître la situation, l'Histoire & l'état, de même que les avantages qu'on en a retirés, & que l'on pourroit en retirer. Moins on en a parlé ailleurs, & plus il falloit s'y étendre ici; puisqu'une des grandes vues de cette Histoire, est non seulement de recueillir & de mettre en bon ordre ce qui a été dit par d'autres, mais encore de suppléer à ce qui y manque. Il se peut que quelques-unes des choses dont nous avons parlé, n'ayent gueres été pesées par les Espagnols eux-mêmes dans ces derniers tems; ou s'ils y ont fait attention, il est certain qu'ils n'ont pas fait part au Public des raisons qu'ils ont eues d'en faire si peu d'usage, ou de n'en pas faire l'usage qui se présentoit naturellement, qui étoit d'augmenter & d'étendre leurs découvertes (*b*). Mais quels que soient leurs motifs, nous n'en avons aucun pour garder le silence à proportion qu'ils paroissent indolens; & si les mêmes motifs les portent à agir dans les tems à venir avec la même indolence qu'ils ont fait depuis deux siecles, cela ne changera rien à la nature des choses, ni ne donnera le moins du monde atteinte à la vérité de ce que nous avons avancé sur les lumieres de l'Histoire & de l'Expérience; bien moins cela ôtera-t-il au reste du Monde le droit d'examiner s'il est possible & praticable de trouver quelques moyens de mettre les Continens & les Isles quelconques, dispersés dans le voisinage de ces domaines des Espagnols, en liaison avec les autres parties du Monde connu. C'est pourquoi nous nous sommes crus en droit de traiter ce sujet aussi librement & avec autant d'étendue qu'il nous a paru que le méritoient les avantages qu'on pourroit retirer d'une connoissance plus parfaite de ces Continens & de ces Isles (*c*).

Tout le Monde a droit de connoître les Marianes.

Le Ministere d'Espagne d'aujourd'hui a à cœur les véritables intérêts du Royaume.

Comme nous ne prétendons pas être pleinement instruits des raisons qui ont jusqu'à-présent influé sur la conduite que les Espagnols ont tenue à l'égard de leurs établissemens dans les deux Indes, nous n'entreprenons pas de décider positivement sur le plus ou le moins de convenance de cette conduite. Nous ne pouvons cependant nous empêcher de penser, qu'il vien-

(*a*) *Luyts*, Introd. ad Geogr. Sect. V. Cap. 4 & 5. *Will. Monson's* Naval Tracts. l. c. *Anson* Voyage L. II. Chap. dernier.

(*b*) *Herrera* Descrip. de las Indias Occid. C. XI. *Alonze d'Ovalle*, Relacion Historica del Reyno de Chile, L. IV. C. 4. *Hieron. Benzoni*, novæ novi Orbis Historiæ, L. I.

(*c*) Discourse of *Lopez Vaz*, concerning the Spanish Power in the Indies, in *Hakluyt's* Vol. III. *Will. Monson's* Naval Tracts. Atlas Maritimus, p. 297.

SECTION X.

Découvertes au Nord des Iſles Marianes &c.

viendra un tems, où une Nation ſi ſage & ſi prudente changera de ſyſtême, & nous concevons que ce ſera quand ils enviſageront l'intérêt de toutes les parties de leur vaſte Empire dans ſon véritable jour. Ce ne ſeroit certainement pas une tâche difficile à remplir, ſi c'étoit ici le lieu d'indiquer pluſieurs cauſes probables, qui ont empêché que cet objet n'ait pas juſqu'ici attiré ſuffiſamment leur attention (*a*). La principale a été ſans-doute la confuſion de leurs affaires en Europe, par leur attachement à pourſuivre différens projets ambitieux, la plupart contraires aux véritables intérêts de leur Monarchie, ou n'y ayant gueres de rapport; puiſque ces intérêts conſiſtent à ſoutenir la Couronne d'Eſpagne, & à rendre ſes Sujets heureux. Il n'arrive pas ſouvent que ce ſoient-là les uniques objets du Prince & de ſes Miniſtres; mais ſans avoir deſſein de flatter, & ſans que l'on nous en accuſe, nous oſons affirmer avec une extrême vraiſemblance, que ce ſont aujourd'hui les ſeules vues de Sa Majeſté & de ſes Miniſtres. Ils enviſagent les intérêts & la grandeur de l'Eſpagne dans leur véritable jour, & par cette raiſon ils font tous leurs efforts pour mettre l'intérieur du Gouvernement de cette grande Monarchie dans l'ordre le plus exact. Ils y ont travaillé ſans-ceſſe depuis pluſieurs années, & l'on doit convenir qu'ils ont bien avancé cet important ouvrage, mais en même tems il faut avouer qu'il leur reſte encore beaucoup à faire pour l'achever entierement, nonobſtant leur infatigable aſſiduité (*b*).

Il y a beaucoup d'apparence qu'après avoir réformé les abus de l'intérieur de l'Etat, il réformera auſſi les Colonies.

Quand une fois ce grand ouvrage ſera fini, nous ne pouvons douter que le même zele du Bien public ne porte le Miniſtere d'Eſpagne, à entrer avec la même diligence & la même circonſpection, dans l'examen de tout ce qui a du rapport à l'état de leurs Colonies; lorſque cela arrivera, il ne faut pas douter qu'on ne reconnoiſſe toute l'importance de l'Archipel dont il s'agit, & que l'on ne prenne des meſures propres à en retirer tous les avantages qu'il peut procurer, & ſur-tout ceux qui peuvent réſulter de nouvelles découvertes, pour leſquelles il eſt ſi heureuſement ſitué (*c*). Comme il eſt abſolument néceſſaire pour cela de changer de conduite envers les habitans qui reſtent, & de travailler à les civiliſer & à les convertir à la Foi Chretienne par des voyes plus propres à y réuſſir, que celles que l'on a ſuivies juſqu'à préſent, nous ne pouvons douter qu'on ne les ſuive, & encore moins, ſi on les ſuit, qu'elles ne produiſent les plus heureux effets (*d*). Car ſi les Naturels d'une Iſle étoient parfaitement amenés à former une Société Chretienne, où ils jouïſſent de toutes les commodités de la vie, avec moins de peine & de travail qu'ils ne font à-préſent, qu'il paruſſent contens & en ſureté, il ſeroit impoſſible que leurs compatriotes, qui ne ſont rien moins que ſtupides, n'en fuſſent frappés, ou qu'ils préféraſſent leur miſérable nudité, & cette vie diſſolue, qui eſt naturellement accompagnée des reproches de la conſcience, à la liberté & à un bonheur tranquille & raiſon-

(*a*) Hiſtory of Spaniſh America, p. 292, 293.

(*b*) Preſent State of Europe, p. 348.

(*c*) Hiſtory of Spaniſh America, l. c. Voy. d'*Anſon*, L. III.

(*d*) *Alonza d'Ovalle*, l. c.

NOUVELLE CARTE DES ISLES CAROLINES.

Philippine

P.te de Guiguan

Egét O Lamululu

Petasanus

P. Vap

Petanaanus

Yaely

Laddé

Inseln Palau od Palaos

Isles de Palaeu ou Palaos

Inseln Samet

Sonvel Andreas Isles de S. André Codocopues

Tinian

Aguiguan

Rota P.

Guahan P.

Isles Marianes

Die Marianischen Eylande

Bane de St.te Rose

Fahueu

Farroilep P.

Feis P.

Olimarao P.

Olatel

Marjon P.

Eolalmelet

Olaan P.

Falalis P.

Currupac

Pelagi P.

Raur P.

Ifelue P.

Fleur

Banc de Ealipy

Setoeel

Pac

Lamurrec

Lequeschel Paluet

Scheug

Pullep P.

Temetom

P. Lameil

Pis P.

P. Falalu

Magur

Vialu

Torres ou Hogoleu P.

P. Cuop

Capucinos P.

Scheug P.

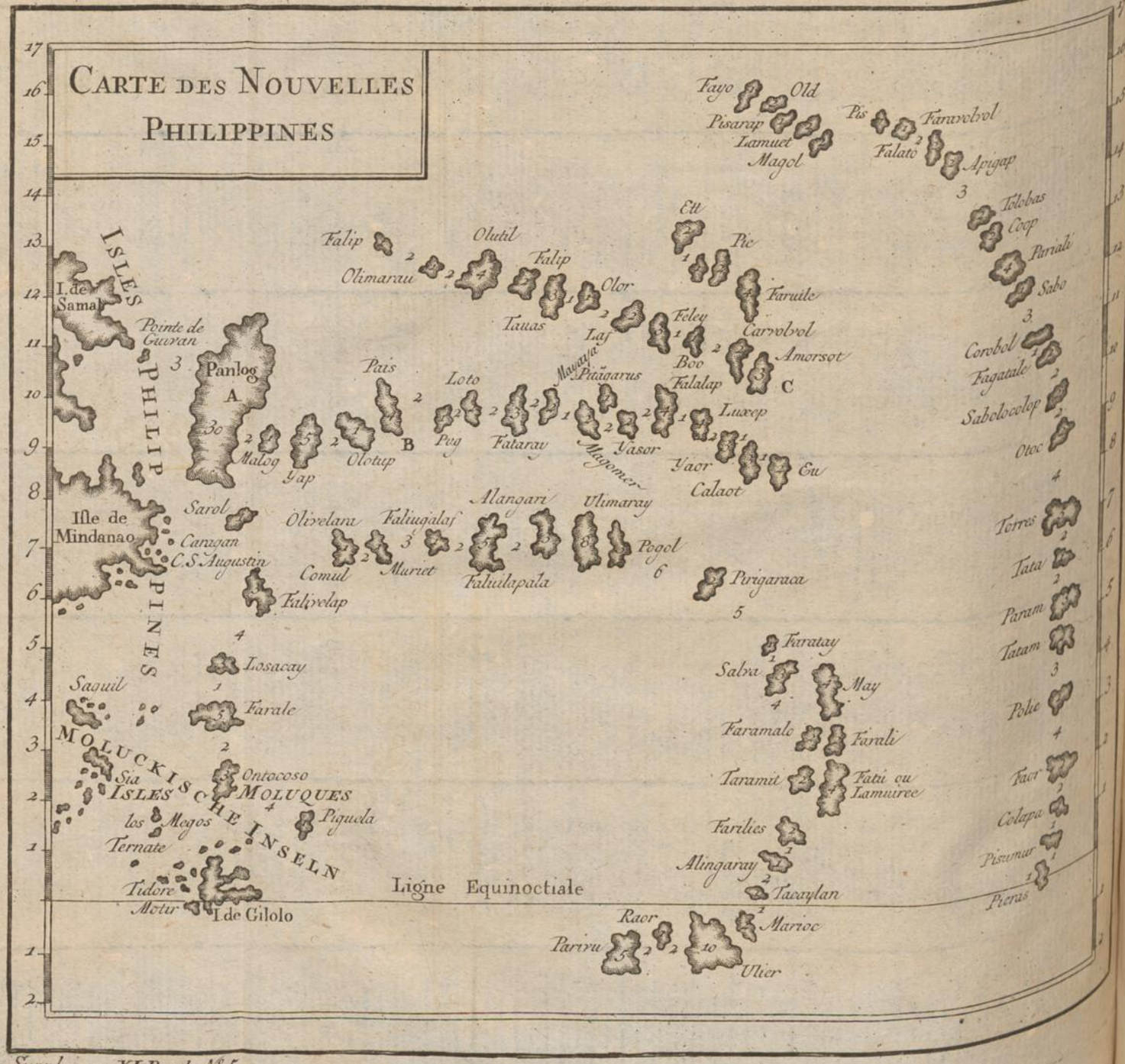
Peule P.

Pata P.

Foup P.

LIGNE EQUINOCTIALE

Carte des Nouvelles Philippines



sonnable; sur-tout si l'on employoit quelques-uns de leurs freres à leur représenter, avec cette éloquence qui leur est naturelle, le nombre infini d'avantages qui seroient la suite d'un changement de mœurs si juste & si facile (a).

Section X. *Découvertes au Nord des Isles Marianes &c.*

Que si après tout ce que nous avons dit & prouvé, il restoit encore une ombre de doute sur l'utilité & sur l'importance de cette chaîne d'Isles, & sur la grande facilité & la certitude de succès, avec lesquelles les Espagnols pourroient les faire valoir, au point de les rendre égales, sinon supérieures en prix aux Philippines, ou à quelle que ce soit de leurs Provinces de l'Amérique, nous allons mettre la chose dans un plein jour dans la Section suivante, où nous examinerons ce qui a été découvert, & ce qui pourroit se découvrir au Sud, au Sud-Ouëst, & au Sud-Est des Isles Marianes; par quels moyens on peut faire ces découvertes, & quelles avantageuses suites on en pourroit vraisemblablement espérer; alors le sujet étant complet, les différentes parties se prêteront mutuellement du jour.

SECTION XI.

Section XI. *Découvertes au Sud des Isles* Marianes, *& celle des* Nouvelles Philippines &c.

Découvertes que l'on a faites, que l'on peut vraisemblablement faire au Sud-Est & au Sud-Ouëst des Isles Marianes; *la découverte faite peu à peu des Isles* Carolines *ou* Nouvelles Philippines; *leur Situation, leur Terroir, leur Climat, leurs Productions & leurs Habitans; l'apparence qu'il y a qu'on trouve plusieurs choses riches & précieuses dans ces Isles; la certitude d'en tirer toutes sortes d'épiceries, & les avantages qui en résulteroient.*

Les Découvertes au Sud sont aussi aisées à faire que vers le Nord, & ont été encore plus négligées.

Nous avons soutenu, & nous nous flattons d'avoir prouvé, que la Couronne d'Espagne pourroit retirer de grands avantages de la possession des Isles *Marianes*, à cause de la commodité de leur situation pour faire les plus importantes découvertes. Quoique rien ne fût plus palpable, il est cependant vrai que la plupart des découvertes qu'on a faites, depuis que les Espagnols sont maîtres de ces Isles, soit au Nord, soit au Sud, ont été l'effet du hazard plutôt que d'un dessein formé (b). Qu'on en ait fait plus du côté du Nord que vers le Sud, c'est ce qui vient évidemment de la route que le Galion de Manille est obligé de suivre pour aller à Acapulco, qui, nonobstant toutes leurs précautions, varie considérablement à chaque voyage; au-lieu qu'en allant d'Acapulco à Manille, ils gagnent autant qu'il est possible la hauteur de Guam, & trouvant les vents alisés ils continuent leur route en droite ligne, autant qu'ils le peuvent (c). Il est vrai

(a) *Alonzo d'Ovalle* l. c.
(b) *Galvano's* Discoveries, by *Hakluyt*, L. III. *Will. Monson's*, Naval Tracts, L. IV. *Le Gobien*, Hist. des Isles Marianes, L. X.
(c) *Carreri*, T V. L. III. Ch. 6. Discourse on Navigation and Discoveries, Ch. X. Voyage d'*Anson* L. II. Ch. 10.

SECTION XI.

Découvertes au Sud des Iſles Marianes, & celles des Nouvelles Philippines &c.

vrai que cela n'a pas toujours été, parcequ'avant que ce commerce fût réglé, ils partoient de divers Ports de l'Amérique pour les Philippines; ſans quoi ils n'auroient gueres fait de découvertes, comme effectivement malgré cela ils n'en ont fait que très-peu (*a*).

Pour ſe convaincre de cette vérité, il n'y a qu'à jetter les yeux ſur les Cartes les plus autentiques des Eſpagnols pendant une longue ſuite d'années, & l'on verra le peu de différence qu'il y a des unes aux autres (*b*). C'eſt ce qui doit paroître d'autant plus extraordinaire à un Lecteur intelligent, qui a mûrement examiné ce ſujet, quand il fait réflexion ſur les motifs qui déterminerent d'abord les Eſpagnols à entreprendre d'aller aux Indes Orientales par les Mers du Sud, & combien il leur en a coûté de ſang & de tréſors pour tâcher de conſerver les Molucques, pendant qu'ils furent maîtres du Portugal (*c*). Car s'il y a eu de la ſageſſe & du courage dans cette conduite, quoiqu'elle affoiblît & épuiſât preſque leurs établiſſemens aux Philippines, il s'enſuit évidemment que l'acquiſition d'avantages auſſi conſidérables, que ceux qui pouvoient leur revenir de la conſervation des Molucques, & cela avec moins de riſque, auroit mérité quelque attention, ſur-tout cela ſeul étant néceſſaire, ſans dépenſes extraordinaires, ſans aucun armement par mer, & ſans autre effort quelconque (*d*).

Cette conduite eſt incompatible avec les efforts pour s'aſſurer les Molucques.

Encore moins avec les principes ſur leſquels leur Empire eſt établi en Amérique.

Nonobſtant ce grand défaut d'attention, les découvertes mêmes faites pour ainſi dire par force, furent accompagnées d'informations qui auroient dû piquer la curioſité, & elles l'auroient fait certainement, s'ils avoient agi par les mêmes principes par leſquels ils avoient d'abord établi leur domination dans l'Amérique. Des Iſles agréablement ſituées, bien peuplées, & dans un bon climat, auroient certainement valu la peine d'être examinées, d'autant plus que les Pays les plus riches ne ſont pas toujours ceux qui promettent le plus à la premiere vue, & l'on trouve quelquefois que les plus petites Iſles ſont celles qui valent le plus. D'ailleurs dans ces parties inconnues du Globe, la connoiſſance d'un Pays mene à celle d'un autre, & les découvertes ont tôt ou tard leur recompenſe (*e*). Les petites Iſles que *Colomb* découvrit d'abord & dont il prit poſſeſſion, furent bientôt abandonnées pour de meilleures, qu'il découvrit à la faveur des premieres, s'il ne ſe fût pas donné davantage de peine, & qu'il eût borné les profits du Nouveau Monde aux acquiſitions qu'il avoit faites à ſon premier voyage, que ſeroit devenu l'Empire que les Eſpagnols ont aujourd'hui dans cette partie du Monde? ou, puiſque ce deſir d'examiner & de faire des recherches ſur un auſſi petit encouragement, a été ſi heureux & ſi glorieux pour lui & pour les Princes qui l'employoient, doit-on ſuivre un plan de conduite ſi op-

(*a*) *Herrera* Ch. XXVII. *D'Ovalle* L. II. C. 4.

(*b*) Voy. la Carte qui eſt dans *Herrera*, & celle qui eſt dans le Voyage d'*Anſon*.

(*c*) *D'Argenſola*, Conq. des Iſles Molucq. L. IV. *Don Juan Gran y Montfalcon*, Juſtification de la Conſervation de las Iſlas Filipinas. *Eden's* Hiſtory of Travayle.

(*d*) Voyez-en la preuve à la fin de cette Section.

(*e*) Voy. *Ramuſio*, *Hakluyt*, *Thevenot*.

opposé, là où les mêmes peines & la même activité seroient peut-être plus richement recompensées ?

SECTION XI.

Découvertes au Sud des Isles Marianes, & celle des Nouvelles Philippines &c.

Directement au Sud de Guam, entre le dixieme & le treizieme degré de Latitude Septentrionale, on trouve les Isles de *Ban*, de *Bato*, de *St. Baravel*, & les Bas-fonds de *Sainte Rose*. Nous n'avons aucune description de ces Isles, mais il est extrêmement vraisemblable, comme nous l'avons montré dans une des Sections précédentes, que les trois premieres sont les Isles que *Magellan* vit, & par conséquent que ce sont les premieres qui ont été découvertes; car la description de *Pigafetta* leur convient mieux, qu'à l'Isle de Guam & à celles qui en sont voisines (*a*). Ce qui semble confirmer ceci, c'est que les noms de ces Isles se trouvent dans toutes les anciennes listes des Isles des Larrons, où l'on ne trouve point celui de Guam; on trouve aussi dans quelques listes les noms des Isles Septentrionales, dont nous avons parlé dans la Section précédente, ce qui prouve, qu'au sentiment même des Espagnols, les choses n'ont pas toujours été sur le pied où elles sont aujourd'hui (*b*). Si ces Isles sont les premieres que *Magellan* découvrit, elles étoient alors bien peuplées, & les Insulaires n'étoient pas ignorans dans l'Art de la navigation, & dans celui de la Construction des barques ; ensorte que dans la suite, lorsque les choses furent réglées & en ordre, on auroit pu avec fondement pousser plus loin ces découvertes, ou au moins examiner l'état & les mœurs des habitans, aussi bien que le commerce qu'ils avoient ensemble (*).

Isles qui sont directement au Sud des Marianes.

En quel tems découvertes.

Par-

(*a*) *Ramusio*, Racolto &c. T. II. fol. 82, 85. *Herrera*, Hist. de las Indias Occid. Dec. I. L. I. C. 13. *Ramusio*, T. I. fol. 352. b. *Eden's* History of Travayle.

(*b*) *Galvano's* Discoveries, translated by *Hakluyt*. *Herrera*, l. c. Cap. XXVIII. *Du Bois*, Géogr. Mod.

(*) Nous avons insinué plus d'une fois qu'il y a quelques articles dans les Relations du Voyage de *Magellan*, qui ne sont pas bien clairs. Il est dit expressément que des Isles des Larrons, quelle qu'ait été celle qu'il reconnut, il continua sa route jusqu'à la petite Isle de *Zamal*, qui à cause de la proximité ne peut avoir eté une des Philippines. Le lendemain il descendit dans une Isle déserte, qu'il nomma *Buenos Senales*, que *Herrera* place dans le voisinage de *Mindanao* (1). Pendant qu'il étoit-là, il vint un canot avec neuf hommes de l'Isle de *Zulvan*, dont on loue beaucoup l'humanité & la civilité. Ces gens-là amenerent dans la suite d'autres canots; & il est très-remarquable que la charge de ces canots indiquoit aussi peu un Pays stérile & pauvre, que les manieres de ceux qui les montoient marquoient peu un Peuple sauvage & barbare. Un témoin oculaire dit, qu'il y avoit parmi leurs marchandises des géroffles, de la canelle, du gingembre, du poivre, des muscades, du macis, & de l'or travaillé en plusieurs manieres antiques. Ceux qui apportoient ces marchandises étoient nuds, ils avoient de grandes plaques d'or aux oreilles, & des bracelets de pierreries enchassées dans de l'or; ils avoient autour de la ceinture une toile grossiere faite d'écorce d'arbre (2). Leur Isle étoit au dixieme degré de Latitude Septentrionale. & en réunissant toutes les circonstances, le Pays, les canots & les hommes, on a lieu de croire que c'étoit une des Nouvelles Philippines. En ce tems-là les habitans de toutes ces Isles faisoient librement un commerce fort étendu, &

(1) *Herrera*, C. XXVI. *Eden's* History of Travayle.

(2) *Ramusio*, Racolto delle Navigationi & Viaggi, T. I. fol. 350. a. *Purchas* Pilgrims. Vol. I. L. II. Ch. 2. p. 37. *Eden's* History of Travayle, fol. 430.

SECTION XI.

Découvertes au Sud des Isles Marianes, & celle des Nouvelles Philippines.

Parmi les Isles qui sont au Sud-Est, nous trouvons dans les anciennes Cartes les *Abreoso*, qui dans les nouvelles Cartes sont appellées *Islas d'Abrosas; Mira como Vas*, comme qui diroit, prenez garde comment vous allez; ce sont trois Isles que l'on représente comme assez grandes, & environnées de bas-fonds; *Quita Sueono*, ou Réveillez-vous; *la Poblado*, ou l'Isle bien peuplée. La plupart de ces Isles sont omises dans les nouvelles Cartes, & dans quelques-unes on trouve d'autres Isles marquées, telles que sont l'Isle *de St. Etienne*, *Isla de Arrefites*, *Cashobas*, *Lafurganes* & *Piscadores* ou l'Isle des Pêcheurs (*a*). Celle de *St. Barthelemi* gît au quatorzieme degré de Latitude Septentrionale, & à près de vingt degrés au Nord de Guam, & tant dans les anciennes que dans les nouvelles Cartes elle est représentée comme plus grande qu'aucune des Marianes. Nous n'avons de description d'aucune de ces Isles, vraisemblablement parcequ'elles ont été seulement vues de quelques vaisseaux en passant; mais on auroit pu aisément les examiner, & peut-être en auroit-on découvert d'autres dans le même parage ou aux environs, si l'on y avoit employé quelques vaisseaux de la Nouvelle Espagne; & bienqu'il eût pu arriver qu'elles ne se seroient pas trouvées fort riches, elles auroient certainement facilité la correspondance avec les Isles Marianes, si l'on y avoit fait de bons établissemens, & à cet égard on les auroit rendues également utiles & commodes (*b*). Pour ne pas dire, qu'il est très-vraisemblable que l'on pourroit découvrir des Pays plus étendus & plus riches, parcequ'il est difficile de concevoir qu'il y ait un si grand nombre de petites Isles, environnées de bas-fonds dans un si vaste Océan, sans qu'il y ait quelque Continent plus considérable, comme c'est l'ordinaire en pareil cas, & l'on en trouvera des exemples dans le cours de cette Section, & dans l'étendue de cet Océan Pacifique.

Isles au Sud-Est des Marianes.

Isles au Sud-Ouëst: sujet de craindre qu'elles ne tombent dans l'oubli.

Quant aux Isles qui sont au Sud-Ouëst, nous en trouvons dans les anciennes Cartes trois situées en triangle, qu'on appelle *los Coralos* ou *Islas del Coral:* l'Archipel nommé *los Reyes*, parcequ'on le découvrit le jour des Rois, est composé de cinq Isles. Celle de *Sahavedra* est assez grande. Les *Ma-*

(*a*) *Ramusio*, T. I. fol. 371. a. *Galvano's* Discoveries. *Eden's* History of Travayle.

(*b*) Comparez la Carte Espagnole citée plus haut.

& étoient par conséquent plus humains, plus civilisés & plus polis qu'ils ne le sont à présent (1). Ils rassembloient ces riches marchandises pour en faire commerce, & les troquoient pour d'autres qui leur convenoient mieux. Mais après que les Espagnols & les Portugais se furent établis dans quelques-unes de ces Isles, celles qui en étoient éloignées n'entretinrent plus de commerce avec elles, préférant la pauvreté avec la liberté à tous les avantages qu'elles pouvoient retirer du commerce; par degrés les habitans dégénérerent & devinrent moins éclairés & plus sauvages qu'ils ne l'étoient; ils conserverent cependant la connoissance de quelques Arts méchaniques, & quelques petits restes de Science, qui font voir très-clairement que leurs ancêtres étoient un tout autre Peuple, parcequ'ils vivoient dans des tems plus favorables. A la faveur de cette clef, le Lecteur comprendra clairement bien des choses, qui lui paroîtroient inintelligibles, sinon incroyables dans les Relations qu'il trouvera dans le cours de cette Section.

(1) *Galvano's* Discoveries. *D'Argensola* Conq. des Isles Molucq. L. I. *Maffei*, Hist. Ind. L. I.

talotes ſont plus petites. Les *los Jardines* ſont ainſi nommées, à cauſe qu'elles ſont d'un aſpect fort agréable. L'Iſle d'*Aracifes*, ou des Rochers, eſt auſſi aſſez grande, mais en quelque façon inacceſſible. *Pulo Vilan*, ou l'Iſle de *St. Vilan*, eſt auſſi grande qu'aucune des Marianes; & l'Iſle de *St. Juan* ou de *Palmas* eſt la plus occidentale de toutes & la plus voiſine des Moluques (*a*). On ſait que lorſque ces Iſles furent découvertes par les Eſpagnols, elles étoient remplies de peuple, & que les habitans avoient des *Pros* de différentes grandeurs, qu'ils n'étoient nullement farouches pour les étrangers, & qu'ils ne ſe faiſoient point de difficulté de venir à bord des vaiſſeaux; mais quoique l'on trouve ces particularités & pluſieurs autres dans nos anciens Recueils, il n'en eſt fait aucune mention dans les Ouvrages modernes, comme ſi l'on avoit deſſein de dérober ces Iſles de nouveau à la connoiſſance des hommes, & de les faire retomber dans leur premiere obſcurité. Si cela vient de négligence, il faut y remédier; ſi c'eſt par une fauſſe Politique, nous devons aux droits du Genre-humain la juſtice de la rendre inutile. Les découvertes ſont faites pour le bien général, & ſur-tout après qu'elles ont été publiées; & quoique les Eſpagnols ſoient les maîtres de faire valoir ces Iſles ou de les négliger, ils ne dépend pas d'eux d'empêcher les autres de ſavoir s'ils en profitent ou s'ils les négligent.

Section XI. *Découvertes au Sud des Iſles Marianes, & celle des Nouvelles Philippines &c.*

Nous avons parlé plus haut de quelques-unes des découvertes d'*Alvare de Saavedra*, que ſon couſin le fameux *Ferdinand Cortès* envoya aux Moluques. En tâchant de s'en retourner au mois de Mai 1529, il eut la vue d'un grand Pays au Sud, & il navigea le long des côtes juſqu'au mois d'Août, ayant couru dans cet eſpace la longueur de cinq-cens lieues. Après être deſcendu juſqu'au ſeptieme degré de Latitude Méridionale, il jugea à-propos de s'en retourner, & dans ſa route il vit pluſieurs Iſles conſidérables, autour deſquelles il y avoit des ſables & des bas-fonds, quoique la côte du grand Pays parût dégagée & de bon ancrage. Quand il eut paſſé la Ligne il découvrit une Iſle à quelques degrés au Nord, qu'il appella *Iſla de los Pintados* ou des Peuples peints; parceque les Inſulaires étoient blancs, mais avoient le corps artiſtement peint de différentes couleurs, il jugea à leur couleur & à leur figure qu'ils étoient deſcendus des Chinois (*b*). Ils paroiſſoient n'avoir aucune forme de Gouvernement, & étoient fort timides; ils craignoient ſur-tout le feu, n'en ayant jamais vu. Ils enterroient leurs fruits & de petits poiſſons pendant un certain tems dans le ſable, dans les endroits les plus expoſés à l'ardeur du Soleil, & enſuite ils les retiroient, & les mangeoient, comme s'ils avoient été cuits. A dix degrés de Latitude Septentrionale il découvrit un Archipel d'Iſles, couvertes de Palmiers, & de très-belle herbe. Il jugea que les Inſulaires tiroient auſſi leur origine de la Chine, quoiqu'ils n'euſſent non plus que les autres aucune forme de Gouvernement. Ils avoient de longues robes blanches, faites d'une ſorte d'herbe; mais ils étoient fort pareſſeux, & menoient une

Alvare de Saavedra *découvre un grand Pays au Sud de la Ligne.*

(*a*) *Herrera* Ch. XXVIII. *Galvano's* Diſcoveries. *Eden* ubi ſup.

(*b*) *Galvano* l. c. *D'Argenſola* L. I. *Herrera* C. XXVII.

SECTION XI.

Découvertes au Sud des Isles Marianes, *& celle des* Nouvelles Philippines &c.

une vie indolente & oisive, comme les premiers; ils avoient des *Pros* faites d'une espece de Pin blanc, que la Mer jettoit en de certaines saisons sur leurs côtes, sans qu'ils sussent comment, ni d'où ce bois venoit; ils le travailloient très-proprement avec des outils faits de coquilles (*a*).

Habitans de ce Pays & des Isles semblables aux Negres.

Les habitans du grand Pays, qui en comparaison des Isles étoit une espece de Continent, & ceux de la plupart des Isles étoient tout-à-fait noirs, ayant des cheveux frisés comme les Negres; on les appella *Papous*, ce qui dans la Langue des Molucques signifie des Noirs ou des gens d'une couleur obscure. Dans la suite *Cortès* envoya d'autres vaisseaux le long de ces côtes pour achever les découvertes commencées, ce que les Portugais avoient aussi fait auparavant; on découvrit plusieurs autres Isles, dont plusieurs étoient bien peuplées. Les habitans du grand Pays étoient divisés en divers Royaumes, dont quelques-uns étoient tributaires des Rois des Molucques. Les Insulaires & les habitans du Continent avoient une grande quantité d'or, quelques épiceries fines, & d'autres marchandises de prix, & ils faisoient en ce tems-là quelque commerce (*b*). Ils ne sont pourtant pas encore bien connus, & les Naturels des Molucques tiennent le commerce qu'ils font avec eux, & les profits qu'ils en tirent, fort secrets.

Ce qui fait donner à ce Pays le nom de Nouvelle Guinée.

Vers l'an 1545 *Ruy Lopez de Villalobos* étant venu dans ces quartiers avec le titre de Général & avec une Escadre de six bons vaisseaux, donna de nouveaux noms à plusieurs des lieux que *Saavedra* avoit découverts; il donna entre autres au Pays des *Papous* celui de *Nouvelle Guinée*. Depuis ce tems-là jusqu'à la fin du siecle, les Pilotes Espagnols examinerent très-soigneusement toute cette côte, donnerent des noms à plusieurs Bayes, Caps & Havres, & déclarerent qu'ils étoient d'opinion, ou que ce Continent s'étendoit jusqu'au Détroit de Magellan, ou qu'il y avoit au Sud-Est de ce Pays un grand nombre d'Isles jusqu'au Détroit (*c*). Ils convenoient aussi que le Pays étoit abondant, bien peuplé, & que les habitans avoient des ornemens d'or. Ils rapportoient encore cette particularité singuliere, que parmi ces Noirs il se trouvoit des gens blancs, non comme les Européens, mais d'un blanc de craye, qui avoient les yeux si foibles qu'ils ne pouvoient soutenir la lumiere du Soleil, & étoient d'ailleurs foibles & languissans; quelques-uns pourtant étoient assez actifs & agissans, & avoient les yeux meilleurs (*d*). Les Espagnols les nomment *Albinos*, & il paroît que ce sont des gens du même ordre que certains Indiens de l'Isthme de Darien, dont nous avons d'amples descriptions (*e*).

D. Joseph de Quirogoa *envoyé à la découverte de l'Isle* Caroline.

Nous avons parlé dans une des Sections précédentes de *Don Joseph de Quirogoa*, Gouverneur des Isles Marianes, qui acheva la conquête de tout cet Archipel. Ayant appris qu'on avoit vu une grande Isle au Sud-Ouest, il

(*a*) *Maffæi* Hist. Indic. *Purchas* p. 603. *Eden's* History of Trayayle, p. 906.

(*b*) *Gomara* L. IV. Ch. 13. *Herrera* L. XXVII. *Galvano's* Discoveries. *Eden*, l. c.

(*c*) *D'Argensola*, Conq. des Molucq. T. I. p. 148, 149. Relatione di *Juan Gaetan*, Pilotto Castigliano, del discoprimento dell Isle Moluche, per la via del Indie Occidentali. *Le Gobien*, Hist. des Marianes, L. I.

(*d*) *Galvano* l. c. *Herrera* ubi sup. *Eden* l. c. p. 698.

(*e*) *D'Argensola* l. c. *Galvano* ubi sup.

Section XI. *Découvertes au Sud des Isles Marianes, & celle des Nouvelles Philippines &c.*

il envoya en l'année 1686 *Don Alonso Poon*, un des Nobles du Pays, pour la découvrir; mais il ne réussit pas dans sa recherche; quatre ans après il y fut encore envoyé avec aussi peu de succès; cela n'empêcha pas qu'on ne donnât à cette Isle à moitié connue le nom de *Caroline*, en l'honneur de *Charles* II. Roi d'Espagne. En 1696 elle fut encore vue par un vaisseau qui alloit des Philippines aux Isles Marianes; on l'appella alors l'Isle de *St. Barnabé*, parcequ'on la découvrit le jour de la Fête de cet Apôtre (*a*). L'année suivante on fit une découverte, que ceux qui jetteront les yeux sur une Carte, ne concevront pas que les Espagnols n'ayent pas faite auparavant; un accident fit connoître qu'il y avoit un Archipel de belles Isles entre les Philippines & les Marianes (*). Deux Barques, où il y avoit trente habitans de

(*a*) *Le Gobien* L. X. *Carreri. Du Bois*, Géogr. Mod.

(*) On ne conçoit pas que les Espagnols ayant sous les yeux les Voyages de *Magellan*, & deux des autres employés à achever ses découvertes, n'ayent jamais eu aucune connoissance de cette Archipel, ou que s'ils l'ont connu, ils s'en soient cachés. Quoi qu'il en soit, nous avons insinué plus haut, & nous allons prouver qu'elles n'ont pas toujours échappé à la vue des Européens. Le Chevalier *François Drake* y passa certainement, & la Relation qu'il en donne mérite bien l'attention du Lecteur, qui verra clairement par les Sections précédentes, que les Isles dont le Chevalier parle, ne sont pas, comme on l'a cru jusqu'ici, les Isles des Larrons, mais celles dont il s'agit ici. Il partit de la *Nouvelle Albion*, qui fait partie de la Californie, en l'année 1578, & la premiere Terre qu'il apperçut fut cette chaîne d'Isles. Nous rapporterons les propres termes de la Relation Originale, quoique le langage en soit vieux (en Anglois); la remarque que le Chevalier *Drake* est le premier qui ait découvert ces Isles, est entierement nouvelle (1). „ Après avoir „ fait voile delà, nous fûmes sans voir terre jusqu'au treizieme d'Octobre suivant; le „ matin de ce jour-là nous trouvâmes certaines Isles à huit degrés de Latitude Septen„ trionale; il en vint un grand nombre de canots, dans les uns il y avoit quatre, en „ d'autres six, & dans quelques-uns jusqu'à quatorze hommes; ils avoient des cocos & „ d'autres fruits. Ces canots étoient creux en dedans, construits avec beaucoup d'art, „ étoient fort polis en dedans & en dehors, & ils ressembloient à de la corne bien bru„ nie; la proue & la poupe étoient pareilles, en forme de demi cercle en dedans, fort „ hautes, & remplies de coquilles blanches en guise d'ornement; il y avoit de chaque „ côté deux pieces de bois qui débordoient d'environ une verge & demie de long, plus „ ou moins, suivant que la barque étoit plus ou moins grande. Ces Insulaires ont la par„ tie inférieure des oreilles taillée en rond, qui leur pend fort bas sur les joues, ils y „ mettent des choses d'une assez raisonnable pesanteur. Les ongles de leurs doigts ont „ un pouce de long, leurs dents sont noires comme du jaiet, & ils les entretiennent noi„ res, en mâchant d'une herbe avec une sorte de poudre, qu'ils portent toujours avec „ eux dans une canne pour cet usage. Ayant quitté cette Isle, la nuit d'après que nous „ l'eûmes découverte, nous en apperçûmes plusieurs autres le 18 d'Octobre, dont quel„ ques-unes paroissoient fort peuplées. Nous continuâmes notre course par les Isles de „ *Tagulala*, de *Zelon* & de *Zwarra*, étant amis des Portugais; dans la premiere de „ ces Isles il croît beaucoup de canelle". Il est évident par la structure des Bâtimens, ayant deux *Outlagers*, & sur-tout par le nombre des hommes qui y étoient, qu'ils ne venoient d'aucune des Isles des Larrons; nous n'avons pas même besoin d'autre preuve que la Latitude marquée, & que les Isles que notre illustre Navigateur assure être dans le voisinage. En comparant cette Remarque avec les précédentes, & en les réunissant dans son esprit, le Lecteur sera convaincu, indépendamment du plaisir qu'il doit trouver à voir rassemblés tant de passages curieux & négligés touchant ces Pays éloignés, que nous lui don-

(1) *Hakluyt's* Collect. of Voyag. Vol. III, p. 738. *Purchas*, L. II. C. 3. p. 54. The World encompassed by Sir *Fr. Drake*, p. 81.

SECTION XI. *Decouvertes au Sud des Isles Marianes, & celle des Nouvelles Philippines &c.*

de ces Isles, furent jettés le 28 de Septembre 1696 sur l'Isle de *Samal*, par les vents d'Est, qui regnent sur ces Mers depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois de Mai. Ces Peuples s'appellent *Palaos* dans leur Langue: il y en avoit déja eu d'autres jettés par de pareils accidens dans les Philippines, sans qu'on y eût fait beaucoup d'attention; mais ceux-ci étant abordés dans une Isle où il y avoit bien quarante Missionnaires, on fit des recherches plus exactes, & on tira d'eux une Relation assez nette de leur Pays (*).

Ils

donnons des preuves inconteſtables de ce que nous avons insinué, que les Espagnols ont toujours eu & ont encore des Isles qui produisent des épiceries entre leurs mains, quand ils trouveront que leur Politique permet d'en transporter le produit en Europe.

(*) On peut avec quelque raison soupçonner que quoi qu'en disent la plupart des Auteurs Espagnols, les Gouverneurs des Philippines, & les autres personnes curieuses de ces Pays, n'ont pas été si longtems dans l'ignorance, & dans une ignorance si totale d'un Archipel semblable, avant l'accident dont il est parlé dans le texte. Car nous savons que quelques années auparavant, le frere du Roi de ces Nouvelles Philippines fut jetté sur la côte de *Caragan* dans la grande Isle de Mindanao (1). Les Missionnaires Espagnols, qui y ont un bel établissement, reçurent ce Prince avec beaucoup d'honneur & d'amitié; ils l'instruisirent dans la Religion Chretienne, il la goûta tellement qu'il ne pensa plus à retourner dans son Pays. Dans ces entrefaites, le Roi chagrin de la perte de son frere, équipa une Flotte de cent petits vaisseaux, qu'il envoya visiter toutes les Isles de sa domination, pour en apprendre des nouvelles. Un de ces Bâtimens fut chassé par la tempête sur la côte de *Caragan*, au même endroit où le frere du Roi avoit été jetté auparavant. Les gens qui le montoient étant descendus à terre le reconnurent, & en versant des larmes de joie l'informerent du sujet de leur voyage, du chagrin du Roi son frere, & le solliciterent de s'en retourner avec eux. Le Prince les remercia de la peine qu'ils avoient prise, & les chargea de dire au Roi son frere, qu'il étoit bien & content, mais ils ne purent jamais l'engager à s'embarquer avec eux. On diroit que cette seule avanture auroit dû donner lieu à des recherches, si rien de semblable ne fût arrivé auparavant. Mais on voit souvent que des barques inconnues, les unes avec du monde & les autres vuides, sont jettées sur la côte de l'Isle de *Samal*, la même où nos *Palaos* aborderent (2). Sur le rapport de personnes jettées ainsi sur la côte, il couroit parmi les Espagnols une histoire, qu'il y avoit une Isle où il ne demeuroit que des femmes, & que les hommes alloient en certains tems habiter avec elles, & en rapportoient les enfans mâles. Ils croyoient encore, sur le témoignage des mêmes gens, que dans une Isle peu éloignée il se trouve une si grande quantité d'ambre-gris, que les habitans s'en servent en guise de poix pour leurs barques. Un grave & judicieux Auteur traite cela de fable ridicule, quoiqu'il ne fasse pas difficulté d'admettre l'Histoire des Amazones, qui pourroit bien n'être fondée que sur une mépriſe, parceque ces Peuples élevent les garçons & les filles séparément, & loin les uns des autres (3). Quelque absurde que le fait touchant l'ambre-gris puisse paroître en Espagne, les habitans de Samal ne balancent point à y ajouter foi, & cela par cette raison très-simple, c'est que la même chose est arrivée plus d'une fois dans leur propre Isle. Un Indien Chretien avoit un gros morceau d'ambre-gris, dont il se servoit pour cet usage. Le Curé Jésuite qui en fut informé l'acheta à très-bon marché, & s'en défit à meilleur compte à des gens qui savoient où le débiter (4). Il paroît évidemment par-là, & nous pourrions en alléguer d'autres preuves, que c'est aujourd'hui un principe à la mode en Espagne, que ces Pays qui ne sont pas encore découverts, sont tous stériles, & qu'ils n'ont rien qui vaille la peine qu'on en fasse la recherche.

(1) Philosophical Transact. No. 517. p. 198, 199.

(2) *Carreri*, Voyage du Tour du Monde, T. V. L. I. Ch. 10.

(3) *Fr. B. G. Feyoo* Theatro Critico Universal, en *Madrid* 1742 4to. Tom. IV. Disc. X. § XVI.

(4) *Gem. Carreri*, ubi sup.

SECTION XI.

Découvertes au Sud des Isles Marianes, & celle des Nouvelles Philippines &c.

Ils avoient vogué au gré des vents pendant soixante-dix jours, sans pouvoir prendre terre, suivant leur propre Relation, & se trouverent enfin à la vue de la bourgade de *Guivam*. Un Guivamois, qui étoit au bord de la mer, les apperçut; & jugeant par la structure de leurs petits bâtimens que c'étoient des étrangers qui s'étoient égarés, il prit un linge & leur fit signe d'entrer par le Canal qu'il leur montroit, pour éviter les écueils & les bancs de sable. Ces pauvres gens furent si effrayés de voir cet inconnu, qu'ils commencérent à retourner en haute mer, mais les vents les repoussérent une seconde fois vers le rivage. Quand ils en furent proche, le Guivamois leur fit signe encore; mais voyant qu'ils alloient infailliblement se perdre, il se jette à la mer, & va à la nage à l'un de ces petits vaisseaux, dans le dessein de les conduire surement au Port (*a*). A peine y fut-il arrivé que ceux qui étoient dedans, & les femmes mêmes chargées de leurs petits enfans, se jetterent à la nage pour gagner l'autre vaisseau. Cet homme se voyant seul dans le petit vaisseau, se mit à les suivre; & étant entré dans le second il lui fait éviter tous les écueils & le conduit au Port. Pendant ce tems-là ces pauvres gens demeurerent immobiles, & s'abandonnerent à la conduite de cet inconnu, dont ils se regardoient comme les prisonniers. Les habitans de Guivam les reçurent avec charité, & leur apporterent du vin & des rafraîchissemens. Ils mangerent volontiers des cocos, qui sont les fruits des palmiers de ce Pays. La chair en est à peu près semblable aux chataignes, excepté qu'elle a plus d'huile, & qu'elle fournit une espece d'eau sucrée, qui est agréable à boire. On leur présenta du riz cuit à l'eau, dont on se sert-là & dans toute l'Asie, comme on se sert de pain en Europe. Ils le regarderent avec admiration, & en prirent quelques grains, qu'ils jetterent aussitôt à terre, s'imaginant que c'étoient des vermisseaux. Ils témoignerent beaucoup de joie quand on leur apporta de ces grosses racines qu'on appelle *Palavan*, & ils en mangerent avec avidité (*b*). Cependant on fit venir deux femmes, que les vents avoient autrefois jettées sur la même côte de Guivam, parcequ'elles savoient un peu la Langue du Pays. Une de ces femmes trouva parmi ces étrangers quelques-uns de ses parens. Ils ne l'eurent pas plutôt reconnue qu'ils se mirent à pleurer. Les habitans de Guivam s'empresserent à mener ces étrangers dans leurs maisons, & leur fournirent tout ce qui leur étoit nécessaire, soit pour les vivres, soit pour les habits. De trente-cinq qu'ils étoient en s'embarquant, il n'en restoit plus que trente, car la disette des vivres & les incommodités d'une longue navigation en avoient fait mourir cinq pendant le voyage, & peu de tems après leur arrivée il en mourut encore un (*c*).

Histoire du naufrage de trente Palaos, par lequel on a connoissance de leurs Isles.

Ils rapporterent que leur Pays consiste en trente-deux Isles. Elles ne doivent pas être fort éloignées des Marianes, à en juger par la structure de leurs petits vaisseaux & par la forme de leurs voiles, puisqu'elles sont les mê-

Relation qu'ils font de leurs Isles.

(*a*) Lett. Edif. & Curieus. Rec. I p. 115-118.

(*b*) *Le Gobien*, Hist. des Marianes, p. 399.

(*c*) Philosophical Transact. N. 317. p. 189. *Le Gobien* p 401. Lett. Edif. & Curieus. Rec. I. p. 121, 122.

SECTION XI.

Découvertes au Sud des Isles Marianes, *& celle des* Nouvelles Philippines &c.

mêmes. Il y a de l'apparence que ces Isles sont plus au Midi que les Marianes, à onze ou douze degrés de Latitude Septentrionale, & sous le même parallele que Guivam, puisque ces étrangers venant tout droit d'Orient en Occident avoient abordé au rivage de cette bourgade. Ces étrangers ajoutoient, que de ces trente-deux Isles il y en a trois qui ne sont habitées que par des oiseaux, mais que les autres sont extrêmement peuplées. Quand on leur demandoit quel étoit le nombre des habitans, ils prenoient un monceau de sable & le montroient, pour marquer la multitude innombrable des hommes qui les habitent: ces Isles se nomment *Pais*, *Lamulututup*, *Soraon*, *Taropia*, *Valayyay*, *Satavan*, *Cutac*, *Yfaluc*, *Tiraulop*, *Ytai*, *Pic*, *Piga*, *Lamurrec*, *Puc*, *Falait*, *Caruvaruvong*, *Ylatu*, *Lamuliur*, *Tavas*, *Saypen*, *Tacaulap*, *Rapiyang*, *Tavon*, *Mutacusan*, *Piylu*, *Olatan*, *Palu*, *Cucumyat*, *Piyalucunung*. Les trois qui ne sont habitées que par des oiseaux, sont *Piculat*, *Hulatan*, *Tagian*. LAMURREC est la plus considérable de toutes ces Isles; c'est où le Roi de tout ce Pays tient sa Cour; les Chefs de toutes les autres lui sont soumis (*). Parmi ces étrangers il se trouvoit un de ces Chefs avec sa femme, qui étoit fille du Roi: quoiqu'ils fussent à demi nuds, ils

(*) Pour prouver que ces Peuples ne manquent pas d'esprit, il suffit de dire qu'ils donnerent une Carte de tout l'Archipel, composé de quatrevingt-sept Isles. Ils s'y prirent d'une façon très-singuliere, & l'on peut dire en même tems correcte. Ils mirent sur une table autant de petites pierres qu'il y a d'Isles, & les placerent selon leur position; quand elles furent copiées sur le papier, ils indiquerent le nom de chacune, & firent mettre une figure au milieu de chaque Isle, pour marquer combien il faut de jours pour en faire le tour; & entre chaque Isle une autre figure, qui marque le nombre des jours qu'on employe pour aller d'une Isle à l'autre. Le tout est fort clair & intelligible, & nous n'avons encore rien de meilleur depuis (1). Les Indiens dont il s'agit, étoient venus de l'Isle d'*Amorsot*, à la Latitude Septentrionale de dix degrés, trente minutes; leur dessein étoit de passer dans celle de *Pais*, au Sud-Ouëst, à la distance d'environ douze jours de navigation, & à la Latitude de dix degrés. L'Isle où ils demeuroient a trois journées de tour, & celle de *Pais* quatre. La plus grande de ces Isles, que les Espagnols nomment *Panloco*, les François *Panloque*, & les Cartes Angloises *Panlog*, n'est qu'à trois jours de navigation à l'Est de la Pointe de Guivam, & à pas plus de deux journées au Nord-Est de l'Isle de Mindanao, entre le huitieme degré vingt minutes, & l'onzieme degré trente minutes de Latitude Septentrionale (2). Ainsi, selon leur description, les cinq Provinces de ces Isles gisent depuis un degré, trente minutes de Latitude Australe, jusqu'au seizieme degré de Latitude Septentrionale, ayant les Isles de Samal, de Mindanao, les Molucques & Gilolo à l'Ouëst, les Marianes au Nord-Est, & l'Océan Pacifique de tous côtés (3). Le Lecteur s'appercevra que ceci differe un peu de ce qui est dit dans le texte; mais ce qui y est dit est fondé sur l'autorité de la premiere Relation, écrite sur les lieux dans le tems même, au-lieu que l'autre récit est sur une Lettre postérieure au P. *Le Gobien*, dans le tems qu'il envoyoit la premiere aux Jésuites de France; & comme il assure que ses remarques sont faites sur de nouvelles informations, & pour suppléer à ce qui manquoit à la premiere Relation, nous avons cru ne pouvoir les mieux placer que dans cette Note (4). Il sera bon d'ajouter que ce Missionnaire, peu initié aux maximes de la Politique Espagnole, assure qu'on présume sur la situation de ces Isles, qu'elles doivent être abondantes en or, en ambre, & en drogues (5).

(1) Philosophical Transact. No. 317. p. 199.
(2) *Purchas* Pilgrims.
(3) Voy. la Carte dans les *Lett. Edif.* Rec. XI.
(4) Comparez cette Carte avec celle de *De Lisle*.
(5) Cette Lettre du P. *Le Gobien* n'est point dans son *Histoire des Marianes*.

SECTION XI. *Découvertes au Sud des Isles Marianes, & celle des Nouvelles Philippines &c.*

ils avoient des manieres & un certain air de grandeur, qui faisoit assez connoître ce qu'ils étoient. Le mari avoit tout le corps peint de certaines lignes, dont l'arrangement formoit diverses figures. Les autres hommes avoient aussi quelques-unes de ces lignes, les uns plus, les autres moins, mais les femmes & les enfans n'en avoient point. Il y avoit dix-neuf hommes & dix femmes de différens âges. Par le tour & la couleur du visage ils avoient quelque ressemblance avec les Insulaires des Philippines. Les hommes n'avoient pas d'autre habit, qu'une espece de ceinture qui leur couvroit les reins & les cuisses, & qui faisoit plusieurs tours autour du corps. Ils avoient sur les épaules plus d'une aune & demie de grosse toile, dont ils se faisoient une espece de capuchon, qu'ils lioient par devant, & qu'ils laissoient pendre négligemment par derriere. Les hommes & les femmes étoient habillés de la même maniere, excepté que les femmes avoient un linge un peu plus long, qui descendoit depuis la ceinture jusqu'aux genoux (*a*).

Leur Langue, leurs Ornemens, & dequoi ils s'étoient nourris sur mer.

Leur Langue est différente de celle des Philippines, & même de celle des Isles Marianes, leur maniere de prononcer approche de la prononciation des Arabes. La plus distinguée des femmes avoit plusieurs anneaux & plusieurs colliers, les uns d'écaille de tortue (qu'on appelle *Carey*) & les autres d'une matiere qui ressembloit assez à de l'ambre-gris, mais qui n'étoit pas transparente. Voici comment ils avoient vécu sur mer pendant soixante-dix jours qu'ils avoient été à la merci des vents. Ils jettoient dans la mer une espece de nasse, faite de plusieurs petites branches d'arbre liées ensemble. Cette nasse avoit une grande ouverture pour laisser entrer le poisson, & se terminoit en pointe pour l'empêcher de sortir. Le poisson qu'ils prenoient de cette maniere étoit toute la nourriture qu'ils avoient, & ils ne buvoient point d'autre eau que celle que la pluie leur fournissoit. Ils la recevoient dans des coques de cocos, qui est le fruit du palmier de ces Pays, & qui sont de la figure & de la grandeur d'un crâne humain (*b*).

Avantages & desavantages de leur Pays. Leur admiration pour les coutumes des Européens.

Ils n'ont point de vaches dans leurs Isles, & ils parurent effrayés quand ils en virent quelques-unes qui broutoient l'herbe, aussi bien que des aboyemens d'un chien; ils n'ont point non plus de chats, ni de cerfs, ni de chevaux, ni généralement d'animaux à quatre pieds. Ils n'ont même guéres d'autres oiseaux que ceux de mer; ils ont cependant des poules dont ils se nourrissent, mais ils n'en mangent pas les œufs. Malgré cette disette de toutes choses ils sont gais & contens de leur sort, ils ont des chants & des danses assez regulieres. Ils chantent tous ensemble & font les mêmes gestes, ce qui a quelque agrément. Ils furent surpris du Gouvernement, de la politesse & des manieres des Européens (*c*). Ils admirerent non seulement la solemnité des cérémonies dont l'Eglise se sert pour célébrer l'Office Divin, mais aussi la Musique, les Instrumens & les Armes des Espagnols, & sur-tout la Poudre à canon. Ils admirerent encore la blancheur des Eu-

(*a*) Philosophical Transact. l. c. *Le Gobien* p. 403. Lett. Edif. & Curieus. *ubi sup.* p. 125-127.

(*b*) *Le Gobien* p. 399. *Charlevoix*, Fastes Chronol. du N. Monde sous l'an 1696. Lett. Edif. l. c. p. 128.

(*c*) *Le Gobien* p. 406. Lett. Edif. & Cur. Rec. I. p. 129.

SECTION XI.

Découvertes au Sud des Iſles Marianes, & celle des Nouvelles Philippines &c.

Européens; car pour eux ils ſont tous baſanés, auſſi bien que les habitans de Samal. On ne s'apperçut pas qu'ils euſſent aucune connoiſſance de la Divinité, ni qu'ils adoraſſent des Idoles. Toute leur vie paroiſſoit animale, uniquement bornée au ſoin de manger & de boire; ils n'ont pas d'heure réglée pour leurs repas, la faim & la ſoif les déterminent lorſqu'ils trouvent dequoi ſe ſatisfaire; mais ils mangent peu chaque fois, & leurs plus grands repas ne ſuffiſent pas pour le cours de toute une journée (*a*).

Leurs Uſages.

Ils ont une grande déférence pour leur Roi, & pour les Chefs de leurs Bourgades, & ils leur obéiſſent avec beaucoup d'exactitude. Leur civilité ou la marque de leur reſpect conſiſte à prendre la main ou le pied de celui à qui ils veulent faire honneur, & à s'en frotter doucement tout le viſage. Ils avoient parmi leurs petits meubles quelques ſcies, faites non pas de fer, mais d'une grande écaille, qu'on appelle *Taclobo*, qu'ils aiguiſent en les frottant contre certaines pierres. Ils furent fort étonnés, à l'occaſion d'un vaiſſeau marchand que l'on bâtiſſoit à Guivam, de voir la multitude des inſtrumens de charpenterie dont on ſe ſervoit. Ils n'ont point de métaux dans leur Pays. Le P. Miſſionnaire leur ayant donné à chacun un aſſez gros morceau de fer, ils reçurent ce préſent avec plus de joie que ſi on leur eût donné autant d'or. Ils avoient ſi grande peur qu'on ne le leur enlevât, qu'ils le mettoient ſous leur tête quand ils vouloient dormir (*b*). Ils n'ont point d'autres armes que des lances & des traits garnis d'oſſemens humains. Ils ſont d'eux-mêmes fort pacifiques. Lorſqu'il arrive entre eux quelque querelle, elle ſe termine par quelques coups de poing qu'ils ſe donnent ſur la tête, ce qui arrive rarement; car dès qu'ils veulent en venir aux mains, on les ſépare & on fait ceſſer le différend. Ils ne ſont point cependant ſtupides ni peſans, au contraire ils ont du feu & de la vivacité. Ils n'ont pas tant d'embonpoint que les habitans des Iſles Marianes, mais ils ſont bien proportionnés, & à peu près de la taille des Philippinois. Les hommes & les femmes laiſſent croître leurs cheveux, qui leur tombent ſur les épaules. Quand ces étrangers apprirent qu'on les alloit conduire devant le Pere Miſſionnaire, ils ſe peignirent tout le corps d'une certaine couleur jaune, ce qui paſſe chez eux pour un grand agrément. Le plus vieux d'entre eux avoit déja été jetté une fois ſur les côtes de Caragan. Ils ſont fort adroits à plonger, & l'on dit qu'ils prirent à la pêche deux grandes perles dans leurs nacres, qu'ils rejetterent dans la mer, parcequ'ils n'en connoiſſoient pas le prix (*c*).

Bien traités à Guivam.

Quand ils furent en préſence du Pere Miſſionnaire, & qu'ils virent le reſpect qu'on lui portoit, ils s'imaginerent, comme il étoit très-naturel, qu'il étoit le Roi du Pays, & que leur vie & leur ſort étoient entre ſes mains. Dans cette penſée ils ſe jetterent tous à terre pour implorer ſa miſéricorde & pour lui demander la vie. Le Pere fit tout ce qu'il put pour les conſoler, & pour leur faire connoître qu'ils n'avoient rien à craindre; il careſſa leurs enfans, dont trois étoient encore à la mamelle, & cinq autres un peu plus

(*a*) Philoſ. Tranſact. l. c. Lett. Edif. ubi ſup. p. 130, 131.

(*b*) *Le Gobien* p. 407. Lett. Edif. l. c. p. 131.

(*c*) *Le Gobien* p. 408. Philoſ. Tranſ. ubi ſup. Lett. Edif. l. c. p. 134, 135.

plus grands. Il eut soin aussi en les logeant, qu'on ne séparât point ceux qui étoient mariés, & que des autres il y en eût deux ensemble, de peur de faire mourir de chagrin ceux qui demeureroient seuls. Ces soins produisirent leur effet. Ces pauvres gens furent si sensibles à l'accueil qu'on leur faisoit, qu'ils se conformerent insensiblement aux coutumes de ceux parmi lesquels ils se trouvoient; ils offrirent même d'aller avec ceux que l'on voudroit envoyer, pour convertir leurs compatriotes à la Religion Chretienne, & pour établir le commerce entre leurs Isles & celles de la domination du Roi Catholique (a), à quoi le Missionnaire les avoit sollicités.

Section XI. *Découvertes au Sud des Isles Marianes, & celle des Nouvelles Philippines &c.*

Le Gouverneur des Philippines goûta fort ce dessein, & parla d'une expédition aux Isles *Palaos*, comme d'une entreprise qui méritoit d'être tentée; cependant ni lui ni son successeur n'exécuterent jamais ce projet. Le P. *André Serrano*, Missionnaire fort zélé, qui avoit passé trente ans dans les Philippines à prêcher aux Indiens & à les protéger, ayant pris l'affaire à cœur, alla en 1706 à Rome, & obtint des recommandations pour la Cour de Madrid, qui expédia des ordres pour envoyer incessamment deux Missionaires dans ces Isles (b). Ces ordres furent exécutés au mois de Novembre 1710; on fit partir un vaisseau qui avoit deux Missionnaires à bord, & un des nouveaux Convertis qui étoit resté à Samal. Après avoir vogué quinze jours, ils découvrirent deux Isles à leur Nord-Est, que les Missionnaires nommerent les Isles de *St. André*. Il vint un bateau d'une de ces Isles, & leur compatriote se montra à eux; alors ils se rendirent à bord, en criant *Mapia*, *Mapia*, c'est-à-dire bonnes gens (c).

Il se passe plusieurs années avant qu'on pousse cette découverte.

On les reçut très-bien, & ils témoignerent être fort contens; ils dirent que leur Isle s'appelloit *Sonsorol*, & que la principale de leurs Isles se nommoit *Panloq*, gîsant au Nord-Nord-Est. Ils indiquerent deux autres Isles au Sud-Ouëst & au Sud-Est, dont l'une s'appelle *Merrieres* & l'autre *Poulo*. Le Capitaine ne put trouver ni Port ni Rade propre à jetter l'ancre; cependant les deux Missionanires voulurent débarquer, & ils furent mis à terre avec le *Palaos* qu'ils avoient amené, sa femme & ses enfans. Ces Isles sont à cinq degrés, vingt-huit minutes de Latitude Septentrionale. Ils firent ensuite voile pour *Panloq*, éloignée d'environ cinquante lieues; ils n'y trouverent pas non plus de Port; en retournant ils ne purent pas seulement envoyer de chaloupe à *Sonsorol*, desorte qu'ils revinrent sans avoir de nouvelles des Missionnaires. Après leur retour aux Philippines le P. *Serrano* s'embarqua pour une expédition pareille, & il s'écoula plusieurs années avant que l'on apprît aucune nouvelle de ces Peres. Enfin on eut avis de la Chine, que les PP. *Duberon* & *Courtil*, les deux premiers qu'on avoit envoyés, avoient été massacrés par les *Palaos*, qui n'étoient pas aussi simples dans leur Pays, qu'ils avoient paru à Samal (d) (*). Quant au

Tentatives inutiles.

(a) *Le Gobien* p. 409. *Charlevoix* ubi sup.
(b) *Feijo* Theatro Critico Univ. T. IX. p. 138. Lett. Edif. & Cur. Rec. XI. p. 76.
(c) Lett. Edif. & Cur. l. c.
(d) *Feijo* ubi sup. Lett. Edif. ubi sup.

(*) Pour répandre du jour sur ce qui est dit dans le texte, & faire connoître ces Peuples autant qu'il est possible, nous rapporterons quelques endroits du Journal de cette ex-

SECTION XI.

Découvertes au Sud des Isles Marianes, & celle des Nouvelles Philippines &c.

au P. *Serrano*, il engagea le Capitaine du vaisseau de tenter d'entrer dans une anse, mais son zele lui fut fatal & à tous ceux qui étoient avec lui; tous

pédition, écrit par un homme qui paroît avoir été le Pilote du vaisseau, avec beaucoup de clarté, & à ce qu'il paroît d'impartialité (1). „ Les Peuples sont bien faits de „ corps, & d'une complexion robuste; ils vont tout nuds, excepté vers la ceinture, où „ ils se couvrent d'un morceau de nattes: leurs cheveux sont presque crépus, ils ont „ fort peu de barbe; & pour se garantir de la pluie ils portent sur les épaules un petit „ manteau fait de fil de patates, & sur la tête une espece de chapeau de natte, autour „ duquel ils attachent des plumes d'oiseaux toutes droites. Ils furent surpris de voir nos „ gens fumer du tabac, & ils parurent faire grand cas du fer; quand ils en appercevoient, „ ils le regardoient avec des yeux avides, & ils nous en demandoient sans cesse.

„ L'après-midi deux autres bateaux vinrent à nous chargés chacun de huit hommes. „ Aussitôt qu'ils s'approcherent de notre bord, ils se mirent à chanter, ils régloient la „ cadence en frappant de la main sur leurs cuisses. Quand ils eurent abordé, ils prirent „ la longueur de notre Bâtiment, s'imaginant qu'il étoit fait d'une seule piece de bois; „ quelques autres compterent les hommes qui étoient sur notre bord. Ils nous apporterent quelques cocos, du poisson & des herbes. Les Isles sont toutes couvertes d'arbres jusques sur le bord de la mer. Leurs bateaux nous parurent assez bien faits: ils se „ servent de voiles latines, & un côté du bateau est soutenu par un contre-poids qui l'empêche de tourner. Quand nous fûmes un peu approchés de terre, j'envoyai mon Aide-Pilote pour chercher avec la sonde un endroit où l'on pût mouiller.

„ La chaloupe étant arrivée à un quart de lieue de l'Isle, elle fut abordée par deux „ bateaux du Pays, où il y avoit plusieurs de ces Insulaires; l'un d'eux ayant apperçu „ un sabre, le prit, le regarda attentivement, & se jetta à la mer l'emportant avec „ lui. Mon Aide-Pilote ne put trouver aucun lieu propre à jetter l'ancre, parce- „ que le fonds étoit de roche, & qu'il y avoit grand fonds par-tout. Quand il fut de „ retour j'envoyai encore sur les trois heures un autre homme pour chercher un mouil- „ lage; il alla tout auprès la terre, & trouva comme le premier. Pendant ce „ tems-là je me soutenois à la voile contre le courant, qui portoit avec viteſſe au „ Sud-Est. Mais le vent étant venu à manquer, nous dérivâmes au large. Alors „ les Insulaires qui étoient venus sur notre bord, rentrerent dans leur bateau pour „ s'en retourner.

„ Les deux Missionnaires voulurent engager l'un d'eux à demeurer avec nous, mais „ ils ne purent s'y résoudre: ils l'entretinrent quelque tems des vérités de la Religion, „ & ils lui firent prononcer les saints noms de *Jésus* & de *Marie*. Ce qu'il fit d'une maniere très-affectueuse. On l'interrogea sur la grandeur de l'Isle & sur le nombre des „ habitans: il répondit que l'Isle avoit bien deux lieues & demie de tour, & qu'il pouvoit „ y avoir huit-cens personnes; qu'ils vivoient de cocos, de poissons & d'herbages. Les „ courans nous emporterent au large vers le Sud-Est avec violence, desorte que nous ne „ pûmes regagner terre que le quatrieme à six heures du matin. Nous nous trouvâmes alors à l'embouchure de deux Isles. J'envoyai la chaloupe pour chercher un „ bon mouillage. Ce fut inutilement. Elle revint à quatre heures du soir apportant „ pour nouvelle, qu'il y avoit grand fonds de roche par-tout, & qu'il étoit impossi- „ ble de jetter l'ancre.

„ Le cinquieme de Décembre 1710 à sept heures du matin, les Peres *Duberon* & *Cortil* formerent le dessein d'aller à terre pour y planter une Croix. *Don Padilla* & moi leur „ représentâmes les dangers auxquels ils s'exposoient, ce qu'ils avoient à craindre des Insulaires dont ils ne connoissoient point le génie, & l'embarras où ils se trouveroient „ si les courans jettoient le vaisseau au large, ensorte qu'il ne put approcher de la terre „ pour les prendre ou pour les secourir. Leur zele n'écouta aucune de ces difficultés, ils „ persisterent dans leur premiere résolution. Ils laisserent donc le Frere *Baudin* dans le Na- „ vi-

(1) Relation en forme de Journal de la Découverte des Isles de *Palaos* ou Nouvelles Philip. ines, ap. Lett. Edif. & Cur. T. XI.

tous périrent à la réserve d'un seul Indien, qui de façon ou d'autre passa à la Chine, où il instruisit les Jésuites de cet événement, & ceux-ci le manderent à leurs confreres des Philippines (*a*).

Section XI. *Découvertes au Sud des Isles Marianes, & celle des Nouvelles Philippines &c.*

A la fin tout cet Archipel, composé de quatrevingt ou quatrevingt-sept Isles, a été entierement découvert de la même maniere qu'on en avoit connu quelques parties, c'est-à-dire par accident. En 1722 une barque étrangere aborda à l'Isle de Guam, du côté de l'Est; il y avoit onze hommes, sept

(*a*) *Charlevoix*, Fast. Chron. ubi sup. *Feijo* l. c. p. 138, 139. Lett. Edif. & Cur.

Description de tout cet Archipel.

» vire, & ils entrerent dans la chaloupe avec le Contre-Maître du vaisseau, & l'Enseigne » des troupes qu'on destinoit à mettre à terre. Ils emmenerent aussi le *Palaos*, dont j'ai parlé, avec sa femme & ses enfans.

» Les deux Missionnaires étant partis, nous tinmes conseil sur le parti qu'il y avoit » à prendre. *Don Padilla*, le Frere Jésuite, mon Aide-Pilote & moi, fûmes d'avis de faire » route pour découvrir l'Isle de *Panloq*, Capitale de toutes ces Isles, qui est éloignée de » celle que nous quittions d'environ cinquante lieues. Ce fut le onzieme à neuf heures du » matin que nous découvrîmes *Panloq*, & à midi je me trouvai par sept degrés quatorze » minutes de Latitude Nord environ à une lieue au large de l'Isle. Sur les quatre heures du soir quatre bateaux s'approcherent de notre bord, se tenant néanmoins au large » de la longueur d'un demi cable, peu après ils furent suivis de deux autres bateaux. Enfin quelques-uns de ces Insulaires qui étoient dans les bateaux, se jetterent à la mer & » vinrent à notre bord; ils ne cherchoient qu'à voler ce qui leur tomboit sous la main. » L'un d'eux voyant une chaîne attachée au bord, la halloit de toutes ses forces pour la » rompre & l'emporter. Un autre en fit autant à un organeau. Un troisieme ayant mis » la tête dans un sabor, vit des rideaux de lit, il les prit à deux mains & les tiroit de » toutes ses forces.

» *Don Padilla* voyant jusqu'où ces Barbares portoient leur avidité, fit mettre ses Soldats sous les armes, car il y avoit bien quatrevingts hommes dans ces six bateaux, » & il leur fit signe de ne point approcher. Enfin sur les cinq heures du soir ils prirent leur route vers la terre: en se retirant ils décocherent plusieurs fleches contre » nous, dont quatre furent à bord. Alors *Don Padilla* fit faire sur eux une décharge de » mousquetterie. A ce bruit ils se jetterent tous à la mer, & abandonnerent leurs bateaux, » nageant droit à terre avec une vîtesse extraordinaire; puis voyant qu'on ne tiroit plus, » ils regagnerent leurs bateaux, s'y embarquerent & s'enfuirent à toutes rames. Ces Insulaires vont tout nuds, quelques-uns d'eux se peignent le corps de diverses couleurs. » Leur peau est communément de couleur olivâtre, d'autres l'ont plus noire. Ils ne nous » apporterent que quelques cocos."

Il paroît par cette Relation, que l'on ne doit pas se fier à la probité de ces Indiens, & que quand ils ne peuvent réussir dans leurs desseins par les voyes de douceur, il faut être sur ses gardes avec eux contre la violence. Il se peut cependant qu'ils n'en agissent ainsi qu'envers les Etrangers; car il semble que c'est un principe établi parmi les Peuples Barbares, c'est-à-dire ceux qui n'ont point de correspondance avec le reste du Genre-Humain, que les sentimens d'humanité, d'affection & de justice n'ont pour objet que ceux de leur propre Nation, & que ceux que le hazard amene chez eux n'ont aucun droit, & qu'ils peuvent les traiter comme il leur plaît, à moins qu'ils ne fassent comme les Espagnols qui furent mis à terre, qu'ils s'allient à eux, & par-là ne composent qu'un seul Peuple avec eux (1). Cette Relation confirme cependant trois articles importans; qu'il y a un Archipel tel que les Nouvelles Philippines; qu'il est composé d'un grand nombre d'Isles bien peuplées; que ces Insulaires ont de bonnes barques, & qu'ils sont habiles mariniers dans leurs mers. Nous avons donc ici des Témoins Espagnols, qui déposent ce qu'ils savent par leur propre expérience, au moins en grande partie, & qui confirment le rapport des Indiens.

(1) *Le Gobien*, Hist. des Isles Marianes, p. 401.

SECTION XI.

Découvertes au Sud des Isles Marianes, & celle des Nouvelles Philippines &c.

sept femmes & six enfans. Un Indien qui pêchoit aux environs de cette côte, les ayant apperçus, en donna avis au Chef de la Bourgade, qui se rendit à l'endroit, les engagea à descendre à terre, & ils furent fort bien reçus. Leur barque parut d'une structure remarquable même aux yeux des Marianois, dont tout le monde admire les Pros. Elle leur ressembloit à divers égards, mais à d'autres elle étoit différente, La proue & la poupe sont semblables pour la figure, & se terminent l'une & l'autre en une pointe élevée de la forme d'une queue de Dauphin. On y voit quatre petites chambres pour la commodité des passagers, très-propres; l'une est à la proue, l'autre à la poupe, les deux autres aux deux côtés, qui débordent en dehors de la barque, & qui y forment comme deux ailes, au-lieu que les *Pros* des Marianois n'en ont qu'une: ces chambres ont un toit fait de feuilles de palmiers. Au dedans du corps de la barque sont différens compartimens, où se mettent la cargaison & les provisions de bouche. Cette barque étoit partie en compagnie de quatre autres de l'Isle de *Farroilep* pour se rendre à celle d'*Ulée*, & la tempête les avoit écartées de leur route. Suivant la Relation que ces gens-là faisoient de leurs Isles, elles gîsent depuis la Ligne jusqu'à l'onzieme degré de Latitude Nord, ayant la Nouvelle Guinée au Sud, les Philippines à l'Ouëst, les Marianes au Nord, & l'Océan Pacifique à l'Est. Cet Archipel est partagé en cinq Provinces, qui ont chacune leur langue particuliere, mais qui ont cependant assez de rapport, pour que les habitans de l'une entendent ceux de l'autre, quoiqu'avec quelque peine, & quelques Auteurs croyent que ce sont cinq dialectes dérivées d'un Arabe corrompu (*a*).

Caractere des Habitans.

Ces Isles jouissent d'un climat aussi beau qu'on le peut souhaitter, excepté dans la saison des Ouragans; la terre y est fertile & produit d'excellente herbe, quelques fruits exquis, & une grande quantité de beaux & grands arbres. Les Insulaires n'ont à-la-vérité ni riz, ni froment, ni orge, ni bled d'Inde; mais ils ont des fruits, des racines & du poisson en abondance, & quelques volailles, mais ils n'ont aucune bête à quatre pieds. Ils sont grands & bien faits, leurs cheveux sont un peu crépus comme ceux des Negres; ils ont le nez plus gros, les yeux grands & vifs, & la barbe bien fournie, ce que l'on ne voit chez aucune Nation Indienne. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que leur teint varie par toutes les nuances depuis la couleur d'olive claire jusqu'à celle de cuivre obscur (*). Leurs manie-

(*a*) Lett. Edif. & Curieus. T. XVIII. p. 210.

(*) L'Auteur mentionné dans le Texte, est le savant Pere *Feijo*, dont les judicieux Ecrits font honneur à l'Espagne, & sont à juste titre admirés dans toute l'Europe. Son grand but est de combattre les erreurs populaires, & d'établir la vérité aux dépens des Traditions légendaires. Dessein louable & utile, que plusieurs autres grands hommes ont tenté, mais aucun ne l'a poussé si loin, ni n'a traité une si grande variété de sujets, d'une maniere aussi exacte, aussi savante & agréable que lui (1). Parmi les erreurs populaires, il met celle de croire l'existence de certains Pays sur des preuves insuffisantes. Il allegue en premier lieu les *Batuecas*, Tribu ou Nation que l'on prétend avoir découver-

(1) *Feijo*, Teatro Critico Univ. en Madrid 1742. 4to. T. IV. Disc. X § 16.

te

SECTION XI. *Découvertes au Sud des Iſles Marianes, & celle des Nouvelles Philippines &c.*

nieres ſont graves & décentes; ils ne ſont cependant rien moins que mélancholiques, au contraire ils chantent & danſent beaucoup, & même pas ſans agrément au goût des Européens; ils ſont très-affectionnés les uns pour les autres, & l'on peut juger de leur caractere par un mot fort ordinaire parmi eux, & inconnu ailleurs; *un homme*, diſent-ils, *n'en tue jamais un autre*. Ils ſe querellent & ſe battent quelquefois; mais auſſitôt qu'il y a du ſang répandu, la querelle eſt finie, & les victorieux jettent des cris de triomphe (*a*).

Leur Religion.

Quant à la Religion, ils n'ont point d'idée diſtincte d'un Etre Suprême, ni d'une Providence; ils reconnoiſſent néanmoins de bons & de mauvais Eſprits, qui ont des femmes & des enfans, ſur le ſujet deſquels ils débitent un grand nombre de fables ridicules, dont nous ne fatiguerons point le Lecteur. Ils admettent un état à venir, où ils croyent que les gens de bien ſeront heureux, & les méchans miſérables. Il y a parmi eux des Prêtres & Prêtreſſes, qui prétendent avoir commerce avec les ames des défunts. Ce ſont ces Prêtres qui de leur pleine autorité déclarent ceux qui vont au Ciel, & ceux dont le partage eſt l'Enfer. Quand ceux du commun meurent, ils jet-

(*a*) *Le Gobien*, Philoſ. Tranſact. No. 317. p. 199. Lett. Edif. & Cur. T. XVIII. p. 227-231.

te dans les montagnes de Caſtille; & quoique cette Hiſtoire en ait impoſé à des Auteurs d'un mérite diſtingué, & de différentes Nations, il prouve clairement que c'eſt une fable également deſtituée de fondement & de vraiſemblance (1). Il indique, en ſecond lieu, l'*Atlantis* de *Platon*, l'Iſle de *Panchaïe* mentionnée par pluſieurs Anciens; & il y a ſans-doute à l'égard de l'une & de l'autre beaucoup d'incertitude. Il traite l'Iſle de *St. Borondon* ou *St. Blandon*, que l'on ſuppoſe voiſine des Canaries, de chimérique, comme il y a de l'apparence qu'elle eſt, & il importe aſſez peu qu'elle le ſoit ou non. Il anéantit l'Iſle de *Freezland* dans l'Océan Septentrional, quoiqu'il y en ait qui prétendent qu'elle ſe trouve dans le Détroit de *Forbisher* (2). Il en fait autant de la *petite Java*, que l'on voit ſur quelques anciennes Cartes; mais il s'eſt retracté depuis, & a reconnu que c'eſt l'Iſle qu'on appelle aujourd'hui *Bali*, ce qui eſt vrai (3). Il tourne en ridicule les étranges hiſtoires qu'on a débitées d'un Pays dans l'Amérique Méridionale, auquel les Eſpagnols ont donné le nom d'*el Gran Paititi*, dont le Chevalier *Walter Raleg* a été la dupe. Il ſe moque des recherches que l'on a faites de la ville de *los Ceſares*, qu'on place quelque part vers le Détroit de Magellan; & il croit que l'on doit ajouter auſſi peu de foi aux anciennes Relations du Pays de *Quivira*, ſitué dans les endroits les plus reculés de l'Amérique Septentrionale; il faut avouer que nous ne connoiſſons pas plus ces Pays-là aujourd'hui, que dans le tems de ces Relations (4). Le P. *Feijoo* met enfin les *Palaos* au même rang; il eſt vrai qu'il ne nie pas abſolument leur exiſtence, mais il regarde leur découverte comme de peu d'importance, & il a perſiſté même dans ſon ſentiment, après avoir été inſtruit de toutes les preuves que nous avons produites dans le texte, de leur ſituation, de leur nombre & de ce qui regarde leurs habitans. Après cela on ne peut demander de preuves plus évidentes que les découvertes, & ce qui tend à faire valoir les Colonies ſont des articles qu'on ne regarde plus d'un œil favorable en Eſpagne; c'eſt ce qui nous a engagé à rapporter ici les penſées du P. *Feijoo*.

(1) Nuremb. Curioſ. Philoſ. L. I. C. 35. *Alonſo Sanchez* de Reb. Hiſpan. L. VII. C. 5. *Heylin's* Coſmogr. p. 219. London 1703 fol.

(2) *Hakluyt's* Collect. of Voyag. Vol. III. p. 31.

(3) Rec. des Voyag. pour l'établ. de la Compagnie, Vol. II. p. III. 110, 111.

(4) *Du Bois* Geogr. Mod. p. 842.

SECTION XI. *Découvertes au Sud des Iſles* Marianes, *& celle des* Nouvelles Philippines &c.

jettent les cadavres dans la mer pour ſervir de pâture aux poiſſons. Mais les perſonnes d'un rang diſtingué ſont enterrées avec cérémonie, & on éleve des eſpeces de tombeaux à leur mémoire. Ils honorent les Bienheureux comme des Eſprits bienfaiſans, & on leur donne le nom de *Tahutup*; ils s'adreſſent à eux dans leurs beſoins, les invoquent & leur font des offrandes, ce qu'ils ne font pas aux Eſprits Céleſtes & Infernaux. Ils ne s'embarraſſent gueres des derniers, ne leur rendent aucun culte, ni ne paroiſſent ſe mettre en peine de leur plaire ou de les offenſer (*a*). Il ſemble donc qu'il ne ſeroit pas fort difficile, bien loin d'y avoir des obſtacles invincibles, de porter ces Peuples à embraſſer l'Evangile, en leur faiſant ſentir combien ces fables tendent peu à rendre les hommes plus ſages & meilleurs, au-lieu que l'Evangile eſt propre à faire l'un & l'autre.

Leur Gouvernement. Leur Gouvernement eſt régulier & Ariſtocratique. Il y a dans chaque Iſle pluſieurs familles nobles, dont les Chefs s'appellent *Tamoles*. Il y a outre cela dans chaque Province un principal *Tamol*, qui adminiſtre la juſtice avec l'avis des autres. Ces *Tamoles* laiſſent croître leur barbe fort longue pour ſe concilier plus de reſpect, & ils affectent un air grave & ſérieux. Lorſqu'un *Tamol* donne audience, il paroît aſſis ſur une table élevée; ceux qui ſe préſentent devant lui s'inclinent juſqu'à terre, ne levent jamais les yeux pendant qu'ils parlent, & ils ont grand ſoin, en ſe retirant, de ne pas lui tourner le dos. Avec toute cette gravité & nonobſtant ce profond reſpect, il n'y a point de tyrannie d'une part, ni d'eſclavage de l'autre. Toute l'autorité des *Tamoles* ſe réduit à donner de bons avis, & à les appuyer par leur exemple. Ils n'ont qu'un revenu d'un genre ſingulier, c'eſt que tout le fer, qui par des naufrages ou par quelque autre accident tombe entre les mains des Inſulaires, appartient de droit aux *Tamoles*, qui en font faire des outils. Ces outils ſont un fonds dont ils tirent un revenu conſidérable, car il les louent aſſez chérement. Le *Tamol* ne s'endort qu'au bruit d'un concert de Muſique, que forme une troupe de jeunes gens qui s'aſſemblent le ſoir autour de ſa maiſon, & qui chantent à leur maniere; il les recompenſe par quelque petit préſent. Dans le fond la Dignité de *Tamol* eſt pénible; toute l'étude d'un *Tamol* eſt de ſoutenir ſon rang par une conduite réguliere & irréprochable; mais c'eſt auſſi ce qui lui aſſure de la part de ſes inférieurs une ſoumiſſion que les Princes les plus deſpotiques ne peuvent connoître, & un reſpect où il n'entre preſque point de crainte. Le *Tamol* ne punit jamais que par des repréhenſions; s'il ſe trouve des gens incorrigibles, l'aſſemblée des *Tamoles* les exile dans quelque Iſle éloignée (*b*).

Education des Enfans. Il y a dans chaque village deux maiſons deſtinées l'une à l'éducation des garçons, & l'autre à celle des filles. Sur cet article ils l'emportent peut-être ſur les Nations les plus policées. On enſeigne aux garçons tout ce que la Nation poſſede de connoiſſances; des vieillards qui ſont au fait de

(*a*) Diſcourſe on Navigation and Diſcoveris, Lett. Edif. & Cur. l. c.

(*b*) Lett. Edif. & Cur. ubi ſup. p. 234-236.

de tout ce qu'ils doivent enſeigner, les inſtruiſent de l'art de cultiver des fruits & des racines, des herbes odoriférantes & des fleurs, qu'ils aiment extrêmement ; la maniere de faire des uſtenſiles de ménage, de brocher des filets, d'armer des lances. Ils leur apprennent toutes les ſortes de pêche, & quand ils ſont aſſez âgés la conſtruction des barques ; enfin ils leur enſeignent un peu d'Aſtronomie, en leur montrant ſur une Sphere le petit nombre d'Aſtres qu'ils connoiſſent, & l'uſage qu'ils doivent faire de cette connoiſſance pour la Navigation, & pour gouverner leurs barques en mer. D'autre côté on enſeigne aux filles à faire la cuiſine, à apprêter le poiſſon, les fruits & les racines de différentes manieres, à enſemencer les terres, à mettre en œuvre une certaine herbe pour la filer & en faire de la toile, de même que les fibres de l'écorce d'un arbre nommé *Balibago*, dont ils font des nattes & des voiles (*a*).

Section XI. *Découvertes au Sud des Iſles Marianes, & celle des Nouvelles Philippines &c.*

Leurs principales recréations ſe réduiſent au chant & à la danſe, mais ils n'ont point d'idée d'inſtrumens de Muſique. Les hommes & les femmes ſe piquent dans ces occaſions d'être fort parés ; ils ſont toujours propres, car ils ſe baignent trois fois par jour. Leur tête eſt couverte de plumes ou de fleurs, des herbes aromatiques pendent de leurs narines, & l'on voit attachées à leurs oreilles des feuilles de palmier, tiſſues avec aſſez d'art. Ils ont aux bras, aux mains & aux pieds des eſpeces de bracelets. Les hommes ont d'ailleurs d'autres jeux convenables à leur ſexe, ils s'exercent à manier la lance, à jetter des pierres, & à pouſſer des balles en l'air (*b*). Chaque ſaiſon a un divertiſſement qui lui eſt propre, & ces divertiſſemens ſervent à les rendre agiles & robuſtes, & capables de différens travaux, dont leur ſubſiſtance dépend. Tous les *Tamoles* s'aſſemblent au mois de Février dans la principale Iſle, & prétendent prédire ſi la pêche ſera abondante, & ſi l'année ſera bonne ou mauvaiſe. Il y a de l'apparence qu'ils ont trouvé que cette ſuperſtition étoit, ſinon néceſſaire, au moins utile au maintien de leur autorité. En général tous les Peuples barbares deſirent avec paſſion de ſavoir l'avenir, & reſpectent naturellement ceux qui prétendent connoître les événemens futurs ; & on leur perſuade aiſément que des prédictions adroitement compoſées s'accompliront infailliblement. C'eſt ainſi que l'ignorance eſt par-tout la mere de la Superſtition.

Leurs Amuſemens & leurs Exercices.

On donne différens noms à ce nouvel Archipel, qui, bien que peut-être inférieur aux Philippines, eſt cependant une belle addition aux Iſles Marianes, avec leſquelles il eſt preſque lié. On nomma d'abord ces Iſles *Palaos*, qui eſt, à ce qu'il paroît, le nom que les Inſulaires mêmes leur donnerent ; enſuite on les appella les Iſles de *St. Barnabé* & de *St. André*, par les raiſons que nous avons dites plus haut. On les déſigne quelquefois par le nom de *Carolines*, mais celui qu'on leur donne le plus communément eſt le nom de *Nouvelles Philippines* (*c*). Elles ſe trouvent cependant

Noms différens de cet Archipel, & d'où vient qu'il eſt ſi peu connu.

(*a*) Lett. Edif. & Curieuſ. T. XVIII. p. 236, 237.

(*b*) Là-même, p. 233, 234.

(*c*) *Le Gobien*, p. 401, 402.

SECTION XI.

Découvertes au Sud des Isles Marianes, & celle des Nouvelles Philippines &c.

dant sur très-peu de Cartes; nos Géographes modernes en font à peine mention, varient entre eux sur leur situation, & n'en rapportent que peu de chose. C'est ce qui peut-être nous auroit excusés si nous étions tombés dans la même négligence, car l'Histoire parle rarement des Pays que la Géographie n'a pas parfaitement fait connoître. Mais tant s'en faut que cela nous paroisse un motif suffisant pour ne toucher ce sujet que légérement, qu'au contraire nous croyons être obligés d'en parler avec étendue, de rassembler toutes les particularités que nous pouvons découvrir touchant ces Isles & leurs habitans pour exciter la curiosité du Public, & pour contribuer par-là, autant qu'il dépend de nous, à leur parfaite découverte; car nonobstant tout ce que nous avons rapporté, elles ne sont encore que fort peu connues.

Il est effectivement bien singulier, vu leur situation, leur nombre, & leur position comme en plusieurs cercles l'un autour de l'autre, au milieu des Pays que possedent les Espagnols, qu'elles soient demeurées en quelque façon inconnues, ou que l'on y ait fait si peu d'attention pendant deux siecles. Et il est encore plus extraordinaire, que depuis la premiere connoissance qu'on en a eue, & encore par hazard, elles soient restées depuis plus de soixante ans à moitié découvertes. Il est assurément bien étonnant, que dans un siecle aussi éclairé que le nôtre, on ait fait si peu d'attention à un événement de cette nature, & qu'on ne l'ait pas suivi; que la découverte de ces Isles ne se trouve consignée que dans les Relations des Missionnaires, dans les Recueils des Sociétés établies pour l'avancement des Sciences, & qu'elle soit en quelque façon tout-à-fait méprisée du grand Monde, des Géographes, des Historiens & des Politiques, dont par la nature des choses elle auroit droit de demander particulierement l'attention (*a*). Cela prouve certainement que cet esprit noble & héroïque qui distingua le quinzieme siecle, & qui produisit tant de grands événemens, & de si prodigieux avantages aux habitans de l'Europe, mal ménagés à certains égards, & peut-être à tous égards trop mal appliqués, s'est insensiblement affoibli, & est sur le point de s'éteindre entierement; & cela par le même principe qui l'a d'abord mis en action, & qui auroit dû l'entretenir, savoir le goût du Commerce, que nous cessons d'étendre en voulant chacun nous l'approprier; & tandis que nous nous disputons sur ce que nous avons, nous décourageons des découvertes qui pourroient nous occuper, nous enrichir, & nous contenter tous (*b*).

Peu connues des plus savans Espagnols, qui à peine en veulent reconnoître l'existence.

Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est que non seulement on n'a pas fait attention aux avantages que l'on pouvoit retirer de cette découverte, mais que les véritables circonstances dont elle a été accompagnée ont été si peu connues, que la certitude de l'existence de ces Isles a été contestée il y a peu de tems par un des plus savans hommes d'Espagne. Il n'y a gueres plus de dixhuit ans, que dans un Discours sur les Pays douteux ou fa-

(*a*) Esprit des Loix, L. XX. Ch. 17.

(*b*) *Feijoo*, Theatro Crit. Univ. Vol. IV. Disc. X. § 16.

fabuleux, trop légérement crus sur des Relations confuses & sur des rapports mal-fondés, ce judicieux Ecrivain parle des Isles *Palaos*, n'en connoissant encore que ce que le P. *André Serrano* en avoit publié pendant son séjour à Madrid (*a*). Il est vrai que quatre ans après, ayant revu son Ouvrage, qui à juste titre est fort estimé, il reconnut sans balancer son erreur, & avoua que l'existence de cet Archipel avoit été prouvée d'une maniere incontestable, & qu'il n'y avoit pas plus de raison de douter de l'existence des Nouvelles Philippines, que de celle des anciennes (*b*). Avec tout cela il s'efforce d'exténuer le mérite de cette découverte, en observant, que bien que l'on ait conjecturé, sur la situation de ces Isles, qu'elles doivent abonder en or, en argent & en épiceries, il n'y a dans la découverte qu'on en a faite rien qui fonde ces idées, & qui en prouve la réalité; parceque la grande passion que les Insulaires témoignent pour le fer, indique qu'ils ne connoissent point d'autres métaux (*); singu-

Section XI. *Découvertes au Sud des Isles* Marianes, *& celle des* Nouvelles Philippines &c.

(*a*) *Feijoo*, Theatro Crit. Univ. Vol. IV. Disc. X § 16. (*b*) *Idem* l. c.

(*) Il n'y a dans toute l'Histoire de ces Insulaires pas de circonstance plus propre à exciter la curiosité, & qui soit plus digne de réflexion, que l'étonnante diversité de couleurs, qui indique clairement qu'il y a du mêlange parmi eux; c'est donc une chose qui mérite des recherches, que de savoir comment cela est arrivé. En faisant cette recherche, on peut poser pour regle certaine, que la solution qui se liera le plus naturellement avec les autres circonstances de leur Histoire, est celle qui approche le plus de la vérité. En premier lieu nous pouvons poser avec beaucoup de probabilité, que les Nobles, d'où l'on tire les *Tamoles*, sont une race de Peuple particuliere, & peut-être les possesseurs primitifs de ces Isles. D'où ces Peuples sont venus, c'est ce qu'il n'est pas aisé de dire; il est pourtant très-vraisemblable que c'est des Philippines, peut-être étoient-ce des Maures ou des Arabes, ce que leur langue & leurs longues barbes rendent très-probable (1); & il n'est ni incroyable ni absurde de supposer qu'ils y amenerent d'autres Indiens avec eux, ou qu'ils y en trouverent de semblables à ceux des Marianes. La troisieme Nation sont des Negres de la Nouvelle Guinée, d'où viennent leurs cheveux crépus; & l'on doit d'autant moins balancer là-dessus, si l'on se rappelle que ces Negres ont pénétré au-delà de cet Archipel jusques dans la plupart des Philippines, & qu'ils sont les seuls habitans au moins d'une de ces Isles, sinon de plusieurs (2). Mais la question la plus embarrassante, c'est d'où sont venus des blancs parmi eux; car il faut qu'il y en ait eu, pour que le gros du Peuple soit devenu d'une couleur tannée: il seroit entierement impossible d'en rendre raison, si les Auteurs Espagnols ne nous fournissoient des lumieres par les faits suivans (3). Lorsqu'en 1565 on envoya *Martin Lopez de Legaspi* pour former un établissement aux Philippines, le Pilote de son vaisseau complotta avec vingt-huit autres de massacrer le reste de l'équipage, de s'emparer du vaisseau, & d'aller pirater sur les côtes de la Chine. Mais ce complot ayant été découvert peu après qu'ils eurent quitté les Isles Marianes, on abandonna ces malheureux dans une Isle, & l'on croit avec assez d'apparence que ce fut dans une de celles de cet Archipel; ainsi, à tout prendre, voilà le sujet assez bien éclairci. On peut aussi observer, en combien peu de tems les mœurs d'un Peuple peuvent changer, & tous les vestiges de son origine s'effacer, puisqu'à l'exception du teint, & l'on peut ajouter de quelque adresse dans les Arts méchan-

(1) *Ramusio* T. I. fol. 375. b. *Galvano's* Discoveries. Rec. des Voyag. de la Comp. T. VIII. p. m. 210, 211.
(2) Conq. des Molucq. L. II. *Carreri*, T. V. L. I. Ch. 10. *Navarette* Tratados Historicos &c. L. IV. C. 31.
(3) *Le Gobien*, p. 408, 409. *Don Juan Gran y Montfalcon*, l. c. Lett. Edif. T. XVIII. p. 245, 246.

SECTION XI. *Découvertes au Sud des Isles Marianes, & celle des Nouvelles Philippines &c.*

guliere conséquence de la part d'un Auteur aussi éclairé; car le cas que ces Peuples font du fer, doit sans doute son origine à la connoissance qu'ils ont de l'utilité de ce métal; & sans avoir commerce avec les autres Nations, il est impossible qu'ils soient instruits des usages de l'or & de l'argent, qui consistent principalement à être des signes communs, & conséquemment les grands ressorts du Commerce; mais cela ne prouve nullement qu'ils n'ont pas de ces métaux dans leurs Pays, ou qu'ils n'ayent pas des épiceries, n'ayant rien dit à cet égard de maniere ou d'autre (*a*).

L'Argent & l'Orne sont nullement nécessaires pour rendre les Colonies avantageuses au Pays de leur origine.

Cette opinion enracinée dans l'esprit même des plus sages Espagnols, que l'importance des Colonies dépend uniquement des Trésors qu'on tire de la terre, a été la source de tant de fausses démarches, que, sans avoir recours à cette fermeté, que leurs ennemis appellent opiniâtreté, il est impossible de concevoir qu'une Nation aussi prudente & aussi éclairée puisse persister dans de si fausses mesures (*b*). Le Pays d'où les Colonies tirent leur origine est seul maître des Mines & de ceux qui y travaillent; & dans tous les Pays les Mineurs sont de pauvres misérables, qui ne travaillent pas pour eux-mêmes, mais pour ceux qui les employent & qui pourvoyent à leurs besoins. Il est vrai qu'une certaine quantité de Mines, sur-tout des métaux les plus bas & les plus utiles, peut contribuer à faire fleurir un Pays, & à enrichir ses habitans, ce que des Mines plus précieuses font rarement, si elles le font jamais (*c*). Mais si l'on exprime

(*a*) Philos. Transact. l. c. *Le Gobien*, Hist. des Isles Marianes, p. 401.

(*b*) *Herrera*, Description de las Indias

(*c*) *Carreri*, T. VI. L. I. Ch. 10. L'Esprit des Loix, L. XXI. Ch. 18.

chaniques, on ne trouve rien dans ces Insulaires qui ait le moindre rapport aux Espagnols, ni pour le Langage, ni pour les Sciences, ni pour la Religion. A l'égard du premier, on peut concevoir aisément, que ces gens-là étant étrangers dans ces Isles, & n'ayant selon les apparences nulle envie de retourner parmi leurs compatriotes, ils furent obligés d'apprendre la langue des Naturels du Pays, pour obtenir des femmes & des habitations. Cela fait, ils ont dû s'accommoder au même genre de vie, qui n'admet ni ne requiert aucune sorte de science; & quand même il seroit compatible avec les Sciences, on peut très-naturellement supposer que ces misérables n'y étoient pas fort habiles. Enfin quant à la Religion, on ne peut gueres concevoir que de pareils scélérats en ayent fort connu les principes, ou qu'ils se soient fort embarrassés de la pratiquer, en sorte qu'au bout d'une génération ou deux, leur postérité doit s'être mêlée & confondue avec les Insulaires, & a perdu toute idée de son origine. On croit que la même chose a lieu à l'égard des Indiens blancs dont nous avons parlé plus haut, qu'on dit habiter la ville de *los Cesares*, & que l'on suppose descendus d'Espagnols qui ont fait naufrage dans le Détroit de Magellan. Ce n'étoit pas, comme le *P. Feijoo* le pense, l'équipage d'un seul vaisseau, mais celui de trois; ensorte qu'ils formoient un Corps considérable de gens de différentes conditions, qui par conséquent étoient en état de se maintenir par eux-mêmes & de former une Société. Or les Indiens rapportent qu'il se trouve dans le Continent au Midi du Chili des hommes blancs, qui ont des joues rouges, & ressemblent dans leur air aux Européens, qu'ils appellent *Cesares*: sur quoi les Espagnols se sont persuadés que ce doivent être les descendans de ceux qui sont restés de ce côté-là du Détroit, ce qui n'est ni absurde ni improbable, comme cela n'est point certain (1).

(1) Conq. des Molucq. L. IV. *Alonzo d'Ovalle*, ubi sup. L. II. C. 5. *Feijoo*, Theat. Crit. Univ. T. IV. Dis. X. § 14.

me la propoſition en d'autres termes, équivalens en grande partie aux autres, la conſéquence des Eſpagnols eſt très-juſte. Car il n'eſt rien de plus vrai que ceci, ſavoir que les Colonies ſont avantageuſes à proportion de l'or & de l'argent qu'elles produiſent à leur Pays natal. Mais voici où gît le ſophiſme: ce ne doit pas être l'ouvrage de la Nature mais celui de l'Art. L'or & l'argent ſont les mêmes, de quelque façon qu'ils ſoient produits; mais l'or & l'argent qui enrichiſſent un Pays ne ſont pas ceux que l'on acquiert en creuſant la terre; mais ceux qui ſont le produit de l'induſtrie. Le premier eſt une eſpece d'or volatil, que ni les Loix ni la force ne peuvent arrêter; mais l'autre eſt ſi ſolide & ſi permanent, qu'il ne peut être enlevé que par une induſtrie ſupérieure (*a*). Ces principes une fois compris, le Lecteur ne ſera pas étonné, ſi nous ſoutenons que les Iſles dont il s'agit peuvent être très-riches & précieuſes, en accordant, ce qui n'eſt qu'une pure ſuppoſition, qu'il ne s'y trouve pas un grain d'or ni d'argent.

SECTION XI. *Découvertes au Sud des Iſles Marianes, & celle des Nouvelles Philippines &c.*

Ces Iſles ſont inconteſtablement riches & eſtimables, parcequ'elles poſſedent preſque tous les biens que la Nature indulgente peut diſpenſer. Elles jouiſſent d'un climat doux & ſerein, ſans reſſentir une chaleur exceſſive, quoique ſituées dans la Zone Torride, & ſans être jamais expoſées au moindre froid: le terroir y eſt d'une merveilleuſe fertilité, & elles produiſent tout ce qui eſt néceſſaire aux beſoins de la vie (*). D'ailleurs elles ſont

Cet Archipel eſt de la derniere importance quand même il n'y auroit pas de Mines.

(*a*) Diſcourſe on Navigation and Diſcoveries. *Will. Monſon's* Naval Tracts. *Wood's*, Survey of Trade, P. III.

(*) Comme nous ſommes ſincérement perſuadés de la grande importance de ces *Nouvelles Philippines*, & que les enviſageant ſous ce point de vue nous croyons que leur découverte ſeroit avantageuſe au Commerce, ſoit en faveur des Eſpagnols, ſoit en faveur de quelque autre Nation, nous en avons traité ſur ce pied-là, & rapporté ſans réſerve & avec candeur toutes les différentes Relations qui nous ſont connues; & quoiqu'il y ait quelques différences, peut-être des différences aſſez eſſentielles, entre ces Relations, nous croyons qu'on peut les concilier, à moins qu'elle ne donnent aucune atteinte au fonds des faits. Nous avons parlé de deux Cartes qui peuvent paroître contraires l'une à l'autre par rapport à la ſituation de ces Iſles. Il faut remarquer que la premiere a été corrigée ſur la deſcription des Inſulaires, &, tout bien conſidéré, il nous ſemble qu'elle doit être la plus conforme à la vérité. On aſſure cependant que la ſeconde a été corrigée, c'eſt-à-dire, qu'elle a été tracée ſelon les idées des Eſpagnols, qui voudroient fort perſuader qu'aucune de ces Iſles n'a jamais été viſitée ni par eux, ni par aucune Nation Européenne, en quoi ils pourroient bien ſe tromper. Car ſi jamais elles ne l'ont été, d'où ces Inſulaires ont-ils acquis quelque connoiſſance du fer, où ont-ils eu la petite quantité de ce métal qui ſe trouve chez eux? A l'égard de la diverſité des noms, elle peut être venue fort aiſément des relations des Inſulaires de Provinces différentes; ceux qui aborderent dans l'Iſle de *Samal*, venoient de la partie du Sud-Ouëſt de cet Archipel; ceux qui furent jettés ſur la côte de *Guam*, du Nord-Eſt, & l'on convient que dans chacune de ces Provinces les habitans parlent des dialectes différentes de la même Langue. Il faut avouer que ces Inſulaires ont vraiſemblablement montré leur caractere du beau côté, quoiqu'il ne paroiſſe point qu'ils l'ayent démenti par leurs procédés aux Philippines, & dans les Iſles Marianes. On dira peut-être que le meurtre des deux Miſſionnaires le dément réellement, mais il faut conſidérer

que

SECTION XI. *Découvertes au Sud des Isles* Marianes, *& celle des* Nouvelles Philippines &c.

sont si heureusement situées, que quand elles seroient privées de la plus grande partie de ces avantages, leur situation seule compenseroit tout ce qui leur manque: elles sont à une distance égale de tous les plus riches Pays du Monde, environnées de la plus vaste & de la moins orageuse de toutes les Mers, & par conséquent propres à servir à la navigation la plus commode & la plus étendue (*a*). Ne sont-ce pas-là des Pays à desirer? Ce ne sont pas-là encore tous leurs avantages: remarquez le nombre & la nature de leurs habitans. Leur constitution nous montre que leur nombre doit être fort grand; nous ne les connoissons gueres, mais nous les connoissons assez pour être certains de cela; parceque nous savons qu'ils sont pacifiques, & qu'ils multiplient. Il ne peut gueres y avoir moins de cent-mille habitans dans ces quatre-vingt-sept Isles. Supposons que nous nous trompions de la moitié, l'acquisition de cinquante-mille hommes établis de cette maniere, seroit une prodigieuse acquisition. On pourroit les convertir aisément à la Foi Chretienne, si on leur enseignoit un Systême de bonheur raisonnable. Il n'y auroit pas de difficulté à quelques changemens dans leur genre de vie, qui en leur faisant connoître de nouveaux besoins, leur apprendroient à y pourvoir. Ils ont déja un grand fonds d'industrie, la véritable source des richesses; ils ont tant de génie pour les Arts méchaniques qu'ils s'y perfectionneroient bientôt, tant d'inclination pour les Sciences utiles, & quelques principes de ces Sciences, qu'avec un peu d'aide on en feroit un Peuple civilisé, poli & propre au Commerce, dans un Pays des plus propres, & vraisemblablement aussi bien fourni que d'autres, à un commerce étendu.

Nonobstant même toutes les suppositions, qui ne sont pas des argumens, & bien moins des faits, ces Peuples, autant qu'ils nous sont connus, pourroient avoir de l'or ou de l'argent, & peut-être l'un & l'autre; & ce qui est quelque chose de plus que toutes les suppositions, il y a des Relations qui disent positivement qu'ils en ont. Il est plus que probable qu'ils ont des épiceries, quoique les habitans les cachent par des raisons de prudence (*b*) (*). Mais qu'ils n'ayent ou n'ayent pas de riches métaux & des

(*a*) *Galvano's* Discoveries. *Eden's* History of Travayle.

(*b*) *Funnel's* Voyage round the World, p. 157-159. *Dampier* Voy. Lett Edif. & Curieus.

que ces bons Peres sont fort portés à se mêler d'affaires temporelles, & sous prétexte de prêcher une nouvelle Religion, de favoriser des changemens dans la forme du Gouvernement, ce qui parmi des Peuples entierement séparés du reste du Monde, & attachés à leurs coutumes, a pu produire un mauvais effet, & leur faire passer les bornes de la modération. Mais en faisant toutes les concessions qu'on voudra, les faits les plus importans sont incontestables par les témoignages que nous avons; ces faits sont le nombre & la proximité de ces Isles, leur abondance en toutes les choses nécessaires à la vie, la multitude des habitans, leur façon de vivre sous une certaine forme de Gouvernement, leur art de construire des barques & celui de la Navigation à un certain degré de perfection, leur industrie & leur docilité; c'est de ces faits essentiels que nos conséquences sont tirées, & ces faits ne peuvent être contestés, & doivent être regardés comme pleinement prouvés.

(*) Le but de ces trois Sections a été de prouver, que les Isles Marianes, quelque né-

des épiceries précieuses, ils peuvent avoir d'autres productions de prix, dont nous n'avons, & dont eux-mêmes peut-être n'ont aucune connoissance, mais que l'esprit de commerce feroit bientôt paroître. Pour exciter cet esprit, il ne faut ni employer la voye de conquête, ni opprimer ces Peuples. Ce seroit-là vouloir faire éclorre dès poulets en écrasant les œufs, mais on doit les éclairer, les instruire, les maintenir dans leur liberté, & les protéger dans leur commerce. C'est-là ce qui véritablement les rend négligées qu'elles soient, sont réellement des possessions estimables, ou au moins qu'elles peuvent être rendues telles par leur heureuse situation, pour différens usages, & surtout pour faciliter les découvertes. En traitant ce sujet, nous avons supposé qu'il y a beaucoup d'apparence que l'Océan Pacifique est rempli d'Isles quoiqu'il en paroisse très-peu sur nos Cartes ordinaires; & nous avons plus d'une fois touché une hypothese, qui une fois admise établit ce Systême (1). Mais sans insister beaucoup là-dessus, nous avons prouvé par degrés tout ce que nous avons avancé par des faits, qui dans les matieres de ce genre sont des preuves inconteſtables. Dans le texte nous les avons considérés dans l'ordre de leur situation & du tems: nous conclurons à-présent toutes nos observations, en les réunissant, & nous examinerons jusqu'où prises ensemble elles forment une preuve de la vérité de notre proposition fondamentale, que l'Océan Atlantique est rempli d'Isles. En premier lieu, nous avons fait voir que l'on a fait des découvertes de tous les côtés, & qu'il ne s'est point fait d'expédition dans ces Mers, dont nous ayons quelque Relation distincte, que l'on n'ait découvert quelques nouvelles Isles. Nous avons montré que *Magellan* vit d'autres Isles que celles des Larrons, & que le nombre & les noms de ces dernieres étoient anciennement différens de ce qu'ils sont aujourd'hui (2). Nous avons fait voir que le Chevalier *François Drake* passa aux nouvelles Philippines, & que d'autres Navigateurs Anglois dans la suite ont fait de nouvelles découvertes; & bienque ce soit-là déja beaucoup, nous aurions pu faire plus. Nous avons observé qu'on a découvert par hazard & sans chercher une chaîne d'Isles au Nord presque à la hauteur du Japon (3). Avec cela les Nouvelles Philippines fournissent la preuve la plus décisive, puisqu'elles démontrent évidemment, que ce que nous supposons du tout, est vrai d'une partie; & cette preuve, pour être un effet du hazard, n'en est pas moins autentique; car elle en fournit une en faveur d'une autre proposition, dont nous avons fait mention plus d'une fois, que les Espagnols n'ignorent pas tant qu'il y a un grand nombre d'Isles, qu'ils sont peu disposés à le reconnoître & à en faire la découverte. C'est ce qui paroît par la scrupuleuse exactitude des ordres pour la route de leurs vaisseaux, que nous avons de bonnes raisons de croire que l'on a referrés à dessein à cet égard (4). La même chose paroît par leurs Cartes, mais elle est ménagée avec beaucup de prudence & d'adresse; car on y met toutes les nouvelles Isles aussitôt qu'il y en a de découvertes, pour éviter l'accusation d'avoir envie d'en dérober la connoissance, mais alors on omet d'autres Isles découvertes il y a longtems, ensorte que les Cartes modernes ne sont pas plus remplies, que celles qui sont faites il y a deux-cens ans. Ajoutez à cela, qu'aucune découverte ne tente cette Nation d'aller plus loin, quelque aisément qu'elle pût le faire, & quelques avantages qu'elle en pût retirer. Mais pour prévenir les prétentions des autres Nations, & assurer leurs droits sur des Isles encore inconnues, & qu'ils ne voudront peut-être jamais connoître, ils prétendent que la découverte de l'Archipel de St. Lazare, qui comprend selon leur calcul onze-mille Isles, faite par *Magellan* leur donne un droit exclusif (5), ensorte que quelque peu compatibles que nos principes soient avec leur Politique, il est très-clair qu'ils pensent à peu près comme nous.

(1) Observat. de Physiq. & de Mathém. de l'Acad. p. 223. *Hook's* Posth. Works. p. 422. *Kircher*, Mundus Subterraneus.

(2) *Ramusio* T. I. fol. 376. *Galvano's* Discoveries. *Du Bois*, Géogr. Mod. P. II. Ch. XIV. Art. 5.

(3) *Herrera* Ch. XXVIII. *Eden's* History of Travayle. *Monson's* Naval Tracts.

(4) *Galvano's* Discoveries. *Monson* l. c. Voyage d'*Anson*.

(5) *Ramusio*, ubi sup. Conq. des Molucq. L. I. *Le Gobien*, Hist. des Isles Marianes, L. I.

SECTION XI.

Découvertes au Sud des Isles Marianes, & celle des Nouvelles Philippines &c.

rendroit infiniment utiles dans le sens le plus rigoureux, & nous prouverons succinctement, même jusqu'à la démonstration, que tout cela se pourroit faire d'une maniere très-avantageuse à l'Espagne, sans attenter le moins du monde aux droits naturels d'une Nation d'un bon caractere & active.

Nous montrerons dans un des Chapitres suivans, les peines prodigieuses que les Hollandois se sont données pour empêcher les cloux de géroffle de venir dans ces Isles à qui la Nature les a donnés, avec quel soin & quelle politique ils se sont rendus maîtres du macis & des muscades, & avec combien d'application ils empêchent que la canelle ne vienne en Europe que par leurs mains (*a*). Nous avons déja fait voir dans ce Chapitre, que nonobstant toutes ces précautions on trouve de la canelle & des géroffles dans l'Isle de *Mindanao*, & il est certain qu'il s'en trouve encore davantage dans les petites Isles de *Meangis*, qui ou font partie de cet Archipel, ou n'en sont éloignées que de quelques heures de navigation. Nous savons aussi que les plus belles muscades du Monde ne sont pas loin de ces Isles, & cependant hors des bornes de la puissance des Hollandois (*b*). Qui empêcheroit donc de transplanter ces riches épiceries dans quelques-unes des nouvelles Philippines, ou qui les empêcheroit de bien réussir dans des Isles qui sont à peu près à la même Latitude de celles où elles croissent naturellement? sur-tout si l'on se rappelle que ce que nous proposons a déja été fait par les Hollandois, & avec tout le succès possible (*c*). Quelle Nation plus propre à exécuter un pareil dessein, & à porter tous les Arts de cultivation au plus haut point de perfection, que les habitans de ces Isles, tels qu'on nous les représente, sans penser le moins du monde à un projet de cette nature? Quoi de plus capable, sans corrompre les anciennes mœurs, de pourvoir aux besoins qu'un plus grand degré de politesse feroit naître, qu'un pareil projet mis en exécution?

Si les Cloux de géroffle & le Muscades ne croissent pas dans ces Isles on pourroit les y transplanter avec succès.

Cela seroit très-avantageux aux Colonies & à l'Espagne.

On n'a besoin ni d'armes, ni de dépenses, ni de se donner beaucoup de peine pour tout cela: ensorte que si l'on n'a pas dans ces Isles les sources d'immenses richesses, on peut les trouver dans le voisinage & les y transporter. On peut les y conserver aussi facilement, que les y apporter. En retour de la protection que les Espagnols leur donneroient, on pourroit accorder aux Insulaires de cet Archipel la permission de trafiquer aux Philippines & dans les Isles Marianes, & la Cour d'Espagne pourroit défendre à ces Sujets tout commerce avec eux. En vertu de ces Réglemens les habitans des Philippines pourroient faire revivre leur ancien commerce d'épiceries avec la Chine, & épargner l'argent qu'ils donnent à-présent. On pourroit fournir à cet Archipel en retour des épiceries des

(*a*) Voy. Ch. VII. Dict. de Commerce, Vol. I. Col. 1126. Voy. de *Dampier*.

(*b*) *Galvano's* Discoveries. *Dampier* T. V. p. m. 104. Hist. de l'Expédition de trois vaisseaux, Ch. XVIII. § 3.

(*c*) *Funnel's* Voyage round the World, Ch. IX. Mémoire sur le Commerce des Hollandois dans tous les Etats &c. p. 145, 147.

des étoffes & des soyeries de la Chine. On pourroit établir des Magazins de Marchandises d'Europe dans les Isles Marianes, & y garder aussi les épiceries que l'on auroit achetées (*a*). Il ne faut pour exécuter tout cela, que de l'activité, de bonnes mesures, & de la persévérance en ceux qui l'entreprendroient.

Section XI. *Découvertes au Sud des Isles Marianes, & celle des Nouvelles Philippines &c.*

A l'égard du commerce de l'Europe, on pourroit le faire avec un très-grand profit, & sans beaucoup de difficulté, en droiture entre les Isles Marianes & l'Espagne. Le voyage pourroit fort bien se faire en six ou tout au plus en sept mois par le Cap *Horn*, sans toucher nulle part, ou jusqu'à ce qu'on fût entierement revenu des frayeurs qu'inspire cette navigation, qui se dissiperoient bientôt. Les vaisseaux employés à cette course pourroient toucher à *Buenos Ayres* après s'y être rafraîchis, doubler le Cap, aller décharger leur cargaison aux Marianes, y prendre leur charge d'épiceries, les apporter en Europe plus fraîches & en meilleur état que nous ne les recevons à-présent, & cependant les vendre à un prix plus modéré à ceux qui sont intéressés dans le commerce des Galions, ce qui diminueroit ce qu'il y a de défavorable à l'Espagne dans la balance annuelle, & feroit rester dans le Royaume d'immenses sommes d'argent qui en sortent aujourd'hui. Il paroît évidemment par-là que les Sujets de l'Espagne en Amérique travaillent aux Mines pour les étrangers, & ceux-ci d'autre côté en fournissant à leurs besoins acquierent de justes droits sur leur or & sur leur argent (*b*).

Le Commerce d'Europe pourroit se faire en droiture d'Espagne aux Isles Marianes.

Que si l'on objecte que la longueur d'un voyage tel que l'est celui de Cadiz aux Marianes ou des Marianes à Cadiz, quoique dans le climat le plus sain, & avec plus d'avantage qu'aucun autre par mer, pour le tems & les vents, formeroit une difficulté insurmontable à toute entreprise de ce genre, on peut encore lever cette difficulté. Le *Chili* est un Pays des plus fertiles, abondant presque en tout ce qu'il faudroit pour faire un pareil commerce, & il a toujours souhaitté d'y avoir part (*c*). Si l'on accorde que ceux qui y sont établis doivent être juges compétens, le Pays est parfaitement bien situé pour cela, à les en croire, & ils ne trouvent nulle difficulté, comme il n'y en a point effectivement dans le voyage si on le faisoit de *Baldivia* à *Guam*. Si donc les retours venoient à *Baldivia*, & qu'on y envoyât d'Espagne tous les ans quelques vaisseaux, cela répondroit assez bien au but (*d*), & ne pourroit qu'être également avantageux aux Colonies & à leur Pays natal, qui doivent fleurir ou déchoir de compagnie. Ainsi il ne se peut rien de plus mal-fondé que les appréhensions que l'on a quelquefois de l'état florissant des Colonies, comme si le Pays de leur origine étoit épuisé par-là, ce qui n'est point & ne peut-être: car si

Ou de Valdivia dans le Chili aux Marianes, & du Chili en Espagne.

(*a*) *Alonzo d'Ovalle*, Relation Hist. del Reyno de Chile, L. II. C. 4. Dict. de Commerce, *ubi sup.*

(*b*) *Carreri*, T. V. Esprit des Loix, L. XXI. Ch. 18. History of Spanish America, p. 81, 301.

(*c*) *Alonzo d'Ovalle*, L. II. Ch. 4. *Cowley* Voy. autour du Monde Ch. 3. *Frezier*, Voy. de la Mer du Sud, p. 131.

(*d*) *Coreal*, Voy. T. I. P. I. Ch. 10. Relation of a Voyage to Buenos Ayres, p. 83. Dict. de Commerce, T. I.

SECTION XI.

Découvertes au Sud des Isles Marianes, & celle des Nouvelles Philippines &c.

si le dernier déchoit réellement tandis que les autres fleurissent, cela ne peut venir que des abus qui se glissent dans le Gouvernement, qui n'affectent point l'administration dans les Colonies, ensorte que diminuer le concours des sujets dans celles-ci, ce seroit aggraver plutôt que soulager le mal. Vérité qui ne peut être trop connue & trop méditée (*a*).

Mais selon ce plan-là, la navigation par le Cap *Horn* ou par le Détroit de *Magellan*, est encore en obstacle; mais il y a moyen aussi d'y remédier. Car, en supposant le commerce entre le Chili & les Marianes établi de la maniere qu'on vient de le voir, on pourroit transporter les marchandises de l'Europe à *Buenos Ayres*, & y prendre les épiceries (*b*). Sans affirmer que ce fût-là la meilleure méthode d'établir un pareil commerce & celle qui mériteroit la préférence, on peut dire hardiment & avec vérité, que c'est celle où il y a le moins de difficultés, & que l'on pourroit suivre sans faire de grands changemens; ce qui sera toujours un article important dans les Conseils de l'Espagne. On envoye tous les ans des vaisseaux de regiſtre à *Buenos Ayres*, qui est un des Ports les plus commodes de l'Amérique (*c*). Les habitans de cette ville entretiennent un commerce réglé par terre avec ceux du Chili; & quoiqu'il faille convenir que cette route ne soit pas des plus commodes, on ne peut la regarder comme une difficulté insurmontable, si l'on considere que la distance n'est pas au-delà du tiers de celle qu'il y a entre *Vera Cruz* & *Acapulco*, qui est aujourd'hui la voye par laquelle se fait le commerce avec les Philippines (*d*).

Ou les Marchandises des Indes pourroient se transporter par terre à Buenos Ayres, & delà par mer à Cadiz.

Avantages que ce Commerce procureroit à l'Espagne & aux Colonies.

Le plan dont on vient de parler, ajouteroit une nouvelle & considérable branche au Commerce de la Monarchie Espagnole, sans diminuer en rien celles qui subsistent, & sans le moindre changement à la maniere dont on les conduit, dont le maintien est une autre maxime fondamentale de la Politique Espagnole; car sans cela il y a longtems que les Galions auroient changé de route, & qu'ils auroient été à *Buenos Ayres*, au-lieu de se rendre à la *Havane* & à *Vera Cruz*, parcequ'il est arrivé plus de malheurs entre ces deux Ports, que dans le voyage de Cadiz à Buenos Ayres; outre cela on n'auroit besoin que d'une Flotte au-lieu de deux (*e*). Par ce projet de transporter les marchandises d'Europe de Buenos Ayres à Baldivia & delà dans les Marianes, on augmenteroit considérablement l'exportation pour l'Espagne; ses Colonies sur la Mer du Nord & sur celles du Sud y profiteroient beaucoup: la liaison entre les Pays de sa domination se fortifieroit, sa navigation fleuriroit, & par conséquent le nombre de ses Sujets, & sur-tout de ceux qui sont utilement employés, augmenteroit:

(*a*) *Herrera* Cap. XXIX. *D'Argensola. Wood's* Survey of Trade, p. 111.

(*b*) *D'Ovalle* L. II. Ch. 4. *Frezier* Voy. p. 79. History of Spanish America, L. II. Ch. 15.

(*c*) Relat. of Voy. to Buenos Ayres, p. 25. Dict. de Commerce T. I. *Du Bois*, Géogr. Mod. p. 877.

(*d*) *Carreri* T. VI. L. III. C. 3. *Frezier. Anson.*

(*e*) Dict. de Commerce, *ubi sup.* History of Spanish America, L. II. Ch. 18. Proposal for humbling Spain, p 39.

roit: tous objets qui, si jamais il y en eut, méritent toute l'attention des Espagnols. Section XI.

Nous terminons ici ce que nous avions à dire sur un sujet embarrassé, & qui jusqu'à-présent n'avoit point été touché; & un Lecteur intelligent ne croira ni ses peines ni les nôtres mal employées, en approfondissant tous les avantages que l'on pourroit retirer de ces *Nouvelles Indes*, mieux situées & plus belles que ni les Indes Orientales ni les Occidentales; & qui avec quelque industrie & un peu de conduite, pourroient servir à unir les unes avec les autres & à augmenter les richesses, la puissance & la navigation de l'Europe à un point qu'il est plus aisé d'imaginer que de dire. *Découvertes au Sud des Isles Marianes, & celle des Nouvelles Philippines &c.*

CHAPITRE VI.

Histoire de la Compagnie Angloise *des* Indes Orientales, *avec une Description complette des Colonies, du Commerce* &c. *des* Anglois *jusqu'à notre tems.*

SECTION I.

La Chartre, les premieres Expéditions, l'Origine, les Progrès & l'Etablissement de la Compagnie Angloise *des* Indes Orientales. Section I. *Premieres Expéditions &c. des* Anglois *aux* Indes.

Depuis que les Portugais ont découvert une route aux Indes par le Cap de Bonne-Espérance, les Espagnols, les Hollandois, les Anglois & les François y ont fait un nombre infini de voyages. Chacune de ces Nations a fait ses découvertes particulieres, & ces Pays sont à-présent aussi connus que le sont plusieurs Contrées de l'Europe. *Introduction à l'Histoire de la Compagnie des* Indes Orientales.

Nous avons cependant juste sujet de nous plaindre que les matériaux nous manquent pour donner une Histoire complette & exacte de nos expéditions en Asie, & de l'origine & des progrès de la Compagnie des Indes Orientales. De toutes les Nations la nôtre est celle qui a eu le moins de soin de conserver & de mettre en ordre les mémoires des événemens, dont la connoissance est absolument nécessaire pour le dessein que nous avons de remonter jusqu'à l'origine de cette grande branche du Commerce Anglois. Peut-être y a-t-il sur plusieurs événemens importans plus de secours à tirer des Auteurs étrangers que de ceux de notre Nation. Nous ne trouvons dans ceux qui ont écrit notre Histoire en général que quelques Relations imparfaites, ou quelques courtes remarques, qui puissent répandre du jour sur notre sujet par rapport aux premiers tems.

Le malheur est que les Auteurs étrangers ont écrit avec une partialité, une prévention & une passion qui sautent aux yeux, ce qui diminue beaucoup le poids de leur autorité. Ils représentent généralement les Anglois com- *Les Auteurs Hollandois*

SECTION I. *Premieres Expédition &c. des Anglois aux Indes.*

comme des gens impérieux, arrogans, cruels & ambitieux ſans ſavoir bien uſer de leur pouvoir. Les Hollandois en particulier nous taxent de traiter les Naturels avec une ſévérité inflexible, puniſſant les plus petites fautes avec la derniere rigueur, & gouvernant avec une inſolence deſpotique, au-lieu d'en agir avec la ſage modération qui convient à des Marchands (*a*).

prévenus contre les Anglois.

Nous convenons que quelques cas particuliers peuvent donner un air de vérité à cette aſſertion générale; nous nous flattons néanmoins de prouver par des faits inconteſtables, que nos bons Alliés, pour pallier leur propre conduite, nous ont attribué un caractere, qui eſt *plus* & peut-être *uniquement* le leur. Nous rapporterons en Hiſtoriens fideles des faits véritables ſur les meilleures autorités, en laiſſant au Lecteur la liberté de faire les réflexions qui lui paroîtront naturelles. Les comparaiſons ſur cet article ont toujours quelque choſe d'odieux, & un air de prévention nationale, qui convient à des Hiſtoriens moins qu'à perſonne; & il ſe trouvera dans le cours de la narration divers événemens, ſur leſquels il ſeroit impoſſible de ne pas faire éclatter quelque aigreur contraire à la modération que nous nous ſommes preſcrites, & dont nous ne croyons pas nous être encore écartés. Nous n'entrerons point dans une grande diſcuſſion ſur un point de Politique fort débattu, ſavoir ſi le Commerce des Indes Orientales en général, & en particulier la maniere de le faire par une Compagnie privilégiée, n'eſt pas en ſoi-même préjudiciable à l'Etat, autant qu'il eſt injuſte à l'égard des particuliers. Il ne ſera pas néanmoins inutile avant que de commencer l'Hiſtoire, de rapporter en ſubſtance les raiſons qu'on allegue de part & d'autre.

Raiſons en faveur du Commerce & de la Compagnie des Indes Orientales

Ceux qui plaident en faveur de ce Commerce, & d'une Compagnie, font valoir les avantages que toutes les Nations qui l'ont fait en ont retirés. Ils citent les Hébreux, les Tyriens, les Egyptiens & les Grecs, ſur les traces deſquels ont marché avec un égal empreſſement le Vénitiens, les Génois, les Portugais, les Hollandois, les Danois & les François. C'eſt ainſi qu'ils prouvent, par le conſentement univerſel & par la pratique générale des Etats les plus ſages, l'importance de ce Commerce; & l'on n'a pas beſoin d'autre argument. Mais pour réunir le raiſonnement & l'exemple, quoi de plus propre, diſent-ils, à augmenter nos forces navales, le boulevard du Royaume, que ce Commerce, où l'on employe un ſi grand nombre de vaiſſeaux & d'hommes? Qu'eſt-ce qui peut perfectionner davantage la Navigation, que des voyages le long de tant de Côtes, en tant de Mers, par tant de différens Climats, & autour de la plus grande partie du Globe? D'ailleurs que de richeſſes n'apporte-t-il pas, & que d'utiles ſujets n'occupe-t-il pas tant au dedans qu'au dehors? Combien de milliers, qui après avoir fait de groſſes fortunes ſont revenus dans leur Patrie, & ont augmenté le fonds commun de richeſſes? Quelle branche de commerce, que font les Marchands de notre Iſle, n'eſt en quelque façon

(*a*) Recueil des Voyages qui ont ſervi à l'établiſſement de la Compagnie, T. VIII. *paſſim. Voy.* Hiſt. Gén. des Voyages, T. I. de l'Edit in 4to.

çon dépendante du Commerce des Indes Orientales, ou liée avec lui ? Quelle injuſtice n'y a-t-il pas à n'avoir aucun égard à la grande quantité de Manufactures du Pays que la Compagnie eſt obligée par les termes de ſa Patente d'exporter, & à la prodigieuſe importation de marchandiſes non miſe en œuvre qui ſe fait! Cependant ces importans objets ſont omis dans toutes les eſtimations faites par les ennemis de ce commerce. Mais dit-on, la méthode de le faire par une Compagnie privilégiée eſt injuſte envers les Particuliers, & préjudiciable au Public. La conduite des autres Nations appuye-t-elle cette aſſertion ? Il ſemble que c'eſt le ſentiment unanime de tous les Peuples qui font ce commerce, qu'il ne peut réuſſir que par la voye des Compagnies. On peut alors connoître le véritable état du commerce, donner & faire exécuter les réglemens néceſſaires, ce qui ne ſe peut par d'autres moyens; précautions ſans leſquelles ce commerce doit néceſſairement ſe ruiner. L'expérience a clairement fait voir les inconvéniens qu'il y a que les établiſſemens d'une Compagnie de Commerce appartiennent à la Couronne. Le Miniſtere, perſuadé de cette vérité, donna non ſeulement *Ste. Helene* mais *Bombay*, la dot de l'Infante de Portugal, à la Compagnie pour le Bien public. Enfin, diſent-ils, ſi deux Compagnies ſeulement ne peuvent ſubſiſter, comme on l'a vu, comment peut-on accorder avec la raiſon, qu'une multitude de Négocians, dont les intérêts doivent éternellement être en oppoſition, puiſſe fleurir, ou enfanter autre choſe que des pertes réitérées, & la ruine entiere du Commerce ? Ils concluent de ces raiſons, qu'il faut opter entre ces deux partis, ou d'abandonner le Commerce des Indes Orientales, ou de le faire par une Compagnie, de la même maniere que le font toutes les autres Nations (*a*).

SECTION I. *Premieres Expéditions &c. des Anglois aux Indes.*

Ces argumens paroiſſent avoir du poids & toutes les apparences de la vérité & de la raiſon, mais on y répond par d'autres qui ne ſemblent pas moins ſpécieux. Les ennemis de ce Commerce en général, & des Compagnies en particulier, alleguent qu'il cauſe une prodigieuſe exportation d'argent, le fondement du Commerce & le nerf de l'Etat, & qu'il tend par conſéquent à apauvrir & à épuiſer la Nation (*b*). Que les retours des Indes ſont la plupart des articles de Luxe, dont nous pouvons nous paſſer; & qu'il contribue évidemment à priver nos Pauvres d'occupation, les mettant dans la néceſſité de quitter leur Patrie pour aller chercher du pain, ce qui eſt le plus grand des malheurs qui puiſſe arriver à un Etat. Ils prétendent que bien loin que ce commerce ſoit une pépiniere de Mariniers, c'en eſt au contraire le tombeau; qu'à peine il revient un tiers des équipages, qui périſſent par l'air mal-ſain des Indes, ou par la longueur & la fatigue du voyage. D'ailleurs, diſent-ils, ce commerce étant différent de toutes les autres branches, ne demande ni un grand nombre de vaiſſeaux, ni un grand nombre de Mariniers, & eſt par conſéquent peu important par rapport à la Marine de l'Etat. Ils prétendent même que l'exportation des marchandiſes des Indes eſt très-pernicieuſe, puiſque par-là on diminue & l'on détruit même la

Raiſons contre ce Commerce en général & contre les Compagnies en particulier.

(*a*) Adreſs to Parliament A. 1748. *Dodſley's* History of the East Indias. Vol. II.

(*b*) *Hume's* Political Eſſays.

SECTION I. *Premieres Expéditions &c. des* Anglois *aux* Indes.

la conſommation de nos Manufactures dans les Pays que l'on pourvoit d'étoffes des Indes (*a*). Par-là la Nation perd les avantages qu'il y a à employer nos propres Pauvres à faire valoir nos Manufactures, la ſource la plus réelle des richeſſes & du pouvoir. Mais en accordant la néceſſité de ce commerce, n'y a-t-il pas d'autre voye de le continuer, qu'en dépouillant tout libre *Breton* de ſes privileges naturels, pour les donner à une troupe de gens qui s'engraiſſent des dépouilles de leur Patrie, & qui n'ont d'autre droit à la protection ſinguliere dont ils jouiſſent, que d'être utiles à un Miniſtere ambitieux & entreprenant? Ces Marchands libres qui conduiſent les autres parties de la vaſte machine du commerce de la Nation, ne pourroient-ils pas auſſi ſoutenir le poids, & diriger cette ſeule branche, qu'un petit nombre de Directeurs conduiſent à leur aiſe, & avec très-peu de connoiſſance du commerce? L'illuſtre Corps des Marchands libres n'eſt-il pas en état d'équipper dix-ſept vaiſſeaux, de faire la dépenſe d'entretenir quelques Factoreries, & de payer un petit nombre de perſonnes néceſſaires, ou de faire un fonds ſuffiſant pour un commerce, que quelques-uns des Etats les moins riches de la Chretienté ſont en état de faire? Quel avantage ou quelle néceſſité y a-t-il d'acheter dans les magazins ou aux ventes d'une ſeule Compagnie toutes les marchandiſes de ces Pays éloignés, dont les Marchands libres de la Grande-Bretagne, qui ſeuls les exportent, ont beſoin (*b*)?

Telles ſont les raiſons de ceux qui prétendent que ce commerce en général eſt pernicieux, ou au moins que le ſeul moyen de le rendre avantageux, ce ſeroit de le laiſſer libre, & de permettre à tout le monde de le faire (*). Nous ne prétendons pas décider du mérite des argumens allégués de

(*a*) *Child* upon Trade, p. 52. (*b*) Addreſs & *Dodſley*.

(*) Il n'eſt perſonne qui examine ſoigneuſement la nature du Commerce en général, qui ne ſoit en état de juger juſqu'où celui des Indes eſt avantageux au Public, & de quelle façon particuliere il peut ſe faire le plus commodément. Quand nos Lecteurs auront lu notre Hiſtoire des Compagnies qui font le commerce d'Aſie dans les autres Etats de l'Europe, les profits que les Hollandois en particulier en ont retiré, & l'Empire qu'ils ont fondé, ils ſeront vraiſemblablement de l'avis de ceux qui ſoutiennent que le Commerce des Indes eſt avantageux, & peut-être de ceux qui penſent qu'il ne peut ſe faire que ſous la direction d'une Compagnie, & ſur un fonds commun. Quant à ce que l'on dit que c'eſt un commerce ruineux, les argumens qu'on allegue ſont trop généraux, & contrediſent la Politique des Nations les plus ſages & les plus commerçantes. Il ſeroit en effet bien ſurprenant, que les principaux Potentats de l'Europe connuſſent aſſez peu leurs intérêts, pour entretenir avec tant d'ardeur un commerce pernicieux à leurs Etats; que d'autres travailaſſent à y avoir part, & qu'ils s'accordent unanimement à le faire par des Compagnies qui ont un fonds commun, à qui ils donnent des privileges & des immunités propres à leur donner du poids, de l'influence & du crédit dans les Indes, à proportion de l'importance de ce commerce. Tandis que les autres Nations commercent ainſi par des Corps privilégiés, il ſemble qu'il ne ſeroit pas expédient pour aucune Nation de vouloir ſuivre d'autres meſures. Une Compagnie réguliere ſans un fonds commun, ne pourroit ſelon les apparences contrebalancer le crédit des autres. L'égalité de force & d'union, la baſe de la puiſſance, paroît abſolument néceſſaire dans la concurrence; & peut-être que la balance de pouvoir dans le commerce, n'eſt pas une maxime moins utile & plus idéale, que cette balance ſi long-tems recherchée dans le Syſtême Politique. Le défaut d'union

de part & d'autre, nous ne pouvons cependant nous empêcher de remarquer, que quelques-uns de ceux que l'on fait valoir pour prouver que le Compion & ses desavantages seroient les suites infaillibles d'un commerce libre & ouvert à tous les Sujets d'un Etat; c'est ce qui peut être illustré par des exemples dans notre propre sein.

Section I. *Premieres Expéditions &c. des Anglois aux Indes.*

Quant à l'exportation de l'argent, question que le savant *Camden* proposa lors du premier établissement de la Compagnie des Indes Orientales, plusieurs de nos plus habiles Politiques ont prouvé que la liberté de l'exportation est avantageuse au Royaume. C'est certainement une erreur de s'imaginer que l'argent est la cause de l'accroissement ou de la diminution du commerce; puisque ce n'est pas tant l'argent qui influe sur le commerce, que c'est le commerce qui fait paroître l'argent, lequel est le moyen par lequel il se fait, mais non la source d'où il tire son origine. Il n'y a ni Compagnie ni Particulier qui exporte de l'argent, que dans la vue de grossir son capital & de gagner. *Ferdinand I.* un des plus grands Politiques de son tems, avoit pour maxime de prêter de l'argent à ses Sujets, & de leur permettre de l'exporter pour faire commerce, & par-là il le fit extraordinairement fleurir. M. *Munn*, Anglois, nous apprend qu'il avoit lui-même éprouvé la libéralité du Duc de Florence, qui lui prêta sans intérêt quarante-mille écus, qui furent exportés en especes en Turquie. C'est par-là que Livourne, une misérable & pauvre ville, devint bientôt belle, riche & florissante.

Quant au commerce exclusif, & borné à une Compagnie, nous ne pouvons mieux faire que de rapporter le sentiment de M. *Postlethwayt*, qui paroît avoir mûrement examiné le sujet. Voici quels sont ses propres termes. „ Quand le Gouvernement feroit la „ dépense d'entretenir des Forts, des Troupes & une Flotte dans les Indes, ou qu'il mettoit des droits d'entrée & de sortie sur les marchandises pour s'indemniser, il seroit „ fort à craindre qu'avec tout cela la Nation Britannique ne seroit pas en état de soutenir le crédit, la dignité, & le commerce que font aujourd'hui les François, les Hollandois ou les Portugais. Telle est même la nature toute particuliere de ce commerce, que les forces militaires, propres seulement à conserver des Forts & à entretenir „ des Garnisons, ruineroient plutôt qu'elles ne cimenteroient les liaisons de commerce, „ à l'égalité de ceux qui ont sagement mis l'intérêt du commerce à la tête du militaire, „ ce qui est d'une absolue nécessité dans ces occasions.

„ Une Compagnie réguliere, protégée par le Gouvernement, pourroit certainement „ être bien conçue pour maintenir pendant un tems un commerce libre & ouvert à tout „ le monde; mais que la Nation pût conserver constamment un commerce si éloigné, „ faire quelque chose de semblable à ce que font nos Rivaux, c'est ce que je n'ai pas „ encore vu prouvé d'une maniere satisfaisante. En attendant qu'on le fasse, je ne puis „ quant à moi me dispenser de plaider pour le maintien de la Compagnie des Indes Orientales, en lui accordant de nouveaux Droits, Privileges & Immunités, plutôt que „ de diminuer ceux dont elle jouit.

„ On dit souvent que notre Compagnie ne fait pas un commerce aussi étendu que sa „ Patente le permet ou le requiert, & que si des Particuliers avoient une entiere liberté „ de faire ce commerce dans toute l'étendue dont il est capable, il n'y auroit aucun endroit des Indes où ils ne trafiquassent, sur-tout dans tous ceux qui sont dans les limites de la domination Angloise.

„ Si la Compagnie ne pousse pas ce commerce aussi loin qu'il se pourroit, ainsi qu'on „ le prétend, ce ne peut être ni par défaut de fonds, ni manque de crédit. Quelle raison avons-nous de penser qu'elle néglige d'augmenter ses gains de tout son pouvoir? „ Une Compagnie, dit-on, ne peut trafiquer à si peu de fraix, & par conséquent ne peut „ se contenter d'un aussi petit profit que des Particuliers. On avoue que cela est vrai „ en général; mais avant que d'en venir à l'examen de ce point, il faut voir premiérement, si nous aurions aucun commerce aux Indes, si ce n'est à la faveur des Forts & „ des Etablissemens de la Compagnie. La correspondance étendue & le grand crédit „ qu'elle a dans les Indes, la met certainement en état de commercer dans tous les coins „ de cette partie du Monde, compris dans les limites de ses privileges, où elle trou-

SECTION I. *Premieres Expéditions &c. des* Anglois *aux* Indes.

Commerce des Indes eſt préjudiciable à la Nation, nous paroiſſent ſolides relativement à la plupart des branches de notre commerce.

Mais

„ ve à gagner. Trafiquer en des lieux où elle perdroit, ce ſeroit avoir peu d'égard aux „ intérêts des Propriétaires. Si je ſuis bien informé, voici le fait. Les branches de „ Commerce par leſquelles la Compagnie ne peut faire aucun profit, ou au moins „ qui ne lui ſont pas auſſi avantageuſes que d'autres, ſont laiſſées à des Marchands „ Anglois particuliers, qui commercent avec la permiſſion & ſous la protection de la „ Compagnie; & elle n'eſt pas difficultueuſe à accorder ces permiſſions à des perſon- „ nes de bonne renommée. Leurs profits ſont aſſurément moins conſidérables, que „ s'ils avoient le droit en vertu d'un Commerce libre d'exporter leurs propres mar- „ chandiſes de l'Europe, & d'y importer les retours; c'eſt-à-dire que le profit du „ Particulier eſt moindre, mais celui de la Nation eſt à peu près le même, à pro- „ portion des marchandiſes exportées, & des mains employées.

„ Pour approfondir davantage l'article de la conſervation de cette Compagnie Natio- „ nale, car c'eſt-là, ſelon nous, le caractere diſtinctif de cette Compagnie en particu- „ lier. Le Commerce des Indes Orientales eſt d'une telle nature, qu'il eſt de la derniere „ conſéquence pour la Nation, d'avoir de tems en tems des relations exactes de ſon „ état, & de la ſituation des affaires, & on ne pourroit en avoir auſſi bien, au moins „ auſſi aiſément, s'il n'étoit pas dirigé par une Compagnie. D'autre part, les Inſtruc- „ tions ne pourroient auſſi commodément ſe dreſſer, s'envoyer & s'exécuter. Ce qui „ ſemble donner du poids à cette opinion, c'eſt la conduite de toutes les autres Nations. „ Si l'on conſidere de quelle maniere les choſes ſont partagées & conduites aux Indes, „ la connexion & la dépendance qu'il y a entre le Commerce des différens Pays compris „ dans la Patente de la Compagnie, on s'appercevra ſans peine que ſi tout le commer- „ ce étoit entre les mains deſunies d'un certain nombre de Négocians ſéparés, il ſeroit „ impoſſible qu'il continuât à fleurir, ni même qu'il ſubſiſtât. Il eſt aiſé de concevoir „ auſſi, que ſi les Forts & les Etabliſſemens étoient à la Couronne, & la direction du „ Commerce entre les mains de la Compagnie, cela auroit une infinité d'inconvéniens, „ comme l'expérience l'a fait voir, puiſque ſous le regne de *Charles* II. on donna *Ste. Helene* & *Bombay* à la Compagnie pour le Bien public. Le déſordre des affaires de la „ Compagnie ſous ce regne & ſous le ſuivant, prouve évidemment qu'il eſt infiniment „ préjudiciable à ſon Commerce, & aux avantages qui en reviennent à la Nation, qu'el- „ le releve immédiatement de la Couronne, enſorte qu'elle ſoit redevable à la Puiſſance „ Royale de tous les encouragemens, & qu'elle n'ait d'autre reſſource en cas qu'elle „ ſouffre. C'eſt-là rendre d'un côté le Commerce précaire, & de l'autre intéreſſer un „ grand Corps à ſoutenir la Prérogative Royale, ce qui pourroit avoir des ſuites dan- „ gereuſes pour la Conſtitution.

„ L'expérience a fait voir clairement les inconvéniens de deux Compagnies en même „ tems; ils étoient ſi grands que l'une & l'autre ſentirent qu'il n'y avoit que la com- „ munauté d'intérêts qui pût y remédier. Cependant nous concevons que de laiſſer ce „ Commerce entierement libre, ce que l'on a ſouvent voulu, ſeroit un plan qui enfan- „ teroit de bien plus grands maux; parceque ce ſeroit dans le fonds multiplier les Com- „ pagnies, qui auroient toutes des intérêts différens, & ſe croiſeroient perpétuellement, „ ce qui fourniroit au Commerce puiſſant & uni des autres Nations les moyens de les „ ruiner toutes, & d'exclurre entierement les Anglois du Commerce de l'Aſie. Nous „ avons juſte raiſon de préſumer, que c'eſt ce qui a engagé le Parlement à tant faire en „ faveur de la Compagnie, & à lui accorder un ſi grand nombre de nouveaux Privileges". Enfin ce judicieux Auteur conclut que la ſeule objection contre le Commerce ou la Compagnie des Indes ſe réduit à ceci; qu'il eſt contraire à l'intérêt de l'Occident d'avoir commerce avec l'Orient Mais les raiſons qu'on allegue ne ſont que plauſibles & non concluantes. On dit que la Balance du Commerce nous eſt défavorable, que nous exportons de l'argent en échange des marchandiſes de luxe des Indes, que depuis la découverte de la route par le Cap de Bonne-Eſpérance, l'Orient a gagné de l'Occident au-delà de deux-cens millions de Livres ſterling, ſomme immenſe qu'il poſſede; au-lieu que tout

ce

Section I. *Premieres Expéditions &c. des Anglois aux Indes.*

Mais pour ne pas faire perdre ſon tems au Lecteur dans l'examen d'un Sujet plus Politique qu'Hiſtorique, nous remarquerons qu'après les Hollandois, les Anglois paſſent à juſte titre pour avoir la plus conſidérable partie du Commerce des Indes.

Les Indes connues des Bretons du tems d'Alfred le Grand.

Quelques Hiſtoriens prétendent que ces Pays n'ont pas été inconnus aux Bretons dans des tems fort anciens. On veut ajouter aux autres vertus d'*Alfred le Grand*, l'ornement des Annales d'Angleterre, la gloire d'avoir ſoulagé de pauvres Chretiens des Indes. On dit que *Sighelme* fut chargé de cette commiſſion, & diſtribua les charités du Roi, & il laiſſa en mourant dans le Tréſor de l'Egliſe de *Sherburne* une riche quantité d'épiceries & de pierreries: preuve inconteſtable qu'il avoit exécuté ſa commiſſion, quoique l'on ne nous apprenne pas de quelle façon il fit ce commerce (*a*) (*). On ne

(*a*) Vita *Alfredi* M. fol. p. 145. Vid. A Tract. upon Trade addreſſed to Lord Halifax A. 1751.

ce que nous avons reçu en retour a diſparu depuis longtems. Voilà, diſent ces Zélateurs, qui paſſent de bien loin le but, ce qui prouve inconteſtablement que ce Commerce eſt préjudiciable.

Mais en ſuppoſant la vérité de ce raiſonnement, il ne nous touche en aucune maniere. Sommes-nous les Légiſlateurs de l'Europe? Pouvons-nous obliger les François, les Hollandois & les Danois de ceſſer leur commerce? Poſons que le Commerce ſoit fondé ſur le caprice, l'imagination, & ſur les avantages prétendus que les autres Nations en retirent, il eſt pourtant de notre intérêt de le maintenir, tant qu'elles ſont dans cette diſpoſition. Tant que le reſte du Monde aura du goût pour les marchandiſes des Indes, nous devons engager notre Compagnie des Indes à débiter une auſſi grande quantité de nos productions & de nos manufactures qu'il eſt poſſible, ſans quoi le travail ceſſera, on nous ſupplantera par-tout dans l'Europe en vendant à meilleur marché, & la Grande-Bretagne, au-lieu d'être la plus formidable Puiſſance maritime & la Nation la plus commerçante de l'Occident, deviendra la plus mépriſable. Après tout le Commerce des Indes eſt comme la maîtreſſe-roue qui met toutes les autres branches de Commerce & d'induſtrie en mouvement. Et il ne paroît pas qu'il y ait aucune raiſon de quelque poids pour ne point le laiſſer entre les mains d'une Compagnie privilégiée. Il eſt établi à-préſent ſur un fondement ſolide, & très-avantageuſement pour la Nation, quoi qu'en penſent des gens plus vifs que judicieux. Dans nos réflexions ſur ce Commerce il faut toujours ſe ſouvenir, que depuis ſes premiers commencemens, la Navigation, le Commerce & la Marine de l'Europe ont tellement augmenté, que cela ſeul en prouve l'importance & l'avantage.

(*) *Alfred*, dont la confuſion des tems ſuivans & l'obſcurité de cette période de notre Hiſtoire, n'ont pu enſévelir le regne glorieux dans l'oubli, envoya en 883 ſon Eccléſiaſtique favori pour porter des aumônes aux pauvres Chrétiens de St. Thomas & de St. Barthelemi dans les Indes (1). Le fait eſt aſſurément bien extraordinaire, & nous aurions de la peine à y ajouter foi, s'il n'étoit appuyé de preuves auſſi évidentes, qu'aucun autre qui ſoit mentionné dans l'Hiſtoire. *Sighelme* fit non ſeulement le voyage, ainſi que les Annales Saxones l'atteſtent, mais revint fort riche, fut fait Evêque de *Sherburne* en Dorſetshire, & laiſſa dans le tréſor un Catalogue curieux des richeſſes & des raretés qu'il avoit apportées. Il faut cependant convenir que ceux qui ont fait le plus de recherches ſur ce ſujet, n'ont pu trouver de traces de la continuation de ce Commerce. *Eden* & *Hakluyt* deſcendent à des tems bien plus modernes; ils parlent en premiere inſtance des voyages d'un Anglois, qu'ils ne nomment point, par la Tartarie. Mais quoique l'on ne trouve point de veſtiges de voyages entrepris par des particuliers, il paroît par les Hiſtoriens de Veniſe qu'il y avoit en ces tems-là un Commerce direct entre l'Orient & l'Occident.

(1) *Guth.* Vol. I. *De Rapin* T. I. *Smollet* Vol. I.

SECTION I. *Premieres Expéditions &c. des Anglois aux Indes.*

ne peut pourtant pas inférer de-là, qu'il y eut une sorte de commerce direct entre notre Isle & ces Royaumes éloignés; cette assertion n'a pas seulement l'apparence de vérité : il est vraisemblable au contraire que nous ne connoissions les productions de l'Orient que par le canal des Vénitiens, qui, conjointement avec les Génois, les Pisans & d'autres Etats libres, s'étoient rendus maîtres de ce riche commerce, depuis le tems que les Barbares du Nord avoient ruiné l'Empire Romain, & avec lui tout le commerce de l'Orient, qui avoit changé de cours, & étoit passé d'Alexandrie à Damas, à Alep & à Trébisonde. Notre Isle recevoit les marchandises de l'Orient de Venise, par un gros vaisseau bien chargé qui venoit les apporter tous les ans; & comme les Vénitiens y mettoient le prix qui leur plaisoit, elles coûtoient des sommes immenses à la Nation. C'est sur ce pied-là que le Commerce des Indes continua jusqu'au regne de la Reine *Elizabeth*, qu'une Caraque Vénitienne extraordinairement chargée fit naufrage sur l'Isle de Wight. La vue de ce bâtiment donna une grande envie à nos Marchands de tenter le commerce par la Turquie, la seule route par laquelle les marchandises des Indes venoient en ce tems-là (*a*). C'est ce qui donna naissance au commerce du Levant, & ce qui fut le fondement de notre commerce avec l'Orient; bientôt on le fit directement, sur les lumieres que donna le Chevalier *François Drake*, après qu'il fut de retour en 1580 de son voyage autour du Monde (*).

Commerce de Turquie.

Dès auparavant, le Grand-Seigneur avoit accordé des privileges extraordinaires pour l'établissement du commerce de Turquie, en vertu d'un Traité entre la Reine d'Angleterre & la Porte. On regardoit alors les Marchands

(*a*) Voy. *de Rapin* sous ce regne. *Dodsley* Hist. Vol. II.

dent (1). Lorsque les Goths & les Vandales inonderent l'Empire Romain, le Commerce par la Mer Rouge & par Alexandrie cessa, & se fit ensuite par la voye de Trébisonde, de Damas & d'Alep, d'où les Vénitiens, les Génois, les Pisans &c. transportoient les marchandises des Indes, qui se débitoient non seulement dans les Pays sur la Mer Méditerranée, mais en Allemagne, dans les Pays-Bas, en Angleterre, & dans tout le Nord. C'étoit-là ce qui faisoit le Commerce de *Bruges*, cette ville étant comme le Magazin des Pays du Nord, dont les Marchands de Bruges échangeoient aux Italiens les marchandises pour celles de l'Orient.

(*) Le Chevalier *Guillaume Monson* fut témoin oculaire du naufrage de la Caraque Vénitienne, dont il a donné une Relation détaillée & claire. Après quoi il ajoute : „ Vers „ ce tems-là nos Marchands de Londres commencerent à faire réflexion sur les grandes „ & inestimables richesses que les Vénitiens apportoient dans le Pays. Ils délibérerent „ sur la maniere d'avoir ces marchandises par une voye plus directe, & de ne pas les „ tenir de la seconde main : ils résolurent donc de tâcher d'obtenir, par la faveur & „ les Lettres de la Reine, du Grand-Turc la liberté de trafiquer en droiture d'Angle- „ terre en Turquie, & dans les Etats de sa domination avec des Vaisseaux Anglois, „ sans être obligés de se servir d'autres. La Reine écrivit, & le Grand-Seigneur reçut „ fort honnêtement les Lettres de cette Princesse, comme on le voit par ses Réponses, „ que l'on conserve encore. Enfin on convint des articles, & les Sujets de Sa Ma- „ jesté obtinrent de grands privileges & des immunités, dont ils ont joui toujours „ paisiblement depuis (2)". C'est ainsi que nous ouvrîmes un Commerce avec les Indes par le Levant, quelques années avant qu'on entreprît de le faire en droiture.

(1) *Sabellic* Hist. Venet. L. II. *Dandulo* Hist. di Ven. L. I. (2) *Sir William Monson's* Voyag. p. 69.

chands de Turquie comme les véritables Négocians aux Indes Orientales, par le moyen des Factoreries qu'ils avoient à Alexandrie, à Alep, à Damas, & en divers Ports d'Egypte & des Etats du Grand-Seigneur. Quoique la Reine eût procuré à ſes Sujets le commerce de Turquie pour les marchandiſes de l'Orient, elle ſentoit néanmoins qu'il falloit quelque choſe de plus pour rendre ce commerce parfaitement floriſſant (a) (*). *Thorne*, Marchand de Londres, qui avoit demeuré long-tems à Séville, où il avoit acquis quelque connoiſſance du commerce des Indes, avoit repréſenté à *Henri VIII.* les avantages que le Royaume pourroit retirer du commerce de l'Orient; mais on trouva que le plan qu'il avoit formé étoit plus ſpécieux que ſolide. Il propoſoit d'ouvrir un paſſage par le Nord-Ouëſt pour aller en Tartarie, à la Chine ou au Cathai; paſſage dont on n'a pas encore pu ſurmonter les difficultés. En 1576 quelques Marchands de Londres, ſe flattant de recueillir les fruits de cette découverte, qui abrégeoit beaucoup le voyage, équipperent deux vaiſſeaux, dont ils donnerent le commandement au Capitaine *Forbisher*; mais il échoua juſqu'à trois fois dans cette entrepriſe, comme ont fait tous ceux qui l'ont ſuivi (†). En un mot, après pluſieurs ten-

Section I. *Premieres Expéditions &c. des Anglois aux Indes.*

Propoſition de Thorne d'aller à la Chine par le Nord-Ouëſt.

(a) *Ledlard's* Naval Hiſt. regn. Q. Elizab.

(*) Il paroît que notre Commerce au Levant avec des Vaiſſeaux Anglois étoit fort conſidérable en 1512. *Hakluyt* dit que dans les années 1511, 1512 &c. juſqu'à l'année 1534, pluſieurs bons Vaiſſeaux de Londres, de Southampton & de Briſtol, trafiquoient conſtamment en Candie, à Chios, à Chypre, à Tripoli & à Baruth en Syrie. Qu'ils en apportoient des ſoyeries, des camelots, de la malvoiſie, du muſcat & d'autres vins, de l'huile, du coton, des tapis, des noix de galles, du poivre, de la canelle & d'autres épiceries. Les marchandiſes qu'ils y débitoient conſiſtoient en manufactures de notre Pays, comme des draps fins & gros de toutes ſortes de couleurs, des toiles, des peaux de veau, des cuirs &c. Notre Auteur dit que nos Marchands employoient, outre les habitans naturels de ces lieux, des Juifs & des Turcs, tant le commerce étoit conſidérable, & pour prouver la vérité du fait, & y faire ajouter foi, il dit qu'il a tiré ces particularités des grands Livres de compte de quelques-uns des premiers Marchands de Londres, tels que le Chevalier *Guillaume Locke*, le Chevalier *Guillaume Bowyer*, Alderman de cette ville, M. *Jean Gresham*, & d'autres grands Négocians (1).

(†) *Jean Cabot* & d'autres habiles Mariniers, avant le tems de *Forbisher*, étoient d'opinion qu'il y avoit un paſſage de la Mer du Nord dans la Mer du Sud, qui abrégeroit beaucoup le voyage pour divers endroits de l'Amérique, auſſi bien que celui des Indes Orientales. On a allégué un grand nombre de raiſons pour appuyer cette conjecture, qui ſont toutes plauſibles, ſpécieuſes, & s'accordent avec ce que nous connoiſſons du Globe, mais que l'expérience a démenties. Le premier avantage qu'on ſe propoſoit de cette découverte, c'étoit de ſe rendre au Japon, au Pays de Jeſſo &c. par une route plus aiſée, plus courte & plus ſaine, que celles du Cap Horn ou du Cap de Bonne-Eſpérance. Ce ſeroit ſans contredit un avantage infini pour la Nation, & ſenſible par la ſeule inſpection du Globe, ou des Cartes de l'Hémiſphere Septentrional, de pourvoir les Pays du Nord de nos denrées, & d'ouvrir un commerce avec pluſieurs parties des Indes, qui nous ſont à préſent inconnues. L'immenſe Pays, ſoit Continent ſoit Iſles, entre la Californie & le Jeſſo, doit par la nature de ſa ſituation fournir des marchandiſes de prix, & ſeroit propre à y faire un bon débit de nos manufactures de laine. Ce n'eſt donc pas ſans raiſon que l'on a tant écrit ſur ce ſujet; que l'on a tenté ſi ſouvent de faire la découverte d'un paſſage au Nord-Ouëſt, & en Angleterre & en Hollande.

Sans entrer dans l'examen des argumens pour & contre la poſſibilité de cette découverte

(1) V. Hiſt. Collect. P. II. p. 96. *Ledlard's Nav. Hiſt.* B. I. C. 22. p. 93.

SECTION I. *Premieres Expéditions &c. des* Anglois *aux* Indes.

tentatives inutiles, on rejetta le projet de *Thorne*, comme hazardeux, ſinon impraticable. Le Chevalier *François Drake* confirma ces idées au retour de ſon grand voyage; & il eut de plus la gloire de donner les connoiſſances les plus ſolides qu'on eût eues encore, & c'eſt ce qui a donné naiſſance au commerce en droiture (*a*). En 1582 le Capitaine *Stephens* alla aux Indes par le Cap de Bonne-Eſpérance, & envoya de Goa une relation de ſon voyage; mais la route n'étoit pas encore bien certaine, ce fut le fameux *Cavendish* qui en 1587 ouvrit une route ſure en Orient dans ſon Voyage autour du Monde (*).

Voyage de Cavendish *autour du Monde.*

Ce Gentilhomme, après avoir diſſipé un aſſez beau bien par ſes galanteries & ſes débauches, forma le deſſein de rétablir ſa fortune par un voyage à la Mer du Sud. Il mit en mer avec trois petits vaiſſeaux équippés à ſes propres dépens, & il arriva le 25 d'Août 1586 à *Sierra Leona*. De-là il gagna les Iſles du Cap verd, & entra dans le Détroit de Magellan le 7 Janvier 1587: ayant fait route droit au Nord, il reconnut l'Iſle de la Conception en Mars; de-là il porta ſur *Moco Nureno*, *Paita*, & enfin ſur *Puna* à trois degrés de Latitude Auſtrale. Ayant découvert peu après la Nouvelle Eſpagne, il vint mouiller dans la Riviere de *Copalitu* à ſix degrés de Latitude Septentrionale. Le troiſieme Janvier 1588, il eut la vue des Iſles des Larrons, & le ſixieme de Mars il paſſa les Détroits des deux Iſles de *Java*. Il arriva au Cap de Bonne-Eſpérance en Mai, au mois de Juin à Ste. Helene, & de-là il vint terrir à Plimouth en Septembre (*b*).

Ce Voyage & celui de Drake *contribuent à l'Etabliſſement de la Compagnie des* Indes.

Comme ce voyage contribua beaucoup à avancer le deſſein que la Reine avoit d'ouvrir un commerce en droiture aux Indes Orientales, nous avons jugé qu'un court expoſé de la route de *Cavendish* ne déplairoit pas au Lecteur. Sur les lumieres fournies par *Drake*, *Cavendish* & d'autres qui avoient été

(*a*) Voy. Collection of Voyages, from the Oxford Library, Vol. II.

(*b*) *Lediard* Nav. Hiſt. l. c.

Patente & Privileges.

verte, nous remarquerons que le fameux *Jean Cabot* précéda *Forbisher* dans cette entrepriſe, qu'il tenta vers la fin du quinzieme ſiecle, mais une ſédition qu'il y eut ſur ſon vaiſſeau l'empêcha de finir ſon voyage. Environ cinquante ans après *Martin Forbisher* tenta le paſſage avec deux petits vaiſſeaux. Il découvrit à la hauteur de ſoixante-deux degrés ſur la Côte de Groenlande un grand Golphe, auquel il donna ſon nom. Il navigea dans ce Détroit l'eſpace de ſoixante lieues, ayant la terre des deux côtés, & il vit quelques habitans. En 1583 le Chevalier *Humphroi Gilbert* entreprit la même découverte, & fut ſuivi par d'autres Voyageurs en 1585; par *Jean Davis*, qui fit trois voyages; par M. *Henri Hudſon* en 1610, par *Jaques Hall* & *Baffin* en 1612, par le Chevalier *Henri Button* en 1611; & par divers autres depuis. En un mot les Anglois & les Hollandois travaillerent pendant un grand nombre d'années à découvrir une route aux Indes par le Nord-Eſt & par le Nord-Ouëſt. Ce deſſein eſt aujourd'hui en quelque façon abandonné, quoique les raiſons en ſa faveur ſubſiſtent.

(*) Avant le Voyage de *Cavendish*, nous trouvons le Journal de *Ralph Fitch*, Marchand de Londres, d'un Voyage fait aux Indes Orientales par une autre route. *Fitch* alla par la voye de Tripoli de Syrie à Ormus, & de-là à Goa. De Goa il fit voile pour Bengale, le Pegu, Siam & les Molucques; il viſita l'Iſle de Ceylon, les villes de Cochin & de Calicut, & retourna à Ormus, d'où il ſe rendit par la Turquie à Tripoli, & là il s'embarqua & revint en Angleterre en 1591 (1).

(1) Vid. Collection of Voyages, from the Harleian Library, Vol. VII.

Section I. *Premieres Expéditions &c. des Anglois aux Indes.*

été aux Indes Orientales, plusieurs riches Marchands s'adressèrent à la Reine pour obtenir une Patente, par laquelle ils fussent autorisés à entreprendre ce commerce. Au mois de Décembre 1600 leur Requête fut appointée, & on établit une Compagnie des Indes sous ce titre. *Le Gouverneur & la Compagnie des Marchands de Londres commerçant aux Indes Orientales*; on leur accorda une Patente, & ils furent érigés en Corps avec un sceau commun, qu'ils étoient les maîtres de changer à leur volonté (*a*). On nomma dans la Patente le premier Gouverneur, qui étoit *Thomas Smythe*, Alderman de Londres, & vingt-quatre Directeurs; on donna à la Compagnie le droit de choisir un Sous-Gouverneur, & d'élire dans la suite le Gouverneur & tous les autres Membres. L'Octroi fut pour quinze ans, tant pour eux que pour leurs successeurs, leurs fils, quand ils auroient atteint vingt-un an, leur Commis, Facteurs & autres Employés; voici les termes; „ permission de „ trafiquer par mer, tant par les routes déja découvertes, que par celles „ qui pourront l'être dans la suite, comme ils le jugeront à-propos, dans „ les Indes Orientales & en retour, dans les Pays & Ports d'Asie & d'Afri- „ que, dans toutes les Isles, Ports, Havres, Villes, Bayes, Rivieres & „ Places d'Asie, d'Afrique & d'Amérique, & dans tous les lieux au-delà „ du Cap de Bonne-Espérance jusqu'au Détroit de Magellan où l'on peut „ faire quelque trafic & commerce, & d'en rapporter les marchandises qui „ s'y trouvent, dans l'ordre, la maniere, & la forme dont ils conviendront „ de tems en tems ensemble". Ils furent aussi autorisés à dresser des Statuts, à infliger des peines corporelles & pécuniaires, moyennant que ces peines fussent conformes aux Loix d'Angleterre; d'exporter des marchandises sans payer de droits, pendant quatre ans; & dans la suite de déduire les droits des marchandises qui n'auroient pas été débitées, sur celles qu'on chargeroit après. A l'égard des droits sur celles que la Compagnie importeroit, on lui accordoit six mois de crédit pour la moitié, & douze mois pour le payement du reste, avec la liberté d'exportation pendant treize mois. On lui permit aussi d'exporter jusqu'à valeur de trente-mille Livres sterling en monnoye étrangere, pourvu qu'il y en eût six-mille de resondues dans la Monnoye de Sa Majesté. Tous les autres Sujets de la Reine étoient exclus par cette Patente, sous des peines séveres, de ce commerce, sans le consentement & la permission de la Compagnie. La Patente ne s'étendoit à aucun des lieux possédés actuellement par les Alliés de la Reine. La Compagnie étoit obligée aussi de rapporter, six mois après la fin d'un voyage, la même quantité d'or, d'argent, ou de monnoye étrangere, qu'elle avoit exportée à la réserve du premier voyage. Il y avoit encore cette restriction, que si dans l'intervalle limité par la Patente, ce Monopole se trouvoit préjudiciable au Public, elle seroit nulle & sans force, moyennant que la Compagnie fût avertie deux ans d'avance sous le sceau privé. Mais que si l'expérience prouvoit que ce nouveau Corps contribuât à enrichir la Nation & à lui procurer de l'avantage, Sa Majesté engageoit sa parole Royale de renouveller non seulement cette Patente, mais d'y

(*a*) Voy. *Camden* Brit. p. 102. in 4to. *Harris* Collect. p. 56.

SECTION I. *Premieres Expéditions &c. des* Anglois *aux* Indes.

d'y ajoutèr telles autres clauſes & graces, qui paroîtroient les plus avantageuſes au commerce aux Entrepreneurs, & au Royaume en général, dont le bien étoit le véritable but de toutes les entrepriſes publiques (*a*) (*).

Fond de 72000 Livres ſterling, & Flotte équippée.

En vertu de cette Patente les Marchands de Londres commencerent à former un fonds commun pour l'exécution de leur entrepriſe: elle fut ſi goûtée qu'en peu de tems on remit au Tréſorier ſoixante-douze mille Livres ſterling. On équippa une Flotte de quatre gros Bâtimens, le *Dragon* de ſix-cens tonneaux, le *Hector* de trois-cens, l'*Aſcenſion* de deux-cens, la *Suſanne* de deux-cens; on y joignit un Bâtiment de cent-trente tonneaux pour le tranſport des vivres. L'équipement de cette Flotte coûta quarante-cinq-mille Livres ſterling, & le reſte du fond fut employé à faire une cargaiſon en eſpeces & en marchandiſes pour le commerce. Cette Flotte, montée de quatre-cens-quatre-vingt bons Mariniers, ſous le commandement du Capitaine *Jaques Lancaſter* (†), mit à la voile le 13 de Février de l'an 1601, & après un voyage pendant lequel les équipages ſouffrirent beaucoup des maladies, ils vinrent mouiller à la rade d'*Achen*, le 5 de Juin 1602. Le Capitaine *Lancaſter* (‡) fit porter la Lettre & le préſent de la Reine au Roi par ſept Officiers ou Marchands de la Flotte: le Roi les reçut avec beaucoup de ſatisfaction & de grandes marques de diſtinction. Tout réuſſit ſi heureuſement, que *Lancaſter* conclut un Traité avec le Roi d'Achen, qui

*Traité avec le Roi d'*Achen.

(*a*) *Harris*, Vol. I. p. 57. *Lediard*, p. 377.

(*) Chaque Souſcription ou Action de la Compagnie n'étoit originairement que de cinquante Livres ſterling. Les Directeurs ayant à faire une conſidérable répartition en l'année 1676, on jugea qu'il valoit mieux augmenter les profits du Capital, au-lieu de les retirer. Par-là les Actions doublerent, & furent de cent Livres ſterling; deſorte que le fond primitif de trois-cens ſoixante-neuf-mille-huit-cens-quatrevingt-onze Livres ſterling & cinq Schelings, alla à ſept-cens-trente-neuf-mille-ſept-cens-quatrevingt-deux Livres ſterling & dix Scheling; & ſi l'on y ajoute les profits de la Compagnie juſqu'à l'année 1685, c'eſt-à-dire neuf-cens-ſoixante-trois-mille-ſix-cens-trente-neuf Livres ſterling, tout le fonds eſt d'un million, ſept-cens-trois-mille-quatre-cens-vingt-deux Livres ſterling.

(†) Nous trouvons dans le Journal de ce Voyage, que le Capitaine *Lancaſter* aborda à l'Iſle de *Comore* pour y faire de l'eau, que le Roi vint à ſon bord, & que les Naturels traiterent d'abord les Anglois fort civilement. Mais un jour que la chaloupe étoit à terre pour prendre de l'eau, ils attaquerent ceux qui y étoient, & en taillerent trente-deux en pieces à la vue du vaiſſeau, le Capitaine n'ayant pu leur envoyer du ſecours faute de chaloupe. Delà il fit voile pour *Zanzibar*, Factorerie Portugaiſe, où il conſtruiſit une nouvelle chaloupe, & reſta quelques jours, mais ſans avoir la moindre liaiſon avec les Portugais, qui refuſerent d'avoir commerce avec les Anglois, & qui dirent même aux Naturels que c'étoient des Cannibales, ce qui les détourna effectivement d'avoir aucun commerce avec eux (1).

(‡) C'eſt ce même Capitaine *Lancaſter*, qui en 1594 fit le voyage du Bréſil avec *Venner*, le premier Anglois qui ait entrepris d'aller trafiquer dans ce Pays-là. Ce fut par ſon intrépidité & ſa conduite qu'il ſe rendit maître de la ville & du château de Fernanbouc, fit un butin conſidérable, & qu'avec des forces peu conſidérables il réſiſta à toutes les attaques de l'ennemi (2).

(1) Hiſt. Gén. des Voyages, T I. p. 371. Edit. in 4to. [Notre Auteur confond le voyage que *Lancaſter* avoit fait en 1591, & dont il parle dans la remarque ſuivante, avec celui dont il s'agit ici: on peut voir dans l'endroit cité que ce fut dans le premier voyage qu'arriva l'avanture dont il eſt queſtion, & non dans celui qu'il fit au nom de la Compagnie, REM. DU TRAD.]

(2) *Lediard* Naval Hiſt. B. II. C. 47. P. 307.

qui accorda aux Anglois, qu'ils jouiroient d'une entiere liberté pour leurs personnes, leurs biens & leur commerce; qu'ils seroient exemts des Droits d'entrée & de sortie: qu'ils exerceroient la Justice, suivant leurs usages, sur les criminels de leur Nation; qu'en cas de mort ils auroient la liberté de disposer de leurs biens & de leurs effets par un Testament; qu'on recevroit leurs plaintes & qu'on leur accorderoit satisfaction, lorsqu'ils seroient offensés par les habitans du Pays; qu'on ne mettroit jamais de prix forcé à leurs marchandises; enfin qu'ils jouiroient perpétuellement de la liberté de conscience & de l'exercice de leur Religion (*a*). Après avoir heureusement réglé cette affaire, le Capitaine *Lancaster* trouvant le prix du poivre trop haut, parceque l'année précédente avoit été stérile, il envoya un de ses vaisseaux aux Molucques, & établit un Comptoir dans l'Isle de *Java*. Il ne fut pas moins bien reçu à *Bantam*, qu'il l'avoit été à *Achen;* & cette Flotte eut tant de bonheur, que cela donna de la jalousie aux Portugais, qui commencerent bientôt à rendre aux Anglois tous les mauvais offices qu'ils purent. *Lancaster* ayant terminé ses affaires fit voile pour l'Angleterre, eut un fort heureux voyage, & arriva aux Dunes dans le mois de Septembre 1603, à la grande joie de la Compagnie, qui gagna beaucoup (*b*) (*).

Section I. *Premieres Expéditions &c. des Anglois aux Indes.*

Jaques I. étant monté sur le Trône l'année suivante, ce Prince continua à la Compagnie la protection qu'*Elizabeth* lui avoit accordée. Cela joint aux profits de la premiere Expédition, détermina la Compagnie à en tenter une seconde (†). On choisit *Henri Middleton* pour commander trois vaisseaux. 1604.

Seconde Expédition sous H. Middleton.

(*a*) *Harris* ubi sup. (*b*) *Lediard* H. N. p. 378.

(*) On trouve dans l'*Histoire Générale des Voyages* de l'Abbé *Prevost*, le Journal du voyage du Capitaine *Lancaster* à *Zanzibar* & au-delà du Cap Comorin, en 1591. Sa Flotte étoit composée de trois médiocres Bâtimens. On ne sait si cette Escadre fut équipée par ordre de la Cour, ou aux dépens d'une Compagnie de Marchands: ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fit des découvertes importantes, quoique le voyage en lui-même fût malheureux, l'Amiral ayant perdu toute sa Flotte, & ayant été sauvé par un Vaisseau François. Cette expédition fournit de grandes lumieres sur la navigation dans des Mers absolument inconnues aux Mariniers Anglois. *Lancaster* doubla non seulement le Cap Comorin, mais il côtoya toute la Presqu'isle de Malacca jusqu'à Junsaleon, Royaume situé entre Malacca & le Pégu. On croit même qu'en passant le long des Isles de Nicobar, il passa le Détroit de Malacca & alla jusqu'aux Molucques; mais ce n'est-là qu'une conjecture de l'Auteur du Journal, qui n'est appuyée d'aucune preuve (1).

(†) *Purchas* parle d'un voyage infortuné que fit le Capitaine *Wood* en 1596. Le Chevalier *Robert Dudley* équipa trois vaisseaux, qui partirent d'Angleterre dans le dessein d'aller à la Chine, ayant une Lettre de la Reine *Elizabeth* pour l'Empereur. Mais ils périrent tous sans qu'il soit revenu personne qui ait donné des nouvelles de leur sort. Les seules lumieres qu'on ait pu se procurer viennent d'une Lettre au Roi d'Espagne & à son Conseil des Indes, écrite par un Auditeur de la Cour Royale de St. Domingue & Juge de Porto Ricco. Cette Lettre, qui fut interceptée, portoit que *Wood* avoit pris trois Vaisseaux Portugais des Sujets du Roi; car en ce tems-là le Portugal & l'Espagne avoient le même Souverain, & étoient en guerre avec les Anglois. Que peu après il s'étoit répandu une maladie contagieuse sur la Flotte Angloise, qui avoit emporté tous les équipa-

(1) Hist. Gén. des Voyages, T. I. L. II. Ch 16.

SECTION I. *Premieres Expéditions &c. des Anglois aux Indes.*

vaiſſeaux, bien équipés & pourvus de tout. Etant arrivé à *Bantam* au mois de Décembre, il préſenta les Lettres & les préſens dont il étoit chargé au Roi, qui les reçut très-favorablement; ayant laiſſé deux de ſes vaiſſeaux pour charger du poivre, il fit voile avec le troiſieme pour les Molucques, dont les Inſulaires le traiterent très-civilement, ce que les Hollandois, anciens Alliés des Anglois, ne firent ni là ni à Bantam. Ils commençoient déja à regarder d'un œil jaloux les ſuccès d'une Nation, dont les avantages & les talens pour le commerce égaloient au moins les leurs. Ils employerent donc les artifices les plus lâches & les plus bas pour prévenir les Naturels contre eux, les repréſentant comme des gens cruels, perfides & ambitieux, qui ſous le ſpécieux prétexte de trafiquer cachoient de tout autres deſſeins. Nonobſtant toutes les calomnies le Chevalier *Middleton* ſe concilia la bienveillance des Rois de Bantam, de Ternate & de Tidor (*a*). Les Hollandois & les Portugais étoient en guerre, moins en leur propre nom, que ſous celui des Nations Indiennes auxquelles ils prêtoient leur aſſiſtance. Les premiers avoient pris parti pour le Roi de Ternate, & les Portugais pour celui de Tidor. Les Ecrivains Hollandois accuſent *Middleton* d'avoir pris parti contre leur Nation; ils avouent cependant que ce fut parcequ'il ignoroit certaines manieres, dont un étranger nouvellement venu ne pouvoit être inſtruit; par conſéquent on ne peut juſtifier leurs compatriotes ſur l'article de la jalouſie & des artifices dont on les accuſe, leur ſeul moyen de défenſe ſe réduiſant à une faute, qui vint de l'ignorance de l'Amiral Anglois (*b*). Ce procédé des Hollandois envers nos compatriotes, dans l'enfance du Commerce des Indes, fut la ſource des démêlés qu'il y eut depuis entre les deux Nations, qui ſe terminerent par la fatale Cataſtrophe d'Amboine (*).

Il

(*a*) *Lediard*, Nav. Hiſt. Vol. II. (*b*) Hiſt. Gén. des Voyag. T. II. p. 29, 30.

pages, à la réſerve de quatre hommes, qui s'étoient mis dans la grande chaloupe avec quelques riches effets, & étoient venus aborder à une Iſle à trois lieues de St. Domingue. Trois d'entre eux furent ſurpris & maſſacrés par les Eſpagnols, le quatrieme paſſa ſur un tronc d'arbre à St. Domingue. Il ſe fit connoître au Gouverneur, & lui découvrit toute l'affaire; ſur quoi *Don Rodrigue de Fuentes*, qui avoit été à la tête de ceux qui avoient attaqué les Anglois, fut arrêté, & on lui fit reſtituer le tréſor. Pendant qu'on faiſoit des pourſuites contre lui, il fit empoiſonner l'Anglois, le ſeul témoin qu'il y eût contre lui, & par-là avorta le projet de s'ouvrir une route aux Indes (1).

(*) Voici la Relation de l'Abbé *Prévoſt*. Les Anglois faiſant voile vers Tidor découvrirent deux Galeres, qui s'avançoient vers eux à force de rames & de voiles, avec un Pavillon blanc, & qui étoient pourſuivies par ſept autres Galeres. Les deux premieres firent des ſignaux pour marquer qu'elles étoient en peine; juſqu'à ce que l'une étant arrivée auprès du vaiſſeau de *Middleton*, il en reçut l'équipage ſur ſon bord. Le Roi de Ternate s'y trouvoit avec pluſieurs de ſes Nobles & quelques Hollandois. La ſeconde, avant que d'être à la portée du canon, fut abordée par les ennemis, qui paſſerent tout le monde au fil de l'épée, à la réſerve de trois qui ſe jetterent à la nage, & qui furent reçus par les chaloupes Angloiſes. *Middleton* fit voile enſuite pour Ternate, & le Roi avec tout le Peuple, ſenſibles au ſervice qu'il leur avoit rendu, étoient non ſeulement diſ-

(1) *Harris* Collect. Vol. I, p. 57.

Il seroit inutile de suivre *Middleton* dans son voyage aux Molucques, & de rapporter tout ce qu'il y fit, de-même qu'à Bantam; il suffira de dire, que deux de ses vaisseaux, ayant fait toute leur cargaison, firent voile pour l'Europe avant son retour. L'un périt dans le voyage, & il trouva l'autre en mauvais état au Cap de Bonne-Espérance. Il essuya une violente tempête entre le Cap & l'Europe, pendant laquelle il fit paroître beaucoup de courage & de fermeté; enfin il arriva aux Dunes le 6 de Mai 1606, chargé de Lettres & de présens de la part des Rois de Bantam & de Tidor pour le Roi Jaques, & avec une cargaison plus riche qu'aucune qui fût encore venue des Indes en des vaisseaux Anglois (*a*).

Section I. *Premieres Expéditions &c. des Anglois aux Indes.*

Durant l'absence du Chevalier *Middleton* il partit une autre Flotte pour les Indes, sous la conduite de *Jean Davis*, habile Pilote. Elle arriva à Bantam trois semaines après le départ de *Middleton* pour l'Europe. Le Chevalier *Edouard Michelbourne*, qui commandoit en chef, quoiqu'à de certains égards sous la direction de *Davis*, apprit des Facteurs du Comptoir Anglois les mauvais offices que les Hollandois ne cessoient de leur rendre, & le risque qu'ils couroient d'être exposés à la violence, si la ruse & l'artifice ne suffisoient pas pour les perdre: échauffé par ce récit il leva l'ancre, alla droit à la Flotte Hollandoise, & fit dire à l'Amiral que si l'on troubloit directement ou indirectement les Anglois dans leur commerce, il s'en vengeroit sur le champ & le couleroit à fonds. Cette déclaration fut cause que les Hollandois se tinrent fort tranquilles, pendant le séjour de l'Amiral Anglois, qui fut fort court; car il fut de retour à Portsmouth au mois de Juin 1606 (*b*), peu après l'arrivée du Chevalier *Middleton*.

Voyage de Chevalier Michelbourne aux Indes.

SECTION II.

Section II. *Voyage de Keeling & autres Expéditions.*

Relation du Voyage de Keeling: *conduite des* Turcs, *des* Hollandois *& des* Portugais *envers lui & les autres Officiers de la Compagnie, & succès de différentes Expéditions.*

Les premiers voyages avoient si bien réussi, que la Compagnie, déterminée à profiter de sa bonne fortune, équipa une quatrieme Flotte sous le commandement du Capitaine *Guillaume Keeling*. Il partit avec trois vaisseaux, qui avoient à bord trois-cens-dix hommes, outre les Officiers de la Compagnie. A son arrivée à *Banda*, *Keeling* trouva qu'il avoit non seulement à combattre les difficultés qui se présentent naturellement dans un Commerce nouvellement établi, mais encore un nombre infini d'autres que les Hollandois lui suscitérent. Entre autres moyens qu'ils employerent, il y en a un qui mé-

Expédition de Keeling *à* Banda.

(*a*) *Lediard*, p. 390. (*b*) Hist. Gén. des Voy. T. II. L. II. Ch. 3.

disposés à trafiquer avec les Anglois, mais à lier une étroite amitié avec eux; cette disposition engagea les Hollandois à répandre des bruits aussi desavantageux aux Anglois que contraires à la vérité, l'action même dont il s'agit ici démentant l'accusation d'avoir favorisé le Roi de Tidor.

SECTION II. *Voyage de* Keeling & *autres Expéditions.*

mérite d'être rapporté (*). Les Anglois avoient fait un Traité avec ceux de *Puloway* pour établir un Comptoir dans cette Isle, à quoi les Hollandois s'opposerent par toutes sortes d'intrigues, de chicanes & de tours. Les Anglois eurent en même tems avis que les Hollandois avoient dessein de bâtir un Fort à Banda, connoissant de quelle conséquence cela seroit pour leur commerce: ils proposerent à quelques-uns des principaux de l'Isle de la leur remettre pour le Roi d'Angleterre par des raisons importantes, avant que les Hollandois eussent exécuté leur projet. Cette proposition fut bien reçue en apparence, mais dans le fond les Insulaires & les Hollandois s'accordoient secrettement à tromper les Anglois. *Purchas* assure (*a*) que les Insulaires signerent une Capitulation conçue dans les termes les plus forts pour se rendre aux Anglois: quoi qu'il en soit, il est certain qu'ils n'avoient nullement dessein de la tenir (†). Au fond les Bandanois & les Anglois furent les dupes des Hollandois, qui les traiterent avec le dernier mépris & avec beaucoup de hauteur, quand leur Fort fut achevé & qu'ils n'eurent plus rien à craindre d'eux. Le ressentiment des Bandanois confirma les soupçons de la conduite artificieuse des Hollandois; après les avoir chassés avec beaucoup d'intrépidité du Fort, ils tuerent le Résident & plusieurs autres Officiers; & ils auroient tous été massacrés, si les Anglois ne s'étoient entremis & n'avoient pris les Hollandois sous leur protection: ils en furent payés par des restrictions déraisonnables pour leur commerce, & enfin par un ordre exprès de partir avant qu'ils eussent toute leur cargaison (‡). Malgré l'ingratitude, les intrigues & les injustes oppositions, ce voyage fut extraordinairement heureux, sur-tout aux Molucques, nonobstant tout ce que purent faire les insidieux Hollandois (*b*).

Intrigues des Hollandois.

Succès de Keeling.

Keeling arriva aux Dunes, richement chargé, au mois de Mai 1610, & ce qu'il y a de fort extraordinaire, sans avoir perdu un seul homme. Entre au-

(*a*) T. IV. Voyage de *Keeling*. (*b*) *Lediard*, p. 404. *Harris* Collect, P. P. 79.

(*) En arrivant à l'Isle de *Néro*, il délivra les Lettres du Roi d'Angleterre aux *Orancayes*, ou Etats de l'Isle, & elles furent bien reçues. Il en fit autant à *Lantor* ou *Banda*. Il convint ensuite avec les Orancayes de Puloway d'établir un Commerce avec eux, & un Comptoir; il reçut d'eux deux-cens-vingt-cinq Katis de fleur de muscade & treize-cens-sept katis de noix.

(†) Il est certain que les Isles de Pulowai & de Poleron s'engagerent à *Keeling* par un Acte écrit, de ne livrer leurs noix & leur fleur de muscade qu'aux Anglois. Ils dirent dans cette occasion, que les Hollandois n'en auroient pas une poignée, & qu'ils les laisseroient plutôt pourrir, que de les rendre utiles à ces rustres. Ce fut peu de tems après que les Orancayes de Néro attirerent les Hollandois dans une embuscade, d'où ils se sauverent par l'humanité des Anglois (1).

(‡) Nous croyons devoir avertir une fois pour toutes, que malgré toutes les promesses de nos Auteurs, on ne doit pas compter entierement sur leur impartialité, quand il est question des Hollandois: on fera bien de voir comment ceux-ci rapportent les faits, & il ne sera peut-être pas difficile de démêler de quel côté est la vérité. Nous ne prétendons nullement que les Hollandois n'ayent jamais eu tort, mais nous avons de la peine à croire que les Anglois ayent eu toujours raison. REM. DU TRAD.

(1) *Purchas*, Vol. IV. Hist. Gén. des Voy. T. II.

autres choſes il apporta trois-mille-quatre-cens-quatrevingt-un ſacs de poivre. *Keeling* avoit envoyé le Capitaine *David Middleton* aux Molucques, où il prit une partie de ſa charge; ayant mis à la voile, il entra dans le Détroit de *Bangaye*, & reçut beaucoup de civilités du Roi de *Botun*, qui vint à ſon bord. Après avoir achevé ſa cargaiſon par le moyen de quelques Vaiſſeaux Javanois, il retourna à Bantam; mais l'Amiral en étant déja parti, il fit voile pour l'Angleterre, ayant fait un voyage fort heureux & avantageux. Le Capitaine *Guillaume Haukins*, qui étoit paſſé avec cette Flotte en qualité d'Ambaſſadeur pour négocier un Traité d'Alliance & de Commerce avec le Grand-Mogol, exécuta cette commiſſion avec beaucoup d'adreſſe, de prudence & de ſuccès (*a*).

Section II. *Voyage de Keeling & autres Expéditions.*

Avec le privilége de traverſer les Mers & de porter ſes marchandiſes aux extrémités de l'Inde, il manquoit à la Compagnie un avantage dont quelques autres Nations jouiſſoient depuis longtems, & qu'elles s'efforcoient de jour en jour d'augmenter. Les Portugais & les Eſpagnols avoient des Ports dont ils étoient les maîtres, des Forts qu'ils avoient bâtis, régulierement fortifiés & pourvus de bonnes Garniſons, des Provinces entieres dont ils s'étoient mis en poſſeſſion par l'artifice ou par la force, & dans leſquelles ils étoient indépendans. Les Hollandois, à leur exemple, avoient commencé à ſe fortifier en pluſieurs endroits, & par ce moyen avoient réduits les habitans à la ſoumiſſion, & s'étoient appropriés le droit excluſif de commercer, empêchant les Naturels de faire aucun trafic avec les Etrangers (*b*). Quelques raiſons que l'on puiſſe alléguer contre la juſtice de ce procédé, on ne peut diſconvenir qu'il ne fût très-avantageux, en ce qu'il les mettoit à couvert des effets de l'inconſtance des habitans, leur aſſuroit une barriere contre eux & contre ceux qui voudroient aller ſur leurs briſées, & qu'en même tems ils avoient des magazins à la faveur deſquels ils ne couroient pas riſque de renvoyer leurs vaiſſeaux à vuide, & pouvoient profiter des occaſions où les marchandiſes étoient abondantes & à bon marché. Au-lieu que les voyages pour la Compagnie étoient encore néceſſairement incertains, dépendans non ſeulement des Saiſons & du prix des marchandiſes, qui ſouvent ſe hauſſoit, ou que d'autres avoient enlevées déja, mais auſſi du bon-plaiſir des Hollandois & des autres Puiſſances que leurs Forts mettoient en état de leur refuſer l'entrée des Ports ou de les y admettre. De cette maniere les Anglois étoient le jouët des caprices des Européens établis dans les Indes, & des Indiens qui ſouvent étoient dégoûtés des Européens. Leurs ſuccès dépendoient entierement du hazard, de la bonne volonté des Indiens & des Européens, ou de l'adreſſe & du courage de leurs Officiers & de leurs Facteurs. Mais l'expérience journaliere & l'exemple des autres Nations les convainquirent bientôt qu'il falloit joindre la force au titre de Marchands. Ainſi les réflexions, l'exemple, l'honneur & l'intérêt, tout ſe réunit à porter la Compagnie à ſe départir de ſes premieres maximes & à prendre une autre conduite, de quelque façon qu'on eût déclamé contre les uſurpations des Portugais, des Eſpagnols & des Hollandois. Le traitement que *Middleton* avoit reçu à Banda confirma les

La Compagnie manque de Ports. Projets pour y remédier.

An-

(*a*) *Purchas* ibid. (*b*) Recueil des Voyages. T. VIII.

SECTION II.

Voyage de Keeling & autres Expéditions.

Anglois dans la réſolution de ſuivre les maximes des autres & d'oppoſer la force à la force. Cependant il falloit pour une pareille entrepriſe plus de forces que n'en avoit une Compagnie nouvellement formée. La Cour étoit trop occupée d'autres affaires, pour en attendre du ſecours. Il eſt bien vrai que l'heureux ſuccès des Expéditions, & l'argent qu'on avoit épargné à la Nation, en lui fourniſſant les marchandiſes qu'elle tiroit auparavant des étrangers, les richeſſes & les autres profits procurés à l'Angleterre par l'exportation de ſes manufactures & de ſes productions, & par la vente des marchandiſes des Indes aux autres Nations, étoient de puiſſantes raiſons pour engager le Roi & le Miniſtere à ſoutenir une Compagnie qui paroiſſoit auſſi utile au Public. A-la-vérité on donna à ſa Patente toute l'étendue qu'elle ſouhaitta, mais du reſte on ne lui accorda aucun ſecours. Elle réſolut cependant de ſurmonter toutes les difficultés par la perſévérance, & de recueillir les fruits de tant d'avances. Ils commencerent alors à faire bâtir eux-mêmes leurs vaiſſeaux, au-lieu d'en acheter comme ils faiſoient auparavant des Villes Anſéatiques; ce qui fut un grand avantage pour eux & pour la Nation en général. On avoit envoyé en 1608 deux vaiſſeaux ſur les Côtes d'Arabie & dans la Mer Rouge, mais ce voyage n'avoit pas réuſſi. La même année on envoya le Capitaine *Middleton* une ſeconde fois aux Molucques avec un ſeul vaiſſeau; les Hollandois formerent le deſſein de ſe ſaiſir de ſon vaiſſeau, mais il eut l'adreſſe de leur échapper (*), & de revenir en Angleterre avec une cargaiſon extraordinairement riche, ayant apporté, dit-on, cent-trente-neuf tonneaux de noix muſcades, autant de tonneaux de macis, ſans compter le poivre & les autres marchandiſes (*a*).

Voyage du Capitaine Middleton.

Vaiſſeau de 1200 *tonneaux.*

Ce ſuccès inſpira à la Compagnie le deſſein de faire de plus grandes entrepriſes, & dans cette vue elle fit bâtir un vaiſſeau de douze-cens tonneaux; ce fut ſon premier eſſai d'architecture navale, & le plus beau & le plus grand vaiſſeau qu'on eût jamais conſtruit en Angleterre; c'étoit en même tems une preuve des richeſſes de la Compagnie & de ſon ardeur pour le Commerce. On bâtit auſſi une Pinaſſe de deux-cens-cinquante tonneaux pour ſervir de compagnon au grand Bâtiment. On regarda cette conſtruction com-

(*a*) *Dodſley* Hiſt. Vol. II.

(*) Pendant que le Capitaine *Middleton* fut à Banda, il eut avis que le Gouverneur Hollandois du Fort Naſſau avoit projetté ou de le brûler par le moyen d'un brûlot préparé pour cela, ou d'envoyer deux vaiſſeaux de mille tonneaux chacun, & quelques barques pour le couler à fonds ſi le brûlot ne réuſſiſſoit point. Il deſcendit alors à terre pour parler au Gouverneur & lui montrer ſa Commiſſion. On lui dit que les Iſles de Lantor & de Néro appartenoient aux Hollandois, & qu'on ne permettroit à aucun des Inſulaires de trafiquer. Pour ne pas avoir à faire à des forces très-ſupérieures aux ſiennes, il fit voile pour Puloway, y prit ſa cargaiſon, & alla à Bantam; les Hollandois l'y ſuivirent avec les deux gros vaiſſeaux & les frégates dont on a parlé, dans le deſſein de le couler à fonds, mais ils furent arrêtés par les calmes & les vents contraires (1).

(1) Hiſt. Gén. des Voyag. T. II. p. 183 & ſuiv.

comme une affaire si importante & si utile au Public, que le Roi, le Prince de Galles, & un grand nombre de Seigneurs furent présens quand on les lança à l'eau. La magnificence de la Compagnie, & la joie publique furent si grandes, qu'on abandonna aux Spectateurs & au Peuple tous les riches ustensiles dont on se servit au festin que l'on donna au Roi à bord. Ce Monarque nomma le grand Vaisseau *The Trade's Increase* ou l'*Accroissement du Commerce*, & le Prince de Galles donna à l'autre le nom de *Pepper Corn* (*a*).

SECTION II. *Voyage de Keeling & autres Expéditions.*

Pendant que l'on faisoit ces préparatifs, on envoya sous le commandement du Capitaine *Sharpey* deux vaisseaux à *Achen* dans l'Isle de Sumatra, d'où ils revinrent heureusement avant que l'autre Flotte eût mis à la voile. On équipa le *Trade's Increase* & le *Pepper Corn* avec deux autres vaisseaux, qui furent prêts à mettre en mer, sous le commandement du Chevalier *Henri Middleton* au Printems de l'année 1610. On trouve dans *Purchas* & dans *Harris*, mais sur-tout dans le premier, une relation fort détaillée de ce voyage, & sur-tout du mauvais traitement que le Chevalier reçut des Turcs à Mocha, de sa prison, de la maniere dont il se sauva, de l'insolence des Portugais à Surate, de la défaite de leur Flotte par les Anglois, de la prise de plusieurs Vaisseaux Portugais & Indiens, & des autres particularités de cette expédition. Pour ne pas passer tout sous silence, nous dirons que le Chevalier *Middleton*, après avoir remis les Lettres & les présens du Roi au Bacha & à l'Aga de Mocha, fut reçu avec toutes les marques de distinction & d'amitié possibles: calme qui fut bientôt suivi d'une violente tempête. Les civilités des Turcs n'étoient qu'un piege pour surprendre l'Amiral, en l'engageant à descendre à terre avec ses Officiers, & de se saisir de leurs vaisseaux dans le Port; ce dernier coup ayant manqué, les Turcs attaquerent l'Amiral, tuerent huit de ses gens, le blesserent avec quatorze autres, & après leur avoir pris tout ils les mirent chargés de chaînes en prison. Ils attaquerent ensuite un des vaisseaux, mais ils furent repoussés avec beaucoup de perte. Voyant qu'ils ne pouvoient réussir à s'emparer des vaisseaux par la force, ils menacerent l'Amiral de la mort s'il ne leur envoyoit ordre de se rendre; mais le Chevalier préférant les tourmens & la mort même à une vie honteuse & à la perte de son honneur, les défia fiérement, & triompha de leurs menaces & de leur cruauté. Au bout de six mois de prison il trouva moyen de s'échapper avec la plupart de ses compagnons & gagna ses vaisseaux, qui s'étoient tenus à la rade sur la côte d'Abyssinie. Ayant alors l'occasion de se venger, il fit déclarer à l'Aga, „ Que s'il ne relâchoit pas incessamment le reste des prisonniers, & ne „ donnoit une ample satisfaction des dommages qu'il avoit causés aux An„ glois, il couleroit à fonds tous les vaisseaux qui étoient dans le Port, & „ qu'ensuite il battroit la ville." Ces menaces firent effet à la fin, on lui rendit sa pinasse & ses gens, & on lui paya dix-huit-mille pieces de huit pour le dédommager (*b*).

Voyage du Chevalier H. Middleton; & les mauvais traitemens que lui firent les Turcs.

(*a*) *Lediard* p. 417.

(*b*) *Purchas* Vol. I. Voy. Hist. Gén. des Voyag. T. II. p. 203-229. *Cit. du Trad.*

De

SECTION II. *Voyage de* Keeling & *autres Expéditions.*

De Mocha il fit voile pour Surate, où il apprit que les Portugais étoient à la Barre avec une Flotte de vingt vaisseaux bien armés, pour l'intercepter, ou au moins pour l'empêcher de faire commerce. N'ayant pas d'autre parti à prendre que de perdre le fruit de son voyage, ou de combattre des forces fort supérieures aux siennes, il choisit le dernier comme le plus honorable, & la victoire couronna son courage (*). Après une action fort vive, il s'ouvrit non seulement un passage au travers des ennemis, mais les dispersa & prit leurs vaisseaux. Nonobstant cet heureux succès, il rencontra des obstacles insurmontables par les insinuations & le crédit des Jésuites; & après une suite de procédés aussi nobles qu'inutiles, il fut enfin obligé de partir de Surate, sans avoir rien fait d'essentiel par rapport à ses des-

Conduite des Portugais *à* Surate.

(*) Le Capitaine *Hamilton* fait la Relation d'un combat qui se donna, dit-il, vers ce tems-là entre les Anglois & les Portugais. Il ne marque point l'année; mais à en juger par les circonstances, ce ne peut être aucun de ceux dont les autres Auteurs font mention. Nous le rapporterons donc sur le témoignage du Capitaine & sur l'autorité du vieux Persan, dont il tenoit ce récit. „ Quand les Anglois, *dit-il*, commencerent à faire commerce en ce Pays (à Surate), on en fit grand cas: mais les Portugais prétendant avoir „ seuls le droit d'y négocier, troublerent le commerce des Anglois, massacrerent leurs „ gens, & s'emparerent de tous les vaisseaux qu'ils purent trouver. Une fois que les Anglois „ avoient huit vaisseaux à *Soually*, à environ dix milles de *Ranier*, où le Président & „ son Conseil faisoient alors leur résidence, *Soually* étoit le lieu où l'on déchargeoit les „ vaisseaux, & où l'on embarquoit les marchandises qu'ils devoient prendre. Les Portu„ gais, jugeant l'occasion favorable de porter un coup mortel au Commerce des Anglois, „ vinrent avec une Flotte de six Vaisseaux de guerre, de dix ou douze demi-Galeres, & „ de dix petits Bâtimens, mouiller au Nord des Anglois, dans un Canal étroit, qui „ n'a pas la largeur d'une portée de mousquet, & où la marée monte communément six „ ou sept milles dans une heure. Ils débarquerent près de trois-mille hommes, & se „ saisirent de quelques chariots, chargés de marchandises de la Compagnie. Les Anglois „ ne pouvant plus supporter les insultes qu'on leur faisoit journellement, tinrent conseil; „ on résolut de mettre à terre huit-cens hommes des vaisseaux, & d'attaquer les Portu„ gais, pendant qu'ils ne se défioient de rien, comptant sur leurs forces & sur leur nom„ bre; que s'ils avoient le dessous, ceux qui restoient à bord de la Flotte Angloise es„ sayeroient de couper les cables d'un vaisseau Portugais, qui étoit proche d'eux, pour „ qu'en tombant sur un autre, la force du courant pût les faire tous échouer sur le „ rivage ou sur un banc de sable qui n'étoit pas loin. A la pointe du jour tous les An„ glois se trouverent à terre, & l'équipage de chaque vaisseau avoit son Commandant à „ sa tête. Ce qu'ils avoient conjecturé arriva: ils furent au milieu des Portugais avant „ que ceux-ci pussent se mettre en état de défense, & ils les mirent en désordre. Ceux „ qui étoient à bord avoient de leur côté exécuté leurs ordres; un des Vaisseaux Portu„ gais ayant chassé fit bientôt échouer les autres, & la plupart périrent, sur-tout les „ gros vaisseaux. La petite armée des Anglois poursuivit les Portugais, & en tua grand „ nombre dans leur fuite; les Portugais firent ferme & se rallierent à une pointe de sa„ ble, environ à trois milles des vaisseaux; mais la petite armée victorieuse les obligea „ bientôt de tourner le dos une seconde fois, desorte que les Anglois remporterent une „ victoire complette, avec très-peu de perte; car il n'y eut pas vingt hommes de tués „ de leur côté, au-lieu que les Portugais en perdirent quinze-cens." Le Capitaine nous apprend qu'en 1690 il vit le champ de bataille où il y avoit un monceau de crânes humains, preuve qu'il s'y étoit donné un combat. Pour le reste il s'en rapportoit au témoignage du Persan, qui se souvenoit de l'action, & à la tradition du Pays, qui ne différoit presque en rien par rapport aux circonstances du fait (1).

(1) *Hamilton's* Hist. of the East Indies. Vol. I. p. 166.

deſſeins. Les Capitaines *Hawkins*, *Sharpey* & tous les Officiers du Comptoir, furent auſſi obligés de ſe retirer, ſans pouvoir obtenir le tems de ramaſſer ce qui leur étoit dû. SECTION II. *Voyage de Keeling & autres Expéditions.*

De Surate la Flotte fit voile pour *Dabul*, où elle eut plus de bonheur, & le Chevalier eut de plus l'occaſion de ſe venger davantage des Portugais, ayant pris deux de leurs vaiſſeaux richement chargés. Il retourna enſuite dans la Mer Rouge, & s'y dédommagea encore des pertes qu'il avoit faites, en ſe ſaiſiſſant de dix-ſept Vaiſſeaux Indiens qui étoient de deux-cens juſqu'à quinze-cens tonneaux, & tous fort riches. Comme les habitans de Mocha étoient fort intéreſſés dans cette Flotte, elle fut rançonnée pour une groſſe ſomme, après qu'elle eut été pillée par les Anglois. De Mocha le Chevalier *Middleton* ſe rendit à Bantam, où il mourut, & la Flotte retourna en Angleterre (*a*). *Le Chevalier ſe venge.* *Sa mort.*

Pendant le voyage du Chevalier, on envoya *le Globe*, commandé par le Capitaine *Hippon*, pour aller faire commerce à Bantam & en d'autres lieux; il eut une infinité d'obſtacles à ſurmonter par le lâche procédé des Hollandois (*), nous n'en rapporterons qu'un exemple. Le Roi de Narſingue, qui avoit invité les Anglois à s'établir dans ſes Etats, étant mort pendant que *Hippon* y étoit, le Gouverneur du Fort Hollandois profita du trouble que cet événement cauſa, pour retarder le payement d'une dette aux Anglois qui étoient ſur leur départ. *Hippon* fit tous ſes efforts pour terminer l'affaire par les voyes de la douceur; mais voyant qu'elles étoient inutiles, il réſolut d'employer la force, & de ſe ſaiſir du Gouverneur ou de ſon fils. Il enleva ce dernier à la vue de quatre-mille ſpectateurs, qui ne firent pas le moindre mouvement, & le Gouverneur fut obligé de payer une dette juſte pour la rançon de ſon fils (*b*). *Voyage de Hippon. 1611.*

La même année on envoya encore trois vaiſſeaux ſous les ordres du Capitaine *Saris*; les fraix de l'équippement allerent à ſoixante-mille Livres ſterling, enſorte que la Compagnie avoit de prodigieuſes ſommes en mer ſur huit vaiſſeaux. *Saris* ſe propoſoit de faire un voyage de pur commerce dans la Mer Rouge, à Java, aux Molucques & au Japon; il avoit deſſein, s'il étoit poſſible, d'établir le commerce avec cet Empire, ce qui juſqu'alors n'avoit pas été tenté par les Anglois. Après avoir rendu viſite aux Rois de Firando & de Goto, dont il fut favorablement reçu, *Saris* alla par terre à *Suranga*, où l'Empereur faiſoit ſa réſidence. Il eut l'honneur d'avoir audience de ce Monarque, & lui ayant remis la Lettre & le préſent du Roi *Ja-* *Voyage du Capitaine Saris.*

(*a*) *Ledlard* p. 427. (*b*) *Purchas* Pilgrims, ubi ſup.

(*) J'ai déja averti qu'il ne faut pas trop compter ſur l'impartialité de nos Auteurs ſur l'article des Hollandois. Voici une preuve trop frappante de leur paſſion, pour ne pas la faire remarquer. Ils voient les Hollandois par-tout, là-même où ils ne ſont point. Le Gouverneur dont il s'agit ici étoit le Gouverneur Indien de *Maſulipatan*. Ce fut *Floris*, Facteur du *Globe*, qui fit le coup, & les Hollandois n'eurent point de part à cette affaire, ſinon qu'un Marchand de leur nation, nommé *van Berchem*, s'entremit au nom du Gouverneur pour accommoder l'affaire. Voyez *Hiſt. Gén. des Voyages* T. II. Ch. III. p. 321-324. in 4to. dans la Relation de *Floris*. Rem. du Trad.

SECTION II. *Voyage de Keeling & autres Expéditions.*

Jaques, il fut non seulement reçu gracieusement & très-civilement traité, mais il eut le bonheur d'obtenir en faveur de la Compagnie une Patente par laquelle l'Empereur lui accordoit de grands privileges (*). Ce Prince, de même que le Roi de Firando, le chargea aussi de Lettres & de présens

(*) Voici les Privileges qu'*Ogoshosama*, Empereur du Japon, accorda à la Compagnie.

I. Nous accordons & donnons liberté perpétuelle aux Sujets de la Grande-Bretagne c'est-à-dire au Chevalier *Thomas Smythe* Gouverneur &c. de venir dans tous les Ports de notre Empire du Japon avec leurs vaisseaux & leurs marchandises sans aucun empêchement pour leurs personnes & pour leurs biens, d'y résider, de vendre, d'acheter, de faire des échanges avec toutes sortes de Nations, d'y demeurer aussi longtems qu'ils le jugeront à-propos, & d'en partir suivant leur inclination & leurs besoins.

II. Nous les affranchissons de tous les Droits de la Douane pour toutes les marchandises qu'ils ont apportées, ou qu'ils pourront apporter dans nos Royaumes, ou qu'ils voudront en transporter en d'autres Pays; & nous autorisons les navires qui viendront d'Angleterre à procéder à la vente de leurs marchandises, sans avoir besoin de venir ou d'envoyer davantage à notre Cour.

III. Nous déclarons que si quelque vaisseau d'Angleterre étoit en danger de faire naufrage dans notre Pays ou sur nos côtes, notre volonté est non seulement que nos Sujets leur prêtent de l'assistance, mais que les marchandises qui auront été sauvées soient rendues au Capitaine, ou au premier Marchand, ou à ceux qui auront leur commission. Nous voulons aussi qu'ils ayent la liberté de bâtir pour la commodité de leur commerce une ou plusieurs maisons, dans quelque Port de notre Empire qu'ils en ayent besoin, & qu'à leur départ ils puissent la vendre.

IV. Si quelque Marchand ou quelque autre Anglois sort de cette vie dans l'étendue de notre Empire, les biens du mort demeureront à la disposition du principal Facteur. Si quelque Anglois commet une offense, le Droit de la justice & de la punition appartiendra au principal Facteur, & nos Loix ne regarderont ni leurs biens ni leurs personnes.

V. Nous commandons à tous nos Sujets, qui trafiqueront avec les Anglois pour quelque partie de leurs marchandises, de les payer fidélement, suivant les conventions, sans délai, sans remise, & sans qu'il leur arrive de renvoyer les marchandises qu'ils ont achetées.

VI. A l'égard des marchandises propres à notre usage qu'ils ont apportées, ou qu'ils apporteront à l'avenir, notre volonté est qu'elles ne soient jamais arrêtées ou confisquées, mais que suivant les conventions de prix faites avec les Marchands, elles soient payées au moment qu'elles seront délivrées.

VII. Si dans leurs entreprises pour découvrir d'autres Pays, ou pour le retour de leurs vaisseaux, ils ont besoin d'hommes ou de vivres, notre volonté est que nos Sujets leur fournissent pour leur argent les commodités dont ils auront besoin.

VIII. Nous voulons que sans autre Passeport ils puissent travailler à la découverte de *Yedso* ou de tout autre Pays dans l'étendue & aux environs de notre Empire. De notre Château de *Seranga* &c.

On assembla un Conseil, dans lequel il fut résolu d'établir un Comptoir au Japon pour les raisons suivantes : l'avantage qu'on en tireroit pour le Commerce des Molucques, par les avis particuliers que l'on pourroit avoir ; les grands privileges accordés par l'Empereur du Japon ; l'établissement de Comptoirs Anglois à Siam & à Patane ; les marchandises qui n'étoient pas encore vendues, & dont l'expérience prouvoit qu'on pouvoit tirer bon parti. On nomma donc huit Anglois, deux *Jarabasses* ou Interpretes Japonois & deux Domestiques, qu'on laissa pour former un Comptoir, avec ordre de prendre toutes les informations possibles des Ports, des Côtes, des Mœurs des Habitans, & des Productions des Pays (1).

(1) *Purchas*, Vol. I p. 379.

sens pour le Roi d'Angleterre, avec des assurances d'une constante & sincere amitié. Cette Flotte revint en Angleterre au mois de Septembre 1614, ayant fait un très-heureux voyage; mais *Hippon* ne fut de retour qu'en 1616, ayant mis quatre ans à son voyage, dont la longueur fut causée principalement par les intrigues des Hollandois, qui ne négligerent aucune occasion de le traverser (*a*).

Section II. *Voyage de* Keeling & *autres Expéditions.*

Mais outre les obstacles que ceux-ci faisoient naître pour arrêter les progrès de la Compagnie Angloise, ses derniers succès l'exposerent à de nouvelles difficultés. Les Portugais firent tous leurs efforts pour empêcher les Anglois de trafiquer sur les Côtes du Grand-Mogol, ce qui obligea la Compagnie de faire une grosse dépense pour équiper une nouvelle Flotte, qui partit en 1612. Cet armement consistoit en quatre bons vaisseaux, bien montés, & commandés par le Capitaine *Thomas Best*, Officier de courage. *Best* étant arrivé au mois de Septembre à Surate, s'appliqua d'abord à y établir un Comptoir, en quoi il fut favorisé par le Gouverneur & par les autres Officiers du Mogol dans la ville. Mais les Portugais ayant eu avis à Goa de l'activité de *Best* & du succès qu'il avoit, le Viceroi équipa une Escadre de quatre grands Galions & de vingt-six Frégates, qui avoient à bord cinq-mille hommes, & cent-trente pieces de gros canon (*b*). La petite Escadre Angloise étoit à l'ancre à la Barre de Surate, quand elle découvrit une Flotte de deux-cens-quarante vaisseaux marchands Portugais, qui faisoit voile pour Cambaye. Le Commandant Anglois en fut d'abord allarmé, mais il s'apperçut bientôt qu'ils n'avoient nul dessein de l'attaquer. Dans le tems qu'il se flattoit par d'agréables espérances, il eut avis de la Flotte équipée à Goa, qui étoit en chemin pour le chasser des Ports du Mogol, nonobstant la permission que l'Empereur avoit accordée d'établir des Comptoirs à Surate, à Cambaye, à Amadabat, & dans tel autre endroit que les Anglois jugeroient à-propos. *Best* ne perdit pas courage, & résolut de se maintenir, ou de périr en défendant ses droits, & les intérêts qui lui avoient été confiés. Aussitôt qu'il eut découvert l'Amiral Portugais, il leve l'ancre, & s'avance jusqu'au milieu de la Flotte Portugaise sans tirer au seul coup; mais alors il fait un feu si terrible de son canon & de sa mousquetterie sur les ennemis, qu'ils prirent le parti de ne pas le combattre ce jour-là, ni avant que l'Amiral eût délibéré sur la maniere d'attaquer la *Furie Angloise*, c'est le nom qu'ils lui donnerent. Les deux Flottes demeurerent cette nuit-là à l'ancre, pas loin l'une de l'autre. L'Amiral Portugais tint Conseil de guerre, & *Best* encouragea ses gens, en leur rappellant qu'ils étoient Anglois, & qu'ils avoient souvent triomphé des Espagnols; il leur représenta qu'il n'y avoit de salut pour eux que dans une vigoureuse défense, & dans une ferme résolution de vaincre ou de mourir, qui les mettroit en état, avec peu de forces & un grand courage, de résister à toutes les attaques de cette formidable Armée navale. Le lendemain matin, ayant levé l'ancre les deux Flottes s'engagerent avec beaucoup de furie, les Portugais comptant sur leur nombre, & les Anglois sur leur courage. Ils canonerent les ennemis

Voyage de Best, *qui défait les* Portugais.

(*a*) *Harris* Collection. Vol. I. p. 227. (*b*) *Lediard*, p. 430.

SECTION II. *Voyage de Keeling & autres Expéditions.*

mis si rudement, que trois des Galions furent chassés sur les sables, où l'*Osiander*, un des Vaisseaux Anglois continua à les battre avec tant de furie, que personne n'osoit paroître sur le pont, ni aux embrasures. La marée ayant remis les Galions à flot l'après-midi, les Portugais recommencerent le combat, mais avec aussi peu de succès que le matin, & à la fin ils furent obligés de se retirer honteusement avec perte de douze-cens hommes. *Sardar Chaune*, un des premiers Seigneurs de la Cour du Mogol, qui vit le combat de dessus le rivage, fut si charmé de la bravoure de l'Amiral Anglois, qu'il le fit inviter, le régala magnifiquement, & lui fit de beaux présens.

Réputation qu'il se fait à la Cour du Mogol.

La Flotte Portugaise, après s'être radoubée & rafraîchie, revint à Surate dans le dessein de combattre les Anglois en mer, & de les enlever. *Sardar Chaune* en eut beaucoup de chagrin, & fit tous ses efforts pour engager *Best* à se sauver par une prompte fuite; mais ce Capitaine répondit toujours que la crainte du nombre ne le feroit jamais manquer à son devoir, & qu'il étoit résolu de le remplir nonobstant tous les dangers. Il attaqua donc les Portugais une seconde fois, & en quatre heures de tems il les chassa hors de vue, en présence de milliers de gens du Pays, qui étoient accourus en foule sur le bord de la mer pour voir un combat aussi extraordinaire & inégal. La réputation du Héros Anglois vola bientôt jusqu'à la Cour du Mogol, dont il s'attira l'admiration & l'estime, parceque jusqu'alors ce Prince avoit cru que les Portugais n'avoient pas leurs pareils sur mer pour l'habileté & la valeur. Le brave Capitaine, après avoir profité de sa victoire, autant qu'il lui fut possible, pour l'avantage du Comptoir Anglois, fit voile pour *Achen*, où il obtint du Roi la ratification & le renouvellement du premier Traité fait avec les Anglois (*). Delà il passa à l'Isle de *Java*, où il prit une riche cargaison, après quoi il partit pour l'Angleterre, & arriva sur la Riviere au mois de Juillet de l'an 1614 (*a*).

Ambassade du Chevalier Thom. Roe, *à la Cour du* Mogol.

Le Chevalier *Thomas Smythe*, Gouverneur de la Compagnie, fut chargé de représenter au Roi qu'il seroit non seulement avantageux pour les affaires de la Compagnie, mais très-honorable pour la Nation, d'envoyer une Personne de distinction à la Cour du Grand-Mogol, revêtu du caractere d'Ambassadeur, au-lieu d'un Agent que la Compagnie y avoit. On jugeoit que cela donneroit du poids aux demandes qu'on feroit, & assortiroit mieux l'orgueil & le faste des Orientaux. Le Chevalier *Thomas Roe* fut donc nommé Ambassadeur, & le Capitaine *Keeling*, ou, selon d'autres Historiens, le Capitaine *Nicolas Downton*, eut ordre de le transporter aux Indes avec quatre beaux vaisseaux; il arriva heureusement au lieu de sa destination, & s'ac-

(*a*) *Purchas*, Vol. I.

(*) Le Roi d'*Achen* pria fortement *Best* de le recommander au Roi d'Angleterre, & de lui dire de sa part, qu'il seroit charmé d'avoir deux femmes de son Pays; car alors, dit-il, si j'ai un fils de l'une ou de l'autre, je le ferai Roi de *Priaman* & de tout le Pays d'où vous tirez votre poivre. Cela seroit d'un avantage infini pour vous, parceque vous n'auriez qu'à vous adresser à votre Roi Anglois, sans demander mon consentement pour cette marchandise (1).

(1) *Harris* Collect. p. 137.

s'acquitta de sa Commission avec succès. Il suivit la Cour pendant plusieurs mois, gagna la confiance de l'Empereur, reçut quantité de beaux présens, & obtint enfin, ce qui étoit le but de son Ambassade, plusieurs Privileges considérables pour la Compagnie Angloise. Le Journal du Chevalier *Roe* est rempli de choses également curieuses & utiles, & ce fut par la Relation qu'il donna de l'Empire du Mogol (*), que la Compagnie des Indes Orientales eut toutes les lumieres nécessaires sur la nature du Commerce (*a*).

Section II. *Voyage de Keeling & autres Expéditions.*

La Compagnie commençoit à étendre sa puissance & la Souveraineté de la Grande-Bretagne sur différentes parties des Indes. En l'année 1616 elle avoit des Etablissemens & des Comptoirs à *Bantam*, à *Jacatra*, à *Surate*, à *Amadavat*, à *Agra*, à *Azmire*, à *Brampour*, à *Calecut* (†), à *Masulipatan*, *Patapoli*, *Patane*, *Siam*, *Bencarmasse*, *Socodonia*, *Macassar*, *Achen*, *Jambe*, *Tewo*, *Firando*, au Japon, *Japare*, *Banda* &c. (*b*). Ils avoient acquis par leur adresse l'Isle de *Banda* à la Couronne d'Angleterre, les habitans s'étant soumis à elle par un Acte en bonne forme, après leur querelle avec les Hollandois. Nonobstant quoi ceux-ci persistoient à réduire cette Isle sous leur obéissance, fondant leurs prétentions sur un Acte de plus ancienne date. Les Anglois acquirent bientôt *Lantor* par une Capitulation de la même nature.

Etablissemens de la Compagnie.

A-

(*a*) *Purchas* l. c. Hist. Gén. des Voyag. T. XIII. p. 85 & suiv.

(*b*) Collection Harleyan. Voy. T. VIII. p. 249.

(*) Le Chevalier *Thomas Roe* passa de la Cour du Mogol à celle de Perse. *Shah Abbas*, Prince digne de la Couronne, voyant que les Portugais établis à Ormus étoient fort incommodes par les courses perpétuelles de leurs Frégates légeres, entra en négociation avec l'Ambassadeur Anglois. Le Roi offrit toutes les facilités raisonnables pour le Commerce des Anglois en Perse, pourvu qu'ils voulussent soutenir son armée de terre par une Flotte, pour chasser les Portugais du Golphe Persique. Le Traité fut conclu aux conditions suivantes: que le Shah payeroit les frais de l'expédition; que les Anglois auroient liberté de commerce dans tous les Etats de Perse sans payer aucuns droits, & qu'ils auroient la moitié des revenus de la Douane sur le Golphe. De son côté l'Ambassadeur s'engagea non seulement de chasser les Portugais d'Ormus, mais que l'on entretiendroit constamment deux vaisseaux dans le Golphe pour protéger le Commerce. En vertu de ce Traité la Compagnie envoya d'abord cinq vaisseaux, montés l'un portant l'autre de quarante pieces. *Shah Abbas* fit marcher une Armée de cinquante-mille hommes, avec ce qui étoit nécessaire pour passer dans l'Isle d'Ormus. Les Anglois eurent bientôt ruiné la Flotte Portugaise, mais le feu du château coula un de leurs vaisseaux à fond. Au bout de deux mois les Portugais furent contraints de capituler, & on ne leur accorda que la liberté de partir sans bagage & sans emporter rien de ce qui leur appartenoit. Le butin, qui fut également partagé entre les Persans & les Anglois, étoit très-considérable, & la Tradition porte que la quantité d'argent monnoyé fut si immense qu'on le mesuroit à pleines chaloupes. *Shah Abbas* remplit fidélement ses engagemens & son successeur aussi jusqu'à l'année 1680, que la Compagnie des Indes ne tint pas les siens, qui étoient de maintenir le Navigation libre dans le Golphe. Avant ce tems-là, les Anglois avoient un petit Etablissement sur la côte, à sept lieues environ de l'embouchure du Golphe, à l'Orient, dans un lieu nommé *Jaïques*, mais les Portugais les inquiétoient sans-cesse (1).

(†) *Calecut* est la Capitale du Samorin, dont le Pays s'étend le long de la Côte depuis *Ticori* jusqu'à *Chitwa*. Les Anglois y avoient autrefois un Comptoir, qui fut transporté dans la suite à *Tellichery*.

(1) *Hamilton*, Voy. to the East Ind. Vol. I. p. 102.

SECTION II.

Voyage de Keeling & autres Expéditions.

Avant ce tems-là, les Anglois avoient fait plusieurs voyages heureux en différens lieux du Continent & des Isles de l'Asie & de l'Afrique. Entre autres on envoya en 1614 un vaisseau, qui portoit les Chevaliers *Robert Shirley* & *Thomas Powell*, en qualité d'Ambassadeurs du Roi pour la Compagnie, en Perse. Il ne leur arriva rien de considérable dans le voyage, si ce n'est que les *Baluches*, tributaires de la Perse, formerent le dessein de se saisir des Ministres Anglois ; mais leur projet échoua, & les Ambassadeurs exécuterent parfaitement leur Commission. L'année suivante, on envoya, outre la Flotte qui conduisoit le Chevalier *Roe*, une Escadre de quatre vaisseaux à Surate & en d'autres lieux des Indes. Ils arriverent à Surate au mois d'Octobre, & trouverent les Indiens en guerre ouverte avec les Portugais. Au mois de Janvier l'Amiral Portugais, avec une Flotte de six Galions, de trois Vaisseaux de guerre, & d'environ soixante Frégates, porta sur les Anglois, commandés dit-on par *Downton*. *L'Espérance*, vaisseau de trois-cens tonneaux, commença courageusement le combat, en attaquant les Portugais, avant que les trois autres Vaisseaux Anglois fussent à portée. Il se battit en désespéré contre quatre Galions, les Frégates l'aborderent plusieurs fois mais furent toujours repoussées, laissant le pont couvert de leurs morts. Comme à la fin ce vaisseau étoit prêt de succomber sous le nombre des ennemis, le Commandant Anglois arriva, qui fit tourner la balance, & obligea les Portugais qui étoient sur l'*Espérance*, de sauter dans la mer pour se sauver. Le Viceroi de Goa, qui montoit l'Amiral Portugais, voyant que la force étoit inutile contre un ennemi déterminé à ne pas se laisser vaincre, détacha quantité de Brûlots que les Anglois eurent le bonheur de détourner, sans en recevoir de dommage. Tous ses efforts étant inutiles il se retira avec autant de honte que de précipitation, laissant à *Downton* la gloire d'avoir triomphé d'une Flotte dix fois plus nombreuse & plus forte que la sienne (*). Les Anglois ayant fini les affaires de leur commerce, firent voile pour Bantam ; mais à peine avoient-ils quitté la Barre, qu'ils découvrirent une autre Flotte Portugaise supérieure en forces à la premiere. *Downton*, après lui avoir offert le combat, continua sa route, & arriva heureusement à Java, où ce brave Officier mourut. Les Anglois trouverent beaucoup de difficulté à achever leur cargaison de fleur de muscade &c. pour ne pas s'engager dans des démêlés avec les Hollandois, ayant eu des avis surs qu'ils en avoient agi de la façon la plus despotique & la plus tyrannique avec les An-

Shirley envoyé en Perse. 1615.

(*) *Domingue François*, Gentilhomme Portugais, qui fut depuis fait prisonnier à la Rade de *Soualy*, rapporta que cette Flotte consistoit en six Galions, montés chacun de trois-cens-cinquante hommes & de quarante pieces de canon, de soixante Frégates à dix-huit rames avec trente hommes, bien pourvus de petites armes à feu, & de neuf grands Vaisseaux depuis dix jusqu'à vingt-huit canons, ayant leur équipage complet outre les mariniers. Il ajouta qu'il y avoit eu trois-cens Portugais de tués à bord de l'*Espérance*, outre cent-cinquante qui s'étoient noyés en se jettant dans la mer ; qu'avant qu'on eût accroché ce vaisseau, son canon & sa mousquetterie avoient fait un incroyable ravage dans les Galions & dans les Vaisseaux qui l'environnoient, & que la perte de toute la Flotte avoit été de huit-cens-cinquante hommes de tués (1).

(1) *Lédiard*, p. 437.

Anglois qui étoient à Macaſſar. Enfin, après avoir cependant pris toute leur charge, ils arriverent en 1616 en Angleterre, ayant eu un fort heureux voyage. Section II. *Voyage de Keeling & autres Expéditions.*

Nous avons dans *Purchas* le Journal d'un voyage que le Capitaine *Child* fit cette année à Surate & delà à *Jaſques* en Perſe. A Surate il combattit les Caraques Portugaiſes pendant trois jours, & enfin la victoire ſe déclara pour lui, ayant brûlé un des vaiſſeaux ennemis. *Purchas*, *Harris* & d'autres qui ont fait des Recueils de voyages, rapportent ſous cette année & ſous la ſuivante pluſieurs Lettres écrites des Indes Orientales, contenant des relations des injures faites par les Hollandois à nos Comptoirs & à notre Commerce; elles ſont en ſi grand nombre & ſi variées, qu'il faudroit un volume pour les rapporter en détail. Il ſuffit que nous ſachions par des témoignages inconteſtables, qu'ils mirent en œuvre tout ce que la malice, l'envie & jalouſie peuvent ſuggérer. Les grands efforts que la Compagnie avoit faits pour avoir une part convenable au commerce des épiceries, les manieres inſinuantes des Anglois avec les Indiens, & leurs grands ſuccès ne ſervirent qu'à hâter la ruine de ce riche commerce (*).

Les

(*) M. *Thomas Spurway*, Facteur de la Compagnie Angloiſe à Banda, mandoit dans une Lettre à ſes Commettans, qu'étant à Macaſſar au mois de Novembre 1616 avec le Capitaine *Courthop*, un gros Vaiſſeau Hollandois s'approcha à la diſtance de cinq lieues de terre, & envoya ſa chaloupe avec huit hommes: que les Anglois rencontrerent les Hollandois comme ils deſcendoient à terre, & les avertirent que leur vie étoit en danger, le Roi & la Cour de Macaſſar étant furieuſement irrités contre eux, à cauſe de quelques violences que leurs compatriotes avoient commiſes. Pendant qu'ils leur donnoient cet avis, les Inſulaires s'aſſemblerent autour d'eux, & le Roi vint du côté de la mer à la tête de deux-mille hommes, dans le deſſein d'exterminer les Hollandois, ce qu'il auroit fait ſi les prieres des Anglois ne les avoient ſauvés. Le lendemain le Capitaine Hollandois eut l'imprudence d'envoyer une autre chaloupe avec ſeize hommes armés, ce qui mit le Roi en ſi grande colere, qu'il ordonna à ſes *Caracores* ou Barques de l'attaquer, comme elles firent; tous ceux qui étoient dans la chaloupe furent maſſacrés & hachés en pieces. Ce vaiſſeau étant arrivé à Amboine, les Hollandois furent aſſez ingrats pour rapporter que c'étoient les Anglois qui avoient porté les Macaſſars à faire ce maſſacre. *Spurway* raconte enſuite, que le 24 d'Octobre les Orancayes de Puloway & de Poleron étoient venus ſur le bord de *Courthop*, pour traiter de la reddition de leurs Iſles aux Anglois, en conſidération de la protection qu'on leur accordoit contre l'uſurpation des Hollandois, & parcequ'on leur fourniſſoit annuellement du riz, des vêtemens & d'autres commodités. Le Capitaine *Courthop* leur demanda, s'ils n'avoient jamais fait quelque Contract avec les Hollandois, ou quelque Traité pour ſe rendre à eux? Ils répondirent tous qu'ils n'en avoient jamais fait, ni ne vouloient en faire, à quelques conditions que ce fût, avec des gens qu'ils regardoient comme leurs ennemis mortels. Au mois de Décembre 1616, les Orancayes dreſſerent les articles par leſquels ils remettoient ces Iſles au Roi d'Angleterre, & les délivrerent au Capitaine *Courthop*, & à MM. *Thomas Spurway* & *Sophon Caſake*, pour les préſenter au Roi. Ils délivrerent auſſi un muſcadier chargé de fruit, avec une chevre vivante, par voye de priſe de poſſeſſion; demandant que l'on arborât le Pavillon d'Angleterre dans leurs Iſles, & que l'on fît une décharge de trente-ſix canons en mémoire de ce contract, & de cette ceſſion de leurs droits; ce qui fut fait. On trouve cet Acte tout du long dans le huitieme volume du Recueil de voyages d'*Oſborne*, mais il ſeroit ennuyeux & inutile de l'inſérer ici; ce que l'on a dit ſuffit pour prouver la fauſſeté d'un fait, que les Hollandois ont toujours ſoutenu. Les Pays de *Wayre* & de *Roſingen* avoient été auſſi cédés au Roi d'Angleterre par un pareil Acte en 1616. Et l'année précédente le Capitaine *Caſtleton* étant

SECTION II.

Voyage de Keeling & autres Expéditions.

Les nouvelles qu'on recevoit continuellement en Europe des démêlés qu'il y avoit entre les Anglois & les Hollandois aux Indes, donnerent lieu à des Négociations pour accommoder ces affaires de Commerce (*a*). Le Roi *Jaques* fit expédier deux commiſſions pour traiter, l'une en 1613, lorſque les conférences ſe tinrent à Londres, & l'autre en 1615, que l'on négocia ſur cette affaire à La Haye, mais on ne conclut rien. Les Hollandois ſe vantoient même, que par leur argent ils faiſoient faire à la Cour d'Angleterre ce qui leur plaiſoit, & ils diſoient que tout y étoit à prix, & que chaque vertu avoit ſon taux.

Négociations infructueuſes entre les Anglois & les Hollandois.

Mais avant que de parler du Traité conclu en 1619, nous dirons un mot de deux voyages faits pendant les deux années précédentes. En 1617 la Compagnie équipa cinq vaiſſeaux, un de mille tonneaux, un de neuf-cens, un de huit-cens, un de quatre-cens, & un de cent-cinquante, tous bien armés & bien montés: c'étoit la plus belle Eſcadre que la Compagnie eût encore miſe en mer: elle en donna le commandement à M. *Pring*. Lorſque la Flotte fut à une certaine hauteur, les vaiſſeaux ſe ſéparerent pour aller en divers lieux, & il n'y eut gueres d'Etabliſſement aux Indes que l'un ou l'autre de ces vaiſſeaux ne viſitât. Leurs principales avantures furent, comme à l'ordinaire, une ſuite de démêlés avec les Hollandois, mais en général ceux-ci payoient toujours leur inſolence: il eſt vrai qu'après le départ des vaiſſeaux ils prenoient leur revanche ſur les Comptoirs Anglois. Avant le retour de cette Flotte on envoya encore en 1618 deux vaiſſeaux à Surate, Achen, Bantam & autres lieux des Indes. Un de ces vaiſſeaux nommé le *Dragon* fut attaqué par ſix Vaiſſeaux Hollandois en ſortant du Port de *Tecoo*, & après un combat opiniâtre, il fut pris & confiſqué avec ſa charge, & les gens de l'équipage furent traités avec la derniere inhumanité (*b*) (*).

Eſcadre envoyée par la Compagnie.

Ces

(*a*) Harleyan Collection of Voyages T. VIII. (*b*) *Lediard*, Naval Hiſt. p. 427.

étant à Banda, les Orancayes de cette Iſle avoient cédé leurs droits par des Inſtrumens également formels (1).

(*) Pendant que le Capitaine *Courthop* étoit à Pouleron, après la ceſſion de cette Iſle, il apperçut trois Vaiſſeaux Hollandois qui venoient à lui avec pavillon rouge. Sachant qu'il ne pouvoit réſiſter à des forces ſi ſupérieures, il fit débarquer quelques canons, & dreſſa des batteries des deux côtés de la Rade, pour défendre ſes vaiſſeaux & en empêcher l'entrée aux Hollandois. Voyant leur coup manqué, ils reprirent le large, & ayant rencontré le Vaiſſeau Anglois nommé *le Cigne*, ils le prirent. Dans ces entrefaites, *Courthop* éleva un petit Fort, réſolu de s'y maintenir contre toutes les forces des Hollandois, mais il ſe vit abandonné de beaucoup de ſes gens, qui redoutoient les incommodités & les fatigues d'un ſiege; ſon vaiſſeau reſta ainſi ſans défenſe, & il tomba entre les mains des Hollandois, qui revinrent à Pouleron après la priſe du *Cigne*. *Courthop*, qui vit qu'il lui ſeroit impoſſible de tenir longtems, après la déſertion de ſon monde contre un ennemi ſi ſupérieur, dépêcha M. *Spurway*, un Sabandar & pluſieurs Orancayes aux Anglois de Bantam, pour les informer de ſa ſituation. Les Hollandois donnerent la chaſſe au petit Bâtiment qui les portoit, & ils l'auroient infailliblemene pris, ſi M. *Spurway* n'étoit entré dans le Port de *Bouton*; le Roi de cette Iſle lui accorda ſa protection, le fit paſſer avec ſes compagnons à l'autre bout de l'Iſle, où il leur fournit une Bar-

(1) *Oſborne's* Collection, T. VIII.

Ces démêlés perpétuels, & le peu de succès des Conférences précédentes rendirent une troisieme Négociation absolument nécessaire. Des Commissaires des Compagnies des deux Nations, sous la direction des Plénipotentiaires de la Grande-Bretagne & des Etats-Généraux, négocierent cette affaire. Le 7 Juillet 1619 ils signérent un Traité, qui portoit qu'on oublieroit toutes les injures de part & d'autre : que les deux Compagnies jouiroient d'une entiere liberté de Commerce, mais avec les égards dûs aux Compagnies de deux Nations alliées & amies : que l'on régleroit le prix du poivre & des autres marchandises : que les *Molucques*, *Amboine* & *Banda* appartiendroient aux deux Nations en commun : que les Anglois auroient un tiers & les Hollandois deux tiers du Commerce de ces Isles : que les fraix pour les fortifications se trouveroient par un impôt sur les épiceries du produit de ces Isles : qu'à l'égard de l'équipement des vaisseaux de guerre & autres pour la conservation & la défense de leur Commerce & de leurs Etablissemens, on en remettroit le soin à un Conseil de défense, composé de personnes au service de l'une & de l'autre Compagnie : que les Forts demeureroient respectivement entre les mains de ceux qui les possé-

Section II.

Voyage de Keeling & autres Expéditions.

Traité entre les Compagnies Angloise & Hollandoise.

barque pour se rendre à Bantam. Ils y arriverent au mois de Juin 1617, mais les premieres espérances de secours que *Courthop* eut, lui vinrent en 1618 par un Exprès que lui envoya le Chevalier *Thomas Dale*, par lequel il lui faisoit savoir qu'il étoit arrivé avec une bonne Flotte à Bantam, après avoir battu la Flotte Hollandoise sur la Côte de Java, & qu'il se rendroit bientôt auprès de lui pour donner une seconde aubade aux Hollandois. Le Président & le Conseil de Bantam lui écrivirent & lui envoyerent des munitions par le même vaisseau, l'assurant d'un prompt secours. Le brave *Courthop* se défendit cependant fort courageusement encore pendant un an, en attendant tous les jours de se voir renforcé par l'Escadre de *Dale*. Au mois de Janvier 1619 il envoya M. *Robert Hayes* pour traiter avec les Orancayes de Lantor, de la reddition du Pays aux Anglois; proposition qu'ils accepterent unanimement. Quel cruel coup fut-ce pour ce brave Officier, après avoir défendu plus de deux ans son petit Fort, duquel dépendoit tout le commerce des Isles de Banda, après avoir procuré la cession de ces Isles à la Couronne d'Angleterre, & après avoir fait tant de courageux quoiqu'inutiles efforts pour chasser l'ennemi des côtes, quel cruel coup de recevoir enfin avis, que l'Amiral Anglois étoit mort, que les autres Officiers étoient en division entre eux, la Flotte dispersée en divers lieux, & que quatre des vaisseaux étoient tombés entre les mains des Hollandois! Quoiqu'il se vît ainsi sans secours, il résolut de ne jamais abandonner ce qui lui étoit confié, desorte qu'il passa à Macassar, pour se procurer des munitions pour son Fort. Il rencontra dans son voyage un gros Vaisseau Hollandois, contre lequel il combattit durant quelques heures, & enfin il reçut un coup mortel dans la poitrine; voyant que son vaisseau étoit obligé de se rendre, il se jetta dans la mer pour éviter de tomber entre les mains d'un ennemi dont la cruauté lui étoit connue; ainsi finit sa vie un des meilleurs Officiers & des plus fideles Serviteurs que la Compagnie ait jamais eu. M. *Hayes*, après avoir obtenu l'Acte de cession de Lantor du Roi d'Angleterre, venoit d'arriver au Fort, lorsque la nouvelle de la mort du brave *Courthop* y arriva. On le nomma pour commander, & peu après il apprit par une Lettre Hollandoise interceptée, que la paix étoit conclue entre les Hollandois & les Anglois. Il envoya sur le champ le paquet aux Hollandois, pour leur ôter tout prétexte de continuer les hostilités (1). Cela n'empêcha pas que lorsqu'ils se sentirent plus forts que M. *Hayes*, ils n'en vinssent à ce que nous rapportons dans la texte.

(1) *Vid.* Collect. of Voyages T. VIII. from the Harleian Miscellany. *Vid. etiam* the Journals of Captain *Courthop* and M. *Haye* en *Harris* Collect. Vol. I.

SECTION II.

Voyage de Keeling & autres Expéditions.

sédoient actuellement : que ceux que l'on pourroit prendre à forces communes, resteroient en commun, & que l'on y mettroit des Garnisons des deux Nations, selon que le Conseil de défense le jugeroit à-propos : que dès-lors & à l'avenir le commerce entier des Indes seroit également libre aux deux Nations, sans que l'une ni l'autre entreprît de supplanter l'autre, ou de lui nuire par des Forts particuliers, ou par des Traités secrets avec les Naturels. Que pour donner plus de force à ce Traité, les deux Compagnies solliciteroient leurs Souverains respectifs, & tâcheroient de les engager à ne point établir d'autres Compagnies pendant le tems que devoit durer ce Traité solemnel. Que si par mort, ou par quelque autre accident, il arrivoit qu'ici ou là il ne restât personne pour avoir soin d'un Comptoir de l'une des deux Nations, ceux de l'autre, qui se trouveroient sur les lieux, le prendroient sous leur protection, & rendroient compte des effets qui s'y trouveroient. Enfin que ce Traité subsisteroit vingt ans, & que tous les différends qui naîtroient dans cet intervalle, & ne pourroient être accommodés par le Conseil des deux Compagnies, seroient décidés par le Roi de la Grande-Bretagne & par les Etats-Généraux des Provinces-Unies. Le Roi *Jaques* ratifia ce Traité au mois de Juillet 1619, & promit dans sa ratification de n'accorder à personne durant le terme marqué aucune Patente (*a*).

Guerre de Java. Les Hollandois injustement blâmés.

On crut alors que tous les différends avec les Hollandois étoient terminés, au moins pour vingt ans, mais rien moins que cela. Pendant cette négociation les hostilités continuerent à *Jacatra*, où les Hollandois se saisirent d'un Magazin Anglois, & le firent sauter, sous prétexte que les Anglois tenoient le parti des Javanois, avec lesquels ils étoient en guerre. Il faut avouer que dans cette occasion ils avoient la justice & la raison pour eux, car nos propres Auteurs conviennent que les Anglois tirerent contre le Fort Hollandois, & saisirent toutes les occasions de se venger des injures qu'ils avoient reçues d'eux, en profitant de la protection du Chevalier *Thomas Deal*, qui commandoit une Escadre d'onze voiles. Il est très-certain que nos Marchands ont eu de grandes raisons d'être piqués contre une Nation qui ne manquoit aucune occasion de leur nuire. Mais dans le cas présent, où ils agissoient comme auxiliaires indirects des Javanois, les plus prévenus sont obligés d'avouer qu'ils avoient tort de se plaindre, & que les Hollandois avoient raison.

Trahison des Hollandois.

Ce qui se passa après que le Traité eut été conclu & publié dans ces Pays-là, est tout différent, les Hollandois s'étant montrés également perfides & cruels. La maniere dont ils tâcherent de réduire en trahison ceux avec lesquels ils venoient de faire un Traité solemnel, & qu'ils s'étoient engagés de défendre, n'admet ni palliatif ni excuse. Que leur Général des Indes, à la suite d'un Traité, qui assuroit aux Anglois toute sureté, ait assemblé une grande Flotte, sous des prétextes spécieux, pour attaquer *Lantor*, qui appartenoit incontestablement à la Grande-Bretagne, & qu'il ait commis les plus grandes cruautés contre les habitans, est une perfidie sans

(*a*) *Dodsley's* History of the East Indies, Vol. II.

Voyages de Keeling & autres Expéditions.

ſans exemple. Qu'il ait mis enſuite le feu à la ville, pillé les Magazins Anglois, enlevé leurs étoffes, leur argent, vingt-trois-mille livres de fleur de muſcade, & cent-cinquante-mille livres de noix, c'eſt une action ſi noire, qu'elle deshonoreroit des *Hottentots*. Mais ce qu'il y eut de plus lâche & de plus horrible, c'eſt qu'après avoir ſaccagé & pillé tout, il ſe porta aux derniers excès d'inhumanité, fit ſaiſir, mettre en chemiſe, attacher avec des cordes, fouetter & charger de chaînes les Facteurs Anglois; & qu'après ces marques effrénées d'une férocité barbare il les fit jetter la tête la premiere du haut des murailles, & acheva cette révoltante tragédie, en traînant les malheureux qui reſtoient chargés de chaînes, inſolemment par les rues. Ce ſont-là tous des faits prouvés par des preuves inconteſtables, que les Hollandois ne nient point, & qu'ils excuſent fort foiblement, & dont on n'a jamais tiré une vengeance digne du Caractere de notre Nation, & de la Conſtitution libre de l'Angleterre. La Factorie de Pouleron eut un ſort également infortuné; & de cette maniere les affaires de la Compagnie ſe trouverent tout d'un coup plus en déſordre & en plus mauvais état qu'elles ne l'avoient jamais été, préciſément dans un tems où elle avoit lieu de ſe flatter de reſſentir les plus heureux effets du Traité nouvellement conclu.

Apologie de leur conduite.

Comme il eſt réellement contraire à notre caractere naturel de rapporter au long des ſcenes qui deshonorent & qui choquent également l'humanité, nous renvoyons le Lecteur aux Mémoires Originaux qui ſe trouvent dans le huitieme volume d'un Recueil de voyages compilé ſur les Manuſcrits de Mylord *Oxford* (*a*); il y trouvera dequoi ſe ſatisfaire, comme auſſi dequoi aſſouvir l'ame la plus ſanguinaire (*). Tout ce que les Hol-

(*a*) p. 246.

(*) Le Lecteur ne peut que remarquer, que les Hollandois violerent hautement le Traité, auſſitôt qu'il fut conclu. On avoit ſtipulé formellement dans le vingt-troiſieme Article que chacun demeureroit en poſſeſſion des places qu'il tenoit actuellement dans les Indes: ce qui ne les empêcha pas d'envahir *Lantor* & *Pouleron*, qui étoient entre les mains des Anglois, & de traiter les Inſulaires & les Facteurs Anglois de la maniere qu'on a vu. Par un autre article, on avoit ſtipulé que l'on ne feroit aucune entrepriſe que conjointement & à forces réunies; & les Hollandois, nonobſtant les remontrances & les proteſtations réitérées des Anglois, attaquerent & ſubjuguerent les Bandanois avec des Vaiſſeaux Hollandois uniquement. Par où il paroît que dans le tems même qu'ils exécutoient le Traité, ils étoient réſolus de n'en laiſſer recueillir le fruit aux Anglois que juſqu'à ce qu'ils fuſſent en état de les chaſſer des Indes: conduite qui deshonoreroit un Gouvernement de Pirates & de Barbares. [On ne peut aſſez s'étonner que des Auteurs qui prétendent à l'honneur de l'impartialité & de la modération, s'oublient au point que le font nos Hiſtoriens; l'indécence de leurs expreſſions ſeule décele une paſſion à laquelle on ne s'attendroit point. Voyons de quelle façon un Auteur, dont nos Hiſtoriens eux-mêmes ont fait l'éloge, rapporte en abrégé l'affaire de Banda, & l'on jugera s'ils ſont fort dignes de créance ſur les faits où leur Nation eſt intéreſſée (1). „ Il s'agiſſoit d'aller ſe rétablir en commun à Banda, de s'en remettre en poſſeſſion au profit „ des deux Compagnies, & de réparer le mal qui avoit été fait; d'empêcher que les Portugais ne s'y fortifiaſſent, & que joints avec les Inſulaires ils ne ſe miſſent en état de „ chaſ-

(1) Hiſt. de la Conq. des Iſles Molucq. T. III. p. 202-208.

SECTION II. *Voyage de Keeling & autres Expéditions.*

Hollandois alleguent pour juſtifier des procédés ſi injurieux, c'eſt qu'ayant un droit plus ancien ſur ces Iſles, aucun Acte poſtérieur des Inſulaires, qui avoient déja renoncé à leurs privileges, ne pouvoit l'infirmer : d'ailleurs que la guerre ſe faiſant contre les Inſulaires, comme parties principales, ceux qui contre leurs engagemens les avoient aſſiſtés, n'avoient pas ſujet de ſe plaindre de l'événement d'une guerre qu'ils avoient eux-mêmes cherchée. Mais la fauſſeté de cet argument eſt démontrée évidemment, parcequ'il y a des preuves inconteſtables que les Inſulaires n'avoient jamais cédé leurs droits aux Hollandois (*a*); que dans les démêlés précédens, les Hollandois n'avoient jamais prétendu ſinon que les Inſulaires avoient promis de leur céder leurs droits ſous de certaines conditions. Que leurs ar-

(*a*) *Dodſley's* Hiſt. Vol. II.

„ chaſſer entierement les anciens poſſeſſeurs de ces Iſles, & d'en demeurer eux-mêmes „ les propriétaires. Le Gouverneur-Général Hollandois propoſa donc dans le *Conſeil de* „ *défenſe* la réduction de Banda. . . . Les Commiſſaires Anglois qui étoient au Conſeil, „ déclarerent *qu'ils reconnoiſſoient qu'il y avoit de la néceſſité à faire ce que les Hollandois* „ *propoſoient; qu'il y avoit du péril à ne le pas faire; que les Anglois étoient obligés d'y tra-* „ *vailler en commun; que ſuivant leur devoir ils en auroient bien l'intention, mais que pour* „ *l'heure le pouvoir leur manquoit; qu'ils n'avoient ni hommes, ni vaiſſeaux, ni fonds, &* „ *que par conſéquent ils ne pouvoient rien fournir.* Cette Déclaration en toute ſon étendue „ fut inſérée dans le Regiſtre, le premier de Janvier 1621 N. St. . . . . Le Gou- „ verneur Hollandois à ſon tour déclara, *que puiſque les Anglois ne vouloient pas contri-* „ *buer au rétabliſſement des affaires communes dans les Iſles dont il s'agiſſoit, il l'entrepren-* „ *droit ſeul, au profit de ſes Maîtres ſeuls, & qu'encore qu'il ſe vît abandonné de ſes Alliés,* „ *& qu'il eût peu de forces, il eſpéroit que Dieu, qui l'avoit tiré des dernieres extrémités* „ *où il s'étoit vu, le favoriſeroit encore dans ſon projet.*" On voit enſuite que les Anglois mêmes donnerent avis aux Bandanois des deſſeins des Hollandois, qu'ils envoyerent quatre pieces de canon aux habitans de *Lantor*, qu'ils ſe mêlerent avec eux & leur aiderent à ſe défendre, & qu'il y en eut un qui ſervit ouvertement le canon. Que le Gouverneur Hollandois les fit avertir de ſe retirer, & leur fit déclarer tout ce qui avoit été réſolu dans le Conſeil de défenſe au ſujet des Iſles de Banda. Que cet avis ne fit aucun effet, qu'ils demeurerent avec les Bandanois, qu'ils agirent de concert avec eux, & n'eurent aucuns égards pour leurs nouveaux Alliés. Que dans l'Iſle de *Pouleron* on laiſſa les Anglois dans leur petit Fort, ſans leur faire la moindre peine, & qu'ils témoignerent extérieurement de la joie de ce que l'expédition du Gouverneur Hollandois avoit eu un ſi heureux ſuccès. Nous laiſſons au Lecteur à comparer & à juger. Ajoutons, pour mettre en état de prononcer ſur les procédés des Anglois & des Hollandois aux Indes dès les commencemens le témoignage d'un Auteur Eſpagnol, qu'on n'accuſera certainement pas d'avoir eu deſſein de favoriſer les Hollandois (1). „ Les Hollandois étoient généra- „ lement aimés dans ces grandes Provinces, mais nonobſtant l'amitié qu'on témoignoit „ avoir pour eux avant qu'ils arrivaſſent à Amboine, deux Navires Anglois ayant jetté „ l'ancre aſſez près delà donnerent avis aux habitans de l'Iſle qu'une Flotte Hollandoiſe „ venoit pour occuper leurs Pays. Ils ajouterent qu'ils ne devoient pourtant pas la „ craindre, parceque les Equipages & les Soldats étoient des gens de peu, ſans vigueur „ & ſans courage; qu'on n'avoit qu'à ſe mettre en défenſe; que les Anglois offroient de „ ſecourir l'Iſle & de favoriſer les habitans." Le même Auteur rapporte qu'un de ces Vaiſſeaux Anglois alla à Tidor, où il avertit auſſi le Commandant Eſpagnol, à qui il donna ſix barils de poudre, cent boulets de canon, & un bon nombre de morions. Que penſer après cela des exclamations tragiques & des injures groſſieres de nos Hiſtoriens? REM. DU TRAD.

(1) *D'Argenſola*, Hiſt. de la Conq. des Molucq. T. II. p. 307-309. Voy. auſſi p. 163, 164.

CARTE PARTICULIERE DE L'ISLE D'AMBOINE

Les tries Freres
R. Way Sa
R. Way Amo
Derien
Assaloeloe
R. Mejelele
Negri Lama
R. Magowa
Lebelelhoe
Wauselaq
Cape
R. Way Timole
Lay
R. Way Masime
le Pain de Sucre
R. Way Sala
Hatoe
R. Way Ila
Tarike
Waccasihoe
Tapi
Baye de Sable
Alang
Corps de Garde
Lilibey
Hatoe
Pte d'Alang
Riv. de Laha
Laha
R. Wayela
Titia
Montagne Wawani
Wacval
Titoe lama
Iroes Maisons
Hoenoet
Riv. Wai Ela
Mamala
R. Way Oeme
Jomma
Lateri
Montagnes de Capaha
Vieux Bamula
R. Ieemitoe
Pas Bamula
Wai
R. Way Roeton
Soeli
Tolehoe
Thiel
Passir poeteh
Tengahtengah
Pte de Soeslang
Ketoen
Vieux Halong
Riv. Wei Ori
Riv. Wei Iiha
Rocher blanc
Wei Iarin
Riv. Wai Ela
Hoetomoeri
Roeton
Licahari
Mockoerila
Ema
Kellang
Nake
Hatatee
Soya
Wei Rochoe
Laiere Kethy
R. Mesulate
Riv. Sidaleng
Chateau Victoria
R. Weiomi
Pte de Hoessenwal
Pte de Pitence
Ruines du Vieux Chateau de Hoessenwal
Batoe Trogroo
Immadeseo
Vieux Hoessenwal
Pte de Hoessenwal
Corps de Garde
Nama Batoe
Tamadeseda
Banc des Portugais
Baye de Nabo et Kilang
Echelle de deux Lieues d'Allemagne
1/4 1/2 3/4 1 1/4 1/2 3/4 2

artifices & leur mauvaise foi les ayant brouillés avec les Bandanois, ceux-ci avoient fait une cession en faveur des Anglois, par un Acte dans toutes les formes; outre cela, tout ce que l'on vient de dire étoit confirmé par les termes exprès du dernier Traité. La vérité est que les douceurs du profit du Commerce des épiceries, & les grands succès qu'ils avoient eu depuis le premier établissement de leur Compagnie, engageoient les Hollandois à étendre leur puissance par toutes les voyes possibles, & à tout hazard. Ils n'étoient rien moins que délicats dans le choix des moyens & des expédiens: les scrupules n'arrêtent gueres ce Peuple pauvre & infatigable, quand il s'agit de projets dont l'intérêt est le grand motif, & ils ne s'en embarrassent gueres; la fraude, la force, ou la persuasion, tout lui est indifférent quand il peut parvenir à son but par quelqu'un de ces moyens. La maniere dont ils attaquerent les Portugais à Malacca, aussi bien que leur conduite envers les Anglois leurs Alliés, justifient ce que nous avançons. Section II. *Voyage de Keeling & autres Expéditions.*

La puissante Forteresse de *Batavia*, qui devint bientôt la Capitale du vaste Empire qu'ils fonderent dans les Indes, étoit comme une espece de place qui protégeoit tous leurs procédés, leur puissance les mettant à couvert du châtiment. C'étoit-là un avantage qui manquoit en ce tems-là aux Anglois, & dont ils avoient grand besoin. Si cela vint de la nature de notre Gouvernement, porté à la Monarchie, & du peu d'intérêt que la Cour prenoit aux affaires d'un Commerce dont elle ignoroit les avantages, aussi bien que les moyens de le mettre en sureté; ou si elle n'étoit pas en état de donner aux Marchands la protection dont ils avoient besoin dans une conjoncture si importante, c'est ce que nous laissons à la décision du Lecteur. *Avantage des Etablissemens Hollandois.*

SECTION III.

Section III. *Démêlés entre les Anglois & les Hollandois: Affaire d'Amboine &c.*

Nouveaux Démêlés entre les Compagnies Angloise & Hollandoise: *Négociations, Conférences & Traités pour les terminer: Fatale Catastrophe à* Amboine, *avec d'autres particularités.*

Nous ferons voir dans notre Histoire de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales, comment ils datent une espece de Souveraineté dans les Indes depuis la fondation de leur grand Etablissement à *Batavia*, & à quel étonnant degré de puissance ils parvinrent en peu de tems. Il est certain que les intrigues, la corruption & l'ignorance de la Cour du Roi *Jaques*, les brouilleries qu'il y avoit entre lui & son Parlement, la conduite artificieuse & hardie des Hollandois, de même que la foiblesse, l'avarice & la timidité de certains Ministres d'Angleterre, empêcherent que la Cour n'obtînt aucune satisfaction, ne fît aucune représentation en faveur de ses Sujets ruinés, du Commerce ébranlé, & qu'on ne fît aucune des démarches que le devoir du Ministere, la justice due au Public & l'honneur de la Nation exigeoient. *Foiblesse du Ministere Anglois.*

SECTION III.

Démêlés entre les Anglois & les Hollandois: Affaire d'Amboine &c.

Mais avant que d'entrer dans le détail de la conduite des Hollandois nos Alliés, nous rapporterons succinctement un voyage où la valeur des Anglois triompha encore glorieusement des forces des Portugais. En l'année 1620 la Compagnie fit bâtir quatre nouveaux vaisseaux, qui étoient depuis trois-cens jusqu'à huit-cens tonneaux. Cette Flotte mit en mer au mois de Février, sous le commandement du Capitaine *Schilling*; elle rencontra vis-à-vis de l'extrémité orientale de la Rade de Jasques une Flotte Portugaise, qui croisoit pour intercepter les Anglois & ruiner leur Commerce en Perse. La Flotte Portugaise consistoit en quatre Galions de quarante pieces de canon, avec trois-cens-cinquante hommes chacun, deux Galiotes & six Frégates. *Schilling* les ayant attaqués, le combat dura neuf heures sans discontinuer, la nuit ayant séparé les combattans. Les ennemis trouvant que les Anglois étoient gens à leur tenir tête, éviterent le lendemain de recommencer le combat, & eurent la mortification de voir *Shilling* débarquer l'argent & les marchandises, qui étoient la proye à laquelle ils en vouloient, sans faire aucun mouvement pour l'inquieter. Ayant reçu quelques jours après de Goa un secours d'hommes & de munitions, ils se hazarderent d'attaquer une seconde fois la Flotte de la Compagnie; mais cette attaque leur réussit encore moins que la premiere, car deux de leurs vaisseaux furent coulés à fond, les autres fort endommagés, & ils eurent beaucoup de morts & de blessés. Presque toute la perte des Anglois se réduisit à celle du brave *Shilling* leur Commandant, qui fut mortellement blessé d'un balle de mousquet. Après cette action la Flotte prit deux riches Caraques Portugaises, ensuite les vaisseaux se séparerent pour se rendre en différens lieux (*a*).

La Compagnie équipe une nouvelle Flotte pour le Commerce de Perse.

Desseins des Hollandois. Etat de l'Isle d'Amboine.

Pour revenir aux affaires de la Compagnie du côté de Java, de Banda & d'Amboine, l'indolence & le peu de vigueur du Ministere Anglois enhardirent les Hollandois, qui depuis longtems méditoient d'enlever entierement le Commerce des épiceries à la Compagnie Angloise. En l'année 1623 ils en vinrent à commettre à Amboine de plus grandes cruautés, s'il est possible, qu'ils n'avoient fait deux ans auparavant à Lantor & à Pouleron, leurs actions dans l'une & dans l'autre de ces occasions étant deshonorantes pour l'humanité. L'Isle d'*Amboine* a quarante lieues de circuit, & est située proche de celle de *Ceram*, donnant son nom à une petite Isle voisine. Elle produit principalement des cloux de gérofle, qui sont le fonds de son Commerce; les Anglois y avoient établi cinq Comptoirs, dont le principal étoit dans la ville d'Amboine, pour recueillir & acheter les cloux. C'étoit à Amboine que résidoient les premiers Facteurs de la Compagnie, & ils avoient sous leur direction les Comptoirs de *Hitto* & de *Larica* dans la même Isle, & ceux de *Lohou* & de *Cambelle*, sur une Pointe de l'Isle voisine de *Ceram* (*b*). Les Hollandois avoient quatre Forts, bien pourvus d'hommes, d'armes & de munitions. Le plus considérable étoit à Amboine, les fortifications en étoient bonnes & régulieres, & il étoit muni d'un grand nombre de canons de fonte. Du côté de terre ce Fort

(*a*) *Lediard*, Nav. Hist. p. 452. (*b*) *Salmon's* Mod. Hist. Vol. I. p. 124.

Fort étoit défendu par un fossé large & profond, que la mer rempliſſoit, outre pluſieurs batteries & des redoutes d'eſpace en eſpace, & de l'autre côté il étoit baigné par la mer. La Garniſon conſiſtoit en deux-cens Soldats, une Compagnie de Bourgeois libres, & quatre-cens Mardicres, à qui l'on avoit enſeigné l'exercice, & qui étoient ſous les ordres du Gouverneur Hollandois. D'ailleurs les vaiſſeaux qui étoient toujours à la rade, ſoit pour le Commerce, ſoit pour la défenſe du Fort, contribuoient encore à ſa ſureté; car c'étoit le rendez-vous pour le Commerce de Banda, auſſi bien que pour celui du reſte de l'Iſle d'Amboine (*a*). Comme les hoſtilités avoient ceſſé depuis le maſſacre de Lantor, les Anglois vivoient dans la ville, ſous la protection du Fort pourtant, tranquillement & dans une profonde ſécurité, tant à cauſe du Traité, qu'en vertu de l'ancienne amitié entre les deux Nations. On avoit attribué la conduite des Hollandois à Lantor tant à l'imprudence de quelques-uns des Facteurs Anglois, qu'à la brutale férocité du Gouverneur Hollandois; deſorte que l'on n'en avoit tiré aucune conſéquence au deſavantage des Hollandois en général, d'autant plus que pluſieurs de ceux qui étoient à Amboine, s'étoient fort recriés contre cette action; enfin tout concourut à plonger les Anglois dans une ſécurité qui ne finit que par leur ruine.

Section III. *Démêlés entre les Anglois & les Hollandois: Affaire d'Amboine &c.*

Trois années s'étoient preſque écoulées depuis la concluſion du Traité lorſqu'il ſurvint de nouveaux différends. Les Facteurs Anglois ſe plaignirent des exceſſives & inutiles dépenſes que l'on avoit faites pour les ouvrages & la Garniſon du Fort; ils diſoient que les Hollandois payoient leur contingent des fraix en proviſions & en toiles de Coromandel, qu'ils paſſoient le triple ou le quadruple du premier prix, au-lieu qu'on vouloit que les Anglois payaſſent leur part argent comptant. On prétendoit que par-là les derniers portoient les deux tiers de la charge, qui devoit être égale. Comme cela cauſoit des diſputes continuelles, l'affaire fut enfin portée par devant le Conſeil de défenſe, qui réſidoit à Jacatra dans l'Iſle de Java; mais le Conſeil n'ayant pu la terminer à la ſatisfaction des parties intéreſſées, on la renvoya en Europe aux deux Compagnies, ou en dernier reſſort au Roi de la Grande-Bretagne & aux Etats-Généraux, ſelon les termes du Traité (*b*).

Plaintes des Facteurs Anglois.

Pendant qu'on délibéroit à Java & en Europe, les choſes s'aigrirent à Amboine; les Anglois ſe plaignirent plus hautement de l'oppreſſion des Hollandois, tandis que ceux-ci ſe plaignoient que les Anglois ne vouloient pas contribuer à l'entretien d'une Forteresſe, dont ils partagoient les avantages avec eux. Quoique les accuſations réciproques fuſſent vives, on ne craignoit pas cependant une rupture ouverte, ni même aucune trâme ſecrette de part ni d'autre. Une affaire qui ſurvint fit voir néanmoins combien ces apparences de tranquillité étoient trompeuſes: comme elle ſe termina par l'entiere ruine des Etabliſſemens Anglois de ce côté-là, par la rupture de l'amitié qui avoit ſubſiſté depuis longtems entre les deux Nations, & qu'el-

(*a*) *Salmon*, ubi ſup.

(*b*) Voy. les Journaux de *Hayes* & de *Courthop* dans *Harris*, Vol. I.

SECTION III. *Démêlés entre les Anglois & les Hollandois: Affaire d'Amboine &c.*

qu'elle a toujours été depuis une source d'animosité entre les Anglois & les Hollandois, nous nous y étendrons plus que nous n'avons fait sur les autres incidens.

Relation de l'horrible massacre des Anglois à Amboine.

Un Soldat Japonois, qui étoit dans le Fort d'Amboine au service des Hollandois, se promenant la nuit sur les murailles s'entretint avec la Sentinelle. Entre quelques questions qu'il lui fit, il s'enquit de la force du Château & de la Garnison qui y étoit; questions fort naturelles pour un Etranger, qui ne pensoit qu'à satisfaire sa curiosité. Cet homme & quelques autres de sa Nation entroient de jour dans le Château pour soulager la Garnison, mais on ne leur permettoit pas d'y passer la nuit, parceque l'on ne se fioit pas autant à eux qu'aux Hollandois. Un Officier, qui avoit vu la Sentinelle en conversation avec le Japonois, s'informa du sujet de leur entretien, & l'ayant appris il en instruisit le Gouverneur, qui fit saisir le Japonois, soupçonnant quelque trahison. On l'appliqua à la question, & les insupportables douleurs qu'il souffrit le contraignirent d'avouer que lui & quelques-uns de ses compatriotes étoient coupables du crime dont on l'accusoit; sur cette confession extorquée par les tourmens, on arrêta les autres Japonois & un Portugais, Inspecteur des Esclaves des Hollandois; on les appliqua aussi à la question. Ces procédures durerent quatre jours, & pendant ce tems-là les Anglois alloient au Fort pour leurs affaires, comme à l'ordinaire. Comme ils ne se sentoient coupables de rien, ils ne craignoient rien, quoiqu'ils visent les prisonniers, & qu'ils entendissent parler de conspirations. Ils n'avoient effectivement aucune relation avec les Japonois & les Portugais qui étoient accusés. Dans ce même tems-là un Chirurgien Anglois, nommé *Abel Price*, fut conduit prisonnier au Fort, pour avoir menacé dans l'yvresse de mettre le feu à la maison d'un Hollandois, contre lequel il avoit une pique. Les Hollandois lui ayant fait voir les prisonniers Japonois dans l'état où la torture les avoit mis, lui dirent qu'ils avoient déclaré que les Anglois avoient eu part à leur conspiration, & qu'ils en étoient les auteurs, & que s'il ne confessoit pas le fait, on le traiteroit comme ils l'avoient été, & encore avec plus de rigueur. Ces menaces furent d'abord suivies de l'effet, & les tourmens triompherent de la constance de ce malheureux, qui avoua contre sa conscience ce qu'on vouloit (*a*). Après sa confession, les Hollandois manderent le Capitaine *Towerson*, & les autres Anglois qui étoient dans la ville. Comme ils n'avoient aucun soupçon de ce qui s'étoit passé avec *Price*, & qu'ils l'ignoroient, ils allerent tous au Fort, hormis deux, qui demeurerent pour quelques affaires dans leur maison. Aussitôt qu'ils parurent, le Gouverneur leur dit de quoi ils étoient accusés. *Towerson* & un autre furent gardés dans le Fort, & les autres furent conduits les fers aux pieds sur les Vaisseaux Hollandois qui étoient à la rade. On se saisit aussi de ceux qui étoient restés au Comptoir, des coffres, des caisses, des papiers, & de tout ce qui y étoit. Le même jour on traita de la même façon les Anglois qui étoient à Hito & à Larica, & quelques jours après ceux des Comptoirs de Lohou &

(*a*) Collection of Voyages from *Harley's* Library, T. VIII. p. 227.

& de Cambelle, & tous les Officiers de la Compagnie furent amenés à Amboine, chargés de fers.

Section III. *Démêlés entre les Anglois & les Hollandois: Affaire d'Amboine.*

Auſſitôt qu'on les eut tous arrêtés, le Gouverneur & le Fiſcal procéderent à l'inſtruction du procès; ils firent revenir *Jean Beaumont* & *Timothée Johnſon*, qu'on avoit envoyés à bord, & les firent ſéparer. On mit *Johnſon* à la torture pendant que *Beaumont* étoit dans une chambre voiſine, d'où il pouvoit entendre les gémiſſemens & les cris de ſon malheureux compagnon; après lui avoir fait ſouffrir tous les tourmens qu'ils jugerent à-propos, *Price* lui fut confronté, mais *Johnſon* ayant perſiſté à nier tout ce dont on le chargeoit, on fit emmener *Price*, & on l'appliqua de nouveau à la queſtion. Pendant plus d'une heure il ſoutint conſtamment ſon innocence, & qu'il n'avoit aucune connoiſſance de cette affaire, nonobſtant les tourmens qu'on lui fit ſouffrir; & enfin ayant été inondé d'eau, tout ſon corps fut cruellement brûlé, & on le jetta dans un coin, où on le mit ſous la garde de quelques Soldats (*a*). Que l'on peut juſtement appliquer ici ces mots de *Virgile*, *Auri ſacra fames, quid non mortalia pectora cogis!* Rien ne put égaler l'inhumanité, la cruauté & la barbarie des Juges, que la conſtance de quelques-uns des accuſés. *Emanuel Thomſon* prit la place de *Johnſon*, & on lui fit ſouffrir les mêmes tourmens mais moins longtems, n'ayant été qu'une demi-heure à la queſtion; on le mit enſuite à quartier, pour amener *Beaumont*, qui avoit entendu toute cette cruelle ſcene: pendant qu'on le mettoit en état d'être torturé, il nia le fait avec des ſermens & des imprécations horribles, deſorte qu'on le renvoya, le Gouverneur diſant qu'il avoit pitié de lui, à cauſe qu'il étoit vieux. Le lendemain on en fit revenir neuf autres de deſſus les vaiſſeaux: *Edouard Collins* nia toute l'affaire avec les plus terribles exécrations, on l'attacha alors par les mains & les pieds, on lui mit un mouchoir autour du col, & deux hommes ſe préparerent à lui donner la queſtion par l'eau. La vue de ce ſupplice l'obligea de demander du répit, en promettant de faire une confeſſion ſincere; mais on n'eut pas ſitôt ôté ces cruels préparatifs, qu'il recommença à proteſter de ſon innocence avec une nouvelle force. Le Fiſcal irrité de ſa perſévérance ordonna qu'on le mît à la queſtion, alors il demanda grace encore & réitéra ſa promeſſe; mais comme je ſai, ajouta-t-il, quels tourmens vous pouvez me faire ſouffrir, je ſuis prêt de confeſſer tout ce qu'il vous plaira, pourvu que vous me dictiez auparavant ce que je dois dire. Ayant enſuite gardé quelques momens le ſilence, il confeſſa qu'il y avoit quelques mois que lui & quelques autres des priſonniers avoient conſpiré de ſurprendre le Fort, avec l'aſſiſtance des Japonois. Le Fiſcal l'interrompit pour lui demander ſi *Towerſon* n'étoit pas entré dans le complot; il répondit que non. Le Fiſcal lui dit alors qu'il mentoit, & le preſſa d'avouer que *Towerſon* avoit aſſemblé tous les Anglois, & leur avoit repréſenté que les inſultes & l'inſolence des Hollandois l'avoient obligé de former un projet dont le ſuccès étoit infaillible, s'ils y conſentoient & s'ils gardoient le ſecret. Un Hollandois, qui

(*a*) *Dodſley's* Hiſt. of the Eaſt Indies, Vol. II.

SECTION III. *Démêlés entre les Anglois & les Hollandois: Affaire d'Amboine.*

qui étoit préſent, demanda à *Collins* s'ils n'avoient pas fait ſerment ſur la Bible de garder le ſecret? *Collins* le nia avec de grands ſermens, diſant qu'il n'avoit aucune connoiſſance de rien de pareil; mais ſur l'ordre qu'on donna de l'appliquer à la queſtion, il ſe retracta, & dit ce qu'ils voulurent. On lui demanda ſi les Anglois des autres Comptoirs n'étoient pas complices de la conſpiration? Si le Préſident Anglois de *Jacatra*, ou *Welden*, leur Agent à Banda, n'en avoient pas eu connoiſſance? queſtions auxquelles il répondit négativement. On continua à lui demander de quelle maniere les Japonois auroient exécuté leur deſſein? Comme il héſitoit, ne ſachant que répondre, le Fiſcal le tira d'embarras, en lui demandant ſi ſur chaque baſtion du Fort il ne devoit pas ſe rendre deux Japonois, & deux à la porte du Gouverneur pour le tuer quand il ſortiroit pour ſavoir ce qui cauſoit le tumulte qu'on devoit exciter? Un des aſſiſtans, indigné d'une pareille procédure, cria au Fiſcal qu'il ceſſât de dicter au prévenu ce qu'il avoit à dire, & qu'il le laiſſât parler de lui-même; ſur quoi cet équitable Juge n'inſiſta plus, & demanda quelle recompenſe les Japonois devoient avoir pour leurs ſervices? *Collins* répondit mille écus, mais n'ayant pu rien dire touchant le tems de l'exécution de la conſpiration, ni marquer aucune autre circonſtance qui pût y donner un air de vérité, on le renvoya (*a*).

Enſuite on interrogea *Colſon* avec cet appareil infernal: il en fut ſi effrayé & des tourmens que l'on avoit fait ſouffrir à ſes compagnons, qu'il répondit de la maniere qu'il crut la plus agréable à ſes Juges; mais quand il fut ſorti il tomba à genoux, en demandant pardon au Ciel des fauſſetés qu'il avoit dites, & en proteſtant hautement de ſon innocence, & de la parfaite ignorance où il étoit de la prétendue conſpiration (*b*). *Jean Clark*, qui prit la place de *Colſon*, ne fut pas ſi aiſé à effrayer & à réduire; il ſoutint pendant deux grandes heures les tourmens les plus horribles de la queſtion du feu & de l'eau, par leſquels on voulut le contraindre de confeſſer ce qu'il ignoroit. Pour donner au Lecteur une légere idée de la barbarie des Hollandois, nous rapporterons ſuccinctement de quelle maniere les Juges traiterent ce pauvre miſérable. On lui étendit les bras autant qu'il fut poſſible ſur une porte fort large, par le moyen d'anneaux de fer qui étoient aux extrémités: on lui étendit & lia les jambes de la même maniere, enſuite on lui mit autour du viſage & du col un linge ſi ſerré qu'il pût contenir l'eau qu'on y jetteroit. Les Bourreaux verſerent alors dans ce linge de grandes jarres d'eau, & comme elle lui alloit au-delà de la bouche & des narines, ce malheureux ne pouvoit reſpirer ſans en avaler une grande quantité; enfin on lui en fit tant avaler que, ce qui révolte l'imagination, ſes entrailles paroiſſoient prêtes à lui ſortir par le nez & la bouche, ſon corps enfla juſqu'au double de ſa groſſeur, ſes joues devinrent comme des veſſies, & ſes yeux ſembloient prêts à ſortir de leur place. Après avoir fait ſouffrir d'une façon ſi cruelle ce malheureux, on lui donna la queſtion d'une autre maniere, en lui faiſant rendre ce qu'il avoit avalé

(*a*) In Collect. cited. (*b*) *Salmon* ubi ſup.

lé avec tant de peine & de douleur. Lorſqu'il eut ſoutenu ce ſecond ſupplice avec la même conſtance, le Fiſcal & ſes Bourreaux dirent qu'il falloit qu'il eût un charme, qu'il fût un Sorcier ou un Diable pour ſoutenir d'auſſi inſupportables tourmens. S'imaginant que le charme pouvoit réſider dans ſes cheveux, le Fiſcal ordonna qu'on les lui coupât, & on mit en œuvre un troiſieme trait d'inhumanité. On le hiſſa comme auparavant, après quoi ces ſcélérats féroces lui appliquerent des torches ardentes à la plante des pieds juſqu'à ce que la graiſſe qui en découloit les éteignît. On revint à la charge avec d'autres, mais inutilement; alors ils porterent leur diabolique barbarie juſqu'à lui appliquer le feu aux paumes des mains & aux bras; épuiſé enfin & ſurmonté par les tourmens, il parut vouloir ſe rendre, mais comme il n'étoit pas en état de former une déclaration qui pût paroître croyable, ſes Juges furent obligés de le guider par des queſtions ſi bien ajuſtées, qu'il lui étoit impoſſible de ne pas comprendre leur intention (*a*). Cependant avec toute leur cruauté & leur ruſe, tout ce qu'ils purent tirer de lui, ſe réduiſoit à de ſimples *Oui* & *Non*, ſelon qu'il remarquoit qu'ils le ſouhaittoient. On le fit emporter dans l'état où il étoit par quatre Noirs, & jetter dans une noire priſon; il y reſta ſans qu'un Chirurgien vînt panſer ſes playes, deſorte que les chairs s'étant pourries il s'y engendra des vers, qui ne le firent pas moins ſouffrir. Ainſi finit la Chretienne Occupation du Dimanche; car il faiſoit déja nuit avant qu'on eût fini avec lui. Les priſonniers qu'on avoit amenés de *Hito*, & qui pendant tout le jour avoient attendu que leur tour vînt, furent renvoyés, & enfermés dans le même lieu que *Clark* & ſes compagnons de ſouffrances, chargés de fers (*b*).

Le lendemain matin on amena dans la chambre de la queſtion *Guillaume Griggs*, *Jean Fardo* & quelques Japonois; on força par toutes ſortes de cruautés les derniers à accuſer les deux Anglois; & *Griggs* pour éviter les mêmes tourmens, avoua la vérité de leur dépoſition. On en uſa de même à l'égard des autres Japonois & de *Fardo*, mais celui-ci perſiſta à nier le fait, juſqu'à ce qu'on lui eût fait ſouffrir la queſtion de l'eau. Quand ils eurent confeſſé on les renvoya en priſon, & l'on ramena *Beaumont*. On lui confronta *Griggs*, qui l'accuſa d'avoir été préſent quand la conſpiration avoit été formée; ce qu'il nia avec les plus fortes exécrations & les ſermens les plus terribles, juſqu'à ce qu'il fût contraint d'avouer par la queſtion de l'eau; mais dès qu'il fut ſoulagé, il déclara non ſeulement que tout ce qu'il avoit confeſſé étoit faux, mais même impoſſible, comme il le prouva par pluſieurs circonſtances. Cela n'empêcha pas que la crainte d'une nouvelle torture ne l'engageât à ſigner ſa confeſſion, après quoi on lui mit deux chaînes d'un poids inſupportable aux jambes, & on le renvoya dans la puante priſon dont on l'avoit tiré (*c*).

On examina enſuite M. *George Sharrock*, qui avoit été quelque tems un

Section III. *Démêlés entre les Anglois & les Hollandois: Aſſaire d'Amboine.*

(*a*) *Dodſley*, Vol. II.
(*b*) *Dodſley's* Hiſt. of the Eaſt Indies, Vol II. Harl. Collection of Voyag. Vol. VIII. p. 246.
(*c*) *Salmons* Mod. Hiſt. Vol. I. p. 136.

SECTION III. *Démêlés entre les Anglois & les Hollandois: Affaire d'Amboine.*

un des Commis de Hito. Cet infortuné n'eut pas été mené dans le lieu où se donnoit la question, qu'il pria Dieu de le mettre en état, pour éviter les cruels tourmens que ses compagnons avoient souffert, d'inventer des mensonges assez vraisemblables, contre sa conscience & l'innocence de ses confreres, pour persuader ses Juges & le délivrer de la question. Quand il fut dans la chambre où se donnoit la question, & où les Bourreaux étoient prêts avec des jarres d'eau & des torches allumées, le Fiscal & le Gouverneur l'interrogerent. Mais la conscience de *Sharrock* triomphant de ses terreurs, il se mit à genoux, & protesta devant Dieu & devant les hommes de son innocence, en des termes qui auroient percé le cœur de gens qui n'auroient pas été à l'épreuve de toute conviction des mouvemens de la conscience, & de tout sentiment d'humanité. Mais on lui déclara que s'il ne faisoit une ample & entiere confession, on lui feroit souffrir tout ce qui se pourroit par l'eau & le feu, & qu'ensuite on le traîneroit par les pieds au gibet. Comme il persista à soutenir son innocence, le Fiscal ordonna qu'on mît en œuvre l'horrible question; il demanda alors un moment de délai, & allégua pour sa défense, qu'il étoit à *Hito* le premier jour de l'an, qui étoit celui où l'on vouloit que la prétendue conspiration eût été tramée, offrant de prouver par des témoins dignes de foi, tant Hollandois qu'Anglois, qu'il n'avoit pas été à Amboine depuis ce jour-là. Les Juges ayant renouvellé leurs menaces, il déclara qu'il avoit souvent ouï dire à *Clark*, qu'il se vengeroit sur les Hollandois des torts insupportables qu'ils avoient faits aux Anglois, & que pour l'exécution de sa vengeance *Clark* avoit proposé un excellent projet à *Towerson*. Pendant qu'il tenoit un discours si plausible, le Gouverneur & le Fiscal firent éclatter leur satisfaction, par des gestes expressifs, & par un air de joie répandu sur leur visage. *Sharrock* ajouta que *Clark* avoit dit qu'il avoit demandé à *Towerson* la permission d'aller à Macassar pour prendre avec les Espagnols des mesures, afin de se rendre maîtres des autres Comptoirs à Ceram & à Amboine, quand il n'y auroit pas de vaisseaux à la rade. On lui demanda ce que *Towerson* avoit répondu à la proposition de *Clark*? Il repliqua que *Towerson* avoit été souverainement indigné du lâche projet de cet homme, & qu'il n'avoit jamais pu en souffrir la vue depuis. Le Fiscal, mécontent de ce dernier article de sa confession, lui dit en colere qu'il mentoit, & le menaça de nouveau de la question (*a*). *Sharrock* demanda encore du répit, & tint un langage fort différent du premier, & déclara que *Clark* lui avoit parlé un jour d'une conspiration pour se saisir du Fort, & lui avoit demandé d'y entrer; à quoi il avoit répondu, en demandant si le Capitaine *Towerson* y avoit part, & qu'ayant appris qu'il y entroit, il avoit consenti de faire comme les autres: il continua à varier ainsi, sans qu'ils pussent tirer de lui la confession qu'ils vouloient: désespérant donc d'atteindre leur but, ils le renvoyerent en prison; le lendemain ils le firent revenir, & le contraignirent à force de menaces de signer sa confession, bien qu'il dît en face au Fiscal, que tout ce qu'il signoit pour éviter la question, étoit

(*a*) *Dodsley*, l. c.

étoit abſolument faux, & ſans le moindre fondement. Le Fiſcal lui reprochant qu'il étoit un menteur, il éclatta en invectives ameres contre lui, l'accuſant de répandre le ſang innocent, dont vous répondrez, lui dit-il, à votre Dieu au jour du Jugement (*a*).

Les autres priſonniers furent traités de la même maniere, on leur arracha à force de tourmens inouis une confeſſion; car quand l'excès de la douleur leur ôtoit toute liberté d'eſprit, ils leur faiſoient avouer ce qu'ils vouloient. Mais ce qu'il y a de plus frappant, & ce qui met leur innocence au deſſus de tout ſoupçon, c'eſt la conduite des Juges dans cette occaſion, la nature des procédures, & ſur-tout le deſaveu de tout ce qu'ils ont confeſſé à la queſtion, avant que d'y être appliqués, pendant qu'on la leur donnoit & après en avoir été ôtés, confirmé par la révocation de leurs confeſſions ſignées, un moment avant qu'on les exécutât. Leurs proteſtations ſolemnelles, & leur appel au redoutable tribunal du Toutpuiſſant dans ce moment terrible, ne pouvoient laiſſer l'ombre de doute dans l'eſprit du Hollandois le plus prévenu; ils ne laiſſerent pas de perſiſter dans leur damnable & déteſtable barbarie contre l'évidence des preuves, les lumieres de la conſcience, le dictamen de la Raiſon, & l'humanité.

Le 25 Février 1623, tous les Priſonniers tant Anglois que Japonois & le Portugais furent ſolemnellement condamnés à mort, à l'exception de quelques-uns, qui prouverent clairement qu'ils avoient été à Hito dans le tems que la prétendue conſpiration avoit été faite. Le lendemain on les conduiſit dans la grande Salle, où les Paſteurs Hollandois vinrent pour les préparer à la mort. MM. *Towerſon* & *Thomſon* étoient dans des chambres à part. Ce fut-là que les infortunés Anglois reprocherent aux Japonois d'avoir cauſé le malheur & la mort de gens qu'ils n'avoient preſque pas vus, & qu'ils n'avoient jamais fréquentés, ſur quoi ceux-ci montrerent leurs corps qui portoient encore les marques de la torture, & ajouterent que la chair & le ſang ne pouvoient pas réſiſter à des tourmens qui changeroient la nature des pierres & les rendroient ſenſibles. *Collins* & *Beaumont* eurent leur grace, le premier ayant tiré au ſort avec quatre autres, & l'autre ayant été ſauvé par l'interceſſion de deux Marchands Hollandois. Les autres Anglois au nombre de dix, le Portugais & onze Japonois furent exécutés le lendemain, en proteſtant tous de leur innocence juſqu'au dernier ſoupir (*b*). C'eſt ainſi que les Facteurs Anglois furent les victimes de l'avarice, de la jalouſie, de la vengeance & de l'inhumanité de la Compagnie Hollandoiſe; & toutes les circonſtances laiſſent une tache ineffaçable à la réputation des Hollandois, & ſeront à jamais l'opprobre de l'humanité, comme le juſte ſujet d'un éternel reſſentiment & d'animoſité chez la Nation Angloiſe (*).

Le

(*a*) Vid. Vol. II. of the Harleian Collect. of Voy. p. 222. (*b*) Ibid. & *Dolſley*, T. II.

(*) *Guillaume Griggs*, & quelques autres, écrivirent ſur ſes tablettes la déclaration ſuivante, qu'il remit à *Powl* & aux autres à qui l'on fit grace, & que ceux-ci envoyerent à

SECTION III. *Démêlés entre les Anglois & les Hollandois: Affaire d'Amboine.*

Le lendemain de l'exécution on fit par ordre du Gouverneur des réjouiſſances publiques, & on rendit des actions de graces d'une délivrance auſſi

M. *Welden.* „ Nous, dont les noms ſont ici marqués, *Jean Beaumont*, *Guillaume Griggs*, „ *Abel Price* &c. priſonniers ſur le Vaiſſeau *Rotterdam*, arrêtés au ſujet d'une conſpira- „ tion pour s'emparer du Fort d'Amboine, & condamnés à mort à cette occaſion, „ après avoir été forcés par de cruels tourmens de dire & de confeſſer ce que nous „ ignorions, & ce dont nous ſommes innocens, comme nous l'aſſurons en mourant & „ ſur notre ſalut, nous déclarons que nous mourons ſans être coupables, auſſi certai- „ nement que nous eſpérons en la miſéricorde divine. C'eſt ce que nous ſouhaittons „ qui ſoit connu de nos Maîtres, afin qu'ils tirent vengeance des injures que nous „ avons reçues; & que vous auſſi (ſavoir M. *Welden*) ſoyez ſur vos gardes, car ils „ ont deſſein de vous envelopper dans la même affaire. Fait à bord le 5 de Mars 1622." La différence du vieux & du nouveau ſtyle fait celle qu'il y a dans les dates. *Samuel Colſon* écrivit à la marge d'un Livre des Communes Prieres la déclaration ſolemnelle qui ſuit. „ Le 5 de Mars. Sachez que moi *Samuel Colſon*, ci-devant Facteur à Hito, ai „ été arrêté ſur le ſoupçon d'une conſpiration, & de telle autre choſe, pour laquelle je ſai „ que je dois mourir. C'eſt pourquoi n'ayant point d'autre moyen de faire connoître mon „ innocence, j'ai écrit ſur ce Livre, dans l'eſpérance que quelque bon Anglois le verra. „ Je déclare ſur mon ſalut, ſelon que j'eſpere d'obtenir le pardon de mes péchés par „ la mort & la paſſion de mon Sauveur, que je ſuis innocent d'une telle conſpiration; „ & que j'ignore qu'aucun Anglois, ni perſonne au monde y ait part. Je prends Dieu „ à témoin que cela eſt vrai

Sam. Colſon."

De l'autre côté il avoit écrit: „ vous trouverez ſur un autre feuillet que j'ai écrit plus „ dans ce Livre." Suit une Relation des horribles tourmens qu'on lui avoit fait ſouffrir & à ſes compagnons, une retractation de tout ce qu'ils ont confeſſé au milieu de la plus inhumaine torture; une proteſtation ſolemnelle de ſon innocence, & un deſir ardent que ſes derniers ſentimens puiſſent paſſer en Angleterre pour ſa juſtification & pour ſon honneur (1). [Nous avons ſuivi nos Hiſtoriens à peu près juſqu'au bout, & nous avons donné fidélement tout ce qu'ils ont compilé des Auteurs de leur Nation ſur cette tragique affaire; il ſeroit à ſouhaitter que des Hiſtoriens qui ſe vantent d'impartialité euſſent peſé les Relations de l'un & de l'autre parti, & qu'ils n'euſſent point adopté ſi aiſément les odieuſes déclamations de leurs compatriotes: l'intérêt de la vérité & l'inſtruction du Lecteur demandent que nous tâchions de lui faire connoître ce que les Hollandois alleguent pour leur juſtification.

Nous remarquerons d'abord, qu'immédiatement après l'affaire on donna en Hollande au Public une Relation du complot des Anglois & des procédures du Conſeil d'Amboine: la Cour d'Angleterre en témoigna beaucoup de reſſentiment, & les Etats-Généraux pour contenter le Roi de la Grande-Bretagne défendirent ce Livre; après en avoir obtenu la ſuppreſſion les Anglois y firent une réponſe (2). Ce procédé indique-t-il des gens ſi aſſurés de leur innocence, & munis de preuves ſi évidentes? On peut voir dans l'Auteur que je cite (3) le détail que les Hollandois font de ce qui ſe paſſa à Amboine, je me contenterai de rapporter leurs réponſes aux allégués des Anglois, que nos Auteurs ont adopté tout du long. „ De leur côté les Hollandois repliquerent, que c'étoit-là des raiſons „ recherchées que les Anglois oppoſoient à la Relation qui avoit été miſe au jour, au „ ſujet de cette grande affaire. Dans cette Relation, diſoient-ils, tout le Procès eſt dé- „ duit. On y voit les preuves & les confeſſions, les formalités de Juſtice, qui y ont „ été exactement obſervées. Ce ne ſont pas des raiſons de préjugés, mais de ſolides „ raiſons. S'il n'eſt pas poſſible que ſept ou huit Anglois pleins de reſſentiment, & „ qui

(1) *Osborn* Voy. Vol. II. p. 287.
(2) Conq. des Molucq. T. III. p. 218, 219.
(3) *Ibid*, p. 210-218.

aussi signalée de la prétendue conspiration, & de l'inique destruction de leurs rivaux en fait de Commerce. Le jour suivant *Beaumont*, *Sharrock*, *Col-*

Section III. *Démêlés entre les Anglois & les Hollandois: Affaire d'Amboine.*

» qui veulent sauver leur honneur, osent mentir dans les récits qu'ils font à des Particuliers, & à leur Amirauté qu'ils veulent engager dans leur défense, il n'est pas plus » possible qu'un grand nombre de Juges, qui ont prêté serment à Dieu & à leurs Supérieurs, veuillent mentir, & inventer la plus noire imposture qui fut jamais. Si l'on » avoit eu dessein d'exclure les Anglois, on auroit trouvé assez d'autres prétextes, qui » n'auroient pas fait perdre la vie à tant d'innocens. D'ailleurs ce prétexte eût été » sans fondement, car quoique quelques Anglois fussent coupables d'une trahison, il » ne s'en suivoit pas que la Compagnie Angloise y eût part, & qu'il fallût s'en » prendre à elle.

» Mais ajoutoient-ils, si c'étoit un prétexte que les Hollandois eussent inventé, » comment y ont-ils donc renoncé à l'heure même? Ils ont déclaré qu'ils reconnoissoient que les Officiers de Jacatra n'avoient point de part à la conspiration, non plus » que ceux du Comptoir de Banda. Voilà la Compagnie Angloise & tous ses autres Officiers disculpés. Donc plus de prétexte pour l'exclure du Commerce des Isles. Cette » raison qui est évidente, disoient les Hollandois, & de la force de laquelle tout le monde est capable de juger, ferme la bouche aux Anglois sur ce point, & doit faire conclure qu'ils ne sont pas moins injustes, ni moins passionnés dans les autres choses » qu'ils rapportent, dont ils veulent être crus sur leur parole, & sur quoi l'on ne peut » pas les réfuter si évidemment. Que s'il étoit permis de calomnier par de telles voies » les Juges & les légitimes procédures de la Justice, il n'y auroit jamais de criminels » qu'on ne fît trouver injustement condamnés. Si les Anglois, poursuivoient-ils, prétendoient avoir des preuves si claires, & des raisons si convaincantes de la noire imposture des Hollandois, ils devoient se contenter de les mettre au jour. Puisqu'elles » étoient capables de persuader toutes les personnes équitables, il n'y avoit qu'à les » joindre à la Relation publiée en Hollande, & à les faire paroître conjointement, » afin qu'on pût juger de la fausseté & de la vérité de l'une ou de l'autre de ces Pieces. » Il n'étoit pas besoin que le Roi employât son autorité envers les Etats pour faire supprimer un récit que les Anglois étoient assurés qui tourneroit à la confusion éternelle » des Hollandois, par la réponse qu'ils avoient à faire. Il ne falloit pas faire taire ceux-» ci, pour parler pendant qu'on leur avoit fermé la bouche." Je ne ferai qu'une remarque sur ces réponses, c'est que l'on voit dans le procédé des Hollandois autant de retenue & de modération, qu'il y en a peu dans celui des Anglois. Ils reconnoissent que la Compagnie Angloise n'a aucune part au crime de quelques-uns de ses Officiers, & que cette affaire ne porte aucune atteinte à ses droits sur le Commerce des Isles; mais, comme on le voit dans le texte, les Anglois accusent non seulement le Gouverneur & le Fiscal d'Amboine de la plus noire & de la plus exécrable imposture, ils attaquent la Compagnie même; c'est un Projet prémédité de sang froid, qu'elle a formé, & fait exécuter; & parceque les Etats-Généraux ne voyent pas que les Anglois ont raison, & qu'ils méritent seuls d'être crus, il faut qu'ils soient calomniés avec une irrévérence des plus choquantes. Ces excès mêmes, nonobstant tous les efforts de nos Historiens, ne préviennent pas favorablement, & donnent lieu de penser qu'on veut étourdir le Lecteur par des expressions tragiques, par des accusations intentées à toute la terre, par des récits hyperboliques, par des descriptions outrées pour exciter l'indignation. Disons-le, s'il y a dans tout ce qu'alléguent les Anglois certaines choses, qui sont tournées de façon à faire croire que leurs compatriotes n'étoient pas tous également coupables, & que les procédures furent faites avec trop de rigueur, on ne persuadera jamais à des personnes raisonnables que toute la Nation Hollandoise, pour ainsi dire, ait concouru à tramer le plus lâche & le plus indigne des projets contre les Anglois, d'autant plus qu'elle pouvoit alléguer assez de choses à leur charge à d'autres égards, pour demander ou leur exclusion du Commerce de ces Isles, ou qu'ils changeassent de conduite. C'est ce que l'on peut voir dans l'Auteur que j'ai cité. Rem. du Trad.]

(1) Conq. des Molucq. T. III. p. 235-237.

SECTION III. *Démêlés entre les Anglois & les Hollandois: Affaire d'Amboine.*

Collins & *Webber* furent amenés devant le Gouverneur, qui dit à *Sharrock* qu'on l'envoyeroit à Jacatra, où le Gouverneur décideroit de son sort, & aux autres qu'il leur faisoit grace lui-même par un principe de compassion. Après quoi il les régala de vin, & leur donna d'autres marques d'une fausse & perfide considération (*a*), vérifiant par son procédé la remarque d'un Poëte, *qu'un homme peut flatter & sourire, & être un scélérat.*

Suites de cette affaire.

Tout étant fini ainsi à Amboine, le Gouverneur & le Fiscal se rendirent à Banda, pour faire des enquêtes de la conduite de *Welden*, Agent des Anglois dans ces Isles; mais ils ne trouverent rien qui pût donner le moindre soupçon, ni les mettre en état de remplir leurs vues. Ils s'en retournerent, ayant heureusement échoué dans le dessein de renouveller cette sanglante tragédie. *Welden*, qui vit le désordre où tomboient les affaires de la Compagnie à Amboine, loua une Pinasse, & se rendit promptement dans la ville d'Amboine, où il manda tous les Facteurs que le Gouverneur Hollandois avoit envoyés dans les Comptoirs des Anglois; quand il les eut assemblés, il les examina soigneusement sur le sujet de la conspiration, & ayant comparé leur rapport avec les déclarations de ceux qu'on avoit exécutés, il ne put douter que tout cela ne fût un projet prémédité du Gouverneur pour ruiner le commerce des Anglois dans l'Isle. *Welden*, voyant qu'il étoit de l'honneur & de l'intérêt de ses Maîtres, de mettre en sureté les pauvres restes des Anglois d'Amboine, les fit embarquer avec lui pour prendre la route de Jacatra. Quant aux effets de la Compagnie qui avoient été saisis, nous ne trouvons point qu'il pût jamais obtenir du Gouverneur Hollandois de les lui restituer (*b*): circonstance qui, sans autre preuve, condamne les Hollandois, & ne laisse aucun doute sur leurs intentions dans l'esprit de tout homme dépréoccupé & impartial. Les fatales nouvelles de ce qui s'étoit passé à Amboine étant parvenues à Jacatra, le Président & le Conseil Anglois, saisis d'horreur du procédé barbare du Gouverneur & du Fiscal d'Amboine, envoyerent demander au Général de quelle autorité le Gouverneur d'Amboine avoit entrepris d'en venir à de si cruelles extrémités avec les Anglois, & s'il approuvoit ce qui s'étoit fait? Le Général répondit que le Gouverneur d'Amboine tenoit son autorité des Etats-Généraux, & que tant pour le Civil que pour le Militaire elle s'étendoit à toute la jurisdiction de son Gouvernement; que les procédures qu'on avoit faites contre les Anglois coupables de trahison, étoient non seulement justes, mais indispensablement nécessaires, comme on le voyoit par la Copie de leur confession, que le Général envoya au Président Anglois.

Conduite des Hollandois.

Il paroît par-là que le massacre d'Amboine n'étoit pas une action que le Gouverneur & le Fiscal eussent commis de gayeté de cœur, quoique leur caractere naturel eût pu ajouter par rapport à la cruauté & aux circonstances, mais un projet fait de sang froid & de dessein prémédité par la Com-

(*a*) *Idem* ibid. (*b*) *Lediard*, Hist. Nav. sous l'an 1622.

Compagnie, & dans la ſuite appuyé & ſoutenu des Etats-Généraux par mille artifices & ſubterfuges, par de fauſſes Gloſes & de fauſſes Copies de confeſſions extorquées. La premiere *véritable Déclaration*, ainſi nommée *de la Conſpiration* envoyée en Europe au mois de Juin 1624 par la Pinaſſe *le Lievre*, eſt une Piece évidemment fauſſe, dans laquelle les confeſſions des infortunés Anglois ſont interpolées, falſifiées, & châtrées de maniere à mettre la conduite du Gouverneur d'Amboine dans le jour le plus favorable; mais comme le meurtre ſe découvre toujours de lui-même par des circonſtances imprévues, malheureuſement cette Copie des confeſſions étoit différente ſur pluſieurs des articles les plus importans, de celle qu'on avoit envoyée à Jacatra, & de l'original qu'on eut ordre d'envoyer l'année ſuivante (*a*) (*).

Section III. *Démêlés entre les Anglois & les Hollandois: Affaire d'Amboine.*

Sans entrer dans le détail de ce qu'on a allégué de part & d'autre, qu'il nous ſoit permis de récapituler ici un petit nombre de circonſtances, qui rendent croyable au plus haut point l'innocence de ces infortunés & qui font voir que la conduite des Hollandois & leurs motifs ſont non ſeulement ſuſpects, mais ſans contredit lâches, inſidieux & barbares (†). En pre-

Récapitulation des Faits.

(*a*) Collect. of Voy. Harl. Libr. T. II.

(*) Recueil de Voyages fait ſur les Manuſcrits de la Bibliotheque Harléïenne avec une Relation complette de cette révoltante cataſtrophe. On y verra les foibles défenſes de la Compagnie Hollandoiſe & des Etats-Généraux, leurs artificieuſes évaſions, & les ſpécieuſes explications d'une action ſi déteſtable, qu'il n'y a point de Caſuiſte en état de la pallier. Il y verra auſſi au long les Remontrances de la Compagnie Angloiſe au Miniſtere, & celles du Miniſtere aux Etats-Généraux. Vid. T. VIII.

(†) Quoique nous ayons rapporté plus haut la ſubſtance des principaux Articles du Traité entre la Grande-Bretagne & la Hollande, peut-être ne ſera-t-on pas fâché de voir ce Traité tout du long, parcequ'il peut ſervir à faire connoître plus clairement l'état du Commerce des deux Nations, dans le tems qu'on porta ce coup fatal au Commerce de la Compagnie Angloiſe, & qu'il explique naturellement la ſécurité où les Facteurs Anglois vivoient à Amboine, nonobſtant quelques différends avec les Hollandois. Le Traité ſuivant eſt une confirmation de celui qui avoit été conclu entre les Compagnies Angloiſe & Hollandoiſe des Indes Orientales, ſous la direction des Commiſſaires des deux Nations.

Cette Piece porte, qu'on avoit conclu à Londres en l'année courante 1619 un Traité entre pluſieurs Commiſſaires, Membres du Conſeil Privé du Roi, nommés à cet effet, & autres de la Compagnie Angloiſe des Indes Orientales, d'une part, & les Commiſſaires de leurs Hautes-Puiſſances les Etats-Généraux nos bons amis & alliés, (tirés de leurs Corps) & d'autres de la Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales, d'autre part.

Y ayant eu depuis quelques années des démêlés & de la meſintelligence entre les Compagnies Angloiſe & Hollandoiſe des Indes Orientales, pour l'accommodement deſquels il s'eſt tenu des conférences entre les Commiſſaires desdites Compagnies, tant à Londres en 1613, qu'à la Haye en 1615, ſans en venir à une concluſion, Sa Majeſté & leſdits Seigneurs Etats, deſirant que leurs Sujets vivent en amitié & en bonne harmonie, & ſouhaittant de lever toutes les difficultés qui pourroient s'oppoſer à un accommodement ſolide, ont jugé expédient & néceſſaire de reprendre ladite affaire dans une troiſieme Conférence, par le miniſtere des Commiſſaires desdites Compagnies, aſſiſtés par des perſonnes du Conſeil Privé de Sa Majeſté & du Corps des Etats-Généraux, que Sa Majeſté & les Etats-Généraux nommeront.— Suivent les noms des Commiſſaires nommés par le Roi & par les Etat-Généraux pour aſſiſter à ce Traité — que

SECTION III. *Démêlés entre les Anglois & les Hollandois: Affaire d'Amboine.*

premier lieu, leur procédé à Pouleron & à Bantam ne dévoile-t-il pas suffisamment leurs vues, & ne prouve-t-il pas qu'ils étoient déterminés à ne né-

Sa Majesté & lesdits Seigneurs Etats ont autorisés, & à qui ils ont donné les pouvoirs nécessaires, afin que par leur interposition & leur direction commune la conclusion d'une si importante affaire puisse être facilitée à la satisfaction mutuelle des Parties; & suivant les ordres, les Commissaires des deux Compagnies commenceront & tiendront leurs conférences en leur présence, savoir, de la part de la Compagnie Angloise, le Chevalier *Thomas Smith* &c. &c. & de la part de la Compagnie Hollandoise le Chevalier *Henri Bas*, Bourguemaître d'Amsterdam &c. &c. Lesquels, après bien des conférences & de longs débats, ont en vertu de leurs pouvoirs, par la médiation, le conseil & la direction des susdits Seigneurs, arrêté finalement les Articles suivans.

I. Il y aura amnistie perpétuelle de toutes les vieilles offenses & injures commises avant ce tems dans les Indes Orientales, soit par les Sujets de Sa Majesté, soit par ceux desdits Seigneurs Etats; les prisonniers de part & d'autre seront élargis, & l'on restituera tous les vaisseaux, les effets ou les marchandises pris aux Indes Orientales avant la publication du présent Traité.

II. Les Officiers, Agens & Serviteurs de l'une & de l'autre Compagnie, entretiendront une correspondance amicale, & s'assisteront mutuellement toutes les fois qu'ils se rencontreront, ainsi qu'il convient à des Alliés & des Voisins, unis par une Alliance aussi étroite. Si l'une des Parties rencontre l'autre en détresse sur mer, ils se donneront réciproquement toute l'assistance que l'amitié exige, & dont ils seront capables, & remettront fidélement les Lettres ou autres Papiers que l'on envoyera par eux.

III. Le Commerce des Indes Orientales sera libre à la Compagnie Angloise, comme à celle des Provinces-Unies; & chacun desdites Compagnies aura la liberté de lever & d'employer tel capital & tels fonds qu'elles jugeront respectivement à-propos.

IV. Pour le bien commun, & l'avantage du Commerce, ils tâcheront réciproquement de régler & de diminuer les droits excessifs, qu'on a dans les derniers tems exigés dans les Indes, & on renoncera à l'usage de donner des présens par-dessus.

V. Ils s'accorderont, d'un commun consentement, à mettre un prix raisonnable aux marchandises dans les Indes; & ils conviendront de fixer un certain prix pendant un tems, durant lequel il ne sera permis à aucune des deux Parties de vendre au dessous de ce prix, soit en particulier, soit dans les ventes publiques en Angleterre & en Hollande.

VI. Pour éviter toutes sortes de jalousies & de différends à l'avenir, les Agens ou Facteurs des deux côtés consulteront & conviendront ensemble d'un prix modéré pour le poivre à Bantam & dans les autres lieux de la Grande Java; & pour cela on choisira d'habiles Agens ou Facteurs pour acheter le poivre, & après l'achat il sera partagé également. Bien entendu, que conformément au troisieme article, on aura une entiere liberté de commerce en d'autres lieux des Indes & à Java même par rapport aux autres marchandises.

VII. La Compagnie Angloise jouira de la liberté du Commerce à Palicate, & portera la moitié de la dépense pour l'entretien du Fort & de la Garnison, à commencer depuis le tems de la publication du présent Traité dans ces Pays-là.

VIII. Dans les Isles Molucques, à Banda & à Amboine, le Commerce sera réglé d'un consentement commun de maniere, que la Compagnie Angloise en aura le tiers, tant pour les marchandises importées & débitées dans ces Isles, que pour les fruits & les marchandises qui en seront exportées; & la Compagnie Hollandoise pour l'importation & l'exportation les deux autres tiers.

IX. Quant à l'achat & au partage desdites marchandises, les principaux Facteurs des deux Nations les achetteront au prix courant, & les partageront au sort, à chacun sa portion: & à cette fin il sera permis à chaque Partie d'entrer & de loger dans les Forts & Magasins de l'autre.

X. Comme un Commerce si important & si éloigné ne se peut maintenir que par des forces considérables, les deux Compagnies entretiendront chacune dix Navires de guerre, dont on augmentera ou diminuera le nombre, d'un consentement commun, selon qu'on le

négliger aucun moyen pour se rendre entierement maîtres du Commerce des épiceries? Si les Anglois d'Amboine se sentoient coupables, quel mo-

Section III. *Démêlés entre les Anglois & les Hollandois: Affaire d'Amboine.*

le jugera à-propos. Chaque Navire sera de six à huit-cens tonneaux, & sera monté de cent-cinquante hommes, avec trente pieces de canon depuis huit jusqu'à dix-huit livres de balle, des munitions & autres choses nécessaires.

XI. Le Conseil de défense réglera le nombre des Fregates, des Galeres & des autres petits Bâtimens qui seront nécessaires pour la défense du Commerce.

XII. Les Forts & les Garnisons dans les Isles Molucques, à Banda & à Amboine, seront entretenus des droits sur les fruits & les marchandises qu'on exportera de ces Isles; ces droits seront réglés par le Conseil de défense perçus par les Agens des deux Nations, & remis de tems en tems, selon qu'on le jugera nécessaire au Trésor des deux Compagnies pour le payement des Soldats.

XIII. Pour mieux pourvoir au maintien du Commerce, on établira un Conseil de défense, qui consistera en huit personnes des plus considérables des Indes, de l'une & de l'autre Nation, & où les Anglois & les Hollandois présideront tour à tour.

XIV. Ce Conseil décidera & réglera toutes les affaires qui concerneront la défense par mer, & assignera leurs stations aux Navires de guerre.

XV. Il réglera aussi les droits nécessaires pour l'entretien des Forts & des Garnisons, & il sera revêtu du pouvoir de faire rendre compte aux Receveurs de ces droits.

XVI. Les Navires de guerre demeureront dans les postes qu'on leur aura marqués, & suivront les ordres du Conseil de défense; ils ne pourront être employés à importer des marchandises dans les Pays de leur destination.

XVII. Quelquefois cependant on pourra s'en servir pour transporter des marchandises d'un lieu à un autre, pour le service de leurs Compagnies respectives, avec le consentement du Conseil de défense.

XVIII. En cas de besoin le susdit Conseil sera autorisé à employer le nombre de Navires marchands, qu'il jugera à-propos pour la défense commune.

XIX. Les pertes & les dommages survenus dans quelque action pour la défense commune, en allant ou en revenant de quelque expédition pour ladite défense, seront portés également, & réparés à fraix communs; les gains & les prises qu'on fera, iront aussi à l'avantage commun.

XX. On observera la même regle à l'égard des Navires marchands employés en pareille occasion: & dans ces cas-là, les Soldats & les provisions pour les Mariniers seront aux fraix communs des deux Compagnies. Et en considération de l'interruption de leur Commerce, lorsqu'on les employera de cette façon, le Conseil de défense leur adjugera le dédommagement qu'il trouvera convenable.

XXI. Mais si quelque Vaisseau de guerre, étant dans sa propre Rade, ou dans son Port, ou que soit en y allant ou en en sortant, il souffre quelque dommage par tempête ou par quelque autre accident, la perte n'ira point à la charge de la Communauté, mais sera portée par celle des Compagnies à qui le Navire appartiendra.

XXII. Pour éviter toutes les disputes qui pourroient s'élever au sujet de la valeur des Vaisseaux perdus ou endommagés, le Conseil de défense estimera les Navires de guerre & les autres, avant qu'on les employe pour le service commun.

XXIII. Les Forts demeureront respectivement entre les mains de ceux qui les possedent présentement.

XXIV. Et comme on a agité la question touchant la construction de certains nouveaux Forts, que la Compagnie Angloise a jugés nécessaires pour la sureté de ses marchandises & des gens qui sont à son service, on est convenu de laisser cette question indécise pendant deux ou trois ans, afin qu'après avoir mûrement examiné combien de Forts, de quelle nature, & en quels lieux ils peuvent être nécessaires dans la suite, on puisse y revenir, & la décider à la satisfaction mutuelle des deux Parties.

XXV. A l'égard des Forts que l'on prendra aux Molucques ou dans quelque autre endroit des Indes, à forces réunies, on y mettra Garnison en commun, ou ils seront par-

SECTION III. *Démêlés entre les* Anglois & *les* Hollandois: *Affaire d'*Amboine.

motif pouvoit les empêcher de ſe dérober au châtiment, qu'ils voyoient infliger à leurs prétendus complices les Japonois, qui avoient été examinés

tagés également, ſelon que le Conſeil de défenſe le jugera le plus expédient.

XXVI. On travaillera conjointement à ouvrir & à établir un Commerce libre à la Chine, & en d'autres lieux des Indes, par les voyes que le Conſeil de défenſe trouvera les plus convenables.

XXVII. Aucune des deux Compagnies ne pourra exclure l'autre du Commerce par force, ou par des Traités ſéparés; mais il ſera libre à chacune de trafiquer par-tout, tant dans l'étendue de la juriſdiction des Forts & des Villes de l'autre, que par-tout ailleurs.

XXVIII. On eſt convenu, que d'autres perſonnes qui ne ſont pas du corps de deux Compagnies, ne pourront ſans leur conſentement participer aux bénéfices de ce préſent Traité. Si un Sujet de l'une ou de l'autre Nation, n'étant pas du corps, entreprend quelque choſe au préjudice des deux Compagnies, elles feront cauſe commune pour maintenir leurs privileges reſpectifs. On s'adreſſera à Sa ſuſdite Majeſté, & aux ſuſdits Seigneurs Etats, pour les ſupplier de n'autoriſer aucune autre Compagnie à ſe mêler du Commerce & de la Navigation des Indes, tant que le préſent Traité ſubſiſtera.

XXIX. Si l'une ou l'autre Compagnie a dans quelque endroit des Indes un Comptoir ou des Effets, ou ſi elle y trafique, & qu'il arrive par la mort des Facteurs ou par quelque autre accident, que les effets des uns ou des autres reſtent ſans qu'il y ait perſonne de légitimement autoriſé d'en prendre l'adminiſtration en main, les Facteurs & les Officiers de l'autre Compagnie ſe mettront en poſſeſſion des biens & des effets délaiſſés, & les conſerveront loyalement pour les propriétaires, à qui ils les remettront en ſon tems.

XXX. Le préſent Traité ſubſiſtera vingt ans, & ſi dans cet intervalle il ſurvient quelque différend qui ne puiſſe être terminé par le Conſeil de défenſe, ni en Europe par les deux Compagnies, on en remettra la déciſion au Roi de la Grande-Bretagne & aux Seigneurs Etats-Généraux, qui ſeront ſuppliés de vouloir les terminer gracieuſement à la ſatisfaction des Parties reſpectives. Tous ces articles ſeront fidélement & inviolablement obſervés de part & d'autre, ſuivant la véritable intention & le ſens de ce Traité. Les Seigneurs ſuſnommés promettent que tant Sa Majeſté le Roi de la Grande-Bretagne que les Seigneurs Etats-Généraux, & les deux Compagnies approuveront, confirmeront & ratifieront ce Traité, & qu'on fera un échange des ratifications en bonne & due forme.

Fait à Londres le 7 de Juillet 1619, vieux ſtile.

Etoit ſigné par les Seigneurs ſuſnommés & par les Commiſſaires des deux Compagnies.

Suit la Ratification.

„ Nous avons lu, examiné & parfaitement compris le préſent Traité, nous l'avons
„ approuvé, confirmé & ratifié, l'approuvons, le confirmons & le ratifions par ces pré-
„ ſentes; promettant de l'obſerver & de le faire obſerver dans tous ſes points, pour au-
„ tant qu'il nous concerne, ou ladite Compagnie de Marchands Anglois, ſans ſouffrir
„ qu'on l'enfreigne ni directement ni indirectement de quelque maniere que ce ſoit.
„ Nous acquieſçons à ce qui eſt contenu dans le vingt-huitieme Article, & nous nous
„ engageons, tant que le préſent Traité ſubſiſtera, de ne point établir d'autre Compa-
„ gnie que celle qui eſt établie, pour ſe mêler du Commerce & de la Navigation des
„ Indes. En foi dequoi nous avons ſigné ces préſentes, ſcellées de notre grand Sceau.

„ *Fait à* Weſtminſter, *le* 16 *Juillet* 1619,
& de notre Regne le dix-ſeptieme.

JAQUES *Rex.*
per Carew.

Par

nés quatre jours auparavant? Ils ne pouvoient compter sur la fidélité & sur la constance de ces malheureux, au milieu des cruels tourmens de la torture; & ils ne pouvoient s'imaginer, que le but de la question étant d'extorquer une fausse confession, que le Gouverneur Hollandois n'auroit aucun égard aux dépositions contre eux, sur-tout après les derniers démêlés qu'ils avoient eu avec lui. On pourroit encore demander comment douze ou quatorze Anglois avec un pareil nombre de Japonois, sans aucun Officier militaire parmi eux, ont pu entreprendre avec la moindre espérance de succès de s'emparer d'une Place bien fortifiée, où il y avoit une Garnison de deux ou trois-cens soldats, outre un pareil nombre de Milices, prêts au premier ordre, & incontestablement affectionnés? Ou supposé qu'ils eussent eu le bonheur de réussir dans le projet de s'emparer du Château, nonobstant les soins d'un Gouverneur vigilant, rusé & soupçonneux, & la force de Troupes régulieres, avec quelle apparence pouvoient-ils se flatter de conserver leur conquête? *Towerson*, *Colson* & quelques autres Anglois paroissent avoir été gens de sens, qui ne pouvoient gueres adopter un semblable projet, supposé que quelques têtes chaudes & imprudentes le leur eussent proposé. On ne voit que deux témoins contre *Towerson* en particulier: l'un dit qu'on lui a fait une telle proposition, & qu'il l'a rejettée avec indignation. L'autre déclare avant & après la question, que ce qu'il va confesser & ce qu'il a confessé, n'est qu'à cause des cruels tourmens qu'on lui a fait souffrir, dont il a voulu se délivrer à tout prix. En supposant donc que le Gouverneur étoit en droit de prendre connoissance du crime, & qu'il se trouvoit des coupables, sous quel prétexte & en vertu de quelle preuve a-t-on exécuté *Towerson*, le Chef des Anglois dans l'Isle? Mais on trouvera la prétendue conspiration d'autant moins vraisemblable, si l'on considere que toutes les armes que les Anglois avoient pour entreprendre une action aussi hazardeuse, se réduisoient à trois vieux sabres, deux mousquets hors d'état de servir, une demi-livre de poudre, & un peu de dragée (*a*). Mais, dit-on, le dessein n'étoit peut-être pas de s'emparer du Fort, mais de le faire sauter, comme cela paroît par la confession extorquée d'un des criminels. Mais une demi-livre de poudre étoit-elle suffisante pour une entreprise aussi désespérée? Supposé qu'elle réussît, les Anglois avoient-ils dessein de s'ensévelir sous les ruines; ou avoient-ils dessein de se défendre contre les Garnisons des trois autres Forts de l'Isle, & contre les Equipages de plusieurs Vaisseaux Hollandois qui étoient à la rade? On conçoit qu'un homme d'au-

Section III. *Démêlés entre les Anglois & les Hollandois: Affaire d'Amboine.*

Innocence des Anglois.

(*a*) La Collection de Voyages citée. *Harris* Collect. & *Dodsleys* Hist. l. c.

Per ipsum Regem propriâ manu signatum.

Nous avons rapporté ce Traité tout du long, pour faire voir combien peu les Hollandois respectoient les Alliances, & les Traités les plus solemnels, dès que l'intérêt s'en mêloit. Le Lecteur pourra, sans notre secours, tirer des conséquences de ce Traité, & de ce que nous avons rapporté de la conduite de ces dignes Alliés, qui ne feront pas fort à l'honneur des deux Nations.

SECTION III. *Démêlés entre les Anglois & les Hollandois: Affaire d'Amboine.*

d'autant de sens que *Towerson* doit avoir pesé cette circonstance. Mais en passant sous silence mille absurdités qui se trouvent dans l'Apologie des Hollandois, ne doit-on avoir aucun égard au témoignage de gens aussi unanimes à nier le fait, que peu d'accord dans leurs confessions extorquées par les plus cruelles tortures, tirées d'eux par la ruse & la cruauté des Juges, & par les terribles impressions de la question la plus rigoureuse par l'eau & le feu? Ne doit-on ajouter aucune créance à la révocation ferme, constante & uniforme d'une confession extorquée de cette maniere & inconsistante avec elle-même; révocation faite dans les instans les plus redoutables, sur les bords de l'éternité, moment où la conscience parle, où toutes les considérations humaines s'évanouissent, où ils n'avoient devant les yeux que la mort, le jugement, & le compte qu'ils devoient rendre devant le formidable tribunal de Dieu? Certainement, quelque insensibles & endurcis que fussent les cœurs du Gouverneur & du Fiscal, quelle que fût leur avarice, leur crainte, ou leur cruauté dans ce qui s'étoit passé, une pareille preuve devoit les convaincre.

Raisons de soupçonner la conduite des Hollandois.

D'autre part plusieurs motifs pouvoient porter les Hollandois à une action cruelle, dont ils ne craignoient point de conséquences, auxquelles leur puissance, leurs ruses & leurs richesses ne pussent remédier. Leur avarice sans bornes, le violent desir d'être maîtres de tout le Commerce des Molucques, de Banda & d'Amboine, leur jalousie constante des progrès que les Anglois faisoient dans les Indes, & plusieurs autres circonstances, nous portent à croire qu'une Nation, qui a pour fondement de sa puissance, & pour principe vital de sa constitution, l'acquisition de l'argent, ne doit pas avoir été fort scrupuleuse ni délicate dans une affaire qui lui procuroit à si bon marché de si grands avantages (*a*). Le tempérament phlegmatique, froid & ferme des Hollandois, fait que certaines actions, qui sont à peine croyables en d'autres Nations, sont très-compatibles avec leur caractere. Peut-être que la douceur, l'indolence, la corruption, & la timidité de notre Cour en ce tems-là, contribuerent à les déterminer à risquer un expédient également important à leurs intérêts & honteux à la Nation. Le Roi, dont la foiblesse ne pouvoit être égalée que par la bonne opinion qu'il avoit de lui-même, pouvoit être détourné de ce que demandoit la gloire & l'intérêt de la Nation par une dispute de Théologie, où on lui faisoit le bel honneur de le prendre pour arbitre; tandis que ses Ministres, aussi avides qu'indigens, sacrifioient le bien de l'Etat, l'honneur du Royaume, & leur propre réputation à l'indigne passion de contenter leur insatiable avarice, appuyée par des raisons également solides non seulement pour un Hollandois, mais pour un Hottentot. Mais outre que les Anglois & les Japonois ont unanimement nié le fait jusqu'à leur dernier moment, les Hollandois ne trouverent ni papier, ni Lettre, ni indice pour appuyer leurs soupçons, après qu'ils eurent saisi, fouillé & pillé tous les coffres, les boëtes & les cabinets des Facteurs. C'est-là-dessus & sur une infinité d'autres présomptions que la Compagnie An-

(*a*) *V. Temple*, Remarq. sur les Prov. Unies, Ch. VI.

Angloise, toute la Nation & même toute l'Europe, ont conclu que c'étoient les Hollandois qui avoient formé un complot; & supposé que les circonstances que nous avons rapportées fussent insuffisantes pour le prouver, on trouve peu s'en faut une démonstration de leurs intentions, en ce qu'ils s'emparerent peu après de tous les Comptoirs Anglois dans les Isles des épiceries.

Section III. *Démêlés entre les Anglois & les Hollandois: Affaire d'Amboine.*

C'est ainsi & par de pareilles voyes que la Compagnie Angloise fut chassée de ces Isles; & les Hollandois s'en étant rendus maîtres, en sont demeurés seuls en possession jusqu'à-présent. La mort du Roi *Jaques*, arrivée peu après, ôta toute espérance de remédier à ce désastre. Les embarras & les troubles qu'il transmit avec la Couronne à son Successeur, ne permirent pas à ce Prince de faire pour les intérêts du Commerce, tout ce que ses lumieres lui dictoient, ni de faire rendre à la justice & à l'humanité ce que son bon cœur & un juste ressentiment lui faisoient sentir leur être dû. Qui ne peut douter qu'il n'y ait fait attention, puisqu'il accorda des Lettres d'interceſſion, qui furent présentées aux Etats-Généraux, afin d'obtenir pour la Compagnie Angloise une satisfaction convenable des injures & des pertes qu'elle avoit souffertes de la part du Gouverneur d'Amboine (*a*). Cette démarche ne produisit pas l'effet qu'on en attendoit, & le Roi ne la soutint pas, dans l'espérance de trouver quelque occasion favorable de se venger, en portant quelque grand coup aux forces navales des Hollandois, & en les mettant pour jamais hors d'état de troubler le Commerce des Anglois, ou d'exécuter leur projet favori de partager les Pays-Bas Espagnols avec la France: projet par lequel ils espéroient, conjointement avec cette Cour-là, de disputer aux Anglois la Souveraineté de la Mer (*b*).

Ce qui empêcha la Compagnie d'obtenir satisfaction.

Salmon, Historien de peu de poids, & nullement judicieux, assure que la seule chose qui empêcha le Roi *Jaques* de procurer satisfaction de cette affaire, ce fut sa mesintelligence avec son Parlement, à l'occasion de ses prodigues libéralités pour les Ecossois (*c*). Il est vrai que cela y contribua, mais nous avons indiqué plus haut de plus fortes raisons. Les Hollandois ayant su quelque tems après que le Trésor du Roi étoit fort mal pourvu, & que le Parlement refusoit de l'argent à ce Prince jusqu'à ce qu'il eût redressé leurs Griefs, pour augmenter son embarras ils refuserent de payer les Garnisons des villes de sureté, conformément au Traité fait avec la Reine *Elizabeth*. Cela fit murmurer les Troupes, & pensa causer une sédition dans les Garnisons. Par ce moyen le Roi se vit en danger de perdre ces villes, de même qu'une somme d'argent que les Hollandois devoient à la Couronne, qu'elle leur avoit prêtée. La République profita finement de ces circonstances, en offrant environ le dixieme de la valeur, dans un tems où elle savoit que le Roi accepteroit de l'argent à quelques conditions que ce fût. De cette façon les Hollandois se rendirent indépendans de l'Angleterre; indépendance, aux suites de laquelle par rapport à notre puissance sur mer, à notre commerce, & sur-tout à l'égard du dédommagement des pertes

(*a*) *Dodsley*, Vol. II.
(*b*) Voy. le Mare Liberum & le Mare Clausum de *Grotius* & de *Selden*.
(*c*) *Salmon*, Mod. Hist. Vol. I. p. 140.

SECTION III.

Démêlés entre les Anglois & les Hollandois : Affaire d'Amboine.

tes que la Compagnie des Indes venoit de faire, on ne fit pas assez de réflexion en ce tems-là, & auxquelles on n'a pas remédié depuis (*a*).

Les cruautés & les usurpations des Hollandois n'échapperent pourtant pas entierement à nos Princes. *Jaques* I. tout insensible qu'il étoit à l'honneur de la Nation, ne laissa pas, dit-on, de faire cordialement des imprécations contre eux ; mais il semble que sa colere & son courage s'évaporerent par-là. *Charles* I. voyant que les Remontrances, les Lettres & les Mémoires ne servoient de rien, fut sur le point d'augmenter sa Flotte, & de tomber sur les Hollandois ; mais ce Prince infortuné en fut empêché d'abord par les différends survenus à l'occasion du *Ship-money*, & ensuite par la Guerre Civile (*b*). Comme la Nation & le Gouvernement tomberent dans la derniere confusion, il n'y eut plus rien à espérer sous ce regne, pendant lequel la Compagnie Hollandoise resta dans la paisible possession de cette riche branche de Commerce. Après la mort du Roi, le *Rump* Parlement demanda satisfaction, & les Hollandois, qui sentirent qu'il ne s'agissoit pas de badiner, promirent une prompte justice. Le peu de durée de l'Autorité Parlementaire mit obstacle aux effets de cette promesse, & *Cromwel*, par quelques vues secrettes, ne poussa pas le dessein de les contraindre à un entier dédommagement, & à une pleine satisfaction. *Charles* II. entra deux fois en guerre avec la Hollande pour ce sujet, parmi d'autres raisons ; & il n'y a eu que l'appréhension de l'accroissement de la puissance de la Maison de *Bourbon*, qui ait empêché il y a longtems de forcer les Hollandois à restituer Banda & d'autres Isles considérables (*c*) (*).

Imprécations de Jaques I. & Remontrances de Charles I. aux Etats-Généraux.

Déclin du Commerce de la Compagnie.

Depuis le massacre d'Amboine, le Commerce de la Compagnie Angloise aux Indes changea entierement de face, & commença à décheoir ; les sévérités des Hollandois faisant redouter à la Compagnie d'entrer dans des querelles qu'elle n'étoit pas en état de soutenir, & ses Officiers refusant de demeurer dans des Colonies où leurs biens & leurs vies n'étoient pas en sureté. Mais avant que de continuer l'Histoire des affaires de la Compagnie dans ces Isles, il faut parler de quelques occasions où les Hollandois & les Anglois agirent comme alliés, tant à Ormus dans le Golphe Persique, qu'à Surate. Au mois de Janvier 1625 une puissante Escadre Portugaise vint attaquer quatre Vaisseaux Anglois, commandés par le Capitaine *Weildel*, qui étoient à la rade de Gamron, avec un pareil nombre de Vaisseaux Hollandois. Tel étoit l'état des affaires, que tandis que les Anglois & les Hollandois étoient brouillés & presque toujours aux prises dans les Molucques, les Portugais faisoient tous leurs efforts pour ruiner le commerce des uns & des autres en Perse & dans les Etats du Grand-Mogol. Ici les Anglois & les Hollandois agissoient en fideles alliés contre l'ennemi commun ; là en ennemis déclarés, sous le masque de l'amitié, & tandis que le Traité entre les deux Nations sub-

Combat des Anglois & des Hollandois contre les Portugais.

(*a*) *Dodsley* Vol. II. p. 147. (*b*) *Idem.* (*c*) *Rapin* & *Guthrie* Hist. d'Anglet.

(*) Il semble que nos Historiens ont bonne envie de mettre les deux Nations aux mains ; il faudroit une réfutation aussi longue que leur récit, pour démêler nombre de sophismes dans tous leurs raisonnemens. Les Lecteurs instruits savent à quoi il faut s'en tenir avec les Anglois en fait de Commerce. REM. DU TRAD.

subsistoit. Dans l'action dont il s'agit, les Amiraux Anglois & Hollandois se distinguerent extrêmement contre un ennemi fort supérieur. Le combat dura quatre jours consécutifs sans que la victoire se déclarât pour aucun des deux partis, mais la Compagnie fit une grande perte, un de ses plus beaux Vaisseaux ayant été brûlé : mais elle eut la satisfaction que la perte de l'ennemi fût beaucoup plus grande, & que ses Etablissemens à Surate, & en d'autres endroits dans les Golphes de Cambaye & d'Ormus ne furent point inquiétés (*a*). Il y eut plusieurs autres actions où les Portugais n'eurent d'autre avantage que la supériorité de forces. Comme ces actions n'eurent aucunes suites décisives ou importantes pour la Compagnie, nous les passerons sous silence, renvoyant le Lecteur au Recueil de *Harris*, où il en trouvera une ample Relation (*).

Section III. *Démêlés entre les Anglois & les Hollandois : Affaire d'Amboine.*

Tan-

(*a*) *Lediard* Nav. Hist. sub ann. 1625.

(*) Ce fut effectivement un point capital pour la Compagnie d'avoir dépossédé les Portugais d'Ormus, & qui auroit été suivi de grands avantages, si les Guerres Civiles n'avoient entierement arrêté le Cours du Commerce des Indes. C'est une chose digne de l'attention du Lecteur, qu'une courte relation de l'Etablissement des Portugais à Ormus, & de la maniere dont les Anglois étendirent leurs privileges. *Shah Ayas* s'étant rendu maître des Provinces qui sont le long du Golphe Persique, passa dans l'Isle & bâtit la ville d'Ormus, dans le dixieme siecle. Les Portugais la conquirent en 1508, du tems de *Safodin*, qui étoit tributaire du Roi de Perse. *Albuquerque* côtoyant l'Arabie, apprit qu'il y avoit de la mesintelligence entre le Shah & la Ville d'Ormus, à l'occasion du Viceroi ou Gouverneur; il se présenta avec sa Flotte devant la ville, défit l'Escadre & les Troupes de Perse, & attaqua la ville avec tant de furie que le Viceroi fut obligé de capituler à des conditions honteuses. Il reconnut le Roi de Portugal pour son Souverain, s'engagea à payer tribut aux Portugais, & permit à d'*Albuquerque* de construire un Fort qui commandoit entierement la ville.

Les Maures, opprimés par les Portugais, entreprirent plusieurs fois de se délivrer du joug de ces Maîtres tyranniques ; mais la vigilance des Portugais rendit non seulement tous leurs efforts inutiles, mais leur assura tout le commerce de ces Pays-là. Ce fut par grace que l'on permit à *Safodin* de demeurer à quelques milles de la ville, dont il avoit été Souverain. Shah *Abbas* ayant eu quelque sujet de se plaindre de l'insolence des Portugais, & sur-tout de la protection qu'ils avoient accordée à un Italien, nommé *Gabrieli*, qui s'étoit enfui de Perse, ce Prince engagea les Anglois à se liguer avec lui, pour prendre la ville d'Ormus & pour en chasser les Portugais. Ce grand Prince, également illustre par sa valeur & par son équité, n'ayant point de Flotte, avoit été obligé de souffrir pendant longtems les insultes que les Bâtimens légers des Portugais faisoient sur ses côtes. Ils l'avoient fait avant son tems, & ils continuerent à le faire pendant les premieres années de son regne. Fatigué enfin des plaintes de ses Sujets, que ces impérieux Conquérans dépouilloient & pilloient, il chercha à y remédier, d'abord en encourageant les Anglois à établir un Comptoir à *Jasques*. Le Chevalier *Thomas Roe*, étant alors Ambassadeur à la Cour de Perse, le Shah communiqua à ce Ministre son dessein de chasser les Portugais du Golphe. On convint enfin que les Anglois assisteroient le Roi par une Flotte, moyennant certains privileges qu'il accorderoit à la Compagnie; qu'il envoyeroit une Armée de terre, & payeroit tous les frais de l'entreprise. Selon les conventions le Shah envoya une armée de quarante-mille hommes, avec des barques pour les transporter dans l'Isle; en même tems la Flotte Angloise, composée de cinq vaisseaux bien pourvus d'hommes, & qui avoient ensemble quarante pieces de canon, investirent la place par mer, après avoir battu les Frégates Portugaises. Le feu terrible du Fort coula à fonds un des Vaisseaux Anglois, dont on avoit débarqué les canons, afin d'en faire une batterie pour foudroyer le Fort. On l'attaqua si vivement par terre & par mer qu'en moins de deux mois les Portugais capitulerent, à condition de laisser les fortifications dans leur entier

SECTION III. *Démêlés entre les* Anglois *& les* Hollandois: *Affaire d'*Amboine.

Tandis que les Anglois étoient attaqués de tous côtés à force ouverte, ou par des ruſes, à guerre déclarée, ou par de feintes démonſtrations d'amitié, les affaires de la Compagnie ſe trouverent ſur un mauvais pied, & étoient peu s'en faut entierement ruinées. Pour remédier à un mal qui alloit en empirant, *Charles* jugea à propos d'accepter les propoſitions que firent quelques Marchands de Londres d'envoyer une Eſcadre aux Indes, pour faire revivre le Commerce, mais ſans préjudice des intérêts & des droits de la Compagnie. Bien-que cela fût contraire à la Patente de la Compagnie, non ſeulement elle ne s'oppoſa point à cette entrepriſe, mais elle la favoriſa, connoiſſant l'impuiſſance où elle étoit de ſe ſoutenir ſeule contre la puiſſance des Hollandois, & que du ſuccès de cette Eſcadre dépendoient ſes eſpérances pour l'avenir. On expédia donc une Commiſſion pour certaines perſonnes, qui y étoient nommées, par laquelle ils étoient autoriſés d'envoyer un nombre fixé de Vaiſſeaux dans l'Orient; & en vertu de cette commiſſion on équippa ſix grands Vaiſſeaux (*a*). On ne dit point en quelle année cette expédition fut entrepriſe; mais les circonſtances ſemblent indiquer que c'eſt celle à laquelle le Prince *Robert* s'intéreſſa ſi fortement, lorſqu'on avoit deſſein de faire un Etabliſſement à *Madagaſcar*. Le Chevalier *Guillaume Courton*, un des grands promoteurs de cette entrepriſe, avança pour ſa part une prodigieuſe ſomme, qui alloit à cent-vingt-mille Livres ſterling pour l'équippe-

Propoſitions de quelques Marchands de Londres *acceptées, & mauvais ſuccès de leur premiere Expédition.*

(*a*) *Dodſley's* Hiſt. of the Eaſt Indies, Vol. II.

& de ſe retirer ſans rien emporter. Le butin, qui fut immenſe, ſe partagea également entre les Perſans & les Anglois, & ceux-ci furent recompenſés non ſeulement par une exemtion parfaite de tous droits, mais encore par la moitié de ceux qui ſe levoient dans le Golphe. Le Capitaine *Hamilton* dit que les richeſſes qu'ils trouverent à Ormus étoient ſi prodigieuſes, que la Tradition porte qu'on les meſuroit à pleines chaloupes; qu'il y en eut une aſſez profonde, dans laquelle un Officier jettoit toujours de l'argent, & que le Boſſeman du vaiſſeau, qui s'y trouvoit, jura en colere, que pour chaque poignée qu'il y jetteroit, il en jetteroit deux dans la mer; qu'il ne ſavoit pas ce qu'il falloit pour les contenter, ſi une pleine chaloupe d'argent ne ſuffiſoit pas. Quoique l'on ne doive pas prendre cette hiſtoire au pied de la lettre, elle prouve que les richeſſes qu'on prit étoient immenſes. C'eſt ainſi que les Anglois acquirent un Etabliſſement ſolide dans le Golphe. Les conditions faites avec le Shah furent obſervées exactement juſqu'en l'année 1680, que la Compagnie Angloiſe manqua à l'engagement qu'elle avoit pris d'aſſurer la navigation dans le Golphe. Les Perſans s'appercevant qu'elle avoit trop peu de forces pour repouſſer les inſultes des Arabes leurs voiſins, s'emparerent de la moitié des droits aſſignée aux Anglois, & leur allouerent onze-cens Tomans, ou trois-mille-trois-cens Livres ſterling (1). [Nous aurions pu nous diſpenſer de donner cette Note, qui n'eſt à peu de choſe près qu'une répétition d'une autre, que l'on trouve dans la Section II. de ce Chapitre, mais nous avons jugé à-propos de l'inſérer pour faire remarquer que nos Auteurs ont été tellement occupés dans celle-ci à déclamer injurieuſement contre les Hollandois, qu'ils ont manqué d'attention pour d'autres choſes. Cette Note eſt remplie de fautes dans l'Original. 1. On fait bâtir la ville d'Ormus par *Shah Abbas* dans le dixieme ſiecle; j'ai ſubſtitué *Ayaz*, à qui l'on attribue la fondation de cette ville. 2. On parle de l'Etabliſſement des Portugais à *Gamron*, & il eſt évident qu'il s'agit d'Ormus, comme je l'ai mis. 3. On fait prendre Ormus par les Portugais en 1608, au-lieu de 1508. 4. On nomme *Thomas Moore*, l'Ambaſſadeur Anglois qui traita avec *Shah Abbas*, & l'on peut voir dans la Section II. que c'étoit *Thomas Roe*. REM. DU TRAD.]

(1) *Harris* Vol. II. B. 1. C. 2. *Hamilton*, [Vol. I. p. 104. *Dodſley*, Vol. II.

pement de la Flotte & pour la cargaiſon des Vaiſſeaux. Le ſuccès que cette Flotte eut dans les Indes répondit à la grandeur des préparatifs & aux plus flatteuſes eſpérances: mais les Hollandois, qui ne redoutoient rien à l'égal du renouvellement du Commerce des Anglois immédiatement avec les Indiens, parcequ'ils vouloient demeurer en poſſeſſion de l'avantage d'acheter de la premiere main, attaquerent la Flotte à ſon retour d'une maniere qui fut tout-à-fait ruineuſe pour cette expédition, puiſque dans cette action, deux des plus grands Vaiſſeaux Anglois furent coulés à fond avec tout leur équipage & leur cargaiſon: l'un valoit cent-cinquante-mille Livres ſterling (*a*).

Section III. *Démêlés entre les Anglois & les Hollandois: Affaire d'Amboine.*

Cette disgrace ne découragea pas cependant les Marchands. La richeſſe des cargaiſons excita en eux un deſir de gagner plus fort, que la crainte & le riſque de perdre. Ainſi les mêmes Négocians envoyerent l'année ſuivante ſept autres Vaiſſeaux, qui eurent le même ſort que les premiers. Ils furent très-bien reçus par-tout aux Indes, ſe défirent de leurs cargaiſons, & employerent leur argent très-avantageuſement. Mais en revenant richement chargés, ils furent encore attaqués & défaits par les Hollandois. On attribua entierement ce malheur à la néceſſité où ils ſe trouverent de ſe ſéparer, & de faire des voyages en différens lieux des Indes. Un des Vaiſſeaux ayant échoué ſur l'Iſle Maurice devint la proye des Hollandois, & les propriétaires y perdirent réellement dix-mille Livres ſterling, nonobſtant l'humanité prétendue des Hollandois, & les démonſtrations d'amitié & de ſecours. Un autre fut rencontré par deux Vaiſſeaux de guerre de la Compagnie Hollandoiſe, qui l'attaquerent ouvertement, & le prirent avec une cargaiſon qui valoit ſoixante-quinze-mille Livres ſterling, après avoir fait périr le Capitaine & la moitié de l'équipage. Ceux qui reſtoient furent conduits à Batavia, où on les mena en triomphe par les rues avec le Pavillon Anglois, expoſés aux inſultes & aux huées de la populace (*b*). Cette disgrace ruina ſans reſſource la plupart des propriétaires, & découragea les autres de la pourſuite d'une entrepriſe dont ils n'avoient que des pertes à attendre. C'eſt ainſi qu'échoua le projet formé par ces zélés Citoyens pour rétablir le Commerce d'Angleterre dans les Indes Orientales; projet auſſi glorieux dans ſon principe, que malheureux dans ſon iſſue.

Seconde Flotte attaquée par les Hollandois.

Le Roi *Charles*, nonobſtant toutes les difficultés contre leſquelles il avoit à lutter, & tous les embarras où il ſe trouvoit, qui mirent obſtacle au ſuccès de ſes louables intentions, ne négligea pas néanmoins le ſoin des affaires de la Compagnie. Remontrances, Lettres, Menaces tout fut mis pluſieurs fois en œuvre, mais ſans autre ſuccès que le miſérable équivalent ou la reſtitution de quatrevingt-cinq-mille florins; ſomme qui n'approchoit pas de la centieme partie de la valeur des pertes, & des ſuites qu'elles avoient eues (*c*).

Efforts de Charles I. pour obtenir réparation.

Les Hollandois triomphoient ainſi ſans rivaux dans l'Orient, tandis que la Compagnie Angloiſe fut non ſeulement contrainte d'abandonner ſes légitimes droits, mais le Commerce en général durant pluſieurs années; les troubles du Royaume empêchant de penſer à des intérêts ſi éloignés, nous ſommes obligés de paſſer entierement ſous ſilence la ſuite de ce regne infortuné;

(*a*) *Dodſley* ubi ſup. Vol. II. (*b*) *Harris* Collection Vol. II. (*c*) *Dodſley* l. c.

SECTION III.

Démêlés entre les Anglois *& les* Hollandois: *Affaire d'*Amboine.

né; on ne trouve aucun monument de ce qu'a fait la Compagnie pendant nombre d'années, ſuppoſé qu'elle ait ſubſiſté comme Compagnie durant cet intervalle. Tels furent les triſtes influences que les troubles domeſtiques eurent ſur le Commerce du dehors, & cela dans une conjoncture fort critique, lorſqu'il auroit pu être porté fort loin, & devenir une ſource de richeſſes & de gloire pour la Nation. C'eſt réellement une triſte & affligeante ſcene, qui n'a jamais été miſe clairement ſous les yeux d'un Lecteur Anglois; mais l'offrir à-préſent & la tracer au travers d'un labyrinthe de funeſtes effets, ce ſeroit écrire une Tragédie & non une Hiſtoire.

Efforts des Hollandois *pour ruiner entierement le Commerce des* Anglois. *Traité avec* Cromwel.

Les immenſes richeſſes, & les forces maritimes que les Hollandois avoient acquiſes, les porterent à vouloir s'aggrandir davantage par l'entier abbaiſſement de notre puiſſance ſur mer. Ce qui leur fit concevoir ce deſſein, ce fut l'opinion que le Parlement, qui n'avoit qu'une autorité précaire, riſqueroit difficilement de s'engager dans une guerre étrangere dans un tems où l'on ne faiſoit que reſpirer, après avoir eſſuyé les travaux & les malheurs des Guerres Civiles. Mais les Hollandois ſe tromperent dans leur calcul; car quelque injuſtement que le Parlement eût acquis l'autorité qu'il avoit, il faut avouer qu'il en fit uſage dans cette occaſion pour maintenir l'honneur de la Nation. La guerre fut déclarée entre les deux Républiques: les Hollandois furent juſtement punis de leur inſolence, & eurent ſujet de ſe repentir d'avoir été les aggreſſeurs (*a*). Après avoir fait des pertes réitérées ſur mer, ils furent contraints de demander la paix, qu'on leur accorda, & qui fut ſignée à Weſtminſter le 5 d'Avril 1654. Par ce Traité ils firent à *Cromwel* la ſatisfaction qu'ils avoient refuſée aux Rois *Jaques* I. & *Charles* I. La nouvelle révolution, qui mit le Gouvernement du Royaume entre les mains d'un Tyran, élevé à ce haut point de grandeur par les intrigues & le crédit de la Hollande, n'opéra rien en faveur des Hollandois dans cette occaſion. Il faut avouer que ſur cet article *Cromwel* remplit ſon devoir avec toute la dignité d'un Roi. Oubliant les obligations perſonnelles qu'il avoit à cette Nation, où il s'agiſſoit de l'honneur & de l'intérêt de l'Angleterre, le Protecteur voulut donner la Loi, & preſcrire les conditions. Il fut ſtipulé dans le vingtſeptieme Article du Traité: „ Que les Etats-Généraux feront juſtice „ de ceux qui ont eu part au maſſacre d'*Amboine*, la République d'Angle„ terre ne pouvant qualifier autrement cette action, au moins s'il en reſte „ encore quelqu'un en vie". On nomma des Commiſſaires, qui s'aſſemblerent à *Goldmiths-Hall*, dont la déciſion devoit finalement terminer les griefs des deux Compagnies, qui ſeroient portés devant eux. Les Anglois produiſirent un compte de leurs pertes, outre celle de leurs établiſſemens, qui montoit à deux millions - ſix - cens - quatrevingt - quinze - mille, neuf-cens-quatrevingt - dix - neuf Livres ſterling & dix - neuf ſchelings; laquelle ſomme étoit ſpécifiée en quinze Articles, clairement prouvés. D'autre part, les Commiſſaires Hollandois contrebalancerent cette prétention par une autre, qui n'étoit ni ſpécifiée ni prouvée, de huit - cens - cinquante - mille Livres ſterling. Après avoir peſé les preuves des prétentions réciproques, la Sentence, nommée

Commiſſaires pour terminer les différends des deux Compagnies.

(*a*) Parliament Hiſt. ſub ann. 1654. *Harris*, Vol. II. *Dodſley*, Vol. II.

mée *Réglement*, fut rendue le 30 d'Août 1654. Après avoir rapporté au long les demandes réciproques, on continue en ces termes. „ Toutes les- „ quelles plaintes, demandes & prétentions, nous ont été préſentées par les „ Députés des Compagnies Angloiſe & Hollandoiſe, avec quantité de Docu- „ mens, d'Actes & de Pieces juſtificatives, tant pour appuyer leurs pré- „ tentions reſpectives, que pour infirmer celles de leur partie; & enfin la „ déciſion ſur toute cette affaire a été remiſe à nous les ſuſdits Commiſſai- „ res par les Députés des deux Compagnies. Sur quoi nous les ſusnommés „ *Jean Exton*, *Guillaume Turner*, *Guillaume Thompſon*, *Thomas Kendal*, „ *Adrien d'Almonde*, *Chriſtian de Rodenburch*, *Louis Ouwens*, & *Jaques* „ *Oyſſal*, après avoir vu, lu, examiné & peſé tous ces Documens, Actes „ & Pieces juſtificatives produites par les deux parties, & toutes les autres „ choſes qui nous ont paru néceſſaires pour découvrir la vérité: deſirant „ de reconcilier les deux ſuſdites Compagnies, & d'établir entre elles une „ union perpétuelle, nous, en vertu du pouvoir & de l'autorité qui nous „ a été donnée par le très-haut Lord Protecteur d'Angleterre, d'Ecoſſe „ & d'Irlande, & par Leurs Hautes Puiſſances les Etats-Généraux des Pro- „ vinces-Unies, avons décidé, défini, déterminé, & par ce préſent Ré- „ glement décidons, définiſſons, & déterminons comme il s'enſuit.

„ Nous éteignons, annullons & anéantiſſons à jamais tous différends, „ procès, prétentions, tant celles qui ſont contenues dans les Actes & Mé- „ moires mentionnés au long, que toutes autres, quelles qu'elles ſoient, que „ la Compagnie Angloiſe des Indes Orientales pourroit avoir contre la Com- „ pagnie Hollandoiſe, ſans en excepter aucune de quelque qualité, nature „ ou genre qu'elle puiſſe être. En particulier nous ſtatuons & ordonnons, „ que la ſuſdite Compagnie Angloiſe ne pourra rien prétendre en au- „ cun lieu de la Compagnie Hollandoiſe, non pas même ſous le nom de „ Douane ou de Péage à Ormus, à Gamron, ou en quelque autre endroit „ de Perſe que ce ſoit; enſorte que les Hollandois ne pourront être inquié- „ tés par les Anglois à cet effet, ni ſous aucun autre prétexte que ce ſoit. „ Sans préjudice néanmoins des droits & prétentions de la Compagnie An- „ gloiſe contre le Roi de Perſe, & contre tous autres, excepté les Hollandois.

„ De la même maniere nous éteignons, annullons & anéantiſſons à jamais, „ ſans qu'elles puiſſent être renouvellées en aucun tems, ſous aucun prétexte „ & par qui que ce ſoit, toutes les plaintes, prétentions &c. de la Compa- „ gnie Hollandoiſe contre celle d'Angleterre, de quelque eſpece, qualité & „ nature qu'elles ſoient.

„ Nous ſtatuons que la Compagnie Hollandoiſe reſtituera à celle d'Angle- „ terre l'Iſle de *Pouleron*, dans l'état où elle eſt; étant permis aux Hollandois „ d'en emporter tous les uſtenſiles, armes & munitions de guerre, les mar- „ chandiſes, les meubles, & tous les effets mobiliaires qu'ils pourront y avoir.

„ Enfin nous déclarons & ordonnons, que la Compagnie Hollandoiſe paye- „ ra à celle d'Angleterre quatrevingt-cinq-mille Livres ſterling, à Londres, „ moitié dans le mois de Janvier prochain, & l'autre moitié dans le mois „ de Mars ſuivant, ſtile d'Angleterre. Et par ce moyen toutes les préten-

Section III. *Démêlés entre les Anglois & les Hollandois: Affaire d'Amboine.* — *Réglement.*

SECTION III. *Démêlés entre les* Anglois *& les* Hollandois: *Affaire d'*Amboine.

„ tions tant desdites Compagnies, que des particuliers de chaque Nation „ demeureront éteintes & annullées.

„ Nous avons vu, lu, & examiné toutes les plaintes & demandes qui „ nous ont été préſentées en leur tems, au nom de quelques particuliers „ Anglois, qui prétendent avoir ſouffert des injures & des pertes à Am„ boine en l'année 1623; & d'autre part nous avons entendu & peſé ce „ que les Députés de la Compagnie Hollandoiſe ont allégué & produit pour „ leur défenſe: & nous Commiſſaires ſuſdits, conſidérant qu'outre les ſous„ nommés, perſonne ne s'eſt adreſſé à nous pour produire des plaintes ou „ prétentions dans le tems requis, après lequel il n'eſt plus permis d'en „ préſenter, & ſouhaittant qu'il ne reſte plus aucun ſujet de plainte, & que „ tout ſujet de querelle & de diſpute ceſſe, après avoir mûrement conſidéré „ & peſé tout: en vertu du pouvoir & de l'autorité &c. nous ſtatuons & „ ordonnons, que toutes plaintes, actions, & prétentions des Anglois, tant „ publiques que particulieres, au ſujet de quelque perte ou injure ſoufferte „ à Amboine en l'année 1622 Stile d'Angleterre, & 1623 N. St. ſeront „ éteintes, terminées & miſes en oubli, & que perſonne, quel qu'il ſoit, „ n'entrera en diſpute à cette occaſion, ne troublera ni n'inquiétera la Com„ pagnie Hollandoiſe, ni aucun Hollandois ſous ce prétexte. D'autre côté „ nous ſtatuons & ordonnons que ladite Compagnie Hollandoiſe payera „ ici à Londres, avant le premier de Janvier prochain, ſept-cens Livres „ ſterling à *Guillaume Towerſon*, neveu & adminiſtrateur de feu *Gabriel To„ werſon*, mort à Amboine. A *Guillaume Colſon*, frere de *Samuel Colſon* &c. „ quatre-cens-cinquante Livres ſterling. A *Jaques Bayles*, adminiſtrateur „ des effets de *Jean Powell*, trois-cens-cinquante Livres ſterling. A *Antoine „ Ellingham*, adminiſtrateur des effets de *Guillaume Grigg*, deux-cens Livres „ ſterling. Aux adminiſtrateurs de *Jean Wallerel* deux-cens Livres ſterling. „ A *Jeanne Webber*, adminiſtratrice des effets de *George Sharrock*, cent„ cinquante Livres ſterling. A *Jean & Elizabet Collins*, enfans & héri„ tiers d'*Eduard Collins*, quatre-cens-ſoixante-cinq Livres ſterling. Aux ad„ miniſtrateurs de *Jean Beaumont* trois-cens Livres ſterling. A *Jeanne Web„ ber*, veuve & adminiſtratrice de *Guillaume Webber*, deux-cens Livres ſter„ ling. A *Jaques Bayles*, adminiſtrateur des effets d'*Ephraïm Ramſey* trois„ cens-cinquante Livres ſterling. Aux exécuteurs du Teſtament de *Brabro„ ſée* cinquante Livres ſterling, & aux adminiſtrateurs des effets d'*Emanuel „ Thompſon* deux-cens Livres ſterling, faiſant enſemble la ſomme de trois„ mille-ſix-cens-quinze Livres ſterling, qui ſeront payées ici à Londres „ avant le mois de Janvier prochain. Et à cette condition nous inſiſtons que „ leurs prétentions & pourſuites ceſſent entierement ſans que perſonne en„ treprenne jamais de les renouveller (*a*)".

Comme cette Sentence, ce Réglement, ou cette Déciſion fut exactement exécutée auſſitôt que faite, on doit la conſidérer comme déciſive entre les Hollandois. Ils reconnoiſſoient tacitement par ces petites & peu conſidérables conceſſions & ſatisfactions aux repréſentans des infortunés Anglois maſſacrés

(*a*) *Harris*, Vol. II. p. 455.

SECTION III.

Démêlés entre les Anglois & les Hollandois : Affaire d'Amboine.

facrés à Amboine, l'injuſtice de leurs procédures; à moins que l'on ne diſe que cet aveu a été extorqué par la force, comme la Confeſſion des Anglois. Ce Traité remit les affaires de la Compagnie ſur pied; il rendit la vie au Commerce, & inſpira aux particuliers cette indépendance & cette liberté d'action & de ſentiment, qu'ils voyoient appuyées par l'Autorité publique. Les affaires de la Compagnie ſe rétablirent au point, que l'on fit, ſous la protection de Cromwel, une ſouſcription de huit-cens mille Livres ſterling (*a*).

Telle étoit la face des affaires lorſque *Charles* II. fut rétabli par l'adreſſe & les intrigues de *Monk*, de même que l'ancienne conſtitution. Une des premieres choſes qu'il fit, ce fut d'accorder à la Compagnie l'appui, & la protection néceſſaire pour faire revivre & affermir ſon Commerce. Il lui accorda une nouvelle Patente, datée du 3 Avril 1661, lui permettant d'exporter en argent la valeur de cent-cinquante-mille Livres ſterling à chaque voyage, moyennant qu'on exportât pour pareille ſomme de marchandiſes étrangeres. Il confirma ſon droit excluſif, & lui donna celui de permettre à des Marchands particuliers de trafiquer d'un Port des Indes à l'autre, ſous le nom de Marchands du Pays. La Compagnie obtint auſſi l'Autorité Civile & Militaire, avec le pouvoir de faire la guerre ou la paix avec les Princes infideles des Indes. Il y avoit cependant cette Clauſe, que ſi cette Patente ſe trouvoit préjudiciable à la Nation, elle ſeroit nulle & ſans effet, en avertiſſant trois ans d'avance.

Patente accordée par Charles II. avec de nouveaux privileges.

Auſſitôt que le Roi eut commencé à négocier ſon mariage avec l'Infante de Portugal, on réſolut de profiter de cette occaſion pour obtenir à titre de Dot de l'Infante, la Ceſſion de quelque bon Port pour la Compagnie des Indes. C'eſt ainſi qne l'importante Iſle de *Bombay* tomba entre les mains des Anglois, à qui elle a toujours reſté, & elle eſt devenue un des Etabliſſemens les plus avantageux des Indes. Il eſt vrai que la terre y eſt ſtérile, & l'air mal-ſain, mais ſa ſituation la rend importante, & les ſuccès que la Compagnie a eus enſuite, démontrent que c'eſt une des meilleures acquiſitions qu'elle ait jamais faite. Après le mariage du Roi on envoya une Eſcadre, ſous les ordres du Lord *Marleburgh*, pour prendre poſſeſſion de cette Iſle, & la recevoir des mains du Viceroi, à qui Sa Majeſté Portugaiſe avoit envoyé les ordres néceſſaires. Ce Seigneur mit à la voile avec cinq Vaiſſeaux de guerre, ayant à bord le Chevalier *Abraham Shipman*, nommé Gouverneur, & ils arriverent à *Bombay* au mois de Septembre 1663, après un fort heureux voyage.

Bombay donnée en dot à l'Infante de Portugal.

Eſcadre qu'on y envoye.

Le Viceroi étoit prêt à exécuter les ordres du Roi, mais la forte oppoſition du Clergé, qui refuſa de céder l'Iſle à des Hérétiques, effraya le Viceroi, & le détermina à garder ſa nouvelle Dignité (*b*). Il y a de l'apparence que l'ambition eut part auſſi bien que la Religion à la conduite du Viceroi: ce qu'il y a de certain, c'eſt que le refus opiniâtre qu'il fit de remettre l'Iſle, obligea le Lord *Marleburgh* d'aller avec ſa Flotte à la Rade de *Soualy*, pour prendre des rafraîchiſſemens. Le Gouverneur de Surate, qui avoit l'Iſle de *Bombay* ſous ſa juriſdiction, menaça le Comptoir des Anglois de Surate,

On refuſe de la remettre au Roi d'Angleterre.

(*a*) *Harris*, Vol. II. p. 455. & *Dodſley* Vol. II. (*b*) *Hamilton*, V. I.

SECTION III.

Démêles entre les Anglois *& les* Hollandois: *Affaire d'*Amboine.

rate, ſi les Troupes Angloiſes ne ſe rembarquoient, parceque c'étoient pour lui des voiſins trop redoutables pour ne pas les appréhender. Après avoir pris les proviſions néceſſaires, Mylord partit avec deux Vaiſſeaux pour l'Angleterre, au mois de Janvier 1664, laiſſant le reſte de l'Eſcadre au Chevalier *Shipman*, pour paſſer la Mouſſon de l'Ouëſt dans quelqu'un des Ports les plus voiſins. Durant ce tems-là il enterra plus de deux-cens de ſes gens dans *Anjedive*, Iſle déſerte, où il paſſa l'hiver, & demeura depuis le mois d'Avril juſqu'au mois d'Octobre. La Mouſſon étant paſſée, la Flotte mit à la voile, & ſe rendit à *Bombay*. A ſon arrivée le Chevalier *Shipman* menaça le Viceroi & le Clergé, qui s'oppoſoit à la reddition de l'Iſle, du reſſentiment des Rois d'Angleterre & de Portugal, s'ils s'obſtinoient à refuſer d'obéir aux ordres de Leurs Majeſtés. Quelques Portugais, qui n'avoient pas oublié les exploits de *Cromwel*, & qui firent réflexion ſur ce que les Flottes Portugaiſes & Eſpagnoles avoient ſouffert de la part des Républicains Anglois, conſeillerent aux Eccléſiaſtiques de rallentir leur zele. Enfin la crainte l'ayant emporté ſur la Religion, ils conſentirent à un Traité, par lequel on laiſſoit aux habitans le libre exercice de leur Religion & la paiſible poſſeſſion de leurs biens, ſous l'autorité de la Couronne d'Angleterre (*a*). Le Chevalier *Shipman* étant mort, M. *Cook* qui le ſuivoit en rang ſigna le Traité, & prit poſſeſſion de l'Iſle au nom du Roi ſon Maître, en qualité de Gouverneur. Il ſe mit d'abord à y conſtruire un Fort; mais il fit une faute capitale en concluant le Traité, de n'y pas comprendre les dépendances de *Bombay* juſqu'à *Verſica*, ce qui depuis a été une pomme de diſcorde. Le Fort fut bâti régulierement; M. *Cook* fit accommoder un vieux Bâtiment quarré pour lui-même comme Gouverneur; mais M. *Hamilton* remarque que ni lui, ni quelques-uns de ſes Succeſſeurs n'ont point penſé à bâtir d'Egliſe.

Elle eſt remiſe aux Anglois.

Bombay *cédée à la la Compagnie.*

Le Commerce de *Bombay* devint très-floriſſant, mais comme les revenus de l'Iſle ne défrayoient pas les dépenſes néceſſaires pour la garder, cela joint à d'autres raiſons de Politique & de Commeree, obligea la Couronne à la céder à titre de Fief mouvant à la Compagnie, qui l'a conſervée juſqu'à préſent de cette maniere (*b*). Le Fort étoit déja tracé & les fondemens étoient poſés, lorſque le Chevalier *George Lucas* arriva d'Angleterre avec deux Vaiſſeaux; mais les affaires ayant été accommodées avant ſon arrivée, il n'y demeura que juſqu'au mois de Janvier *1666*, & retourna en Angleterre, laiſſant le Gouvernement ſur le pied où il l'avoit trouvé entre les mains de M. *Cook* & du Conſeil, ſous l'autorité du Comptoir de Surate. M. *Cook* fit paroître ſon ignorance en fait d'Architecture, en bâtiſſant le Fort dans la place où il eſt, qui eſt ſouverainement incommode; & il ne fit pas une moindre faute en qualité d'Ingénieur, le Fort étant commandé par une montagne qu'on appelle *Dangerée*, qui n'en eſt qu'à environ huit-cens pas. On éprouva les conſéquences de ce mauvais choix en 1689, lorſque le Mogol inveſtit le Fort avec une armée. M. *Cook* eſt d'autant plus blâmable, que ſans rien entendre à l'Architecture & au Génie, le ſeul bon-ſens lui indiquoit une ſituation plus commode, à une diſtance de cinq-cens pas du côté du

(*a*) *Hamilton* l. c. *Harris* Vol. II. (*b*) *Rapin* ſous ce Regne.

du Sud (*). On bâtit outre cela plusieurs autres petits Forts & des Redoutes, en des endroits convenables, pour mettre l'Isle en sureté contre les invasions (a). SECTION III.

Démêlés entre les Anglois & les Hollandois: Affaires d'Amboine.

En attendant, les Hollandois avoient poussé pendant plusieurs années le projet depuis longtems concerté de se rendre seuls les maîtres du Commerce des Indes. Le regne précédent les avoit mis en état d'exécuter en grande partie ce dessein; pendant l'interregne le Commerce commença à se ranimer, & la Cour étant entrée dans des vues avantageuses à cet égard, la Compagnie recommença à faire quelque figure aux Indes. Les Hollandois résolurent d'y mettre obstacle par une voye aussi efficace que l'auroit été une attaque ouverte, ce fut d'entretenir continuellement la guerre avec les Naturels, jusqu'à ce qu'ils les eussent contraints de chasser tous les Etrangers, à la réserve d'eux seuls (†).

La

(a) *Hamilton*, Vol. I. p. 85.

(*) Quant à la grandeur, à la figure & aux matériaux du Fort, il n'y a rien d'important à reprendre, dit M. *Hamilton*. C'est un quarré régulier, dont le polygone extérieur est d'environ cinq-cens pas, & bâti d'une excellente pierre dure. On y peut mettre cent pieces de canon, & c'est tout ce que l'on peut en dire de bon. Il n'y a pas une seule source d'eau douce, ce qui seul en cas de siege rend toutes les fortifications inutiles; puisqu'avec un peu de patience les ennemis peuvent l'obliger à se rendre à discrétion (1).

(†) Nous trouvons dans le premier volume du laborieux & infatigable *Ralph*, une liste des dommages & pertes dont les Anglois demanderent satisfaction en 1663. Voici les Articles présentés par la Compagnie des Indes.

I. Le Vaisseau *May Flower*, Capitaine *W. Curtis*, fut empêché de faire Commerce à *Achen*, par le Commandant Hollandois *Balthazar* en 1658, nonobstant la permission de la Reine; le même Hollandois se saisit de trois-mille-huit-cens-soixante-dixhuit Livres de poivre, & *Curtis* fut obligé de s'en retourner à vuide.

II. Le Gouverneur de Batavia empêcha en 1658 le Vaisseau *Le Dragon*, Capitaine *N. Badliford*, de trafiquer à *Bantam*, & après de longs délais l'obligea de partir sans charge. Cela l'obligea de demeurer aux Indes jusqu'à ce que ses provisions fussent consommées, & de s'en retourner ensuite dans une mauvaise saison, ce qui fut cause de sa perte. C'est ce que l'on ignoroit encore à Londres, le 10 de Janvier 1658-59.

III. Le Vaisseau l'*Avis*, Capitaine *R. Mayne*, fut contraint de la même maniere en 1658 de partir de Bantam à vuide. On n'en savoit rien à Londres en 1659.

IV. Le Vaisseau *Marygold*, Capitaine *J. Cornis*, fut traité de la même façon, avec cette différence, que les Vaisseaux Hollandois qui étoient dans le Port de Bantam, firent feu sur lui.

V. Au mois d'Août 1659, *Pierre de Goyer*, le premier du Comptoir Hollandois à *Jambée* dans l'Isle du Sumatra, à la tête de quarante Hollandois & de cent-cinquante Esclaves armés, entra dans la Loge des Anglois au même lieu, & la pilla au grand dommage de la Compagnie.

VI. En 1659 quelques Vaisseaux Hollandois empêcherent le *Merchant's Delight*, Capitaine *J. Bell*, de trafiquer, & même d'entrer dans le Port de Bantam.

VII. Le *Marchand de Constantinople*, Capitaine *R. Brown*, faisant voile en 1659 entre Vingola & Goa sur la Côte des Indes, fut attaqué par une Flotte Hollandoise, qui lui enleva dixneuf-cens-soixante-dixhuit grenades, cinquante-neuf canons de fer, & trois mortiers de fonte.

VIII. Argent débourſé en provisions, munitions &c. pour les Hollandois en 1661.

Ce sont-là les Articles qui furent présentés par la Compagnie, & qui joints à ceux des Marchands des Indes Occidentales &c. servirent de fondement à la guerre qui suivit (2).

(1) *Hamilton* l. c. (2) *Ralph*, Vol. I. p. 100.

SECTION III. *Démêlés entre les Anglois & les Hollandois: Affaire d'Amboine.*

La guerre ne fut pas sitôt déclarée, qu'ils tournerent d'abord tout leur ressentiment contre les Anglois, & la supériorité de leurs forces aux Indes fut cause que le succès couronna généralement leurs entreprises. La paix s'étant conclue entre l'Angleterre & la Hollande, ils recommencerent avec les Indiens, & soutinrent le Prince de Java contre son pere, jusqu'à ce que les Javanois, pour leur propre conservation, fussent obligés d'exclure notre Compagnie. La perte de l'Etablissement Anglois à Bantam fit beaucoup de tort à ses affaires, desorte qu'elle se détermina de tenter de recouvrer à tout prix un poste si important pour son Commerce. On fit de grands & extraordinaires préparatifs pour cette entreprise; on équipa une Flotte de vingt-trois Vaisseaux, dont plusieurs étoient de soixante & de soixante-dix pieces, qui fut en état de faire voile en 1685. On y embarqua un Corps de huit-mille hommes de troupes réglées, & il n'y eut personne qui doutât qu'avec de pareilles forces les Anglois ne fussent en état de se rétablir à Bantam & d'humilier l'orgueil des Hollandois (*a*). Une Cour corrompue en décida autrement. La prodigalité engendra l'avarice, & cette insatiable passion fit perdre de vue au Ministere tous les principes d'honneur; étouffa la voix forte de la probité, de la conscience & du zele pour le Bien public. On mit un embargo sur cet armement durant neuf mois sous divers prétextes, mais dans la vue d'extorquer de grosses sommes à la Compagnie. Le tems s'étant enfin à peu près écoulé, l'Ambassadeur de Hollande arrêta entierement l'Expédition, par un présent de cent-mille livres qu'il fit à certaines personnes en crédit; action qui a imprimé une tache ineffaçable au regne mercenaire d'un Prince foible & débauché. C'est ainsi que l'intérêt & l'honneur du Royaume & les droits d'une Compagnie établie par les Loix, & favorisée par tous les prédécesseurs de ce Monarque, furent sacrifiés pour une médiocre somme d'argent. *Charles*, il faut l'avouer, entendoit le Commerce, & l'auroit encouragé, si ses passions déréglées, & la volupté, lui avoient laissé le tems de faire attention au bien de ses peuples. On a une preuve de ses dispositions dans les nouveaux privileges qu'il accorda à la Compagnie un an après son rétablissement. La Compagnie eut en son frere *Jaques II.* un plus puissant & plus zélé protecteur. *Charles* lui avoit accordé une nouvelle Patente la dixhuitieme année de son regne, & l'avoit étendue en la vingt-cinquieme; son successeur augmenta non seulement les privileges de la Compagnie, mais partagea en quelque façon avec elle la Souveraineté (*b*). Il lui accorda le droit de bâtir des Forteresses, de lever des Troupes, de juger par des Conseils de guerre, de battre monnoye &c. le tout dans la vue de la mettre en état de disputer le Commerce avec les Hollandois, & d'assurer ses Royaumes contre les usurpations à cet égard. Il n'y a pas de doute, qu'avec de si grands avantages & sous la protection d'un Prince qui entendoit & aimoit le Commerce, la Compagnie ne fleurît, ne devînt puissante, & qu'elle ne profitât de l'autorité dont le Souverain l'avoit revêtue. Il est vrai qu'el-

La Compagnie Angloise tâche de recouvrer Bantam.

La Corruption de la Cour d'Angleterre fait échouer ce dessein.

Jaques II. encourage la Compagnie.

(*a*) *Harris* Vol. II. Account of Commerce. *Hamilton* Vol. I.

(*b*) *Dodsley*, Vol. II.

qu'elle s'en ſervit de façon à en faire ſentir tout le poids à ſes compatriotes, ſans leur faire part d'aucun des avantages qu'elle en retiroit. Section III.

Démêlés entre les Anglois & les Hollandois: Affaire d'Amboine.

Ayant fait la dépenſe d'un ſi grand armement, la Compagnie fut obligée d'employer les Vaiſſeaux, mais ſes fonds ne ſuffiſant point pour faire la cargaiſon, elle envoya ordre à ſes Gouverneurs & à ſes Facteurs d'emprunter aux Indes telles ſommes qu'ils pourroient ſur le crédit de la Compagnie. Pluſieurs Navires demeurerent ſans charge, & on les fit ſervir pour le fret. Juſques-là la conduite de la Compagnie étoit dans les regles de la probité, mais ce qui ſuit étoit perfide, lâche & indigne de Sujets d'un Etat Civiliſé & Chretien. Le Capitaine *Hamilton*, qui paroît avoir été un honnête homme qui avoit du ſens, nous apprend qu'il a vu une Lettre des Gouverneurs de la Compagnie en Angleterre à leurs Facteurs, qui les chargeoit, après avoir fait valoir leur crédit autant qu'il ſeroit poſſible, de chercher querelle à leurs Créanciers, & de ne plus faire de commerce (*a*) méthode abrégée de payer ſes dettes, qui fait voir qu'il n'y a pas d'ingratitude & de lâcheté ſi noire, dont le cœur humain, poſſédé par l'avarice, ne ſoit capable (*).

Emprunt aux Indes. Honteuſe conduite.

Pluſieurs Auteurs attribuent toute cette affaire aux intrigues, à l'orgueil & à l'ambition du Chevalier *Joſias Child*, & de ſon frere M. *Jean Child*, fait Chevalier & Gouverneur de *Bombay*. La maniere arbitraire dont il gouverne

Abus que Sir Joſias Child & ſon frere font de leur pouvoir.

(*a*) *Hamilton*, Vol. I. p. 87. *Harris*, Vol. II.

(*) Mr. *Hamilton* dit (1) que Bombay fut gouvernée d'une maniere partiale, peu réglée & très-peu politique juſqu'à l'an 1674. Alors le Préſident *Aungier* réforma par ſa prudence & ſa modération divers abus qui s'étoient gliſſés ſous les Gouverneurs précédens. Ayant laiſſé le ſoin des affaires de Surate à des Lieutenans, il paſſa à Bombay, pour mettre cette Iſle en liberté, en y établiſſant l'adminiſtration de la Juſtice, qui juſqu'alors avoit été entre les mains d'un ſeul, qui diſtribuoit ſes faveurs au gré du Gouverneur. M. *Aungier* établit une Cour réglée, où toutes les cauſes devoient être portées & débattues; & cette maniere d'adminiſtrer la Juſtice ſubſiſta juſqu'à ce que le Chevalier *Jean Child* parvint au Gouvernement. M. *Aungier* fut le premier qui propoſa d'enfermer la ville depuis *Dungerée* juſqu'à la *Pointe de Mendhem*, cela ne s'exécuta pas néanmoins durant ſon adminiſtration. Cet ouvrage étoit deſtiné à augmenter la gloire de M. *Boon*, un des Gouverneurs ſuivans, qui paroît avoir été à juſte titre le Héros de notre vertueux Auteur, le Capitaine *Hamilton*. C'étoit une fortification très-néceſſaire pour ſe défendre contre les inſultes des voiſins inquiets & gueux du Continent, comme il parut dans la guerre avec *Connagee Angree*. L'année qui précéda l'arrivée de M. *Aungier*, les Hollandois envoyerent une Eſcadre & un Corps de troupes pour attaquer *Bombay*. On les reçut ſi chaudement à leur deſcente, & ils trouverent une réſiſtance ſi vigoureuſe, à laquelle ils ne s'attendoient point, qu'ils furent bien aiſe de renoncer à leur entrepriſe avec perte de trois-cens hommes. Les Gouverneurs de Bombay furent en général aſſez bons, au moins en comparaiſon de celui qui le devint en 1682. On dit que le Chevalier *Jean Child* aux Indes, & ſon frere qui étoit à la tête des affaires de la Compagnie en Angleterre, avoient fait une eſpece de complot de piller, de dépouiller, & d'opprimer tant les Anglois que les Indiens qui étoient ſous leur juriſdiction. Rapporter tout ce qui eſt dûement atteſté ſur leur ſujet, ce ſeroit faire un Libelle & non une Hiſtoire: ainſi nous le paſſerons ſous ſilence, ſouhaittant que toute cette affaire pût être enſévelie dans un éternel oubli.

(1) Vol. I. p. 189.

SECTION III.

Démêlés entre les Anglois & les Hollandois: Affaire d'Amboine.

verna, fut également onéreuse aux Marchands, tant Indiens qu'Anglois, & aux Troupes. Il diminua la paye des Soldats de trente pour cent, ce qui les aliéna entierement du Gouverneur, & les disposa à saisir la premiere occasion de procurer une révolution dans les affaires de l'Isle. Elle se présenta bientôt. *M. Ward*, beau-frere du Gouverneur qui l'avoit fait son Lieutenant, entretenoit une correspondance secrette avec le *Suajée*, l'invitant à faire descente dans l'Isle: l'affaire se découvrit, ce qui n'empêcha pas le *Suajée* de faire une tentative. Il envoya une Flotte de quatrevingt petits Bâtimens pour faire une descente, mais ils furent si chaudement reçus qu'ils se retirerent avec perte. On montra à *Ward* ses Lettres qu'on avoit interceptées, on lui ôta le Gouvernement, & on l'envoya avec ceux de sa faction au Chevalier *Jean Child* à Surate, qui étoit en ce tems-là le lieu de la résidence du Gouverneur. Les habitans de l'Isle s'étant emparés de l'autorité choisirent le Major *Kegwin*, Officier expérimenté, pour diriger le Militaire, & mirent le Capitaine *Thorburne* à la tête du Gouvernement Civil (*a*)

Révolte dans l'Isle.

Elle est appaisée. Cruauté & insolence du Général Child.

Les choses demeurerent dans cet état jusqu'à l'arrivée de la Frégate *le Phénix*, en 1685. On l'avoit dépêchée d'Angleterre, sur les représentations que le Chevalier *Jean Child* y avoit envoyées pour demander la restitution de l'Isle, & qu'elle fut remise sous l'obéissance de la Compagnie. On n'eut pas plutôt publié les ordres du Roi, & le pardon qu'il accordoit à tous ceux qui rentreroient dans le devoir, que tous les habitans se soumirent; mais pour leur sûreté ils dresserent quelques Articles, pour les faire signer par le Général *Child*, c'étoit le titre qu'il avoit alors, & par *Tyrrel* Capitaine de la Frégate. Ils stipulerent entre autres choses, que tous ceux qui souhaitteroient de retourner en Angleterre, auroient la liberté de partir, & de passer sur quelqu'un des Vaisseaux de la Compagnie. *Kegwin* profita de la liberté de partir, mais *Thorburne*, qui avoit famille & n'étoit pas riche, resta pour éprouver de nouveaux effets de l'inhumaine cruauté du Gouverneur (*b*). Ici se présente une indigne & noire scene d'iniquité, que l'honneur de la Nature Humaine nous oblige de supprimer. En effet le Général ne fut pas plutôt rétabli, qu'il exerça la tyrannie la plus effrénée, la plus insolente, & la plus orgeuilleuse. Non content d'opprimer *Thorburne* par les actions les plus artificieuses & les plus basses, deux autres sur-tout, dont la probité étoit en obstacle à ses desseins, furent les victimes de son injuste ressentiment. C'étoit MM. *Pit* & *Bourchier*, tous deux membres du Conseil, & dont les sentimens étoient très-différens de ceux du petit Bacha. Ils avoient toujours préféré l'honneur & la vertu à sa faveur, s'opposant constamment à ses pernicieux desseins, mais ils succomberent enfin sous le poids de son autorité. Ce qui fit éclatter particulierement le ressentiment du Chevalier dans toute sa violence, ce fut la fermeté avec laquelle ces Messieurs s'opposerent à la diabolique Inquisition qu'il avoit établie sous la présidence d'un Grec réfugié. L'amour de la liberté & sa cruelle persécution les obligerent à chercher un asile dans les Etats du Mogol, où pendant quelque tems ils trafiquerent avec bonheur. *Pit* fut à la fin pris par des Pirates, & sa

(*a*) *Dodsley* Vol. II. *Hamilton* l. c. (*b*) *Dodsley*, ubi sup.

Section III. *Démêlés entre les Anglois & les Hollandois: Affaire d'Amboine.*

ſa rançon par les ſoins du charitable Gouverneur fut portée ſi haut, qu'il mourut dans l'eſclavage. Enſuite il fit demander au Gouverneur Mogol de Surate, en des termes fiers & impérieux, de lui remettre entre les mains *Bourchier*, ſa femme, ſes enfans & ſes biens. Cette requiſition, jointe à des remontrances à ce Gouverneur au ſujet de griefs prétendus, donna lieu à la guerre avec le Grand-Mogol, qui ſuivit bientôt. On peut aiſément concevoir juſqu'à quel point ce Brigand Anglois doit avoir outré les choſes, pour rendre ſes accuſations ou prétentions plauſibles; prétentions fondées uniquement ſur la fraude, l'ambition & la tyrannie, dont tout le but étoit de liquider, ſans rien débourſer, ſes comptes avec les Marchands Indiens, ſes Créanciers, d'augmenter ſon pouvoir & de ſatisfaire ſon reſſentiment particulier contre *Bourchier* (*a*) (*).

Ces

(*a*) *Hamilton*, Vol. I.

(*) Le Lecteur ne ſera peut-être pas fâché de voir ces prétentions ou accuſations compriſes en trente-cinq articles. Nous croyons que cette Piece ne ſe trouve que dans l'Hiſtoire des Indes Orientales de M. *Hamilton*.

I. 1687. L'année paſſée un Navire de *Molah Abdal Gaſſoar*, qui revenoit de *Juddah*, rencontra deux Pirates Danois, qui le prirent. La nouvelle en étant venue à Surate, le dit *Gaſſoar*, à la perſuaſion de *Mechir Razim* & d'autres Marchands, porta ſes plaintes à *Salabaat Caun* alors Gouverneur de la ville & aux autres Officiers, diſant que des Anglois de Surate avoient pris ſon vaiſſeau: il envoya en même tems ſon Procureur à la Cour, pour ſe plaindre au Roi, qui ordonna au Gouverneur &c. de faire les informations néceſſaires, & de rendre juſtice en conformité. A force de préſens je fus dépeint au Roi, à ſes Sujets, aux François, aux Hollandois, & aux autres Nations, avec des couleurs ſi noires, que je ſuis en quelque façon honteuſement mis hors d'état de trafiquer dans ce Pays.

II. En vertu des plaintes de *Gaſſoar*, je ne pus retirer mon argent de la Douane, ni charger mes marchandiſes pour l'Europe, ayant été ſaiſies & arrêtées. Je fus par-là obligé d'abandonner le Port & le Commerce, & de me retirer à Bombay. J'ai chez moi entre trente & quarante Lacks de roupies en argent & en effets; ce dont vous pouvez vous aſſurer en envoyant une perſonne de confiance pour le voir. Conſidérez la perte que je fais en ne faiſant pas circuler mon argent dans le Commerce, & en ne débitant point mes marchandiſes. Je demande votre réponſe.

III. *Molah Abdal Gaſſoar*, en me décriant par ſes faux rapports, a fait tort à mon crédit, & eſt cauſe que l'on craint de ſe fier à moi. J'ai à Surate douze vaiſſeaux chargés de marchandiſes, qui doivent recharger pour l'Europe, & qui par un effet de ſes calomnies ſont obligés d'y paſſer l'hiver. Ce retardement eſt préjudiciable aux Douanes de Sa Majeſté, à la Compagnie, mes Maîtres, & j'en ſuis reſponſable.

IV. Meſſieurs *Pit* (1) & *Bourchier*, étant redevables de diverſes ſommes d'argent à la Compagnie, je leur aurois fait rendre compte; mais ils ſe ſont cachés, & ſe ſont mis ſous la protection du Gouverneur *Cortaleb Caun*. Quant à *Pit*, il eſt mort, & à tous les diables (*étrange langage*). *Bourchier* eſt toujours à Surate. Je le demande avec ſa femme, ſes enfans, ſa famille, & tous les Anglois qui lui appartiennent, de même que leurs effets.

V. Autrefois on permettoit de débarquer ſur le rivage à Soually toutes les marchandiſes qui venoient de la Côte de Malabar, de Mocha & d'autres endroits pour l'Europe, & de les recharger ſans rien payer; mais le Gouverneur *Cortaleb Caun* a exigé des droits pendant le tems de ſon adminiſtration. Je demande réparation, & l'abolition de cet uſage.

VI.

(1) Le Capitaine *Hamilton* l'appelle tantôt *Fait*, tantôt *Pit*. Dans les Voyages de *Harris*, l'Hiſtoire des Indes Orientales de *Dodſley* &c. il eſt toujours nommé *Pit*.

SECTION III. *Démêlés entre les* Anglois & *les* Hollandois: *Affaire d'*Amboine.

Ces prétentions servirent de prétexte à la guerre avec le Mogol: *Child*, ou entraîné par sa violence naturelle, ou par la colluſion de ſes Commettans,

Guerre avec le Mogol.

VI. Dans ces dernieres années nous avons apporté plus d'argent qu'autrefois, ce qui a fort enrichi le Port, ce dont le Gouverneur informa le Roi, & il lui plut de n'exiger que deux pour cent. Depuis le Gouverneur a perſuadé à Sa Majeſté d'augmenter le droit juſqu'à trois & demi pour cent tant de l'argent que des marchandiſes au grand préjudice du Commerce. Je demande que les droits ſoient remis ſur l'ancien pied, & que l'on reſtitue le ſurplus. Ces exactions ſont cauſe que le Gouverneur taxe nos marchandiſes trop haut, à notre grand dommage.

VII. Ci-devant nous ne payions point de droits pour les habillemens & les proviſions. *Cortaleb Caun* a exigé des droits ſur les uns & les autres. Je demande qu'on nous rembourſe ces deux articles, & qu'on ne nous inquiette plus là-deſſus.

VIII. Si nos marchandiſes qui viennent du Pays, ſont volées, ou endommagées de deſſein prémédité, Sa Majeſté a ordonné que ſes Officiers doivent payer le dommage. Il n'y a que peu d'années que les marchandiſes qui nous venoient d'*Amadabaul* & de *Durringum* à Surate, furent pillées ſur la route. Nous avons demandé ſatisfaction au Gouverneur, mais nous n'en avons jamais obtenu aucune. Je demande que le Roi ordonne qu'on nous faſſe réparation de la grande perte que nous avons faite.

IX. Pluſieurs des gens du Pays nous doivent, ſans que nous puiſſions en rien tirer, ayant fait ſans fruit des remontrances réitérées aux Gouverneurs des lieux où ils demeurent. Nous demandons que tous les Gouverneurs & leurs Officiers nous aſſiſtent pour le recouvrement de nos dettes.

X. Nous apportons dans le Pays plus d'argent qu'aucune autre Nation, que l'on porte à la Douane. Après y avoir paſſé on l'envoye à la Monnoye pour y être marqué. Mais par des vues d'intérêt particulier les Officiers retardent de le convertir en eſpeces, au grand détriment du Commerce, parceque faute d'eſpeces nous ne pouvons faire nos aſſortimens & charger nos vaiſſeaux dans les ſaiſons convenables. Nous demandons que déſormais on ne permette plus de délai à la Monnoye, & que notre argent ſoit marqué ſéparément, pour expédier plus promptement.

XI. Quand nos vaiſſeaux arrivent, & que nous les déchargeons, nous portons nos marchandiſes à la Douane, où elles ſont ſouvent endommagées, briſées & volées. Nous demandons de pouvoir avoir un Magazin à part, & diſtinct de celui des Hollandois; & qu'auſſitôt que nous aurons vendu nos marchandiſes, ou que nous les aurons envoyées au Comptoir, l'Officier de la Douane faſſe le compte des droits du Roi, & les reçoive ſans nous inquiéter davantage.

XII. Autrefois nous avions coutume d'acquitter les droits une fois par an: depuis quelque tems les Officiers de la Douane envoyent tous les jours, toutes les ſemaines & tous les mois chez notre Courtier, qui pour ne pas eſſuyer d'affront eſt obligé de leur donner quelque choſe, au grand préjudice de notre Commerce. Nous demandons que ce qui regarde les droits ſoit remis ſur l'ancien pied.

XIII. Lorſque *Geſſadean Caun* étoit Gouverneur de Surate, la ville fut environnée de murailles par ordre du Roi; nous avions en ce tems-là à la porte de Brampour un jardin, entouré de trente-quatre boutiques: le jardin, les boutiques, les écuries, les cabinets &c. valoient vingt-cinq-mille roupies. Quand les murs en approcherent tout a été ruiné. Nous demandâmes ſatisfaction au Gouverneur, & il promit de nous la procurer des coffres du Roi, mais il n'a jamais acquitté ſa promeſſe. Nous demandons le payement de cet article.

XIV. Autrefois, quand nos marchandiſes venoient à Surate, nous ne payions que les droits ordinaires, & nous les embarquions pour l'Europe & pour ailleurs, ſans aucun autre embarras. Depuis les Officiers des lieux où nos effets arrivent, demandent les reçus du Gouverneur & des Officiers de Surate, & ſouvent arrêtent nos marchandiſes. Par-là il arrive que ſouvent nos navires reviennent à vuide, & ſont obligés fréquemment de paſſer l'hiver dans le Pays, au préjudice des Douanes du Roi & de nos affaires. Nous demandons d'être rétablis dans l'ancienne liberté pour ce trafic.

XV.

tans, se saisit des Navires des Sujets du Mogol, par-tout où il les trouvoit. Les Marchands de Surate, qui faisoient un Commerce immense par mer

Section III. *Démêlés entre les Anglois & les Hollandois: Affaire d'Amboine.*

XV. Autrefois les Officiers se contentoient d'examiner un ou deux balots, permettant d'embarquer & d'expédier le reste, sans autre embarras, s'ils trouvoient les premiers conformes à la déclaration. Depuis quelque tems les Officiers de la Douane souillent toutes nos marchandises, & mettent tout en désordre, ce qui nous engage dans la dépense de les faire embaler de nouveau, & souvent ils les endommagent. Nous demandons qu'ils soient visités & embarqués suivant la déclaration, sans autre difficulté.

XVI. Dans ces derniers tems le *Merbas* ne veut pas de trois ou quatre jours expédier nos chaloupes qui viennent de Soually à la Douane. Nous demandons qu'elles soient expédiées avec la diligence accoutumée.

XVII. Quelquefois des Marchands achettent nos effets, & ensuite ils font banqueroute, & alleguent leur pauvreté. Nous demandons d'être dédommagés sur les Douanes du Roi, afin de ne plus perdre avec ses Sujets.

XVIII. Quand nous envoyons nos Courtiers au Gouverneur, aux Officiers &c. on ne les admet qu'après que les domestiques ont achevé de manger. Nous demandons que que ce Grief soit redressé.

XIX. Autrefois nous étions accoutumés d'envoyer, sans que l'on nous inquiétât, les chevaux qui nous venoient de Perse, de Bassora &c. dans nos écuries. Depuis ces derniers tems on les mene au Gouverneur, on leur applique son sceau autour du col, & nous sommes privés de leur service. Nous demandons que cela soit redressé.

XX. Le Gouverneur, les Officiers &c. nous font demander du drap large, des lames d'épée &c. que nous ne pouvons civilement leur refuser. Quand nous en faisons demander le payement, nos gens sont battus, insultés & maltraités. Nous demandons que l'on n'envoye rien prendre sans le payer.

XXI. Quand les marchandises destinées pour Agra, Amanadabant &c. arrivent à *Baraach*, le Gouverneur nous oblige d'en payer un droit de dix-huit par mille, ce qui est contraire aux ordres du Roi. Nous demandons que cela soit redressé, étant sur le même pied que les Maures & les Banians.

XXII. Nous demandons que toutes les marchandises qui payent des droits, puissent être portées à Surate, y être gardées & embarquées dans la saison convenable, sans chicane

XXIII. Nous demandons que les Gouverneurs des Provinces ou des Villes n'accordent point de protection à nos Serviteurs, qui nous ont quitté sans congé, & sans avoir liquidé leurs comptes, & que nous puissions procéder contre eux comme nous le jugetons à-propos & convenable.

XXIV. A notre arrivée dans ce Pays le Roi nous accorda un terrein pour servir de *Bander*, afin d'y réparer nos navires. Le Gouverneur, à notre grand préjudice, en a fait un jardin. Nous en demandons la restitution, ou qu'on nous donne un terrein équivalent proche de la mer.

XXV. Ci-devant nous payions deux roupies & demie par bale d'Indigo, sans la dépaquetter: depuis les Officiers le chargent comme il leur plait, outre qu'ils gâtent & pillent la marchandise Nous demandons le rétablissement de notre ancien privilege.

XXVI. Les Gouverneurs &c. prennent du fer, des canons, du plomb &c. pour le service du Roi. Quelquefois ils sont révoqués, & quand on demande le payement à leur successeur, on répond que le Roi n'a pas besoin de nos marchandises. Nous demandons un prompt payement.

XXVII. Quant à l'Isle de *Bombay*, elle ne produit point de bled. La Flotte du Mogol y passe souvent l'hiver, ce qui fait hausser le prix des vivres. Nous ne pouvons en tirer de Surate & des autres Ports du Mogol, à moins que nous ne payions un quart pour cent. Nous demandons d'être exempts de cette taxe.

XXVIII. Un vaisseau de la valeur de vingt-cinq-mille roupies, étant venu d'Angleterre contre les privileges de notre Compagnie, nous saisimes par ordre de notre Roi le navire

&

SECTION III. *Démêlés entre les* Anglois & *les* Hollandois: *Affaire d'*Amboine.

mer à Mocha, en Perſe, & à Baſſora vers l'Occident, & à Bengale, Achen, aux Molucques & à Siam en Orient, prirent des Paſſeports du Général Anglois, qui n'empêcherent pas qu'on ne ſe ſaiſît d'eux, ſans s'embaraſſer de la protection qu'il leur avoit promiſe & accordée. Il ne daigna pas même envoyer perſonne au Roi, ni faire une déclaration de guerre, ainſi que cela ſe pratique parmi les Nations civiliſées. Il vouloit avoir le tems de recueillir les fruits de ſon brigandage, avant que l'on pût faire marcher des troupes contre lui. C'eſt ainſi que la Compagnie ſe trouva engagée dans une querelle qui lui coûta quatre-cens-mille Livres ſterling, outre la perte de ſon crédit auprès du Grand-Mogol & de ſes Sujets: trait d'une fauſſe politique, dont elle reſſent encore les effets aujourd'hui. Selon quelles regles du ſens-commun le Général aux Indes, & le Chevalier *Child* ſon frere en Angleterre, pouvoient-ils s'imaginer qu'ils voleroient, pilleroient

& ſa charge à Surate, mais le Gouverneur de la ville nous l'arracha par force, & le remit à M. *Bourchier*. Nous demandons que ledit vaiſſeau & ſa cargaiſon nous ſoient délivrés; que *Bourchier* en rende un fidele compte, & que le Gouverneur prenne ſoin qu'il n'en détourne rien.

XXIX. Contre les privileges accordés par le Roi, qui n'obligent qu'à payer un ſeul droit des marchandiſes, les Officiers nous ont forcés ces dernieres années de payer double droit outre des caſuels, au grand préjudice du Commerce. Nous demandons que les choſes ſoient rétablies ſur le premier pied.

XXX. Nous avions ci-devant loué un terrein pour des écuries, que *Meer Noſſam* a acheté, & dont il nous a privé après que nous y avons eu fait beaucoup de dépenſe en bâtimens. Nous demandons d'être indemniſés.

XXXI. Il y a quelques années que nous avons laiſſé une ancre à l'embouchure de la Riviere, que *Mirza Moſſum* a fait tirer. Nous l'avons redemandée en offrant de lui payer ſes fraix, mais nous n'avons jamais pu l'obtenir. Nous demandons que ſon fils la reſtitue ſous cette condition.

XXXII. Quand nos vaiſſeaux arrivent, ils envoyent leurs chaloupes chargées, que l'on arrête tout un jour à la Douane, ce qui empêche le cours des affaires. Nous demandons qu'elles puiſſent paſſer ſans obſtacle.

XXXIII. Nous apprenons qu'on a enlevé & brûlé pluſieurs vaiſſeaux à Bengale. Comme nous n'avons aucune part à cela, nous demandons que Sa Majeſté donne ordre que perſonne ne nous tire en cauſe à ce ſujet.

XXXIV. Il y a quelques années que le *Sedee* paſſa l'hiver à Bombay, avec la Flotte du Roi; pendant ſon ſéjour quelques-uns de ſes gens tuerent deux Anglois, ce qui engagea nos gens à vouloir venger leur mort, mais on les appaiſa en leur donnant les plus fortes aſſurances qu'ils auroient toute la ſatisfaction poſſible. Le Gouverneur empriſonna à-la-vérité les meurtriers ſur nos plaintes, mais il les relâcha au bout de trois jours. Nous demandons qu'ils ſoient livrés pour être punis.

XXXV. S'il nous arrive de demeurer en partie de plaiſir juſqu'à ce que les portes de la ville ſoient fermées, le portier refuſe de nous laiſſer entrer ſans payer. Nous demandons que le Gouverneur donne ordre que ces canailles ne nous faſſent plus affront (1).

Tel étoit le Mémoire de griefs que le Général *Child* préſenta, & qui ſervit de prétexte à une guerre, ſans avoir jamais envoyé ſes plaintes à la Cour. Un Lecteur judicieux remarquera ſans peine, combien pluſieurs de ces griefs ſont vains, frivoles & abſurdes, combien d'autres ſont injuſtes; & qu'ils ſont couchés d'un air d'autorité inſolent, auſſi ridicule qu'imprudent.

(1) *Hamilton's* Hiſt. of the Eaſt Indies. Vol. I.

roient & dépouilleroient impunément les Sujets du Grand-Mogol dans un endroit de ſes Etats, & qu'ils feroient commerce dans l'autre paiſiblement & avec une entiere liberté? Ils ne pouvoient pas s'attendre que le Roi demeureroit ſpectateur oiſif du malheur de ſes Sujets, & de l'inſolence des Anglois. C'eſt pendant ce tems-là que les Etrangers, & les Hollandois eux-mêmes, eurent raiſon de ſe plaindre de la hauteur inſolente avec laquelle une Compagnie de Marchands inſultoit un grand & puiſſant Monarque. Le premier exploit de cette extravagante politique fut celui du Capitaine *Andrews*. Ayant fait voile pour *Mocha* avec le Vaiſſeau *Charles Second*, il arbora le Pavillon Anglois ſur la Loge des Anglois, & ſe ſaiſit de deux Vaiſſeaux marchands Anglois du Pays, commandés par les Capitaines *Bear* & *Wren*. Le dernier ayant refuſé de rendre ſon Navire, fut tué dans ſa propre cabine (*a*). Le Gouverneur & les Marchands de Mocha, deſapprouvant un procédé ſi violent, eurent deſſein de contraindre *Andrews* de rendre les Vaiſſeaux, mais en ayant eu avis il ſe retira précipitamment à ſon Bord, en laiſſant le Pavillon ſur la Loge. Bientôt après il partit de Mocha avec ſes deux priſes.

Section III. *Démêlés entre les Anglois & les Hollandois: Affaire d'Amboine.*

La Compagnie ſouffrit de ſes captures, car elle fut obligée de faire une ample reſtitution aux propriétaires. M. *Clive*, Supercargo du *Streights Merchant*, un des Vaiſſeaux pris, prit des Lettres de change payables au Grand-Caire pour ſa cargaiſon, excepté ſoixante bales de Caffé, qu'il apporta en Angleterre, où elles ſe vendirent bien, & ce fut ſur le prix qu'on en retira, que la Compagnie fut obligée d'indemniſer les propriétaires du reſte de la cargaiſon; le tout monta à trente-deux-mille Livres ſterling. On paya de la même maniere la cargaiſon du *Briſtol* aux propriétaires, auſſi bien que celle du *Johanna*, montant à ſoixante-mille Livres ſt. Le *Petit Betty*, pris par le *Phénix* en allant aux Indes, & vendu à *Bombay* pour ſix-cens Livres ſt. coûta à la Compagnie douze-mille Livres ſt. en Angleterre. Le propriétaire de ce Vaiſſeau, nommé *Haſlewell*, qui étoit un Quakre, arrêta le Capitaine *Tyrell* à la Bourſe; celui-ci offrit *Jaques II.* pour caution, que le demandeur refuſa, dit-on, acceptant un particulier, qui étoit le Chevalier *Joſeph Herne* (*b*).

La Compagnie obligée de faire réparation des violences du Général Child.

Les Vaiſſeaux le *Charles*, le *Céſar*, le *Royal James & Mary*, ſe ſaiſirent de quatorze Bâtimens des Marchands de Surate, & les menerent à Bombay en 1688, ſans que la guerre avec le Mogol fût déclarée; le Général n'en vouloit qu'aux habitans de Surate, qu'il prétendoit humilier. Le Capitaine *Hamilton* vit ces Navires à Bombay; il rapporte auſſi que dans le mois d'Octobre, *Child* avec le *Royal James & Mary* & quatre autres Vaiſſeaux mit à la voile pour forcer le Gouverneur & les Habitans à lui accorder ce qu'il demandoit ſi arbitrairement, mais il n'y réuſſit pas. Ayant échoué dans ſon deſſein, il quitta Surate au mois de Janvier 1689, extrêmement irrité d'avoir manqué ſon coup, & il amena avec lui tous les Vaiſſeaux Anglois, excepté L'*Adventure*. Le *Phénix* avoit contraint ce Navire de paſſer la Barre, où il reſta juſqu'à ce qu'il fût entierement rongé des

Le Général ſaiſit tous les Vaiſſeaux du Mogol.

(*a*) *Hamilton*, Vol. I. (*b*) *Idem*.

SECTION III. *Démêlés entre les Anglois & les Hollandois: Affaire d'Amboine.*

des vers, & hors d'état de servir; la cargaison demeura plusieurs années entre les mains de M. *Bourchier*. En retournant à Bombay, *Child*, contre l'avis de tout le Conseil, se saisit d'une Flotte chargée de bled pour l'Armée du Mogol. Le Capitaine *Hide*, entre autres, s'expliqua fort librement sur l'imprudence de cette démarche, ce qui lui attira un traitement injurieux de la part de cet arrogant Général. En un mot le danger d'irriter le Grand-Mogol, d'exposer Bombay, & de ruiner les affaires de la Compagnie ne put empêcher cet homme vain, présomptueux & imprudent, de continuer à suivre les mesures les plus mal concertées & les plus hazardeuses. Son orgueil, son insolence, son avarice & sa présomption le firent également mépriser & haïr, empêcherent son Conseil de lui donner les avis nécessaires, & attirerent à la Compagnie le malheur qui fut la suite d'une guerre avec un aussi puissant Prince, qui avoit en tête un Général aussi ignorant (*a*).

Sedee Yacoup Général du Mogol demande satisfaction.

Sedee Yacoup, Général du Mogol, ayant eu avis de ce qui se passoit, envoya demander de la maniere la plus honnête au Général *Child* la restitution de la Flotte, l'assurant qu'il n'état jamais entré dans les démêlés qu'il avoit eut avec les habitans de Surate, & qu'il étoit résolu de tenir encore la même conduite, à moins que par le refus d'une demande si juste il ne le forçât de prendre d'autres mesures. Le Chevalier *Jean Child* lui fit une réponse des plus insolentes, & ordonna de décharger les Vaisseaux à Bombay. *Sedee Yacoup* lui fit faire un autre message plus sec que le premier, le menaçant que si la Flotte n'étoit pas relâchée le onzieme de Février, il viendroit certainement la demander à Bombay à la tête d'une armée, le quatorzieme. Cette nouvelle requisition fut encore reçue avec hauteur, & le Général Mogol tint exactement parole, ayant débarqué avec vingt-mille hommes à *Somnée*, qui est à quatre milles du principal Fort (*b*).

Il débarque à Bombay, & assiege Child dans le Fort.

L'insolence & la présomption sont rarement accompagnées d'un véritable courage. La sécurité de *Child* l'avoit empêché de prendre les précautions nécessaires contre une pareille attaque, & la frayeur lui ôta la présence d'esprit pour se défendre. Jusques-là il s'étoit reposé sur la réputation & la puissance de la Compagnie, qui étoit plus grande qu'elle ne l'avoit jamais été dans les Indes: ce retranchement étant ruiné, il retomba dans sa pusillanimité & dans sa petitesse naturelle. Il y avoit assez de petits Bâtimens pour s'opposer à la descente de l'ennemi & pour l'empêcher, mais le trouble & la confusion que causa un danger si imprévu les rendit inutiles. On les négligea, tandis que le Général étoit occupé de choses de peu de conséquence ou de ses frayeurs. *Sedee Yacoup* surprit la redoute, qui étoit dans le lieu où il débarqua, la Garnison l'ayant abandonnée après avoir mis le feu à un canon pour donner l'allarme. A une heure du matin on tira trois coups de canon du Fort, pour donner avis au Général de l'approche de l'ennemi: cela jetta les habitans qui étoient hors du Fort dans une telle consternation, que les femmes blanches & noires se sauverent à demi nues, avec leurs enfans sur les bras du côté du Fort; mais on refusa de les recevoir, & elles demeurerent dans le voisinage jusqu'au

(*a*) *Dodsley* Vol. II. *Harris*, Vol. II. (*b*) *Hamilton*, Vol. I.

qu'au jour. La Forteresse de *Magazan*, bien-que défendue par quatorze pieces de canon, & presque inaccessible par sa situation, fut abandonnée à l'approche de l'ennemi, sans que la Garnison eût tiré presque un coup. L'Officier qui y commandoit se retira avec autant de précipitation que de lâcheté, ensorte qu'il laissa tout ce qu'il y avoit en proye aux Maures. Dix coffres d'argent, contenant chacun mille Livres sterling & quatre coffres d'armes neuves, entre autres choses, tomberent entre les mains des ennemis, quoique les Matelots eussent offert de les emporter sûrement. Comment ces coffres avoient été déposés à *Magazan*, c'est ce qu'on n'a jamais pu savoir, & on n'a pas mieux compris par quelles raisons l'Officier en fit présent à l'ennemi. Ce qu'il y a peut-être de plus surprenant encore, c'est que jamais il n'a été appellé à rendre compte de sa conduite. Les mortiers, les bombes, les munitions & les provisions tomberent aussi entre les mains de *Sedee*. Profitant de la mauvaise manœuvre des Anglois, ce Général détacha un Parti pour piller les Payſans de *Mahim*, & pour reconnoître le Fort, s'imaginant qu'il pourroit bien avoir été abandonné comme les autres. Il ne se trompoit point, la Garnison s'étant embarquée dans des chaloupes pour Bombay, avant que de voir le détachement. Il établit son quartier général à Magazan, & après avoir planté ses Enseignes sur les remparts, il envoya des Partis pour inquietter & insulter le Général Anglois, qui étoit piqué des suites de son imprudence. Le Capitaine *Péan* eut ordre d'aller à la tête de cinquante hommes déloger les ennemis des hauteurs de *Magazan*; on lui donna pour Lieutenant *Monroe*, Officier d'expérience. Ce petit détachement s'avança en bon ordre jusqu'à une portée de mousquet des ennemis, qui étoient derriere un terrein élevé, qui les couvroit contre le feu des Anglois. Les Maures attendoient-là qu'on les attaquât, *Monroe* ayant observé leur posture, conseilla à *Péan* de faire deux pelotons de son monde, pour enfoncer plus aisément l'Infanterie Indienne. Le Capitaine rejettant fierement ce bon avis dit au Lieutenant, que quand on lui donneroit le commandement il feroit ce qu'il lui plairoit; que comme on le lui avoit confié, il agiroit suivant ses propres lumieres. Il ordonna ensuite à ses gens d'étendre leurs rangs autant qu'il leur seroit possible, & de faire une décharge générale sur les ennemis, quand ils les verroient à découvert; il prétendoit que c'étoit-là le moyen de jetter la terreur parmi eux. *Monroe* s'opposa vivement à cette disposition, il représenta au Capitaine le danger où il seroit, si les ennemis avançoient pendant que ses gens rechargeroient. Mais *Péan* s'opiniâtra, & ordonna de faire feu comme il l'avoit réglé: la suite fut telle que *Monroe* l'avoit prévue. Les ennemis qui étoient plus légérement armés que les Anglois, très-habiles à combattre de près avec le sabre & le bouclier, & dix fois plus nombreux, saisirent le moment décisif, tomberent tous sur le Capitaine, & par leur poids pénétrerent bientôt les rangs peu épais des Anglois. Un mouvement si brusque & si prompt épouvanta tellement le Capitaine, qu'il se retira avec une vîtesse incroyable vers une Eglise Portugaise, où il y avoit cent hommes pour le soutenir au besoin. *Monroe* tint ferme avec une partie de l'aile qu'il commandoit, ce qui se réduisoit à

SECTION III. *Démêlés entre les Anglois & les Hollandois: Affaire d'Amboine.*

SECTION III. *Démêlés entre les Anglois & les Hollandois: Affaire d'Amboine.*

quatorze hommes. Après un combat opiniâtre, qui fit voir que si son avis avoit été suivi les Anglois auroient remporté la victoire, il fut taillé en pieces avec ses braves compagnons. *Péan*, qui étoit le favori du Général, alla le retrouver, & fut très-bien reçu, au-lieu de recevoir le châtiment qu'il méritoit (*a*) (*). *Sedée Yacoup* étoit donc maître de toute l'Isle, à l'exception du Fort, & d'environ un demi-mille de terrein au Sud. Pour obliger la Garnison à se rendre, il fit dresser une batterie sur la montagne de *Dungerée*, qui commande le Château, & il incommoda beaucoup les assiégés; il mit aussi quatre gros canons dans la Douane, appellée la Maison des Indes, & éleva une autre batterie à deux-cens pas du Fort, desorte qu'on ne pouvoit sortir de la porte sans danger, jusqu'à ce qu'on eût construit un Fortin en forme de croissant. Le Général *Child* prit de son côté toutes les mesures qu'il put alors pour se défendre. On força tout le monde sans distinction de prendre les armes, & il prit à sa solde trois-mille *Sauvajées* comme auxiliaires. Cela fit que les provisions manquerent; pour remédier à cet inconvénient on envoya une Flotte de petits Bâtimens croiser sur les côtes du Mogol, & cette Escadre revint après avoir très-bien réussi. Le Capitaine *Hamilton*, de qui nous empruntons cette Relation, fut aussi *pressé*, & on lui donna le commandement d'une Frégate de neuf tonneaux, montée de vingt hommes & de seize rameurs; il ne laissa pas avec ce peu de forces d'amener neuf prises à Bombay, chargées la plupart de provisions & d'habillemens pour l'ennemi. Il se plaint d'une injustice, comme très-contraire au bien du service; c'est que ceux qui alloient croiser n'avoient pas la moindre part aux prises qu'ils faisoient; on

(*a*) *Hamilton's* Hist. of the East Indies, Vol. I. C. 17. *Dolsley*, Vol. II. *Harris*, Vol. II. B. I. C. 2.

(*) M. *Hamilton* nous apprend que quand *Child* quitta Surate, plusieurs personnes, parmi lesquels il y avoit des Officiers de la Compagnie, furent emprisonnés, & chargés de chaînes. Il n'y eut que M. *Bourchier* & ceux qui étoient compris dans son *Firman* ou sa Patente, qui furent exceptés. On fit passer ces malheureux par les rues avec des chaînes au cou, comme une marque d'infamie. Le Chevalier *J. Weyburn* avoit été envoyé d'Angleterre en 1686 avec une Commission du Roi d'Amiral-Juge, & une autre Commission du Gouverneur de la Compagnie, qu'on lui fit accroire être signée du Roi, pour condamner & faire exécuter treize habitans de l'Isle de Ste. Helene, où un certain *Johnson*, qui y tenoit le second rang, avoit été tué dans un tumulte excité par les violences du Gouverneur de l'Isle. *Weyburn*, en allant aux Indes, aborda à Ste. Helene, où les treize proscrits furent exécutés sans aucune forme de procès; procédure qui coûta cher dans la suite à la Compagnie, & qui auroit conduit *Weyburn* sur l'échaffaud, s'il n'étoit mort auparavant. On a cru que les procédés peu mesurés du Général *Child* & les affronts personnels qu'il fit à *Weyburn*, chagrinerent tellement celui-ci qu'il mourut à Bombay, environ deux mois avant l'invasion des Indiens. Nonobstant l'affaire de Ste. Helene, qu'on ne doit pas lui attribuer, *Weyburn* mourut très-regretté de tous les honnêtes gens qui l'avoient connu. En un mot la conduite de ceux qui étoient à la tête des affaires de la Compagnie en Angleterre, étoit parfaitement assortie à celle du Gouverneur qu'elle avoit aux Indes. Comme le Capitaine *Hamilton* est le seul qui rapporte ce qui s'est passé en ce tems-là, on ne doit adopter ce qu'il dit qu'avec précaution: le Capitaine paroît honnête homme, mais un peu vif, & ardent dans ses passions & ses préjugés. Vol. I. p. 224.

on leur enlevoit même leur paye qu'ils avoient sauvée, pour le service de la Compagnie, sous prétexte qu'elle faisoit partie des prises. Ce procédé les rendit négligens, & ils ne cherchoient les Bâtimens ennemis que quand la nécessité & la faim les pressoit. SECTION III. *Démêlés entre les Anglois & les Hollandois: Affaire d'Amboine.*

Telle étoit la face des affaires, lorsque le Général *Child*, voyant que le succès ne répondoit pas à ses insolentes espérances, & que le nombre des ennemis étoit grossi jusqu'à quarante-mille, commença à penser à terminer l'affaire par les voyes de la soumission. Dans cette vue il dépêcha deux personnes, avec la qualité d'Ambassadeurs Anglois, à la Cour du Mogol. Cette Ambassade étoit composée de M. *George Welden* & d'un Juif nommé *Abraham Naava*, accompagnés de *Meer Mezamie*, Marchand de Surate qui avoit quelque crédit à la Cour, & qui étoit ami de la Compagnie. Ils arriverent au bout de quinze jours à *Jehanabad*, où étoit alors la Cour. On les reçut d'abord fort froidement, mais à force de présens qu'ils firent aux Officiers, ils furent admis à l'audience d'*Aureng-zeb*. La posture dans laquelle ils parurent en présence de ce Monarque étoit un peu humiliante, ayant les mains attachées par devant, & étant obligés de se prosterner par terre ; après une sévere reprimande il leur demanda ce qu'ils venoient faire. Ils répondirent en confessant leur faute, & en priant humblement Sa Majesté de vouloir leur pardonner. Ils demanderent ensuite que leur *Firman*, dont ils avoient si justement perdu les privileges, fût renouvellé par un effet de sa clémence, & que l'on retirât ses Troupes de Bombay. *Aureng Zeb* leur répondit que pour qu'il agréât leurs soumissions, & qu'il leur pardonnât les injures faites à ses Sujets, il y avoit une chose absolument nécessaire, qui étoit que dans l'espace de neuf mois le Général *Child* quittât les Indes pour n'y revenir jamais: que l'on renouvelleroit leur *Firman*, & rappelleroit l'armée, lorsqu'ils auroient donné caution suffisante d'indemniser pleinement ses Sujets des pertes qu'on leur avoit causées. *Le Général envoye des Ambassadeurs à la Cour du Mogol, avec des propositions soumises.*

La mort du Général *Child*, qui arriva au mois de Janvier suivant, facilita beaucoup l'accommodement avec *Aureng-Zeb*, & avança les affaires de la Compagnie: on la tint cependant cachée jusqu'à ce qu'on fût instruit des intentions de Sa Majesté à son égard. *Meer Mezamie* mourut aussi au mois de Mars, & l'on crut qu'il avoit été empoisonné à cause de son attachement pour les Anglois. Dans le tems que les Médecins l'avoient abandonné, les Ambassadeurs Anglois vinrent lui demander compte de cinquante-mille roupies, qu'il avoit reçues pour des services secrets. Il leur répondit „ Qu'il étoit fâché de s'être mêlé de leurs affaires, qu'il les avoit „ servis au dépens de sa vie, & qu'ils étoient encore mécontens. Que „ quant à l'usage qu'il avoit fait de cet argent, c'étoit un secret qu'il ne „ lui étoit pas permis de dire" (*a*). *La mort de Child fait la paix.*

Pendant que les affaires étoient dans cet état, les Hollandois ne manquerent pas de tâcher de profiter de la mauvaise conduite & du malheur de la Compagnie Angloise. *Baron*, leur Ambassadeur à la Cour d'*Aureng-Zeb*, ayant appris la *Réponse d'Aureng-Zeb à l'Envoyé Hollandois.*

(*a*) *Hamilton*, Vol. I. C. 17.

SECTION III.

Démêlés entre les Anglois & les Hollandois: Affaire d'Amboine.

la révolution arrivée dans la Grande-Bretagne, voulut se prévaloir de l'ignorance du Monarque Indien pour lui en imposer. Il saisit l'occasion de la premiere audience qu'il eut, pour exalter la puissance & le crédit des Hollandois, & pour avilir celle des Anglois: le Mogol paroissant prendre plaisir à ce discours, lui ordonna de continuer. *Baron* lui dit que la Grande-Bretagne étoit en comparaison de la Hollande, une Nation pauvre, foible & mépriſable, légere, inconstante, & toujours déchirée par des divisions intestines. Que les Hollandois avoient été obligés d'envoyer aux Anglois un Roi pour les gouverner; & que si Sa Majesté leur défendoit de trafiquer avec ses Sujets, les Etats-Généraux feroient le commerce plus avantageusement pour les Indes, rempliroient ses coffres, & rendroient ses Sujets heureux, tandis que les Anglois auroient de la peine à avoir du pain. Le Mogol répondit gravement, que si les Etats étoient aussi supérieurs en forces qu'il le disoit, il ne leur seroit pas difficile de chasser les Anglois des Indes, & de s'emparer de tout le Commerce, & il le chargea de faire savoir à ses Maîtres que c'étoit ce qu'il attendoit d'eux. *Baron* s'excusa, disant qu'il ne pouvoit rien faire dans cette affaire, sans avoir des instructions de Hollande. Sur quoi le Roi le reprit, & lui fit sentir qu'il connoissoit la fausseté de ce qu'il avoit avancé. „ Vous sa-
„ vez bien, lui dit *Aurong-Zeb*, qu'il y a soixante-dix ans que le Roi de
„ France conquit la plus grande partie de votre Pays en peu de jours, &
„ qu'il s'en seroit rendu maître entierement, s'il n'eût été repoussé par
„ les forces Angloises & non par les Hollandoises." *Baron* honteux, non seulement d'avoir été surpris en mensonge, mais d'avoir si peu connu le Mogol, ne répondit rien, & s'en retourna mécontent de ce que son effronterie n'avoit pu procurer à la Compagnie Hollandoise le privilege qu'il sollicitoit. Les Ambassadeurs Anglois n'eurent pas sitôt obtenu leur pardon, qu'ils s'apperçurent que les Courtisans les regardoient de meilleur œil. On leur accorda la liberté de prendre les divertissemens du Pays, pendant que l'on préparoit le *Firman*, ce qui selon la coutume des Orientaux étoit une affaire qui demandoit du tems. On envoya ordre au *Sedée* de suspendre les hostilités, & la Garnison reçut le même ordre, desorte que les Officiers des deux Partis se visitoient souvent (*).

Le Mogol retire son armée de Bombay, & accorde la paix.

Lorsque le *Firman* fut prêt, & que l'on eut donné les sûretés nécessaires, *Sedée Tacoup* quitta Bombay le 8 de Juin 1690, après un séjour de près de quatre mois; pendant tout ce tems-là le Fort avoit été étroitement bloqué du côté de terre. La peste, que l'Armée Mogole laissa en partant, fit plus de tort aux affaires de la Compagnie, que la perte d'hommes qu'el-

(*) Durant cette guerre, environ soixante Européens de différentes Nations déserterent du Fort, & passerent dans le camp ennemi, où on leur donna paye. Lorsqu'on eut publié un Acte de pardon, ils revinrent tous, en s'excusant sur le procédé tyrannique de quelques Officiers Irlandois qui étoient au service de la Compagnie (1).

(1) *Hamilton*, Vol. I.

qu'elle avoit faite, & la malignité du *Sedée* en mettant le feu à *Magazan* (*a*) (*). Bien-que le Mogol n'ignorât pas les injures que les Anglois avoient faites à ſes Sujets, il ne voulut pas uſer de ſévérité. Ce ſage Monarque jugea qu'il valoit mieux fermer les yeux à des excès auxquels il n'y avoit plus de remede, que d'en pourſuivre les auteurs avec une rigueur qui auroit privé ſes Etats d'un Commerce avantageux.

Section III. *Démêlés entre les Anglois & les Hollandois: Affaire d'Amboine.*

Quand les Ambaſſadeurs eurent leur audience de congé, il leur repréſenta doucement leurs fautes, les exhorta à ſe conduire à l'avenir d'une autre maniere, & avec la majeſté d'un Prince leur commanda de recevoir ſes faveurs & ſes graces avec le reſpect & la déférence dûes à un auſſi grand Monarque. Il finit en les avertiſſant de faire des Loix la regle de la Juſtice, d'être modérés dans leurs actions, & équitables dans leurs procédés. Après quoi il les renvoya remplis des plus hautes idées de ſa ſageſſe, de ſa grandeur d'ame, & de ſa vertu (*b*).

Diſcours du Mogol aux Ambaſſadeurs.

M. *Vaux* ſuccéda au Général *Child* dans le Gouvernement de Bombay. M. *Harris*, qui avoit été priſonnier à Surate, auroit dû ſuccéder par droit d'ancienneté, mais la coutume ne permettoit pas de pourvoir de cette Charge quelqu'un qui avoit été arrêté par ordre du Mogol pour des crimes capitaux, juſqu'à ce qu'il eût obtenu ſon pardon. C'étoit-là une ſorte de déférence & une marque de reſpect que l'on ne pouvoit refuſer à ce Monarque. M. *Vaux* fut obligé d'aller à Surate recevoir le *Firman* & le *Serpau*, ou préſent

M. Vaux *ſuccede au Général* Child *dans le Gouvernement de* Bombay.

(*a*) *Harris* Vol. II. B. I. C. 2. *Dodſley*, Vol. II. *Hamilton*. (*b*) *Harris*, ubi ſup.

(*) Pour donner une idée du caractere de l'Empereur Mogol, nous rapporterons le *Firman* ſuivant, tel que nous le trouvons dans *Hamilton* traduit par les Interpretes de la Compagnie.

» Le ſujet pour lequel vous m'avez écrit, eſt que vous êtes en faute de tous ces » troubles, que vous vous repentez de ce que vous avez fait; que vous faites diverſes » plaintes contre les Gouverneurs précédens, tous du nombre de mes Omrahs, & des » injuſtices que vous avez eſſuyées de leur part & de celle de leurs Officiers, dont vous » auriez dû m'informer avant que d'en venir à des voyes de fait. Ayant reconnu votre faute, & en demandant pardon, je vous accorde non ſeulement votre priere » en vous pardonnant le paſſé, mais je vous accorde un *Firman* ſuivant votre deſir, » & j'ai ordonné à *Aſſit Caun* de l'expédier au Gouverneur de Surate avec les circonſtances dont il vous informera. Quand mon *Firman* arrivera recevez-le avec un profond reſpect, en reconnoiſſant quelle gloire vous acquerrez par-là, en ayant la liberté de trafiquer comme ci-devant, à votre plaiſir & comme de coutume; vous rendrez » aux Marchands qui ſe ſont plaints de vous leurs vaiſſeaux & leurs effets; vous éviterez à l'avenir de retomber dans la même faute, en faiſant comme vous avez fait, » & vous vous conduirez ſuivant ma volonté & mon bon-plaiſir, ſans l'oublier. Si » vous recevez quelque tort de la part de mes Gouverneurs ou de leurs Officiers, ou » de quelqu'un de mes Sujets, ne manquez pas de m'en informer. J'ai ordonné à *Aſſit Caun* d'écrire ſur ce pied-là.

» A l'égard de ce que vous dites de la protection que les Gouverneurs précédens ont » accordée à M. *Bourchier*, que vous avez des prétentions à ſa charge, que vous ne » pouvez lui faire rendre compte, demandant qu'il vous ſoit remis entre les mains, ma » volonté eſt que vous prouviez vos prétentions ſuivant les Loix, afin qu'on puiſſe rendre juſtice ſelon que le cas l'exigera.

Daté de la trente-unieme année du regne d'*Aureng-Zeb*.

SECTION III. *Démêlés entre les* Anglois & *les* Hollandois: *Affaire d'*Amboine.

sent accoutumé dans ces occasions, du Mogol. Ce présent consiste en un bon cheval richement harnaché, qui ne doit jamais être vendu par quelque raison que ce soit, un assortiment complet d'habits fait d'*Atlasses* ou *Zeerhastes*, espece de satin avec des fleurs d'or ou d'argent, un beau turban, des souliers brodés, & un poignard de prix dans un beau fourreau. Le Général ou le Gouverneur est présenté dans cet équipage avec le Firman par l'Envoyé du Mogol; le Gouverneur de la Ville ou de la Province étale au long dans cette occasion l'honneur que lui fait le plus puissant Monarque qui est sous le Ciel, & l'exhorte à se rendre digne de cette distinction par sa conduite. M. *Vaux* ayant reçu le *Firman* dans une boëte dorée la mit sur sa tête, & témoigna par la bouche de l'Interprete sa reconnoissance, & combien il étoit redevable à ce grand Monarque. Ensuite le Gouverneur le conduisit du jardin, où la céremonie s'étoit faite, dans la ville, au milieu des acclamations d'une foule de peuple, qui le félicitoit avec des cris de joie de son élevation à cette Dignité. Quand M. *Vaux* eut demeuré environ une semaine à Surate, il fit savoir au Gouverneur Mogol que sa Charge l'appelloit indispensablement à Bombay. On lui fit réponse, que le Mogol ne pouvant se fier à d'autre qu'à lui pour l'accomplissement des conditions, on espéroit qu'il ne penseroit pas à quitter la ville, de peur que le Roi ne se repentît des faveurs accordées à la Compagnie, dont il avoit la Commission. C'est ainsi que l'on retint M. *Vaux* en ôtage, pour être sûr de l'accomplissement des articles arrêtés avec ses Maîtres (*a*).

M. Harris *devient Gouverneur de* Bombay.

M. *Harris* demanda alors que, suivant l'usage, on lui cédât le Gouvernement de Bombay, comme au plus ancien, à quoi *Vaux* consentit pour éviter toute dispute. Peu après *Harris* fit d'*Annesley*, homme sans mérite, son Confident & son Conseiller; desorte que bientôt le rusé *Annesley* gouverna, & eut assez d'adresse pour embrouiller, pendant l'administration de *Harris*, les affaires de la Compagnie aussi bien que celles des Marchands particuliers, & pour obtenir ensuite d'être nommé Gouverneur ou pour mieux dire Tyran de Bombay (*b*) (*). La conduite du Chevalier *Josias*

(*a*) *Hamilton*, Vol. I. (*b*) *Idem* ibid. *Dodsley*, Vol. II.

(*) *Hamilton* rapporte un trait qui suffit pour faire connoître le caractere de ce nouveau Gouverneur. Les Sujets du Mogol ont nombre de grands navires avec lesquels ils trafiquent dans toutes les Indes. Comme les propriétaires ont une haute opinion de l'habileté des Anglois dans la Navigation, ils prennent des Pilotes & des Maîtres de la Compagnie, auxquels ils donnent de gros gages, avec la liberté de trafiquer en de certaines marchandises, dans une quantité limitée, sans payer de droits. M. *Annesley* entreprit de réduire ces gages à la moitié, & de s'approprier l'autre moitié en qualité de Gouverneur. Quelques-uns y consentirent par crainte ou par nécessité, tandis que d'autres mépriserent ses menaces, & refuserent d'entrer dans des vues qui leur parurent insolentes & injustes. Il les persécuta avec la plus noire malice & avec tout le poids de son autorité; il gagna même les Officiers du Mogol pour les inquiéter & leur faire de la peine. Plusieurs furent ruinés par ses violences, tandis que d'autres braverent impunément sa haine. Ceux qui souffrirent, & ceux qui étoient hors d'atteinte, travaillerent de concert à le rendre odieux aux Indiens. Desorte que la Compagnie perdit son crédit auprès des uns & des autres, & que ses affaires ne furent pas peu dérangées par le grand nombre de ceux que l'avarice du Gouverneur contraignit d'embrasser d'autres professions.

sias Child (*), qui étoit à la tête des affaires de la Compagnie d'Angleterre, ne fut pas moins blâmable, comme on peut en juger par les exemples que nous avons rapportés dans les Notes. A la fin la mauvaise administration de *Harris* & d'*Anneſley*, ſon premier Miniſtre excita tant de plaintes, que la Compagnie fut obligée de les déplacer, & d'envoyer le Chevalier *Jean Gayer* pour prendre en main la direction des affaires en la place de *Harris*.

Section III. *Démêlés entre les* Anglois & *les* Hollandois: *Affaire d'*Amboine &c.

Gayer arriva en 1694, & fut revêtu de la qualité de Général des Indes. Il retint *Anneſley* au ſervice de la Compagnie, mais il lui ôta tout pouvoir de faire du mal, & à la fin il le congédia en 1700. Le nouveau Gouverneur n'avoit rien moins que de mauvais principes, c'étoit un homme d'un bon naturel, & à tout prendre d'un caractere eſtimable; il ne laiſſa pas cependatt de faire des choſes qui firent un très-grand tort à ſa réputation. Le Capitaine *Hamilton* en cite pluſieurs exemples, il ſuffira d'en indiquer un ou deux, qui prouvent combien une réformation dans les affaires de la Compagnie étoit néceſſaire. Une jeune Demoiſelle, fille de M. *Ward*, dont les parens étoient morts, épouſa ſecrettement, d'une maniere contraire aux Loix de Bombay, un jeune homme qu'elle aimoit. Comme elle avoit quelque bien, & que le Gouverneur avoit envie de la faire entrer dans ſa famille, il caſſa ſon mariage avec M. *Loyd*, & la maria à ſon fils. Autre trait dont il fut blâmé. Le Capitaine d'un vaiſſeau deſtiné pour la Chine, qui étoit de ſes amis, traita les gens de ſon équipage avec tant de hauteur & de tyrannie, qu'ils déſerterent tous ſans qu'il en reſtât un ſeul. *Gayer* ordonna qu'on les fît aller à bord par force, & qu'ils fiſſent le voyage. La ſuite fut, qu'ils ſe mutinerent, tuerent le Capitaine, & ſe firent Forbans, infeſtant le Détroit de Malacca, où ils enlevoient & pilloient tous les vaiſſeaux qu'ils rencontroient. Le Capitaine *Hide*, qui commandoit le *Dorrel*, les ayant trouvés, on en vint au combat; le *Dorrel* eut ſeize hommes

Le Chevalier Jean Gayer *fait Général des* Indes. *Sa mauvaiſe conduite.*

(*) Le Capitaine *Hamilton*, en faiſant une courte relation de l'élevation de M. *Vaux*, qui paroît avoir été protégé par le Chevalier *Joſias Child*, rapporte quelque choſe d'aſſez remarquable. „ Le Chevalier *Child* continua à donner des marques de ſon eſtime à M. „ *Vaux*, en lui procurant divers Poſtes avantageux, entre autres celui de Juge des Affai„ res Civiles. Après qu'il eut été inſtallé dans cette Charge, le Chevalier lui écrivit une „ Lettre remplie d'exhortations & de réflexions ſur le paſſé, & après pluſieurs requiſi„ tions il lui diſoit qu'il avoit le pouvoir en main de condamner les ennemis de la „ Compagnie, ou ceux qui étoient regardés comme tels, particulierement ceux qui oſe„ roient conteſter l'autorité de la Compagnie ſur tous les Sujets de la Grande-Breta„ gne dans les Indes, & qu'il s'attendoit que de tems en tems ſes ordres ſeroient ſuivis „ comme des loix inviolables. M. *Vaux* lui répondit par des remercimens, lui pro„ mettant, que comme c'étoit lui qui l'avoit placé dans ce Poſte honorable & lucra„ tif, il s'acquitteroit de ſon devoir avec toute l'intégrité & la juſtice poſſible, & que „ les Loix de ſa Patrie ſeroient toujours la regle de ſa conduite. Le Chevalier parut très„ mécontent dans ſa Réponſe, & dit nettement à M. *Vaux* qu'il comptoit que ſa volonté „ & ſes ordres ſeroient la regle de ſa conduite, & non les Loix d'Angleterre, qui n'é„ toient que des rapſodies, compilées par un nombre de Gentilshommes campagnards igno„ rans, qui ſavoient à peine gouverner leurs propres familles, bien loin de s'entendre „ à régler des Compagnies."

SECTION III. *Démêlés entre les Anglois & les Hollandois: Affaire d'Amboine &c.*

mes de tués, fut presque desemparé, & se sauva avec peine par l'habileté du Capitaine. On blâme encore le Chevalier *Gayer* de s'être laissé prendre prisonnier avec sa femme à la rade de Soually par le Gouverneur de Surate; comme il pouvoit aisément s'échapper, on regarda comme une basse finesse d'avoir resté dans ce lieu, parcequ'il pouvoit y faire valoir davantage son argent qu'à Bombay (*a*).

Le Chevalier Nic. Waite *son successeur ne se conduit pas mieux.*

La conduite du Chevalier *Nicolas Waite*, qui lui succéda dans le Gouvernement de Bombay, ne fut pas plus excusable. La dissolution de ses mœurs, le renversement public de la Justice, ses prévarications, & ses petites ruses, irriterent à un tel point les habitans & les soldats de l'Isle, qu'ils se saisirent de lui & l'envoyerent prisonnier en Angleterre. Son Gouvernement, quoique très-court, ne laissa pas d'être fort préjudiciable à la Compagnie & aux Marchands particuliers. Depuis que le Gouverneur avoit été obligé de résider à Surate, Bombay étoit gouvernée par un Lieutenant qu'il nommoit. La guerre & la derniere peste avoient fait de grands ravages parmi les Européens de l'Isle, en sorte que de huit-cens Anglois il n'en restoit pas au-delà de soixante. Ainsi d'un lieu bien peuplé & agréable Bombay étoit devenue une solitude, un vrai désert. L'esprit d'injustice ne laissa pas de subsister, ni la guerre ni la peste ne purent en triompher. Ceux qui échapperent à ces fléaux ne purent obtenir la liberté de retourner dans leur patrie, ni celle de pousser leur fortune aux Indes. On les retint au service de la Compagnie sous le joug de l'autorité, de l'insolence & de l'oppression sans la moindre lueur d'espérance (*b*).

Pour prévenir toute confusion & ne pas troubler l'attention du Lecteur, nous avons suivi les affaires de Bombay aux dépens de l'ordre chronologique. Nous allons reprendre le fil de l'Histoire à l'année 1691, où les affaires domestiques de la Compagnie nous fournissent dequoi nous occuper. Comme elles n'ont aucune liaison avec des événemens étrangers nous nous flattons qu'on ne nous saura pas mauvais gré de les avoir traitées à part. Sans cela nous aurions rompu le fil de la narration, embarrassé le Lecteur, & ôté le plaisir qui naît de la vue complette d'un objet.

SECTION IV. *Affaires domestiques de la Compagnie* Angloise *&c.*

SECTION IV.

Contenant l'Histoire des Affaires domestiques *de la* Compagnie: *Projets d'abolir le Monopole: Démêlés de la Compagnie avec les Interlopes: Et les Acheminemens à l'Etablissement d'une* Nouvelle Compagnie.

Projet de quelques Particuliers pour annuller la Patente de la Compagnie, 1691.

VERS ce tems-là on vit éclatter un Projet auquel on avoit travaillé depuis longtems, de ruiner l'ancienne Compagnie des Indes Orientales & d'en établir une nouvelle. Ce Projet tiroit son origine de tous les motifs qui agissent le plus puissamment sur l'esprit humain. En 1680, & dans les an-

(*a*) *Hamilton*, Vol. I. (*b*) *Harris & Dodsley*, l. c.

années suivantes jusqu'à la malheureuse guerre de Bombay, le prix des Actions des Indes étoit de 360 Livres pour cent, & les répartitions étoient proportionnées, ce qui rempliſſoit d'admiration toute l'Europe, & excitoit l'envie & la jalouſie de nos rivaux de Commerce. Cela enflamma l'avarice des Particuliers de la Nation, en porta pluſieurs à empietter ſur les privileges excluſifs de la Compagnie, afin d'avoir part aux profits, & enfin diviſa toute la Cour, & tous les Négocians en factions oppoſées. Chacun connoiſſoit la valeur du prix, & y prétendoit avec la même ardeur; les uns s'efforçoient de le garder, les autres de l'obtenir. Ces contentions avoient commencé vers la fin du regne de *Charles* II. l'un & l'autre Parti les avoit entretenues par des inprimés, ou par des intrigues ſecrettes, & par les voies de corruption (*a*).

SECTION IV. *Affaires domeſtiques de la Compagnie Angloiſe &c.*

Les plaintes contre la Compagnie remonterent juſqu'à l'année 1682, lorsque le Chevalier *Joſias Child* étant parvenu à ſe mettre à la tête des affaires, exclut de la direction ceux-là mêmes qui avoient contribué à ſon élevation. Ils avoient à-la-vérité traverſé quelques-unes de ſes meſures, parcequ'ils les regardoient comme préjudiciables & ruineuſes. On allegue dans le cours des ſujets de plainte que l'ambition & la corruption du Chevalier *Child* étoient ſi grandes, que rien n'étoit capable de lui réſiſter; qu'à force d'intrigues, d'argent, de fauſſetés notoires il étoit parvenu à exclure des affaires pluſieurs des Marchands les plus habiles, les plus riches & du plus grand poids. Ses préſens étoient ſi conſidérables, qu'il fit entrer la Cour dans ſes vues, deſorte, dit-on, qu'il ordonnoit ce qu'il vouloit, également à *Saint James* & à *Weſtminſter-Hall*. On mettoit ſur ſon compte l'embargo mis ſur le grand armement fait pour reprendre Bantam, la guerre avec le Mogol, la mauvaiſe adminiſtration à Bombay, la ruine de nos meilleurs Etabliſſemens aux Indes, entre autres de celui de Bengale, en ce tems-là la plus riche Province du Monde. On prouva que notre Commerce à Bengale, qui dans l'eſpace de vingt-trois ans étoit monté de huit-mille Livres ſterling à trois-cens-mille par an, étoit retombé dans ſon premier néant par ſa mauvaiſe conduite. Les ennemis de la Compagnie alléguoient encore, qu'elle avoit perdu par ſa honteuſe négligence l'Iſle de Pouleron, laquelle, bien que d'un prix ineſtimable, n'étoit défendue que par douze hommes, qui compoſoient toute la Garniſon d'un Fort de bois, élevé plutôt pour la montre que pour être de quelque défenſe. Qu'elle avoit accepté pour la moitié des droits de la Douane à Gamron le miſérable équivalent de trois-mille Livres ſterling par an. Qu'en annexant les voix aux portions & non aux perſonnes, en aſſignant une voix à chaque Action de cinq-cens Livres ſterling, on avoit fourni le moyen à un ſeul homme (*Child*) d'uſurper toute l'autorité ſur les autres, au grand préjudice du Commerce. En conſéquence de ces arrangemens le fonds devoit gouverner le fonds, & celui qui avoit le plus d'argent devoit par conſéquent avoir le plus d'autorité. Qu'on pouvoit démontrer que pendant les trois dernieres années on avoit fait tort au fonds commun de cent-mille Livres

Plaintes contre la Compagnie.

(*a*) *Harris*, Vol. II. B. II. Ch. 2.

SECTION IV. *Affaires domestiques de la Compagnie Angloise &c.*

vres sterling par des contracts particuliers, & par des déductions sans exemple, & par les fraudes les plus iniques dans les uns & les autres. Que l'on avoit affermé le Commerce non seulement à des Anglois, mais à des Etrangers, invités à aider à fretter les Navires de la Compagnie à son grand préjudice, & au deshonneur de la Nation. Que par la suite d'une faute capitale qu'on avoit faite, en ne prenant que la moitié de la somme souscrite, on se trouvoit à l'étroit par un fonds trop borné, & que pour y remédier la Compagnie, au-lieu de demander le payement du reste de la Souscription, avoit emprunté deux millions de Livres sterling à intérêt, ce qui avoit jetté le Commerce dans une langueur mortelle & incurable. Que l'on avoit fait des répartitions injustes & déraisonnables, réglées uniquement par l'ambition & par l'avarice. Que depuis le mois de Février 1677 jusqu'au mois de Janvier 1682, les intéressés avoient tiré sept-cens-quarante-un-mille, six-cens-quarante-sept Livres sterling, & qu'au bout de deux mois ils avoient doublé leur fonds, faisant ensemble un million, cent-neuf-mille, six-cens-soixante-treize Livres sterling, le tout sur un Capital de trois-cens-soixante-neuf-mille, huit-cens-quatre-vingt-onze Livres sterling, qui avoit été fourni d'abord, & pendant que l'on avoit trois-cens-mille Livres sterling à payer en intérêts & en dons à la Cour (*a*).

C'étoit par de pareilles voyes, disoit-on, que le fonds étoit tombé dans un état si foible & si languissant, qu'au-lieu de maintenir son premier crédit en faisant ponctuellement les payemens, on l'avoit prostitué, en affichant à la porte de la Tréforerie un papier, par lequel on avertissoit que le payement étoit surfis jusqu'à un tems marqué. C'étoit-là, disoient les ennemis de la Compagnie, un scandale & une infamie sans exemple, & ce qui démontroit clairement que les Directeurs avoient été si occupés à faire des dividends, qu'ils avoient oublié l'obligation de payer (*). Mais l'accusation gé-

(*a*) *Ralph's* Hist. Eng. Vol. II. sub ann. 1691.

(*) M. *White*, dans sa Relation du Commerce des Indes, appelle ceci la clef de la mystérieuse guerre avec le Mogol (1). Les choses en étant venues à une pareille crise, il étoit tems de penser à des expédiens. Ils se présentoient d'eux-mêmes, il n'y avoit qu'à se saisir des riches Flottes de Surate, sur-tout de celles qui trafiquoient en Arabie & en Perse. On a vu, qu'avant que de commencer la querelle qu'on méditoit de faire aux Indiens, les Facteurs de la Compagnie empruntèrent d'eux trois-cens-mille Livres sterling, qu'ils devoient payer en déclarant la guerre. En un mot, outre les sommes empruntées, ce Système d'iniquité produisit environ un million de Livres sterling par la saisie des vaisseaux, ainsi que cela a été prouvé par serment dans la Cour de l'Echiquier du Roi. Environ trois-cens-mille Livres sterling passerent en Angleterre, selon la confession de plusieurs des Facteurs & des principaux Officiers employés par la Compagnie. Mais, après avoir violé les droits les plus sacrés des Nations, après s'être engagé dans une guerre dangereuse, injuste & ruineuse, après avoir attiré de la honte & du mépris sur le Royaume, quels ont été les fruits de ces grands & profonds projets? quels? les voici.

1. Une dépense de quatre-cens-mille Livres sterling pour la Compagnie en divers articles pour des Matelots surnuméraires, pour le transport de vieilles troupes d'Angleterre avec leur paye; pour un grand nombre d'autres soldats levés aux Indes, pour une grande

(1) *White's* Account of the India Trade, p. 57.

générale contre la Compagnie étoit, qu'elle avoit pris & confiſqué les vaiſſeaux de Particuliers qui trafiquoient avec ſa permiſſion, ce qui étoit contraire au contract formel, & s'étoit fait ſans autorité ſuffiſante. On ajoutoit que l'on avoit, en vertu des Loix militaires & au mépris de la Conſtitution connue du Royaume, fait exécuter pluſieurs des Sujets de Sa Majeſté à Ste. Helene.

Section IV. *Affaires domeſtiques de la Compagnie Angloiſe &c.*

La Compagnie répondit à des accuſations ſi graves. I. En général, qu'elle n'avoit ni excédé ſon pouvoir, ni n'en avoit abuſé. Qu'elle n'avoit en rien violé le Droit des Gens, ni préjudicié à l'honneur de ſon Pays. Que les clameurs & les murmures venoient de ces mêmes *Interlopes* qui avoient été cauſes de la guerre aux Indes. On paſſoit enſuite au détail, la Compagnie ſoutenoit que les privileges dont elle jouiſſoit, & l'autorité qu'elle exerçoit, étoient non ſeulement dérivés de la Couronne, & munis du ſceau du Parlement, mais qu'ils étoient abſolument néceſſaires pour conduire le Commerce, & pour le faire ſur un pied égal avec les autres Nations, & ſur-tout pour ſe garder des entrepriſes des avares Gouverneurs Indiens. Qu'entre les privileges qu'elle avoit, celui de tenir des Conſeils de guerre & d'infliger des Peines militaires, étoit un des plus exprès. Que ce n'étoit pas à elle à diſcuter juſqu'où la Couronne étoit en droit de lui accorder ces privileges, mais qu'une preuve que la Couronne avoit ce droit, c'eſt que ſa Patente avoit été une fois juridiquement confirmée à Weſtminſter-Hall. Que pendant pluſieurs années il n'avoit pas été néceſſaire de faire valoir ce pouvoir, & qu'on ne s'en étoit ſervi que lorſque la néceſſité l'avoit requis, que lorſque les Interlopes avoient entrepris ſur ſon Commerce, l'avoient brouillée avec les Habitans du Pays, & même mis la diviſion parmi les membres de la Compagnie. Que ce n'avoit été qu'en l'année 1688, lorſque toute la Nation étoit en confuſion, & que l'Angleterre étoit menacée d'une guerre civile, qu'ils avoient commencé à profiter de la ſituation des affaires. Que ſur la connoiſſance qu'on avoit eue de leurs pratiques illicites, la Compagnie avoit de-

Réponſe de la Compagnie.

de quantité de munitions & d'armes, & pour les Garniſons du Fort de St. George & de Bombay, outre les aſſommans articles de perte, de fret & de dépériſſement.

2. L'interruption du Commerce pendant quatre ou cinq ans, par lequel, en ſuppoſant qu'elle avoit un fonds ſuffiſant pour trafiquer, on compte qu'elle ne peut avoir perdu moins de huit-cens-mille Livres ſterling, & la Couronne le tiers de cette ſomme.

3. La perte de pluſieurs milliers des meilleurs Mariniers Anglois envoyés en de mauvaiſes ſaiſons, & retenus trop longtems aux Indes.

4. La perte de cinq gros vaiſſeaux, & de pluſieurs autres, qui par la longueur de leur ſéjour, le manque de fret & d'autres circonſtances ont été une charge, & ſont devenus inutiles ayant été rongés des vers avant que de pouvoir être employés.

5. Enfin la ruine du crédit public & de l'honneur de la Nation, deux choſes d'un prix ineſtimable. De la Nation la plus reſpectée, la plus eſtimée & la plus favoriſée aux Indes, les Anglois ſont devenus la plus odieuſe, la plus déteſtée & la plus mépriſée. L'inſolence, l'orgueil, l'avarice & l'ambition ont concouru à faire perdre aux Anglois l'eſtime qu'on avoit pour eux; tandis que la corruption, l'adulation & les baſſeſſes ont été les honteux moyens qu'on a employés pour recouvrer ce que l'on avoit perdu par des voyes également infames. Tous les traits de la mauvaiſe conduite de la Compagnie devinrent autant de griefs de la Nation, appuyés par les intrigues ſecrettes de ſes ennemis, qui outre le Bien public avoient leurs vues particulieres.

SECTION IV. *Affaires domestiques de la Compagnie* Angloise &c.

demandé à la Couronne de nouveaux privileges, propres à parer aux inconvéniens que l'on craignoit. Qu'on les lui avoit accordés. Que dans l'affaire même de Ste. Helene, qui avoit été condamnée par la Chambre des Communes, la Compagnie pouvoit se justifier par une Commission expresse du Roi *Jaques II.* & par ses ordres formels pour l'exécution. Que le caractere de la Cour en ce tems-là étoit tel, que mettre en question la validité d'une pareille Commission & d'un ordre de cette nature, ou d'avoir insinué seulement qu'il étoit expédient de le faire ratifier par le Parlement, c'eût été perdre la protection de la Cour, s'attirer son indignation, & s'exposer à toutes les rigueurs d'un *quo Waranto*. Que dans de pareilles circonstances la Compagnie ne pouvoit qu'user des droits qui lui étoient accordés, ou souffrir que ses privileges fussent enfreints & anéantis par ses ennemis étrangers & domestiques. Que le bons-sens indiquoit assez le parti qu'il y avoit à prendre dans une pareille alternative. Que la Compagnie avoit prédit dans sa Requête au Roi *Jaques II.* que tous ses Etablissemens tomberoient en désordre & dans l'anarchie par les prétentions de ces Usurpateurs, qui pour se procurer du crédit débitoient qu'ils étoient une *nouvelle Compagnie* établie par le Roi, parceque l'*ancienne Compagnie* avoit eu part à une rebellion contre lui. Que ceux des Serviteurs de la Compagnie qui avoient des raisons d'apréhender les suites de l'injustice de leur conduite; s'étoient joints aux *Interlopes*. Que la division des intérêts des Anglois, avoit donné lieu aux Gouverneurs Indiens de ruiner leur crédit, de troubler le Commerce, & de diminuer leurs gains. Que les Hollandois, les François, les Danois & les Portugais avoient tous fait leur profit de cette anarchie. Qu'il n'étoit pas étonnant que dans des circonstances si fâcheuses les retours eussent été moins considérables, & la direction des affaires plus difficile. Que tant s'en falloit que la Compagnie fût prête à faire banqueroute, elle étoit en état de satisfaire aisément tous ceux qui avoient des prétentions, & de continuer son commerce avec un aussi gros fonds & avec autant d'avantage que jamais. Que les clameurs contre elle ne tiroient pas leur origine de sa prétendue pauvreté, que c'étoient plutôt ses richesses & sa prospérité qui excitoient l'envie. Que par rapport au délai de payement, elle avoit suivi l'exemple de la Chambre de Londres, & de l'Echiquier même. La Compagnie soutenoit, que bien loin que la guerre avec le Mogol eût été entreprise sans de justes raisons, & qu'elle eût été faite perfidement & en Pirates, elle avoit été juste, nécessaire & inévitable; & qu'après tout elle n'avoit rien fait de dessein prémédité, qui dût lui faire perdre la protection de l'Etat, l'estime du Peuple, ou les droits & les privileges qui lui avoient été accordés par ses Patentes, puisque tous les avantages que la Nation pouvoit tirer du Commerce, étoient aussi sûrs dans le présent Système établi, que par tout autre quel qu'il fût (*a*) (*). Dans ce cas, comme dans tous

(*a*) Vid. Apology for the East India Company, p. 18. *Ralph*, ubi sup.

(*) Ici la Compagnie indiquoit plusieurs choses, qui étoient les suites du pied qu'avoient pris aux Indes les Particuliers, ou les *Interlopers* comme elle les appelloit. Elle mettoit

tous les autres de la même nature, où l'intérêt partage, chacun infirme ou tâche d'infirmer ce que les autres alléguent. Le Public fut inondé de tant de Brochures qu'il sembloit que la Presse n'étoit occupée que de cette affaire. Les Spectateurs se divertissoient du combat, le Public animoit le débat, & après l'article de la guerre c'étoit le sujet des conversations ordinaires. La Compagnie avoit un avantage, c'est qu'elle étoit unie & unanime, au-lieu que ses ennemis ne s'accordoient que par leur animosité, qui enfantoit divers projets contradictoires. Les uns vouloient que le Commerce fût libre (*), d'autres vouloient qu'on le continuât sous l'autorité du Parlement en forme de Compagnie, & qu'on les mît entre leurs mains & entre celles de leurs amis. Ceux qui aspiroient à l'autorité & aux richesses, se déclaroient pour ce dernier plan, au-lieu que le premier étoit fortement appuyé de tous ceux qui desiroient d'améliorer leur petite fortune, en risquant d'une maniere raisonnable. Cependant, après quelques foibles efforts, les autres l'emporterent, & la pluralité se déclara pour le Système d'une Compagnie.

II

toit sur leur compte la révolte de ses gens sous *Kegwin* à *Bombay*. La même chose étoit arrivée à *Ste. Helene*, disoit-on, par les rapports & les suggestions des *Interlopes*. Toute l'Isle s'étoit rebellée ouvertement, & avoit entrepris de forcer le Fort de la Compagnie à main armée. De même dans le *Bengale*, où étoit le principal Commerce de la Compagnie, le *Nabob* & ses Officiers avoient profité de la confusion qui étoit dans les affaires, pour rompre les anciens Traités, & pour dépouiller les Anglois de tous les beaux privileges dont ils avoient joui depuis si longtems en vertu des conventions faites. Ils avoient tiré de grosses sommes des deux Partis par violence, par injustice & par des hostilités formelles, qu'ils n'avoient jamais osé entreprendre, tant que les Anglois avoient été unis sous la prudente conduite d'une Compagnie.

(*) Voici les raisons sur lesquelles ils se fondoient.

1. Une Compagnie feroit un Monopole, ce qui avoit toujours été un grief suivant les Loix; puisque dans ce cas-là il n'y auroit qu'un seul acheteur des manufactures d'Angleterre que l'on envoyeroit aux Indes, & un seul vendeur des marchandises qu'on en importeroit.

2. De-là il s'ensuivroit, que de tels acheteurs achetteroient à bas prix, & vendroient cher l'un & l'autre au préjudice du Public. Qu'au contraire plus il y auroit d'acheteurs des marchandises Angloises & de vendeurs des marchandises étrangeres, plus les premieres se vendroient cher, & les autres à bon marché: avantage pour la Nation qui sautoit aux yeux.

3. Si le Commerce étoit libre, il fleuriroit davantage; l'industrie des particuliers leur feroit découvrir plus d'endroits à le faire, parceque le profit leur en reviendroit. Au-lieu que dans le cas d'un Monopole un petit commerce est aussi lucratif qu'un grand.

4. Il est contraire à la justice, & c'est attenter sur les droits d'un Anglois que d'être exclus d'aucune partie du Commerce de la Nation; car pourquoi *Bristol*, *Exeter*, *Plimouth*, *Hull*, *Yarmouth*, &c. ne jouiroient-elles pas du même privilege que le Port de Londres, d'envoyer aux Indes?

5. Les Hollandois trafiquent sur un fonds commun, mais ils permettent à leurs Sujets d'importer dans les Pays les marchandises des Indes qui viennent d'Angleterre & des autres Pays, à la réserve des Indes. Au-lieu que par l'Acte de Navigation il n'y a que la Compagnie qui puisse importer ces marchandises dans le Royaume, & cela en droiture. Ainsi elle est la maîtresse d'y mettre tel prix qu'il lui plait, sans qu'il y ait de remede pour l'acheteur; d'où il s'ensuit que les Anglois sont de pire condition que les Hollandois (1).

(1) Vid. *Somer's* Collect. Vol. XXX, p. 98.

SECTION IV. *Affaires domeſtiques de la Compagnie Angloiſe &c.*

Il parut que le ſentiment général étoit, que le Commerce des Indes bien ménagé, ſeroit extrêmement avantageux à la Nation, qu'il ne pouvoit ſe faire avec ſuccès que ſur un fonds commun, & par des Marchands réunis en un Corps. Que cela étoit incompatible avec les *Interlopes*, qu'ainſi une Compagnie ne pouvoit ſubſiſter, tant que les particuliers n'étoient pas exclus, & qu'ils ne pouvoient être exclus qu'en donnant à la Compagnie aſſez de pouvoir & d'autorité pour maintenir ſes droits, ſe défendre contre leurs entrepriſes, & pour diriger ſon commerce ſelon les regles fixes qui le miſſent en ſûreté contre l'avarice ou les artifices des *Nabobs* & des Gouverneurs, & contre les efforts de ſes Rivaux étrangers. Ainſi raiſonnoit le Public; les argumens étoient également forts en faveur des Prétendans & de ceux qui étoient actuellement en poſſeſſion, les uns & les autres s'accordoient à en tirer la même concluſion. Mais les ennemis de la Compagnie alléguoient alors, qu'elle n'étoit pas revêtue légitimement du pouvoir qu'elle exerçoit, & qu'ayant fait uſage d'une autorité illégale, elle avoit perdu ſes droits, & qu'en bonne juſtice elle n'étoit plus qualifiée pour pouvoir en jouir dans la ſuite (*a*).

Partage de ſentimens dans le Public ſur cette diſpute.

Elle eſt portée devant la Chambre des Communes.

Les choſes en étoient-là quand l'affaire fut portée devant le Parlement, qu'on a appellé la Convention. Le ſujet parut vrayement national aux gens dépréoccupés, & digne de l'attention de ceux qui avoient des vues. On nomma un Commité pour prendre connoiſſance de la diſpute, il en vint juſqu'à demander un état exact des comptes de la Compagnie, avec une eſtimation de ſon fond, de ſes effets, de ſa caiſſe, de ſes dettes, & viſion de ſa correſpondance domeſtique & étrangere. La Compagnie acquieſça, & offrit volontairement de ſoumettre ſes Livres & les dernieres nouvelles qu'elle avoit reçues des Indes à l'inſpection de l'Orateur, ou de deux ou trois des Membres du Commité qu'il plairoit à la Chambre de nommer: ce qui engagea les Chefs de la Compagnie à cette limitation, c'eſt que l'on avoit envoyé en Hollande une Copie de l'eſtimation qu'ils avoient remiſe à la Chambre, pour que les Hollandois en tiraſſent tel parti qu'ils pourroient au détriment de la Compagnie, comme cela paroiſſoit par une autre Copie envoyée d'Amſterdam à des Juifs de Londres, pour la comparer avec le compte délivré par la Compagnie à l'Orateur. Mais nonobſtant la forte envie que la Convention avoit de nuire à la Compagnie, les Directeurs agirent avec tant d'adreſſe, ſe firent de ſi puiſſans amis à force d'argent & de ſollicitations, qu'ils firent échouer tous les deſſeins contre eux juſqu'à la troiſieme ſéance. Ils firent effectivement paroître une vigueur ſi imprévue, que leurs ennemis jugerent à-propos d'attendre une occaſion plus favorable pour revenir à la charge (*b*).

Requête des Marchands contre la Compagnie.

La diſpute demeura donc ſuſpendue pour quelque tems, juſqu'à ce que l'autre Parti ſe trouva fortifié de pluſieurs Seigneurs & Gentilshommes diſtingués par leur rang & par leur crédit. Alors il rentra en lice avec une nouvelle ardeur, & pour rendre leurs démarches plus régulieres & plus ſû-

(*a*) *Dodſley's* Hiſtory of the Eaſt Indies, Vol. II. B. III.

(*b*) *Ralph*, Vol. II. ſub ann. 1692.

res

res, les ennemis de la Compagnie en formerent eux-mêmes une, en prenant certains engagemens (*). Enſuite ils préſenterent une Requête à la Chambre des Communes, dans laquelle ils expoſoient le danger auquel le Commerce des Indes Orientales étoit expoſé, par la mauvaiſe conduite, les abus, & les procédés illicites de ceux qui en étoient actuellement les Directeurs: demandant l'Etabliſſement d'une nouvelle Compagnie ſur un nouveau fonds commun, avec les Droits, Privileges, & les limitations que la ſageſſe du Parlement trouveroit convenables, & expédiens pour le Bien public. Cette Requête, préſentée le 28 d'Octobre, fut accompagnée d'une Contre-Requête de la Compagnie. L'une & l'autre furent ſoumiſes à l'examen d'un Commité de toute la Chambre; & afin qu'il ne manquât rien pour la parfaite intelligence du point en queſtion, on ordonna que tous les articles contenant les griefs fuſſent munis de preuves, que la Compagnie délivrât ſes réponſes clairement ſur chaque article, & l'on fixa le 28 de Novembre pour entendre les deux Parties (*a*).

Section IV. *Affaires domeſtiques de la Compagnie Angloiſe &c.*

La Compagnie donne un état de ſes affaires à la Chambre des Communes. Réſolutions.

En attendant le jour marqué, on examina l'état que le Chevalier *Joſeph Herne*, Gouverneur de la Compagnie, avoit remis de ſes fonds, de ſa caiſſe, de ſes dettes &c. On reçut & on lut des Requêtes des Drapiers, qui demandoient de pouvoir exporter librement des manufactures de laine, & des Marchands de toiles, qui ſe plaignoient que la Compagnie ne leur fourniſſoit pas des cotons. Enfin, après d'ennuyeuſes diſcuſſions, & de vifs débats, la Chambre prit les réſolutions ſuivantes. 1. Qu'il falloit un fonds de quinze-cens mille Livres ſterling, & qui ne paſſât pas deux millions, pour faire le commerce des Indes-Orientales en forme de Compagnie. 2. Qu'il ne ſeroit permis à perſonne d'avoir au-delà de cinq mille Lvres ſt. ſoit en ſon propre nom, ſoit au nom d'autres ſous le ſien. 3. Que tous ceux qui auroient cette portion auroient droit de ſuffrage, & que perſonne n'auroit plus d'une voix. 4. Que la Compagnie qui trafiqueroit aux Indes, ſeroit obli-

(*a*) Debates of the Houſe under this year.

(*) „ Comme le Commerce des Indes Orientales eſt d'une grande conſéquence pour „ la Nation, & que par le grand nombre d'abus & de pratiques illégitimes des Directeurs „ de la préſente Compagnie, tant dans le Pays qu'au dehors, il court riſque de ſe ruiner, ſi l'on n'y apporte promptement des remedes, en s'adreſſant à Sa Majeſté & „ au Parlement, pour obtenir un Etabliſſement régulier & légitime pour le faire, ce qui „ ne ſe peut ſans un nouveau fonds national, libre de tout embarras. Et comme pluſieurs Marchands conſidérables de la ville de Londres & des environs travaillent à „ procurer un pareil Etabliſſement pour le bien & l'avantage de tous ceux qui ſeront intéreſſés ou qui voudront s'intéreſſer à ce Commerce, les Souſſignés étant diſpoſés à avancer une ſi bonne œuvre &c. s'engagent chacun pour ſa part, qu'auſſitôt qu'un tel Etabliſſement ſera fait, de payer les ſommes reſpectives par nous ſouſcrites pour former un „ fonds, en tel tems & en tel lieu qui ſeront réglés par un Committé nommé par la pluralité „ des Souſcrivans. Et nous prions par cet Acte les perſonnes qui ſe ſont engagées par „ un certain Ecrit du huitieme du courant, de procurer un Etabliſſement de cette nature, „ de continuer leurs efforts pour qu'il ait lieu. Et nous promettons de leur fournir du „ fonds commun toutes les ſommes qu'ils jugeront devoir être employées pour obtenir „ ledit Etabliſſement, conformément au véritable but marqué ci-deſſus." C'étoit-là le Contract que l'on avoit fait.

SECTION IV. *Affaires domeſtiques de la Compagnie* Angloiſe &c.

obligée d'exporter annuellement pour deux-cens-mille Livres ſt. de marchandiſes du crû & des manufactures de la Nation. 5. Qu'on ne feroit point de contracts particuliers, que toutes les marchandiſes ſe vendroient publiquement ſuivant la meſure d'un pouce à chandelle, à la réſerve du Salpêtre pour le ſervice de la Couronne. 6. Que la Compagnie ſeroit obligée de vendre tous les ans au Roi cinq cens tonneaux de Salpêtre raffiné, à raiſon de trente livres ſt. le tonneau. 7. Que dans les ventes de la Compagnie, on ne mettroit pas en vente à une fois de partie qui excédât la ſomme de cinq cens Livres ſt. 8. Que l'on ne nommeroit point pour Gouverneur, ou Vice-Gouverneur quelqu'un qui n'auroit pas une portion de deux-mille Livres ſt. & que pour avoir droit de Séance dans le Commité de la Compagnie, il falloit avoir au moins une part de mille Livres ſt. 9. Que l'on éliroit tous les ans le Gouverneur, le Vice-Gouverneur & les Directeurs de la Compagnie pour le Commerce des Indes. 10. Que tous les Dividends ſe feroient en argent. 11. Qu'on n'en feroit point ſans avoir un fonds ſuffiſant pour acquitter les dettes & faire le Commerce. 12. Que tous les cinq ans le Teneur de livres de la Compagnie dreſſeroit un état exact des fonds, ſous ſerment, que tous les intéreſſés pourroient voir. 13. Qu'à l'avenir on ne permettroit à aucuns Vaiſſeaux d'aller aux Indes, ſinon à ceux d'une Compagnie, ou à ceux qui ſeroient autoriſés par un Acte du Parlement. 14. Qu'aucuns Statuts ne lieroient la Compagnie, que ceux qui ſeroient approuvés par une aſſemblée générale des intéreſſés, & qui ne ſeroient pas contraires aux Loix du Royaume. 15. Que le fonds commun d'une Compagnie pour trafiquer aux Indes ſeroit pour vingt-un an & pas plus longtems (*a*).

Autres Réſolutions.

Juſques-là le Parlement paroiſſoit ne penſer qu'au Commerce ſeul, ſans épouſer les intérêts d'aucun des Partis. Le lendemain les Communes prirent la réſolution, que ceux qui avoient des portions qui excédoient la ſomme de cinq-mille Livres ſt. ſoit en leur propre nom, ſoit de la part d'autres ſous leur nom, ſeroient obligés de vendre le ſurplus au pair. Que les Membres du Committé de la Compagnie des Indes Orientales donneroient caution, approuvée de la Chambre, que leur fonds actuel, toutes dettes payées, & toutes prétentions liquidées, montoit à ſept-cens-cinquante-neuf-mille Livres ſt. Enfin, qu'après qu'on auroit donné caution, on préſenteroit Requête au Roi, pour prier Sa Majeſté d'accorder une Chartre à la Compagnie des Indes Orientales ſubſiſtante, conforme aux Réglemens faits par les Communes, pour la paſſer enſuite en Acte.

Les Communes, par cette réſolution, donnoient le choix à la Compagnie, qui agit comme ſi elle croyoit que l'offre méritoit d'être acceptée. Les choſes paroiſſoient tout promettre pour elle, lorſque le Chevalier *Thomas Cooke* & deux des Directeurs préſenterent leurs propoſitions touchant la caution que l'on demandoit, mais elles furent rejettées. Ils ne laiſſerent pas d'acquieſcer à ce que l'on demandoit, & de ſe charger de produire leurs Répondans, avec la ſpécification des ſommes dont ils étoient caution (*b*). Toutes les difficultés étoient donc en apparence applanies. On nomma un Commit-

(*a*) *Ralph*, Vol II. l. c. (*b*) *Id.* Ibid.

mitté pour préparer & porter le Bill pour l'Etabliſſement d'une Compagnie des Indes Orientales, conformément aux Réſolutions de la Chambre. Le Bill fut préparé & préſenté le 16 de Janvier 1692, mais on ne le lut que le 22. Cela fit comprendre à la Compagnie, qu'il y avoit quelque nouvel obſtacle, qu'il falloit lever en prenant d'autres meſures. Ce qui lui en fournit une nouvelle preuve, c'eſt que l'on reçut encore des Requêtes contre elle, que l'on jugea ſes réponſes inſuffiſantes, & que toute l'affaire fut remiſe à la déciſion de la Cour par la Réſolution ſuivante. Que l'on préſenteroit une humble Adreſſe à Sa Majeſté, pour la prier de diſſoudre la préſente Compagnie des Indes Orientales ſuivant le droit réſervé dans ſa Patente, & d'établir une autre Compagnie pour mieux conſerver au Royaume le Commerce des Indes Orientales, de la maniere que Sa Majeſté le jugeroit à propos ſelon ſa ſageſſe. L'Adreſſe fut préſentée, & le Roi répondit, „ Que c'étoit une affaire de la derniere importance pour le Commerce de „ la Nation, qu'il l'examineroit, & que dans peu il rendroit réponſe aux „ Communes." Bien que le Roi parût encore indécis, l'honneur qu'il fit à M. *Goldsborough*, alors Gouverneur des Indes, de le créer Chevalier, fut regardé comme un préſage favorable pour la Compagnie (*a*).

Section IV. *Affaires domeſtiques de la Compagnie Angloiſe &c.*

Toute l'affaire étant ainſi portée devant le Conſeil Privé, la Compagnie témoigna qu'elle ſe ſoumettoit avec plaiſir à ſa déciſion, & le déclara par écrit. Cependant, lorſque le Comte de *Nottingham* leur remit la copie des Articles arrêtés dans le Conſeil, ils firent des difficultés preſque ſur tous, qu'ils accompagnerent d'un Ecrit de leur façon, pour prouver qu'on ne pouvoit changer la forme & la conduite d'une pareille Compagnie de Commerce pour une meilleure (*).

L'Affaire portée devant le Conſeil Privé.

L'af-

(*a*) *Ralph*, Vol. II. l. c. ſub A. 1692. *Dodſley*, Vol. II. C. 3.

(*) Voici les Propoſitions des Seigneurs du Conſeil, avec les Réponſes de la Compagnie.

I. *Prop.* Faire un Fonds de quinze-cens-mille Livres ſterling au moins, & qui n'excede pas deux millions.

Rép. La Compagnie aſſure humblement, & eſt prête à prouver au contentement de Sa Majeſté, que ſon fonds préſent, tant mort que vivant, ſurpaſſe réellement la ſomme de quinze-cens-mille Livres ſterling.

II. *Prop.* Le Capital de la Compagnie préſente fera partie de ce fonds, & ſera eſtimé ſept-cens-quarante-quatre-mille Livres ſterling, moyennant qu'elle puiſſe donner caution qu'il produira cette ſomme; ou autant moins, qu'elle voudra s'engager à fournir réellement, après le payement des dettes, & la ſatisfaction faite au Mogol & à ſes Sujets, contre les prétentions deſquels le nouveau fonds doit être en ſûreté par cette précaution.

Rép. La Compagnie dit, que la valeur des choſes eſt ce qu'elles ſe vendent, que nonobſtant toutes les calomnies de ſes ennemis, ſes Actions valent encore couramment cent-cinquante pour cent, & qu'elle ſait & eſt en état de prouver qu'elles valent intrinſéquement plus que le prix courant. Mais elle ne connoît ni loi ni raiſon, pourquoi ſes membres ſeroient dépouillés de ce qu'ils ont pour moins qu'il ne vaut réellement en argent comptant, ſelon toutes les regles par leſquelles on eſtime quelque choſe que ce ſoit dans tout le monde. Ils diſent humblement, quant aux cautions qu'on demande, qu'ils ne ſavent pas pourquoi ils donneroient caution de leur propre bien. Ils aſſurent qu'ils ne doivent pas une obole au Grand-Mogol, ni à aucun de ſes Sujets, à l'exception des Comptes courans qu'ils ont avec leurs Banians & leurs Courtiers, qui changent journellement, comme l'argent courant d'un Marchand entre les mains d'un Orfevre. Quoique la Compagnie ne doive rien au Mogol, la ſimple mention de dette dans un Acte public de Sa Ma-

SECTION IV. *Affaires domestiques de la Compagnie* Angloise &c.

1693.

L'affaire demeura ainsi suspendue jusqu'à la Séance suivante du Parlement, qu'elle se renouvella avec la même chaleur qu'auparavant. Les deux Par-

Majesté suffit pour le porter à former des prétentions contre la Compagnie, pour des choses passées dans un tems où aucun des Membres n'étoit encore né, par conséquent une partie de la Proposition est évidemment impossible, aussi bien qu'injuste; puisque ni le Mogol ni aucun de ses Sujets ne se sont plaints à Sa Majesté, que la Compagnie leur fût redevable: tout cela n'étant que des bruits répandus par les Interlopes & leurs adhérens, non seulement à-présent, mais il y a déja quelques années. Quant à cette clause hypothétique, *moyennant qu'elle puisse donner caution*, il ne convient pas à la Compagnie de se vanter de son crédit, & de parler de celui de ses antagonistes; les uns & les autres sont assez connus en Bourse.

III. *Prop.* Que le Capital de la présente Compagnie sera apporté en Angleterre dans l'espace de — ans, sur les Vaisseaux qui sont hors du Pays, ou sur ceux que l'on enverra aux dépens du nouveau fonds, en payant le même fret qu'il sera vendu publiquement par les Membres de la présente Compagnie, & que l'on en prendra le produit net à compte des sept-cens-quarante-quatre-mille Livres sterling, de même que la valeur de ses Forts, qui seront estimés par des personnes neutres, & remis entre les mains de la nouvelle Compagnie établie par Patente. Mais après — jours on n'exportera point de marchandises pour les Indes Orientales pour le compte de l'ancien fonds.

Rép. La Compagnie dit qu'elle a sur les Forts, les Villes, les Bourgs, & les Terres qu'elle possede aux Indes, tant pour elle que pour ses successeurs à jamais, les mêmes droits qu'elle a sur les Terres achetées & sur les Magazins en Angleterre qui appartiennent à la masse, & sur les autres Terres ou Biens qui appartiennent à chacun des membres en particulier. *Rex Dei gratiâ* étant le titre original en vertu duquel on possede en Angleterre plusieurs Terres & Biens, la Compagnie n'est pas disposée à se voir dépouillée de ces Biens réels, jusqu'à ce qu'on les lui paye; & les Membres déclarent qu'ils croyent en conscience, qu'ils leur ont coûté en différens tems plus d'un million de Livres sterling sans compter les intérêts. Cependant s'il n'étoit question que du prix, ils sont prêts à s'en rapporter à l'équité connue de Sa Majesté.

IV. *Prop.* Que tout ce que le Capital tant mort que vivant produira ainsi au-delà des sept-cens-quarante-quatre-mille Livres sterling, sera partagé entre les membres de la présente Compagnie, à proportion de la part que chacun y a.

V. *Prop.* Qu'on ouvrira les Livres pour une nouvelle Souscription pendant — après quoi ils seront fermés.

VI. *Prop.* Si les Souscriptions vont au-delà de deux millions, chaque Souscrivant sera diminué à proportion, jusqu'à ce que le tout ensemble fasse deux millions de Livres sterling.

VII. *Prop.* Chaque Souscrivant sera obligé de fournir la somme souscrite, sous peine de —.

Rép. La Compagnie répond humblement aux Propositions IV, V, VI & VII. qu'elle entend aussi peu les nouveaux Souscrivans, qu'elle s'imagine que la plupart de ces Messieurs entendent peu les affaires des Indes. Mais elle sait que la nouvelle méthode de Souscriptions sans être autorisée de Sa Majesté, est une vieille pratique des Interlopes, & d'autres gens jaloux de la prospérité de la Compagnie. La question a été souvent débattue à l'occasion de pareilles Souscriptions volontaires, sur-tout sous le regne du Roi *Charles* II. en présence même de quelques-uns des Seigneurs qui sont à-présent de l'honorable Conseil de Sa Majesté, & cela a toujours abouti à donner inutilement de la peine à Sa Majesté & à la Compagnie.

VIII. *Prop.* Personne n'aura dans ce Fonds au-delà de dix-mille Livres sterling soit pour lui-même, soit pour d'autres sous son nom. Ainsi chaque Souscrivant fera serment qu'il signe pour son propre compte.

Rép. Le respect pour Sa Majesté, & l'amour pour sa Patrie, obligent la Compagnie de se déclarer franchement contre cette proposition comme évidemment préjudiciable à la Nation, quels que soient les Intéressés. 1. Parceque le Commerce veut être libre, & ne doit pas être gêné ni limité; dès qu'il l'est il ne fleurit jamais. 2. Il est contraire aux Loix & aux Coutumes d'Angleterre & de tous les autres Pays du Monde, d'obliger un homme qui achette & qui paye exactement, de faire serment que c'est de son propre argent: ce n'est-

Partis ſolliciterent avec une égale vivacité les Courtiſans, & tous ceux qui étoient en place, qui de leur côté mirent leurs ſervices à un prix proportionné

Section IV. *Affaires domeſtiques de la Compagnie Angloiſe &c.*

n'eſt-là qu'une ruſe des premiers Auteurs des propoſitions pour des vues particulieres, ſans notion du Juſte & du Bien public, & ſans aucun égard pour l'un & pour l'autre. 3. Si une pareille limitation étoit utile, certainement quelque autre Nation auroit eu recours à l'expédient propoſé; mais au contraire les ſages Hollandois favoriſent les Juifs, & leur laiſſent acheter les plus grandes portions. Un d'eux, nommé *Suaſſo* a eu à une fois une part de ſoixante-quinze-mille Livres. Le Roi de France tout de même pour encourager les groſſes Souſcriptions, a offert de grands privileges tant à ſes Sujets qu'aux Etrangers à proportion de ce que leurs Souſcriptions ſont conſidérables. On dit encore que les Danois ont fait il n'y a pas longtems une Loi, par laquelle ceux qui refuſeroient d'ajouter une certaine ſomme à leur portion ſouſcrite, perdroient celle-ci: contrainte auſſi mal entendue que la propoſition dont il s'agit ici. 4. Cette façon d'égaliſer & de limiter les biens perſonnels a été toujours inconnue dans les Républiques, & à plus forte raiſon dans les Monarchies. Nos partiſans de l'égalité en Angleterre, & bien moins les Tribuns de Rome, n'ont jamais prétendu limiter les poſſeſſions perſonnelles; les Tribuns vouloient limiter celles des Terres, & pas même de toutes les Terres, & dans les Provinces, mais ſeulement de celles qui étoient en Italie, le Siege & le Pays de la République. 5. Il n'y a pas d'homme fort riche & habile, qui veuille étudier perpétuellement les épineuſes affaires des Indes Orientales, ſans y trouver ſon compte par quelque endroit; & ce ne peut être que par de groſſes recompenſes, ou par la grande part qu'il y a, ou par d'autres voyes pires encore de ſe payer de ſes peines. Le plus que les Compagnies Angloiſes donnent à un Directeur eſt cinquante Livres ſterling par an, tandis que les Hollandois ont accordé à *Pierre van Dam* huit-cens Livres ſterling, & environ quatre-cens à ſon fils. Mais il eſt bien plus avantageux qu'un homme actif & capable ait une grande part, que telle recompenſe que ce ſoit. Un homme qui a des appointemens ne tient à la Compagnie que par un ſeul lien, au-lieu que l'autre eſt excité par les plus forts motifs, l'eſpoir du gain & la crainte de perdre, à faire valoir ſes talens autant qu'il lui eſt poſſible.

IX. *Prop.* Tout Membre de la préſente Compagnie, qui a plus de dix-mille Livres ſterling en Actions, ſera obligé de vendre d'abord le ſurplus à raiſon de cent pour cent: mais de maniere que ſi tout le produit net du Capital excede la ſomme de ſept-cens-quarante-quatre-mille Livres ſterling, le ſurplus ira à la perſonne qui a vendu un ſurplus de ſon fonds, à proportion de celui qu'il avoit avant que de vendre.

Rép. La Compagnie ne voit pas une ombre de raiſon & d'équité dans cette propoſition; elle eſt directement contraire au Droit commun, & aux admirables Loix du Royaume pour aſſurer à chacun la propriété de ſes biens.

X. *Prop.* Perſonne n'aura de voix, que ceux-qui ont à eux, & non par emprunt, une portion de cinq-cens Livres ſterling, & nul n'aura plus d'une voix, à moins qu'il ne ſoit intéreſſé pour quatre-mille Livres ſterling, alors il en aura deux: s'il a ſix-mille Livres ſterling il en aura trois, & ainſi proportionellement juſqu'à dix-mille Livres ſterling.

Rép. La Compagnie eſt humblement d'opinion, qu'on a réglé cela plus juſtement & plus également par ſa Patente préſente. La propoſition d'avantager les petites portions, eſt un renverſement d'ordre, inconnu juſqu'à-préſent dans toutes les parties du Monde, en fait d'affaires de Commerce. Dans tous les lieux de la Terre on vote à proportion de la part que l'on a à la Navigation, ou que l'on eſt plus ou moins intéreſſé, & jamais autrement.

XI. *Prop.* Tous les Membres de la préſente Compagnie & les nouveaux Souſcrivans ſeront réunis en un Corps ſous le nom de ——.

XII. *Prop.* Tous ceux qui ont, ou qui ſouſcriront cinq cens Livres ſterling s'aſſembleront, & éliront un Gouverneur, un Vice-Gouverneur & vingt-quatre Directeurs pour avoir ſoin du Commerce; on ne choiſira pour Gouverneur ou Vice-Gouverneur perſonne qui n'ait au moins ſouſcrit deux-mille Livres ſterling, ni pour Directeur perſonne qui n'ait au moins mille Livres ſterling dans le fonds.

XIII. *Prop.* Le Gouverneur, le Vice-Gouverneur & les Directeurs ſeront élus annuel-

SECTION IV. *Affaires domestiques de la Compagnie* Angloise &c.

tionné à l'importance que de pareilles sollicitations y donnoient. Comme il ne s'étoit rien fait de décisif l'année précédente ni dans le Parlement ni dans

lement; ceux qui mourront dans le cours de l'année seront remplacés par d'autres, qui seront élus dans une Assemblée générale.

XIV. *Prop.* Tout homme qui achettera une Action, se fera passer Maître, & avant que d'être admis payera — en forme d'amende, & fera les sermens établis.

Rép. La Compagnie ne voit rien de neuf dans les Propositions XI–XV. La Patente présente a pourvu à tout cela de la même maniere, ou mieux.

XVI. *Prop.* Tous les Maîtres de la Compagnie, ou ceux qui sont capables de l'être, & tous ceux qui souscriront au nouveau fonds, seront admis *gratis*.

Rép. Il n'y a ici qu'une différence triviale d'avec ce que prescrit la Patente de la Compagnie, qui prescrit à tous les nouveaux Intéressés, à l'exception des fils & des serviteurs des Maîtres, de payer chacun cinq Livres sterling pour leur admission. Les anciens Intéressés ont payé, & nous ne voyons point de raison pourquoi les nouveaux, si l'on en admet, ne payeroient point aussi.

XVII. *Prop.* La Compagnie qu'on établira, pourra faire des Statuts pour que les affaires soient bien réglées: mais elle ne sera liée que par des Statuts faits dans une Assemblée générale de tous les Intéressés, & qui ne seront pas contraires aux Loix du Royaume.

XVIII. *Prop.* Toute Assemblée générale, ou des Directeurs, sera convoquée par le Gouverneur, ou Vice-Gouverneur; l'un ou l'autre y assistera toujours; & en cas d'égalité de suffrages il aura voix décisive.

XIX. *Prop.* La Compagnie jouira du seul Commerce des Indes Orientales dans les Pays qui sont entre le Cap de Bonne-Espérance & le Détroit de Magellan.

XX. *Prop.* Il ne sera permis à personne, sinon à ladite Compagnie seule, de faire Commerce directement ou indirectement dans l'étendue comprise dans sa Patente, sous peine de confiscation de ——.

Rép. La Compagnie ne voit rien dans les Propositions XVII–XX. qui ne soit déja contenu dans sa Patente, de la même maniere.

XXI. *Prop.* On n'accordera de permission à qui que ce soit ni à aucun Vaisseau de trafiquer aux Indes pour son compte particulier: & toute permission de cet ordre sera nulle.

Rép. Cette Proposition est déraisonnable, & contraire à l'intention de toutes les Patentes, & elle doit être laissée à la discrétion de la Compagnie pour l'amour du Bien pubic. Les Vaisseaux venus par permission ont été de grand service dans la derniere guerre avec le Mogol: à présent que la paix est rétablie ils sont seulement utiles en de certains cas, que l'on peut indiquer, & pour former de nouveaux établissemens, que la Compagnie sait mieux que personne quand & comment ils peuvent se faire. Il n'est aucune Compagnie des Indes Orientales en Europe qui ait de pareilles entraves, qui en bien des occasions en doivent arrêter les progrès pour le Bien public.

XXII. *Prop.* On ne fera point de Contracts particuliers pour la vente d'aucune marchandise, mais on les vendra publiquement selon la forme ordinaire au profit de la Compagnie.

XXIII. *Prop.* On ne vendra à la fois aucune partie qui passe la valeur de cinq-cens Livres sterling.

Rép. Ces deux articles sont des nouveautés, & l'on n'a jamais prescrit rien de semblable à aucune Compagnie des Indes en Europe; ils sont contraires au Droit National, & s'ils passoient, ils seroient préjudiciables au Royaume. Comme la Compagnie est prête à le justifier devant Sa Majesté par des preuves inconteslables, le Bien public demande que le Commerce soit libre, autrement il ne peut que languir & dépérir.

XXIV. *Prop.* La Compagnie fournira par an, si on le demande, cinq-cens tonneaux de Salpêtre pour le service du Roi, à raison de — par tonneau; le surplus n'excédera point —.

Rép. La Compagnie fournira toujours du Salpêtre à Leurs Majestés à aussi bon marché qu'elle le pourra, & elle ne doute pas qu'elle ne contente à cet égard Leurs Majestés, comme elle a fait les Rois leurs prédécesseurs. Mais de limiter un certain prix & la quantité, c'est une nouveauté que l'on n'a jamais imposée à cette Compagnie ni à aucune autre Compagnie des Indes Orientales. C'auroit été un malheur pour l'Angleterre, si l'on avoit limité de cette façon la Compagnie il y a dix ou vingt ans, puisque l'on auroit trouvé un

quart

dans le Conseil, on s'imagina généralement qu'au bout du compte la Compagnie avoit le dessus.

Section IV. *Affaires domestiques de la Compagnie Angloise &c.*

Pour quart de Salpêtre de moins dans les Magazins de la Compagnie en Angleterre, qui en avoit trois-mille tonneaux quand la guerre présente avec la France commença. Il y a une Histoire fameuse du tems du regne de *Jaques* I. qui confirme cette vérité. Il y eut une grande disette de bled, qui obligea le Roi de s'adresser à la Compagnie du Levant; il dit aux Directeurs, que pour remédier à la disette ils falloit qu'ils chargeassent de bled leurs Vaisseaux qui reviendroient; ce qu'ils promirent, après quoi on les congédia. Après leur départ, un des Seigneurs du Conseil dit au Roi, que cette promesse ne signifioit rien, à moins qu'ils ne convinssent du prix auquel ils donneroient le bled: là-dessus on les rappella, & on leur dit que le Roi souhaittoit une réponse plus claire. Le Député dit: „ Sire, nous achetterons & chargerons le bled à aussi bon marché qu'il nous sera pos„ sible, & nous le vendrons ici à aussi juste prix que nous le pourrons; mais d'être tenus „ à un certain prix, c'est ce qui ne se peut". Pressé de répondre plus nettement, le Député, qui étoit grand Chasseur de Renards, dit au Roi: „ Sire, Votre Majesté aime „ beaucoup le noble exercice de la Chasse, & je l'aime aussi; je n'ai qu'un petit nombre „ de chiens, mais si la Chasse ne plaisoit pas autant à mes chiens qu'à moi, je chasserois „ aussi bien avec des cochons qu'avec des chiens". A quoi le Roi repliqua. „ N'en dis „ pas davantage, mon Ami, tu as raison, va, & fais du mieux que tu pourras, mais ne „ manque pas de faire venir du bled".

XXV. *Prop.* La Compagnie exportera annuellement pour les Indes au moins la valeur de cent-mille Livres sterling de produits & de manufactures d'Angleterre.

Rép. C'est ce que la Compagnie peut faire en général, une année plus & une autre année moins, comme quand ses draps demeurent dans les magazins rongés des tignes & des fourmis blanches aux Indes. Le Bien public demande que cet article soit laissé à la discrétion de la Compagnie.

XXVI. *Prop.* Tous les Dividends se feront en argent comptant.

Rép. C'est ce qui se fait ordinairement ici & delà la mer; mais on peut citer des cas où il seroit très-nuisible de faire cette limitation. Ainsi il faut encore laisser cela à la discrétion, comme c'est l'usage ici & chez toutes les autres Nations.

XXVII. *Prop.* On ne fera de Dividend, qu'en laissant subsister le fonds primitif en son entier, ou au moins sans qu'il y ait quinze-cens-mille Livres sterling outre ce qu'il faut pour acquitter les dettes.

Rép. C'est une regle de sagesse que la Compagnie observe, mais qui ne lui a jamais été prescrite par Patente; & il n'est aucune Compagnie au monde limitée de cette maniere. Il est contraire au Droit naturel, de priver un homme du droit qu'il a de faire de son bien ce qui lui plait.

XXVIII. *Prop.* Le Teneur de livres de la Compagnie tiendra sous serment un Compte exact des fonds, que tous les Intéressés pourront examiner.

XXIX *Prop.* Tous les transports d'Actions seront enregistrés, & pourront être examinés.

Rép. La Compagnie a déja pourvu à ces deux articles de cette maniere.

XXX. *Prop.* Le fonds commun subsistera vingt-un an, & pas plus longtems.

XXXI. *Prop.* On ouvrira un Livre de nouvelles Souscriptions, pour un nouveau fonds commun, avant que le terme des vingt-un an soit expiré.

Rép. Ces articles sont si étranges, que s'ils passoient la Compagnie deviendroit la fable de tout le Genre-humain. C'est comme si l'on disoit, qu'un homme plantera un grand verger, & qu'au bout de vingt-un an il ôtera ses arbres, ou renoncera à son verger, ou qu'il bâtira une belle maison, un bourg, une ville à cette condition. Les Hollandois ont dépensé dans l'espace de trente ans sept-cens-mille Livres à Ceylon, & n'ont encore vu que trois-cens-mille Livres du Capital. La Compagnie présente a fait bâtir & fortifier à *Bencole* depuis dix ou onze ans, & il faut qu'elle continue encore pendant trente ans, elle a déja dépensé pour ces ouvrages deux-cens-cinquante ou trois-cens-mille Livres sterling; & quoiqu'elle ait à-la-vérité conservé par-là le Commerce à la Nation, elle n'en a recueilli d'autre fruit, ni ne s'est remboursée, au contraire il lui en coûtera encore bien deux-cens-mille Livres sterling avant que l'ouvrage soit achevé, qu'il soit bien sûr, &

SECTION IV. *Affaires domeſtiques de la Compagnie* Angloiſe &c.

Pour accréditer cette opinion, elle parla d'ouvrir une nouvelle Souſcription, à la concurrence de ſept-cens-cinquante-ſix-mille Livres ſterling, ce qui joint à l'eſtimation de ſon vieux fonds, faiſoit les quinze-cens-mille Livres, que les Communes avoient jugé un fonds ſuffiſant pour le Commerce des Indes. Elle demanda même une nouvelle Patente pour ouvrir cette Souſcription, & après avoir obtenu du Conſeil un Ordre au Procureur-Général d'en dreſſer une, elle fit courir le bruit que tout le monde étoit d'accord ſur les conditions qui y ſeroient contenues, & ſur-tout ceux qui avoient ſollicité l'Etabliſſement d'une nouvelle Compagnie par Acte du Parlement (*a*).

Requête des Marchands à la Reine.

Ce bruit ne courut pas long-tems ſans produire une nouvelle attaque. Les ennemis de la Compagnie préſenterent une *nouvelle* Requête à la Reine, par laquelle ils ſollicitoient comme auparavant l'Etabliſſement d'une *nouvelle* Compagnie par une *nouvelle* Souſcription libre & nationale. Ils repréſenterent qu'ajouter de nouvelles Souſcriptions au *fonds imaginaire* de la préſente Compagnie, ce ſeroit expoſer un nouveau fonds à être chargé des dettes de l'ancien, par où il pourroit être entierement abſorbé, & le Commerce anéanti. Ceux qui préſenterent cette Requête, voulurent détruire l'opinion regnante d'un compromis déja fait. Ils préſumoient auſſi, que par ſa mauvaiſe conduite la Compagnie avoit frayé le chemin à ſa ruine. Pendant que le Bill pour évaluer divers fonds communs étoit ſur le tapis dans la Chambre des Communes, & que celui de la Compagnie fut évalué à ſept-cens-quarante-quatre-mille Livres ſterling, les Intéreſſés eurent l'imprudence de demander une diminution, en diſant que leurs dettes payées leur Capital ſe réduiroit à rien. Ils s'expliquerent de la même maniere contradictoire devant le Conſeil. Leur demande à la Chambre des Communes ne ſervit qu'à donner du poids aux imputations de leurs ennemis. Nonobſtant ce pitoyable prétexte de pauvreté, les Communes inſérerent dans le Bill une clauſe, qui portoit, qu'au cas que l'on manquât de payer dans le tems marqué la Taxe miſe ſur les divers fonds, les Patentes des Compagnies reſpectives qui ſeroient en défaut, étoient nulles. La Compagnie

(*a*) *Somer's* Collect. Vol. XXX. p. 100.

& à parler moralement un aſyle imprenable pour les Anglois. C'eſt une penſée contraire à la bonne Politique de s'imaginer qu'une Compagnie peut fleurir par de fréquens changemens, elle le peut auſſi peu qu'une Nation au milieu de continuelles altérations dans les Loix fondamentales. La Compagnie Hollandoiſe ſubſiſte ſur le premier pied, & l'Angloiſe n'a ſubi qu'un ſeul changement, du tems d'*Olivier Cromwel*, & encore de ſon propre conſentement. Selon les regles de la bonne Politique la Compagnie ne doit jamais changer, ni perſonne ne doit être forcé de vendre ou d'acheter des fonds. On pourroit avec autant de raiſon obliger un homme qui poſſede beaucoup de terres, d'en vendre une partie, pour faire place à d'autres.

XXXII. *Prop.* La Compagnie ſera obligée d'avoir ſes propres Vaiſſeaux, pour qu'elle puiſſe faire le Commerce plus avantageuſement & avec plus de ſûreté.

Rép. C'eſt une Loi que l'on n'a jamais impoſée à aucune Compagnie. Ceux qui ont des Vaiſſeaux en propre, & qui en frettent auſſi, ſavent mieux que perſonne, quand l'un ou l'autre convient. Il eſt peu de Marchands conſidérables en Europe, qui ne ſe ſervent des uns & des autres; on n'a jamais penſé juſqu'ici, ni jugé qu'il fût de la bonne Politique de gêner le Commerce de cette façon, puiſque c'eſt le vrai moyen de le faire languir & de le ruiner.

gnie des Indes, continuant à ſuivre de fauſſes meſures, eut l'imprudence de ne point payer le premier quartier de la Taxe ; par-là ſa Patente devint nulle, & elle fournit de nouveaux argumens à ſes adverſaires pour la faire diſſoudre (*a*). Section IV.

Affaires domeſtiques de la Compagnie Angloiſe &c.

Les affaires demeurerent ſur ce pied-là pendant quelque tems. On crut généralement que la Cour avoit deſſein de profiter de la fauſſe démarche de la Compagnie, qui annulloit ſa Patente, pour faire plaiſir aux Communes, en n'ayant point d'égard à la condition contenue dans la Patente d'avertir trois ans d'avance, ce que l'on regardoit comme juſte. Le crédit de la Compagnie fut cependant plus grand qu'on ne l'avoit cru, & aſſez puiſſant pour ſuſpendre les effets de ſon imprudence. La Cour penſoit ſi peu à ſe prévaloir de ſa fauſſe démarche, qu'au contraire les ordres donnés au Procureur-Général de dreſſer une nouvelle Patente, tendoient à rétablir la Compagnie dans ſes anciens privileges, & à autoriſer & confirmer ſes nouveaux arrangemens. La querelle s'enflamma plus que jamais; de part & d'autre on étoit animé par différens motifs d'animoſité, de préjugé, de paſſion, d'intérêt & d'avarice. Les ennemis de la Compagnie firent enregiſtrer des proteſtations dans tous les Bureaux, & parlerent ſi haut que le Miniſtere jugea à-propos de les faire citer juridiquement devant le Conſeil, pour rendre compte des raiſons pour leſquelles la Compagnie ne pouvoit pas être rétablie, ſuivant le contenu de la Patente projettée. Comme le tems qu'on leur avoit marqué étoit trop court, on le prolongea de quinze jours; dans cet intervalle la Compagnie demanda par Requête permiſſion d'engager douze-cens matelots, afin de les employer comme de coutume à ſon ſervice. Ses antagoniſtes demanderent la même choſe pour quatre-cens, deſtinés auſſi pour les Indes Orientales, dont ils prétendoient que le Commerce étoit ouvert à tout le monde: mais on ne leur fit point de réponſe (*b*).

Proteſtations des Marchands.

Le jour marqué, qui étoit le 17 d'Août, on fit entrer les Parties devant le Conſeil, & l'Avocat qui parloit contre la Compagnie fit valoir, 1. combien il convenoit peu de paſſer une nouvelle Patente, lorſque le Parlement étoit ſi près de ſiéger, puiſque le Roi avoit recommandé par un Meſſage l'affaire de ce Commerce aux Pairs & aux Communes, dans la Séance précédente ; 2. l'illégitimité d'un Privilege excluſif; & 3. combien pluſieurs droits contenus dans la premiere Patente, & que l'on vouloit renouveller dans celle qui ſe minutoit, étoient contraires aux Loix. L'Avocat de la Compagnie d'autre part ſoutint la Prérogative Royale dans ce cas & dans tous les autres du même genre, n'y ayant ni exemple ni autorité qui pût donner atteinte à ce droit. Sur quoi l'autre Avocat propoſa de faire un compromis pour s'en rapporter à la déciſion des Juges du Droit commun à la prochaine Séance. Cette propoſition fut combattue, la Compagnie alléguant que la queſtion avoit déja été décidée à *Weſtminſter-Hall*, les Juges ayant, après avoir entendu la cauſe, confirmé la Patente. On repliqua ſeulement, que la déciſion à laquelle la Compagnie en appelloit, étoit celle des mêmes Juges qui avoient déclaré que le Roi avoit le pouvoir de diſpenſer de

On étend les Avocats des deux Parties dans le Conſeil, qui ne détermine rien.

(*a*) *Ralph* Hiſt. of Engl. A. 1763. (*b*) *Harris*, Vol. II. B. I. Ch. 2.

SECTION IV. *Affaires domeſtiques de la Compagnie Angloiſe &c.*

de toutes les Loix, & que dans l'un & dans l'autre cas leur opinion étoit du même poids (*a*). Les raiſons de part & d'autre parurent ſi égales, que le Conſeil ſe ſépara ſans en venir à une concluſion.

Requêtes des Marchands au Conſeil.

Après avoir attendu quelques jours, les Marchands aſſociés préſenterent de-nouveau Requête pour demander la permiſſion d'engager du monde, & ils accompagnerent cette requête d'une autre, dans laquelle ils expoſoient qu'on les avoit avertis que la Patente de la Compagnie étant devenue nulle par un Acte du Parlement, elle ne pouvoit être rétablie. Qu'elle ne devoit pas l'être, parcequ'elle contenoit des privileges contraires aux Loix, à la Grande Charte, & à pluſieurs Statuts. Que ſous prétexte de ſes privileges la Compagnie avoit fort opprimé les Sujets de Sa Majeſté, & qu'elle ſe croiroit à-préſent plus que jamais autoriſée à le faire. Ils demandoient que par ces raiſons on ſuſpendît l'expédition de la Patente, juſqu'à ce que le droit des particuliers au Commerce des Indes fût décidé ſelon le cours ordinaire de la Juſtice. Les Requêtes voloient. Cette derniere fut appuyée de deux autres, l'une des Marchands de toile qui trafiquoient en marchandiſes des Indes, & l'autre des Marchands Drapiers & autres Fabriquans en laine de *Glocestershire*. Les derniers demandoient qu'on accordât une pleine liberté d'exporter des manufactures de laine aux Indes Orientales, parceque le Commerce de Turquie & au Détroit étoit en quelque façon tout-à-fait arrêté, deſorte qu'on ne vendoit que peu ou point de draps, & qu'ils ne pouvoient occuper les pauvres ouvriers, qui venoient tous les jours à leur porte crier pour avoir de l'ouvrage ; ils ſoutenoient que le Commerce des Indes pouvoit faire débiter par an dix fois autant de manufactures de laine, que la Compagnie en exportoit. La Requête des Marchands de toile portoit, que le Commerce des Indes avoit beaucoup ſouffert, & couroit riſque de ſe ruiner par la mauvaiſe adminiſtration de la Compagnie. Que par une ſuite de ſa mauvaiſe direction, les cotons étoient ſi rares, que de la Hollande on en fourniſſoit clandeſtinement le Royaume à un prix exorbitant, à la ruine du Commerce & au préjudice des Revenus publics. Ils demandoient, que pour prévenir le Monopole de ce Commerce entre les mains de gens qui en uſoient ſi mal, la Patente ne paſſât point (*b*).

Réponſe de la Compagnie.

Le concert de tant de Corps allarma le Miniſtere, & il jugea à propos d'envoyer copie de toutes ces Pieces à la Compagnie, & de lui demander de répondre par écrit aux différens articles & griefs qui y étoient renfermés. A la premiere Séance du Conſeil, le Secretaire de la Compagnie y produiſit la réponſe par écrit, qui contenoit en ſubſtance : Qu'un Commerce auſſi illimité & ſans regle ne pourroit qu'aboutir à la ruine entiere du Commerce, & faire tort à la Nation. Que quand même à la rigueur des Loix des Patentes ſeroient devenues nulles, le Roi en ce cas-là étoit ſon propre Maître, & pouvoit rétablir la leur, comme une choſe juſte & équitable. C'eſt, diſoit la Compagnie, ce qui étoit d'autant plus raiſonnable, que la Taxe demandée par le Parlement ſur le fonds, avoit été prête, & qu'on l'auroit payée le jour de Notre-Dame, ſi l'Echiquier avoit été ouvert, & qu'elle avoit été effective-

(*a*) *Sawer's* Collect. Vol. XXX. p. 100. (*b*) *Ralph*, Vol. II A. 1693. *Harris* ubi ſup.

tivement payée peu de jours après. Qu'il ne paroiſſoit rien de contraire aux Loix ni dans le rétabliſſement ni dans les clauſes de la Patente, puiſque par une clauſe expreſſe la Compagnie n'étoit rétablie que dans les privileges qu'elle poſſédoit légitimement. Elle répondoit à la Requête des Drapiers, que n'ayant eu permiſſion dans les années 1689 & 1690 que d'envoyer quatre Vaiſſeaux, à cauſe de la ſituation du Royaume, elle n'avoit pu exporter autant de manufactures de laine qu'elle auroit fait autrement. Que les deux dernieres années elle avoit envoyé aux Indes pour cent-mille Livres ſterling de draps & d'autres étoffes de laine. Que conformément aux réſolutions de la Chambre des Communes (*), on avoit deſſein d'en exporter cette année une plus grande quantité que l'on n'avoit jamais fait, pourvu qu'on accordât à la Compagnie de pouvoir équipper un nombre ſuffiſant de Vaiſſeaux. Que quant à la rareté des cotons qu'on lui imputoit, elle avoit été cauſée par la perte de trois de ſes Flottes de retour, dont deux avoient péri, & l'autre avoit ſauté en l'air. Que cette diſette ſeroit bientôt réparée par deux Vaiſſeaux qui étoient déja arrivés, par cinq que l'on attendoit dans le cours de l'année, & par neuf autres qui devoient venir l'année prochaine. Enfin, qu'à l'égard des Requêtes de ſes antagoniſtes pour obtenir la permiſſion d'en-

(*) Il faut ſavoir, que le 14 de Novembre de l'année précédente le Chevalier *Edward Seymour*, par ordre du Roi, avoit préſenté à la Chambre une Copie des nouveaux Réglemens propoſés pour le Commerce des Indes, que nous avons rapportés, avec les Objections de la Compagnie contre ces Réglemens. Il remit auſſi le ſentiment des Juges, qu'il falloit avertir la Compagnie trois ans d'avance avant qu'on pût la diſſoudre légitimement, & en former une nouvelle. C'étoit par cette raiſon que Sa Majeſté laiſſoit aux Communes la liberté de faire ce qu'elles jugeroient à-propos. Le même jour que ce Rapport fut fait les Marchands aſſociés préſenterent une Requête pour demander de diſſoudre la Compagnie. Le 17 on examina les prétentions des uns & des autres, & l'iſſue des débats de ce jour-là fut qu'on prit la réſolution, ſans que perſonne s'y oppoſât, qu'on porteroit un Bill pour régler le Commerce des Indes Orientales, & pour le mettre ſur un pied propre à le conſerver à la Nation. On réſolut encore le 24, en grand Committé, d'ouvrir une nouvelle Souſcription pour un fonds commun, qui n'iroit pas au-delà de deux millions de Livres ſterling, & ſeroit au moins de quinze-cens-mille, qui ſubſiſteroit pendant vingt un an. Le 7 de Décembre on prit auſſi la réſolution, qu'aucun particulier ne pourroit être intéreſſé pour plus de dix-mille Livres ſterling. Que le Gouverneur y auroit cette ſomme, & on régla pluſieurs autres articles, qui coïncidoient avec ceux du Conſeil Privé

Quand on fut convenu de tous ces Chefs, on réſolut d'engager la Chambre à faire dreſſer un Bill pour régler le Commerce des Indes. Le 10 de Décembre on fit le rapport, & le Public s'attendoit à voir cette grande affaire bientôt décidée. Mais il paroît que la Compagnie n'étoit pas moins habile à intriguer que la Cour; car tout d'un coup la chaleur avec laquelle les Communes pouſſoient cette affaire, ſe rallentit; l'Orateur ſe laſſa de ſa place, & bienque le 4 de Janvier on profitât d'une aſſemblée peu nombreuſe, pour faire voter, qu'on ouvriroit la ſouſcription pour un nouveau fonds dix jours après que l'Acte ſeroit paſſé, on n'avança point dans le Bill. Enfin, comme ſi l'on avoit eu deſſein de ménager le travail autant qu'il étoit poſſible, on réſolut enfin le 25 de Février 1693, que les Communes préſenteroient une Adreſſe au Roi, pour le prier de diſſoudre la Compagnie, en l'avertiſſant trois ans d'avance, ſelon la teneur de ſa Patente. Cette Adreſſe fut préſentée au Roi le 2 de Mars, & Sa Majeſté répondit: „ Meſſieurs, je ſuis toujours prêt à „ faire tout ce qui peut contribuer au bien de ce Royaume; j'aurai ſoin de peſer votre „ Adreſſe (1)".

(1) Debates of the Commons, A. 1693. *Somer's* Coll. St. Vol. XXX. *Ralph*, Vol. II.

SECTION IV. *Affaires domestiques de la Compagnie* Angloise &c.

d'engager quatre-cens hommes, ils comprenoient que le but étoit d'être autorisés de Leurs Majestés, afin de pouvoir, par la permission de Sa Majesté, faire une commerce aussi illimité qu'on le sollicitoit, attenter à sa Prérogative Royale, & au droit qu'elle avoit de rétablir la Compagnie dans les privileges de sa Patente; qu'ainsi elle espéroit qu'on ne leur accorderoit pas une pareille demande. Sur cette réponse le Conseil donna ordre d'en remettre une Copie aux Parties intéressées, & l'on fixa le 21 de Septembre pour entendre les uns & les autres (*a*).

Raison des Marchands.

Les Marchands associés ne manquerent pas de délivrer au jour marqué leur Réponse par écrit. Ils soutenoient que bien loin d'avoir conduit le Commerce d'une façon honorable à la Nation, comme la Compagnie soutenoit hardiment qu'elle l'avoit fait, ils étoient prêts à prouver qu'elle avoit commis des actions injustes & inexcusables au grand scandale de la Religion & des Mœurs, à la honte de la Couronne & de la Nation, au préjudice des Loix, à la ruine du Commerce, & qui avoient servi à l'oppression du Peuple, pour lesquelles elle & quelques-uns de ses Agens avoient été reprimandés par le Parlement. Que la Compagnie en évitant un mûr examen de l'affaire suivant le cours ordinaire de la Justice, & en sollicitant qu'elle fût décidée devant Sa Majesté dans le Conseil, où elle savoit qu'elle ne le seroit point, confessoit tacitement que la Loi étoit contre elle. Que la Chartre qu'elle sollicitoit, étoit plutôt la création d'une nouvelle, que le rétablissement de l'ancienne. Qu'en poursuivant avec tant de feu cette affaire dans un tems où la Séance du Parlement approchoit, elle faisoit voir qu'elle avoit dessein d'ôter le droit de régler le Commerce à ceux entre les mains desquels Sa Majesté l'avoit remis. Qu'à l'égard de sa prétention à ce que l'équité demandoit dans les cas de peine & de confiscation, il ne pouvoit y avoir d'équité à prescrire contre une peine décernée par Acte du Parlement. Que ce qu'elle avançoit de l'intention où elle avoit été de payer la Taxe sur le fonds, le jour de Notre Dame, si l'Echiquier eût été ouvert, c'étoit faux; puisqu'il paroissoit par plusieurs déclarations affermentées, qu'ils étoient en état de produire, que les portes de l'Echiquier avoient été ouvertes jusqu'à l'heure ordinaire de les fermer; que les Officiers de ce Bureau s'y étoient trouvés, que les affaires s'y étoient faites, & que l'on auroit reçu l'argent si on l'y avoit présenté. Que tous les argumens de la Compagnie, tirés des droits de la Prérogative, n'étoient d'aucune force contre des Loix expresses & positives. Qu'ils réclamoient le bénéfice de la Loi, comme leur droit inconteſtable, en vertu duquel on leur avoit assuré que tous les Sujets de Sa Majesté étoient également qualifiés à jouir de la liberté du Commerce étranger, & ne pouvoient en être exclus, sous prétexte d'aucun privilege accordé par la Couronne. Que la clause de la nouvelle Chartre, qui la restreignoit aux privileges dont la Compagnie auroit légitimement joui suivant l'ancienne, & ce que l'on avoit répondu à cette clause, étoit équivoque, & un pur subterfuge, puisque la Compagnie demeuroit par-là en possession de tous les privileges qu'elle jugeoit légitimes. Que l'on pouvoit ju-

(*a*) *Ralph*, Vol. II. A. 1693.

juger de quelle maniere elle les expliqueroit, par la conduite qu'elle avoit tenue à Ste. Helene, en condamnant treize perſonnes militairement, exécution que le Parlement avoit déclarée meurtre. Que le tour que la Compagnie avoit donné à la Requête des Marchands étoit forcé & peu naturel, puiſqu'elle ne contenoit rien qui tendît à diminuer la Prérogative Royale, mais ſeulement d'aſſurer, en vertu de cette prérogative, à quatre-cens hommes le libre exercice de leurs vocations, à l'avantage général de la Nation & des Revenus publics. Enfin ils prioient humblement, qu'on laiſſât au Parlement le ſoin de régler le Commerce, ou que l'affaire fût décidée ſelon le cours ordinaire de la Juſtice, avant que d'accorder une nouvelle Chartre; que l'on voulût leur accorder les protections demandées, par leſquelles la Douane gagneroit ſoixante-mille Livres ſterling, & l'on feroit valoir dans le tems le plus néceſſaire une branche de Commerce, tandis que par la guerre les autres étoient en quelque façon dans l'inaction (*a*). Ils ajouterent à cette vive & courageuſe replique un extrait de quelques exemples ſur un très-grand nombre que fourniſſoit le Droit commun, qui ſervoient, diſoient-ils, de fondement à leur replique. Les Marchands de toile remirent auſſi une replique à cette partie de la réponſe de la Compagnie, qui avoit trait à leur Requête. Les Marchands Drapiers ne parurent pas moins ardens, ayant auſſi préparé leur replique, qu'on les engagea cependant de ſupprimer. Pour y ſuppléer, les Marchands préſenterent un état tiré des Regiſtres de la Douane, de tout le drap que la Compagnie avoit exporté depuis cinq ans, par lequel il parut que cela montoit en tout à dix-huit-cens-vingt-ſept pieces, tandis qu'en 1692 deux Vaiſſeaux particuliers en avoient exporté neuf-cens-cinquante-trois, c'eſt-à-dire environ trois fois autant que la Compagnie dans chacune de trois des cinq années. Le tout étoit ſoutenu par une Requête des Propriétaires des deux Vaiſſeaux en queſtion, & de ceux qui les avoient fretés; demandant que les clauſes illégales qui ſe trouvoient dans l'ancienne Chartre fuſſent ſupprimées, afin qu'on n'attentât pas à la liberté, à la vie & aux biens de leurs Facteurs, Agens, Serviteurs, Mariniers, & de leurs autres compatriotes, en des Pays ſi éloignés, où ils ne pouvoient ni ſe mettre à l'abri de la violence, ni ſe faire rendre juſtice, les aggreſſeurs étant hors de la portée des Loix du Royaume (*b*).

Section IV. *Affaires domeſtiques de la Compagnie Angloiſe &c.*

Tous leurs efforts furent néanmoins infructueux, la Compagnie étoit puiſſamment ſoutenue par des Perſonnes de diſtinction & en crédit. On ne répondit rien à la demande de protection pour quatre-cens mariniers. Les Marchands revinrent donc encore à la charge ſur cet article, & offrirent d'exporter cette année-là plus de draps que la Compagnie n'avoit fait dans les cinq dernieres années. Ils promettoient auſſi de fournir au retour de leurs Vaiſſeaux au Gouvernement cinq-cens tonneaux de ſalpêtre, à trois Livres ſterling pour les cent livres, qui ſe vendoient huit Livres ſterling. Ils ſoutenoient que la Compagnie étoit ſur un petit pied, que par elle-mê-

La Compagnie eſt ſoutenue.

(*a*) *Ralph*, Vol. II. A. 1693.

(*b*) *Somers* Collect. l. c. *Ralph*, Vol. II. ſub A. 1693-4.

SECTION IV. *Affaires domeſtiques de la Compagnie* Angloiſe &c.

même elle n'avoit point de fonds ſuffiſans en Angleterre pour faire la charge des Vaiſſeaux qu'elle demandoit, ni dans les Indes pour leur faire une cargaiſon en retour. Ils repréſentoient que la guerre les privoit de leur gagne-pain, & que comme le Commerce des Indes étoit le plus lucratif auſſi bien que le moins hazardeux, ils ſupplioient humblement, qu'afin de réparer leurs pertes on leur accordât pour cette année les protections pour les mariniers ſuſdits. Cette Requête n'eut pas plus de ſuccès que les précédentes. Tant s'en faut que le Conſeil fût diſpoſé à y avoir égard, qu'au contraire il expédia le 28 de Septembre un ordre à l'un ou l'autre des Secretaires de préparer un ordre pour la ſignature de Sa Majeſté, afin de paſſer la Chartre. Quoique l'on entendît l'Avocat des Marchands ſur les proteſtations qu'ils avoient fait enregiſtrer, & bien qu'ils euſſent remis à Mylord *Somers*, Garde des Sceaux, un Mémoire des raiſons qui devoient empêcher que la Chartre ne fût accordée, parmi leſquelles il y en avoit qui paroiſſoient ſans replique (*); l'influence, les intrigues, & le crédit de la

(*) Ces raiſons étoient rangées ſous les chefs ſuivans.

I. Nous concevons humblement que Votre Grandeur eſt un Officier de Juſtice, qui tient la balance égale entre le Roi & ſon Peuple, & que la Loi a établi pour veiller ſur les Patentes que la Couronne peut accorder, afin qu'il n'en paſſe aucune ſous le Grand Sceau, qui ſoit préjudiciable à la Prérogative du Roi, ou aux droits & aux libertés du Peuple.

II. Nous jugeons humblement qu'aucun ordre ne peut rendre légitime l'expédition d'une Chartre qui contient des privileges contraires aux Loix.

III. Que la Chartre que Votre Grandeur a entre les mains, eſt le rétabliſſement de pluſieurs privileges pour attribuer le Commerce des Indes Orientales à quelques perſonnes, excluſivement à tous les autres Sujets de Leurs Majeſtés; excluſion que nous croyons contraire au Droit commun du Pays, ce dont les preuves ſont en trop grand nombre pour les inſérer ici: elle eſt auſſi contraire à divers Statuts, dont quelques-uns ſont rapportés dans le Papier ci-joint, que nous prions Votre Grandeur d'examiner.

IV. Que ſi le Roi a le pouvoir d'interdire certaines choſes à quelques-uns de ſes Sujets, & d'accorder des permiſſions à d'autres, cet exemple peut encourager quelque-un des ſucceſſeurs de Sa Majeſté à taxer ces permiſſions comme il le jugera à-propos. Ils n'auront alors jamais beſoin de Parlement pour avoir de l'argent, ce qui pourroit être de dangereuſe conſéquence pour le Royaume.

V. Que les Chartres précédentes, qui doivent être rétablies & confirmées par cet Acte, renferment divers autres privileges contraires aux Loix. Tels ſont le pouvoir d'exercer la juſtice militaire, d'empriſonner les ſujets de Sa Majeſté, de confiſquer leurs biens &c. dont l'Avocat de Sa Majeſté lui-même en dernier lieu a reconnu l'illégalité.

VI. Cette Chartre déclare que la Compagnie a été pendant longtems un Corps, à l'honneur & au bien de la Nation, ce que l'on peut expliquer comme contenant l'approbation des actions contraires aux Loix qu'elle a faites, & une apologie de ce pourquoi elle a été cenſurée par le Parlement. Si donc il y a des raiſons de rétablir l'ancienne Compagnie, il n'y en a certainement point de la louer.

VII. Que le rétabliſſement desdites Chartres, où l'on accorde des privileges auſſi contraires aux Loix, peut faire perdre la vie à pluſieurs Sujets de Sa Majeſté, ce qui eſt un mal irréparable.

VIII. Que l'exercice des pouvoirs contenus dans leſdites Chartres, ſe faiſant en des lieux ſi éloignés, les aggreſſeurs ſont hors de la portée de la Juſtice ordinaire, & les parties léſées ſans recours, ou au moins hors d'état de plaider contre un Corps, & de ſe procurer une ſatisfaction légale.

IX.

la Compagnie l'emporterent, & elle obtint sa Chartre, qui étoit cependant moins étendue qu'elle ne s'attendoit (*a*). Le Conseil, qui connoissoit la fermeté du Parti opposé, appréhendant qu'il ne portât encore l'affaire au Parlement, eut soin de limiter les privileges de façon, qu'ils n'emportoient pas une exclusion absolue des autres. Il eut soin aussi d'obliger la Compagnie à se soumettre aux changemens, aux restrictions, & aux qualifications que le Roi jugeroit à propos, avant le 29 de Septembre.

Section IV. *Affaires domestiques de la Compagnie Angloise, &c.*

La

(*a*) *Harris*, T. II. B. II. Ch. 2.

IX. Nous représentons de plus à Votre Grandeur, que quelques-uns de ceux qui sont intéressés dans les protestations, ont des Facteurs, des Serviteurs, des Mariniers, & des Biens aux Indes, & que les Chartres dont il s'agit peuvent les exposer non seulement eux, mais tous les autres qui pourroient aller dans ces Pays-là dans des occasions légitimes, aux pouvoirs arbitraires contenus dans les anciennes, n'y ayant dans les nouvelles rien qui les mette à couvert. Et la Compagnie peut être encouragée à se servir de ces injustes privileges, ainsi qu'elle l'a fait ci devant.

X. Que les soins industrieux de la Compagnie pour faire passer cette Chartre, à la veille de la Séance du Parlement, devant lequel cette affaire pend depuis si longtems, ne peuvent être regardés que comme un dessein formé d'empêcher que ce Commerce ne soit réglé par le Parlement.

XI. Qu'on leur a refusé Copie de la Chartre depuis les changemens qui y ont été faits, ce qui leur ôte les moyens de faire les justes représentations qui y pourroient être nécessaires dans une affaire de si grande conséquence.

XII. Que passer cette Chartre, c'est réellement abandonner le Commerce des Indes aux Hollandois, qui nous en ont déja dépouillés en grande partie, fournissant la plupart des autres Pays & le nôtre même de marchandises des Indes, l'ancienne Compagnie n'ayant ni crédit ni fonds suffisans pour faire le Commerce.

Et nonobstant ce qu'on allegue de la limitation apparente contenue dans ladite Chartre, qu'il nous soit permis de représenter humblement à Votre Grandeur, que tous les pouvoirs accordés par les Chartres précédentes, sont rétablis & confirmés avec autant d'étendue qu'ils l'ont jamais été; & que ceux à qui on les veut accorder ne peuvent l'entendre autrement; desorte que les ayant exercés ci-devant comme s'ils étoient légitimes, ils seront encouragés par cette Chartre à en agir de la même maniere. Tant s'en faut que cette restriction indique que quelqu'un de ces pouvoirs est contraire aux Loix, qu'au contraire c'est une marque qu'ils sont légitimes; car on ne peut présumer qu'une chose qui ne le seroit point ait pu passer si solemnellement sous l'Autorité Royale, & par les mains des Grands Officiers du Royaume, qui l'ont examinée & approuvée après de longues délibérations. On peut plutôt conclure, que si quelqu'un de ces Pouvoirs eût été contraire aux Loix, on l'auroit spécialement excepté, & retranché dans la Chartre. Car en confirmant en termes généraux les précédentes, & les privileges qui y sont contenus indistinctement, & sur-tout, ainsi que le porte la Chartre, aussi amplement que si ces privileges & ces Chartres étoient insérées mot à mot, il s'ensuit que tous les pouvoirs contenus dans ces Chartres sont rétablis & confirmés; par où la vie, les libertés & les biens des Sujets d'Angleterre seront de nouveau exposés aux injustes violences & à l'oppression de l'ancienne Compagnie, sous prétexte des privileges contenus dans les premieres Chartres, que l'on a dessein de rétablir & de confirmer.

C'est ce que tous les Intéressés représentent humblement à Votre Grandeur tant pour eux-mêmes que pour leurs compatriotes; ce sont-là les raisons qui les portent à s'opposer à l'expédition de la susdite Chartre pour la Compagnie des Indes Orientales, & à réclamer humblement le bénéfice du Droit commun, des Statuts cités, & de tous les Statuts, de toutes les Coutumes du Royaume, pour assurer aux Sujets la liberté du Commerce étranger, *comme leur droit inconteſtable.*

Londres le 7 d'Octobre 1693 (1).

(1) *Somers* Collect. Vol. XXX.

SECTION IV. *Affaires domestiques de la Compagnie Angloise &c.*

La peine décernée contre l'infraction de ces restrictions, étoit qu'on expédieroit des Lettres de révocation, par lesquelles tous les pouvoirs & les privileges seroient rendus nuls & sans effet. On stipula aussi, qu'une fois tous les ans, au mois d'Août, le Gouverneur & la Compagnie envoyeroient un Mémoire fidele & exact de la qualité, de la quantité & de la valeur selon le premier achat, des produits & des manufactures d'Angleterre qu'elle auroit exportées, avec le nom du lieu d'où elles étoient exportées, le tout certifié par serment des Officiers de la Douane & des Serviteurs de la Compagnie. On régla en même tems, qu'aucune des marchandises ainsi exportées ne pourroit être rapportée dans les Pays de la domination de la Grande-Bretagne, ni transportée en d'autres Ports delà la Mer, que dans ceux qui étoient limités par la Chartre. On ordonna de plus, que quand six ou un plus grand nombre des intéressés, qui auroient chacun mille Livres sterling dans les fonds de la Compagnie, demanderoient la tenue d'une Assemblée générale, le Gouverneur ou Vice-Gouverneur seroit obligé d'en convoquer une huit jours après la requisition faite, & que cette Assemblée ne pourroit s'ajourner que par la pluralité des intéressés assemblés (*a*).

La Compagnie abuse de l'indulgence qu'on a pour elle.

La Compagnie reçut encore d'autres graces, quoique moins directement. Elle s'adressa à la Reine dans son Conseil, pour demander qu'on empêchât le Vaisseau le *Redbridge* de faire voile, sous prétexte qu'il étoit destiné pour les Indes Orientales, quoiqu'il fût chargé pour *Alicante*. En conséquence de cette requête le Vaisseau fut arrêté, & retenu aux dépens des Propriétaires, à raison de neuf Livres sterling par jour; on ne lui permit de partir, qu'après que les Propriétaires eurent prouvé incontestablement, qu'il étoit destiné pour Alicante, & qu'il devoit en revenir directement à Londres en compagnie de quatre autres Vaisseaux.

Les Marchands soumettent leurs raisons au jugement du Public.

Bienque les choses tournassent ainsi contre les Marchands associés à la Cour, ils prirent la résolution de soumettre l'affaire au jugement du Public, en faisant imprimer une Relation abrégée de tout ce qui s'étoit passé; elle parut, & ils inférerent du tout que si l'on n'arrêtoit pas de pareilles procédures, tout le Commerce étranger d'Angleterre deviendroit précaire, parcequ'il pourroit être interrompu par le caprice, l'insolence ou la malice de quelqu'un des Directeurs de la Compagnie des Indes Orientales. Que reconnoître une pareille autorité à la Couronne étoit une chose de très-dangereuse conséquence, puisqu'elle tendoit manifestement à engager dans la suite les Rois à affermer tout le Commerce étranger, & à lever ainsi de l'argent sans le concours des Parlemens. Qu'il étoit d'autant plus nécessaire de maintenir les droits des Sujets, que la négligence à cet égard avoit donné lieu de prétendre qu'il y avoit prescription, & de faire valoir cette raison pour prouver que la Couronne avoit le droit de limiter le Commerce des Indes. Qu'il y avoit de l'apparence que la Couronne n'avoit pas le droit d'attribuer le Commerce étranger à quelques particuliers, & d'en exclurre les autres, ce qu'on fondoit sur les faits suivans.

1. La confirmation de la Compagnie de la *Baye de Hudson* par Acte du Par-

(*a*) *Somers* Collect. ubi sup.

Parlement, depuis l'Avénement de Leurs Majeſtés à la Couronne. C'étoit-là une preuve de l'inſuffiſance des Chartres qui excluent les particuliers. La Requête même de la Compagnie des Indes Orientales à la Chambre des Communes eſt un aveu de cette vérité. Section IV. *Affaires domeſtiques de la Compagnie Angloiſe &c.*

2. Le meſſage envoyé à la Chambre des Communes dans la derniere ſéance de la part de Sa Majeſté, après qu'elle eut demandé la diſſolution de la Compagnie des Indes. Ici le Roi déclare qu'il ne peut déterminer de ſa ſeule autorité ce qui regarde le Commerce.

3. Les diverſes Sentences données à Weſtminſter-Hall, contre l'arrêt des Vaiſſeaux appartenans à des particuliers, deſtinés pour les Indes Orientales, & contre les ſaiſies de Vaiſſeaux ou de Marchandiſes, en vertu de Patentes excluſives; Sentences données depuis l'heureux Avénement de Leurs Majeſtés au Trône.

4. Enfin on diſoit, que comme un Bill pour aſſurer & maintenir le droit des particuliers à la liberté du Commerce étranger, pouvoit ſe paſſer promptement ſans arrêter le cours des autres affaires publiques, cela faciliteroit l'Etabliſſement d'une nouvelle Compagnie pour faire le Commerce des Indes Orientales ſans aucun des onéreux inconvéniens qu'on éprouvoit (*a*).

La Compagnie ouvre une nouvelle Souſcription. Les Marchands s'adreſſent encore au Parlement. 1694.

Nonobſtant le crédit & la vigueur des Marchands aſſociés, & la juſtice de leur cauſe, la Compagnie, en vertu de ſa nouvelle Chartre, ouvrit une Souſcription de quarante-quatre-mille Livres ſterling, qui fut remplie beaucoup plus promptement qu'on ne s'y attendoit. Ses Antagoniſtes firent une nouvelle démarche, & préſenterent aux Communes une Requête fondée ſur les faits & les preuves que nous avons déja rapportées, demandant qu'en conſéquence le Commerce des Indes fût réglé par l'autorité du Parlement. Pour engager le Parlement à écouter favorablement leurs prétentions, & à les mettre ſur un pied égal avec la Compagnie, ils firent aſſidument leur cour aux nouveaux Miniſtres, ſe trouverent au levé des Seigneurs les plus populaires, & careſſerent les principaux Membres des Communes. D'autre part la Compagnie ne ſe contenta pas de défendre la nouvelle Chartre qu'elle avoit obtenue de la Cour, elle travailla à la faire confirmer par le Parlement. Mais elle y rencontra de puiſſantes oppoſitions. Ses amis étoient principalement du Parti des Torys, dont le crédit commençoit à baiſſer (*b*). La conduite des Communes indiqua que leur intention étoit de ſe mettre du côté des plus forts, & s'accommoda implicitement aux meſures du nouveau Miniſtere; les Miniſtres de leur côté jugerent à-propos de témoigner quelques égards pour la Compagnie, & de tenir cependant l'affaire en ſuſpens juſqu'à ce qu'ils puſſent en tirer quelque avantage.

La Compagnie comptoit beaucoup ſur le crédit, qui lui avoit fait obtenir les deux Chartres. Ses ennemis ne ſe flattoient pas moins de celui qu'ils croyoient avoir auprès des Communes & des nouveaux Miniſtres. L'opinion générale étoit que tous les privileges & les avantages aſſurés à la Compagnie

(*a*) *Somers* Collect. l. c. *Harris* ubi ſup. (*b*) *De Rapin*, Regne de Guillaume III.

SECTION IV. *Affaires domestiques de la Compagnie* Angloise &c.

gnie par tant de Chartres, avoient mis ſes affaires ſur un pied ſolide, ſurtout ſous un regne où l'on ſembloit ne lui rien refuſer. On ſe trompa cependant dans cette occaſion. Les embarras où les Miniſtres ſe trouverent, & le beſoin d'argent, les porterent à déroger à ces mêmes Chartres qu'ils avoient accordées, qui avoient coûté des ſommes exorbitantes à la Compagnie, & ſur la foi deſquelles tant de perſonnes de toute condition avoient riſqué leur bien dans le fonds de la Compagnie. C'étoit en effet à qui gagneroit les plus en crédit à ſon parti, & la force irréſiſtible de l'or décidoit en faveur de l'un ou de l'autre.

Les Communes reprennent l'examen de l'affaire.

Telle étoit la ſituation des affaires, lorsque les Communes délibérerent ſur la Requête des Marchands: après avoir débattu tous les articles qui y étoient contenus, & avoir examiné les Chartres accordées à la Compagnie, ſa nouvelle Souſcription, l'état de ſon fonds, & tout ce qui avoit du rapport à l'eſſentiel de la cauſe, la concluſion fut, que le Commerce fût en effet déclaré libre par la Réſolution ſuivante. „ Que tous les Sujets de l'Angle-„ terre avoient également droit au Commerce des Indes Orientales, à moins „ que le Parlement ne le leur défendît. "Mais on ne reprit rien dans les Chartres, ni dans la maniere dont on les avoit obtenues, ni l'on n'adopta aucun plan pour régler le Commerce par l'autorité du Parlement. Après avoir par cette conduite équivoque ouvert un vaſte champ à la vénalité, & à la corruption qui éclatta dans la Séance ſuivante, les choſes en reſterent-là. L'année ſuivante, tout le monde ſavoit que voter étoit un métier lucratif, & que les Membres des Communes avoient part à toutes les bonnes affaires qui ſe portoient au Parlement. On ſavoit bien que dans celle dont il s'agit, la faveur qu'on avoit témoignée à la Compagnie avoit eu la même ſource. On en trouva bientôt des preuves tant par rapport à la Cour qu'à l'égard des Communes, par la découverte de certains faits. On propoſa de faire des recherches, & on fit ſi bien que les mêmes Commiſſaires qui avoient l'inſpection des Livres du Chambellan, furent chargés de l'examen de ceux de la Compagnie.

Examen des Comptes de la Compagnie. Sommes employées pour des ſervices ſecrets.

Le premier article qui ſe préſenta fut un état des ſommes employées pour le ſervice de la Compagnie depuis l'an 1687, qui ſervit de fil pour démêler ce qui s'étoit fait depuis; il parut qu'avant la diſpute entre la Compagnie & les Marchands la dépenſe pour des ſervices particuliers n'alloit pas à plus de dix-mille Livres ſterling, & qu'en général elle alloit depuis douze-cens juſqu'à trois-mille Livres ſterling, au-lieu que cette derniere année elle montoit à quatrevingt-mille, quatre-cens-ſoixante-huit Livres ſterling ſeize ſchelings, & huit d. ſomme qui étoit de pluſieurs milliers de livres au-deſſous de celle qui avoit été débourſée (*a*). Le Chevalier *Thomas Coocke* & M. *Tyſſon* avoient été l'un Gouverneur & l'autre Vice-Gouverneur pendant les deux dernieres années, ainſi il y avoit de l'apparence que le premier avoit le ſecret. Pour parvenir aux découvertes que l'on vouloit faire, on eut recours aux Livres des Réſolutions de l'Aſſemblée des Directeurs. On y trouva des rapports faits par le Gouverneur des ſoins qu'il s'étoit donnés pour ob-

(*a*) *Ralph*, *Harris*, *Dodſley*, ubi ſup.

SECTION IV. *Affaires domestiques de la Compagnie Angloise &c.*

obtenir une nouvelle Chartre, & le compte des sommes qu'il avoit déboursées dans la poursuite de cette affaire, mais sans entrer dans aucun détail, maniere d'agir qui n'avoit jamais été permise auparavant. On trouva aussi enregistrés des ordres aux Caissiers de la Compagnie de payer les sommes que le Gouverneur leur demanderoit (*). En continuant l'examen d'autres articles, les Commissaires découvrirent que les sommes tirées par *Herne* & par *Cooke*, dans le tems que ce dernier n'étoit que Vice-Gouverneur, avoient été employées pour des services secrets, mais compriſes sous des dépenses générales. Les réponses équivoques de *Cooke*, les aveux du Chevalier *Benjamin Bathurſt*, un des Directeurs, & plusieurs autres circonstances ne permirent pas de douter que l'on n'eût employé la voye des présens & de la corruption, mais on ne trouvoit encore rien de bienclair contre personne en particulier. Le Chevalier *Thomas Cooke* avoua que les quatrevingt-dix-mille Livres sterling étoient destinées à faire des gratifications à quelques personnes si le Bill passoit, mais il refusa de rien dire sur la distribution de cette somme. Le Chevalier *Basile Firebrace* reconnut qu'il avoit reçu seize-mille Livres sterling qu'il avoit employées en Actions avec la permission de la Compagnie. Quant à l'accommodement avec les Marchands Interlopes, c'est le nom qu'on leur donnoit, pour acheter leurs portions à vingt-cinq pour cent en avance, & la moitié du profit, le Committé apprit que Mylord *Nottingham* avoit donné avis par Lettre à la Compagnie, que Sa Majesté souhaittoit qu'elle s'accommodât. Qu'environ la moitié de ces Messieurs avoient accepté le parti, mais que MM. *Godfrey* & *Colston*, insistant sur trente pour cent, les autres s'étoient retractés. On s'imagina aussi, que le contract fait avec *Colston* pour le salpêtre qui devoit arriver avec le Vaisseau *Seymour*, étoit une vente simulée, & qu'il prêtoit son nom à un autre.

Ce fut sous ce point de vue que cette affaire sans exemple fut présentée dans le rapport que les Commissaires firent à la Chambre. Il se fit le 12 de Mars 1695, & l'examen de *Cooke* fut néanmoins différé jusqu'au 26. Comme il étoit Membre, la bienséance & la justice requéroient qu'il fût examiné

Rapport du Committé. Cooke mis à la Tour, & Bill sévere proposé contre lui.

(*) On trouva spécifiées les sommes suivantes, avec des ordres particuliers pour les payer: *le* 13 *d'Avril* 1693, vingt-deux-mille, deux-cens-soixante-quinze Livres sterling; *le* 24 *de Novembre*, vingt-quatre-mille, neuf-cens-quatrevingt-trois Livres sterling. En Janvier 1694, trente-mille Livres sterling outre d'autres petites sommes jusqu'à la concurrence de dix-mille Livres sterling, le tout ensemble montant à quatrevingt-sept-mille, quatre-cens-deux Livres, douze schellings, 3 d. Il s'agissoit de découvrir l'emploi de cet argent. On disoit qu'une grande partie avoit été remise entre les mains du Chevalier *Basile Firebrace*. En examinant le Livre de la Caisse de la Compagnie, il parut que la balance étoit de cent-vingt-quatre-mille, deux-cens-quarante-neuf Livres sterling, quinze schellings, dix d. Mais quand on demanda au Caissier s'il avoit cette somme en caisse, il répondit que non, & produisit une quittance du Gouverneur du mois de Janvier 1694, de quatrevingt-dix-mille Livres sterling, marquant qu'il avoit dépensé la somme de quatrevingt-dix-neuf-mille, cent-quatrevingt-dix-sept Livres sterling d'Actions des Indes, pour le compte de la Compagnie. Mais le Committé ne put trouver ni ordre pour cette somme, ni transport de fonds sur le compte de la Compagnie, excepté pour dix-huit-mille-trois-cens Livres sterling (1).

(1) Vid. *Journal H. of C. Debates of the H. of C.* Parliam. Hist. A. 1693-4.

SECTION IV. *Affaires domestiques de la Compagnie Angloise &c.*

né d'abord. Tout d'un coup le phlegme des Communes se changea en colere, la chaleur avec laquelle elles pousserent les recherches égala la froideur avec laquelle elles les avoient regardées il y avoit quelques jours. *Cooke* ayant refusé de répondre aux questions qu'on lui faisoit, on l'envoya à la Tour, & l'on ordonna de dresser un Bill sévere contre lui, pour l'obliger à rendre compte de la somme de dix-sept-mille-trois-cens-deux Livres sterling, douze schelings, trois d. mentionnée dans le rapport. Le Bill fut lu le 29, & renvoyé à l'examen d'un grand Committé: *Cooke* demanda d'être entendu par son Avocat en opposition. Après y avoir fait quelques adoucissemens, l'Avocat de *Cooke* fut entendu une seconde fois, on passa ensuite le Bill, & on l'envoya aux Seigneurs. Ici l'affaire prit un autre tour. Le Duc de *Leeds*, après de grandes protestations d'intégrité & d'innocence, parla avec beaucoup de chaleur contre le Bill: il épuisa toute son éloquence pour convaincre les Seigneurs de la nécessité de le rejetter, comme contraire aux Loix & à l'Equité, & d'un dangereux exemple. Son éloquence, ou quelque chose de plus puissant prévalut. Pendant sept jours le Bill fut entierement abandonné, & quand on le remit sur le tapis, on trouva moyen de tenir l'affaire en suspens, sans venir au but. *Cooke* demanda un Bill qui le mît à couvert de toute poursuite, disant qu'il n'y avoit que cela qui l'empêchoit de découvrir ce qu'il savoit. Il s'excusa auprès des Communes, d'avoir fait cette Requête aux Seigneurs, leur refus étant cause de cet Appel. On prépara donc un Bill pour le mettre à couvert de toutes poursuites, à la réserve de celles de la Compagnie des Indes, & on l'envoya aux Communes le 17. Après y avoir inséré une clause pénale par voye de correction, on le renvoya aux Seigneurs, qui firent savoir le 19 par un message qu'ils adoptoient la clause. Par-là les deux Bills furent en effet réunis en un; nonobstant cet accord, & cette ardeur apparente pour découvrir des intrigues si noires & si infames, tout ce que l'on fit pendant plusieurs jours aboutit à nommer un Committé pour faire les recherches. Tous les Partis, le Patriote & le Courtisan, les Whigs & les Torys affecterent de s'intéresser également aux poursuites, & l'on ne doute point qu'ils n'y fussent également intéressés. Chacun avoit des amis à mettre à couvert, & des ennemis à attaquer, & le grand point selon toutes les apparences étoit, lequel des deux Partis seroit le plus responsable au Public. Bref, après que *Cooke* eut remis par écrit un Mémoire, par lequel il indiquoit diverses personnes distinguées dans l'une & dans l'autre Chambre, comme ayant touché l'argent de la Compagnie; après qu'on eut examiné *Firebrace*, *Acton* & *Bates*, le Chevalier *J. Child*, *Tyssen* & *Craggs*, une accusation contre le Duc de *Leeds*, fil à la faveur duquel il y avoit moyen d'aller à la source, toute l'affaire tomba, pour n'être plus reprise, comme par un consentement unanime. On en conclut, qu'il y avoit un trop grand nombre de gens de tous les Partis intéressés dans cette odieuse intrigue (*a*). L'Evêque *Burnet*, & tous les Historiens depuis paroissent être de ce sentiment; & pour dire la vérité, à juger par les preuves de *Cooke*, de *Firebrace*, d'*Acton*, de *Child*, &

Les deux Chambres témoignent beaucoup de zele pour découvrir la corruption.

(*a*) *Somers* Collect. *Ralph* A. 1694. *Harris*, Vol. I. B. I. Ch. 2.

& d'autres, il eſt difficile de décider, de quel côté on s'étoit prêté le plus à cette ſcandaleuſe corruption. SECTION IV.

Affaires domeſtiques de la Compagnie Angloiſe &c.

L'affaire demeura dans cet état juſqu'à l'an 1698, les Miniſtres accordant des permiſſions à des Particuliers, au mépris des Chartres excluſives qu'ils avoient accordées à la Compagnie; tandis que celle-ci étoit réduite à la pauvreté & à la honte par les ſommes exorbitantes qu'elle avoit dépenſées pour obtenir ces Chartres, & par les découvertes que l'on avoit faites de la corruption qui y regnoit. Il falloit à-préſent quelque choſe de plus, le Gouvernement avoit beſoin de deux millions. On ne croyoit pas qu'il ſe trouvât de nouveaux Marchands diſpoſés à avancer une auſſi groſſe ſomme pour obtenir une Chartre de Miniſtres qui avoient ſi indignement manqué depuis peu à la Compagnie. L'affaire fut donc portée à la Chambre des Communes, afin que tout fût réglé ſur un fondement ſolide. En ce tems-là on regardoit comme le plus grand mérite politique de rendre ſervice au Miniſtere, lors-même qu'on accordoit aux Miniſtres tout ce qu'ils demandoient, & de la maniere qu'ils le ſouhaittoient. Quelques perſonnes conſidérables ſonderent d'abord la Compagnie, pour ſavoir ſi elle étoit diſpoſée à avancer la ſomme par voie de prêt, en conſidération d'un Etabliſſement pour elle par autorité du Parlement. On trouva des gens qui en firent la propoſition dans une Aſſemblée générale, mais ceux qui ménagoient l'affaire, manque d'adreſſe, de courage ou de zele, la laiſſerent languir. Le tems preſſoit; la Cour, ennuyée d'attendre, avoit une belle occaſion d'entrer en négociation avec les Marchands, comme elle le fit. Cela anima les délibérations de la Compagnie. Les Membres ſentoient qu'on ne pouvoit rien changer dans la maniere de faire le Commerce des Indes, ſans préjudice de leur Chartre, qui leur avoit coûté ſi cher il n'y avoit que quatre ans, ou ſans nuire à leurs gains, & peut-être ſans faire tort à l'une & aux autres (*a*).

Le Gouvernement a beſoin de deux millions. On ſonde la Compagnie ſur l'avance de cette ſomme.

Dans cette appréhenſion on prit dans une Aſſemblée générale la réſolution d'avancer la ſomme de ſept-cens-mille Livres ſterling en ſe procurant un Acte du Parlement qui aſſurât ſon établiſſement, ainſi qu'on l'avoit donné à entendre auparavant. On fixa cette ſomme, parcequ'il avoit paru que le ſentimeut général du Public étoit, que vu les pertes que la Compagnie avoit faites par la guerre, on pouvoit lui accorder d'être établie par Acte du Parlement, moyennant un prêt de ſix-cens-mille Livres ſterling. On préſenta cette Réſolution aux Miniſtres, & par eux aux Communes. La Cour & les Communes parurent diſpoſés à accepter l'offre, mais, ſuivant *Kennet* (*b*), ce n'étoit qu'un piege; car dans ce même tems on préparoit un nouveau Bill, par les ſoins & ſous la direction de M. *Montague*. Il conſiſtoit à propoſer un plan pour lever deux millions par voye d'emprunt, à huit pour cent d'intérêt, ſur un fonds ſûr tant pour les intérêts que pour le Capital.

La Compagnie offre de prêter ſept-cens-mille Livres ſterling.

La propoſition fut faite dans la Chambre des Communes le 20 de Mai, & elle fut ſi favorablement accueillie par le plus grand nombre, qu'on ordon-

Projet pour lever deux millions. Bill pour cela.

(*a*) *Ralph* Vol. II. A. 1698. (*b*) Vol. II, p. 349.

SECTION IV. *Affaires domeſtiques de la Compagnie Angloiſe &c.*

donna d'en dreſſer un Bill, avec les additions ſuivantes. 1. Que chaque Souſcrivant auroit la liberté de trafiquer annuellement pour la ſomme qu'il auroit ſouſcrite, ou de céder ſon droit à un autre. 2. Que le Roi ſeroit le maître de former un Corps de ceux des Souſcrivans qui le ſouhaitteroient. 3. Que le Parlement régleroit les privileges concernant le Commerce des Indes Orientales. 4. Que les Souſcrivans tireroient huit pour cent d'intérêt, & auroient la liberté de trafiquer aux Indes, à l'excluſion de tous autres, pendant dix ans, & juſqu'à ce que le Parlement eût pourvu au rembourſement de la ſomme ſouſcrite. 5. Que toute portion de cinq-cens Livres ſterling auroit voix, & que perſonne n'en auroit plus d'une. 6. Que tous les Vaiſſeaux chargés aux Indes, ſeroient déchargés en Angleterre. 7. Qu'aucun Membre d'un Corps de Marchands en Angleterre ne trafiqueroit qu'avec le fonds commun de la Compagnie dont il étoit Membre. 8. Que tous ceux qui importeroient des Marchandiſes des Indes Orientales en retour, payeroient cinq Livres ſterling par an, à proportion de la valeur, qui ſeroient placés pour le compte des Souſcrivans, afin de payer les fraix des Ambaſſades & des autres charges extraordinaires. 9. Qu'outre des droits à payer, on mettroit un Shelling 10 d. par Livre ſterling ſur toutes les ſoies travaillées des Indes & de Perſe, à la charge de celui qui les importeroit (*a*).

Offre de la Compagnie rejettée, & ſa Requête au Parlement.

Bienque la Compagnie eût des avis que ſon offre de fournir les deux millions ſeroit rejettée, elle ne laiſſa pas d'en appeller par Requête à la juſtice & à l'équité du Parlement, & au Public. Elle rappella ſes droits & ſes prétentions fondés ſur tant de Chartres Royales, & ſur-tout ſur la derniere conçue de la façon la plus propre à lever toutes les difficultés, & à procurer divers avantages nationaux, conformément à ce qui avoit été propoſé & réglé dans la Chambre des Communes, & qu'on ne pouvoit prétexter qu'elle eût perdu ſes droits par aucun endroit. 2. Elle fit valoir les égards qu'on devoit avoir à l'intérêt de plus de mille familles qui avoient une part conſidérable dans ſon fonds, & en particulier à ſept-cens-quatre-vingt-un nouveaux intéreſſés, qui ſur le crédit de la nouvelle Chartre avoient ſouſcrit la ſomme de ſept-cens-quarante-quatre-mille Livres ſterling. Outre cela, ce que la Compagnie poſſédoit aux Indes, qui produiſoit un revenu de quarante-quatre-mille Livres ſterling, méritoit bien qu'on y fît attention, avant que de l'en dépouiller. 3. Les dépenſes que la Compagnie avoit faites en fortifications, qui alloient à un million de Livres ſterling. 4. Les pertes qu'elle avoit faites pendant la guerre, qui montoient à un million & demi de Livres ſterling, douze grands Vaiſſeaux ayant péri, ou été pris par l'ennemi. 5. Les ſervices qu'elle avoit rendus au Gouvernement, en contribuant ſi richement aux Douanes, en fourniſſant une grande quantité de poudre dans un cas d'urgente néceſſité, & en avançant quatre-vingt-mille Livres ſterling pour faire circuler les Billets de l'Echiquier dans un cas extrême, ce qui alors avoit été regardé comme un ſervice très-important (*b*).

L'E-

(*a*) *Debates of the Houſe of C.* A. 1693. (*b*) *Somers* Collect. Vol. XXX. p. 129.

SECTION IV. *Affaires domestiques de la Compagnie Angloise &c.*

L'Evêque *Burnet* & le Continuateur de M. *de Rapin* nous apprennent, que l'on fit tant d'attention à cette Requête dans la Chambre des Communes, qu'on offrit d'accorder le Commerce à la Compagnie, si elle vouloit le prendre avec les restrictions dont on étoit convenu avec les Marchands, ce qu'elle refusa. Mais nous ne trouvons rien qui fonde cette assertion, & elle ne s'accorde point ave ce qui se passa dans la suite. Il est vrai qu'on fit une seconde lecture de la Requête, & qu'on la traita sur le pied d'une affaire qui demandoit d'être incessamment expédiée; mais lorsqu'en conséquence de la résolution d'une Assemblée générale, la Compagnie offrit de laisser estimer son fonds à cinquante pour cent, qu'elle engageoit pour la garantie de la somme, & d'ouvrir une souscription de deux millions, cette condescendance ne produisit rien en sa faveur. Au contraire, les Commissaires nommés pour examiner les Livres, les Fonds &c. de la Compagnie, firent leur rapport trois jours après, par lequel il parut que la Compagnie avoit non seulement en divers tems évalué son Capital trop haut, & fait des Dividends qui excédoient ses profits, mais encore qu'on avoit payé sur la nouvelle Souscription trois-cens-vingt-cinq-mille, cinq-cens-soixante-cinq Livres sterling aux intéressés, outre plusieurs sommes distribuées pour corrompre & gagner des gens, passées sous le titre de services particuliers. On proposa là-dessus d'indemniser les nouveaux Souscrivans de la perte qu'ils avoient faite, par des Dividends qui excédoient la valeur réelle du fonds, & par le payement des sommes susdites aux anciens intéressés, sur le bien des nouveaux. La discussion de cette proposition fut néanmoins renvoyée au lendemain, & la Compagnie prouva que ce payement s'étoit fait du consentement des nouveaux Souscrivans, desorte qu'on laissa tomber la proposition (*a*).

Cette Requête est infructueuse.

Résolution de la Compagnie d'avancer deux-cent-mille Livres sterling à titre de premier payement des deux millions.

Allarmés de cette attaque si vive, & appréhendant avec raison ce qui alloit suivre, les Directeurs convoquerent une nouvelle Assemblée générale des intéressés, dans laquelle les plus puissans proposerent d'ouvrir sur le champ une souscription de deux-cens-mille Livres sterling à titre de premier payement des deux millions, & de se soumettre à la confiscation de leurs droits, si l'on manquoit à fournir les autres payemens. Le même jour on présenta sur ce plan-là des propositions aux Communes; les Marchands présenterent aussi les leurs. Les dernieres parurent les plus raisonnables au Ministere, & eurent la préférence. Il avoit un grand crédit, & l'affaire de toute la Nation étoit devenue un jeu. La *nouvelle* Compagnie, ainsi que l'on commença à la nommer, fut composée des anciens *Interlopes*, quoique tous les particuliers désignés sous ce nom, n'y fussent pas compris. Ceux d'entre eux, à qui il convenoit mieux de trafiquer en particulier qu'en commun, & qui se voyoient selon les apparences autant exclus que jamais, s'opposerent également aux prétentions des deux autres Partis. Ils publierent une Brochure fort vive sous le titre de *Lettre à un Gentilhomme*, on y raisonnoit contre le Commerce exclusif, tel qu'il s'étoit fait, d'une maniere pleine de force, convaincante & ferme, mais infructueusement, parceque ce-

(*a*) Debates of the Communes A. 1698.

SECTION IV. *Affaires domestiques de la Compagnie* Angloise &c.

cela ne s'accordoit pas avec les vues de la Cour & des Communes (*). Le Bill auquel ils s'oppoſerent de tout leur pouvoir, paſſa dans les Communes, qui l'envoyerent aux Pairs.

L'ancienne Compagnie ayant obtenu permiſſion d'être entendue par la bouche de ſon Avocat, inſiſta comme auparavant ſur les droits qu'elle avoit par Chartre; elle attaqua même vivement les nouveaux Réglemens contenus dans le Bill, ſoutenant qu'ils étoient moins avantageux au Public, que ceux de la derniere Chartre. Suivant celle-ci, elle étoit obligée de prendre pour ſept-cens-quarante-quatre-mille Livres ſterling de nouvelles ſouſcriptions, au-lieu que par le Bill on ne voyoit point qu'il fût pourvu à l'établiſſement d'aucun fonds certain. Elle étoit encore obligée d'exporter annuellement pour cent mille Livres ſterling de manufactures du Pays, au-lieu que les nouveaux Souſcripteurs n'étoient tenus à rien. Suivant ſa Chartre, il n'y avoit que des Anglois nés, ou des perſonnes naturaliſées, qui puſſent avoir part au fonds, au-lieu que par le nouveau Bill on admettoit des Etrangers, ce qui pouvoit avoir des ſuites pernicieuſes pour le bien général de la Nation. Quoique l'ancienne Compagnie eût offert de lever deux millions, la nouvelle n'étoit obligée par le Bill que d'en lever un. On pouvoit donc demander avec raiſon, ſi l'autre million ſe léveroit par une ſouſcription volontaire? Enfin l'Avocat de l'ancienne Compagnie repréſenta, qu'au-lieu que ſelon les votes des Pairs & des Communes, la meilleure maniere de faire le Commerce des Indes étoit celle d'un fonds commun, à l'excluſion des particuliers, le Bill admettoit également un fonds commun & le commerce particulier, circonſtance qui paroiſſoit propre à rendre la levée des deux millions plus difficile. Telles furent les raiſons alléguées par la Compagnie pour le maintien de ſes droits & contre les prétentions de ſes Antagoniſtes (*a*).

Objections de la Compagnie contre le Bill paſſé en faveur des Marchands.

Replique des Marchands.

Ce qui mérite le plus d'attention dans la Replique des Marchands, ſont deux aſſertions: la premiere, que la Chartre avoit été obtenue par des voyes irrégulieres: la ſeconde, que la Couronne n'étoit pas en droit d'accorder une Chartre excluſive, ſans le conſentement du Parlement. C'eſt ainſi que la corruption de la Légiſlature étoit expoſée d'une part, & la Prérogative Royale attaquée de l'autre. Les Miniſtres, à-la-vérité, employerent fortement leur crédit pour faire paſſer le Bill, mais un grand nombre de Seigneurs de la premiere qualité, gens de poids & d'autorité, s'y oppoſerent vivement; raiſons, ſubtilités de Loi, intrigues de Parlement, rien ne fut

(*a*) *Somers* Collect. *Harris*, ubi ſup.

(*) „ Les Fermiers d'Angleterre, *dit l'Auteur de la Lettre*, qui dépendent tous du Commerce, & qui ſont Marchands, trouveroient ſouverainement déraiſonnable d'établir „ par une Loi des Compagnies qui auroient le Monopole des grains, du bétail, de la laine &c. ſachant bien que ceux de ces Compagnies étant maîtres du prix, achetteroient à „ bon marché & vendroient cher, & par ce moyen ruineroient le premier Vendeur, & celui qui conſommeroit. Ils ôteroient aux Propriétaires des terres leurs revenus, priveroient „ le Peuple de ſa ſubſiſtance, décourageroient les manufactures, le travail, & toute induſtrie par rapport aux produits du Pays.

fut négligé pour le faire échouer. Après qu'il eut passé à la pluralité de vingt-sept voix, vingt-un Pairs, du nombre desquels étoit Mylord *Godolphin*, premier Commissaire de la Trésorerie, délivrerent un Protest contre le Bill, fondé sur les raisons suivantes. SECTION IV. *Affaires domestiques de la Compagnie Angloise &c.*

„ 1. Parceque le Bill fait une injustice manifeste à l'ancienne Compagnie „ des Indes Orientales, puisqu'il a clairement paru devant cette Chambre, „ que ladite Compagnie a offert des sûretés, de la validité desquelles nous „ ne concevons point que l'on puisse douter, pour lever deux millions pour „ le service de l'Etat; au-lieu que le Bill qui donne aux nouveaux Souscrip- „ teurs le droit du Commerce, sur la souscription d'un million seulement, „ ne nous paroît pas fournir la moindre probabilité de lever rien au-delà. „ On peut même raisonnablement douter, si le Commerce particulier ac- „ cordé par le Bill conjointement avec celui d'un fonds commun, n'est pas „ tellement incompatible avec ce dernier, qu'il découragera assez la Sous- „ cription pour ne pas approcher seulement du million. *Protest de quelques Seigneurs.*

„ 2. Parceque le Bill annulle la Chartre de la Compagnie des Indes O- „ rientales, & donne le Commerce des Indes à d'autres personnes, sans in- „ sinuer seulement que ladite Chartre, ou le Commerce fait en vertu de „ cette Patence, ayent été préjudiciables au Roi ou au Royaume, quoique „ ladite Chartre de la Compagnie renferme expressément la clause, qu'on „ ne la dissoudra point qu'en l'avertissant trois ans d'avance, quand même „ il paroîtroit qu'elle n'est pas avantageuse au Roi ou au Royaume. Le Bill „ accordant d'ailleurs un subside de deux millions, clause en vertu de laquel- „ le les Communes prétendent que les Pairs ne fassent aucun changement „ au Bill, nous croyons que les Seigneurs sont privés par-là de la liberté de „ voter sur ce qui regarde le Commerce des Indes, quoique l'on ne puisse „ nier qu'ils n'ayent à cet égard le même droit que les Communes. Ce- „ pendant, en joignant l'affaire de ce Commerce à un Bill pécuniaire, les „ Seigneurs sont obligés de s'opposer à un subside si nécessaire pour le ser- „ vice du Public, ou réduits à la déraisonnable nécessité de consentir à une „ chose qu'il seroit inutile pour eux d'examiner, quelque injuste qu'elle „ soit, si leurs corrections ne sont point reçues, parcequ'il s'agit d'un „ Bill pécuniaire; ce qui nous paroît une atteinte manifeste aux privile- „ ges de la Chambre Haute, & tendre à altérer la constitution du Gou- „ vernement."

Nous terminons la Relation de cette affaire par les remarques de l'Evêque *Burnet*. „ Il est certain, *dit-il*, que cet Acte, joint au desir qu'avoient „ fait paroître ceux des *Whigs* qui étoient dans les grands Postes, d'en- „ tretenir plus de Forces de terre, contribua à leur faire perdre la réputa- „ tion de bons Patriotes, qu'ils avoient conservée jusques-là; & que les „ Torys en firent usage par toute l'Angleterre pour décrier le Roi & leurs „ Antagonistes. A cela vint se joindre une accusation des plus odieuses. „ On chargeoit les Whigs de piller l'Etat, & d'employer une grande par- „ tie des sommes qui avoient été données pour le service de la Nation, „ à fournir à leur luxe, & à se faire de grandes Maisons. Ce soupçon „ affectoit vivement le Peuple, qui ne portoit qu'avec chagrin de grands „ im- *Remarques de Burnet sur cette affaire.*

SECTION IV. *Affaires domestiques de la Compagnie Angloise &c.*

„ impôts, & qui n'étoit que trop disposé à croire, que suivant la coutume
„ des tems du Roi *Charles*, une grande partie des sommes que le Parle-
„ ment accordoit, se partageoit entre ceux qui les avoient procurées. Ces
„ plaintes furent entretenues & fomentées avec beaucoup d'adresse, par ceux
„ qui avoient dessein de rendre le Roi, & ceux qui étoient le mieux inten-
„ tionnés pour lui, odieux à la Nation; & leur but en cela étoit d'obtenir,
„ dans la prochaine Election, une Chambre des Communes, à l'aide de la-
„ quelle ils pussent tout bouleverser. On disoit que la Banque d'Angleterre
„ & la nouvelle Compagnie des Indes Orientales, étant entre les mains des
„ Whigs, cela les rendoit maîtres de tout l'argent, & conséquemment de
„ tout le Commerce du Royaume (*a*)." Il est néanmoins certain, quoi qu'en pense M. *Burnet*, que ces craintes étoient fondées.

Les Ministres appuyent les Marchands.

Nonobstant l'opinion des Seigneurs qui avoient protesté, le Ministere étoit pleinement persuadé que l'ancienne Compagnie ne donneroit pas de sûretés pour lever les deux millions dont on avoit besoin; il étoit encore bien persuadé, que de nouveaux intéressés, quel qu'en fût le nombre, n'avanceroient jamais une aussi grosse somme sans un Acte du Parlement; & l'on avoit fait croire aux Ministres, que quoique l'on ne stipulât que la moitié de la somme, l'autre million se trouveroit bientôt par une Souscription volontaire, si l'on portoit ce coup à l'ancienne Compagnie. Ces considérations, jointes au crédit que cela leur donneroit, les déterminerent à pousser l'affaire dans le Parlement de toutes leurs forces. L'ancienne Compagnie employa l'éloquence & l'argent pour se maintenir; mais le Bill passa cependant dans les deux Chambres, quoique les Chevaliers *Thomas Powis* & *Barthelemi Shower*, ses Avocats, employassent dans la Chambre Haute toute l'énergie d'expression & toute la force de raisonnement possible, pour défendre ses droits. La résolution étoit prise de sacrifier la Justice & la Compagnie aux artifices de certaines personnes & aux besoins du Gouvernement. Quelque forts que puissent être les argumens en faveur de la liberté du Commerce, nous ne pouvons nous empêcher de regarder comme une justice criante, d'avoir dépouillé l'ancienne Compagnie des privileges qu'elle n'avoit perdus par aucune action depuis le renouvellement de sa Chartre, & de donner à d'autres un droit exclusif, qui lui avoit été accordé si solemnellement, il n'y avoit que quatre ans.

Etablissement d'une nouvelle Compagnie.

C'est ainsi qu'on forma & établit une nouvelle Compagnie par Acte du Parlement, à condition d'un prêt de deux millions, dont les intéressés devoient tirer huit pour cent: il est vrai que par des Actes postérieurs il fut réduit à six & à cinq (*b*).

L'ancienne continuée pour le tems spécifié dans sa Chartre. 1699.

Bien que l'ancienne Compagnie ne se regardât pas comme séparée, elle se défia cependant si fort de ses droits, qu'elle sollicita assidument le Parlement de la continuer pour le tems spécifié dans sa Chartre. La nouvelle ne put rendre cette sollicitation infructueuse. *Montagu*, son grand Patron, n'avoit plus le même ascendant dans le Cabinet & dans le Parlement. Pendant

(*a*) Mém. de la Gr. Br. T. IV. p. 418, 419. Edit in 12. (*b*) *Harris* Vol. II. B. I. C. 2. *Ralph* A. 1698-9.

dant que l'affaire des Subsides pour l'année étoit en suspens, les Communes de tous les Partis prirent le dessus. L'ancienne Compagnie distribua un Imprimé à la porte des deux Chambres, dans lequel elle en appelloit principalement aux loix de l'Equité, & faisoit valoir les torts qu'elle avoit soufferts. La nouvelle Compagnie s'y prit de la même maniere pour lui répondre; & pour exposer les mauvaises pratiques de ses Antagonistes, elle fit valoir encore la vénalité de la Cour avec autant de hardiesse que s'il n'y avoit pas eu la moindre raison de soupçonner qu'elle devoit son existence aux mêmes moyens de corruption dans le Parlement. Les invectives de ces Messieurs ne servirent qu'à aigrir les esprits; imprudentes & hors de saison elles exciterent un ressentiment qui fut nuisible & fatal à leurs raisons. Si l'ancienne Compagnie ne put prévenir l'établissement de la nouvelle, elle eut assez de crédit pour se procurer le même avantage. Le Bill, pour autoriser sa Chartre par Acte du Parlement, passa en dépit de toutes les oppositions. C'est ainsi que la Nation eut deux Compagnies des Indes Orientales par autorité du Parlement, au-lieu d'une établie par l'autorité Royale (*a*) (*).

Section IV. *Affaires domestiques de la Compagnie Angloise &c.*

On vit alors les deux Compagnies aussi ardentes à se détruire réciproquement, qu'elles l'avoient été auparavant à s'établir. Les animosités & les haines s'enflammerent plus qu'elles ne se rallentirent. L'une & l'autre avoient goûté les douceurs du profit qui revenoit du Commerce, & se regardoient avec cette jalousie & cette haine que l'avarice & l'ambition ne manquent jamais d'inspirer. En 1700 elles avoient toutes deux été surprises en employant les voyes de corruption pour les Elections. L'ancienne à-la-vérité commença à corrompre des Membres du Parlement & à acheter des voix: la nouvelle suivit son exemple avec fort peu de différence; car au-lieu d'acheter des voix, elle acheta des Maisons de campagne; au-lieu de corrompre les Représentans, elle commença par gagner les Commettans, & par s'assurer la pluralité dans les Communes. On avoit fait pendant les deux dernieres années des efforts inutiles pour réunir les deux Compagnies.

Les Communes avoient nommé un Committé pour recevoir les propositions pour acquitter les dettes publiques, & pour augmenter le crédit de la Nation. L'ancienne Compagnie proposa aux Commissaires, par le canal du Chevalier *Thomas Cooke*, son ancien Gouverneur, de payer le capital & les intérêts de la somme que la nouvelle Compagnie & les Marchands particuliers avoient avancé des deux millions, à huit pour cent d'intérêt. Cette somme, à laquelle elle devoit son établissement, montoit à un million, six-cens-quatrevingt-huit-mille Livres sterling. Le surplus pour faire les deux millions avoit été avancé par l'ancienne Compagnie, à cinq pour cent d'intérêt, payable sur de certains fonds, assignés par Acte du Parlement.

Proposition de l'ancienne Compagnie aux Communes. 1701.

On

(*a*) Les mêmes.

(*) Il est remarquable, que dans l'Abrégé des Statuts, cet Acte, qui est d'une nature si extraordinaire, & qui regarde si essentiellement une aussi grande branche du Commerce, est mis parmi les Actes particuliers.

SECTION IV. *Affaires domestiques de la Compagnie Angloise &c.*

On ne voit point dans quelles vues ce prêt avoit été fait à un intérêt si bas; il y a de l'apparence que ce fut à ce prix que sa Chartre fut confirmée par le Parlement. Le principal des deux millions ainsi payé, en dix termes dans l'espace de vingt mois, pourroit être racheté dans un certain nombre d'années, que le Parlément fixeroit, de même que les réglemens & les restrictions qu'il jugeroit nécessaires pour le Bien public, & pour le maintien, l'accroissement & la sûreté du Commerce. On laissoit encore à toutes sortes de personnes la liberté de souscrire pour telle somme que le Parlement régleroit, & de devenir par-là du nombre des intéressés (*a*).

Clameurs de la Nouvelle Compagnie.

C'étoit-là une proposition d'une dangereuse conséquence pour la nouvelle Compagnie, & dont l'acceptation la ruinoit infailliblement. Ceux qui la composoient sentirent bien le danger, & furent vigilans à le prévenir. Pendant que leurs Rivaux étoient occupés à mettre leur proposition en forme, à la requisition du Committé, ils commencerent à parler & à écrire sur le même ton que les autres avoient fait auparavant. Ils déclamerent sur l'importance de la Foi publique, qu'on ne devoit pas violer, sur la mauvaise politique qu'il y avoit d'épargner soixante-mille Livres sterling par an, par un expédient qui non seulement indisposeroit, mais ruineroit mille familles intéressées dans la nouvelle Compagnie: ils représenterent sans ménagement la perfidie qu'il y avoit à les dépouiller sous quelque prétexte que ce fût, d'un droit (le droit exclusif, comme ils l'entendoient d'abord) qu'on leur avoit accordé jusqu'au 20 Septembre 1711; & cela uniquement parcequ'on avoit omis trois mots dans l'Acte (*). Enfin ils parlerent, écrivirent & agirent avec tant de succès, que quand le Committé fit rapport de la proposition de l'ancienne Compagnie, on ne prit aucune résolution (*b*).

Offres secrettes des deux Compagnies pour une réunion. Conditions de l'Accommodement.

Après que cette Guerre Civile eut continué plus de deux ans, les deux Partis lassés de ces querelles, qui pouvoient à la fin causer la ruine des uns & des autres, en procurant la liberté du Commerce, commencerent à penser secrettement à se reconcilier & à unir leurs fonds. On convint bientôt d'un Accommodement; il fut résolu que les deux Compagnies feroient venir leurs effets en Angleterre le plus promptement qu'il seroit possible, pour en disposer pour leur compte particulier, & que l'on prendroit toutes les précautions imaginables pour le faire sûrement. Que ni la Couronne, ni la nouvelle Compagnie ne prendroient aucun avantage sur l'ancienne sous prétexte de nullité, condition qui paroît inutile, après que les Chartres avoient été confirmées par le Parlement; que les deux Compagnies se donneroient réciproquement une décharge, & chacune à leurs Facteurs & Officiers respectifs. Qu'après l'exécution de tout ce que l'on vient de voir, le fonds de l'ancienne Compagnie, montant à trois-cens-quinze-mille Livres sterling, seroit joint au Capital de la nouvelle. Que l'ancienne achetteroit de

(*a*) *Somers* Collect. Vol. XXX. p. 152. (*b*) *Harris* ubi sup.

(*) Les mots *& pas plutôt* ayant été omis dans l'Acte, l'ancienne Compagnie profita de cette omission, pour engager les Communes à rétablir sa Chartre, disant que cela pouvoit se faire selon la lettre de l'Acte.

de la nouvelle ſix-cens-ſoixante-treize-mille, cinq-cens Livres ſterling dans le fonds capital, d'un million, ſix-cens-ſoixante-deux-mille Livres ſterling, dont le tranſport ſe feroit par trois Membres, en leur qualité politique. Que de cette maniere l'ancienne Compagnie auroit neuf-cens-quatre-vingt-huit-mille, cinq-cens Livres ſterling dans les fonds communs, à l'égalité de la nouvelle. Que la ſuſdite ſomme de ſix-cens-ſoixante-treize-mille, cinq-cens Livres, ſeroit tranſportée en quatre termes, en payant à chaque fois un quart, au pair. Que le fonds mort de l'ancienne Compagnie tant dans le Pays qu'au dehors, ſeroit évalué à trente-trois-mille Livres ſterling, & celui de la nouvelle à ſoixante-dix-mille. Que l'ancienne Compagnie, au premier tranſport du quart de la ſomme de ſix-cens-ſoixante-treize-mille, cinq-cens Livres, tranſporteroit tout ſon fonds mort, tant dans le Pays qu'au dehors, à la nouvelle, qui payeroit pour la moitié ſeize-mille-cinq-cens Livres. Que l'ancienne Compagnie payeroit auſſi à la nouvelle trente-cinq-mille, huit-cens Livres pour la moitié de ſon fonds mort, en conſéquence de quoi l'ancienne Compagnie auroit les mêmes droits à la moitié des deux fonds morts, que les Membres de la nouvelle. Les Membres de celle-ci qui tranſporteront leurs fonds, jouiront des arrérages juſqu'au tems du tranſport; après quoi toutes les Annuïtés du fonds de l'ancienne Compagnie, de trois-cens-quinze-mille Livres ſterling, ſeront payées aux perſonnes nommées par cette Compagnie, pour ſon uſage. De la même maniere, la nouvelle Compagnie retirera tous les profits antécédens à cette Convention, & cinq pour cent ſur tous les Vaiſſeaux chargés en retour, ou prêts à partir, avant cet accord; mais l'une & l'autre Compagnie ſe déſiſtent de toute exportation particuliere (*a*).

Section IV. *Affaires domeſtiques de la Compagnie Angloiſe &c.*

On convint encore, que pendant les ſept années ſuivantes les deux Compagnies auroient également part à l'adminiſtration des affaires relatives à leurs fonds ou à leur commerce; que l'Aſſemblée générale de chaque Compagnie éliroit parmi les Directeurs de chacune douze perſonnes, qui ſeroient nommés dans la Chartre les *Directeurs du Commerce uni des Indes*, & qu'on léveroit un nouveau fonds pour ſoutenir & augmenter le futur Commerce, qui ſeroit fourni dans le tems & de la maniere que le régleroient les vingt-quatre Directeurs, ſous l'approbation de l'Aſſemblée générale. Que durant les ſept années ſuivantes l'ancienne Compagnie reſteroit un Corps ſéparé, & conſerveroit ſon fonds comme un Corps politique, avec le droit de tranſporter & d'aſſigner ſur ſes Livres particuliers, comme dans le tems de la ſignature de la Convention. Qu'au bout de ce terme elle tranſporteroit ſur les Livres de la nouvelle Compagnie ſa part dans le capital, à ceux des membres qui y auroient droit, & qu'alors les membres de l'ancienne Compagnie deviendroient membres de la nouvelle, ſans fraix ni dépenſe. Que chaque Compagnie acquitteroit ſes dettes ſans charge pour l'autre, & que l'on prendroit les meſures néceſſaires à cet égard. Que depuis le tems où la Convention commençoit à être en force, la nouvelle Compagnie ne prendroit point d'argent ſous le Sceau coin-

(*a*) *Dodſley* Vol. II. C. 3. *Ralph*, Hiſt. of Engl. A. 1701.

SECTION IV. *Affaires domestiques de la Compagnie Angloise &c.*

commun, ni ne feroit rien qui regarderoit les deux Compagnies sans le consentement de l'ancienne. Que l'on stipuloit & convenoit, que dix jours après le transport dont on a parlé, Sa Majesté donneroit une nouvelle concession, & que l'ancienne Compagnie remettroit sa Chartre un mois après l'expiration des sept ans; & que dix jours après qu'elle l'auroit remise, le Roi accorderoit une autre Patente aux Commissaires, & leur soumettroit tous les biens & effets de l'ancienne Compagnie, qui seroient dévolus à la Couronne en vertu de la reddition de la Chartre. Enfin qu'immédiatement après la nouvelle Compagnie se nommeroit *la Compagnie unie des Marchands d'Angleterre pour le Commerce des Indes Orientales.* Que la direction du fonds & du commerce commun, après l'expiration des sept ans, seroit daté, selon la Chartre de la nouvelle Compagnie, du 5 de Septembre 1698. Qu'il y aura trois Actes pour mieux parvenir aux fins que l'on se propose, qui seront exécutés par le Roi & par les deux Compagnies; dans lesquels on inférera tout ce que l'on jugera raisonnable, tant en fait de conventions que de précautions, avec des décharges convenables pour chaque Compagnie, de maniere qu'après l'expiration des sept années les deux Compagnies n'en fassent plus qu'une de nom & d'effet (*a*).

Union des deux Compagnies.

C'est ainsi que les animosités, les haines & les inimitiés entre les deux Compagnies cesserent par une union également avantageuse à l'une & à l'autre. Les Marchands qui profitoient de leur concurrence, furent obligés de diminuer les prix, & les fonds pour faire le Commerce grossirent. C'étoit en effet l'unique moyen qui pût remédier à un si grand mal, dont les personnes sages & impartiales avoient prévu les fâcheuses conséquences, avant que les deux Chartres eussent été accordées. Avec cela l'expérience multiplia ces mauvaises suites prévues, & elle indiqua vraisemblablement le remede. Bien des gens ont cru que les Hollandois avoient, sinon excité, au moins entretenu les animosités entre la Compagnie & les Marchands particuliers, & qu'ils avoient, sinon suggéré, au moins poussé le Projet de deux Compagnies. Cette conjecture n'est pas sans vraisemblance vu l'avantage qu'ils retiroient de ces divisions. Une circonstance qui fortifie cette pensée, c'est que la souscription des deux millions fut principalement remplie par des étrangers. C'étoit une chose qui paroissoit un paradoxe, que les gens voulussent prêter leur argent pour nuire à l'ancienne Compagnie; mais cette difficulté se résout aisément, si l'on considere que les Souscripteurs comptoient moins sur les dividends & sur les profits du Commerce, que sur l'intérêt de huit pour cent.

Les Divisions continuent au dehors.

Mais si l'union entre les deux Compagnies fut ainsi établie en Angleterre, il n'en fut pas de même pendant fort longtems au dehors. On étoit instruit de l'union, mais on n'agissoit gueres en conséquence dans les Pays éloignés. Il semble que la chaleur du climat enflammoit la jalousie & la haine; & ce qui d'abord tiroit son origine de l'intérêt & de l'amour-propre, étoit devenu naturel par l'habitude.

Pour faire mieux comprendre au Lecteur jusqu'où l'on porta les choses, il

(*a*) Les Auteurs cités plus haut.

Section IV. *Affaires domestiques de la Compagnie Angloise &c.*

il faut donner succinctement l'idée des Etablissemens du dehors, & de la conduite des Gouverneurs, des Facteurs & des gens qui étoient au service des deux Compagnies. Il est assez difficile de représenter distinctement dans un seul tableau une si grande variété d'objets, nous l'essayerons cependant, dans l'espérance que le Lecteur pardonnera les fautes qui pourront nous échapper, en maniant un sujet que les autres Historiens ont à peine touché (*).

L'avarice & l'intérêt étoit le seul lien qui avoit tenu les Anglois, engagés dans le Commerce des Indes, unis entre eux. C'étoit-là ce qui avoit contraint des gens, qui se haïssoient secrettement, à garder des ménagemens les uns avec les autres, pour parvenir à leurs fins particulieres. On n'aura pas de peine à croire que les affaires de la Compagnie devoient être dans un état de langueur, étant entierement sous la direction de personnes qui ne s'y intéressoient qu'autant que leurs intérêts particuliers se trouvoient liés avec ceux de leurs Maîtres. Ainsi les Gouverneurs & les Facteurs saisissoient toutes les occasions de s'enrichir aux dépens de ceux qui les établissoient. Les divisions entre ceux qui étoient au service de l'une & de l'autre Compagnie, tiroient leur origine autant des intérêts opposés des particuliers, que de l'inimitié entre les deux Corps. On ne respectoit ni l'honneur, ni la justice, ni l'humanité, quand on trouvoit l'occasion de se nuire réciproquement, ou de se procurer quelque avantage; tout se gouvernoit par fraude ou par la violence (†). Les Ministres étoient occupés du projet

(*) Nous n'avons d'autre guide que l'Histoire du Capitaine *Hamilton*: quoique ce soit un Ecrivain sincere & fidele, il est si diffus, si embarrassé & si languissant, qu'il dégoûte le Lecteur.

(†) L'Histoire que nous allons rapporter sur l'autorité d'*Hamilton*, marque clairement quel étoit le caractere des Gouverneurs de la Compagnie aux Indes. En 1706 un Maître de Navire, nommé *Perrin*, prit cinq-cens Livres sterling, sous une récognition, de M. *Sheldon*, un des Gouverneurs de la Compagnie à Bengale. Son dessein étoit de faire un voyage en Perse pour négocier, & il devoit rendre l'argent à son retour à Bengale. *Perrin* ayant fini ses affaires en Perse, alla en revenant à Goa, où il acheta un Vaisseau bâti à Surate, & le chargea à Calicut de poivre, pour le vendre à Bengale; il fit aussi provision de vins de Perse; n'ayant pu s'en défaire au Fort St. George, il apporta toute sa cargaison à Bengale. A son arrivée il offrit d'abord son poivre & ses vins à M. *Sheldon*, qui le remercia, & n'en prit qu'autant qu'il en falloit pour solder le compte qu'ils avoient ensemble. En délivrant les effets à M. *Sheldon*, il redemanda son billet, que *Sheldon* refusa, disant que comme il étoit un *Interlope*, il vouloit garder le billet, pour servir de caution de sa conduite dans la suite. *Perrin* fit tous ses efforts, & employa toutes les raisons qu'il put imaginer pour obtenir son billet, mais inutilement. Le Gouverneur ne s'en tint même pas à cela; il en agit plus cruellement encore pour nuire à *Perrin*, en décriant son poivre & ses vins, pour en empêcher la vente. Le but de *Sheldon* étoit d'en faire tomber le prix de façon, que lui & ses associés pussent s'en accommoder, & *Perrin* fut enfin obligé de les leur vendre, en en gardant néanmoins encore un quart. Il m'en fit ses plaintes, mais je n'étois pas en situation de pouvoir lui aider, parcequ'ayant trois ou quatre grands Vaisseaux à Bengale, je passois pour criminel, & pour être coupable de l'irrémissible péché de faire Commerce en *Interlope*. Je lui conseillai cependant de s'accommoder à tout prix avec son inexorable Maître, afin de conserver au moins le commandement de son Vaisseau, ce qu'il auroit fait difficilement sans un hazard. Un jour m'ayant rencontré proche du Fort, il m'arrêta pour me conter ses griefs, & il me pria de l'employer sur un de mes Vaisseaux, si on lui ôtoit le sien, ce que je lui promis. *Sheldon* vit d'une fenêtre que nous avions une longue conversation; impatient d'en savoir le sujet,

jet,

SECTION IV. *Affaires domeſtiques de la Compagnie* Angloiſe &c.

jet d'abaiſſer la puiſſance exorbitante de la Maiſon de Bourbon; la balance de l'Europe attiroit toute leur attention, & les empêchoit de trouver le loiſir de penſer aux intérêts plus paiſibles des Manufactures, & du Commerce. Il eſt néanmoins de la derniere évidence, que le Commerce doit être le grand objet d'un Miniſtere de la Grande-Bretagne, puiſque c'eſt peut-être le ſeul moyen d'augmenter la puiſſance & le crédit de la Nation. Nos forces navales nous donneront toujours de la conſidération au dehors, & elles ne ſe peuvent maintenir qu'en entretenant le goût du Commerce & de la Navigation.

SEC-

jet, il envoya un domeſtique appeller *Perrin*, & lui demanda ſur quoi avoit roulé notre entretien. *Perrin* lui dit ce que je lui avois promis, ſur quoi le Gouverneur répondit qu'il étoit auſſi bien en état de l'employer que moi. *Perrin* repliqua qu'il le ſavoit, mais qu'il ſouhaittoit qu'il y fût auſſi bien diſpoſé. Sur quoi *Sheldon* lui promit qu'il commanderoit ſon propre Vaiſſeau pour Perſe.

Le vin reſtoit en attendant ſans être vendu, quoiqu'il fût rare en ce tems-là à Bengale. *Sheldon* avoit ſi bien réuſſi à le décrier, que perſonne n'en vouloit. Je conſeillai à *Perrin* de le faire embarquer de nuit dans mes chaloupes & tranſporter à bord d'un de mes Vaiſſeaux, que j'eſſayerois ſi je ne pourrois pas lui rendre ſervice. Le vin fut donc porté à bord. Un jour que deux Membres du Conſeil vinrent dîner avec moi, je les régalai & le reſte de la compagnie, du vin de *Perrin*; tous en firent l'éloge, & me demanderent d'où je l'avois? Je leur dis, que ſachant que le bon vin ſeroit rare cette année à Bengale, j'en avois fait venir une bonne proviſion de Surate. Chacun me pria de vouloir lui en garder quelques caiſſes, à quoi je conſentis comme par grace, & le lendemain je les leur envoyai pour le double du prix que le propriétaire en demandoit. Je plaçai de cette façon cent caiſſes, ce qui mit *Perrin* en état de ſatisfaire ſes créanciers. *Sheldon* lui fit une cargaiſon pour Perſe, de quelque poivre long pourri dont il ne pouvoit rien faire; & de quelques drogues gâtées, dont on ſe ſert beaucoup en Perſe, quand elles ſont bonnes, pour les embaumemens; il obligea le pauvre *Perrin*, bongré malgré lui, de ſigner des factures de marchandiſes bien conditionnées. Comme il étoit prêt à faire voile, il fut arrêté juſqu'à ce qu'il pût trouver la ſomme de deux mille-cinq-cens roupies, pour payer une Lettre échue & endoſſée à l'ordre de *Sheldon*: je le tirai encore d'embarras, après quoi il continua ſon voyage; s'étant rendu à Calicut, il ſe défit de ſon Vaiſſeau, & ſe mit ſous la protection d'un *Nager*, ayant onze mille Livres ſterling. Il écrivit à *Sheldon* qu'il étoit en état de tenir ſes premiers engagemens, & qu'il auroit ſoin de la part qu'il avoit dans le fonds qui étoit entre ſes mains. Il m'écrivit auſſi qu'il me rembourſeroit bientôt, mais il mourut peu après, & ſes effets tomberent entre les mains du Chef des Anglois, qui les garda pendant pluſieurs années, niant qu'il eût rien reçu. Enfin M. *Bowes* ayant eu le Gouvernement de Bombay en 1715, l'affaire ſe termina par un compte tel quel. Je me ſuis étendu ſur cette Hiſtoire, dit le Capitaine, parcequ'elle donne l'idée d'une indigne conduite, & d'une tyrannie ſoutenue d'un pouvoir que les Loix ni Divines ni Humaines ne peuvent tenir en bride ou réprimer (1). Il eſt effectivement très-apparent par un grand nombre de circonſtances, que ces petits Tyrans ſe permettoient les plus énormes abus, tandis que les Compagnies étoient trop occupées en Angleterre pour veiller ſur la conduite de leurs gens aux Indes.

(1) *Hamiltons* Hiſt. to the Eaſt Indies. Vol. I.

SECTION V.

Acte *pour autoriser la* Compagnie *d'emprunter de l'argent sous le Sceau commun. Autre* Acte *pour empêcher les Etrangers d'établir un Commerce préjudiciable aux intérêts de la* Compagnie. *Divers autres* Actes *en sa faveur. Massacre de* Pulo Condore. *Révolte des Habitans de* Bencole &c.

Section V. *Actes en faveur de la Compagnie &c.*

Comme pendant la longue guerre avec la France les Miniſtres n'avoient nullement penſé au Commerce, la Compagnie des Indes fut obligée de chercher les moyens de lever bien des difficultés, qui reſterent après l'union des deux Compagnies. Pour obtenir un Acte qui mît ſes affaires ſur un bon pied, elle prit la réſolution, la ſixieme année du regne de la Reine *Anne*, de prêter au Gouvernement douze-cens-mille Livres ſterling outre les autres ſommes qu'elle avoit déja avancées: c'étoit par cette voye que l'on s'étoit procuré la protection du Gouvernement précédent, & elle n'eut pas moins de ſuccès dans cette occaſion. La propoſition fut reçue avec plaiſir, & le Parlement témoigna être prêt à accorder à la Compagnie tout ce qu'elle demanderoit pour ſon Commerce (*).

La Compagnie Unie prête de l'argent au Gouvernement.

On paſſa donc un Acte, qui porte en ſubſtance; que la Compagnie des Indes Orientales payera à l'Echiquier en certains termes marqués la ſuſdite ſomme, faute dequoi on pourra pourſuivre la Compagnie pour dette, avec perte de douze pour cent; & la Compagnie eſt autoriſée d'emprunter ſous le ſceau commun une ſomme qui n'excede pas le capital de quinze-cens-mille Livres ſterling, outre ce qu'elle étoit autoriſée auparavant d'emprunter ſur le fonds commun. Au cas que le Gouverneur & la Compagnie des Marchands de Londres trafiquant aux Indes Orientales, & l'Aſſemblée générale de ladite Compagnie jugent à-propos de faire un appel aux intéreſſés pour fournir de l'argent, afin de lever la ſomme des douze-cens-mille Livres ſterling, ou pour acquitter les ſommes empruntées à cet effet, ils ſont pleinement autoriſés à faire cet appel. Si des Membres négligent ou refuſent de payer leur contingent, en ce cas, ou dans celui qui eſt marqué dans le Statut III. C. 44. de la neuvieme année du Roi *Guillaume*, ou dans ſes Chartres, qui eſt que quand elle demande de l'argent pour le Commerce, elle peut,

Acte en faveur de la Compagnie.

(*) Il faut obſerver que la Compagnie des Indes doit être conſidérée ſous une double relation, entant que Créancier du Public, & entant que Compagnie de Commerce. Sous la premiere qualité, on lui donne des ſûretés comme aux autres Compagnies, pour les ſommes qu'elle avance au Gouvernement, avec un intérêt proportionné. Sous la ſeconde qualité, les Directeurs ſont les Curateurs du Commerce, dont les profits appartiennent auſſi aux intéreſſés. Par-là il paroît que les Dividends ſont compoſés également des gains du Commerce & des intérêts payés par le Gouvernement. Comme ces derniers ſont fixes & invariables, à moins que le Parlement ne réduiſe l'intérêt, ils ſervent à indiquer à quoi montent les profits, puiſqu'en déduiſant en quelque tems que ce ſoit les intérêts payés à la Compagnie, du Dividend payé aux intéreſſés, ce qui reſte eſt le profit clair du Commerce. Cette courte note peut ſervir de clef pour connoître la nature des fonds des Indes Orientales, ayant ſouvent entendu des perſonnes intelligentes ſe plaindre de la difficulté qu'il y avoit à les bien comprendre.

SECTION V. *Actes en faveur de la Compagnie &c.*

peut, après avoir fait afficher un Avertiſſement à la Bourſe, faire arrêt ſur les Dividends payables à ces intéreſſés, & les appliquer pour le payement de ce qu'ils doivent juſqu'à ce qu'elle ſoit ſatisfaite. Elle peut auſſi faire arrêt ſur le tranſport des Actions de ceux qui ſeront ainſi en défaut, & les charger d'un intérêt de cinq pour cent, juſqu'au payement. S'ils négligent pendant trois mois, elle pourra vendre de leur fonds juſqu'à la concurrence de la ſomme demandée par l'appel (*a*).

La ſuſdite ſomme de douze-cens-mille Livres ſterling, ſera cenſée une augmentation du Capital de la Compagnie Angloiſe des Indes Orientales, & libre de taxes. Le fonds commun de la Compagnie ſera chargé des dettes qu'elle aura contractées, & les perſonnes qui ont une portion de ſept-mille-deux-cens Livres ſterling dans le fonds primitif de deux millions, qui n'ont pas joint leur fonds au fonds commun du Corps, & ſont autoriſés à faire Commerce pour leur compte particulier, jouiront de ce droit, comme ſi cet Acte n'avoit point été fait. La Compagnie peut leur rendre leur portion au bout de trois ans, avec les intérêts échus, après quoi elle reſtera en poſſeſſion de tout le Commerce. Les différends entre les deux Compagnies, relatifs à leur union, ſeront remis à l'arbitrage de *Sidney*, Comte de *Godolphin*. Après l'adjudication faite, & que l'on aura remis la Chartre du Gouverneur & de la Compagnie, les perſonnes qui ſe trouveront être Directeurs dans le tems de la reddition, conformément à un triple Acte fait entre la Reine d'une part, ledit Gouverneur & la Compagnie d'autre part, & ladite Compagnie en troiſieme lieu, ſeront Directeurs de la Compagnie unie, & continueront à agir en cette qualité juſqu'à ce qu'on en ait élu de nouveau, ſuivant la Chartre du 5 de Septembre de la dixieme année du Roi *Guillaume*: bien entendu, qu'après le tems limité, le rembourſement des ſuſdits deux millions, deux-cens-mille Livres ſterling & de tous les arrérages des intérêts dûs, montant par an à cent-ſoixante-mille Livres ſterling, & après un avertiſſement donné trois ans d'avance, les droits ſur le ſel &c. les avantages du Commerce, accordés par cet Acte, ceſſeront: cette clauſe a été prolongée à l'égard du tems, par le Statut de la dixieme année, C. 28 & 29, & autoriſe la Compagnie de faire enregiſtrer les marchandiſes qu'elle importe à la Douane, par des Billets à vue ou à terme, & elle donnera des aſſurances ſous le ſceau commun, du payement des impôts & droits que porte le Livre des taxes, & ſur le caffé, ſuivant le ſerment de celui qui l'importe, ſavoir du payement de la moitié au bout de ſix mois, & de l'autre moitié au bout de douze mois. Les Officiers de la Douane donneront à la Compagnie des billets à vue ou à terme, & prendront des aſſurances comme on l'a dit, en accordant les mêmes déductions qu'à d'autres Marchands, quand ils payent les droits ſoit en débarquant leurs marchandiſes, ſoit après les avoir débarquées. Cependant tout ce que deſſus ſans préjudice du droit de quinze pour cent ſur les mouſſelines & les cotons, ou des droits ſur d'autres marchandiſes (*b*).

Quel-

(*a*) *Harris*, ubi ſup. *Hamilton*, Vol. I.

(*b*) Debates of the Houſe under this year. Vol. II. C. 8. J. P. A. 1705-1706.

Section V.

Actes en faveur de la Compagnie &c.

Quelque tems après l'Avénement de *George* I. au Trône de la Grande-Bretagne, on découvrit un nouveau mal, qu'il importoit infiniment à toute la Nation, auſſi bien qu'à la Compagnie, de prévenir. On s'apperçut qu'il y avoit des gens qui avoient eſſayé ſouvent de pénétrer les ſecrets de ce Commerce, pour en inſtruire des Etrangers qui projettoient d'avoir part à un trafic ſi avantageux. Dans la vue d'arrêter un deſſein ſi dangereux, le Parlement paſſa un Bill, qui fut ratifié par le conſentement du Roi, pour rendre inutile tout ce que l'on pouvoit faire à cet égard. Cet Acte porte, que tous les Sujets de Sa Majeſté qui iront aux Indes, ou dans des lieux de l'Aſie &c. au-delà du Cap de Bonne-Eſpérance, juſqu'au Détroit de Magellan, contre les Loix qui ſubſiſtent, & contre la teneur de cet Acte, ſeront punis des peines portées par la Loi contre les fautes de cette nature, & il ſera permis à la Compagnie unie des Marchands Anglois trafiquans aux Indes, de ſe ſaiſir des contrevenans & de les envoyer en Angleterre, pour être jugés & punis ſelon la Loi. Quiconque ſollicitera, procurera, ou obtiendra quelque commiſſion, ou paſſeport d'une Puiſſance étrangere pour aller aux Indes ou pour y trafiquer, ou qui agira en vertu d'une telle commiſſion, payera cinq-cens Livres ſterling, la moitié au profit du Dénonciateur, & l'autre au profit de la Couronne; & l'on pourra obtenir droit à cet égard devant tous les Tribunaux de Weſtminſter (*a*).

Acte pour empêcher les Etrangers d'être inſtruits du Commerce des Indes Orientales.

Cette Loi, toute ſévere qu'elle étoit, ne produiſit pas l'effet qu'on ſe propoſoit. Les profits de la Compagnie Angloiſe, qui depuis pluſieurs années faiſoit des répartitions de dix pour cent de ſon capital, excitoit un deſir général chez les Etrangers de participer à un Commerce ſi lucratif. Les Marchands Anglois, exclus par la Chartre de la Compagnie, ſe croyoient léſés par ce Monopole, & réſolurent d'éviter la pénalité par d'autres voyes. C'eſt ce qui donna lieu, parmi d'autres plans formés par nos Voiſins, à l'établiſſement d'une nouvelle Compagnie à *Oſtende*, dont nous parlerons plus particulierement ailleurs. Un ſi grand nombre de Marchands Anglois ſe trouverent ſi intéreſſés dans ce Projet, que pour prévenir les inconvéniens qui en réſultoient pour la Compagnie & pour la Nation, on paſſa un Acte la neuvieme année du Roi *George* I.

Il eſt inefficace.

Cet Acte défendoit à tous les Sujets des trois Royaumes d'encourager en aucune façon l'établiſſement d'une Compagnie étrangere pour trafiquer des Pays-Bas Autrichiens dans aucun des lieux mentionnés dans la Chartre de la Compagnie; d'avoir aucun intérêt ou part aux fonds ou aux actions de pareilles Compagnies étrangeres, ou de faire aucun payement en argent, en billets ou de quelque autre façon que ce fût, pour encourager ou ſoutenir cette Compagnie, ou telle autre Compagnie étrangere; on confiſquera la part que les contrevenans pourront avoir dans ces fonds, avec trois fois leur valeur, un tiers pour la Couronne, & le reſte pour la Compagnie Angloiſe, en cas qu'elle dénonce, ou qu'elle faſſe des pourſuites, autrement un tiers ſera pour le Dénonciateur, qui pourra le pourſuivre à titre de dette.

Acte pour empêcher les Sujets d'Angleterre d'encourager aucun Commerce étranger aux Indes.

Le Procureur-Général de ſon propre mouvement, ou ſur les informations de

(*a*) Ibid. & *Dodſley* Vol. II. B. III.

SECTION V. *Actes en faveur de la Compagnie &c.*

de la Compagnie unie, & pour la Compagnie, pourra porter plainte devant la Cour de la Chancellerie ou de l'Echiquier contre toute perſonne qui aura contribué à l'établiſſement d'une Cómpagnie étrangere des Indes, l'aura encouragé, ou y ſera intéreſſé, en promettant que ſi elle découvre ſa faute, il remettra l'amende du triple de la valeur, & ſe contentera de la valeur ſimple. Si le prévenu ne diſconvient point du fait, & que l'on décide qu'il ne payera que la valeur de la ſomme pour laquelle il eſt intéreſſé, un tiers ſera pour Sa Majeſté, & les deux autres tiers ſeront appliqués au profit de la Compagnie. Si quelqu'un reçoit pour le compte d'un autre quelque fonds, ou action, ou autre portion, de la part d'un Sujet de Sa Majeſté dans quelque Compagnie étrangere, ou qu'il ait connoiſſance qu'il y ſoit intéreſſé, & qu'au bout de ſix mois il n'en donne pas connoiſſance par écrit à la Compagnie unie, ou à l'Aſſemblée des Directeurs, il payera le triple de la valeur de ce qu'il a reçu, ou de ce dont il aura eu connoiſſance, ſans le découvrir, la moitié pour la Couronne, & l'autre moitié pour celui qui en fera la pourſuite à titre de dette: ou ſi la Cour par devant laquelle l'affaire ſera portée le juge à-propos, le délinquant ſera puni par une année de priſon. Ceux qui, dans le tems fixé plus haut, s'adreſſeront volontairement à l'Aſſemblée des Directeurs, & découvriront par écrit l'intérêt que quelqu'un des Sujets de la Grande-Bretagne a dans les fonds d'aucune Compagnie étrangere, auront la moitié de ce qui reviendra net de la confiſcation réglée par cet Acte.

Tout Sujet de Sa Majeſté, qui ne ſera pas légitimement autoriſé, que l'on trouvera aux Indes, eſt déclaré criminel au premier chef, & pourra être pourſuivi comme tel; & s'il eſt trouvé coupable, il ſera ſujet à telle peine corporelle, priſon, ou amende, que le jugera à-propos la Cour devant laquelle il ſera pourſuivi. Les délinquans peuvent être ſaiſis & tranſportés en Angleterre, & tout Juge à paix eſt autoriſé à les faire renfermer dans la priſon de la Comté la plus proche, juſqu'à ce que quelque Anglois naturel, ou un Regnicole, ait donné caution de leur comparution devant les Juges, & qu'ils ne ſortiront pas du Royaume ſans permiſſion. Toutes les actions au ſujet des contraventions à cet Acte, à celui de la neuvieme année de *Guillaume* III. C. 44. & à celui de la cinquieme année de *George* I. C. 21. ſeront intentées à Londres ou à Middleſex, au choix du Demandeur; & l'on expédiera ſur les premieres procédures entamées pour des fautes de cette nature, un Acte de priſe de corps (*a*).

On croiroit que ces Loix devoient ſuffire pour empêcher les Sujets de la Grande-Bretagne d'entrer dans les projets pernicieux pour la Nation: mais tant s'en faut, puiſque tout ce que les Etrangers ont entrepris depuis, au préjudice de notre Commerce, doit en grande partie ſon origine à des Anglois. Un grand nombre étoient déterminés à faire de grandes fortunes à tout prix, & il n'y avoit pas de Loix aſſez puiſſantes pour ſervir de barriere contre les efforts irréſiſtibles de l'ambition & de l'avarice.

La

(*a*) *Harris* Vol. II. B. I. C. 2. *Dodſley* Vol. II. C. 3.

La ſeptieme année de *George* I. on paſſa un Acte pour mieux prévenir le Commerce illicite aux Indes, & pour aſſurer celui qui étoit autoriſé. On ſtatua que toutes les marchandiſes chargées pour les Indes Orientales, à l'exception de celles de la Compagnie, de celles qu'elle auroit permis de charger, de munitions, de proviſions, & d'autres choſes néceſſaires pour le voyage, de même que toutes les marchandiſes de cet ordre enlevées ſur des Vaiſſeaux à leur retour des Indes, & avant leur arrivée en Angleterre, ſeroient confiſquées avec le double de la valeur, & que le Maître du Vaiſſeau qui auroit permis que l'on chargeât ou déchargeât des effets de cette nature, ſeroit condamné pour chaque contravention à mille Livres ſterling d'amende, & à la perte de ſes gages. SECTION V. *Actes en faveur de la Compagnie &c.* *Autre Acte pour la ſûreté du Commerce.*

Toute Convention & tout Contract, paſſés par quelqu'un des Sujets de Sa Majeſté, ou en ſon nom, pour prêter de l'argent à la groſſe avanture, ſur quelque Vaiſſeau au ſervice des Etrangers, & deſtiné pour les Indes Orientales &c. ſont nuls; de même que ceux qui ſeront faits pour fournir à de tels Vaiſſeaux une cargaiſon de quelques effets ou marchandiſes que ce ſoit, d'argent ou de proviſions, de munitions, ou autres choſes néceſſaires, tout engagement pour prendre part à un voyage de cette nature. Tout Sujet de Sa Majeſté qui ira aux Indes Orientales contre les Loix qui ſont en vigueur, ſera cenſé Marchand, & y avoir fait Commerce; & tous les effets troqués ou achetés par ceux qui ſeront dans le cas, que l'on trouvera entre leurs mains, ou en celles d'autres pour leur compte, ſeront confiſqués avec une amende du double de la valeur.

Il eſt auſſi permis par cet Acte au Procureur-Général, ou à la Compagnie, de porter dans toutes les Cours de Weſtminſter des informations contre ceux qui trafiquent clandeſtinement. Si les Défendeurs ſe trouvent coupables, la Cour procédera d'abord au jugement contre eux. Il ſera encore permis au Procureur-Général, ſur le rapport de la Compagnie, ou de ſa propre autorité, de porter des plaintes devant la Cour de l'Echiquier contre ceux qui font aux Indes, ou des Indes en Angleterre un Commerce défendu par les Loix. Tous Participans, Agens & Facteurs de ce Commerce illicite pourront être pourſuivis; ils payeront à Sa Majeſté les droits des marchandiſes d'un tel commerce, & donneront à la Compagnie trente pour cent ſelon la valeur de ces marchandiſes en Angleterre; & s'ils payent ce que deſſus, la pourſuite ſera arrêtée. Que ſi l'on obtient ſentence contre le Délinquant, il payera les fraix à Sa Majeſté & au Dénonciateur reſpectivement.

Si les plaintes portées ſur le rapport de la Compagnie ſont renvoyées par la Cour, la Compagnie payera au Défendeur tous les fraix. Non ſeulement le Procureur-Général, ou la Compagnie, mais tout Officier de la Douane, muni du conſentement & de l'ordre des Directeurs, ainſi que l'Acte le requiert, pourra pourſuivre les confiſcations & amendes portées ici, & dans les Actes antérieurs, relativement à la Compagnie des Indes Orientales; un tiers applicable à la Couronne, un autre à la Compagnie, & le troiſieme à l'Officier de la Douane qui fera la pourſuite.

SECTION V.

Actes en faveur de la Compagnie &c.

Il eſt permis à la Compagnie unie d'exporter des munitions, des armes, des proviſions, & tout ce qui peut être néceſſaire pour l'entretien des Garniſons & des Etabliſſemens, ſans payer de droits ; enſorte que s'il y a eu des droits payés, ils n'excedent pas la ſomme de trois-cens Livres ſterling. On n'importera en Irlande ou dans les Colonies des marchandiſes des Indes, que des Ports d'Angleterre, ſous peine de confiſcation des Vaiſſeaux & des Marchandiſes (*a*).

Nous venons de voir la Compagnie des Indes Orientales obligée de lutter contre toutes ſortes de difficultés, de dangers & d'embarras pendant pluſieurs années. Ces difficultés vinrent en partie des maximes de quelques Miniſtres, qui l'obligeoient d'acheter toutes les graces à un prix exorbitant. Les Hollandois lui ont auſſi beaucoup nui. Ceux-ci avoient l'avantage ſur les Anglois d'être ſoutenus par leur Gouvernement, & d'avoir le privilege de régler leurs affaires de la maniere qu'ils jugeoient la plus avantageuſe, ſouverainement & avec une entiere indépendance. Il eſt vrai que dans ces dernieres années les affaires de la Compagnie ont fort changé en mieux. Le Gouvernement a pris ſous ſa protection un Corps, dont la Nation en général & les Revenus de l'Etat tirent des avantages infinis. Auſſi la Compagnie a-t-elle gagné du terrein ſur les Hollandois, au moins dans les Pays où les deux Nations ont également la liberté du Commerce, & où le ſuccès dépend du choix & de la bonne opinion des Naturels.

Pour ne pas interrompre le fil des affaires domeſtiques, nous avons renvoyé juſqu'ici le récit de quelques accidens qui mirent deſagréablement obſtacle aux rapides progrès du Commerce de la Compagnie.

Ruine de l'Etabliſſement à Pulo Condore.

La Compagnie avoit un Etabliſſement dans l'Iſle de *Pulo Condore*, qui releve du Roi de la Cochinchine, & eſt habitée par des Cochinchinois & des Camboyens. Ce fut en 1702 que les Anglois s'y établirent : ils y bâtirent un Fort de terre & de palliſſades, pourvu de quelques pieces de canon. La Garniſon conſiſtoit en quarante-cinq Européens, y compris les Officiers & les Serviteurs de la Compagnie, huit *Topazes*, & ſeize *Bugaſſes*. Comme les Anglois étoient nouvellement établis, & qu'ils ignoroient les mœurs & le caractere des habitans, auſſi bien que leurs diſpoſitions à leur égard, ils prirent la précaution de leur défendre de garder des armes ſous quelque prétexte que ce fût. On attribue le malheur des Anglois aux mécontentemens des *Bugaſſes* ou Soldats Macaſſars, que l'on menaça de punition corporelle, pour avoir laiſſé échapper deux Eſclaves qui s'en étoient enfuis. Ils méditerent de s'en venger d'une maniere cruelle, qui marque bien le caractere vindicatif de ces ſcélérats. La nuit du trois de Mars 1705, pendant que la Garniſon dormoit, ils mirent le feu aux maiſons du Fort, & maſſacrerent les Anglois à meſure qu'ils ſortoient en chemiſe pour éteindre le feu. Plus de trente Anglois furent ainſi maſſacrés au milieu du trouble & de la confuſion cauſée par l'incendie, de quarante-cinq il n'y en eut que douze qui échapperent à la vengeance des Macaſſars, s'étant ſauvés à la faveur d'une chaloupe qui étoit dans le Port. On

(*a*) J. P. de cette année, *Dodſley* Vol. II. L. III.

Section V. *Actes en faveur de la Compagnie &c.*

On trouve une Relation circonſtanciée de cette horrible tragédie dans la Lettre ſuivante, écrite par M. *Jaques Cunningham*, Super-Cargo & Capitaine de la Compagnie à la Chine.

„ Vous aurez peut-être appris, avant que celle-ci vous parvienne, la „ ruine de l'Etabliſſement de *Condore*, dont je vous ferai un détail plus par- „ ticulier, pour que vous puiſſiez en faire part à nos honorables Maîtres. On „ dit à nos Macaſſars, qu'ils ſeroient punis pour avoir laiſſé échapper quel- „ ques-uns de nos Eſclaves; ſur cette menace ils réſolurent de ſe venger „ cruellement; le 2 de Mars, à une heure du matin, ils mirent le feu au „ Fort, & maſſacrerent le Gouverneur M. *Catchpole*, M. *Loyd*, le Capi- „ taine *Raswell*, M. *Fuller* & d'autres, au nombre de dix-neuf. Le Docteur „ *Pound*, M. *Chitty* & le Capitaine *Dennet*, avec huit ou neuf autres ſe „ ſauverent dans un petit Bâtiment, je m'imagine à Malacca & delà à Ba- „ tavia. Ceux qui demeurerent furent tellement diſperſés, qu'à peine en „ reſta-t-il deux enſemble. Je m'adreſſai aux Cochinchinois pour leur de- „ mander du ſecours, mais la frayeur étoit ſi grande parmi eux, qu'ils ſe „ barricarderent. Les Macaſſars ayant fait leur coup, s'embarquerent dans „ un *Pros* Cochinchinois, mais ils furent attaqués par l'équipage d'un Vaiſ- „ ſeau de Camboye, qui étoit dans l'Iſle. Notre Armurier, qui étoit a- „ vec les Camboyens, tua un des Macaſſars & en bleſſa deux autres, ce „ qui les obligea de reprendre terre & de ſe ſauver dans les Bois. Le ma- „ tin de bonne heure, les Cochinchinois prirent poſſeſſion du Fort, crai- „ gnant, à ce que je penſe, que nous ne nous joignuſſions aux Camboyens, „ pour emporter ce que le feu avoit épargné: car quand nous fûmes raſ- „ ſemblés, nous nous trouvâmes ſeize Anglois, dont quatre étoient dan- „ gereuſement bleſſés, ſix *Topazes*, & environ vingt Eſclaves, nombre „ trop petit pour ſe meſurer avec eux, qui étoient deux-cens. Comme les „ Chinois étoient autant de zéros, & que le *Madras Sloop* étoit à la „ Cochinchine, nous fûmes obligés de les prier de nous aſſiſter. L'ar- „ gent fut mis dans des coffres, & la plus grande partie peſée & miſe „ en leur garde. Pendant ces entrefaites les Macaſſars tâcherent de ſe „ ſaiſir d'un autre *Pros*, mais les Cochinchinois les chaſſerent, & pro- „ mirent que dans peu de jours ils les prendroient morts ou vifs. Nous „ doutions la plupart de l'amitié de ces gens-là, mais nous ne ſavions „ comment nous juſtifier auprès de nos honorables Maîtres, ſi nous aban- „ donnions tant d'argent pendant qu'ils ſe déclaroient nos amis, & que „ nous ne leur avions donné aucun ſujet de nous vouloir du mal. Nous „ aurions ſouhaitté nous embarquer ſur le Bâtiment de Camboye, qui mit „ à la voile le ſeptieme, & MM. *Baldwin & Wingate* en profiterent pour „ paſſer à Camboye, & delà ſe rendre au-plutôt à Batavia; mais nous reſ- „ tâmes pour prendre ſoin de l'argent. Le lendemain du départ du Bâti- „ ment, les Cochinchinois attraperent un des Macaſſars, à qui ils coupe- „ rent ſur le champ la tete; ce qui commença à nous faire compter ſur „ leur amitié. Mais le dix, ſans aucun ſujet, & ſeulement pour s'aſſurer „ de leur proye, ils maſſacrerent d'une façon barbare tous les Anglois,

„ en-

SECTION V. *Actes en faveur de la Compagnie &c.*

„ entre lesquels étoient MM. *Pottinger*, *Townshend*, *Ridges* & *St. Paul*, „ outre quatre *Topazes* & six Esclaves; je fus le seul qu'ils épargnerent, „ après m'avoir fait deux blessures, une légere au bras, & une autre plus „ dangereuse dans le côté gauche, dont je suis à-présent guéri. Ils sauve- „ rent encore la vie à deux *Topazes* & à quinze Esclaves. Le 18 il arriva „ de *Borée* quelques Galeres Cochinchinoises, avec des *Pros*, en tout au „ nombre de soixante-cinq, avec trois-cens Soldats, outre les autres qui „ faisoient le même nombre. Ils embarquerent sur ces Bâtimens tout ce qui „ étoit échappé au feu & en valoit la peine; pendant leur séjour ils envo- „ yerent trois ou quatre fois à la poursuite des Macassars; les ayant décou- „ verts à la fin, ils en tuerent quatre.

„ Le 7 d'Avril je fus envoyé à bord d'une des Galeres, sans qu'il me „ fût permis de sortir qu'avec un Soldat. Je vis & appris que tous les „ gens du *Madras Sloop* étoient arrêtés en des maisons séparées, & avec „ le Cangue, à la réserve du Capitaine *Ridley*. Je demandai plusieurs fois „ à voir le Gouverneur, mais je ne pus avoir audience, parcequ'il étoit „ trop occupé à faire transporter les effets venus de *Pulo Condore*, & à „ peser l'argent, qui se trouva monter à 21300 Taels. Enfin le 28 je fus „ obligé de paroître devant le Gouverneur & son grand Conseil, comme „ un criminel avec le Cangue, accompagné de tous les Esclaves chargés „ aussi de Cangues. Là on m'accusa de trois crimes. Le premier, que „ quand les Anglois étoient arrivés à *Pulo Condore*, ils avoient dit qu'ils „ y demeureroient, que le Roi de la Cochinchine le voulût ou non. Le „ second, que l'année d'auparavant il n'étoit point venu d'Anglois à la „ Cour avec le présent. Le troisieme, que nous avions envoyé un Vais- „ seau à Camboye, sans en donner connoissance au Gouverneur de *Borée*. „ Je répondis sur le premier chef, que nous n'avions jamais rien dit de „ pareil. Qu'à notre arrivée nous ignorions que l'Isle fût habitée, & qu'aussi- „ tôt que notre Gouverneur avoit eu expédié les Vaisseaux pour la Chi- „ ne, il avoit envoyé une Ambassade à la Cochinchine, & obtenu la per- „ mission de demeurer dans l'Isle. Je répondis sur le second article, que „ tous les Anglois étoient si indisposés, que nous n'en avions aucun de „ quelque distinction à envoyer, & que par cette raison nous avions par- „ lé à un Capitaine Chinois, qui s'étoit accordé à aller; mais que le *Ca- „ fom*, ayant pris le présent pour lui, avoit promis de nous excuser au- „ près du Roi. Ils repliquerent que d'envoyer un Chinois, c'étoit la „ même chose que d'envoyer le *Cafom*, & qu'un Anglois auroit mieux fait. „ Je répondis à cela, que c'étoit la faute du *Cafom*, qui auroit dû nous „ mieux informer. Ils demanderent alors, pourquoi nous n'avions pas „ pris quelqu'un des Vaisseaux, où il y avoit tant de monde? Je répon- „ dis, que nous n'avions point d'autorité sur les Vaisseaux. Sur le troi- „ sieme article, je dis qu'on ne nous avoit jamais fait savoir que nous „ dussions donner connoissance au Gouverneur de Borée avant que d'ex- „ pédier un Vaisseau pour Camboye. Ils insisterent sur ce qu'aucun Anglois „ n'étoit venu d'abord à l'embouchure de la Riviere de Camboye, quand „ le Gouverneur avoit envoyé s'informer du Vaisseau. Je repliquai que le

„ Vais-

„ Vaiſſeau n'étant pas encore de retour à *Pulo Condore*, je ne pouvois di- Section
„ re pourquoi on en avoit agi ainſi. On me congédia alors & on me V.
„ ramena au logis, où l'on m'ôta le Cangue. Le lendemain je fus chez le *Actes en faveur de la Compagnie &c.*
„ fils du Gouverneur, & celui-ci ayant paſſé par hazard m'apperçut, &
„ me fit dire d'aller chez lui. Il ne me demanda rien d'important, mais
„ ſeulement pourquoi j'avois envoyé deux Anglois à Camboye, & combien
„ je leur avois donné. Après avoir répondu à ſes queſtions, je le priai
„ de me dire ce qu'il avoit deſſein de faire de nous? Il me répondit que
„ nous devions attendre juſqu'à ce qu'il eût réponſe de la Cour, ce qui
„ ne ſeroit qu'au bout de deux mois. Je demandai alors le Capitaine *Rid-*
„ *ley*, qui étoit malade à *Dangai*, à vingt lieues environ delà, & qu'il fit
„ ôter les Cangues à ſes gens. Il me repliqua ſeulement qu'il verroit dans
„ peu. J'ignore ce que nos très-honorés Maîtres voudront faire, & par cet-
„ te raiſon je ne puis leur rien conſeiller.

Signé

Cunningham."

M. *Cunningham* fut enſuite Préſident de *Banjar*, où il fut également malheureux, les Naturels ayant ruiné l'Etabliſſement, lorſqu'il n'y avoit pas été dix jours, cependant d'une façon moins tragique. Nous ne trouvons point que la Compagnie ait jamais recouvré les effets perdus à *Pulo Condore*, ni obtenu aucune ſatisfaction de l'injure que lui avoient faite les Cochinchinois, & de leur barbarie. Il ſe peut que l'éloignement des lieux a rendu la choſe difficile (*a*).

La Compagnie transfere l'Etabliſſement de Bencouli au Fort Marlborough.

En 1719, le Gouverneur & le Conſeil de *Bencouli* réſolurent, à cauſe du mauvais air, de tranſporter la Factorie à quelques milles du lieu où elle étoit. Dans ce deſſein on choiſit le terrein pour le Fort *Marlborough*, auquel on travailla avec beaucoup de diligence & de vigueur. Mais le Conſeil n'avoit pas aſſez conſulté le caractere & les inclinations des Naturels, qui furent fort mécontens de ce deſſein. Ils avoient déja fait paroître quelque petite jalouſie & de l'aigreur; mais comme ils n'en étoient pas venus à une rupture ouverte, le Conſeil n'y fit pas attention. Les Habitans voyant qu'on travailloit avec tant d'ardeur à ce nouveau Fort, en prirent ombrage, & s'imaginerent qu'on avoit deſſein d'entreprendre ſur leur liberté, ou au moins ſe défierent de l'affection des Anglois. Cette idée ayant pris racine, répandit parmi eux un tel eſprit de rebellion, qu'ils ne méditerent pas moins qu'une révolte générale, & la ruine entiere d'une puiſſance qu'ils commençoient à redouter. Ils diſſimulerent néanmoins ſi adroitement leurs ſentimens, & donnerent ſi peu de marques de chagrin & de reſſentiment, que les Anglois continuerent leur travail, ſans appréhender le moins du monde ce qui ſe tramoit contre eux, juſqu'au moment que la conſpiration fut ſur le point d'éclatter (*b*). On aura une idée plus juſte de toute cette affaire, & de la concluſion de la conſpiration par

(*a*) *Lockyer*, p. 90. (*b*) *Hamilton*, Vol. II. C. 4.

SECTION V. *Actes en faveur de la Compagnie &c.*

par la Lettre ſuivante du Conſeil de *Bencouli* à M. *Joſeph Collet*, Gouverneur du Fort *St. George*.

— „ C'eſt avec le plus vif chagrin que nous vous informons du malheur qui nous eſt arrivé, & aux affaires de nos très-honorés Maîtres, depuis nos derniers avis. Nous vous aſſurions alors avec trop de confiance, que nous jouiſſions d'une paix & d'une tranquillité parfaite; la ſatisfaction que les Naturels témoignoient de notre adminiſtration, ne nous donnoit gueres ſujet de penſer qu'elle ſeroit d'une ſi courte durée. Notre poivre nous étant remis en abondance pendant quelque tems, & eux nous réitérant ſouvent la promeſſe qu'on en apporteroit une plus grande quantité, nous avions avancé nos Bâtimens au-delà de nos eſpérances. On avoit poſé les fondemens d'une des gorges & de deux des courtines des murailles de notre Fort, la maçonnerie étoit déja élevée d'un pied au-deſſus de terre, & on avoit déja creuſé pour une troiſieme courtine, dans l'eſpace d'un peu plus d'un mois. Nous avions fait une ſi bonne proviſion de brique & de matériaux, que nous en avions ſuffiſamment pour achever l'ouvrage en douze mois, ſur le pied que nous avions commencé. Nous croyions donc réuſſir heureuſement dans notre entrepriſe, & ce n'étoit pas une médiocre ſatisfaction pour nous de penſer, qu'en ſervant bien nos Maîtres, nous augmenterions notre réputation, & nous concilierions d'une façon plus particuliere leur bienveillance dans la ſuite. Mais au milieu de notre proſpérité toutes nos eſpérances ont été ruinées par une conſpiration ſecrette de tout le Pays contre nous, qu'on avoit certainement deſſein d'exécuter, pendant que nous n'avions aucun Vaiſſeau à la rade pour nous ſecourir. Le *Metch-lapatane* avoit été à *Bantal* depuis le 21 de Janvier, mais il revint heureuſement pour nous le 18 de Mars, peu de jours avant la découverte de cet horrible complot.

„ Il étoit déja bien avant dans la nuit, le 23 de Mars, avant que nous euſſions le moindre ſoupçon d'aucune trahiſon, lorſque le Capitaine *Gibb* avertit le Lieutenant du Gouverneur, que *Dupurty Benlorin* avoit aſſemblé entre quatre & cinq-mille hommes dans ſon *Duſan*, & qu'il croyoit que leur deſſein étoit de faire la guerre à la Compagnie. Sur cet avis le Vice-Gouverneur écrivit une Lettre à *Benlorin*, afin de lui demander pour quelle raiſon il aſſembloit tant de monde, lui ordonnant de congédier ſes gens ſur le champ, & de ſe rendre lui-même le matin au Fort, afin que s'il avoit quelques griefs on pût en être inſtruit & y remédier. Que s'il n'obéiſſoit pas d'abord, on ne le regarderoit plus comme ami, mais qu'on le traiteroit en ennemi. De grand matin *Benlorin* fit une réponſe pleine d'excuſes frivoles & de fauſſes aſſurances d'amitié, ſans parler de congédier ſon armée, ni de ſe rendre au Fort. On aſſembla ſur le champ le Conſeil, que l'on informa de ce qui ſe paſſoit; il fut réſolu d'envoyer M. *Mackey*, ami de *Benlorin*, pour conférer avec lui & pour l'engager à venir au Fort. Sur le midi *Mackey* revint avec la réponſe du *Dupurty*, qui promettoit de ſe rendre chez le Gouverneur le lendemain matin. En attendant on manda nos *Pangarans*

„

„ *rans* & nos *Dattoos*, qui auroient dû nous avertir les premiers, pour dé-
„ libérer avec eux sur ce qu'il y avoit à faire; ils traiterent nos appréhen-
„ sions de frivoles, & voulurent nous persuader que le *Dupurty* étoit un
„ honnête homme & bien intentionné. Que les gens de son *Dusan* n'étoient
„ que des amis qu'il avoit rassemblés pour se réjouir avec lui, & qu'il n'a-
„ voit aucun dessein de nuire à la Compagnie. Ces discours nous rendirent
„ leur fidélité suspecte, & nous obligerent à exiger d'eux un nouveau ser-
„ ment, & après bien des difficultés ils le prêterent entre les mains de
„ leurs *Padres*. Ensuite le Pangaran *Manco Rajah* se chargea d'amener le
„ *Dupurty*, & partit effectivement pour aller trouver *Benlorin*. Moins
„ d'une heure après, vers les six heures du soir, nous fûmes allarmés du
„ triste spectacle des Plantations de sucre en feu. Aussitôt on envoya un
„ gros détachement, commandé par l'Enseigne *Adaire*, à *Bencouli*, avec
„ ordre de marcher le lendemain à *Dusan Benlorin*, & d'attaquer les enne-
„ mis, là ou en tel autre endroit qu'il les rencontreroit, en faisant tout
„ ce qui dépendroit de lui pour ruiner le *Dusan*, & faire périr le plus de
„ ses gens qu'il pourroit. Mais il n'y réussit pas, parceque les *Pangarans*
„ lui manquerent de parole; ils avoient promis de fournir des *Sampars* pour
„ passer l'eau à *Benlorin*, ou en tel autre lieu qu'il en auroit besoin, mais
„ ils le tromperent. Notre détachement trouva un Corps des ennemis qui
„ s'étoit fortifié derriere un bon parapet de bois, de l'autre côté de la Ri-
„ viere vis-à-vis des Plantations de sucre; mais les Pangarans n'ayant pas
„ envoyé un seul *Sampar*, *Adaire* ne put les combattre, & fut obligé de re-
„ venir au Fort, après avoir été abandonné des Bugasses, des Noirs & des
„ Chinois, qui étoient passés du côté de l'ennemi. Il parut par le rapport
„ de cet Officier, que tout le Pays avoit part à la révolte. Les principaux
„ qu'il vit & reconnut parmi les ennemis, étoient *Rajong*, le Pangaran *Munco*
„ *Rajah*, la plupart des *Dupurtys* des *Dusans* de notre voisinage, & la plu-
„ part des habitans & des *Bazars* de *Bencouli*, conduits par *Dupurty Benlo-*
„ *rin* & *Selebrien;* mais il ne put juger de leur nombre, parceque les arbres,
„ & le parapet qu'ils avoient fait, les cachoient. M. *Alcock*, de *Sellenbar*,
„ nous fit savoir le même jour que le Pangaran *Jantentaley*, & son Pays
„ étoient aussi d'intelligence avec eux.

„ Le matin du 26 de Mars, tout ce que nous pûmes détacher d'Anglois,
„ de Bugasses, de Noirs & de Chinois, eurent ordre de marcher, sous les
„ ordres de M. *Newcombe* & de l'Enseigne *Johnson* pour combattre les en-
„ nemis. Quand ils furent arrivés à Bencouli pour joindre les Bugasses, ils
„ furent fort surpris du refus qu'ils firent de combattre, à moins qu'on ne
„ les recompensât sur le champ; & M. *Newcombe* eut avis de bonne part,
„ qu'un grand nombre de Bugasses étoient en embuscade pour tomber sur
„ les Anglois, ce qu'il fit savoir d'abord au Fort. Sur quoi on donna le
„ signal pour faire revenir ce Parti, ce qui empêcha que nous n'en vins-
„ sions ce jour-là aux mains. Le Sultan ayant été interrogé, prétendit qu'on
„ avoit mal expliqué ce qu'il avoit dit à Bencouli, & assura qu'il avoit tou-
„ jours été & qu'il étoit encore prêt à combattre pour la Compagnie; mais
„ les soupçons que nous avions de sa trahison, nous empêcherent de nous

„ fier

SECTION V. *Actes en faveur de la Compagnie &c.*

„ fier à lui. Vers les onze heures du même jour le Pangaran *Munco Rajah* apporta une marque, qu'il disoit être de son oncle *Rajah Boojong*, „ de *Singledemand*, pour nous informer que deux-cens *Orangcomoes* a„ voient passé dans notre parti à Singledemand, nous priant de prêter quel„ ques armes aux Malayens pour se défendre. Nous avions tout sujet de „ soupçonner la fausseté de ce message, *Rajah Boojong* étant actuellement „ en armes contre nous à Benlorin; mais le Pangaran assuroit positivement „ qu'il étoit à Singledemand, quoique l'Enseigne *Adaire* l'eût vu & lui eût „ parlé à Benlorin.

„ Quand nous nous vîmes ainsi plongés de toutes parts dans le trouble, „ trahis de nos Pangarans, & abandonnés de nos Bugasses, ne nous res„ tant que les Anglois, les Noirs & les Chinois, & que les premiers n'é„ toient qu'au nombre de cent-vingt, tant civils que militaires, dont plu„ sieurs étoient sans expérience & d'autres hors d'état de servir, tandis „ que la conduite des Noirs & des Chinois sous *Adaire* ne nous permettoit „ pas d'avoir de confiance en eux, nous nous crûmes dans un danger ex„ trême. On assembla donc un Conseil général de tous ceux qui étoient „ au service de la Compagnie, & de tous les habitans de la place, pour „ délibérer de quelle maniere nous pourrions sauver les effets de la Com„ pagnie, & nous pourvoir de provisions pour notre passage, au cas que „ nous fussions défaits. L'avis unanime fut d'embarquer avec toute la di„ ligence & le secret possible, sur le Vaisseau *Metch-lapatane* l'argent & „ les Livres de la Compagnie, avec les munitions & les provisions que le „ tems nous permettroit, & ensuite, si nous y étions contraints, de nous „ sauver du mieux que nous pourrions. On employa le reste du jour à „ exécuter cette résolution, mais on ne put faire partir de chaloupe ce soir„ là. Le lendemain de bonne heure on embarqua l'argent de la Compa„ gnie &c. suivant la facture ci-jointe. Sur les huit heures on eut nouvelle „ que les Pangarans & leurs familles s'étoient enfuis de Bencouli, & qu'on „ ne savoit quelle route ils avoient prise. Vers les dix heures, le Sultan „ *Catcheel* entreprit de faire un accommodement avec les habitans de la „ Compagnie, pourvu que nous consentissions qu'ils pussent élire de nou„ veaux Pangarans, à quoi nous donnâmes les mains. Mais avant que „ nous pussions en venir à un *Bechar* ou Conférence, l'Esclave du Pere Por„ tugais nous apprit que les Bugasses & les Malayens s'étoient soulevés „ à Bencouli, & avoient massacré le Pere & la plupart des Portugais, sans „ distinction ni d'âge ni de sexe. A peine avoit-il fini son récit, que nous „ vîmes un grand feu à Bencouli, un autre près du Fort derriere *Cambu„ ry Paggar*, un troisieme du côté de Sillebar, & peu après un quatrieme „ à l'Hermitage. Jusques-là l'ennemi n'avoit point paru, mais on voyoit „ paroître de moment à autre de nouveaux feux en divers endroits, qui „ ne pouvoient être allumés que par nos Bugasses & nos Malayens. Com„ me il ne paroissoit point encore d'ennemis, nous fîmes une décharge „ des gros canons que nous avions de montés, sur le plus grand de ces „ feux, à ce que nous croyions. Malheureusement la bourre d'un de nos „ canons tomba sur le toit des bâtimens du Fort, où le feu prit avec tant

„ de

„ de violence, qu'il n'y eut pas moyen de l'éteindre. Nous sortîmes du Fort en un Corps pour aller à l'ennemi. Nous passâmes d'abord la basse „ terre, delà en tournant autour de la montagne de l'écurie aux chevaux, „ nous allâmes à l'Hermitage, & ainsi par le village des Chinois; nous trou- „ vâmes tout en feu, sans voir un seul ennemi. Nous prîmes alors du „ côté de la mer, où nous vîmes quelques milliers de Malayens, conduits „ par notre Sultan & nos Bugasses. La plupart des Chinois s'étoient mis „ en sûreté dans des barques, & à bord de leurs *Pros*. Nous n'avions donc „ pour nous soutenir que nos Noirs. Nous jugeâmes alors que ce seroit „ en vain que nous risquerions davantage notre vie, contre un si grand „ nombre d'ennemis. Notre Fort & la plupart de nos édifices ayant été „ consumés par le feu, chacun se trouva réduit à la nécessité de se sauver „ à la nage, ou de gagner les chaloupes du mieux qu'il lui fut possible; „ la moitié de nos gens périt, les uns se noyerent, & les autres furent „ tués par les ennemis. Le lendemain matin nous comptâmes trois-cens „ cinquante personnes, tant Noirs que Blancs, hommes, femmes & en- „ fans, qui s'étoient sauvés à bord du Vaisseau *Matchlepatan*, dans la bar- „ ge de M. *Newcombe*, & dans trois *Tombongons* ou chaloupes, pour al- „ ler à bord des Vaisseaux; pour tout ce monde nous n'avions de l'eau „ que pour cinq jours, à une peinte par jour par tête. Nous voulûmes „ d'abord aller à *Bantal*, mais le vent & le courant nous étoient si con- „ traires, qu'après avoir suivi cette route jusqu'au 29 de Mars, nous fûmes „ obligés de changer de cours, pour gagner Batavia le plutôt possible. Après „ avoir fourni chaque barque d'eau & de vivres pour cinq jours, nous fîmes „ voile pour cette ville (*a*)." Le reste de la Lettre contient le Journal de leur voyage jusqu'à Batavia, la maniere dont ils y furent traités, & comment on les transporta à *Negapatam*, d'où cette Relation est écrite, signée du Sous-Gouverneur & de deux Membres du Conseil.

Section V. *Actes en faveur de la Compagnie &c.*

A la suite de cette Piece, on trouve un Mémoire, signé *Thomas Cooke*, contenant un récit des circonstances qui causerent la ruine de cet Etablissement. Voici les plus importantes. Les Anglois avoient déja auparavant eu des brouilleries avec le Gouvernement du Pays, tant au Fort *Marlborough* qu'à *Bantal*. M. *Cooke* avoit terminé ces différends, en apparence à l'amiable, & pendant plusieurs mois consécutifs la bonne intelligence avoit regné entre les Anglois & les Habitans. Mais ceux-ci avoient conservé de la haine sous le voile de l'amitié; & tandis qu'ils faisoient paroître les plus belles apparences, ils complottoient, & tramoient des conspirations contre les Anglois. Voyant que le Fort Marlborough avançoit beaucoup, ils appréhenderent que leur projet n'échouât, s'ils attendoient que les Anglois fussent défendus par de bonnes murailles de brique & par du canon. D'ailleurs ils soupçonnoient que ce Fort étoit destiné à attenter à leur liberté & à servir d'asyle à ceux qui leur auroient fait les injures les moins pardonnables. Quelque tems avant cette révolte il y avoit eu un démêlé entre *Dupattay Bandarin* & *Sec Gibb*, Capitaine des Chinois, & Entrepreneur des Plan-

(*a*) *Lockyer's* Account of the Trade in India, C. 4.

SECTION V.

Actes en faveur de la Compagnie &c.

Plantations de ſucre & d'arrack de la Compagnie. Le *Dupattay* eſt un de ceux qui tiennent le ſecond rang dans le Royaume, & Gouverneur de *Daſunore*. Il eſt fort aimé des gens du Pays, qui le regardent comme Prêtre, & il a toujours paſſé pour être des amis des Anglois. La querelle éclatta d'abord de la part des Chinois, qui tuerent quatre de ſes bœufs, paſſerent à travers ſes hayes, & firent du dommage dans ſes Plantations, diſant que c'étoit par ordre de M. *Farmer*, le précédent Sous-Gouverneur. M. *Cooke* arrêta le cours de ces violences, & obligea les Chinois de faire une pleine ſatisfaction au *Dupattay* des dommages qu'ils lui avoient cauſés. Cela n'empêcha pas que quelques-uns des gens de *Dupattay*, par repreſailles, ne tuaſſent un Eſclave du Capitaine, & l'on ſut que ſon frere étoit de la partie. Le Gouverneur le fit arrêter, & garder juſqu'au lendemain ; ayant alors été examiné, il fut déchargé ſans avoir ſouffert d'autre tort qu'une nuit de priſon. Le *Dupattay* conſerva un vif reſſentiment de cet affront, qui fut la premiere cauſe de la cataſtrophe qui arriva peu après, & qui obligea les Anglois d'abandonner Bencouli (*a*) (*).

On permet aux Anglois de revenir.

Bienqu'ils euſſent été ainſi chaſſés du meilleur Etabliſſement qu'ils euſſent dans l'Iſle de *Sumatra*, les Inſulaires leur permirent de revenir l'année ſuivante, & d'achever ſans oppoſition le Fort *Marlboroug*; ce qui fait voir que c'eſt ſans fondement que le Conſeil aſſure dans ſa Lettre, que ce Fort avoit

(*a*) *Lockyer*, ubi ſup.

(*) La Lettre ſuivante, que les Anglois intercepterent en 1717, fait voir quelles étoient les diſpoſitions des Inſulaires longtems avant que la révolte éclattât.

„ Celle-ci vient du Sultan *Manſore*, de Rajah *Guillamat*, de *Datta Pandash*, de tous „ les Grands de *Bandat Sapalo*, & des Inſpecteurs du Commerce de *Bantian* & de *Tego* „ *Loora*; à *Datta Rajah Quaſſo*, & à tous les *Proatéens* & *Limocotras*; de *Salabat* & „ *Cotroun*, juſqu'à *Calaboon*, *Suramlu* & *Malacca* Nous avons reçu la Lettre de *Rajah* „ *Quaſſo*, & nous en ſommes fort contens. Nous ſommes aſſurés à-préſent que tout le „ Pays juſqu'à *Aborg*, & que *Juan de Gomo* avec tous ſes gens ſe joindront à nous. „ Quand cela ſera fait, envoye *Juan Mallin* dans le Pays, pour donner avis que nous „ ſommes réſolus d'exterminer les Anglois & de ruiner leurs Etabliſſemens le long de la „ côte, parcequ'ils ont violé la foi, & qu'ils ſont devenus tout autres qu'ils n'étoient „ d'abord. Nous agirons auſſitôt que la Fête ſera paſſée; c'eſt pourquoi nous ſouhaittons „ que vous *Datta Rajah Quaſſo* dépêchiez un meſſager avec vos véritables ſentimens ſur „ cette affaire, & vous nous ferez ſavoir en même tems dans quelle diſpoſition ſont les „ *Proatéens* & les *Limocotras*."

Voici la réponſe à cette Lettre, qu'on intercepta auſſi. „ Cette Lettre vient de celui qui „ ne mange rien, à Rajah *Manſore* & Sultan *Guillamat*, pour les aſſurer qu'il aſſem- „ blera tous ceux qui ſont comme lui, & qu'il marchera tout droit contre Bencouli; c'eſt „ pourquoi il demande un ſecours d'armes, que vous & Rajah *Puſſaſſar* ne devez pas man- „ quer d'envoyer à *Juan de Gomo*, qui eſt déterminé d'être l'Allié des deux Rois, s'ils „ ſont d'accord; & vous pouvez compter ſur ſa fidélité, car il ne ſait ce que c'eſt que „ de mentir. Quand il viendra, il attirera dans ſon parti les habitans de *Serangi* juſqu'à „ *Bencouli* & *Lout-Cout*, auſſi bien que ceux qui dépendent de *Pangurran Munco Anovin* „ juſqu'à *Polombong*. C'eſt-là ce que je promets de faire, vous priant de me faire répon- „ ſe. Dieu vous béniſſe, & vous tienne en ſa garde dans toutes vos entrepriſes." Après avoir été avertis de ſi bonne heure, on ne peut que s'étonner de la ſécurité du Conſeil. Le Capitaine *Hamilton* taxe les Anglois d'imprudence, & avec raiſon. C'eſt de lui que nous avons tiré en partie cette Relation.

avoit été la premiere cause des troubles; & il paroît par les Lettres, rapportées dans les Remarques, que les Habitans se plaignoient des injustices & des violences des Anglois. Les Chefs de la Factorie n'avoient pas toujours toute la prudence requise, & leur hauteur avoit fort mécontenté les Insulaires; mais comme cela étoit encore supportable en comparaison de la tyrannie brutale que les Hollandois exerçoient dans tous les lieux où ils étoient établis, les Malayens appréhenderent, après l'expulsion des Anglois, que ces cruels & redoutables voisins ne vinssent leur rendre visite. Cette crainte calma leur ressentiment contre les Anglois: & ensévelissant dans l'oubli leurs imprudences, ils les rappellerent avec autant d'ardeur qu'ils les avoient chassés (*a*).

SECTION V. *Actes en faveur de la Compagnie &c.*

Le nouveau Fort, quoique voisin du vieux, étoit incomparablement plus sain; d'ailleurs la place est bien plus forte que le *Fort d'York* à Bencouli, desorte que les gens de la Compagnie n'ont point à craindre de surprise. Tout contribua donc à étendre le commerce & le crédit de la Compagnie dans cette Isle (*).

Ces

(*a*) *Hamilton*, Vol. II. C. 41.

(*) L'année suivante il s'alluma une espece de guerre dans le Royaume de *Visiasum* sur la Côte de Malabar, entre les Anglois & le Rajah *Sandah*. Le Rajah avoit fait élever des batteries à l'embouchure de la Riviere, & par-là il avoit coupé au Fort Anglois la communication avec le Port. Le Président s'en plaignit, mais sans rien obtenir. Vers la fin de l'année un Vaisseau fit naufrage sur la côte, à quatre milles environ de la Loge, sur lequel M *Taylor*, Chef des Anglois, fit valoir ses droits en qualité de Seigneur du lieu. Le Rajah lui contesta son titre, que *Taylor* eut l'imprudence de soutenir, ce qui irrita extrêmement le Souverain. Il mit une armée sur pied, & assiégea le Fort pendant deux mois, avant que la saison permît d'y envoyer du secours par mer. Enfin il arriva quelques Vaisseaux de la Compagnie, mais ils trouverent de la difficulté à débarquer du monde à la vue de l'ennemi, parceque la mer étoit fort haute. La premiere tentative ne réussit point, faute d'avoir observé les ordres; environ quatrevingts Anglois furent tués, & quelques-uns faits prisonniers. Mais quelques jours après ils firent leur descente sans perte, & en peu de semaines ils eurent leur revanche. Il y eut une action à côté d'une montagne, au milieu de buissons épais. L'ennemi, qui étoit sur la hauteur, entreprit de chasser les Anglois d'auprès d'une source de belle eau, dont ils étoient les maîtres, auprès de la mer; mais les petits Vaisseaux, qui étoient près du rivage, pour couvrir quatre-cens hommes qui gardoient la source, firent un feu si vif de leur artillerie, qu'en moins d'une heure les troupes du Rajah furent défaites, & il laissa deux-cens morts sur la place.

Bien loin cependant que cette victoire fût décisive, les Anglois furent contraints de se tenir toujours sur la défensive. Ils étoient fort inférieurs pour le nombre, & ils se défioient de leur habileté militaire; ils ne laissoient pas de harasser l'ennemi, & de le tenir perpétuellement en allarme. Ils prirent aussi quelques Vaisseaux du Rajah, chargés de sel, de provisions, & d'environ cent-quarante chevaux Arabes. Ils reçurent enfin un renfort, & l'armée Angloise se trouva forte de deux-mille-deux-cens-cinquante hommes, y compris les Mariniers. Le Rajah avoit élevé des batteries sur le rivage, pour empêcher le secours de débarquer. Les Anglois y opposerent des batteries flottantes, ayant mis les prises à l'épreuve du canon: ils y en avoient placé, & chaque batterie étoit couverte par une Frégate de vingt pieces. Ils canonnerent vivement l'ennemi, & à la faveur du feu ils débarquerent sans obstacle douze-cens-cinquante hommes. Les ennemis se disposoient à prendre la fuite, quand ils remarquerent de la confusion parmi les Anglois, qui tâchoient de se former en bataillon quarré. Le Soldats qui n'étoient pas fort bien faits

aux

SECTION V.

Actes en faveur de la Compagnie &c.

Ces succès, joints à la précaution que la Compagnie eut de n'envoyer aux Indes, en qualité de Chefs, que des personnes prudentes & capables, firent bientôt prendre aux affaires le tour le plus favorable. On a dit que sans les pertes que les nouvelles Compagnies avoient eues au dehors, elles auroient pu doubler leurs Dividends: on fit voir les profits du Commerce par les Livres de la Compagnie & par le montant de ses ventes; ce qui occasionna cette démarche, furent les clameurs contre la décadence du Commerce (*a*). La conduite du Ministere donna lieu à de nouveaux efforts de la part des Etrangers pour avoir part à un commerce qui produisoit d'aussi immenses retours. Pendant qu'ils y travailloient vigoureusement, il se trouvoit dans le Pays des personnes de poids & de distinction, qui se déclaroient pour la liberté du Commerce des Indes. On fit valoir un grand nombre de raisons, qui allarmerent la Compagnie. On n'entendoit parmi toute la Nation que des plaintes de l'injustice de ce Monopole, à la faveur duquel un Corps de Marchands particuliers assouvissoit son avarice aux dépens de tous les Sujets de Sa Majesté.

Profits de la Compagnie, & nouveaux efforts pour obtenir la liberté du Commerce.

Propositions de la Compagnie.

Pour parer à des argumens que tout le monde faisoit valoir, la Compagnie fit au Ministere des propositions extrêmement avantageuses pour le Gouvernement, sans demander d'autres conditions qu'une parfaite sûreté du Commerce exclusif aux Indes. Bientôt on passa un Acte, par lequel on lui confirmoit de la maniere qu'elle le demandoit tous ses droits, privileges & immunités. On y statue, que la Compagnie remettra au jour marqué, ou avant, la somme de deux-cens-mille Livres sterling à l'Echiquier, pour

(*a*) *Dodsley* Vol. II. *Harris*, Vol. II. B. I. C. 2.

aux évolutions, au-lieu de se mettre en ordre, marchoient confusément; le Rajah en profita pour les attaquer. Ils furent défaits avec perte de deux-cens-cinquante hommes; mais les batteries flottantes empêcherent les ennemis de poursuivre leur victoire. Ils étoient si effrayés des boulets qui pleuvoient sur eux, qu'ils ne se donnerent pas le tems de ramasser les armes des Anglois, qui étoient répandues sur le champ de bataille. Cela donna aux Matelots le courage de s'avancer, & de rapporter au Vaisseau environ deux-cens fusils, la plupart chargés. Du côté du Rajah la perte fut fort petite, n'y ayant eu qu'une douzaine de Cavaliers ou de Fantassins de tués

Quelque heureux qu'il eût été, il commença à se lasser d'une guerre où il n'y avoit gueres rien à gagner que le simple honneur de vaincre. Ses revenus, qui étoient médiocres, ne lui permettoient pas d'entretenir une armée de sept ou huit-mille hommes. La perte de ses Vaisseaux & de ses provisions le mettoit à l'étroit: d'ailleurs le *Sandah Rajah* avoit attaqué ses frontieres septentrionales, ce qui l'obligeoit de partager ses forces. Toutes ce raisons lui faisoient souhaitter la paix, mais son orgueil l'empêchoit d'en faire le premier les ouvertures. Ils permit cependant à un Brachmane de se rendre à bord du Commandant, pour faire des propositions comme de lui-même, & qu'il tâcheroit d'engager le Rajah d'accepter. Le Commandant renvoya le Négociateur au Président M. *Taylor*, mais il ne voulut absolument pas traiter avec celui qui avoit causé la guerre, & il dit que *Sandah Rajah* refuseroit les conditions les plus avantageuses de la part d'un homme qu'il avoit tant de raisons de mépriser. Comme les deux Partis souhaittoient néanmoins la paix, elle se conclut par la médiation d'un *Seic*, qui prétendoit être ami des uns & des autres, & parfaitement impartial. Dans le fond les Anglois n'avoient d'autre sujet de plainte, sinon que le Rajah conserva toujours ses batteries à l'embouchure de la Riviere (1).

(1) *Hamilton's* Voyage to the East Indies. Vol. I.

pour être employée aux ſubſides accordés à Sa Majeſté. On n'en payera aucun intérêt, & on n'ajoutera rien au Capital de la Compagnie, en vertu de ce don. Qu'après le 29 de Septembre 1730, l'intérêt annuel de cent-ſoixante-mille Livres ſterling ſera réduit à cent-vingt-huit-mille Livres ſterling du Capital de trois-millions-deux-cens-mille Livres ſterling. Que l'intérêt ainſi réduit ſera chargé des mêmes droits aux payemens que celui d'à-préſent, & que l'on prendra les mêmes meſures pour compenſer les non-valeurs juſqu'à ce que le Parlement y ait pourvu autrement, du conſentement de la Compagnie. Qu'après que le Parlement aura averti un an d'avance, après le 25 de Mars 1736, & au bout de ladite année le rembourſement de trois-millions-deux-cens-mille Livres ſterling étant fait, & les arrérages des intérêts dûs à la fin de l'année payés, ces intérêts ceſſeront. Que ſi après ledit 25 de Mars, au bout d'un an d'avis, on rembourſe à la Compagnie une partie du Capital, au moins cinq-cens-mille Livres ſterling à la fois, & l'on paye tous les intérêts dûs ſur le pied de la réduction, l'intérêt de la ſomme rembourſée ceſſera. Et ainſi de tems à autre, juſqu'à ce que tout le Capital ſoit rembourſé, & l'intérêt amorti.

Section V. *Actes en faveur de la Compagnie &c.*

Nonobſtant tout rembourſement de cette nature, toutes les perſonnes intéreſſées dans le fonds &c. de ladite Compagnie, continueront à former un Corps politique avec ſucceſſion perpétuelle, & le droit d'acheter des terres &c. dans la Grande-Bretagne, qui n'excedent pas la valeur de dix-mille Livres ſterling à une fois; & avec l'entiere jouiſſance de tous les pouvoirs, privileges & immunités, accordés par les Chartres précédentes, & l'autorité de déterminer quelle portion dans le fonds reſtant qualifie pour être Directeur, ou pour avoir voix dans les Aſſemblées générales. Nonobſtant le rembourſement, la Compagnie continuera de jouir ſeule du Commerce des Indes Orientales &c. mais ſous la condition marquée plus haut.

Tous ceux qui iront ou qui feront commerce aux Indes, à la réſerve des Facteurs &c. perdront par confiſcation leurs effets, leurs Vaiſſeaux, & le double de la valeur, que l'on recouvrera & diſtribuera ſelon le Statut de la ſeptieme année de *George* I. C. 1. La Compagnie jouira de tous les droits qui lui ont été accordés par les Chartres précédentes, auxquels cet Acte ne fait point de changement, comme s'ils étoient inſérés ici mot à mot, mais ſous les reſtrictions contenues dans les Actes & Lettres Patentes qui ſont en vigueur, auſſi-bien que ſous les clauſes ſuivantes.

Après le 25 de Mars 1736, & un avertiſſement donné par le Parlement trois ans d'avance, avec le rembourſement du fonds de la Compagnie, & des arrérages dûs, le droit qu'elle a ſeule à tout le Commerce excluſif des Indes Orientales ceſſera abſolument. Ceux qui la compoſent pourront néanmoins ſoit avec une partie de leur fonds réuni, ou avec le fonds entier négocier aux Indes avec les autres Sujets de Sa Majeſté. Tout avertiſſement par écrit de la part de l'Orateur des Communes, ſera cenſé un avertiſſement de la part du Parlement. Au reſte il n'y a rien dans cet Acte qui aſſujettiſſe la Compagnie du Levant à aucune confiſcation ou peine par rapport à ſon Commerce dans les Mers du Levant, ni ne porte atteinte aux droits que la Com-

SECTION V. *Actes en faveur de la Compagnie &c.*

pagnie du Sud a de trafiquer dans des lieux qui se trouvent dans les limites de l'autre (*a*).

C'est dans cet état que la Compagnie des Indes Orientales a subsisté jusqu'au commencement de la guerre précédente avec la France. Vers la fin de l'année 1743, après que les François eurent attaqué l'armée des Alliés, commandée par Sa Majesté Britannique, Mylord *Carteret*, qui étoit en ce tems-là à la tête des Affaires, proposa d'envoyer une Escadre aux Indes. On ne doutoit pas que les François ne saisissent toutes les occasions d'attaquer les Anglois dans leur Commerce, duquel dépendent leurs forces, leurs richesses & leur bonheur. Ce projet fut néanmoins remis à un autre tems. On verra dans la suite de notre Histoire du Commerce, combien de fois on a essayé inutilement en France pendant près de quatrevingts ans, d'établir & de maintenir une Compagnie des Indes Orientales. Vers l'an 1720 la Compagnie de France commença à figurer, & depuis ce tems-là elle a reçu tous les ans trois, quatre, cinq, six & même sept Vaisseaux richement chargés. Le Ministere d'Angleterre étoit donc obligé, non seulement d'assurer les Etablissemens de la Compagnie, mais encore de barrer les progrès des François. Aussitôt donc que la guerre fut déclarée, le Ministre proposa, comme nous l'avons dit, d'y envoyer une Escadre sous les ordres du Commandeur *Barnet*. Cela étoit d'autant plus nécessaire, que la Compagnie avoit en dernier lieu beaucoup souffert dans son Commerce, tant par la concurrence des François, que par l'encouragement qu'on leur avoit donné, en faisant entrer clandestinement leurs marchandises des Indes dans le Royaume. Il est bien vrai que les Hollandois avoient bien plus d'intérêt que nous de ruiner le Commerce des François aux Indes. Ils pouvoient aussi en venir à bout plus aisément, ayant de beaucoup plus grandes forces dans ces Pays-là. Mais quoique ce fût-là une entreprise qui leur convenoit, comme ils n'avoient point de guerre déclarée avec la France, on ne pouvoit rien attendre d'eux de ce côté-là. On laissa à la Grande-Bretagne le soin de maintenir les intérêts de la Hollande, de même que les siens propres, & en attaquant les François dans les Indes on procura aux Etats-Généraux les mêmes avantages qu'à l'Angleterre, aux dépens de celle-ci.

Projet du Ministere d'envoyer une Escadre aux Indes.

Barnet *fait voile avec une Escadre pour les* Indes.

Les affaires de la Compagnie de France, & son principal Etablissement à *Pondichery*, étoient dans une situation florissante. C'étoit-là ce qui faisoit appréhender que le Commerce des Anglois n'en souffrît, desorte que l'Assemblée des Directeurs présenta Requête aux Seigneurs de l'Amirauté, pour demander que l'on envoyât une Flotte qui pût protéger ses Etablissemens, & nuire à l'ennemi. On donna donc ordre d'équiper trois Vaisseaux de ligne & une Frégate (*). *Barnet* partit avec son Escadre de *Portsmouth* le

(*a*) *Harris*, ubi sup.

(*) Voici les noms des Vaisseaux: Le *Deptford*, Commandeur *Barnet*, soixante canons: Le *Medway*, Capitaine *Peyton*, soixante canons: Le *Preston*, Lord *Northesk*, cinquante canons. Le *Diamant*, Capitaine *Moore*, vingt canons; & douze-cens-vingt hommes, Soldats & Matelots.

le 5 de Mai 1744. Le 26 il arriva à *St. Jago*, où il trouva un Armateur Espagnol de quatorze pieces de canon, avec soixante-dix-neuf hommes, & une Pinque de deux-cens-cinquante tonneaux, portant Pavillon Espagnol. Comme c'est un Port neutre, qui appartient aux Portugais, le Commandeur n'avoit aucun dessein d'attaquer l'Armateur, jusqu'à ce qu'il eût appris que ce Corsaire avoit pris & brûlé trois Vaisseaux Anglois, qui étoient à l'ancre à l'Isle de *May*, dont il avoit laissé les équipages dans l'Isle. Voyant qu'il avoit si ouvertement violé le Droit des gens, il le somma de se rendre avec la Pinque, comme il fit d'abord. Il envoya alors la Pinque à l'Isle de *May*, pour prendre les Maîtres & les équipages des Vaisseaux Anglois: il les y embarqua, & sur un Brigantin qu'il prit en mer, leur donna des provisions, & leur rendit tous les effets qu'il put recouvrer qui leur appartenoient.

Section V. *Actes en faveur de la Compagnie &c.*

Barnet continua son voyage, & étant arrivé à Madagascar il sépara son Escadre, & assigna Batavia pour le lieu du rendez-vous. Il se proposoit d'aller lui-même sur le *Deptford* avec le Lord *Northesk* sur le *Preston* croiser dans le Détroit de la Sonde, & delà dans celui de Banca, tandis que le *Medway* & le *Diamant* poursuivroient leur route pour le Détroit de Malaca. Il avoit dessein d'intercepter la Flotte marchande Françoise, qu'on comptoit qui retournoit en Europe sans Convoi; car il n'y avoit qu'un seul Vaisseau de cinquante pieces pour protéger les Etablissemens des François aux Indes. Le Commandeur ayant fait funer & peindre le *Deptford* & le *Preston* à la Hollandoise, arriva dans le Détroit de Banca. Ils y demeurerent à l'ancre jusqu'au 25 de Janvier, qu'ils virent trois gros Vaisseaux qui faisoient voile de leur côté. Aussitôt qu'ils s'apperçurent qu'ils étoient de Fabrique Françoise, ils ne douterent pas que ce ne fussent des Vaisseaux de la Chine, sous le Convoi de celui de cinquante canons, qui venoient de Pondichery. Le Commandeur mit à la voile pour aller au devant d'eux, & il avoit si bien déguisé ses Vaisseaux, qu'on les prit pour des Hollandois jusqu'à ce qu'ils fussent à une portée de mousquet de l'ennemi. Alors il ôta le Pavillon Hollandois & arbora celui d'Angleterre; il lâcha sa bordée, à laquelle on répondit vivement, & le combat devint rude. Il ordonna au *Preston* d'aborder un des Vaisseaux le plus promtement qu'il pourroit, pendant qu'il tâcheroit d'aborder l'autre. Mais comme ils s'y préparoient les ennemis briserent le gouvernail de l'un & de l'autre Vaisseau, ce qui les empêcha d'exécuter leur dessein. Le combat recommença à coups de canon & avec le feu de la mousquetterie, & au bout de trois horloges environ les François baisserent pavillon après s'être bien défendus. Les prises étoient le *Dauphin*, l'*Hercule* & le *Jason*, qui venoient de Canton, du port de sept-cens tonneaux, montés chacun de trente pieces, & de cent-cinquante hommes.

Il forme le dessein d'intercepter les Vaisseaux François.

Il prend trois Vaisseaux fort riches.

Le Commandeur envoya des Officiers & des Soldats pour en prendre possession, & pour amener les Capitaines & les Supercargos à son bord. Ils furent parfaitement bien reçus, & le Commandeur les traita avec toute l'honnêteté, l'amitié & l'humanité possible. Il se vit maître de beaucoup de richesses, les Supercargos lui ayant appris que la charge de chaque

SECTION V. *Actes en faveur de la Compagnie &c.*

Vaisseau valoit cent-mille Livres de France. On embarqua quelques-uns des Officiers & des Supercargos sur deux Vaisseaux de la Compagnie Angloise qui retournoient en Europe, & on emmena le reste avec les prises à Batavia (*a*).

Le Capitaine Peyton *prend un Vaisseau* François *de* Manille.

Le Capitaine *Peyton*, avec le *Medway* & le *Diamant*, ne fut pas moins heureux dans le Détroit de Malacca, où il prit un Vaisseau François de Manille qui valoit deux-cens-quarante-six-mille Livres, ayant à bord soixante-douze caisses d'écus, qui contenoient chacune trois-mille Livres, outre deux caisses d'or de la valeur de trente-mille Livres. Il se rendit ensuite dans le Détroit de Banca, dans le dessein d'attendre les Vaisseaux de la Chine; mais un Officier Anglois, que le Commandeur envoyoit aux Seigneurs de l'Amirauté sur un Vaisseau Suédois des Indes, lui apprit qu'il avoit été prévenu, desorte qu'il fit voile pour Batavia, où il joignit le Commandeur.

Les François *tâchent de rendre l'expédition de* Barnet *infructueuse. Propositions de neutralité.*

Avant que de continuer la Relation de l'expédition de *Barnet*, nous nous arrêterons pour faire quelques réflexions sur l'état de la Compagnie de France, & sur la maniere dont elle s'y prit pour rendre le voyage du Commandeur infructueux. Cette Compagnie trouvoit que le Commerce de l'Asie lui rapportoit de grandes richesses, cependant ses gains étoient fort au-dessous des nôtres. Car quelque tems avant la déclaration de la guerre, les François avoient fait de prodigieuses dépenses à *Pondichery*, & dans leurs moindres Etablissemens, pendant que les remises de France étoient fort médiocres. Cela les obligea de contracter de grandes dettes aux Indes pour faire leurs affaires, & ils sentoient qu'une guerre les priveroit de tout secours d'Europe, & ruineroit leur crédit au dehors. La Cour de Versailles ayant mûrement pesé ces circonstances avant la rupture avec l'Angleterre, on mit *Pondichery* en état de défense. M. *de la Bourdonnais* fut envoyé aux Indes en 1739 avec quinze-cens hommes, pour renforcer cet Etablissement & les autres (*b*). Nonobstant cette précaution du Ministere, la Compagnie Françoise étoit très-disposée à arrêter la neutralité entre les deux Compagnies, quoiqu'elle sût que les Anglois avoient négligé de mettre leurs principaux Etablissemens en état de défense. Les François prévoyoient que pour porter la guerre à une si grande distance, il faudroit faire d'immenses dépenses, desorte qu'au mois de Novembre 1742 les Directeurs dresserent quelques propositions pour conclure une Convention de neutralité. Leurs propositions se réduisoient à ces trois Articles. Le premier, de prévenir les hostilités dans tous les Etablissemens des deux Compagnies. Le second, de permettre réciproquement aux Vaisseaux des deux Compagnies de toucher dans les lieux où elles étoient établies, & d'en partir non seulement sans empêchement, mais encore de se pourvoir des rafraîchissemens que les lieux fourniroient. Le troisieme, de défendre aux Vaisseaux des deux Compagnies qui se rencontreroient en mer, de s'attaquer & de se prendre. Les Cardinaux *de Fleuri* & *de Tencin*, reçurent favorablement les propositions des Directeurs. M. *Orry* Controlleur-Général les présenta ensuite au Roi. &

(*a*) *Rolt*, Hist. of the Last War, Vol. IIIC. 2.

(*b*) Mém. pour le Sr. *de la Bourdonnais*, Vol. I.

& les rendit avec cette réponſe. „ Que Sa Majeſté étoit prête de rati- „ fier toutes les conditions ſtipulées entre les deux Compagnies, pour le „ bien du Commerce."

Section V. *Actes en faveur de la Compagnie &c.*

On envoya enſuite les propoſitions en Angleterre; les Directeurs s'aſſemblerent pour délibérer ſur ce qu'il y avoit à faire. Le réſultat fut de les rejetter, parcequ'ils concevoient que la neutralité ne pouvoit être d'aucune utilité, que par une convention entre les Etabliſſemens, comme dans la derniere guerre, que les Gouverneurs de *Madras* & de *Pondichery* étoient convenus de ne commettre aucune hoſtilité dans l'étendue de leurs Juriſdictions réciproques. Ils jugerent encore qu'il étoit de leur intérêt de tâcher d'obtenir que l'on envoyât une Eſcadre de Vaiſſeaux de guerre aux Indes, pour y ruiner au moins la Marine Françoiſe, ne doutant point que la valeur des priſes n'animât les Officiers; & les ſuccès de *Barnet* prouverent qu'ils ne ſe trompoient point à cet égard (*a*).

Les Anglois les rejettent.

La Compagnie de France fut très-fâchée de voir manquer la neutralité propoſée. Les François témoignerent qu'ils ne pouvoient pénétrer par quels motifs les Anglois rejettoient un plan, qui n'avoit en vue que la ſûreté du Commerce. Il prévenoit, diſoient-ils, certainement de grandes dépenſes, & vraiſemblablement des pertes conſidérables: d'ailleurs les Anglois y devoient gagner à tous égards, parceque faiſant un plus grand Commerce ils avoient plus à perdre, & que par conſéquent l'avantage étoit de leur côté. Mais voyant que la Compagnie Angloiſe perſiſtoit dans ſa réſolution, que le Commandeur *Barnet* croiſoit avec une Eſcadre ſur les côtes des Indes, où il faiſoit de riches priſes, & que de temporiſer davantage avec l'ennemi c'étoit perdre du tems, les François ſe déterminerent à agir vigoureuſement, & tâcherent de faire par les Armes ce qu'ils n'avoient pu faire par des Traités. Sa Majeſté Très-Chretienne donna le 11 Avril à M. *de la Bourdonnais* une Commiſſion, par laquelle il étoit ordonné à tous les Capitaines & à tous les Officiers des Vaiſſeaux de la Compagnie des Indes de le reconnoître pour leur Général, & de lui obéir en cette qualité. Auſſitôt que *la Bourdonnais* eut reçu cette Commiſſion, il tourna toute ſon application à ruiner la Compagnie Angloiſe; & il médita la conquête de *Madras*, le principal Etabliſſement de cette Compagnie, comme le moyen le plus propre à réuſſir dans ſes vues. Il jugea que cela valoit infiniment mieux, que de perdre ſon tems à croiſer, & à tâcher d'intercepter des Vaiſſeaux Anglois (*b*).

M. de la Bourdonnais fait Commandant en Chef aux Indes. 1745.

Mort de Barnet, à qui Peyton ſuccede.

Le Commandeur *Barnet* étant mort en ce tems-là, le Capitaine *Peyton* lui ſuccéda dans le commandement. Il renvoya le *Deptford* & le *Diamant* en Angleterre & fut renforcé par l'arrivée de trois Vaiſſeaux de guerre en leur place. Cette Flotte conſiſtoit donc alors en un Vaiſſeau de ſoixante pieces, trois de cinquante, un de quarante & un de vingt; car on avoit gardé la priſe du *Medway*, & l'on en avoit donné le commandement au Capitaine Griffith. *Peyton* ne penſa qu'à croiſer, tandis qu'on négligeoit entierement les Etabliſſemens dont dépendoit la ſûreté & le ſuccès du Commerce. Le Gouverneur de *Madras* avoit fait des repréſentations réitérées ſur le mauvais

(*a*) *Rolt*, ubi ſup. (*b*) Mém. pour Sr. *de la Bourdonnais*, l. c.

SECTION V.

Actes en faveur de la Compagnie &c.

vais état de la place, qui étoit sans défense; les François avoient donné un exemple dont on devoit profiter, & *la Bourdonnais* étoit à la tête d'une forte Escadre (*): nonobstant tout cela la Compagnie s'endormoit dans la sécurité de même que *Peyton*. L'Escadre Angloise avoit pris cinq Vaisseaux marchands, dont quatre étoient fort riches, un Armateur, & deux Frégates, avant que l'Amiral François eût fait une seule prise: ils s'observoient alors des différens postes où ils étoient; *Peyton* étoit au Fort *St. David*, & *la Bourdonnais* se préparoit à *Pondichery* pour son expédition de *Madras* (*a*).

Les Escadres Angloise & Françoise sont en vue l'une de l'autre.

Le 24 de Juin *Peyton* étant à l'ancre à la rade de *Nagapatam*, découvrit une Flotte au large à la pointe du jour, & il reconnut bientôt l'Escadre de *la Bourdonnais*. Il mit d'abord à la voile, & les deux Flottes se préparerent au combat; mais comme il faisoit peu de vent, elles ne purent être à la portée du canon que vers les quatre heures du soir. L'action commença alors & dura jusqu'à sept heures, que la nuit sépara les deux Escadres. Le lendemain ils demeurerent à la vue les uns des autres sans recommencer le combat; & vers le soir *Peyton* assembla le Conseil de guerre, où l'on résolut d'éviter un nouvel engagement, & de se rendre dans la Baye de *Trinquemale*. *Peyton* y ayant radoubé ses Vaisseaux, reparut devant *Negapatam*, le 3 d'Août, & fut bientôt suivi par *la Bourdonnais*, qui cherchoit à en venir à une action générale. Ce n'étoit pas l'intention du Commandeur Anglois, qui disparut bientôt & fit force de voiles pour le Golphe de Bengale, sur quoi l'Escadre Françoise s'en retourna à *Pondichery* (*b*).

Peyton évite le combat.

La Bourdonnais se prépare à assiéger Madras.

La Bourdonnais ayant fait tous ses préparatifs pour son entreprise sur *Madras*, avoit envie de savoir si le Commandeur Anglois tâcheroit de s'opposer à son dessein. Dans cette vue il parut devant la place le 18 d'Août, & fit feu sur la *Princesse Marie*, Vaisseau de la Compagnie; ce Vaisseau & le Fort lui répondirent de leur côté. Chaque Vaisseau de *la Bourdonnais* lâcha sa bordée, après quoi il se retira à *Pondichery* pour voir ce que *Peyton* feroit. Le 23 d'Août l'Escadre Angloise parut devant *Madras*, & se tint à la rade de *Pullicat* au Nord de la ville. Delà *Peyton* envoya un Lieutenant à bord d'un Vaisseau qui étoit à la rade, & il apprit ce que l'Amiral François avoit fait. Il n'en fut pas sitôt informé qu'il disparut, laissant *Madras* en proye aux François (*c*). *La Bourdonnais* en reçut l'avis avec joie, & se détermina d'abord à attaquer la place.

Il arrive devant cette Place; mauvais état où elle est.

Il arriva devant *Madras* le 3 de Septembre, ayant à bord trois-mille-deux-cens Européens, cinq-cens Caffres, & un grand nombre de *Sipoys* & de *Pé-*

(*a*) *Rolt* Vol. IV. Part. 8. (*b*) Mém. *de la Bourdonnais*, Vol. I. (*c*) Ibid.

(*) M. *Dupleix* commandoit alors à *Pondichery*; & *la Bourdonnais* prit le commandement de la Flotte, qui consistoit dans l'*Achille*, qui avoit soixante-dix pieces & sept-cens hommes, le *Duc d'Orléans* & le *Bourbon* de cinquante-six pieces, le *Neptune* & le *Phénix*, de cinquante-quatre, & le *St. Louis* de quarante-quatre, ayant chacun quatre-cens hommes, & le *Lis* de quarante pieces & de trois-cens hommes. Six de ces Vaisseaux étoient de la Compagnie, équipés en guerre (1).

(1) Mém. *de la Bourdonnais*, Vol. III. p. 29.

Pléons, qui ſont des naturels de la Côte de Coromandel. La ville blanche auroit été en état de tenir, ſi la Garniſon avoit été aſſez nombreuſe, & ſi l'Infanterie avoit été pourvue pour ſoutenir un ſiege, mais c'eſt ce que la Compagnie avoit négligé. Outre les remontrances que le Gouverneur M. *Morſe* avoit faites à ce ſujet, le Commandeur *Barnet* avoit donné avis au Committé Secret de l'inſuffiſance de la Garniſon & du mauvais état des fortifications. Ce judicieux Officier témoignoit ſa ſurpriſe, de ce qu'on laiſſoit en ſi mauvais état un Etabliſſement d'une ſi grande importance pour la Compagnie. „ Les ouvrages, dit-il dans ſa Lettre, ſemblent plutôt faits „ au hazard qu'à deſſein: les baſtions ſont placés contre toutes les regles, „ & les courtines ne valent gueres mieux qu'une longue muraille de jardin „ toute nue; la Garniſon eſt ſi foible que je ne dormirois jamais en re- „ pos pendant la guerre avec la France, tandis qu'il y auroit cinq-cens Eu- „ ropéens dans *Pondichery*. J'ai vu & examiné le plan propoſé, & je le „ trouve bon; quand il ſera exécuté la ville ſera ſuffiſamment fortifiée de „ ce côté-là. Mais il faudra alors faire quelque choſe du côté de la mer, „ où il y a des embraſures plus pour la forme que pour l'uſage, n'y a- „ yant point de rempart pour y monter du canon. Les baſtions ſont „ trop éloignés les uns des autres, & la muraille hors d'état de ſoutenir „ pendant deux heures le feu d'un Vaiſſeau de ſoixante pieces. Je ſuis „ perſuadé que dans cet eſpace de tems il abbattroit tout d'un baſtion à „ l'autre (*a*)."

SECTION V.

Actes en faveur de la Compagnie &c.

Tel étoit l'état de cette importante place quand M. *de la Bourdonnais* s'y préſenta pour la ſeconde fois. Le Gouverneur, M. *Nicolas Morſe*, fit tout ce qui dépendit de lui pour la mettre en ſûreté; mais il n'étoit pas homme de guerre, & la Compagnie n'avoit pas un ſeul Ingénieur, ni un Officier paſſable dans la Garniſon. Au commencement de l'année 1745, le Gouverneur envoya demander à Bombay les militaires les plus capables & les plus expérimentés; mais quand ils auroient répondu à ſes deſirs, que pouvoit-on faire avec une foible Garniſon contre un ennemi puiſſant & animé? La Compagnie avoit promis longtems avant le commencement de la guerre, de l'augmenter de ſix-cens Européens, outre les gens pour le ſervice de l'artillerie; cependant, quand les François arriverent devant *Madras*, il ne ſe trouva que trois-cens Européens, dont vingt-trois étoient des déſerteurs Portugais de Goa, trente-quatre étoient à l'hôpital, & pluſieurs autres étoient incapables de ſervir. Il eſt certain que toute la Garniſon en état de porter les armes ſe réduiſoit à deux-cens Européens, avec l'équipage de la *Princeſſe Marie*, qui faiſoit quatrevingts hommes; & à deux-cens *Topaſes*, qui ſont une ſorte de Noirs, méchante race deſcendue des anciens Portugais, à qui l'on ne peut gueres ſe fier quand il y a du danger. Le principal Officier étoit *Pierre Eckman*, vieux Suédois fort peu habile; il avoit été ſimple Soldat, & avoit alors le titre de Lieutenant. Il étoit aſſiſté de deux autres Lieutenans & de ſept Enſeignes. La Garniſon avoit du canon, mais point de Cannoniers, ni de gens capables de charger, de

Le Gouverneur prend toutes les meſures poſſibles pour la défenſe.

(*a*) *Rob.*, Vol. IV. P. 3.

SECTION V.

Actes en faveur de la Compagnie &c.

de pointer & de tirer le canon, ce qui joint au peu de munitions donnoit à M. *de la Bourdonnais* tout l'avantage qu'il pouvoit desirer.

Cet Officier s'étoit mis parfaitement au fait de tout ce qui avoit trait à son dessein; il connoissoit très-bien la situation de *Madras*, la nature des Ouvrages, la force & la capacité de la Garnison. Comme il avoit mis plus d'un an à faire ses préparatifs, rien ne manquoit pour assurer le succès de son entreprise. Il avoit toutes les machines de guerre nécessaires, & des gens capables de s'en servir, desorte qu'en venant devant la place il n'avoit d'autre doute sur sa prise, que celui que lui donnoit l'appréhension que le Commandeur Anglois feroit son devoir. Le premier de Septembre, *la Bourdonnais* débarqua six-cens hommes à vingt-milles au Sud de *Madras*, avec ordre à ce Corps de marcher à *St. Thomas*, qui est à trois milles de la ville. Là ils pouvoient couvrir la descente du reste des Troupes, sans avoir à craindre aucune perte de la part de la Garnison, qui n'étoit pas en état d'envoyer un détachement assez fort pour incommoder l'ennemi. Dès que les Troupes furent débarquées, la ville fut investie du côté de terre, *la Bourdonnais* ayant assis son grand camp à *Chindadu Pettah*, & la Flotte bloqua en même tems le côté de la mer. La plupart des habitans naturels s'enfuirent avec leurs meilleurs effets dans le Pays, & la frayeur s'étoit emparée de toute la ville & de la Garnison. On espéroit quelque secours du Nabob d'*Arcate*, qui en avoit promis; mais ce Gouverneur préféra l'or des François à ses engagemens. Il avoit reçu cependant des présens considérables & des faveurs de Madras, mais il les oublia par crainte ou par politique (*a*).

Conduite prudente de M. de la Bourdonnais.

La Garnison abandonne la ville noire.

Aussitôt que les François furent débarqués, la Garnison abandonna la ville noire, après avoir emmené ou encloué tout le canon, & cela sans qu'on eût tiré un seul coup, & avant qu'on eût débarqué l'artillerie de l'ennemi. Le 6 on dressa deux Batteries, l'une de neuf mortiers au Nord de la place, & l'autre de six au Sud. Elles jouerent avec beaucoup de vigueur, mais sans grand effet ce jour-là. Le 7 M. *Smith*, le seul véritable Ingénieur de la Garnison, mourut d'une fievre, ce qui donna lieu aux ennemis de pousser leurs travaux presque sans opposition. Ils continuerent à jetter des bombes sans interruption jusqu'au 8, & alors il en étoit tombé septcens dans la ville blanche. Les Assiégés ne furent cependant pas si troublés, qu'ils n'eussent le loisir de piller la ville noire; & la plus grande partie de la Garnison s'occupa à cela & à boire de l'arack, au-lieu de défendre la place. Tout étoit dans le plus grand désordre, nonobstant les raisons & les menaces du Gouverneur. Le 9 les Assiégeans firent un si grand feu de leurs batteries, qu'avant la nuit il étoit tombé plus de cinq-cens bombes dans la ville. De leur côté les Vaisseaux canonnoient sans discontinuer; les *Topasses* déserterent, & tout concourut à la perte de la place (*b*). Le Gouverneur & le Conseil commencerent à être saisis de terreur, comme les habitans. On eut avis que les ennemis élevoient une batterie de canons de dix-huit Livres de balle, & qu'ils avoient mandé un bon nombre de

(*a*) Mém. *de la Bourdonnais*, Vol. I. *Rolt*, l. c. (*b*) Mém. ubi sup.

Section V.

Actes en faveur de la Compagnie &c.

de leurs Mariniers pour donner l'assaut. L'idée d'un assaut & d'être passés au fil de l'épée, augmenta la terreur des assiégés. On n'entendoit que les cris de femmes éplorées, & on ne voyoit que des gens que la boisson & les veilles avoient mis hors d'eux. Dans cette conjoncture il falloit que le Conseil prît une derniere résolution, afin de suivre les mesures les plus sages que les circonstances permettoient, en pesant mûrement les forces des deux partis. Les gens de guerre déclarerent qu'ils ne croyoient pas que l'on pût défendre la place contre les Troupes supérieures de l'ennemi. La Garnison n'avoit point de retraite à se reposer, qui fût à l'épreuve des bombes. Ce défaut & plusieurs autres, les cris des habitans, & les autres circonstances décourageantes, firent juger au Conseil qu'il y avoit très-peu d'apparence que l'on fût en état de soutenir un assaut. Comme on n'avoit aucune espérance de secours ni de la part du Nabob, ni du Commandeur *Peyton*, on convint „ Que d'attendre l'assaut, soit que la ville blan„ che fût attaquée la premiere, soit que l'ennemi se mît en possession de „ la ville noire, ce seroit seulement s'exposer au pillage, à faire massa„ crer la Garnison, & à abandonner la ville à la discrétion d'un ennemi ir„ rité. Comme le Gouverneur & le Conseil jugoient que cet Etablissement „ étoit d'un tout autre prix & d'une plus grande conséquence à la Com„ pagnie, que les villes ordinaires ne le sont à leurs Souverains en Euro„ pe, il leur parut qu'il étoit de l'intérêt & de l'honneur de la Compa„ gnie, & de la Nation aux Indes, de la racheter s'il étoit possible des „ mains des Assiégeans, quand même ce seroit à un prix excessif, plutôt que „ de sacrifier la vie de la meilleure partie de leurs compatriotes, & les biens „ de tous les habitans, sans espérance de conserver par-là la place, & „ par conséquent sans que la Compagnie retirât aucun avantage de leur „ résistance. Il fut donc résolu par ces raisons d'envoyer des Députés au „ Sieur *de la Bourdonnais*, pour voir quelles conditions on pourroit obtenir (*a*)."

On envoye des Députés à M. de la Bourdonnais.

La résolution fut couchée sur le champ par écrit, & on envoya MM. *Guillaume Monson* & *Jean Hallyburton*, en qualité de Députés, au camp des François. Ils étoient chargés d'obtenir les conditions les plus favorables qu'il seroit possible, & sur-tout le rachat de la ville. Ils arriverent au camp le 10. M. *de la Bourdonnais* les reçut honnêtement, & après avoir conféré avec eux il leur proposa les articles suivans.

„ I. Le Fort *St. George* & la ville de *Madras*, avec ce qui en dépend, „ seront remis à M. *de la Bourdonnais*, le 21 Septembre à deux heures après „ midi, de même que toute la Garnison, les Officiers & le Conseil; & les „ Anglois en général resteront prisonniers de guerre.

„ II. Tous les Membres du Conseil, les Officiers, les Employés de la „ Compagnie, & tous les Anglois de quelque rang, auront la liberté d'al„ ler & de venir par-tout où ils jugeront à-propos, & même de passer „ en Europe, moyennant qu'ils ne portent point les armes contre la Fran„ ce, ni offensivement, ni défensivement, jusqu'à ce qu'ils soient échan„ gés, suivant les conditions prescrites aux François par M. *Barnet*.

„ III.

(*a*) *Rolt*, Vol. IV. p. 8.

SECTION V.

Actes en faveur de la Compagnie &c.

„ III. Pour faciliter aux Anglois les moyens de racheter la place, & pour rendre valides les Actes qui se passeront en conséquence, le Gouverneur & le Conseil cesseront d'être prisonniers de guerre dès le moment qu'ils entreront en négociation, & M. *de la Bourdonnais* s'engage à leur donner en un Acte autentique vingt-quatre heures avant la premiere Conférence.

„ IV. Qu'après la signature des articles de la Capitulation, ce qui regarde la rançon se réglera à l'amiable entre M. *de la Bourdonnais* & le Gouverneur Anglois ou ses Députés, qui s'engageront à remettre tous les effets, les marchandises reçues ou à recevoir, les Livres de compte, les Arsenaux, les Magazins, les Munitions, les Provisions, les Vaisseaux, avec tout le reste de ce qui appartient à la Compagnie, sans rien réserver soit en or ou en argent, en marchandises, en biens meubles ou en autres effets, dans le Fort, la ville & les fauxbourgs, quels que soient ceux à qui ils appartiennent, sans en rien excepter, suivant le droit de la Guerre.

„ V. La Garnison sera conduite au Fort *St. David*, comme prisonniere de guerre. Et si la ville de *Madras* est rendue par rançon, les Anglois pourront y faire rentrer leur Garnison, pour se défendre contre les gens du Pays, en rendant aux François le même nombre de prisonniers. Et si à-présent ils n'en ont pas assez entre les mains, les premiers François qui seront faits prisonniers après la Capitulation, seront mis en liberté pour completter le nombre.

„ VI. Les Matelots seront envoyés à *Caddalore*, on en commencera l'échange par ceux qui sont à *Pondichery*, & les autres passeront sur leurs propres Vaisseaux en Angleterre. Mais ils ne pourront porter les armes contre la France, jusqu'à ce qu'on ait fait l'échange d'un pareil nombre de Matelots aux Indes ou en Europe, mais préférablement aux Indes.

„ VII. A ces conditions la porte de l'eau sera livrée à M. *de la Bourdonnais*: à deux heures les portes de la ville seront occupées par ses Troupes, & l'on indiquera sans réserve à M. *de la Bourdonnais* toutes les Mines, Contremines, & autres ouvrages souterreins chargés de poudre (*a*) (*).

Reddition de Madras. La Bourdonnais s'accorde à la rendre pour une certaine somme.

Comme M. *de la Bourdonnais* n'avoit point d'instructions pour former un nouvel Etablissement, il est évident qu'il ne lui restoit que l'alternative, ou de ruiner sa nouvelle conquête, ou de la mettre à rançon. Ce dernier parti étoit le plus assorti à son caractere & à son intérêt; mais n'ayant dit qu'en général que cela se régleroit à l'amiable, les Députés demanderent une plus ample explication: „ Messieurs, leur dit M. *de la Bourdonnais*, je „ ne

(*a*) *Rolt* & *la Bourdonnais*, ubi sup.

(*) Il seroit ennuyeux d'entrer dans tous les détails de cette affaire, tels qu'ils se trouvent dans le Mémoire publié à Paris pour la justification de M. *de la Bourdonnais*. Il suffit de dire qu'il paroît par cette Piece, que MM. *de la Bourdonnais* & *Morse* sont les seuls qui ont rempli leur devoir fidélement & avec honneur, quoiqu'ils ayant été les seuls à qui l'on a fait des affaires,

„ ne vends point l'honneur. Les Enſeignes de mon Roi flotteront dans „ *Madras*, ou je perdrai la vie devant ſes murs. A l'égard de la rançon „ de la ville, comme en toute autre choſe, vous ſerez contens de moi." Prenant enſuite le chapeau d'un des Députés: „ Ce chapeau, dit-il, vaut ſix „ roupies, vous m'en donnerez trois ou quatre. Nous ajuſterons le reſte „ ſur le même pied." Les Députés furent frappés de la nobleſſe de cette réponſe, auſſi bien que de la franchiſe & de la grandeur d'ame de l'Amiral François. M. *Hallyburton* alla retrouver le Gouverneur & le Conſeil, avec les conditions ſignées de M. *de la Bourdonnais:* il revint le même jour avec les articles, ſignés du Gouverneur & du Conſeil. En conſéquence M. *de la Bourdonnais* entra dans le Fort avec une partie de ſes Troupes, & ſe mit en poſſeſſion des Magaſins & des autres Places. Tous les Anglois, Soldats & Matelots furent conduits ſur la Flotte, pendant que le Gouverneur & le Conſeil conféroient avec le Général François ſur la rançon; après bien des délibérations elle fut enfin réglée à onze-cens-mille Pagodes, qui font quatre-cens-vingt-un-mille, ſix-cens-ſoixante-ſix Livres ſterling, treize ſchelings, 4 d. On convint d'un beau préſent pour M. *de la Bourdonnais*, en conſidération de la nobleſſe de ſon procédé envers les priſonniers; & enfin on convint qu'en conſidération de tout cela les Anglois ſeroient rétablis dans leurs poſſeſſions (*a*) (*).

Section V. *Actes en faveur de la Compagnie &c.*

Cette Convention fut bientôt annullée; car après qu'elle eut été ſignée par M. *de la Bourdonnais*, le Gouverneur & le Conſeil Anglois, & ratifiée par le Gouvernement de *Pondichery*, on la révoqua. M. *de la Bourdonnais* faiſoit rembarquer ſes Troupes, lorſqu'il reçut un Proteſt de M. *Dupleix*, qui déclaroit la Convention nulle & ſans effet. Quoique le Traité eût été ratifié par le Conſeil de *Pondichery*, le Proteſt étoit conçu en ces termes. Que le Traité de rançon étoit un Acte de M. *de la Bourdonnais*, fait ſans pouvoir & ſans y être légitimement autoriſé, & avec des priſonniers, qui ne pouvoient s'engager dans une affaire ſi importante, que pour ce qui les regardoit perſonnellement. Que c'étoit la volonté du Gouverneur & du Conſeil ſuprême de *Pondichery*, que les choſes demeuraſſent à Madras ſur

M. Dupleix *refuſe de ratifier le Traité de rançon.*

(*a*) *La Bourdonnais*, Vol. I. p. 143.

(*) Lorſque *la Bourdonnais* fut entré dans la ville, le Gouverneur vint au devant de lui, & lui remit ſon épée, que l'autre lui rendit ſur le champ. Le Gouverneur lui apprit que depuis le moment que la ville avoit été inveſtie, il y avoit eu le plus grand déſordre dans la Garniſon. C'eſt ce qu'il fit pour prévenir le mauvais effet des inſultes que l'on pourroit faire à *la Bourdonnais* ou à ſes Officiers. Pluſieurs des Soldats étoient ſi animés par la fureur & l'arack, qu'ils diſoient publiquement qu'ils ſacrifieroient volontiers leur vie, pour avoir la ſatisfaction de donner la mort au Général François; & ces mêmes gens-là n'avoient pu être tenus dans le devoir, pendant qu'on pouvoit encore eſpérer de défendre la ville. M. *Morſer* témoigna le dernier chagrin de cette conduite, en informa *la Bourdonnais*, l'avertit du danger qu'il couroit, l'aſſura très-fortement qu'aucun des Supérieurs de la Garniſon n'y connivoit, & le pria de prendre les meſures néceſſaires pour appaiſer le tumulte & pour ſa propre ſûreté. *La Bourdonnais* n'y manqua point, il envoya les Soldats & les Matelots à bord de ſes Vaiſſeaux, & accepta l'offre que lui firent quelques Officiers de Marine, qui lui demanderent de pouvoir l'accompagner pour garder ſa perſonne (1).

(1) Mém. *de la Bourdonnais*, Vol. I. p. 139.

SECTION V.

Actes en faveur de la Compagnie &c.

sur le pied où elles étoient dans le tems de la Capitulation, & que tous les Actes postérieurs seroient regardés comme nuls & sans valeur, auxquels on n'auroit aucun égard. *La Bourdonnais* fut irrité de cette entreprise sur son autorité, & il mit en arrêt M. *Paradis*, que M. *Dupleix* & le Conseil de Pondichery avoient nommé Gouverneur de Madras, & plusieurs autres Officiers. Le Gouverneur Anglois, M. *Morse*, envoya au Conseil François un Contre-Protest daté du 25 de Septembre 1746, au nom de Sa Majesté Britannique & de la Compagnie unie d'Angleterre: protestant contre tous ceux qui empêcheroient la pleine & entiere exécution de la Capitulation, & des Conventions postérieures, les rendant responsables des conséquences. Il se plaignoit des soupçons injurieux que l'on répandoit industrieusement, que les Anglois ne rempliroient pas leurs engagemens. Il représenta que si les ôtages Anglois, si la parole d'honneur de tout Madras, ne suffisoient pas pour contenter le Gouvernement François de Pondichery, les égards dûs à une Nation telle que la sienne auroient dû faire suspendre un jugement également précipité & faux, jusqu'à ce que les Anglois y eussent donné lieu en manquant à leur parole, ce qu'ils ne feroient jamais.

Contre-Protest de M. Morse.

La Bourdonnais *est contraint de révoquer le Traité.*

Nonobstant cette conduite courageuse de *Morse* & *de la Bourdonnais*, on l'emporta sur eux, & le dernier fut contraint de révoquer les conditions de la rançon qu'il avoit accordées, & de redemander sa parole d'honneur qu'il avoit donnée au Gouverneur & au Conseil Anglois. Ils furent emmenés prisonniers à Pondichery; les autres Anglois eurent ordre de quitter la ville à un jour marqué; ils se dispersèrent en divers lieux, laissant les François paisibles possesseurs de tous leurs biens. *La Bourdonnais* eut d'autant plus de ressentiment de ce procédé, qu'il donnoit sujet aux Anglois de douter de sa probité. *Morse* avoit rendu la ville plutôt qu'il n'auroit peut-être fait, dans l'espérance qu'on lui avoit donnée de la mettre à rançon; & si les François avoient tenu leurs engagemens, les conditions étoient telles que les Anglois auroient dû en être contens (*). Le butin que l'ennemi fit en argent, en

(*) Il faut savoir, qu'après que M. *de la Bourdonnais* eut signé, & que le Conseil de Pondichery eut ratifié le Traité de rachat, le premier reçut une Lettre de M. *Dupleix*, qui lui marquoit qu'il avoit promis au Nabob de lui remettre Madras. Cette Lettre parut incompréhensible à *la Bourdonnais*, il ne pouvoit concevoir que *Dupleix* tranchât du Souverain, en donnant à un Prince les places conquises sur un autre. Il ne comprenoit pas mieux quelle étoit l'intention de *Dupleix* en faisant ce Traité, à moins que ce ne fût de le deshonorer, en le faisant manquer à la parole qu'il avoit donnée au Gouverneur & au Conseil de Madras. Mais on vit bientôt que ce prétendu Traité n'étoit qu'un artifice pour tromper à la fois le Nabob & *la Bourdonnais*. La Mousson approchoit, qui obligeoit la Flotte de quitter Madras, & alors les créatures de *Dupleix* étoient en pleine liberté de piller & de saccager la ville. Ce sont les motifs auxquels *la Bourdonnais* attribue dans son Mémoire la conduite de son Rival, & les faits en font preuve. Car d'abord que *la Bourdonnais* eut quitté la rade, on rompit le Traité avec le Nabob, & ce fut la raison qui porta le Visir à envoyer ordre au Nabob d'*Arcate* de chasser les François. Les motifs de *Dupleix* paroissent plus clairement dans les Lettres que *la Bourdonnais* reçut de lui vers la fin du mois. Il y disoit que dès le moment que l'Etendard du Roi avoit été arboré dans Madras, cette place étoit devenue de la dépendance du Gouverneur & du Conseil de Pondichery, & que le Sieur *de la Bourdonnais*, bienque le Roi lui eût confié le com-

en draps, en velours, en cuivre, en fer, en plomb & en munitions, alloit à la valeur de ſoixante-treize-mille Livres ſterling; en vaiſſelle, meubles & autres petits articles, environ douze-mille Livres ſterling, outre ſept-mille caiſſes de ſalpêtre, ſeize-cens bales de cotons, & huit-cens paquets de bois rouge, qui coûtoient ſoixante-douze-mille Livres ſterling d'achat, & & les Vaiſſeaux qui étoient dans le port: le tout pris enſemble faiſoit une perte de deux-cens-mille Livres ſterling pour la Compagnie. A quoi l'on peut ajouter une bien plus groſſe ſomme pour la perte d'une ſi importante branche de Commerce, des revenus, & des édifices publics, qui ſeuls avoient coûté cent-ſoixante-mille Livres ſterling. En un mot la priſe de Madras étoit un coup terrible & preſque mortel pour la Compagnie, ſur-tout à cauſe du danger auquel ſes autres Etabliſſemens ſur la Côte de Coromandel étoient expoſés par-là (*a*).

Auſſitôt que les Anglois furent partis, les François penſerent à ruiner la ville, & ils l'auroient fait s'ils n'euſſent pas reçu de nouveaux ordres, ſur ce que l'on apprit que le *Cap Breton* étoit tombé entre les mains des Anglois. Cette nouvelle leur fit prendre d'autres meſures, dans la vue d'un échange de ces deux places, comme cela arriva deux ans après. Les François ne ſuivirent pas ces ſentimens d'honneur, dont ils font tant de parade; car, bienqu'en vertu du Traité général on leur remît le *Cap Breton* en ſon entier, & en meilleur état qu'ils ne l'avoient laiſſé, ils démolirent les fortifications & ruinerent les principaux édifices de Madras, avant que de la rendre.

La Bourdonnais médite la ruine de tous les Etabliſſemens Anglois aux Indes.

Ils n'avoient pas deſſein de borner leurs conquêtes à la priſe de cette place. M. *de la Bourdonnais* ne méditoit pas moins que l'entiere ruine de tous les Etabliſſemens Anglois aux Indes, au moins de ceux de la Côte de Coromandel, & il ſe vit bientôt en état de l'entreprendre par l'arrivée d'un Vaiſſeau de ſoixante-dix & de deux de cinquante-deux pieces; & il auroit ſans-doute réuſſi contre le Fort *St. David*, ſi ſa Flotte n'eût ſouffert par un ouragan, avant qu'il quittât la rade de Madras. Trois de ſes Vaiſſeaux périrent, & ſept autres furent deſemparés. Douze-cens de ſes gens

(*a*) Mém. pour *Bourdonnais*, p. 156-160.

commandement de la Flotte, ne laiſſoit pas d'être ſoumis à ſes ordres & à ceux du Conſeil. Il lui ordonnoit en conſéquence de retracter l'engagement où il étoit entré avec les Anglois, de retirer la parole qu'il leur avoit donnée, & de quitter la rade. *La Bourdonnais* différa longtems l'exécution de ces ordres. La querelle alla ſi loin, que les Députés de Pondichery eſſayerent de l'arrêter & de l'emmener priſonnier. Les choſes n'en demeurerent pas-là; *la Bourdonnais* fut rappellé & mis à la Baſtille, & ce fut alors qu'il publia ſon Mémoire. Il y regne un ſi grand air de vérité, il eſt ſi circonſtancié dans la relation des faits, que nous avons auſſi peu de raiſon de douter de la conduite que M. *de la Bourdonnais* a tenue à Madras, que de ſa valeur & de ſa généroſité. On a attribué ſa diſgrace aux clameurs élevées contre lui par le crédit de ſon rival, qui n'a jamais pu l'égaler qu'en richeſſes, & à cet égard il ſurpaſſoit la plupart des particuliers de l'Europe. A ſon retour il fut pris par un Armateur Anglois, & conduit à Londres, d'où il fut bientôt renvoyé en France; la Compagnie des Indes le fit arrêter pour une dette d'un million de Livres, & on le mit à la Baſtille, où il reſta quelque tems (1).

(1) Mém. *de la Bourdonnais*, Vol. I. p. 15, 16, & 151, 152 &c.

SECTION V.

Actes en faveur de la Compagnie &c.

gens se noyerent, de même que soixante prisonniers Anglois, qui étoient à bord du *Duc d'Orléans*, qui coula à fond. *La Bourdonnais*, au-lieu de suivre son projet, fut contraint de retourner tout droit à Pondichery, après avoir envoyé quatre de ses Vaisseaux à l'Isle de *Bourbon*, pour s'y radouber.

*Le Nabob d'*Arcate *assiege* Madras, *& est défait.*

Peu de tems après son départ, M. *Paradis*, qui commandoit à *Madras*, où il avoit cinq-cens hommes de Garnison, fut investi par le Nabob d'*Arcate*, à qui le Grand-Visir *Nizam Mulmulock* avoit envoyé ordre d'en chasser les François & d'y rétablir les Anglois. Il arriva devant la ville avec un Corps de Troupes le 17 d'Octobre. M. *Paradis* commanda à un détachement de deux-cens Européens de faire une sortie sur sa garde avancée. Le combat dura toute la nuit, & les François ayant été renforcés par un Parti de Pondichery, défirent le principal Corps des Maures, après quoi ils commirent les plus horribles désordres; par-tout où ils passoient ils brûloient les maisons & les grains, fauchoient l'herbe, pilloient les vergers, & massacroient sans distinction hommes, femmes & enfans (*a*).

Le Fort St. David *mis en état de défense.*

Les François *l'assiégent & sont défaits.*

Avant que les querelles entre MM. *Dupleix* & *de la Bourdonnais* fussent terminées, les autres Etablissemens Anglois, tels que le Fort *St. David*, *Bengale* & *Bombay* eurent le tems de se mettre en état de défense; mais ce qui fit leur plus grande sûreté, furent les pertes que fit la Flotte Françoise par l'ouragan, & les différends des deux Chefs. M. *Hynd*, Gouverneur du Fort *St. David*, prit toutes les mesures possibles pour résister à l'ennemi en cas d'attaque. Il engagea des soldats, augmenta les fortifications, se pourvut de vivres, & régla tout ce que la Garnison auroit à faire pendant un siege. Ces précautions se trouverent bientôt prises à-propos, car le 8 de Décembre la plus grande partie de la Garnison de Pondichery parut devant le Fort, avec un nombreux train d'artillerie. Ce Corps étoit composé de mille hommes de Troupes réglées, d'environ deux-cens *Péons* bien disciplinés, & d'environ cinq-cens autres naturels du Pays. Le Gouverneur *Hynd* envoya seize-cens Indiens pour attaquer les ennemis avant qu'ils eussent commencé à dresser des batteries, pour les inquieter toute la nuit, & les tenir en allarme; ces Indiens s'acquitterent de leur commission avec succès, & le matin on en vint à une action réglée. Les François se firent bientôt jour jusqu'à la Maison de plaisance du Gouverneur. M. *Hynd* s'en étant apperçu détacha un autre Corps de Maures, avec cent Européens, pour soutenir les premiers. Les ennemis firent ferme pendant une heure, mais à la fin, appréhendant d'être enveloppés ils se retirerent avec précipitation, & laisserent sur le champ de bataille environ deux-cens morts, parmi lesquels il y avoit quatre Officiers de quelque distinction. Leurs tentes, leurs munitions, six chameaux, deux mortiers avec les bombes, deux caisses remplies d'armes, quatre tambours, & toutes leurs provisions tomberent entre les mains de la Garnison (*b*). Les François s'en retournerent à Pondichery, & firent des préparatifs pour une nouvelle attaque, mais elle échoua aussi par l'arrivée du Comman-

(*a*) *Rolt*, Vol. IV. l. c. (*b*) *Idem* ibid.

mandeur *Griffin*, qui vint avec une Flotte pour prendre le commandement de l'Escadre de *Peyton*.

Section V.

Actes en faveur de la Compagnie &c.

Vers la fin de l'Eté de 1747 *Griffin* joignit son Escadre aux Vaisseaux qui étoient déja aux Indes, & se vit à la tête d'une formidable Flotte. Elle étoit composée des Vaisseaux *l'York*, *la Princesse Marie*, *l'Exeter* & *le Medway*, de soixante pieces de canon, *le Harwich*, *le Wincheſter* & *le Preston* de cinquante, *la Perle*, *l'Ealtham* & *la Prise du Medway* de quarante, & *le Lively* de vingt. L'Escadre Françoise consistoit en deux Vaisseaux de soixante-quatorze pieces, deux de cinquante-six, un de cinquante-quatre, deux de cinquante, & une Galiote à bombes. Ces Vaisseaux avoient été réparés depuis l'ouragan, mais ils ne chercherent point à combattre l'Escadre Angloise, qui bloqua *Pondichery* pendant toute l'Automne. *Griffin* se posta si bien, que durant tout le tems qu'il fut devant la ville, il empêcha qu'il n'y entrât le moindre secours. Il brûla aussi à la rade de Madras *le Neptune*, de cinquante-quatre canons; mais cet avantage fut contrebalancé par une perte équivalente. Un Vaisseau des Indes, nommé *la Princesse Marie*, étant entré dans la rade de Madras, croyant les Anglois encore maîtres de cette ville, M. *Paradis* le prit le 23 de Septembre. Ce Gouverneur avoit laissé le Pavillon Anglois sur le Fort, stratagême par lequel plusieurs autres Vaisseaux des Indes penserent tomber entre ses mains.

Arrivée du Commandeur Griffin aux Indes.

Le Commandeur *Griffin* trouva qu'il n'avoit pas assez de forces soit pour attaquer Pondichery, soit pour reprendre Madras. La premiere de ces places étoit défendue par deux-cens pieces de gros canon avec des fortifications régulieres; on y avoit ajouté nouvellement six Forts, pour flanquer les ouvrages extérieurs, les Magazins & les Arsénaux étoient bien pourvus, & la Garnison avec les Indiens exercés aux armes étoit de quatre-mille-cinq-cens hommes effectifs. Les François n'avoient pas non plus négligé Madras, ils avoient non seulement augmenté la Garnison, & l'avoient pourvue de munitions & de vivres, mais ils y avoient fait quelques nouveaux ouvrages, & mis davantage de canon. D'ailleurs la Cour de Dehli gardoit une parfaite neutralité depuis la défaite du Nabob. Le Viceroi avoit continué quelque tems de menacer, mais *Dupleix* l'avoit appaisé par une somme d'argent, l'argument le plus irrésistible auprès d'un Ministre de l'Asie. Dans cette situation des affaires *Griffin* se trouva hors d'état de soutenir l'honneur de sa Nation, & de rétablir les affaires de la Compagnie jusqu'à l'arrivée d'un bon renfort. Comme on en attendoit dans peu, Pondichery étoit toujours dans l'appréhension d'un siege, quoiqu'elle fût délivrée du blocus, par la retraite de l'Escadre Angloise au Fort *St. David*. Le but de *Griffin* étoit de mettre cette place à couvert des entreprises des François, mais il paroît digne de blâme de n'avoir pas posté son Escadre de façon à la protéger, & à empêcher en même tems Pondichery de se pourvoir de provisions jusqu'à l'arrivée de l'Amiral *Boscawen*. C'est ce qu'il auroit certainement pu faire, vu le peu d'éloignement de ces deux places; il le négligea non seulement, mais il perdit l'occasion de combattre l'Escadre Françoise. Dans le tems qu'il étoit à l'ancre devant le Fort *St. David*,

1748.

SECTION V. *Actes en faveur de la Compagnie &c.*

vid, le *Lively* découvrit la Flotte ennemie à la hauteur de Negapatam, & fit force de voiles pour en donner avis au Commandeur. Le 10 de Juin elle parut à quatre lieues environ du Fort St. David. *Griffin* assembla un Conseil de guerre, & l'on résolut de mettre à la voile sur le champ; mais les délibérations du Conseil furent si lentes que l'on manqua l'occasion, & que l'ennemi étoit hors de vue avant que le Commandeur eût mis à la voile : il prit au Nord-Est, & le lendemain il jetta l'ancre à trois lieues de Pondichery, comptant de trouver l'ennemi. Delà il fit route vers Madras, où il arriva le jour suivant; mais l'Amiral François, après avoir débarqué les Troupes, l'argent & les munitions, étoit déja parti.

Arrivée de l'Amiral Boscawen.

Ayant ainsi manqué son coup, il retourna au Fort St. David, où le Contre-Amiral *Boscawen* arriva le 29 Juillet, & prit le Commandement. Après cette jonction, la Flotte Angloise se trouva de neuf Vaisseaux de ligne, deux Frégates, une Chaloupe, & deux Barques, qui avoient trois-mille-cinq-cens-quatrevingt Matelots, & huit Compagnies indépendantes d'Infanterie outre les Mariniers. On fit toutes les dispositions nécessaires pour entreprendre le siege de Pondichery. On débarqua les Troupes & les Mariniers, auxquels on joignit un détachement de la Garnison du Fort, deforte que l'on forma un Corps de trois-mille-six-cens-quatrevingt-dix Anglois; il y avoit de plus cent-quarante-huit hommes pour l'artillerie, dont les Hollandois en avoient prêté cent-vingt, & deux-mille Indiens (*a*).

Siege de Pondichery.

Tout étant prêt, l'armée se mit en marche pour Pondichery, pendant que la Flotte tenoit le Port bloqué, & empêchoit les François d'avoir aucune communication avec leur Escadre. Le onzieme les Troupes arriverent à quatre milles du Fort, & les Anglois découvrirent trois-cens hommes derriere un retranchement qu'ils avoient fait. M. *Boscawen*, qui conduisoit l'armée, ayant toujours avancé, les ennemis abandonnerent leur retranchement, mais nonobstant son approche la Garnison ne craignoit rien. Elle consistoit en deux-mille Européens & en trois-mille Indiens. *Dupleix* avoit pris à tems de bonnes mesures contre une attaque, ayant été instruit du dessein de M. *Boscawen* longtems avant son arrivée. Outre les nouveaux ouvrages qu'il avoit faits autour de la ville, il avoit mis le Fort d'*Aria Coupan* en état de défense, par une Garnison de deux-cens hommes, tant Européens que Noirs. M. *Boscawen* ayant eu avis que ce Fort n'étoit défendu que par cent hommes, résolut de l'attaquer, pour se loger dans un village qui en étoit proche, où il vouloit élever une batterie de mortiers. Il commanda un détachement de Grenadiers & de Piquets, accompagné d'un Corps d'Indiens pour marcher au village. Quand ils furent à une portée de mousquet de l'ennemi, un boulet de canon vint donner au milieu des Indiens, occupés à porter les choses nécessaires pour élever un retranchement, & leur fit prendre la fuite, ce qui fit malheureusement échouer le dessein. Le détachement se trouva en même tems exposé au feu de deux batteries, que les ennemis avoient établies sur le bord opposé de la Riviere d'*Aria Coupan:* comme elles tiroient vivement, cela mit quelque désordre

(*a*) *Rolt*, Vol. IV. p. 10. C. 3. Voy. aussi les Gazettes publiées par autorité.

dre parmi les Troupes Angloiſes, qui ne laiſſerent pas d'ouvrir un chemin du côté de la mer, par lequel on pouvoit débarquer le canon & tout ce qui étoit néceſſaire pour un ſiege. On vit alors qu'il falloit faire des approches régulieres contre le Fort d'*Aria Coupan*, qui étoit défendu par un foſſé, un pont-levis, & un chemin couvert. Les Troupes furent obligées de demeurer ſous les armes toute la nuit, après avoir perdu pluſieurs hommes à l'attaque du village; il y eut un Lieutenant de tué, & trois Officiers de bleſſés; le Major *Goudier*, qui commandoit l'artillerie, reçut un coup de canon à la jambe, qui le mit hors d'état de ſervir; perte d'autant plus grande, que c'étoit un Officier habile & expérimenté, qui auroit dirigé les approches d'une toute autre maniere qu'on ne le fit. Le lendemain de bonne heure l'armée joignit le détachement, & fut encore renforcée par onze-cens Matelots. L'Amiral les avoit fait exercer à bord, & les avoit ſtilés à ſe former en pelottons, ſous les ordres du Capitaine *Loyd*. Ils montoient la garde, & faiſoient le ſervice comme les Troupes de terre. Le 16 on débarqua quatre pieces de dix-huit Livres de balle, & quatre de douze Livres, dont l'Amiral ordonna qu'on fît deux batteries. L'une fut élevée par les Ingénieurs, & commença à tirer le lendemain matin, mais ſans effet, parcequ'elle étoit mal-placée. On démaſqua le 18 l'autre batterie, que les gens de l'artillerie avoient conſtruite; elle répondit parfaitement à ſa deſtination. Les ennemis firent une ſortie du Fort, de cavalerie, d'infanterie & de quelques mariniers, pour ruiner cette batterie. Ils attaquerent la garde avancée dans les tranchées avec tant de furie, qu'ils la mirent en déſordre; mais les Anglois s'étant ralliés, repouſſerent les François, & firent priſonnier l'Officier qui les commandoit. Peu après une des batteries des François ſauta en l'air, & fit périr environ cent-vingt-hommes; ce qui fit que les aſſiégeans redoublerent leur feu contre le Fort; ſur le midi une bombe le fit ſauter, mais la garniſon s'étoit retirée à tems, en abandonnant tout ce qu'il y avoit. L'Amiral tranſporta d'abord ſon camp au Fort d'*Aria Coupan*, qu'il fit réparer avec toute la diligence poſſible. Le 25 il fut achevé, & l'armée ayant paſſé la Riviere s'empara d'un poſte très-fort dans les hayes à environ un mille des murs de Pondichery, que les ennemis abandonnerent imprudemment, quoiqu'il fût ſitué de façon à rendre inutiles toutes les forces de *Boſcawen* avec un petit nombre de Troupes, & qu'il fût d'une grande importance pour la défenſe de la ville. Quand l'Amiral ſe vit maître de ce poſte, qui étoit au Nord-Ouëſt, il ordonna à la Flotte de ſe poſer au Nord. Il ouvrit enſuite une communication de-là juſqu'à la mer, & donna ordre de débarquer tout ce qui étoit néceſſaire pour ouvrir la tranchée devant le Fort. On commença d'y travailler le 30, ſuivant le plan fait par un des Ingénieurs qu'on avoit trouvé praticable. Le premier de Septembre les aſſiégés firent une ſortie, & furent repouſſés avec perte de cent hommes & de trois Officiers. M. *Paradis*, leur premier Ingénieur, qui dirigeoit toutes les opérations de la guerre, & qui venoit d'arriver de Madras, fut mortellement bleſſé. Les Ingénieurs Anglois continuerent leur travail toutes les nuits, mais ſans avancer beaucoup.

Section V. *Actes en faveur de la Compagnie &c.*

SECTION V.

Actes en faveur de la Compagnie &c.

coup. Les batteries ne furent en état que le 25, qu'elles commencerent à tirer; il y en avoit une de huit canons, une seconde de quatre, une autre de cinq gros mortiers & de quinze autres, outre une de quinze Coehorns. Les François, de leur côté, ne demeuroient pas oisifs. Ils éleverent trois batteries sur des fascines pour battre les tranchées de l'Amiral; elles l'incommoderent tellement qu'il fut obligé de faire deux autres batteries contre eux, l'une de trois & l'autre de deux canons, qui firent un feu continuel, jusqu'à ce que les grandes batteries fussent prêtes. Mais les assiégés avoient mis le terrein autour de la ville sous l'eau, ce qui mettoit les assiégeans dans l'impossibilité de pousser davantage leurs approches. A l'ouverture de la tranchée l'Amiral avoit chargé le Capitaine *Lisle* de faire conduire les mortiers près des murailles, & de bombarder la Citadelle sans relâche; mais il ne fit pas grand mal aux assiégés, qui firent taire cette batterie de jour, quoiqu'elle tirât la nuit. Le Capitaine *Lisle* eut ordre aussi de mettre la Flotte en ordre de bataille sur une ligne devant la ville pour la battre, & de commençer à canonner aussitôt que les batteries seroient démasquées. Le Capitaine exécuta ses ordres en faisant continuellement un feu vif contre la ville, qui y répondit vigoureusement pendant quelque tems, après quoi il se rallentit du côté de la mer, & les assiégeans tournerent toutes leurs forces du côté de terre. La saison étoit déja fort avancée, & les assiégés bien fortifiés & bien pourvus de tout, desorte que l'Amiral ne pouvoit espérer de prendre la ville que par quelque coup de hazard, & par l'épuisement de la Garnison. Il ne laissa pas de continuer son feu, & d'abbattre une partie des défenses du côté de l'attaque. Comme l'inondation l'avoit empêché de pousser ses approches, & que ses Troupes n'étoient pas en état de former une nouvelle attaque, il tâcha de faire breche à la courtine, de la distance où il étoit; mais on s'apperçut bientôt que cela étoit impraticable, parceque les batteries de l'ennemi étoient fort supérieures aux siennes. On assembla alors le Conseil de guerre le 30 de Septembre, & l'on délibéra sur l'état des affaires; on remarqua que l'armée étoit fort diminuée, & qu'elle diminuoit tous les jours par les maladies & les fatigues; que les Vaisseaux n'étoient d'aucun service pour le siege, ayant canonné la ville tout un jour sans effet; que la saison de la mousson & des pluies approchoit; qu'elle les obligeroit non seulement à lever le siege avec perte de l'artillerie & des équipages, mais qu'elle rendroit vraisemblablement le passage des Rivieres impossible, les chemins impraticables, & couperoit la retraite de l'armée au Fort *St. David*, outre que les Vaisseaux couroient risque d'être chassés de la côte, de se disperser & de périr par la tempête. Ces considérations firent prendre unanimement la résolution de rembarquer le canon & les équipages, & de lever le siege.

Levée du Siege.

On travailla depuis le premier jusqu'au 4 d'Octobre à embarquer tout; le 5 l'Amiral mit le feu aux batteries, & fit rembarquer les matelots; & le lendemain l'armée se mit en marche pour le Fort St. David, où elle arriva le 7, ayant chemin faisant ruiné le Fort d'*Aria Coupan*. Ainsi finit le siege de Pondichery, avec perte de sept-cens-cinquante-sept soldats, de quarante-trois pieces de canon, & de deux-cens-soixante-cinq matelots du côté

côté des assiégeans, & d'environ cinq-cens Européens du côté des assiégés. Ni le courage, ni la conduite ne manquerent de la part de l'armée de l'Amiral; avec cela elle échoua, quoique de bien moins grandes forces eussent pris Madras l'année précédente. Pondichery resta libre, tandis que Madras demeura sous le joug, & devoit y rester probablement jusqu'à la paix. Les François étoient alors trop puissans pour craindre de nouvelles entreprises, & ils étoient trop bien informés de ce qui se passoit pour ne pas prendre toutes les mesures nécessaires à leur sûreté. En un mot, on peut raisonnablement attribuer le mauvais succès de cette expédition au long retardement de M. *Boscawen* en Angleterre, dont les François furent instruits, ce qui leur donna le tems d'envoyer une Escadre avec des secours propres à faire échouer ses desseins.

Section V. *Actes en faveur de la Compagnie &c.*

Avant que l'Amiral eût le tems, après les Mousſons, de rien entreprendre pour l'avantage de la Compagnie Angloise contre les François, toutes les hostilités cesserent par la nouvelle qu'on reçut d'une suspension d'armes, & de la conclusion de la paix générale. Peu après M. *Boscawen* eut le chagrin de voir périr malheureusement plusieurs de ses Vaisseaux & environ douze-cens hommes sur la Côte de Coromandel; ensuite il retourna en Europe (*a*).

Paix avec la France.

Après la restitution de Madras, à la paix générale d'*Aix la Chapelle*, les affaires de la Compagnie furent florissantes jusqu'à la malheureuse affaire de Bengale. Il est vrai pourtant qu'elle se trouva engagée en guerre sur la Côte de Coromandel avec *Sundah Saheb*, soutenu par les François de Pondichery. Nous tâcherons de rapporter les circonstances de cette guerre de la maniere la plus concise qu'il nous sera possible, ne doutant point que cette Relation ne fasse plaisir au Lecteur, & parcequ'elle lie la narration, & parcequ'on y voit les premiers exploits du vaillant Général *Clive*; que d'ailleurs elle offre une suite de faits peu connus, même de personnes d'ailleurs fort intéressées aux affaires de la Compagnie. Comme nous sommes obligés de nous en rapporter à des Lettres particulieres, & à des Mémoires particuliers, nous nous flattons qu'on n'attendra pas de nous la même exactitude que si nous avoions des relations écrites sous les yeux.

Guerres aux Indes, où les François & les Anglois se trouverent engagés, en qualité d'Alliés, dans des partis opposés.

Vers la fin de l'année 1742 ou au commencement de 1743, l'animosité, la jalousie & la discorde commencerent à éclatter entre les Nabobs d'*Arcate*, de *Velour*, de *Polour* & de *Tiruchirapally*. Tous aspiroient à être maîtres d'Arcate, le premier cherchoit à s'y maintenir, & les autres tâchoient de le supplanter. *Muley Ali Khan*, Nabob de Velour, défit & tua *Daſt Ali Khan* Nabob d'Arcate. Cette révolution se fit en faveur de *Sundah Saheb*, beau-frere de *Muley Ali Khan*, lequel obtint le Gouvernement de la Capitale. Son avancement déplut à la Cour du Mogol, on le déposa & *Anawerdi Khan* fut mis en sa place. *Sundah Saheb*, résolu de rentrer dans son Gouvernement, s'adressa au Comte d'*Anteuil*, Général François de Pondichery, qui lui donna un secours de deux-mille *Sipoys*, de soixante Noirs, & de quatre-cens-vingt François, à condition qu'il céderoit aux François la

(*a*) *Rolt*, ubi sup.

SECTION V. *Actes en faveur de la Compagnie &c.*

la ville de *Velour* dans le voisinage de Pondichery, avec ses dépendances, consistant en quarante-cinq villages. C'est ce qui peut servir de clef de la mystérieuse conduite des François, qui après avoir obtenu en 1741 tant de faveurs de la Cour de Dehli, pour avoir protégé le légitime Souverain d'Arcate contre les Maharattes, tiroient à-présent l'épée pour les intérêts d'un usurpateur & d'un rebelle. On dit même que le projet de déposséder *Anawerdi Khan* avoit été formé par *Sundah Saheb* & M. *Dupleix* de concert. Il fut défait par les François & leurs Alliés; le Comte d'*Anteuil* fut blessé dans l'action, *Sundah Saheb* rétabli dans le Gouvernement d'Arcate, & ses engagemens avec les François furent ponctuellement remplis. *Anawerdi Khan* ayant été tué dans le combat, *Mohammed Ali Khan* son fils se sauva à *Tiruchirapally*, & implora l'assistance des Anglois; ils lui envoyerent un secours d'hommes, d'argent & de munitions, sous les ordres du Major *Lawrence*, Officier de valeur & d'expérience. On remporta quelques avantages sur les ennemis, qui furent obligés de se retirer, mais il ne se fit rien de décisif. Peu après *Mohammed Ali Khan* vint en personne au Fort *St. David*, pour solliciter un plus puissant secours, disant que ses intérêts & ceux des Anglois étoient communs, & qu'il étoit apparent que si on laissoit aux ennemis la liberté d'étendre leurs conquêtes, les Anglois seroient bientôt contraints d'abandonner toute la côte. Ceux-ci de leur côté, croyant peut-être que c'étoit une belle occasion de se venger de la perte de Madras, envoyerent un puissant renfort sous le commandement du Capitaine *Cope*; avec tout cela on ne fit rien, & après quelques entreprises inutiles les Anglois se retirerent. Les ennemis attaquerent *Mohammed Ali* dans leur absence, & remporterent sur lui une victoire complette. L'infortuné Nabob entra alors plus étroitement en alliance avec les Anglois, il leur céda quelques articles concernant le Commerce, qui avoient été longtems en dispute. On envoya le Capitaine *Gingen*, Officier Suisse au service de la Compagnie, à la tête de quatre-cens Européens, en qualité d'auxiliaires, & le Capitaine *Cope* fut chargé de mettre *Tiruchirapally* en état de défense. Les deux armées demeurerent pendant un mois campées à la vue l'une de l'autre, mais il n'y eut que quelques escarmouches dans lesquelles les Anglois & le Nabob leur Allié eurent généralement l'avantage (*a*).

Premiers exploits de M. Clive. 1751.

On jugea à-propos d'envoyer un détachement dans la Province d'*Arcate*, pour faire une diversion & obliger les François à diviser leurs forces. M. *Clive*, Pourvoyeur de l'armée, offrit ses services sans paye; il étoit né avec tous les talens d'un grand Capitaine, & l'instinct plutôt que l'éducation en avoit fait un Héros. Il fit voile pour Madras sur le *Wager* avec cent-trente Européens, & ayant été renforcé de quatrevingt à son arrivée, il marcha avec ce peu de forces si secrettement & avec tant de diligence, qu'il s'empara de la Capitale sans opposition. Les habitans, qui s'attendoient à être pillés, lui offrirent une grosse somme pour l'engager à épargner la ville; mais sa générosité & sa prudence firent leur sûreté; il refusa leur argent, & fit

(*a*) Mémoires particuliers, & Lettre d'un Membre du Conseil de *Madras* aux Directeurs de la Compagnie des Indes.

fit publier en même tems, que ceux qui voudroient rester dans leurs maisons ne recevroient aucun dommage, & que les autres avoient la permission de se retirer & d'emporter tous leurs effets, excepté les vivres, dont il promettoit de payer la valeur. Par une conduite si sage il gagna tellement l'affection des habitans, que ceux qui prirent le parti de se retirer, lui donnerent dans la suite, quand il fut assiégé, avis de tous les desseins de l'ennemi, ce qui vraisemblablement sauva la place. Section V. *Actes en faveur de la Compagnie &c.*

Sundah Saheb parut bientôt avec une nombreuse armée & l'assiégea, mais la ville ne fut entierement investie que le 24 de Septembre; les approches des ennemis ayant été retardées par les fréquentes & brusques sorties de M. *Clive*, bienque les François dirigeassent le siege, il se passa plus de quinze jours avant qu'ils pussent faire breche: au bout de ce tems-là ils en firent effectivement deux fort grandes, mais M. *Clive* travailla avec tant de diligence à les réparer, qu'elles étoient fermées, & aussi fortes qu'aucune autre partie des murailles, avant que les ennemis eussent le tems de donner l'assaut. A la fin le 14 d'Octobre, vers les trois heures du matin, ils attaquerent les deux breches & une des portes, qu'ils essayerent de forcer par des éléphans; mais M. *Clive*, ayant eu avis de l'heure que se donneroit l'assaut, avoit préparé des batteries masquées pour recevoir les ennemis; ils furent repoussés par-tout avec un grand carnage, en sorte qu'il ne revint pas vingt hommes de dessus la breche, & qu'il les obligea de lever le siege avec la derniere précipitation. Ce furent-là les premiers traits de cette grandeur d'ame, qui brilla peu d'années dans tout son éclat. *Il est assiégé dans Arcate.*

Après avoir reçu un renfort sous le Capitaine *Kirkpatrick*, il se mit aux trousses des ennemis, & les ayant atteint le 3 de Décembre dans la plaine d'*Arani*, il les attaqua avec la plus grande intrépidité; le combat dura cinq heures, & enfin il les défit entierement, avec peu ou point de perte de son côté. Il obligea bientôt les villes d'*Arani* & de *Cajevarân* de se rendre, plutôt par la terreur de son nom que par la force de ses armes; après quoi il s'en retourna couvert de lauriers au Fort *Saint-David*. *Il défait les ennemis & prend plusieurs villes.*

Il n'y avoit pas plus d'un mois que M. *Clive* y étoit, que de nouvelles incursions des ennemis le rappellerent en campagne. Il se rendit avec cent-cinquante hommes à Madras, où il fut renforcé par cent-soixante de Bengale (*). Avec ce peu de forces il donna bataille aux François & aux Indiens à *Kavaripakkan*, qu'on nomme communément *Koveripank*. Le front des ennemis étoit de quinze-cens Copayes & de cent François, avec huit pieces de canon; cinquante Européens avec quelques naturels qui occupoient une éminence, faisoient l'aile gauche, & à la droite il y avoit dix-sept-cens chevaux. M. *Clive* s'avança d'abord à la portée de la bayonnette, ordonnant à ses Troupes de ne point tirer, & il obligea bientôt les ennemis de rentrer dans leurs retranchemens. Mais comme il faisoit déja obscur, & que la plupart de ses Troupes étoient sans expérience, la victoire resta indécise pour quel- *Seconde défaite 1752.*

(*) Nous ne trouvons nulle part combien de naturels du Pays M. *Clive* avoit avec lui; mais il y a de l'apparence qu'il en avoit, puisqu'on ne peut concevoir qu'il ait attaqué l'ennemi avec des forces si inégales.

SECTION V. *Actes en faveur de la Compagnie &c.*

quelques momens, jusqu'à ce que M. *Clive*, ayant envoyé un détachement qui devoit faire un grand détour pour tomber sur l'arriere de leur batterie, ce projet lui réussit aussi heureusement qu'il avoit été bien concerté. Les Anglois attaquerent avec la bayonnette au bout du fusil, & tirant par pelotons ils mirent les ennemis si fort en désordre, que tous les François mirent bas les armes & se rendirent prisonniers. Les autres Troupes, principalement la Cavalerie, se sauverent à la faveur de la nuit. La batterie étoit défendue par quarante-huit François, quatorze Topasses ou Portugais du Pays, & un Corps d'Indiens, qui se rendirent tous à discrétion; on prit huit pieces de canon, deux-cens huit faisceaux d'armes, & huit tombereaux de poudre; les ennemis eurent aussi beaucoup de monde tué, & sans la nuit la victoire auroit été décisive.

Le Major Lawrence *prend le commandement des Troupes* Angloises.

Le brave & heureux *Clive* ayant chassé les ennemis de la Province se mit en marche pour *Saint-David*, où il arriva le onze de Mars. Le Major *Lawrence*, étant revenu d'Angleterre, on lui déféra le commandement des Troupes (*). La seule action remarquable se fit par un détachement sous les ordres du Capitaine *Clive*, qui revint à l'armée pour servir comme subalterne. A la tête d'un Parti de quatre-cens hommes il délogea un gros Corps des ennemis, posté à *Sameaveram*, qui étoit un bon Fort & une Pagode au bord du Calderon; sur cette nouvelle *Sundah Saheb*, qui campoit sous les murs de *Sirangham*, se retira dans la Pagode même. *Clive* se proposa de l'y attaquer; mais ayant eu avis que le Capitaine d'*Anteuil* étoit arrivé de Pondichery à *Utatur*, avec de l'argent & des provisions pour l'armée, il se mit en marche pour aller à sa rencontre. Trompé par de faux avis, il le manqua & revint la même nuit, & quoique très-fatigué il investit la Pagode. L'Officier qui y commandoit, ayant fait une sortie, dans laquelle il fut tué avec la plupart de ceux qui l'accompagnoient, le reste au nombre de soixante-six Européens se rendit, de même qu'un grand nombre de Cipayes.

Clive *emporte un Fort, & fait la Garnison prisonniere.*

Les ennemis étoient encore maîtres d'une autre Pagode fortifiée; *Clive* l'attaqua en faisant des approches régulieres, & il obligea bientôt les ennemis d'arborer le Drapeau blanc pour demander à capituler dans le moment qu'il se préparoit à donner l'assaut; mais les Cipayes, qui se présenterent les premiers à la breche ne comprenant point ce signal, n'en pousserent pas moins vivement l'attaque, ce qui intimida tellement les ennemis, que vingt-cinq François se jetterent dans la Riviere, où ils périrent tous à la réserve de quatre; cet accident chagrina beaucoup M. *Clive*. Trois Officiers & soixante-douze hommes, qui formoient le reste de la Garnison, furent faits prisonniers. Les Officiers se plaignirent amérement de ce qu'on n'avoit point eu égard à leur Drapeau; cependant il est certain, que sans la clémence de *Clive* ils auroient été taillés en pieces dans la chaleur de l'action. A ce grief le Gouverneur de Pondichery en ajouta un autre, qui étoit le mépris injurieux que cet Officier avoit marqué pour sa Nation; mais cette invec-

(*) Le Major *Lawrence* partit des Indes pour l'Europe le 12 de Septembre 1750, & étoit revenu dans une qualité supérieure, mais nous ignorons quelle elle étoit.

vective fut démentie par tous les prisonniers, & fut attribuée au ressentiment personnel de M. *Dupleix* contre *Clive*, parcequ'il avoit détruit sa nouvelle ville. SECTION V.

Actes en faveur de la Compagnie &c.

Après la réduction d'*Acheveram*, M. *Clive*, aussi judicieux à former ses projets qu'actif à les exécuter, marcha tout droit à *Volkonde*, où il avoit eu avis que M. d'*Anteuil* étoit campé. Il l'attaqua & le chassa du village où il étoit retranché, & s'empara de son artillerie. Les François tenterent de se jetter dans le Fort, mais le Gouverneur appréhendant que les Anglois ne les suivissent, ferma les portes; ils furent forcés d'escalader la muraille, & par-là *Clive* eut occasion de ruiner tout le Corps. Après en avoir fait un grand carnage, l'humanité l'emporta chez lui, & il fit offrir à ceux qui restoient une suspension d'armes, qu'ils accepterent sur le champ. On convint d'une Capitulation, suivant laquelle le Capitaine d'*Anteuil* & trois autres Officiers devoient rester prisonniers sur leur parole, pendant toute une année, & les Soldats jusqu'à l'échange. L'argent & les provisions de toute espece tomberent en partage au Nabob, Allié des Anglois. On prit quarante-huit-mille roupies, quatre pieces de canon, outre une prodigieuse quantité de munitions de guerre. Les suites des rapides victoires de M. *Clive* furent bien plus importantes, quoique moins brillantes que ses exploits militaires, que les batailles qu'il avoit gagnées & les villes qu'il avoit prises; toute l'armée ennemie, qui étoit de trente-mille hommes, fut entierement dispersée & ruinée faute de provisions. Dans le cours de cette guerre les Anglois avoient ou tué ou fait prisonnieres des Troupes fort supérieures aux leurs, avoient pris leur artillerie, qui montoit à quarante pieces de canon & dix mortiers, avec toutes leurs munitions & leurs équipages de guerre. Parmi les prisonniers, qui alloient à huit-cens hommes, il se trouvoit trente Officiers, tandis que toute la perte des vainqueurs ne montoit pas à cinquante Européens.

Il défait un Détachement François.

Nous nous sommes étendus avec d'autant plus de soin sur les événemens de cette guerre, parcequ'ils servent à l'Histoire Militaire des commencemens & des premiers traits du génie de *Clive*; les rapporter fidélement, c'est proprement écrire un panégyrique. Ce n'est pas toujours dans les batailles rangées entre de grandes armées du succès desquelles dépend le sort des Empires, où brillent les grands traits de génie; des actions moins considérables demandent quelquefois autant & plus de sagacité, de vues, d'intrépidité & de présence d'esprit en celui qui commande. On les passe néanmoins fort souvent sous silence comme n'étant pas de grande conséquence, parceque l'on fait plus d'attention à la grandeur des événemens qu'à la nature même des entreprises, jugeant des choses selon les vues bornées de l'intérêt, ou suivant les notions superficielles du Vulgaire.

La guerre ayant fini d'une façon si contraire aux espérances de M. *Dupleix*, il envoya, sur les instances du Nabob son allié, demander la paix à *Mohammed Ali Khan*; il répondit qu'il étoit très-disposé, pourvu que les Anglois ses alliés en fussent contens (*a*). La paix ne se conclut pourtant point, mais

M. Clive retourne en Angleterre.

(*a*) Mém. particuliers. Lettres aux Directeurs &c.

SECTION V. *Actes en faveur de la Compagnie &c.*

mais il y eut une suspension d'armes. M. *Clive* partit pour l'Angleterre, où il demeura jusqu'à l'année 1754, que le service de sa Patrie & celui de la Compagnie des Indes demanderent de nouveau sa présence aux Indes, avant l'événement le plus triste & le plus tragique dont il soit fait mention dans l'Histoire.

SECTION VI.

Relation succincte de la malheureuse affaire de Calcutte. *Réduction d'*Angria *par l'Amiral* Watson *&* M. Clive. Calcutte *& tous les autres Etablissemens de la Compagnie sur* le Gange *repris. Réduction de l'Etablissement des* François *à* Chandenagor. *Défaite du* Nabob de Bengale. *Récapitulation de l'Histoire de la Compagnie.*

SECTION VI. *Ce qui s'est passé dans le* Bengale *&c.*

SIX mois après le départ de M. *Clive*, les hostilités recommencerent, bien que les Compagnies Angloise & Françoise ne fussent pas ouvertement en guerre. Les Anglois & les François s'étoient engagés en qualité d'Alliés à soutenir les intérêts des Nabobs avec lesquels ils avoient traité, & cependant ils agissoient comme parties principales & avec toute l'animosité & l'aigreur de gens qui se disputent la gloire des Armes & les gains du Commerce. Le Major *Lawrence*, Officier expérimenté, hardi & prudent, mais haut & fier, qui commandoit les Anglois auxiliaires, remporta divers avantages, & il étoit en beau chemin de terminer la querelle par le sort des armes, lorsque la malheureuse affaire de *Calcutte* suspendit pour quelque tems les rapides progrès du bonheur de la Compagnie. Sans prétendre décider sur qui l'on doit rejetter le blâme de cette catastrophe, nous nous bornerons à en rapporter succinctement les circonstances. Les préjugés & la passion des intéressés dans le Commerce des Indes & des Directeurs mêmes ont été d'une telle nature, & le crédit de quelques-unes des personnes les plus suspectes si grand, qu'on n'a jamais eu une connoissance bien claire de ce funeste événement.

Relation de l'affaire de Calcutte.

Pendant que l'on travailloit à un Traité entre les Compagnies Angloise & Françoise, le Nabob de Bengale, irrité de la protection que le Gouverneur de *Calcutte* accordoit à un de ses Sujets, & du refus, dit-on, de payer certains droits qu'il prétendoit lui être dûs, & par quelques autres raisons, mit une nombreuse armée sur pied, & vint mettre brusquement le siege devant cette place, qui n'étoit nullement en état de défense. Mr. D. qui en étoit Gouverneur, & quelques autres des principaux, effrayés du nombre des ennemis, abandonnerent d'abord la Forteresse, & se réfugierent à bord des Vaisseaux qui étoient dans la Riviere, emportant avec eux leurs meilleurs effets & les Livres de la Compagnie. M. *Holwell*, qui commandoit en second, ne laissa pas, malgré cette désertion, de se défendre courageusement jusqu'à la derniere extrémité, avec le secours de quelques braves amis, & les restes d'une Garnison foible. La défense la plus in-

intrépide ne pouvoit sauver une place, qui n'étoit pas en état de tenir contre un ennemi si puissant, & cependant on a accablé M. *Holwell* de toutes les plus indignes calomnies que la lâcheté, le crime & l'envie peuvent inventer. Le Fort fut pris & la Garnison mise dans une prison étroite, d'où M. *Holwell* & un petit nombre d'autres sont sortis, pour dépeindre la plus cruelle détresse à laquelle l'humanité ait peut-être jamais été exposée. „ Figurez-vous, s'il est possible, dit M. *Holwell*, la situation de cent-„ quarante-six malheureux, épuisés par de continuelles fatigues, entassés „ les uns sur les autres dans un espace de dix-huit pieds, pendant une „ nuit sombre & étouffante, dans le Bengale: ayant à l'Est & au Sud, „ les seuls côtés d'où il pouvoit venir de l'air, un mur; & au Nord un „ mur & une porte; du côté de l'Ouëst deux fenêtres, bien barrées en „ dedans, d'où nous pouvions à peine recevoir un peu d'air frais." Tel étoit le lieu où ces infortunées victimes passerent douze heures, ce qui seul suffit pour donner une idée de leur angoisse, sans entrer dans un détail qui arracheroit des larmes aux plus insensibles, & qui toucheroit les cœurs les plus durs & les plus barbares (*).

SECTION VI. *Ce qui s'est passé dans le Bengale &c.*

C'est ainsi que les affaires de la Compagnie tomberent du plus haut point de prospérité dans le dernier désordre, & son crédit en Angleterre souffrit de son malheur aux Indes. Mais il y auroit quelque chose d'odieux à rapporter des faits si récens, dont tout le monde se souvient. Il suffit que par la bonne conduite de M. *Clive*, & du brave Amiral *Watson*, ses affaires furent bientôt rétablies, les Etablissemens qu'elle avoit sur le Gange repris, & l'orgueil & la cruauté du Nabob justement punies.

L'Amiral *Watson* étant arrivé au Fort *Saint-David* avec son Escadre, composée des Vaisseaux du Roi, *le Kent* de soixante-dix pieces, *le Cumberland* de soixante-six, *le Tigre* de soixante, *le Salisbury* de cinquante, & *le Bridgewater* de vingt-quatre, outre les Chaloupes & les Galiotes à bombes: la premiere expédition que l'on proposa, fut contre *Tulagee Angria*, fameux Chef Corsaire, qui depuis plusieurs années troubloit le Commerce des Indes. Quand l'Amiral arriva, le Gouverneur de Saint-David avoit eu avis qu'*Angria* étoit en négociation avec les Maharattes touchant *Geriah*, ce qui n'étoit nullement favorable aux affaires de la Compagnie; ce fut ce qui détermina l'Amiral à faire voile de ce côté-là, après avoir pris à bord quelques Troupes de la Compagnie. En arrivant devant le Port, il fit sommer la ville de se rendre; mais ses menaces n'ayant fait aucune impression, il partagea son Escadre en deux divisions, pendant que les ennemis faisoient grand feu de leurs batteries. Aussitôt que les Vaisseaux furent en ordre ils commencerent à leur tour à faire un feu si terrible, qu'ils firent taire les batteries, & que l'Amiral fut en état de faire débarquer les Troupes. Les ennemis

Arrivée de l'Amiral Watson *aux* Indes.

(*) Peu après son retour en Angleterre, M. *Holwell* publia en 1757 une ample relation de ce déplorable désastre, écrite d'une façon si pathétique & si touchante, qu'elle ne pouvoit partir que d'un cœur susceptible des plus tendres émotions de l'amitié, dans le tems même qu'il souffroit. Nous y renvoyons le Lecteur, comme à la piece en ce genre la mieux écrite que nous ayons jamais lue.

SECTION VI. *Ce qui s'eſt paſſé dans le* Bengale &c.

nemis ſe virent donc inveſtis de tous côtés, & on les pouſſa ſi vertement qu'ils arborerent, le 13 de Février 1756, le Drapeau blanc pour capituler; mais l'Amiral, n'ayant pas jugé à-propos de leur accorder les conditions qu'ils demandoient, recommença l'attaque avec tant de vigueur, qu'ils furent bientôt réduits à demander grace, & à ſe rendre à diſcrétion. Parmi les priſonniers ſe trouverent le frere, la femme & un enfant d'*Angria*, ſon beau-frere, & le Commandant en Chef de ſa Flotte. Les Anglois trouverent dans la place deux-cens pieces de canon, ſix mortiers de fonte, & une grande quantité de munitions de guerre & de bouche; l'argent & les autres effets montoient à la valeur de cent-trente-mille Livres ſterling. On ruina toute la Flotte d'*Angria*, qui conſiſtoit en pluſieurs grandes Barques, un Vaiſſeau dans le Port, deux ſur les Chantiers, & un nombre de petits Bâtimens nommés *Gallivats*. Cela fit reprendre un peu courage à la Compagnie, & fit remonter les Actions, qui avoient baiſſé depuis que l'on avoit appris la perte de *Calcutte* (*a*).

L'Amiral & M. Clive *font voile pour* Bengale. *Ils s'emparent de quelques Forts.*

Au mois d'Octobre ſuivant, l'Amiral *Watſon* ayant pris à bord M. *Clive* & les Troupes de la Compagnie, fit voile pour le Bengale avec *le Kent*, *le Tigre*, *le Bridgewater*, *le Salisbury* & la Chaloupe *le Kings-fisher:* les efforts réunis de ces deux braves Officiers donnerent bientôt une nouvelle face aux affaires de la Compagnie. Le 5 de Décembre il jetta l'ancre dans la rade de *Balaſore*, au Royaume de Bengale, & ayant paſſé le 8 la barre, il remonta le Gange, & arriva le 15 à *Falta*, où il trouva dans un fort triſte état, à bord des Vaiſſeaux de la Compagnie, le Gouverneur *Drake*, & ceux qui s'étoient ſauvés de *Calcutte*, avant la priſe de cette place. Après leur avoir donné tous les ſecours poſſibles, & avoir fortifié les Troupes de terre de toutes les recrues que l'on put raſſembler, M. *Clive* débarqua avec ſon monde pour attaquer le Fort de *Busbudgia* par terre, pendant que l'Eſcadre le battoit du côté de la Riviere. Ce Fort fit très-peu de réſiſtance, la Garniſon l'ayant abandonné une heure après la premiere attaque. Il étoit très-bien ſitué pour pouvoir ſe défendre, y ayant un bon foſſé tout autour, mais il étoit mal pourvu d'artillerie; on n'y trouva que dixhuit canons depuis vingt-quatre juſqu'à ſix livres de balle, quarante barils de poudre, & des boulets à proportion.

Le premier de Janvier, *le Kent* & *le Tigre* jetterent l'ancre entre le Fort de *Tanna*, & une batterie qui étoit de l'autre côté, & les ennemis abandonnerent l'un & l'autre avant que les Vaiſſeaux euſſent tiré un ſeul coup. On trouva, tant dans le Fort qu'à la batterie, quarante pieces de canon, parmi leſquels il y en avoit quelques-unes de vingt-quatre livres de balle, toutes bien montées, avec de la poudre & des boulets. Le paſſage pour *Calcutte* étant ouvert, l'Amiral prit la réſolution de ne pas perdre de tems pour l'attaquer; il continua donc à remonter la Riviere, laiſſant *le Salisbury* pour empêcher l'ennemi de reprendre les places dont il s'étoit emparé. Dans la nuit on envoya devant l'Eſcadre pluſieurs Chaloupes armées, pour brû-

(*a*) Voy. la Gazette publiée par autorité, du 6 de Novembre 1756.

brûler un Vaisseau & quelques Barques, que l'on disoit remplies de matieres combustibles; cette entreprise réussit aussi heureusement que les autres, & le lendemain matin M. *Clive* descendit à terre avec ses Troupes & marcha vers *Calcutte*. La vue d'un lieu où tant de leurs compatriotes avoient si cruellement souffert, réveilla tellement le ressentiment des Anglois que les Vaisseaux & les Troupes de terre l'attaquerent avec tant de courage & une intrépidité si opiniâtre, que les Indiens ne pouvant y résister, rendirent le Fort le même jour qu'on s'en étoit approché. Les Vaisseaux souffrirent peu, il n'y eut que neuf matelots de tués, & vingt-un de blessés; la perte fut encore moindre parmi les Troupes de terre, n'y ayant pas eu un seul Officier de tué ou de blessé. On trouva dans le Fort quatre mortiers, quatrevingt-onze canons de différens calibres, & une grande quantité de toutes sortes de munitions. De cette façon la Compagnie rentra en pleine possession d'un Etablissement qui avoit coûté la vie à tant de braves gens.

Section VI. *Ce qui s'est passé dans le Bengale &c.* — *Ils reprennent Calcutte.*

Quelques jours après on prit avec aussi peu de peine *Hugly*, située plus haut sur le Gange: la perte y fut plus considérable, car on y perdit le Capitaine *Dugall Campbell*, Officier au service de la Compagnie, distingué par ses belles qualités, brave, libéral, humain; négligé dans sa jeunesse de parens qui ne connoissoient pas son mérite. & enlevé à la fleur de son âge à des amis qui le chérissoient, & qui le pleurent. L'amitié & la tendresse demandoient ce léger tribut dû à sa mémoire; la parenté interdit d'autres éloges. Les Anglois trouverent à *Hugly* vingt pieces de canon de vingt-quatre livres de balle & au-dessous, avec une grande quantité de munitions. Peu après on brûla & détruisit la ville, de même que les greniers & les magazins, ce qui mit le Nabob fort à l'étroit, & facilita les autres desseins de M. *Clive*.

Hugly *prise & ruinée.*

Cet Officier également brave & vigilant, non content de remettre la Compagnie en possession de tous ses Etablissemens, étoit résolu d'humilier l'orgueil du Nabob. Celui-ci, voyant que des Forts défendus par les Indiens étoient des digues trop foibles pour arrêter le torrent des armes de *Clive*, rassembla une armée de dix-mille chevaux, & de quinze-mille hommes de pied. Quoiqu'infiniment inférieur en nombre, M. *Clive* ne balança point à le combattre, & même à l'attaquer. Le 2 de Février, on apperçut à un mille du camp des Anglois l'armée du Nabob, qui marchoit vers la ville, ce qui obligea M. *Clive* de faire demander du renfort à l'Amiral. *Watson* chargea le Capitaine *Warwick* de se mettre à la tête d'un détachement de cinq-cens-soixante-neuf Mariniers, & de se rendre promptement au camp. Le même jour à deux heures après midi il joignit M *Clive*, qu'il trouva prêt à se mettre en marche, toutes ses Troupes étant déja sous les armes. Les Troupes du Roi & les Grenadiers formoient le front, on donna au Capitaine *Warwick* & à ses Mariniers le soin de l'artillerie, & les Cipayes faisoient l'arriere-garde. A trois heures M. *Clive* changea ses dispositions, & fortifia le front; il s'avança dans cet ordre contre le Nabob, dont la Cavalerie attaqua bientôt l'avant-garde. L'action devint générale avant que l'arriere-garde eût atteint le camp ennemi; sur quoi M. *Clive* fit pointer l'artillerie contre le gros des ennemis, avec un succès qui justifia l'ha-

M. Clive *défait le* Nabob, & *l'oblige de demander la paix.*

SECTION VI.

Ce qui s'eſt paſſé dans le Bengale &c.

l'habileté de cette manœuvre. Le Nabob fut bientôt délogé, & chaſſé devant les Anglois victorieux; on fit une grande boucherie, cependant on ne remporta pas une victoire complette: les ſuites furent néanmoins à peu près les mêmes; car le Nabob fut obligé de demander la paix, & d'accorder à la Compagnie les Articles ſuivans.

Articles du Traité.

„ I. On ne diſputera ni n'ôtera à la Compagnie Angloiſe les Droits & Privileges que le Roi lui a accordés par ſon *Firman*, & par les *Husbulhoorums* envoyés de Dehli: on reconnoîtra & l'on maintiendra les immunités dont elle a joui en conſéquence. Tous les villages, donnés à la Compagnie par le *Firman*, lui ſeront cédés, quoique les précédens *Subabs* les lui ayent refuſés; les *Zemindars* de ces villages ne ſeront ni révoqués ni déplacés ſans juſte ſujet. *Accordé.*

„ II. Tous les effets qui paſſeront & repaſſeront dans le Pays, par terre ou par eau, avec le Sceau Anglois, ſeront exempts de tous droits, péages, ou autre charge que ce ſoit, de la part des *Chokeys*, des *Gaalvals*, des *Zemindars* & autres Officiers.

„ III. Tous les Comptoirs de la Compagnie, dont le Nabob s'eſt ſaiſi, ſeront rendus. On reſtituera de même l'argent, les marchandiſes & autres effets appartenant à la Compagnie, & à ſes Employés, dont le Nabob s'eſt emparé. Il dédommagera de tout ce qui a été pillé par ſes gens, en payant une telle ſomme qu'il trouvera juſte & raiſonnable. *Accordé.*

„ IV. La Compagnie pourra faire fortifier *Calcutte* de la maniere qu'elle le jugera à-propos, ſans oppoſition. *Accordé.*

„ V. La Compagnie aura la liberté de faire frapper des *Siccas* d'or & d'argent, du même poids & de la même fineſſe que ceux de *Muxadavad*, qui auront cours dans les Provinces.

Je conſens que la Compagnie faſſe frapper des Siccas, *de l'argent & de l'or, qu'elle importera.* Signé du Nabob.

„ VI. Le Traité ſera ratifié par la ſignature, le ſceau, & par le ſerment d'en obſerver les articles, non ſeulement du Nabob, mais auſſi de ſes principaux Officiers & Miniſtres.

„ *J'ai ſigné & ſcellé ces Articles devant Dieu.* (De la propre main du Nabob.)

„ VII. L'Amiral *Charles Watſon* & le Colonel *Robert Clive*, s'engagent, au nom de la Nation & de la Compagnie Angloiſe, de vivre en bonne intelligence avec le Nabob, de mettre fin à ces troubles, & d'être ſes amis tant qu'il tiendra & obſervera ces Articles."

Telles furent les conditions que la Compagnie obtint, par les vigoureuſes meſures de ces deux braves Officiers, qui conduiſirent tout avec une harmonie & un concert, qui montroit qu'ils étoient également ambitieux de gloire, & zélés pour les intérêts & pour l'honneur de leur Patrie.

La guerre entre la France & la Grande-Bretagne venoit de s'allumer en Europe & dans l'Amérique, après que les deux Cours avoient par de longues & ennuyeuſes négociations tâché d'accommoder les différends, & de régler les prétentions de l'une & de l'autre Nation dans l'Amérique Septentrio-

Section VI.

Ce qui s'eſt paſſé dans le Bengale &c.

trionale. Le tems fixé pour une ſuſpenſion d'armes entre les deux Compagnies étoit expiré, & les flammes de la guerre commencerent à ſe répandre par-tout. Bienque les François de Bengale euſſent traité les malheureux qui étoient échappés de la cataſtrophe de *Calcutte* avec l'humanité & la compaſſion d'une Nation civiliſée & polie, on étoit perſuadé cependant ſur de bonnes raiſons, que leurs intrigues avoient fort encouragé le Nabob dans ſon entrepriſe, & qu'ils lui avoient même fourni des munitions & des canoniers, pour l'exécuter. Toutes les difficultés étant levées du côté des Indiens, l'Amiral *Watſon* & le Colonel *Clive* prirent la réſolution de tourner leurs armes contre les François, & d'attaquer le Fort de *Chandenagor*, leur principal Etabliſſement dans le Bengale. *Chandenagor* eſt fortifié régulierement, & il étoit défendu en ce tems-là par une nombreuſe Garniſon de cinq-cens Européens & de ſept-cens Indiens; il y avoit cent-quatrevingt-trois pieces de canon, parmi leſquelles il y en avoit pluſieurs de vingt-quatre livres de balle, trois mortiers, & une ſuffiſante quantité de vivres & de munitions. M. *Clive* avoit pour cette expédition ſept-cens Européens, & ſeize-cens Noirs ou Cipayes. Les Amiraux *Watſon* & *Pocock* commandoient l'Eſcadre, qui n'étoit que de trois Vaiſſeaux de ligne, & d'une Barque. *Clive* ſe rendit maître de tous les ouvrages extérieurs avant l'arrivée des Amiraux, à la réſerve d'une redoute, qui étoit entre le Fort & la Riviere, où il y avoit huit pieces de canon de vingt-quatre livres de balle, dont quatre donnoient ſur la Riviere. L'Amiral *Watſon* ayant donné ordre à la Barque de prendre les devans pour couvrir les Chaloupes qui alloient au camp, ſuivit avec le reſte de l'Eſcadre avec toute la diligence poſſible. Le 18 de Mars 1757, il jetta l'ancre à environ deux milles au-deſſous de *Chandenagor*; il trouva que les François avoient fait tout ce qui dépendoit d'eux pour lui barrer le paſſage, ayant fait enfoncer dans le Canal deux Vaiſſeaux, une Quaiche, une Ourque, & une Barque ſans mâts, à une portée de canon du Fort, & qu'ils avoient fermé la Riviere avec deux mâts munis de chaînes. Cela cauſa quelque retardement, l'Amiral ayant été obligé de couper les mâts, & de ſonder le Canal avant que d'avancer.

L'Amiral Watſon *& M.* Clive *prennent* Chandenagor *ſur les* François.

Articles de la Capitulation.

Le 24 il ſurmonta tous ces obſtacles, & le Vaiſſeau qui étoit à l'avant ayant gagné la hauteur de la redoute, la fit bientôt taire, & obligea la Garniſon de l'abandonner. L'Eſcadre commença à canonner les murailles du Fort, & on lui répondit vivement durant trois heures, tandis que M. *Clive* faiſoit ſes approches, & tiroit d'une batterie de l'autre côté. A neuf heures du ſoir l'ennemi mit le Drapeau blanc; on convint que le Fort ſe rendroit, que la Garniſon reſteroit priſonniere de guerre; que les habitans Indiens ſeroient maintenus dans leurs privileges; que les Jéſuites, le Directeur, les Conſeillers & les autres Employés de la Compagnie, ſe retireroient librement avec leurs habits, leur linge, & les ornemens d'Egliſe. Les effets & l'argent qu'on trouva dans le Fort étoient conſidérables, mais le plus grand avantage fut d'avoir enlevé aux François leur principal Etabliſſement ſur le Gange. Toutes les opérations furent bien concertées; la priſe de quatre Forts importans ne coûta que quatre jours à ces braves Officiers; toutes les for-

SECTION VI.

Ce qui s'eſt paſſé dans le Bengale &c.

ces du Nabob furent défaites le cinquieme jour. Telles furent les heureuſes ſuites de la prévoyance, de la conduite, du concert & du courage.

Avant que d'attaquer les François & de rien entreprendre contre *Chandernagor*, on avoit eu ſoin de ſe remettre en poſſeſſion de tous les poſtes qui avoient appartenu auparavant à la Compagnie, pour humilier le Nabob par quelque grand coup, & pour l'empêcher par un Traité d'agir contre les intérêts de la Compagnie. Depuis le moment qu'il l'avoit ſigné, ce Prince avoit témoigné peu de diſpoſition à tenir les Articles auxquels il avoit ſouſcrit. Il étoit à-la-vérité fort libéral en promeſſes, mais très-lent à les accomplir, & cela ſous des prétextes ſi frivoles qu'il étoit évident qu'il n'aimoit pas la Compagnie. Effectivement il n'attendoit que l'occaſion de rompre tous ſes engagemens. M. *Clive* s'en apperçut bien, mais il prit le parti de diſſimuler, juſqu'à ce qu'il eût abbaiſſé la puiſſance des François dans le Bengale, qui, toute petite qu'elle étoit, lui paroiſſoit plus redoutable que toute celle du Nabob. Lorſqu'il eut exécuté ce deſſein, conjointement avec l'Amiral *Watſon*, ils délibérerent enſemble s'ils ne devoient pas recommencer les hoſtilités contre *Sulajud Dowla*, & le forcer à exécuter le Traité. Ce parti auroit eu bien des difficultés, & ſes dangers, ſi un fort heureux incident, dont les Membres du Conſeil, & M. *Watts* en particulier, profiterent avec adreſſe, n'eût aſſuré le ſuccès.

Le Nabob *refuſe d'exécuter le Traité.*

Le Nabob différant l'exécution du Traité, les affaires du Commerce étoient ſur le même pied que ſi l'on n'avoit rien conclu. Les principaux de ſa Cour & de ſon Armée connoiſſoient ſon caractere perfide; ils étoient dans l'oppreſſion & mécontens. Il avoit fait éprouver à ſes Sujets la même hauteur & la même mauvaiſe foi, qu'il avoit fait éclatter avec tant de violence contre la Compagnie Angloiſe, & il continuoit toujours à l'inquieter.

Conſpiration de ſes Officiers contre lui.

Quelques-uns de ces premiers Officiers, voyant que l'on ne pouvoit vraiſemblablement eſpérer de paix ſolide dans le Pays tant qu'il gouverneroit, commencerent par murmurer, & enſuite projetterent de le dépoſer. *Jaffier Ali Khan* ou *Cawn*, un de ſes principaux Miniſtres, homme de poids & d'autorité dans la Province, étoit le chef de la conſpiration. Il communiqua ſon projet à M. *Watts*, qui tenoit le ſecond rang dans le Conſeil de *Calcutte*. *Watts* en informa le Conſeil par ſes Lettres du 26 & du 28 d'Avril 1757. On peſa l'affaire avec toute l'attention & toute la circonſpection poſſible, étant de la derniere conſéquence, puiſque du ſuccès qu'elle auroit dépendoit le ſort de tout le Commerce de Bengale. La conduite équivoque du Nabob, la violation des articles du Traité qu'il avoit ſolemnellement jurés, le refus de recevoir Garniſon dans *Caſſembazar*, la défenſe de laiſſer paſſer une livre de poudre ou de plomb, des avis ſûrs qu'il avoit invité M. *Buſſy*, Commandant des François à Golconde, de venir le joindre avec toutes les Troupes qu'il pourroit, tout cela enſemble prouvoit ſuffiſamment que *Sulajud Dowla* avoit deſſein de recommencer les hoſtilités auſſitôt que ſes deſſeins ſeroient à maturité. On prit donc la réſolution d'entrer dans le projet de *Jaffier Ali Cawn*, de l'appuyer vigoureuſement, & de mettre par-là les affaires de la Compagnie ſur un pied ſolide & du-

durable. Le Conſeil connonſoit la capacité de M. *Clive*, & avoit toutes ſortes de raiſons de ſe fier à la conduite d'un Officier qui avoit donné tant de preuves de ſa valeur. On lui ordonna de ſe mettre en campagne, & l'Amiral s'étant chargé de faire garder *Chandenagor* par ſes mariniers, la Garniſon de cette place renforça la petite armée de M. *Clive*. On lui donna encore un détachement de cinquante matelots avec leurs Officiers, pour ſervir de Canonniers; & l'on poſta au-deſſus de *Hugly* un Vaiſſeau de vingt pieces, pour maintenir la communication entre l'armée & la Flotte.

Section VI. *Ce qui s'eſt paſſé dans le Bengale &c.*

Le 19 de Juin, un Parti qu'on avoit détaché à ce deſſein, s'empara de *Catwa*, Fort & Ville ſitués du côté de la Riviere, qui forme l'Iſle de *Caſſembazar*. L'armée y fit halte pendant deux jours, pour attendre des nouvelles de *Jaffier Ali Cawn*; mais n'en ayant point reçu, M. *Clive* mit ſes Troupes en mouvement le 22, paſſa la Riviere, & le lendemain livra bataille au Nabob avec ſes ſeules forces. L'armée de *Sulajud Dowla* étoit de vingt-mille combattans, outre cinquante François, qui dirigoient l'artillerie, & ceux du parti des Conjurés. Mais la bonne fortune de M. *Clive* le ſuivit encore, il remporta la victoire très-promptement & avec peu de perte. Cinquante pieces de canon & tout le bagage du Nabob tomberent entre les mains des Anglois. Il y a de l'apparence cependant que la victoire auroit été diſputée davantage, ſi *Sulajud Dowla* n'eût été découragé par la trahiſon de ſes Officiers & par la lâcheté de ſes Troupes, qui furent ſaiſies d'une terreur panique, quand elles apprirent la conſpiration qu'on avoit tramée.

M. Clive *défait ſon armée.*

Après ſa défaite le Nabob ſe retira ſecrettement, comme firent auſſi *Montole*, ſon premier Miniſtre, & *Monick Chaund* un de ſes Généraux, parcequ'ils ne ſe fioient pas à la fidélité de leurs Troupes. *Jaffier Ali Cawn*, qui ſe déclara ouvertement, entra dans *Muxadavat*, Capitale de la Province, avec une armée de ſes amis & de ſes victorieux Alliés. On avoit réglé d'avance qu'*Ali Cawn*, qui étoit d'une famille diſtinguée & fort eſtimé dans la Province, ſuccéderoit à la Dignité de Nabob; le 28 de Juin M. *Clive* l'en inveſtit, en le revêtant de toutes les marques de l'autorité, & il reçut les hommages des perſonnes de tout rang en qualité de *Subah* des Provinces de Bengale, de Baher & d'Orixa. Le 30, on fit priſonnier le vieux Nabob, juſtement au moment que M. *Law*, Chef des François à Caſſembazar, alloit le joindre avec deux-cens Européens. Le 4 du mois ſuivant il fut exécuté par ordre de *Jaffier Ali Cawn* ſon ſucceſſeur, qui accorda généreuſement à ſes Alliés des recompenſes & des immunités, qui prouvoient combien il méritoit leur aſſiſtance.

Il donne à Ali Cawn *la Dignité de Nabob; & celui-ci fait mourir ſon prédéceſſeur.*

C'eſt ainſi qu'une poignée de monde fit dans l'eſpace de douze jours cette grande révolution dans les affaires de la Compagnie, & dans un des plus riches Royaumes de l'Aſie; le Commerce fut rétabli, même au-delà de ce qu'il avoit jamais été; les Anglois ſe trouverent fortifiés par un puiſſant Allié, intéreſſé à être fidele à ſes engagemens; ceux qui avoient ſouffert à *Calcutte* furent dédommagés de leurs pertes, autant que l'argent pouvoit le faire; les Soldats & les Mariniers recompenſés au-delà de toutes leurs eſpérances pour le zele & le courage qu'ils avoient témoigné, & les François entie-

Suites de cette révolution.

SECTION VI.

Ce qui s'eſt paſſé dans le Bengale &c.

tierement chaſſés du Bengale & de ſes dépendances. On pourroit mettre en queſtion, ſi toutes les grandes Puiſſances de l'Europe, engagées dans une guerre qui a déja fait couler des torrens de ſang, & coûté tant de millions, recueilliront enfin autant d'avantages ſolides, que la Compagnie Angloiſe des Indes a fait avec deux-mille hommes, dont les deux tiers étoient des Indiens, ſous la conduite de M. *Clive*, dont la poſtérité lira les exploits militaires avec étonnement, & dont l'envie, la jalouſie & la malignité des contemporains ſont forcés d'admirer les talens.

Mort de l'Amiral Watſon.

La joie de la Nation & de la Compagnie en particulier fut bien tempérée par la mort de l'Amiral *Watſon*, qui fut la victime du mauvais air d'un Pays, où il s'étoit acquis la réputation d'Officier fidele, diligent & brave, & celle d'*homme de bien* (*). A cette perte très-réelle ſe joignit celle de *Vizagapatam*, que les François aſſiégerent & prirent; la Garniſon compoſée de cent-trente Européens & de deux-cens Cipayes, fut faite priſonniere; le Gouverneur n'avoit pas laiſſé de ſe défendre en fidele Serviteur de la Compagnie, mais qui n'entendoit point la guerre.

Traité avec le Nabob.

Voici la Traduction du Traité fait avec *Jaffier Ali Cawn Bahader*, écrit & ſigné de ſa propre main.

„ Devant Dieu & devant ſon Prophete. Je jure d'obſerver les articles de „ ce Traité, conclu avec l'Amiral *Watſon*, le Colonel *Clive*, le Gouverneur „ *Drake*, M. *Watts* & le Conſeil Anglois de *Calcutte*.

(Signé)

MEER MAHMUD JAFFIER CAWN BAHADER.

L'Eſclave d'

ALLAM GEER MOGOL.

„ 1. Je conſens & ſouſcris à la Convention & au Traité fait avec le Nabob *Sulajud Dowla*.

„ 2. Les Ennemis des Anglois, tant Européens qu'autres, ſont auſſi les „ miens.

„ 3. On remettra aux Anglois tous les Effets & les Comptoirs des Fran„ çois qui ſont dans les Provinces de Bengale, de Baher & d'Orixa; & „ on ne permettra jamais aux François d'avoir aucun Etabliſſement, quel „ qu'il ſoit, dans ces Provinces.

„ 4. Je donnerai une *Couroure* de Roupies, pour indemniſer la Compa„ gnie des pertes qu'elle a faites à *Calcutte*, & des dépenſes qu'elle a été „ obligée de faire pour ſe remettre en poſſeſſion de ſes Etabliſſemens.

„ 5. Je donnerai cinquante *Laks* de roupies pour indemniſer les habitans „ Anglois qui ont ſouffert à la priſe de *Calcutte*.

„ 6. Je

(*) Le Vice-Amiral *Watſon* fut enterré le 17 d'Août, ſon corps fut accompagné de tous ſes Officiers, qui le pleurerent comme un pere, & de tous les habitans du lieu, qui lui ont élevé un aſſez beau monument.

„ 6. Je donnerai vingt *Laks* de roupies pour indemniſer les *Jentoos*, les „ *Maures* &c. de ce qu'ils ont perdu.

„ 7. Je donnerai ſept *Laks* de roupies aux *Arméniens* de *Calcutte*, qui „ ont ſouffert par la priſe de cette place. L'Amiral, le Colonel & le Con- „ ſeil feront le partage de ces ſommes (*).

„ 8. Je céderai à la Compagnie les terres qui ſont autour de *Calcutte*, en- „ deçà du foſſé de Maharatte, qui ſont à-préſent poſſédées par les autres „ *Zemindans*, & celles qui ſont ſix-cens verges au-delà à la ronde.

„ 9. La Compagnie jouira des terres qui ſont au Midi de *Calcutte* juſ- „ qu'à *Culpée*, & elles ſeront ſous ſes ordres & ſous ſon Gouvernement: „ les Anglois payeront au Tréſor du Roi les redevances de chaque diſ- „ trict qui s'y trouve.

„ 10. Toutes les fois que je demanderai les Troupes Angloiſes pour mon „ ſervice, leur paye & les autres dépenſes néceſſaires ſeront à ma charge.

„ 11. Je ne bâtirai point de nouveaux Forts proche de la Riviere, depuis „ *Hugly* juſqu'au bas.

„ 12. J'exécuterai les Articles énoncés ici, auſſitôt que je ſerai établi *Su-* „ *bah* des trois Provinces.

„ Daté du 15 de la Lune de *Ramazan*, la quatrieme année du préſent Regne (*a*).

Section VI. *Ce qui s'eſt paſſé dans le* Bengale &c.

Il paroît par le dernier article que ce Traité fut ſigné & ſcellé avant que M. *Clive* ſe mît en mouvement avec ſes Troupes, & avant que le Conſeil fît aucune démarche pour favoriſer le deſſein d'*Ali Cawn* de dépoſer le Nabob. Outre les ſommes ſtipulées par le Traité, le nouveau Nabob fit préſent à l'Armée & à la Flotte de cinquante *Laks* de roupies, ce qui joint au pillage du camp de Nabob, mit le moindre Soldat & le moindre Matelot à ſon aiſe. Pour ce qui eſt de la perte du Fort *Saint-David* en dernier lieu, & du combat entre l'Eſcadre de l'Amiral *Pocock* & la Flotte Francoiſe, les Relations que l'on en a ſont trop imparfaites pour mériter place dans l'Hiſtoire.

On a vu ainſi l'établiſſement & l'origine de la Compagnie & du Commerce des Indes Orientales ſous la Reine *Elizabeth*, ſes progrès en conſéquence des réglemens faits, & des privileges accordés par les Succeſſeurs; les viciſſitudes auxquelles ſes affaires ont été expoſées, tant par les efforts de ſes ennemis, Indiens, Portugais, Hollandois & Portugais, que par la négligence, l'avarice, l'orgueil & la mauvaiſe conduite de ſes Gouverneurs & de ſes Employés aux Indes, & plus encore par les artifices des Miniſtres, qui lui ont arraché de prodigieuſes ſommes pour des privileges, qui étoient toujours pré-

(*a*) Gazette du 14 Février 1758.

(*) Un *Couroure* fait cent *Laks*, & chaque *Lak* fait douze-mille-cinq-cens Livres ſterling, deſorte que toutes ces ſommes enſemble montent à deux millions, deux-cens-deux-mille-cinq-cens Livres ſterling, auxquels il faut ajouter encore ſix-cens-vingt-cinq-mille Livres ſterling, donnés à l'Armée & à la Flotte. Rem. du Trad.

SECTION VI. *Ce qui s'eſt paſſé dans le Bengale &c.*

précaires. On a vu auſſi l'état floriſſant où elle a été depuis le tems que ſon importance, & les ſervices qu'elle a rendus au Gouvernement, engagerent tout le Corps du Parlement à la prendre ſous ſa protection. Enfin on a vu le détail de ſes pertes, dûes principalement à ſon indolence & à ſon œconomie, auſſi bien qu'à la lenteur des meſures des Directeurs.

Après la reſtitution de Madras, à la Paix générale d'*Aix-la-Chapelle*, ſes affaires ont été très-floriſſantes juſqu'à la malheureuſe affaire de Bengale, dont nous venons de rapporter les circonſtances. Nous tenons de bon lieu, qu'après que l'Amiral *Watſon* & M. *Clive* eurent ruiné *Angria*, & avant la perte de *Calcutte*, la Compagnie donnoit dix pour cent de ſon Capital; & l'on n'a pas de raiſon de penſer que ſes profits ſoient diminués depuis, ſi l'on fait attention aux glorieux ſuccès qu'ont eues conſtamment les armes du brave & heureux *Clive*. Nous n'avons pas deſſein de rapporter quelle influence les dernieres pertes aux Indes ont eu ſur les Actions de la Compagnie. Dans la guerre qui finit par la Paix d'*Aix-la-Chapelle*, la Compagnie fut amplement dédommagée de la perte de Madras par la ruine de la Marine de France, & par l'entiere interruption du Commerce de la Compagnie Françoiſe aux Indes, pendant les trois dernieres années de la guerre. Si les ennemis réuſſirent dans leur entrepriſe contre notre principal Etabliſſement, & dans la défenſe du leur, leur Commerce n'y gagna gueres. Le profit de la priſe de Madras entra dans la bourſe d'un ſeul; & tout l'avantage qui leur revint de la défenſe de Pondichery ſe réduiſit à la conſervation d'une ville, qui en ce tems-là n'étoit d'aucune utilité pour le Commerce. En un mot nous ne croyons pas que pendant la derniere guerre, & depuis que M. *Barnet* prit les Vaiſſeaux de la Chine dans le Détroit de Banca, il ſoit revenu en Europe, ou parti pour les Indes plus de trois ou quatre Vaiſſeaux François pour le Commerce. Quelque apparente ſupériorité que les Francois paruſſent avoir ſur la Côte de Coromandel, il eſt évident par les Actions de la Compagnie de France que ſes fonds étoient fort diminués, & que ſon Commerce tendoit à ſa fin: une année de guerre de plus l'auroit vraiſemblablement réduite à faire banqueroute; & réellement elle n'a fait gueres moins; parceque le défaut de remiſes & de ſecours d'Europe a ruiné entierement ſon crédit aux Indes. Toutes ces circonſtances ont été comme autant de nouvelles acquiſitions pour la Compagnie Angloiſe, qui pendant tout le cours de la guerre a continué d'envoyer des Flottes, comme à l'ordinaire. Le Commerce étoit par-tout ouvert pour les Anglois, nulle concurrence, nulle anticipation, qui les obligeât d'acheter cher. En un mot il n'eſt pas douteux qu'elle n'eût plus fleuri ſous la protection des Eſcadres du Roi pendant la guerre que durant la paix, & qu'elle n'eût fait des dividends de ſes gains, qui auroient étonné tous les Marchands de l'Europe.

Après avoir conduit l'Hiſtoire de la Compagnie Angloiſe depuis ſon origine juſqu'à notre tems, d'une maniere plus ſuivie & plus circonſtanciée qu'on ne l'a jamais fait, nous allons faire connoître les poſſeſſions & les établiſſemens de cet opulent Corps. En même tems nous eſpérons que ſi le Lecteur a trouvé quelque partie de cette narration ennuyeuſe, il en rejette-

ra la faute sur le desir que nous avons eu de ne rien omettre. Si plusieurs des faits sont languissans, ils sont nécessaires, quoique peu susceptibles des embellissemens historiques. L'Histoire du Commerce demande de petits détails, & le récit de plusieurs événemens civils, qui paroîtroient superflus dans l'Histoire générale d'une Nation. Dans le cas présent la Compagnie des Indes fait un Corps séparé, & à quelques égards distinct de la Nation, mais dont cependant la prospérité ou les disgraces sont étroitement liées avec le Bien public. Il n'est donc gueres possible de la placer dans un point de vue bien frappant, & d'en rendre l'Histoire fort agréable; nous croirons avoir rempli suffisamment nos engagemens, & mérité l'approbation de ceux qui lisent pour s'instruire plutôt que pour s'amuser, si nous l'avons rendue utile.

Section VI. *Ce qui s'est passé dans le* Bengale &c.

SECTION VII.

Description de tous les Etablissemens de la Compagnie, *la nature du Commerce qui s'y fait, & les marchandises qu'on y importe & que l'on en exporte: les appointemens des Gouverneurs & des autres Employés; les mœurs, les coutumes & la religion des Naturels; les monnoyes, les poids & mesures dont se sert la* Compagnie, *ou les droits qu'elle paye, avec plusieurs autres particularités.*

Section VII. *Description des Etablissemens de la Compagnie &c.*

LE premier en ordre des Etablissemens de la Compagnie est à *Mocha*, vil le située à l'entrée de la Mer Rouge, au treizieme degré, onze minutes de Latitude Septentrionale. Cette Place, qui n'étoit qu'un village de Pêcheurs peu connu, est devenue en moins de deux siecles une ville florissante, & le centre du Commerce de toutes les Indes à la Mer Rouge. Le Commerce y fut transporté d'*Aden*, en conséquence de la prophétie d'un Sheyk, fort respecté du Peuple. On rapporte que cet homme prédit, que cette ville deviendroit en peu de tems un lieu de grand commerce, nonobstant les desavantages de sa situation. Quoi qu'il en soit, il est certain que le Commerce y fleurit. *Mocha* est proche de la mer, dans une grande plaine aride & sablonneuse, où l'on ne trouve point de bonne eau jusqu'à vingt milles de la ville. Celle que l'on boit, vient de *Mosa*, & coûte autant que la petite biere en Angleterre. On croit que l'eau qui est plus proche de la ville, engendre le ver que les Naturalistes appellent *Dracunculus*. Il s'engendre généralement dans les parties charnues & musculeuses du corps, & il se manifeste ordinairement aux cuisses & aux jambes, avec une grande inflammation, & une douleur aigue. Les Naturels s'en guérissent, en le tirant doucement avec de petites pincettes dès qu'il paroît sur la superficie de la peau, & on tire la longueur d'un pouce en vingt-quatre heures; on le roule sur un tuyau de plume de poule, ou sur quelque chose de semblable: il faut le tirer avec beaucoup de précaution, parcequ'il y a du danger à en laisser la moindre partie dans la playe. Cet animal est extrêmement vif, & ressemble fort à une corde fine de violon; il a environ deux pieds & demi de long. Nous en avons vu il n'y a pas longtems un chez un célebre Naturaliste de notre Pays, qui est

Description de Mocha.

SECTION VII.

Description des Etabliſſemens de la Compagnie &c.

parfaitement conforme à la deſcription du Capitaine *Hamilton*, & à celle du fameux *Linnæus*.

La ville de *Mocha* eſt grande, mais mal fortifiée. Les édifices ſont élevés & aſſez réguliers, ayant une belle vue du côté de la Mecque. Les minarets de pluſieurs Moſquées ſe perdent dans les nues, & on les découvre à une grande diſtance; les marchés ſont bien pourvus de bœuf, de mouton, d'agneau, de chevreau, de chair de chameau & de gazelle, de poules ordinaires, de poules de Guinée, de perdrix & de pigeons. La mer fournit auſſi abondance de poiſſon, mais il n'eſt pas de bon goût; ce que quelques-uns attribuent à l'extréme ſalure de l'eau, & à la nature des alimens dont les poiſſons ſe nourriſſent. On y trouve quantité de fruits, tels que des raiſins, des pêches, des abricots, des coins & des pavies, quoiqu'il n'y ait dans les environs proche de la ville ni arbre, ni buiſſon, à la réſerve de quelques palmiers. Souvent il ſe paſſe deux ou trois ans ſans qu'il pleuve, & l'on a tout au plus une ondée ou deux par an. Il eſt vrai que dans les montagnes à vingt lieues de *Mocha*, la terre eſt humectée tous les matins par une jolie ondée, ce qui rend les vallées fertiles en bled & en fruits du Pays.

La Religion du Pays & de la Ville eſt la Mahométane, & les habitans ſont rigidement ſuperſtitieux, quoique leur pratique ne s'accorde gueres avec aucune Religion; car l'hypocriſie ſemble être ce qui diſtingue particuliérement un Arabe de *Mocha*. Ils tiennent rarement leurs promeſſes, quoiqu'en les faiſant ils atteſtent Dieu de la façon la plus ſolemnelle; & le Juge fait gravement un diſcours contre la corruption, dans le même moment qu'il tend la main pour prendre un préſent. Le vol & la piraterie ſont des vices qui y ſont à la mode, comme la fornication, l'adultere & l'yvrognerie le ſont dans certaines villes d'Europe; & cependant, à en juger par l'air grave des gens, on diroit qu'ils ont tous l'intégrité d'un *Caton*.

Les Compagnies Angloiſe & Hollandoiſe y ont d'aſſez belles maiſons, mais ſans cet air de grandeur qu'elles ſoutiennent dans quelques autres de leurs Etabliſſemens. Les Anglois y ſont fort careſſés, & font un prodigieux commerce en caffé, myrrhe, aloé, ſtorax liquide, arſenic blanc & jaune, gomme d'Arabie, momies, baume de Galaad & autres drogues. Le ſeul inconvénient qu'il y a, c'eſt qu'ils ſont expoſés aux avanies & aux vexations des Princes Arabes; car les droits pour le Roi ſont médiocres, étant fixés à trois pour cent pour les Européens.

Quant aux Monnoyes de *Mocha*, celle qui a le plus de cours eſt le *Camaſſie*, dont la valeur hauſſe & baiſſe au gré des Banquiers: on en donne depuis cinquante juſqu'à quatrevingt pour un écu courant, qui n'eſt qu'une eſpece imaginaire, & que l'on compte toujours ſur le pied de vingt-un & demi pour cent plus bas que l'écu d'Eſpagne. Le nombre des poids eſt infini ſuivant les choſes qu'il s'agit de peſer. Ils ont le poids de *Banian*, le *Magict*, l'*Ambregris*, l'*Agale*, le Poids d'or & d'argent &c. (*a*).

Description de Gombron.

Gombron, ou, comme les gens du Pays l'appellent, *Bander Abaſſi*, ou le Port de mer d'*Abaſſi*, eſt le ſecond Etabliſſement de la Compagnie. Cette ville, qui

(*a*) *Hamilton* Vol. I. p. 143.

qui eſt au vingt-ſeptieme degré, quarante minutes de Latitude Septentrionale, eſt redevable de ſes richeſſes & de ſa grandeur à la deſtruction d'Ormus, & à la chûte de l'Empire des Portugais dans les Indes Orientales. Elle paſſe aujourd'hui à juſte titre pour une des villes les plus marchandes de tout l'Orient. C'eſt *Shah Abbas* qui l'a fait bâtir, & il y en a qui croient que c'eſt de lui qu'elle a pris le nom de *Bander Abaſſi*, ce qui ſignifie *la Cour d'Abbas*. Nous laiſſons au Lecteur à décider laquelle des étymologies eſt la plus naturelle. Elle eſt ſituée ſur une Baye, à quatre lieues environ au Nord de la pointe orientale de l'Iſle de *Kiſmish*, & à trois lieues de la fameuſe Iſle d'*Ormus*. On dit que c'étoit autrefois un village de Pêcheurs, peu conſidérable avant que *Shah Abbas* y eût fait bâtir (*). Les Anglois commencerent à s'y établir vers l'an 1613, *Shah Abbas* leur ayant accordé, en conſidération des ſervices qu'ils lui avoient rendu contre les Portugais, la moitié des Douanes du Port. Cette conceſſion fut confirmée par un *Firman*, & on s'y tint exactement juſqu'à ce que les Anglois négligerent de remplir leur engagement, ſur quoi ce droit fut réduit à mille tomans par an, c'eſt-à-dire à trois-mille, trois-cens, trente-trois Livres ſterling, qui ont été auſſi fort mal payées, & peut-être la Compagnie ne retire-t-elle aucun profit des Douanes. La ſituation eſt mauvaiſe, on y manque preſque de tout ce qui peut contribuer à l'agrément & même aux néceſſités de la vie. La ville eſt grande, & entourée d'une muraille du côté de terre, mais elle tombe en ruine en divers endroits, parce qu'on néglige de l'entretenir. Du côté de la mer il y a trois petits Forts, qui ont chacun cinq canons; une plate-forme, ſur laquelle il y en a huit; & un château, où il y a trente-cinq gros canons, pour défendre la ville & la rade contre les attaques d'un ennemi par mer. La plupart des maiſons ſont en mauvais état, les unes à moitié détruites, les autres ſont comme un monceau de ruines, enſorte qu'un étranger croiroit que la ville a été ſaccagée & pillée par des Barbares: on n'y apperçoit extérieurement aucun veſtige des richeſſes qui s'y trouvent. Les Bazars & les boutiques ſont généralement occupées par les Banians, dont les maiſons ſont en bon ordre. Quand on demande aux Banians, pourquoi les Perſans ſont ſi négligens à réparer des édifices que leurs ancêtres ont élevés à ſi grands fraix, ils répondent, *que c'eſt par vanité, pour en bâtir eux-mêmes de nouveaux.* Les murailles des meilleures maiſons ſont de pierre, mais on bâtit communément de terre & de limon. Pluſieurs ont au haut une machine pour rafraîchir l'air dans toute la maiſon, qui eſt une eſpece de ventilateur, elle eſt de bois & en forme de cone. On les appelle cheminées à vent, elles ſervent non ſeulement d'ornement aux maiſons, mais à la commodité & à la ſanté dans la ſaiſon des grandes chaleurs.

Les plus mauvais mois ſont Avril & Mai vers la fin de l'équinoxe du Printems, & Septembre & Octobre dans l'Automne. On y eſt bien pourvu de

Section VII. *Deſcription des Etabliſſemens de la Compagnie &c.*

(*) Le Capitaine *Hamilton* dit que les Portugais lui ont donné le nom de *Combron* ou *Comerong*, par dériſion, à cauſe de la quantité de chevrettes que l'on prend ſur la côte. Ils appellent ce petit poiſſon *Comerong* (1).

(1) *Hamilton* Vol. I. p. 143.

SECTION VII. *Description des Etabliſſemens de la Compagnie &c.*

de poiſſon & de mouton. Le riz vient des Indes, & le bled y eſt ſi abondant, que les pauvres gens vivent principalement de pain & de dates. Le pilau eſt un mets des perſonnes riches. Ce quartier de la Perſe abonde en fruits délicieux, on y a quantité d'abricots, de pêches, de grenades, de poires, de mangos, de raiſins, de guaves, de coins, & de melons d'eau, & tous ces fruits ſont excellens. Les abricots ſont pourtant petits, & dangereux quand on en mange trop, ce qui fait que les Perſans les appellent *la mort aux Francs*, parcequ'il en coûte ſouvent la vie aux Européens pour n'avoir pas connu le danger.

Mais le fruit le plus particulier à ce Pays & à l'Arabie, c'eſt la date. L'arbre qui le porte croît à peu près comme le Cocotier, il a ſeulement les branches plus courtes. Le fruit pend à de petits rejettons, au haut de l'arbre au-deſſous des branches: il paſſe pour délicieux & pour fort ſain quand il eſt mûr. On le juge bon à être mangé, quand il commence à devenir tendre ſur l'arbre: mais les dates que l'on a deſſein de vendre ſe cueillent plutôt, & on les met toutes humides en monceaux, enſuite on en fait des bales du poids de cent livres, car leur jus qui ſe candiſe ſert à les conſerver.

Ces commodités ſont plus que contrebalancées par la rareté de l'eau douce, que les habitans tirent d'*Aſſeen* (*a*) (*), village qui en eſt à ſept milles; car il n'y a pas une fontaine ni un ſeul puits dans la ville. Les Gens de diſtinction ont toujours un chameau, qui ne ſert qu'à apporter de l'eau fraîche & bonne. Le Capitaine *Hamilton* prétend qu'une des choſes qui contribue à rendre l'air de Gombron mal-ſain, c'eſt qu'il y a une haute montagne au Nord, qui réfléchit les rayons du Soleil de maniere que l'air en eſt tout embraſé, deſorte que pendant deux ou trois mois de l'année le ſéjour de cette ville eſt inſupportable. Auſſi les gens riches ſe retirent-ils dans les montagnes, pour paſſer les chaleurs de Juin, Juillet & Août. La mer même ſe reſſent de l'ardeur de l'air, de maniere qu'elle donne une odeur auſſi deſagréable que celle de cadavres pourris, qui eſt encore augmentée par la quantité de coquillages que les vagues jettent ſur le rivage; deſorte que les exhalaiſons puantes noirciſſent l'or & l'argent, & ſont encore moins ſupportables que celles de l'eau d'un égoût de vaiſſeau.

A environ dix milles d'*Aſſeen*, il y a au pied de la montagne dont on a parlé, un lieu nommé *Minoa*, où l'on trouve des bains froids & chauds, qui guériſſent toutes les maladies ſcrophuleuſes, les rhumatiſmes & d'autres maux. On n'en boit point, parcequ'elles ſont un violent émétique, priſes même en petite quantité. Les Anglois ont à *Aſſeen* une maiſon de plaiſance & des jardins, où ils ſe retirent quelquefois. Ils y ont planté un bon nombre d'orangers de Seville, qui quoiqu'étrangers au Pays, y viennent parfaitement. Ces arbres, dont ils ont des boſquets entiers, ſont toujours verds,

(*a*) *Lockyer*, Ch. 8. *Hamilton* Vol. I. C. 9.

(*) Le Capitaine *Hamilton* dit que ce lieu eſt à quinze milles de *Gombron*, mais M. *Lockyer* dit qu'il n'en eſt qu'à ſept milles, & les meilleurs Géographes ſont d'accord avec lui. [*Chardin*, qui a été ſur les lieux, appelle ce village *Iſſin*, & dit qu'il eſt à trois lieues de Gombron, ce qui approche auſſi plus de la diſtance marquée par *Lockyer*. *Voy. en Perſe* T. IX. p. m. 237. REM. DU TRAD.]

verds, & chargés en tout tems de fleurs, de fruits mûrs & verds. Ils ont aussi des étangs d'eau douce fort belle, en un mot tout ce qui peut contribuer à modérer la chaleur du climat, & rendre la vie commode & agréable.

SECTION VII. *Description des Etablissement de la Compagnie &c.*

Pour en revenir à la ville de *Gombron*, elle est extrêmement peuplée, à cause du prodigieux commerce que les Anglois & les Hollandois y font, aussi bien que les gens du Pays. Les François y avoient autrefois un Comptoir, mais une révolution arrivée dans les affaires de leur Compagnie les obligea de rappeller leurs Employés. Le Comptoir ou la Loge des Anglois est proche de la mer, à quelque distance de celle des Hollandois; c'est un beau bâtiment neuf, fort commode. Les plus grands profits de la Compagnie consistent dans le fret de ses Vaisseaux: comme les naturels n'ont pas un seul bon Vaisseau à eux, & qu'ils n'entendent rien à la navigation, ils chargent leurs marchandises pour Surate & pour les autres lieux des Indes sur les Vaisseaux Anglois & Hollandois, à un prix exorbitant. Les marchandises qu'on tire de Gombron sont des vins de différentes sortes, des raisins, des amandes, des prunelles, des dates, des pistaches, du gingembre, des soies, des tapis, des cuirs, plusieurs sortes de gommes, & de drogues pour la Médecine. La plupart viennent par Caravanes de Caramanie. La Compagnie Angloise a un petit Comptoir dans cette Province, principalement pour la laine dont se servent les Chapeliers. Il n'y a pas longtems que la Compagnie avoit formé le projet de transporter quelques chevres de ce pays à l'Isle de Ste. Helene, mais nous ignorons si cela a réussi. La toison de ces animaux est épaisse, longue, d'une couleur rougeâtre, & douce comme de la soie.

Quoique les Anglois ne payent point de droits, le *Shabander* tient pourtant un Officier à leur Loge, qui examine tout ce que l'on débarque & délivre aux Marchands; ils lui font ordinairement un présent, pour n'être pas exposés aux embarras qu'il pourroit leur causer. Tous les praticuliers qui négocient avec la permission de la Compagnie jouissent des mêmes privileges, en payant deux pour cent à la Compagnie, un à l'Agent, & un au Courtier.

Quand il arrive un Vaisseau, le *Shabander* envoye sa chaloupe à bord, pour s'informer d'où il vient, en quoi consiste sa cargaison, & à qui il appartient. Si l'on vouloit avoir recours à sa protection, pour donner atteinte aux privileges de la Compagnie, il ne manqueroit pas d'extorquer huit pour cent de toute la cargaison, comme il a paru par sa conduite envers les *Interlopes* pendant les démêlés des deux Compagnies (*). Delà vient que la plupart des Mar-

(*) Dans l'Etat du Commerce des Indes de M. *Lockyer*, on trouve l'exposé que nous allons donner des privileges de la Compagnie. Cet Auteur écrivoit en 1711, & depuis ce tems-là il ne s'y est point fait de changement important. Cet exposé est tiré d'un ordre de l'Agent & du Conseil.

„ Le Chevalier *Nicolas Waite*, Général des Indes &c. & le Conseil de Bombay, nous „ ayant établis Agent & Conseillers, pour diriger en Perse les affaires de l'honorable Com- „ pagnie des Indes Orientales, en vertu du pouvoir qui nous a été donné, & au nom & „ en l'autorité de nos respectables Maîtres, dont nous sommes les représentans, statuons „ & ordonnons que les Réglemens suivans seront observés par tous les Sujets de la Grande- „ Bretagne, trafiquans sous les privileges de la Compagnie des Indes, & jouissant de l'avan- „ tage & de la protection de sa Maison dans cette ville de Gombron, jusqu'à ce qu'ils

„ soient

SECTION VII. *Description des Etabliſſemens de la Compagnie &c.*

Marchands aiment mieux trafiquer ſous la protection de la Compagnie, nonobſtant quelques inconvéniens qu'il y a pour eux. Il y a ſi longtems que les Em-

„ ſoient changés, ou qu'il en ſoit diſpoſé autrement par la très-honorable Compagnie, ou „ par ſon Général & ſon Conſeil à Bombaye.

„ I. Si quelqu'un au ſervice de la Compagnie porte chez lui des marchandiſes, ou en „ quelque lieu appartenant aux Arméniens, ou à d'autres gens du Pays, ou à des étran- „ gers, pour frauder ſous leur nom les Douanes du Roi de Perſe, il ſera caſſé d'abord & „ envoyé à Bombay, n'y ayant rien qui ſoit d'une plus dangereuſe conſéquence, & plus „ propre à faire perdre à la Compagnie ſes privileges, dont elle a joui depuis tant d'an- „ nées, & qui lui ont tant coûté à obtenir. Si les Capitaines des Vaiſſeaux de la Compa- „ gnie, ou de Vaiſſeaux particuliers, trafiquant ici, ou ſi d'autres perſonnes par leur per- „ miſſion ou par connivence, portent des marchandiſes ailleurs qu'à la Douane, nous dé- „ clarons que nous proteſterons contre eux de tous les dommages que la Compagnie en „ pourra recevoir; & nous repréſenterons toutes les entrepriſes de cette nature au Général „ & au Conſeil de Bombay avec toute la force qu'il nous ſera poſſible, & que le deman- „ dent les fatales ſuites d'actions auſſi ruineuſes.

„ II. Comme les droits que la Compagnie exige ici n'excedent pas la cinquieme partie „ de ce que l'on paye au *Shahander*, nous demandons que les Vaiſſeaux particuliers An- „ glois qui viennent trafiquer en Perſe, déchargent leurs marchandiſes dans la Maiſon de „ la Compagnie à Gombron, & en aucun autre lieu de Perſe, où ils doivent néceſſaire- „ ment payer des droits; parceque ce mauvais exemple expoſeroit la Compagnie au mê- „ me inconvénient. En pareil cas, ils ne peuvent être regardés par le Général de Bom- „ bay, les Gouverneurs des Forts, le Préſident des Indes, & par nous ici, que comme „ des ennemis déclarés du Commerce de la Grande-Bretagne; & la Compagnie procédera „ contre eux avec toute la rigueur que ſa Chartre lui permettra, & ſelon toute l'étendue „ de l'Acte qui lui aſſure le Commerce excluſif des Indes. Si des marchandiſes apparte- „ nant à des Anglois ne ſont pas portées en premiere inſtance à la Factorie, nous nous „ en ſaiſirons & les envoyerons à Bombay, pour y être confiſquées comme étant de „ contrebande.

„ III. Les droits du Conſulat, que les Agens ont pris juſqu'ici des effets de parti- „ culiers, apportés à la Factorie, étant de deux pour cent, nous les continuons, de même „ que l'un pour cent qu'ils donnent à l'Agent, des marchandiſes qui ne lui ont pas été „ conſignées. Il ſera le premier dans la vente de toutes les Cargaiſons, s'il eſt ſur les „ lieux, & en ſon abſence le Chef de Gombron. Ces trois pour cent ne ſont que le cin- „ quieme des quinze pour cent, que les marchandiſes payent ordinairement à la Douane, „ avant que d'être expédiées, à cauſe des grands préſens qu'il faut faire aux Officiers.

„ IV. Si quelqu'un charge des marchandiſes ſur un des Vaiſſeaux de la Compagnie, „ ſans en avertir auparavant l'Agent, ou en ſon abſence le Chef, ces marchandiſes paye- „ ront, ſuivant la Chartre de la Compagnie, quarante Livres ſterling de fret par tonneau; „ outre les autres peines que le Général & le Conſeil de Bombay jugeront à-propos d'im- „ poſer. Nous avons jugé devoir informer le Public de tout ce que deſſus, afin que per- „ ſonne n'en puiſſe prétendre cauſe d'ignorance.

„ Donné à *Gombron* &c.

Signé

J. Locke.
Will. Lee.
J. Rawlins
&
Ed. Dennis (1)".

Ce Privilege de prendre du fret & des droits des Marchands particuliers, produit annuellement à la Compagnie un fort gros revenu.

(1) *Lockyer*, p. 214.

Employés de la Compagnie ſe ſont emparés de tout le commerce particulier qui ſe fait, ſoit par les Vaiſſeaux Européens, ſoit par ceux du Pays, qu'ils regardent cela aujourd'hui comme un droit, & qu'ils en diſpoſent comme il leur plait. L'Agent d'Iſpahan eſt intéreſſé pour un tiers, le Chef de Gombron pour un ſecond tiers, & les autres Facteurs de Perſe pour le troiſieme tiers, dans toutes les affaires. Auſſi n'y a-t-il preſque aucun Anglois du lieu, qui veuille donner une eſtimation exacte de la valeur de ſes marchandiſes contre ſon intérêt. Cependant, pour que l'on paroiſſe agir au profit de l'Etranger, le *Chittera* ou le Courtier avertit les Marchands Arméniens & Banians des marchandiſes que l'on vendra, & leur marque le tems qu'ils doivent ſe trouver à la Factorie. Le Chef préſide à la vente; ils diminuent le prix, ou laiſſent les marchandiſes, quoiqu'ils puiſſent s'en défaire, & qu'ils les vendent ſouvent dès le lendemain à trente pour cent de profit. C'eſt par cette colluſion que le pauvre Marchand eſt duppé, & que tout le gain entre dans la bourſe du Préſident Anglois, des Agens, des Courtiers, & des Marchands Arméniens & Banians. Un autre grand deſavantage pour les Marchands particuliers, c'eſt le gain que le Courtier fait ordinairement ſur l'argent. Si le payement ſe fait en *Abaſſis*, il comptera quelquefois dix pour cent pour la différence du change. Il lui revient toujours quelque choſe, mais il eſt bien rare qu'un honnête Courtier n'ait deux pour cent au-delà du prix courant. Il eſt bien vrai que cela ne ſe fait point par l'autorité de la Compagnie, & qu'elle n'y entre point; c'eſt une taxe que l'avarice, la pauvreté & l'inſolence de quelques Chefs levent ſur l'honnête & induſtrieux Négociant.

Section VII. *Deſcription des Etabliſſemens de la Compagnie &c.*

Juſqu'à ces derniers tems, c'étoit la Compagnie de Turquie qui fourniſſoit de draps d'Angleterre les Provinces Septentrionales de Perſe, & la plupart des Pays de la domination du Grand-Seigneur. Depuis, la Compagnie des Indes Orientales ayant fait attention à cette branche de Commerce, a envoyé de grandes quantités de draps par le Cap de Bonne-Eſpérance à Gombron, & delà par les Caravanes dans l'intérieur du Pays. Il y a quelques années qu'elle étoit fort ſoigneuſe de l'exportation de ces manufactures; ſi elle continue, l'avantage ſera général, & appaiſera en grande partie les plaintes que nous entendons tous les jours contre ce Monopole.

Tout ſe vend & s'achette à Gombron par *Chaez*, & la Compagnie tient ſes Comptes en cette monnoye imaginaire, car on en trouve rarement une ſeule piece; le *Chaez* vaut quatre ſols. Les payemens ſe font en *Coz*, *Mamoudis* &c. qui ſont les monnoyes courantes du Pays; mais les chevaux, les chameaux, les maiſons &c. ſe vendent ou s'achettent ordinairement par *Tomans*, qui valent deux-cens *Chaez*, ou cinquante *Abaſſis*. C'eſt par *Tomans* que l'on évalue auſſi les biens & les richeſſes de quelqu'un: on dit cet homme eſt riche de tant de *Tomans*, comme on dit en Angleterre de tant de Livres ſterling. Leurs grands poids ſont les *Mans*, qui varient ſelon la nature des choſes qu'on peſe. Le ſucre, le cuivre & toutes ſortes de drogues ſe vendent par *Man de Tauris*, qui à la Douane & à la Factorie eſt compté ſur le pied de ſix Livres trois-quarts, de ſeize-onces à la Livre; mais au Bazar le *Man de Tauris* n'eſt que ſix Livres & un quart. Les vivres, les fruits & les légumes ſe vendent par *Mans Copara*, qui ſont ſept Livres & trois-quarts

SECTION VII. *Description des Etablissemens de la Compagnie &c.*

à la Factorie, & depuis sept & un quart jusqu'à sept & demi au Bazar. Les marchandises fines, comme l'or, l'argent, le camphre d'Achen, le bézoar, le corail, l'ambre, les cloux de géroffle, l'huile de canelle, les étoffes de soie peintes de la Chine, ou les satins de couleur, se vendent par *Miscals*, dont six font une once de seize à la Livre. Le *Miscal* pese juste deux dwts. 23 gr. 24 d. du poids de douze onces à la Livre. Le *Man Shaw* fait deux *Mans de Tauris*, & l'on s'en sert à Ispahan (*). Pour finir ce qui regarde *Gombron*, nous ajouterons qu'une grande partie des gains de la Compagnie vient du fret des Passagers & de leurs effets. Il part rarement un Vaisseau de Gombron qui ne soit rempli de Passagers, chargés de marchandises; avec cela il y a souvent à bord une grande quantité de perles & d'autres richesses, quelquefois jusqu'à la valeur de trois-cens-mille Livres sterling. Le fret est prodigieux, &

(*) La Table suivante des Monnoyes & des Poids, dont on se sert à Gambron, peut satisfaire la curiosité du Lecteur.

1. *Coz* ou *Pices*, monnoye de cuivre, valent 1 *Chaez*.
2. *Chaez* un *Mamoudi*.
2. *Chaez* & cinq *Coz* un *Laree*.
2. *Mamoudis* un *Abassis*.
4. *Mamoudis* ou deux *Abassis* une *Roupie de Surate*.

Dans les Comptes de la Compagnie le *Chaez* est estimé à quatre sols sterling. On se sert du *Saree* aux environs d'Ispahan; mais on ne reçoit gueres d'*Abassis*, à moins que de donner sept ou huit pour cent pour le change. Cependant les retours pour le Fort St. George & pour les autres Ports des Indes sont ordinairement en *Abassis*. Après ceux-ci les *Sequins* sont les plus profitables: il y en a de plusieurs sortes; ceux de Venise sont les meilleurs, & valent à Surate & dans les autres Ports des Indes deux pour cent de plus que les autres. Quand il se trouve des Ducats de Venise avec d'autres, le tout passe sous le nom de *Sequins*; mais quand ils sont à part, on appelle les uns Vénitiens, & tout le reste porte indifféremment le nom de *Gubbas*. A *Surate* on met les Roupies au-dessus de leur valeur, desorte qu'elles passent rarement, y ayant peu de gens qui veuillent les prendre au prix fixé (1).

POIDS.

Le *Man de Tauris* $6\frac{1}{4}$.
Le *Man de Tauris du Bazar* $6\frac{1}{4}$.
Le *Man Copara* $7\frac{1}{2}$.
Le *Man Copara du Bazar* $7\frac{1}{4}$ à $7\frac{1}{2}$.
Le *Man Shaw* deux *Mans de Tauris*.
Le *Miscal* environ la sixieme partie d'une once de seize à la Livre.

} *Livres Angloises à la Factorie.*

Charges & Droits sur ceux qui trafiquent sous la protection de la Compagnie.

Deux pour cent à la Compagnie sur la vente des marchandises.

Un pour cent de Consulat à l'Agent.

Un pour cent au Courtier.

Trente Mamoudis par deux-mille *Mans de Tauris*, pour le louage d'une Barque ou *Traukey* pour débarquer des marchandises.

Un *Coz* pour le poids de chaque vingt *Mans de Tauris*, pour le *Coley* qui sert à peser.

Dix bouteilles font une caisse de vin, chacune tenant cinq quartes; ou il y a deux *Carboys* & deux bouteilles dans une caisse; chaque *Carboy* tient cinq gallons.

L'eau de rose, qui est fort recherchée à Gambron, se vend aussi par caisses, de vingt-quatre bouteilles chacune. Mais les bouteilles different fort pour la grandeur, desorte qu'il n'y a rien de fixe pour la mesure (2).

(1) *Lockyer*, p. 242. (2) *Hamilton's* Voyage of the East Indies. Vol. I. p. 149.

& souvent on le regle sur la valeur de la cargaison. La Compagnie a fixé à-la-vérité ce qu'on doit payer pour le passage de Gombron à Surate; mais cela n'empêche pas que les Capitaines de Vaisseau n'en tirent beaucoup, augmentant le prix selon la richesse & la disposition du Passager; & de cette façon il s'est commis des abus énormes, & des extorsions criantes.

Section VII. *Description des Etablissemens de la Compagnie &c.*

Un autre Port de mer, où la Compagnie a un Comptoir, est *Surate*. Elle est située à vingt-un dégrés & demi de Latitude Septentrionale sur les bords de la Riviere de *Tapy*, & elle a été bâtie en 1660. C'est la principale Ville marchande des Etats du Grand-Mogol; il y a des Marchands de toute Nation, qui y trafiquent sous la protection du Gouvernement. Peu de tems après que les Anglois s'y furent établis, ils se transporterent à deux milles plus bas, à cause de quelques incommodités de la situation. En peu de tems d'autres suivirent leur exemple, ensorte que l'endroit où ils s'étoient établis devint bientôt une grande ville. Après que le Rajah *Sevaji* l'eut prise & pillée, à la réserve des Loges des Européens, les habitans supplierent *Aureng-Zeb* de la faire entourer de murailles; il leur accorda leur requête, & la ville fut environnée d'une muraille de quatre milles de tour. L'accroissement du Commerce fit qu'il n'y eut plus assez de place pour la multitude d'habitans: on y ajouta donc de grands fauxbourgs pour la commodité des Artisans. La muraille fut bâtie de brique, ayant huit verges de haut, & flanquée de bastions ronds, à deux-cens pas l'un de l'autre, & sur chaque bastion il y a cinq ou six pieces de canon.

Description de l'Etablissement des Anglois à Surate.

Le Commerce florissant de cette ville fut troublé pour la premiere fois en 1686 par le Gouverneur de Bombay, comme nous l'avons rapporté. En l'année 1695, son commerce & sa tranquillité furent troublés une seconde fois par le Corsaire *Avery*. En 1705, lorsqu'*Aureng-Zeb* se ressentoit de l'affoiblissement de son esprit, les Rajahs voisins se liguerent ensemble, pillerent tous les villages des environs de Surate, & mirent le siege devant cette ville, avec une armée de quatre-vingt-mille chevaux. Comme ils n'avoient point d'artillerie, ils ne lui purent faire grand mal, mais ils la serrerent si fort, que les vivres y manquoient, jusqu'à ce qu'on trouvât moyen d'en faire venir de Guzerate par mer. Pendant qu'ils furent devant la place, les habitans éleverent, sous la direction des Européens, des Forts en divers endroits, à un demi-mille environ des murs, pour couvrir les fauxbourgs, comme ils firent, étant pourvus de canon. Dans la suite on a tiré une haute muraille d'un Fort à l'autre, desorte que les fauxbourgs sont aussi entourés. Tout cet enclos est extrêmement peuplé, on y compte bien deux-cens-mille ames, & il s'y trouve des Marchands d'une richesse immense (*).

Le

(*) Le Capitaine *Hamilton* rapporte un exemple bien frappant, d'un Marchand Mahométan qu'il avoit connu. Cet homme, qui s'appelloit *Abd'al Gafur*, faisoit seul un commerce égal à celui de la Compagnie Angloise. Dans une seule année il avoit équippé une Flotte de vingt Vaisseaux, depuis trois-cens jusqu'à huit-cens tonneaux; il n'y en avoit pas un dont la charge ne valût dix-mille Livres sterling, & la plupart en valoient vingt-cinq-mille; quels ne devoient pas être ses retours? On peut juger de ces richesses par une circonstance, c'est qu'après sa mort elles furent partagées entre quatre petits-fils, qui étoient pro-

SECTION VII. *Description des Etabliſſemens de la Compagnie &c.*

Le Commerce de Surate eſt encore fort conſidérable, comme il paroît par le revenu des Douanes & des Terres, qui monte à un million, trois-cens-mille Roupies, ou cent-ſoixante-deux-mille, cinq-cens Livres ſterling. Il y a dans Surate une grande variété de Religions. La dominante eſt la Mahométane de la Secte d'Ali; on appelle Maures ceux qui la profeſſent. Il y a une Secte particuliere de gens que l'on nomme *Muſey*, qui croyent également à l'Ancien Teſtament & à l'Alcoran, & ont le même reſpect pour la Loi de *Moyſe* & pour celle de *Mahomet*. Il y a une autre Secte fort nombreuſe, qu'on appelle des *Molacks*, que toutes les autres qualifient d'*Hérétiques*, à cauſe de quelques cérémonies abominables qu'ils pratiquent. Au jour d'une Fête annuelle, dont le tems n'eſt connu que d'eux, après s'être bien réjouis, hommes & femmes ſe retirent pêle-mêle dans une chambre où il n'y a point de lumiere. Avant que d'aſſiſter à cette cérémonie, les femmes prennent un mouchoir ou quelqu'autre choſe, qui puiſſe ſervir à les faire reconnoître. Alors peres, filles, meres, fils, freres & ſœurs ſe mêlent ſans diſtinction ſur des nattes ou ſur des tapis, étendus exprès; les femmes laiſſent leur mouchoir à ceux que le hazard fait trouver avec elles, & ſe retirent enſuite de ces embraſſemens inceſtueux. *Aureng-Zeb* avoit proſcrit cette Fête comme un crime capital; elle n'a pourtant point diſcontinué, & elle ſe célebre encore parmi les *Molaks*.

Les Banians forment la Secte la plus nombreuſe à Surate. Ils ſont preſque tous Marchands, Banquiers, Courtiers, Arithméticiens, Collecteurs ou Inſpecteurs; il y en a peu ou point qui s'appliquent à des métiers, ſi l'on en excepte ceux de Tailleur & de Barbier. On a parlé ailleurs de leur Religion & des auſtérités étonnantes de quelques-uns de leurs Religieux (*). Le Capitaine *Hamilton* raconte qu'il vit à Surate une femme d'environ trente ans, qui avoit fait vœu de ne manger de trois mois (*a*). Le Gouverneur, qui étoit zélé Mahométan, la fit enfermer dans une priſon obſcure, ſans autre aliment que de l'eau. Elle n'avoit pas été encore huit jours, lorſqu'*Hamilton* & pluſieurs autres Européens obtinrent permiſſion de la voir. Ils la trouverent ſe portant bien & pleine de courage, mais abbattue & ayant le pouls foible. Ceux qui la gardoient dirent qu'elle n'avoit d'autre aliment que de l'eau, & qu'elle n'en demandoit point; elle même dit qu'elle avoit une autre fois jeûné de cette façon ſoixante jours.

Il

(*a*) *Hamilton*, Vol. I. C. 14.

prodigieuſement riches, bienque la Cour du Mogol ſe fût ſaiſie pour plus d'un million de Livres ſterling de ſes effets (1).

(*) Nous abrégeons ici nos Auteurs, qui répetent ſur la Religion des Banians les choſes qu'on a déja vues; nous ſupprimons par la même raiſon ce qui regarde l'Etabliſſement des *Parſis* aux Indes. Je ſoupçonne que ces répétitions viennent de ce que différens Auteurs travaillent à cette Hiſtoire, & que chacun remplit ſa tâche ſans prendre connoiſſance de ce qu'un autre écrit, ce qui doit inévitablement cauſer des répétitions ſur des ſujets qui ont du rapport. Il ſemble que dans un Ouvrage auſſi important ces Meſſieurs auroient dû ſe communiquer leur travail réciproque, ce qui auroit prévenu l'inconvénient où ils ſont tombés. REM. DU TRAD.

(1) *Hamilton*, Vol. I. p. 148.

Section VII. *Description des Etabliſſemens de la Compagnie &c.*

Il y a auſſi un grand nombre de *Parſis* à Surate, & dans les environs; on a vu dans un autre endroit comment ils y ſont venus, & nous donnerons en ſon lieu l'Hiſtoire de cette Secte.

Les Campagnes aux environs de Surate ſont unies, & le terroir y eſt fertile dans les terres, mais ſec & ſablonneux le long de la côte. On trouve tous les jours dans les marchés, à un prix raiſonnable, de bon bœuf, du mouton, & des poules. Le bœuf avec les os ſe vend trois liards la livre, & un ſol ſans les os. Le mouton eſt plus cher, mais cependant à bon marché, à proportion de ce que le Pays fournit; & les meilleures poules ſe vendent ſix ou ſept ſols la piece. Le poiſſon, les oiſeaux ſauvages, & les lievres ſont beaucoup meilleur marché encore. Le Pays fournit en abondance du froment, des pois, des feves, mais ni orge ni avoine. Il y a une eſpece de légume, qu'on appelle *Dole*, que les Naturels mêlent avec leur riz. Ils les font bouillir enſemble, & en font un mets qu'ils nomment *Kitcheree*, qui eſt la nourriture ordinaire; on le mange avec du beurre & du poiſſon ſalé; c'eſt un mets aſſez agréable & nourriſſant, qu'*Aureng-Zeb* aimoit beaucoup. En un mot il ne manque rien de ce qui eſt néceſſaire à la vie dans ce Pays & dans cette ville.

Le Mogol tient toujours un Gouverneur & une Garniſon dans le Château qui joint la ville, & qui commande la Riviere. Les Anglois, les Hollandois & les François ont des Loges ou Comptoirs; mais les Maures, les Banians, les Arméniens, les Arabes & les Juifs font un bien plus grand commerce que les Européens, quoiqu'ils ſe ſervent de leurs Vaiſſeaux pour de longs voyages. Les deux Compagnies Angloiſes, avant que d'être unies, avoient des Maiſons à Surate, dont elles ſont encore en poſſeſſion. Les Employés inférieurs demeurent dans la vieille, le Préſident & ceux qui compoſent le Conſeil dans la nouvelle. Les Directeurs Anglois & Hollandois font belle figure, & cet air de grandeur & de magnificence eſt néceſſaire dans l'Orient pour y maintenir ſa réputation & ſon crédit (*).

Tous

(*) Voici quel étoit, il y a quelques années, l'état du Comptoir Anglois. Le Préſident, le Teneur des Livres, le Garde-magazin, & le Pourvoyeur des Vaiſſeaux compoſoient le Conſeil. Ils avoient un Secretaire, qui ſuccédoit dans le Conſeil, en cas de vacature. La Compagnie avoit outre cela des Facteurs, des Ecrivains & des Apprentifs, qui ſervoient trois ou cinq ans, ſelon leur engagement, après quoi on les avançoit. Ils avoient la table & le logement dans la Factorie, auſſi bien que des appointemens, avec la liberté de trafiquer dans les divers Ports des Indes. Ceux qui avoient du crédit, & qui avoient beſoin d'argent en empruntoient des Banians à la groſſe, à vingt-cinq pour cent, & ſouvent ils en retiroient cent pour cent de profit. La Compagnie avoit un Chapelain, qui prêchoit une fois le Dimanche & liſoit les Prieres trois fois, & deux fois les jours ordinaires; il avoit ſon rang après le ſecond du Conſeil, & étoit traité avec de grands égards, ayant un beau cheval caparaçonné, ou une voiture, & une ſuite pour l'accompagner. Les appointemens du Préſident étoient de trois-cens Livres ſterling par an, ceux du ſecond de cent-vingt livres, ceux du Chapelain de cent, de chacun des plus anciens Facteurs de quarante, des jeunes de quinze, des Ecrivains de ſept, & ainſi des autres à proportion. On louoit la Factorie du Mogol pour ſoixante Livres ſterling par an prix aſſez modique, puiſqu'il y avoit du logement pour quarante perſonnes, outre d'aſſez beaux appartemens pour le Préſident, des Caves, un grand Magazin, un *Tanque* & un *Hummam*. Autrefois le Préſident avoit la ſurintendance ſur tous les Etabliſſemens de la Compagnie dans l'Oueſt & le

SECTION VII. *Description des Etablissemens de la Compagnie &c.*

Tous les Anglois payent trois pour cent des marchandises, des pierreries, de l'or & de l'argent, qu'ils importent ou exportent, au-lieu que les Hollandois ne payent que deux & demi. Il n'y a point ici de Tarif comme à la Chine, chaque chose est chargée selon sa valeur. La Douane est une des plus rigoureuses de toutes les Indes. On peut regarder Surate comme le magazin de tout ce que les Côtes d'Afrique, de Malabar, d'Arabie, de Perse & l'Indostan fournissent de rare & de précieux, des pierreries, & d'autres joyaux. Le Bazar est toujours fourni de pierres de Cambaye, comme agates & cornalines de la valeur d'un *pice* ou *corge* jusqu'à celle d'une roupie la piece. Les rues sont bordées des deux côtés de belles boutiques, & ressemblent à celles d'une de nos villes les plus riches. Leurs Artisans sont fort adroits en bien des choses, sur-tout à tourner & à travailler l'ivoire, qui est chez eux une marchandise d'étape; ils le polissent admirablement & avec une dextérité extraordinaire. On importe tous les ans de grandes quantités de dents d'Eléphant des Côtes d'Afrique & d'autres lieux, on les travaille à Surate & l'on en fait toutes sortes d'ouvrages: il est inconcevable combien il s'en débite dans les Etats du Mogol.

Les Monnoyes courantes à Surate sont les Roupies & les Pices ou Pechas; mais dans les Comptes on compte par *Roupies*, *Anas* & *Pechas*; seize *Pechas* font un *Anas*, & quatre *Anas* une *Roupie*. Les Ducats de Venise & les *Gubbers* n'ont pas de prix fixe. Les poids dont on se sert varient pour les ventes & les achats, & suivant les différentes marchandises. Le Bézoar se pese à la *Tole*, qui se divise en trente-deux *Vales*, les Diamans se vendent à la *Ruttee*, qui est de dix-sept grains & demi; le Musc à la *Seer*; les grosses marchandises au *Man* & au *Candy Boroch*; on compte ordinairement quarante *Seer* dans le *Man*, & vingt *Mans* dans le *Candy Boroch*. Pour le Poivre, l'Assa fœtida, le Gingembre sec, le Benjoin & le Salpétre on compte quarante-deux *Seers* au *Man*, pour d'autres marchandises jusqu'à quarante-quatre, desorte que le poids varie. C'est par cette raison que dans tous les marchés que l'on fait, on spécifie ordinairement le nombre de *Seers* qu'il y aura au *Man*; aussi les Etrangers sont-ils souvent trompés, faute d'être instruits sur cet article. Nous finirons cette description, en remarquant que Surate est encore une ville florissante, fort peuplée, industrieuse & riche, quoique le Com-

Nord des Indes. La table où tous ceux du Comptoir mangeoient étoit magnifique & délicatement servie. Il avoit trois cuisiniers, on y voyoit tout ce que le Pays fournit de meilleur, & les liqueurs les plus fines. Tout le service étoit d'argent, & les Dimanches tout étoit plus magnifique encore. Après le dîner le Président invitoit souvent la Compagnie à une partie de plaisir à la Campagne. On l'y portoit en Palanquin sur les épaules de *Pions*, avec deux pavillons devant lui, avec quelques beaux chevaux de main Persans & Arabes, richement harnachés. Les selles, de même que celles des chevaux que montoient les Facteurs, étoient de velours en broderie; les mords & les étriers étoient d'argent; & le Capitaine des *Pions* précédoit toujours à la tête de cinquante hommes armés. Ceux du Conseil suivoient dans des Chars ouverts, attellés, suivant la coutume du Pays, de beaux bœufs blancs, & le reste de la Compagnie dans des chaises, ou à cheval (1).

(1) *Lockyer, Salmon, Hamilton.*

Commerce des Anglois y soit fort tombé depuis quelques années, & depuis que le Président a été placé au Fort St. George (a) (*). Section VII.

Description des Etablissemens de la Compagnie &c.

L'Isle de *Bombay* appartient à la Compagnie; elle est au dix-neuvieme degré de Latitude Septentrionale, environ à quarante milles au Nord de *Dunda Dejapore*. Les Portugais, qui s'en emparerent d'abord après leur arrivée aux Indes, lui donnerent le nom de *Boon Bay*, à cause de la bonté de son Port, qui peut, dit-on, contenir commodément mille Vaisseaux. Nous avons déja parlé ailleurs de cette Isle; nous ajouterons seulement qu'elle a environ sept milles en longueur, & vingt de tour. La principale Habitation a près d'un mille de long, mais les maisons sont basses, pauvres & misérables, à la réserve de quelques-unes qui appartiennent aux Portugais. Nous avons fait la description du Fort, qui n'en est pas éloigné. Le terroir est stérile, & on ne peut en rien espérer: l'eau ne vaut rien non plus; la meilleure qu'ils ont est celle qu'ils conservent dans des citernes, après les pluies; car celle des puits est fomache & a un goût desagréable. Ceux qui sont en état d'avoir des domestiques peuvent se pourvoir passablement de l'eau d'une source, qui est à quelques milles du Bourg. On y a de beaux Bois de Cocotiers, & dans les jardins des mangos & d'autres fruits des Indes. Les habitans font beau-

Bombay.

(a) *Lockyer*, C. 2. *Hamilton* in the table of coins, at the end of Vol. II.

(*) Les Anglois, les François & les Hollandois de Surate sont exposés à bien des desagrémens, par la grande dépendance où ils sont des Maures. Quand quelque Vaisseau de ceux-ci est pris par des Pirates, ils prétendent que les Européens les dédommagent, & lorsqu'on le refuse ils bloquent les Factories avec des troupes. Les Hollandois ont cependant trouvé moyen d'avoir satisfaction, en bloquant les Ports du Mogol avec leurs Flottes. On vit en 1691 un exemple des avanies auxquelles les Européens sont quelquefois exposés. Cette année *Abd'al Gafur*, dont nous avons parlé, se plaignit qu'un de ses Vaisseaux avoit été pris par des Européens. On en demanda satisfaction aux Anglois, aux Hollandois & aux François, & l'on bloqua leurs maisons avec un puissant Corps de Cavalerie & d'Infanterie. Le Président Anglois représenta au Gouverneur, que l'on ne devoit ajouter aucune foi à *Abd'al Gafur*, qui avoit ci-devant suborné des Matelots pour déposer qu'un de ses Vaisseaux avoit été pris, quoiqu'ils eussent avoué ensuite qu'ils avoient été gagnés pour rendre un faux témoignage. Que d'ailleurs, en supposant la vérité du fait, il étoit aussi déraisonnable de les rendre responsables de tous les dommages qui arrivoient sur mer, que d'exiger que le Grand-Mogol indemnisât de tous les vols qui se faisoient à terre. Les Pirates n'étant ni autorisés par la Compagnie, ni sous sa puissance, ni ne lui étant pas seulement connus.

Nonobstant l'équité de ces remontrances, les maisons demeurerent étroitement bloquées, sans qu'il fût permis à personne d'entrer ou de sortir, & cela dura quatre mois, jusqu'à ce qu'on sût que le Vaisseau de *Gafur* avoit été pris par les Danois, par voye de représailles pour quelque injure qu'on leur avoit faite. L'année suivante, le même Marchand, pour se dédommager de ses pertes, porta plainte encore de ce qu'un Vaisseau avoit été arrêté & pillé. Il trouva moyen de faire arrêter les Facteurs Anglois, sur qui les soupçons tomboient principalement. La fourberie fut pourtant découverte heureusement; le Maure ayant porté à terre & mis dans un jardin proche de la Riviere l'argent qu'il prétendoit avoir perdu. Cela couvrit de honte l'accusateur & procura la liberté aux Anglois, mais ne les mit pas à couvert pour la suite de pareilles avanies. D'ailleurs, quelque évidente que sût la fourberie de *Gafur*, il fallut cependant faire de grands présens au Viceroi, pour la bonté qu'il avoit d'élargir des innocens; car dans ce Pays-là la justice, la vérité & toutes les vertus se vendent & s'achettent (1).

(1) *Hamilton* Vol. I. *Salmon* Vol. I. p. 244.

SECTION VII. *Description des Etablissemens de la Compagnie &c.*

beaucoup de sel, en laissant entrer l'eau de la mer dans des fosses, où elle s'évapore par la chaleur du Soleil.

L'air y est mal-sain, bienque les naturels & les personnes accoutumées au climat parviennent aisément à un âge assez avancé. La plupart des nouveaux venus sont attaqués de fievres, de cours de ventre ou d'une maladie qu'ils appellent *Barbiers*, qui énerve absolument tout le corps, le réduit dans un état d'inaction, & le met dans l'impuissance de se remuer. On trouve dans l'Isle après les pluies une grande quantité d'insectes venimeux d'une grosseur prodigieuse. Les araignées y sont grosses comme une noix, & les crapauds ne le sont gueres moins qu'un petit canard.

Les habitans sont un mêlange d'Anglois, de Portugais & d'Indiens, on en compte en tout près de soixante-mille, d'autres à-la-vérité n'en comptent que cinquante-mille. Autrefois le Président avoit un train aussi magnifique & fastueux qu'un Roi. Quand il sortoit il étoit toujours accompagné de Troupes de Maures & de Bandarins, enseignes déployées, tambour battant, & jouant des instrumens. Après que la Présidence fut transportée ailleurs, la magnificence du Gouverneur diminua: & il faut avouer que les Européens ne portent plus la vanité aussi loin qu'ils faisoient autrefois, si l'on en excepte les Hollandois à Batavia. Il y a à environ deux lieues du Fort une petite Isle, qui appartient aussi à la Compagnie, qu'on nomme l'*Isle des Bouchers*, où l'on fait paître du bétail, & où l'on carene les Vaisseaux. A une lieue de-là il y a une autre Isle plus grande appellée l'*Isle de l'Eléphant*, à cause d'une figure d'Eléphant, taillée en pierre noire, qui a sept pieds de haut: comme cette Isle appartient aux Portugais nous en parlerons ailleurs.

Baroche. La Compagnie a un petit Etablissement à *Baroche*, ville située sur une montagne, à cinquante milles environ au Nord de Surate. Cette place étoit autrefois entourée de murailles, & passoit pour très-forte, mais il y a long-tems que les fortifications sont ruinées. Il s'y fait cependant encore assez de Commerce, & ce sont principalement les Agens des Anglois & des Hollandois qui le font. On dit qu'en dernier lieu les Anglois en ont retiré les leurs.

Corwar. Nous trouvons ensuite *Corwar*, & quoique ce ne soit qu'un petit Fort, l'Etablissement que les Anglois y ont est plus considérable que le précédent. Il est au quinzieme degré de Latitude Septentrionale, à sept lieues au Sud du *Cap Rama*, ou *Ramus*, ainsi que l'appellent les Anglois. Il y a un très-bon Port du côté méridional de la Baye, & une Riviere qui peut porter des Vaisseaux de trois-cens tonneaux. Le Pays des environs est fertile & beau: il est vrai qu'en général il est montueux & couvert de Bois; mais les vallées abondent en froment & en poivre, & les Bois sont remplis de toutes sortes de bêtes fauves, & d'animaux sauvages. On y trouve des tigres, des loups, des sangliers, des daims, des élans, & du bétail sauvage d'une taille monstrueuse (*). On trouve aussi dans les Bois beaucoup de beaux oiseaux, des paons

(*) Le Pays de *Sandoh Rajah* est si fameux pour la chasse, qu'en 1681 M. *Limbourg* & un fils du Lord *Goring* firent le voyage de Visiapour, pour jouir du plaisir de la chasse dans toute son étendue. Ils passerent trois ans à *Corwar*, toujours occupés à chasser, ils vécurent avec splendeur, & enfin se rembarquerent pour l'Angleterre. M. *Goring* mourut dans le voyage (x).

(x) *Hamilton* Vol. I. p. 263.

paons ſauvages, des phaiſans &c. La mer fournit de ſon côté toutes ſortes de poiſſons.

Section VII. *Deſcription des Etabliſſemens de la Compagnie &c.*

La Compagnie a ici un Chef & un Conſeil pour avoir ſoin du Commerce, qui eſt principalement conſidérable pour le beau poivre que le Pays produit. La Loge eſt fortifiée de deux baſtions, ſur chacun deſquels il y a neuf ou dix canons; & la Garniſon conſiſte en trente Topaſſes outre les Anglois. Les Naturels reſpectent extrêmement le Préſident. Quand il va à la chaſſe, tout le peuple du voiſinage l'accompagne: ils amenent leurs vaſſaux & leurs eſclaves, qui ont des armes à feu, des lances & d'autres armes, & ſont précédés d'une muſique guerriere, de tambours, de hautbois & de trompettes. Quand le Général Mogol conquit la Province, & la ſoumit à *Aureng-Zeb*, il fit brûler la Maiſon des Anglois, pendant qu'ils dînoient avec lui. Cela obligea la Compagnie de faire bâtir le Fort, qui y eſt à-préſent. L'Architecte ou l'Ingénieur a fait paroître peu de jugement dans le choix du lieu où il l'a bâti, qui eſt environ à une lieue de la mer; & l'accident arrivé en 1718, dont nous avons parlé, prouve combien il a eu tort.

Avant qu'*Aureng-Zeb* eût conquis le Viſiapour, ce Pays fourniſſoit les plus belles *Betilles* ou Mouſſelines des Indes. La Compagnie en faiſoit un grand commerce à *Corwar*, & y occupoit cinquante-mille ouvriers. Auſſitôt que l'armée du Mogol fut entrée dans la Province, la licence du Soldat arrêta tout travail. Ils pillerent les habitans, couperent les mouſſelines de la Compagnie ſur le métier, & maltraiterent tellement les ouvriers qu'ils abandonnerent le Pays. Depuis ce tems-là le Commerce n'a pu tout-à-fait ſe rétablir dans l'état floriſſant où il étoit alors. Les Monnoyes & les Poids ſont les mêmes qu'à Surate (*a*).

Telliche-ry.

Suit *Tellichery*, petit Établiſſement de la Compagnie ſur la Côte de Malabar. Il eſt ſur les frontieres des Etats d'*Adda Rajah*; environné d'une muraille de pierre, & muni de canon. La Compagnie y tient toujours une Garniſon de trente ou quarante hommes. L'endroit où eſt la Factorie, appartenoit ci-devant aux François. Ils laiſſerent ſubſiſter les murailles de terre d'un Fort qu'ils avoient élevé, & les Facteurs Anglois y ont demeuré quelque tems: mais il y a quelques années que la Compagnie y a fait de grandes dépenſes à bâtir. Il nous eſt impoſſible de conjecturer, pourquoi elle a fait tant de dépenſe pour fortifier une place, qui ne protege ni les Vaiſſeaux, ni même les Magazins. Derriere le Fort eſt la ville, entourée d'une muraille de pierre, ce qui eſt néceſſaire, la Compagnie ayant été pendant un tems dans une eſpece de guerre continuelle avec le *Nayer*. La querelle commença en 1703, mais ſi l'on eſt venu quelquefois aux mains, il y a eu ſi peu de ſang répandu, que cette guerre ne vaut pas la peine qu'on en parle. Le *Nayer* prétend une eſpece de droit de tous les Vaiſſeaux qui déchargent dans ſes Ports, mais ſouvent on paye ce droit au Chef Anglois, ce qui renouvelle la diſpute entre lui & les *Nayers*. L'idolâtrie eſt la Religion dominante de la ville & du Pays; il y a cependant quelques Chretiens noirs, qui vivent ſous la protection du Comptoir Anglois. Les Monnoyes ſont des *Finams*, dont cinq

(*a*) *Hamilton* Vol. I. C. 23. *Lockyer* C. 9.

SECTION VII. *Description des Etabliſſemens de la Compagnie &c.*

cinq & demi font une Roupie ; trois *Roupies* font un *Sequin* ou *Maggerbée*. Les *Maggerbées*, les *Gubbers*, & les Ducats de *Veniſe* ſont du même poids. Les premiers ſont cependant d'un or plus pâle & moins pur, & n'ont gueres que les trois-quarts de la fineſſe des autres. Leurs poids ſont des *Pollams*, dont vingt font un *Man* ; vingt *Mans* font un *Candy*. Le *Man* peſe vingt-huit livres & demie. Le principal Commerce de *Corwar* & des autres Etabliſſemens de la Côte de Malabar, conſiſte en poivre & en cardamome (*a*).

La Compagnie a un autre petit Fort à *Anjengo*, au huitieme degré, trente minutes de Latitude Septentrionale. C'eſt l'Etabliſſement le plus méridional qu'elle ait ſur la Côte de Malabar. Le Fort eſt réguliérement bâti, ayant deux baſtions, qui ſont joints par une courtine, & ſur leſquels il y a du canon, de même que ſur une plate-forme du côté de la mer. Du côté de terre il eſt défendu par une Riviere large & profonde, qui après avoir fait le tour de la plus grande partie du Fort, va ſe jetter dans la mer un peu au Sud de la place. Cette Riviere ſeroit d'une grande utilité, ſi la barre avoit aſſez d'eau pour de grands Vaiſſeaux. La Compagnie a là un Chef & trois Conſeillers, qui avec le Chirurgien & quelques Employés compoſent toute la Colonie. Le logement du Gouverneur eſt dans l'enceinte du Fort, il eſt couvert de feuilles de palmier & de nattes, d'ailleurs il eſt propre & même beau. Cet Etabliſſement ſert principalement pour le Commerce du poivre, qui n'eſt pas ici auſſi bon que plus au Nord du côté de *Corwar*. Les uns l'attribuent à ce qu'on le cueille avant qu'il ſoit mûr, d'autres en rejettent la faute ſur le climat & le terroir. Les Roupies ſont la monnoye courante. On y a auſſi des Sequins de Veniſe, des Gubbers, des Maggerbées & des Pagodes. Les poids ſont comme ceux de *Tellichery* & de *Corwar* (*b*).

Fort Saint-David.

Parlons à préſent du Fort *Saint-David*, qui, ſi l'on en excepte *Bombay*, eſt un Etabliſſement de plus d'importance qu'aucun de ceux dont il a été queſtion juſqu'à préſent. Il eſt à onze degrés, quarante minutes de Latitude Septentrionale. Il portoit autrefois le nom de *Tegapatan*, qu'il conſerve encore ſur quelques-unes des meilleures Cartes modernes, & entre autres dans l'*Atlas Univerſel* de M. *Roberts*. En 1686 un Prince Maharatte le vendit à M. *Eliſée Tale* pour la Compagnie des Indes : il donna de la place & de ſes dépendances quatre-vingt-dix-mille pagodes, ſomme que la Compagnie n'a pas ſujet de regretter. Son territoire s'étend environ huit milles de long de la côte, & quatre milles dans les Pays, qui eſt agréable, ſain, fertile, & arroſé de pluſieurs Rivieres, qui contribuent à la force & à la beauté du Fort, & à la fertilité des terres voiſines. Le Fort eſt régulier, bien pourvu d'artillerie, de munitions & d'une bonne Garniſon, ce que le voiſinage de Pondichery rend doublement néceſſaire. D'ailleurs depuis qu'*Aureng Zeb* a conquis les Royaumes de Viſiapour & de Golconde, un grand nombre de mécontens ſe ſont retirés dans les montagnes, d'où il font des courſes dans la campagne, ravageant, pillant & ruinant tout ce qu'ils trouvent ; les Troupes du Mogol ne pouvant les tenir en bride, ou du moins

(*a*) Voy les Auteurs cités plus haut. (*b*) *Salmon* Vol. I. p. 243.

moins les exterminer (*). Quand les Anglois acheterent le Fort *Saint-David*, les Hollandois avoient-là une petite Loge, qu'ils conservent encore. Ils trouvent chez les Anglois au Fort *Saint-David* & à *Madras* la sûreté & la protection qu'ils leur ont refusée à *Pouleron* & à *Amboine*. Il est vrai qu'ils n'y peuvent pas faire ouvertement Commerce sans payer un certain droit à la Compagnie Angloise. Cette Colonie fournit quantité de toiles de coton, brunes, blanches, bleues & d'autres couleurs, des *Salempouris*, des *Moires*, des *Basins*, des *Gingans*, des *Succatons;* en un mot elle est le soutien du Fort *Saint-George*, qui sans elle feroit une pauvre figure pour le Commerce, nonobstant la proximité des Mines de diamans de Golconde. Quant aux monnoyes, aux poids, aux mœurs, à la Religion des habitans, aux productions & au climat, il n'y a gueres de différence entre ce qui a lieu ici & dans les autres endroits dont nous avons fait la description, & tout cela est à peu près sur le même pied qu'à *Madras*, dont nous allons parler (*a*).

Section VII. *Description des Etablissemens de la Compagnie &c.*

Madras ou le Fort *Saint-George*, ainsi qu'on l'appelle communément du nom du Fort que la Compagnie y a, est au treizieme degré, trente minutes de Latitude Septentrionale, & au quatre-vingtieme de Longitude, bienque quelques Géographes le placent fautivement au quatre-vingt-quinzieme. Les Gens du Pays l'appellent *China Patam*. Cette place est environ à trois milles au Nord de *St. Thomé*, ancienne ville fameuse par les Légendes, & les contes fabuleux qu'on débite sur son sujet (†). Comme c'est un Etablissement de la derniere importance pour la Compagnie, tant à cause de sa force & de ses richesses que des cotons & des mousselines qui en viennent, nous croyons qu'on ne sera pas fâché d'en voir une description détaillée. Depuis quelques années *Madras* a considérablement augmenté, ce qui est aussi honorable & avantageux à la Compagnie, que satisfaisant pour le Gouverneur & le Conseil.

Description de Madras.

Cette ville est située dans un endroit uni & sablonneux, si proche de la mer

(*a*) *Hamilton's*, Hist. of the East Indies, Vol. I. C. 27.

(*) Ils penserent en 1698 à se rendre maîtres de la place par stratagême & par surprise, le Fort *Saint David* n'étant pas encore fortifié, comme il l'est à-présent. Comme la maniere dont ils s'y prirent a quelque chose de singulier, on ne sera pas fâché de la voir. Ils dirent à M. *Fraser*, qui étoit Gouverneur, que le Viceroi de Visiapour les envoyoit pour avoir soin des revenus recueillis à *Porto Novo*, & pour les transporter au Trésor à Visiapour; que craignant les Pirates Maharattes, ils le prioient de recevoir cet argent pour quelques jours dans le Fort: M. *Fraser* le leur accorda. Ils amenerent dix ou douze bœufs chargés de munitions au-lieu d'argent, conduits chacun par deux hommes, & escortés d'un corps de deux-cens. Le Gouverneur laissa entrer le prétendu trésor, mais eut la prudence d'obliger l'Escorte de passer la nuit dans un bôcage hors du Fort. Voyant leur coup manqué, ils tenterent la force, mais ils furent repoussés, & la conspiration se découvrit (1).

(†) On trouve ici dans l'Original une assez longue Note sur *St. Thomé*, que nous avons cru pouvoir supprimer, parcequ'on n'y trouve rien que l'on n'ait déja vu sur cette ville dans la Description de la Côte de Coromandel, dans le Tom. XIX. de cette Histoire. Rem. du Trad.

(1) *Hamilton* Vol. I.

SECTION VII. *Description des Etabliſſemens de la Compagnie &c.*

mer que les murailles ont quelquefois couru riſque par la violence des vagues ; car la mer monte ici beaucoup plus haut, que dans aucun autre endroit de la Côte de Coromandel. Derriere la place il y a une Riviere d'eau ſalée, qui contribue à la défendre, mais qui empêche qu'il n'y ait des fources d'eau douce, deſorte que les habitans ſont obligés d'envoyer à plus d'un mille pour avoir de l'eau potable. Dans le tems des pluies, la Mer menace de tout ruiner d'un côté, tandis que la Riviere fait appréhender de l'autre une inondation. Depuis le mois d'Avril juſqu'en Septembre la chaleur eſt brûlante, & ſans les briſes de mer qui humectent & rafraîchiſſent l'air, ce ſeroit un ſéjour inhabitable. C'eſt ce que l'on concevra plus aiſément par un détail circonſtancié de ſa ſituation. Elle eſt à quatre-mille-huit-cent milles à l'Orient de Londres, ainſi le Soleil s'y leve ſix heures plutôt que chez nous, & ſe couche environ quand nous avons midi. Il y a ſi peu de différence dans la longueur des jours, que l'on compte que le Soleil ſe leve & ſe couche à ſix heures, matin & ſoir.

On rapporte différemment pourquoi l'on a choiſi un ſi mauvais emplacement. Les uns diſent que celui que la Compagnie chargea, ſous le regne de *Charles II.* de bâtir un Fort ſur la Côte de Coromandel, choiſit cet endroit comme le plus propre à ruiner le Commerce des Portugais de *St. Thomé*. D'autres prétendent que le Chevalier *Guillaume Langhorne*, car c'eſt de lui qu'il s'agit, ne ſe conduiſit pas tant par des raiſons de politique, que parcequ'il vouloit être plus voiſin d'une Maîtreſſe qu'il avoit dans la Colonie Portugaiſe. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain qu'il ne pouvoit choiſir d'endroit moins propre à un Etabliſſement, & qui répondît moins aux intentions de ſes Maîtres. Autour de la ville le terroir eſt ſi mauvais, ſi ſec & ſi ſablonneux, qu'il ne produit pas un brin d'herbe de lui-même, & point de grain même par la culture. Les racines, les herbes & les légumes dont on a beſoin, viennent d'aſſez loin (*). En un mot rien de plus triſte que l'aſpect, rien de plus deſagréable & de plus incommode que la ſituation: nonobſtant tous ces deſavantages, c'eſt le principal Etabliſſement de la Compagnie, & après *Batavia* le plus riche Port Européen des Indes.

Le Fort eſt ſitué Nord-Nord-Eſt & Sud-Sud-Eſt au milieu de la *Ville blanche* ou Angloiſe. C'eſt un quarré régulier d'environ cent verges de chaque côté, bâti d'une pierre qu'on appelle pierre de fer, dont elle a la couleur. Il n'y a point de foſſé, & les murailles ſont voûtées & creuſes en dedans, ce qui diminue de leur force. Le Fort a deux portes à l'Eſt & à l'Ouëſt: cette derniere, qui eſt du côté de terre, eſt grande, & toujours gardée par deux files de Mouſquetaires, à droite & à gauche; l'autre, qui eſt

(*) On ne peut s'empêcher d'être ſurpris, que le Chevalier *Langhorne* n'ait pas choiſi *Cabelon*, à environ ſix lieues au Sud, où le terroir eſt fertile, l'eau bonne, & où il y a une pointe de rochers qui facilite l'abord aux chaloupes; au-lieu qu'à-préſent on eſt obligé de ſe ſervir de *Maſoules*, ou de Barques plattes, mal-faites, à cauſe de la hauteur de la mer, & parcequ'elle briſe. *Paliacate*, où les Hollandois ont un Etabliſſement, auroit encore été un lieu propre; la terre y eſt bonne de-même que l'eau, il y a une Riviere navigeable, & des bancs de ſable qui avancent trois lieues en mer, & rompent la violence des vagues.

eſt du côté de la mer, eſt petite, & n'eſt gardée que par une ſeule file de Soldats. Le ſoir on porte les clefs au Gouverneur, ou en ſon abſence au premier Conſeiller. La maiſon du Gouverneur eſt au centre; elle contient auſſi le logement pour les autres Officiers de la Compagnie. C'eſt un aſſez beau bâtiment quarré. On monte aux premiers appartemens par dix ou douze degrés, & de-là par un autre eſcalier à la chambre du Conſeil & au logement du Gouverneur.

La *Ville blanche*, que les Européens occupent, a environ un quart de mille de long ſur la moitié à peu près de large; le Capitaine *Hamilton* lui donne quatre-cens pas en longueur, & cent-cinquante en largeur. Au Nord du Fort il y a trois belles rues droites, & autant au Sud. Les maiſons ſont en forme de terraſſe, bâties de brique, & enduites de plâtre fait de coquilles, impénétrable à la pluie. Les murailles ſont épaiſſes, & les appartemens exhauſſés, mais il y en a peu qui ayent plus d'une chambre de plein-pied, quoique quelques-unes en ayent en haut. Ce qui paroît particulier à ce Pays, c'eſt que les chambres hautes ont un pavé au-lieu de plancher. On peut juger par l'étendue de la ville, que le nombre des maiſons n'eſt pas extraordinaire, & que les jardins & les cours ne ſont pas vaſtes. Il y a à-la-vérité des jardins hors de la ville, & les cours ne ſont pas de grand uſage, les maiſons étant la plupart contre la rue. A l'oppoſite de la porte occidentale du Fort, il y a des barraques pour loger les Soldats, & tout joignant un Hôpital commode, où ils ſont bien ſoignés quand ils ſont malades. De l'autre côté des barraques il y a une Monnoye, où la Compagnie fait frapper des eſpeces d'or & d'argent. Au Nord du Fort on voit l'Egliſe des Portugais, & au Sud celle des Anglois, qui eſt un joli bâtiment fort propre: il y a un aſſez bel autel, une galerie de bois en ſculpture, & des orgues. Elle eſt pavée de marbre noir & blanc, les bancs ſont réguliers, & elle eſt en tout claire, bien priſe & aërée. Ce qui en diminue la beauté, mais la rend plus commode, c'eſt que les fenêtres ne ſont point vitrées, ce qui y rendroit la chaleur inſupportable; au-lieu que les briſes rafraîchiſſantes ayant le paſſage libre, la rendent ſi fraîche, que l'on peut y faire ſes dévotions ſans être trop incommodé de la chaleur. Il y a encore un Hôtel de ville, où les Magiſtrats s'aſſemblent, & où l'on adminiſtre la juſtice. La ville eſt entourée d'une forte muraille de la même pierre dont le Fort eſt bâti; elle eſt défendue par des batteries, des baſtions, des demi-lunes & des flancs; on y compte trois mortiers, & près de deux-cens pieces de canon, y compris ceux des ouvrages extérieurs, outre quelques pieces de campagne. Du côté de l'Oüeſt la Riviere coule tout autour, ce qui joint à une batterie fait ſa ſeule défenſe de ce côté-là, la Riviere y eſt fort profonde (*). Au midi de la *Ville blanche* il y a un petit fauxbourg, qui n'eſt habité que des bateliers Noirs; ils n'ont que de mauvaiſes petites cabanes baſſes, qui ne méritent gueres le titre de maiſons. Au-delà il y a une Garde avancée de Noirs, pour donner avis s'il y a quelque danger. En un mot,

(*) Nous n'avons point de lumieres particulieres ſur les changemens que les François ont faits, mais il eſt certain qu'ils en ont fait.

SECTION VII. *Description des Etabliſſemens de la Compagnie &c.*

mot ; on ne peut gueres attaquer la place que du côté du Sud & du Nord; car du côté de la mer, la violence des vagues la met ſuffiſamment en ſûreté.

La *Ville noire*, qu'on appelle *Madras*, & quelquefois *Chine-Patam*, eſt habitée par des Gentils, des Mahométans, & des Chretiens des Indes, tels que les Arméniens & les Portugais; il y a auſſi des Juifs. Elle a été entourée de murailles du côté de terre, ſous le Gouvernement de M. *Pitt*. Appréhendant que le Général Mogol, qui étoit dans le Royaume de Golconde, ne vînt leur rendre viſite, il perſuada aux habitans de faire une petite contribution afin de fortifier la place, & pour mettre leurs perſonnes & leurs biens en ſûreté. La muraille qui eſt de brique, a dix-ſept pieds d'épaiſſeur, avec des baſtions placés à des diſtances convenables, ſelon les regles de la Fortification moderne. La ville a auſſi la Riviere à l'Oüeſt, & la Mer à l'Eſt. Au Nord on a tiré un canal de la Riviere à la mer, qui ſert de foſſé de ce côté-là. Cette ville a environ un mille & demi de circuit, & pourroit paſſer pour une place forte, s'il y avoit toujours une Garniſon ſuffiſante. Il eſt vrai que le malheur arrivé à la Compagnie dans la guerre précédente avec la France, l'a rendue plus ſoigneuſe de pourvoir à ſa ſûreté. On a amélioré les fortifications, & il y a un Corps de troupes du Roi, outre celles de la Compagnie, en garniſon, au moins en tems de guerre; d'ailleurs les munitions de bouche & de guerre n'y manquent point, & l'on y a tout ce qui eſt néceſſaire pour ſa défenſe & ſa ſûreté. Les rues de la *Ville noire* ſont larges, quelques-unes ſont plantées d'arbres, ce qui eſt un grand ornement, & ſert en même tems à mettre à couvert des rayons brûlans du Soleil. Quelques-unes des maiſons ſont de brique; d'autres ſont de miſérables cabanes, ſans fenêtres au-dehors, ni meubles dans l'intérieur, à la réſerve des nattes & des tapis pour coucher. Elles ſont bâties de terre, & couvertes de chaume : les habitations des Indiens plus riches ſont conſtruites des mêmes matériaux, ils leur donnent généralement la même forme, il y a au haut un trou quarré pour donner du jour. Il y a devant leurs maiſons de petits portiques, & c'eſt-là qu'ils reçoivent les étrangers, qu'ils font rarement entrer dans leurs maiſons; ils s'y tiennent matin & ſoir pour recevoir leurs amis & pour faire leurs affaires.

La ville eſt en général fort peuplée: une de ces petites cabanes contient ſouvent une famille de ſept, huit ou dix perſonnes: avec tout cet extérieur pauvre il y a peu d'endroits où il y ait plus de richeſſes, & où les eſpeces circulent avec plus de rapidité. Le Bazar ou Marché eſt toujours rempli d'une foule de peuple, & on y fait un trafic immenſe, avec autant d'aiſance qu'à la Bourſe de Londres. En un mot les Habitans de cette ville n'ont de pauvre, de bas & de mal-propre que l'extérieur; l'intérieur eſt propre & décent, & ſi les ameublemens ne ſont pas riches, le Maître de la maiſon l'eſt. Il y a dans la *Ville noire* une Egliſe Arménienne, & quelques petites Pagodes ou Temples Indiens, deſſervis par un grand nombre de Prêtres, & des Filles de chœur. On les conſacre fort jeunes à la Religion, & elles paſſent une partie de leur tems à faire leurs fonctions, tandis qu'elles donnent le reſte à leurs galans de toute nation, couleur, & Religion. Elle font partie de l'équipage d'un Grand dans toutes les occaſions extraordinaires, &

lorſ-

lorſqu'il s'agit de faire figure. Autrefois le Gouverneur du Fort Saint-George avoit coutume d'en avoir cinquante à ſa ſuite, avec la muſique du Pays, quand il ſortoit ; mais depuis quelques années ces Dames ne ſont plus de la partie. Section VII. *Deſcription des Etabliſſemens de la Compagnie &c.*

Outre la ville de Madras, la Compagnie poſſede pluſieurs villages des environs, dont elle tire un revenu conſidérable : elle a acheté le tout du Roi de Golconde, avant que le Mogol eût acquis la Souveraineté de ce Pays. Elle a encore une maiſon & un jardin ſur le Mont de St. Thomas. Au-delà de la *Ville noire* il y a l'eſpace d'un demi-mille des jardins remplis de cocos, de guaves, de mangos, d'oranges, & des fruits les plus exquis, que l'on achette pour une bagatelle, avec la permiſſion de ſe promener dans les jardins.

Les privileges du Gouverneur ſont en premier lieu, de pourvoir aux places qui viennent à vaquer dans l'Egliſe Catholique de la *Ville blanche*, & il peut, comme le remarque M. *Hamilton*, être appellé le Légat *à latere* du Pape pour le ſpirituel. Conjointement avec le Conſeil il eſt le Directeur ſuprême des affaires de la Compagnie. Ils diſpoſent de tous les Emplois, infligent des peines à tous les Européens qui ſont au ſervice de la Compagnie, ils n'ont pourtant pas le droit de les faire mourir, ou de les priver de quelqu'un de leurs membres, & cependant on peut dire qu'ils ont le pouvoir de faire perdre la vie, puiſqu'ils peuvent les condamner à un genre de peine, qui leur donne auſſi ſûrement, quoique plus lentement, la mort que la corde. Le Maire & des Echevins s'aſſemblent deux fois par ſemaine à l'Hôtel de ville, où les habitans Aſiatiques plaident pour dettes, & pourſuivent les procès qu'ils ont. Ceux que les Européens ont entre eux ſe décident communément par des Jurés, dans la Cour du Juge-Avocat, où il y a des Procureurs, des Sergens & des Baillifs. Il y a auſſi des Juges à paix, qui tiennent leurs aſſiſes en de certains tems dans la *Ville noire*, & prononcent ſur les affaires criminelles entre les habitans Indiens. Ils ne procedent point à la punition dans les cas de crimes capitaux, cependant il y a des exemples qu'ils ont fait couper les oreilles au coupable attaché au Pilori. Il y a auſſi une Amirauté pour les affaires maritimes, & le Gouverneur permet quelquefois aux Officiers-Majors de tenir Conſeil de guerre pour punir ceux qui ſont en faute. Ceux qui ſont coupables de crimes capitaux ſont confinés dans ce qu'on appelle le *Cock-room*, qui eſt une priſon auſſi noire qu'un cachot, & auſſi chaude qu'un bain, où on leur donne pour toute nourriture du riz & de l'eau. On les y enferme, dit-on, pour être envoyés en Europe, afin qu'on leur faſſe leur procès, mais un peu de ſéjour dans ce lieu diſpenſe de cette peine.

Mais le principal pouvoir du Gouverneur conſiſte, en ce qu'il s'attribue la prérogative d'annuller les ſentences des Echevins, & même celles du Juge-Avocat. Comme la ville eſt ce qu'on appelle une *Corporation* en vertu d'une Patente, le Maire & les Echevins ſont élus par les Bourgeois libres, mais on croit que le Gouverneur détermine généralement leur choix. Quoique la ville ait ſes Loix & ſes Statuts, qu'elle ait un Conſeil dans les formes, où le Maire & les Echevins ſiegent en robe, avec leurs maſſes devant eux, quelques Pagodes placées à-propos où un meſſage du Gouverneur font aiſé-

SECTION VII. *Description des Etabliſſemens de la Compagnie &c.*

aiſément pencher la balance de la Juſtice. Par un Acte du Roi *George I.* la Compagnie peut donner au Gouverneur & au Conſeil pouvoir de vie & de mort, quand il s'agit de Piraterie; ce qui a ſouvent de fâcheuſes conſéquences, parcequ'on fait paſſer d'autres fautes pour Piraterie. Cela donne au Gouverneur un injuſte pouvoir ſur les Marchands particuliers, & que trop d'occaſions des ſatisfaire des reſſentimens, qui doivent leur origine à l'intérêt, à la prévention & à des vues perſonnelles. En un mot le Gouvernement civil & militaire du Fort & des deux villes eſt en premier lieu entre les mains du Gouverneur, en ſecond lieu en celles du Conſeil, & ceux-ci le partagent aux Tribunaux ſubalternes, ſur leſquels ils conſervent toujours leur influence & leur autorité.

La plupart des Soldats ſont traités durement, & il ne ſe paſſe gueres de jour que quelqu'un d'eux ne ſubiſſe quelque châtiment; le plus ordinaire eſt de les faire attacher à un poteau & de leur donner le fouët. Cela fait qu'ils haïſſent & déteſtent le Gouvernement qu'ils doivent défendre, l'expérience ayant appris que ces châtimens ſerviles énervent le courage du Soldat. Il eſt vrai que la clôture perpétuelle où on les tient, n'ayant jamais la permiſſion de ſortir, fait qu'on peut les traiter en eſclaves, & rend cette ſorte de châtiment aſſez néceſſaire. Jamais les inconvéniens de cette diſcipline ſevere ne parurent plus viſiblement que dans le dernier ſiege de Madras. L'ennemi étant devant la place, & les Soldats voyant qu'on avoit beſoin d'eux pour la défendre, ſe moquerent de l'ordre du Gouvernement & de la Diſcipline, & ſe livrerent à la licence la plus effrénée, dans un tems où il n'y avoit rien de plus dangereux. Un autre injuſtice dont les Soldats ſe plaignent avec raiſon, eſt que quand même ils auroient ſervi quarante ans, ils ne peuvent jamais obtenir leur congé: quelle différence entre ce procédé & celui des Romains! S'ils étoient aſſez hardis pour demander leur congé, ils n'auroient vraiſemblablement à attendre que la priſon.

Le Gouverneur eſt non ſeulement Préſident du Fort *Saint-George*, mais auſſi de tous les autres Etabliſſemens de la Côte de Malabar & de celle de Coromandel, juſques dans l'Iſle de Sumatra; car les Gouverneurs du Fort de *Marlborough* & des autres, ne ſont proprement que des Lieutenans, qui reçoivent les ordres de lui. Nous avons appris que l'on a fait quelques nouveaux arrangemens par rapport à *Calcutte* & aux autres Etabliſſemens ſur le Gange. Le Gouverneur eſt auſſi Capitaine de la premiere Compagnie de Soldats. Juſqu'à ces derniers tems ceux qui avoient le titre de Capitaines n'étoient proprement que Lieutenans, & en avoient auſſi la paye; mais la Compagnie a été obligée de faire du changement, n'y ayant aucun homme de mérite qui voulût entrer à ſon ſervice. Durant quelque tems on a refuſé aux Capitaines l'avantage de payer leurs Compagnies, on a été pourtant contraint auſſi de le leur accorder; enſorte qu'à-préſent la paye & les caſuels d'une Compagnie vont à ſept-cens Livres Sterling par an (*).

Bien

(*) La paye d'un Lieutenant eſt de quatorze Pagodes par mois, environ ſix Livres ſterling, ſix ſchelings, plus ou moins ſelon le cours des Pagodes. Un Enſeigne a quatre Livres, dix-neuf ſchelings; un Sergent deux Livres, cinq ſchelings; un Caporal & un Canon-

Section VII. *Description des Etabliſſemens de la Compagnie &c.*

Bienque les appointemens du Gouverneur ſoient petits, n'allant qu'à trois-cens Livres ſterling par an, le Commerce & les tours de bâton rendent cet Emploi fort lucratif. Quand il paroît en public on lui rend les mêmes honneurs qu'à un Prince Souverain. La Garde fait la parade, le tambour bat quand il paſſe, & cinquante ou ſoixante Noirs marchent devant lui. Son Palanquin eſt auſſi eſcorté par des Soldats armés de mouſquetons; une nombreuſe ſuite de Domeſtiques l'accompagne, la muſique du Pays & le ſon aigu des trompettes avertit de ſa marche. Mais ce qu'il y a de plus faſtueux, c'eſt qu'il y a des gens qui tiennent des éventails pour le rafraîchir, & qui n'ont d'autre fonction que celle-là, & par cette raiſon ils le ſuivent toujours quand il fait des viſites ou des promenades. On a cependant ſupprimé une grande partie de cette pompe, qui n'approche point de celle qu'on voit à Batavia.

Le Conſeil eſt compoſé des ſix plus anciens Marchands Européens, qui ont depuis cent juſqu'à quarante Livres ſterling d'appointemens, ſuivant leur ancienneté. On rend à chacun de ces Meſſieurs des honneurs proportionnés au rang qu'il tiennent dans le Conſeil, & tous ſont fort ſupérieurs en dignité aux autres habitans. On les convoque deux ou trois fois par ſemaine, ſelon que les affaires le demandent, & que le Gouverneur le juge à-propos. Ils examinent, expédient & ſignent, ou leur font ſigner par leur Secretaire tous les Ordres, les Lettres générales, & les Comptes de la ſemaine.

Il y a encore deux premiers Marchands, qui ont chacun quarante Livres ſterling par an, deux ſeconds Marchands qui en ont trente, cinq Facteurs, qui en ont quinze, & dix Ecrivains qui en ont cinq chacun. Ceux-ci dînent à la table de la Compagnie, & ſont logés; ils s'avancent à leur tour, & font commerce s'ils peuvent amaſſer quelque choſe; avec tout cela il n'y a pas de gens au monde qui gagnent leur pain avec plus de peine & de travail. La Compagnie entretient au Fort deux Chapelains, qui ont chacun cent Livres ſterling par an, & une maiſon; on ne leur permet pas de faire commerce publiquement, avec cela il n'en revient que peu ou point qui n'ayent fait fortune. Le Chirurgien du Fort a quarante Livres ſterling par an, d'ailleurs il a une infinité de moyens de faire ſa bourſe. Les appointemens du Juge-Avocat ſont de cent Livres ſterling; cette ſomme, jointe à ſes autres émolumens, le met en état de vivre avec autant de ſplendeur que le Lord premier Juge d'Angleterre. La Compagnie a encore deux Officiers de Monnoye, qu'on nomme Maîtres Eſſayeurs, à chacun deſquels elle donne cent-vingt Livres ſterling par an. Ils font de l'or & de l'argent, qui vient d'Europe & d'ailleurs, des roupies, ce qui produit un gros gain à la Compa-

nonnier, une Livre, cinq Shelling; & un Soldat une Livre, deux Schelings, 10 d. un homme peut très-bien vivre avec cela, les vivres étant à grand marché. Il eſt toujours habillé proprement de coton, qui y abonde, & a ſon garçon qui le ſuit; car les Indiens ſont charmés de mettre leurs enfans auprès des Anglois, pour qu'ils apprennent la Langue (1).

(1) Mémoires Particuliers.

SECTION VII. *Description des Etabliſſemens de la Compagnie &c.*

pagnie: ils frappent auſſi des Pagodes, & toutes les Eſpeces qui roulent dans la ville & dans le Pays, ſortent de la Monnoye de Madras (*). Il y a ſur la Roupie en caracteres Perſans le nom du Mogol, l'année de ſon regne, & quelques-uns de ſes titres.

Les droits d'entrée & de ſortie forment peut-être une des branches les plus conſidérables des revenus de la Compagnie. Elle tire cinq pour cent de toutes les marchandiſes qui viennent par mer, outre trois, ſix ou douze *Finams* de ſurplus, ſelon l'importance de ce qui entre, qui ſe partagent entre l'Officier de la Douane, le premier Commis & le Receveur. Les marchandiſes courantes ſont taxées à la diſcrétion du Douanier. Tout ce qui entre par la porte occidentale ou de terre, paye deux & demi pour cent, & en ſortant par l'autre porte du côté de la mer, les mêmes choſes payent encore autant. Il eſt vrai que les marchandiſes qui ont payé ainſi cinq pour cent, ſont exemptes de droits dans tous les autres Forts de la Compagnie. Nous avons entendu eſtimer ce revenu à cinquante-mille Pagodes par an, & celui qu'on tire des marchandiſes qui entrent par terre à quinze mille. La Compagnie a un autre revenu, qu'elle tire du droit d'ancrage, ſuivant la grandeur des Bâtimens; les Vaiſſeaux Hollandois en ſont exempts, mais nous n'avons jamais pu ſavoir par quelle raiſon. Les Vaiſſeaux au-deſſous de cent tonneaux payent depuis dix-huit *Finams* juſqu'à cinq Pagodes: ceux de cent tonneaux & au-deſſus depuis cinq juſqu'à neuf Pagodes. Les Bâtimens du Pays payent autant pour les paſſeports que pour le droit d'ancrage, ce qui eſt un revenant-bon du Secretaire; mais nous croyons qu'il n'en reçoit à-préſent qu'un quart, & que le reſte entre dans les coffres de la Compagnie.

La Compagnie a d'ailleurs pluſieurs autres petits revenus, qu'elle afferme très-avantageuſement. Les droits ſur le tabac & le bétel ſont conſidérables.

On

(*) Il faut remarquer qu'ici, comme dans la plupart des Etabliſſemens d'Orient, le prix de l'or hauſſe & baiſſe, ſelon que l'argent eſt abondant ou rare. La Pagode, par exemple, monte de 7 Shellings 10 d. juſqu'à 9 Shelings. C'eſt une monnoye d'or, qui vaut huit Livres dix ſols de France. Il y a d'autres Pagodes, comme d'*Allumgeer*, de *Negapatam*, de *Palicate* &c. qui valent un demi pour cent de moins que celles de Madras. L'*Allumgeer* eſt le plus rare; & comme elle n'a pas le poids, on préfere les autres. La Compagnie ne fait point battre des *Finams*; trente-ſix ſont dans le cours ordinaire une Pagode, mais au marché on en donne bien 36½ & ſouvent plus. Ils ſont de la fineſſe des écus. Les Roupies qu'on frappe dans la monnoye de la Compagnie valent trois ou quatre pour cent plus que les autres, & il eſt d'uſage dans tous les payemens d'en compter 326 pour cent Pagodes, lorſqu'on en compte 338 des autres. On donne pour dix Pagodes quinze écus & demi. Les Roupies mêlées ſont les plus communes, mais les unes ni les autres ne ſe donnent en payement ſur un pied fixe, la valeur varie ſuivant la quantité d'argent qu'il y a.

Les Poids ſont les ſuivans. Dix *Pagodes* ſont un *Pollam*; quarante *Pollams* un *Viſs*, ou trois Livres & demie Angloiſes; huit *Viſs* un *Man*, & vingt *Man* un *Candy* ou cinq cens livres. Pour les choſes liquides, une Meſure fait une Pinte & demie, huit Meſures un *Mercal*, quatre-cens *Mercals* un *Garſe*. Pour les choſes ſeches, il y a le *Coyed* qui eſt de 18⅔ pouces. Pour ce qui eſt de la maniere de compter par nombres compoſés elle eſt bornée; nous ne connoiſſons que le *Corge*, qui fait vingt, de même que *Score* exprime ce nombre en Anglois.

On en laisse la ferme de même que celle de l'arack aux Marchands Noirs, qui en payent plus de vingt-mille Pagodes par an. Comme le tabac, le bétel & l'arack se consomment principalement dans la *Ville noire*, il faut qu'elle soit extrêmement peuplée.

Section VII. *Description des Etablissemens de la Compagnie &c.*

Nous finirons cette description de Madras, en disant un mot de quelques bons Etablissemens, qui par les abus & la mauvaise direction n'ont pas répondu au but de leur fondation. Il y a au Fort *Saint-George* une Ecole publique, où des enfans apprennent à lire & à écrire. Elle a une Bibliotheque, principalement de Livres de Théologie, qu'on estime quatre-cens-trente-huit Livres sterling. L'Eglise a un fonds de quatre-cens Livres sterling, que l'on place ordinairement à dix pour cent d'intérêt, qui s'employe en réparations & en charités. Comme ces dépenses absorbent rarement tout l'intérêt, le surplus sert à grossir le capital; ce qui joint à une Collecte qui se fait annuellement, monte à une jolie somme. Les enfans orphelins de parens qui ont du bien, sont souvent confiés aux soins de ceux qui sont chargés de ce qui regarde l'Eglise. On compte que leur bien est plus en sûreté qu'entre les mains de particuliers; l'expérience néanmoins de ce qui se passe en Europe, donne lieu de penser que des Tuteurs publics ne sont pas plus consciencieux que les particuliers; on a même souvent cru le contraire. On met le bien des enfans à intérêt, qui est à-présent de dix pour cent, c'est ce qui sert à leur entretien & à leur éducation; quand ils sont en âge on leur remet le capital avec le surplus de l'intérêt. Quand il ne se trouve point de Testament après le décès de quelqu'un, le Gouverneur & le Conseil prennent soin des effets, & en tiennent compte aux héritiers soit en Europe, soit en Asie. Il y a aussi un College, mais comme on n'y étudie aucun Art ni aucune Science, il n'en a que le nom. Nous ne pouvons nous empêcher d'être surpris que la Compagnie n'y fasse pas cultiver les Mathématiques & l'Astronomie. Rien ne contribueroit plus à faire estimer ses Agens des Princes de l'Asie, & ne lui donneroit plus moyen de s'établir à la Chine, que la connoissance de ces Sciences. Les Jésuites en ont fait l'expérience, ayant obtenu de beaux privileges par une connoissance assez superficielle de la Géométrie pratique & de l'Astronomie. Le loisir qu'ont plusieurs des Employés de la Compagnie &, des circonstances où ils se trouvent, favoriseroient beaucoup le progrès de ces études. La longueur des voyages, le changement de climat, la sérénité du ciel, la nécessité où ils sont d'entendre l'Arithmétique, les principes de la Géométrie, de la Navigation & de la Géographie, tout concourt à fournir les plus belles occasions d'avancer les Arts & les Sciences. Mais ils semblent n'avoir en vue que de gagner de l'argent, en quoi on ne doit point les blâmer, vu le prix qu'on y met dans leur patrie, où il est la source de l'honneur, de l'estime & du crédit.

Quoique cette Description de Madras soit déja longue, nous ne devons pas la finir, sans toucher quelque chose du Commerce. Il s'étend dans tous les Pays à l'Orient du Cap de Bonne-Espérance. Celui de la Chine étoit autrefois un des plus grands, à cause des retours en or, & en marchandises fines; mais la Compagnie la réduit à rien en envoyant des Vaisseaux direc-

SECTION VII. *Description des Etablissemens de la Compagnie &c.*

tement d'Angleterre à la Chine. Le Voyage de *Manille*, sous Pavillon Arménien, est très-profitable. On envoye tous les ans des Vaisseaux à *Batavia*, sur les Côtes de *Java*, à *Janore*, *Malacca*, *Bengale*, *Quedah*, au *Pégu*, à *Arracan*, dans les Ports d'*Achen*, de *Priaman*, *Bencouli*, *Bantall* & *Idriapour*. Les plus gros Vaisseaux vont à *Mocha*, à *Surate* & dans les autres Ports de Perse & des Indes (*) avec des marchandises de Bengale & de la Chine: ils touchent en divers endroits de la Côte de Malabar, pour charger du poivre, des noix de cocos, du bled, du cardamome & d'autres drogues. Mais le grand avantage de Madras, & ce qui y a attiré un grand concours d'habitans, c'est le voisinage des Mines de diamans de Golconde, qui sont à huit journées de la ville. Quand quelqu'un va aux mines pour trafiquer, la coutume est qu'il donne connoissance aux Officiers du Mogol de son dessein, après avoir choisi un endroit pour creuser. Quand il a payé le terrein, on l'entoure d'abord & on y met des gardes. Toutes les pierres qui pesent au-delà de soixante grains appartiennent à l'Empereur, & il y va de la vie de frauder sur cet article. Les uns s'enrichissent, tandis que d'autres perdent leur argent, leur tems & leurs peines (†).

Sui-

(*) Ce qui vient de Perse pour Madras doit descendre le Gange, au moins pour prendre le chemin le plus court, & les Comptoirs Anglois dans le Bengale se sont emparés de ce Commerce. Elle n'a jamais fait commerce à Mocha, en manufactures & productions de la Côte de Coromandel, avant l'année 1713. C'est aujourd'hui le Fort *Saint-David* qui fournit ce Port. En un mot on croit que le Commerce de Madras décheoit, ce que quelques-uns attribuent aux desagrémens & aux vexations auxquelles les Marchands sont exposés. Il est évident que l'influence du Gouverneur, même dans les ventes publiques, est pernicieuse: c'est un crime d'enchérir sur les commissions qu'il donne, & ceux qui ont le courage de le faire, ont généralement sujet de se repentir de leur témérité (1).

(†) La relation suivante des Mines de diamans pourra faire plaisir à quelques-uns de nos Lecteurs. Celles du Royaume de Golconde sur la Côte de Coromandel sont communément dans le voisinage des montagnes escarpées, c'est aux environs de ces montagnes que sont les endroits où se trouvent ces pierres précieuses. On sait que Golconde & Visiapour ont assez de mines pour fournir le Monde entier de diamans, mais pour en soutenir le prix le Souverain ne permet de fouiller qu'en de certains endroits. Il y a environ vingt-trois mines dans le Royaume de Golconde. Celle de *Quolure* a été la premiere ouverte. La terre y est jaunâtre, & remplie de petites pierres molles. Les diamans sont dispersés çà & là à trois brasses de profondeur, bienqu'il y ait des gens qui s'imaginent faussement qu'on en trouve des veines suivies. Ce qui prouve le contraire, c'est que l'on creuse quelquefois le quart d'un Acre de terre, sans trouver un seul diamant pour se dédommager de son travail. Dans les endroits où la surface de la terre est couverte de grandes pierres, les diamans sont à une grande profondeur, mais ils sont de prix; parcequ'ils sont gros, pointus & de fort belle eau. La grosseur ordinaire est environ la sixieme partie d'un *Mangelin*, lequel pese quatre grains: on en trouve qui pesent depuis un jusqu'à vingt Mangelins, mais ils sont fort rares. Ceux qu'on tire de la mine de *Quolure* sont en général brillans & transparens, tirant un peu sur le verd, mais l'intérieur est parfaitement blanc. Cette mine est à peu près, sinon entierement épuisée.

Les mines de *Malabar*, de *Pattepallan* & de *Codawillikal'*, sont d'une terre rougeâtre qui tire sur l'orange, & elle teint les habits des ouvriers. On y creuse environ à la profondeur de quatre brasses, & l'on trouve des pierres d'une eau parfaitement belle, & comme du cristal, mais elles sont plus petites que celles de l'autre mine, dont nous avons parlé.

(1) *Hamilton*, Vol. I. p. 370.

Suivant la derniere eſtimation faite des habitans de Madras, il paroit qu'il y avoit entre quatrevingt & quatrevingt-dix-mille habitans, tant dans la ville. Mais de toutes les mines du Royaume de Golconde celle de *Currure* eſt la plus fameuſe. La terre eſt rougeâtre, & reſſemble aſſez à celle des précédentes. On y a trouvé des diamans qui peſoient neuf onces *troy*. En général on y trouve des pierres bien faites, dont la ſuperficie eſt d'un verd pâle, mais blanches en dedans. Elles ſont rarement auſſi petites que dans les autres mines, & on les réſerve toutes pour le Souverain; au moins c'eſt ce qui ſe pratiquoit dans ces derniers tems.

Section VII. *Deſcription des Etabliſſemens de la Compagnie &c.*

Pas loin delà ſont les mines de *Lattawar* & de *Ganjeconto*, dans le même terroir que *Currure*, qui produiſent des diamans de la même eſpece. Ceux de *Lattawar* ont cependant le défaut d'être épais à un bout & minces à l'autre, comme une pierre à fuſil: d'ailleurs elle ne le cedent à aucun autre pour la groſſeur & la beauté. La mine eſt à peu près épuiſée, & celle de *Ganjeconto* eſt réſervée pour l'uſage du Mogol, celles de *Jonagerie*, *Pirai*, *Anantapelle*, *Pagalli*, & *Parwlli*, ſont toutes d'une terre rouge, & fourniſſent bien de groſſes pierres, qui ſouvent ſont d'une eau verte. Elles ſont cependant fort recherchées, parcequ'elles ſont ſaines, bien faites, groſſes, & n'ont point de taches. Mais les véritables mines, qui ſeules méritent ce nom, les autres n'étant proprement que des puits, ſont celles de *Wazergerre* & de *Manuemurg*. Ici il faut percer des rochers fort hauts, & creuſer quelquefois à la profondeur de quarante ou cinquante toiſes. La ſurface des rochers eſt d'une pierre ferme & friable, où les mineurs creuſent un trou d'environ ſix pieds de profondeur, avant que d'arriver à la croute minérale, qui reſſemble à de la mine de fer. Ils rempliſſent ce trou de bois, & y entretiennent pendant trois ou quatre jours un feu violent. Quand ils jugent que le terrein eſt aſſez échauffé, ils éteignent le feu tout d'un coup en y jettant beaucoup d'eau froide. Ils s'imaginent amollir par-là la croute minérale. Quand elle eſt refroidie, ils creuſent autant qu'ils peuvent, & réiterent la même opération, juſqu'à qu'ils trouvent une veine de terre, qui s'étend ordinairement deux ou trois ſtades ſous le roc. Ils ôtent cette terre, & s'ils n'y trouvent rien, ils continuent à creuſer juſqu'à ce qu'ils rencontrent l'eau. Ils fouillent la terre, & briſent ſoigneuſement la croute minérale. C'eſt-là que ſe trouvent les diamans, qui ſont la plupart fort gros, n'y en ayant gueres qui ne peſent ſix Mangelins. Les connoiſſeurs ſe plaignent de leur figure, mais ils conviennent qu'il n'y en a point dont l'eau ſoit plus belle. Comme les mineurs ignorent entierement l'uſage des machines pour tirer l'eau, ils ſont ſouvent arrêtés, & hors d'état de pourſuivre leur travail.

La mine de *Maldeburg* ſurpaſſe toutes les autres pour la délicateſſe de la figure, la beauté, & la tranſparence brillante des diamans. Il ne laiſſe pas d'y en avoir beaucoup qui ont des veines, & qui ſont fendus, mais il n'y a gueres que les Jouailliers & les plus habiles ouvriers qui puiſſent les connoître. Cette mine produit des pierres de différentes groſſeurs, depuis le poids de dix ou douze dans un *Mangelin*, juſqu'à celui de ſix ou ſept Mangelins chacune. L'eau des environs eſt ſi malſaiſante, qu'elle cauſe à tous ceux qui en boivent, à l'exception des habitans du voiſinage, des fievres & d'autres maladies aigues, qui conduiſent promptement au tombeau. A d'autres égards cette mine eſt une des meilleures, la veine étant proche de la ſurface de la terre, deſorte qu'on y fouille à peu de frais & ſans grand travail. On croit que ce qui contribue à rendre ce lieu mal-ſain, indépendamment de la mauvaiſe qualité de l'eau, c'eſt qu'il eſt ſitué dans un terrein bas & marécageux, environné de montagnes.

Il y a d'autres mines à *Lavagamboot*, où l'on creuſe de la même maniere qu'à *Warergerre* & à *Manuemburg*. Le roc y eſt moins dur, mais la terre & les pierres qu'il produit ſont de la même eſpece. *Wootore*, dans le voiſinage de *Currure*, produit des diamans de la même groſſeur, de la même figure & de la même eau que *Currure*. On ne travaille à cette mine que pour l'Empereur; elle a ceci de particulier, que les diamans ſe trouvent dans une terre noire.

Melvillee produit des pierres de cinq ou ſix dans un *Mangelin*, & d'autres qui peſent quinze ou ſeize Mangelins. On les trouve dans une terre fort rouge, qui tient ſi for-

SECTION VII. *Description des Etabliſſemens de la Compagnie &c.*

ville que dans les villages de la dépendance de la Compagnie. Sur ce nombre il y a cinq-cens Européens dans Madras. La ville tire le riz de Ganjam & d'Orixa, ſur la même côte; le bled de Surate & de Bengale; & le bois à brûler de l'Iſle de Diſe, proche de *Maſulipatam*. Le Viceroi de la Côte offrit au Gouverneur du Fort Saint-George de lui faire préſent de cette Iſle, dont les habitans ſouhaittoient d'être ſous la domination de la Compagnie. Mais le Gouverneur & le Conſeil n'ayant pas accepté l'offre d'abord, le Viceroi & les Habitans changerent d'avis, & ne voulurent pas permettre qu'on y établît un Comptoir (*a*).

Maſulipatam.

Paſſons aux autres Etabliſſemens de la Compagnie. Elle avoit autrefois un Comptoir à *Maſulipatam*, & un autre à *Narſipour* pour les toiles peintes, mais on a abandonné l'un & l'autre, de même que la plupart des Etabliſſemens des Européens ſur cette route, à cauſe des déraiſonnables exactions des Rajah voiſins. Les Anglois avoient auſſi un Etabliſſement à *Angerang*, place ſituée ſur le bord d'une Riviere profonde, & fameuſe pour les plus belles toiles peintes des Indes. Mais des raiſons particulieres firent bientôt renoncer à cet Etabliſſement.

Vizagapatam.

La Compagnie avoit une Loge fortifiée à *Vizagapatam*, que les François ont priſe peu après la malheureuſe affaire de *Calcutte*. Il y avoit quatre bas-

(*a*) *Salmon*, *Lockyer*, Mém. *de la Bourdonnais*, Vol. I. *Hamilton*, &c.

tement au diamant, qu'elle ſemble lui donner ſa couleur. Cette circonſtance favoriſe l'hypotheſe de M. *Tournefort* touchant leur végétation, ou plutôt, qu'ils ont été d'abord ſous une forme liquide. La plupart des pierres qu'on trouve ici ont une écorce épaiſſe & ſombre, tirant ſur le jaune, deſorte qu'elles ont moins de feu que celles des autres mines. Il y en a peu ou point de *Melvillée*, qui ayent une écorce pure & criſtaline. Elles ont encore le défaut de ſe fendre quand on les travaille, ou de ſe mettre en morceaux en ſe fendant. Quelques diamans dont la blancheur ſemble promettre, n'ont pas ſitôt paſſé ſur la roue, que cette apparence trompeuſe diſparoît, & que l'on apperçoit leur couleur jaune. Mais ce qui leur manque du côté de la qualité eſt compenſé par le nombre, n'y ayant point de mine de Golconde qui fourniſſe une plus grande quantité de diamans.

On travaille à quinze ou vingt mines dans le *Viſiapour*, autre Province de la domination du Grand-Mogol. Elles produiſent des diamans, qui pour la figure, la groſſeur, l'eau & toutes les autres qualités égalent ceux des mines de Golconde. Les gros diamans y ſont à-la-vérité moins communs, & ils s'y trouvent généralement en moindre quantité; la matrice ou la terre eſt différente ſelon les mines; la maniere d'y travailler varie auſſi, de même que celle de lever la terre. Dans l'une & l'autre Province les Mineurs, les Employés & les Marchands ſont en général Gentils, n'y ayant aucun Mahométan qui s'applique à l'une ou à l'autre branche de ce Commerce. Les Marchands ſont ordinairement des Banians de Guzerate, qui, il y a quelques générations, ont quitté leur Pays pour s'appliquer à une profeſſion qui produit des profits immenſes. Ils ſont en correſpondance avec leurs compatriotes de Madras, de Surate, de Goa & d'autres Ports de mer. Les Gouverneurs des mines ſont auſſi idolâtres. C'eſt un Bramine de *Feulinga* qui a la ferme de celles de Golconde; il s'accorde avec ceux qui veulent tenter fortune, & la condition eſt, que tous les diamans qui peſent plus d'une Pagode, ou neuf Mangelins, ſont pour lui, pour l'uſage du Roi, & tous les autres pour eux. La rigueur avec laquelle on punit dans Golconde les fraudes ſur cet article, fait que ceux qui ſe ſont ſaiſis furtivement de quelque groſſe pierre, ſe ſauvent ailleurs, pour pouvoir s'en défaire (1).

(1) *Salmon* Vol. I. *Hamilton* Vol I. *Lockyer* paſſim. *Guyon* Hiſt. des Ind. Orient. Vol. II.

baſtions, montés de vingt ou trente pieces de canon. Cet Etabliſſement eſt ſur la Côte de Coromandel, au dix-huitieme degré, quarante minutes de Latitude Septentrionale; il a l'avantage d'avoir une Riviere, mais dont la barre eſt un peu dangereuſe. Le Pays des environs fournit des toiles de cotton de toute ſorte de fineſſe, & les plus belles mouſſelines rayées ou *Doreas* de toutes les Indes. La ſeule choſe qui peut empêcher cet Etabliſſement de fleurir, c'eſt le manque de fonds, la plupart des habitans n'étant rien moins que riches.

En 1709, ce Comptoir ſe trouva engagé dans une petite guerre avec le Nabob de *Chizcakul*. M. *Holcomb*, Chef de la Factorie, avoit emprunté du Prince de l'argent ſur le crédit public. Etant mort, ſon Succeſſeur refuſa de rembourſer le Nabob. Le Prince Indien s'adreſſa au Gouverneur du Fort Saint-George pour obtenir juſtice, mais la réponſe n'ayant pas été ſatisfaiſante, il eut recours aux armes. A la fin la Compagnie accommoda l'affaire & termina la guerre, qui avoit duré fort longtems, preſque ſans qu'il y eût de ſang répandu (*).

Il y a pluſieurs anciens Temples ou Pagodes aux environ de *Vizagapatam*. Il y en a un entre autres fort ſingulier ſur une petite montagne proche de la Factorie. Les Indiens y adorent des ſinges, que l'on nourrit en grand nombre dans le Temple. Les Prêtres en ont ſoin, en préparant du riz bouilli pour cette troupe de Dieux. A l'heure des repas ils ne manquent pas de ſe rendre au Temple, & de manger ce que leurs adorateurs ont apprêté pour eux, après quoi ils ſe retirent en bon ordre dans les bois & dans les campagnes. On regarde comme un plus grand crime de tuer un de ces animaux que de tuer un homme.

Environ à douze lieues au Nord de *Cunnaca*, on trouve la ville de *Ballaſore*, qui eſt à quatre lieues de la mer, ſur le bord d'une Riviere au vingtieme degré quarante-cinq minutes de Latitude Septentrionale. Il y a dans la Riviere une barre dangereuſe, aſſez connue de ceux qui navigent ſur ces côtes par les naufrages de bien des Vaiſſeaux. On voit entre les Rivieres de

(*) L'avanture ſuivante mérite d'être rapportée. Après que la guerre fut finie, & que le Nabob fut retourné dans ſes terres, il ſe rappella la maniere dont il avoit été traité par les Anglois du *Fort Saint-George* & de *Vizagapatam*. Jugeant qu'il ne pouvoit gueres ſe venger à force ouverte, il eut recours au ſtratagême ſuivant. Il vint, ſans en donner avis, accompagné de cent chevaux à *Vizagapatam*, & entra dans la Loge avec vingt ou trente de ſes gens, avant que le Chef Anglois en eût connoiſſance. On ſonna l'allarme, & M. *Horden*, jeune homme réſolu au ſervice de la Compagnie, deſcendit promptement l'eſcalier avec un fuſil & une bayonnette au bout. Il rencontra le Nabob au bas de l'eſcalier & lui mit le fuſil ſur l'eſtomac, en lui diſant dans la Langue du Pays, qu'il étoit le bien venu; mais que ſi quelqu'un de ceux qui le ſuivoient avoit la hardieſſe d'avancer, ſa vie en répondroit. Déconcerté & ſurpris de la réſolution & du courage du jeune Anglois, le Nabob s'arrêta pour ſe conſulter, tandis que M. *Horden* lui tenoit toujours le bout du fuſil ſur l'eſtomac; & qu'un des gens du Chef Indien avoit la pointe d'un poignard contre le dos de l'Anglois; ils conférerent pendant une demi-heure dans cette poſition, & la conférence finit enfin pacifiquement, le Nabob ayant pris le parti de ſe retirer tranquillement (1).

(1) *Hamilton*, Vol. I. p. 380.

SECTION VII. *Description des Etabliſſemens de la Compagnie &c.*

de *Cunnaca* & de *Ballaſore* un banc de ſable continu, ſur lequel les tortues viennent pondre leurs œufs. On prend dans cette Baye un poiſſon très-délicat, nommé *Pamplée*; on en a un cent pour deux ſols, & cependant on en a aſſez de deux pour faire ſon repas. Le Pays des environs eſt extraordinairement fertile, il produit preſque ſans culture du riz, du froment, d'autres grains, quantité de légumes, de l'anis, du cumin, de la coriandre, de la graine de carvi, du tabac, du beurre, de l'huile, & de la cire. Les manufactures de cotton ſont des *Sanas*, des *Caſſes*, des *Baſins* & des *Malles-molles*; celles de ſoie & de ſoie mêlée de coton, ſont des *Romales*, des *Gériaſſes*, & des *Longies*; & ils font d'une certaine herbe des *Gingans*, des *Pinatros*, & d'autres toiles pour exporter. Les Anglois, les Hollandois & les François ont des Loges à Ballaſore; mais elles ſont à-préſent de peu d'importance, depuis que l'on s'eſt jetté du côté de la Riviere de *Hougly*.

La ville de Ballaſore fait encore le Commerce des Maldives, qu'elle fournit de riz & d'autres productions du Pays; on en apporte en retour des *Coris* & du *Cayar* ou *Coyr* pour l'uſage des Barques. Depuis le mois d'Avril juſqu'au mois d'Octobre, qui eſt la ſaiſon propre à entrer dans la Baye de Bengale, cette ville fournit des Pilotes à tous les Vaiſſeaux pour remonter la Riviere de *Hougli*, & ils ſont toujours aux gages des Européens. Nous terminerons cette deſcription de *Ballaſore*, en rapportant une coutume particuliere aux habitans de cette ville. Ils prennent un morceau de terre molle, qu'ils façonnent en forme de ſuppoſitoire, & le laiſſent ſécher au Soleil juſqu'à la conſiſtance de cire molle, & enſuite ſe le mettent dans le fondement. Ils prétendent que cela le rafraîchit. Cette opération ſe renouvelle tous les matins.

La Compagnie Angloiſe avoit ci-devant un Comptoir à *Pipely*, qui eſt ſur une Riviere, que l'on croit être un bras du Gange, mais il a été abandonné par la même raiſon que celui de Ballaſore. Le Pays n'eſt pas différent pour ce qui regarde les productions (*a*).

Deſcription de Bengale.

En avançant huit lieues le long de la rive occidentale de la Riviere de *Hougly*, on trouve le *Ganga*, autre branche du Gange. Il eſt plus large, mais moins profond, que la Riviere de Hougly, & plus incommode pour la Navigation à cauſe des bancs de ſable. On découvre un grand nombre de villages & de hameaux au-deſſous de l'embouchure de cette Riviere, & bien plus encore dans les vaſtes campagnes qui s'étendent le long de celle de Hougly; mais on ne trouve aucune ville de quelque conſidération juſqu'à *Calcutte*, qui eſt le marché pour le bled, le beurre, l'huile, les groſſes toiles, & d'autres marchandiſes. *Calcutte* & *Juanpardes* ſont toutes deux ſituées ſur des Rivieres profondes; celle de la premiere de ces villes court vers l'Eſt; l'autre paſſe derriere l'Iſle de Hougly, & eſt véritablement une branche du Gange. Cette Riviere conduit à une place, nommée *Ruduagar*, célebre pour ſes toiles de coton & ſes mouchoirs de ſoie. On trouve auſſi ſur cette Riviere *Baſſindri* & *Traſinddi* ou *Gorgat* & *Cotrong*, qui fourniſſent les meilleurs ſucres de toutes les Indes. Un peu plus haut, ſur le bord

(*a*) *Hamilton*, Vol. I. C. 31.

bord oriental de la Riviere de Hougly eſt *Ponjilli*, & environ une lieue au-delà *Calcutte* ou le *Fort William*, où la Compagnie a ſon plus grand Etabliſſement après le *Fort Saint-George*. Ce fut en l'année 1690 qu'on tranſporta-là la Factorie, dans le tems que M. *Channock* étoit Agent dans le Bengale. Ayant la liberté de faire un Etabliſſement en tel endroit qu'il voudroit ſur le bord de la Riviere plus bas que Hougly, il ſe détermina pour cet endroit-là, peut-être le plus mal-ſain qu'il pût choiſir (*). Le Fort eſt un quarré irrégulier, conſtruit de briques & d'un mortier qu'ils appellent *Puckah*, qui eſt une compoſition de brique pilée, de mélaſſe, & de chanvre coupé. Quand ce mortier eſt parfaitement ſec, il eſt dur & ſolide comme de la pierre, & tient fortement à la brique. La ville n'eſt pas plus réguliere que le Fort, les maiſons paroiſſant bâties au hazard, plutôt que diſpoſées avec ordre. Chacun bâtit comme il lui plait, ſelon ſon goût & ſa convenance, ſans s'embaraſſer de la ſymétrie. Les unes ſont ſur la même ligne que la rue, & d'autres en ſont ſéparées par un jardin; & il n'y en a pas deux qui ſe reſſemblent pour la poſition & pour la ſtructure.

Section VII. *Deſcription des Etabliſſemens de la Compagnie &c.*

A environ cinquante verges du Fort eſt l'Egliſe, bâtie par la pieuſe charité des Marchands, & les contributions des Mariniers Anglois. Quand le Miniſtre vient à mourir, ce qui arrive ſouvent par la malignité de l'air, un des jeunes Marchands officie en ſa place, & outre ſes appointemens ordinaires on lui donne cinquante Livres ſterling par an, pendant qu'il fait les fonctions de Miniſtre. La maiſon du Gouverneur, dans le Fort, paſſe pour la plus propre & la mieux bâtie qu'il y ait dans les Indes. Outre cela il y a dans le Fort des logemens commodes pour les Facteurs, les Ecrivains & les autres Employés de la Compagnie, ſans parler des Magazins. Il y a auſſi un bon Hôpital à *Calcutte*, qui y eſt fort néceſſaire, parceque l'on en a ſouvent beſoin. La Compagnie a encore un beau Jardin, qui fournit ceux qui ſont à ſon ſervice, d'herbages, de légumes & de fruits. Il y a dans ce jardin un baſſin bien pourvu de carpes, de mulets, & d'autres poiſſons. Tous les autres habitans de *Calcutte* jouiſſent des mêmes commodités, les proviſions de toute eſpece y étant bonnes & en abondance.

De l'autre côté de la Riviere, il y a des Baſſins pour carener & radouber les Vaiſſeaux. Les Arméniens y ont un beau jardin. Nous ne pouvons qu'admirer qu'on n'ait pas choiſi cet endroit-là pour s'y établir, puiſqu'il a tous les avantages de l'autre dans un degré ſupérieur. La Garniſon du *Fort William* eſt ordinairement de trois ou quatre-cens hommes. Il n'y a que quelques années qu'elle n'avoit gueres d'autre emploi que d'eſcorter la Flot-

(*a*) *Hamilton*, Vol. I. C. 31.

(*) Il y a à trois milles au Nord-Eſt un Lac d'eau ſalée, qui déborde dans les mois de Septembre & d'Octobre. Dans les mois de Novembre & de Décembre, quand les eaux ſont retirées, il reſte une prodigieuſe quantité de poiſſons à ſec, qui pourriſſent & infectent l'air, ce qui joint aux mauvaiſes exhalaiſons du vaſe & du terrein marécageux que le vent de Nord-Eſt porte au *Fort William*, y cauſe tous les ans une mortalité. *Hamilton* rapporte qu'en moins d'un an, de trois mille habitans il en mourut quatre-cens-ſoixante (1).

(1) *Hamilton*, Vol. II.

SECTION VII. *Description des Etabliſſemens de la Compagnie &c.*

Flotte de Patane, chargée du ſalpêtre, des étoffes, des ſoies crues & de l'opium de la Compagnie. Comme elle tenoit *Calcutte* en fief mouvant du Mogol, on n'appréhendoit point d'ennemis, mais une fâcheuſe expérience a appris en dernier lieu, combien il y avoit peu de fonds à faire là-deſſus. Sur quelque pied que les Anglois ſoient avec le Mogol, ils ne peuvent être trop ſur leurs gardes, & trop attentifs à veiller ſur les deſſeins des Rajahs voiſins. Ces petits Princes, qui occupent les bords de la Riviere, prétendent un droit de toutes les marchandiſes qui paſſent ſur leurs Terres, ou par leurs Etats le long de la Riviere. Ils ont même mis des Troupes ſur pied pour le lever par force; mais jamais ils n'y ont réuſſi juſqu'à l'année 1757, lorſque la malheureuſe Colonie de *Calcutte* fut priſe & ſaccagée, & que pluſieurs perſonnes de diſtinction & de mérite furent étouffées dans la priſon noire.

Il n'y a preſque point de Manufactures à *Calcutte*. Le Gouvernement, qui eſt fort arbitraire, décourage l'induſtrie & le travail, parcequ'il trouve en partie ſa ſûreté à tenir les Naturels dans la pauvreté. Si l'un d'eux a le malheur d'encourir la diſgrace du moindre Anglois, il eſt expoſé à être puni par l'amende, la priſon, ou corporellement, en vertu de l'autorité de la Compagnie.

Toutes les Religions y ſont tolérées, excepté le Presbytérianiſme, car un Sectaire eſt l'homme le plus odieux à ceux qui commandent-là. Les Paiens ont la permiſſion de porter leurs Idoles en pompe, mais on ne ſouffre point qu'un Presbytérien ſerve Dieu, ſi ce n'eſt en ſurplis. Les limites de la Colonie de la Compagnie ſont marquées par des bornes à *Governapour* & à *Baruagul*, à ſix milles de diſtance l'une de l'autre; le Lac ſalé la borne du côté de terre. On compte qu'il y a environ quinze-mille ames dans ce diſtrict. Les revenus que la Compagnie en retire ſont conſidérables, tant des terres, que des droits de Conſulat, d'entrée & de ſortie, que tous les Sujets de la Grande-Bretagne ſont obligés de payer: car toutes les autres Nations ne payent rien.

Les Officiers Anglois & les Dames vivent ſplendidement au *Fort William*; on employe la matinée aux affaires, les après-dînées à ſe repoſer, & les ſoirées à ſe divertir. Ils vont ſe promener à la campagne ou dans les jardins, en chaiſe & en palanquin, & ſur l'eau dans des *Budgeros*, qui ſont des Barques commodes, qui vont fort vîte à la rame. Ils prennent le plaiſir de la pêche ou de la chaſſe aux ſarcelles & autre gibier. Le ſoir on ſe voit familièrement, à moins que l'orgueil & le faſte n'y mettent obſtacle, ce qui arrive ſouvent. Les femmes ſur-tout y ſont en guerre perpétuelle, ſe diſputant à qui l'emportera pour la parure, la table & le rang. En un mot les hommes & les femmes ne s'accordent qu'à opprimer les naturels, & à s'enrichir par toutes ſortes de voyes, en affectant toujours un air de dépenſe & de grandeur (*a*).

Hougly. Quoique la Compagnie n'ait pas proprement de Loge à *Hougly*, cependant, comme c'eſt le centre du Commerce de Bengale, il convient d'en donner une courte deſcription. C'eſt une grande ville, mais mal bâtie, qui s'étend

(*a*) *Hamilton*, Vol. II. C. 33, 34. *Salmon*, p. 256.

s'étend deux milles le long de la Riviere. Il s'y fait un Commerce prodigieux: toutes les marchandiſes du dehors y abordent, de même que toutes celles de Bengale que l'on exporte. Cinquante ou ſoixante Vaiſſeaux y chargent tous les ans de riches cargaiſons, ſans parler de ce que de petits Vaiſſeaux portent dans les Pays voiſins. Les Vaiſſeaux qui y portent le ſalpêtre de Patane, ont ſouvent cinquante verges de long ſur cinq de large, & deux & demi de profondeur, & ſont du port de deux-cens tonneaux. Ils deſcendent avec le courant au mois d'Octobre, mais ils ne remontent pendant plus de mille milles qu'à force d'hommes, de bœufs & de chevaux. Ce ſeroit paſſer les bornes que de faire l'énumération de toutes les marchandiſes qui viennent de Hougly; on en peut voir un grand nombre aux ventes de la Compagnie; mais ce ſont les Vaiſſeaux des Indes qui emportent principalement l'opium, le poivre, les étoffes, le tabac & pluſieurs autres ſortes de marchandiſes. Nous terminerons ce qui regarde la Baye de Bengale, en obſervant que depuis la révolution de Siam, & l'expulſion des Anglois par leur propre imprudence, les affaires de la Compagnie ont été parfaitement rétablies, & qu'elle jouit à-préſent du Commerce du Golphe de Bengale, depuis les embouchures du Gange juſqu'à l'extrémité du Promontoire de Malacca, ſans qu'il lui en coûte rien pour des Etabliſſemens, des Forts ou des Loges.

Etabliſſemens dans l'Iſle de Sumatra.

La Compagnie a deux bons Etabliſſemens dans l'Iſle de *Sumatra*, le *Fort Marlborough* & *Sillebar*, outre les Facteurs qui réſident à *Achen*. Le Commerce des Anglois dans cette Iſle eſt d'ancienne date, comme on le voit par les Traités de Commerce conclus entre la Reine *Elizabeth* & la Reine d'*Achen*. Depuis ce tems-là les privileges ont été fort augmentés par la judicieuſe conduite de M. *Grey*, Chef des Etabliſſemens Anglois de cette Iſle. Voici les Articles qu'il a obtenus.

1. Les Anglois ont la liberté d'acheter, de vendre, de troquer, de terrir à Achen, & d'en partir, comme il leur plait.

2. Ils ne payeront d'autre droit d'entrée ou de ſortie, que le droit ordinaire de *Chap*: cérémonie en uſage quand un Vaiſſeau entre dans la Riviere.

3. En cas de naufrage ſur les côtes d'Achen, les habitans donneront tous les ſecours poſſibles, & rendront aux propriétaires tout ce que l'on pourra ſauver; & aucun des gens de l'Equipage ne ſera fait eſclave, ſelon les loix du Pays.

4. Ils auront un terrein pour conſtruire une maiſon & des magazins, & à leur départ ils pourront les vendre au meilleur prix qu'il ſera poſſible.

5. Si quelqu'un vient à mourir, ſes effets ſeront à la diſpoſition du Chef de la Factorie.

6. Un Anglois en faute ne ſera point ſujet aux Loix du Royaume, mais ce ſera le Chef Anglois qui lui fera ſon procès, & le punira ſelon qu'il le trouvera bon. Si quelqu'un des gens du Pays fait tort aux Anglois, on en fera d'abord juſtice ſelon l'exigence du cas.

7. On ne contraindra pas les Anglois à donner leurs marchandiſes contre leur gré, ni on ne pourra les leur rendre après avoir été vendues. On les

SECTION VII. *Description des Etablissemens de la Compagnie &c.*

payera d'abord, & on leur accordera l'assistance nécessaire pour le recouvrement de leurs dettes.

8. On ne prendra rien au nom du Roi ou de la Reine, à moins qu'on ne le paye argent comptant.

9. Les Anglois auront le libre exercice de la Religon Chretienne, & si quelqu'un des naturels se moque d'eux à cette occasion, il sera puni.

10. On n'accordera point de protection à aucun fugitif Anglois: & les Anglois de leur côté ne donneront point d'asyle à aucun naturel qui voudra se dérober à la rigueur des Loix.

11. Suivant la coutume, ils porteront annuellement leurs présens à la Cour.

12. Ils auront, comme auparavant, tout le bois de sapan du Royaume, à un Taël 4 M. S. par *Bahar*.

13. Les Marchands qui apporteront des marchandises sur les Vaisseaux Anglois, ne payeront point le *Savoa*, ou le cinquieme des droits, pourvu que le nombre des Vaisseaux ne passe pas celui de trois à chaque mousson.

14. Tous les Vaisseaux apporteront une Lettre du Chef du lieu d'où ils viendront, au Gouverneur de la ville, pour certifier qu'ils appartiennent à la Compagnie &c.

Tous ces Articles servent à confirmer & à amplifier les privileges accordés originairement aux Anglois, & nous croyons qu'ils subsistent encore.

Description de la ville d'Achen.

La ville d'*Achen*, Capitale du Royaume de ce nom, est située à l'extrémité du Nord-Ouëst de l'Isle, à cinq degrés trente minutes de Latitude Septentrionale, & c'est le Port le plus considérable de toute l'Isle. Elle est à environ une demi-lieue de la mer dans un terrein marécageux & environné de bois. C'est une ville ouverte, sans murailles ni fossé; le Palais du Roi, entouré d'un fossé, est au milieu. Il y a environ huit-mille maisons, qui sont la plupart sur des piliers de bois, pour les mettre à couvert des inondations & des vapeurs. La Compagnie y avoit autrefois une Loge, mais n'y trouvant pas son compte elle l'a abandonnée. Le Royaume d'*Achen* fournit principalement de la poudre d'or, du camphre, du bois de sapan, qu'on troque pour de l'opium, dont les Achenois sont fort avides, du riz, du salpêtre, des étoffes de coton & de soie &c. la poudre d'or qu'on en tire est peu de chose.

Quand un Vaisseau arrive, il faut s'adresser au *Shabander*, pour avoir la permission de négocier. Ceux qui descendent les premiers à terre, sont examinés au *Grand Quala*, ou à l'embouchure de la Riviere, par un Officier de la Garde, qui donne d'abord avis de leur arrivée à ses Supérieurs; ceux-ci sont chargés de recevoir le serment, dont on est convenu entre la Compagnie & le Souverain, par la médiation de M. *Grey*. Le prix courant de l'or à Achen étoit en 1704, Taël 7. 2. par *Buncal*. Le cours du change, deux Pagodes par Buncal, environ vingt-quatre Finams ou Fanons moins que l'or ne fait à la Monnoye.

En argent, quatorze-cens jusqu'à seize-cens *Cash* font un Mas, ou le tiers d'une Livre sterling; on en donne quinze-cens quand il s'agit de Comptes. Le quart d'un Mas fait un Copang, & seize Masses un Taël, qui est une monnoye imaginaire.

On

SECTION VII. *Description des Etabliſſemens de la Compagnie &c.*

On trouve au marché de la chair de cabrit, de buffle, des poules, du poiſſon &c. Le camphre qu'on vend ici vient des Iſles de la Sonde. Il eſt généralement bon, mais le meilleur eſt en petites écailles, blanc & tranſparent, & il vaut environ ſix shellings 6 d. l'once. Le plus commun reſſemble à de gros ſable de mer, & ſe vend deux shellings 6 d. l'once.

Le Bézoar que l'on a ici ſe trouve dans le *Porc-daim*, c'eſt le nom qu'on lui donne. C'eſt un animal un peu plus gros qu'un lapin, qui a la tête comme celle d'un chien; les jambes & les pieds reſſemblent à celles du daim. Ce Bézoar vaut dix fois ſon peſant d'or. Il eſt d'un brun obſcur, l'écorce extérieure eſt molle; quand on l'a ôtée la couleur eſt plus foncée encore, avec des fibres par deſſous. Il nage ſur l'eau. On dit qu'il ſe trouve dans le jabot du pigeon de Nicobar des pierres qui égalent le meilleur Bézoar. On tire une autre ſorte de Bézoar du porc-épi, dont il porte le nom. Il eſt rougeâtre & plein de veines tranſparentes. Il n'a pas le goût amer du Bézoar *Siaca* dont nous avons parlé, ni ne nage ſur l'eau. Le Bézoar de Singe eſt d'un verd clair, plus uni que celui de Porc. Il y en a qui peſent une demi-once, qui vaut quarante ou cinquante Roupies ou environ trois Livres ſterling, 12 ſchellings, 6 d. Mais le Bézoar de Surate, qu'on nomme communément Bézoar de Singe, ſe vend pour ſix ou ſept Roupies l'once. Il eſt vrai qu'il y a des gens qui prétendent que les uns & les autres ne ſont qu'une compoſition, qui ne vaut pas le prix extraordinaire qu'on en donne; & c'eſt effectivement le ſentiment des plus habiles Médecins, qui ne mettent aucune différence entre le Bézoar & d'autres remedes qu'ils y ſubſtituent.

Le Poivre croît auſſi dans l'Iſle de Sumatra, & c'eſt ce qui fait la plus grande partie du Commerce de la Compagnie; les habitans le cultivent avec beaucoup de ſoin, cependant il n'eſt pas ſi bon qu'en d'autres lieux de la Côte des Indes. Quelques Auteurs aſſurent que ſi l'on en excepte le Japon & la Chine, il n'y a pas de Pays où il ſe trouve une plus grande quantité d'Or. Les Hollandois, qui occupent l'Iſle de *Java* dans le voiſinage, ont eu auſſi l'adreſſe de s'établir à *Sumatra*, où l'on dit qu'ils ſont maîtres d'une Mine d'or, mais elle ne leur produit pas grand profit (*a*). Il n'eſt pas douteux que notre Compagnie ne ſe conduiſe très-prudemment en ne s'appliquant point à la recherche de ce précieux métal, parcequ'elle n'ignore pas que le Commerce eſt la plus riche mine; ce que le Japon, la Chine & l'Eſpagne prouvent ſuffiſamment. Les deux premiers Empires ont négligé de fouiller la terre pour en tirer de l'or, qu'ils peuvent avoir à moins de fraix & plus ſûrement par la voye du Commerce: l'Eſpagne a peu politiquement négligé le Commerce, pour creuſer les Mines de *Potoſi*, bienque de tous les Pays de l'Europe, l'Eſpagne même ſoit celui où demeure la moindre partie des immenſes richeſſes qui viennent du Mexique & du Pérou. L'induſtrie & l'œconomie ſont toujours les mines les plus abondantes, & elles ont conſtamment enrichi les Nations qui ont eu ſoin de les cultiver.

La

(*a*) *Hamilton* Vol. II. C. 41-43. *Salmon*, p. 256-275.

SECTION VII. *Description des Etabliſſemens de la Compagnie &c.*

La Compagnie ſait que l'on ne peut travailler les Mines de Sumatra qu'à grands fraix, & au hazard de s'attirer la haine des Inſulaires. Les Hollandois ont fourni la preuve qu'elle raiſonne juſte. Le ſeul moyen de tirer un parti avantageux du Commerce de l'Or, c'eſt celui que l'on a employé, ſavoir d'établir des Colonies dans l'Iſle, de traiter les Inſulaires d'une maniere honnête & civile, d'obſerver la juſtice la plus exacte dans toutes les affaires que l'on fait avec eux, & par-là de leur faire eſtimer les manieres des Européens. C'eſt-là, à notre avis, la meilleure méthode de leur faire rechercher les marchandiſes de l'Europe. Par-là on ne court pas le riſque d'être obligé de s'aſſurer de l'obéiſſance de tant de Peuples ſauvages avec une poignée de monde; on peut entretenir un Commerce qui attirera une grande quantité d'or en Europe, on fournira du pain à une infinité de pauvres dans le Pays, on procurera des richeſſes ſolides à l'Etat, & on encouragera la Navigation, les Arts & les Sciences & la véritable connoiſſance de la vie, & l'on formera une puiſſante Marine.

Sillebar. En paſſant par le Détroit de la Sonde à la Côte Occidentale de Sumatra, & delà tirant au Nord on trouve l'Etabliſſement Anglois de *Sillebar*. Il eſt ſur une Baye, à l'entrée d'une groſſe Riviere du même nom. Ce petit Comptoir, établi principalement pour le Commerce du Poivre, n'a rien de remarquable.

Bencouli & le Fort de Marlborough. A dix milles delà vers le Nord eſt *Bencouli*, où étoit le principal Etabliſſement des Anglois, avant qu'on l'eût tranſporté à une petite diſtance de-là au *Fort Marlborough*. On reconnoît *Bencouli* en mer à une haute Montagne mince, qu'on appelle le *Pain de ſucre*, qui eſt à vingt milles dans le Pays. Il y a devant la ville une Iſle, où les Vaiſſeaux viennent ordinairement jetter l'ancre; cette Iſle forme avec la pointe de Sillebar, qui court deux ou trois lieues au Sud, une Baye large & commode. La ville, qui a environ deux milles de circuit, eſt principalement habitée par les gens du Pays, qui élevent leurs maiſons ſur des piliers de bambou, comme à Achen. Les Anglois, les Portugais & les Chinois ont leurs quartiers ſéparés. Les Chinois bâtiſſent à un étage à la mode de leurs Pays; les Anglois & les Portugais ſuivent celles du leur, mais ils ſont obligés de ſe ſervir de bois au-lieu de brique & de pierre, à cauſe des fréquens tremblemens de terre auxquels le Pays eſt ſujet. Comme la ville eſt dans un marais, les vapeurs nuiſibles que la chaleur du Soleil attire, rendent l'air fort mal-ſain pour les Européens. Il en périt tous les ans un grand nombre, & il y a de l'apparence que ſi l'on n'avoit pas choiſi un endroit plus ſain pour l'Etabliſſement de la Compagnie, il auroit fallu l'abandonner entierement. Nous avons déja parlé du nouveau Fort, ainſi il ſeroit inutile d'y revenir ici.

L'Iſle de Ste. Hélene. La derniere place qui appartient à la Compagnie eſt l'Iſle de *Sainte Hélene*, nom que lui ont donné les Portugais, qui la découvrirent les premiers en 1502, le jour de Sainte Hélene. Dans l'ordre Géographique, la deſcription de cette Iſle appartiendroit à l'Afrique; mais comme elle eſt à la Compagnie, & d'une grande utilité pour rafraîchir nos Vaiſſeaux, fatigués d'une auſſi longue courſe que l'eſt celle depuis tous nos Etabliſſemens aux Indes, nous avons cru devoir en parler ici. Elle eſt au ſeizieme degré de La-

ti-

titude Auſtrale, à environ ſix-cens lieues au Nord-Ouëſt du Cap de Bonne-Eſpérance, environ à moitié le chemin entre le continent d'Afrique & celui de l'Amérique, mais plus proche du premier, dont elle n'eſt éloignée que d'environ douze-cens milles, & c'eſt ce qui fait qu'on la met au nombre des Iſles de l'Afrique (*).

Comme on a toujours un bon vent frais de Sud-Eſt depuis le Cap de Bonne-Eſpérance juſqu'à Ste. Hélene, on ne peut imaginer un voyage plus agréable: on le fait ordinairement en moins de trois ſemaines, ſans changer les voiles. Mais on doit regarder comme un des grands inconvéniens de la ſituation de cette Iſle, que les Vaiſſeaux qui vont aux Indes Orientales n'y peuvent toucher, & ſont obligés de faire une ſeule courſe depuis l'Iſle de Madere, ou au moins depuis les Canaries ou les Iſles du Cap Verd, où ils touchent rarement, juſqu'au Cap de Bonne-Eſpérance. Les vents de Sud-Eſt, qui ſoufflent conſtamment dans ces mers, ne permettent pas d'y venir du Nord: un Vaiſſeau qui va d'Angleterre à Ste. Hélene, eſt obligé de gagner le Sud juſqu'au Cap, & de tourner de-là vers cette Iſle. Peut-être n'y a-t-on pas touché trois fois en venant directement de l'Europe, quoique cela puiſſe être arrivé par tempêtes ou par d'autres cauſes extraordinaires (†).

Lorſque les Portugais, ces fondateurs du Commerce & de la Navigation, découvrirent cette Iſle, ils y laiſſerent des cochons, des chevres & de la volaille, & ils y touchoient pour prendre des proviſions, de l'eau, & pour ſe rafraîchir en revenant des Indes Orientales, dont le voyage paſſoit en ce tems-là pour bien plus long & plus dangereux, que l'expérience & les progrès que l'on a fait dans les Sciences ne l'on rendu depuis; mais on n'a aucune certitude qu'il y ayent établi de Colonie, ce qui eſt pourtant aſſez vraiſem-

(*) *Mandelſlo* dans ſon Voyage aux Indes (1) dit, que cette Iſle eſt ſituée à ſeize degrés & douze minutes de Latitude Auſtrale, qu'elle eſt éloignée de la Côte d'Angole de trois-cens-cinquante lieues, du Bréſil de cinq-cens-dix, & du Cap de Bonne-Eſpérance de cinq-cens-cinquante. *Pyrard de Laval* la place au ſeizieme degré, & à ſix-cens-vingt lieues du Cap, au-lieu que *Roggeveen* la met à ſeize degrés, quinze minutes, à trois-cens cinquante lieues du Cap Auguſtin, la terre la plus voiſine. *Guillaume Funnel*, dans ſon Voyage, la met au ſeizieme degré, & à vingt-deux degrés de Longitude Ouëſt du Cap: le fameux *Candish* dit qu'elle eſt au quinzieme degré, quarante-huit minutes. La poſition que nous lui avons donnée tient le milieu entre ces opinions diſcordantes, & c'eſt auſſi celle qui a été déterminée par le fameux Mathématicien *Halley*.

(†) L'Auteur Anglois cite *Pyrard de Laval* extrait par *Harris*, mais ou *Harris* ou lui ont lu bien négligemment leurs Auteurs. Car 1. *Pyrard* dit formellement que l'Iſle de Ste. Hélene eſt au ſeizieme degré de Latitude Auſtrale & à ſix-cens lieues du Cap (2). Tout ce que l'on attribue dans le texte ne ſe trouve point dans la Relation du Voyage de *Roggeveen*, mais bien dans *Pyrard de Laval*, de-même que la note ſuivante qui regarde l'Hermite. La conjecture de notre Auteur, que les Portugais y ont peut-être établi une Colonie, eſt fauſſe, puiſque le Roi d'Eſpagne, alors maître du Portugal, avoit défendu d'y laiſſer d'autres perſonnes que des malades pour s'y rétablir (3). Rem. du Trad.

(1) Voyage de *Mandelſlo*, col. 669, 670. *Cit. du Trad.*

(2) Voy. de *Pyrard de Laval*, P. I. p. 12. P. II. p. 190. Paris 1679, in 4to.

(3) *Idem* p. 193. *Mandelſlo* l. c. col. 671.

SECTION VII. *Description des Etablissemens de la Compagnie &c.*

semblable, parcequ'on pouvoit alors préparer les rafraîchissemens pour l'arrivée des Vaisseaux. Ce qui semble fortifier cette opinion, c'est ce que dit le célebre Chef d'Escadre *Roggeveen*: c'est que les Portugais ayant perdu sur cette Isle un de leurs Vaisseaux, ils se servirent dans la suite des debris pour bâtir une Chapelle, qui quoiqu'entierement ruinée a donné son nom à la plus belle vallée de l'Isle, & l'une des plus belles qu'il y ait au Monde (*a*). Ce judicieux Chef d'Escadre dit encore, qu'outre les quadrupedes, les Portugais y laisserent des poules d'Inde, des perdrix, des faisans &c. qui fourmillent dans les montagnes, & qu'ils y planterent des citronniers, des orangers, des grenadiers & d'autres fruits; tous ces arbres ont profité si extraordinairement par la bonté du climat, que l'on croiroit qu'ils sont dans leur terroir naturel (*). Cette Isle étoit entierement déserte quand les Hollandois en prirent possession, & l'on n'y trouva pas un seul Portugais, lorsqu'en 1660 les Anglois en devinrent les maîtres (†).

Après s'en être emparés, ils en demeurerent tranquilles possesseurs jusqu'en l'année 1673, que les Hollandois la leur enleverent par surprise, mais ils ne jouirent pas longtems de leur conquête: elle fut reprise peu de tems après par le brave Capitaine *Munden*, qui prit trois Vaisseaux des Indes Hollandois dans le Port, & chassa tous les Hollandois de l'Isle, & depuis ce tems-là les Anglois en sont demeurés en paisible possession. Dans cette occasion les Hollandois avoient fortifié le lieu du débarquement, & y avoient élevé des batteries de gros canon, pour empêcher une descente; mais les Anglois, qui connoissoient une petite Baye, où deux hommes de front seulement pouvoient grimper, gagnerent durant la nuit le haut du rocher, & parurent le lendemain matin derriere les batteries, ce qui consterna tellement les Hollandois qu'ils mirent les armes bas & se rendirent à discrétion. On a depuis fortifié cette petite Baye, & on a éleve une batterie de gros canon à son entrée: ensorte qu'à-présent l'Isle est parfaitement en sûreté, tant contre une attaque réguliere que contre les surprises.

Ste. Hélene a environ vingt-un milles de circuit, *Lockyer* lui en donne vingt, & le Capitaine *Funnel* dit qu'elle a huit lieues en longueur: le Pays est si haut qu'on la voit à la distance de vingt lieues. Ce n'est effectivement qu'un grand Rocher, perpendiculaire de tous côtés, comme un Château au milieu de l'Océan, dont les murs sont trop hauts pour entreprendre de les es-

(*a*) *Harris*, p. 312.

(*) Une fois, dit le même Auteur, un Hermite y fit sa demeure pendant quelques années, & il tuoit un nombre prodigieux de chevres, faisant commerce de leurs peaux avec les Vaisseaux Portugais; mais on le ramena en Portugal, aussi bien que quelques Noirs, qui s'étoient cachés dans les montagnes (1).

(†) *Cavendish* rapporte, dans sa curieuse Relation, que quand il aborda à cette Isle, il y trouva une Chapelle, avec une jolie chaussée qui y conduisoit. Elle étoit tapissée de toile peinte, il y avoit un Autel avec deux Calices & un Crucifix de pierre de taille sur une espece de table auprès. On voyoit sur l'Autel la Vierge Marie, l'Histoire du Crucifiement, & quelques autres peintures de l'Histoire Sainte dans un grand tableau, qui n'étoit pas mal fait (2).

(1) *De Laval*, ubi sup. *Cit. du Trad.* (2) *Harris*, p. 29.

eſcalader avec des échelles; il n'y a pas même la moindre ouverture, excepté en deux endroits; le premier eſt ce qu'on appelle la *Baye de la Chapelle*, qui eſt fortifié d'une batterie de cinquante gros canons, qui battent à fleur d'eau, & d'ailleurs il eſt défendu par les prodigieuſes vagues qui ſe briſent contre le rivage, ce qui ſeul, ſans autre défenſe, rend le débarquement difficile: la ſeconde ouverture eſt à la petite Baye, dont nous avons parlé, où deux ou trois hommes peuvent débarquer avec une petite chaloupe, mais qui eſt à-préſent inacceſſible par la batterie qu'on y a élevée. Comme il n'y a que la Baye de la Chapelle où l'on puiſſe mouiller, il eſt aſſez incertain qu'on puiſſe toucher ici; car le vent étant toujours au Sud-Eſt, ſi un Vaiſſeau manque la Baye & paſſe au-delà, il a beaucoup de peine à regagner le Port.

Bienque cette Iſle paroiſſe de tous côtés un roc ſtérile, le ſommet eſt couvert d'une excellente terre d'un pied & demi de profondeur, qui produit toutes ſortes de grains, d'herbes, de fruits, d'herbages & de racines, le tout excellent & en grande abondance, pourvu que l'induſtrie des habitans ſeconde la Nature. En l'année 1585, lorſque *Cavendish* y aborda, c'étoit un des endroits les plus délicieux de tout le Monde. La vallée, dit-il, où eſt la Chapelle, eſt des plus charmantes; elle eſt ſi remplie de beaux arbres, & de plantes utiles, qu'elle reſſemble à un jardin bien cultivé, où il y a de belles allées de citronniers, d'orangers, de grenadiers, de palmiers, de figuiers & d'autres arbres, chargés de fruits verds & mûrs & de fleurs en même tems. Rien n'égale le plaiſir que l'on goûte ſous ce délicieux ombrage, & le Paradis même ne peut le ſurpaſſer: une ſource d'eau claire comme du cryſtal, ſourd à quelque diſtance, & ſe partageant en un grand nombre de petits ruiſſeaux, arroſe toute la vallée, & rafraîchit les arbres & les plantes. En tout il n'y a pas un ſeul endroit de vuide; ce que la Nature n'a pas pourvu, l'Art y a ſuppléé, en imitant heureuſement ſes opérations. Tel étoit l'état de cette belle Iſle dans le tems que *Cavendish* fit le tour du Monde; & elle ſeroit encore admirable, ſi les Anglois s'y donnoient la moitié de la peine que les Hollandois ſe ſont donnée au Cap de Bonne-Eſpérance (*).

Quand

(*) Cette Iſle ſeroit ſans-contredit, après celle de *Finam*, un des plus agréables endroits de tout l'Univers, & offriroit à un homme qui aimeroit à penſer, & ennuyé du tracas du grand monde, la retraite la plus charmante, ſi elle étoit plus étendue, habitée par des gens plus ſociables, & un peu plus voiſine du Continent, ou au moins plus fréquentée des Vaiſſeaux. L'air y eſt pur, tempéré & égal; l'eau y eſt belle, le terroir fertile, & les fruits de toute eſpece y abondent. Le Pays fournit des animaux & des oiſeaux, & la mer du poiſſon; il n'y a rien qu'on ne puiſſe s'y procurer aiſément par l'art, ſi l'on veut s'y bien prendre. Quand les Hollandois s'établirent au Cap de Bonne-Eſpérance, on ne peut rien imaginer de plus différent de ce qu'il eſt à-préſent; mais ce Peuple prudent, qui en comprit l'importance, prit le parti de le cultiver, avec cette infatigable induſtrie, pour laquelle il eſt célebre, & juſtement eſtimé. Les difficultés qu'ils rencontrerent étoient ſans nombre; ils ne ſe rebuterent pourtant point, & continuerent à travailler avec tant d'application, que d'un déſert aride & mépriſable ils en ont fait, à force de travail, un des plus beaux Etabliſſemens de notre Globe, & ont prouvé que nombre de maximes reçues alors ſur l'Art de planter, ſont abſolument fauſſes. Entre autres on avoit ſou-

SECTION VII. *Description des Etabliſſemens de la Compagnie &c.*

Quand on a monté les rochers qui bordent l'Iſle juſqu'au rivage, le Pays eſt fort diverſifié par des montagnes & des vallées, les premieres couvertes naturellement de toutes ſortes d'herbes, & les autres ornées de belles Plantations d'arbres fruitiers, & de jardins, parmi leſquels ſont diſperſées les maiſons des habitans; on voit des troupeaux paître dans les campagnes, les uns s'engraiſſent pour fournir les Vaiſſeaux, & les autres donnent du lait pour faire du beurre & du fromage; & la perſpective eſt des plus agréables. Bien-qu'il n'y ait pas de Pays au Monde où les campagnes ſoient couvertes de plus beaux bleds, telle eſt néanmoins l'indolence ou l'ignorance des habitans, car on ne peut l'attribuer à la qualité du climat, qu'ils manquent de pain au milieu de cette abondance, & que les rats, dont il y a une quantité prodigieuſe, déſolent & ruinent tout, comme les ſauterelles font en d'autres Pays; c'eſt-là cependant un mal auquel il y auroit moyen de remédier, de même qu'à la diſette de vin, que les Vaiſſeaux de la Compagnie leur portent auſſi bien que de la farine & de la dreche.

Comme l'Iſle eſt trop ſablonneuſe & le ſol trop peu profond pour porter de grands arbres, elle manque fort de bois; & l'on envoye même d'Angleterre les maiſons toutes faites; mais pour du petit bois on en a autant qu'il faut dans un climat auſſi chaud. Il y a dans l'Iſle entre deux & trois-cens familles Angloiſes, deſcendues d'Anglois, ou alliées à des Anglois. On a engagé auſſi quelques François réfugiés à s'y établir, pour cultiver les vignes & faire du vin; en quoi ils n'ont point réuſſi. Chaque famille a ſa maiſon & ſa Plantation vers le haut de l'Iſle, où ils ont ſoin de leur bétail, de leurs cochons, de leurs chevres, de leur volaille & de leurs jardins fruitiers & potagers, ſans preſque jamais venir au bourg, qui eſt dans la vallée de la Chapelle, ſinon une fois par ſemaine pour ſe rendre à l'Egliſe, ou quand il arrive des Vaiſſeaux: c'eſt alors que toutes les maiſons de la vallée deviennent des Cabarets de *punch* ou des Hôtelleries pour loger les nouveaux hôtes, à qui les habitans vendent leurs cochons, leurs poules & leurs fruits, pour de la farine, du vin, & autres denrées dont ils ont beſoin, qui doivent

ſouvent dit, & regardé comme impoſſible, que les vignes puſſent réuſſir dans un pareil climat, au moins aſſez parfaitement pour faire du vin; & cependant ils ont fait voir, que le Cap peut produire des vins, non ſeulement auſſi bons que ceux d'Eſpagne, de Portugal & de France, mais meilleurs pour la qualité que pluſieurs de ces Pays-là, & qui égalent les meilleurs au ſentiment de bien des perſonnes. Les vins rouges & blancs du Cap ſont moëlleux, agréables & ſains, quand on les garde le tems qu'il faut, ſur-tout les derniers, dont les curieux font grand cas. L'induſtrie des Hollandois, & l'état où ils ont mis les choſes, invitent les Vaiſſeaux Anglois & François à aborder au Cap, & c'eſt peut-être la raiſon qui empêche la Compagnie de prendre autant de ſoin & de retirer autant d'avantage de l'Iſle de Ste. Hélene, qu'elle le pourroit: cela marque auſſi le génie différent & la diſpoſition naturelle des Anglois & des Hollandois; car ſi le Cap eût été entre les mains de notre Compagnie, il n'eſt pas probable qu'on y eût fait la moitié de ce que les Hollandois ont exécuté; & ſi l'Iſle de Ste. Hélene étoit entre leurs mains, ils ne ſouffriroient pas que les habitans manquaſſent de pain, & dépendiſſent pour avoir du vin, du ſecours incertain des Vaiſſeaux, comme ils font à-préſent. Au moins auroient-ils trouvé moyen d'exterminer les rats, qui y ſont dans une quantité inconcevable, & qui à la honte & au dommage de la Compagnie dévorent tout ce que la terre produit.

vent cependant entrer auparavant dans le magazin de la Compagnie. Les marchandiſes que la Compagnie y porte ſont ordinairement des vins du Cap, d'Europe & des Canaries, de l'eau de vie, de l'arrack de Batavia, de la biere, de la dreche, du ſucre, du thé, du caffé, des porcelaines, des ouvrages verniſſés du Japon, des toiles, des cotons, des chitſes, des mouſſelines, des rubans, des draps, & des étoffes de laine, & pluſieurs autres ſortes de choſes, dont l'énumération ſeroit ennuyeuſe. Section VII. *Deſcription des Etabliſſemens de la Compagnie &c.*

Le teint de ceux qui ſont nés dans l'Iſle eſt tout différent de celui des autres qui naiſſent dans les climats chauds; ils l'ont frais & rouge, avec toutes les marques d'une conſtitution ſaine & robuſte, au-lieu que les blancs qui ſont nés proche des Tropiques, ou entre les Tropiques, ont un air pâle, maladif & défait, ſans avoir rien de ce mêlange de rouge & de blanc, que l'on voit dans les naturels de Ste. Hélene; ce que l'on peut attribuer aux cauſes ſuivantes. Ici ils vivent ſur le haut des montagnes, où les briſes de mer ſoufflent toujours, & rafraîchiſſent l'air. Ils ont toujours des occupations propres à entretenir la ſanté, telles que ſont l'Agriculture & le Jardinage. L'Iſle n'a point de marais, qui infectent l'air, ni de Rivieres qui débordent, & laiſſent des eaux croupiſſantes, que la chaleur du ſoleil deſſeche en rendant l'air groſſier, & chargé de vapeurs malignes; d'ailleurs l'air eſt rafraîchi par d'agréables pluies, qui en temperent la chaleur. A quoi l'on peut ajouter, que les habitans ſont continuellement de l'exercice, à quoi la nature du terrein les oblige; car pour ſe rendre de la vallée de la Chapelle, à leurs Plantations, le chemin eſt ſi roide, qu'ils ſont contraints de monter preſque toujours, & de ſe ſervir d'une échelle dans un endroit, qui par cette raiſon s'appelle la montagne de l'échelle, & on ne peut l'éviter ſans faire un détour de deux ou trois milles (*).

Quant au caractere des Habitans, la plupart des Auteurs en parlent comme du Peuple le plus heureux, le plus doux, & le plus hoſpitalier qu'il y ait au Monde (†). Quand on leur demande, s'ils ne ſeroient pas curieux de

(*) La plupart des Voyageurs qui ont abordé à Ste. Hélene ont bientôt éprouvé la bonté de l'air, & les effets ſalutaires des fruits & des herbages rafraîchiſſans, & de la pureté de l'eau. Les Equipages les plus mal-traités du ſcorbut, s'y ſont rétablis parfaitement en ſi peu de tems, que cela paroît à peine croyable. *Pyrard de Laval*, toucha en 1601 à Ste. Hélene avec un Vaiſſeau dont l'Equipage étoit dans le plus triſte état que l'on puiſſe imaginer, y ayant à peine un ſeul homme capable de faire la manœuvre, ou de marcher, tant ils étoient mangés du ſcorbut, & en neuf jours de tems ils ſe rétablirent entierement, reprirent de nouvelles forces, par le bon air & les rafraîchiſſemens qu'ils trouverent à Ste. Hélene.

(†) Il faut que les habitans ayent bien changé depuis qu'*Ovington* paſſa à Ste. Hélene, car il n'en fait pas un portrait auſſi avantageux que notre Auteur; „ l'eſprit „ des habitans, *dit-il*, y eſt auſſi peu cultivé que leurs campagnes, & leur mauvais na„ turel fait qu'on peut les comparer à ces méchantes terres, qui ne portent que de mau„ vaiſes herbes, & auxquelles la culture n'eſt pas capable de faire porter quelque choſe „ de bon. Car quoique la Compagnie y ait envoyé un Miniſtre, à qui elle donne cent „ Livres ſterling par an, outre ce qu'il doit recevoir des habitans, tous ſes efforts & „ tou-

(1) Voy. de *Pyrard de Laval*, P. I. p. 12.

SECTION VII. *Description des Etablissemens de la Compagnie &c.*

de voir le Monde, dont ils entendent tant parler, & comment ils peuvent se résoudre à passer toute leur vie séparés du reste du genre humain, dans un morceau de terre qui a à peine sept lieues de tour? Ils répondent généralement, qu'ils ont en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie; qu'ils ne sont ni accablés par une excessive chaleur, ni incommodés du grand froid, mais qu'ils jouissent d'un agréable milieu entre l'une & l'autre; qu'ils vivent dans une sûreté parfaite, n'ayant à craindre, ni ennemis, ni voleurs, ni bêtes sauvages, ni saisons fâcheuses, ni les effets tumultueux de l'ambition, & qu'ils jouissent d'une vigueur & d'une santé que rien n'altere; que s'ils n'ont pas parmi eux des gens extrêmement riches, ils sont aussi assez heureux pour n'avoir point de pauvres, & pour n'être pas exposés d'un côté à l'oppression, & de l'autre aux miseres de l'humanité, qui sont les suites nécessaires de cette inégalité de fortune. Qu'il n'y a gueres parmi eux d'habitant qui ait plus de mille écus de bien, & qu'il en est peu qui n'en ayent au moins quatre-cens, desorte qu'ils ne sont pas obligés de travailler au-delà de ce qui est nécessaire à leur santé. Ainsi raisonne cet heureux Peuple, digne des premiers siecles. Ils ajoutent que s'ils se transportoient dans un autre Pays, leur petite fortune, qui leur suffit pour vivre ici dans l'abondance, suffiroit à peine pour les mettre à l'abri de l'indigence, & qu'ils seroient exposés à une infinité de risques, de peines, & de desagrémens, qui ne leur sont connus que par le rapport de leurs compatriotes. En effet, il n'y a qu'un seul mauvais côté dans leur situation, c'est qu'ils sont exposés à l'oppression de la part de leur Gouverneur, ce qui est arrivé quelquefois, mais assez rarement eu égard à la facilité que les Gouverneurs ont de le faire, & à cette corruption naturelle de l'esprit humain, qui croit s'élever en abaissant les autres, & qui mesure sa grandeur par l'avilissement de tout ce qui l'environne. Comme les habitans de Ste. Hélene ne peuvent gueres porter leurs griefs devant ceux qui pourroient les redresser, il est étonnant qu'ils n'ayent pas été plus opprimés qu'ils ne l'ont été sous des Gouverneurs despotiques. C'est ce que l'on doit vraisemblablement attribuer aux mêmes causes, qui fournissent à un Gouverneur tant de moyens de troubler le bonheur de ceux qui lui sont soumis. Privé de toute communication avec le reste du genre-humain, il ne peut que faire réflexion que le bonheur est préférable à la grandeur, & qu'il ne peut être heureux qu'en se conciliant l'amour de ceux à qui il commande. Autant que nous avons pu en être instruits, ils ont été gouvernés depuis bien longtems par des personnes équitables & impartiales, & tant qu'ils auront ce bonheur on pourra regarder Ste. Hélene comme un Paradis terrestre.

Il est vrai qu'un petit Ecrivain, qui a voulu faire parade de son esprit mal-fait aux dépens de la candeur, de la vérité & de la charité, a taxé les fem-

„ toutes ses exhortations n'ont pu les corriger, ni les obliger à vivre d'une maniere plus „ sage & plus réglée (1)". Voilà qui est bien différent de ce que dit notre Historien; j'ignore auquel des deux il faut s'en rapporter. REM. DU TRAD.

(1) Voy. d'*Ovington*, T. I. p. m. 995 100.

femmes de cette Isle d'être peu réglées dans leurs mœurs, & d'avoir des galanteries avec les Officiers des Vaisseaux des Indes qui touchent ici, ce qui obscurcit bien le portrait que nous avons tracé plus haut; mais nous osons soutenir, que si cela est vrai de quelques-unes, la modestie, la chasteté & la simplicité de mœurs ne regnent en général nulle part parmi les personnes du sexe, comme à Ste. Hélene (*). Il faut cependant avouer, qu'en supposant que les Dames y sont galantes, elles sont néanmoins aux autres égards rigidement attachées aux principes de l'honneur: les libertés qu'une femme se permet à de certains égards, ne décident absolument de rien pour le reste de ses principes. Celles de Ste. Hélene ne ressemblent point aux femmes galantes d'Europe, elles ont une rigide probité, & ne sont point intéressées comme nos femmes à la mode. Elles paroissent partager le plaisir qu'elles donnent sans aucune vue d'intérêt, ce qui seul semble pouvoir pallier la perte de ce qui fait l'ornement du sexe.

Section VII. *Description des Etablissemens de la Compagnie &c.*

Finissons cette Description de Ste. Hélene. On voit proche de la vallée de la Chapelle, le Fort, où le Gouverneur fait sa résidence avec la Garnison, mais elle est peu considérable, la situation de l'Isle faisant sa principale force. Le Gouverneur a toujours des sentinelles sur les plus hautes montagnes du côté du vent, qui quand ils découvrent des Vaisseaux, en donnent avis; on tire alors le canon, pour donner le signal à chacun de se trouver à son poste. Ainsi il est impossible à un Vaisseau d'approcher pendant la nuit sans avoir été apperçu la veille, & par conséquent sans que tout soit prêt à la recevoir. Cette précaution, dont toutes les Nations sont instruites, met les habitans à couvert de toute attaque, & procure à nos Mariniers la satisfaction de voir, qu'aussitôt qu'ils sont à la rade, ils trouvent que tout ce qu'il faut pour les recevoir en amis est prêt.

Nous nous flattons qu'on nous pardonnera de nous être tant étendus sur une place aussi peu considérable, que l'on pourroit bien faire valoir d'une maniere honorable & avantageuse à la Compagnie. Nous espérons d'autant plus cette indulgence, que cette Isle est habitée par une des meilleures Colonies de nos compatriotes, qui conservent la candeur, l'hospitalité, la simplicité sans fard, & le bon cœur de nos ancêtres, sans aucun mêlange de cet orgueil & de cette profusion de leur postérité, qui dissipe des richesses

(*) „ Le principal Bourg ou la Capitale, dit *Lockyer*, est dans la vallée de la Chapelle; il peut y avoir quarante ou cinquante maisons rassemblées, dont les cabarets de *Punch* sont les principales, sur-tout quand il y a une ou deux jolies filles dans la maison, pour réjouir les mariniers: ce sont pour eux des objets charmans, quand elles se montrent sur les montagnes avec leurs tabliers blancs. Il y en a qui sont fort jolies, & assez bien mises pendant le séjour des Vaisseaux: mais aussitôt qu'ils sont partis, la scene change, elles savent grimper & descendre nuds pieds, comme si elles n'avoient jamais eu de chaussure:" Le même Auteur nous apprend „ que les habitans ont un bon nombre de Noirs, qu'ils employent aux travaux les plus serviles. Quand on les maltraite, ils s'enfuient, & se cachent des mois entiers dans les rochers; pendant le jour ils se tiennent clos & couverts, & la nuit ils courent de côté & d'autre pour attrapper des provisions; genre de vie pénible, mais qu'ils préferent à l'esclavage (1)."

(1) *Lockyer*, Account of India, p. 306.

SECTION VII. *Description des Etabliſſemens de la Compagnie &c.*

ſes de Prince pour ſatisfaire les paſſions & la vanité d'un indigne mortel, ſans faire rien d'utile à la Société, & qui réponde à la dignité de la Nature Humaine.

La Compagnie avoit autrefois divers Etabliſſemens ſur les Côtes de la Chine, & dans le Royaume de Tonquin, mais ils ont tous été abandonnés. Elle y fait Commerce encore à-la-vérité, mais ſans y avoir des Comptoirs. Elle avoit autrefois une Loge dans l'Iſle de *Chuſan*, lorſque le Commerce ſe faiſoit à *Emouy*: delà il fut tranſportée à *Canton*, où il fleuriſſoit tellement il y a environ quarante ans, que les Anglois eſpéroient de devenir ſeuls maîtres de ce Commerce. Ces eſpérances furent ruinées par les gros droits que l'on mit ſur le thé & ſur les autres marchandiſes de la Chine. Cela donna lieu à la contrebande, ce qui fit tomber le Commerce de la Chine au-deſſous de ſon prix naturel. Comme on a ôté une partie de ces droits, il y a de l'apparence que le Commerce eſt rétabli ſur un pied convenable; cependant, ſi nous en jugeons par le prix exorbitant du thé en dernier lieu, il faut qu'il y ait encore quelque vice ſoit dans ce Commerce même, ſoit dans la maniere dont il eſt dirigé. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le Gouvernement trouvera toujours qu'il y a de l'imprudence à charger beaucoup cette marchandiſe, parceque le revenu augmente à proportion que le prix du thé baiſſe. Si c'eſt-là à tout prendre un avantage, c'eſt ce que nous n'examinons point.

La Compagnie eſt en quelque façon abſolument exclue du Commerce de Manille ou des Iſles Philippines, au moins ouvertement. Les François diſent qu'elle y négocie ſous Pavillon Irlandois, mais ils doivent ſavoir ce que c'eſt que ce Pavillon, & de quel avantage il peut être pour les Vaiſſeaux. Nous croyons que tout le Commerce qui ſe fait réellement à Manille, ſe fait ſous Pavillon Maure, Arménien ou Portugais. La pratique des Eſpagnols ſur cet article eſt ſans exemple: le Commerce eſt libre, & de toutes les Nations il n'y a que les Anglois & les Hollandois d'exclus: précaution fort inutile, ſi les habitans trouvent leur intérêt à n'y avoir point d'égard. Les Anglois ne font pas l'ombre de Commerce au Japon, toutes les marchandiſes de ce puiſſant Empire que la Compagnie a, elle les tient de la ſeconde main, des Chinois & des Hollandois.

Nous terminerons l'Hiſtoire de la Compagnie Angloiſe des Indes Orientales, par quelques Remarques qui ſerviront d'introduction à l'Hiſtoire du Commerce des autres Nations de l'Europe. D'abord il eſt remarquable qu'il n'y avoit pas de Pays plus fameux & moins connu chez les Anciens, que l'Inde. Rien de plus confus & de plus chimérique que les notions qu'on avoit de cette partie de notre Globe, quoiqu'elles fuſſent fondées ſur la nature d'un Pays, que ſes richeſſes & la quantité de productions de luxe avoient rendu célebre. Les relations populaires avoient donné un air de merveilleux à tout; les habitans étoient des géans, & les Rivieres étoient peuplées de monſtres: fables que l'on crut dans les ſiecles les plus éclairés de la Grece & de Rome. Les Anciens étoient perſuadés que la Nature n'avoit pas ouvert une plus abondante ſource de richeſſes que le Commerce des Indes, ayant accordé à cet heureux climat non ſeulement tout ce qui étoit né-

Section VII. *Description des Etabliſſemens de la Compagnie &c.*

néceſſaire à la vie, mais tout ce qui pouvoit contribuer à l'aiſe & au luxe avec la derniere profuſion; c'eſt ce qui y attira les premiers Héros. Dans les tems fabuleux, *Bacchus* paſſe pour avoir le premier pénétré juſqu'aux Indes; c'eſt ſur ce théatre qu'*Hercule* exerça ſa valeur; *Séſoſtris* viſita ces Pays juſqu'au Japon; & l'*Arabie* fut nommée *Heureuſe*, à cauſe de ſon Commerce avec les Indes. Mais les plus anciens monumens qu'on ait d'un Commerce par mer dans ces Pays éloignés, ſont ceux que fourniſſent les *Egyptiens* & les *Phéniciens*, ſur-tout les derniers, qui ſont la Nation commerçante la plus ancienne dont il ſoit fait mention dans les Annales du Monde (*a*). *Salomon*, le plus ſage des Rois, regarda ce Commerce comme le plus beau fleuron de ſa couronne, & il en tira des tréſors ſi immenſes, qu'ils rendirent ſon regne l'objet de l'admiration de tous les Peuples. Sous l'Empire des *Perſes*, les Phéniciens envoyoient leurs Flottes dans l'Océan Oriental; mais lorſque le deſpotiſme eut réduit ce Peuple dans l'eſclavage & chaſſé le Commerce de la Phénicie, *Alexandrie* devint la Foire des marchandiſes des Indes, *Alexandre* s'étant propoſé en la fondant, de faire fleurir le Commerce, projet véritablement digne du Conquérant du Monde.

Après avoir ſoumis la Perſe, ce Monarque forma trois projets, de la derniere importance à ſon Empire & à ſa gloire. Le premier, la découverte parfaite de la Mer d'Hyrcanie ou Caſpienne, la plus grande partie de ſes bords étant encore inconnue. Le ſecond, non moins grand & utile, c'étoit d'établir une puiſſante Marine dans l'Océan Indien; dans cette vue il ordonna de faire bâtir par les Phéniciens quarante-ſept grands Vaiſſeaux. Il ſe propoſoit de reconnoître avec cette Flotte les Côtes des Indes plus exactement que l'on n'avoit fait juſques-là; d'examiner en quels endroits on pourroit faire des Ports commodes; & enfin de ſe procurer une parfaite connoiſſance de la nature & de la valeur des productions des Indes. Son troiſieme projet étoit la conquête de l'Arabie, dont les motifs ne ſont rien à notre ſujet. C'eſt aux projets de ce Héros & de ce grand Politique, que les meilleurs Géographes, les Hiſtoriens les plus exacts, & les plus habiles Philoſophes de l'Antiquité avouent devoir les lumieres qu'ils ont eues ſur cette partie du Monde. Mais de toutes ſes expéditions, il n'y en a point de plus importante & de plus utile, que celle de *Néarque* ſon Amiral, qui ſortit de l'embouchure de l'Indus, & rentra dans la Perſe par celle de l'Euphrate (*). *Alexandre* ne vécut pas aſſez pour recueillir le fruit de ſes grands deſſeins, qui furent dans la ſuite ſoigneuſement pouſſés par quel-

(*a*) *D'Herbelot*, Bibl. Orient. paſſim. *Huet*, Hiſtoire du Commerce &c. des Anciens Ch. 55.

(*) *Néarque* dirigea non ſeulement ce voyage en perſonne, mais il en écrivit une Relation claire & exacte, qu'*Arrien* a conſervée en grande partie, dans ſon Hiſtoire de l'expédition d'*Alexandre*: *Strabon* & *Pline* la citent ſouvent, & les plus célebres Auteurs de l'Antiquité l'ont regardée comme la piece la plus autentique & la plus curieuſe qu'on eût en ce genre.

SECTION VII. *Description des Etabliſſemens de la Compagnie &c.*

quelques-uns de ſes Succeſſeurs, & ſur-tout par les *Ptolémées*, qui éleverent *Alexandrie* au plus haut point de grandeur pour le Commerce (*).

Les richeſſes que ce Commerce attira en Egypte, & dont elle jouit pendant pluſieurs ſiecles par le moyen de cette ville, furent tout-à-la-fois la cauſe de ſa proſpérité & de ſa ruine, les Romains ayant été attirés par-là à vouloir partager un Commerce qui procuroit de ſi immenſes tréſors, & qui pouvoit ſi conſidérablement augmenter la puiſſance de leur Marine. On peut juger du cas que les Anciens faiſoient de ce Commerce, par les précautions qu'ils prenoient contre tout ce qui pouvoit y donner atteinte. Après avoir remporté un nombre infini de victoires, & avoir fondé l'Empire le plus étendu qu'il y eût jamais, les Romains craignirent pendant quelque tems d'entreprendre ce Commerce, à cauſe des contes effrayans que faiſoient les Marchands Arabes qui profitoient ſeuls des richeſſes qu'il produiſoit; mais à la fin l'amour de l'or l'emporta ſur les autres paſſions, & *Auguſte* fit des tentatives pour ouvrir le Commerce avec les Indes; mais ni ceux de cet Empereur, ni les efforts de ſes Succeſſeurs ne purent établir ce Commerce directement.

Dans les commencemens que les Romains furent les maîtres de l'Egypte, on deſcendoit le Golphe Arabique juſqu'à un Port proche du Promontoire de *Siagre*, que *Ptolémée* met à quatorze degrés quarante minutes de Latitude. C'eſt ſans-doute la pointe de la Côte d'Arabie que l'on appelle *le Cap Fartak*, que les meilleurs Géographes modernes placent à la même Latitude. Delà les Vaiſſeaux gagnoient l'embouchure de l'Indus, c'eſt-à-dire l'Iſle de *Pattala*, dont *Arrien* parle ſi ſouvent. On changea de cours dans la ſuite, un certain *Hypalus* ayant, ſous le regne de l'Empereur Claude, découvert un chemin plus court. Ce Navigateur ayant remarqué en quel tems les vents aliſés ſouffloient, paſſa le Détroit à une fois, & ſe rendit à *Pattala* en traverſant l'Océan des Indes; Navigation qui parut ſi extraordinaire, qu'on donna ſon nom au vent de Sud-Ouëſt (*a*).

Avec le tems les Romains pouſſerent leurs découvertes, en quoi ils furent néanmoins perpétuellement traverſés par les pirateries des Arabes; deſorte qu'ils furent obligés d'embarquer ſur leurs Vaiſſeaux un certain nombre de Soldats, outre les Equipages ordinaires, ce qui groſſiſoit beaucoup les frais du

(*a*) *Plin.* L. VI. C. 23.

(*) *Ptolémée Philadelphe*, ayant fait attention aux difficultés avec leſquelles ſes Sujets faiſoient le Commerce d'Arabie & des Indes, faute de bons Ports ſur la Mer Rouge, prit la réſolution d'y remédier, en faiſant bâtir une nouvelle ville plus proche de l'entrée du Golphe, du côté de l'Iſthme ou du Promontoire qui s'avance dans la Mer Rouge (1). Mais ce fut plutôt une belle ville qu'un Port commode pour le Commerce; car le Port de *Myos Hormos* étoit à mille-huit-cens ſtades de la nouvelle ville, qu'il appella *Bérénice* du nom de ſa mere. Ce ſage Prince fit auſſi bâtir pluſieurs villes entre *Bérénice* & *Coptos* ſur le Nil, à environ deux-cens-ſoixante milles; mais *Myos Hormos*, ou *le Port de la Souris*, nommé depuis le *Port de Vénus*, étoit l'entrepôt & comme le magazin des marchandiſes des Indes; c'étoit de-là qu'on faiſoit le Commerce avec ces Contrées de l'Orient (2).

(1) *Ptolémée* la place à 23 degrés, 50 minutes. Voy. ſes Tables.

(2) *Strabo*, Lib. XVII. p. 815.

du voyage. A la fin, comme l'on remarqua que ce Commerce, bien cultivé, pouvoit produire de grands profits, le nombre de ceux qui s'y adonnoient augmenta; on ſurmonta tous les obſtacles, & l'on établit un Commerce réglé annuellement d'Alexandrie à l'embouchure de l'Indus. Toutes les marchandiſes deſtinées pour les Indes s'embarquoient à Alexandrie, d'où elles étoient tranſportées à *Juliopolis*, à deux milles de-là; enſuite par le Nil à *Coptos*, qui étoit à trois-cens-trois milles, au vingt-cinquieme degré, vingt minutes de Latitude, ſuivant les Tables de *Ptolémée*. Quand le vent étoit bon, ce voyage ſe faiſoit ordinairement en douze jours. On déchargeoit les marchandiſes à *Coptos*, & on les tranſportoit ſur des chameaux, en huit jours de tems, à *Bérénice*, qui en eſt éloignée de deux-cens-cinquante-huit milles; là on les mettoit en magazin juſqu'à la ſaiſon propre à les envoyer plus loin, qui étoit vers le tems du lever de la Canicule: quand les marchandiſes étoient embarquées pour la derniere fois, les Vaiſſeaux faiſoient voile tout droit vers la Côte d'Arabie, & arrivoient en trente jours à *Océlis*, que *Ptolémée* met au douzieme degré, quoique cette ſituation ſoit ſelon les apparences trop méridionale. Quelquefois auſſi les Vaiſſeaux touchoient à *Cana*, ou à *Muſa*, deux autres Ports d'Arabie, qui n'étoient fréquentés que par les Marchands du Pays (*a*), dont le Commerce conſiſtoit à débiter de l'encens, & à prendre en échange des armes, des couteaux & des outils. Mais *Océlis* étoit le Port le plus conſidérable, parceque les Vaiſſeaux y trouvoient des Marchands Indiens, & qu'il étoit ſitué commodément pour continuer leur voyage pour le continent des Indes, ſe rendant ordinairement en quarante jours au Port de *Muziris*, qui eſt au quatorzieme degré de Latitude, ſi les Tables de *Ptolémée* n'ont pas été altérées. Ce Port s'étant trouvé incommode à cauſe des brigandages de certains Pirates du voiſinage, ils en chercherent un meilleur, & choiſirent celui de *Becaha*, d'où ils tranſportoient leurs marchandiſes avec des Barques Indiennes le long d'une Riviere navigeable juſqu'à une grande ville marchande nommée *Maduſa*. Après avoir fini leurs affaires, ils profitoient des vents aliſés pour s'en retourner, & arrivoient ordinairement à Alexandrie vers la fin de Décembre ou le commencement de Janvier. Les marchandiſes des Indes qui venoient de cette maniere en Egypte, ſe tranſportoient par terre à *Coptos*, delà par le Nil à Alexandrie, & de cette ville à *Rome* par la Flotte annuelle, qu'*Auguſte* avoit réglée le premier.

Du tems de *Pline* les Romains employoient à ce Commerce au moins cinquante millions de Seſterces, ou environ quatre-cens-trois-mille Livres ſterling, & ils gagnoient cent pour cent; fonds & profit immenſe pour ce tems-là, vu ſur-tout les dépenſes qu'il falloit faire pour un Commerce ſi lointain.

Nous nous flattons que cette relation ſuccincte du Commerce des Romains aux Indes ne déplaira point à la plupart des Lecteurs, d'autant plus que ce ſujet n'a été que légérement touché par les Auteurs modernes, & que ce qu'on trouve dans les Anciens eſt confus & épars ici & là.

Le

(*a*) *Ibid.* L. VI. C. 23. & *Peripl.* Maris Erythræi, p. 14.

SECTION VII. *Description des Etabliſſemens de la Compagnie &c.*

Le Commerce de l'Orient ſubſiſta après que *Conſtantin* eut tranſporté le ſiege de l'Empire à *Byzance*. *Alexandrie* continua à être le principal Magazin, tandis que le Commerce par terre ſe faiſoit par la route de *Séleucie* de Syrie; & les Barbares qui habitoient les bords du Pont Euxin goûterent les douceurs des richeſſes qui entroient par cette voye dans l'Empire Grec. A la fin le Commerce éprouva le ſort des Sciences, des Arts, du Gouvernement & des Provinces par où il paſſoit. Le génie guerrier des Arabes, ſucceſſeurs de Mahomet, étouffa les Sciences & le Commerce. La fureur, le zele aveugle, l'ignorance & la barbarie parurent déchaînés pour dévaſter tout, avilir l'eſprit humain, & pour envelopper les hommes d'un épais nuage d'obcurité & de ténebres. Mais le petit-fils du Monarque qui enleva l'Afrique aux deſcendans de Mahomet, n'eut pas ſitôt fondé le Grand-Caire, & accordé ſa protection aux Marchands, que les richeſſes de l'Orient reprirent leur premier cours, & ramenerent la Liberté, les Sciences, les Arts, & tout ce qu'il y a de plus précieux & de plus cher. La nouvelle ville devint tout d'un coup le principal magazin de l'Occident, riche, peuplée & le ſiege d'un nouvel Empire, dont nous aurons occaſion de parler dans la ſuite de l'Hiſtoire. Les Vénitiens, les Génois, les Piſans, les Florentins, & les autres Etats libres d'Italie, s'éleverent ſur les ruines de l'Empire Grec, profitant du déſordre général, ils s'emparerent d'une partie de ſes Etats démembrés, & en même tems ils ſuccéderent aux Grecs dans le Commerce des Indes par la route de l'Egypte: les marchandiſes de l'Orient qu'ils diſtribuoient dans le Nord, furent une ſource de richeſſes, & le fondement d'une Marine, qui en peu de tems éleverent les Vénitiens en particulier au rang de l'Etat le plus reſpectable de l'Italie, & de la principale Puiſſance maritime de l'Europe, ſinon du Monde entier, n'étant auparavant qu'une poignée mépriſable & foible de fugitifs.

ADDITION.

Pour qu'il ne manque rien de ce qui dépend de nous à la ſatisfaction d'un Lecteur curieux, ſur un article auſſi important pour tout Anglois qu'eſt le Commerce de la Nation aux Indes Orientales, nous ajouterons ici par voye de Supplément à l'Hiſtoire de la Compagnie, quelques propoſitions de M. *Malachie Poſtlethwayte*, Auteur judicieux, mais quelquefois ſpéculatif (*a*).

Son ſentiment eſt, que ſi l'on donnoit les privileges de la Compagnie d'Afrique à celle des Indes Orientales, à l'exeption du trafic des Eſclaves, ce puiſſant Corps pourroit porter ce Commerce juſqu'au centre de l'Afrique, dans de puiſſantes & riches Contrées à-préſent tout-à-fait inconnues, & par-là procurer d'un côté des tréſors, & de l'autre une conſommation de nos manufactures, dont nous n'avons point d'idée. Cela augmenteroit encore le débit des marchandiſes des Indes, dont quelques-unes s'envoyent préſentement dans nos Etabliſſemens ſur la *Côte d'Or* & ſur la Riviere de *Gambie*: circon-

(*a*) Dict. of trade and Commerce, T. I. p. 685.

constance qui seule l'engageroit à pousser vigoureusement ce Commerce, & à étendre ses découvertes aussi loin, que les mœurs des Peuples, les droits des autres Nations, & la nature du Pays le permettroient: comme tout le monde convient, *dit-il* „ que toutes les Nations Européennes n'ont culti-„ vé jusqu'ici que fort négligemment le Commerce de l'intérieur de l'Afri-„ que; que ce qui les en a empêché principalement, c'est qu'ils ont tourné „ toute leur application du côté de ce Commerce dénaturé, injuste, cruel „ & barbare qu'on appelle communément la Traite des Negres, & qu'on „ n'a point recherché un Commerce juste, humain & honnête avec ces „ Peuples; & comme par rapport à l'Angleterre le Commerce d'Afrique „ paroît encore sur un pied incertain, on propose respectueusement. „ 1. Que tout le Commerce d'Afrique, à la réserve de la Traite des Escla-„ ves, soit donné par Acte du Parlement à la Compagnie des Indes Orien-„ tales, avec un privilege exclusif pour un certain nombre d'années, avec „ les autres droits & immunités que la sagesse de la Législature jugera à-„ propos. 2. Que les Forts d'Afrique, & tout ce qui en dépend, qui ap-„ partiennent au Public, soient remis entre les mains de la Compagnie des „ Indes, & que l'on accorde à cette Compagnie les dix mille Livres ster-„ ling que le Parlement donne par an à celle d'Afrique, afin que la pre-„ miere soit mieux en état d'entretenir ces Forts. 3. Qu'un ou quelques-„ uns de ces Forts, à l'exception du Château de *Cape-Coast* sur la Côte d'Or „ & le *James-Fort* sur la Riviere de Gambie, seront remis aux Marchands „ Anglois particuliers, pour les mettre mieux en état de faire le Commer-„ ce des Esclaves, & que la Compagnie des Indes Orientales entretiendra „ ces Forts sur les dix mille Livres sterling dont on a parlé. 4. Que „ tout le Commerce des Esclaves restera entre les mains des Marchands „ particuliers, & que la Compagnie des Indes ne s'en mêlera en façon quel-„ conque. 5. Que tout le reste du Commerce d'Afrique dépendra unique-„ ment & sera sous la direction de la Compagnie des Indes. 6. Que quand „ cette Compagnie sera revêtue de ces nouveaux privileges, elle se nom-„ mera *la Compagnie Royale des Indes Orientales & d'Afrique*, ou aura tel „ autre nom que le Parlement jugera à-propos. 7. Que la moitié de la va-„ leur des marchandises que ladite Compagnie Royale vendra en Afrique, „ consistera en produits & manufactures de la Grande-Bretagne, & l'autre „ moitié en productions & manufactures des Indes Orientales. 8. Que la-„ dite Compagnie Royale sera tenue de bâtir des Forts, & d'établir des „ Comptoirs dans les Terres, pour faciliter le Commerce de l'intérieur du „ Pays avec les Côtes de la Mer."

Il n'y a peut-être d'autres objections à faire contre ce Plan de M. *Postlethwayte*, que l'injustice que l'on feroit à ceux qui sont à-présent en possession du Commerce d'Afrique, en les dépouillant ainsi de leurs droits; que la difficulté que la Compagnie feroit de s'engager dans un nouveau Commerce, qui n'est pas actuellement en état de se soutenir sans l'assistance du Parlement, quoiqu'il ait l'avantage de celui des Esclaves, dont on propose d'exclure la Compagnie; & enfin les plaintes des Marchands particuliers,

SECTION VII. *Description des Etabliſſement de la Compagnie &c.*

de ſe trouver bornés au ſeul trafic des Negres. Il ne ſeroit pas difficile cependant de réſoudre ces objections, & de prouver l'utilité du Projet, tant dans la ſpéculation que dans la pratique, s'il nous convenoit de renoncer au caractere d'Hiſtoriens pour prendre celui de Faiſeurs de Projets. Nous nous contenterons de dire, que la Compagnie d'Afrique pourroit être indemniſée par quelque équivalent, ou en l'incorporant dans celles des Indes, en laiſſant à chaque intéreſſé une part proportionnée à celle qu'il a actuellement, & en lui accordant des Dividends à proportion, de la même maniere que l'on a fait en uniſſant les deux Compagnies des Indes Orientales, & comme nous aurons occaſion de faire voir que l'on a fait en réuniſſant les Compagnies de France des Indes Orientales & Occidentales. Quant à la difficulté que la Compagnie pourroit trouver dans une nouvelle Incorporation, ou à ſe charger d'une nouvelle branche de Commerce, nous croyons qu'elle pourroit ſe lever aiſément, en lui faiſant voir que cela lui ouvriroit néceſſairement de nouveaux débouchés pour les marchandiſes qui lui viennent des Indes, & en peu de tems lui épargneroit & à la Nation de groſſes ſommes, qu'elle employe en épiceries & en quelques autres marchandiſes qu'elle achette des Hollandois, qui en ſont ſeuls les maîtres. Les Negres ne ſont pas moins vains, légers & amoureux de parures que les Européens. Ils ſont ſur-tout paſſionnés pour les cotons, les chitſes & autres toiles des Indes, qui ſont effectivement très-convenables à leur climat, & que l'on pourroit bientôt mettre généralement à la mode parmi eux, au moins parmi les femmes des Rois, des Grands & des autres Perſonnes de diſtinction, ce qui déja donneroit lieu à une prodigieuſe conſommation. D'ailleurs il paroît par les Relations des Voyageurs, que le poivre, les noix muſcades, & autres épiceries pourroient venir très-bien en pluſieurs endroits de l'Afrique; & quand ils ne le diroient pas, la raiſon dicte que cela eſt poſſible, vu l'analogie qu'il y a entre le terroir & le climat de ces lieux, & ceux des Pays où ces épiceries croiſſent. Pour ce qui regarde la culture des cannes de ſucre en Afrique, il y auroit peut-être à examiner juſqu'où l'on pourroit s'y appliquer, ſans faire tort à nos Colonies de l'Amérique. Si l'on pouvoit introduire l'uſage du ſucre & du thé parmi les Negres, il eſt impoſſible de dire combien ces marchandiſes ſeroient recherchées, & quels retours elles produiroient en or, ivoire, gommes &c. Il eſt même probable que le contentement du goût, pour l'amour duquel un Negre vend pere, femme & enfans, ſeroit la clef de ces Mines d'or, dont les Voyageurs parlent tant, & dont les gens du Pays font un ſi grand ſecret. En un mot on pourroit eſpérer les plus grands ſuccès de l'influence d'un Corps riche, appliqué & actif à étendre la ſphere de ſon Commerce, en état de maintenir ſon autorité avec dignité, de contenter les goûts de ces Barbares & de les apprivoiſer, ou de les forcer à l'obéiſſance & à la ſoumiſſion. Enfin, quant aux plaintes des Particuliers bornés au ſeul Commerce des Eſclaves, il ſuffit de répondre qu'ils gagneroient plus par l'excluſion de la Compagnie de ce Commerce, qu'ils ne perdroient en étant obligés de s'y borner. Si cela ne ſuffiſoit pas, nous pourrions faire valoir

le

le vieux Proverbe, que de deux maux il faut choisir le moindre, il vaut mieux que des particuliers gagnent moins, que si tout le Commerce étoit ruiné, l'Etat chargé d'une dépense inutile, & la Compagnie des Indes privée d'une branche de Commerce, qui la rendroit bientôt le Corps de Marchands le plus puissant, le plus riche & le plus respectable de tout l'Univers. Nous laissons au Lecteur la liberté de prononcer sur ces raisons que nous avons ajoutées au Projet de M. *Postlethwayte*; notre dessein est d'éclairer l'esprit sans assujettir le jugement de personne, mais on ne doit pas se prévenir contre ces raisons sous prétexte qu'elles sont nouvelles. Si elles sont fausses, elles auront bientôt le sort des projets chimériques de tous les autres inventeurs de projets.

Section VII. *Description des Etablissemens de la Compagnie &c.*

In vicum vendentem thus & odores.

CHAPITRE VII.

Conquêtes, Etablissemens, & Découvertes de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales, *ou Histoire de l'Origine, des Progrès & de l'Etablissement de cette* Compagnie, *la nature de sa Constitution, l'étendue de sa Domination, l'importance de son Commerce, la forme de Gouvernement de ses Colonies, son Gouvernement domestique, & de quelle maniere elle est soumise aux* Etats-Généraux des Provinces-Unies.

SECTION I.

Section I. *Premieres Expéditions des Hollandois &c.*

Motifs qui déterminerent les Marchands de Hollande *à penser à s'ouvrir une route aux* Indes, *pour y faire Commerce. Projet de découvrir une nouvelle route, & de passer par le Nord-Est de l'*Europe *en* Asie. *Trois Expéditions entreprises dans cette vue, sans succès.*

Le Commerce que les Sujets des Etats-Généraux des Provinces-Unies ont fait depuis un siecle & demi dans les Indes, leur a été à tous égards si avantageux, a fait entrer de si immenses richesses dans leur Pays, a fourni des sommes si prodigieuses au Gouvernement, & a contribué si fort à cette puissance sur mer, à laquelle la République est redevable de sa liberté domestique, & de la figure qu'elle a fait en Europe, qu'il n'est guere de sujet plus beau & plus utile (*a*) que de developper l'origine, de tracer les progrès, & de mettre dans un plein jour l'état présent de ce Commerce dont ils sont en possession: d'ailleurs il est expédient & nécessaire, sur-tout pour les Sujets

Importance du Commerce des Hollandois aux Indes, & sujet de ce Chapitre.

(*a*) *Ricard*, Traité gén. du Commerce, p. 6.

SECTION I. *Premieres Expéditions des* Hollandois *&c.*

jets de toute Puiſſance maritime, de le connoître à fonds (*a*). Nous nous propoſons de développer clairement & ſans déguiſement cet important ſujet dans ce Chapitre : il eſt vrai que pour le traiter dans toute ſon étendue, il faudroit un gros Volume (*b*), mais en reſſerrant les faits dans un auſſi petit eſpace qu'il ſera poſſible, & en mêlant dans notre narration un petit nombre d'obſervations juſtes & bien fondées, nous eſpérons de mettre ce ſujet, & tout ce qui y a eſſentiellement trait, dans un point de vue propre à en donner l'intelligence, & à ſatisfaire le Lecteur d'une maniere raiſonnable.

Véritable origine de ce Commerce.

Comme la tyrannie des Eſpagnols envers les habitans des ſept Provinces pendant qu'elles furent ſous leur domination, donna naiſſance à la République, la même conduite arbitraire à l'égard des habitans du reſte des Pays-Bas, qui demeurerent ſoumis à la Couronne d'Eſpagne, fut la véritable ſource des richeſſes & de la grandeur à laquelle cette nouvelle République parvint ſi ſubitement & d'une maniere ſi propre à étonner ceux qui n'ont pas occaſion de ſavoir, ou qui ne ſont pas capables de comprendre comment cet changement extraordinaire s'eſt fait (*c*). Entre autres avantages les Eſpagnols leur procurerent celui du Commerce des Indes (*d*) : il eſt bien vrai que ce n'étoit nullement leur deſſein, mais les meſures qu'ils prirent produiſirent cet effet, & bienque l'on doive beaucoup attribuer à la ſageſſe & au courage de ceux qui gouvernoient les affaires en Hollande, qui favoriſérent, dirigérent & protegerent ce Commerce dans ſon enfance, il eſt toujours certain que les Eſpagnols en poſerent les fondemens par leurs fauſſes démarches & par leur mauvaiſe politique, ſans quoi l'induſtrie des Hollandois n'auroit pas eu d'objet ſur lequel elle eût pu s'exercer. Souvent même ce que l'on attribue à la Politique humaine, n'eſt réellement qu'une direction de la Providence (*e*), qui déconcerte quelquefois les projets les mieux conçus, & qui en d'autres occaſions les couronne de ſuccès plus heureux, que ceux qui les ont formés ne pouvoient eſpérer ou prévoir.

La plupart des riches Marchands chaſſés des Pays-Bas *par la dureté du Gouvernement.*

Il y avoit près d'un ſiecle que les Portugais étoient ſeuls en poſſeſſion du Commerce en droiture avec l'Orient, lequel avoit paſſé avec la Souveraineté de leur Pays au Roi d'Eſpagne *Philippe* II. (*f*) : & comme ces Sujets d'Eſpagne & de Portugal jouiſſoient du Commerce excluſif des deux Indes, ceux des Pays-Bas profitoient le plus du débit des marchandiſes qui en venoient dans les Pays les plus éloignés de l'Europe (*g*). C'eſt ce qui avoit enrichi & peuplé *Bruges* & *Gand*, rendu *Anvers* la ville la plus marchande de l'Europe, logé ſes citoyens dans des Palais, & rempli ſon Port d'un ſi prodigieux nombre de Vaiſſeaux, que l'on aſſure que quatre-cens y étoient ve-

(*a*) *Davenants*, Eſſay on the Eaſt India Trade.

(*b*) Il y a actuellement en Hollandois une Hiſtoire en huit Volumes in folio.

(*c*) Mémoire ſur le Commerce des Hollandois, Ch. 2.

(*d*) *Sallengre*, Hiſt. des Prov. Unies. p. 60.

(*e*) Remarks on the Riſe and progreſs of the Dutch Navall Power.

(*f*) *De Faria*. Epit. de las Hiſtor. Portugueſas, L. V. C. 3.

(*g*) Gronden en Maximen van de Republyck van Holland, I. Deel. C. 12, 13.

venus mouiller tout à la fois (*a*). Mais comme les richeſſes produiſent l'amour de la liberté, & fourniſſent les moyens de s'oppoſer à tout ce qui tend à la ſervitude, les Miniſtres du Roi d'Eſpagne lui conſeillerent ſagement de diminuer l'opulence de ces Peuples, pour les rendre plus ſoumis. Ces conſeils ne tarderent pas à être ſuivis; & après qu'*Anvers* eut été réduite par la force des armes, les habitans furent traités de façon, qu'ils aimerent mieux prendre le parti de ſe retirer avec le peu qu'on leur avoit laiſſé, que de demeurer dans une ville où ils n'étoient pas ſûrs de le conſerver (*b*). Le même traitement fit le même effet ſur les riches Négocians & ſur les induſtrieux Manufacturiers des villes voiſines; pour ſe dérober à l'eſclavage & à la perſécution ils ſe réfugierent par-tout où ils pouvoient ſe flatter raiſonnablement de vivre en paix, & de ſervir Dieu ſuivant le dictamen de leur conſcience (*). Ce furent-là les premiers fruits de la Politique Eſpagnole.

Section I. *Premieres Expéditions des Hollandois &c.*

Le voiſinage des Provinces-Unies joint à la douceur du Gouvernement, qui n'exigeoit point de taxes extraordinaires des Etrangers, & qui accordoit une tolérance univerſelle, y en attirerent un grand nombre, & pluſieurs des plus habiles & des plus riches Négocians s'établirent à *Amſterdam*: les Etats leur accorderent toute la protection poſſible, & témoignerent être diſpoſés à favoriſer tous les projets qu'ils voudroient former pour augmenter leur fortune (*c*). Egalement éclairés & induſtrieux, ces Marchands, qui ſe connoiſſoient les uns les autres, & qui avoient des correſpondances dans la plupart des Pays commerçans de l'Europe, ſe mirent à équiper des Vaiſſeaux, & à faire revivre, autant qu'il leur étoit poſſible, le Commerce général qu'ils avoient fait auparavant. Mais comme ils ſentirent que cela étoit impoſſible ſans avoir des marchandiſes des Indes, ils s'aviſerent d'un expédient qui leur réuſſit aſſez bien, ce fut d'envoyer ſous Pavillon neutre des Vaiſſeaux à Lisbonne pour acheter ces marchandiſes (*d*). Les Miniſtres d'Eſpagne en furent bientôt inſtruits, & perſiſtant toujours dans leur projet d'appauvoir autant qu'ils pourroient les habitans des Pays-Bas, ils prirent la réſolution d'arrêter ce qu'ils appelloient un Commerce illicite, ſans conſidérer les conſéquences actuelles, de priver par-là les Portugais, leurs principaux Sujets, du débit de leurs marchandiſes; & celle qui étoit plus éloignée, de forcer ceux qui ſe contentoient alors de venir les acheter à

Ils ſe retirent ſous la domination des Etats-Généraux, & ſont accueillis, protégés & encouragés.

(*a*) *Schockii*, Belg. Fœd. L. VI. C. 1.
(*b*) *van Meteren*, Hiſtoire des Pays-Bas, L. XII.
(*c*) *Grotii* Annal. L. V.
(*d*) *Monſon*, Naval Tracts in the third volume of *Churchill's* Voyages.

(*) C'eſt ce qui eſt parfaitement développé par un des plus habiles Ecrivains & un des plus grands Politiques que la Hollande ait jamais eu. Il explique les raiſons pourquoi les principaux Marchands d'*Anvers*, lorsqu'ils ſe virent contraints d'abandonner leur Pays, ſe retirerent plutôt en *Hollande*, qu'en *Angleterre*, en *France* & en *Zélande*, & à *Amſterdam* plutôt qu'en d'autres villes de *Hollande*; ce fut parcequ'ils pouvoient y avoir pleine liberté de conſcience, ne payer pas plus de droits que les gens du Pays, & qu'ils y étoient commodément placés pour recevoir les marchandiſes des Pays les plus éloignés de l'Europe & les y diſtribuer (1).

(1) *De Witt*, Gronden en Maximen &c. I. Deel, C. 12, 13.

SECTION I.

Premieres Expéditions des Hollandois &c.

à Lisbonne, à chercher les moyens de les avoir de la premiere main. La confiscation de leurs Vaisseaux & l'emprisonnement des Equipages arrêterent bientôt les Marchands d'*Amsterdam*, & par-là les Politiques Espagnols parvinrent à leur but, qui étoit de les empêcher d'avoir les marchandises des Indes par cette voye; mais cela engagea naturellement les Négocians à penser aux moyens de se les procurer d'une autre maniere, parceque l'expérience leur avoit appris que sans cela leurs assortimens généraux étoient incomplets (*).

Ils souhaittent d'ouvrir le Commerce des Indes *par le* Nord-Est.

Il sembloit que dans le cas où ils étoient, la voye la plus naturelle & la plus courte étoit d'équiper des Vaisseaux pour les Indes, & il y a de l'apparence que ce fut le premier projet; mais après mûre réflexion, les plus zélés & les plus prudens de ces habiles Négocians trouverent ce projet dangereux, sinon impraticable. En premier lieu, on allégua que le voyage étoit long, périlleux & difficile, & qu'ils n'avoient ni Mariniers qui connussent les Cotes, ni Facteurs qui entendissent ce Commerce. En second lieu, que leurs ennemis avoient de grandes forces sur mer, dont ils se serviroient infailliblement pour intercepter leurs Vaisseaux; que s'ils étoient assez heureux pour arriver aux Indes, ils y trouveroient les Espagnols & les Portugais plus puissans qu'en Europe, & plus en état de leur nuire & de les ruiner. Ainsi, après mûre délibération, le projet d'envoyer aux Indes quelques Vaisseaux, équippés par des particuliers, sans commission ni protection, contre des gens qui y avoient déja fondé un puissant Empire, & que l'on savoit n'épargner rien pour le maintenir & l'affermir, fut rejetté, comme très-bien imaginé, mais que des difficultés insurmontables rendoient impraticable. Cela posé, on examina, si l'on ne pourroit pas trouver quelque autre route, par laquelle on pût supplanter les Portugais aussi efficacement, que celle du Cap de Bonne-Espérance leur avoit servi à enlever ce riche Com-

(*) Le plan de ces habiles Négocians, qui s'étoient établis à *Amsterdam*, étoit de faire revivre le Commerce qui avoit rendu *Anvers* si riche & si célebre. Les Ecrivains Hollandois conviennent unanimement que les Espagnols, sans en avoir le dessein, concoururent de tout leur pouvoir à ce projet; ce qui n'est pas surprenant, puisqu'ils avoient les mêmes vues, mais qui tendoient à un autre but. Ils appréhendoient que le Commerce ne se rétablît à Anvers, & que la prospérité ne rendît les habitans insolens: pour prévenir cela, ils ne chercherent point à rétablir la Navigation de l'Escaut, & c'étoit ce que les Hollandois vouloient. Ils se proposoient encore d'humilier les Portugais, & c'étoit une des raisons pourquoi ils gênoient si fort le Port de Lisbonne: c'étoit-là encore une circonstance favorable aux desseins des Hollandois. C'est donc avec beaucoup de raison qu'un de leurs Ecrivains remarque à l'égard de ce que les Espagnols firent pour les empêcher de négocier en Portugal, qu'il n'y a pas d'apparence qu'ils eussent poussé leur navigation au-delà de la Mer Baltique & des Pays du Nord; au-delà de l'Angleterre, de la France, de l'Espagne & des Isles qui en dépendent; de la Méditerranée & du Levant, si les Espagnols n'eussent pas enlevé leurs Vaisseaux, & soumis leurs personnes aux rigueurs de l'Inquisition (1). Voyant qu'ils ne pouvoient maintenir leur Commerce sans les marchandises des Indes, ils furent contraints de chercher les moyens de se les procurer.

(1) Avertissement à la tête du Recueil des Voyages qui ont servi à l'Etablissement & aux Progrès de la Compagnie des Indes Orientales.

Commerce aux Vénitiens. Comme ce projet n'avoit pas les mêmes difficultés que le premier (*a*), il leur parut infiniment préférable, moyennant qu'il se trouvât praticable (*).

SECTION I.

Premieres Expéditions des Hollandois &c.

Les Mariniers & les Mathématiciens, que l'on consulta, proposerent de tenter sans délai la découverte d'une route à la Chine & au Japon par le Nord-Est: ils trouvoient qu'il étoit apparent qu'il y avoit un passage praticable, nonobstant le peu de réussite des Anglois dans cette recherche. Les avantages que l'on pouvoit espérer de la découverte étoient palpables & très-grands; on abrégeoit le voyage des Indes de la moitié soit en allant soit en revenant; la navigation étoit beaucoup plus saine & plus facile pour les Mariniers; ils évitoient tous les ennemis dans leur voyage; ils pouvoient arriver les premiers sur les côtes les plus reculées des Indes pour les Portugais, où ils étoient les moins puissans, & d'où l'on pouvoit apporter cependant de riches retours (*b*). Toutes ces raisons bien pesées, on résolut de ne pas perdre de tems pour faire une entreprise de cette importance, d'autant plus que les dépenses pour la tenter n'étoient pas considérables, & qu'une pareille expédition ne demandoit pas beaucoup de tems. Pour dire la vérité, il est bien plus surprenant qu'ils se soient découragés si promptement, faute d'avoir réussi dans quelques tentatives, qu'il ne l'est, tout bien considéré, qu'ils ayent entrepris une expédition qui promettoit tant, & dont le succès sembloit dépendre entierement du courage & de l'habileté de ceux que l'on employoit, & cela dans un tems où ils ne manquoient pas d'aussi habiles Mariniers qu'il y en eût alors, tant étrangers que de leurs compatriotes (*c*).

Raisons qui leur persuadent que cette route seroit avantageuse.

Quelques Marchands ayant donc fait un fonds suffisant, *Balthazar Moucheron* de Zélande, qui étoit à la tête de la Société, demanda aux Etats-Gé-

Trois Expéditions infructueuses pour trouver le passage par le Nord-Est.

(*a*) History of the Voyages made for the Discovery of the Nord-East passage to China, p. 3.

(*b*) Discours sur le passage par le Nord-Est &c. dans le *Recueil des Voyages au Nord.* T. II. p. 206.

(*c*) *Grotii* Annal. *Le Clerc*, *Basnage.*

(*) Il ne sera pas hors de propos de remarquer, que si les circonstances où se trouvoient les Hollandois les porterent à penser à la découverte d'un passage aux Indes par le Nord-Est, pour éviter la rencontre des Espagnols & des Portugais, ils n'étoient pas les premiers inventeurs de ce projet, puisque dès le regne de *Henri* VIII. les Anglois avoient pensé à découvrir un passage dans la Mer du Sud par le Nord-Ouëst, & à entrer dans l'Océan des Indes par le Nord-Est, & de passer dans l'une & dans l'autre par la Mer ouverte qu'il y a sous le Pole; c'est ce qui paroît par la Requête de M. *Thorn* présentée à ce Monarque (1). D'ailleurs, plus de trente ans avant l'expédition des Hollandois, le fameux *Sebastien Cabot* avoit publié ses instructions pour la découverte du passage par le Nord-Est, qui furent remises au Chevalier *Hugh Willoughly*, qui périt en le cherchant (2): cela n'empêcha pas qu'on ne fît plusieurs autres voyages dans la même vue (3), & c'étoit delà que les Hollandois tenoient les lumieres les plus sûres & les seules même qu'ils avoient. Toute la différence entre les deux Nations consistoit en ceci, c'est que les Anglois avoient fait par choix, ce que les Hollandois entreprirent par nécessité.

(1) *Hakluyts* Voyag. Vol. II. p. 250.
(2) Voyages au Nord. T. I. Disc. prélim. p. XX.
(3) Voy. ceux d'*Etienne Burroughs*, de *Pett* & de *Jackman*, dans *Hakluyt* & dans *Purchas.*

SECTION I. *Premieres Expéditions des Hollandois &c.*

Généraux & au Prince *Maurice* la liberté d'aller chercher par le Nord-Eſt un paſſage à la Chine; ce qui lui fut accordé (*a*). Auſſitôt on équipa trois Vaiſſeaux, dont on donna la principale conduite à *Guillaume Barentz*, habile Pilote, & homme de tête & de courage. Il fit voile avec ſa petite Eſcadre le 5 de Juin 1594, & alla juſqu'à la hauteur de ſoixante-dixhuit degrés de Latitude Septentrionale, mais n'ayant pu engager les Equipages à demeurer plus longtems, il retourna à Amſterdam, où il arriva le 16 de Septembre (*b*). Bienque ce voyage eût été infructueux, le rapport de *Barentz* & de ceux qui l'avoient accompagné, fit trouver tant d'apparence à la découverte d'un paſſage par le Détroit de *Waeygatz*, qu'on équipa l'année ſuivante, par les ordres des Etats-Généraux & du Prince, ſix Vaiſſeaux, avec un Yacht, pour apporter des nouvelles quand les ſix autres auroient paſſé le Détroit. Cette Flotte, commandée par *Jaques Heemskerk* & *Guillaume Barentz*, partit le 2 de Juin de l'an 1595; mais nonobſtant les grandes eſpérances qu'on en avoit conçues, elle fit peu de choſe ou rien, revint en Hollande au bout de moins de cinq mois, rapportant que les Sauvages leur avoient dit, qu'à l'orient de la Tartarie il y avoit une grande Mer où ils pouvoient entrer (*c*). Ce mauvais ſuccès dégoûta les Etats-Généraux de faire d'autres tentatives aux dépens du Public, ils ſe contenterent de promettre une recompenſe de vingt-cinq-mille florins à ceux des particuliers qui entreprendroient cette découverte & qui y réuſſiroient. La ville d'Amſterdam équipa alors deux Vaiſſeaux, ſur leſquels *Heemskerk* & *Barentz* s'embarquerent, l'un pour ſon ſecond & l'autre pour ſon troiſieme voyage. Ils mirent à la voile le 18 de Mai 1596. Ils furent plus malheureux que dans les autres voyages, le plus gros Vaiſſeau ſe perdit ſur les côtes de la *Nouvelle Zemble*, où l'Equipage fut obligé de paſſer l'hyver, & fut expoſé à des ſouffrances incroyables, qui en firent mourir pluſieurs; *Barentz* entre autres mourut dans le voyage de retour, pleinement perſuadé qu'il y avoit un paſſage. *Heemskerk* & ceux qui reſtoient revinrent dans deux Barques qu'ils avoient conſtruites des débris du Vaiſſeau, & arriverent au mois d'Octobre 1597; ce mauvais ſuccès mit fin pour un tems à de nouvelles entrepriſes pour faire des découvertes de ce côté-là (*d*) (*).

SEC-

(*a*) Voyages de la Compagnie, T. I. p. m. 57.

(*b*) Ibid. p. 68.

(*c*) Rec. des Voyages pour l'Etabl. de la Compagnie, T. I. p. 85.

(*d*) *Sallengre*, Eſſai d'une Hiſtoire des Provinces-Unies, p. 63.

(*) Ce qu'il y eut de plus extraordinaire dans ce malheureux voyage, fut une découverte Aſtronomique; comme elle eſt curieuſe en elle-même, & qu'elle s'accorde parfaitement avec les obſervations modernes ſur la véritable figure de la Terre, le Lecteur ne pourra que la lire avec plaiſir, telle qu'elle ſe trouve dans leur Journal, écrit pendant qu'ils hyvernoient dans la Nouvelle Zemble (1). „ Le 24 de Janvier (1597) fut un jour „ clair & beau. *Jaques de Heemskerk*, *Gerard de Veer* & un autre, en profiterent pour „ aller ſe promener ſur le rivage méridional de la Nouvelle Zemble. *De Veer*, lorſqu'on „ y penſoit le moins, apperçut un côté du Globe du Soleil. Pleins de joie ils retour- „ ne-

(1) Rec. de Voyages pour l'Etabl. de la Comp. T. I. p. m. 138 & ſuiv.

SECTION II.

Section II. *Premiere entrée des* Hollandois *dans les* Indes &c.

Avanture qui leur procura la premiere entrée aux Indes ; *suites de cette entrée, & la vigueur avec laquelle leurs Marchands pousserent ce nouveau Commerce.*

Pendant que les Marchands de Hollande étoient occupés à s'ouvrir un passage aux Indes Orientales par des voyes que la Providence ne bénit point, une avanture imprévue leur fit tourner leurs vûes d'un autre côté. Parmi les Mariniers qu'on avoit arrêtés à Lisbonne en 1594, comme on l'a vu, se trouva *Corneille Houtman*, homme de tête & de cœur, d'un génie hardi, qui le portoit à de grandes entrepriſes, & le mettoit en état de

Corneille Houtman *découvre la route des* Portugais *par le* Cap de Bonne-Espérance.

„ nerent tous trois promptement sur leurs pas porter cette agréable nouvelle à *Barentz* & „ aux autres. *Barentz*, Pilote expérimenté, n'en vouloit rien croire, parceque, selon „ toutes les supputations, il s'en falloit encore quinze jours que le Soleil ne pût se fai„ re voir par cette hauteur. Les autres soutenoient qu'ils l'avoient vu, & cette contesta„ tion donna lieu à des gageures. Le 25 & le 26 il fit un brouillard si épais, qu'on ne „ se pouvoit voir, desorte que ceux qui avoient gagé que le Soleil ne se voyoit point en„ core, croyoient avoir déja gagné. Mais le 27 le tems s'étant éclairci, toute la Com„ pagnie ensemble vit sur l'horizon l'Astre du jour, en toute sa sphere, d'où il fut aisé „ de conclure qu'on en avoit vu une partie dès le 24 du mois. Néanmoins, comme cet„ te découverte est opposée au sentiment de tous les Ecrivains tant anciens que moder„ nes, & qu'on peut prétendre qu'elle est contre le cours de la Nature, & qu'elle détruit „ la rondeur qu'on donne aux Cieux & à la Terre, ils crurent qu'il y auroit des gens „ qui seroient persuadés qu'ils s'étoient trompés; qu'on diroit qu'il y avoit si longtems „ qu'ils n'avoient vu le jour, qu'ils n'avoient pu faire un compte exact des jours; qu'appa„ remment ils en avoient passé quelques-uns au lit & dans le sommeil, sans s'en être apperçus; „ & qu'enfin, par quelque accident que ce pût être, il falloit nécessairement qu'il y eût „ erreur dans leur calcul. Mais pour eux qui ne doutoient nullement de ce qu'ils avoient „ vu, & qui vouloient convaincre le monde, ils ont écrit toutes ces choses en détail, „ pour faire connoître que leur compte a été exact. Ils virent donc le Soleil pour la „ premiere fois dans le signe du *Verseau* par les cinq degrés vingt-cinq minutes, & il „ auroit fallu que selon leur premiere estime il eût été par les seize degrés vingt-sept „ minutes, avant que de pouvoir paroître à la hauteur des soixante-seize degrés où ils „ se trouvoient. Ils s'occuperent à concilier ce qui paroissoit dans une si grande opposi„ tion, & pour démêler la vérité à l'égard du tems, ils prirent les Ephémérides de *Jo„ seph Scala*, imprimées à Venise, qui commençoient à 1589 jusqu'à 1600, & ils y trou„ verent que le 24 de Janvier, qui étoit le même jour que le Soleil leur avoit paru, la „ Lune & Jupiter étoient en conjonction à une heure après minuit à l'égard de Venise. „ Sur cette remarque, ils furent attentifs à observer cette même nuit à quelle heure ces „ deux Planetes seroient en conjonction eu égard au lieu où ils étoient, & elles y fu„ rent cinq heures plus tard qu'à Venise, c'est-à-dire environ six heures du matin, où „ elles se trouverent justement l'une au-dessus de l'autre, toutes deux dans le Signe du „ *Taureau*. Leur conjonction se trouva au Compas justement Nord-quart-au-Nord-Est, „ & le Sud du Compas étoit Sud-Sud-Ouëst, où l'on avoit le véritable Sud, la Lune a„ yant alors huit jours ; d'où il paroissoit que la Lune & le Soleil étoient à la distance „ de huit rumbs l'un de l'autre. Cette différence donc entre le lieu où ils étoient & Ve„ nise, étoit de cinq heures en Longitude, & cela posé on peut compter combien ils „ étoient plus à l'Est que n'est Venise, savoir cinq heures, chaque heure étant de quin„ ze degrés, ce qui fait soixante-quinze degrés; d'où il est aisé de conclure qu'ils ne

SECTION II. *Premiere entrée des* Hollandois *dans les* Indes *&c.*

de les exécuter. Il profita de quelque liberté qu'on lui accordoit, pour lier commerce avec les Mariniers Portugais, s'informant le plus exactement qu'il pouvoit, de la route qu'ils ſuivoient dans leurs voyages aux Indes Orientales, des lieux où ils négocioient, & de la maniere dont ils en agiſſoient avec les Naturels du Pays ; ſes libéralités & l'admiration qu'il témoignoit pour tout ce qu'on lui racontoit, lui procurerent bien des lumieres, avant que la Cour fût informée de ſon manege ; elle n'en fut pas ſitôt inſtruite que *Houtman* fut mis en priſon, d'où il ne put ſe tirer à cauſe des groſſes amendes qu'on vouloit lui faire payer (*a*). Il s'adreſſa aux Marchands d'Amſterdam, & leur fit entendre que s'ils vouloient le tirer d'affaire, il leur feroit part de toutes les découvertes qu'il avoit faites. Cette propoſition qui leur vint après qu'ils eurent échoué la premiere fois dans la recherche du paſſage par le Nord-Eſt, fut très-bien reçue ; & après l'avoir mûrement peſée, on lui envoya la ſomme dont il avoit beſoin pour ſortir de priſon & pour revenir chez lui (*b*) ; on a tout lieu d'être ſurpris, s'il n'y a pas eu quelque voye indirecte d'employée, que ceux qui avoient conçu ſi promptement des ſoupçons en apprenant les converſations de *Houtman* avec les Mariniers, & qui avoient pris des précautions ſi convenables en pareil cas, n'ayent pris aucun ombrage en lui voyant payer une groſſe amende, l'ayent mis en liberté, & lui ayent permis de retourner en Hollande, où il tint exactement parole (*c*).

Nouvelle Compagnie.

Après avoir examiné ſon rapport les Marchands réſolurent d'établir une autre Compagnie ſous le nom de *Compagnie des Pays lointains*, dont les Directeurs furent *Henri Hudde*, *Reinier Pauw*, *Pierre Haſſelaer* &c. Après mûre délibération, ils prirent en 1595 la réſolution d'envoyer quatre Vaiſſeaux aux Indes par la route du Cap de Bonne-Eſpérance. *Houtman* & quelques autres furent chargés de la conduite de cette expédition. Ils eurent ordre de bien examiner la route, & de conclure avec les Indiens le Commerce des épiceries & des autres marchandiſes, particulierement dans les Pays où les Portugais n'étoient pas encore établis (*d*). Ces Vaiſſeaux étant revenus en Hollande deux ans & quatre mois après leur départ, quoique ſans avoir fait beaucoup de gain, leur ſuccès ne laiſſa pas d'exciter ceux qui les avoient équipés, & pluſieurs autres Marchands à pouſſer cette entrepriſe avec vigueur (*). Un de ceux qui compoſoient la Compagnie étant mort, ils

(*a*) Avertiſſement à la tête du Rec. des Voyages de la Compagnie.
(*b*) *Sallengre*, Eſſai &c. l. c.
(*c*) Succint Account of the Dutch Commerce in the Eaſt Indies. p. 35.
(*d*) Avertiſſement *ubi ſup.* p. m. 28.

„ s'étoient point mépris dans leur calcul, mais que par le moyen de ces deux Planetes „ ils avoient trouvé la véritable Longitude ; car Veniſe eſt par les trente-ſept degrés „ vingt-cinq minutes de Longitude, & la déclinaiſon étant de quarante-ſix degrés cinq „ minutes, il s'enſuit que la hute qui étoit dans la Nouvelle Zemble, étoit par les cent- „ douze degrés, vingt-cinq minutes de Longitude, & par les ſoixante-ſeize degrés de „ Latitude. Toutes leſquelles circonſtances on rapporte ici, pour faire voir qu'il n'y a „ point eu d'erreur dans le compte du tems." Il paroît par-là qu'il y avoit une différence de quinze jours entre le tems ſuppoſé & le tems réel de l'apparition du Soleil.

(*) Celui qui avoit la principale direction de ce voyage étoit *Corneille Houtman*, à qui

ils remplirent auſſitôt ſa place d'un Marchand conſidérable, nommé *Gerard Bicker* (*a*). Ils apprirent alors que quelques autres Marchands d'Amſterdam vouloient auſſi envoyer des Vaiſſeaux aux Indes, & pour ne pas ſe nuire les uns aux autres, ils furent d'avis de ſe joindre enſemble; ainſi les deux Flottes, conſiſtant en huit Vaiſſeaux, n'en compoſerent qu'une, & partirent du Texel l'an 1598 ſous le commandement de *Jaques van Neck* (*b*). Section I. *Premiere entrée des Hollandois dans les Indes &c.*

Le même deſſein ayant été auſſi formé en *Zélande*, *Balthazar Moucheron* & *Adrien Hendrikz ten Haaf*, avec quelques autres aſſociés, envoyerent à leur tour des Vaiſſeaux aux Indes. Les habitans de *Rotterdam*, excités par ces exemples, formerent également une Société, & mirent en mer une Flotte de cinq Vaiſſeaux, ſous le commandement de *Jaques Mahu*, pour aller aux Molucques par le Détroit de Magellan & par la Mer du Sud (*c*). Cependant l'ardeur des Marchands d'*Amſterdam* ayant encore augmenté, la même Compagnie, ſans attendre le retour des huit Vaiſſeaux qu'elle avoit déja, en équipa trois autres, qui firent voile le 4 de Mai 1599 ſous le commandement d'*Etienne vander Hagen* (*d*). Le huit de Juillet de la même année arriverent au Texel quatre Vaiſſeaux des huit qu'on avoit envoyés, & après les avoir déchargés on les renvoya inceſſamment ſous la conduite de *Jaques Willekens* (*e*). Vers ce tems-là quelques Marchands du Bra- *Autres Sociétés.*

(*a*) Avertiſſement l. c. p. 29.
(*b*) Rec. des Voy. T. II. p. 154.
(*c*) Avertiſſement l. c.
(*d*) Voyage de la Compagnie &c. T. III. p. m. 342.
(*e*) Avertiſſement &c. p. 30.

qui les Marchands avoient de grandes obligations pour les lumieres qu'il leur avoit données, tant pour la maniere dont il falloit diriger le cours des Vaiſſeaux que pour le Commerce aux Indes (1). Mais dans l'exécution de cette entrepriſe ſa conduite ne fut pas auſſi louable, ou auſſi heureuſe, qu'on l'avoit eſpéré. Par ſes diſcours imprudens il ſe fit arrêter à Bantam dans l'Iſle de Java, & mit l'Eſcadre en grand danger (2). Au retour il fut fortement ſoupçonné d'avoir empoiſonné le Maître du Vaiſſeau qu'il montoit, on le mit aux fers, mais il fut déclaré innocent & relâché, ce qui n'éteignit pas les ſoupçons qu'on avoit contre lui (3). Sans ces écarts, & quelques déſordres commis par les Mariniers, cette Eſcadre auroit pu revenir toute entiere en moins de tems, & avec une meilleure cargaiſon. Quoi qu'il en ſoit, ils partirent du Texel le 2 d'Avril 1595, & revinrent au mois d'Août 1597, ayant été obligés de brûler le Vaiſſeau *Amſterdam*, parcequ'il faiſoit eau, & qu'ils n'avoient pas aſſez de monde pour conduire les quatre Vaiſſeaux (4). La perte de ce Vaiſſeau diminua la valeur des marchandiſes qu'ils apporterent, dont les plus conſidérables étoient des cloux de gérofle, des muſcades, de la fleur de muſcade & du poivre. Ils avoient acheté le poivre à Bantam des Inſulaires, & le reſte des Portugais de la même ville. Ils rapporterent que les habitans du Pays étoient fort diſpoſés à trafiquer; que les Eſpagnols & les Portugais étoient extrêmement haïs; & qu'il n'y avoit pas le moindre riſque d'aller aux Molucques avec des forces ſuffiſantes. Ces nouvelles & la vue des épiceries éleverent fort les eſpérances de leurs compatriotes (5).

(1) *Sallengre*, Eſſai d'une Hiſtoire des Provinces-Unies, p. 63.
(2) Hiſt. de la Conquête des Iſles Molucques, T. III. p. 190.
(3) Voyages de la Compagnie, T. II. p. m. 102, 103.
(4) *Grotii* Hiſt. L. VI. *Le Clerc*, Hiſt. des Provinces-Unies, Vol. I. p. 191.
(5) Avertiſſement à la tête du Recueil des Voyages de la Compagnie.

SECTION II.

Premiere entrée des Hollandois *dans les* Indes *&c.*

Brabant, qui s'étoient retirés à Amſterdam, formerent une nouvelle Société pour le Commerce des Indes, & équiperent quatre Vaiſſeaux, qui mirent en mer au mois de Décembre 1599, avec quatre autres qui appartenoient à l'ancienne Compagnie (*a*). Tous ces huit Bâtimens revinrent deux ans après richement chargés. Mais avant leur retour cette nouvelle Compagnie en équipa encore deux, & l'ancienne y en joignit ſix, qui tous enſemble mirent à la voile l'an 1600, commandés par *Jaques van Neck*, & qui dans la ſuite ſe rendirent en divers tems aux lieux de leur deſtination. Lorſqu'on vit ces heureux ſuccès, on équipa de nouveau pluſieurs Vaiſſeaux à Amſterdam, en Zélande & ailleurs. Entre autres Amſterdam en équipa treize, quatre de l'ancienne Compagnie, & quatre de la Nouvelle, ſous le commandement de *Jaques Heemskerk* & de *Jaques Grenier*, outre cinq autres de l'ancienne Compagnie, deſtinés pour les Molucques, ſous la conduite de *Wolphart Harmanſz.* Ils partirent tous du Texel au mois d'Avril 1601 (*b*).

Raiſons qui engagerent les Marchands Hollandois *à pouſſer ce nouveau Commerce avec tant d'ardeur.*

Une ſi grande ardeur ne pouvoit manquer de produire des effets extraordinaires, & de ſe communiquer de jour en jour parmi tous les Marchands qui s'étoient réfugiés ſous la domination des Etats, & même d'en attirer d'autres dans le Pays. Ils prévoyoient que tout le Commerce qui enrichiſſoit *Anvers* paſſeroit néceſſairement ailleurs, & qu'il n'y avoit pas d'endroit plus propre à l'attirer qu'Amſterdam & les autres villes des Provinces-Unies, ſur-tout depuis que les Hollandois s'étoient ouvert une route directe aux Indes. Ils comprenoient encore très-bien, que cet important Commerce devoit naturellement fleurir davantage dans un Pays libre & ſous un Gouvernement doux, qu'il n'avoit fait juſques-là ſous des Monarques arbitraires, qui l'eſtimoient principalement parcequ'il leur fourniſſoit les moyens d'exécuter leurs ambitieux projets, & qui envioient à leurs ſujets les petits profits, qu'ils ſe procuroient par leur travail & leur induſtrie, avec des peines & des dangers infinis. Mais ce qui les pouſſoit encore plus, c'étoit l'envie d'avoir de bonne heure part au Commerce des Indes, avant qu'on en connût univerſellement tout le prix, & que le grand nombre des intéreſſés diminuât les gains. Quelques-uns de ces motifs ou tous enſemble firent impreſſion ſur beaucoup de Négocians, & leur exemple opéra plus fortement encore ſur pluſieurs autres, deſorte que le nombre de ceux qui prenoient part à ce Commerce groſſiſſoit tous les jours. Les Eſpagnols étoient outrés de colere, tant par la confuſion qu'ils avoient que de petits Marchands, ainſi qu'ils qualifioient les Hollandois, vinſſent à bout de leurs deſſeins en dépit de toute leur puiſſance, qu'à cauſe de la perte qu'ils en ſouffroient, & de celle dont ils étoient encore menacés (*c*). Pour arrêter donc les entrepriſes des Hollandois, ils réſolurent d'intercepter leurs Vaiſſeaux; dans cette vue ils armerent une puiſſante Eſcadre pour ſurprendre les Bâtimens Hollandois qui alloient aux Indes. Cette Eſcadre, compoſée de treize Navires de guerre bien armés, rencontra au mois de Mai huit de ces

(*a*) Avertiſſement &c. p. 30.
(*b*) *van Meteren*, Hiſt. des Pays-Bas, fol. 495.
(*c*) Avertiſſement &c. p. 31.

ces Vaiſſeaux par la hauteur de quatorze degrés. Les Hollandois, voyoient bien l'inégalité de leur nombre & de leurs forces, quoiqu'avec leur Equipage ils euſſent auſſi quelques Soldats; ils ne laiſſerent pas de ſe battre vaillamment, & le Vice-Amiral Eſpagnol fut ſi maltraité qu'il prit le parti de les laiſſer paſſer (*a*) (*).

Section II. *Premiere entrée des Hollandois dans les Indes &c.*

L'année ſuivante, c'eſt-à-dire 1602, on vit revenir des Indes trois Vaiſſeaux richement chargés. Ils rapporterent que le Roi d'*Achen* avoit tâché de ſurprendre deux des Navires de *Moucheron*, qui étoient partis de Hollande en 1599, & que *Corneille Houtman* leur Commandant y avoit perdu la vie; que les Vaiſſeaux s'étoient ſauvés, mais qu'il étoit demeuré quelques priſonniers entre les mains du Roi (*b*). *Paul van Caerden* étant parti la même année pour les Indes, entra dans le Port d'Achen ſans ſavoir ce qui s'étoit paſſé, & fut expoſé au même danger. Le Roi, animé par un Moine de l'Ordre de St. François, qui étoit-là comme Ambaſſadeur de la Couronne de Portugal, & étoit venu exprès des Molucques pour gagner l'eſprit de ce Prince, employa toutes ſortes de voyes pour ſe ſaiſir du Vaiſſeau de *van Caerden* (*c*). Mais toutes ces tentatives ayant été inutiles, & le Roi ayant reconnu enſuite qu'il avoit été ſéduit par les Portugais, il reçut fort bien la Flotte commandée par *Laurent Bicker*, qui étoit partie des Ports de Zélande en 1601; & lorſqu'elle eut ſa charge, qui fut fort conſidérable, il fit partir quelques Ambaſſadeurs avec elle. Cette Flotte ayant relâché à l'Iſle de Ste. Hélene pour faire aiguade, il vint à la même rade une Caraque Portugaiſe très-richement chargée, qui fut priſe & qu'on emmena. Dans la même année le Roi d'Achen ne traita pas moins favorablement *George Spilbergen*, & les Vaiſſeaux qu'il commandoit (*d*) (†).

Démêlés avec le Roi d'Achen. Accommodés enſuite.

Les

(*a*) Avertiſſement &c. p. 31.
(*b*) *Grotii*, Hiſt. L. XI. à la fin.
(*c*) Voyag. de la Comp. T. III. p. m. 194.
(*d*) Avertiſſement p. 132.

(*) Il n'y a gueres lieu de douter, que l'étonnante activité & les ſurprenans ſuccès des Hollandois, ne cauſaſſent aux Eſpagnols & aux Portugais, ſoumis en ce tems-là au même Monarque, les plus fortes appréhenſions, & ne les portaſſent à tenter toutes les voyes poſſibles pour ſe défaire de ces nouveaux & dangereux rivaux; d'autant plus que dans l'eſpace de cinq ans ils avoient envoyé près de quarante Vaiſſeaux aux Indes, qu'une de leurs Eſcadres avoit paſſé par le Détroit de Magellan dans la Mer du Sud, avoit inſulté les Philippines, & coulé à fond le Galion qui portoit Pavillon d'Amiral, comme les autres firent au Cap de Bonne-Eſpérance, étant mieux équipés que les Vaiſſeaux Portugais (1). Il eſt vrai que les premieres Flottes des Hollandois ne firent point d'Etabliſſemens, & qu'ils ne s'entendirent pas aſſez enſemble pour empêcher les Indiens de hauſſer le prix des marchandiſes. Avec cela leur ardeur pour le Commerce les mit en état de rapporter de riches cargaiſons, ce qui mit ce nouveau Commerce en grande réputation: d'ailleurs leur habileté ſur mer les rendit capables de faire ſi bien tête à leurs ennemis, qu'ils leur ôterent la vaine eſpérance de les accabler par le nombre: à quoi il faut ajouter que le zele & le courage qu'ils firent paroître contre l'ennemi commun, leur gagna l'amitié des Inſulaires des Molucques & des autres Nations Indiennes (2).

(†) Nous rapportons ces faits exactement de la même maniere que les Ecrivains Hollandois: il faut cependant remarquer, que ſi les Portugais engagerent par leur argent & leurs intrigues le Roi d'Achen, de tenter de ſe ſaiſir du *Lion* & de *la Lionne*, deux Vaiſ-

(1) Hiſt. de la Conq. des Iſles Molucq. T. III. p. 36. (2) *Grotii* Hiſt. L. XI.

SECTION II. *Premiere entrée des* Hollandois *dans les* Indes *&c.*

Les Eſpagnols voyant qu'ils n'étoient pas les plus forts, mirent en œuvre toutes ſortes de ruſes pour ruiner les Hollandois. Ils envoyerent des Emiſſaires auprès de tous les Rois Indiens pour décrier ces nouveaux venus. On les traita de Pirates, de gens ſans foi, dont il falloit ſe défier, & qu'on devoit faire périr. Les Etats & le Prince *Maurice* ayant été informés de ce qui ſe paſſoit, prirent la réſolution de donner à l'avenir des Commiſſions aux Vaiſſeaux qui iroient aux Indes. En effet ils en avoient beſoin pour démentir les calomnies de leurs ennemis (*a*). Par ces Commiſſions il leur étoit permis non ſeulement de ſe défendre, mais encore d'attaquer tous ceux qui troubleroient leur Commerce. Muni d'un tel pouvoir, le vaillant *Jaques Heemskerk* partit de Bantam avec deux Vaiſſeaux de ſa Flotte pour aller charger à *Johor*, & ayant rencontré une Caraque qui venoit de Macao, avec une riche cargaiſon & montée de plus de ſept-cens hommes, il l'attaqua. Les Portugais ne firent qu'une foible défenſe, & furent obligés de demander quartier, qu'on leur accorda (*b*). Cette priſe importante en elle-même, le devint encore davantage par l'habileté & l'adreſſe de l'Amiral Hollandois ; il traita non ſeulement les priſonniers honnêtement, mais les renvoya preſque tous, excepté le Capitaine & l'Aumônier, ſans rançon au Gouverneur Portugais dans les Indes, prévoyant bien que cela ne manqueroit pas de lui attirer une Lettre de remerciment, & de priere pour obtenir l'élargiſſement des deux priſonniers de diſtinction qu'il avoit gardés. Il ne ſe trompa point, & reçut deux Lettres remplies de complimens, qu'il produiſoit dans tous les Ports où il abordoit, & par-là il détruiſit pour toujours les calomnies répandues contre les Hollandois, & prouva qu'ils n'étoient pas des Pirates, & des gens ſans humanité & ſans honneur. D'ailleurs la charge de la Caraque étoit prodigieuſement riche, étant compoſée des marchandiſes les plus précieuſes de différentes parties des Indes, & les papiers que les Hollandois y trouverent leur donnerent ſur le Commerce de ce Pays-là plus de lumieres qu'ils n'en avoient eu juſques-là (*c*).

Ruſes des Eſpagnols *pour détruire les* Hollandois. *Comment on y remédia.*

SEC-

(*a*) *Sallengre*, Eſſai &c. p. 67. (*b*) Avertiſſement p. 33. (*c*) *Grotii* Hiſt. L. XI.

Vaiſſeaux de la Compagnie de Zélande, & de retenir priſonnier *Corneille Houtman*, qui les commandoit : d'un autre côté, un autre Officier Hollandois, qui vint dans le Port d'Achen avec de plus grandes forces en agit fort mal, lorſque ſéduit par l'eſpérance de faire Commerce avec les Sujets de ce Prince perfide, il remit l'infortuné *Houtman*, qui s'étoit ſauvé entre ſes mains, enſorte qu'après le départ des Vaiſſeaux Hollandois il fut tué lâchement avec pluſieurs autres (1). Il eſt vrai que l'Amiral *Spilberg* demanda ample ſatisfaction de ce meurtre, mais il eſt certain auſſi qu'on le paya de belles paroles, & que *Corneille Houtman*, qui le premier avoit conduit les Hollandois aux Indes, & dont le dernier malheur avoit été cauſé par ſon trop grand zele pour le ſervice de ſa Patrie, périt faute de protection, & ſans que ſa mort fût vengée (2).

(1) Voyag. de la Comp. T. III. p. 177. (2) *Grotius*, ubi ſup.

SECTION III.

Motifs qui porterent les Etats à établir la Compagnie des Indes Orientales : *teneur de ſon Octroi : par quelles voyes les* Hollandois *s'établirent dans les Indes ; leurs démêlés avec les* Eſpagnols *& les* Portugais, *qui travailloient à les en chaſſer.*

Section III. *Etabliſſement de la Compagnie, ſon Octroi &c.*

TANDIS que les Hollandois réuſſiſſoient ſi heureuſement dans les Indes, leurs affaires coururent riſque de prendre un mauvais tour dans leurs Pays, à quoi leurs ſuccès mêmes ne contribuerent pas peu. Le goût d'envoyer des Vaiſſeaux aux Indes devint ſi général, qu'il ſe formoit tous les jours de nouvelles Compagnies. Dans les commencemens cela produiſit un fort bon effet tant en Hollande qu'aux Indes, on conſtruiſit un grand nombre de gros Vaiſſeaux, on employa quantité de gens pleins d'induſtrie, on entretint un grand nombre de Mariniers, & par les forces que l'on eut aux Indes on empêcha les Eſpagnols & les Portugais d'étouffer ce Commerce dans ſa naiſſance, comme ils auroient fait ſans cela. Avec le tems néanmoins la pluralité des Compagnies eut un grand inconvénient : comme elles ne s'entendoient point enſemble, ſouvent elles chargerent toutes en même tems des Vaiſſeaux pour le même Port, ce qui faiſoit baiſſer le prix de leurs marchandiſes & produiſoit d'autres mauvais effets (*a*) (*). Les Etats-Généraux ayant eu connoiſſance de ces inconvéniens, exhorterent ces

Ce qui engagea les Etats-Généraux *à établir la Compagnie des* Indes Orientales.

(*a*) *Sallengre*, Eſſai &c. p. 69.

(*) Il eſt certain que cette pluralité de Compagnies eut de grands inconvéniens tant en Europe que dans les Indes ; & qu'il y eut beaucoup de prudence & de ſageſſe dans les meſures que les Etats prirent pour remédier efficacement à ce mal, en accordant un Octroi à ces Compagnies. Mais il n'eſt perſonne qui ne doive reconnoître que c'eſt néanmoins à cette multiplicité de Sociétés que les Hollandois ſont redevables de tout ce qu'ils poſſedent dans les Indes ; bienque les uns l'attribuent au hazard, d'autres plus éclairés à l'avidité du gain que le ſuccès de tout nouveau Commerce excite, & les plus ſages aux directions ſecrettes de la Providence. Car ſi les Eſcadres ne s'étoient pas ſuivies ſi conſécutivement, & que l'on eût attendu le retour de l'une avant que d'en envoyer une autre, les Eſpagnols auroient infailliblement arrêté le cours de ce Commerce dès ſon origine ; en ruinant quelques Vaiſſeaux & faiſant périr un petit nombre de gens, ils auroient dégoûté des Particuliers, & les auroient peut-être mis hors d'état de pourſuivre leurs entrepriſes (1). C'eſt ce qui eſt d'autant plus vraiſemblable, qu'un célebre Hiſtorien nous apprend que les équipages des premiers Vaiſſeaux qui allerent aux Indes étoient compoſés de vagabonds, de gens obérés, & ſans aveu, par cette raiſon fort ſimple, qu'il n'y avoit que des gens de cet ordre qu'on pût engager à faire un voyage ſi périlleux (2). C'eſt ce qui prouve qu'il n'y eut que les grands ſuccès, dûs à ce grand nombre de Vaiſſeaux qui allerent aux Indes, qui purent encourager les Marchands Hollandois à ſouſcrire comme ils firent au fonds de la Compagnie : par-là les Directeurs ſe trouverent en état de pouſſer leur Commerce haut à la main & avec de puiſſantes Flottes, & en même tems avec beaucoup de prudence & d'habileté.

(1) *Sallengre*, Eſſai &c. p. 67, 68. (2) *Grotii* Hiſt. L. VI.

SECTION III. *Etabliſſement de la Compagnie, ſon Octroi &c.*

ces Compagnies à s'unir, & promirent de leur accorder un Octroi. Comme c'étoit une affaire de grande conſéquence tant pour le Public que pour ceux qui étoient intéreſſés dans les différentes Compagnies, il fallut du tems pour bien peſer & régler tout; on en vint à la fin à bout à la ſatisfaction de tous les intéreſſés, & les Etats-Généraux accorderent un Octroi pour vingt-un ans, à commencer du 20 Mars 1602; le fonds fut de ſix millions-ſix-cens-mille florins, partagé proportionnellement entre les différentes Chambres, ce qui fut réglé pour contenter ceux qui étoient intéreſſés dans les Compagnies particulieres, qui furent abolies (*a*). On défendit à tous les autres Sujets des Provinces-Unies d'envoyer des Vaiſſeaux aux Indes, ſoit par le Cap de Bonne-Eſpérance, ſoit par le Détroit de Magellan. En retour de cet Octroi, on donna aux Etats vingt-cinq-mille florins dans le nouveau fonds, & on conſentit à payer trois pour cent de toutes les marchandiſes qui s'exporteroient, à la réſerve de l'or & de l'argent; on régla le nombre des Directeurs, la maniere de conduire les affaires, les tems & les lieux des Aſſemblées générales, l'ordre des Ventes, la maniere de faire les Comptes généraux de la façon la plus propre à prévenir les fraudes, & la plus avantageuſe pour les intéreſſés. Le fonds fut bientôt rempli, l'ardeur des Négocians prit de nouvelles forces, bien loin de ſe rallentir, par ce ſalutaire Etabliſſement; ce qui ne put que donner beaucoup de ſatisfaction aux Etats, ſur-tout parceque cela attira beaucoup d'argent dans le Pays, & engagea nombre des premiers Marchands des Pays voiſins à venir s'établir dans les Provinces (*b*).

Premiere Flotte de la Compagnie.

Les intéreſſés ſe promettant de bien plus grands ſuccès que ceux que l'on avoit eus juſqu'alors, équiperent une Flotte de quatorze grands Vaiſſeaux, qui fit voile au mois de Juin 1602, ſous le commandement de l'Amiral *Wybrand van Waerwyk*. Au mois de Février de l'année ſuivante on vit revenir le Yacht le *Wachter*, qui rapporta qu'il devoit bientôt être ſuivi de cinq autres Vaiſſeaux (*c*). On apprit par lui ce qui s'étoit paſſé devant Bantam, entre *Wolphart Harmanſz* & ſon Vice-Amiral *Hans Bouwer* d'un côté, & *Don André Furtado de Mendoça*, qui avoit deſſein de chaſſer les Hollandois des Indes (*d*). *Furtado* avoit été battu, & les Vaiſſeaux Hollandois ayant continué leur route pour les Molucques, y étoient arrivés en divers tems les uns après les autres. Le même Yacht apporta encore la nouvelle d'un combat donné aux Molucques, entre l'Amiral *Jaques van Neck* & trois Vaiſſeaux Portugais, mais où il n'avoit pas eu l'avantage, puiſqu'ayant perdu huit ou neuf hommes & quelques doigts de la main droite, l'Amiral avoit été obligé de quitter le combat. Sur ces nouvelles, on fit encore partir le 18 de Décembre 1603 une autre Flotte de treize Vaiſſeaux, ſous la conduite d'*Etienne vander Hagen*, pour empêcher un ſi riche Commerce d'être interrompu ou ruiné (*e*).

L'an

(*a*) Groot Placaat Boek, I. Deel, p. 529.
(*b*) *Le Clerc*, Hiſt. des Provinces-Unies, T. I. p. 221.
(*c*) Avertiſſement p. 37.
(*d*) Conquête des Molucques, T. III. p. 49, 50.
(*e*) *Sallengre* Eſſai &c. p. 69.

Section VII. *Etabliſſement de la Compagnie, ſon Octroi &c.*

L'an 1605, le Roi d'Eſpagne fit publier une rigoureuſe Déclaration, par laquelle il faiſoit défenſes aux Habitans des Provinces-Unies de trafiquer dans ſes Royaumes d'Eſpagne, & dans les Indes Orientales & Occidentales, ſous peine de punition corporelle. Mais au-lieu d'intimider la Compagnie, cet Edit ſembla lui inſpirer un nouveau courage, & l'engager à pouſſer ſes entrepriſes avec plus de vigueur. Elle fit auſſitôt équiper une Flotte d'onze Vaiſſeaux, non ſeulement en marchandiſe, mais auſſi en guerre, & en donna le commandement à *Corneille Matelief* (*a*). A peine cette Flotte fut-elle en mer, que les Directeurs travaillerent à en préparer une autre de huit Vaiſſeaux : on les pourvut non ſeulement de leurs équipages, mais encore de ſoldats, que l'on engagea ſous condition de demeurer un certain tems en garniſon dans les Indes, s'il en étoit beſoin. *Paul van Caerden* fut fait Amiral de cette Flotte. Peu de tems après on vit revenir deux Vaiſſeaux de la premiere de ces trois Eſcadres, chargés de cloux de gérofle & d'autres épiceries. Ils rapporterent que l'Amiral *vander Hagen* devoit auſſi arriver bientôt: il arriva effectivement au mois de Juillet ſuivant, après avoir pris pluſieurs Vaiſſeaux ſur les Eſpagnols & ſur les Portugais, leur avoir enlevé leur Fort d'*Amboine*, raſé celui de *Tidor*, & les avoir en quelque façon entierement chaſſés des Molucques (*b*). Cette expédition fit naître une groſſe querelle entre les Hollandois & les Anglois, parceque ceux-ci favoriſerent les Eſpagnols, & en fourniſſant de la poudre leur donnerent le moyen de tenir plus longtems. Au mois d'Octobre trois autres Vaiſſeaux entrerent dans les Ports de Hollande: ils donnerent avis que l'Amiral *Wybrand van Waerwyk* étoit auſſi en route pour revenir, mais qu'il avoit été contraint de relâcher à l'Iſle *Maurice*, parceque ſon Vaiſſeau faiſoit eau, & qu'il s'étoit rendu maître d'une Caraque à *Patane*. Cet Amiral arriva au printems de l'année 1607; mais dans l'hyver qui précéda, la Compagnie envoya encore deux Vaiſſeaux aux Indes, ſous la conduite de *Jean Janſz Moldie*, à qui étoit dûe la gloire de la priſe du Fort de Tidor. Cette nouvelle cauſa beaucoup de joie à la Compagnie & à toute la Nation Hollandoiſe: il y avoit longtems qu'ils aſpiroient à ſe rendre maîtres du Commerce des épiceries, & ils en ſont venus enfin à bout par toutes ſortes de moyens (*c*) (*).

Déclaration du Roi d'Eſpagne, qui anime davantage la Compagnie.

On

(*a*) *Grotii* Hiſt. L. XIV.
(*b*) Voyages de la Comp. T. V. p. 103.
(*c*) *Sallengre*, Eſſai &c. p. 71.

(*) Ce fut dans cette conjoncture que leurs affaires ſe trouverent dans une grande criſe aux Indes, enſorte qu'une ſeule action ſembloit devoir décider, s'ils pourroient s'y maintenir ou non. Ce qui en fut la cauſe, c'eſt que *Matelief* eut ordre d'aſſiéger Malacca, & pendant qu'il perdoit-là ſon tems inutilement, *Don Pedro d'Acugna*, qui étoit venu en 1606 des Philippines avec une Flotte Eſpagnole, recouvra les Molucques. Et bien que cette conquête ne reſtât à l'Eſpagne gueres au-delà d'un an, d'*Argenſola* eut ordre d'en écrire l'Hiſtoire, tant cette action fut eſtimée & admirée à Madrid (1) D'autre côté, tout le monde fut tellement ébloui de ce ſuccès, que les affaires des Hollandois allant plus mal, les Indiens ſe déclarerent preſque par-tout en faveur de leurs anciens Maîtres, & leur auroient aidé de bon cœur à chaſſer ces nouveaux venus auſſi vîte qu'ils les avoient

(1) Conq. des Molucq. T. II. L. X.

SECTION III. *Etabliſſement de la Compagnie, ſon Octroi &c.*

On avoit entamé en ce tems-là une négociation pour faire la paix entre la République & l'Eſpagne, ou au moins une treve de pluſieurs années, dont les deux Nations avoient également beſoin. La Compagnie prit alors des meſures auſſi vigoureuſes que ſages, elle équipa une Flotte de treize Vaiſſeaux ſous le commandement de l'Amiral *Verhoeven*, pour faire connoître qu'on ne devoit pas s'attendre que les Etats vouluſſent ſe déſiſter de la navigation aux Indes. Les Miniſtres d'Eſpagne s'y oppoſerent vivement, & en vinrent quelquefois juſqu'à déclarer qu'ils ne pouvoient rien céder ſur cet article (*a*). La Compagnie de ſon côté préſenta divers Mémoires aux Etats, remontrant le nombre de perſonnes de l'un & de l'autre Sexe à qui elle donnoit de l'occupation & les moyens de ſubſiſter, les ſommes immenſes que ſes ventes avoient produites, les belles apparences qu'elle avoit d'étendre ſon Commerce, & de groſſir les gains: ces remontrances firent tant d'impreſſion ſur leurs Hautes Puiſſances, qu'elles promirent de ne jamais abandonner la Compagnie. Lors donc que la négociation fut ſur le point de ſe rompre pour cet article ſeul, les Etats propoſerent un de ces trois expédiens; ou d'accorder la liberté du Commerce en termes généraux, ſous leſquels celui des Indes ſeroit compris; ou de l'accorder pour un certain nombre d'années; ou enfin de régler ce qui regardoit l'Europe, & de laiſſer les choſes dans les Pays ſitués au-delà du Tropique du Cancer à la déciſion des armes (*b*). Les Eſpagnols voyant par-là qu'il n'y avoit rien à faire, conſentirent à une treve, & s'accorderent à ne point troubler le Commerce des Hollandois aux Indes avec les autres Nations, en les excluant des Ports dont ils étoient en poſſeſſion (*c*).

Meſures pour engager les Etats à ne ſe point déſiſter du Commerce des Indes.

La

(*a*) Avertiſſement, p. 40.
(*b*) *Grotii* Hiſt. L. XVII.
(*c*) Négociation du Préſident *Jeannin*, p. 135.

voient reçus, ſi la victoire ne s'étoit encore déclarée pour eux, ce qui fit changer les ſentimens des Indiens en leur faveur. Obſervons ici une fois pour toutes, que les plus judicieux Hiſtoriens de tous les Pays conviennent, que l'on ne doit pas attribuer ces révolutions ſubites & ſingulieres tant au courage & à la conduite des parties contendantes, qu'aux fautes & aux imprudences des uns & des autres. Les Portugais déteſtoient leur ſujettion aux Eſpagnols, & perſuadés qu'ils avoient deſſein de les dépouiller des Molucques, ſous prétexte de les protéger, ne concoururent jamais tout de bon avec eux pour les conſerver (1). D'autre part les Eſpagnols des Philippines, de l'Amérique & de l'Europe, dégoûtés des énormes dépenſes que leur cauſoit la défenſe de ces Iſles, dont il ne leur revenoit que peu ou point de profit, ſe relâcherent préciſément dans le tems qu'ils auroient dû redoubler leurs efforts, ce qui leur fit perdre en peu de tems le fruit de l'heureuſe expédition de *Don Pedro d'Acugna* (2). Enfin les Hollandois, enflés des grands ſuccès qu'ils avoient eus d'abord, ne penſerent qu'à pouſſer leurs conquêtes, & regardant déja les Molucques comme une poſſeſſion aſſurée, ils tournerent leurs vues du côté de Malacca; mais l'illuſion ſe diſſipa bientôt quand ils ſe virent dépoſſédés de ce qu'ils tenoient déja, ils furent aſſez ſages pour réparer leur faute; à meſure qu'ils ſoumirent les Molucques, ils y bâtirent des Fortereſſes, y mirent des Garniſons, & y laiſſerent des Vaiſſeaux pour les défendre (3).

(1) *La Clede*, Hiſt. Gén. de Portug. T. VI. p. 386.
(2) Voyez ce ſujet traité avec étendue dans le Chapitre V.
(3) Hiſt. de la Conquête des Molucq. T. III. p. 159.

La Compagnie continuoit cependant d'envoyer de nouvelles Escadres tous les ans aux Indes; les Hollandois s'étoient rendus maîtres de l'Isle de *Machian* & avoient chassé les Espagnols des Molucques, à la réserve de *Ternate*, avant qu'on reçût dans ces Pays éloignés la nouvelle de la conclusion de la treve, qui y fut envoyée par une Pinasse, munie d'un passeport des Archiducs. Les inconvéniens de la longueur du voyage faisoit que l'on souhaittoit toujours de trouver une route plus courte pour aller aux Indes: c'est ce qui engagea la Compagnie à contracter en 1609 avec *Henri Hudson*, fameux Pilote Anglois, qui lui fit de magnifiques promesses; mais il ne fit autre chose que de tenter de trouver un passage d'abord par le Nord-Est & ensuite par le Nord-Ouëst, avec aussi peu de succès d'un côté que de l'autre (*a*). C'est le même *Hudson*, qui étant l'année suivante au service d'Angleterre, découvrit cette fameuse Baye, qui porte encore son nom; mais par la méchanceté de son Equipage on l'exposa dans une simple Chaloupe, desorte qu'il fut englouti par les flots, ou périt de faim. Les Hollandois furent depuis fort longtems avant que de penser encore à la découverte d'un nouveau passage, & à la fin ils changerent de sentiment sur l'utilité de cette découverte (*b*) (*).

Section III. *Etablissement de la Compagnie, son Octroi &c.* *Nouvelle tentative inutile pour la découverte du passage par le Nord-Est.*

Les victoires que les Flottes des Hollandois avoient remportées aux Indes, avoient déja produit un grand changement dans leurs procédés, la modestie & la modération, qui les faisoient tant estimer des Princes de l'Orient, avoient disparu, & ils avoient pris la fierté & les manieres hautaines qui avoient rendu les Portugais insupportables. Ils avoient en ce tems-là cinquante Vaisseaux du port de huit-cens tonneaux & au-delà, & ils comptoient si sûrement d'emporter tout, qu'ils disoient que la guerre se continueroit aux Indes, quelques arrangemens que l'on fît en Europe. Mais les affaires changerent tout d'un coup de face. *Don Juan de Sylva*, Gouverneur des Philippines, ayant appris qu'une Escadre Hollandoise, après avoir coulé à fond un riche Vaisseau sur les côtes de la Chine, croisoit pas loin de Manille, pour attendre la Flotte qui devoit revenir du Japon, fit équiper aussitôt les Vaisseaux qui se trouverent dans le Port; il y embar-

Changement dans la conduite des Hollandois.

(*a*) Avertissement l. c. (*b*) *Harris*, Voyag. Vol. II. p. 391.

(*) La conduite des Directeurs de la Compagnie Hollandoise, après qu'elle fut établie par Octroi, fut si prudente & si mesurée, qu'on peut être très-assuré qu'ils n'entreprirent rien que par des raisons justes & bien fondées. Il est donc naturel de supposer, qu'en chargeant *Hudson* de découvrir une route aux Indes par le Nord, leur principale vue étoit d'y faire passer plus promptement & plus sûrement des forces supérieures à celles de leurs ennemis; & l'on ne peut douter que le projet ne fût très-bien conçu, si l'on considere qu'ils faisoient la guerre à l'extrémité des Indes, & qu'ils se proposoient la conquête des Philippines de-même que celle des Molucques: car s'ils avoient trouvé le passage, leurs Flottes en traversant les Mers du Japon seroient tombées de ce côté-là sur les Philippines, tandis que de l'autre ils auroient poussé les Espagnols dans les Molucques, ce qui auroit facilité la conquête de celles-ci. Mais lorsque dans la suite les Hollandois commencerent à étendre leurs conquêtes, en chassant les Portugais de leurs Etablissemens, la découverte du passage par le Nord devint moins nécessaire, & à la fin contraire à leurs intérêts, ainsi que nous l'avons insinué ailleurs.

SECTION III. *Etabliſſement de la Compagnie, ſon Octroi &c.*

barqua le peu de Troupes réglées qu'il avoit, alla chercher les Hollandois, les attaqua & les battit. L'Amiral *Wittert*, qui commandoit l'Eſcadre, eut la tête emportée au commencement de l'action; de quatre Vaiſſeaux les Eſpagnols en prirent trois, avec un grand nombre de priſonniers, & un riche butin, qui valoit deux-cens-mille écus (*a*).

Don Juan de Sylva *reprend les* Molucques.

Don Juan de Sylva, réſolu de profiter de ſa bonne fortune, alla attaquer les Molucques, & y fut également heureux. Les Eſpagnols prétendirent alors à leur tour, que la paix n'avoit pas lieu au-delà de la Ligne. Mais l'arrivée de l'Amiral *Pierre Borth* avec une Flotte de treize Vaiſſeaux, donna un nouveau tour aux affaires. Les Anglois, qui étoient à Ternate, & qui juſqu'alors avoient favoriſé les Eſpagnols, voyant qu'ils devenoient inſolens depuis que la fortune ſe déclaroit pour eux, abandonnerent leur parti, & ſe reconcilierent avec les Hollandois (*b*) (*). Ceux-ci envoyerent auſſi au nom du Prince d'Orange & des Etats une Ambaſſade à l'Empereur du Japon, où ils obtinrent tout ce qu'ils demandoient, plutôt par la mauvaiſe conduite des Eſpagnols, que par leur propre prudence. L'Ambaſſadeur d'Eſpagne n'eut audience que pour lui faire affront, & on le renvoya ſans réponſe à ſes propoſitions, qui, pour parler franchement, étoient également déraiſonnables & impertinentes (*c*) Les deux partis étant dans ces diſpoſitions, on conçoit aiſément que de part & d'autre la treve étoit fort mal obſervée; les Hollandois ſe plaignoient de la mauvaiſe foi des Eſpagnols, & ceux-ci faiſoient de leur côté les mêmes plaintes; & les uns & les autres avoient également raiſon (*d*). Mais il eſt tems de parler des démêlés avec une troiſieme Nation aux Indes.

SEC-

(*a*) Hiſtoire de la Conq. des Molucq. T. III. p. 141.

(*b*) *Sallengre*, Eſſai &c. p. 73.

(*c*) *Charlevoix*, Hiſt. du Japon, T. IV. p. 262, 263.

(*d*) Hiſt. de la Conq. des Molucq. T. III. p. 152, 153.

(*) Il n'eſt pas ſurprenant que les Hiſtoriens Eſpagnols donnent de grandes louanges à *Don Juan de Sylva*, puiſque, ſi l'on en excepte la diſſimulation & les intrigues, que les perſonnes de ſon rang ne regardent que trop comme néceſſaires dans les affaires, c'étoit un Officier actif & vigilant (1), qui ſe fit une grande réputation aux dépens des Hollandois, en faiſant périr un de leurs Amiraux, & en faiſant *Paul van Caerden*, autre Amiral, deux fois priſonnier. Avec tout cela il ne put venir à bout des grands deſſeins qu'il avoit formés: le plus grand obſtacle vint de la part des Portugais, qui négligerent de lui donner les ſecours qu'ils avoient promis. *De Sylva* en conçut tant de chagrin, qu'il tomba malade, & mourut peu après à Malacca. Les Hollandois ne furent pas fâchés d'être défaits d'un homme qui s'étoit rendu redoutable, tant à cauſe de la maniere ſecrette dont il formoit ſes deſſeins, que de la diligence avec laquelle il prenoit les meſures néceſſaires pour les exécuter (2).

(1) Relac. de las Iſlas Filipinas. (2) Relat. de las Filipinas y Malucas, per *Coroncl.*

SECTION IV.

*Projet d'*Isaac Le Maire, *& de ses Associés pour l'Etablissement d'une Compagnie de la Mer du Sud: il échoue. Démêlés avec les Insulaires & les* Anglois *dans l'Isle de* Java. *Les* Hollandois *chassés de cette Isle.*

Section IV. *Démêlés dans l'Isle de* Java *&c.*

LEs Directeurs de la Compagnie ayant fort à cœur un voyage aux Indes par le Détroit de Magellan, ils en donnerent au printems de l'année 1614 la Commission à *George Spilberg*, qui étoit en grande réputation pour son habileté dans la Marine; ils lui donnerent six Vaisseaux, le *Grand Soleil*, la *Pleine-Lune*, le *Chasseur*, le Yacht *la Mouette*, tous quatre d'Amsterdam; l'*Eole* de Zélande, & l'*Etoile du matin* de Rotterdam. Ces Vaisseaux étoient parfaitement bien équipés, & on laissa en grande partie à l'Amiral le choix de ses Officiers, ce qui dans un voyage de long cours est de la derniere conséquence pour prévenir les disputes (*a*). Les Vaisseaux furent prêts un peu après la St. Jean, mais l'Amiral ayant dit que s'ils partoient alors, ils arriveroient dans une mauvaise saison au Détroit de Magellan, les Directeurs trouverent à-propos de retarder le voyage jusqu'au mois d'Août, & le 8 de ce mois la Flotte partit du Texel avec un vent de Sud-Est (*b*). On crut que les Etats-Généraux avoient aussi part à cette expédition: on se proposoit de reconnoître, & si l'occasion favorable se présentoit, d'affoiblir les forces des Espagnols dans la Mer du Sud, & de faire un essai des avantages que des gens spéculatifs prétendoient qu'on pouvoit retirer en allant par-là aux Indes. La Flotte passa heureusement le Détroit, combattit la Flotte Espagnole dans la Mer du Sud, la battit & la ruina; & après un voyage court & heureux elle arriva sur les côtes de Java, ayant visité & pourvu les Etablissemens Hollandois aux Molucques (*c*).

Voyage de Spilberg *autour du Monde.*

Quelque tems après que cette Flotte eut mis en mer, on forma en Hollande un nouveau projet pour supplanter en quelque façon la Compagnie des Indes Orientales, au moins c'est l'idée que la Compagnie en donna, bienque les intéressés soutinssent le contraire. *Isaac Le Maire*, riche Négociant, fut l'auteur du projet; & *Corneille Willemsz Schouten*, Pilote habile & expérimenté qui avoit fait trois voyages aux Indes, entreprit de l'exécuter (*d*). Leur véritable dessein étoit de découvrir les Terres Australes & les Isles inconnues, par quelque autre passage que le Détroit de Magellan: comme cette route étoit nommée dans l'Octroi de la Compagnie, ils croyoient que s'ils pouvoient en découvrir une autre pour aller à la Mer du Sud, ils rendroient service à leur Patrie, sans encourir les peines portées contre ceux qui se mêleroient du Commerce de la Compagnie (*e*). Plusieurs riches Marchands prirent part à cette entreprise; on équipa deux Vaisseaux, dont on donna le commandement à *Schouten*, & l'on y mit pour Commis *Jaques Le Maire*, fils d'*Isaac*, jeune homme de courage & d'esprit.

Projet de Le Maire *d'établir une Compagnie du Sud.*

Ils

(*a*) *Sallengre*, Essai &c. p. 73.
(*b*) Voyag. de la Comp. T. VIII. p. 1.
(*c*) Ibid. p. 109.
(*d*) Avertissement &c. p. 43.
(*e*) Voyages de la Compagnie, *ubi sup.* p. 115.

SECTION IV. *Démêlés dans l'Iſle de* Java *&c.*

Ils firent voile du Texel le 24 Juin 1615, paſſerent par le Détroit qui eſt entre le Cap Horn & l'Iſle des Etats, qui a depuis porté le nom de *Le Maire*, & après avoir fait pluſieurs découvertes importantes, conformément à leur projet ils furent obligés de retourner par les Indes, & de relâcher dans un Port de l'Iſle de Java; là leur Vaiſſeau fut confiſqué, & *Schouten* & *Le Maire* furent envoyés priſonniers en Hollande ſur la Flotte de *George Spilberg*; *Le Maire* mourut dans le voyage (*a*).

On a mal fait de permettre la ruine de ce projet.

On a très-juſtement remarqué ſur ce ſujet, que le traitement fait à ces *découvreurs* a vraiſemblablement été puni par les ſuites qu'il a eues; puiſque l'on a perdu tout-à-fait par négligence le riche Commerce auquel les découvertes de *Le Maire* auroient pu donner lieu, ce qui a peut-être fait aux Hollandois autant de tort, que leur Compagnie des Indes Orientales leur a fait de bien (*b*). *Jean de Wit* l'avoit bien compris, & il a très-ſagement obſervé, que bienque la pourſuite de ce Commerce fût peut-être une entrepriſe qui ſurpaſſoit les forces de la Compagnie des Indes en ce tems-là, les Etats n'avoient point de bonnes raiſons de l'abandonner, ou de ne pas favoriſer l'Etabliſſement d'une nouvelle Compagnie, pour eſſayer ce que ce nouveau Commerce auroit pu produire; car ſi les nouveaux Commerces ne proſperent point, il n'y a que quelques particuliers qui perdent, ſans que l'Etat en ſouffre; au-lieu que s'ils réuſſiſſent, ils procurent non ſeulement d'immenſes richeſſes à ceux qui y ſont intéreſſés, mais encore de grands avantages au Public (*c*). Car ils attirent toujours de nouveaux habitans, & multiplient le nombre des Sujets de l'Etat qui les encourage, ſur-tout ſous un Gouvernement tel que celui de Hollande; l'opulence eſt un grand attrait pour les hommes, & le Peuple ne manquera jamais dans les Pays où les gens ſont ſûrs de pouvoir s'enrichir & d'être libres (*).

La

(*a*) *Sallengre*, Eſſai &c. p. 74.
(*b*) *Harris*, Vol. I. p. 62.
(*c*) Gronden en Maximen van de Republyk van Holland, I. Deel C. XIX.

(*) Dans une Hiſtoire de la nature de celle-ci, c'eſt peu faire ou même rien, que de rapporter ſimplement les faits, ſans en faire connoître les principes & les conſéquences qu'ils ont eues. Il eſt fort difficile de le faire dans l'Hiſtoire des grandes Monarchies, & très-ſouvent il y a beaucoup d'incertitude à cet égard, ce qui fait qu'en pluſieurs occaſions on eſt excuſable, & qu'en d'autres on eſt obligé de les paſſer ſous ſilence. Mais il en eſt tout autrement dans l'Hiſtoire du Commerce, parcequ'avec un peu d'application on ne manque pas de matériaux, & que le but des Hiſtoires de cet ordre rend les réflexions néceſſaires. On a remarqué que la plus forte raiſon en faveur des Compagnies excluſives, fournit auſſi un argument ſans replique, pour accorder dans un Pays commerçant tous les encouragemens poſſibles à ceux qui veulent tenter de nouvelles découvertes: car ſi l'on a raiſon d'établir un Monopole, pour empêcher les Marchands particuliers de charger les Pays éloignés d'une trop grande quantité de marchandiſes & de manufactures du leur, la même raiſon doit engager bien plus fortement à favoriſer les nouvelles découvertes, pour faire débiter les marchandiſes que le Monopole laiſſeroit ſans cela ſur les bras de la Nation. C'étoit donc un aſſez grand privilege pour la Compagnie des Indes Orientales d'avoir par ſon Octroi un Commerce excluſif, & elle n'avoit aucun droit de prétendre qu'on empêchât la navigation par le Détroit de Magellan en d'autres Pays que les Indes, puiſqu'en faiſant tort par-là à l'Etat on ne lui procuroit aucun avantage. C'eſt ce que l'on remarqua très-juſtement en ce tems-là, & cette remarque ſubſiſte encore dans toute ſa force, non ſeulement à l'égard de la Hollande, mais de

Section IV.

Démêlés dans l'Iſle de Java &c.

Graces accordées à la Compagnie.

La Compagnie ſouffrit en ce tems-là de grandes pertes & de la diminution dans ſon Commerce, par le moyen de certaines poudres qu'on faiſoit venir, & que les Marchands en détail mêloient dans leurs épiceries, ce qui en diminuoit la conſommation & la valeur. Elle fit des remontrances aux Etats, qui publierent un Placart pour prévenir cet abus (*a*). Les Etats s'apperçurent auſſi qu'il y avoit des Puiſſances qui étoient jalouſes de la proſpérité de la Compagnie des Indes, & qui faiſoient tous leurs efforts pour la traverſer, ſur-tout en tâchant de débaucher de ſon ſervice ſes plus habiles Mariniers; c'eſt ce qui obligea les Etats à publier un Edit par lequel la déſertion étoit expreſſément & ſévérement défendue (*b*). Les années 1618 & 1619 furent très-favorables à la Compagnie; elle reçut des Indes en divers tems juſqu'à dix Navires ſi richement chargés, que leur cargaiſon fut eſtimée entre ſix & ſept millions. Ces progrès extraordinaires lui inſpirerent un nouveau courage, non ſeulement pour réſiſter aux Eſpagnols, mais encore pour tâcher de les ruiner à ſon tour; ouvrage qui fut bien avancé par les efforts & la bonne conduite de *Laurent Reael*, homme éclairé & prudent. Il ſervit neuf ans dans les Indes, & la Compagnie le revêtit des Charges les plus conſidérables, qu'il ne quitta qu'à ſon retour dans ſa Patrie (*c*). Les abus & les mauvaiſes pratiques qui s'étoient gliſſées déja auparavant dans les achats & les ventes des Actions de la Compagnie, ayant commencé à renaître, les Etats ſe virent obligés de renouveller leur Edit de l'an 1610, avec quelques changemens ſelon les circonſtances du tems (*d*).

Démêlés des Hollandois avec les Employés de la Compagnie Angloiſe.

Il eſt aiſé de remarquer par tous ces faits, tirés des Auteurs Hollandois, parceque nous n'avons pas d'autres ſources où les puiſer, que les Etats-Généraux accorderent à la Compagnie toute la faveur & la protection qu'elle pouvoit deſirer: tout ce qu'elle demandoit lui étoit accordé, tout ce dont elle ſe plaignoit on y remédioit, & l'on recevoit comme autentiques toutes les Relations qu'elle publioit de ſa conduite aux Indes. Depuis que les Hollandois s'y étoient rendus puiſſans, ils avoient toujours eu des diſputes piquantes avec les Anglois, nonobſtant les nombreuſes obligations qu'ils leur avoient, & que les premiers Pilotes qui les avoient conduits dans ces longs voyages étoient des Anglois (*e*). Les Capitaines & les autres Employés de la Compagnie Angloiſe s'occupoient principalement du Commerce, & à procurer promptement leur charge aux Vaiſſeaux de leurs Maîtres. Mais les Hollandois, à l'exemple des Portugais, firent conſtruire en divers en-

(*a*) Avertiſſement à la tête du Recueil des voyages de la Compagnie, p. 43.
(*b*) Ibid. p. 44.
(*c*) *Sallengre*, Eſſai d'une Hiſtoire des Provinces-Unies, p. 75.
(*d*) Avertiſſement, p. 45.
(*e*) *Harris* Voyages, Vol. I. p. 37.

de tout Pays, dont le Commerce eſt tout le ſoutien, ou au moins le principal appui: on ne doit y avoir égard à l'intérêt des Compagnies, qu'autant qu'il eſt compatible avec celui de la Nation, & par conſéquent les intérêts de la Nation ne doivent jamais été ſacrifiés aux intérêts, bien moins à la fantaiſie ou à l'orgueil d'aucune Compagnie, quelque puiſſante & avantageuſe qu'elle ſoit. Leçon qu'on ne peut trop répéter, juſqu'à ce qu'on en profite.

SECTION IV. *Démêlés dans l'Isle de* Java *&c.*

endroits de bonnes Forteresses, qu'ils eurent soin de pourvoir d'artillerie, de munitions & de Garnisons; & pour dire la vérité la nécessité les y obligea, sachant bien que s'ils ne se fortifioient, leurs ennemis les chasseroient bientôt des Indes (*a*). Leur orgueil augmenta avec leur puissance, & ils ne pouvoient souffrir que les Anglois fussent aimés des naturels, & trafiquassent avec eux sans employer la force; desorte que partie par avarice, partie par ambition, ils les traversoient souvent, & les opprimoient quelquefois (*). La Compagnie Angloise s'adressa au Roi *Jaques* I. pour obtenir justice, comme nous l'avons rapporté ailleurs; on entama deux fois des négociations pour accommoder les différends, mais sans succès; enfin on conclut en 1619 un Traité, par lequel on régla les intérêts des deux Compagnies, & l'on prit des mesures pour prévenir les querelles dans la suite, ce qui ne servit gueres de rien (*b*). Peu de tems après les Hollandois firent sentir aux Anglois leur supériorité, traiterent leurs plaintes avec mépris, & aggraverent les peines de ceux qui étoient au service de la Compagnie, en leur disant qu'ils avoient plus de crédit à la Cour d'Angleterre qu'eux, & que tant qu'il y auroit beaucoup d'argent en Hollande, ils ne manqueroient pas de moyens de se faire ou d'acheter des amis en Angleterre (*c*). Jusqu'où cela étoit fondé, c'est ce que l'éloignement des tems ne permet pas de décider; mais à en juger par les circonstances & par la suite des événemens, ces insinuations n'étoient pas tout-à-fait sans fondement (*d*). Mais sans insister sur un article odieux, voyons d'après les Historiens Hollandois comment ils se rendirent maîtres d'une des principales places dans la grande & belle Isle de Java, & de quelle maniere ils y jetterent les fondemens du grand Empire qu'ils possedent encore, en fondant cette belle & fameuse ville, qui devint bientôt & a toujours été depuis la Capitale de leurs Etablissemens dans les Indes. Si nous nous y étendons davantage que sur les autres événemens dont nous avons parlé jusqu'ici, la nature & l'importance du sujet nous servira d'excuse.

Description de la Ville sur les ruines de laquelle Batavia *a été bâtie depuis.*

Lorsque les Hollandois aborderent sur les côtes de l'Isle de Java, ils trouverent du côté du Nord un Port commode, avec une ville qui s'appelloit alors *Kalappa*, mais vers l'an 1607 les habitans changerent ce nom en celui de *Jacatra*. Elle étoit bâtie à la maniere du Pays, fermée d'une muraille fort épaisse, d'une pierre rouge très-dure. Les maisons y étoient de paille, mais entourées d'une haye de bois. Quoiqu'elle fût fort petite & assez déserte, elle ne laissoit pas que d'avoir son Roi, comme toutes les autres villes de la côte. Le Palais de ce Prince n'étoit rien moins que magni-

(*a*) Hist. de la Conq. des Molucq. T. III. p. 193

(*b*) *Rymer's* Fœdera, T. XVII. p. 170.

(*c*) *Purchas* Pilgrims, Vol. I. p. 665.

(*d*) Hist. des Molucq. T. III. p. 225.

(*) On a déja vu dans l'Histoire de la Compagnie Angloise, que l'on doit se défier de la partialité de nos Auteurs quand il s'agit des Hollandois; nous éviterons donc les répétitions sur cet article, nous contentant de renvoyer le Lecteur au parallele qu'a fait de la conduite des uns & des autres un Auteur cité par les nôtres. *Hist. de la Conq. des Molucq.* T. III. p. 188-193. REM. DU TRAD.

gnifique, mais assez commode pour le climat, & nullement méprisable, quoiqu'il fût de cannes. Ce Roi n'étoit ni puissant ni riche, & néanmoins il se mêloit de faire la Guerre & le Commerce. Toute sa Marine consistoit en quatre grandes Galeres, dont le bas étoit occupé par des rameurs, & le haut par des soldats, & son Commerce ne consistoit que dans le trafic du poivre que lui produisoit le petit Pays qu'il possédoit (*a*). La Compagnie des Indes Orientales avoit fait un accord avec lui pour tout son poivre; mais voyant qu'il manquoit de parole, les Hollandois bâtirent un Fort, pour le tenir en respect. Cette entreprise donna quelque ombrage aux Anglois, qui négocioient aussi avec les Marchands de *Jacatra*, & la jalousie fit naître entre les deux Nations une discorde, qui dégénéra peu après en une guerre ouverte (*b*). Il fallut en venir aux mains. Le combat se donna entre les deux Flottes près du Port de *Jacatra*, & dura plusieurs heures; les Hollandois, moins forts, à ce qu'ils disent, que les Anglois, furent enfin obligés de plier, & ils se retirerent fort maltraités à *Amboine* pour s'y radouber & y prendre du renfort. Cet événement fit passer le Roi de Jacatra, nommé *Vidure Rama*, du côté des vainqueurs, il renonça à l'alliance des Hollandois pour se joindre aux Anglois. Mais les Historiens de cette Nation soutiennent qu'il avoit traité avec eux longtems avant qu'il l'eût fait avec les Hollandois (*c*).

SECTION IV. *Démêlés dans l'Isle de Java &c.*

Guerre des Hollandois contre les Anglois à Java.

Les Hollandois avoient alors deux Forts ou Maisons près de la ville, l'une du côté du Midi, appellée la Loge de *Nassau*, l'autre au Nord, nommée le Fort *Maurice*, tout récemment bâtie, & qui n'étoit pas même entierement achevée. Ni l'une ni l'autre n'étoient bien fortes; il n'y avoit dans la seconde que sept canons, & une Garnison de deux-cens-quarante hommes, parmi lesquels il y avoit quatre-vingt Negres. D'autre part la ville de *Jacatra* étoit bien défendue, les Anglois avoient au milieu de la ville, sur une éminence, un magazin assez bien fortifié, & bien pourvu de gros canon. Ils tirerent sur le Fort des Hollandois, & les Insulaires suivirent leur exemple (*d*). Les Hollandois prenant cette insulte pour une déclaration de guerre, firent une sortie vigoureuse, attaquerent le quartier des Chinois & y mirent le feu: ils brûlerent même le Fort d'où les Anglois tiroient, & firent sauter leur magazin. Cependant la Flotte Angloise, commandée par *Thomas Dale*, parut devant Jacatra, ce qui obligea le Général Hollandois *Jean Pieterſz Coen* de mettre aussi en mer avec sept Vaisseaux, n'en ayant pas davantage, au-lieu que les Anglois en avoient onze. Le premier jour de l'année 1619 les deux Flottes se canonnerent, mais les Hollandois trouvant que la partie n'étoit pas égale, se retirerent à Amboine laissant les Anglois devant Jacatra, où ils furent renforcés de sept autres Vaisseaux outre quatre-mille hommes de Troupes auxiliaires de la ville de Bantam, qui n'en est qu'à quinze lieues (*e*) (*).

Vers

(*a*) *De la Neuville*, Hist. de Hollande, T. I. L. IV. Ch. 1.
(*b*) Hist. des Molucq. l. c. p. 195.
(*c*) *Purchas*, Vol. I. p. 676.
(*d*) Voyag. de la Comp. T. VII. p. 529.
(*e*) *De la Neuville*, ubi sup.

(*) Les Hollandois ont eu plus de soin que nous de conserver les relations de leurs premie-

SECTION IV. *Démêlés dans l'Iſle de* Java *&c.*

Vers ce tems-là le Fort Maurice ſe trouva en quelque façon achevé, avec quatre bons baſtions bien pourvus de canon, deſorte que *Pierre van den Broek*, qui commandoit en l'abſence du Général *Coen*, crut être en état de ſe défendre, bienqu'il fût aſſiégé par mer & par terre. Il commença par foudroyer la ville de Jacatra, ce qui étourdit tellement le Roi, qu'il demanda la paix ſur le champ. Elle fut conclue comme le ſouhaittoient les Hollandois, qui s'obligerent de lui payer ſix-mille réales. Le Roi engagea enſuite *van den Broek* à le venir viſiter (*a*). A peine fut-il arrivé dans le Palais, qu'on le ſaiſit & le jetta en priſon, le menaçant de la mort la plus cruelle, s'il n'ordonnoit pas au Fort de ſe rendre. Ce premier eſſai n'ayant pas réuſſi, on le mena la corde au cou ſous le canon du Fort; mais bien loin de porter les ſiens à commettre la lâcheté dont on le ſollicitoit, il les exhorta à ſe défendre courageuſement; le Roi le fit alors ramener en priſon. Le Chevalier *Thomas Dale* entra alors en négociation avec les gens du Fort, & comme ils manquoient de poudre ils capitulerent aux conditions ſuivantes, que le Fort, l'artillerie & les munitions demeureroient au pouvoir des Anglois, & que les marchandiſes & autres effets ſeroient pour le Roi (*b*). Au moment que les Hollandois alloient rendre la place, arriva un accident imprévu qui fit changer la face des affaires.

Le Gouverneur du Fort Maurice *trompé par le Roi de* Jacatra, *& arrêté.*

Le

(*a*) Voyag. de la Comp. T. VII. p. 541. (*b*) *Purchas* Pilgrims, Vol. I. p. 656.

mieres expéditions aux Indes, & de les mettre en ordre, au-lieu que nous n'avons que quelques relations informes, quelques paſſages fort courts dans nos Hiſtoires générales, ſans preſque autre choſe ſur les commencemens de notre Commerce aux Indes. Les Hiſtoriens Hollandois ont en grande partie ſuppléé à ce défaut, ſi l'on pouvoit s'en rapporter entierement à eux, mais malheureuſement on apperçoit non ſeulement dans leurs relations un air de prévention & de partialité, mais elles ſe contrediſent même. D'abord ils dépeignent les Anglois comme agiſſant avec beaucoup de hauteur avec les Indiens, auxquels ils preſcrivoient les Loix qu'il leur plaiſoit, qu'ils puniſſoient avec la derniere rigueur des torts qu'ils en recevoient, & qu'ils traitoient en maîtres impérieux plutôt qu'en Marchands qui avoient deſſein de trafiquer avec eux de bonne amitié (1). Cependant les mêmes Auteurs reconnoiſſent, que les Anglois ne firent que peu ou point d'Etabliſſemens, ſe contentant de quelques Loges, de ſimples Comptoirs, & qu'ils ne penſerent pas à bâtir des Forts pour s'aſſurer un Commerce excluſif (2). Il eſt aiſé de voir que cela ne s'accorde point. Mais quand les Hiſtoriens en viennent à ce qu'ils appellent la guerre de Java, on donne une autre idée de notre Nation: on dit que les Anglois avoient le même deſſein que les Eſpagnols, qui étoit de chaſſer entierement les Hollandois des Molucques, & qu'ils l'avoient conduit avec plus d'adreſſe & d'habileté, ayant mis dans leurs intérêts l'Empereur de Java, le Roi de Jacatra, & celui de Bantam, & que par-là ils mirent les Hollandois à deux doigts de leur perte (3). Comment cela s'accorde-t-il avec les premiers traits de leurs relations? La vérité eſt, ſemble-t-il, que les Hollandois voulurent s'emparer ſeuls du Commerce de Java, ce qui cauſa la guerre, pour les empêcher d'exécuter ce deſſein. Il eſt même évident par leur propre relation, que les Inſulaires étoient généralement plus portés pour les Anglois que pour les Hollandois, qui dans la ſuite chaſſerent les uns & ſubjuguerent les autres par des forces ſupérieures (4).

(1) Hiſtoire de la Conquête des Molucques, T. III. p. 189.
(2) Ibid. p. 193.
(3) Ibid. p. 195.
(4) On fera bien de conſulter la Relation de *van den Broek* dans le Tom. VII. des Voyages de la Compagnie. Il n'y a gueres que les Anglois qui voyent la prévention & la partialité dans des relations qui reſpirent la ſimplicité & la candeur. REM. DU TRAD.

Le Gouverneur Hollandois avoit trouvé moyen d'envoyer un homme au Gouverneur de Bantam pour lui faire comprendre, qu'il lui seroit plus avantageux qu'il fût son prisonnier que celui du Roi de Jacatra ou des Anglois. La proposition fut acceptée sur le champ, & le Gouverneur envoya un Officier à la tête de deux-mille hommes, pour tirer *van den Broek* des mains du Roi *Rama*. L'Officier étant arrivé à Jacatra, demanda audience au Roi, & sans autre cérémonie lui mit le poignard sur la gorge, & le menaça de la mort s'il ne mettoit le sceptre bas. Le pauvre Prince obéit, & se retira avec sa famille plus avant dans le Pays, d'où il fut pourtant contraint de revenir pour gagner sa vie à pêcher avec un canot (*a*). Les Troupes de Bantam se rangerent à l'instant autour du Fort Maurice, où *van den Broek* retourna, & la guerre recommença. Mais les Hollandois se virent en état de se défendre avec le secours de leurs nouveaux Alliés. *Van den Broek*, avant que de partir pour Bantam, suivant la parole qu'il avoit donnée, nomma la Forteresse, *Batavia*, & fit écrire ce nom en grosses Lettres sur la porte (*b*).

Section IV. *Démêlés dans l'Isle de* Java *&c.*

Un Général Javanois *dépose le Roi de* Jacatra.

SECTION V.

Les Affaires rétablies à Java. *Fondation de la Ville de* Batavia, *qui devient la Capitale des Etablissemens des* Hollandois. *Traitement cruel fait aux* Anglois *à* Amboine. Batavia *deux fois assiégée & vigoureusement défendue. Promptement réparée, fort augmentée, & rendue la plus belle & la plus forte ville des* Indes.

Le 25 de Mars le Général *Coen* arriva à la rade avec dix-sept Voiles, & des Troupes fraîches. Le lendemain il mit à terre douze-cens hommes, qui prirent, ravagerent & détruisirent entierement la ville de *Jacatra*. En même tems il fit effacer le nom de *Batavia*, soit qu'il n'approuvât pas la liberté que *van den Broek* avoit prise, soit qu'il eût déja formé le plan qu'il exécuta après. Il marcha ensuite avec son armée vers *Bantam*, & dès qu'il fut devant la place, il fit demander au Gouverneur de mettre en liberté *van den Broek* & soixante-dix autres prisonniers, en disant que cela pourroit l'engager à oublier le passé. Le Gouverneur se trouvant le plus foible fut obligé de consentir à ce qu'on lui demandoit, & le Général Hollandois ayant obtenu ce qu'il vouloit, s'en retourna au Fort Maurice (*c*). Les Anglois avoient en attendant rembarqué tout leur canon, & s'étoient retirés. La paix se fit ensuite entre les deux Compagnies, & fut arrêtée le 9 de Juin.

Section V. *Fondation de* Batavia *&c.*

Rétablissemens des Affaires des Hollandois, *& destruction de* Jacatra.

Dès le lendemain, *Coen* ordonna de travailler à une nouvelle ville, dont il aggrandit l'enceinte au-delà des Forts de Nassau & de Maurice. Les rues fu-

Coen *fonde la Ville de* Batavia.

(*a*) Voyages de la Compagnie, T. VII. p. 548.

(*b*) Ibid. p. 549.

(*c*) *De la Neuville*, Hist. de Hollande, T. I. L. IV. Ch. 2.

SECTION V. *Fondation de* Batavia *&c.*

furent tirées au cordeau, & rendues ſpacieuſes; on y fit des canaux commodes, bordés d'arbres, à l'ombre deſquels on peut aller en bateau; l'eau claire de ces canaux vient de deux Rivieres, dont l'une traverſe la ville, & l'autre en arroſe les murs. La Citadelle fut bâtie en quarré du côté de l'Eſt fortifiée régulierement avec quatre gros baſtions aux quatre pointes, & un cinquieme pour la défenſe du pont qui conduiſoit à la ville. La place fut bientôt en état de défenſe, & on y fit d'épaiſſes & fortes murailles, avec dix-huit baſtions. *Jean Pieterſz Coen*, le fondateur de cette belle ville, lui donna le nom de BATAVIA, & la déclara la Capitale des Etabliſſemens Hollandois, bienqu'elle ne fût pas au point de grandeur où elle a été depuis, & que les Etabliſſemens de la Compagnie ne fuſſent en aucune façon comparables à ce qu'ils ſont aujourd'hui (*a*). Mais le choix de ce Général fut ſi judicieux, ſon plan ſi bien conçu, & tout ſi bien ordonné ſous ſa direction, que les Gouverneurs qui lui ont ſuccédé n'ont fait qu'exécuter ſon projet, & ont élevé tant la ville de *Batavia*, que l'empire des Hollandois dans les Indes à ce point de magnificence & d'étendue, qu'il ſemble avoir prévu, en réglant les choſes de la maniere qu'il fit, puiſqu'on n'a pas trouvé de changement à y faire. C'eſt ainſi que la Compagnie vit à l'échéance du premier terme de ſon Octroi l'ébauche de cette grandeur, qui depuis a fait l'étonnement de l'Aſie & de l'Europe (*b*).

Politique de la Compagnie en Europe *auſſi bien qu'aux* Indes.

La nouvelle de cet Etabliſſement fit grand plaiſir aux Directeurs de la Compagnie en Hollande, qui ſouhaittoient fort que l'on fît quelque acquiſition aux Indes, afin d'y établir des magazins, d'y entretenir conſtamment un Corps de Troupes, & d'y former un Gouvernement bien réglé, ſans quoi ils ſavoient qu'ils ne pouvoient ſupplanter les Portugais, parcequ'ils étoient bien aſſurés que la ſplendeur de la Cour du Viceroi, & la magnificence de Goa, charmoient les Peuples de l'Orient, & les tenoient en ſujettion. Elle prit donc la réſolution de profiter de l'occaſion, & d'élever la ville de *Batavia* au plus haut degré de ſplendeur qu'il ſeroit poſſible. Ce n'étoient pas ſeulement les Chinois, les Japonois & les Indiens qu'on vouloit éblouir, on trouva qu'il falloit en faire autant en Hollande. Dans cette vue, la Compagnie avoit fait venir en grand' pompe un Ambaſſadeur de Siam au Prince d'Orange; & alors on amena cinq jeunes Princes, ainſi qu'on les qualifioit, pour être élevés en Hollande; de ce nombre étoit *André de Coſtano* fils du Roi de *Soyan*, & *Don Marc* fils du Roi de *Kielan*, tous deux dans l'Iſle d'Amboine: quelques Ecrivains, ſoit par ignorance, ſoit pour relever la grandeur de la Compagnie, ont jugé à-propos de les qualifier fils des Rois de Siam & de Ceylon. Les trois autres étoient de moindre qualité (*c*). Les deux jeunes Princes étoient chargés de Lettres de leurs peres pour le Prince *Maurice*, qui les reçut très-gracieuſement, & ordonna que l'on eût ſoin de leur éducation. Cet adroit manege produiſit un double effet; car d'un côté cela mit fortement dans les intérêts de la Compagnie le Prin-

(*a*) *Valentyn*, Oud en Nieuw Ooſtind. I. Deel. 1 Onderd. fol. 210.

(*b*) *De Graaf*, Relat. de la ville de Batavia. *Nieuhof*, *Tavernier*, *Le Bruyn* &c.

(*c*) *Van Loon*, Hiſt. Métall. de Hollande Vol. II. p. 204.

Prince, qui avec de grandes qualités avoit un peu de vanité, & de l'autre cela servit à confirmer ce qu'elle avoit répandu dans les Indes touchant un Roi de Hollande: chose très-nécessaire parmi des Peuples qui avoient de hautes idées de l'Etat Monarchique, & en avoient à peine aucune d'une autre forme de Gouvernement. Ce fut par cette adresse que la Compagnie obtint des Etats-Généraux Edit sur Edit en sa faveur, avec tous les avantages & la protection qu'elle pouvoit souhaitter, dont les Directeurs surent profiter, de maniere à s'épargner la peine d'avoir besoin de les souhaitter dans la suite.

Section V. *Fondation de Batavia &c.*

Elle obtient un nouvel Octroi.

Au printems de l'année 1622, il arriva deux Vaisseaux richement chargés: on apprit par eux qu'on continuoit la guerre à Java contre ceux de Bantam, & contre les Espagnols aux Molucques & aux Manilles; que l'on avoit repris l'Isle de Banda, dont les Espagnols s'étoient emparés, & que les derniers Vaisseaux, qui étoient partis des Provinces-Unies, étoient arrivés heureusement aux Indes en quatre mois & trois jours (*a*). Ces bonnes nouvelles arriverent fort à-propos, parceque la Compagnie sollicitoit alors le renouvellement de son Octroi. Elle rencontra quelques oppositions: d'abord les intéressés se plaignoient qu'on ne leur donnoit pas une portion suffisante des gains, & pour les appaiser les Directeurs firent une distribution de vingt-cinq pour cent, qui furent payés en gérofle (*b*). Il se trouva aussi des personnes qui insinuoient que le privilege exclusif de la Compagnie étoit préjudiciable aux Sujets de la République en général, & que le Commerce des Indes Orientales apporteroit bien plus d'argent dans les Provinces, s'il étoit libre. A quoi les partisans de la Compagnie répondoient, qu'il y avoit non seulement de l'imprudence, mais que c'étoit une chose très-dangereuse, de mettre des conjectures en balance avec des faits; que dans l'espace de vingt-un ans la Compagnie avoit distribué quatre-cens-cinquante pour cent de son Capital, ce qui montoit à près de trente millions de florins, outre les sommes immenses qu'elle avoit employées à bâtir & à équiper des Vaisseaux, en munitions de guerre & de marine, à payer les Soldats & les Mariniers, en marchandises exportées, & en beaucoup d'autres choses dont il étoit impossible de faire le compte (*c*). S'ils avoient ajouté à cela un compte bien net des fonds de la Compagnie, ils auroient donné beaucoup de poids à sa conduite, mais on jugea par bien des raisons qu'il étoit de la prudence de n'en rien mettre au jour. Cependant sur ces allégués, la Compagnie obtint, par le grand crédit qu'elle avoit auprès du Prince *Maurice* & des Etats-Généraux, & en considération du renouvellement de la guerre avec l'Espagne, ce qu'elle demandoit; on lui accorda un nouvel Octroi pour vingt-un ans, daté du 22 Décembre 1622, qui commençoit au premier jour de l'année suivante (*d*) (*).

On

(*a*) *Baudart*, L. XIII. p. 40.
(*b*) Avertissement p. 45, 46.
(*c*) *Sallengre* Essai &c. p. 75, 76.
(*d*) *Aitzema*, T. I. p. 159.

(*) Les argumens en faveur de la Compagnie paroissent si forts, qu'il est bon de faire connoître les raisons qui ont engagé un des plus habiles Politiques, & des plus zélés Pa-

SECTION V. *Fondation de* Batavia *&c.*

On apprit par les premiers Vaiſſeaux qui arriverent des Indes ce qui s'étoit paſſé à Amboine, où ſous prétexte d'une Conſpiration tramée contre les Hollandois par M. *Gabriel Towerſon* & d'autres, ils avoient été empriſonnés, mis à la queſtion & exécutés. On ne publia pas d'abord en Hollande ces procédures auſſi rigoureuſes qu'extraordinaires, on dit ſeulement qu'il y avoit eu quelques troubles à Amboine qui avoient été appaiſés par la vigilance & la prudence du Gouverneur (*a*). On a vu ailleurs cette affaire diſcutée amplement, ainſi il ſeroit inutile d'entrer ici dans de nouveaux détails.

*Affaire d'*Amboine.

Expédition de la Flotte de Naſſau.

Après de longues & mûres délibérations, les Etats-Généraux prirent la réſolution de tenter une nouvelle expédition dans la Mer du Sud par le Détroit de *Le Maire*, dans la vue de faire quelque Etabliſſement au Chili ou au Pérou, ou de faire quelque coup qui mît la terreur & la confuſion dans toute l'étendue de la domination Eſpagnole en Amérique; après quoi la Flotte devoit aller aux Indes Orientales, & donner à la Compagnie les ſecours que l'état des affaires requéroit. Pour exécuter ces grands deſſeins, les Amirautés de Hollande, de Zélande & de Weſt-Friſe, équiperent une Flotte d'onze grands Vaiſſeaux, montée de plus de mille Mariniers, outre ſix-cens hommes de Troupes réglées, & de près de trois-cens pieces de ca-

(*a*) Avertiſſement, p. 47.

Patriotes que la République aît jamais produit, à deſapprouver les Compagnies. Voici comment il s'explique (1). „ Il eſt certain que le premier motif qui a fait accorder des „ Octrois, ſavoir la guerre avec l'Eſpagne & le Portugal, n'a plus lieu, & qu'en cas „ d'une nouvelle guerre contre ces Peuples, nous ſerions formidables pour eux, & „ non pas eux pour nous. En ſecond lieu, s'il eſt bien connu qu'il étoit néceſſaire dans „ les commencemens de faire quelques conquêtes ſur l'ennemi dans les Iſles des épiceries, „ parceque plus la Compagnie faiſoit d'acquiſitions, plus elle avoit de droit & étoit en „ état d'y faire Commerce; on ne peut nier d'autre côté, qu'après ces conquêtes faites „ les fondemens & les maximes de la proſpérité des Compagnies commençent à être con„ traires au bien général du Pays. Celui-ci conſiſte, comme on le ſait, dans l'accroiſ„ ſement continuel des Manufactures, du Trafic & de la Navigation; au-lieu que le véri„ table intérêt des Compagnies conſiſte à procurer le plus grand avantage des intéreſſés, „ même en apportant dans le Pays & en débitant dans l'Europe des étoffes & d'autres ou„ vrages, préjudiciables à nos Manufacturiers, de-même qu'aux Etrangers, & aux au„ tres habitans; & pour le dire en un mot, en faiſant les plus grands profits par le moins „ de Commerce & de Navigation poſſible. On ſait que ſi la Compagnie des Indes Orien„ tales faiſoit un plus gros profit ſur les ſoies miſes en œuvre du Japon, ou ſur les cou„ vertes de lit, & les tapis de table des Indes &c. que ſur les ſoies écrues: ou ſi en ren„ dant les noix, la fleur de muſcade, les géroſles, la canelle &c. plus rares, elle pouvoit „ en faire monter le prix de façon, qu'elle gagnât autant ſur cent *Laſt* de ces épiceries „ qu'elle fait ſur mille, on ne devoit pas s'attendre qu'elle apportât des ſoies écrues, „ ni qu'elle flt des dépenſes inutiles & onéreuſes pour augmenter le Commerce & la Navi„ gation, au-delà de ce qu'il ſeroit néceſſaire pour ces cent Laſt; mais qu'au contraire pour „ éviter les fraix, elle feroit brûler le ſurplus d'épiceries aux Indes. On ne peut diſ„ convenir encore, que plus ces Compagnies ſont de conquêtes, plus elles doivent dé„ penſer de leur capital pour les conſerver; que plus elles ont de Pays à gouverner, „ moins elles peuvent s'occuper du Commerce; au-lieu que ſi ces Forteresſes & ces Pays „ conquis étoient entre les mains de nos particuliers, ils auroient les moyens de faire „ un Commerce plus grand & plus ſûr aux Indes."

(1) Gronden en Maximen van de Republyk van Holland, I. Deel, C. XIX.

canon en tout (*a*). La Compagnie des Indes contribua libéralement aux grandes dépenſes que demandoit cet armement, de même que le Prince *Maurice*, le grand protecteur de cette expédition, en l'honneur duquel la Flotte a été nommée *la Flotte de Naſſau* (*b*). Le 29 d'Avril 1623, elle fit voile ſous le commandement de *Jaques L'Hermite*, entra dans le Détroit de Le Maire le 2 de Février 1624, & le 10 de Mai arriva devant le Port de Lima; ils l'attaquerent & firent un dommage incroyable aux Eſpagnols, ſans en recueillir eux-mêmes aucun fruit: & ce fut à peu près l'iſſue de toutes leurs entrepriſes dans la Mer du Sud, où l'Amiral mourut. Ce peu de ſuccès les aigrit à un tel point, que le Viceroi Eſpagnol ayant refuſé de payer la rançon des priſonniers qu'ils avoient faits, ils ne ſe firent pas de peine de les pendre à la vergue de miſene (*c*); action condamnée de tous ceux qui en font mention (*). Ils allerent enſuite à Acapulco, & de-là ſe rendirent aux Indes, où la Flotte ſe ſépara, & rendit de bons ſervices à la Compa-

Section V. *Fondation de* Batavia *&c.*

(*a*) Voyages de la Compagnie, T. IX. p. 3. (*b*) Ibid p. 1. (*c*) Ibid. p. 73, 74.

(*) L'équité demande, qu'après avoir rapporté une action de cette nature, nous rapportions auſſi les raiſons alléguées dans le Journal de ce voyage pour l'excuſer (1). „ Le „ 13 de Juin, à la ſollicitation de quelques priſonniers Eſpagnols, le Vice-Amiral leur „ permit d'écrire au Viceroi pour le prier de traiter de leur rançon, étant perſuadés „ qu'ils auroient pour cet effet aſſez de crédit auprès de lui. Un Aſſiſtant s'étant em„ barqué dans un petit Bâtiment, où il y avoit une banniere de paix, & ayant nagé „ vers la pointe de Callao, les Eſpagnols vinrent le prendre & le menerent dans la pla„ ce. Auſſitôt que le Viceroi fut inſtruit de ſon arrivée, il commanda qu'on allât lier „ les mains & couvrir les yeux des matelots, & qu'on les gardât dans les chaloupes. Sur „ le ſoir il fit délier les matelots, qu'on ſollicita vivement, chacun en particulier, de„ demeurer à terre, & de ſe mettre au ſervice du Roi d'Eſpagne. Comme il n'y en „ eut aucun qui voulût y entendre, on donna pour réponſe à la Lettre: Que le Viceroi „ n'avoit que de la poudre & du plomb au ſervice des Hollandois; qu'il ne prétendoit fai„ re aucune Négociation ni Traité avec eux pour la délivrance des priſonniers; que ſi „ quelqu'un entreprenoit encore d'aller à Callao de la part de l'Amiral, quoiqu'avec une „ banniere blanche, il le feroit pendre avec ſa banniere au cou. Le 14, après qu'on eut „ reçu cette réponſe, il fut réſolu qu'on tueroit tous les priſonniers. Les raiſons d'u„ ne exécution ſi peu ordinaire furent, que comme on n'avoit plus que peu de vivres, „ & encore moins d'eau, on ne pouvoit nullement garder des gens de qui il n'y avoit „ aucun ſervice, profit ni rançon à eſpérer; que de les relâcher c'étoit contre toutes „ les regles de la prudence, à cauſe des divers inconvéniens qui pouvoient en réſul„ ter, outre que les Eſpagnols en auroient fait des riſées. Il falloit pourtant abſolu„ ment s'en décharger, & il n'y avoit point d'autre voie ſûre que celle de leur ôter „ la vie. Le matin du 15, on pendit vingt-un Eſpagnols à la vergue de miſene de l'*Amſterdam*, à la vue de tous ceux qui étoient ſur le rivage. Trois vieillards furent mis „ dans une petite Barque, & renvoyés, pour dire au Viceroi qu'il voyoit l'effet que ſa „ brutale réponſe avoit produit, & que puiſqu'il n'y avoit point de quartier avec lui, „ on prétendoit n'en point faire auſſi." [La ſuite de la Relation fait voir, que la Flotte étoit effectivement dans une grande diſette; outre le ſcorbut qui y regnoit généralement, il y avoit tant de malades, qu'il n'y avoit pas aſſez de gens en ſanté pour armer les chaloupes. Avec cela il n'y avoit aucune eſpérance de trouver à Callao ni des herbages, ni d'autres rafraîchiſſemens ou remedes, quoiqu'ils fuſſent obligés d'y ſéjourner. Il n'y avoit donc d'autre parti à prendre que de renvoyer les priſonniers, ou de s'en défaire. Il paroît que le premier parti étoit dangereux, puiſqu'ils auroient pu informer le Viceroi du mauvais état des Hollandois. Rem. du Trad.]

(1) Voyages de la Compagnie, T. IX. p. 73. 74.

SECTION V. *Fondation de* Batavia *&c.*

pagnie. Cependant, à tout prendre, le succès de cette expédition ne répondit pas aux grandes espérances que l'on en avoit conçues. Un si puissant renfort avança beaucoup les affaires de la Compagnie; les Portugais furent pressés par-tout, & le Commerce entre leurs Colonies fort troublé, ce qui fit un grand effet sur l'esprit des Peuples Indiens, & les engagea, comme il étoit naturel, à mépriser une puissance qui étoit sur son déclin, & à flatter celle qui étoit dans son accroissement. Ce qui les y disposoit d'autant plus, c'étoient les assurances de secours & de protection que les Hollandois leur donnoient sans qu'il y entrât aucune vue d'intérêt; mais ils s'apperçurent bientôt que ce n'étoient-là que de belles paroles, & que cette révolution n'aboutit point à les remettre en liberté, mais seulement à les faire changer de Maîtres, à quoi ils ne gagnerent pas beaucoup.

Succès surprenans de la Compagnie.

Les mesures sages & prudentes des Directeurs, & leur attention constante à tout ce qui pouvoit contribuer à l'avantage de la Compagnie, firent tellement fleurir son Commerce, que tous les ans il falloit augmenter le nombre des Vaisseaux que l'on envoyoit. On connut fort bien que ces avantages étoient principalement dûs à la bonne conduite de ceux qui les commandoient, & des Amiraux. La Compagnie sollicita donc *Jean Pieterſz Coen* à faire un second voyage aux Indes, en qualité de Gouverneur-Général; il y consentit enfin, & mit en mer au mois d'Avril 1627. Peu après on vit arriver le *Rotterdam*, qui fut suivi de quatre autres Vaisseaux, sous le commandement de *Jean Willemſz Verſchoor*. A peine le trésor qu'ils avoient apporté fut-il déchargé, qu'*Adrien Block Martſen* se trouva prêt à mettre à la voile avec une Flotte d'onze Navires (*a*). Il partit au mois d'Octobre, mais les tempêtes firent périr deux de ses Vaisseaux, dont néanmoins les cargaisons & les équipages furent sauvés. Dans le même mois d'Octobre *Jean Karſtenſz van Embden* arriva avec trois Vaisseaux richement chargés de Surate. Il avoit été contraint de relâcher à Portsmouth, où l'on tint ses Vaisseaux en arrêt pendant quelque tems. Au mois de Juin de l'an 1628 la Compagnie reçut cinq autres Vaisseaux, commandés par le Sieur *Carpentier*, qui avoit été Général pour elle aux Indes; la charge de ceux-ci n'étoit pas moins considérable que celle des précédens. Ces prospérités ne laissoient pas d'être de tems en tems troublées par des accidens qui faisoient tort à la Compagnie, & qui venoient des querelles politiques, où la République se trouvoit engagée (*b*).

Mesures pour couvrir les Flottes revenant des Indes.

Les Anglois arrêtoient ses Vaisseaux toutes les fois qu'ils en trouvoient l'occasion, & les Armateurs de Dunquerque chassoient incessamment sur eux. C'est ce qui fit prendre la résolution de tenir tous les ans une puissante Flotte dans la Mer d'Allemagne, pour croiser sur les Vaisseaux qui revenoient des Indes, & les escorter jusques dans leurs Ports. L'Amiral qui commanda la premiere Flotte fut *Jean Dirkſz Lam*, & à son approche les Capres de Dunquerque jugerent à-propos de se retirer (*c*). Peu de tems après, il partit au mois d'Octobre une Flotte d'onze Vaisseaux pour les Indes, sous le Général *Jaques Speks*, accompagné de *Jean Valbeck*, fameux Mathématicien. D'un autre côté on vit revenir le Vaisseau *Viane*, qui avoit

(*a*) Avertissement &c. p. 48. (*b*) Ibid. p. 50. (*c*) Ibid. p 51.

voit fait voile de Batavia au mois de Janvier précédent, avec espérance de passer le Détroit de *Baly* dans la bonne saison; mais n'ayant pu réussir, il alla échouer par la hauteur des vingt-un degrés, vers les Terres Australes; là il se vit contraint de jetter quantité de riches marchandises en mer, pour se remettre à flot, comme il fit, non sans avoir couru beaucoup de risque (*). Il rencontra ensuite sur sa route la Flotte de *Block*, qui avoit essuyé de grandes tempêtes. Il rapporta que quelques Javanois avoient complotté d'assassiner le Général *Jean Pieterſz Coen*, mais qu'ils avoient été découverts par un jeune garçon Chinois (*a*).

Section V. *Fondation de* Batavia *&c.*

Ce fut dans le tems dont nous parlons, que les Commandans Hollandois firent la plupart des grandes découvertes de la Terre Australe, qui sont représentées en peinture dans l'Hôtel de ville d'Amsterdam. Ce grand Pays, qu'on a depuis appellé la *Nouvelle Hollande*, fut nommé *Carpentaria* du nom du Général *Carpenter*, qui le découvrit en 1628. La partie occidentale, qui est au midi de Java, fut découverte la même année & nommée *Witlandt*, du nom du Commandant. Mais la partie méridionale du côté de la mer qui sépare ce grand Pays des terres inconnues vers le Pole, avoit déja été découverte en 1627 par *Pierre Nuyts* (*b*), dont nous aurons occasion de parler amplement dans la suite, qui donna son nom à un des plus beaux Pays du Monde. Ce fut le Général *Carpenter*, qui, à son retour, en informant la Compagnie de l'état des affaires, rendit compte de ces découvertes; & les Directeurs firent armer une Escadre d'onze Vaisseaux, dont ils donnerent le commandement à *François Pelsart*, pour les continuer (†). Il ne sera pas hors

Découvertes des Terres Australes.

(*a*) Avertissement &c. p. 52. (*b*) *La Neuville*, T. II. L. VI. Ch. 12. (*c*) *Idem* ibid.

(*) C'est une chose digne de remarque, qu'en ce tems-là on avoit soin de conserver la mémoire de tout ce qui avoit trait aux découvertes, au-lieu que depuis plus d'un siecle, on ne trouve plus rien en ce genre. On ne peut néanmoins gueres se persuader que la Compagnie, qui en ce tems-là étoit si attentive aux découvertes, les néglige entierement aujourd'hui; mais au contraire on a lieu de croire qu'elle a eu soin de se faire informer à fond de la nature de ce grand Continent Australe, dont tout le monde entend tant parler, que l'on connoît si peu, & dont la Compagnie se réserve la connoissance, aussi bien que des moyens d'y entrer. Nous avons tâché de donner dans le texte en peu de mots une idée de ce Continent, autant qu'il nous a été possible, sur les Relations & les Cartes qui ont paru, pour que l'on puisse juger de sa situation. Dans la Note suivante nous indiquerons les raisons qui donnent lieu de penser que les découvertes faites par les Hollandois, sont très-importantes, nonobstant le secret qu'ils en ont fait.

(†) On a un Fragment de la Relation de *Pelsart* dans une Collection fort curieuse, par lequel on voit que le Vaisseau qu'il commandoit, nommé *Batavia*, fit naufrage le 4 Juin 1629 sur les côtes de la Nouvelle Hollande, à la hauteur de vingt-huit degrés Sud, & que tout ce qu'il put découvrir, fut que le Pays étoit habité (1). Douze ans après, la Compagnie envoya le Capitaine *Abel Janſen Taſman* pour reconnoître les Pays dont il est parlé dans le texte, & l'on apprend par l'extrait de son Journal (2), que ce Pays Australe est une fort grande Isle, qui s'étend depuis le quarante-troisieme degré de Latitude Sud jusqu'à l'Equateur, & depuis le cent-vingt-troisieme degré jusqu'au cent quatrevingt-dixie-

(1) Ce voyage se trouve dans le Tom. I. de la Collection de *Thevenot*.

(2) Dans le second Volume de la même Collection. *Voy.* Hist. Gén. des Voy. T. XVI. p. 60, 62. *Cit. du Trad.*

SECTION V. *Fondation de* Batavia *&c.*

hors de propos d'obſerver ici, que pendant que la Compagnie faiſoit de ſi grandes choſes, les Provinces mêmes étoient déchirées par des diviſions inteſtines, enſorte que ſi le Commerce des Indes n'eût pas été ſous une direction différente du Gouvernement de l'Etat, il auroit été impoſſible qu'il eût eu d'auſſi heureux ſuccès, & qu'il eût procuré d'auſſi grands avantages à la Nation Hollandoiſe. Au moins c'eſt ce que donnerent à entendre les Directeurs, quand ils ſolliciterent le renouvellement de leur Octroi.

Deux Sieges de Batavia.

Nous ſommes parvenus à une époque, où la puiſſance des Hollandois auroit reçu une rude atteinte, ſi la Compagnie n'avoit pas eu des forces ſuffiſantes dans l'Iſle de Java. La jalouſie & le reſſentiment de l'Empereur de cette Iſle l'engagerent à lever avec beaucoup de ſoin une armée de deux-cens-mille hommes, dont il donna le commandement à un des premiers Seigneurs de ſa Cour, & qu'il envoya inveſtir Batavia. Ce ſiege, ou pour mieux dire ce blocus, dura quelques mois; & bienque les Javanois fiſſent paroître beaucoup de réſolution, & s'expoſaſſent autant que leurs Chefs le pouvoient ſouhaitter, les Hollandois étoient trop bien fortifiés pour qu'ils puſſent endommager leurs ouvrages, enſorte qu'après avoir perdu beaucoup de monde les Inſulaires furent contraints de ſe retirer (*a*). Le Prince de *Madure*, qui eſt une petite Iſle à une demi-lieue de Java, inſinua à l'Empereur que cet échec ne venoit que de la mauvaiſe conduite de ſon Général, qui avec une armée d'un tiers moins forte auroit pu aiſément prendre la place, s'il eût été habile. L'Empereur leva alors une nouvelle armée de cent-cinquante-mille hommes, dont il donna le commandement au Prince de Madure, bienqu'il vînt lui-même en perſonne au ſiege. Ils arriverent devant Batavia le 22 d'Août 1629, & durant un mois ils donnerent des aſſauts fréquens, qui ne ſervirent qu'à diminuer leur armée: ils perdirent tant de monde, que la puanteur des corps infecta la Riviere, & cauſa une épidémie dans leur camp & dans la ville. L'Empereur, voyant enfin ſon armée preſque fondue, leva le ſiege le ſecond d'Octobre, avec plus de honte & de perte que la premiere fois, & fit maſſacrer le Prince de Madure avec huit-cens de ſes gens (*b*). Le Général *Coen*, qui avoit défendu la

(*a*) *La Neuville*, T. II. L. VII. Ch. 3. (*b*) Voyag. de la Comp. T. IX p. 139.

dixieme de Longitude. On peut donc aſſurer qu'elle eſt ſituée dons le plus riche climat du Monde. Si les Iſles de *Sumatra*, de *Java* & de *Borneo* abondent en pierres précieuſes & en autres riches productions, & les Molucques en épiceries, la *Nouvelle Guinée* & les Pays au-delà doivent, par parité de raiſon, être auſſi abondans. Si l'Iſle de *Madagaſcar* eſt un auſſi beau & bon Pays que le diſent les Voyageurs, & ſi l'or, l'ivoire, & les autres productions, ſont communes dans la partie méridionale de l'Afrique, depuis *Melinde* juſqu'au *Cap de Bonne-Eſpérance*, & delà juſqu'au *Cap Conſalez*, la *Carpenturia* ou *Nouvelle Hollande* & la *Nouvelle Zélande* ſont aux mêmes Latitudes; ſi le *Pérou* abonde en argent, ſi les montagnes du *Chili* ſont remplies d'or, & ſi l'on trouve ces précieux métaux & les diamans dans le *Bréſil*, le Continent dont nous parlons eſt dans la même poſition, & par conſéquent ceux qui en feront parfaitement la découverte & s'y établiront, deviendront infailliblement poſſeſſeurs de terres auſſi riches, auſſi abondantes, & auſſi profitables qu'aucunes qu'on ait découvertes juſqu'ici dans les Indes Orientales & Occidentales.

la place avec autant de valeur que de conduite, mourut immédiatement après, & fut enterré avec beaucoup de pompe. *Jaques Speks* fut établi Gouverneur-Général par proviſion, il fit nettoyer la Riviere & les canaux, & en fort peu de tems il rétablit tout dans ſon premier état, en quoi il rendit un grand ſervice à la Compagnie, en ſe faiſant honneur à lui-même (*a*).

Section V. *Fondation de* Batavia *&c.*

SECTION VI.

Commerce & démêlés des Hollandois *avec les* Japonois, *auxquels ils ſont obligés de livrer* Pierre Nuyts, *Gouverneur de* Formoſe. *Suites heureuſes & ineſpérées de cette marque de ſoumiſſion, qui leur procure le moyen d'établir ſolidement leur Commerce au* Japon.

Section VI. *Commerce des* Hollandois *au* Japon *&c.*

EN l'année 1630, *Pierre van der Broeck*, qui avoit fait un long ſéjour aux Indes, & qui avoit le premier établi le Négoce & des Comptoirs dans la Mer Rouge & dans les Pays voiſins, ſe rendit dans ſa patrie. Il ramena avec lui ſept Navires, dont les cargaiſons furent eſtimées huit millions. Il n'arriva d'abord qu'avec ſix, en ayant perdu un, où le feu s'étoit mis ſous les Iſles Açores, & un autre s'étant écarté avoit fait le tour d'Irlande, d'où il arriva à bon port. *Van der Broeck* apprit à la Compagnie que le Général *Coen* étoit mort ſubitement deux jours avant l'arrivée de *Jaques Speks*, qui faiſoit par proviſion les fonctions de Général. *Antoine van Diemen* revint en 1631 avec ſept Vaiſſeaux, qui apporterent à la Compagnie des tréſors incroyables (*b*). De ſi grands avantages mirent les Hollandois en état de pouſſer leurs deſſeins auſſi loin qu'il étoit poſſible, d'étendre leur Commerce dans les Indes tantôt par la force, tantôt par les voyes de douceur, & de s'aſſurer la plus grande partie d'un Commerce dont ils connoiſſoient par expérience tout le prix. Ils commençoient auſſi à concevoir quelque eſpérance de s'emparer entierement du riche Commerce du Japon. C'étoit-là un projet qu'ils avoient conçu dès qu'ils avoient eu entrée dans cet Empire, & dans cette vue ils avoient fait de tems en tems diverſes démarches pour ſe mettre bien à la Cour de l'Empereur & pour perſuader à ſes Miniſtres qu'ils étoient des gens doux & paiſibles, qui ne demandoient qu'à débiter leurs marchandiſes, & qui ſe croyoient obligés par devoir à contribuer au bonheur & à la proſpérité d'un Pays où ils avoient été ſi bien reçus, où ils étoient ſi favorablement traités, & pour le Gouvernement duquel ils avoient par cette raiſon la plus haute eſtime & le plus profond reſpect. Ces déclarations furent ſi bien reçues, que quand les Portugais furent confinés dans la petite Iſle que les Hollandois occupent à-préſent, on donna à ceux-ci le Port de *Firando*, & on les traita avec toutes les marques de

Commerce de la Mer Rouge & *du* Japon.

(*a*) *De la Neuville*, ubi ſup. (*b*) Avertiſſement, p. 53.

SECTION VI. *Commerce des Hollandois au Japon &c.*

de confiance & de faveur, ce qui leur donna bonne opinion du succès de leurs négociations (*a*) (*).

Avant que d'aller plus loin il faut rapporter une affaire très-extraordinaire qui arriva en ce tems-là entre les Japonois & les Hollandois, tant à cause de son importance & des circonstances singulieres qui l'accompagnerent, que parcequ'elle donne une idée parfaite du caractere de ces deux Nations. *Pierre Nuyts*, qui arriva de Hollande à Batavia en 1627, fut nommé la même année par le Conseil de Batavia Ambassadeur au Japon (*b*). Il y arriva en 1628, & comme c'étoit un homme fier & vain, il crut pouvoir se faire passer pour Ambassadeur du Roi de Hollande. Il en prit la qualité & fut traité comme tel, desorte qu'on lui fit plus d'honneur qu'aux autres Ambassadeurs de la Compagnie, ce qui lui fit grand plaisir. Mais la tromperie ne fut pas longtems à se découvrir, on ne voulut plus traiter avec lui, & on le renvoya sans réponse (*c*). De retour à Batavia, au-lieu de le punir comme il le méritoit, on le nomma Gouverneur de l'Isle de *Formose* (*d*) (†).

Pierre Nuyts *Ambassadeur au Japon, & ensuite Gouverneur de Formose.*

Il

(*a*) *Charlevoix*, Histoire du Japon, T. V. p. 287.
(*b*) *Chardin*, Voy. T. X. p. 144, 145.
(*c*) *Charlevoix*, l. c. T. V. p. 233.
(*d*) Voy. au Nord. T. III. p 223.

(*) Les Auteurs Portugais, & en général tous les Ecrivains Catholiques-Romains, attribuent l'exclusion des Européens, & l'extirpation de la Religion Chretienne au Japon, uniquement aux intrigues des Hollandois; mais ils n'exposent pas les choses tout-à-fait fidélement. Les Portugais & les Espagnols qui y étoient établis, avoient certainement plus de zele pour la propagation de l'Evangile, que les Hollandois, mais ils n'étoient pas néanmoins tellement occupés du spirituel, qu'ils n'eussent leurs vues temporelles comme les autres. Dès l'année 1613 ils présenterent un Mémoire à l'Empereur, dans lequel ils dépeignoient les Hollandois des plus noires couleurs, espérant les faire exclure par-là de l'Empire. L'Empereur leur répondit qu'il n'entroit point dans les différends des Puissances de l'Europe; que les Hollandois, fussent-ils des Démons sortis de l'Enfer, tant qu'ils feroient bien le Commerce, seroient reçus au Japon comme s'ils étoient des Anges du Paradis, & qu'en cela il n'auroit égard qu'à l'utilité des Sujets de l'Empire (1). Les Hollandois, provoqués par le procédé des Espagnols & des Portugais, fournirent à leur tour des Mémoires contre eux avec plus de succès, desorte qu'en 1635 on prit la résolution de les tenir plus en bride. Vers le même tems on interdit aux Chinois & aux Coréens tout commerce avec le Japon (2). Après tout, ce qui excita une persécution générale contre les Chretiens, ce fut la révolution qui arriva dans la constitution de l'Empire: comme il y avoit toujours eu deux Empereurs dans l'Isle, l'un Spirituel, l'autre Séculier, ni l'un ni l'autre ne pouvoient être considérés comme absolus. Car quoique l'on traitât le premier avec de grandes marques de respect, son autorité n'étoit pas fort redoutée; & bienque le second reçût les hommages des autres Princes de l'Empire, ils ne laissoient pas d'être Souverains dans leurs Etats. L'Empereur Séculier alors regnant entreprit de se rendre absolu, & l'opposition qu'il rencontra de la part des Chretiens, fit que lui & ses successeurs regarderent notre Religion comme un crime d'Etat.

(†) Il y a beaucoup d'apparence, que ce qui porta *Pierre Nuyts* à cacher sa véritable qualité, & à prendre celle d'Ambassadeur d'un Roi, c'est qu'il fut instruit du mépris que ceux qui gouvernent cet Empire ont pour les Marchands, parcequ'ils n'ont à faire qu'avec les Japonois qui tiennent boutique; & qu'il se flatta de pouvoir en imposer aux Japonois, comme d'autres avoient fait en Orient, en donnant au Prince d'Orange le Titre

(1) *Charlevoix*, Hist. du Japon. T. IV. p. 347. (2) Mém. touchant le Commerce du Japon.

Section VI. *Commerce des Hollandois au Japon &c.*

Il prit poſſeſſion de ce Gouvernement dans les mêmes diſpoſitions qu'il avoit fait paroître comme Ambaſſadeur, & plein de reſſentiment contre les Japonois il ne tarda pas à trouver une occaſion qui lui parut propre à tirer une vengeance complette de l'affront qu'on lui avoit fait. Deux grands Vaiſſeaux Japonois, montés de cinq-cens hommes & au-delà, vinrent à Formoſe en 1629 ; le Gouverneur ſe mit en tête de les déſarmer, comme on fait ceux de la Compagnie au Japon. Les Japonois firent une longue réſiſtance, mais comme ils manquoient d'eau, cette extrémité les obligea de ſubir la loi du plus fort; ils furent donc déſarmés à toute rigueur, après avoir ſolemnellement proteſté de la violence qu'on leur faiſoit (*a*). *Nuyts* fit plus: lorſqu'ils eurent fini leurs affaires, ils remanderent tout ce qu'on leur avoit enlevé, pour continuer leur voyage à la Chine; mais il les amuſa par de belles promeſſes, juſqu'à ce que tems de la mouſſon fût paſſé. Les Japonois s'impatienterent, & redemanderent leurs voiles & leur canon pour s'en retourner au Japon; le Gouverneur eut recours à de nouveaux artifices, & tâcha à force de belles paroles de leur faire perdre encore la ſaiſon propre à s'en retourner chez eux; & ni les bons offices de leurs amis, ni les préſens ne purent leur rien faire gagner (*b*) (*).

Il fait arrêter deux Vaiſſeaux Japonois.

En-

(*a*) *Chardin* ubi ſup. p. 146. (*b*) *Charlevoix*, T. V. p. 235, 236.

tre de Roi de Hollande. Cette ſupercherie lui réuſſit d'abord; bienque les Japonois euſſent reçu ſouvent des Ambaſſadeurs de la Compagnie, ils n'ignoroient pas cependant qu'elle avoit des Souverains en Europe, deſorte qu'ils purent très-bien croire que cet Ambaſſadeur venoit directement de Hollande, ce qui fit qu'ils examinerent ſes Lettres de créance avec plus de ſoin, & comme cela arriva avant l'excluſion des Portugais, ils découvrirent bientôt la fourberie, & renvoyerent *Nuyts* comme un impoſteur. Ce fut donc un procédé inexcuſable de le mettre à la tête d'une Colonie Hollandoiſe, & ſur-tout dans une Iſle qui étoit le ſeul endroit où l'on pût avoir des démêlés avec les Japonois. Comme ce fut entierement la faute de M. *Coen* & du Conſeil des Indes, ils le payerent cher dans la ſuite; & cette avanture leur donna & à toutes les Nations une leçon, qu'elles ne doivent jamais oublier; c'eſt qu'on ne doit jamais confier d'Emploi public à un homme qui s'eſt deshonoré dans l'exercice d'un autre de la même nature.

(*) Les Japonois trafiquoient principalement à la Chine, & le grand but de ces Vaiſſeaux étoit de prendre des rafraîchiſſemens pour continuer leur voyage; ils étoient accoutumés de s'arrêter pour cela à Formoſe, & à y être bien traités des Hollandois, ſans être aſſujettis aux formalités que *Nuyts* leur impoſa. Il ſentoit tellement l'injuſtice de ſon procédé, qu'il tâcha de le déguiſer ſous les plus beaux prétextes. Il leur dit que le voyage de la Chine étoit dangereux, bienqu'ils le fiſſent tous les ans, qu'il attendoit des Vaiſſeaux de Batavia, auxquels il avoit ordre de joindre tous les Bâtimens qui étoient dans ſon Port; que les uns & les autres leur ſerviroient d'eſcorte. Quand la mouſſon fut paſſée, & qu'ils le preſſerent de les laiſſer retourner au Japon, „ Comment, leur „ dit *Nuyts* faiſant l'étonné, vous voudriez retourner au Japon avec votre Capital, & „ perdre ainſi le fruit de tant de peines & de dépenſes! Croyez-moi, ce n'eſt point-là un „ parti à prendre pour des perſonnes ſi ſages: donnez-vous un peu de patience, les Na„ vires de Batavia viendront, & ſi vous ne pouvez aller à la Chine, nous tâcherons de „ vous faire employer ici votre fonds de maniere que vous puiſſiez y gagner raiſonna„ ment". Les Japonois, qui étoient bien éloignés d'être les dupes de ces beaux diſcours, lui dirent tout net que le tems d'aller à la Chine étoit paſſé, qu'ils couroient riſque de perdre celui de retourner chez eux; qu'ils étoient venus pour ſe rafraîchir

&

SECTION VI. *Commerce des Hollandois au Japon &c.*

Enfin, voyant clairement quel étoit ſon deſſein, & plus irrités encore de l'affront fait à leur Nation, que du tort qu'on leur faiſoit à eux-mêmes, ils prirent la réſolution de riſquer tout, & en prenant un parti hardi de ſe délivrer de captivité, ou de périr avec honneur. Comme il n'y a pas de Nation au Monde plus active & plus déterminée que les Japonois, ils concerterent leur projet avec autant de ſang froid qu'ils l'exécuterent avec courage. Ils envoyerent neuf des principaux d'entre eux, avec une ſuite convenable au Palais du Gouverneur pour lui expoſer leurs griefs, & étant convenus de certains ſignaux ils partagerent le reſte de leurs gens en pelotons, de diſtance en diſtance, pour accourir au premier ſignal. Ceux qui s'étoient rendus chez le Gouverneur, ſe ſervirent d'abord de la voie de la raiſon, mais quand ils virent que cela ne ſervoit de rien, ils ſe ſaiſirent de lui, de ſon fils & d'un Conſeiller, après quoi ayant donné le ſignal, leurs détachemens s'avancerent & maſſacrerent tout ce qu'ils rencontrerent. Auſſi-tôt que la Garniſon du Château fut inſtruite de ce qui ſe paſſoit, elle ſe mit à tirer le canon, & elle auroit pu aiſément foudroyer le Palais, mais les Japonois forcerent le Gouverneur d'ordonner qu'on ceſſât de tirer, & on lui obéit à cauſe du danger où il étoit (*a*) (*).

Les Japonois ſe ſaiſiſſent de lui.

Ce-

(*a*) Voy. au Nord, Tom. III, p. 231, 232.

& non pour trafiquer; qu'ils avoient leurs inſtructions, auxquelles ils devoient ſe tenir, qu'ainſi ils demandoient qu'on leur rendît leur canon, leurs voiles & leur agrêts, pour profiter inceſſamment du peu de tems qui leur reſtoit. Il répondit toujours avec la même diſſimulation, qu'il ne pouvoit conſentir à ce qu'ils deſiroient de lui, qu'on lui feroit un crime au Japon de les laiſſer ainſi retourner à vuide, qu'il avoit eu le malheur de déplaire à la Cour de leur Empereur, & qu'il ne vouloit pas lui donner lieu de croire qu'il s'en vengeoit, en faiſant un tort ſi conſidérable à ſes Sujets (1).

(*) Voici quel fut le plan qu'ils ſuivirent. Leurs neuf Chefs étoient armés chacun d'un ſabre & d'un poignard, & accompagnés de vingt-quatre hommes d'élite, en guiſe de Serviteurs armés auſſi. Un Corps de cinquante hommes les ſuivoit de loin, diviſé en pelotons, qui ſe gliſſerent peu à peu dans la cour du Palais, & un autre détachement de cent hommes, marcha par deux différentes routes pour s'y trouver une heure après. Les neuf Députés dirent nettement au Gouverneur, mais avec reſpect, qu'ils vouloient bien oublier le paſſé, & donner un tour favorable à ſes intentions; qu'ils avoient avancé l'année précédente le prix de vingt-cinq-mille livres peſant de ſoie à des Marchands Chinois, ayant pris pour cela de l'argent à intérêt, que leurs familles au Japon ſe conſumoient en leur abſence, en un mot qu'il falloit abſolument qu'ils partiſſent, & qu'ils ne vouloient pas attendre davantage. Le Gouverneur eut recours encore à la diſſimulation, & voyant qu'il n'y avoit plus moyen de les amuſer, il leur dit qu'ils demeureroient & qu'il l'entendoit ainſi. Après lui avoir dit qu'ils avoient reſté un an, & que c'étoit aſſez, ils ſe regarderent l'un l'autre; le Chef fit le ſignal, & dans l'inſtant lui & deux autres ſaiſirent le Gouverneur & lui lierent les mains au cou, trois autres prirent le Conſeiller à la gorge, un autre arrêta l'enfant & l'enveloppa dans ſa robe; les deux derniers ſortirent & donnerent le ſignal à leurs gens, qui mirent le ſabre à la main en criant, *tue*, *tue*; le Corps de garde & toute la Maiſon du Gouverneur furent paſſés au fil de l'épée; tout ce qui étoit dans le voiſinage, Artiſans, Marchands, Officiers, Domeſtiques de la Compagnie, en un mot tout ce qui n'eut pas le tems de fuir, fut égorgé, & les Japonois ſe barricaderent dans le Palais du Gouverneur. Ils étoient en tout au nombre de cent-quatre-vingt-trois. Les autres, au nombre d'entre trois & quatre-cens, étoient reſtés à bord de leurs

(1) *Charlevoix*, T. V. p. 235, 236.

Cela se passa au mois de Juillet 1630. Les Hollandois vouloient finir l'affaire le même jour, mais les Japonois ne se pressèrent pas tant. Ils se fortifierent dans le Palais, & le lendemain ils produisirent au Gouverneur & au Conseiller quelques articles, leur déclarant qu'il falloit les signer, ou se résoudre à perdre la vie; raison décisive qui les obligea de signer d'abord. Ils dirent cependant aux Japonois que ce Traité ne serviroit de rien, si tout le Conseil ne le ratifioit; & ils permirent au Gouverneur, à sa requisition, de l'assembler. Le Conseil considérant que cette affaire pouvoit causer la ruine entiere du riche Commerce que les Hollandois faisoient au Japon, ratifia le Traité, quelque honteux qu'il fût, lorsqu'il vit qu'il n'étoit pas possible d'engager les Japonois à y changer une virgule (a) (*). Ce n'est pas qu'il ne fût aisé de les faire périr, vu qu'il y avoit alors six-cens hommes de Garnison au Château, & en d'autres redoutes aux environs de la ville, & sept Vaisseaux dans le Port montés de plus de six-cens hommes. Les Japonois le savoient bien, & ils avoient pris leur parti là-dessus (b).

SECTION VII. *Commerce des Hollandois au Japon &c.*

Le forcent à signer un Traité, qui est ratifié.

Le Traité fut exécuté de bonne-foi, on rendit aux deux Navires tout ce qui en avoit été enlevé, on donna les ôtages, on porta à bord la soie, on désarma tous les Navires Hollandois, & cela fait les Japonois élargirent le Gouverneur, son fils & le Conseiller s'embarquerent & leverent les ancres (c). Dès qu'ils eurent pris terre au Japon, ils informerent la Cour de tout ce qui leur étoit arrivé, sur quoi l'on saisit tous les Effets des Hollandois, on doubla la garde autour de leur Factorie, sans qu'on leur en dît la raison, & sans leur faire aucune injure personnelle, au contraire on leur faisoit plus de civilités qu'à l'ordinaire. Cependant le Chef du Commerce & les autres Hollandois étoient dans la derniere consternation: ils présenterent requêtes sur requêtes pour savoir de quoi ils étoient coupables, mais tantôt on leur disoit que le Conseil étoit fort occupé, tantôt que l'Empereur

Les Effets des Hollandois saisis au Japon.

(a) *Chardin*, T. X. p. 153--155.
(b) *Charlevoix*, T. V. p. 242.
(c) *Idem.* T. V. p. 242.

leurs Vaisseaux, qu'ils avoient mis en état du mieux qu'il leur avoit été possible de mettre en mer, ayant fait des voiles de quelques vieilles voiles déchirées (1).

(*) Voici les Articles qu'ils obligerent le Gouverneur & le Conseil de signer. I. Que leur entreprise seroit reconnue pour juste & légitime, & nécessaire à leur propre sûreté & à l'honneur de leur Nation. II. Qu'ils seroient libres de retourner au Japon, quand bon leur sembleroit, & que pour cet effet on leur rendroit incessamment tout l'équipage de leurs deux Vaisseaux, & tout ce que l'on en avoit amené à terre. III. Qu'afin que les Hollandois qui étoient dans le Port ne pussent venir après eux pour les insulter ou pour les ramener, ils seroient obligés d'envoyer à terre leurs gouvernaux & leurs voiles le soir avant leur départ, qui seroit le premier d'Août. IV. Que pour sûreté de l'exécution de l'Accord, on leur donneroit pour ôtages cinq Hollandois des principaux de l'Isle. V. Que puisque leur détention violente les avoit empêchés de passer à la Chine, pour recevoir les vingt-cinq-mille livres pesant de soie qu'ils y avoient achetée & payée, le Gouverneur leur en feroit livrer autant de la même qualité, qu'ils choisiroient dans les Magazins de la Compagnie, & qu'il prendroit en échange les reçus & obligations des Marchands Chinois, qui leur devoient payer ces vingt-cinq-mille Livres de soie. Par ce dernier article ils s'indemnisoient des frais de leur voyage (2).

(1) Voyage au Nord, T. III. p. 227, 228.
(2) Voyage de *Chardin*, T. X. p. 153, 154.

SECTION VI.

Commerce des Hollandois *au* Japon *&c.*

reur étoit malade, & on ajoutoit toujours qu'ils priſſent patience ſans ſe laſſer (*a*) (*).

Nuyts *livré aux* Japonois.

Cependant ils avoient mandé à Batavia par la voie des Vaiſſeaux Portugais & Chinois, le triſte état où ils ſe trouvoient au Japon. Le Général *Speck* & le Conſeil des Indes furent fort embarraſſés, en apprenant une ſi étrange nouvelle, ils ne ſavoient comment s'y prendre. Enfin on prit le parti de faire expédier un Vaiſſeau ſous le nom d'un Marchand particulier de Batavia, pour voir ce qui en arriveroit. Les Officiers du Vaiſſeau demanderent en arrivant au Japon la permiſſion de vendre leurs marchandiſes, qu'ils déclarerent appartenir à un Marchand particulier; on leur accorda ce qu'ils demandoient, on les traita fort civilement, & on leur permit d'embarquer le produit de leurs marchandiſes, & de partir, mais gueres plus ſavans qu'ils n'étoient (*b*). Le Gouverneur-Général avoit en attendant été inſtruit de ce qui s'étoit paſſé à *Formoſe*, & s'étoit contenté de faire venir *Nuyts* priſonnier à Batavia. Les choſes demeurerent trois ans dans cette ſituation. Enfin *Antoine van Diemen*, étant devenu Gouverneur-Général, aſſembla le Conſeil, & le fit réſoudre de prendre le ſeul parti qu'il y avoit, qui étoit de livrer *Pierre Nuyts* aux Japonois, pour en diſpoſer à leur volonté. *Nuyts* tomba pâmé d'horreur & d'effroi, lorſqu'on lui ſignifia cet arrêt; il proteſta contre cette ſentence, il implora la compaſſion du Peuple, il pria qu'on lui fît ſon procès, & déclara qu'il étoit prêt de mourir. Tout fut inutile, il fut embarqué en 1634, & arriva la même année à *Firando* (*c*) (†).

Conduite de la Cour du Japon *après l'arrivée de* Nuyts.

Dès qu'il fut débarqué, le Préſident & le Conſeil des Hollandois, qui avoient été inſtruits de la cauſe de leur diſgrace, envoyerent en Cour une Requête, où, après avoir expoſé que l'homme qui avoit déplu à Sa Majeſté Impériale, étoit entre les mains de ſes Officiers, ils le ſupplioient de leur rendre ſes bonnes graces, & de les rétablir dans leurs privileges. L'Empereur ayant reçu la Requête, envoya des Commiſſaires à Firando, avec quelques-uns des Japonois qui avoient été détenus à Formoſe, pour ſavoir ſi

(*a*) *Chardin*, T. X. p. 157.
(*b*) *Charlevoix*, l. c. p. 245.
(*c*) Voy. au Nord, T. III. p. 239.

(*) Les cinq ôtages de Formoſe avoient été mis en priſon, deſorte que les Hollandois n'en eurent connoiſſance que long-tems après. Dans une de leurs requêtes, ils inſiſterent beaucoup ſur le dépériſſement de leurs marchandiſes dans les magazins, & ſur le dommage qu'ils ſouffroient de la défenſe de les vendre. On eut égard à ces repréſentations. Il leur fut permis de vendre, mais la Cour nomma des Commiſſaires pour aſſiſter aux ventes, & elle donna ordre qu'à meſure que les marchandiſes ſe vendroient, le provenu fût dépoſé & ſcellé dans les magazins. Les Hollandois n'eurent pas ſujet de ſe plaindre de ce procédé, puiſque cette vente monta à plus d'un million d'écus, & que tout fut dépoſé dans leurs propres magazins, ſans qu'ils euſſent ni peine ni dépenſe (1).

(†) Si cette date eſt juſte, cela n'a pu ſe paſſer ſous le Gouvernement d'*Antoine van Diemen*, qui ne fut inſtallé Général à Batavia que le 4 de Janvier 1636. Ce doit donc être arrivé du tems du Gouverneur-Général *Henri Brouwer*, qui prit poſſeſſion du Gouvernement le 7 Septembre 1632. REM. DU TRAD.

(1) *Charlevoix*, l. c.

SECTION VI. *Commerce des Hollandois au Japon &c.*

si le prisonnier étoit véritablement *Pierre Nuyts*. Ils le reconnurent & on le manda à la Cour, qui ordonna aux Commissaires de faire au Président & au Conseil des Hollandois les questions suivantes. 1. Si le Gouverneur de Formose étoit venu de lui-même & de son propre mouvement, ou si c'étoit le Général de Batavia qui l'eût envoyé? 2. Si *Nuyts* venoit pour se justifier, pour charger les Japonois & pour plaider sa cause, ou simplement pour confesser sa faute, pour en témoigner son repentir, & pour en demander pardon. Enfin, si le Président & le Conseil étoient contens que le coupable fût, ou grillé sur des charbons, ou mis en croix, selon que Sa Majesté Impériale & son Conseil jugeroient qu'il auroit mérité d'être traité? On eut ordre de répondre nettement à ces questions au bout de trois jours. Les Commissaires laisserent au Conseil toute la liberté nécessaire de délibérer, d'envoyer parler à *Nuyts*, & de faire tout ce qu'il jugeroit à-propos, afin de satisfaire la Cour (*a*).

De quelle façon il est remis entre les mains des Japonois.

Le Général & le Conseil de Batavia avoient envoyé un modele de ce qu'il falloit dire aux Ministres en leur remettant le coupable, mais ils avoient laissé au Conseil de Firando la liberté de le changer selon que la nécessité des affaires le demanderoit. Mais comme on ne vit aucune raison d'y rien changer, on s'en tint au modele envoyé de Batavia. On déclara donc aux Commissaires Impériaux que l'homme qu'on leur livroit, étoit ce même *Pierre Nuyts*, qui cinq ans auparavant étant Gouverneur de Formose avoit encouru la disgrace de l'Empereur. Que le Général de Batavia l'avoit envoyé au Japon, pour y subir la peine qu'il plairoit à Sa Majesté Impériale de lui imposer. Que les Hollandois étoient fort persuadés que Sa Majesté Impériale ne puniroit point les innocens avec le coupable, que même elle voudroit bien donner à un Etranger quelques marques de cette clémence qui lui étoit naturelle, & qui lui faisoit tous les jours pardonner à ses Sujets les fautes les plus punissables, d'autant plus que *Nuyts* n'avoit péché que par ignorance des coutumes des Japonois, & n'avoit eu nullement dessein d'offenser Sa Majesté. Que c'étoit dans ces sentimens que le Conseil remettoit le coupable entre les mains des Commissaires, & qu'il supplioit très-humblement Sa Majesté de relâcher tant de pauvres innocens, qui se consumoient dans cette longue détention de cinq ans passés, & de leur donner la liberté d'emmener les Vaisseaux de la Compagnie avec tous leurs Effets. Les Commissaires ayant reçu le prisonnier avec cette réponse, partirent pour la Cour (*b*) (*).

La

(*a*) *Charlevoix*, l. c. p. 246, 247. (*b*) Voyages au Nord, T. III. p. 242, 243.

(*) Cette Histoire suffit pour donner une juste idée du caractere des Japonois, de l'esprit de la Cour du Japon, & de la situation des Hollandois dans cet Empire. On ne peut rien concevoir de mieux imaginé tant pour justifier leur propre conduite, que pour venger l'honneur de leur Nation, que le Traité que les Japonois prescrivirent au Gouverneur de Formose. On remarqua le même tour d'esprit dans la conduite de l'Empereur & de ses Ministres, après qu'ils furent informés de l'insulte; une exacte observation de la loi du talion, sans mêlange d'aigreur ni d'animosité; l'équité la plus scrupuleuse nonobstant le différend entre les deux Nations; un silence majestueux plus énergique que toutes les déclara-

SECTION VI. *Commerce des Hollandois au Japon &c.*

La conduite des Hollandois, qui remettoient abſolument le coupable à la diſcrétion de l'Empereur, donna une pleine ſatisfaction à la Cour, & termina l'affaire. La ſaiſie des Vaiſſeaux des Hommes & des Effets fut levée ſur le champ; on donna aux Hollandois la permiſſion de partir quand ils voudroient, le Commerce fut rétabli, & il y eut ordre de tirer *Nuyts* de la priſon où il étoit renfermé, & de lui donner ce que les Japonois appellent une *priſon libre*. Cette priſon conſiſte à avoir des Gardes; à cela près on demeure où l'on veut, on va librement par-tout, on peut fréquenter tout le monde indifféremment, faire ce que l'on veut, pourvu que l'on ait toujours ces Gardes autour de ſoi: on n'eſt obligé de leur donner que ce que l'on juge à-propos pour reconnoître leur civilité. *Nuyts* n'eut donc point à appréhender davantage le gril ni la croix; tout ce qu'il pouvoit craindre, c'étoit d'être obligé de paſſer le reſte de ſes jours au Japon, dans une ſituation qui n'avoit rien de déſagréable, étant bien reçu par-tout, & traité avec beaucoup de civilité. Il ſupporta fort patiemment ſon ſort, comme bien plus heureux qu'il n'avoit dû l'attendre, & ſe regarda comme priſonnier pour le reſte de ſa vie (*a*).

L'Empereur rend ſon amitié aux Hollandois.

Il n'eſt pas facile de repréſenter la joie du Général & du Conſeil de Batavia à la vue de leurs neuf Vaiſſeaux du Japon, avec tout leur monde, même les ôtages de Formoſe, & avec une riche cargaiſon, qui pour s'être fait attendre n'en valut que davantage, apprenant par-deſſus tout que l'Empereur s'étoit appaiſé envers la Compagnie, & envers l'auteur de tout le mal. La Compagnie Hollandoiſe fait tous les ans un préſent à l'Empereur, elle réſolut très-ſagement d'en envoyer un beaucoup plus riche qu'à l'ordinaire pour l'année ſuivante, afin de témoigner à l'Empereur la reconnoiſſance de la Compagnie. Cependant bienque ce fût-là l'intention, il eſt certain que ce n'étoit pas dans la vue d'une circonſtance des plus heureuſes, qu'il étoit impoſſible de prévoir (*b*).

Arrivée de neuf Vaiſſeaux à Batavia, *avec ces bonnes nouvelles.*

Il y avoit entre autres parmi les préſens, un chandelier de laiton à trente branches, de la hauteur de quatorze pieds, & parfaitement bien travaillé. Mais ce qui en releva davantage le prix, c'eſt que cette piece vint à la Cour dans le tems qu'on étoit occupé aux apprêts des obſeques du Pere de l'Empereur, & qu'elle venoit très-à-propos pour relever la pompe du Mauſolée. L'Empereur l'admira, & dit qu'on n'avoit jamais vu une ſi belle piece

Un heureux incident procure à Nuyts *la liberté, & la permiſſion de retourner à* Batavia.

(*a*) *Chardin*, T. X. p. 163. (*b*) *Charlevoix*, T. V. p. 249.

rations. On ne peut faire réflexion ſur toutes ces circonſtances ſans reconnoître que les Japonois ont beaucoup de grandeur d'ame, & ceux qui les gouvernent un grand fond de ſageſſe. La ſoumiſſion des Hollandois étoit fondée ſur la juſtice & l'équité, & leur procédé conforme au Droit des Gens. *Nuyts* put le trouver dur, mais il étoit auſſi mauvais juge dans ſa propre cauſe, qu'il l'avoit été dans celle des autres. Il étoit l'unique auteur de tout le mal, ainſi il étoit juſte qu'il en ſouffrît ſeul la peine. Il n'eſt pas impoſſible, bienqu'aucun Ecrivain qui nous ſoit connu en ait fait la remarque, que cette affaire ait contribué beaucoup à la défenſe que la Cour du Japon a faite à ſes Sujets d'aller trafiquer hors de l'Empire, ne voulant pas que pour l'amour du gain, qu'elle a toujours mépriſé, on hazarde le point-d'honneur, dont les Japonois ſont plus jaloux qu'aucune Nation du Monde.

ce au Japon. Il demanda avec empreſſement d'où elle venoit, & à quel deſſein une telle rareté avoit été apportée? Le Miniſtre-d'Etat, qui avoit cette année-là les affaires des Hollandois dans ſon département, & qui étoit leur ami, répondit de ſon propre mouvement, & ſans avoir en aucune façon été inſtruit par les Hollandois, „ que c'étoient les Hollandois qui l'a- „ voient envoyé pour la cérémonie des funerailles du feu Empereur ſon „ Pere". L'Empereur ſatisfait d'un ſi beau préſent, s'informa s'ils demandoient quelque choſe ? „ Pas autre choſe, *répondit le Miniſtre*, que la grace de „ Votre Majeſté Impériale pour un Gouverneur Hollandois, qui s'eſt ren- „ du coupable envers elle pour avoir manqué contre la Loi & les Coutu- „ mes du Japon, non à deſſein, mais par pure ignorance". L'Empereur ordonna qu'on le relâchât ſur le champ, & de faire de plus un riche préſent d'argent & de marchandiſes aux Hollandois (*a*) (*).

Section VI. *Commerce des Hollandois au Japon &c.*

Lorſque *Nuyts* après ſon élargiſſement ſe rendit à la Loge des Hollandois pour ſe préparer à retourner à Batavia, les Hollandois ne purent aſſez exprimer leur ſurpriſe, parcequ'ils ſavoient que ſuivant les Loix du Japon, il eſt défendu de demander la grace des priſonniers d'Etat qu'au bout de neuf ans, & qu'ils n'auroient oſé ſe flatter le moins du monde de le voir en liberté, n'y en ayant pas deux qu'il étoit au Japon. Son arrivée ne fit pas moins de plaiſir à Batavia, où l'on avoit preſque oublié ſa faute, & les maux qu'elle avoit cauſés ; la pitié ayant depuis long-tems pris la place de l'indignation, d'autant plus qu'on le regardoit comme un homme ſéparé pour jamais de ſa famille, & éloigné à toujours de ſa patrie, qui devoit s'eſtimer heureux de paſſer le reſte de ſa vie en exil & en priſon. La Compagnie apprit de cette fâcheuſe affaire, qui avoit duré ſept ans, deux choſes, qui ont ſans-doute beaucoup ſervi à la garantir depuis de pareils accidens. La premiere, qu'il eſt bon d'avoir un ami en Cour, & les Hollandois ne manquent pas d'avoir toujours un des Miniſtres Japonois dans leurs intérêts, à qui ils font aſſidument leur cour, qu'ils préviennent en tout, & à qui ils font fréquemment des préſens, auxquels il ne perdent pourtant point ; car outre les avantages qu'ils obtiennent par ſon crédit, il eſt rare qu'il ne leur donne en retour des choſes dont il fait peu de cas, & qui ſont de grand prix pour eux, deſorte qu'ils ſont plus que dédommagés de leurs pré-

Maximes que cette affaire apprend aux Hollandois.

(*a*) Voyages au Nord, T. III. p. 245.

(*) L'Empereur qui regnoit au Japon dans le tems que *Nuyts* arrêta les deux Vaiſſeaux Japonois à Formoſe, s'appelloit *Fide Tadda*, qui ſuivant les Faſtes Chronologiques du Japon mourut en 1630. Et comme c'étoit en 1636 qu'on ſe préparoit à une ſolemnité pour honorer ſa mémoire, un Auteur François a conjecturé avec beaucoup de vraiſemblance, qu'il s'agiſſoit de l'apothéoſe de ce Prince, & non pas de ſes obſeques (1); car c'eſt la coutume au Japon de mettre les Empereurs au rang des Dieux, & de les adorer. C'eſt une des grandes prérogatives du Daïri, d'accorder cet honneur au défunt *Cubo-ſama* ou Empereur Séculier ; quand il accorde cette faveur il donne au Dieu un nouveau nom, qui dans cette occaſion fut *Taito Konni*. L'Empereur à qui l'on envoya *Nuyts* s'appeloit *Jemitzko*, & fut celui qui excita la derniere grande perſécution contre les Chrétiens.

(1) *Charlevoix*, T. V. p. 249.

SECTION VI. *Commerce des Hollandois au Japon &c.*

présens. L'autre chose est, qu'il faut traiter rondement avec les Japonois, parceque c'est un Peuple adroit, fier, & fort jaloux sur tout ce qui touche son honneur & son autorité ; qu'on ne peut gagner que par une prompte & profonde soumission : leçon que l'expérience leur a si bien confirmée, qu'il n'y a gueres d'apparence qu'ils l'oublient jamais (*a*).

Principe de la soumission qu'ils ont pour la Cour du Japon.

C'est-là la véritable source de la hauteur avec laquelle les Japonois les traitent en toute occasion. Les Japonois connoissent parfaitement tous les avantages que les Hollandois retirent du Commerce borné qui leur est permis, & par cette raison ils en demeurent entierement les maîtres. Ils sentent très-bien le danger auquel leur Constitution seroit exposée par un grand abord d'Etrangers dans les Ports du Japon, & par cette raison ils n'admettent que ceux qu'ils peuvent tenir en bride, ou qu'ils mépriſent absolument ; du reste la Cour tient ses propres Sujets dans une si grande sujettion, qu'il lui reste à peine l'ombre de sujet d'appréhender une nouvelle révolution (*b*). Cette autorité absolue fait que toutes les intrigues & tous les complots qui troublent & déchirent les autres Peuples de l'Orient, sont ici étouffés dans leur naissance ; desorte que les Hollandois n'ont aucune occasion de se mêler d'affaires d'Etat, ni d'offrir le secours de la Compagnie à tel ou à tel Parti. S'il y avoit le moindre lieu à cela, il y a sujet de croire que depuis long-tems on auroit fait quelque tentative : mais la gêne où ils sont dans leurs conversations avec les Japonois, le soin avec lequel on veille sur eux dans les voyages qu'ils font pour aller à la Cour & pour en revenir, la pénétration & l'inflexible fermeté des Japonois, le grand profit qu'il retirent de leur Commerce, tout borné qu'il est, & par-dessus tout l'exemple des Portugais chassés sans miséricorde & sans retour, nonobstant toutes leurs sollicitations, de même que celui des Anglois exclus sur de simples doutes, qui n'alloient pas jusqu'au soupçon, tout cela ensemble leur ôte même la pensée de rien de semblable. D'ailleurs on les tient dans une si grande ignorance de ce qui se passe dans l'Empire, que s'il y a des jalousies ou des cabales entre les Grands, il est rare qu'ils en ayent seulement connoissance ; & leur situation est telle, qu'il n'y a nulle apparence que jamais des mécontens de l'Empire pensent seulement en songe à avoir recours à eux. C'est ce qui ôte à la Compagnie toute espérance d'améliorer sa condition au Japon, à moins que ce ne fût par un Commerce clandestin, qu'elle pourroit perdre aussi bien que celui qui est permis, par quelque démarche imprudente (*c*) (*).

SEC-

(*a*) *Charlevoix*, l. c. p. 254.
(*b*) Voy. de la Comp. T. X. p. 29.
(*c*) *Choisy*, Journ. de Siam, p. 132, 133.

(*) Avant cette affaire les Chefs & les Ambassadeurs Hollandois étoient assez libres de parler de politique aux Ministres-d'Etat Japonois, qui les écoutoient prudemment, & profitoient, quand l'occasion s'en présentoit, contre eux-mêmes de ce qu'on leur avoit dit. Mais dans la suite ils ont été plus réservés, & ne parlent que rarement ou même jamais des affaires de l'Europe, à moins qu'on ne les mette sur ce chapitre, & qu'on ne les y oblige en quelque façon. Car il est évident aujourd'hui, que les Japonois connoissent assez la situation de l'Europe, pour régler ce qu'ils doivent faire pour leur propre conservation,

SECTION VII.

La Compagnie *obtient un troiſieme Octroi moyennant une groſſe ſomme, ſa conduite adroite dans les* Indes: *elle termine ſes querelles avec les* Anglois *par un Traité avec la République d'*Angleterre, *& elle s'applique à chaſſer les* Portugais *de tous leurs Etabliſſemens.*

SECTION VII. *Traité avec les* Anglois *& guerre avec les* Portugais.

SI nous devons ajouter foi à ce que diſent la plupart des Ecrivains, & ce que quelques-uns des Auteurs Hollandois même avouent, il entra beaucoup de cette ſorte de politique dont nous venons de parler dans la conduite qu'ils tinrent aux Indes. En ſe mêlant dans les petites querelles étrangeres ou domeſtiques des Princes Indiens, & en donnant aux uns du ſecours contre des voiſins plus puiſſans, à d'autres contre leurs Sujets ſoulevés par leur tyrannie, ils gagnerent leurs bonnes graces, obtinrent la liberté d'établir d'abord des Comptoirs, & dans la ſuite de conſtruire des Forts; après quoi il étoit rare qu'ils fiſſent le perſonnage de ſupplians, mais au contraire ils faiſoient les maîtres & donnoient la loi. Les Monarques qu'ils avoient honorés des titres les plus pompeux, & à qui ils avoient fait la cour ſervilement à la maniere des Orientaux, éprouvoient à leurs dépens que leurs anciens amis étoient devenus leurs maîtres (*a*). Il eſt vrai que ces Princes s'en reſſentoient quelquefois, & n'épargnoient rien pour ſecouer le joug, mais rarement avec ſuccès; car la puiſſance de la Compagnie étoit ſi ſupérieure à celle d'aucun des Princes Indiens en particulier, & elle s'entendoit ſi bien à rompre les Ligues & les Alliances, qu'au bout du compte elle gagnoit toujours à ces querelles, bienque le Commerce fût interrompu par-là pendant quelque tems, & qu'il fallût eſſuyer les embarras & les dépenſes d'une guerre (*b*). La Compagnie a quelquefois juſtifié ce procédé, en diſant que c'étoit ſeulement tromper les trompeurs, & que ſans cette politique il lui étoit impoſſible de ménager ſes intérêts & de maintenir ſa puiſſance, la plupart des Rois Indiens étant fourbes & ſans foi, ne laiſſant échapper aucune occaſion de contenter leur ambition ou leur avarice, ſans égard à des Traités qu'ils ont eux-mêmes propoſés, & aux les Alliances les plus ſolemnelles: c'eſt ce qui en certains cas a été vraiſemblablement fondé, mais en d'autres a été certainement faux (*).

Conduite politique des Hollandois *aux* Indes.

Com-

(*a*) *Tavernier*, P. II. L. III. Ch. 20.

(*b*) Hiſt. de la Conq. des Molucq. T. III. p. 349.

tion, ſans avoir plus d'égard qu'il ne faut pour leurs Maîtres. Les Hollandois firent auſſi remarquer quelques inconvéniens à permettre le Commerce avec la Chine; ces obſervations bien reçues tournerent dans la ſuite à leur propre préjudice. Ce coup leur ouvrit les yeux ſur l'habileté des Japonois, & leur fit comprendre qu'ils n'avoient pas beſoin que d'autres leur donnaſſent des leçons, qu'ils entendoient leurs intérêts auſſi-bien que Nation au monde, & qu'ils étoient en état de les conduire avec un ſecret & une ſupériorité de génie digne d'admiration, & qu'il n'eſt pas aiſé d'imiter (1).

(*) Nous ne pouvons mieux illuſtrer & prouver ce que nous avançons dans le texte, que

(1) *Chardin*, *Charlevoix*, *Caron* &c.

SECTION VII. *Traité avec les* Anglois *& guerre avec les* Portugais.

Comme l'Octroi de la Compagnie étoit prêt de finir, les Directeurs ne manquerent pas de faire valoir auprès des Etats-Généraux les raisons les plus propres à leur en faire obtenir un nouveau. Ils en avoient qui étoient certainement de poids, comme les secours d'argent que la Compagnie donnoit à l'Etat dans les cas de besoin, & la grande quantité de salpêtre fournie *gratis* pour faire de la poudre durant la guerre : aussi leurs propositions furent-elles écoutées. Cependant on leur donna à entendre en même tems que les Etats connoissoient le prix de ce que la Compagnie demandoit, & qu'elle ne devoit pas s'attendre à obtenir le Commerce exclusif pour un nouveau terme sans faire un présent considérable, & après mûre délibération la somme fut fixée à seize-cens-mille florins; en considération de ce don l'Octroi fut renouvellé pour vingt-un ans en 1644 (*a*). Il ne sera pas hors de propos de remarquer, que pendant le tems du second Octroi, les repartitions aux intéressés avoient été beaucoup moins considérables que durant le premier, nonobstant les prodigieux retours venus des Indes, l'accroissement apparent de la grandeur & de la puissance de la Compagnie, & les nombreuses Flottes qu'elle envoyoit aux Indes & qu'elle en recevoit (*b*).

Troisieme Octroi de la Compagnie.

La

(*a*) *Le Clerc*, Hist. des Provinces-Unies, T. II. p. 231.

(*b*) *Janiçon*, Etat présent de la Rép. &c. p. 315.

que par un passage de l'Ouvrage du Pensionnaire *de Wit*, que nous avons cité déja plusieurs fois. Après avoir observé que le Gouvernement des *Bandanois* étoit Aristocratique avant l'arrivée des Européens aux Indes, il continue en ces termes (1). „ Mais „ lorsque les Portugais vinrent aborder chez les *Bandanois* & les attaquerent, ces Peu„ ples furent si effrayés de ces nouveaux venus & de leurs machines de guerre incon„ nues, que ne se croyant pas en état de se défendre contre cette Puissance étrangere, „ la plupart élurent imprudemment des Chefs trop considérables du milieu d'eux pour „ se mieux défendre, & par-là ils perdirent d'abord beaucoup de leur liberté domesti„ que; & dans la suite les jalousies tant entre les principaux Citoyens, qui avoient été „ libres, & les Chefs, qu'entre les Chefs mêmes, & le pouvoir des Portugais les force„ rent à subir le joug. Enfin lorsqu'il restoit encore quelque liberté dans ces Isles, les „ Hollandois, ennemis des Portugais, commencerent à y venir; les *Bandanois*, amateurs „ de la liberté, regarderent les Hollandois comme des Anges descendus du Ciel pour les „ protéger, & pour affranchir les autres Isles de l'esclavage des Portugais; & dans cette „ persuasion ils firent des alliances avec nous pour la défense commune contre les enne„ mis communs, à condition que nous bâtirions des maisons & des magazins dans leurs „ Isles pour faire le Commerce de leurs épiceries, & que les habitans d'Amboine & de „ Banda ne vendroient pas ces épiceries à d'autres. Mais la conséquence a été, ce qui „ arrive ordinairement quand des Etats foibles appellent à leur secours de grandes Puis„ sances, c'est que les Portugais non seulement ont perdu le pouvoir qu'ils avoient dans „ ces Isles; mais qu'elles ont aussi perdu leur Gouvernement libre, & leur Commerce, „ & sont tombées sous la domination de la Compagnie des Indes Orientales. Ce qu'il y „ a de digne de remarque, c'est que dans le tems que les épiceries de ces Isles venoient „ en Europe par le Portugal, elles rapportoient annuellement au Roi plus de deux-cens„ mille ducats; & que ces Isles ayant été ruinées par la domination des Portugais & par „ celle de notre Compagnie, & par la destruction des épiceries dont la trop grande abon„ dance étoit préjudiciable à nos gens, elles sont tombées en décadence, & leur Com„ merce est extrêmement diminué, sinon ruiné, comme nous l'apprenons par les Histoi„ res des Indes, & par le rapport de ceux qui y ont été dans ces derniers tems".

(1) *Gronden en Maximen* &c. III Deel, C. 3.

SECTION VII. *Traité avec les Anglois & guerre avec les Portugais.*

La véritable raiſon de cette différence fut ſans-doute la grande augmentation des dépenſes pour bâtir des Forteresſes, payer des Troupes, & pour entretenir la ſuperbe Cour du Général de Batavia. Mais quelque diminution que cela produisît pour les Intéreſſés, on pourroit mettre en problême, ſi le Public y perdoit ou non, c'eſt-à-dire, ſi la Nation Hollandoiſe ne profita pas autant des groſſes ſommes employées par la Compagnie pour le ſoutien de ſes Etabliſſemens dans les Indes, que ſi les répartitions avoient été plus conſidérables; car ſi l'on fait réflexion que l'accroiſſement de leur Commerce étoit l'effet naturel de l'augmentation de leur puiſſance dans les Indes, il s'enſuit que quelque grand que fût ce ſurplus de dépenſes, ils en étoient dédommagés par les ſuites qu'elles avoient, & que comme d'un côté cela produiſoit une grande circulation d'argent dans les Provinces, de l'autre les Officiers de la Compagnie devenus riches aux Indes, remettoient ou apportoient leurs tréſors en Hollande (*a*). Il ne faut pas douter que l'on n'ait fait valoir tout cela en faveur du nouvel Octroi. Mais comme la plupart de ceux qui ont manié ce ſujet, n'en ont point parlé, par prévention contre les Monopoles, nous avons cru devoir d'autant plus en faire mention ici (*).

Avantage que la ſituation des affaires lui donne ſur les Portugais.

Il ſemble que l'on auroit pu s'attendre que le ſoulévement du Portugal contre l'Eſpagne, & l'élevation du Duc de Bragance ſur le Trône, ſous le nom de *Jean IV.* auroit arrêté le cours des conquêtes des Hollandois aux Indes, ceux-ci n'ayant de démêlé avec les Portugais, qu'autant qu'ils étoient ſujets du Roi d'Eſpagne; d'autant plus qu'ils étoient intéreſſés à reconnoître & à aſſiſter le nouveau Roi de Portugal, ſes Etats d'Europe étant ſitués de façon à rendre ſon alliance naturelle & néceſſaire. Il en fut néanmoins tout autrement. Il eſt vrai que le Roi de Portugal envoya *Don Triſtan de Mendoza Hurtado* à la Haye, où les Etats le reconnurent, & traiterent avec lui, & après de longues Négociations ils conclurent avec lui une

(*a*) Voy. de *Nic. de Graaf*, p. 313.

(*) Comme les affaires de la Compagnie n'avoient jamais été ſur un pied plus floriſſant que dans le tems qu'elle demanda à Leurs Hautes Puiſſances le renouvellement de ſon Octroi, il faut développer les cauſes des difficultés qu'elle rencontra de leur part. La Compagnie des Indes Occidentales ſe trouvoit en ce tems-là dans une ſituation très-fâcheuſe, les Portugais ayant rétabli en grande partie leurs affaires au Bréſil, deſorte que la Compagnie avoit beſoin de groſſes ſommes, qu'elle ne ſavoit où prendre, ce qui lui faiſoit ſouhaitter d'être unie avec celle des Indes Orientales, offrant en ce cas un préſent conſidérable à la République; elle avouoit néanmoins qu'elle n'avoit que mille florins en caiſſe, mais elle prétendoit qu'en vertu de l'aſſociation elle trouveroit aſſez de crédit pour lever cette ſomme (1). On preſſa la Compagnie d'Orient, mais en vain; les Directeurs déclarerent qu'ils avoient aſſez à faire à diriger les affaires qui dépendoient d'eux, & que leur Capital ne ſuffiroit pas pour embraſſer un auſſi vaſte Commerce. Après bien des délais les principales Chambres déclarerent qu'elles ſe ſépareroient, ſi on les forçoit à cette aſſociation. Cette déclaration détermina les Etats à renouveller l'Octroi de la Compagnie des Indes Orientales, mais ils eurent ſoin, comme on l'a dit dans le texte, de ne pas perdre le don que l'autre Compagnie avoit offert, ſi on procuroit l'aſſociation (2).

(1) *Le Clerc*, Hiſt. des Provinces-Unies, T. II. p. 231. (2) Idem, *ibid.*

SECTION VII. *Traité avec les* Anglois *& guerre avec les* Portugais.

une treve pour dix ans, pendant laquelle les uns & les autres devoient demeurer en poſſeſſion de ce qu'ils tenoient dans les Indes Orientales & Occidentales (*a*). Mais cette treve ne ſervit gueres. Sous prétexte que les Portugais ne l'obſervoient pas fort bien au Bréſil, & dans l'Iſle de Ceylon, la Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales continua à étendre ſa domination, ſans égard à autre choſe qu'à l'occaſion favorable qu'elle avoit. Il eſt vrai que l'attrait étoit puiſſant: comme ſous le Gouvernement Eſpagnol les Etabliſſemens des Portugais étoient fort mal pourvus lorſqu'ils rentrerent ſous l'obéiſſance de leur Souverain naturel, ils perdirent non ſeulement le ſecours qu'ils recevoient quelquefois des Eſpagnols, mais s'en firent des ennemis ſans acquérir un ſeul ami. Dans une ſituation ſi fâcheuſe, ils ne pouvoient gueres eſpérer de ſecours de Portugal, où le Roi avoit beſoin de toutes ſes forces pour défendre la Couronne dont il s'étoit emparé; ainſi il n'eſt pas ſurprenant que la Compagnie des Indes Orientales, qui étoit parfaitement inſtruite de cela, & qui ſentoit auſſi ſa ſupériorité, en profita pour s'aggrandir, ayant ſoin de donner les plus belles couleurs à des actions, qui dans le fond n'avoient d'autre principe que l'avarice & l'ambition (*b*). Quelques années après on fit la paix avec l'Eſpagne, & l'on eut ſi grand ſoin des intérêts de la Compagnie, qu'elle obtint la jouiſſance de ce qu'elle poſſédoit ſur les mêmes fondemens, que les Etats aſſurerent leur indépendance & leur liberté (*c*).

Déciſion des différends entre les Hollandois *& les* Anglois.

Les Portugais ne furent pas les ſeuls qui ſouffrirent dans ces conjonctures, elles furent auſſi très-malheureuſes pour les Anglois. Les Guerres Civiles porterent un coup fatal à leur Commerce aux Indes; leurs voiſins en profiterent, enlevant leurs Vaiſſeaux ſous de frivoles prétexte, & pillant leurs Comptoirs parcequ'ils étoient, diſoient-ils, en guerre avec ceux dans les Etats deſquels ces Comptoirs ſe trouvoient. C'eſt-là un point qu'il faut néceſſairement toucher ici, parceque l'on voit par-là par quel enchaînement de circonſtances heureuſes la Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales eut le moyen d'étendre ſa puiſſance d'une maniere auſſi ſubite que ſurprenante. Mais l'examen de ces matieres appartient à une autre partie de notre Ouvrage, ainſi nous nous contenterons d'ajouter ici, que ſelon le Traité conclu entre le Protecteur *Cromwel* & les Etats-Généraux on nomma des Commiſſaires pour terminer les diſputes entre les deux Compagnies des Indes Hollandoiſe & Angloiſe. Les Anglois produiſirent un compte de leurs pertes, qui montoit à près d'un million-ſept-cens-mille livres ſterling (*d*). Les Hollandois de leur côté demandoient auſſi une ſomme immenſe. Les Commiſſaires réglerent par leur Sentence, datée du 30 Août 1654, que la Compagnie Hollandoiſe payeroit à celle d'Angleterre la ſomme de quatre-vingt-cinq-mille livres ſterling pour tout dédommagement de ſes pertes; & qu'elle payeroit de plus trois-mille-ſix-cens-quinze livres ſterling aux héritiers de ceux qui avoient été exécutés à Amboine, il y avoit trente-deux ans,

(*a*) Hiſt. Gén. de Portugal, T. VII. p. 137.
(*b*) *La Neuville*, T. II. L. IX. Ch. 6.
(*c*) *Le Clerc* ubi ſup. p. 258.
(*d*) Corps Univ. Diplomatique, T. VI. P. II. p. 88.

ans, ſelon les proportions ſpécifiées dans la Sentence (*a*); on ordonna auſſi que l'Iſle de Pouleron ſeroit rendue aux Anglois; mais par un effet de la même adreſſe qui empêcha qu'on n'approfondît la maniere barbare dont les Anglois avoient été chaſſés des Molucques, on éloigna la reſtitution de cette Iſle; *Cromwel* ſe contenta d'avoir eu l'honneur de faire inſérer cet article dans le Traité, & ſe laiſſa perſuader de n'inſiſter point ſur ſon exécution (*b*). De quelque façon qu'on s'y prit, il eſt certain que cela fut extrêmement avantageux aux Hollandois, dont la réputation ne ſouffrit point dans les Indes, & qui demeurerent en pleine poſſeſſion de tout ce qu'ils avoient acquis par des voies, pour leſquelles ils payoient une ſomme d'argent: ce qui dans le fonds étoit une bagatelle en comparaiſon de la réputation qu'ils s'étoient acquiſe par la maniere dont ils avoient fait paroître leur ſupériorité dans les Indes, à laquelle on ne porta ni ne put porter la moindre atteinte, bienque les forces navales de l'Angleterre fuſſent actuellement ſupérieures aux leurs en Europe (*c*) (*).

Section VII. *Traité avec les Anglois & guerre avec les Portugais.*

SEC-

(*a*) Corps Univ. Diplomatique, T. VI. P. II. p. 88.

(*b*) Hiſt. de la Conq. des Molucq. T. III. p. 274.

(*c*) *La Neuville*, T. III. L. X. Ch. 13.

(*) Nous ne trouvons rien de précis & d'exact ſur ce ſujet dans nos Hiſtoriens. Les uns font beaucoup valoir la conduite du Protecteur, & prétendent qu'il impoſa à la République de Hollande des conditions beaucoup plus dures, & avec plus de hauteur que n'avoient fait aucun des Rois précédens, ni le Parlement, par la diſperſion duquel il s'étoit emparé de l'autorité ſouveraine; & ils rapportent divers Articles comme réglés par le Traité (1). D'autres le nient, & ſoutiennent que le Parlement avoit preſcrit des conditions bien plus dures & plus claires que le Protecteur; ils ajoutent que *Cromwell* ſe laiſſa duper par les Hollandois, en renvoyant l'affaire d'Amboine à des Commiſſaires, après quoi il n'y penſa plus (2). Cela approche plus de la vérité, expoſée dans le texte d'après les Traités. Les Hiſtoriens Hollandois avouent, que nonobſtant la Sentence on ne put convenir de la forme & des termes des quittances néceſſaires, deſorte que le payement ne ſe fit point au tems marqué, ni plus de ſix mois après, qui étoit le tems fixé pour l'arbitrage des Cantons Suiſſes Proteſtans. On dreſſa cependant un nouvel Acte, daté du 9 Mai 1655, par lequel on nomma d'autres Commiſſaires pour prononcer ſur les nouvelles queſtions, & en cas de partage on s'en remit encore à la déciſion des Cantons Suiſſes (3). Les Commiſſaires Anglois furent nommés, mais comme on ne leur aſſigna point de fonds pour leur entretien & leur payement, ils ne ſe mirent pas en peine d'exécuter leur Commiſſion: dans la ſuite la Compagnie Angloiſe, ſouhaitant de toucher l'argent, fit ceſſer les difficultés, & ce point fut enfin vuidé, après le tems de *Cromwell*; mais on ne reſtitua point l'Iſle de *Pouleron*, ſur laquelle les Hollandois dirent qu'on n'inſiſta jamais en bonne forme, & qui par conſéquent ne put ſe faire (4).

(1) *Oldmixon* Hiſtory of the Stuarts, Vol. I. p. 420.

(2) *Coke's* Detection, P. II. p. 46.

(3) Conq. des Molucq. T. III. p. 273, 274.

(4) *Ibid.* p. 275.

SECTION VIII.

Causes de la guerre de Ceylon, *événemens de cette guerre, & succès des* Hollandois *dans cette Isle, où ils se rendent non seulement supérieurs aux* Portugais, *mais soumettent entierement les Insulaires & défont toutes leurs Forces réunies pour secouer le joug.*

SECTION VIII. *Conquêtes dans l'Isle de* Ceylon.

LES avantages que les Hollandois recueillirent de ces affaires & d'autres de la même nature, bienque grands en eux-mêmes, ne sont pas comparables à l'importante acquisition qu'ils firent de l'Isle de *Ceylon*, par laquelle ils devinrent maîtres du Commerce de la canelle, comme ils l'étoient de celui des noix & de la fleur de muscade & des cloux de gérofle, desorte qu'ils se virent entierement maîtres de la plus considérable branche du Commerce des Indes, qui sont les épiceries (*a*) (*). Ils se conduisirent avec beaucoup de prudence & de dextérité pour y réussir, & quoique l'on ne puisse gueres douter qu'ils n'ayent eu d'abord en vue ce qu'ils exécuterent à la fin si heureusement, ils surent si bien cacher leurs desseins, que le puissant Monarque à qui ils eurent à faire, quoique ce fût un des Princes les plus éclairés & les plus habiles, ne s'en apperçut que quand il fut trop tard. Il eut beau se défendre pendant quelque tems, ses efforts ne servirent qu'à l'affoiblir & à ruiner ses forces, ce qui affermit les Hollandois dans leurs conquêtes. Il est vrai que cette grande affaire occupa leurs Conseils & leurs Armes durant plusieurs années, les obligea d'équipper Flotte sur Flotte,

Histoire de la guerre de Ceylon.

(*a*) *Janiçon* Etat présent de la Rép. des Provinces-Unies, T. I. p. 309.

(*) Au commencement du dix-septieme siecle le Capitaine *George Spilberg* visita cette Isle, & fut très-bien reçu de *Don Juan*, en ce tems-là Roi de *Candy* & Empereur de *Ceylon* (1). En 1603 *Sebald de Weert* aborda sur les Côtes de Ceylon avec une Escadre Hollandoise, & promit du secours au même Prince contre les Portugais. Mais sur quelque mécontentement que donna son procédé, qui étoit grossier & impoli, le Roi donna ordre de l'arrêter, & soit qu'il fît quelque résistance, ou qu'on le prétendît seulement, il fut massacré avec tous ceux qui l'accompagnoient, à la réserve d'un jeune garçon (2). Nonobstant cette action, dont toute autre Nation auroit tiré une vengeance éclattante, les Hollandois, sans y avoir égard, entrerent en Négociation avec l'Empereur, comme nous le verrons ailleurs; mais ils ne parvinrent à rien durant son regne, & nous n'en faisons mention ici, que pour faire voir avec quelle application ils ménageoient leurs interêts, & combien ils sacrifioient aisément des choses, qui pour toute autre Nation auroient été une source de querelles sans fin. Leurs propres Ecrivains avouent, que c'étoit-là leur grande maxime, à laquelle ils attribuent avec beaucoup d'apparence l'accroissement extraordinaire de leur puissance dans les Indes: mais ils semblent avoir appris cette politique des Indiens, toujours prêts à faire des Traités, qu'ils rompent sans scrupule, pour prendre ensuite de nouveaux engagemens, comme si de rien n'étoit (3). Il faut cependant remarquer, que les Hollandois n'ont suivi cette maxime que pour acquérir le pouvoir nécessaire d'y renoncer; car quand ils ont été assez puissans ils ont fait sentir aux Indiens, qu'ils savoient se venger aussi bien & mieux peut-être que les autres Européens.

(1) *Baldæus* Descrip. de Ceylon, Ch. VI.
(2) *Basnage* Descript. Hist. du Gouvernement des Provinces-Unies, p. 131.
(3) Conq. des Molucq. l. c. p. 147.

Section VIII. *Conquêtes dans l'Iſle de Ceylon.*

te, qui portoient un grand nombre de Troupes réglées. Bienqu'ils euſſent ſtipulé que le Monarque qu'ils prétendoient ſervir les dédommageroit en quelque façon de leurs dépenſes, ils n'en reçurent jamais rien, ni ne s'attendirent à rien recevoir, & préférerent habilement de perdre pendant longtems, & d'être en apparence les dupes du Traité qu'ils avoient fait, prévoyant bien qu'à la fin ils ſeroient richement payés de tout, lorſque ſous divers prétextes ils ſeroient parvenus au but qu'ils ſe propoſoient depuis longtems, qui étoit d'avoir en main le pouvoir de ſe payer eux-mêmes (*a*). C'eſt dans le deſſein de traiter ce ſujet clairement & d'une façon conciſe, que nous ne parlons point des premieres expéditions des Hollandois ſur les côtes de Ceylon; parcequ'il nous a paru qu'une relation ſuivie & courte de ce qui s'eſt paſſé ſeroit plus claire & plus agréable, que de reprendre à chaque fois la narration interrompue en ſuivant l'ordre chronologique, juſqu'à la conquête complette de tout ce que les Portugais poſſédoient.

Etat des affaires dans l'Iſle de Ceylon, lorſque les Hollandois y commencerent leurs opérations.

Rajah-Singa étoit en ce tems-là Roi de *Candy* ou *Gandy*; ayant été élevé avec ſon frere le Prince d'*Uva* parmi les Portugais, ces deux Princes les aimoient & eſtimoient, comme les Hiſtoriens Portugais eux-mêmes en conviennent. Mais le Roi ne pouvant plus ſupporter les violences & les manieres inſolentes du Gouverneur, avoit été contraint de leur déclarer la guerre, & avoit remporté ſur eux une grande victoire. Ayant appris que les Portugais avoient envoyé un puiſſant ſecours de Goa & qu'ils prenoient toutes les meſures poſſibles pour pouſſer la guerre; que d'ailleurs, à la faveur des Fortereſſes qu'ils avoient bâties ſur les frontieres de ſes Etats, ils brûloient ſes villes & pilloient ſes Sujets, il réſolut pour derniere reſſource de rechercher l'alliance des Hollandois, & de chaſſer cette impérieuſe Nation de l'Iſle (*b*). Il envoya donc au mois de Mars de l'année 1638 deux Ambaſſadeurs à Batavia, où ils furent reçus avec de très-grands honneurs. Ils dirent au Général & au Conſeil de la part du Roi leur Maître, que les Portugais, au mépris des Traités, avoient porté le feu de la guerre au cœur de ſes Etats, qu'il n'avoit aucune eſpérance de l'éteindre par quelque voye que ce fût, la tranquillité de l'Iſle dépendant du caprice des Gouverneurs-Généraux, qui ne manquoient jamais de prétextes quand l'envie les prenoit de la troubler, que c'étoit la raiſon qui engageoit le Roi à demander l'aſſiſtance de la Compagnie contre l'ennemi commun. Les Hollandois répondirent qu'ils ſavoient depuis longtems de quoi les Portugais étoient capables, que tous les Pays des Indes retentiſſoient des mêmes plaintes, que la Compagnie ſe faiſoit un plaiſir d'épouſer les intérêts des Nations opprimées, & qu'ils étoient diſpoſés à employer toutes leurs forces pour ſecourir le Roi de Candy, ſans autre vue que de lui faire rendre juſtice, & l'affranchir de la tyrannie de l'ennemi commun (*c*). On conclut donc un Traité, par lequel les Hollandois s'engageoient à fournir une Armée & une Flotte pour le ſervice du Roi, de reprendre toutes les places que les Portugais poſſédoient, & après les avoir démantelées de les remettre entre

(*a*) *Tavernier*, P. II. L. III. Ch. 3.
(*b*) *Ribeyro*, Hiſt. de Ceylan, L. II. Ch. 5.
(*c*) *Baldæus*, Ch. XVIII, XIX.

SECTION VIII. *Conquêtes dans l'Iſle de* Ceylan.

tre ſes mains, afin qu'il eût la liberté de trafiquer avec qui il lui plairoit. On ſtipula d'autre part, que le Roi mettroit en campagne autant de Troupes qu'il lui ſeroit poſſible, qu'il payeroit tous les fraix de l'expédition, & dédommageroit les Hollandois de toutes les pertes qu'ils feroient, ſuivant de certaines proportions marquées dans le Traité, & enfin qu'ils auroient quelques lieux de ſûreté, où ils ſe pourroient retirer (*a*) (*).

Iſſue de la premiere Guerre.

En exécution de ce Traité, on équipa à Batavia ſix Vaiſſeaux de guerre, où l'on mit des Troupes de débarquement. Au mois de Février 1639 les Hollandois firent deſcente ſur la côte occidentale de Ceylon, & ſe rendirent maîtres des Fortereſſes de *Baticalon* & de *Triquinimalé*, qu'ils raſerent ſuivant les termes du Traité; le Roi fut très-content de l'exactitude avec laquelle ils rempliſſoient leurs engagemens. Dès le commencement de l'année ſuivante ils parurent avec une Flotte de douze Vaiſſeaux, débarquerent plus de trois-mille hommes, & ſe rendirent maîtres de *Negombo* & de *Gallé*, deux places très-fortes, qui auroient pu faire une belle défenſe, ſi elles avoient été un peu bien pourvues, ou ſi les Portugais n'avoient pas eu l'imprudence de riſquer une action en raſe campagne, où ils perdirent la meilleure partie de leurs Troupes (*b*). Les Portugais furent fort allarmés des progrès des Hollandois, & envoyerent dans l'Automne en qualité de Capitaine-Général *Don Philippe de Maſcarenhas*, avec quelques Troupes. Il aſſiegea d'abord *Negombo* & prit cette place par capitulation; on convint de donner aux Hollandois des Vaiſſeaux pour les porter en tel endroit qu'ils voudroient aller, pourvu que ce ne fût dans aucun Port ou Fort de l'Iſle de Ceylon. Mais quand ils furent embarqués, il ſe trouva qu'on leur avoit donné de ſi méchantes Barques qu'ils furent obligés de relâcher à *Gallé*. Les Portugais regarderent cela comme une contravention, deſorte qu'ils ne firent plus de quartier aux Hollandois qui tomberent entre leurs mains; conduite qui eut de fâcheuſes ſuites pour eux-mêmes, parcequ'elle ſervit à juſtifier les rigueurs que les Hollandois exercerent contre eux. Dans ce tems-là ils crurent que la guerre ſeroit bientôt finie, car ils ne doutoient pas qu'ils ne repriſſent *Gallé* auſſi aiſément que les Hollandois l'avoient pris; mais ils virent bientôt qu'ils s'étoient trompés, les Hollandois défendirent la place avec tant de courage, qu'après avoir perdu beaucoup de monde durant un long ſiege, les Portugais furent obligés de le changer en blocus,

(*a*) *Ribeyro*, l. c. *Baldæus*, Ch. XX. XXII. (*b*) *Ribeyro*, L. III. Ch. 5-7. *Baldæus*, C. XXIII, XXIV.

(*) Les Hiſtoriens Hollandois rapportent ce Traité différemment, ſi c'eſt le même qui fut ſigné à *Batecalo* le 23 de Mai 1638, par l'Empereur d'une part, & de l'autre part par *Adam Weſterwold*, Conſeiller des Indes & Amiral de la Flotte Hollandoiſe, & par *Guillaume Jaques Koſter*, Vice-Amiral, au nom des Etats & du Prince d'Orange. Nous ajouterons en paſſant, que M. *Koſter*, après avoir expoſé ſouvent ſa vie, & avoir rendu de grands ſervices à l'Empereur de Ceylon, fut à la fin aſſaſſiné pour quelques paroles imprudentes; aſſaſſinat que les Hollandois diſſimulerent en conſéquence de leur ancienne maxime, que les malheurs des particuliers ne doivent point nuire aux affaires publiques (1).

(1) *Baldæus*, C. XLIII.

cus, qui dura deux ans (*a*). On reçut enfin avis de la révolution arrivée en Portugal, & de la treve conclue entre le Roi *Jean* IV. & la République des Provinces-Unies; on convint que chacun demeureroit en poſſeſſion de ce qu'il occupoit aux Indes dans le tems de la concluſion du Traité. Les Hollandois demanderent qu'on leur cédât tout le diſtrict qui dépendoit de la Forteresſe de *Gallé*, les Portugais le refuſerent, prétendant qu'ils n'avoient de droit que ſur les terres qui étoient ſous leur canon, ce qui étoit dans le fonds continuer le blocus pendant la paix. Prévenus de leur ſupériorité ils voulurent continuer la guerre, qui, comme il auroit été aiſé de le prévoir, ſe termina par leur ruine entiere (*b*) (*).

SECTION VIII. *Conquêtes dans l'Iſle de Ceylon.*

Mais ils firent une plus grande imprudence encore. Le Prince d'*Uva*, frere du Roi de *Candy*, qui étoit dans leurs intérêts, irrita ce Monarque, qui lui repréſenta qu'il y avoit de la folie d'attendre de cette Nation un traitement plus favorable qne celui qu'ils en avoient déja reçu: nonobſtant cela le Prince porta les choſes ſi loin, que le Roi lui déclara la guerre &, étant entré bruſquement ſur ſes Terres l'obligea de ſe ſauver chez ſes bons amis les Portugais, pour en obtenir du ſecours (*c*). Ils le reçurent avec tous les honneurs imaginables, & ils avoient l'occaſion en main de recouvrer ce qu'ils avoient perdu par leurs fautes précédentes. Ce Prince étoit fort aimé des Sujets de ſon frere auſſi bien que des ſiens, & comme il étoit l'ainé de *Rajah-Singa*, qui n'étoit monté ſur le Trône que par le choix de ſon Pere, il avoit de juſtes prétentions à la Couronne. Il ne demanda que ſix-vingt Portugais pour le conduire ſur les frontieres de ſes Etats, ſes Sujets étant prêts à ſe ſoulever & à le recevoir. Cette propoſition fut reçue froidement; & un vieux Seigneur de la Cour du Prince, qui avoit été ſon Gouverneur, ayant inſiſté avec quelque feu, le Commandant Portugais ordonna qu'on lui coupât la tête, ce qui fut exécuté ſur le champ, nonobſtant tous les

Etrange conduite des Portugais.

(*a*) *Ribeyro*, L. III. Ch. 8. (*b*) *Hiſt. Gén.* de Portugal, T. VII. (*c*) *Ribeyro*, L. II. Ch. 10.

(*) Nous ſuivons dans ce détail hiſtorique la Relation du Capitaine *Ribeyro* Portugais, qui ſervit dans cette guerre depuis le commencement juſqu'à la fin, & qui releve avec beaucoup d'impartialité les fautes de ſes compatriotes, & paroît parler par-tout avec une grande candeur des Inſulaires & des Hollandois. Nous nous y ſommes déterminés d'autant plus, que ſon Hiſtoire eſt très-bien ordonnée & réguliere; au-lieu que *Baldæus* eſt ſouvent embaraſſé, obſcur, & en quelques endroits aſſez peu intelligible. D'ailleurs la Traduction Françoiſe de l'Hiſtoire de *Ribeyro*, par l'Abbé *Le Grand*, eſt à de certains égards plus curieuſe & meilleure que l'Original. *Ribeyro* l'écrivit dans la vue de faire connoître au Roi de Portugal le prix de ce qu'il avoit perdu, & de quelle maniere il l'avoit perdu. Il la préſenta lui-même à ce Monarque en 1685, ainſi on ne peut douter qu'il n'y ait rapporté exactement les faits. L'Abbé *Le Grand* (1) engagé par un Seigneur Portugais à entreprendre la traduction de cette Hiſtoire, y a ajouté un grand nombre de circonſtances importantes ſur des Manuſcrits qui lui ont été fournis par le même Seigneur, qui poſſédoit parfaitement l'hiſtoire de ſon Pays. Ce n'eſt pas que *Ribeyro* ignorât les circonſtances dont il s'agit, mais il ne pouvoit les garantir comme les autres perſonellement. Les additions au reſte ſont ou à la fin des Chapitres, ou en forme de notes.

(1) Le titre de l'Ouvrage eſt, *Hiſtoire de l'Iſle de Ceylan, écrite par le Capitaine* J. Ribeyro, *préſentée au Roi de Portugal en* 1685. *Traduite du Portugais par M. l'Abbé* Le Grand.

SECTION VIII. *Conquêtes dans l'Isle de* Ceylon.

les efforts que son Maître fit pour le sauver. Les Portugais envoyerent ensuite le Prince à Goa, où il embrassa la Religion Chretienne, & passa le reste de ses jours dans une honnête prison, tandis que le Roi de Candy devint plus puissant par la possession de ses Etats, qui étoient composés de quelques-unes des meilleures Provinces de l'Isle, & par le secours de ses Sujets qui étoient les plus braves Soldats de tout le Pays: aussi continua-t-il à faire la guerre aux Portugais sans se relâcher, & en même tems il recevoit & prenoit sous sa protection tous les déserteurs qui venoient se rendre à lui, dont le nombre, sur-tout des naturels, n'étoit pas petit, à cause du gouvernement dur & tyrannique des Portugais. Si nous ne tenions ces faits que des Historiens Hollandois, ils pourroient paroître au moins suspects, sinon peu croyables; mais comme c'est des Ecrivains Portugais, qui avouent très-franchement qu'il n'y eut rien de plus bas & de plus lâche que leur conduite, nous ne pouvons nous dispenser d'y ajouter foi. Le départ du Prince pour Goa précéda l'arrivée de la nouvelle de la treve, & en examinant la conduite des Portugais à l'un & à l'autre égard, il faut avouer qu'ils sembloient travailler avec autant de soin à perdre cette belle Isle que les Hollandois à s'en rendre maîtres, ainsi il n'est pas fort étonnant que les uns & les autres parvinssent à leur but (*a*).

Prudente conduite des Hollandois.

Pierre Borel, Amiral Hollandois qui avoit été envoyé à Ceylon pour y notifier la treve, voyant qu'il n'y avoit rien à faire avec ceux qui gouvernoient les affaires des Portugais dans cette Isle, se rendit à Goa pour y traiter avec le Viceroi, & n'y ayant pas été mieux reçu il se contenta de débarquer cinq-cens hommes à *Punto de Gallé*, en chargeant le Gouverneur de se défendre du mieux qu'il pourroit (*b*). Ce Gouverneur se mit en campagne avec une partie de sa Garnison, pour couvrir ceux de ses gens qui rassembloient des provisions. Les Portugais, sans s'embarrasser de la treve, attaquerent & défirent ce détachement, & tournerent ensuite toutes leurs forces contre le Roi de Candy, qui continuoit à leur faire tout le mal qu'il lui étoit possible. Le Général & le Conseil de Batavia, bien instruits de l'état des choses, & qui n'ignoroient pas que les Portugais ne visoient pas à moins qu'à chasser entierement les Hollandois de l'Isle, équiperent une puissante Flotte, qui portoit au-delà de quatre-mille hommes de débarquement: elle parut devant *Negombo* au commencement de Janvier de 1644 (*c*). L'Armée Portugaise, qui étoit d'environ cinq-cens Portugais, outre les Lascarins ou Soldats Indiens à leur service, campoit dans le voisinage de cette place, commandée par *Antoine de Mascarenhas* frere du Gouverneur: suivant leur ridicule & présomptueuse coutume ils résolurent de combattre l'ennemi, quelles que fussent ses forces, le plus promptement qu'ils pourroient. Le 4 du mois les Hollandois firent descente sous la conduite de leur Général *François Caron*; leurs Troupes formoient sept Bataillons, dont chacun étoit aussi fort que l'Armée Portugaise, & ils marcherent à l'ennemi. *Don Antoine* de son côté s'avançoit déja au devant d'eux; il rencontra les deux premiers Bataillons embarrassés dans quelques défilés, les

(*a*) *Ribeyro*, L. II. Ch. 11. (*b*) *Baldæus*, C. 42. (*c*) *Ribeyro*, L. II. Ch. 14.

les attaqua brusquement & les mit en déroute; mais les ayant poursuivis dans la plaine, il fut bientôt enveloppé par les cinq Bataillons suivans. Quelques Lascarins qui ne se pressèrent pas de passer les défilés se sauverent, mais tous les Portugais Officiers & Soldats furent taillés en pieces, de-sorte que l'action fut parfaitement décisive. *Negombo* tomba d'abord entre les mains des Hollandois; mais voyant que les Portugais avoient rassemblé toutes leurs forces dans *Colombo*, ils se contenterent de laisser une forte Garnison dans leur nouvelle conquête, rembarquerent leurs Troupes & retournerent à Batavia (*a*). Section VIII. *Conquêtes dans l'Isle de* Ceylon.

Aussitôt que les Hollandois furent partis, le Général Portugais, ayant reçu un grand renfort de Goa, investit *Negombo* au mois d'Avril. Il demeura quelque tems devant la place sans avancer beaucoup; à la fin il emporta d'assaut un Fort, où il y avoit cinquante hommes, qu'il fit passer tous au fil de l'épée. Cela rendit la Garnison furieuse, desorte qu'en deux assauts généraux les Assiégeans perdirent la moitié de leur armée, & furent bien aises de se retirer avec les débris à *Colombo* (*b*). Au mois de Décembre de la même année le Général Hollandois, *Jean Maatzuyker*, arriva avec un ordre du Roi de Portugal de mettre les Hollandois en possession des terres qui relevoient des Forteresses dont ils se trouvoient maîtres un an auparavant (*c*) (*). Cela déplut fort aux Portugais, bienqu'à tort; car ils étoient si foibles, que les Hollandois pouvoient aisément leur tenir tête. *Prudence du Roi* Jean IV.

Dèsqu'ils eurent été mis en possession des terres qu'on leur cédoit, ils firent notifier la treve au Roi de Candy, afin de savoir s'il vouloit y être compris; ce Prince y consentit. Il paroît cependant qu'il n'en étoit rien moins que content, parcequ'il concevoit qu'une parfaite intelligence entre les deux Nations ne pouvoit être favorable à ses intérêts, desorte qu'il tâcha de rallumer la guerre. Il se conduisit dans cette occasion en habile politique, encourageant les Insulaires, qui par le Traité étoient devenus Sujets des Hollandois, à se retirer sur ses terres, en quittant leurs habitations. *Politique de l'Empereur de* Ceylon.

Le

(*a*) *Baldæus*, C. 42. (*b*) *Ribeyro*, l. c. Ch. 15. (*c*) *Idem.* Ch. 16.

(*) Il paroît évidemment par le témoignage des meilleurs Historiens, que *Jean* IV. Roi de Portugal, étoit un Prince très-sage & prudent, exempt des vices & des défauts de sa Nation. Il entendoit parfaitement les affaires des Indes aussi bien que celles de l'Europe. Il sentoit la nécessité de temporiser d'un côté, jusqu'à ce que sa puissance fût bien affermie de l'autre. Il connoissoit la puissance des Hollandois sur mer, par la Flotte qu'ils avoient envoyée à son secours contre les Espagnols; ce fut ce qui l'engagea à envoyer ses ordres aux Indes de faire des cessions raisonnables, pour que la treve fût bien observée à Ceylon; chargeant en même tems ses Officiers de profiter de ce tems pour réparer les pertes qu'ils avoient faites, pour fortifier les places qui leur restoient, & pour faire une paix solide avec le Roi de Candy. Si ces ordres avoient été suivis, ils auroient conservé la meilleure partie de l'Isle de Ceylan à la Couronne de Portugal, & auroient mis les Portugais en état de reprendre le reste quand l'occasion se seroit présentée; mais l'orgueil, la trahison & la négligence de ceux qui commandoient les laisserent sans effet, ce qui donna lieu aux Hollandois de recommencer la guerre, & de dépouiller les Portugais de ce qui leur restoit (1).

(1) *Ribeyro*, L. III. Ch. 2.

SECTION VIII. *Conquêtes dans l'Isle de* Ceylon.

Le Gouverneur de *Punto Gallé* envoya un petit détachement sur les frontieres pour empêcher la désertion. *Rajah-Singa* fit semblant d'en être fort irrité, il fit demander passage sur les terres des Portugais pour aller attaquer ce détachement; on le lui accorda d'abord, & ayant marché en diligence il enveloppa les Hollandois & les fit prisonniers sans qu'il y eût de sang répandu. Le Gouverneur de *Punto Gallé*, fort surpris, envoya un Officier à Candy reclamer les prisonniers; il fut reçu avec beaucoup de civilité. Quand cet Officier exposa sa commission au Roi, ce Prince lui déclara franchement qu'il n'avoit nullement eu dessein de nuire aux Hollandois, mais qu'il avoit voulu voir quelles étoient les dispositions des Portugais, & jusqu'où l'on pouvoit se fier à eux depuis la conclusion de la treve. Il lui fit voir clairement qu'ils lui avoient non seulement accordé passage, mais fait de grandes offres de services. Après quoi il mit les prisonniers Hollandois en liberté & les renvoya (*a*).

La guerre recommence après l'expiration de la treve.

Le Gouverneur de *Punto Gallé* ne manqua pas de faire savoir au Roi combien il lui étoit obligé de cette action, par laquelle il faisoit voir clairement qu'il n'avoit jamais eu dessein de trahir les Hollandois en faveur des Portugais: il donna ordre en même tems de chasser des terres que ceux-ci leur avoient cédées, tous les Portugais qui y étoient; du reste il observa très-ponctuellement la treve, en se préparant néanmoins de son mieux à recommencer la guerre dèsqu'elle seroit expirée. Les Portugais, qui pouvoient aisément être instruits de ces préparatifs, furent toujours également négligens & indolens: desorte que quand au mois d'Octobre 1652, deux Officiers Hollandois vinrent à *Colombo* déclarer la guerre, tout fut en confusion, & le Peuple se défiant de *Don Manuel Mascarenhas Homen*, qui en étoit Gouverneur, se saisit de lui, pour pourvoir à sa sûreté (*b*).

Les Portugais *perdent par leur imprudence une bataille, & leurs forces sont entierement ruinées.*

Gaspar Figueira fut mis à la tête des Troupes, & ayant eu le bonheur de défaire un petit détachement Hollandois & de battre le Roi de Candy, ces deux actions enflerent le courage aux Portugais. Il eut encore plus de bonheur l'année suivante contre les Hollandois & le Roi de Candy, qu'il défit dans une action générale, où ce Prince perdit plus de monde que dans aucun combat contre les Portugais (*c*). Le Conseil de Batavia, qui connoissoit toute l'importance de cette guerre, envoya *Gerard Hulst* avec une puissante armée navale, & un pouvoir absolu de faire ce qu'il jugeroit de plus avantageux dans l'Isle de Ceylon. Il arriva le dernier de Septembre 1655, & trouva l'armée Hollandoise devant *Caliture*, qui se rendit le 14 d'Octobre. Deux jours après *Gaspard Figueira* arriva avec sa petite mais victorieuse armée; oubliant qu'il avoit à faire à des Européens & à des Troupes réglées, &, ce qui étoit arrivé à d'autres Capitaines de sa nation qui s'étoient engagés imprudemment, il attaqua les Hollandois, quoique fort inférieur en nombre. Le Général *Hulst* fut surpris du courage ou plutôt de la hardiesse de ce Héros; il soutint deux attaques où les Portugais perdirent la meilleure partie de leurs gens, après quoi il eut bientôt dissipé le reste, & il obligea les débris de se sauver à *Colombo*. Cette place fut at-

(*a*) *Baldæus*, C. 43. (*b*) *Ribeyro*, L. II. Ch. 17. (*c*) *Idem* Ch. 22.

attaquée d'abord, & partie par force, partie par famine, elle fut contrainte de se rendre le 10 de Mai (*a*). Le Roi de Candy se trouva en personne à ce siege avec quarante-mille hommes. Il demanda que suivant le Traité la place fût remise entre ses mains, mais les Hollandois le refuserent, alléguant qu'il n'avoit pas rempli ses engagemens, & qu'il leur devoit de grosses sommes, pour la sûreté desquelles ils étoient résolus de garder *Colombo* (*b*) (*).

Section VIII. *Conquêtes dans l'Isle de Ceylon.*

Si les affaires des Portugais n'avoient pas été en quelque façon désespérées dans l'Isle, & leur puissance dans les Indes réduite presque à rien, ils auroient eu peut-être l'occasion de se rétablir; la guerre s'étant allumée d'abord entre le Roi de Candy & les Hollandois, où il y eut bien du sang répandu de part & d'autre. Mais les Hollandois ayant reçu un puissant renfort de Batavia, ils enleverent d'abord les places que les Portugais avoient sur la Côte de Coromandel, ensuite ils se rendirent maîtres de l'Isle de *Manar*, située entre Ceylon & le continent, & finirent par le siege de *Jafanapatan*; cette Forteresse, après s'être défendue durant trois mois, se rendit le 24 de Juin 1658, & la Garnison, qui demeura prisonniere de guerre, fut transportée à Batavia (*c*). C'est ainsi que la conquête de Ceylon fut achevée, & le Roi de Candy, après avoir souvent hazardé sa personne, & perdu dans l'espace de vingt ans plusieurs milliers de ses Sujets, reconnut à la fin qu'il n'avoit combattu que pour changer de Maîtres; & que les Hollandois, en chassant les Portugais, jugeoient être légitimement autorisés à succéder à leurs droits, qu'ils étoient déterminés à maintenir, qu'ils fussent fondés ou non; ensorte que le Roi & ses Successeurs ont été obligés de s'y soumettre, bienqu'ils ayent témoigné, comme nous le verrons dans la suite, que c'est malgré eux, & qu'ils seroient charmés de pouvoir, à l'aide de quelque autre Nation Européenne, traiter leurs nouveaux Maîtres comme ils ont fait les anciens. Mais comme jusqu'à-présent ils n'y ont pu réussir, ils ont depuis fait de nécessité vertu, en envoyant de tems en tems des Ambassadeurs à Batavia, & en vivant en aussi bonne intelligence avec la Compagnie, qu'aucun des Princes Indiens. Avec cela il y a quelque raison de douter qu'ils ayent entierement tromphé de la répugnance que tous les hommes, & les Princes sur-tout, ont pour l'état de servitude & de dépendance (†).

Rupture entre le Roi de Candy & les Hollandois.

SEC-

(*a*) *Ribeyro*, L. II. C. 23. p. 598 & suiv.
(*b*) *La Clede*, Hist. de Portugal, T. II. (*c*) *Ribeyro*, L. II. Ch. 23.

(*) Le Général *Hulft* étoit un homme d'une grande intrépidité, plein de probité, & poli dans ses manieres, qualités qui le rendirent plus agréable à l'Empereur de Ceylon qu'aucun de ses prédécesseurs: c'est ce qui parut lorsque ce Général vint lui rendre visite dans son camp; l'Empereur ayant tiré une bague de son doigt, la mit à celui de *Hulft*, & lui fit présent en même tems d'une jarretiere d'or que le Prince son fils avoit portée. Etant retourné à son camp devant *Colombo*, ce Général reçut en visitant la tranchée un coup dans la poitrine, dont il mourut le même soir, qui étoit le 10 d'Avril 1656. *Adrien vander Meyden*, en ce tems-là Gouverneur de *Ponte Gallé*, lui succéda, & eut l'honneur de prendre la place.

(†) Pour faire connoître les véritables raisons du mécontentement de ce Prince, & pour

SECTION IX.

SECTION IX.

Conduite des Hollandois *envers les* Chinois *& les autres Nations de l'Orient. Guerre de* Formoſe, *& les cauſes de la perte de cette riche & importante Iſle.*

Conduite des Hollandois envers les Chinois & Guerre de Formoſe &c.

LEs grands ſuccès que la Compagnie avoit eu au-delà de ſes eſpérances, & quelques-uns contre ſon attente, ne purent lui faire oublier la maniere dont les Hollandois avoient échoué dans les diverſes tentatives qu'ils avoient

La Compagnie reprend le projet de s'ouvrir le Commerce à la Chine.

faire voir en même tems que ces Princes Orientaux ne ſont nullement auſſi barbares & auſſi ignorans qu'on les dépeint quelquefois, nous allons rapporter une Lettre que *Rajah-Singa* écrivit au nouveau Général Hollandois ſur la priſe de *Colombo* (1).

„ Notre Majeſté Impériale ſouhaittant fort d'introduire les Hollandois dans ſes Etats, „ *Adam Weſterwold* aborda ſur la côte avec une Eſcadre, préciſément lorſque nous ve„ nions de nous rendre maîtres de *Batecalo*: nous jugeâmes à-propos de conclure avec lui „ un Traité, qui, bienque confirmé par ſerment, fut aſſez mal obſervé dans la ſuite „ par quelques Officiers, par exemple par le Capitaine *Burchart Koeks* & le Commiſſaire „ *Pierre Kieſt*; ayant été envoyés en qualité de Plénipotentiaires à notre Cour, ils jure„ rent le même Traité; en conſéquence de quoi, à leur départ pour *Gallé*, ils prirent a„ vec eux un de nos principaux Officiers, pour lui remettre le Pays de *Maturé*. Mais „ quand il fut rendu ſur les lieux, ils trouverent moyen d'éluder le Traité par quelques „ prétendues difficultés; deſorte que cet Officier fut obligé de revenir à notre Cour ſans „ avoir exécuté ſa commiſſion, ce qui nous déplut beaucoup. Ce fut en ce tems-là que no„ tre bien-aimé le Directeur-Général arriva de Hollande, avec plein pouvoir de faire ce „ qu'il croiroit le plus utile pour notre ſervice, & pour établir une paix & une amitié ſo„ lide. Il nous pria donc d'oublier tout le paſſé, & nous promit au nom du Prince d'O„ range & de la Compagnie des Indes Orientales une pleine & entiere ſatisfaction, & qu'a„ près qu'on auroit pris les Forteresſes de *Negombo* & de *Colombo*, on les remettroit en„ tre les mains de notre Majeſté Impériale, & qu'on y laiſſeroit quelques Hollandois pour „ notre ſervice. C'eſt en conſéquence de cet Accord, que nous avons envoyé nos Trou„ pes auxiliaires pour aſſiſter nos chers & bien aimés Hollandois dans la priſe de *Colom„ bo*; mais depuis que cette place a été rendue, ils ont oublié leur promeſſe, & conti„ nuent juſqu'à aujourd'hui dans cet oubli. Je laiſſe à Votre Excellence la liberté de faire „ ce qu'elle jugera à-propos, juſqu'à ce qu'on puiſſe donner connoiſſance de ce procédé au „ Prince d'Orange & à la reſpectable Compagnie. Mais conſidérez que ceux qui perdent „ de vue la crainte de Dieu & manquent à leur parole, éprouvent tôt ou tard les fâcheuſes „ ſuites de cette conduite."

Il y avoit par Poſtſcriptum.

„ Deux Lettres ont été expédiées de notre Cour Impériale. Votre Excellence a écrit „ en Hollandois à *George Bloem*, ſans parler de rien qui regarde notre ſervice. Votre „ Excellence peut mander des raiſons auſſi frivoles que celles qui ſont contenues dans „ votre derniere, à qui elle voudra, mais il ne faut pas les alléguer à notre Majeſté Im„ périale: c'eſt en vain qu'on dit que le Directeur-Général avoit reçu ſes inſtructions de „ Batavia, puiſqu'il apporta ſes pouvoirs avec lui de Hollande. Des procédés auſſi doubles „ donnent beaucoup d'ombrage, & je ne vois pas de quel front vous pouvez attendre „ que nous ayons à l'avenir la moindre créance en vous. J'ai eu ſoin de faire traduire ceci „ en Hollandois, afin que vous n'en puiſſiez prétendre cauſe d'ignorance.

[J'ajouterai ici un mot ſur l'étrange façon dont quelques Hiſtoriens François défigurent les noms étrangers. M. *La Clede* Hiſt. de Portugal T. II. p. 598. in 4to. appelle le Général *Hulſt*, *Huld*, & de *Maatzuyker* fait *Manſucar*. L'Abbé *Le Grand* nomme le premier *Holtot*. C'eſt rendre l'Hiſtoire inintelligible. REM. DU TRAD.]

(1) *Baldæus*, Deſcript. de Ceylon, Ch. 41.

SECTION IX.

Conduite des Hollandois envers les Chinois &c. Guerre de Formose &c.

avoient faites pour établir leur Commerce à la Chine. Ils souffroient impatiemment que tandis qu'ils étoient estimés & recherchés de toutes les Nations de l'Orient, le Gouvernement de la Chine les négligeât, & les traitât avec des marques apparentes d'aversion. Ils ne pouvoient voir sans jalousie que les Portugais fussent maîtres de Macao, ni digérer l'affront qu'ils avoient reçu lorsqu'ils avoient attaqué cette place. Pour surmonter donc tous les obstacles, le Gouverneur-Général & le Conseil de Batavia prirent la résolution d'envoyer une Ambassade solemnelle à l'Empereur de la Chine, avec de magnifiques présens, & des propositions si plausibles, qu'il leur paroissoit impossible qu'on pût les refuser. Ils chargerent de cette Commission *Pierre de Goyer* & *Jaques de Keyser*, tous deux gens de mérite, & rompus depuis longtems aux affaires. Etant partis de Batavia au mois de Juin 1655, ils arriverent heureusement à Canton, où ils firent part de leur Commission au Viceroi, & demanderent qu'on les fît partir pour la Cour Impériale. L'Empereur étoit alors à Peking, & au bout de huit ou neuf mois ils furent admis à l'audience de ce Monarque: les civilités qu'on leur fit leur firent concevoir de grandes espérances de réussir, mais ils s'apperçurent bientôt qu'il y avoit des gens qui traversoient leur négociation, & qui donnoient un mauvais tour à leurs propositions (*a*).

Les intrigues secrettes des Jésuites font échouer les Ambassadeurs.

Leur plus grand ennemi étoit le P. *Adam Schall*, Jésuite né à Cologne. Il y avoit plus de trente-cinq ans qu'il étoit à la Chine, & il avoit si bien su s'insinuer dans les bonnes graces de l'Empereur, que ce Prince l'avoit fait Mandarin du premier ordre, & Président du Tribunal des Mathématiques. Ce Jésuite fit échouer tous les desseins des Hollandois par son crédit & par son habileté. Ils représenta les Hollandois comme un Peuple qui n'avoit ni Terres ni Etablissemement en Europe, qui ne subsistoient que de brigandages & de piraterie; qui à force de trahisons & de cruautés s'étoient formé un grand Empire dans les Indes aux dépens des naturels, & sur-tout des Princes, qui trompés par leurs belles promesses, les avoient reçues chez eux, & leur avoient par-là fourni le moyen de les opprimer eux & leurs Sujets. Les Chinois, naturellement soupçonneux & prévenus par ces discours, firent aux Ambassadeurs des questions propres à les mettre en état de juger de la vérité de ce qu'on leur avoit dit. On leur demanda à quelle distance de la Chine étoit le siege de leur Gouvernement? Ils répondirent à cinq-mille lieues. On leur fit des questions sur la puissance & les forces de Batavia, auxquelles ils répondirent selon la vérité, mais de la maniere la plus propre à inspirer du respect; & ce fut-là précisément ce qui tourna contre eux, à cause que cela parut s'accorder exactement avec ce qu'avoit avancé le P. *Schall*. Desorte que vers la fin de l'an 1657 les Ambassadeurs partirent de la Chine sans avoir réussi dans leur Commission, tant les Chinois appréhendoient de courir quelque risque, s'ils recevoient des Etrangers dans les Ports de l'Empire (*b*) (*).

Mais

(*a*) *La Neuville*, T. III. L. XI. Ch. 7. (*b*) *Basnage* Annales, T. I. p. 450, 451.

(*) On trouve une ample Relation de cette Ambassade dans la Collection de *Thevenot*, &

SECTION IX.

Conduite des Hollandois envers les Chinois &c. Guerre de Formose &c.

Mais si les Hollandois échouerent à la Chine, ils furent plus heureux au Japon. Ils y envoyerent *Zacharie Wagenaer*, en qualité d'Ambassadeur, à l'Empereur. On le chargea de s'informer le plus exactement qu'il seroit possible de la politique de cet Empire, & de ne rien négliger pour se rendre agréable à l'Empereur & à ses Ministres. Il étoit très-capable de se bien acquitter de cette Commission, étant un homme d'une grande pénétration, qui avoit beaucoup d'expérience, & dont les manieres étoient extrêmement honnêtes. Il n'y avoit pas longtems qu'il étoit à Jedo, lorsqu'un incendie réduisit les deux tiers de cette ville en cendres, ce qui causa tant de trouble à la Cour du Japon, que l'Ambassadeur fut obligé de s'en retourner (*a*). A peine respiroit-il à Batavia, qu'on apprit qu'il y avoit de grands démêlés à Nangazaqui entre les Japonois & les Hollandois, ce qui allarma tellement le Général & le Conseil, qu'ils chargerent *Wagenaer*, presque malgré lui, d'une seconde Ambassade au Japon, où il n'arriva qu'au commencement de Mars de l'an 1659. Il trouva moyen de s'insinuer auprès de l'Empereur & de son premier Ministre, & il obtint tout ce qu'il pouvoit raisonnablement demander en faveur des Hollandois, en promettant deux choses; qu'ils l'avertiroient des pratiques secrettes des Espagnols des Philippines & des Portugais de Goa contre les intérêts de l'Empire, & qu'ils s'abstiendroient de prendre ou d'inquieter les Bâtimens Chinois auxquels il permettoit de trafiquer au Japon (*b*) (*).

Heureux succès de Wagenaar dans ses deux Ambassades au Japon.

Pen-

(*a*) *Charlevoix*, T. V. p. 397 & suiv. (*b*) *La Neuville*, L. XI. Ch. 7.

& en d'autres Ouvrages, & elle a été traduite en diverses Langues, principalement à cause des observations curieuses que les Ambassadeurs firent dans le cours de leur voyage; dont on ne put que faire un grand cas dans le tems qu'elles parurent, parcequ'on n'avoit pas alors encore aucune Relation passable de ce grand Empire. On trouve à la fin de leur Relation deux choses dignes d'attention. L'une est un compte exact de tous les fraix de l'Ambassade, depuis le départ des Ambassadeurs jusqu'à leur retour, qui avoit duré un an, sept mois & quinze jours: ces fraix montoient à peu près à cent-mille florins, ou dix-mille Livres sterling, ce qui, vu le chagrin qu'on en eut, est une forte preuve de l'œconomie de la Compagnie. L'autre chose remarquable, c'est la Lettre de l'Empereur de la Chine au Général de Batavia, qui est d'un stile honnête mais froid, où il semble même y avoir un petit grain de raillerie. Il lui dit que leurs Pays étant à une si grande distance, il lui a obligation de s'être souvenu de lui & de lui avoir envoyé des présens, qu'en retour il lui en envoye aussi; que vu le grand éloignement où ils sont l'un de l'autre, il ne voit pas d'apparence à avoir beaucoup de commerce ensemble. Que néanmoins il peut envoyer des Vaisseaux dans ses Etats pour trafiquer, moyennant que ce ne soit qu'une fois en huit ans, & qu'il n'y ait pas plus de cent hommes sur le Vaisseau. Nonobstant cela on ne laissa pas d'envoyer un petit Navire à Canton, pour essayer le Commerce particulier, mais cette tentative n'ayant pas mieux réussi que l'Ambassade, le Gouverneur-Général de Batavia en fut fort piqué (1).

(*) Il paroît par les Instructions données à M. *Wagenaer* à sa premiere Ambassade, qu'il étoit chargé de faire toutes les soumissions imaginables, & de s'accommoder à l'humeur altiere & impérieuse de la Cour du Japon pour la gagner. Il ne faut pas douter que dans

(1) *Ambassade des Hollandois à la Chine, ou Voyage des Ambassadeurs de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales vers le Grand Chan de Tartarie, maintenant Empereur de la Chine.* Paris 1666.

Section IX. *Conduite des Hollandois envers les Chinois &c. Guerre de Formose &c.*

Pendant qu'on étoit occupé de ces négociations dans les Cours les plus reculées de l'Orient, il s'alluma une nouvelle guerre dans l'Isle de *Java*, qui menaça les affaires des Hollandois d'une entiere ruine. Voici en substance ce que nous apprennent leurs Historiens. L'Isle de Java obéissoit autrefois à un seul Monarque, qu'ils appellent tantôt simplement l'Empereur, tantôt Roi de *Japare*; le Gouverneur de *Bantam* s'étant révolté contre lui, prit le titre de Roi, & fut soutenu des Hollandois. C'étoit par la division de ces deux Puissances qu'ils avoient maintenu la leur. Car dèsque l'Empereur vouloit mettre le siege devant Batavia, le Roi de Bantam prenoit les armes en leur faveur; & quand ils étoient attaqués par le Roi de Bantam, ils avoient recours à l'Empereur de Java (*a*). Mais en l'année 1659, l'Empereur étant occupé chez lui, le Roi de Bantam profita de l'occasion, mit une puissante armée sur pied, & vint attaquer les Hollandois; il s'imagina qu'étant privés du secours de l'Empereur, il ne lui seroit pas difficile de se rendre maître de Batavia, qu'il vint assiéger. Mais il se trompa, les Hollandois lui firent voir qu'ils étoient assez puissans pour n'avoir pas besoin d'assistance étrangere, & qu'ils étoient en état de se défendre; ils l'obligerent bientôt à lever le siege avec une perte considérable des siens (*b*). L'Empereur de Java fut encore moins heureux; car bienqu'il eût hérité de la haine irréconciliable de son Pere contre les Hollandois, ils lui firent sentir leur puissance, & le punirent rigoureusement de son opiniâtreté; mais ils ne purent cependant jamais le subjuguer, ni l'engager par les voyes de la douceur ou de la force à avoir aucun commerce avec eux.

Guerre dans l'Isle de Java *& siege de* Batavia.

La Compagnie rétablit le Roi de Bengale.

Ces troubles n'empêcherent pas le Général & le Conseil de s'engager dans une guerre étrangere pour soutenir le Roi de Bengale, leur Allié, qui étoit en danger d'être détrôné par son frere. D'abord les Hollandois lui envoyerent des provisions de bouche & de l'artillerie, & lui firent offrir en cas de malheur une retraite à Batavia. Mais voyant qu'une partie de ses Sujets lui demeuroit toujours fidele, ils lui envoyerent des Troupes, & le délivrerent non seulement du péril où il se trouvoit, mais lui aiderent à s'affermir sur le Trône. Pour reconnoître un service si important, il leur permit d'avoir non seulement un Comptoir à *Ougly*, mais d'y construire un Fort, qui a toujours douze pieces de canon, & est environné d'un large & profond fossé. Ce fut ce qui ruina le Commerce des Anglois dans le Bengale, & l'assura tout entier aux Hollandois au moins pour un tems (*c*).

Non-

(*a*) *La Neuville*, L. XI. Ch. 3. (*b*) *Idem*, l. c. (*c*) *Ibid.* Ch. 8.

dans ces deux Ambassades il n'ait suivi exactement ces Instructions, ce qui lui procura une fort bonne réception, & lui fit obtenir quelques faveurs. Cela n'a pourtant pas empêché les Japonois de suivre toujours leur Système, & de gêner de plus en plus les Hollandois; ensorte que si, comme on le croit généralement, ils ont contribué à faire exclure toutes les autres Nations de l'Europe du Japon, ils en ont été punis presque aussi rigoureusement que leurs ennemis le pouvoient souhaitter (1).

(1) *Charlevoix*, Hist. du Japon. T. V. p. 404.

SECTION IX. *Conduite des* Hollandois *envers les* Chinois *&c. Guerre de* Formose *&c.*

Nonobſtant ces heureux ſuccès, ils ne pouvoient oublier leur Ambaſſade à la Chine, ni pardonner aux Jéſuites, auxquels ils attribuoient le peu de fruit de cette Ambaſſade, qui leur avoit coûté, à leur avis, une ſomme immenſe. Pour ſe venger des auteurs de leur diſgrace, ils équiperent une Flotte de plus de trente voiles, qu'ils envoyerent à *Macaſſar*, pour attaquer la ville de ce nom, ſachant qu'il y avoit dans le Port une Flotte Portugaiſe richement chargée, où les Jéſuites étoient fortement intéreſſés (*a*). Le 7 de Juin 1660 les Hollandois attaquerent Macaſſar par mer & par terre; & bienque le Roi Indien défendît ſes alliés de tout ſon pouvoir, les Hollandois remporterent une victoire complette, brûlerent trois Vaiſſeaux Portugais, en coulerent deux à fonds, & en prirent un aſſez richement chargé pour les rembourſer des fraix de leur Ambaſſade de la Chine. Ce qu'il y eut de plus glorieux pour eux, c'eſt que l'infortuné Roi de Macaſſar fut obligé d'envoyer une Ambaſſade ſolemnelle à Batavia, dont le Chef étoit le Roi de *Pope*, & de ſe ſoumettre aux conditions que le Gouverneur-Général jugea à-propos de lui preſcrire, qui furent aſſez dures, puiſqu'il fut obligé non ſeulement de chaſſer tous les Portugais établis dans l'Iſle, mais de promettre qu'il ne leur permettroit jamais, ni à d'autres Européens, de s'établir dans ſes Etats & d'y faire Commerce. La Forteresſe & le Port de *Jompandam*, avec ſon diſtrict aux environs de trois ou quatre lieues, devoit reſter en propriété à la Compagnie; les Jéſuites devoient être chaſſés, leurs Colleges raſés, leurs Egliſes abattues, & leurs Effets confiſqués au profit de la Compagnie. Le Roi étoit obligé d'envoyer un Ambaſſadeur avec des préſens convenables au Gouverneur-Général pour obtenir la ratification de ces articles, tout humilians qu'ils étoient (*b*) (*).

Elle fait la guerre au Roi de Macaſſar, *& le force à faire une paix honteuſe.*

Im-

(*a*) *Tavernier*, P. II. L. III. Ch. 19. (*b*) *Gervais*, Deſcript. Hiſtoire de Macaçar, p 57

(*) Dans la ſeule Hiſtoire que nous ayons de ce Royaume, les Hollandois ſont taxés d'avoir commencé & pouſſé cette guerre d'une maniere bien extraordinaire. On rapporte que dix ans auparavant, dans le tems qu'ils faiſoient paiſiblement Commerce avec les Sujets de ce Monarque, ils firent paſſer dans l'iſle un grand nombre de leurs gens, qui s'y établirent en différens endroits; & qui, quand ils ſe crurent aſſez forts, exciterent une révolte, & s'avancerent avec une nombreuſe armée pour attaquer bruſquement le Roi dans ſa Capitale, s'attendant d'être ſoutenus dans leur entrepriſe par une Flotte de Batavia Cette Flotte n'étant pas arrivée auſſitôt qu'ils comptoient, les Troupes du Roi, bienque ſurpriſes en quelque façon, agirent avec tant de courage, qu'ils coururent riſque d'être tout-à-fait défaits. Mais comme ils étoient campés d'un côté de la Riviere, & l'armée du Roi de l'autre, ils remarquerent qu'à une certaine heure de la nuit les ſoldats venoient boire: ils empoiſonnerent donc les eaux, & firent périr quantité de Macaſſars; par-là ils ſe maintinrent juſqu'à l'arrivée du ſecours; & par un des articles du Traité qui fut conclu, ils obtinrent abolition de tout ce qu'ils avoient fait, & l'entiere reſtitution de leurs biens & de leurs effets, qui avoient été confiſqués. Mais comme cet Ouvrage eſt dédié au P. *La Chaiſe* Jéſuite, & Confeſſeur de Louis XIV. il n'eſt pas d'une fort grande autorité; nous avons cru devoir cet avis au Lecteur (1).

(1) Deſcript. Hiſt. du Royaume de Macaçar, p. 46, 47.

Immédiatement après une si belle victoire, la Compagnie eut le plus grand échec qu'elle ait jamais reçu aux Indes. Les Hollandois avoient en ce tems-là un fort bel Etablissement dans l'Isle de *Formose*, un des plus fertiles & des plus beaux Pays de l'Orient, où toutes les commodités de la vie abondent, outre quantité de productions propres à fournir à un grand Commerce. Ils y avoient bâti un Fort quarré, qui avoit quatre bastions, & au dessous vers la mer il y avoit deux autres bastions avec l'Hôtel du Gouverneur, les magazins & quelques autres maisons fortifiées, le tout environné de murailles qui joignoient celles du Fort, autour duquel étoit une fausse braye avec quatre demi-lunes: ces bâtimens étoient bien munis de canon & pourvus d'une bonne Garnison. La ville étoit grande & longue, bien peuplée, tous les habitans depuis l'âge de sept ans, qui n'étoient pas Hollandois, payoient à la Compagnie tous les mois dix sols, ce qui produisoit un revenu plus que suffisant pour défrayer les dépenses nécessaires pour l'entretien de cette Colonie. On peut effectivement lui donner ce nom; puisque sa situation procuroit le moyen de faire le plus commodément du monde un Commerce très-avantageux à la Chine & au Japon, n'étant qu'à vingt-quatre lieues des côtes de la Chine & à cent-cinquante du Japon (*a*) (*). En 1653 les Chinois tramerent une grande conspiration contre les Hollandois avec les habitans de l'Isle, mais ayant été découverte à tems ils n'en souffrirent point. Ce bonheur rendit ceux qui dirigeoient les affaires de la Compagnie à Batavia plus négligens pour cet Etablissement que les Hol-

Section IX. *Conduite des Hollandois envers les Chinois &c. Guerre de Formose &c.* *Etablissement de Formose.*

(*a*) *La Neuville*, L. XI. Ch. 13.

(*) Il est assez difficile, vu les bornes où nous sommes obligés de nous resserrer, de donner une description exacte de cette Isle, de l'Etablissement des Hollandois, & la Relation de la maniere dont ils l'ont perdue. Nous devons cependant tâcher de le faire, parceque c'est un des articles les plus embarrassés & les plus importans de ce Chapitre. Les Hollandois donnerent, à l'exemple des Portugais, le nom de *Formose* à cette partie de l'Isle où ils s'établirent, à cause de la pureté de l'air, des vastes & agréables plaines que l'on y voit, & de la grande fertilité du Pays (1). Les Chinois donnent le nom de *Tayovan* à toute l'Isle, qui signifie le premier de dix-mille, qui est peut-être une allusion hyperbolique au nombre de petites Isles qui sont dans les environs (2). Il n'y a qu'un seul Port commode, qui est au Sud-Ouëst de l'Isle, dont l'entrée est couverte par une petite Isle, desorte qu'il y avoit deux passages, l'un pour les grands Navires & l'autre pour les petits. Ce fut sur cette Isle que les Hollandois avoient bâti leur premiere Forteresse, à laquelle ils donnerent le nom Chinois de *Tayovan* (3), ce qui répand beaucoup d'obscurité sur les relations, que nous avons tâché de dissiper par cette remarque. Il faut encore savoir, qu'après l'invasion de la Chine par les Tartares, les Hollandois permirent à plusieurs milliers de Chinois, qui s'y réfugierent, de s'établir aux environs de leur Fort; l'envie de profiter de leur industrie, le gros tribut qu'ils leur imposerent, & le prodigieux Commerce qu'ils faisoient avec leurs compatriotes du continent, engagerent les Hollandois à cette complaisance. Ils avoient d'ailleurs un grand nombre d'Insulaires soumis à leur domination, & de l'aveu de leurs propres Auteurs, ce sont des gens fideles, honnêtes & courageux. Cette différence de caractere, met le Lecteur en état, en jettant les yeux sur les Livres Hollandois, de distinguer de quelle des deux Nations il s'agit, quand il est parlé en général, comme cela arrive souvent, des habitans de *Formose* (4).

(1) Voyag. de la Comp. T. X. p. 205.
(2) *Du Halde*, Description de la Chine, T. I. p. 177.
(3) Voy. de la Comp. l. c. p. 213.
(4) *Ibid.* T. IX. p. 211.

SECTION IX. *Conduite des Hollandois entre les Chinois &c. Guerre de Formose &c.*

Hollandois ne le font ordinairement, enſorte qu'ils ne prirent aucun ſoin des fortifications des places, & des munitions, pour ne ſonger qu'à faire fleurir leur Commerce (*a*) (*).

Equam, *Tailleur de Formoſe, ſe met à la tête des Chinois.*

Dans le tems de la conquête des Tartares il y avoit à *Tayovan* un Tailleur nommé *Chinchilung*, que les Hollandois & les autres Européens ont appellé *Equam*. Cet homme avoit un génie ſupérieur, un courage à toute épreuve, il étoit hardi & entreprenant. La haine implacable qu'il avoit pour les Tartares l'engagea à raſſembler quelques Chinois, & avec deux ou trois petits Vaiſſeaux il ſe fit Pirate. En peu de tems il devint ſi puiſſant qu'il ſe rendit redoutable à l'Empereur Tartare: ce Monarque s'étant apperçu qu'il étoit fort ambitieux, offrit de le faire Roi de Canton & de Fokien, deux des plus belles Provinces de l'Empire, & sous prétexte de lui en donner lui-même l'inveſtiture à *Focheu*, il le fit arrêter & conduire à Peking, où il fut empoiſonné (*b*). Son fils *Coxinia* ou *Coxenga*, qui avoit été auſſi Tailleur au ſervice de M. *Putman*, Gouverneur du Fort de Zélande, prit le commandement de la Flotte de ſon pere, quand il le vit arrêté. Il demanda du ſecours aux Hollandois, leur faiſant de grandes promeſſes s'il avoit le bonheur de réuſſir contre les Tartares. Le refus qu'on lui en fit l'irrita, & il réſolut de tourner toutes ſes forces contre Formoſe, d'autant plus qu'il avoit des intelligences ſecrettes dans la ville des Hollandois, & qu'il ſavoit que leurs Forts étoient en mauvais état (*c*). Il aſſembla une Flotte de ſix-cens voiles, la plupart petites Frégates, mais où il y avoit bien cent bons Vaiſſeaux de guerre, montés de quarante pieces de canon. La nouvelle d'un armement ſi formidable engagea le Gouverneur Hollandois *Frédéric Coyet*, ſucceſſeur de *Corneille Keyſer*, à en donner promptement avis à Batavia, en demandant du ſecours: il dépêcha auſſi au Japon pour en faire venir quelques Vaiſſeaux Hollandois. Mais toutes ces diligences ne ſer-

(*a*) *La Neuville*, ubi ſup.
(*b*) *Idem* ibid.
(*c*) Voyages de la Compagnie, T. X. p. 214, 215.

(*) Dans le tems de la conſpiration & du ſoulévement *Nicolas Verburg* étoit Gouverneur de Formoſe: conſidérant les liaiſons que les Chinois de l'Iſle avoient avec leurs compatriotes armés contre les Tartares, & ſachant que ſans aucun ſecours étranger les premiers étoient au nombre d'entre vingt & trente-mille, il crut devoir, pour ſa ſûreté & celle de ſa Garniſon, traiter ceux qui s'étoient ſoulevés, ou qui entretenoient de ſecrettes intelligences, avec la derniere rigueur; enſorte qu'il tailla un grand nombre des rebelles en pieces, & fit périr pluſieurs des autres dans les tourmens les plus cruels. Cette rigueur rendit tous les Chinois ennemis jurés de la Compagnie, & il expoſa par-là la Colonie qu'il gouvernoit à de plus grands dangers, que s'il ſe fût conduit avec plus de douceur & de modération. Cependant ce même homme étant retourné à Batavia pour remplir une place dans le Conſeil des Indes, ſe moqua des Lettres par leſquelles ſon ſucceſſeur témoignoit ſes appréhenſions, les traitant de petiteſſes; il aſſura qu'il avoit des forces ſuffiſantes pour ſoutenir quelque attaque que ce fût, & pour diſſiper toutes les conſpirations qu'on pourroit former. Par ces diſcours il trompa le Général & le Conſeil, les empêcha d'envoyer du ſecours, & les engagea même à diminuer ce que l'on fourniſſoit ordinairement pour l'entretien des fortifications, des magaſins & de la Garniſon (1).

(1) *La Neuville*, L. XI. Ch. 13. *Formoſe négligée* dans Voy. de la Comp. T. X. p. 216.

servirent de rien, car *Coxenga* envoya sa Flotte sous le Commandement de *Sauja* son oncle, qui parut devant la place au mois de Mars 1661 (*a*) (*). Section IX.

Le Gouverneur Hollandois envoya aussitôt trois-cens-cinquante hommes pour tâcher d'empêcher le débarquement. Ils disputerent le terrein fort vaillamment pendant quelque tems, mais il fallut à la fin qu'un si petit nombre cédât à quarante-mille hommes, qui se saisirent de toutes les avenues, & couperent bientôt la communication de l'Isle avec la ville de Tayovan & la Fortereſſe de Zélande. S'étant rendus maîtres des environs, *Coxenga* y fit traiter tous les habitans, sans distinction d'âge, de sexe & de condition, de la même maniere que *Verburg* avoit fait traiter en 1653 ceux qui avoient été de la conspiration, c'est-à-dire avec la plus horrible cruauté, & les moyens les plus honteux qu'on puisse imaginer pour joindre l'infamie à

Conduite des Hollandois envers les Chinois &c. Guerre de Formose &c.

Son Fils attaque Formose.

(*a*) *Basnage* Annal. T. I. p. 670, 671.

(*) Comme *Coxenga* laissa passer plus de sept ans avant que d'exécuter le dessein qu'il avoit formé, la Compagnie des Indes eut assez de tems & avoit assez de forces pour le prévenir; mais ce qui par sa nature devoit contribuer le plus à l'avantage des Hollandois, fut la principale cause de leur malheur. Le Gouverneur du Fort de Zélande donnoit de tems en tems avis des intrigues des Chinois, des embarras où il se trouvoit, des informations positives qu'il avoit des préparatifs que faisoit *Coxenga*. Ces dépêches ne firent nullement plaisir à Batavia; sur-tout parceque le Gouverneur représentoit que les fortifications de sa place étoient irrégulieres, & faites avec peu de jugement, desorte que l'on avoit fait faire à la Compagnie des dépenses inutiles, & qu'il se trouvoit exposé avec sa Garnison à des inconvéniens insurmontables. Ces représentations ne furent pas d'un grand poids auprès de ses Supérieurs, parmi lesquels se trouvoient les mêmes gens, qui en entreprenant ce qu'ils n'entendoient pas, avoient dissipé l'argent de la Compagnie à élever des redoutes inutiles, qui ne servoient qu'à affoiblir la Garnison (1). Cependant pour ne rien négliger, on fit partir une puissante Escadre pour Formose sous le commandement de *Jean vander Laan*, avec plein-pouvoir de faire ce qu'il jugeroit à-propos, & s'il le trouvoit bon d'attaquer *Macao*, & de faire la conquête de cette ville. Si *vander Laan* eût été un homme habile, il auroit à coup sûr sauvé Formose; mais n'ayant que très-peu de capacité avec beaucoup d'orgueil, il fut cause de sa perte. A force de vanter le crédit qu'il avoit dans le Conseil de Batavia, il forma dans la Garnison un Parti contre le Gouverneur, & engagea les Officiers, étant yvres, à dresser une remontrance contre lui; & bienqu'ils eussent refusé de la signer, après avoir cuvé leur vin, il s'en servit comme si elle eût été signée. Il s'en retourna sans avoir rien fait, & eut cependant assez de crédit pour engager le Gouverneur-Général & le Conseil des Indes à écrire à Formose des Lettres, par lesquelles ils desapprouvoient dans les termes les plus forts tout ce qui s'étoit fait, destituoient le Gouverneur, & lui ordonnoient de revenir à Batavia pour rendre compte de sa conduite (2). Mais ayant reçu peu de tems après des avis certains de l'entreprise de *Coxenga*, ils expédierent d'autres Lettres, par lesquelles ils rétablissoient le Gouverneur dans sa Charge, approuvoient les mesures qu'il avoit prises, & le remercioient de ce dont ils lui avoient fait un crime un mois auparavant. Les Soldats & les Matelots connoissoient si bien *vander Laan* qu'ils l'appellerent *Jean sans raison*, & le désignerent toujours par ce nom. Ces remarques peuvent servir à faire connoître les véritables causes de tout le mal, & les motifs qui engagerent le Conseil des Indes à punir ses propres fautes en la personne d'un Gouverneur, à qui on ne pouvoit imputer que le malheur d'en avoir été la victime (3).

(1) Formose négligée, l. c. p. 2156
(2) *Basnage*, Annal. T. I. p. 671.
(3) Formose négligée *ubi sup.* p. 277.

SECTION IX. *Conduite des Hollandois envers les Chinois &c. Guerre de Formose &c.*

à la mort. *Coxenga* fit attaquer enſuite en même tems tous les Forts qui obéiſſoient aux Hollandois, ce qui les mit dans l'impuiſſance de ſe ſecourir les uns les autres, deſorte qu'ils furent bientôt emportés, non ſans qu'il y eût bien du ſang répandu, & le Gouverneur fut obligé de ſe renfermer dans le Fort de Zélande (*a*). Le Conquérant, conſidérant la force de la place, & combien ſon armée s'entendoit peu aux ſieges, jetta les yeux ſur M. *Antoine Hambroeck*, le plus vieux des Miniſtres Hollandois, & l'envoya avec les autres Miniſtres, deux ou trois Maîtres d'école, & quelques-uns des plus qualifiés d'entre les priſonniers, pour ſommer le Gouverneur de ſe rendre, & l'aſſurer qu'en cas de reddition il ne toucheroit ni à la vie, ni à la liberté, ni aux biens des Hollandois, qu'autrement il n'épargneroit perſonne, & feroit tout paſſer au fil de l'épée. Le Gouverneur témoigna à ces Députés, qu'encore qu'il fût ſenſiblement touché du malheur qui les menaçoit, il n'y avoit point de conſidération qui pût l'empêcher de faire ſon devoir. *Coxenga* ſur cette réponſe, fit mourir tous les priſonniers, hommes, femmes & enfans (*b*).

Secours de Batavia repouſſé & qui ſe retire.

Il fit enſuite diſtribuer la plupart de ſes Troupes ſur trois-cens Jonques ou petits Vaiſſeaux légers pour bloquer le Port, & fit dreſſer deux batteries chacune de douze pieces de canon contre la Forteresſe. Sur ces entrefaites, on vit arriver de *Batavia* neuf Vaiſſeaux de guerre, commandés par *Jaques Caeuw*, qui fit d'abord les diſpoſitions néceſſaires pour ſecourir la place. Il fit débarquer toutes les Troupes qu'il avoit à bord, & ayant été jointes par une partie de la Garniſon du Fort de Zélande, elles attaquerent ſix-mille Chinois, qui faiſoient élever une redoute pour y loger du canon. Les Chinois, qui étoient bien armés, les attendoient en bon ordre, & reçurent les Hollandois avec tant de réſolution & de vigueur, qu'ils furent contraints de ſe retirer, après avoir laiſſé quatre-cens hommes des leurs ſur la place (*c*). Le Commandant ordonna auſſi à ſes Vaiſſeaux de s'ouvrir un paſſage dans le Fort, mais comme les Jonques prenoient peu d'eau elles ſe tenoient ſi près du rivage, que les Vaiſſeaux n'oſoient les ſuivre; les Hollandois y en perdirent deux; l'un échoua de telle maniere que l'on y perdit plus de trois-cens-quatrevingts hommes, qui tomberent entre les mains des Chinois; un autre fauta en l'air, par un coup qu'il reçut dans la ſoute aux poudres. *Caeuw*, voyant qu'il ne pouvoit rien faire, envoya deux Vaiſſeaux au Japon, & reconduiſit les cinq autres à Batavia, avec les femmes & les enfans, qui étoient dans le Fort au nombre de deux-cens (*d*).

Le Gouverneur de Formoſe eſt obligé de ſe rendre.

Sur les nouvelles que *Caeuw* rapporta du triſte état de *Formoſe*, on prit la réſolution d'envoyer une Ambaſſade à l'Empereur Tartare de la Chine, pour lui repréſenter que les Hollandois étoient en danger de perdre Formoſe, parcequ'ils avoient refuſé d'appuyer la rebellion des Chinois. On ne compta pas néanmoins tellement ſur le ſuccès de cette Ambaſſade, qu'on ne fit équiper auſſi cinq Vaiſſeaux de guerre pour aller promptement au ſecours

(*a*) *La Neuville*, L. XI. Ch. 13.
(*b*) *Idem* ibid.
(*c*) *La Neuville*, ubi ſup.
(*d*) *Baznage*, l. c.

cours des assiégés. Cependant le Gouverneur *Coyet* se défendit si bravement, que *Sauja*, oncle de *Coxenga*, résolut de lever le siege, & de se retirer avec une partie de ses Vaisseaux, à l'insu de son neveu. *Coxenga* en eut le vent, & sans avoir égard au sang, il fit arrêter le vieillard, & le fit mettre aux fers. Il fit ensuite serrer la place de si près, nonobstant la mortalité & la famine qui étoient dans son camp, que le Gouverneur fut obligé de capituler, bienque le secours qu'il attendoit fût en vue (*a*). Il s'embarqua avec le peu de monde qui lui restoit sur les cinq Vaisseaux, & revint à Batavia, où au-lieu des remercimens auxquels il avoit droit de s'attendre de la part du Général & du Conseil, il fut mis en prison & y demeura longtems, sous prétexte qu'il avoit rendu la place trop promptement, à la vue du renfort qui lui venoit. Ce malheur, tout grand qu'il étoit, donna lieu à une correspondance avec l'Empereur de la Chine, qui consentit à se liguer avec les Hollandois pour prévenir l'aggrandissement de *Coxenga*, l'empêcher de faire des courses, & de troubler le Commerce entre la Chine & le Japon; ce qui étoit d'une grande conséquence pour ses Sujets, & n'intéressoit pas moins les Hollandois, qui voyoient la face de leurs affaires bien changée par la perte de cet important Etablissement. Au-lieu d'être les maîtres de troubler le Commerce des Portugais, des Espagnols & des Chinois, ils ne purent plus envoyer leurs Vaisseaux annuellement au Japon, qu'avec beaucoup de difficulté & de grands risques (*b*). Il faut à-présent dire un mot de l'état des affaires en Europe, pour faire voir jusqu'où elles influerent sur celles des Indes, & ce qui porta la Compagnie à pousser ses conquêtes sur la Côte de Coromandel & sur celle de Malabar au point où elles sont encore, & d'achever par-là de ruiner entierement les Portugais.

Section IX. *Conduite des Hollandois envers les Chinois &c. Guerre de Formose &c.*

SECTION X.

Section X. *Ruine des Portugais &c. Guerre de Macassar &c.*

Politique par laquelle les Hollandois *ont entierement ruiné la puissance des* Portugais. *Les causes & la nature de leurs liaisons avec les* Tartares *de la* Chine. *Guerre de* Macassar, *& ruine totale du Roi de cette Isle & de ses Sujets, qui s'efforcent inutilement de secouer le joug des* Hollandois.

La Compagnie s'empare de la Côte de Malabar.

Quelque tems après le rétablissement de *Charles* II. sur le Trône d'Angleterre, on entama une négociation entre la Couronne de Portugal & les Etats-Généraux, sous la médiation de ce Prince, parceque la guerre étoit également onéreuse aux deux Nations; car outre la perte du Brésil, les Armateurs Portugais troubloient extrêmement le Commerce des Hollandois. La négociation ne laissa pas de traîner en longueur; la Compagnie en profita aux Indes, où, comme si elle eût été Souveraine dans l'étendue des Pays compris dans son Octroi, elle poussa la guerre avec plus de vigueur que jamais. En 1663, les Hollandois attaquerent *Coulan* sur la Côte de

(*a*) *La Neuville* & *Basnage* l. c.

(*b*) *Dapper*, tweede Gezantschap naar Sina. fol. 91.

SECTION X.

Ruine des Portugais &c. Guerre de Macaſſar &c.

de Malabar, & l'emporterent; de-là ils allerent à *Cananor*, dont ils ſe rendirent maîtres avec la même facilité. Ils avoient deſſein de démanteler cette ville, & de n'y conſerver qu'une Loge. Mais ſon aſſiette parut ſi avantageuſe, qu'ils réſolurent de la fortifier, & d'y entretenir une Garniſon. Ils allerent enſuite ſe préſenter devant *Cochin*, qui étoit une ville bien plus forte, d'une plus grande conſéquence, étant le ſiege d'un Evêque, & où il ſe faiſoit un Commerce conſidérable. Le Général *van Goens* y trouva plus de réſiſtance qu'il ne s'attendoit, & pendant le ſiege, qui dura quelque tems, il perdit beaucoup de monde; mais comme il vouloit abſolument s'en rendre maître, il s'y opiniâtra tellement que les Portugais furent enfin obligés de ſe rendre (*a*). Quand il y fut entré, il ſe trouva embarraſſé, il ſentoit combien il étoit néceſſaire de conſerver une conquête ſi importante, & en même tems qu'il falloit une nombreuſe Garniſon, & faire beaucoup de dépenſe pour réparer les fortifications.

En pourſuivant rigoureuſement ſes avantages la paix vient trop tard pour les Portugais.

Il s'adreſſa au Général & au Conſeil de Batavia, qui lui ordonnerent de ne rien épargner pour profiter de ſa bonne fortune, & lui envoyerent un renfort de Vaiſſeaux & de Troupes. *Van Goens*, encouragé de cette façon, fit marcher ſes Troupes vers *Porca*, Capitale d'un petit Rajah, qui relevoit des Portugais. Ce Prince ne jugea pas à-propos de ſe meſurer avec ceux qui avoient battu ſes Maîtres, deſorte qu'il offrit d'être tributaire des Hollandois, & de leur rendre le même hommage qu'il avoit rendu à la Couronne de Portugal; on agréa d'abord la propoſition, & la guerre fut terminée de ce côté-là. La ville de *Cranganor* entre Cochin & Calicut ſe rendit ſans coup férir. Deſorte que dans l'eſpace d'un an toute la Côte de Malabar, de la longueur de près de cent-cinquante lieues, tomba entre les mains des Hollandois, avec tout le Commerce dont les Portugais avoient joui ſans interruption depuis les premiers tems de leur Etabliſſement aux Indes. La Compagnie fit auſſi alliance avec le Samorin de Calicut, le Roi de Cochin, & tous les Princes du Pays (*b*).

Ambaſſade vers Aureng-Zeb.

Quand *Aureng-Zeb* parvint à l'Empire, la Compagnie, pour faire connoître à ce Monarque ſa grandeur & ſa puiſſance, lui envoya une Ambaſſade ſolemnelle pour le complimenter ſur ſon avénement à la Couronne. Comme les Ambaſſadeurs étoient chargés de magnifiques préſens, qu'ils n'avoient que des choſes générales à demander, & qu'ils rendirent de grands reſpects au Mogol, qui s'étoit frayé le chemin au Trône par des voyes aſſez peu conformes aux Loix divines & humaines, il fut très-ſatisfait d'eux, leur accorda ce qu'ils demandoient, & aſſura la Compagnie de ſa faveur & de ſa protection (*c*). Le Roi de Siam, qui avoit de grandes obligations à la Compagnie, à ce qu'elle prétendoit, lui ayant donné des ſujets de mécontentement, elle ôta le Comptoir qu'elle avoit à Siam, ſans autre cérémonie. Ce Prince allarmé de cette retraite, ſachant bien ce qu'il avoit à redouter du reſſentiment des Hollandois, qui étoient eux-mêmes fort puiſſans, & avoient beaucoup de crédit ſur ſes voiſins, envoya un Ambaſſadeur à Batavia, qui

y

(*a*) *La Neuville*, L. XII. Ch. 4.
(*b*) Rapport des Directeurs de la Comp. à Leurs HH. PP. 22 Octob. 1664.
(*c*) *La Neuville*, l. c.

y fut reçu avec beaucoup de distinction; & ayant promis au nom de son Maître, qu'on ne leur donneroit plus de sujets de plainte, leurs Comptoirs furent rétablis dans ses Etats (*a*). C'étoit par cette politique, mêlée d'actes de sévérité envers leurs propres gens, quand par insolence ou par yvrognerie ils outrageoient les Sujets de Princes puissans, que les Hollandois se firent un grand nom, & engagerent plusieurs Princes Indiens à envoyer leurs enfans à Batavia pour y être élevés. Ils y étoient quelquefois entretenus aux dépens de la Compagnie, & l'on ne négligeoit rien pour leur inspirer les plus hautes idées de la puissance navale des Hollandois, & de faire comprendre à ces jeunes Princes qu'ils étoient en état de maintenir la supériorité qu'ils avoient acquise (*b*) (*).

Section X. *Ruine des Portugais &c. Guerre de Macassar &c.*

Tout cela & d'autres affaires également importantes n'empêcherent pas le Gouverneur-Général & le Conseil de penser sérieusement à l'affaire de Formose, & aux ouvertures que l'Empereur Tartare de la Chine leur avoit fait faire pour les y rétablir. Il y avoit d'autant plus de raison d'espérer que ce Monarque agissoit de bonne foi, que *Coxenga*, non content de Formose & de ses dépendances, s'étoit emparé de plusieurs Isles entre celle-là & la Chine, & se rendoit maître de quelques places en terre ferme. Sur les assurances que donna M. *Borel* Ambassadeur de la Compagnie auprès de l'Empereur, on équipa une puissante Flotte de dix-sept Vaisseaux, sous le commandement de *Balthasar Borth*, chargé de se joindre aux Tartares, & d'agir avec toute la vigueur possible contre *Coxenga* (*c*). A son arrivée sur les

Ambassade à la Chine & Flotte envoyée au secours des Chinois contre Coxenga.

(*a*) *Basnage*, Annal. T. I. p. 702, 703.
(*b*) *La Neuville*, L. XII. Ch. 4.
(*c*) *Basnage*, l. c. p. 703.

(*) On a cru sur de bonnes raisons, que les Hollandois ont pris cette partie de leur politique, que l'on indique dans le texte, des Portugais, qui pratiquoient dans le tems de leur grandeur la même chose à Goa, mais avec moins d'adresse & de succès. Les Portugais avoient coutume d'éblouir les jeunes Princes Indiens à force de magnificence, de leur laisser la liberté de se livrer à leurs plaisirs, de les favoriser à cet égard, & de leur donner des noms Portugais, comme pour les naturaliser. A mesure que ces Princes devenoient grands ils démêloient ce qu'il y avoit d'artificieux dans cette conduite, & quand ils entroient en possession de leurs Etats ils devenoient souvent les ennemis les plus implacables que les Portugais eussent. Les Hollandois suivent une toute autre méthode à Batavia; les Princes ne sont jamais admis à l'audience du Général qu'en cérémonie, & dans les occasions extraordinaires on les traite avec beaucoup de respect. Sous ce prétexte ils n'ont gueres la liberté d'avoir commerce avec d'autres que ceux qui sont chargés du soin de leur éducation; on les mene à la revue des Troupes, ils assistent à tous les spectacles, & l'on n'épargne ni soins ni peines pour leur inculquer des maximes de Politique, qui semblent n'avoir d'autre but que leur propre avantage, & qui dans le fond tournent à celui de la Compagnie. On leur fait entendre, que la paresse, la perfidie & la légéreté de leurs Sujets les met continuellement en danger, mais que tant qu'ils seront fideles à leur alliance avec les Hollandois, ils seront maîtres de disposer de toutes leurs forces. Cela ne manque pas de faire une profonde impression sur leur esprit; & comme la Compagnie est intéressée à tenir ces promesses, il est rare qu'elle ne réussisse dans ses vues, ce qui fait que dans le fond ces Princes ne sont que ses Vicerois. Par cette méthode les Hollandois apprennent aussi à connoître parfaitement le génie, la capacité & le caractere de ces Princes, desorte que dans la suite ils sont en état de traiter avec eux sans craindre d'être trompés ou trahis; ou si cela arrive, ils ont l'art de susciter des compétiteurs, qui, par leur secours, supplantent les Rois qui veulent s'émanciper à secouer le joug que l'on juge à-propos de leur imposer.

SECTION X.

Ruine des Portugais &c. Guerre de Macaſſar &c.

les Côtes de la Chine, il trouva ce Conquérant en poſſeſſion de l'Iſle de *Quemoy*, d'où les Tartares n'avoient pu avec toutes leurs forces le chaſſer. Le Général Hollandois, voyant que la principale Forteresſe de l'Iſle étoit ſur le bord de la mer, voulut tenter de l'emporter d'aſſaut, croyant par-là répandre de la terreur parmi les ennemis, & donner de la réputation à ſes armes parmi les Tartares. Mais il éprouva bientôt que les Soldats de *Coxenga* ne reſſembloient point aux Chinois; car ils le reçurent ſi vertement, qu'il fut obligé de renoncer à ſon entrepriſe. Il prit alors la réſolution d'attaquer la Flotte de *Coxenga*, tandis que le Général Tartare combattroit les ennemis à terre, à quoi ce dernier donna les mains (*a*).

Les Tartares en agiſſent fort mal avec les Hollandois.

L'armée navale de *Coxenga* étoit compoſée de quatrevingt grandes Jonques, & dewingt autres plus petites, toutes bien montées de Troupes, & munies de canon de fonte. Le combat fut opiniâtre & ſanglant, & *Coxenga* y fit tous les devoirs d'un Capitaine, d'un Soldat & d'un Matelot. Mais les gros Vaiſſeaux des Hollandois maltraiterent tellement ſes Jonques, qu'après une action qui dura pluſieurs heures il fut obligé de faire retraite, ce qu'il fit en bon ordre. Le Général Tartare s'étoit contenté de mettre ſon armée en bataille ſur le rivage, & d'être ſpectateur tranquille du combat. Après l'action *Borth* lui fit demander pourquoi il n'avoit pas attaqué l'ennemi, & quel étoit ſon deſſein? Le Tartare répondit qu'il n'avoit pu engager ſes ſoldats à aller au combat, mais que ſi *Borth* vouloit attaquer l'ennemi une ſeconde fois, il feroit mieux ſon devoir (*b*).

Ceux-ci s'engagent dans une ſeconde action, & ſont encore trompés.

Le Général Hollandois le prit au mot, attaqua *Coxenga* une ſeconde fois, & le défit entierement, mais le Général Tartare demeura les bras croiſés comme la premiere fois. Cette victoire fut néanmoins plus importante que la premiere, car elle coûta à *Coxenga* non ſeulement toutes ſes nouvelles conquêtes, mais auſſi la vie. Les Tartares profiterent de l'occaſion de raſer toutes les places qu'il avoit bâties, à meſure que ſes gens les abandonnoient, & les Hollandois ne négligerent pas de profiter des richeſſes qu'ils n'avoient pu emporter. Enſuite ils ſe rendirent maîtres de l'Iſle d'*Amoy*, & l'on regarda déſormais la conquête de Formoſe comme infaillible; mais quand ils l'entreprirent, ils trouverent bien à décompter. Le vieux *Sauja*, qui avoit été remis en liberté, ramaſſa les débris de la Flotte & de l'Armée de ſon neveu, & fit ſi bien qu'il n'y avoit que la force qui pût en venir à bout, & en l'employant le ſuccès étoit fort incertain. Comme ce vieux Chinois étoit cependant un homme prudent & expérimenté, il n'eut pas envie de riſquer tout, deſorte qu'il ſongea à faire la paix avec les Tartares, & à accorder aux Hollandois la liberté du Commerce, ſe flattant de contenter par ce moyen les uns & les autres (*c*).

Nouvelle Révolution.

Le fils de *Coxenga*, que les Chinois appellent *Tching-king-mai*, ayant découvert ſon deſſein, le fit échouer. Il ſe fit élire Général de l'Armée Chinoiſe, & fit jetter *Sauja* dans un cachot, où le déſeſpoir le porta à ſe poignarder lui-même. Ce jeune Général hérita du courage & des talens de ſon

(*a*) *Dapper*, tweede Gezantſchap na Sina fol. 97.

(*b*) *Baſnage*, ubi ſup. p. 703.

(*c*) *La Neuville*, l. c.

Section X.

Ruine des Portugais &c. Guerre de Macaſſar &c.

son pere, & ménagea ſes affaires avec tant de conduite, que le Général Hollandois ſe vit obligé de retourner à Batavia, ſans avoir pu exécuter ſa commiſſion, ce qui fut cauſe qu'il ne fut pas trop bien reçu (*a*).

Tching-king-mai ne ſurvéquit pas longtems, & laiſſa l'Iſle de Formoſe à ſon fils *Tching-ke-ſan*, qui étoit mineur. Ses Tuteurs gouvernerent aſſez mal juſqu'à ce qu'il fût en âge. Alors, comme il étoit d'un caractere doux & mélancolique, & qu'il vit que les Tartares avoient non ſeulement vaincu mais fait mourir le Roi de Fokien, ſon principal Allié, il réſolut de prévenir un pareil ſort en remettant ſes Etats aux Tartares, comme il fit; mais en même tems on l'obligea malgré lui de ſe rendre à Peking, où il arriva l'Eté de l'année 1683; on lui donna une petite penſion, du reſte il fut traité honnêtement. C'eſt ainſi que l'Iſle de Formoſe, ou au moins cette partie qui avoit appartenu aux Hollandois, fut réunie à l'Empire de la Chine, auquel elle eſt demeurée toujours depuis. L'Empereur y entretient un Corps de douze-mille hommes de Troupes réglées, mais on change les Officiers & les Soldats tous les trois ans, & quelquefois plus ſouvent, pour prévenir toute révolte (*b*) (*).

Relation ſuccincte de la réunion de Formoſe à l'Empire de la Chine.

La

(*a*) *Basnage*, l. c. p. 704. (*b*) *Du Halde*, T. I. p. 179, 482.

(*) Ce fut la derniere Souveraineté que poſſéderent les Chinois, & les Tartares acheverent la conquête entiere de l'Empire par la réduction de cette Iſle. On s'appercevra ſans peine que l'appréhenſion que les Hollandois ne faſſent revivre leurs prétentions ſur leur ancien Etabliſſement, eſt une des raiſons du grand ſoin que l'on prend de la conſervation de la partie occidentale de l'Iſle; car pour l'orientale elle eſt encore entre les mains des Inſulaires, qui ne courent pas riſque d'être ſubjugués par les Tartares. Il faut cependant obſerver, que les Hollandois n'ont plus de fortes raiſons d'entreprendre de ſe remettre en poſſeſſion de ce qu'ils ont eu autrefois; la principale entrée du Port, dont nous avons fait la deſcription ailleurs, eſt à-préſent tellement bouchée de ſable, que des Vaiſſeaux un peu grands n'y peuvent paſſer; & comme l'article le plus important pour les Hollandois étoit d'avoir un bon Port pour leurs Vaiſſeaux qui vont au Japon & qui en reviennent, cela n'étant plus, Formoſe eſt de moindre conſéquence pour eux qu'elle ne l'étoit autrefois (1). Comme nous n'aurons plus occaſion de revenir à ce ſujet, nous ajouterons le paſſage ſuivant d'un Voyageur moderne (2) „ Les Naturels, *dit-il*, different beaucoup „ de leurs voiſins les Chinois & les habitans des Manilles, tant pour la phyſionomie que „ pour la figure. Ils ſont de petite taille, ont la tête groſſe, le front large, les yeux en„ foncés, les os des joues fort gros, la bouche grande, le menton petit & plat avec peu „ ou point de barbe, les mâchoires longues, le cou long & mince, le corps court & „ quarré, les bras & les jambes longues & mal-faites, le pied long & large par devant, „ ils ont généralement les genoux foibles." Sur ce portrait on pourroit croire qu'ils deſcendent des Tartares de la partie la plus ſeptentrionale de l'Aſie, & qu'ils ſont paſſés de la Corée dans cette Iſle. Car ce que l'on vient de voir, doit s'entendre des Inſulaires qui ſont encore libres & indépendans, & non des Chinois qui s'y ſont établis depuis le départ des Hollandois. Si ce n'étoit le manque de Ports, il ſemble qu'il ne faut pas douter que cette Iſle auſſi belle qu'abondante, mériteroit plus d'attirer l'attention des Européens, qu'elle n'a fait depuis un ſiecle. Cependant, en conſidérant avec quelle ardeur les Peuples du Nord ont recherché d'avoir part au Commerce de la Chine, il n'eſt pas ſans apparence, au moins pas impoſſible, qu'ils ne penſent à faire quelque Etabliſſement à Formoſe, peut-être même avec la permiſſion des Chinois, ſous des reſtrictions de la même nature que celles qu'on a preſcrites aux Portugais de Macao (3).

(1) *Du Halde*, T. I. p. 180.
(2) *Hamilton's* Account of the Eaſt Indies, Vol. I. p. 295, 296.
(3) *Du Halde*, l. c. p. 178, 179.

SECTION X.

Ruine des Portugais & Guerre de Macaſſar &c.

La premiere guerre entre l'Angleterre & la Hollande, après le rétabliſſement de *Charles* II. ne changea rien aux affaires des Hollandois dans les Indes, ainſi il ſeroit inutile d'en parler. Nous paſſons donc à la guerre contre le Roi de *Macaſſar*, une des plus vives, & en même tems des plus importantes, où les Hollandois ſe fuſſent trouvés engagés depuis leur Etabliſſement aux Indes. Ce Royaume, qui comprend la plus grande partie de l'Iſle de *Celebes*, étoit alors habité par un Peuple vaillant & nombreux, dont les Rois ne s'étant jamais ſoumis aux Portugais, avoient par conſéquent de l'averſion pour la domination des Hollandois; ils n'avoient jamais été bien avec eux à cauſe du Commerce qu'ils entretenoient avec les Molucques, & de la protection qu'ils accordoient aux Portugais qui s'étoient réfugiés dans leurs Etats. Les Hollandois ne diſent pourtant rien ni de l'une ni de l'autre de ces raiſons dans leurs Manifeſtes; au contraire, ſuivant leurs Hiſtoriens, ils ſe plaignoient des brigandages du Roi de Macaſſar, dont les Sujets avoient maſſacré quelques Hollandois, qui étoient venus dans ſes Etats, & avoient pillé un Vaiſſeau qui avoit échoué ſur leurs côtes; cependant, avant que l'on eût commencé les hoſtilités, le Roi s'engagea par un Traité de donner ſatisfaction à la Compagnie ſur ce qui s'étoit paſſé, & de lui faire pleinement juſtice. Comme les Hollandois ſe défioient du Roi, l'Amiral *Corneille Speelman*, ci-devant Gouverneur de la Côte de Coromandel, partit de Batavia avec une Eſcadre de treize Vaiſſeaux, & pluſieurs petits Bâtimens, montés de huit-cens Soldats, pour faire exécuter les conventions, & il arriva devant Macaſſar le 19 de Décembre 1666 (*a*).

Nouvelle Guerre avec le Roi de Macaſſar interrompue par la Paix.

Les deux Partis mécontens ont recours aux armes.

Il reçut dès le lendemain à ſon Bord deux Députés que le Roi lui envoyoit, avec mille-cinquante-ſix Lingots d'or, qu'il avoit promis pour le maſſacre des Hollandois, & mille-quatre-cens-trente-cinq Rixdales pour le pillage du Vaiſſeau. Mais en même tems les Députés déclarerent que le Roi n'étoit pas dans le deſſein de faire les ſoumiſſions que l'on attendoit de lui, parcequ'elles dérogoient à ſa dignité. C'eſt ce qui porta l'Amiral *Speelman* à lui déclarer la guerre, ſuivant ſes ordres; parcequ'on avoit prévu ce refus, & qu'on avoit appris que ce Prince avoit envoyé une puiſſante Flotte pour attaquer l'Iſle de *Bouton*. L'Amiral fit deux deſcentes dans ſon Pays, d'où il revint chargé de riches dépouilles, après avoir brûlé plus de cinquante villages, & plus de cent Vaiſſeaux ou Barques dans les Ports. Le Roi ne s'étant pas attendu à cette viſite, *Speelman* fit enſuite voile pour l'Iſle de Bouton, qui étoit étroitement aſſiégée par la Flotte & l'Armée du Roi de Macaſſar. Il arriva devant la place le premier de l'an 1667, il entra avec ſes Chaloupes & ſes plus petits Bâtimens dans le Port de Bouton, que le Général du Roi de Macaſſar ſerroit avec une armée de dix-mille hommes. Les Hollandois les attaquerent dans leurs retranchemens, mirent le feu à leurs magazins, & les contraignirent de lever le ſiege. Cet accident fut ſuivi d'une ſi grande déſertion, que les Généraux de Macaſſar furent obli-

(*a*) *La Neuville*, L. XII. Ch. 19.

obligés de ſe rendre à diſcrétion (*a*). On déſarma tout le monde, & on envoya cinq-mille-cinq-cens des priſonniers peupler une Iſle dans le voiſinage de celle de Bouton. On en garda environ quatre-cens pour eſclaves, & cinq-mille *Bougis* ou Soldats auxiliaires de différentes Nations ſe rendirent au Roi de *Palacca*, Prince allié des Hollandois, qui s'étoit joint à *Speelman*. On fit reſtituer au Roi de Bouton trois-cens Barques, & généralement tout ce qui put ſe retrouver de ce que les Macaſſars lui avoient pris. On incorpora les plus belles Jonques à la Flotte Hollandoiſe, ſur laquelle on chargea les armes & les munitions des vaincus, avec cent-quatrevingt-quinze drapeaux; on retint les principaux Officiers priſonniers de guerre, & l'Amiral retourna en triomphe à Batavia, où il fut reçu avec de grands éloges, qu'il méritoit certainement (*b*).

Le Roi de Macaſſar entreprend encore de ſecouer le joug.

Mais les Hollandois ſe défioient toujours du Roi de Macaſſar, avec lequel ils venoient de faire la paix; ſans-doute par la connoiſſance qu'ils avoient de ſon génie & de ſa politique. On vit bientôt qu'il n'avoit fait la paix que pour gagner du tems: il recommença à intriguer avec les Princes voiſins, à qui il repréſenta que le ſeul moyen de ne pas devenir entierement ſujets de la Compagnie, c'étoit de faire une étroite alliance enſemble, & de réunir toutes leurs forces contre l'ennemi commun. Ils s'attacha à leur faire comprendre, que l'on pourroit examiner & ajuſter les intérêts particuliers de chacun, quand ils ſeroient délivrés des appréhenſions qui les allarmoient avec tant de raiſon; au-lieu que s'ils vouloient pourvoir à ces intérêts en traitant ſéparément avec la Compagnie, ce ſeroit faire comme la ſouris qui traiteroit avec le chat pour pouvoir venir à ſa portée, tandis qu'il n'y avoit de ſalut qu'en ſe tenant hors d'atteinte. Il repréſenta encore, que comme ils combattoient pour la liberté du Commerce, à quoi toutes les autres Nations de l'Europe étoient auſſi intéreſſées qu'eux, on pouvoit au moins eſpérer des ſecours ſous main, & avec le tems peut-être des Eſcadres auxiliaires. Il finit en inſinuant, que quelque hazard qu'il y eût à courir par la guerre, ils ne pouvoient être de pire condition qu'ils l'étoient par le dernier Traité; que ſi la paix duroit longtems, la Compagnie ne manqueroit pas d'en profiter pour ſemer la jalouſie parmi eux, & pour les ſubjuguer ainſi les uns après les autres, au-lieu qu'une étroite union leur laiſſoit au moins l'eſpoir de la liberté (*c*). Ces raiſons firent leur effet ſur la plupart de ſes voiſins, ils ſentoient bien qu'il n'y avoit rien que de vrai dans la repréſentation du Roi de Macaſſar; ils ſe liguerent donc non ſeulement très-volontiers avec lui, mais firent tous leurs efforts pour fournir chacun leur contingent; deſorte que le Roi de Macaſſar, qui étoit le Chef de la Ligue, fut bientôt plus formidable que jamais; d'autant plus, qu'il étoit évident que rien ne pouvoit le détourner de ſon deſſein, & qu'il falloit abſolument le matter, avant de pouvoir le porter à la ſoumiſſion (*d*).

Pen-

(*a*) Relation de la guerre de la Compagnie &c. contre le Roi de Macaſſar, p. 240.
(*b*) *Basnage*, Annal. T. II. p. 92.
(*c*) Remarks on the Riſe and Progreſs of the Dutch Eaſt-India Company, p. 13.
(*d*) *La Neuville*, l. c.

SECTION X.

Ruine des Portugais &c. Guerre de Macaſſar &c.

Ce qui allume la derniere guerre, qui ſe termine par la réduction entiere de ſon Pays.

Pendant qu'il faiſoit ſes préparatifs, les Hollandois, informés de tout, ne demeuroient pas oiſifs. Ils équiperent une puiſſante Eſcadre, ſur laquelle ils embarquerent un grand nombre de Troupes réglées; ils preſſerent en même tems les Princes Indiens leurs Alliés à fournir autant de Bâtimens & de Troupes qu'ils pourroient; & ſoit reſpect pour les Traités, ſoit crainte pour la Compagnie, ſoit pour ſatisfaire leurs reſſentimens particuliers, ils n'y manquerent point, bien-que cela fût contraire à leur intérêt naturel, pour lequel le Roi de Macaſſar & ſes Alliés combattoient autant que pour le leur propre (*a*). Quoi qu'il en ſoit, ſuivant les ordres qu'ils avoient reçus, ils armerent avec toute la diligence poſſible, & ſe trouverent au rendez-vous qu'on leur avoit marqué. L'Amiral *Speelman* partit donc d'Amboine le 8 de Juin avec ſeize Vaiſſeaux & quatorze Chaloupes, accompagné des ſecours de Palacca & du Roi de Ternate. Etant arrivé le matin du 19 de Juillet ſur la côte, il eſſaya de s'ouvrir l'entrée du Port de Macaſſar, mais fut vivement repouſſé; car le Roi avoit fait conſtruire un Fort pour la défenſe de la place, & les Hollandois après l'avoir canonné pendant vingt-quatre heures, furent obligés de ſe retirer. Quelques jours après une partie de la Flotte, que la tempête avoit ſéparée de l'Amiral, le rejoignit, & le onzieme d'Août il alla faire deſcente avec toutes ſes forces dans un lieu nommé *Gliſſon*. Son armée étoit compoſée d'environ ſix-cens Hollandois, trois-cens Indiens diſciplinés à la ſolde de la Compagnie, trois-mille Hommes de Ternate & de Bouton, ſept-mille Bougis, huit-cens Matelots, outre deux Compagnies des Capitaines *Joncker* & *Stryker*. Mais celle des ennemis étoit beaucoup plus forte, y ayant au moins vingt-mille hommes, conduits par divers Rois ou petits Princes, que le Roi de Macaſſar avoit attirés à ſon parti. *Speelman* ſe réſervant pour la Garde de la Flotte, détacha cent hommes pour attaquer pendant la nuit le Château de Gliſſon. Le Roi de Palacca, qui fut chargé de cette entrepriſe, l'exécuta ſi heureuſement, qu'à trois heures du matin il étoit maître de la place, & en ayant donné avis, l'Amiral lui envoya les ſecours néceſſaires pour conſerver cette conquête (*b*).

C'étoit-là un fâcheux coup pour les ennemis, qui, comme l'Amiral l'avoit prévu, s'avancerent pour reprendre le Château; mais bien loin de réuſſir ils furent obligés de renoncer à leur entrepriſe, après avoir perdu beaucoup de monde dans trois aſſauts. D'ailleurs les bombes & les grenades que l'on jetta du Château dans leur camp, les mirent en déſordre, & une ſortie vigoureuſe de deux endroits, faite par les gens de l'Amiral & par ceux du Château, acheva de les mettre en déroute, & les obligea d'abandonner tous les poſtes qu'ils occupoient. Le Général *Speelman* rembarqua ſes Troupes, & alla faire deſcente dans un autre endroit de l'Iſle, où il ruina quantité de villages. Comme la guerre cauſoit de grandes pertes aux deux partis, on entama une négociation pour eſſayer ſi l'on pourroit parvenir à faire la paix. Le Roi de Macaſſar ne balança plus, voyant que les Princes ſes Alliés l'abandonnoient, & faiſoient leur paix particulie-

(*a*) Relation de la Guerre &c. p. 236. (*b*) *La Neuville*, ubi ſup.

Section X.

Ruine des Portugais &c. Guerre de Macaſſar &c.

liere, il fit la ſienne à leur exemple, aux meilleures conditions qu'il put obtenir, qui ne furent pas des plus avantageuſes; la paix ſe fit donc le 18 de Novembre. Le Roi de Macaſſar, les Régens de l'Iſle, & les Princes voiſins envoyerent une nombreuſe & honorable Ambaſſade au Gouverneur-Général *Jean Maatſuycker*, pour faire leurs ſoumiſſions à la Compagnie (*a*).

L'Armée & la Flotte Hollandoiſe reſterent à Macaſſar, & la ſaiſon des pluies qui ſurvint, y cauſa une ſi grande mortalité, que les Indiens conçurent l'eſpoir de remporter quelque avantage; ils violerent le Traité, & maſſacrerent pluſieurs Soldats avec deux Capitaines. La guerre ſe ralluma, & continua plus violemment que jamais durant deux ans; mais l'Amiral *Speelman* remporta de ſi grands avantages, & les Macaſſars ſouffrirent tellement des malheurs qu'ils s'étoient attirés, qu'ils furent contraints, pour obtenir la paix, d'envoyer une nouvelle Ambaſſade à Batavia, & de faire toutes les ſoumiſſions que la Compagnie pouvoit demander. On ne laiſſa pas de les renvoyer à ce que *Speelman* voudroit régler; il leur impoſa de nouvelles conditions plus onéreuſes par un Traité, confirmant ceux du 18 Novembre 1667, & du 19 d'Août 1660 (*b*). Cela mit fin à toutes les oppoſitions déclarées à la Compagnie, qui depuis ce temps-là a regardé toutes les guerres comme des ſoulévemens & des révoltes, plutôt que comme des guerres entre des Puiſſances égales (*). Par-là elle demeura maîtreſſe de tout le Commerce des Epiceries ſans contradiction. Avant ce tems-là, les Portugais & les Anglois trouvoient moyen de les avoir à Celebes, où elles étoient apportées des Molucques, & peut-être d'autres Pays inconnus aux Européens. Pour ce qui eſt de la Canelle, non contens de s'être aſſurés de la véritable dans l'Iſle de Ceylon, les Hollandois pouſſerent leurs conquêtes ſur la Côte

(*a*) Relation de la Guerre &c. p. 234, 235.

(*b*) Voy. ces Traités à la fin de la Relation citée, & dans le Corps Diplomatique.

(*) En parlant de la premiere guerre de la Compagnie Hollandoiſe contre le Roi de Macaſſar, nous avons cité quelques traits d'un Auteur ſuſpect. Mais pour ce qui eſt rapporté dans le texte de la derniere guerre, nous oſons aſſurer qu'on ne peut ſuivre de guide plus ſûr, parceque ce qu'il dit eſt tiré d'une Relation publiée par Autorité publique à Batavia, conjointement avec les Articles du Traité: parmi ces Articles, le ſixieme porte (1) „ Tous les Portugais que l'on pourra trouver, ſeront obligés, ſans exception, „ de ſe retirer de Macaſſar, & de toutes les terres qui en dépendent; & comme nous „ ſommes obligés de croire que les Anglois ſont auteurs de beaucoup de mal, & ont fait „ rompre les Traités précédens, les Régens de Macaſſar s'engagent de ſaiſir la premiere occaſion pour les obliger de ſe retirer de leurs terres, & de ne jamais permettre à aucune de ces deux Nations ou à leurs créatures, de venir, de trafiquer, ou de „ faire quelque choſe que ce ſoit dans l'étendue du Pays de Macaſſar, ou même d'y reſter „ après un jour fixé. Et lesdits Régens ne permettront point dans la ſuite à aucune autre Nation de l'Europe, ni à perſonne en ſon nom ou pour ſon compte, de venir „ s'établir dans l'étendue de leur juriſdiction pour trafiquer, & ſous quelque autre prétexte „ que ce ſoit." Les autres Articles ſont de même nature, & dreſſés en des termes également précis.

(1) Relation de la Guerre &c. p. 244.

SECTION X. *Ruine des Portugais &c. Guerre de Macaſſar &c.*

Côte de Malabar, comme nous l'avons dit, dans la vue, entre autres, de détruire la Canelle ſauvage qui croiſſoit aux environs de Cochin, dont les Portugais faiſoient un grand commerce, quand ils n'en eurent plus de meilleure (*a*).

SECTION XI.

Quatrieme Octroi de la Compagnie des Indes Orientales. *Elle ménage ſes affaires avec la même prudence & le même ſuccès que par le paſſé. Elle fait échouer les* François *dans les tentatives qu'ils font pour s'établir à* Ceylon, *& continue à les traverſer avec avantage.*

SECTION XI. *Quatrieme Octroi. Tentative des* François *à* Ceylon &c.

TOURNONS à-préſent les yeux vers l'Europe: nous y voyons que le tems du troiſieme Octroi de la Compagnie tendoit à ſa fin, & qu'elle étoit obligée d'en ſolliciter un nouveau, qui rencontra des difficultés. Les *De Wit* & leur Parti étoient en ce tems-là à la tête des affaires de la République; ils n'aimoient point les Compagnies excluſives, & en particulier ne faiſoient pas grand cas de celle des Indes Orientales. Le Penſionnaire *De Wit* jugeoit des Compagnies néceſſaires, quand il falloit ouvrir de nouveaux Commerces & faire de nouveaux Etabliſſemens; l'acquiſition des Molucques lui paroiſſoit néceſſaire, & la fondation de Batavia utile, mais il ne croyoit pas que la grande puiſſance de la Compagnie fût en aucune façon avantageuſe à la Nation Hollandoiſe. Il voyoit, & il ne ſe faiſoit pas une peine de le dire, que les Hollandois que l'on employoit aux Indes Orientales étoient la plupart, pour uſer de ſon expreſſion, l'écume du peuple, des débauchés, des gens ſans bien, ſans principes & avides: & il prétendoit que cela venoit de l'état de baſſeſſe & de ſervitude où la Compagnie les tenoit, auquel ceux qui pouvoient vivre en Hollande, ou ſe procurer ailleurs les moyens de ſubſiſter, ne pouvoient ſe réſoudre; & de-là ils concluoit que les Etabliſſemens de la Compagnie n'avoient pas cette ſolidité que l'on s'imaginoit. Il croyoit qu'un Gouvernement auſſi dur ne pouvoit jamais être aimé, & ne ſe ſoutenoit principalement que par les Troupes mercenaires que l'on entretenoit: & il étoit en même tems convaincu que l'on ne devoit pas s'attendre à voir changer ces maximes, & relâcher quelque choſe de cette exceſſive ſévérité (*b*). C'étoit par ces raiſons qu'il étoit fâché que le Commerce des Indes ne fût pas libre, parceque l'eſpérance d'y faire fortune pouvoit y attirer de plus honnêtes gens, qui avec le tems y formeroient des Colonies d'une autre nature, plus aiſées à défendre dans le cas d'une guerre générale, que ne le ſeroient celles de la Compagnie (*).

La Compagnie obtient un nouvel Octroi avec quelque peine.

Non-

(*a*) Mém. ſur le Commerce des Hollandois, p. 148.

(*b*) Gronden en Maximen van de Republyk van Holland, I. Deel Cap. 26.

(*) Le Grand-Penſionaire écrivit ſon Ouvrage, ou au moins en donna la derniere Edition, après le troiſieme Octroi accordé à la Compagnie: ce qui avoit été fait certainement

Nonobſtant tout cela elle obtint un nouvel Octroi, à la faveur de ce qui fait obtenir tout, c'eſt-à-dire d'une bonne ſomme d'argent, qui venoit fort à-propos dans la conjoncture des affaires; on accorda cet Octroi pour vingt-un ans, à compter depuis le commencement de l'année 1666. Section XI. *Quatrieme Octroi. Tentative des François à Ceylon, &c.*

Une choſe digne de remarque, c'eſt que dans le cours de l'intervalle dont nous avons parlé, la Compagnie avoit donné en répartitions quatre-cens-cinquante pour cent de ſon Capital, ce qui étoit environ quarante pour cent de plus que pendant le cours du ſecond Octroi depuis 1622 juſqu'à 1644, nonobſtant les prodigieuſes dépenſes qu'elle avoit été obligée de faire, la grande interruption de ſon Commerce durant les deux guerres avec l'Angleterre, lorſqu'il falloit des Flottes pour conduire ſes Vaiſſeaux en allant & en venant, dont pluſieurs ne laiſſerent pas d'être pris, nonobſtant les longues guerres qu'elle avoit ſoutenues aux Indes contre *Equam* & ſes deſcendans dans l'Iſle de Formoſe, contre les Portugais dans celle de Ceylon & ſur la Côte de Malabar, & contre le Roi de Macaſſar & ſes Alliés, & nonobſtant l'augmentation des dépenſes ordinaires, qui, comme nous le verrons dans la ſuite, étoit devenue prodigieuſe, & qui ſurpaſſoit le profit que la Compagnie avoit fait pendant les années de ſon premier Octroi (*a*). On peut *La grandeur de la Compagnie avantageuſe aux Intéreſſés.*

(*a*) *Janiçon*, Etat préſent des Prov. Unies. T. I. p. 317.

ment contre ſon avis, comme il paroît par ce qu'il dit ſur la néceſſité de mettre la Navigation en ſûreté, ce qui dans l'enfance de la République avoit coûté des ſommes immenſes, ſoin dont il inſinue que les Stadhouders s'étoient déchargés ſur les Compagnies des Indes Orientales & Occidentales & du Groenland (1). „ Ainſi, *dit-il*, les Etats-Généraux & les Amirautés ſe déchargerent du ſoin de couvrir la Navigation par rapport à „ l'Aſie, l'Afrique, l'Amérique, la Pêche de la Baleine dans le Nord & le Commerce de „ ces Pays-là; ſe perſuadant que ces différentes Compagnies étoient en état de faire leur „ Commerce, & de pourvoir à leur ſûreté ſans convois de l'Etat, & de contribuer au „ Bien public en faiſant leurs affaires. Mais on a trouvé au contraire, que le Commerce de ces Sociétés privilégiées a été ſi préjudiciable au reſte de la Nation, qui en étoit „ exclue, que ſi ceux qui gouvernent avoient voulu ou vouloient en agir de la même façon à l'égard du Commerce de l'Europe, en établiſſant de pareilles Compagnies excluſives, par exemple une pour la Méditerranée, une ſeconde pour la France & l'Eſpagne, une troiſieme pour la Mer Baltique & le Nord, une quatrieme pour la Grande-Bretagne & l'Irlande, une cinquieme pour les différentes Pêches, la dixieme partie de „ nos habitans manqueroit de pain. Deſorte que la Hollande auroit été ruinée de fond „ en comble, quand même le Commerce de ces Compagnies privilégiées ſe feroit fait avec „ tant d'induſtrie, que nonobſtant les défenſes faites par la France, l'Angleterre, la Suede, & les Etats d'Italie, de laiſſer entrer des Manufactures étrangeres & par conſéquent „ auſſi celles de Hollande, ou de ne les laiſſer entrer qu'en payant de gros droits, chacune „ de ces Compagnies auroit fait dans le petit cercle de l'Europe un Commerce plus étendu „ que celui que la Compagnie des Indes Orientales fait avec l'Aſie, quoiqu'elle ſoit incomparablement plus puiſſante & plus riche. Car on ne peut diſconvenir, que le Commerce libre du Nord ſeul, la Pêche du Harang ſeule, & le Commerce de France ne rapportent dix fois plus de profit à l'Etat, & aux Habitans de Hollande, que douze ou ſeize „ Vaiſſeaux qui vont tous les ans aux Indes ou qui en reviennent." Ce paſſage eſt très-remarquable, & par le nombre de faits curieux & importans qu'il renferme il mérite d'être lu avec ſoin, & peſé avec toute l'attention poſſible.

(1) *Gronden en Maximen* &c. II Deel, C. 1.

SECTION XI.

Quatrième Octroi. Tentative des François à Ceylon, &c.

peut voir par-là combien les Hollandois avoient travaillé utilement, par rapport au profit immédiat, à détruire toute concurrence dans les lieux où ils trafiquoient, & combien la Compagnie avoit gagné par la puiſſance & le crédit qu'elle avoit acquis, nonobſtant les prodigieuſes ſommes qu'elle avoit dépenſées & qu'elle dépenſoit encore : & de-là on peut conclure la grandeur des pertes des Portugais & des Anglois, à qui on avoit enlevé le Commerce, qui avoit groſſi celui de la Compagnie; & que les Souverains reſpectifs de ces Nations avoient bien peu entendu les affaires, qui n'avoient pas tenu compte de ces pertes, pour l'amour d'une paix précaire, ou ce qui étoit pis encore, pour accepter une miſérable ſatisfaction, par laquelle ils préjudicioient au droit de repreſailles, au cas que les affaires changeaſſent, ou que la Providence leur fournît l'occaſion favorable d'en uſer (*a*). En même tems on voit la ſageſſe de la Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales, qui n'épargnoit jamais l'argent quand il y avoit des négociations ſur le tapis, & ſavoit adroitement gagner & bien payer les Miniſtres, pour faire inſérer dans les Traités des clauſes, dont ſes Avocats ſavoient bien profiter, lorſqu'à l'occaſion de nouveaux troubles on renouvelloit contre elle les anciennes plaintes, qui ſans ces prudentes précautions auroient pu avec un peu d'adreſſe ou par un heureux hazard devenir des prétentions bien fondées (*b*).

Prudence des Directeurs dans les Affaires domeſtiques.

Cette grande prudence & cette admirable adreſſe des Directeurs ne brilloient pas moins dans leur conduite envers les Etats-Généraux, que dans les Indes. Quand le Commandant de la Flotte arrivée des Indes alloit, ſuivant la coutume, rendre ſes reſpects aux Etats, on l'inſtruiſoit à rendre des affaires de la Compagnie un compte propre à faire ſentir combien ſon Commerce étoit avantageux au Public, quelles difficultés elle avoit ſans ceſſe à ſurmonter, & quel patriotiſme regnoit dans ſon Gouvernement & dans ſon Commerce. C'eſt ce que l'on voit par un Mémoire préſenté à Leurs HH. PP. en 1664, au nom des Directeurs de la Compagnie, à l'occaſion du décès du Commandant *Steur*, qui étoit mort dans le voyage. Ils repréſentent dans cette Piece, qui n'eſt pas longue, les pertes & l'incertitude auxquelles leur Commerce eſt expoſé, les grandes dépenſes de leur Gouvernement Civil, Eccléſiaſtique & Militaire, qu'ils font monter à deux millions par an, les divers contretems qu'ils eſſuyent, comme ſont les mauvaiſes ſaiſons, dont ils avoient tellement ſouffert à Amboine, qu'ils n'avoient pas reçu cette année-là une livre de Géroſle; les trahiſons de quelques Nations Indiennes, les artifices & la fourberie des autres; deſorte qu'ils proteſtent, ſur le tout, que quoique leurs retours ont produit onze-millions pour moins de trois qu'ils ont envoyés, ils ont bien de la peine à fournir à tout, & que l'on peut dire que la Compagnie travaille plus pour le bien de la République, que pour le profit des particuliers, tant celui que la

(*a*) *Echard's* Hiſtory of Engeland, p. 841.

(*b*) Voyez les différens Traités conclus dans cet intervalle entre les Etats & les autres Puiſſances.

la Nation y fait, surpasse le gain qu'y font les intéressés (*a*). Tout cela étoit très-adroitement exposé, afin d'applanir les voyes pour le renouvellement de l'Octroi; qui fut renouvellé l'année suivante, en payant à la Généralité une bonne somme, comme nous l'avons dit (*).

Section XI.

Quatrieme Octroi. Tentative des François à Ceylon, &c.

Vers ce tems-là les affaires prirent un mauvais tour dans le Royaume de Tonquin, où les Hollandois faisoient depuis plus de trente ans un Commerce lucratif; & comme il y avoit eu quelque chose de singulier dans l'origine de ce Commerce, nous croyons faire plaisir au Lecteur d'en dire un mot. Ce Royaume étoit anciennement une Province de la Chine, ou un Etat dépendant de cet Empire, dont il est séparé au Nord par une vaste chaîne de montagnes, comme il est borné à l'Est par la mer. Il y a peu de Pays en Asie plus abondans en ce qui regarde les commodités de la vie; il produit aussi de la soie d'une excellente qualité, des bois de senteur fort estimés dans tout l'Orient, & plusieurs sortes de drogues. Le Gouvernement est Monarchique comme celui de la Chine, les mœurs & le caractere des Chinois & des Tonquinois se ressemblent aussi assez; il n'y a qu'un seul article sur lequel ils n'ont point de conformité, les Tonquinois étant aussi recommandables pour leur probité, leur candeur & leur bonne foi, que les Chinois sont décriés pour les vices opposés. La situation du Pays, la puissance des Rois, & l'attachement opiniâtre des Habitans à leur maniere de vivre, empêcherent les Portugais de s'y établir, dans le tems même qu'ils étoient au plus haut point de leur grandeur; & ce qui contribua peut-être à leur inspirer plus d'éloignement pour ce Pays, c'est l'aversion que les naturels témoignoient en toute occasion pour la Religion Chretienne (*b*).

Idée du Tonquin.

Origine, progrès & décadence, du Commerce dans ce Pays.

Quelques Hollandois du Comptoir du Japon, instruits qu'on envoyoit tous les ans une petite Flotte à Tonquin, & que l'on y faisoit aussi un Commerce considérable de la Chine, M. *Charles Hartsinck* proposa au Chef des Hollandois d'envoyer un Vaisseau du Japon à Tonquin, y ayant de l'apparence d'ouvrir de ce côté-là un nouveau Commerce. Son projet fut goûté, & il y envoya un Navire, chargé non seulement des marchandises que l'on y portoit ordinairement du Japon, mais encore de celles de l'Europe, avec diverses curiosités, que l'on supposoit pouvoir être des présens agréables au Roi de Tonquin; car il n'y a aucun Pays dans les Indes, où

(*a*) Cette singuliere Piece se trouve dans le premier Volume de la Collection de *Thevenot*.

(*b*) *Du Bois*, Geogr. Mod. p. 654.

(*) Ces rapports qui se font & ce sont toujours faits, peuvent être regardés comme les pieces les plus autentiques & les plus curieuses pour l'Histoire de la Compagnie des Indes Orientales, entant qu'ils contiennent un détail succint & clair non seulement de l'état des affaires de la Compagnie en général, mais de celui de chaque Etablissement depuis le tems du Rapport précédent. Malheureusement on n'en a que très-peu, & à l'égard de ceux que l'on a, il faut toujours se souvenir que ce ne sont pas de simples exposés, mais des exposés faits suivant les directions de la Compagnie; ensorte que, bien-que ce soient les meilleurs matériaux pour former une Histoire de la nature de celle-ci, il faut toujours s'en servir avec une très-grande circonspection, & les comparer avec les Histoires & les Mémoires du tems, & sur-tout avec les Actes publics & les Mémoires des autres Nations où il est fait mention des mêmes sujets.

SECTION XI. *Quatrieme Octroi. Tentative des François à Ceylon, &c.*

où l'on puiſſe ſe flatter d'obtenir quelque grace, ou d'avoir du crédit, ſi ce n'eſt à la faveur des préſens. Ce fut par ce moyen, & par ſes manieres inſinuantes que M. *Hartſink* fut auſſi bien reçu qu'il pouvoit le ſouhaitter; il ſe défit de toutes ſes marchandiſes à un haut prix, & au bout de très-peu de tems il revint à Batavia avec une fort belle cargaiſon (*a*). Le Général *van Diemen*, qui gouvernoit en ce tems-là, loua fort ſon application & ſa diligence, & prit la réſolution d'établir un Comptoir au Tonquin, dont il nomma M. *Hartſink* Directeur, comme il le méritoit. Bien que ce fût-là un fort beau poſte en ſoi, ce ne fut rien en comparaiſon de ce qu'il obtint dans ce Pays-là; le Roi pour lui marquer ſon eſtime l'admit dans ſon Conſeil, lui conféra les plus grands titres d'honneur, & enfin, comme s'il n'eût eu plus rien à faire pour lui, il l'adopta pour ſon fils par un Acte ſolemnel (*b*). Les affaires du Commerce allerent auſſi bien que la Compagnie pouvoit le deſirer, ſous ſa direction & ſous celle de quelques-uns de ſes ſucceſſeurs; mais à la fin on vit éclatter des jalouſies & des mécontentemens, qui après avoir été appaiſés pour un tems, ſe renouvellerent, & dont les ſuites furent funeſtes au Commerce, qui diminua à un tel point que la Compagnie jugea à-propos à la fin de rappeller ſes Officiers: ſes Vaiſſeaux ne laiſſent pas d'aborder quelquefois au Tonquin, & on leur permet, comme aux autres Européens, d'y trafiquer librement, mais ſans néanmoins encourager aſſez pour faire naître l'envie de s'y établir comme auparavant (*c*) (*).

Batavia embelli.

Le deſir d'embellir Batavia, & d'augmenter les commodités que la Compagnie y avoit, au-delà de ce que l'on voyoit dans tous les autres Etabliſſemens des Européens dans les Indes, avoit animé tous ceux qui avoient été honorés du Poſte de Gouverneur-Général, mais aucun ne ſe diſtingua autant par cet endroit que *Jean Maatſuyker*, qui ayant occupé cette place pendant un grand nombre d'années, a laiſſé quantité de monumens de ſon at-

(*a*) Dict. de Comm. T. I. Col. 982.
(*b*) Mém. du Dr. *Garcin*.
(*c*) Mémoires ſur le Commerce des Indes. p. 258.

(*) Le Commerce des Tonquinois avec les Hollandois fut interrompu en 1664, & leurs Officiers furent rappellés, cependant le Comptoir fut rétabli à la requiſition du Roi, & on l'y laiſſa, non ſans qu'il y eût quelques démêlés entre les deux Nations durant environ quarante ans, & au bout de ce tems-là on le retira entierement, & le Commerce ne s'y fit plus que par des Navires qu'on y envoye par occaſion, comme nous le diſons dans le texte. Mais le Commerce doit avoir été fort avantageux, tandis que la bonne intelligence a ſubſiſté, parcequ'on achetoit à fort bas prix pluſieurs marchandiſes précieuſes à *Catcheo*, Capitale du Royaume: Par exemple d'excellent muſc, fort ſupérieur à celui de la Chine, & bien moins falſifié, pour trois florins l'once, pluſieurs ſortes de fort bonne ſoie à deux florins la livre & les plus belles écailles de tortue de toutes les Indes: & ces marchandiſes s'y trouvoient en telle quantité, que l'on pouvoit en acheter autant qu'on vouloit, ſans courir riſque d'en faire hauſſer le prix. D'ailleurs les Tonquinois ſont francs, ſinceres & de bonne foi, deſorte qu'il eſt plus que probable que les Hollandois étoient dans le tort par rapport aux différends qu'ils ont eus avec eux (1).

(1) Mém. du Dr. *Garcin*. Mém. ſur le Comm. des Hollandois. p. 258. *Hamilton's* Account of the Eaſt Indies, Vol. II. p. 212.

attention pour l'utilité publique. Ce fut de ſon tems que l'on bâtit les vaſtes Magazins pour les épiceries & pour d'autres riches marchandiſes, qui ſont un des grands ornemens de cette opulente & belle ville. On eut ſoin d'y faire un magnifique appartement pour le Receveur-Général, qui y demeure avec tous les Officiers qui dépendent de lui. Tous les matins à dix heures & demie, il eſt obligé de faire rapport au Général, des Vaiſſeaux, des marchandiſes, & des gens qui ſont arrivés (*a*). Proche de ſon logement il y en a un pour le premier Chirurgien, ſes Aſſiſtans & ſes Garçons, avec tout ce qu'il faut pour préparer les remedes. Ces Edifices furent achevés en 1670. Vers le même tems on finit auſſi le Chantier & les Atteliers ſur l'Iſle d'*Onruſt*, où tout ce qui eſt néceſſaire pour bâtir, équiper & conſerver des Vaiſſeaux, ſe trouve en ſi grande abondance, & toujours prêt ſous la direction d'un Officier qu'on nomme *Equipagiemeeſter*, que la Compagnie peut faire radouber, carener & mettre en bon état ſes Vaiſſeaux, ſans perdre du tems, & ſans que rien y manque (*b*). Ce fut encore ſous le Gouvernement de *Maatſuyker* que l'on bâtit la Maiſon où logent tous ceux qui font profeſſion de quelque Art méchanique au ſervice de la Compagnie, & c'eſt ſans contredit une des plus belles & des plus utiles fondations que l'eſprit humain ait pu imaginer. C'eſt-là que l'on voit dans leurs appartemens ſéparés, des Deſſinateurs, des Graveurs, des Eſſayeurs d'or, des Sculpteurs, des Peintres, des Armuriers, des Maçons &c. qui exécutent très-ponctuellement les ordres qu'ils reçoivent; ils ſont tous ſous la direction de l'Architecte de la ville, qui a un très-bel appartement dans cette Maiſon, & des appointemens proportionnés (*c*).

SECTION XI. *Quatrieme Octroi. Tentative des François à Ceylon, &c.*

Pendant la ſeconde guerre contre l'Angleterre ſous *Charles* II. les Hollandois eurent le bonheur de s'emparer de l'Iſle de Ste. Hélene, conquête peu importante pour eux à cauſe du voiſinage du Cap de Bonne-Eſpérance; mais fort préjudiciable aux Anglois, qui n'épargnerent rien pour la reprendre, en quoi ils ne furent pas moins heureux, comme nous l'avons dit ailleurs (*d*). Mais leurs différends avec les Anglois durant la guerre, ne furent rien en comparaiſon de la peine que leur donnerent les François, qui les attaquerent au cœur de leur Empire dans les Indes. L'Auteur du Projet fut un certain M. *Caron*, dont nous aurons occaſion de parler, quand nous traiterons du Commerce des Hollandois au Japon. Il avoit été au ſervice de la Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales: c'étoit un homme de génie, hardi & entreprenant, mais en même tems vindicatif & qui ne pardonnoit point. On l'avoit ou négligé ou ſoupçonné à Batavia, ce qui le piqua tellement, qu'étant revenu en Europe il alla offrir ſes ſervices à la Cour de France; il fut très-bien reçu à cauſe de la parfaite connoiſſance qu'il avoit du Commerce des Indes; & ce Commerce étoit, comme nous le verrons dans le Chapitre ſuivant, un des objets favoris d'un des plus grands

Entrepriſe des François ſur Ceylon.

(*a*) *Janiçon*, Etat préſent des Provinces-Unies, T. I. p. 337, 360.
(*b*) *Nieuhof*, *Leguat*, *Le Bruyn*, &c.
(*c*) *Janiçon* l. c. p. 336, 337.
(*d*) Lives of the Admirals, Vol. II. p. 298.

SECTION XI.

Quatrieme Octroi. Tentative des François à Ceylon, &c.

grands & des plus habiles Miniſtres que la France ait jamais eus (*a*). Pendant que l'on examinoit les propoſitions de *Caron* touchant le Japon, la guerre ſe déclara, ce qui donna une nouvelle face aux affaires, & lui fournit l'occaſion, & à d'autres qui étoient dans le même cas que lui, de préſenter un Projet pour attaquer les Hollandois aux Indes: comme le projet étoit très-ſpecieux, il fut fort goûté du Miniſtere, qui penſoit en ce tems-là à humilier, & peut-être ne ſeroit-ce pas trop dire à détruire la République; & rien n'étoit plus propre à y contribuer que de l'attaquer en même tems en Europe & dans les Indes. Nous aurons occaſion dans la ſuite de cette Hiſtoire de parler plus au long de cette expédition, ainſi nous nous contenterons de rapporter de quelle maniere ce dangereux projet échoua par la conduite d'un habile & vaillant Chef qui commandoit les forces de la Compagnie, nonobſtant les grandes eſpérances que les premiers ſuccès de l'Eſcadre Françoiſe avoient fait concevoir (*b*).

Circonſtances qui animent le Miniſtere de France à attaquer les Hollandois aux Indes.

Le plan propoſé à la Cour de France par M. *Caron* & par M. *Martin*, qui avoit été auſſi au ſervice de la Compagnie Hollandoiſe, étoit de faire une deſcente dans l'Iſle de Ceylon, & de ſe rendre maître de la Forteresſe de *Punto Gallé*; ils prétendoient que ce ſeroit un Etabliſſement très-avantageux, que l'on pourroit conſerver contre toutes les forces de la Compagnie, juſqu'à ce qu'il vînt de nouveaux ſecours de France; & que l'on pourroit enſuite aſſurer à la France, avec les autres conquêtes que l'on feroit par un Traité de paix, tel qu'un Monarque victorieux le voudroit preſcrire, ſi la République ſe ſoutenoit dans cette guerre (*c*). Pendant qu'on méditoit cette entrepriſe, la Flotte Hollandoiſe des Indes arriva heureuſement en Hollande, après le commencement de la guerre de 1672, & apporta une cargaiſon eſtimée ſeize millions de florins; circonſtance des plus heureuſes pour la Compagnie & pour la République (*d*), mais qui ne pouvoit manquer d'exciter l'envie de ſes voiſins, & d'aiguillonner le Miniſtere de France à ne rien négliger de ce qui pouvoit contribuer à diminuer un Commerce ſi avantageux à une République, qui donnoit de l'ombrage à un Monarque trop ambitieux pour ſouffrir la proſpérité d'un Etat libre, également intéreſſé & porté à arrêter le cours de ſes rapides conquêtes. La Flotte que la France envoya pour cette expédition étoit compoſée de ſeize Vaiſſeaux, bien pourvus d'hommes, de munitions, & de tout ce qui étoit néceſſaire pour l'exécution de l'entrepriſe. On en donna le commandement en Chef au Sieur *de la Haye*, qui avoit quitté un Emploi très-avantageux pour ſuivre le penchant naturel qu'il avoit pour la guerre; & il s'étoit diſtingué par nombre d'actions qui ſembloient être autant de preuves de ſa conduite & de ſon courage; cependant quelques-uns ont prétendu que l'entrepriſe dont il s'agit ici étoit au-deſſus de ſes forces, & qu'il échoua parcequ'il n'avoit pas la capacité néceſſaire pour faire la conquête dont on lui confia le ſoin (*e*).

La

(*a*) *Guyon*, Hiſtoire des Indes Orientales. T. III. p. 137.

(*b*) Hiſt. de la Comp. des Indes. p. 210.

(*c*) Journal du Voyage des Grandes Indes, Paris 1698, 12.

(*d*) *La Neuville*, L. XIV. Ch. 7.

(*e*) *Baſnage*, Annal. T. II. p. 457.

SECTION XI. *Quatrieme Octroi. Tentative des François à Ceylon, &c.*

La Flotte arriva dans la bonne saison sur les côtes de Ceylon, & suivant leurs instructions les François attaquerent *Punto-Gallé*, mais sans succès: sur quoi les sentimens sont partagés. Les Auteurs François en parlent seulement en termes généraux, mais les Ecrivains Hollandois disent que la place étoit en fort bon état, & que le Gouverneur se défendit courageusement, desorte que les François désespérant de réussir, prirent le parti de la retraite (*a*). Mais un de nos Compatriotes, qui entendoit parfaitement l'Histoire secrette des Indes, nous a peut-être marqué la véritable raison de ce premier échec. Il dit que M. *Martin*, s'étant flatté d'avoir le Gouvernement de la place, & ayant appris dans le voyage, qu'on en disposeroit autrement, il fit si bien qu'il en rendit la prise & l'attaque même impraticable (*b*). Le Sieur *de la Haye* alla alors dans la Baye de *Trinquinimale*, où il réussit mieux, la Forteresse s'étant rendue après avoir été canonnée quelque tems; il y mit une bonne Garnison, à laquelle il donna cent-deux pieces de canon. La joie que donna cette conquête ne dura gueres; le Général Hollandois *Rycklof van Goens* arriva avec une Flotte aussi forte que celle des François, qui furent bien aises de se retirer, ce qu'ils ne purent même faire sans perte (*c*). Mais lorsqu'ils furent passés de l'autre côté sur la côte de Coromandel, le Sieur *de la Haye* projetta de surprendre la ville de St. Thomé, que les Portugais avoient très-bien fortifiée dans le tems de leur prospérité, & que les Hollandois leur avoient enlevée il y avoit environ douze ans. La place étoit grande, en assez bon état, & avoit des magazins bien pourvus; cependant le Général François prit si bien ses mesures qu'il l'emporta, n'ayant perdu que cinq hommes. Il y mit une Garnison de six-cens hommes, à qui il donna tout ce dont elle avoit besoin; & voyant qu'il ne pouvoit plus rien entreprendre, il fit voile pour l'Europe (*d*). Dans ces entrefaites le Général *van Goens* avoit repris *Trinquinimale*, & avoit fait la Garnison prisonniere de guerre; il passa ensuite sur la côte de Coromandel, où il fit sentir aux François le feu de leur propre canon; ensorte que le Sieur *de la Haye* qui étoit venu aux Indes en conquérant, n'en partit pas de même, & à son retour un de ses Vaisseaux ayant fait naufrage à la vue du Port de Lisbonne, le fameux *Caron*, deux Capitaines & quelques autres Officiers se noyerent par la malice du Pilote; tellement que cette Escadre, dont on avoit conçu de si grandes espérances, n'y répondit que très-peu (*e*) (*).

Ce Projet échoue.

Quand

(*a*) *Wicquefort* Liv. XVIII. *Basnage*, *Le Clerc*.
(*b*) *Hamilton*, Vol. I. p. 343.
(*c*) *Basnage* l. c. p. 458.
(*d*) *Carré*, Voy. des Indes Orient. T. II. p. 217.
(*e*) Hist. des Ind. Orient. T. III. p. 147.

(*) Ce M. *Caron* & quelques autres Déserteurs firent beaucoup de peine à la Compagnie, elle a néanmoins à tout prendre plus gagné que perdu à avoir des étrangers à son service. Cependant on a été fort circonspect sur cet article, sur-tout dans ces derniers tems, & rarement la Compagnie éleve-t-elle à de grands postes, ou à des postes importans des Etrangers, les naturels du Pays, ni même ceux qui sont nés aux Indes de parens Hollandois. La délicatesse des Hollandois sur cet article est non seulement fondée en raison, mais justifiée par l'expérience, desorte qu'il n'y a gueres d'apparence qu'ils changent aisément à cet égard. Nonobstant cette Politique on reçoit & l'on encourage

SECTION XI. *Quatrieme Octroi. Tentative de François à Ceylon, &c.*

Quand les Hollandois eurent le loisir de faire réflexion sur cette entreprise, & qu'ils vinrent à considérer combien l'Etablissement des François à Trinquinimale auroit été d'une dangereuse conséquence pour tout le Système de leur Commerce dans les Indes, ils connurent toute la grandeur du service que leur avoit rendu le Général *van Goens*, aussi la Compagnie le récompensa-t-elle bientôt après en lui conférant le Gouvernement-Général (*a*). Cependant la prise de St. Thomé les inquietoit, bien-que cette place fût fort éloignée d'eux, & ne les incommodât gueres. Ils savoient que les François se rebutent aisément quand leurs projets ne réussissent point, & ils avoient alors bien des fers au feu. Mais ils prévoyoient que si la place restoit long-tems entre leurs mains, le Ministere en comprendroit l'importance, & pourroit peut-être prendre des mesures pour sa conservation, qui feroient qu'il seroit difficile, sinon impossible, de la leur enlever (*b*).

Réflexions des Hollandois sur cette entreprise.

Ils engagent le Roi de Golconde à assiéger St. Thomé.

Ils jugerent donc à-propos en 1674 d'inspirer au Roi de Golconde de la jalousie contre ces nouveaux venus, & l'ayant engagé à assiéger la ville par terre, ils envoyerent une Flotte pour la serrer par mer, en quoi ils ne furent pourtant pas fort heureux. Le Gouverneur François, qui avoit une bonne Garnison, & qui étoit bien pourvu de tout, fit une plus belle & plus vigoureuse résistance qu'on ne s'y attendoit, desorte que la Flotte Hollandoise jugea qu'elle devoit se retirer dans un Port voisin, où elle débarqua un bon Corps de Troupes, qui allerent joindre l'armée du Roi; on continua donc le siege, & à la fin la disette jointe à la force contraignit la Garnison de capituler, mais à des conditions honorables. Les Hollandois crurent alors s'être tiré cette épine du pied, & qu'ils ne seroit plus gueres question des François aux Indes (*c*). Ils se tromperent pourtant fort, comme cela arrive aux plus habiles Politiques; car la prudence & l'habileté de l'Officier qui commandoit les tristes débris de la Garnison de St. Thomé, donna naissance à un nouvel Etablissement à Pondichery, sur lequel les Hollandois ont eu l'œil, & qu'ils ont même une fois réduit sous leur obéissance, comme nous le verrons dans la suite, ce qui ne leur fut nullement avantageux. Ainsi c'est à cette expédition à tant d'égards infructueuse, que les François doivent toute la part qu'ils ont au Commerce des Indes, qui n'est pas néanmoins fort considérable (*d*).

SEC-

(*a*) Voy. la Liste des Gouverneurs-Généraux.

(*b*) *Basnage* Annal. T. II. p. 554.

(*c*) *Janiçon* ubi sup. p. 312.

(*d*) Hist. des Ind. Orient. T. II. p. 120.

les Protestans de tout Pays; s'ils se marient & s'établissent au Cap, à Batavia, ou en quelque autre des Colonies de la Compagnie, ils trouvent moyen de faire bientôt fortune; & ils sont moins exposés à l'envie que chez aucune autre Nation, à moins qu'ils n'y contribuent par leur mauvaise conduite (1).

(1) *Choisy* Journal, p. m. 65.

SECTION XII.

SECTION XII. *Evénemens divers, & Prise de* Pondichery, *&c.*

La conduite de la Compagnie *la fait extrêmement considérer dans la République. La nature & le succès de sa Politique dans l'Isle de* Java. *Les* Hollandois *prennent la résolution de chasser les* François *des* Indes; *ils attaquent & prennent* Pondichery. *Fameuse Médaille frappée à l'honneur de la* Compagnie, *après que dans le cours d'un siecle elle a acquis tant de gloire, de puissance & d'Etats.*

La Compagnie obtient des Privileges, en considération de ses services.

LA part que la Compagnie prit à la guerre, les considérables dépenses qu'elle fit à cette occasion & en d'autres, les grandes pertes qu'elle fit par les Vaisseaux que les Anglois lui enleverent à Ste. Hélene & ailleurs, les avances qu'elle fit pour les secours qu'on lui envoya, & peut-être quelques contributions dans les circonstances fâcheuses où se trouvoit la République, lui fournirent les moyens de demander & d'obtenir un Réglement très-favorable par rapport aux Droits d'entrée, sur lesquels elle a une diminution fixe, & à ceux de sortie, pour lesquels elle paye annuellement seize-mille florins en tout. Ce Réglement empêche qu'elle n'ait des disputes à essuyer, & la met à couvert de bien d'autres inconvéniens (*a*).

Par quelles voyes elle s'assure le Commerce des Indes.

Après la Paix de *Nimegue*, les Hollandois n'appréhendant plus de voir des Escadres ennemies aux Indes, renouerent leurs Négociations avec plusieurs petits Princes, pour s'assurer à eux seuls le Commerce dans leurs Etats. Ils auroient pu en bien des endroits s'en emparer haut à la main, comme les Portugais, par la supériorité de leurs forces, mais ils préférerent la voye de la douceur par la raison suivante. Ils craignoient que s'ils gênoient le Commerce des autres Nations dans les Ports de ces Princes à force ouverte, on ne se plaignît de leur conduite en Europe, & que les Etats-Généraux ne fussent obligés de se mêler de l'affaire, dans un cas que l'on auroit pu regarder comme une infraction des Traités. Au-lieu qu'en faisant des alliances avec ces petits Souverains, par lesquelles ils stipuloient qu'ils ne vendroient les productions de leur Pays qu'à la Compagnie seule, le refus de permettre le Commerce aux autres Nations étoit l'affaire de ces Princes, dont la Compagnie ni les Etats-Généraux n'étoient point responsables selon le Droit des Gens (*b*). C'est-là un fait que nous n'avançons pas sur l'autorité d'aucun particulier, mais sur les Traités mêmes, & sur les représentations fondées sur ces Traités, faites par la Compagnie aux Etats: desorte que cette maxime de sa politique, dont nous aurons occasion de parler encore, est aussi bien appuyée qu'on peut le desirer (*).

Les

(*a*) Groot Placaat Boek, IV. Deel, fol. 1327.

(*b*) Corps Univ. Diplomat. T. VI. P. II. p. 454. T. VII. P. I. p. 61, 76.

(*) Nous avons déja rapporté un Article d'un Traité conclu entre la Compagnie & le Roi de Macassar, par lequel les Anglois sont exclus pour jamais des Etats de ce Prince, uniquement par la volonté & le bon-plaisir des Hollandois: nous en rapporterons ici un autre tiré de la représentation de la Compagnie aux Etats en 1664. Après avoir fait le détail

SECTION XII. *Evénemens divers, & Prise de* Pondichery, *&c.*

Les Hollandois ne travaillerent pas avec moins de soin à se mettre à couvert des dangers auxquels ils étoient continuellement exposés dans la Capitale de leur Empire dans l'Isle de Java; & bien-qu'ils se fussent jusques-là toujours garantis en quelque façon par la force, mais plus encore par leur vigilance & par leurs nombreuses précautions, ils n'étoient jamais sans des appréhensions, qui ne tiroient pas leur origine de simples soupçons, mais qui n'étoient que trop bien fondées, desorte que pour leur tranquillité & leur sûreté ils crurent devoir tenter tout pour s'en affranchir.

Ils songent à se rendre indépendans dans l'Isle de Java.

Les Puissances qu'ils avoient à redouter étoit le *Mataram* ou, comme il se qualifie, l'Empereur de Java, & le Roi de Bantam, qui est à-présent un Souverain indépendant, quoique ses prédécesseurs ne fussent que simples Gouverneurs de la ville & de la Province pour l'Empereur. Les Hollandois avoient constamment eu soin de fomenter la division entre ces Princes, & quoiqu'ils s'y fussent pris avec beaucoup d'adresse & avec un succès incroyable, ils doutoient, & avec raison, s'ils pourroient le faire toujours: ils jugerent donc qu'il seroit beaucoup plus avantageux de soumettre ces deux Princes à leur puissance, non par voye de conquete proprement dite, c'est ce qui étoit impossible, mais en se rendant maîtres de la personne de ces Monarques, pour pouvoir régler leurs affaires aussi absolument que celles des petits Princes dont nous avons parlé. C'étoit-là un projet aussi extraordinaire que difficile, d'autant plus que ces deux Princes étoient fort jaloux & se défioient extrêmement des Hollandois, & néanmoins ils en vinrent à bout en peu d'années. Il est bien vrai qu'ils n'ont jamais pu tenir les Empereurs de Java dans une constante & exacte sujettion; il est vrai encore qu'ils sont obligés de traiter ces deux Monarques avec toutes les marques extérieures de respect possibles; avec tout cela, il est certain qu'ils ne craignent plus la puissance de l'Empereur comme ils faisoient autrefois, & que le Roi de Bantam dépend presque autant d'eux, que le Chef des Hottentots au Cap (*a*). L'histoire de la maniere dont ce projet a été exécuté, fait une partie nécessaire & utile de notre travail, & servira à donner une juste

Avec quelle politique ils exécutent leurs desseins.

(*a*) *Choisy* Journal &c. p. m. 134.

détail du succès de ses armes pour réduire le petit Prince Indien de *Porca*, sur la Côte de Malabar, elle continue en ces termes (1). „ Bien-que le Roi de Cochin & le Rajah „ ayent exhorté les Anglois à se retirer de *Porca*, ils n'ont pas jugé à-propos de le faire; mais ils y restent toujours, sans que nous les pressions de se retirer, quoique nous „ ayons le juste droit & même le pouvoir de le faire, puisque nous n'aurions qu'à faire „ connoître nos intentions au Roi de Cochin: non contens de cela ils sont revenus à la „ rade de *Porca* avec le Vaisseau le *Nonpareil*, quoiqu'il n'y eût rien à acheter, & que „ nous-mêmes n'eussions pas encore acheté un grain de poivre, desorte qu'ils ont été „ obligés de s'en retourner à vuide, ce qu'ils ont voulu mettre, suivant leur coutume, „ sur notre compte, ayant dressé un beau Protest là-dessus, bien-que nous ne leur ayons „ rien fait, ni suscité aucun obstacle, comme il paroît par des Certificats assermentés, ni „ alors, ni quand leur Vaisseau le *Léopard* est venu devant Cochin dans le dessein de se „ rendre à *Porca*, quoiqu'il n'y eût pas une livre de poivre dans les Magazins; sur quoi „ ils ont fait un second Protest".

(1) Rapport des Directeurs de la Compagnie des Indes Orientales à LL. HH. PP. du 22 d'Octobre 1664.

juſte idée de la profondeur des vues & de la politique raffinée des Miniſtres Hollandois aux Indes. Mais il faut auparavant faire connoître quelle ſorte de Prince eſt cet Empereur de Java, quelle eſt ſa Cour, & dire un mot du caractere de ſes Sujets, ſans quoi ce que nous avons à dire ſuccinctement ſeroit en grande partie inintelligible.

Section XII. *Evénemens divers, & Priſe de Pondicherry, &c.*

Deſcription de la Cour de l'Empereur de Java.

Ce Prince, qui eſt Mahométan, ſe fait ſervir à la maniere des Orientaux par des femmes, & il en prend autant qu'il veut. Quelques-uns de ſes Prêtres ſont obligés d'aller tous les ans à la Mecque, pour y faire des vœux pour la conſervation du Roi & de ſa famille. Ses Sujets lui ſont très-fideles & fort dévoués. Les principaux d'entre eux, toutes les fois qu'ils veulent lui parler, doivent l'approcher en rampant, mais en tems de guerre ce cérémonial gênant ne s'obſerve point. Ceux qui font la moindre faute ſont d'abord tués avec une eſpece de poignard, nommé *Krid;* ce genre de punition mortelle y eſt ordinaire & preſque le ſeul, deſorte que les fautes les plus légeres comme les plus grandes coûtent la vie. Les naturels du Pays ſont bruns, d'une taille médiocre, aſſez bien faits, leurs cheveux ſont noirs & longs, quelques-uns ont cependant le ſoin de les couper. Ils ont le nez plat & écraſé, les dents vilaines, ce qui vient du ſuc de *Betel* & de *Faufel*, qu'ils mâchent continuellement (*a*). Le *Faufel* eſt une eſpece de noiſette, ſemblable à une noix muſcade, mais plus petite, ſans odeur, & renfermant un jus rouge. C'eſt ce même jus dont on ſe ſert pour peindre les toiles connues ſous le nom de *Chitſes*, que l'on admire tant en Europe. L'arbre qui porte ce fruit eſt droit, ayant des feuilles qui reſſemblent à celles du cocotier. Le *Betel* eſt une plante, qui pouſſe des branches longues & rampantes; ſes feuilles reſſemblent à celles du citronnier, d'un goût amer. Son fruit a la figure de la queue d'un lézard, long de deux travers de doigt, d'un goût aromatique & d'une odeur agréable. Les Indiens portent toujours avec eux de la feuille de *Betel*, & ſe la préſentent par cérémonie. Ils en mâchent preſque continuellement; mais comme elle eſt amere, ils la mêlent avec l'*Areca* ou *Faufel* & des écailles d'huîtres calcinées. De cette maniere ils la trouvent d'un goût très-agréable. Après qu'ils en ont ſucé le jus, ils jettent le marc. Quelques-uns y ajoutent de la chaux, de l'ambre & du cardamome ou du tabac de la Chine. Pluſieurs Européens ont contracté ſi fort cette même coutume, qu'ils ne ſauroient plus y renoncer, quoique quelques-uns l'ayent payé bien chérement; car les Indiens préparent ſi habilement le *Betel*, qu'il donne la mort auſſi infailliblement qu'un coup de piſtolet ou de poignard. Mais cette mauvaiſe coutume & pluſieurs autres ne ſe ſont introduites que par degrés, & n'étoient point en uſage parmi ceux qui ont triomphé des naturels par leur prudence & par leur courage (*b*).

Puiſſance de ce Monarque.

L'Empereur de Java mene une vie oiſive, toujours environné de femmes, & il prend tous les jours le divertiſſement de voir les Jeux de Pantomimes,

(*a*) Expédition de trois Vaiſſeaux, Vol. II. p. 36, 37.

(*b*) *De Graaf* Relation de la Ville de Batavia.

SECTION XII. *Evénemens divers, & Prise de* Pondichery, *&c.*

mimes, en quoi, si nous en croyons les Hollandois, les habitans de Java surpassent les Pantomimes anciens & modernes, expriment les passions par leur action aussi aisément & avec autant de naturel que par des paroles. Tout cela n'empêche pas que l'Empereur ne soit un Monarque très-puissant, les parties orientales & méridionales de Java lui sont soumises, & c'est une vaste étendue de Pays fort peuplée. Mais une querelle qui s'éleva pour la succession au Trône, divisa les Princes en différens partis, & arma tous les Javanois les uns contre les autres. Les Hollandois profiterent de l'occasion, éleverent un des Princes sur le Trône, ou au moins l'y maintinrent par leur secours, & chasserent deux autres Princes dans les montagnes; & il y a beaucoup d'apparence qu'ils auroient pu finir la guerre, mais ce n'étoit pas de leur intérêt. Ils persuaderent au Monarque regnant en 1677. de transporter sa Cour de *Mataram*, son ancienne résidence, à *Kattasura*, ce qui étoit d'une grande importance pour eux. Ils obtinrent, sous prétexte de pourvoir à sa sûreté, d'y bâtir un Fort, où ils ont une bonne Garnison; ils ont même un Corps de garde dans son Palais, par respect & par pure affection pour sa personne, afin qu'il ait toujours à portée ses fideles défenseurs contre des ennemis déclarés ou cachés; sous ce prétexte ils veillent toujours sur ses actions & l'observent de près, tandis qu'il s'imagine jouir d'une autorité aussi arbitraire & aussi illimitée que jamais, avec l'avantage d'avoir des Européens à ses ordres en cas que par quelqu'un de ces traits violens d'autorité, qui ne sont pas rares dans les Cours de l'Orient, il portât quelqu'un des Princes ses Vassaux, qu'ils appellent *Pangarangs*, à conspirer contre lui (*a*). Cette nouvelle forme de Gouvernement fut entierement établie vers l'an 1680, & elle subsiste encore selon toutes les Relations authentiques qui nous sont connues. Il est bien vrai que les Hollandois ont quelquefois des démêlés avec lui, & qu'ils sont toujours obligés de le flatter en lui envoyant de magnifiques Ambassades & de riches présens; mais en recompense, comme nous le verrons dans la suite, ils sont maîtres de tout le Commerce de son Pays, & tous ses Sujets ou pour mieux dire ses Esclaves ne sont occupés qu'à travailler à fournir au luxe de la Cour de l'Empereur, & à remplir les Magazins des Hollandois d'une grande quantité de toutes sortes de belles marchandises & de manufactures, dont ils en consomment une partie, & portent le reste en d'autres Pays. C'est ainsi qu'ils ont exécuté la premiere partie du grand projet qu'ils avoient formé (*b*) (*).

Il

(*a*) Expédit. de trois Vaiss. T. II. p. 192, 193. Mémoir. du Dr. *Garcin.*

(*b*) *De Graaf* Voy. p. 217.

(*) C'est-là un de ces grands événemens, dont on ne connoît pas toute l'importance par une simple lecture, mais qui doit être mûrement pesé. L'Empereur, ou, comme on l'appelle dans la Langue du Pays le *Sunsuonan* de Java, est un Monarque héréditaire, dont les Etats sont d'une grande étendue, & qui y exerce par-tout une autorité absolue (1). Le Général & le Conseil des Indes n'étoient que des Représentans de la Compagnie Hollan-

(1) *Choisy* Journ. de Siam, p. m. 134, 135. Mémoires sur le Commerce des Hollandois, P. *Schouten* Voy. aux Ind. Orient. T. II. p. m. 261, 276.

Section XII. *Evénemens divers, & Prise de Pondichery, &c.*

Il ne se passa pas beaucoup de tems, lorsque l'occasion s'offrit d'exécuter l'autre partie, en s'assujettissant le Roi de Bantam autant & plus que l'Empereur de Java. La ville de Bantam étoit une place de très-grande importance, avant que les Européens eussent trouvé la route des Indes; les Arabes, les Turcs, les Maures, les Chinois & presque toutes les Nations de l'Orient fréquentoient son Port; les Portugais mêmes, après qu'ils furent devenus fort puissans se contenterent d'y trafiquer, sans y faire d'Etablissement. Les Anglois furent les premiers qui y eurent un Comptoir, après eux les Hollandois & les Danois y firent un grand Commerce. Les Terres du Roi de Bantam ne sont pas fort étendues, mais leur situation les rend très-importantes, parceque la Capitale est à l'entrée du Détroit de la Sonde, & le commande, & que les Côtes opposées de l'Isle de Sumatra appartiennent au Roi de Bantam; cela joint à la proximité où elle est de Batavia, dont elle n'est pas à soixante milles, suffit pour faire comprendre de quelle importance cette place étoit pour les Hollandois, qui n'étoient pas plus jaloux de l'autorité du Roi, s'il eût su la bien ménager, qu'ils étoient chagrins de voir les Navires de toutes les Nations trafiquer dans son Port, où l'expérience journaliere leur apprenoit qu'ils étoient les moins aimés des Bantamois (*a*). Il n'est donc pas surprenant qu'ils fussent extrêmement attentifs à tout ce qui se passoit dans ce Pays, & qu'ils desirassent ardemment d'avoir quelque occasion qui parût leur promettre quelque changement en leur faveur, ou qui pût y conduire, & mettre le Roi dans leur dépendance autant qu'ils pouvoient le souhaiter, sur-tout après quelques chagrins qu'ils avoient reçus de la part du Roi regnant, qui étoit fort dans les intérêts des Anglois, & qui venoit d'envoyer une Ambassade solemnelle à la Cour de *Charles II.* On ne douta point que ce ne fut-là une des grandes raisons, qui firent qu'ils regarderent ce Prince comme peu propre à leurs vues, & qu'ils étoient fort disposés à contribuer à lui susciter des affaires, en appuyant des intri-

Etat des domaines du Roi de Bantam.

(*a*) *Nieuhof, Tavernier, Fryer, Choisy.*

landoise qui ne gouvernoient que sous l'autorité des Directeurs, & les uns & les autres relevoient des Etats-Généraux des Provinces-Unies. C'étoient des Etrangers, qui n'occupoient qu'une petite partie d'une des plus grandes Isles du Monde, chargés d'une multitude d'autres affaires, & obligés d'y donner leurs soins autant qu'à la guerre de Java. L'Empereur étoit chez lui, & avoit à ses ordres des milliers, & même des centaines de milliers de soldats, sans autre soin que celui de maintenir son autorité. Le projet du Général & du Conseil étoit très-difficile, étant compliqué, & demandoit autant d'adresse & de force pour le maintenir que pour l'exécuter. Celui de l'Empereur étoit au contraire aussi simple & aussi aisé qu'il est possible de le concevoir, de maintenir son autorité, & de ne pas se laisser faire la loi par ceux qui étoient les Serviteurs des Serviteurs d'une République, qui n'avoit pas la dixieme partie du Peuple soumis à sa domination (1). Avec tout cela le Général & le Conseil de Batavia sont venus à bout de leur dessein, & ce qui est bien plus extraordinaire ont maintenu les choses sur le pied où ils les ont mises jusqu'à aujourd'hui. On ne trouve rien dans l'Histoire ancienne qui puisse être mis en parallele avec ce coup d'Etat, considéré dans toute son étendue, & dans toutes ses circonstances.

(1) Expédition de trois Vaisseaux, Vol. II. p. 35, 36. Mémoires du Dr. *Garcin*.

SECTION XII. *Evénemens divers, & Prise de* Pondichery, *&c.*

trigues, auxquelles ces Cours d'Orient, toutes barbares qu'elles paroiſſent, ne ſont pas moins expoſées, que les Cours les plus polies (*a*) (*).

Querelle entre les deux Rois de Bantam.

Le vieux Roi de Bantam, que quelques Auteurs Hollandois appellent Sultan *Agan*, & d'autres Sultan *Nanghi*, accablé d'années & d'infirmités, & ſouhaitant de voir avant de mourir ſon fils bien-aimé ſur le Trône, ſe démit de la Couronne en faveur de Sultan *Agni*, ou *Haaſi*, ainſi que d'autres le nomment. Ce Prince ne regna pas long-tems ſans ſe rendre odieux à tout le monde, & avec raiſon, enſorte que le vieux Roi par pitié pour ſes Sujets, auſſi bien que pour ſa propre ſûreté & celle de ſes deux fils les Pangerangs *Parbaya* & *Sakhi*, prit les armes, & vint à la tête de trente-mille hommes aſſiéger Sultan *Haaſi* dans la Forteresſe de Bantam (*b*). Le jeune Roi ſe voyant abandonné de tout le monde, à la réſerve des Miniſtres de ſes cruautés & de ſes compagnons de débauches, dépêcha quelques-uns de ſes Favoris à Batavia, pour implorer le ſecours des Hollandois. C'étoit préciſément ce qu'ils demandoient: ainſi ſans examiner ſcrupuleuſement de quel côté étoit la juſtice, ils envoyerent M. *de St. Martin* avec trois-mille hommes de Troupes réglées à ſon ſecours (*c*). Ce Général mit pied à terre ſur la Côte de Bantam, livra combat au vieux Roi, & après une action opiniâtre le mit en déroute. La perte de la bataille ne fut pas ſon plus grand malheur, car peu après il fut fait priſonnier, étroitement reſſerré, & traité aſſez mal par ſon fils. Pour les deux jeunes Princes s'étant ſauvés & retirés avec leurs femmes & leurs enfans dans les montagnes du Sud-Eſt de l'Iſle, les Hollandois envoyerent des détachemens à leur pourſuite, qui les talonnerent de ſi près, qu'après avoir perdu tout leur bagage, l'aîné nommé *Parbaya* ſe rendit volontairement à la Compagnie, qui lui aſſigna une penſion, &

(*a*) *Hamilton's* Account of the Eaſt Indies, Vol. II. p. 127, & la plupart des Auteurs cités.

(*b*) *De Graaf*, Voy. aux Ind. Orient. p. 214. Voyage de Siam des Jéſuites, p. m. 108, 109.

(*c*) *Choiſy* Journ. de Siam, p. m. 119, 120.

(*) Il n'eſt pas difficile de comprendre comment les Cours de ces Princes ſont continuellement troublées par les intrigues, ſur-tout quand il y va de l'intérêt de voiſins puiſſans, ambitieux & intrigans, d'y entretenir la diviſion. On s'apperçoit viſiblement que les paſſions & les caracteres des hommes ſont généralement les mêmes par-tout, & qu'elles ne varient que par la différente teinture que l'éducation & la coutume y donnent. Dans les Cours des Princes Indiens les perſonnes de tout âge, de tout ſexe & de toute condition ne ſont occupées que du crédit & des plaiſirs. Comme ces Princes ont pluſieurs femmes, & des enfans de différentes femmes, c'eſt-là une grande ſource d'intrigues; l'ambition de leurs *Pangarangs* ou Gouverneurs de Villes & de Provinces en eſt une autre non moins dangereuſe; à quoi, ſi l'on ajoute le reſſentiment qu'inſpirent ſouvent les actions de cruauté que les Princes abſolus ſe permettent quelquefois, on conçoit aiſément qu'il doit toujours y avoir ſous un pareil Gouvernement aſſez de mécontens, qui lorſqu'ils ſont ſûrs d'être ſoutenus, contribuent de tout leur pouvoir à brouiller & à tout bouleverſer (1). Nous avons ſuffiſamment indiqué dans le texte le but des Hollandois en favoriſant cette révolution; tout ce que nous nous propoſons ici, c'eſt d'indiquer les moyens qu'ils employerent, & qu'ils ont toujours en leur pouvoir, ſi le Monarque regnant provoque ceux qui gouvernent les affaires de la Compagnie à en faire uſage.

(1) *De Graaf*, p. 217. *Tavernier*, *Le Bruyn*.

& une retraite à Batavia ou dans le voisinage. C'est ainsi que la guerre finit, en affermissant le jeune Roi sur le Trône (*a*). SECTION XII.

Evénemens divers, & Prise de Pondichery, &c.

Il n'eut pourtant pas, à tout prendre, grand sujet de se réjouir de sa victoire; les Hollandois se saisirent de la Forteresse & de sa personne; les Comptoirs des Européens furent pillés, entre autres celui des Anglois, où l'on trouva de l'or, des pierreries & de riches marchandises pour une somme immense; en un mot tout fut réglé selon qu'il convenoit aux vues des bons Alliés du Roi, qui l'avoient maintenu sur le Trône (*b*). Pour s'assurer d'autant mieux de Sultan *Haasi*, on lui donna un Favori Hollandois, nommé *Henri van Steenwyk*, qui, après avoir été élevé à la Dignité de Prince, prit le titre de *Pangerang Wieragouna*, & se fit une affaire de tenir son Maître constamment attaché à ses compatriotes, tellement que bien-que tout se fît au nom du Roi, rien ne se faisoit cependant que par les ordres du Favori Hollandois. Ces troubles commencerent vers l'an 1680, & les Anglois & les Danois furent obligés de quitter Bantam en 1683, ce qui excita de grandes plaintes en Europe, & produisit des Ecrits fort vifs entre les Compagnies Angloise & Hollandoise (*c*); mais les Anglois ne furent pourtant pas rétablis dans leur Comptoir, ni dans le droit de trafiquer dans les Etats & la Capitale du Roi de Bantam, dont il eut toujours été exclus depuis, aussi-bien que tous les autres Européens; ensorte que tout le poivre du Pays, qui va à dix-mille tonneaux par an, est absolument à la disposition des Alliés du Roi, qui l'achettent à tel prix qu'il leur plait (*d*).

Par quel les voyes on attache le jeune Roi à la Compagnie.

Il ne faut pas néanmoins s'imaginer, que les Sujets se soumissent aussi volontiers que leur Prince; ce fut tout le contraire, ils chercherent continuellement, & malgré le peu de succès de leurs efforts ils ne cesserent de travailler à rétablir le vieux Roi, & à chasser les Hollandois; ce qui, au-lieu de les affranchir du joug, ne servit qu'à l'aggraver. Le *Pangerang Wieragouna* persuada au Roi que la sûreté de sa personne dépendoit entierement d'avoir un Corps considérable de Troupes Hollandoises à Bantam; mais comme il sentoit qu'ils y courroient risque s'ils n'avoient quelque retraite forte, il obtint pour eux qu'ils auroient un Fort à une portée de pistolet de la Forteresse; on le construisit d'abord de cannes en forme de lozange, & on l'environna d'une bonne palissade, ce qui dura jusqu'à l'année 1686. Vers ce tems-là il y eut un grand soulévement à Bantam, dans lequel les habitans tâcherent de se rendre maîtres du poste des Hollandois; mais Sultan *Haasi* en ayant été averti à tems, fit une sortie à la tête de ses Gardes, & défendit ses Alliés aux dépens de ses Sujets. Cette entreprise, bien-qu'elle échouât, fit tant d'impression sur l'esprit du Roi, qu'il envoya son pere & un des plus vieux & des premiers Seigneurs à Batavia (*e*), pour être gardés plus sûrement; & il témoigna souhaiter que les Hollandois pourvussent mieux à leur sûreté: ceux-ci, sans se faire beaucoup prier, bâtirent un Fort de pierre

Le Peuple hait les Hollandois.

(*a*) *De Graaf*, p. 215, 216.

(*b*) *Choisy*, Voyage de Siam, p. m. 111.

(*c*) Impartial Vindication of the English East India Company, 1688. 8°. Justification of the Dutch East India Company, printed at the and of it.

(*d*) *Hamilton*, Vol. II. p. 127.

(*e*) *De Graaf*, p. 239.

SECTION XII. *Evénemens divers, & Prise de* Pondichery, *&c.*

re quarré, à une portée de pistolet de la Forteresse de Bantam, qu'ils appellerent *Steenwyk*, où il y a toujours une bonne Garnison, & qui est bien pourvu de canon : comme il commande le Port & la Ville, il empêche les étrangers d'entrer dans l'un, & prévient tous les soulévemens dans l'autre, à la satisfaction mutuelle du Monarque voluptueux & prévenu, & de la Compagnie Hollandoise (*a*) (*).

Par quel moyen Bantam *a été rendu tout-à-fait dépendant des* Hollandois.

C'est ainsi que la seconde grande Puissance de l'Isle de Java est tombée sous la tutelle des Hollandois, bien-qu'elle ne leur soit pas assujettie. Ils n'attentent à aucune des prérogatives du Roi, & le laissent jouir de tous ses revenus; ils lui font la cour par de fréquentes Ambassades, l'accablent de présens, lui donnent selon la coutume les plus superbes titres, & font profession en toute occasion d'une amitié inviolable & d'un profond respect pour sa personne, pour l'empêcher de se douter jamais qu'il n'est dans le fond que leur vassal (*b*). C'est dans cet état d'autorité apparente & de dépendance réelle, mais environné d'un nombreux serrail, possédant un trésor rempli de pierreries qu'il admiroit beaucoup, en se divertissant par de magnifiques spectacles, & au milieu du tourbillon de la fumée des parfums les plus précieux, que ce Prince passa ses jours jusqu'à un âge fort avancé; & il mourut alors peu considéré de ses Alliés, & moins encore de ses Sujets, dont il étoit haï, parcequ'il les avoit privés de leur Commerce, quoiqu'ils n'y eussent jamais beaucoup gagné; mais ils se plaisoient à la diversité d'acheteurs de leur poivre, plus que d'être obligés de le vendre à une seule Nation, celles de toutes qu'ils aimoient le moins. Il ne paroît pas cependant que ce Prince se soit jamais repenti du changement arrivé sous son regne, mais qu'au contraire il a toujours été fermement persuadé qu'il étoit redevable de la possession de ses Etats, & de la tranquillité de son Gouvernement aux secours de Batavia; & par cette raison il recommanda à son fils & son successeur d'entretenir toujours une étroite correspondance avec la Com-

(*a*) *Choisy*, Journ. I. c.

(*b*) Impartial Justification of the English East India Company.

(*) L'Auteur sur l'autorité duquel nous rapportons ces faits, est *Nicolas de Graaf*. Il étoit Chirurgien de profession, & fit cinq voyages aux Indes, depuis 1639 jusqu'à 1687, dont il a publié la Relation, écrite avec toute la simplicité & toute l'exactitude qu'on peut attendre d'un homme de sa profession, qui n'étoit pas sans Lettres, mais qui peu versé dans l'art d'écrire, n'a pas selon les apparences eu dessein d'en imposer. Il nous apprend que le Favori Hollandois du Roi de Bantam étoit Maçon de profession, un drolle adroit & ruse, qui gagna d'abord les bonnes graces de ce Prince, en lui bâtissant un Palais de pierre, où il pouvoit vivre plus commodément, & avec moins d'appréhension d'être exposé à devenir la victime de quelque conspiration imprévue. Notre Auteur dit que ce Palais étoit en même tems une espece de Forteresse, de l'invention de l'Architecte: c'étoit un quarré long avec des bastions à chaque angle & une demi-lune au milieu de chacune des longues courtines, & que les remparts étoient bien pourvus de canon de fonte, acheté pour cet usage des Anglois & des Danois. Il ajoute encore que ce Hollandois, pour avoir l'honneur de devenir Prince, embrassa le Mahométisme & se fit circoncire, & que pour faire mieux sa cour il fit paroître un grand zele pour la Religion du Roi (1).

(1) *De Graaf*, Voyages aux Indes Orientales & en d'autres lieux de l'Asie, p. 211.

Compagnie, lui donnant cela comme un grand ſecret d'Etat, & le moyen le plus ſûr de conſerver ſon autorité abſolue (*a*).

SECTION XII.

Evénemens divers, & Priſe de Pondichery, &c.

Ce fils de Sultan *Haaſi* vivoit en 1722, & paroiſſoit avoir hérité des vices de ſon Pere, comme de ſes Etats. Avant ſon avénement à la Couronne il témoignoit beaucoup d'inclination pour la piraterie, & dans la ſuite il ſe livra à des débauches auſſi indignes de ſon rang, que deshonorantes pour lui-même & pour une créature raiſonnable. Bien-qu'il eût cinq-cens femmes dans ſon ſerrail, il commit les plus abominables inceſtes. Le Gouvernement de Batavia le fit exhorter par ſes Ambaſſadeurs à ne plus mener une vie ſi ſcandaleuſe, qui révoltoit tout le monde. Il ſe défendit par des ſophiſmes ſpécieux, à la faveur desquels les vicieux ſe trompent eux-mêmes, & par leſquels ils ſe flattent de tromper les autres; & leur dit enfin nettement qu'il étoit Souverain & Maître de ſes Etats, où il pouvoit faire des loix ſans en recevoir; qu'il vivoit à ſon gré, & que ſi ſes Alliés trouvoient à redire aux femmes qu'il avoit, ils n'avoient qu'à lui en envoyer une de leur Pays (*b*). L'Auteur ſûr l'autorité duquel nous rapportons ce fait, avoit été témoin de ce qu'il écrivoit, il avoit vu & entretenu ce Prince, & il dit qu'il étoit gracieux & aimable, mais en même artificieux & exécrablement méchant. Du tems de ſon pere les Hollandois n'oſoient pas ſeulement ſortir de leur Fort; & ſous ſon regne de petits détachemens n'étoient pas en ſûreté, deſorte qu'un Lieutenant avec une vingtaine de Soldats ayant été tués, le Gouvernement de Batavia fut obligé de renforcer conſidérablement la Garniſon du Fort (*c*). Ce Prince recevant le ſalaire des abominables excès qu'il avoit commis, mourut ſubitement (*d*). On vient de voir comment les Hollandois, très-ſupérieurs en forces aux autres Européens, mais foibles en comparaiſon des Inſulaires de Java, conſervent leurs domaines dans cette Iſle, ont trouvé moyen de faire croire aux Souverains du Pays qu'ils ont obligation à la Compagnie de la protection qu'elle leur accorde, & ſe ſervent de l'autorité abſolue de ces Monarques pour tenir leurs Sujets dans une ſujettion à laquelle ils ne pourroient les contraindre ni avec leurs forces, ni avec toutes celles de la République leur Souveraine, faiſant plus par la maniere adroite dont ils ménagent le crédit qu'ils ſe ſont acquis, qu'ils ne ſeroient en état de faire avec des armées (*).

Particularités touchant le fils de Sultan Haaſi.

Lorſque la guerre s'alluma en Europe en 1689, les Hollandois ſe trouverent dans un état ſi floriſſant aux Indes, & furent ſi bien inſtruits de l'occupation qu'on donnoit aux Flottes de la France, qu'ils n'eurent d'autre appréhen-

Les Hollandois entreprennent de chaſſer les François des Indes.

(*a*) Expédition de trois Vaiſſeaux, T. II. p. 195.
(*b*) *Ibid.* p. 196, 197.
(*c*) *Hamilton*, Vol. II. p. 127.
(*d*) Expédition &c. l. c. p. 197.

(*) L'Auteur de la Relation du Voyage de l'Amiral *Roggeveen* aux Terres Auſtrales, étoit natif du Duché de Meklenbourg; ſon inclination pour les Voyages l'engagea à bien des courſes, & en particulier à s'engager dans cette expédition. Ses Relations ſont conciſes mais claires, écrites avec feu & avec un air de ſincérité, qui ne peut que les faire eſtimer de tous les Connoiſſeurs. Nous pouvons par cette raiſon regarder les faits que nous avons rapportés comme inconteſtables.

SECTION XII. *Evénemens divers, & Prise de* Pondichery, *&c.*

henſion, que la ſurpriſe de leurs Vaiſſeaux qui alloient aux Indes & qui en revenoient, à quoi ils ſavoient que les Etats-Généraux pourvoiroient du mieux qu'il leur ſeroit poſſible, deſorte que le Général & le Conſeil de Batavia ne ſongerent qu'à profiter de conjonctures ſi favorables pour chaſſer entierement les François des Indes (*a*). Ce ne pouvoit être à cauſe du tort que leur faiſoit le Commerce de ceux-ci, qui étoit ſi peu de choſe qu'il ne leur apportoit gueres de profit, ni ne pouvoit donner de jalouſie aux autres Nations qui étoient déja établies aux Indes. Mais le titre ronflant de Compagnie Royale des Indes Orientales de France, l'adreſſe avec laquelle M. *François Martin* avoit ſu s'établir à Pondichery, où il avoit élevé une paſſable Fortereſſe, & bâti une petite ville, ſes manieres inſinuantes avec les Princes Indiens, dont il avoit gagné tout-à-fait les bonnes graces & obtenu la protection, & la commodité de la ſituation de la place, qui à la réſerve de l'Etabliſſement des Anglois à Madras, étoit la meilleure de toute la Côte de Coromandel, les chagrinoient (*b*). Ils prévoyoient que tôt ou tard cela tourneroit à profit, & que les François ſe convaincroient que le Commerce des Indes étoit praticable, en voyant cet Etabliſſement ſe maintenir & fleurir avec peu d'encouragement, & preſque ſans recevoir aucun ſecours d'Europe. Ils prirent donc la réſolution de le ruiner dès ſon origine, & de ſe délivrer de leurs appréhenſions en chaſſant leurs ennemis, tandis qu'ils étoient trop foibles pour faire beaucoup de réſiſtance. Leur premier projet d'exciter les Princes Indiens à la guerre, & de faire ſervir les autres d'inſtrumens à leur vengeance, ne réuſſit pas, ce qui fit perdre beaucoup de tems & peut-être quelque argent; deſorte qu'ils prirent à la fin le parti d'agir eux-mêmes, & de n'en pas faire à deux fois (*c*).

Ils employent de grandes forces pour s'emparer de Pondichery.

On chargea de cette expédition M. *Laurent Pit*, en ce tems-là Directeur de la Côte de Coromandel; il arriva devant Pondichery vers la fin d'Août 1693, avec des forces ſuffiſantes pour réduire la plus forte place des Indes. Son Eſcadre étoit compoſée de dix-neuf Vaiſſeaux, outre les Bâtimens de tranſport & autres petits Bâtimens. Il débarqua quinze-cens hommes de Troupes réglées ſous pluſieurs bons Officiers, plus de deux-mille tant Matelots que Bougis, Macaſſars & Changulais, quinze ou vingt pieces de canon de fonte, ſix mortiers, & vingt-quatre pieces de campagne; joint à cela le Prince du Pays qu'il avoit gagné, & qui vendit Pondichery à la Compagnie pour cinquante-mille Pagodes (*d*). La place fut attaquée vigoureuſement, deſorte que le 6 de Septembre le Gouverneur fit battre la chamade, & la Capitulation fut ſignée le 8; elle conſiſtoit en treize Articles, par leſquels il étoit ſtipulé: Que Pondichery ſeroit remis à la Compagnie Hollandoiſe; que la Garniſon ſortiroit avec toutes les marques d'honneur; que les Soldats Indiens auroient la liberté de ſe retirer où il leur plairoit; & que l'on

(*a*) Hiſt. des Indes Orientales. T. III. p. 231.

(*b*) *Hamiltons* Account of the Eaſt Indies. Vol. I. p. 356.

(*c*) Hiſt. des Indes Orientales. T. III. p. 332.

(*d*) Hiſt. de la Compagnie des Indes. p. 75. Hiſt. des Indes Orient. l. c. p. 234.

l'on fourniroit aux François les moyens de passer en Europe à la fin de l'année ou au commencement de la suivante (*a*).

Section XII.

Evénemens divers, & Prise de Pondichery &c.

Les Hollandois, devenus ainsi maîtres de Pondichery, réparerent non seulement la place, mais pendant six ans qu'elle resta entre leurs mains ils en augmenterent considérablement les fortifications, & en firent une des plus belles & des plus fortes places de la Côte, comptant qu'ils auroient le même bonheur avec cette conquête, qu'ils avoient eue avec celles qu'ils avoient faites sur les Portugais; mais ils furent trompés. La Paix de *Ryswick* ayant été signée le 20 Septembre 1697, on inséra dans le Traité un Article, par lequel on s'engageoit à restituer de part & d'autre toutes les places qu'on avoit prises depuis le commencement de la guerre, tant au dedans qu'au dehors de l'Europe; à la fin de l'Article *Pondichery* étoit spécialement nommé, & l'on stipuloit expressément qu'on n'y démoliroit rien, & le rendroit dans l'état où il se trouvoit. M. *Martin*, à qui on en rendit le Gouvernement, traita avec le Directeur Hollandois, & paya seize-mille Pagodes pour les dépenses qu'on y avoit faites; enforte que les François gagnerent dans le fond pour en avoir été privés quelque tems (*b*) (*).

Ils la fortifient & sont obligés de la rendre à la Paix.

Pendant que la guerre duroit encore, la Compagnie jugea à-propos de traiter avec les Etats-Généraux pour un nouvel Octroi, celui qu'elle avoit finissant avec l'année 1700. On dit que ce renouvellement, qui fut réglé le onzieme d'Août 1698, & par lequel tous les droits & les privileges de la Compagnie étoient continués jusqu'à la fin de l'année 1740, coûta plusieurs millions; ils étoient pourtant bien employés, vu la durée de l'Octroi, & que pendant les trente années précédentes on avoit donné en répartitions aux Intéressés six-cens-quarante pour cent du Capital primitif, desorte que les Etats pouvoient attendre avec raison une grosse contribution pour renouveller un Octroi si avantageux; d'autant plus que leurs finances étoient presque

Nouvel Octroi.

(*a*) Hist. de la Compagnie, p. 75.

(*b*) Corps Diplomat. T. VII. P. II. p. 382. Hist. des Ind. Orient. T. III. p. 245, 246.

(*) Ce Traité fut signé le 20 Septembre 1697. par les Plénipotentiaires de Sa Majesté T. C. d'une part & par les Etats-Généraux de l'autre. Le huitieme Article est conçu en ces termes (1). „ Tous les Pays, Villes, Places, Terres, Forts, Isles & Seigneu„ ries tant au dedans qu'au dehors de l'Europe, qui pourroient avoir été pris & occupés „ depuis le commencement de la présente guerre, seront restitués de part & d'autre au „ même état où ils étoient pour les fortifications lors de la prise; & quant aux autres é„ difices dans l'état qu'ils se trouveront, sans qu'on y puisse rien détruire ni détériorer, „ sans aussi qu'on puisse prétendre aucun dédommagement pour ce qui auroit été démoli, „ & nommément le Fort & Habitation de Pondichery sera rendu aux conditions susdites à la „ Compagnie des Indes Orientales établie en France; & quant à l'artillerie qui a été ame„ née par la Compagnie des Indes Orientales des Provinces-Unies, elle lui demeurera „ ainsi que les munitions de guerre & de bouche, esclaves & tous les autres effets, pour „ en disposer comme il lui plaira, comme aussi des terres, droits & privileges qu'elle a „ acquis tant du Prince que des habitans du Pays." On voit par-là quel soin on eut de faire restituer une seule Forteresse à une Compagnie qui étoit mal dans ses affaires; & dans un des Chapitres suivans on verra de quelle conséquence fut cette restitution.

(1) Corps Diplomat. T. VII. P. II. p. 382. Hist. de la Compagnie, p. 75. Hist. des Ind. Orient. T. III. p. 244, 245.

SECTION XII. *Evénemens divers, & Prise de Pondichery &c.*

que épuisées par une longue & ruineuse guerre, qui n'avoit pas été heureuse, & durant laquelle la Compagnie avoit fait de grands gains. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'après avoir déboursé une si grosse somme en argent comptant, elle fut en état, l'année suivante, de faire deux répartitions aux Intéressés, l'une de vingt pour cent au mois de Juin, & l'autre de quinze pour cent en Décembre, bien-qu'elle en eût fait encore deux l'année précédente (*a*) (*).

Médaille à l'honneur de la Compagnie.

On découvre par-là, au moins en partie, les motifs qui engagerent cette sage & puissante Compagnie à faire frapper une belle Médaille à cette occasion, bien-qu'elle ne parût que quatre ans après. D'un côté elle représente la Compagnie sous l'emblême d'une Femme à la fleur de l'âge assise comodément, ayant une Couronne Navale sur la tête. De la main droite elle tient une épée nue avec une branche de laurier pliée en couronne sur la pointe, qui sont les Armes de Batavia: elle a le pied droit sur une tortue, le bras gauche est appuyé sur une table, & elle tient à la main les Lettres de son Octroi à demi ouvertes, d'où pendent les sceaux de la Généralité. A ses pieds sont des Cornes d'abondance, Symboles des richesses que son Commer-

(*a*) *Janiçon*, Etat présent des Provinces-Unies, T. I. p. 316, 317.

(*) Pour éviter d'interrompre le fil de l'Histoire, nous avons renvoyé à cette Note un fait trop important pour le passer sous silence, quoiqu'il ne regarde en quelque façon qu'un particulier (1). Parmi les premiers Officiers de la Compagnie il y avoit un M. *Hans van Hertog*, qui par sa fidélité dans des postes inférieurs étoit parvenu à celui de Gouverneur de *Japara*, sur la Côte Orientale de l'Isle de Java, place très-importante pour sa situation, mais dont le Commerce avoit été ménagé jusques-là de maniere à ne pas rapporter grand profit. Mais pendant que *Hertog* eut ce Gouvernement le Commerce produisit si abondamment, qu'il entra plusieurs millions dans les coffres de la Compagnie. Les Directeurs à qui l'on envoyoit annuellement tous les comptes, furent si frappés de la différence qu'il y avoit entre les siens & ceux qu'ils avoient reçus auparavant du même lieu, qu'ils donnerent de grands éloges à sa fidélité dans leurs Lettres au Conseil des Indes, & témoignerent souhaitter qu'on rendît justice à son mérite. Mais il semble que c'étoit un genre de mérite dont on n'avoit point d'idée dans les Indes, desorte que nonobstant cette recommandation on le négligea, & on saisit même toutes les occasions de le traverser & de lui faire de la peine. M. *Hertog* souffrit ce traitement pendant quelques années avec une patience égale à sa probité, mais lassé enfin il demanda la permission de retourner en Europe. Cette proposition fut si agréable à ceux qui étoient au timon des affaires, qu'ils lui accorderent non seulement sa demande, mais lui donnerent le Commandement de la derniere Flotte qui revint en 1689, composée de cinq Vaisseaux richement chargés. Comme la guerre venoit de se déclarer, il se rendit maître de deux Vaisseaux François au Cap, qui valoient autant que la moitié de la charge de sa Flotte, & il eut grand soin qu'on ne détournât rien de ses riches prises. Il n'eut cependant pas la joie de revoir sa patrie, lui & sa femme étant morts à Bord à la vue des côtes de la Hollande. Les Directeurs ne laisserent pas de prendre la sage & honorable résolution de donner une marque toute particuliere de leur estime pour une si rare fidélité; ils firent frapper une médaille d'or, qui pesoit une livre; d'un côté on voyoit la figure du Vaisseau sur lequel il revenoit, & de l'autre une légende convenable; & ils la firent présenter, après qu'on lui eut fait de magnifiques funérailles, à son pere, qui étoit un Marchand considérable de Rotterdam.

(1) Resolut. der Staaten Gener. 23 Maart 1690. fol. 215. Hollandsche Mercur. 1689. p. 279. *Van Loon* Hist. Métalliq. des Pays-Bas, T. IV. p. 426.

merce ſagement conduit apporte à la Hollande, à quoi l'Oiſeau de Pallas qu'on y voit fait alluſion. Au haut du piedeſtal ſur lequel elle s'appuye on voit les Armes des Etats-Généraux; ſur la baſe eſt un grand C, pour marquer que la Compagnie a déja ſubſiſté cent ans, & autour de la Médaille cette Deviſe, qui marque auſſi ſa durée future, In Altera Secula pergo; *Je durerai dans les ſiecles ſuivans.* Dans l'exergue eſt marquée l'année MDCCII. Au revers eſt un Vaiſſeau à voiles & à rames, voguant en pleine mer au-delà des Colomnes d'Hercule, qui ſont ſur le devant. Les rames ſont maniées par ſix perſonnes, qui ont devant eux les Armes des ſix Chambres qui compoſent la Compagnie des Indes. Dans le lointain eſt un Soleil couchant, dont le Vaiſſeau ſuit la route, comme pour l'aller rejoindre dans l'endroit où il ſe leve. Le Vaiſſeau a pour Pilote *Neptune* lui-même, pour marquer l'Empire de la Compagnie ſur la mer; & on lit dans l'Exergue In via nulla via, Favente Deo, *Nulle route n'eſt pour moi impraticable avec le ſecours de Dieu* (*a*) (*).

Section XII. *Evénemens divers, & Priſe de* Pondichery *&c.*

SECTION XIII.

Cauſes & ſuites de la longue Guerre que la Compagnie *a eu à ſoutenir dans l'Iſle de* Java, *ce qui ne l'empêche pas d'améliorer ſes Etabliſſemens dans cette Iſle. Grande Conſpiration des Inſulaires pour exterminer les* Hollandois: *comment elle eſt découverte, prévenue & punie. Copie de quelques Pieces relatives à cet extraordinaire Evénement, qui prouvent également le courage des* Inſulaires *& celui des* Hollandois.

Nonobstant toutes les précautions poſſibles, il s'alluma, en 1704, une nouvelle Guerre dans l'Iſle de Java, à l'occaſion de la mort de l'Empereur, & des querelles pour la ſucceſſion. C'étoit-là une affaire de trop grande conſéquence pour la Compagnie pour n'y pas prendre part: elle ſe déclara en faveur du frere de l'Empereur défunt, au-lieu que les Javanois, ou au moins le plus grand nombre, prirent le parti de ſon fils. Cette guerre fut plus opiniâtre & plus longue qu'on ne s'y ſeroit attendu, parceque le jeune Empereur prit à ſon ſervice un grand nombre de Soldats Indiens, que les Hollandois avoient licentiés pendant la paix; & qui étant formés à la Diſcipline Européenne, furent de redoutables ennemis; car dans

Section XIII. *Guerre de* Java, *& Conſpiration contre les* Hollandois *&c.*

Cauſes de la derniere & longue Guerre dans l'Iſle de Java.

(*a*) *Van Loon*, Hiſt. Métall. des Pays-Bas. T. IV. p. 359.

(*) Nous avons cité nos garands pour ce que nous diſons de cette Médaille; nous ajouterons une ou deux particularités, dont la mémoire mérite d'être conſervée. Les Directeurs nommerent un Commiſſaire de chaque Chambre pour régler cette affaire. Il y avoit de ces médailles qui étoient d'or, de la valeur de deux-cens-cinquante florins, les autres étoient d'argent. On en frappa aſſez pour que chaque Directeur, Avocat de la Compagnie & Intéreſſé pût en avoir une d'or ou d'argent à ſon choix, mais en la payant, après quoi le coin fut briſé (1).

(1) Reſol. van de Heeren Gecomm. op de Haagſche Beſoignes, 23 Maart 1702. Ibid. 12 en 17 Juny.

SECTION XIII.

Guerre de Java, & Conſpiration contre les Hollandois &c.

dans le cours de la guerre on vit clairement qu'ils ne le cédoient en rien aux meilleurs Officiers Hollandois pour la pénétration & les ruſes; & par leurs promptes marches, & par la connoiſſance qu'ils avoient du Pays, ils remporterent de fréquens avantages (*a*). Mais comme la Compagnie étoit en état, à la faveur des Forteresſes & des Magazins, de tenir ſes armées plus longtems en campagne, & par le moyen de ſes Flottes de tranſporter ſes Troupes par-tout, quand elle vouloit, les Javanois à leur tour ſe trouverent fort en peine; enſorte que les deux partis étant également las d'une guerre qui ne produiſoit que des maux & une grande effuſſion de ſang de part & d'autre, la paix fut enfin conclue. Ce fut au milieu de ces troubles que le Gouverneur-Général *Jean van Hoorn* eut le courage d'entreprendre de rebâtir en 1706 l'Hôtel de ville; il avoit été bâti environ cinquante-quatre ans auparavant de briques & de bois, & commençoit à déchoir: on auroit pu le réparer aiſément & à peu de fraix, mais on trouvoit qu'il ne répondoit pas à la magnificence de Batavia. Le nouvel Hôtel de ville prouve juſqu'où l'on porta cette idée, puiſqu'il paſſe pour le plus ſuperbe bâtiment que les Européens ayent conſtruit depuis leur arrivée aux Indes. C'eſt-là où s'aſſemble le Conſeil de Juſtice, de même que les Cours ſubalternes, deſorte que toutes les affaires publiques de la Colonie s'y traitent avec tout l'ordre poſſible (*b*).

Comment on découvre qu'il y a des Mines d'or dans l'Iſle de Java.

On dit que par les ſuites de cette guerre, le Gouvernement de Batavia fut convaincu que les Inſulaires avoient des reſſources ſecrettes, que l'on n'a jamais pu découvrir, quelques ſoins que l'on ſe ſoit donnés. Car on remarqua que les habitans de certains lieux, qui avoient été pillés à diverſes repriſes, & réduits à la mendicité, ſe trouverent en peu de tems auſſi riches qu'ils l'avoient été, ayant des bracelets & d'autres ornemens d'or, comme auparavant (*c*). Il eſt effectivement certain, que non ſeulement dans l'Iſle de Java, mais dans toutes les Indes, les habitans ſe défient extrêmement des Européens, & leur cachent fort ſoigneuſement les endroits d'où ils ont leur Poudre d'or & leurs Pierres précieuſes; ce qui vient ſelon toutes les apparences de la crainte d'être réduits dans le plus dur eſclavage, & obligés de travailler aux Mines, ce qui dans ces climats chauds peut paſſer pour le plus cruel de tous les ſupplices. On remarque même, dit-on, cette diſſimulation dans les Hottentots, qui paſſent pour les plus ſtupides de tous les hommes; ils apportent quelquefois un peu de Poudre d'or pour acheter ce dont ils ont beſoin, mais ils cachent ſoigneuſement d'où ils la tirent; & il y a quelques années, que des Hollandois ayant voulu ſuivre un parti de Hottentots qu'ils jugeoient qui alloient chercher ce précieux métal, furent tous maſſacrés (*d*) (*).

Nous

(*a*) *Hamilton*, Vol. II. p. 133.
(*b*) *Janiçon*, ubi ſup. p. 333.
(*c*) Mémoires du Dr. *Garcin*.
(*d*) Expédition de trois Vaiſſeaux, T. II. p. 245, 246.

(*) Les Chinois auſſi-bien que les Hollandois échouerent dans le deſſein de découvrir les Mines d'or de Formoſe, bien-qu'il ſoit certain que les Inſulaires ont beaucoup d'or

SECTION XIII. *Guerre de Java, & Conspiration les Hollandois, &c.*

Nous observerons ici que ce fut vers l'an 1719 que les Hollandois commencerent à cultiver du Caffé dans l'Isle de Java, non par curiosité mais pour le profit: & ce qui est digne d'attention, c'est qu'il s'étoit passé bien des années avant que l'on crût que cet arbre pouvoit être cultivé. C'a été une opinion reçue pendant longtems, que les Arabes étoient aussi jaloux de cette plante, que les Indiens de leur poudre d'or; & que pour empêcher qu'on ne pût la cultiver en d'autres Pays, ils n'en laissoient pas sortir une seule feve de leurs mains, sans avoir été longtems séchée au four, pour faire mourir le germe; mais il y a de l'apparence que c'est une fable (*a*). Car vers l'an 1690 on transporta quelques plants de Caffé dans des pots à Batavia, où ayant été transplantés ils vinrent fort bien. En 1697 les vapeurs malignes qui empesterent l'air, après un grand tremblement de terre, firent beaucoup de tort à tous les jardins, & firent périr la plupart des plantes curieuses, il se sauva cependant quelques arbres de caffé. En 1706 les Hollandois recommencerent à en planter en plusieurs endroits, & particulierement dans le jardin du Gouverneur-Général, où dans un petit nombre d'années ils parvinrent à une grande perfection (*b*). A la fin on résolut d'essayer si le caffé qu'ils produisoient pourroit être grillé pour le boire. Depuis ce tems-là le caffé est devenu une des plus considérables marchandises de Java, aussi bien que de l'Isle de Ceylon, & l'on prétend que ce terroir lui convient mieux encore que celui d'Arabie; car au-lieu qu'à Mocha l'arbre ne monte gueres qu'à six pieds, & tout au plus à la hauteur de dix ou douze, il monte à Java & à Ceylon communément jusqu'à vingt ou trente pieds, & même jusqu'à quarante. C'est ce qui fait que les arbres produisent beaucoup plus qu'en Arabie, où l'un portant l'autre un arbre ne rapporte gueres plus de cinq livres de feves par an (*c*): au-lieu que dans ces nouvelles plantations, il n'est pas rare qu'on en recueille quinze ou vingt livres; mais on doute que le caffé de Java & de Ceylon soit d'un goût aussi fin que celui d'Ara-

Origine & progrès de la culture du Caffé à Java.

(*a*) Voy. l'article *Caffé* dans le Dictionnaire de Médecine Anglois du Dr. *James*.
(*b*) Mémoires du Dr. *Garcin*.
(*c*) Origine & Usage du Caffé, p. 9.

d'or (1). Avant que les Européens eussent pénétré dans les Molucques, les Rois de Ternate, exigeoient un tribut annuel en or des habitans de la Nouvelle Guinée (2), mais les Hollandois ne veulent pas avouer qu'ils en tirent de ce Pays-là par le Commerce ou par quelque autre voye. Il est certain qu'il y a de très-riches Mines d'or dans l'Isle de *Celebes*, mais il n'est pas moins certain que les Hollandois n'en sont pas les maîtres, & que nonobstant toutes leurs recherches ils n'ont pu découvrir celles de Java. Ils ont été plus heureux dans l'Isle de *Sumatra* (3). Il n'y a point de doute qu'il doit se trouver une grande quantité d'or en Asie, puisque le prix de l'argent s'y soutient malgré la quantité que plusieurs Nations qui y en portent de l'Europe; & cette considération suffit pour convaincre ceux qui approfondissent les choses, que si les affaires de ce bas-monde n'étoient pas gouvernées par une Providence Souveraine, les choses seroient à cet égard sur un tout autre pied qu'elles ne le sont, ce qui interrompoit nécessairement le Commerce entre l'Europe & les Indes.

(1) *Du Halde*, T. I. p. 179.
(2) *D'Argensola*, Conq. des Molucq. T. I, L. II.
(3) Hist. des Indes Orient. T. II, p. 212.

SECTION XIII. *Guerre de Java, & Conspiration contre les Hollandois &c.*

rabie, & dans les commencemens on convenoit généralement qu'il ne l'égaloit point: cependant avec le tems le premier a été estimé davantage, & les Hollandois se persuadent aujourd'hui qu'il est peu ou point inférieur à celui de Mocha. Quoi qu'il en soit, il est certain que toutes les Flottes qui viennent des Indes en apportent de grandes quantités; desorte que cette nouvelle denrée rapporte beaucoup de profit, & c'est vraisemblablement ce qui a engagé à le cultiver à Suriname en Amérique, d'où les François l'ont transporté à Cayenne & à la Martinique, & les Anglois en cultivent aussi à la Jamaïque (*a*) (*).

Nouvelle Guerre dans l'Isle de Java.

La guerre se ralluma dans l'Isle de Java en 1716, & continua pendant quatre ou cinq ans, ce qui donna bien de la peine à la Compagnie; les Hollandois apprirent par expérience une maxime, reconnue depuis longtems par les grands Maîtres dans l'Art de la Guerre, qu'il n'est pas de la prudence d'employer durant plusieurs années de suite des Troupes réglées contre une Nation barbare, parceque si cette derniere est souvent battue d'abord, elle se forme cependant peu à peu au courage & à la discipline, l'un & l'autre s'acquérant par l'habitude, de sorte que c'est un grand hazard si elle ne bat enfin ses maîtres. Il est vrai que les Hollandois firent la guerre contre leur gré, sachant très-bien qu'elle ne convenoit pas à leurs intérêts, mais il ne purent se résoudre à faire le sacrifice des avantages dont ils avoient joui depuis si longtems, & de finir la guerre de maniere à être de pire condition qu'ils ne l'étoient en la commençant (*b*). A la fin pourtant les affaires s'accommoderent, & la paix se rétablit dans l'Isle. Mais peu de tems après on découvrit un complot des plus dangereux, qui ne tendoit pas moins qu'à détruire le Gouvernement de Batavia, en exterminant tous les Hollandois & tous les Chrétiens quels qu'ils fussent, qui étoient dans l'Isle de Java. Cet affreux complot se découvrit justement à tems pour en prévenir l'exécution, c'est-à-dire le dernier jour de l'année 1721; mais par qui & comment il fut découvert, c'est ce que l'on ignore encore. Les uns l'ont attribué à la pénétration du Conseil des Indes; d'autres prétendent que quelques-uns des conjurés mêmes, se défiant du succès, avoient révélé ce mystere d'iniquité. M. *van den Bosch*, Ministre de Macassar, donne à entendre qu'on fut redevable de cette découverte à l'amitié d'un grand Monarque, ce que nous expliquerons plus bas (*c*).

Quoi

(*a*) Voy. le Dr. *James*, l. c.
(*b*) Mém. du Dr. *Garcin*.
(*c*) *Hamilton*, Vol. II. p. 133, 134. Expédition de trois Vaisseaux, T. II. p. 104, 105.

(*) C'est une chose digne de remarque, que les Arabes, qui ont été si longtems en possession du Commerce du caffé à l'exclusion des autres Nations, avouent de bonne foi qu'il n'est pas originaire de leur Pays, & qu'il y a été apporté de l'Abyssinie ou haute Ethiopie, avec un autre arbisseau nommé *Kat* (1) Les feuilles & les feves de ce dernier passent pour un spécique contre la peste, même encore parmi les habitans de l'Yemen. Ils n'attribuoient aucune vertu au caffé, sinon que le *Kat* ne croît que dans son voisinage. Avec le tems néanmoins ils découvrirent l'usage des feves de caffé, qu'ils communiquerent bientôt aux habitans de l'Egypte, & delà il s'est répandu dans toute l'Europe (2).

(1) Origine & usage du Caffé, p. 9. (2) Dictionnaire de Commerce, T. I. Art. *Caffé*.

Section XIII. *Guerre de Java, & Conspiration des Hollandois &c.*

Quoi qu'il en soit, les principaux conjurés furent arrêtés sans bruit, & toute leur trame fut anéantie. Trois mois après on leur fit leur procès, & ils furent convaincus. C'est de la sentence prononcée contre eux que nous tirerons les principales particularités de cette entreprise désespérée, qui pour le fonds & la conduite ne le cede gueres à celle de *Catilina* pour renverser la République Romaine. Le premier Auteur de ce noir complot étoit un Javanois nommé *Catadia*, natif de *Kattasura*, qui pendant quatre ans avoit parcouru le Pays, & établi des correspondances secrettes, avant que de s'ouvrir de son dessein à celui qu'il mit à la tête des conjurés, & qui étoit entré dans la conspiration il y avoit deux ans. Ce Chef se nommoit *Pierre Erberfeld*, Bourgeois de Batavia, né de pere blanc & d'une mere noire ; son pere avoit été membre du College des Conseillers Provinciaux, & Capitaine de Cavalerie. Cet homme avoit près de soixante ans, & il parut que le seul motif qui l'engagea dans ce complot, c'étoit l'ambition de se rendre Souverain de Batavia. Un autre des conjurés étoit *Maja Praja*, Sergent Javanois au service de la Compagnie, qui ayant été en qualité d'Ecrivain chez le Major de Batavia, fournit à ses complices sur les forces des Hollandois des lumieres qu'ils n'auroient pu avoir sans cela. Il y avoit encore huit ou dix autres complices de professions & de nations différentes, mais de la lie du peuple, qui pendant plusieurs mois avoient travaillé à prendre les mesures nécessaires pour l'exécution de leur dessein (*a*).

Conspiration contre les Hollandois.

Il est surprenant que pendant si longtems il n'ait rien transpiré d'une affaire dont tant de gens avoient connoissance, & il paroîtroit plus étonnant encore que les conjurés instruits de leurs forces ayent tant tardé, si l'on n'avoit découvert par leurs confessions qu'ils attendirent pour voir quel tour prendroit la guerre de Java; & il y a lieu de croire que *Pierre Erberfeld* s'étoit attendu à quelque chose de la part de l'Empereur, à quoi ce Prince avoit manqué ; car s'étant ensuite adressé au Roi de Bantam, dont on a vu plus haut le caractere, & lui ayant exposé l'état des choses peu de tems avant l'exécution, il ajouta qu'après qu'il seroit bien affermi dans sa nouvelle Monarchie, il iroit attaquer l'Empereur, ne doutant point qu'il ne se fît un grand parti parmi ses Sujets. Ce fut-là ce qui allarma le Roi de Bantam, qui, faisant réflexion sur le caractere entreprenant de cet homme, & sur le profond secret avec lequel il avoit conduit pendant si longtems une entreprise aussi dangereuse, craignit d'avoir en lui un plus mauvais voisin que la Compagnie: d'ailleurs il étoit si brouillé avec ses Sujets, qu'il n'osoit sortir de sa Forteresse qu'accompagné de sa Garde Hollandoise. Il jugea donc à propos de se faire un mérite auprès du Général & du Conseil de Batavia, en leur révélant ce qu'il savoit de la conspiration, & par-là ils se trouverent en état de se saisir sans peine de ceux qui y avoient la principale part, & de prendre les précautions nécessaires, en cas de soulévement, pour le rendre inutile. Car on avoit de justes raisons de craindre, que ceux qui s'étoient engagés de soutenir *Erberfeld* & ses complices, ne

Pourquoi ce Projet donna de l'ombrage au Roi de Bantam, à qui on le communiqua.

(*a*) Sentence contre *Pierre Erberfeld*, & ses complices, prononcée à Batavia en 1722.

SECTION XIII. *Guerre de Java, & Conspiration contre les Hollandois &c.*

ne prissent les armes pour les défendre, ou les délivrer; mais ils furent si consternés en voyant la trâme découverte, qu'ils n'oserent rien entreprendre, ou qu'ils crurent qu'en demeurant tranquilles, la Régence de Batavia, pour maintenir la tranquillité publique, dissimuleroit les informations qu'elle avoit contre eux. S'ils agirent par ce motif, ils ne se tromperent point; car avec quelque rigueur que le Général & le Conseil procédassent contre les traîtres qu'ils avoient entre les mains, ils éviterent prudemment ce qui auroit pu inspirer le désespoir aux autres, ce qui n'auroit pu qu'exciter une nouvelle révolte (*a*), dont les suites auroient été dangereuses; cependant il est très-apparent que cette modération ne fit d'autre effet sur l'esprit des Insulaires, que de les rendre plus circonspects dans leurs intrigues, comme d'autres événemens l'ont fait voir dans la suite.

Plan des Conjurés.

Le plan des conjurés étoit de surprendre la ville & de massacrer tous ceux qui n'étoient pas de leur parti; ils comptoient qu'après ce coup toutes les Nations du plat-pays se joindroient d'abord à eux, ou se soumettroient par crainte. Ainsi le grand objet de leurs délibérations étoit de ménager la surprise. Pendant l'attaque *Pierre Erberfeld* devoit commander, & donner les ordres en qualité de Chef, & *Catadia* en qualité de son Lieutenant ou de Chef en second. Et afin d'acquérir plus d'autorité & de respect, le premier s'étoit fait donner le titre de *Thowang-Gusti*, qui signifie Grand-Seigneur ou premier du Gouvernement, & le second celui de *Rading*, qui signifie Prince. Cette conspiration s'étoit tramée dans la maison d'*Erberfeld*, située hors de la ville, à un des bouts du chemin qui mene au Fort de Jacatra, à l'endroit où l'on va à l'Eglise des Portugais. Les conjurés s'étoient aussi trouvés très-souvent dans sa maison de campagne, située sur le *Sunder*, d'où ils entretenoient correspondance avec quelques Princes Mahométans & plusieurs Chefs des Nations Indiennes, qu'ils avoient trouvé moyen de gagner. Les Lettres sur ce sujet avoient été écrites par *Catadia*, *Maja Praja*, *de Chias* &c. qui lisoient aussi celles qu'ils recevoient en réponse, parceque *Erberfeld* ne savoit ni écrire ni lire dans les langues dont il falloit se servir; c'étoient aussi les mêmes qui avoient été chargés du soin de faire parvenir les Lettres à ceux à qui elles étoient adressées & de recevoir les réponses. Pour mieux réussir dans leurs desseins, quelques-uns s'étoient répandus en différens quartiers du plat-pays, pour y vendre & distribuer aux habitans une espece de *diemats* ou petites estampes, marquées de certains caracteres, en assurant que ceux qui les portoient sur eux étoient à l'abri des coups de fusil, d'épée & d'autres armes. Les conjurés étoient convenus que la premiere attaque se feroit à la maison du Gouverneur-Général, & à celles des Conseillers & des autres Magistrats, tant dans la citadelle que dans la ville, pour massacrer ainsi à la fois toutes les premieres personnes du Gouvernement, ce qui eût beaucoup contribué à faire réussir toute l'entreprise, non seulement par la confusion générale que cela auroit causé, mais en faisant périr ceux qui seuls auroient pu remédier au désordre (*).

Pier-

(*a*) Expédition de trois Vaisseaux, T. II. p. 104, 105.

(*) Pour bien juger & impartialement de cette conspiration, & de la révolte arrivée ensui-

Pierre Erberfeld, *Catadia* & *Maja Praja* devoient avoir le commandement dans la citadelle: *Sana Suta*, *Anga Tſitra* de Bagal, & *Layech* de Sumbouwen, dans la ville. L'attaque devoit ſe faire le matin du premier jour de l'an, immédiatement après que les portes ſeroient ouvertes. Le dernier rendez-vous des conjurés avoit été fixé à la veille du jour de l'attaque, dans la maiſon d'*Erberfeld*, pour s'y aboucher, & ſe gliſſer de-là, quelques-uns dans la citadelle, & les autres dans la ville. Pour prévenir toute diſpute & meſintelligence entre eux, ils étoient convenus d'avance, qu'immédiatement après l'exécution du complot *Erberfeld* ſeroit reconnu de tous Roi ou *Guſty* tant de la ville que de la citadelle; *Catadia* hors de la ville dans le plat-pays juſqu'aux montagnes; que les autres auroient tous le titre de *Pangarangs* ou de Princes, & ſeroient établis *Mantries* ou Chefs & Conſeillers de *Catadia*, de même que *Tummagums* ou Généraux avec le nommé *Singa Patria*, qui avoit été actuellement établi par la Compagnie Chef de *Sikias*.

Section XIII. *Guerre de Java, & Conſpiration contre les Hollandois &c.*

Les conjurés étoient auſſi convenus qu'après l'exécution de leurs deſſeins, *Erberfeld* auroit à ſon ſervice un College compoſé de douze jeunes gens âgés d'environ vingt ans, & tous tirés des familles des principaux complices; qu'ils ſe rendroient tous douze auprès des Princes & des Chefs Mahométans, pour entrer en négociation avec eux, au ſujet des péages & des droits qu'il y auroit à payer à Batavia. Conformément à leur plan les conjurés avoient pris la précaution de s'aſſurer des moyens pour être aſſiſtés & ſoutenus dès le commencement du maſſacre par un Corps de dix-ſept mille hommes, tirés de différens endroits aux environs de Batavia, & nommés pour la plupart

ſuite, il faut ſe rappeller ce que l'on a dit de l'entrepriſe des Marchands Chinois contre les Eſpagnols aux Manilles, bien-qu'elle fût évidemment contraire à leurs propres intérêts, parceque le Commerce qu'ils y font eſt le plus lucratif pour eux à la réſerve de celui du Japon. Cela n'empêcha pas cependant qu'ils ne tramaſſent tous un complot pour exterminer leurs bienfaiteurs, & qui plus eſt qu'ils n'y fuſſent excités & encouragés par la promeſſe d'un ſecours de la Chine, que l'on préparoit effectivement, mais qui, ſoit par accident, ſoit par lâcheté, fut retardé & arriva enfin trop tard (1). Les intrigues ſecrettes, & les ſoulévemens dans l'Iſle de Formoſe, ſept ans avant l'invaſion de *Coxinga*, dévoilent auſſi le caractere fourbe, perfide & inſolent que les Chinois cachent ſous des apparences de ſoumiſſion & de politeſſe, tant chez eux qu'ailleurs (2). Il eſt vrai qu'il faut avouer d'autre côté, que les Européens établis aux Indes ſont blâmables à divers égards, en ce qu'ils révoltent ces Peuples par les injuſtices, les cruautés & les vexations les plus criantes. Ils leur donnent encore de fort mauvais exemples par rapport à la fidélité tant dans les affaires publiques que particulieres, comme s'ils avoient deſſein de leur apprendre par leur pratique, que l'intérêt doit être la ſeule regle des actions humaines, & que l'autorité & la ſupériorité de pouvoir tenir légitiment les procédés les plus injuſtes. Enfin il n'eſt que trop ordinaire aux Européens de tomber dans la même corruption, & de s'accoutumer peu à peu aux mêmes vices, qui font mépriſer ſi généralement les Aſiatiques, c'eſt-à-dire, qu'ils ſe livrent entierement à leurs paſſions, & aviliſſent leurs facultés par un abandon exceſſif & continuel aux plaiſirs des ſens; comme ſi les principes qu'ils font profeſſion d'admettre n'étoient que dans leur eſprit, ſans faire aucune impreſſion ſur leur cœur, & comme ſi Dieu ne les avoit conduits aux Indes que pour imiter auſſi bien que pour punir les vices des habitans (3).

(1) *Coronel*, Relas. de las Iſlas Filipinas y Marianas.

(2) *Nieuhof*, *Tavernier*, *Le Brun*.

(3) Voy. de *Le Graaf*, p. 290-292.

SECTION XIII. *Guerre de Java, & Conspiration contre les Hollandois &c.*

part les prisonniers. Ce Corps devoit être divisé en divers détachemens, & se tenir prêt à pouvoir agir au tems marqué. Le signal donné, chacun de ces détachemens devoit se mettre en mouvement tant par les chemins détournés que publics, s'emparer ensuite de toutes les portes pour que personne n'échappât, afin d'empêcher par-là que la nouvelle de cette sanglante tragédie ne pût parvenir sitôt en Hollande. Dans cette vue, & pour mieux exécuter leur projet, les conjurés avoient d'abord gagné mille hommes par la distribution des *Diemats*; *Maja Praja* s'étoit engagé d'en envoyer autant; deux-mille avoient ordre de descendre des montagnes au Sud & de se joindre à ceux qui étoient cachés aux environs, afin d'achever l'exécution de cet horrible complot (*).

Tout ce projet avoit été entierement arrêté trois jours avant celui qui étoit fixé pour le massacre. *Erberfeld* avoit réglé tout, & donné les ordres pour l'exécution de la maniere suivante: que huit-cens hommes se rendroient à Crolot du côté de la Riviere à moulin, au-delà de la Garde avancée du Fort Ryswyk: que deux-mille hommes iroient au Pays du Chef *Pierre d'Alida*, particulierement à Grogol & aux environs: qu'un autre Corps de mille hommes défileroit à Mangadova, Piesang, Batu & aux environs. On étoit convenu qu'à ces Corps se joindroient tous les autres conjurés, cachés en différens lieux autour de Batavia, afin de consommer leur entreprise & de se maintenir en possession par ces forces réunies. En cas qu'ils eussent réussi, ils auroient, comme on pouvoit le prouver par leurs propres Lettres, été soutenus & assistés par un autre Corps de plus de dix-mille Baléyens, qui s'étoient engagés de passer les montagnes du côté de Cadiri par Matarin au coin méridional, & par Campongbaru, pour prendre d'abord poste sur la montagne de Curu. S'il étoit arrivé que les habitans de Campongbaru n'eussent pas voulu se soumettre, les Baléyens avoient ordre de les passer tous au fil de l'épée, & de marcher ensuite vers la ville, & d'y massacrer tous ceux qui auroient voulu s'opposer, & d'exterminer tous les Chrétiens, afin que la Compagnie ne pût jamais rentrer en possession de ses Etats, ni faire le moindre Commerce (*a*).

Sentence contre les Conjurés.

Pour renfermer ce morceau d'Histoire également extraordinaire & curieux dans de justes bornes, & en prouver en même tems l'autenticité nous rapporterons la sentence que le Conseil de Batavia prononça contre les conjurés, conçue en ces termes (*b*). „ Nous les Juges ayant ouï & examiné l'action „ intentée *ex Officio* par M. *Henri vander Steel*, Drossard du plat-pays, con„ tre les criminels susnommés, qui confessant le tout se sont soumis volon„ tairement à la conclusion, il a été conclu sur les crimes ci-mentionnés, „ & tout ce qui appartient, ainsi que nous concluons & observons en Jus„ ti-

(*a*) Expédition de trois Vaisseaux, T. II. p. 94, 95. (*b*) Ibid. p. 99 & suiv.

(*) Si l'on se donne la peine de comparer ce plan avec celui qu'on dit qu'avoient formé les Chinois, quand ils méditoient un pareil massacre, on trouvera une si grande conformité entre l'un & l'autre, qu'on ne pourra s'empêcher de croire que la premiere conspiration a été la modele de la seconde.

„ tice, au nom & de la part des hauts & puiſſans Seigneurs les Etat-Géné- Section XIII.
„ raux des Provinces-Unies, condamnons lesdits criminels, avec approba-
„ tion du Gouverneur-Général M. *Zwaardekroon*, & de Meſſieurs les Con- *Guerre de Java, & Conſpiration contre les Hollandois &c.*
„ ſeillers des Indes, à être tranſportés à la place devant la citadelle, à l'en-
„ droit où l'on a coutume d'exécuter les ſentences criminelles, & à être li-
„ vrés entre les mains du Bourreau, pour recevoir leur punition de la ma-
„ niere ſuivante. Les deux criminels *Erberfeld* & *Catadia*, autrement *Ra-*
„ *ding*, ſeront étendus & liés chacun ſur une croix, où ils auront la main
„ droite coupée, & ſeront tenaillés aux bras, aux jambes & aux mammel-
„ les, tellement que les tenailles ardentes en emportent des morceaux de
„ chair. Ils auront enſuite le ventre ouvert de bas en haut, & le cœur ar-
„ raché, qu'on leur jettera au viſage, enſuite la tête tranchée & miſe ſur
„ un poteau. Leurs corps ſeront écartelés, & les quartiers expoſés hors
„ de la ville pour ſervir de proie aux oiſeaux, à l'endroit qu'il plaira au
„ Gouvernement d'indiquer. Les quatre criminels, *Maja Praja*, *Sana Su-*
„ *ca* autrement *Wangſa*, *Suta Tſitra* & *Layek* ſeront attachés chacun ſur
„ une croix, ils auront la main droite coupée, & ſeront tenaillés aux bras,
„ aux jambes & aux mammelles, on leur ouvrira le ventre de bas en haut,
„ & on leur arrachera le cœur qu'on leur jettera au viſage; leurs corps ſe-
„ ront enſuite mis & expoſés ſur la roue en proie aux oiſeaux. Les dix au-
„ tres criminels ſeront liés chacun ſur une croix ſous l'échaffaud, faute de
„ place ſur l'échaffaud même; il y ſeront roués tout vifs ſans recevoir le
„ coup de grace. Ils ſeront enſuite tranſportés au lieu des exécutions or-
„ dinaires, où ils ſeront mis ſur une roue, & gardés auſſi longtems qu'ils
„ pourront y vivre, & après qu'ils ſeront expirés ils demeureront expoſés
„ en proie aux oiſeaux. Les trois criminels *Tumbar*, *Grambeek* & *Mietas*
„ ſont condamnés à être liés à un pieu, où ils ſeront étranglés de maniere
„ que mort s'enſuive. Ils ſeront enſuite tranſportés au lieu des exécutions
„ ordinaires, & expoſés ſur la roue pour ſervir de pâture aux oiſeaux. Nous
„ condamnons de plus les criminels aux fraix & dépens de la Juſtice, & à la
„ confiſcation de la moitié de tous leurs biens, renonçant à toutes préten-
„ tions ultérieures. Fait & arrêté dans l'Aſſemblée de Meſſieurs les Con-
„ ſeillers de Juſtice, le Mécredi 8 d'Avril, tous les Juges étant préſens, à
„ l'exception de M. *Craivanger*."

La rigueur de cette ſentence ne peut être juſtifiée que par les motifs qui la fondoient, ſavoir la proximité & la grandeur du danger, puiſqu'il ne s'en fallut que de quelques heures que la Compagnie ne vît la ruine entiere de ce qu'elle avoit acquis dans l'Iſle de Java depuis un ſiecle; la coutume du Pays où les tourmens ſont ordinaires, & où l'on ne fait aucun cas d'une mort violente, ſi elle n'eſt accompagnée de circonſtances extraordinaires; enfin la néceſſité d'inſpirer de la terreur à des gens endurcis, pour la ſûreté des Européens à l'avenir. Ce terrible arrêt fut exécuté le 22 d'Avril ſans le moindre adouciſſement. Dans la ſuite on ſaiſit pluſieurs autres complices, qui furent tous exécutés; & pour perpétuer la mémoire de cet événement la maiſon de *Pierre Erberfeld* fut abbattue & raſée, & on fit dreſſer à l'endroit qui répond au grand chemin, une colomne d'infamie, ſur laquelle on

Colomne dreſſée ſur le lieu où étoit la maiſon d'Erberfeld.

SECTION XIII. *Guerre de Java, & Conspiration contre les Hollandois &c.*

fit graver en Hollandois, en Portugais, en Malais, en Javanois & en Chinois l'Inscription suivante:

„ Ici a été autrefois le domicile de l'indigne Traître *Pierre Erberfeld*,
„ & sur cette place il ne sera bâti jusqu'à la fin des siecles."

Comme cette Colomne répond au grand chemin, & que ceux qui y passent entendent quelqu'une des Langues dont on a fait usage, il y a de l'apparence qu'elle remplit les vues du Conseil des Indes (*a*). Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il n'a été fait que peu ou point de mention de cette affaire dans les Relations envoyées en Europe. C'est ce qui suffit pour faire sentir au Lecteur l'utilité de nos détails historiques, où nous avons rassemblé suivant l'ordre des tems, autant qu'il a été possible, tout ce qui regarde cette puissante Compagnie, dispersé çà & là dans un grand nombre de Voyages, & dont on ne trouve souvent aucune trace dans les Histoires générales ou particulieres.

SECTION XIV.

Le Soulévement, ou, comme d'autres l'appellent, le Massacre des Chinois. *Relations diverses de cette terrible Affaire, & Remarques sur la conduite de la Compagnie dans cette occasion, & sur les suites.*

SECTION XIV. *Soulévement ou Massacre des* Chinois *&c.*

LA situation des affaires de l'Europe, qui encouragea plusieurs Nations à se tourner du côté du Commerce, les grands efforts que l'on faisoit en France pour rétablir le crédit de la Compagnie, & des raisons particulieres, engagerent les Directeurs de la Compagnie des Indes Orientales de Hollande à travailler à faire renouveller leur Octroi, ou à en obtenir la prolongation avant qu'il fût expiré; c'est ce qu'ils firent en 1717, mais sans succès (*b*).

Ce qui empêcha la Compagnie d'obtenir un nouvel Octroi.

Cependant, bien-que les Etats-Généraux ne jugeassent pas à-propos de leur accorder leur requête, ils ne laisserent pas de publier une Ordonnance pour le maintien de leurs privileges, défendant à tous leurs Sujets de trafiquer dans l'étendue de la concession de la Compagnie, & de prendre part à aucune entreprise pour commercer dans ces Pays-là; ensuite ils s'opposerent vivement, conjointement avec la France & la Grande-Bretagne, à l'Etablissement de la Compagnie Impériale d'Ostende. Les disputes qu'il y eut à cette occasion, & d'autres affaires politiques les occuperent si fort, que la Compagnie ne put obtenir ce qu'elle souhaittoit jusqu'à l'année même où son Octroi expiroit (*c*). Il y a de l'apparence que cela ne venoit que de ce qu'elle n'offroit pas autant que l'on vouloit, que l'on régloit selon les apparences plutôt sur les besoins de l'Etat, qui étoient pressans, & sur les grandes richesses que l'on supposoit à la Compagnie, que sur ce qui s'étoit fait en

(*a*) Expédition de trois Vaisseaux, T. II. p. 104.
(*b*) Diction. de Comm. T. I. Col. 1390.
(*c*) *Janiçon*, Etat présent des Provinces-Unies, T. I. p. 318.

en pareil cas. Quoi qu'il en ſoit, tout ce qu'elle put obtenir ou acheter, fut une prolongation de ſon Octroi pour un an, à commencer du premier Janvier 1741; ce qui, dans ce tems-là, donna lieu à bien des conjectures. Section XIV.

Soulèvement ou Maſſacre des Chinois &c.

Pendant que les Directeurs étoient occupés à concerter les moyens de ſurmonter les difficultés qui les empêchoient d'obtenir un nouvel Octroi, ils reçurent de Batavia la nouvelle de la plus violente ſecouſſe que leurs affaires euſſent jamais ſoufferte. Nous avons inſinué plus haut, que l'exécution de *Pierre Erberfeld* & de ſes complices n'avoit qu'arrêté le cours de la trahiſon, mais qu'on n'en avoit pas détruit les ſemences, comme les Hollandois en firent l'expérience dix-huit ans après. La diverſité des Relations venues en Europe, fait qu'il eſt difficile de démêler la vérité. Il y en a qui diſent que le Gouverneur-Général, pour s'enrichir plus promptement, laiſſoit plus de liberté aux Chinois que n'avoient fait ſes prédéceſſeurs, ce qui en avoit prodigieuſement multiplié le nombre, & les avoit par conſéquent rendus plus inſolens. On leur avoit permis autrefois, moyennant une groſſe ſomme, de célébrer dans une certaine ſaiſon de l'année la Fête de leur principale Idole, qu'on appelloit *Jooſtie de Batavia*, ce qui, pour le dire en bon François, étoit célébrer une Fête en l'honneur du Diable, dont ils avouoient que cette Idole étoit la repréſentation (*): mais comme ils étoient dangereux en ce tems-là, & qu'en vertu de la permiſſion qu'ils avoient achetée ils s'imaginoient que les plus grands excès devoient demeurer impunis, cette fête avoit été abolie depuis bien des années; mais les Chinois comprenant que dans le tems dont il s'agit l'argent faiſoit tout, ils demanderent de pouvoir la renouveller, ce qu'ils obtinrent, dit-on, à la faveur d'une groſſe ſomme; mais après cela ils ne furent pas tranquilles, qu'ils ne ſe fuſſent attiti-

Relation du ſoulèvement des Chinois.

(*) Il faut ſavoir que les Chinois établis à Batavia, & ceux qui viennent tous les ans de la Chine avec leurs Jonques, ſont des gens de la lie du Peuple, qui ſont par conſéquent généralement plus ignorans & plus vicieux que ceux d'Emouy, de Canton & de tous les autres lieux de ce grand Empire. On convient en général que les idées des Lettrés & des Gens de qualité à la Chine ſur la Religion avoiſinent fort l'Athéiſme, tandis que ceux du Peuple ſont idolâtres & adorent les Démons, c'eſt-à-dire des Etres qui ſuivant eux ſont malfaiſans; & pour les empêcher de leur faire du mal ils tâchent de les appaiſer par des fêtes & des ſacrifices, & donnent un libre cours à leurs extravagances & à leurs vices ſous prétexte de plaire à ces Etres malfaiſans, & d'éviter par-là leur reſſentiment (1). C'eſt par cette raiſon que le Chef de ces Eſprits eſt adoré preſque chez tous les Chinois ſous une figure giganteſque, aſſiſe les jambes croiſées, avec un ventre énorme qui lui pend ſur les genoux. Ils font brûler ſans-ceſſe devant cette figure une lampe, lui font des offrandes & implorent ſon ſecours. Les Matelots Anglois appellent ces Idoles *Joſſ*, & les Hollandois *Jooſt*: aux funérailles & aux fêtes on porte la principale ſous un dais, & ils avoient coutume de célébrer avec de grandes folies & un grand ſcandale tous les ans une fête à l'honneur de cette Idole qui s'appelloit *Jooſtie de Batavia* (2). Il étoit donc abſolument contraire aux principes de la Morale & de la ſaine Politique, auſſi bien qu'à ceux de la véritable Religion de permettre des aſſemblées licentieuſes, qui n'étoient jamais ſans trouble & ſans dangers, & qui n'étoient avantageuſes qu'au Gouverneur, qui mettoit en poche une bonne ſomme d'argent pour tolérer ces excès diaboliques, également odieux à Dieu & aux hommes.

(1) Expédition de trois Vaiſſeaux, T. II. p. 64. (2) *Janiſon*, l. c. p. 350, 351.

SECTION XIV. *Soulévement ou Massacre des* Chinois *&c.*

tirés un malheur, qui paroîtra incroyable aux siecles à venir (*a*).

D'autres disent qu'un Chinois de grande qualité, qui sortoit de son Pays, étoit venu à bord d'une des Jonques à Batavia, & que s'étant retiré dans les montagnes il avoit soufflé l'esprit de rebellion, & avoit lié une intrigue avec le Capitaine ou le Chef des Chinois de la ville, pour y exciter un soulévement & attaquer les Hollandois en dedans, pendant qu'il les attaqueroit par dehors. D'autre part, il y en a à qui la vérité de toute cette histoire est suspecte, & qui attribuent tout ce qui est arrivé à l'avarice du Gouverneur-Général Hollandois, soutenu de ceux qui devoient aux Chinois, qui jugerent qu'il n'y avoit pas de voye plus courte de vuider les comptes avec eux, qu'en leur coupant la gorge (*b*). Comme on n'a pas eu soin de décréditer ces bruits, en publiant une Relation exacte & autentique de ce qui s'étoit passé aux Indes, on ne doit pas être surpris que ces bruits, tout peu vraisemblables qu'ils paroissent, ne soient pas regardés comme tout-à-fait sans fondement. La Relation la plus claire & la plus circonstanciée de cette tragique scene, qui parut après l'arrivée de la Flotte des Indes au mois de Juillet 1741, est celle que nous allons rapporter, laissant au Lecteur à prononcer sur la vraisemblance ou l'improbabilité des faits qui y sont énoncés (*c*).

Autres circonstances touchant cette Révolte, rapportées par différens Auteurs.

Relation que les Hollandois *ont publiée.*

„ Le nombre des Chinois dans la ville & les fauxbourgs, dans le tems de
„ cette conspiration, montoit à quatrevingt-dix-mille hommes suivant le
„ calcul le plus modéré; & ils avoient dessein de massacrer tous les Euro-
„ péens, comptant de se rendre maîtres de tout ce que la Compagnie posse-
„ de dans l'Isle de Java. Remplis de ces projets ambitieux, un grand nom-
„ bre se retirerent dans les montagnes, où ils pillerent, brûlerent & massa-
„ crerent sans miséricorde, & sans donner aucune raison de leur procédé.
„ Les gens de la campagne, sujets de la Compagnie, en firent plusieurs
„ prisonniers, & les envoyerent à Batavia, au nombre en tout d'entre qua-
„ tre & cinq-cens: comme la moitié parurent des gueux sans aveu, qui ne
„ savoient aucun métier pour gagner leur vie, on les bannit dans l'Isle de
„ Ceylon; pour les autres, après les avoir exhortés à se conduire mieux à l'a-
„ venir, on les relâcha & on les renvoya à leurs parens. Il s'en fallut pour-
„ tant bien que cette douceur produisît un bon effet; au contraire les re-
„ belles des montagnes devinrent de jour en jour plus forts, & firent de
„ plus en plus du ravage. A la fin la Régence trouva à-propos d'envoyer
„ les Conseillers *Imhof* & *van Aerden* avec un Corps de huit-cens hommes
„ dans les montagnes pour réduire ces gens-là; au bout de quelques jours ils
„ les attaquerent, les battirent & les dispersérent. Dans le même tems cinq
„ Chinois vinrent de leur propre mouvement trouver le Général & le Con-
„ seil, & révélerent tout le complot où toute leur Nation avoit part, &
„ pour l'exécution duquel ils s'étoient déja pourvus de canons, faits de plu-
„ sieurs sortes de bois dur, & de grande quantité de munitions, qu'ils a-
„ voient

(*a*) Mercure Hist. & Polit. T. CXI. p. 116.

(*b*) Tiré de plusieurs Relations particulieres envoyées en ce tems-là de Hollande & des Indes.

(*c*) Relation des troubles arrivés à Batavia dans le mois d'Octobre 1740.

Section XIV. *Soulèvement ou Massacre des Chinois &c.*

„ voient cachées dans leurs maisons tant dedans que hors de la ville. Ils avoient aussi en divers endroits des souterreins remplis de poudre. Sur ces informations on prit toutes les précautions possibles, on doubla les gardes à toutes les portes de la ville, on renforça les Forts & les autres postes du dehors, & tous les Officiers eurent ordre d'aller d'abord joindre leurs Corps sous les plus rigoureuses peines. Nonobstant tout cela, la Régence ne pouvoit se persuader que le danger fût si grand, ou la défection aussi générale, que les cinq personnes susmentionnées la représentoient: par cette raison le Général & le Conseil se contenterent de se tenir sur la défensive, & ils délibérerent sur les moyens d'étouffer ces jalousies, de ramener les Chinois à leur devoir, & de les faire rentrer en eux-mêmes; mais ils s'apperçurent bientôt de leur erreur, & que les choses étoienr allées trop loin, pour souffrir des palliatifs, les Chinois se fiant tellement à la supériorité de leur nombre, qu'au-lieu d'être effrayés de ces dispositions, & de tâcher de faire leur paix, ils jetterent le masque, & eurent recours à la force ouverte.

„ Le Samedi huitieme d'Octobre, les Chinois attaquerent un des postes hors de la ville, nommé *Quale*, proche de l'Isle *Onruſt*, où ils massacrerent tous ceux qu'ils trouverent & mirent le feu aux maisons. Sur quoi la Régence fit publier sur le champ défense à tous les Chinois de sortir de chez eux ou d'avoir de la lumiere dans leurs maisons, sous peine de mort. Vers les sept heures du soir, pendant que le Conseil étoit assemblé, les Chinois mirent le feu au fauxbourg qui est hors de la porte d'Utrecht, supposant qu'on ouvriroit d'abord les portes, pour faire sortir du monde afin d'éteindre le feu, & ils avoient dessein d'attaquer alors la ville d'un côté, pendant que ceux qui étoient dedans profiteroient de l'occasion pour se soulever & tomber sur les Hollandois par derriere. Ce projet, quoique très-bien concerté, ne réussit point; on tint les portes bien fermées, & l'on doubla les gardes. A huit heures deux Conseillers se rendirent à chacune des portes pour donner des ordres. Vers les neuf heures, les Chinois, dont le nombre s'étoit accru jusqu'à quarante ou cinquante mille, s'avancerent avec des trompettes, de tambours & des bassins de cuivre, avec lesquels ils faisoient un bruit horrible, pour animer leurs compatriotes dans la ville à agir, & s'ils l'avoient fait on ne conçoit pas aisément comment les Hollandois auroient pu défendre la place, puisque toutes leurs forces se réduisoient à trois-mille hommes. Mais comme ils étoient bien armés & disciplinés, les Chinois de la ville furent si découragés, qu'ils se tinrent chez eux & ne firent rien. Ceux du dehors emporterent deux postes avancés, & massacrerent tous ceux qui s'y trouvoient; ils en attaquerent un troisieme, hors de la porte d'Utrecht, qui étoit défendu par soixante hommes, qui se défendirent courageusement; & comme les Chinois en les attaquant étoient exposés à l'artillerie de la ville, qui faisoit un feu continuel, ils furent obligés à la fin de se retirer. Les Hollandois firent alors une sortie avec cent-soixante hommes pour secourir & renforcer les postes avancés; & bien-que ce fût hazarder cette poignée de gens, il n'oserent en envoyer un plus grand nombre,

SECTION XIV. *Soulèvement ou Massacre des* Chinois *&c.*

„ bre, par la crainte de ce qui pouvoit arriver dans la ville. Voilà ce qui „ se passa dans cette fatale nuit, que les Chinois avoient choisie pour faire „ un massacre général, & où par la vigilance & la valeur des habitans ils „ manquerent leur coup.

„ Vers la pointe du jour, les Chinois abandonnerent les fauxbourgs, & „ le Conseil s'étant assemblé on publia un ordre de passer les Chinois de la „ ville au fil de l'épée, à la réserve des femmes & des enfans, comme le „ seul moyen de pourvoir à la sûreté publique. Sur cet ordre leurs maisons „ furent forcées, les hommes massacrés sans distinction, & les femmes & les „ enfans menés à l'Hôpital Chinois. En très-peu de tems les rues, la Ri- „ viere, & les canaux furent remplis de corps morts, & en plusieurs en- „ droits le sang ruisseloit par dessus les souliers, desorte que c'étoit le plus „ trágique & le plus horrible spectacle. On jugea ensuite à-propos d'éle- „ ver une batterie de l'autre côté du Roemalake, pour tirer sur la maison „ du Capitaine des Chinois, où il y avoit environ huit-cens hommes. Quand „ on y eut fait une assez grande breche, les Hollandois l'attaquerent & l'em- „ porterent d'assaut; il en sortit alors une trentaine de femmes sur la pro- „ messe qu'on leur fit de la vie; le Capitaine des Chinois ayant été découvert „ déguisé en femme, fut arrêté & envoyé à la citadelle. Vers le midi les „ Conseillers *Imhof* & *Van Aerden* revinrent en ville avec le détachement „ qui étoit sous leurs ordres. Le Peuple commença alors à respirer un peu, „ & à se consoler par l'espérance que le danger étoit passé. Mais les Chi- „ nois, réduits au désespoir, barricaderent leurs maisons, & y mirent le „ feu, desorte que vers les deux heures la ville fut en feu en divers en- „ droits, & la plus grande partie, sur-tout le quartier des Chinois qui é- „ toit le plus peuplé, fut réduite en cendres. Il est impossible d'exprimer „ la consternation que cela causa, lorsqu'on vit un grand nombre de femmes „ courir du côté de la citadelle pour y trouver un asyle, tandis que les hom- „ mes, surmontés par les tourmens qu'ils souffroient, se précipitoient dans „ les rues, où les Soldats les tuoient à coups de fusil, ou les tailloient en pie- „ ces; ce fut par cette sanglante scene & par le massacre de six-cens-trente- „ cinq prisonniers qui étoient dans la citadelle, que finirent les horreurs de „ cette journée. Durant tout le tems qu'elle dura, les richesses des Chinois, „ qui étoient immenses, furent abandonnées en proie à tous ceux qui vou- „ lurent s'en saisir, & il se trouva, sur-tout parmi les matelots, des gens qui „ eurent neuf ou dix-mille écus pour leur part. Il périt dans cette funeste „ tragédie au moins douze-mille Chinois de tout âge & de toute condition, „ de l'aveu même des Hollandois, tandis que toute leur perte n'alla pas à „ plus de cent hommes.

„ Les Chinois confesserent eux-mêmes, au moins c'est ce qu'on a débité, „ qu'ils avoient dessein de faire leur Capitaine Gouverneur de la ville, & „ de garder le Gouverneur & le Directeur-Général Hollandois, pour porter „ le parasol de leur Gouverneur & de leur Gouvernante quand ils sortiroient. „ Ils devoient empaler tout vifs les Conseillers des Indes, à la réserve de „ MM. *Imhof* & *Thedens*, qu'ils regardoient comme leurs ennemis capitaux, ceux-

„ ceux-là devoient être hachés bien menu pour les manger. Les vieillards devoient être brûlés le lendemain matin, & les vieilles femmes le soir; les jeunes devoient servir de suivantes à leur Gouvernante & aux autres Dames Chinoises; & ceux des jeunes hommes qui seroient échappés du massacre, devoient être faits esclaves. On trouva parmi les dépouilles cinq Etendards; sur le premier il y avoit en caracteres Chinois, *le second d'Octobre à l'honneur de* Joostie: sur le second, *pour notre ancienne liberté*; sur le troisieme, *pour la délivrance des opprimés*; & sur les deux autres, Dieu *sera notre aide.* Aussitôt que la tranquillité fut un peu rétablie dans la ville, car les Chinois continuerent à mettre tout à feu & à sang dans les montagnes, le Gouverneur-Général mit à prix la tête des deux Chefs, cinq-cens écus pour quiconque les apporteroit morts l'un ou l'autre, & mille pour ceux qui les prendroient en vie; il promit aussi deux-cens écus pour chaque Chinois que l'on tueroit, & cinq-cens pour qui en prendroit un en vie; mais en même tems il fit publier un pardon général pour tous ceux qui se soumettroient & reviendroient avant le vingt-deux de Novembre, ce qui en engagea un grand nombre, nonobstant ce qui s'étoit passé, à revenir & à accepter l'amnistie (*a*)." C'est-là, comme on l'a dit, la meilleure Relation de cette affaire extraordinaire: & bien-que l'on ait avoué qu'il y manque quantité de circonstances, & que l'on en ait promis une plus ample, elle n'a jamais paru.

Section XIV. *Soulévement ou Massacre des Chinois &c.*

Les nouvelles de cette catastrophe arriverent en Hollande au mois de Juillet 1741, & comme il est aisé de le juger, en firent craindre les suites. Vers la fin de l'année la Compagnie nomma pour Gouverneur-Général le Baron *Gustave Guillaume d'Imhof*, qui avoit été ci-devant Gouverneur de Ceylon, & s'étoit acquis beaucoup de réputation dans ce grand Poste (*b*). Au Printems de l'année 1742 il s'embarqua sur un Vaisseau qu'il avoit fait bâtir, & partit pour Batavia. Le Général son prédécesseur qui en étoit parti, y fut renvoyé du Cap sur un des Vaisseaux de la Compagnie, pour qu'on lui fît son procès dans le lieu même, où il étoit accusé d'avoir en plusieurs occasions abusé indignement de son autorité, & il y est resté prisonnier jusqu'à sa mort (*c*) (*). On avoit de grandes espérances de l'administration du

Choix d'un nouveau Gouverneur-Général.

(*a*) Mercure Hist. & Polit. T. CXIII. p. 355.

(*b*) Ces faits sont fondés sur des informations particulieres.

(*c*) Annals of Europe for the year 1743, p. 555. & sur des Mémoires particuliers depuis ce tems-là.

(*) Quelques Relations publiées en ce tems-là portent, que les effets du Gouverneur-Général, qui étoient sur la Flotte de retour, composée de dix-neuf Voiles & qui furent saisis, montoient à cinq millions de florins; & que deux Conseillers des Indes, qui avoient agi de concert avec lui & le Fiscal, furent privés de leurs Emplois & mis en prison (1). Mais au-lieu de répandre quelque jour sur un événement obscur & équivoque, ces circonstances ne servent qu'à l'envelopper de nouveaux nuages, & il est à craindre que le Public ne soit jamais instruit de l'exacte vérité. C'est ce qui paroîtra d'autant mieux fondé, si l'on considere que les Hollandois ont permis de-nouveau aux Chinois de s'établir à Batavia, dans le tems même que les troubles causés par le massacre n'étoient rien moins qu'appaisés encore: ce qui n'indique pas cette grande appréhension que l'on avoit témoignée de ce Peuple artificieux, intrigant & vindicatif. En second lieu, les Chinois eux-mêmes y sont retournés en grand nombre, & s'y sont établis, nonobstant les grandes plaintes qu'ils ont fai-

(1) Annals of Europe 1743, p. 555.

SECTION XIV. *Soulèvement ou Massacre des* Chinois *&c.*

du Baron d'*Imhof*, à cause de sa prudence, de sa modération & de son courage, qui étoient connus; & bien-qu'il trouvât encore tout dans une fort grande confusion, il rétablit bientôt l'ordre par sa sagesse & sa fermeté, fit rebâtir la ville, reprima les rebelles des montagnes, & rétablit la tranquillité & le Commerce de l'Isle, où il a gouverné jusqu'à sa mort arrivée le premier de Novembre 1750, avec un applaudissement universel (*a*).

SECTION XV.

SECTION XV. *Gouvernement de* Batavia *&c.*

Description du grand Gouvernement de Batavia, *qui est la Capitale des* Indes Hollandoises, *du Pays des environs & de ses Productions. Des Insulaires, Sujets de la Compagnie: des* Chinois *& des autres Nations étrangeres qui vivent sous sa protection: Plan de l'étendue de son Empire.*

Description des Pays qui sont soumis à la Compagnie, ou avec lesquels elle entretient un Commerce réglé.

APRE'S avoir conduit l'Histoire de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales, avec toute la clarté qu'il nous a été possible, jusqu'à notre tems, il faut à-présent faire la description des Pays dont elle est en possession, expliquer comment ils sont gouvernés, & quelles sont les principales marchandises qu'on en tire; parler du nombre des Habitans des lieux qui sont sous sa domination; ce qui justifiera pleinement les remarques que nous avons faites dans le cours de cette Histoire, & donnera au Lecteur une juste idée du plus bel Empire qui ait jamais été fondé sur le Commerce, ou qui ait jamais été acquis & maintenu par les forces de mer. Commençons par la description de cette grande ville, qui est la Capitale des Etats de la Compagnie, & qui, comme on l'a vu, a été si récemment délivrée de ses ennemis, & telle que le Phénix est ressortie de ses ruines plus belle & plus forte que jamais; ville de la plus grande utilité par son heureuse situation au centre des Pays auxquels elle donne la Loi; qui fait honneur non seulement à la Compagnie, mais à la Nation Hollandoise; & qui est distinguée à tous les autres égards par divers endroits d'un grand nombre d'autres villes.

Situation de Batavia, *Capitale des* Indes Hollandoises.

La célebre ville de *Batavia* est située dans l'Isle de Java, au sixieme degré de Latitude Méridionale; elle est la Capitale de tous les vastes Etats soumis à la Compagnie; elle sert aussi d'entrepôt de toutes les marchandises & des richesses qui appartiennent à cette puissante Société (*). Elle est en-

(*a*) Annals of Europe 1743. p. 555. & sur des Mém. particuliers depuis ce tems-là.

faites de la violence & de la cruauté dont on en avoit usé, & la gêne où on les tient pour la sûreté de ceux qui, après ce qui est arrivé, ne peuvent que se défier d'eux (1). Ce sont-là des faits qu'on ne peut contester, & qui prouvent au moins, que la soif du gain est la passion dominante de quelques Nations en Europe & en Asie. Il faut aussi remarquer, que la Compagnie envoya une personne avec un caractere public à la Chine, pour excuser ce qui s'étoit passé. Cette Commission eut tout le succès qu'on en pouvoit espérer, parceque la Cour de Peking ne fait pas grand cas de ceux qui abandonnent leur patrie pour l'amour des richesses, & se mettent sous la protection d'une Puissance Etrangere. Ensorte que contre toute attente, ce tragique événement n'interrompit gueres le Commerce de la Compagnie avec les Chinois (2).

(*) Un des grands avantages de cette ville, & sans lequel elle ne pourroit que difficile-

(1) Sur des lumiers communiquées par des personnes qui ont été depuis à Batavia.

(2) Ces faits sont aussi fondés sur des informations particulieres.

enceinte d'un rempart de vingt-un pieds de hauteur, revêtu de pierres de taille en dehors, & flanqué de vingt-deux baſtions. Ce rempart eſt environné d'un foſſé d'environ quinze verges de largeur, & fort profond, ſurtout lorſque la marée eſt haute au Printems (*a*). Les avenues de la ville ſont défendues par pluſieurs Forts, garnis la plupart de beaux canons de fonte. Les principaux ſont au nombre de ſix, ſavoir *Anſiol*, *Anke*, *Jacatra*, *Rys-wyck*, *Noordwyck*, & *Vyfhoek*. Le Fort d'*Anſiol* eſt ſitué ſur une Riviere du même nom, à l'Orient du côté de la mer, & à environ douze-cens verges de la ville: il eſt bâti de pierres de taille en quarré, & il y a toujours une bonne Garniſon. Le Fort d'*Anke* eſt ſur une Riviere du même nom, à l'Occident ſur la côte, & éloigné de la ville d'environ cinq-cens verges; il eſt auſſi conſtruit de pierres de taille en quarré. Le Fort de *Jacatra* ſur la Riviere de ce nom, eſt de la même forme que les deux précédens, & éloigné de la ville d'environ cinq-cens pas. On y va par une belle allée d'une double rangée d'arbres, & bordée de chaque côté de maiſons de plaiſance & de jardins. Les trois autres Forts ſont conſtruits de la même maniere que les autres, & ſitués du côté de terre à une petite diſtance de la ville (*b*). Ainſi les deux premiers ſervent à la ſûreté de la ville du côté de la mer, & les quatre autres à en garantir les avenues du côté de la terre, auſſi-bien qu'à défendre les habitans qui ſont établis dans ces quartiers-là, avec leurs plantages & leurs jardins. Par toutes ces diſpoſitions on voit facilement que l'ennemi ne ſauroit gueres ſurprendre cette ville, puiſqu'il trouveroit par-tout une forte réſiſtance. Une autre précaution qu'on prend, c'eſt de ne laiſſer paſſer perſonne au-delà des Forts, ſans avoir un paſſeport (*c*).

Etendue, Portes, Ponts, Egliſes & autres Edifices publics.

La Riviere, qui a conſervé ſon ancien nom de *Jacatra*, traverſe la ville par le milieu, & forme quinze canaux d'eau vive, dont les quais ſont garnis de grandes pierres de taille, & bordés d'arbres toujours verds, ce qui fait un aſpect des plus charmans. Sur ces canaux il y a cinquante-ſix ponts, outre ceux qui ſont hors de la ville. Les rues ſont tirées au cordeau, & généralement larges de trente pieds. Les maiſons ſont bâties de pierre de taille ſur le

(*a*) *Janiçon*, ubi ſup. p. 331.
(*b*) *Le Bruin*, T. V. Ch. 72.
(*c*) Expédition de trois Vaiſſeaux, T. II. p. 49, 50.

lement ſubſiſter, c'eſt une Baye grande & commode, dont elle occupe en quelque façon le centre. Dix-ſept ou dix-huit Iſles, les unes en dedans & les autres en dehors du Port, le mettent à couvert de la force du vent & de la violence des vagues, deſorte que c'eſt un des Ports les plus ſûrs non ſeulement des Indes, mais de tout le Monde: il eſt ſi ſpacieux, que l'on croit qu'il pourroit bien contenir mille Voiles (1). Les petits Bâtimens peuvent ſe tenir proche des bords de la Riviere ſur un bon fonds de vaſe. Les quais de la Riviere ſont revêtus de pierre de taille, & toutes les Barques qui la remontent payent une réale quand elles ſont chargées de ſel, & celles qui tranſportent des pierres en payent deux (2). On ne peut concevoir les ſoins extraordinaires que l'on prend ici, & généralement dans tous les Ports qui appartiennent aux Hollandois, d'avoir en grande quantité de tout ce qu'il faut pour bâtir, équiper, radouber & carener toutes ſortes de Vaiſſeaux, ce qui facilite extrêmement le Commerce de la Compagnie, & eſt fort avantageux aux habitans.

(1) *Nieuhof. Tavernier*, P. II. L. III. Ch. 21. *Le Bruin*, T. V. Ch. 72.
(2) Voyages de *Fr. Leguat*, Vol. II. p. 79.

SECTION XV. *Gouvernement de Batavia &c.*

le modele de celles de Hollande, & fort élevées depuis quelques années, parcequ'on n'eſt point expoſé à la violence des ouragans (*a*). La ville a environ une lieue & demie de circuit. Ses environs ſont tous remplis de maiſons, deſorte qu'il y demeure peut-être dix fois plus de monde que dans la ville même, ainſi on doit les conſidérer comme des fauxbourgs. Il y a dans la ville cinq portes, y compriſe celle du Port, auprès de laquelle on a fait une barriere, qui ſe ferme toujours à neuf heures du ſoir, & qui jour & nuit eſt gardée par des Soldats. Il y a eu autrefois une ſixieme porte, nommée la *Porte de Speelman*, parceque le Gouverneur *Speelman*, mort le 11 Janvier 1684, s'en ſervoit pour ſa commodité, mais elle a été murée dans la ſuite (*b*). Il y a un bel Hôtel de ville, & quatre Egliſes Réformées. La premiere, nommée *Kruys-kerck*, où l'Egliſe de la Croix a été bâtie en 1640; la ſeconde a été bâtie en 1670: dans ces deux Egliſes on prêche en Hollandois. La troiſieme eſt pour les Portugais Réformés, & la quatrieme pour les Malais de la même Religion. Outre ces Egliſes il y en a pluſieurs autres pour toutes ſortes de Religions. Il y a encore un *Spinhuis* ou Maiſon de correction, où l'on enferme les femmes de mauvaiſe vie, une Maiſon d'Orphelins, des Magazins d'agrès & d'épiceries, des Chantiers, des Corderies, & pluſieurs autres Edifices publics (*c*) (*).

Garniſon, Citadelle, nombre des Habitans &c.

La Garniſon eſt ordinairement d'entre deux & trois-mille hommes. Outre le grand nombre de Forts dont on a parlé, il y a encore la fameuſe Citadelle de Batavia; c'eſt une très-belle Forteresſe quarrée, ſituée à l'embouchure de la Riviere tout contre la ville, & flanquée de quatre baſtions, dont deux commandent la mer, & les deux autres la ville. Il y a deux portes principales, l'une qu'on nomme la *Porte de la campagne*, qui a été bâtie en 1636, avec un pont de pierre de taille de quatorze arches, de vingt-ſix toiſes de longueur & de dix pieds de largeur. L'autre porte, qu'on nomme la *Porte de l'eau*, a été bâtie en 1630 (*d*), les Gardes-magazins ont leur logement des deux côtés le long de la courtine. Il y a deux autres petites portes dans les courtines à l'Orient & à l'Occident, qui ne s'ouvrent jamais que pour le ſervice de la Garniſon. C'eſt dans cette Citadelle que demeure le Gouverneur-Général des Indes. Son Hôtel eſt bâti de briques, à deux étages, & a une très-belle façade à l'Italienne; vis-à-vis de cet Hôtel eſt la Maiſon du

(*a*) Expédition de trois Vaiſſeaux, T. II. p. 50, 51.
(*b*) *Idem.* ibid.
(*c*) Relation de la ville de Batavia.
(*d*) *Le Bruyn*, l. c. &c.

(*) Il n'eſt rien où la ſageſſe & l'amour du Bien public des Hollandois brille davantage que dans le choix de l'emplacement de leurs Edifices publics, la propreté & la beauté de ces bâtimens, l'habileté avec laquelle ils ſont adaptés aux uſages auxquels ils ſont deſtinés, les revenus aſſignés pour leur entretien, & l'attention à prévenir les abus & la négligence dans la direction de ces Etabliſſemens. Outre que cela contribue beaucoup à la ſplendeur de la ville de Batavia, cela eſt d'une grande importance pour ſa ſûreté & ſa proſpérité; car ſi les choſes n'y étoient pas réglées de cette maniere, & que l'on n'y maintînt pas le bon ordre une fois établi, il ne ſeroit pas poſſible de ſe défendre contre la malice enracinée des ennemis étrangers, ni de réſiſter à la force du penchant au luxe que font naître les immenſes richeſſes que les particuliers amaſſent ſi promptement par leur grand Commerce (1).

(1) Relation de la ville de Batavia, *Tavernier*, *Le Bruyn*.

du Directeur-Général, qui est la premiere personne après le Gouverneur. Les Conseillers & les principaux Officiers de la Compagnie y ont aussi leurs logemens, de-même que le Médecin, le Chirurgien & l'Apoticaire. Il y a une petite Eglise, fort propre & fort claire, bâtie en 1664. On y a aussi divers Arsenaux & des Magazins fournis de munitions de guerre & de bouche pour plusieurs années. Enfin la Citadelle est le Bureau général où l'on garde toutes les Archives, & où l'on expédie toutes les affaires de la Compagnie (*a*). La ville de Batavia est habitée non seulement par des Hollandois, mais aussi par un grand nombre d'Indiens de différentes Nations. Les premiers sont ou francs bourgeois, ou attachés au service de la Compagnie. Il y a aussi des Portugais, des François & d'autres Européens, qui s'y sont établis uniquement pour le Commerce. Ces Portugais descendent la plupart de ceux qui demeurerent autrefois ici & à Goa. Comme ils trouvoient toutes les commodités sous un Gouvernement doux & équitable, ils n'ont pas trouvé à-propos de se retirer ailleurs, lors de la réduction des côtes de l'Isle de Java sous la domination de la Compagnie (*). Ils sont aujourd'hui presque tous de la Religion Réformée. Les Indiens sont Javanois ou originaires du Pays, Chinois, Malais, Negres, Amboiniens, Arméniens, de l'Isle de Bali, Mardykers, Macassars, Timores, Bougis &c. (*b*).

Section XV. *Gouvernement de Batavia &c.*

C'est une chose curieuse & un spectacle des plus frappans, que de voir dans une même ville ce grand nombre de différentes Nations, dont chacune y vit de la même maniere que chez elle. On y apperçoit à tout moment d'autres usages, d'autres mœurs, d'autres habillemens, des visages de différentes couleurs, noirs, blancs, bruns, olivâtres. Chacun y vit à sa maniere, chacun y parle sa propre langue; nonobstant tant de coutumes opposés les unes aux autres, on voit une assez grande union entre ces Citoyens, par le moyen du Commerce qui en est l'ame & qui les approche mutuellement. Ainsi toutes ces parties différentes composent un tout très-uniforme sous les auspices & sous la protection des Loix également sages & impartiales de la Compagnie. A l'égard de la liberté de conscience, tous les habitans de la ville, de quelque Secte qu'ils soient, en jouissent, mais ils n'y ont point d'Exercice public (*c*). Il n'y est pas permis, non plus que dans les Provinces-Unies, aux Prêtres & aux Moines Catholiques-Romains d'aller par les rues en habit de leur Ordre. On n'y souffre pas du tout des Jésuites, de peur que par leurs intrigues ils ne donnent lieu à des désordres & à des troubles, ainsi qu'ils ont fait en plusieurs autres endroits où ils se sont établis. Pour ce qui est des Chinois, comme leur Religion est une abomi-

Etat & occupation des Indiens à Batavia.

(*a*) Expédition de trois Vaisseaux, T. II. p. 54. *De Graaf.*

(*b*) Relat. de la ville de Batavia. *Leguat.*

(*c*) Expéd. &c. l. c p. 56. *Le Bruyn, De Graaf.*

(*) Comme ces descendans des Portugais sont devenus Réformés, & qu'ils ont par conséquent les mêmes intérêts que les Hollandois, ils sont traités à tous égards comme s'ils étoient Hollandois; & ils ont montré par leur fidélité à toute épreuve, qu'ils méritent cette confiance. Il y en a de fort riches, & un grand nombre sont fort à leur aise, ce qui vient de leur grande application au Commerce, n'y en ayant gueres qui embrassent d'autre profession, à moins qu'ils ne se consacrent à l'Eglise (1).

(1) *Leguat*, Vol. II. p. 82.

SECTION XV. *Gouvernement de* Batavia *&c.*

mination, on ne leur permet point d'avoir de Pagode dans la ville. Ils en ont une à une lieue de-là, au même endroit où ils enterrent leurs morts (*a*). Pour donner une idée plus claire de la maniere dont les différentes Nations vivent à Batavia, nous dirons un mot de chacune à part, & de leurs occupations. Chaque Nation Indienne a ſon Chef, qui prend ſoin de ſes intérêts; mais il n'oſe décider d'aucune affaire tant ſoit peu importante, & ſes fonctions ne regardent proprement que les affaires de ſa Religion, & quelques légeres diſputes qui peuvent ſurvenir entre ſes compatriotes (*b*).

Les Javanois.

Les *Javanois* s'adonnent à l'Agriculture, ou à la Pêche, & à conſtruire des Bateaux. Ils ne portent d'autres habits qu'une eſpece de jupon qui leur va depuis la ceinture juſqu'aux genoux, & le reſte du corps eſt nud. Quelques-uns portent une eſpece d'écharpe, où ils attachent une petite épée; ils ont la tête couverte d'un petit bonnet. Leurs cabanes ſont généralement beaucoup plus propres que celles des autres Indiens; elles ſont conſtruites de bambous fendus, ayant un grand toit qui avance ſur le devant, où ils s'aſſiéent & prennent l'air.

Les Chinois.

Les habitans *Chinois* ſont en grand nombre, on en compte dans la ville & les fauxbourgs juſqu'à cinquante-mille (*c*). Ils ſont nés pour le Commerce, ennemis de l'oiſiveté, & ne trouvent rien de pénible lorſqu'ils voyent quelque apparence de gain. Ils ſe contentent de peu pour vivre. Ils ſont avec cela hardis, entreprenans, adroits & induſtrieux. Ils ont une pénétration & une ſubtilité d'eſprit extraordinaire, & vérifient peu s'en faut ce qu'ils diſent communément, *que les Hollandois ont un œil, mais que quant à eux ils en ont deux* (*d*). Ils ſont extrêmement trompeurs, & ſe font une gloire de pouvoir attrapper ceux qui commercent avec eux. Ils ſurpaſſent les autres Nations Indiennes dans la Navigation & dans l'Agriculture. La plupart des Moulins à ſucre leur appartiennent, & ils ſont les principaux Diſtillateurs d'*Arack* (*e*). On en tranſporte dans toute l'Aſie, & la Compagnie s'en ſert auſſi dans ſes Vaiſſeaux (*f*). Ils tiennent auſſi preſque toutes les boutiques de la ville & les auberges. Ce ſont encore eux qui afferment les plus gros péages & les droits de la Compagnie (*g*).

Les Chinois ſont en général aſſez bien faits, d'une couleur olivâtre. Ils ont la tête ronde, les yeux petits, le nez plat. Ils ne ſe coupent pas les cheveux, comme ceux qui demeurent à la Chine ſont obligés de le faire, depuis que les Tartares s'en ſont rendus maîtres. Et toutes les fois qu'un Chinois vient de ſa patrie ici, il les laiſſe croître, & les fait treſſer proprement. Il en faut excepter leurs Prêtres, qui ont la tête toujours raſée. Ils vont toujours la tête nue, & portent un éventail à la main. Ils ſe laiſſent auſſi croître les ongles de leurs doigts, avec leſquels ils ont une merveilleuſe adreſſe de faire des tours de paſſe-paſſe, deſorte qu'il faut être extrêmement ſur ſes gardes pour n'en pas être la dupe. Leurs habits ſont un peu différens de ceux

(*a*) *Le Bruyn*, ubi ſup. *Nieuhof*, *De Graaf*.
(*b*) Relat. de la ville de Batavia, *De Graaf*.
(*c*) *Nieuhof*, *Le Bruyn*, *De Graaf*.
(*d*) Relat. de la ville de Batavia, *Leguat*.
(*e*) *Nieuhof*, *Le Bruyn*, *De Graaf*, *Du Bois*. Géogr. Mod. p. 690.
(*f*) Hiſt. de l'Expédition de trois Vaiſſeaux T. II. p. 60. Relat. de la ville de Batavia. *Le Bruyn* l. c. Ch. 72.
(*g*) *Janiçon* l. c. p. 347.

ceux que l'on porte dans leur Pays. Ils ont des robes fort amples, dont les manches ſont larges, faites de toile de coton, & ſous ces robes ils portent des haut-de-chauſſes qui leur vont juſqu'au talon. Au-lieu de ſouliers, ils ſe ſervent d'une eſpece de petites mules, & ne portent point de bas. Leurs femmes ſe ſervent auſſi de longues robes de toile de coton; elles ſont fort vives, laſcives, & adonnées à la débauche (*a*). Les Chinois en général ne mettent aucune différence entre les viandes, & ne ſavent ce que c'eſt qu'animal pur ou impur; on leur voit manger des chiens, de chats, des rats, & d'autres animaux ſans diſtinction. Les Chinois, de-même que les Javanois, ſont extrêmement adonnés au jeu & aux gageures. Cette paſſion va juſqu'à la fureur, principalement dans les Combats de coqs, dans le tems des réjouiſſances du Nouvel-an. Ils ſe poſſedent ſi peu au jeu, qu'il y en a qui, après avoir perdu tout leur argent, maiſons & meubles, engagent leurs femmes, leurs enfans, leur barbe, les ongles de leurs doigts, & enfin les vents; c'eſt-à-dire que s'ils perdent, ils ne peuvent plus diſpoſer de leurs femmes, ni de leurs enfans; il ne leur eſt pas permis non plus de laiſſer croître leur barbe ni leurs ongles, ni de ſe mettre à bord de quelque Navire pour trafiquer, deſorte qu'ils deviennent par-là les plus miſérables de tous les hommes, & ſe trouvent ordinairement obligés de ſe mettre au ſervice de quelque autre Chinois. Il ne leur reſte qu'une ſeule reſſource, c'eſt lorſque quelqu'un de leur famille, ſoit à Batavia ſoit à la Chine, veut bien payer pour eux (*b*) (*).

Section XV. *Gouvernement de Batavia &c.*

Les *Malais* qui demeurent à Batavia, s'attachent principalement à la pêche; leurs Bateaux ſont fort propres & luiſans, & les voiles ſont de paille. Ils ſont méchans, & commettent ſouvent des meurtres pour une bagatelle. Ils ſuivent la Religion Mahométane, mais ce ſont des gens ſans mœurs; deſorte que bien loin de ſe faire ſcrupule de tromper les Chrétiens, ils s'en font un mérite. Leurs habits ſont de toile de coton ou de ſoie. Les hommes s'enveloppent la tête d'une toile de coton, & leurs cheveux, qui ſont fort noirs, ſont noués par derriere (*c*).

Les Malais.

Les

(*a*) Relat. de la ville de Batavia.

(*b*) *Janiçon*, ubi ſup. p. 351, 352. Expédition &c. l. c p. 65.

(*c*) Expéd. de trois Vaiſſeaux, T. II. p. 66.

(*) Il eſt aſſez difficile de bien faire connoître ces Peuples Orientaux tels qu'ils ſont habitués parmi les Hollandois, parceque les Auteurs en parlent fort différemment, & ſurtout des Chinois. On peut cependant aſſurer en général, qu'ils ont de bonnes & de mauvaiſes qualités: les unes fort exaggérées par les uns, & les autres odieuſement repréſentées par d'autres. Tous conviennent cependant, que ſans les Chinois de différentes profeſſions les Hollandois auroient de la peine à ſe ſoutenir, bien moins pourroient-ils faire ce grand Commerce qui les enrichit ſi prodigieuſement à Batavia. C'eſt par cette raiſon qu'ils les favoriſent, nullement par affection, mais uniquement pour leur intérêt; car ils les chargent en même tems de taxes exceſſives; par exemple ils payent tous les mois un écu par tête, & s'ils veulent porter des épingles d'or dans leurs cheveux, vanité à laquelle ils ſont fort enclins, ils ſont obligés de payer encore un écu pour chaque épingle. Avec tout cela, nonobſtant ces charges & d'autres moins conſidérables, la plupart ſont généralement parlant extraordinairement riches, & ceux qui ne le ſont point ſont ſecourus par ceux de leur propre Nation (1).

(1) *Nieuhof*, Relat. de Batavia. *Janiçon*, T. I. p. 336.

SECTION XV. *Gouvernement de Batavia &c.*

Les *Negres* qui demeurent à Batavia, ſont preſque tous Mahométans. Ils viennent la plupart de la Côte de Bengale, & s'habillent à peu près comme les Malais, & demeurent auſſi dans le même quartier. Les uns s'appliquent à des métiers, les autres ſont colporteurs. Les plus conſidérables d'entre eux font Commerce, particulierement celui des Pierres à bâtir, qu'ils apportent des Iſles voiſines.

Negres. Amboiniens.

Les *Amboiniens* s'appliquent principalement à bâtir des maiſons de bambous, dont les fenêtres ſont de cannes fendues, & arrangées ingénieuſement en différentes figures. Ils ſont hardis & courageux, mais fort mutins, auſſi demeurent-ils hors de la ville proche du Cimetiere des Chinois (*a*). Ils ont un Chef à qui ils doivent obéir, & qui dans ce quartier-là a une fort belle maiſon, bien parée à leur maniere. Leurs armes ſont de grands ſabres & de longs boucliers. Les hommes ont autour de la tête une toile de coton dont ils laiſſent pendre les deux bouts, & ornent de fleurs cette eſpece de turban (*b*). Les femmes portent un habit fort mince au milieu du corps, & s'enveloppent les épaules d'une toile de coton qui laiſſe les bras nuds. Leurs maiſons ſont de planches couvertes de feuilles, & ont deux ou trois étages, de-même que deux ou trois chambres de plein pied.

Mardykers.

Les *Mardykers* ou *Topaſſes* ſont idolâtres, compoſés de diverſes Nations des Indes, & ils font toutes ſortes de Commerces & de métiers. Les uns trafiquent dans des Iſles voiſines, d'autres ſont jardiniers, ou nourriſſent du bétail & de la volaille. Les hommes ſont habillés à la Hollandoiſe, & les femmes comme les autres Indiennes (*c*). Ils demeurent à la ville & à la campagne. Leurs maiſons ſont beaucoup mieux bâties que celles des autres Indiens; elles ſont généralement de pierre ou de briques, aſſez hautes & propres (*d*) (*).

Macaſſars.

On trouve auſſi à Batavia des *Macaſſars*, ſi connus par les petites fleches empoiſonnées qu'ils ſoufflent par des ſarbacanes. Ce poiſon eſt le ſuc d'un certain arbre qui croît dans l'Iſle de Celebes; & dans les petites Iſles de Bougis. On trempe les fleches dans ce ſuc, enſuite on les ſeche, & les bleſſures qu'elles font ſont mortelles.

Bougis.

Les *Bougis* ſont les habitans de trois ou quatre petites Iſles près de celle de Macaſſar ou Celebes, qui depuis la conquête de cette Iſle ſe ſont établis à Ba-

(*a*) *Janiçon*, T. I. p. 352, 253.
(*b*) Expédit. de trois Vaiſſeaux, l. c. p. 68.
(*c*) *Janiçon*, l. c. p. 353.
(*d*) Expédition &c. p. 69.

(*) Comme il s'en trouve beaucoup, non ſeulement à Batavia, mais dans toutes les Indes, il faut obſerver qu'ils tirent leur nom de *Topaſſes*, non, comme quelques-uns l'ont cru, des pierres précieuſes de ce nom, mais d'un verbe qui en Malayen ſignifie imiter les manieres, & ſe conformer aux habillemens & aux coutumes des autres Nations (1). En un mot les *Topaſſes* ſont un mêlange de Nations différentes, de gens de toutes ſortes de couleurs, & de différentes Religions, Idolâtres, Mahométans & Chrétiens; mais ils s'accordent tous à imiter les habillemens, & autant qu'il leur eſt poſſible les manieres des Européens parmi leſquels ils ſe trouvent, ou dont ils dépendent. A Batavia ils portent des habits à la Hollandoiſe, parlent un mauvais Hollandois, & ſont Soldats, ou au ſervice des Marchands, ou Colporteurs pour leur propre compte. A Goa ils ſont mis à la Portugaiſe, & au Fort Saint-George & dans les autres Etabliſſemens Anglois, ils tâchent de nous imiter autant qu'ils le peuvent (1).

(1) *Nieuhof*. (2) *Hamilton*, T. I. p. 377.

Batavia. Ils ſont hardis & courageux, & la Compagnie s'en ſert comme de Soldats. Leurs armes ſont des fleches, des ſabres & des boucliers (*a*).

Section XV. *Gouvernement de Batavia &c.*

Les *Arméniens*, & quelques autres Peuples d'Aſie qu'on voit établis à Batavia, ne s'y trouvent que pour le Commerce, & n'y demeurent qu'auſſi longtems qu'ils le jugent à-propos.

Les originaires du Pays établis aux environs de Batavia, & plus avant dans une étendue de quarante lieues dans les montagnes, le long du Pays de Bantam, ſont ſoumis au Gouverneur-Général. La Compagnie y envoye des *Droſſards*, un Commiſſaire pour y adminiſtrer la Juſtice, & avoir ſoin de ſes revenus; & il faut que les principaux d'entre les habitans viennent de tems en tems dans la ville informer le Gouverneur-Général de la conduite de ces Commiſſaires, dans ce qu'on nomme le plat-pays, qui eſt aux environs de la ville, & là où ceux de la Régence & les riches Marchands ont leurs maiſons de plaiſance. On peut dire que les beautés de la campagne ſont incomparables. On diroit que l'Art & la Nature ſe diſputent à l'envi le prix pour rendre ces lieux délicieux. L'air eſt tempéré & doux, la terre riche & fertile, diverſifiée agréablement par des montagnes & des vallées, & réjouit les yeux par une verdure perpétuelle. D'autre côté la grande quantité d'eaux qui nourriſſoient autrefois de beaux Bois, & d'où il s'élevoit des exhalaiſons malſaines, ont été raſſemblées dans des canaux, qui ſervent au profit & au plaiſir. On voit des deux côtés de riches Plantations fort régulieres, qui ont des maiſons qui ſont peu s'en faut des Palais, & il y a par-tout un ſi bel ordre, qu'il fait honneur aux propriétaires (*). La juriſdiction de la Compagnie n'eſt pas cependant renfermée dans ces étroites bornes, ſa domination s'étend ſur différentes parties de l'Iſle; ainſi pour en avoir une juſte idée, il faut la conſidérer dans toute ſon étendue.

Armé-niens & *autres.*

L'Iſle de *Java* peut avoir trois-cens lieues de tour, & elle comprend pluſieurs Royaumes & Principautés, qui dépendent tous de l'Empereur qui réſide à *Kataſura*. Il en faut cependant excepter les Rois de Japara & de Bantam, qui ne reconnoiſſent point ſon autorité. Le Pays produit non ſeulement tout ce qui eſt néceſſaire à la vie, mais des choſes très-précieuſes qui font partie du grand Commerce de la Compagnie. Il eſt entrecoupé de pluſieurs Rivieres, Bois & Montagnes, où la Nature a répandu ſes tréſors en abondance (*b*). Il eſt certain qu'on trouve auſſi dans cette Iſle des Mines d'or.

Situation de différens Peuples de Java, ſoumis à la Compagnie ou ſes ennemis.

(*a*) Expédition de trois Vaiſſeaux, T. II. p 70. (*b*) *Hamilton*, Vol. II. p. 126.

(*) Ceux qui ſeront curieux d'en ſavoir davantage ſur ce ſujet, pourront ſe ſatisfaire en conſultant & en comparant *Nieuhof*, *Le Bruyn*, *De Graaf*, & d'autres Voyageurs qui ont viſité cette Iſle célebre. On ne fera pas mal d'y ajouter les lumieres que l'on peut tirer des Voyageurs Anglois & François, qui parlent quelquefois de certaines choſes dont les Hollandois ne diſent rien, parcequ'elles leur ſont familieres (1). Il eſt bon encore d'obſerver, que bien-que deux Auteurs ſe contrediſent formellement, ni l'un ni l'autre ne ſe trompent quelquefois, y ayant peu de Pays qui ait ſubi de plus grands changemens que celui-ci, & où l'Art ait plus anticipé ſur la Nature; deſorte qu'il n'eſt pas ſurprenant que des Auteurs qui ont écrit longtems les uns après les autres, different extrêmement en diſant la vérité. Pour ce qui eſt des fruits & des autres productions naturelles des terres des Hollandois dans l'Iſle de Java, *Nieuhof* pour le tems où il écrivoit eſt le plus abondant & le plus exact.

(1) Atlas Géogr. T. III. p. 795.

SECTION XV. *Gouvernement de Batavia &c.*

d'or. La Régence de Batavia, pour en profiter, a fait travailler pendant quelques années dans la Montagne nommée *Parang*; mais les Marcaſſites qu'on en tiroit n'étoient pas parvenues à leur maturité, & la Compagnie a dépenſé à ces travaux plus d'un million inutilement. Ceux qui en avoient la direction furent vivement cenſurés, & depuis on n'a plus ſongé à cette entrepriſe. Il y a néanmoins des gens qui ſont perſuadés qu'il doit ſe trouver de l'Or en quelques endroits, mais que les habitans le cachent aux Européens. On a remarqué plus haut, que pendant la guerre de Java, qui dura depuis l'année 1716 juſqu'en 1721. les habitans de certaines Contrées furent tellement pillés à diverſes repriſes, qu'ils ſe trouverent réduits à la mendicité. Mais on vit avec étonnement, que pendant une année de paix ils avoient amaſſé une grande quantité d'or, tant en poudre qu'en lingot (*a*). Les montagnes ſont en quelques endroits ſi hautes, qu'on peut les découvrir à la diſtance de trente ou quarante lieues. Celle qu'on appelle la *Montagne bleue* ſurpaſſe en hauteur toutes les autres. Il y a ici de fréquens & de terribles tremblemens de terre, qui ébranlent tellement la ville & les environs que l'on croit à tout moment que les maiſons en ſeront renverſées. Les eaux de la rade ſont extrêmement agitées qnelquefois, & leur mouvement reſſemble à celui d'une eau bouillante. La terre s'ouvre auſſi en divers endroits, & forme par-là le ſpectacle le plus terrible (*b*).

Les habitans diſent que ces ſecouſſes viennent de la Montagne de Parang, remplie de ſouphre, de ſalpêtre & de bitume, que ces matieres venant à s'allumer font un grand fracas, & cauſent les ſecouſſes; & ils aſſurent avoir remarqué, qu'ordinairement après le fracas il ſort de la fumée du ſommet de la montagne (*c*). Il y a plus de cinquante ans que le Général *Riebeeck*, qui commandoit dans l'Iſle, alla lui-même avec ſa ſuite ſur le ſommet de cette montagne. Comme il y apperçut une grande ouverture, il y fit deſcendre un homme pour en examiner l'intérieur. A ſon retour l'homme dit que la profondeur de la montagne étoit un abîme; qu'il y avoit entendu un bruit terrible de torrens, & qu'il avoit vu ici & là des flammes, & qu'il n'avoit oſé aller plus loin, crainte d'étouffer par les vapeurs, ou de faire une chûte malheureuſe. Il eſt certain que les eaux aux environs de cette montagne ne ſont pas ſaines; celles de Batavia même ſont chargées de quelque ſouphre. Ceux qui en boivent beaucoup tombent ordinairement malades, principalement de la dyſſenterie. Mais cette eau étant bouillie ne fait plus aucun mal, quand même on en boiroit copieuſement (*d*).

Fruits, Animaux, Poiſſons, &c.

Les eſpeces de Fruits, d'Herbes & de Plantes que cette Iſle produit ſont en grand nombre, & le tout eſt excellent en ſon genre. Il y a beaucoup de Forêts où l'on trouve toutes ſortes de bêtes fauves, entre autres des buffles, des tigres, des rhinoceros, des chevaux ſauvages, pluſieurs eſpeces de ſerpens d'une longueur prodigieuſe. On y voit auſſi un grand nombre de crocodiles: comme cet animal eſt amphibie, il ſe trouve ordinairement dans les grandes Rivieres & dans les ſavanes. La femelle, non plus que la tortue, ne couve point ſes œufs, mais elle les dépoſe dans les endroits ſablonneux où

(*a*) Expédition de trois Vaiſſeaux, T. II. p. 114, 115.
(*b*) *Nieuhof.*
(*c*) Expédition &c. l. c. p. 116, 117.
(*d*) Voyage de *Leguat*, T. II. p. 86. Expédition &c. ubi ſup. p. 117.

où il fait chaud, laiſſant au Soleil le ſoin de les faire éclorre. Les autres eſpeces d'Animaux ne manquent pas non plus, on y trouve des paons, des faiſans, des perdrix, des pigeons ramiers, & une ſorte de chauveſouris qui reſſemblent aux nôtres, à la réſerve que leurs ailes étendues ſont longues d'une braſſe, & qu'elles ſont auſſi groſſes qu'un rat (*a*). Le Poiſſon eſt ſi abondant, que pour la valeur de trois ou quatre ſols on peut raſſaſier huit perſonnes. Il y a auſſi beaucoup de tortues, qui ſont excellentes, & dont la chair égale ou ſurpaſſe même le veau. Comme toutes ces choſes ſe trouvent abondamment dans le plat-pays, les habitans apportent de tous côtés le ſuperflu à Batavia. Quelques Vaiſſeaux de la Compagnie vont auſſi en des endroits plus éloignés, & apportent des vivres & des épiceries, du bois, du riz, de l'indigo, du poivre, du cardamome, du caffé &c. Toutes les marchandiſes de quelque endroit des Indes qu'on les tire ſont transportées à Batavia, afin qu'elles puiſſent être envoyées de-là en Hollande & ailleurs dans les Vaiſſeaux de retour (*b*) (*).

Section XV. *Gouvernement de Batavia &c.*

Tout bien conſidéré, ſi l'on doit s'en rapporter au témoignage unanime de tous les Ecrivains Hollandois, & particulierement de ceux qui ont été aux Indes, & qui ont demeuré à Batavia, nous devons croire que la Compagnie a établi le ſiege de ſon Empire, non ſeulement dans l'endroit le plus commode

Idée générale de la fertilité de Java & du nombre de ſes habitans.

(*a*) *Nieuhof, Leguat*, T. II. p. 88-97.

(*b*) *Janiçon*, T. I. p. 339-341. Expédition de trois Vaiſſeaux, T. II. p. 121-123.

(*) On ſeroit tenté de croire que les affaires d'un Gouvernement ſi compliqué, ſi vaſte, & ſi varié dans le détail, devroient être ſujettes à confuſion, & qu'il eſt impoſſible de les tenir dans un ordre paſſable, bien moins dans cet ordre qui eſt la ſource du crédit & de la proſpérité d'un particulier, qui tient ſes affaires en regle. Mais avec un peu de réflexion on s'appercevra que ſans cela l'adminiſtration des affaires de la Compagnie ſeroit impraticable, & que le Gouvernement ne pourroit ſubſiſter. La vérité eſt, comme on le verra dans la ſuite par les circonſtances particulieres, que tout le ſecret de cette merveilleuſe adminiſtration conſiſte à ne rien laiſſer en arriere (1). Le plan du Gouvernement général & particulier eſt exactement le même. Chaque Officier au ſervice de la Compagnie a ſes fonctions particulieres, qu'il doit faire en perſonne, & dont il doit rendre compte journellement à ſon Supérieur, qui eſt obligé d'en faire autant; & en de certains tems les Journaux & les Comptes ſont envoyé à Batavia, où ils ſont examinés, revus & rapportés au Conſeil des Indes avec la même ponctualité. Il eſt vrai qu'il faut avouer que cela demande la plus laborieuſe attention, ſur-tout de la part des Officiers ſupérieurs: cependant le zele pour le ſervice, une longue habitude, la paſſion naturelle de s'élever, & l'envie de parvenir aux honneurs & à l'indépendance, après avoir travaillé avec application pendant un tems, ont eu tant de pouvoir juſqu'à préſent, qu'à peine a-t-on juſqu'ici apperçu l'ombre de déſordre. On regardera peut-être comme un paradoxe, & néanmoins rien n'eſt plus certain, que les difficultés extraordinaires de cette adminiſtration ont contribué plus que toute autre choſe au ſuccès que l'on y apperçoit ſi viſiblement: quand les hommes ont peu de loiſir, ils ne penſent gueres au plaiſir; & quand ils ſont bien convaincus que la perte d'un jour eſt irréparable, ils ſont ſûrs de n'en pas perdre un ſeul (2). La moindre irrégularité auroit des conſéquences auxquelles il ſeroit difficile de remédier, & la crainte de tomber dans cet inconvénient a inſpiré juſqu'ici une ſi grande attention, qu'elle a prévenu le moindre relâchement dans la diſcipline; & ſi l'expérience ne démontroit le contraire, on auroit de la peine à croire que cet ordre pût ſubſiſter longtems; mais comme il y a tant d'années qu'il ſe maintient, on n'a point de juſtes raiſons d'appréhender qu'il ſe trouble dans la ſuite, ſi ce n'eſt par des cauſes imprévues.

(1) *Janiçon*, Etat préſent de la République des Provinces-Unies, T. I. p. 363.

(2) *Nic. de Graaf*, Voyag. aux Indes. p. 314.

SECTION XV. *Gouvernement de Batavia &c.*

de pour le Commerce; mais dans un des Pays les plus beaux, les plus abondans & les plus peuplés du Monde. C'eſt ce qui paroît ſuffiſamment par ce que nous avons déja dit, & par les faits ſuivans, rapportés par les Auteurs, pour s'en être inſtruits par eux-mêmes; c'eſt qu'il y a dans l'Iſle de Java plus de quarante bourgs, qui par le nombre des habitans mériteroient en tout autre Pays le nom de villes, & plus de quatre-mille-cinq-cens villages, ſans compter les hameaux, & les maiſons diſperſées fort proche les unes & les autres ſur les côtes, & dans le voiſinage des gros bourgs, enſorte que ſelon le calcul le plus modéré, en comptant les perſonnes de l'un & de l'autre ſexe de tout âge & de toute condition, il y a plus de trente millions d'ames dans l'étendue de cette Iſle; ainſi elle eſt d'un tiers plus peuplée que la France, qui bien-que deux fois auſſi grande ne paſſe pas pour avoir plus de vingt millions d'habitans. Quelque ſurprenant que cela puiſſe paroître, ſi l'on y fait attention, cela s'accorde parfaitement avec ce que l'on rapporte de la merveilleuſe fertilité de Java, & des nombreuſes armées que des Princes, qui n'en poſſédoient qu'une partie, ont miſes en campagne (*a*) (*).

Par quels ſurprenans & rapides progrès la Compagnie eſt devenue Souveraine dans Java.

Mais ce qui étonne encore plus les gens éclairés, c'eſt que la Compagnie Hollandoiſe ait pu dans le court eſpace de ſeize ans, après ſa premiere fondation, former un Etabliſſement ſur les ruines d'une Ville Royale, & qu'au bout d'un petit nombre d'années enſuite elle ait été en état de défendre cet Etabliſſement contre les forces réunies de toute l'Iſle. Il eſt bien vrai qu'on a employé quarante ans à porter la Ville de Batavia & ſes Forts à leur perfection; avec cela, pendant cet intervalle la Compagnie a entrepris & exécuté de grands deſſeins, conquis de vaſtes Pays par ſes armes, & obligé de riches & puiſſans Princes à rechercher non ſeulement ſa faveur, mais à mettre leur ſûreté dans la protection qu'elle leur accordoit (*b*). Nous avons fait voir dans l'Hiſtoire précédente, de la maniere la plus ſuccincte qu'il nous a été poſſi-

(*a*) Mémoires du Dr. *Garcin.* (*b*) Voyag. de *Nieuhof.*

(*) Comme les meilleurs Auteurs Hollandois s'accordent tous ſur cet article, on doit y ajouter d'autant plus de foi, ſi l'on fait réflexion que les Empereurs de Java ont été conſultés ſur ce ſujet, & que ces Princes ſont toujours exactement inſtruits du nombre de leurs Sujets, dont les *Pangarangs* ou Gouverneurs des Provinces, au nombre de ſept maritimes & de cinq dans les terres, leur envoyent des comptes exacts (1). Un exemple pourra faire plaiſir (2). Vers l'an 1664, l'Empereur regnant découvrit que quelques Prêtres Mahométans avoient part à une conſpiration tramée contre lui; & ne ſachant pas combien il y en avoit qui y étoient entrés, il jugea que le parti le plus ſûr étoit de ſe défaire de tous, ſachant qu'ils avoient beaucoup de crédit: il donna donc ſecrettement ordre de faire une liſte exacte de tous les Prêtres qui étoient dans ſes Etats; il s'en trouva environ ſix-mille, & au ſignal d'un coup de canon ils furent tous maſſacrés dans un inſtant. Il n'eſt pas aiſé de dire, ſi depuis que les Hollandois ſont établis dans l'Iſle le nombre des habitans a augmenté ou diminué; mais le premier eſt le plus vraiſemblable; car depuis près d'un ſiecle les guerres ont été moins fréquentes; & bien-que les forces navales des Javanois fuſſent beaucoup plus conſidérables, lorſque les Hollandois commencerent à s'établir à Batavia, qu'elles ne l'ont été depuis, il eſt néanmoins vrai qu'ils ont encore quantité de Bâtimens; qu'il y a dans tous les bourgs & villages des boutiques où l'on trouve de tout; & que l'induſtrie s'eſt accrue plutôt qu'elle n'a diminué par l'Etabliſſement de ce grand nombre de Comptoirs que les Hollandois ont en divers endroits de l'Iſle, comme on le verra en ſon lieu (3).

(1) Mém. du Dr. *Garcin.*
(2) *Schouten*, Voy. aux Indes Orient. T. II. p. 631 & ſuiv.
(3) Mém. du Dr. *Garcin* Expédition de trois Vaiſſeaux. *Janiſon*, Etat préſent &c.

sible, comment toutes ces merveilles se sont faites, tantôt par adresse, tantôt par des alliances, tantôt à force ouverte, en entretenant de nombreuses armées, en équipant coup sur coup de puissantes flottes, & aux dépens de beaucoup de trésors & de sang. Sans-doute que tout cela doit avoir extrêmement diminué les profits du Commerce de la Compagnie, & doit l'avoir exposée à la censure, non seulement de ceux qui gémissoient sous le poids de sa puissance, mais des patriotes integres & dépréoccupés, qui n'estiment les choses qu'autant qu'elles sont utiles ou préjudiciables à la Patrie (*).

On ne peut en disconvenir certainement, & il faut aussi avouer qu'il y a eu dans la conduite des Hollandois bien des choses qu'on ne peut concilier avec les régles exactes de l'équité, ni avec les maximes de la rigide probité. Mais quand de grandes fortunes ont-elles été fondées sur l'observation rigoureuse de ces régles & de ces maximes? Dans quel siecle, dans quel Pays a-t-on vu des Politiques sans vices, ou des Héros sans crimes? *Rome*, *Carthage*, *Sparte*, sont-elles montées à un haut point de grandeur & de célébrité sans reproche & sans blâme? Ainsi, quoi qu'on en puisse dire avec raison, & malgré tout ce que l'on a imputé justement ou à tort à la Compagnie Hollandoise, comme parti d'un esprit d'ambition, de tyrannie & d'oppression, il faut convenir que l'Histoire Ancienne & Moderne n'offrent rien qui lui soit comparable. Sa gloire est aussi rare que sa puissance est étendue; & ce n'est que dans les Mémoires de son origine & de ses progrès, qu'on ne peut consulter sans estime, ni lire sans admiration, que l'on trouve une succession de sages Directeurs dans le Pays, & de braves & courageux Capitaines au dehors (*a*). Voilà ce qu'on peut recueillir du passé, en traçant les efforts de la Compagnie depuis sa naissance jusqu'à notre tems, relativement

(*a*) *Nieuhof*, *Wiquefort*, *La Neuville*, *Basnage*, *Le Clerc*, *Janiçon*, *Ricard &c.*

(*) Ce qui est dit dans le texte doit convaincre le Lecteur que l'on a exposé ce qui regarde la Compagnie Hollandoise avec candeur, & sert en même tems à concilier certains endroits qui pourroient paroître sans cela un peu en contradiction. Nous ne prétendons nullement prononcer sur le sentiment de ces grands hommes, qui ont soutenu que le Commerce des Indes se seroit fait d'une maniere plus avantageuse pour les Sujets des Etats-Généraux, s'il n'eût pas été entre les mains d'une Compagnie privilégiée, bien-que nous ayons quelquefois rapporté ce qu'ils ont allégué, comme aussi ce qu'on a fait valoir en faveur de la Compagnie. Mais quoi qu'il en soit de cette question, c'est-à-dire quel que ce soit des deux Partis qui ait raison, il est toujours certain que l'accroissement du Commerce & de la Puissance de la Compagnie est extraordinaire, & admirable. Mais en convenant de cela, & en le développant, nous sommes fort éloignés de nier que ce Commerce ne se soit quelquefois étendu, & que cette puissance ne se soit déployée plus d'une fois aux dépens des voisins; nous n'avons pas aussi dissimulé nos sentimens sur les cas particuliers, où le fil de l'Histoire nous a obligés de nous expliquer (1). Il y a une très-grande différence entre l'admiration & la flatterie, & nous pouvons regarder avec une sorte d'étonnement, comment cette Compagnie s'est élevée d'une maniere presque imperceptible à un point de grandeur, qui seul fait exception à la régle générale, que le courant ne peut monter plus haut que sa source, puisque les principaux Gouverneurs de cette Compagnie, qui n'est que sujette en Europe, & qui reçoit avec soumission les ordres des Etats-Généraux, exercent une Souveraineté absolue dans les Indes, & comptent plusieurs grands Princes au nombre de leurs Vassaux & de leurs Tributaires.

(1) Voyez ce que nous avons dit des démêlés entre les Portugais, les Anglois & les Hollandois.

SECTION XV. *Gouvernement de Batavia &c.*

ment aux obſtacles dont elle a triomphé & aux acquiſitions qu'elle a faites. Mais il faut quelque choſe de plus, & il s'ouvre un nouveau champ, quand il s'agit de faire connoître clairement ce qu'elle eſt, quels ſont les Pays dont elle eſt en poſſeſſion, quel eſt ſon Commerce, & de quelle façon un Empire auſſi compliqué & auſſi puiſſant eſt gouverné. Pour cela il faut approfondir avec ſoin le Syſtême de ſa Politique au dehors, & recueillir exactement ce que l'on a écrit de ſes Gouvernemens, de ſes Directions, de ſes Commanderies, de ſes Etabliſſemens, & de ſes Comptoirs: ſans quoi nous ne pouvons qu'avoir des notions ſuperficielles & confuſes de cette grandeur, qui a tiré ſon origine d'une puiſſante Marine, & ſe ſoutient encore par-là, ce qu'il eſt de notre intérêt de bien comprendre.

Nous tâcherons donc de donner une courte & fidele deſcription des autres Provinces, qui avec Batavia compoſent les huit grands Gouvernemens qui dépendent de la Compagnie, dans chacun desquels les Gouverneurs ſont en quelque façon Souverains, ayant au moins l'autorité diſtributive ſans contradiction; car la Compagnie ne donne le titre de Gouverneur qu'à ceux qui adminiſtrent la juſtice à ſes ſujets, dans les Pays où les autres Européens n'ont ni Etabliſſement ni Commerce, que par ſa permiſſion. Nous ferons enſuite la revue des Juriſdictions inférieures, dont pluſieurs ſont cependant très-conſidérables; & après avoir donné une eſpece de Carte politique des Pays de la domination de la Compagnie, nous développerons autant qu'il nous ſera poſſible le Syſtême général de ſon Gouvernement, tant Civil qu'Eccléſiaſtique & Militaire, dont toutes les parties ſont liées de façon qu'elles concourent au maintien de tout le Corps. Enfin nous rapporterons ſuccinctement ce qui regarde la correſpondance entre le Gouvernement des Indes & les Directeurs de la Compagnie dans les Provinces-Unies, qui ſont & ont toujours été les premiers mobiles de cette vaſte Machine, donnant du poids, de la vigueur & le mouvement à tout. Ces articles traités avec autant d'étendue que les bornes qui nous ſont preſcrites le permettent, pourront contribuer en quelque façon à mettre ce ſujet dans le jour qu'il mérite, au moins dans un jour qui démontrera évidemment que nous n'avons rien avancé où il y ait la moindre teinture d'exagération, & que ce que nous avons dit n'a été que l'effet de l'impreſſion qu'a faite ſur nous la vue de ce que cette Compagnie a exécuté, en raſſemblant les matériaux néceſſaires pour ce Chapitre. Et ce que nous avons fait étoit d'autant plus néceſſaire, que les deſcriptions courtes & imparfaites que l'on a ordinairement ne donnent point de juſtes idées d'une Puiſſance de la nature de celle-ci, & qui par pluſieurs raiſons dont l'énumération ſeroit inutile, mérite qu'on la décrive aſſez diſtinctement, pour pouvoir comprendre parfaitement tout le Syſtême ſans quoi il eſt impoſſible d'avoir une juſte notion d'aucune des branches de cette œconomie.

FIN DU SEPTIEME VOLUME.